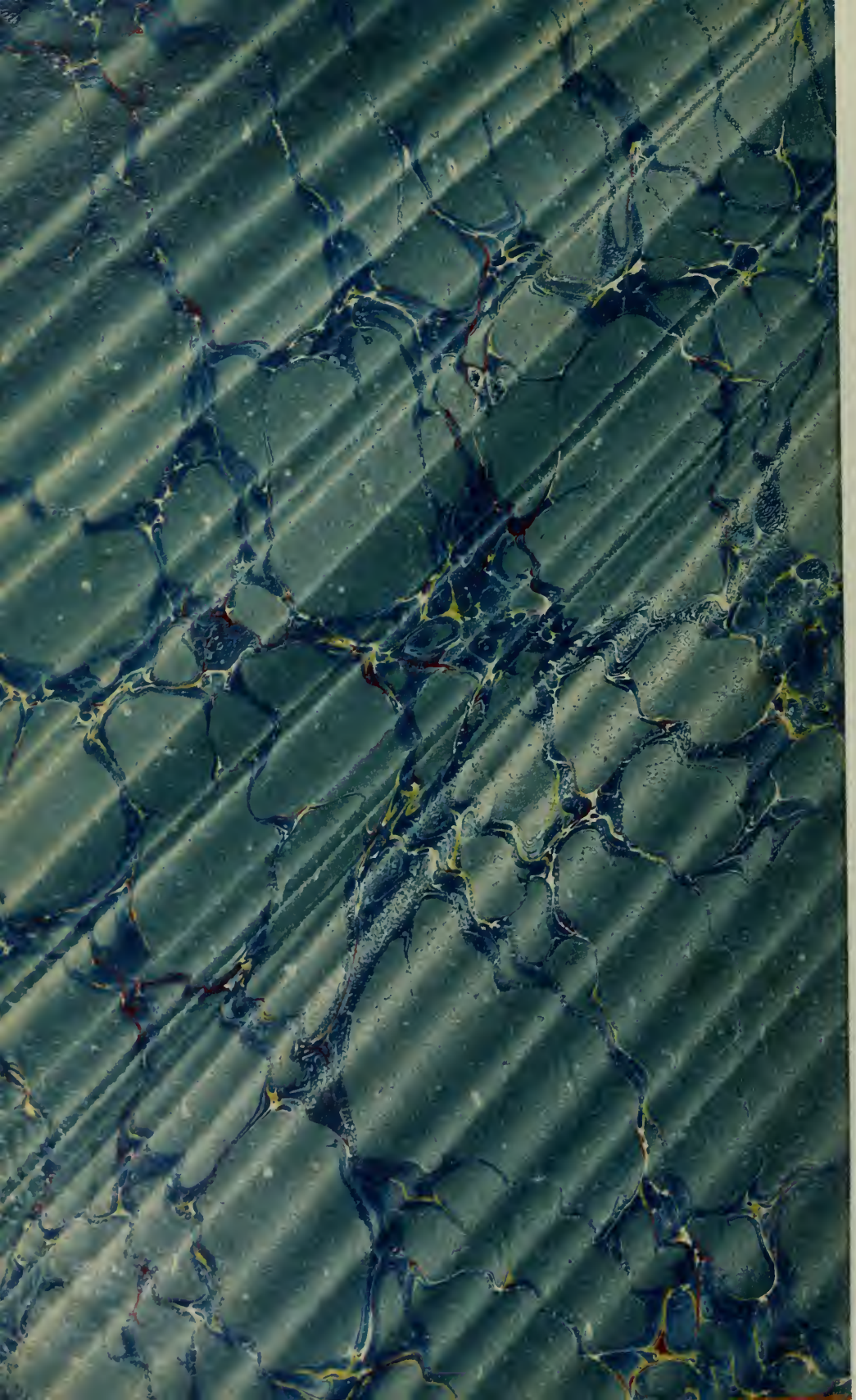


La revue blanche

La revue blanche

23

Tome XXIII

SEPTEMBRE, OCTOBRE, NOVEMBRE, DÉCEMBRE 1900

PARIS
ÉDITIONS DE LA REVUE BLANCHE
23, BOULEVARD DES ITALIENS, 23
1900

AP
20
R446
t.23

Les Archives de la Comtesse D***

[*L'auteur de ce roman, Alexis Nicolaïevitch Apoukhtine, né à Bolkhov, le 15 novembre 1840, mort à Pétersbourg en 1896, est l'un des plus grands poètes russes contemporains.*

A quatorze ans, il publiait dans un journal son premier poème, Epaminondas; *et, dès son entrée à l'Ecole de Droit il était considéré par ses camarades comme un futur Pouchkine.*

En 1859, après avoir achevé ses études de Droit, il entra au ministère de la Justice, mais il s'occupa beaucoup plus de littérature que de son service, et bientôt tous les périodiques publiaient de ses œuvres.

En 1880, Apoukhtine était déjà placé au rang des grands poètes nationaux, et son poème Une Année au couvent *restera l'une des meilleures œuvres des lettres russes. Cependant son talent n'a rien de vraiment slave. Sans doute Pouchkine, Griboïedov, Léon Tolstoï ont eu une certaine influence sur lui, mais ils ne lui ont pas imposé leur pensée. Apoukhtine, bien qu'issu d'une vieille famille de la noblesse russe, est un occidental, et à tel point qu'il n'a jamais pu comprendre Gogol, et considérait comme la plus faible son œuvre probablement la plus remarquable,* Les Ames mortes.

Jusqu'à l'année de la mort du poète, on ignora les trois récits qu'il avait écrits en prose : Les Archives de la Comtesse D*** *(1891),* Pavlik Dolsky *(1892),* Entre la mort et la vie *(1893), et où se montrent également ses qualités de styliste et d'homme d'esprit. — W. B.]*

I

D'Alexandre Vassilievitch Mojaysky

(Reçue à Pétersbourg, le 25 mars 18...)

Bien estimée Comtesse Catherine Alexandrovna!

Conformément à la promesse que je vous ai donnée, je me hâte de vous écrire aussitôt arrivé dans mon vieux nid si longtemps abandonné. Je suis sûr que mes lettres ne peuvent vous intéresser et que la demande que vous m'avez faite d'écrire n'était qu'une phrase aimable ; mais je veux vous prouver que chacun de vos désirs, même exprimé par plaisanterie, est pour moi loi.

Tout d'abord, je répondrai à la question qui avait commencé notre dernier entretien chez Marie Ivanovna : pourquoi, à cause de quoi, ai-je quitté Pétersbourg?

Je vous répondis alors évasivement; maintenant je vous dirai toute la vérité : je suis parti parce que je suis ruiné, je suis parti pour sauver les restes de ma fortune jadis grande. Pétersbourg est un marais où on s'enlize; c'est pourquoi je me suis décidé à une mesure énergique qui, à vrai dire, ne m'a pas coûté grands efforts : la vie de Pétersbourg m'a assez ennuyé. Mais par quelque incompréhensible ironie du destin, les derniers jours passés à Pétersbourg m'ont fait regretter profondément ma décision.

Un matin, je suis entré dans un magasin anglais pour acheter

une malle et là j'ai rencontré Marie Ivanovna qui m'a invité à aller chez elle le même soir. A cette soirée vous avez été si charmante avec moi, si aimable, vous m'avez montré tant d'intérêt, tant de cordialité, que ma décision en chancela presque, et je me souvins que, deux années avant, à une soirée chez la même Marie Ivanovna, vous parliez aussi aimablement à Koudriachine, avec quelle souffrance je l'enviais. Ce Dmitri Koudriachine, pensais-je alors, pourquoi bénéficie-t-il d'une attention exclusive, de la part de la reine des belles de Pétersbourg? mon heure ne viendra-t-elle jamais? — Hélas, mon heure est venue trop tard, mais, en tous cas, je remercie de toute mon âme celle qui, par cette heure, m'a dédommagé des années froides et sombres passées à Pétersbourg.

Je n'ose espérer, bien estimée Comtesse, que vous daignerez répondre à cette lettre, mais, à tout hasard, j'y joins mon adresse : Chef-lieu Slobotsk. Mon domaine est à vingt verstes de Slobotsk et je reçois chaque jour le courrier.

Avec grand respect, j'ai l'honneur d'être votre bien dévoué — A. Mojaïsky.

II

Du même

(Reçue le 3 avril.)

Comment vous remercier, bien estimée Comtesse, pour vos aimables et amicales lignes. Ne connaissant pas votre écriture, j'ai déchiré l'enveloppe avec un grand sang-froid, mais en voyant la signature...

Vous vous étonnez qu'ayant vécu si longtemps dans la même ville, je ne vous aie pas remarquée plus tôt. Oh! comme vous vous trompez cruellement. Chaque rencontre avec vous a laissé dans mon cœur une trace profonde, un mélange de joie et d'amertume. Et comment aurais-je pu ne pas remarquer cette beauté sévère, idéale, cette démarche royale, ce regard pensif qui pénètre si avant dans l'âme qu'alors que vous baissez les yeux vers la terre il sèmble à votre interlocuteur que vous continuez à le regarder derrière vos paupières baissées...

Mais comment pouvais-je vous décrire mes transports? vous me paraissiez si inaccessible, vous faisiez si peu attention à moi! Une fois, je vainquis ma timidité : je vous fis une visite, mais vous étiez absente: trois jours plus tard, je trouvai chez moi une carte de visite du comte : nos relations se bornèrent là.

Vous me demandez pourquoi j'ai parlé de Koudriachine, et vous voulez savoir mon opinion sur lui : Je connais Koudriachine depuis l'enfance, et nous avons été élèves de la même Ecole supérieure, il était alors très beau et très bon garçon, et viveur effréné : tel il est resté ensuite aux Hussards, et, maintenant en retraite, tel il est encore. Il n'a rien de sublime, il est trop terre à terre : c'est pourquoi j'ai été surpris de l'attention que vous lui accordiez, et c'est pourquoi je vous ai parlé de lui; je n'avais pas d'autre raison.

Maintenant tous mes vœux tendent à finir au plus vite l'arrangement ou même le dérangement de mes affaires, pour avoir la possibilité d'être à Pétersbourg cet hiver. En même temps que votre lettre, j'ai reçu la lettre du très connu et richissime Sapounopoulo, d'Odessa. Ces jours derniers, en passant, il est venu chez moi, a examiné en détail mes domaines, et maintenant il me mande à Odessa, en me proposant une combinaison très compliquée. Je pars demain ; j'espère être de retour dans dix jours, et qui sait... peut-être trouverai-je sur ma table de travail une petite enveloppe ornée d'une couronne comtale. Croyez qu'en ouvrant cette enveloppe je ne serai pas indifférent.

Que signifie cette phrase mystérieuse : « Peut-être nous verrons-nous plus tôt que vous ne pensez » ? Je me rappelle que vous m'avez parlé d'une vieille tante malade qui habite dans le gouvernement de Slobotsk : auriez-vous l'intention de venir la voir ? quel bonheur ce serait !

Comme je regrette de ne vous avoir pas demandé le nom de cette tante ! Je la joindrais sans doute, et avec transport je baiserais ses mains ridées, parce qu'elle est votre tante, parce qu'elle est vieille et malade et parce que je me sens encore jeune et capable de jouir de la vie.

Et maintenant, puisque je n'ai pas la main ridée de la tante, permettez-moi d'approcher en pensée mes lèvres très respectueusement, de la main blanche comme la neige qui tiendra cette lettre.

Votre infiniment dévoué — A. Mojaysky.

III

Du même

(Reçue le 15 avril.)

Bravo, charmante et chère Comtesse — je n'ai pas la force de ne vous appeler que bien estimée — bravo, j'ai deviné ! Vous voulez venir voir votre tante : vous ne pourriez faire rien de mieux. Si j'avais su que votre tante se nomme Anna Ivanovna Chretchtova, il y a longtemps que j'aurais pu vous donner sur elle les renseignements les plus précis. Il est vrai que je ne l'ai jamais vue ; mais, dès mon enfance, j'ai beaucoup entendu parler d'elle, car elle a eu un procès avec mon père. Elle habite toujours cette même propriété où s'est écoulée une partie de votre enfance : Krasnia-Khriatchy (quel horrible nom !). Khriatchy est à trente verstes de Slobotsk et du côté opposé à Gnezdilovka ; mais si, au lieu de passer par la ville, on prend un chemin de traverse, la distance entre nous ne sera plus que de trente deux ou trente-trois verstes.

Hier, aussitôt votre lettre reçue, je suis allé à la ville pour faire votre commission. J'ai trouvé votre amie d'enfance, ce qui m'a été très facile, car je connais très bien Nadejda Vassilievna ; son mari est chez nous le directeur de la Chambre des Domaines. Nadejda Vassilievna a été très touchée de votre souvenir. Aujourd'hui je l'ai expédiée à

Khriatchy pour sonder votre tante, et j'ai l'honneur de vous faire connaître, très respectueusement, les résultats de ce voyage.

Votre tante, en apprenant votre intention de venir chez elle, a exprimé une joie folle : elle a dit que vous êtes sa plus proche parente, qu'elle vous aime comme une fille, que sa querelle avec vous a été la plus grande douleur de sa vie, et que maintenant, si vous consentez à oublier le passé, elle vous recevra à bras ouverts ; elle vous écrira cela elle-même si elle en a la force. Elle est, en effet, très vieille et malade. Chez elle habitent deux petites nièces, princesses Pichetzky, auxquelles, d'après Nadejda Vassilievna, la nouvelle de votre arrivée n'a pas fait un très grand plaisir. Les princesses ont sans doute peur de perdre l'héritage de la tante — vous en avez tant besoin ! — En outre, chez votre tante, vit depuis longtemps une certaine Vassilisa Ivanovna Madiachkina — peut-être l'avez-vous vue dans votre enfance : c'est une vraie écornifleuse, mais elle a pris un grand empire sur la tante, et fait absolument tout.

Il me reste à répondre à deux points de votre lettre. Mon voyage à Odessa n'a pas été infructueux : voici en quoi consiste la proposition : Sapounopoulo paiera en une fois toutes mes dettes et, pour cela, prendra tous mes biens en hypothèque pour un temps indéterminé. Nous discutons sur les détails, mais probablement nous nous entendrons. La liquidation se complique de ce que Sapounopoulo a une fille, Sonichka, qui a beaucoup fleureté avec moi. Je crois que ce n'est pas tant ma personne qui lui plaît que mon titre. Cette fille n'est guère plus jeune que moi : elle est laide comme un péché mortel, et a toutes les prétentions possibles : elle parle cinq langues, joue du piano et de la harpe, chante, écrit des vers. Dans telle hypothèque encyclopédique sans doute je ne m'engagerai pas.

Pourquoi voulez-vous savoir « exactement » ce que j'ai entendu dire de votre amitié avec Koudriachine et par qui ? Je vous jure que je n'ai entendu absolument rien : j'ai cité le nom de Koudriachine, parce qu'une fois je l'ai vraiment envié en voyant votre amabilité pour lui. Et que pourrais-je entendre ? Vous êtes non seulement reine par la beauté, mais, sous tous les rapports, vous êtes sur une hauteur si inaccessible qu'aucune calomnie ne peut vous atteindre de son dard de serpent.

Et maintenant permettez-moi d'oublier et Koudriachine et Sapounopoulo et sa fille et tout le reste pour me livrer à une seule occupation : compter les jours et les heures jusqu'au moment heureux où votre arrivée rendra définitivement fou celui qui est fou déjà, mais vous est très sincèrement dévoué. — A. Mojaysky.

IV

De Vassilisa Ivanovna Madiechkina

Excellence ! (Reçue le 17 avril.)

Votre tante et ma bienfaitrice Anna Ivanovna m'a ordonné de vous

écrire qu'elle vous attendra avec joie et impatience ; elle ne peut vous écrire elle-même à cause de sa grande faiblesse ; et moi, comme je serai contente de vous voir ! Vous m'avez sans doute oubliée, et moi, je me rappelle bien comme vous couriez ici, petite et charmante, et que vous me frappiez sur les joues de vos mains innocentes en disant : « Voilà pour toi, Silisa. » Et encore, Anna Ivanovna vous demande de lui apporter des pruneaux français dans des boîtes bleues ; ici on ne trouve ces pruneaux à aucun prix, et la tante les aime beaucoup et ils l'aident à digérer.

Je baise les mains de Votre Excellence et vous reste dévouée comme une esclave. — Vassilisa Madiechkina.

Viens au plus vite, mon amie Katia. — Ton Anna Chretchtova.

V

Télégramme de A. V. Mojaysky

(Reçu à Moscou, 22 avril.)

Vous supplie pas télégraphier arrivée à votre tante. Vous attendrai à la gare avec dormeuse et chevaux qui vous emporteront où vous ordonnerez. — Mojaysky.

VI

Du même

(Reçue à Krasnia-Khriatchy, 26 avril.)

Faut-il vous dire, charmante et chère comtesse, que la journée passée avec vous ne s'effacera jamais de ma mémoire, que le repas lourd de Nadejda Vassilievna m'a semblé le plus délicat dîner, que les trois heures que j'ai passées ensuite avec vous, en attendant les chevaux, sont les plus heureuses de ma vie ? En me disant au revoir, vous m'avez demandé pourquoi je ne vous avais pas proposé de passer cette journée à Gnezdilovka. Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi... pourquoi... mais tout simplement parce que je n'ai pas osé. Pensez-vous que je ne le désirais pas, ne voyez-vous pas que toute ma vie vous appartient sans retour ? Je ne vous demande rien, je n'espère rien, mon bonheur est de me sentir votre esclave et d'avoir un but dans la vie.

Vous n'avez pas oublié sans doute, chère comtesse, votre promesse de dîner demain chez moi avec Nadejda Vassilievna. Imaginez-vous qu'il faudra ajourner ce dîner parce que votre amie a déclaré qu'elle ne peut venir chez moi sans son mari (quelle pruderie provinciale !) et son mari doit voir un grand personnage quelconque qui passera à Slobotsk vers six heures. Nadejda Vassilievna me demande de remettre ce dîner à après-demain, et j'espère que cela ne vous contrariera pas.

Mais, dans ce cas, il y a une complication : vous aviez décidé de vous servir des chevaux de Nadejda Vassilievna, et les rosses de la

tante devaient se reposer à la ville : mais comme Nadejda Vassilievna viendra avec son mari dans un phaéton à deux places, ne consentiriez-vous pas à venir directement chez moi par le chemin de traverse, sans passer par la ville? Votre itinéraire serait le suivant : jusqu'au radeau, vous viendrez par la route que vous connaissez ; là, vous tournerez à gauche, par Selichovo et Ogarkovo : après, vous prendrez la grand'route et, à la septième verste, vous verrez à votre droite la vieille maison de Gniezdilovka s'épanouir quand vous passerez sa porte comme s'épanouira mon cœur, non pas encore vieux, mais déjà fatigué de la vie.

Partez plus tôt, vers neuf heures : nous déjeunerons dans ce pavillon du jardin dont je vous ai parlé et avec patience nous attendrons la bonne, mais ennuyeuse Nadejda Vassilievna et son si indispensable mari !

Je me permets de vous envoyer cette lettre par mon domestique. J'attends à genoux la réponse favorable. — A. Mojaysky.

VII

Du même

(Reçue le 7 mai.)

Ma chère Kitie, au nom de Dieu, permets-moi de venir à Khriatchy, et présente-moi à ta tante. C'est horrible de vivre si près de toi et en même temps si loin. Sois tranquille, je surveillerai ma tenue et ne compromettrai ni toi ni moi. — Ton A. M.

VIII

Du Comte D***

(Reçue 6 mai.)

Enfin, chère Kitie, j'ai reçu la nouvelle de ta bonne arrivée à Khriatchy chez ta tante. Je ne peux vraiment pas comprendre ce que tu as pu faire si longtemps à Moscou. Mais Moscou, comme dit un de mes amis, diffère de Pétersbourg en ce que... c'est nous qui vivons à Pétersbourg, et ce sont nos parents qui vivent à Moscou, et il est très difficile de refuser les dîners de famille des parents de Moscou. Il est bien étrange que ta tante n'ait pas reçu ton télégramme de Moscou, et quel bonheur que tu aies rencontré à la gare ce Mojaysky qui t'a procuré une voiture et des chevaux. Quel est ce Mojaysky? chambellan, ancien élève de l'Ecole supérieure ! Je l'ai rencontré quelquefois à la sortie de la Cour, quelquefois encore dans la société, mais je ne me souviens pas du tout l'avoir vu à la maison et lui avoir rendu visite. Mais que ce soit ce même Mojaysky ou un autre, grand merci à lui.

Je suis très content que tes premières impressions soient bonnes, et que les pruneaux aient plu à la tante. J'ai donné l'ordre à Smouroff de lui en envoyer deux boîtes chaque semaine. Henry IV disait : « Paris vaut bien une messe », et moi, je dirai : « Le Khriatchy de la

tante vaut bien quelques boîtes de pruneaux. » Sans doute, nous avons déjà assez de fortune, mais 40,000 de revenu superflu ne font jamais de mal, et je crois qu'elle n'a pas moins.

Une heure après ton départ est venue chez nous Maria Ivanovna ou comme tu dis Mary. Très troublée et avec grande émotion, elle a commencé à fouiller dans tes boîtes pour chercher un billet très important. J'ai eu beau lui expliquer que tes archives sont tenues en un ordre désirable pour toutes les archives d'Etat, qu'elles sont sous cette serrure et que moi-même ne peux y jeter les yeux, comme disent chez nous les « mauvais ton » du club, elle a continué à fouiller, mais n'a rien trouvé et est partie très affligée. Je m'imagine l'importance de ce billet !

Chez nous, il n'y a rien de nouveau : mardi, en revenant du club, j'ai été très étonné de trouver chez le concierge une montagne de cartes de visite : j'avais tout à fait oublié que c'était ton jour.

Le concierge, selon ton ordre, a dit très simplement : « Aujourd'hui, Madame ne reçoit pas ». Je ne comprends pas ton désir d'entourer ton voyage d'un mystère. Si tu étais partie pour cinq jours, il eût été facile de le cacher, mais c'est tout à fait impossible, si l'on ne te voit pas durant deux ou trois semaines, et déjà maintenant l'un ou l'autre sait ton départ. Hier, la baronne Vizen, cette Messagère de l'Europe, comme je l'appelle, m'a demandé s'il est vrai que tu sois partie pour recueillir un grand héritage. Nous sommes invités pour demain à un dîner à l'ambassade d'Autriche : j'ai écrit que tu es indisposée, mais moi, je suis obligé d'y aller, quelque ennuyeux que ce soit. Dans le monde, on parle toujours beaucoup d'une Société de sauvetage des filles perdues : on veut choisir comme présidente la princesse Krivobokaia ; mais il paraît qu'elle est indécise, parce qu'on ne sait pas encore comment cette Société sera vue en haut lieu. Mon jeu au club va bien. Hier, j'ai rencontré à la Morskaja, Sophie Alexandrovna qui m'a invité pour le whist chez elle, demain soir, mais simplement en redingote.

Adieu, chère Kitie : reviens le plus tôt possible : mais si tu vois qu'il est nécessaire de rester encore chez ta tante, ne te gêne pas. Mais ce n'est pas à moi d'en remontrer à ton esprit et à ton tact. Avec une femme telle que toi, on peut être tranquille pour tout. Les enfants vont bien et t'embrassent.

Ton mari et ami, — D.

Si tu rencontres Mojaysky, remercie-le en mon nom de tout ce qu'il a fait pour toi.

IX

De Maria Ivanovna Boiarova

(Reçue le 7 mai.)

J'ai été si heureuse de ta lettre, chère Kitia, que chez nous il y a eu presque un drame de famille. Nous étions à déjeuner quand on m'a

apporté ta lettre : en reconnaissant ton écriture, j'ai crié puis rougi de joie. Hippolyte Nicolaievitch aussitôt « a eu un soupçon quelconque », comme il dit, et, après le départ des enfants, il a commencé à me tourmenter pour que je lui montre la lettre. J'étais très fâchée et l'ai intrigué une heure entière. Tout ce temps, il m'a fait des reproches, m'a dit des choses méchantes : enfin, lorsqu'il m'eut comparé à Cléopâtre et à d'autres encore, je lui montrai ta signature ; il a été très confus et, à mon tour, je lui ai dit des choses... pénibles : qu'un homme si bête, si soupçonneux, au visage si aigre, ne sera jamais ministre et restera subalterne toute sa vie. C'est chez lui le point sensible.

Le jour de ton départ, j'ai eu un grand souci pour le billet de Kostia Nievieroff que je t'avais apporté à lire le matin. J'ai cru que j'avais oublié ce billet chez toi et j'ai fouillé dans toutes tes boîtes. Le comte m'a juré que tes archives sont sous clef, mais cela ne me tranquillisait nullement : tu n'avais pas pu mettre dans tes archives une lettre adressée à moi. Je ne puis te cacher qu'à cette occasion ton mari m'a fait un brin de cour. J'étais au désespoir à la pensée que le billet de Kostia pouvait être en des mains étrangères, car ce billet compromettait tout autant son professeur d'orthographe que moi, et imagine-toi que, le lendemain matin, je l'ai trouvé sur le parquet de ma chambre à coucher.

Et que fais-tu chez ta tante ? Je te vois d'ici, cachant tes façons de reine et entrant avec les yeux baissés et l'air d'une madone, si bien que le soir même ta tante et ses écornifleuses étaient enchantées de toi. Que fait Mojaysky ? Pourquoi ne me donnes-tu aucun détail ? Lequel est le mieux, lui ou Koudriachine ? Si l'on me faisait choisir entre eux, je choisirais Koudriachine. Mojaysky est un poseur qui pose constamment ; chez Koudriachine toute l'âme est ouverte, mais toi, tu peux mieux juger, et à moi, outre Kostia, il ne me faut personne. Je ne pensais pas que je l'aimerais si fortement. Il passe toutes ses journées avec moi, et Hippolyte Nicolaievitch, avec la perspicacité qui le caractérise, n'en est nullement jaloux. Notre nouveau précepteur, Vassili Stepanitch, que tu as vu, je crois, commence à être un peu amoureux de moi, et entre lui et Kostia, il y a chaque jour quelques discussions amusantes. Vassili Stepanitch est un grand libéral, et Kostia, un horrible conservateur, et tous deux disent de telles absurdités que leurs oreilles s'en fanent. Il est honteux de l'avouer — mais je ne te cache rien — je n'aime jamais si fortement Kostia qu'au moment où il dit des bêtises. Son visage s'enflamme, ses yeux brillent, il regarde son adversaire avec sévérité et audace — et je ne l'écoute plus, mais seulement l'admire. Je ne suis point aveugle sur Kostia : je sais qu'il n'est pas très sage, que son éducation laisse à désirer, que c'est bête de tant s'attacher à lui, mais que faire, c'est plus fort que moi ! Hier, il m'a amené son frère Michel, page qui, dans deux mois, sera officier. Ce Michel est aussi très joli, mais il ne rappelle son frère ni par le visage, ni par les manières : il est très doux, très blond et très

distingué; je suis prête à parier qu'ils sont de pères différents : on dit que la vieille Mme Nievieroff ne se refusait rien autrefois ; c'est sur le très tard qu'elle est devenue sainte femme.

Chez nous, il n'y a rien de nouveau. On parle beaucoup de Nina Karskaia, qui vit tout le temps à l'étranger et y fait Dieu sait quoi. Ce scandale parisien, auquel tu ne voulais croire, est absolument avéré : la baronne Vizen le raconte avec tous les détails; mais par qui peut-elle savoir tout cela? ce n'est pourtant pas Nina qui le lui a écrit !

Eh bien, adieu, chère Kitie, il faut finir cette lettre, — je bavarderais avec toi jusqu'à demain. Ecris-moi plus souvent et continue à unir l'utile et l'agréable. Je t'ai toujours considérée comme une femme extraordinaire, mais ce que tu es en train de faire est le comble de l'habileté : réaliser son caprice du moment et pour cela recevoir 40.000 de revenus, c'est un trait de génie, ou je ne m'y connais pas. — Ta MARY.

X

DU COMTE D***

(Reçue 15 mai.)

Il me semble que tu t'es définitivement installée chez ta tante, ma chère coureuse; je n'ose me révolter parce que, si tu restes là-bas, c'est qu'il le faut; mais cependant elle est lourde à supporter, l'absence d'une si jolie et si charmante femme; et toi, je pense que tu t'ennuies aussi sans moi : — qui t'aimera et te caressera là-bas !

Tout ce que tu m'écris de la tante me fait espérer que notre séparation ne sera pas sans fruits. Ces paroles de ta tante : « Tout ce qui est à toi est à moi ! » sont surtout significatives, mais il me semble cependant qu'elle devait dire le contraire. Maintenant, permets-moi de te donner quelques conseils sur la distribution de tes cadeaux d'adieu. Les princesses Pichetzky sont nos adversaires : on ne les achètera par rien, c'est pourquoi il ne me semble nécessaire de leur faire aucun cadeau. Vassilisa, c'est autre chose, — on peut et il faut l'acheter; mais à telles gens, on ne doit pas donner beaucoup à la fois : il faut surtout leur montrer la perspective de biens futurs ; tu lui donneras une robe tout de suite, nous lui enverrons le châle pour sa fête; et, si c'est possible, donne-lui quelque argent.

Il me semble que je t'ai écrit que Sophia Alexandrovna m'avait invité pour une partie de whist en simple redingote; mais, comme elle avait dit la même chose à toutes les personnes qu'elle avait rencontrées pendant trois jours, en arrivant chez elle à 11 heures, j'ai trouvé 50 personnes qui se pressaient dans son petit logement : en un mot, c'était une soirée en règle. Par bonheur, je dînais ce même jour à l'ambassade d'Autriche : c'est pourquoi j'étais habillé non pas simplement, mais comme il faut. J'ai vu là ta Mary, et je lui ai parlé avec grand plaisir, car, indirectement, elle te rappelait à moi : mais pourquoi a-t-elle toujours près d'elle ce grand beffroi de Nievieroff?

Mary est une femme trop spirituelle pour trouver du plaisir dans sa société.

Avant hier, j'ai été très inquiet à cause de ton chien : il ne voulait rien manger et gémissait étrangement ; j'ai immédiatement fait demander le vétérinaire : il l'a frotté avec quelque chose, lui a donné un remède, et aujourd'hui, Dieu merci, il va tout à fait bien.

Les enfants vont bien et t'embrassent.

Ton mari et ami. — D.

XI

De Maria Ivanovna Boiarova

(Reçue 16 mai.)

Merci, chère Kitie, pour ta longue et aimable lettre ; la femme, même celle qui, comme toi, est impénétrable pour tous, sent le besoin de pouvoir parler à quelqu'un à cœur ouvert, et qui choisirais-tu, sinon moi, qui t'adore depuis l'enfance? Mais, pourquoi me recommandes-tu la discrétion? De moi je peux dire tout ce que tu veux : mais, en ce qui te concerne, je sais me taire : je n'ai pas d'archives, et aussitôt que tes lettres sont lues, je les déchire. J'ai à te raconter des choses joyeuses et des choses tristes. Premièrement, chez nous il y a eu encore un drame de famille. En regardant les cahiers de classe de Kitia, Hippolyte Nicolaievitch a sans doute regardé aussi dans le bureau du précepteur et a trouvé un message en vers dans lequel Vassili Stepanitch me faisait une déclaration d'amour. Je crois qu'il ne se serait jamais décidé à me donner ces vers : et il les aura écrits pour son propre plaisir ; mais il a eu la sottise de placer mes initiales en tête. Naturellement, Hippolyte Nicolaievitch a eu tout de suite un soupçon, a chassé le précepteur en lui ordonnant de quitter la maison d'ici une heure ; après, il est venu me faire une scène. J'étais encore au lit, et, dans le sommeil, je fus effrayée en pensant qu'il avait découvert quelque chose de Kostia ; mais quand il commença à lire les vers criminels, je ne pus m'empêcher de rire. Quels sont ces vers, tu peux en juger par la dernière strophe :

Rejette ce velours, ces blondes,
Entends, entends mon amour :
Et devant la puissance de la nature,
Incline la tête.

Comme je n'ai pas supplié Hippolyte Nicolaievitch de faire la paix avec le précepteur, il est resté inflexible en disant que la poésie a une dangereuse influence sur le cœur faible de la femme. Je crois que dans le monde entier il n'y a pas encore d'exemple d'une femme qui ait trompé son mari pour des vers, surtout pour des vers de ce genre où il y a les blondes... et pourquoi lui fallait-il « ces blondes »? je n'en porte jamais ! Craignant que, dans « ses principes d'une sage économie », Hippolyte Nicolaievitch ait lésé le précepteur, je lui ai

envoyé, par Kitia, un paquet contenant de l'argent, mais il me l'a renvoyé immédiatement et m'a écrit qu'il conserverait toute sa vie un pur souvenir de moi. Je le regrette. Vassili Stepanitch disait parfois de grandes absurdités; il a écrit de mauvais vers, mais c'était un bon garçon. Kostia le regrette aussi, parce que maintenant il n'a plus personne à détruire, à renverser après le dîner; mais Kostia est un tel conservateur, qu'il compte même mon mari comme un libéral; et il m'a déclaré qu'il fallait le courber en corne de mouton, ce « *corne de mouton* » lui a tant plu qu'il l'a répété cinq fois en ajoutant que c'est un superbe calembour; moi, je n'ai pas du tout partagé cette opinion : les grossières plaisanteries de Kostia me déplaisent depuis longtemps; cette fois, j'ai commencé par me taire, et enfin, j'ai perdu patience et nous nous sommes querellés sérieusement. Il faut te dire qu'à la soirée de Sophia Alexandrovna, j'ai rencontré ton mari : il venait d'un dîner quelconque et était très élégant et très rajeuni; il avait les cheveux coupés très ras, ce qui lui va très bien : ainsi le gris disparaît. Il s'est assis près de moi et a commencé à me faire vraiment la cour : cela m'amusait; mais tout à coup, Kostia a tellement froncé les sourcils et a commencé à me lancer des regards si féroces, qu'ayant peur d'un scandale, je me suis hâtée de partir. Le lendemain, en plaisantant, j'ai grondé Kostia pour une telle mimique; mais lui, très sérieusement, a commencé à m'accuser de coquetterie et a terminé en me disant que je suis une femme « prête à se pendre au cou de n'importe quel civil ». Je n'ai pu en supporter tant, et lui ai dit tout ce que j'avais sur le cœur depuis ces derniers temps; il s'est fâché et m'a quittée sans me dire adieu. Moi, toute la nuit, j'ai réfléchi : Quelles pauvres créatures sont les femmes! en effet, qui aimons-nous, à qui sacrifions-nous tout? Le matin, je me suis très fermement décidée à rompre avec Kostia, et, s'il était venu ce jour-là à son heure habituelle, je te jure que maintenant tout serait fini entre nous. Mais il a été retenu par quelque chose et n'est venu ni le matin, ni au dîner : alors je me suis imaginée que *lui* me laissait et qu'il ne reviendrait plus. Cette pensée me sembla si outrageante, qu'aussitôt après le dîner je lui écrivis, lui demandant de venir pour une explication décisive; mais on ne le trouva nulle part et le billet revint chez moi à 9 heures. Je devais aller chez la princesse Krivobokaia, mais je n'ai pas eu la force de m'habiller et je suis restée toute la soirée dans le petit salon, en proie à un cruel abattement. Toute ma fureur, tous mes plans décisifs s'en allaient en fumée, je n'avais qu'un seul désir : le voir pour une seconde, voir que nous ne sommes plus en querelle. Enfin, à minuit, j'entendis un fort coup de sonnette : ce ne pouvait être que lui ou Hippolyte Nicolaievitch qui, quelquefois, me fait de ces surprises et rentre du club avant deux heures. J'étais haletante d'anxiété; mais qu'ai-je éprouvé quand j'entendis le pas de Kostia dans le salon, quand je vis ce beau visage souriant d'un sourire coupable...

Tu sais, Kitie, pour de tels moments on peut beaucoup souffrir

et tout pardonner. Ne me gronde pas, mais plains — ta pauvre MARY.

P.-S. — Pétersbourg est vide, presque tout le monde est parti. Après-demain, nous partons pour Peterhoff. J'espérais toujours qu'Hippolyte Nicolaievitch se ferait prodigue et prendrait une grande villa près de la tienne; mais, hélas! pendant qu'il réfléchissait et comptait, on l'a louée : la conclusion est que je vivrai très loin de toi, dans le vieux Peterhoff, et nous paierons 300 roubles plus cher : ce sont « les principes d'une sage économie » !

XII

DU COMTE D***

(Reçue 18 mai.)

Chère Kitie,

A l'instant, je viens de voir la princesse Krivobokaia qui m'a déclaré qu'elle accepte la présidence de la « Société pour le sauvetage des femmes perdues » ; en même temps, elle te propose d'être vice-présidente. Je lui ai répondu que je t'écrirais sur ce sujet et que, sans doute, tu ne refuserais pas. Je lui ai donné ton adresse et elle t'écrira elle-même, demain, après les élections. A mon avis, il ne faut pas refuser. Si la princesse consent à être présidente, cela signifie qu'on voit cette société d'un œil favorable; bien que la princesse ait une réputation de toquée, sois sûre que, dans cette affaire, elle ne se trompera pas. Sans doute, ça t'occasionnera quelques dépenses, mais de ces dépenses mêmes nous tirerons profit. Dans notre grande maison, le bel étage a été vide tout l'hiver : j'ai déjà insinué à la princesse qu'on pourrait prendre cet appartement pour la société et elle m'a répondu : « Pourquoi ne la prendrait-on pas, surtout si votre femme devient mon aide? »

J'espère, chère Kitie, que cette lettre est la dernière à Krasnia-Khriatchy; tu dois être lasse de ce Khriatchy : il vaut mieux y retourner une autre fois.

Les enfants vont bien et t'embrassent.

Ton mari et ami — D.

XIII

DE LA PRINCESSE KRIVOBOKAIA

(Reçue 19 mai.)

Chère Comtesse,

Je vous annonce qu'aujourd'hui, à la séance de la Société pour le sauvetage des filles perdues, je vous ai proposée comme vice-présidente : vous avez été élue par acclamation, sans aucun scrutin. J'aime à penser qu'après une si glorieuse élection, vous ne nous opposerez pas de refus; moi seule ne me tirerais pas de cette affaire, car, chez moi, les seuls soucis de famille me font perdre la tête.

Comme vous êtes heureuse, chère comtesse, de n'avoir que deux enfants et surtout deux garçons Moi, ! Dieu m'a récompensé par cinq filles, dont je dois m'occuper toute ma vie. Il y a un vieux conte sur cinq idiotes, je pense qu'il est écrit pour moi. Vous direz que je fais un péché en me révoltant, puisque quatre de mes filles sont bien mariées; mais, croyez-moi, avec Nadinchka, j'ai plus de soucis qu'avec toutes les autres. Elle a déjà vingt-quatre ans. On se demande pourquoi sa mère ne lui trouve pas un fiancé. C'est un riche parti; elle n'est pas laide : — et, ça ne s'arrange pas. La râison, je crois, c'est qu'elle est trop bien élevée, et les jeunes gens n'aiment pas cela; et tenez, la comtesse Anna Mikhailovna le comprend très bien. L'année dernière, elle a donné chez elle des tableaux vivants et a fait représenter à sa Katia la pucelle d'Orléans; le rideau se lève et je vois Katia presque complètement déshabillée. Eh bien! pensai-je, ce n'est pas la pucelle d'Orléans, mais au contraire la belle Hélène; et encore Anna Mikhailovna m'a expliqué : « Le costume de Katia est absolument historique, vous voyez, le casque et la cuirasse sont à terre, mais c'est que ma Katia a choisi le moment où la pucelle d'Orléans va se coucher et se reposer. » Aussi, n'est-ce pas admirable! après cela Katia n'est pas restée longtemps la pucelle d'Orléans, et, le même soir, pendant le souper, cet imbécile de Fédia Varaksine, qui jusqu'alors avait fait la cour à Nadinchka, a demandé la main de Katia; voilà ce que c'est de bien choisir le moment.

Au revoir, chère Comtesse, dans une semaine je pars à la campagne, et je voudrais, avant mon départ, causer personnellement avec vous de beaucoup de questions. Venez vite et faites jouer le télégraphe pour m'aviser de votre consentement.

Votre dévouée E. Krivobokaia.

XIV

Télégramme de Dmitri Dmitrievitch Koudriachine

(Reçu 20 mai.)

Attendrai Moscou, sais pas où arrêterai; pour adresse se renseigner chez tziganes à Strelna. — Koudriachine.

XV

De Maria Ivanovna Boiarova

(Reçue à Pétersbourg, 1er juin.)

J'apprends par ton mari que tu arrives enfin demain. J'espère que dès demain tu seras à Peterhoff; maintenant il n'y a rien à faire en ville; dis au valet de tout transporter, et viens dîner chez nous avec ton mari et tes enfants. Comme je suis heureuse que tu sois là! J'ai tant à te raconter! — Ta Mary.

XVI

De la Princesse Krivobokaia

(Reçue 1er juin.)

Chère Comtesse,

Malheureusement, il m'est impossible de vous attendre, je pars à la campagne. Chez vous, à Peterhoff, viendra un certain Ivan Ivanovitch Optine, mon ancien gérant, que j'ai fait secrétaire de notre Société. Il n'y a aucune cérémonie à faire avec lui : je lui offre un siège, mais ne lui tends pas la main. Il vous donnera tous les papiers et vous racontera ce qu'il faut. Jusqu'à mon retour, vous serez la Présidente, mais vous n'aurez pas trop de soucis, car il n'y aura pas d'assemblée générale pendant l'été, et, à la fin d'août, je serai déjà de retour à Pétersbourg parce qu'Olga doit accoucher. Ainsi voyez, chère Comtesse, quelle croix je porte pour mes filles ! quitter la campagne dans la meilleure saison, et pourquoi ! il semble que ce n'est pas une grave affaire d'accoucher, et ça ne peut se passer sans moi ; mais ce ne serait rien si seulement Nadinchka se mariait plus vite ; elle a reçu, en effet, une éducation supérieure, mais son caractère est insupportable ; ainsi, maintenant, il faut faire les malles, et elle bourdonne autour de moi. Ecrivez-moi à Znamenskoié, chère Comtesse ; avec personne autant qu'avec vous je n'aime parler : je soulage mon âme.

Votre dévouée : E. Krivobokaia.

Hier, j'ai reçu une heureuse nouvelle ; mon ancien confesseur et ami, l'archevêque Nicodine, est appelé au Synode et passera l'hiver à Pétersbourg. C'est un homme de tant d'esprit et d'une vie si sainte qu'il vous faut absolument faire sa connaissance : sous sa direction, notre Société ira bien : je ne ferai rien sans sa bénédiction.

XVII

De A. V. Mojaysky

(Reçue à Peterhoff, 6 juin.)

A la minute seulement, chère Kitie, je reçois ton télégramme m'annonçant ta bonne arrivée à Pétersbourg. Je ne comprends pas ce que tu as pu faire si longtemps à Moscou. N'étais-tu pas malade là-bas ? Je puis encore moins comprendre pourquoi tu m'as défendu si catégoriquement de te conduire jusqu'à Moscou. Comme je t'aurais soignée si tu as été malade, et comme nous nous serions amusés si tu as été bien portante ! Mais que faire ? On ne peut revenir en arrière, ni retrouver ces merveilleux jours de mai qui ont passé comme un rêve et à propos desquels je me répète ces vers de Joukovski :

Ne dis pas avec tristesse : ils ne sont plus ;
Mais avec reconnaissance : ils ont été.

Après t'avoir accompagnée, je suis retourné à Gniezdilovka et j'y ai passé tout le temps sans sortir. Chaque jour, je suis allé dans notre pavillon; ces lilas qui l'entourent de tous côtés, qui entraient par toutes les fenêtres, qui l'emplissaient de leur parfum, sont maintenant flétris, et tout est défleuri pour moi. Un rayon de clair soleil a spontanément éclairé ma vie solitaire et sombre; mais ce moment est passé, et ce soleil, bien loin là-bas, éclaire et réchauffe les autres.

Maintenant, voilà la prose de la vie. Hier, j'ai reçu un ultimatum de Sapounopoulo : Ou je dois consentir à toutes ses conditions. autrement dit, me faire son esclave, ou il refuse tout, et alors toute ma fortune s'envole ; il faudra aller à Odessa et capituler. J'imposerai seulement cette condition : que je puisse aller tout de suite à Pétersbourg et vivre là-bas encore une année, et après, advienne que pourra !

Au revoir, au revoir, à bientôt, ma déesse, mon soleil, ma chère et incomparable Kitie.

A toi jusqu'au dernier soupir. — A. M.

XVIII

De V. I. Madiachkina

(Reçue 15 juin.)

Excellence!

Comtesse Catherine Alexandrovna,

Votre tante et ma bienfaitrice vient de recevoir la lettre dans laquelle vous la remerciez pour l'hospitalité. Anna Ivanovna m'a ordonné de vous écrire que la personne qui a droit à des remerciements, ce n'est pas elle, mais vous, qui lui avez sacrifié un mois entier, et, on peut dire, avez adouci ses derniers jours. Votre tante m'ordonne encore de vous dire que vous ne vous repentirez pas de cette bonne action.

Et quelle tristesse chez nous depuis votre départ ! Vous ne pouvez vous l'imaginer. Si par hasard je regarde la chambre que vous avez occupée, mes larmes coulent d'elles-mêmes. J'ai regardé la robe que vous m'avez donnée et je pleure encore, et je ne sais quand je porterai cette beauté, peut-être à Pâques. Par votre bienveillance, vous n'avez promis encore de m'envoyer un châle pour le nouvel an; ce n'est pas la peine, au nom de Dieu, ce n'est pas la peine. Je ne vivrai peut-être pas jusqu'au nouvel an; mais, si maintenant vous m'envoyiez quelque chose que vous ayez porté, ce serait un vrai cadeau.

Toute la maison est triste de votre départ; même nos princesses, des demoiselles méchantes et dures, sont enchantées de vous. Il n'y a pas longtemps, j'ai entendu la princesse aînée vous louer auprès de sa sœur : « Elle a si bon ton qu'à l'étranger et partout ailleurs on ne peut rencontrer mieux. Chez elle, disait-elle, tout est de bon ton ». et c'est la vérité, Comtesse, la vraie vérité.

En me jetant aux pieds de Votre Excellence, j'embrasse vos mains et reste jusqu'au tombeau votre dévouée — Vassilisa Mediachkina.

XIX

De M. I. Boiarova

Chère Kitie, (Reçu 20 juin.)

Au nom de Dieu, invite Hippolyte Nicolaievitch à prendre le thé chez toi après la musique, et organise pour lui une partie de whist. — Ta Mary.

XX

De la Princesse Krivobokaia

(Reçue 29 juin.)

Je vous remercie de tout cœur, chère Comtesse, pour votre charmante lettre. Vous écrivez qu'Optine vous semble un homme très suspect, cela ne m'étonne pas et prouve seulement votre grande connaissance des hommes et des choses. Je dois vous avouer que je l'ai chassé, comme gérant, pour vol : mais il a sept enfants et, par pitié, je l'ai fait secrétaire de la Société jusqu'à ce qu'il trouve une place ; mais nous ne le garderons pas longtemps et je vais le recommander à la comtesse Anna Mikhaïlovna qui, dit-on, cherche un gérant.

Chez nous, à Znamienskoié, grande animation : toutes mes filles, sauf Olga, sont arrivées avec enfants et maris. Je suis très contente de voir les filles et surtout les petites-filles ; mais les maris, il valait mieux les laisser à la maison. Piotre Ivanovitch, qui depuis deux années m'a bravée et n'a pas mis les pieds ici, est venu cette année : il continue à me braver et me parle à peine. Je n'y fais aucune attention, mais seulement, deux fois par jour, quand il embrasse longuement ma main, je me détourne et tâche d'embrasser l'air au lieu de son front, car il s'exhale toujours de sa personne une odeur de bottes cirées au goudron. Imaginez que maintenant on a inventé un nouveau parfum « cuir de Russie », et Piotre Ivanovitch, exprès pour me déplaire, s'arrose de ce parfum. Je suis une très grande patriote, je ne parle et n'écris que le russe, je puis même consentir à aimer « la fumée de la patrie », mais je ne puis supporter sa puanteur.

Expliquez-moi, chère Comtesse, pourquoi la belle-mère est tenue pour une créature détestable que tous doivent haïr. Cependant, dans les autres familles, la belle-mère compte comme une personne, mais, pour mes gendres, je ne suis pas quelqu'un, mais une dinde pleine d'argent. Comme vous savez, il y a des dindes truffées ; et vraiment il me semble parfois qu'ils sont autour de moi avec des fourchettes et me piquent de tous côtés pour prendre les plus grosses truffes : et tous sont des gentilshommes, et s'ils m'étaient étrangers, tout serait très bien, et je les recevrais avec grand plaisir à Znamienskoié, et Piotre Ivanovitch ne porterait pas dans sa poche une usine de cuir. Que Dieu me fasse seulement marier au plus vite Nadinchka : je leur donnerai tout, je garderai pour moi 30.000 de revenu pour ne pas mourir de faim, et je m'installerai à Florence ou à Rome. A propos, que dites-vous des affaires de Rome ? Pauvre Pape !

Je vais lui broder des pantoufles et les lui envoyer de la part d'une inconnue de la Russie.

Au revoir, chère Comtesse, écrivez-moi plus souvent.

Votre bien dévouée, E. Krivobokaia.

Aujourd'hui, pendant le dîner, Piotre Ivanovitch, afin de m'attrister, a appelé le Pape : imbécile et maladroit. A cela j'ai dit : Tous les hommes ne peuvent pas être aussi habiles que le conseiller d'Etat Boubnovsky, — et il faut vous dire que ce Boubnovsky est un usurier auquel Piotre Ivanovitch doit beaucoup d'argent. Il m'a punie de cela en allant dormir sans me dire adieu, et j'en ai profité pour vous écrire cette lettre, parce que mes mains ne sentent pas les bottes.

XXI

De M. I. Boiarova

Chère Kitie, (Reçue 10 juillet.)

Il m'est nécessaire d'aller en ville. J'ai laissé à Hippolyte Nicolaievitch un billet lui disant que tu m'as demandé d'y aller pour les affaires de notre Société. Si tu le vois invente quelque chose. — Mary.

XXII

De A. V. Mojaysky

Chère Kitie, (Reçue 16 juillet.)

Je suis peut-être très coupable envers toi : sans doute, ta lettre est chez moi à la campagne, mais je ne puis encore me débarrasser d'Odessa. La liquidation de mes affaires touche à sa fin. J'ai consenti à tout, il était impossible d'agir autrement. Dans trois semaines, j'espère être à ta campagne de Peterhoff. Ici, les Sapounopoulo m'ont emmené à leur luxueuse campagne au bord de la mer, et, par tous les moyens, on me donne à comprendre qu'il me faut épouser la fille grecque. La tante, une horrible créature que j'ai surnommée « Euménide », m'a un jour conseillé franchement d'essayer, me faisant espérer que je n'aurais pas un refus, et puis, qu'est-ce qu'un refus ?... Je ne dis rien, je n'ai répondu ni oui, ni non, mais quand tout sera fini chez le notaire, je me sauverai immédiatement et avec une telle rapidité que je leur rappellerai leur célèbre compatriote « Achile aux pieds légers ».

Au revoir, à bientôt, ma chère Kitie. Ecris-moi à Odessa.

Ton A. M.

XXIII

De M. I. Boiarova

Chère Kitie, (Reçue 19 juillet.)

Au nom de Dieu, retiens chez toi Hippolyte Nicolaievitch jusqu'au dernier train ; s'il ne joue pas aux cartes propose lui une promenade à Monplaisir.

A minuit j'irai là-bas et serai prête à rester avec vous jusqu'au lever du soleil. — Ta Mary.

XXIV

De la Princesse Krivobokaia

Chère Comtesse, (Reçue 15 août.)

Je viens d'arriver à Pétersbourg, et, de fatigue, je ne sens plus mes pieds. J'ai trouvé Olga en très bonne santé, mais elle a une horrible peur de l'accouchement : c'est pourquoi il m'est absolument impossible d'aller, même pour quelques heures, vous faire visite à Peterhoff. Soyez aimable comme toujours et venez dîner chez moi demain : nous parlerons longuement.

Ne pourriez-vous pas, chère Comtesse, me prendre Nadinchka pour une ou deux semaines et la garder chez vous à Peterhoff jusqu'à l'accouchement d'Olga ? vous m'obligeriez beaucoup. N'ayez pas peur de son caractère : elle n'est insupportable qu'avec moi ; chez vous, elle sera très douce : c'est un ange, quand elle veut.

Votre bien dévouée, E. Krivobokaia.

P.-S. — Si vous apprenez que quelqu'une de vos connaissances de Peterhoff veut enlever Nadinchka pour l'épouser, je vous en prie, faites la sourde oreille. Qu'elle se marie ! A l'avance je pardonne et bénis.

XXV

De M. I. Boiarova

Chère Kitie, (Reçue 29 août.)

Nous sommes revenus en ville si à l'improviste qu'il ne m'a pas été possible d'aller chez toi te dire adieu. Kostia vient de m'annoncer que dans une semaine il part pour deux mois à la campagne. Son frère Michel est entré dans le même régiment, et la vieille Nievieroff veut les réunir chez elle pour le partage des propriétés. Tu comprends que, devant être séparée de Kostia pour longtemps, je voulais le voir plus souvent pendant ces derniers jours, et Hippolyte Nicolaievitch était si las d'aller chaque jour de Peterhoff au Ministère qu'il a été très content de ma proposition de rentrer. Et pour toi aussi, il est temps de revenir ; avec le temps qu'il fait actuellement, Peterhoff est insupportable.

Est-ce que cette désagréable Nadinchka est encore chez toi ? La dernière fois que nous avons déjeuné chez toi, elle a tant coqueté avec Kostia que c'était honteux à voir. Dès ce jour Kostia m'a dit qu'elle lui plaisait beaucoup. Il a sans doute dit cela pour m'agacer. Qu'a-t-elle de bien ? — Ta Mary.

XXVI

De M. I. Boiarova

Chère Kitie, (Reçue 2 septembre.)

A l'instant, la princesse Krivobokaia m'a dit que tu lui ramènerais

demain Nadinchka ; c'est pourquoi je te prie instamment de venir dîner chez moi.

A propos, tu verras Michel Nievieroff. A mon avis, c'est un charmant officier ; mais ton opinion sur lui m'intéresse. Devine qui était chez moi hier ? Nina Karskaia ! Je pensais qu'après ses aventures à Paris elle n'oserait venir dans la société ; naturellement je ne l'ai pas reçue et j'espère que tu feras de même. Elle est venue si tôt à Pétersbourg afin de meubler à neuf sa maison : elle se propose de beaucoup recevoir cet hiver ; mais qui donc ira chez elle ? Il faut pourtant faire une différence entre les femmes dépravées et... les autres. — Ta MARY.

XXVII

DE A. V. MOJAYSKY

Chère Kitie, (Reçue 4 septembre.)

Les Grecs m'ont surpassé en ruse, ce n'est pas en vain qu'on lit dans les chroniques de Nestor « Les Grecs sont rusés encore aujourd'hui ». Jusqu'à présent je ne puis leur rappeler Achille aux pieds légers et Sapounopoulo m'a déjà rappelé le « rusé Ulysse » ; il m'a tant entortillé dans ses affaires et combinaisons que je suis tout à fait dans ses mains. J'ai attendu ta lettre avec une impatience fébrile, j'espérais trouver en toi le soutien moral, et quoi ! *toi*, tu me conseilles de me marier ! Il est absolument vrai que dans notre monde il n'y a presque jamais de mariages d'amour et que dans tout mariage il y a en jeu un intérêt quelconque, mais toi, Kitie, tu ne connais pas Sophie Sapounopoulo ! Bien qu'elle soit laide et jaune, si c'était encore une créature sympathique et surtout tranquille, je pourrais à la rigueur me mettre d'accord avec la nécessité ; mais elle n'est en paix pas une seconde : ce n'est pas une femme, c'est une fièvre jaune qui marche. Voici par exemple notre emploi du temps des trois derniers jours.

Mercredi, à la campagne, il y a eu une représentation à laquelle est venu tout le grand monde d'Odessa (Odessa aussi à son « grand monde », c'est indispensable). Entre autres choses on a joué un proverbe de la propre composition de la fille : « Ce que femme veut, le mari le voudra ». Il va sans dire que j'ai joué le rôle du mari et que j'ai été obligé d'embrasser sa main dix fois ! Ce galimatias assommant a eu un énorme succès. Avant-hier, ordre a été donné de ne recevoir personne, et toute la soirée a été consacrée à la lecture d'Eschyle dans l'original.

Comprends-tu toute l'horreur de ces trois mots : « Eschyle dans l'original » ? Pendant cinq heures, elle a lu avec emphase une tragédie écrite en une langue inconnue de moi, traduisant chaque phrase en français. Et j'étais obligé de faire acte de foi, bien que je sois convaincu qu'elle ne comprend pas plus que moi le grec antique. Aux beaux passages, elle me tendait sa main que je serrais, et la tante Euménide fermait les yeux et hochait la tête en signe d'approbation.

Hier, beaucoup d'hôtes sont venus et, costumés, nous nous sommes promenés en mer. Je représentais un pacha turc et j'étais dans un canot avec un turban sur la tête et un kallian dans les mains. Je supporte tout avec patience parce que Sapounopoulo m'a donné « sa parole d'honneur grec » que tout serait fini le 15 septembre et qu'il me laisserait partir à Pétersbourg avec 5.000; et s'il me trompe encore? faut-il donc se marier!

Non. Kitie, non c'est impossible. ce ne sera pas, jamais je ne me vendrai si bêtement, jamais cette noix d'or de la Grèce ne sera attachée au vieil arbre généalogique des Mojaysky. Mieux vaut prendre le sac du mendiant et demander l'aumône ou se faire sauter la cervelle, que de remplir ce rôle misérable qu'elle m'a fait jouer dans le perfide proverbe.

Adieu, ma chère Kitie, ou tu me verras dans deux semaines heureux et oubliant près de toi l'Hellade d'Odessa, ou tu ne me verras plus, car je ne serai plus de ce monde. En ce cas ne garde pas un mauvais souvenir de celui qui t'a aimé si ardemment. — A. M.

XXVIII

De la Princesse Krivobokaia

(Reçue 26 septembre.)

Que pouvez-vous faire jusqu'à présent à Peterhoff, chère Comtesse? Je trouve le temps long à ne pas vous voir, et nos séances, sans vous, sont peu actives; ces dames ne font rien et déjà se querellent.

La comtesse Anna Mikhaïlovna ne nous donne pas de repos. Son gendre Voraksine n'a pas été promu chambellan pour le 30 août, et elle devient maintenant méchante, archi-méchante. Pour comble de malheur, cet imbécile d'Optine l'a appelée dans un procès-verbal Anna Feodorovna : elle était si mécontente que j'ai dû aller chez elle pour demander pardon. Mais la plus grande histoire est arrivée à propos de Nina. On m'avait dit qu'il ne fallait pas la recevoir; mais elle a commencé par m'envoyer 500 roubles au profit de notre Société, et le lendemain elle est venue me faire visite : comment ne pas la recevoir? Naturellement, elle voulait être membre de notre Société. Mais quand, à la séance suivante, j'y ai fait quelques allusions, Anna Mikhaïlovna a tellement crié que j'ai été obligée de me taire. Que faire? Je ne voudrais pas renvoyer l'argent — Optine me présente des comptes d'apothicaire et notre caisse est toujours vide — et il n'est pas convenable de prendre l'argent et de ne pas recevoir comme membre la donatrice. Alors j'ai usé de ruse; j'ai convoqué une réunion, hier, à huit heures, sachant bien qu'Anna Mikhaïlovna ne viendrait pas de si bonne heure.

Dès que la baronne Vizen et Viéra Bubovskaia ont été là, j'ai déclaré la séance ouverte et aussitôt j'ai proposé Nina. Ces dames ont consenti : Viéra par bonté, et la baronne pour contrarier Anna Mikhaïlovna, et j'ai immédiatement ordonné à Optine de dresser le pro-

cès verbal. Anna Mikhaïlovna est arrivée à neuf heures, et quand on a lu le résultat du scrutin elle était verte de rage. Il sera intéressant d'assister à sa rencontre, demain, avec Nina. Chère Comtesse, venez à la séance.

Votre E. Krivobokaia.

P. S. — La baronne Vizen m'a dit en secret que Piotre Ivanovitch appelle notre société « La société du sauvetage de la belle-mère pour quelques heures ».

On croirait que je l'ennuie souvent de mes visites !

XXIX

Télégramme de D. D. Koudriachine

(Reçu à Pétersbourg, le 10 octobre.)

Arrive après demain pour une journée ; m'arrêterai où toujours ; attendrai nouvelles, à 9 heures soir. — Koudriachine.

XXX

De A. V. Mojaysky

(Reçue 16 octobre.)

Bien estimée Comtesse Catherine Alexandrovna,

J'ai l'honneur de vous informer que je me suis marié hier, en mariage légal, avec Mademoiselle Sophie Sapounopoulo. Je vous en fais part sur la demande pressante de ma femme.

Toujours votre dévoué. — A. Mojaysky.

Madame la Comtesse,

L'admiration tout à fait exceptionnelle que professe pour Vous mon mari et l'amitié dont Vous l'honorez, me donnent le courage de me recommander à Vos bontés. Comme nous avons le projet de passer une partie de l'hiver à Saint-Pétersbourg, permettez-moi d'espérer que Vous voudrez bien guider mes premiers pas dans le monde qui, dit-on, est si sévère et si froid pour les nouveaux arrivés. Une rose alpestre supporte difficilement le souffle glacial du Nord.

En attendant, veuillez agréer, Madame la Comtesse, l'assurance de ma haute considération.

Sophie de Mojaysky, née de Sapounopoulo.

Je déchire l'enveloppe pour corriger la rédaction de mon faire-part. Il faut lire ainsi : « *Alexandre Vassilievitch Majaysky annonce avec une grande douleur de cœur la mort de son cher et saint idéal, survenue, à Odessa, le 10 octobre, après une lutte longue et douloureuse.* — A. M.

(A suivre.) A. N. Apoukhtine

Traduit du russe par W. Bienstock.

Verlaine le Pâtre

(SOUVENIRS DE BELGIQUE)

Au docteur Dechesne,
Bourgmestre de la ville de Saint-Hubert.

Au cœur de la légendaire forêt des Ardennes luxembourgeoises en Wallonie j'habite, dans le solitaire Val de Poix, une antique demeure aux épaisses murailles que les gens du pays nomment indifféremment Château d'Arville parce que plus monumentale que les logis d'alentour, ou bien Maison des Forges à cause que bâtie au siècle dernier par les moines forgerons de l'abbaye de Saint-Hubert que dissipa la Révolution, ou bien encore Maison Brûlée par suite d'incendies divers.

A une époque donnée il sied à l'homme drossé par les tempêtes de la vie d'entrer dans la forêt comme dans sa conscience agrandie, aux fins de s'examiner au miroir du silence et de heurter ses torts et ses raisons pour en tirer l'étincelle du mieux ; ensuite le poète est un être que la recherche de l'universelle Beauté rend *épars*, il lui importe donc de quelquefois *se rassembler* s'il veut partir « entier » vers des œuvres durables.

Ici je parachève ma *Dame à la faulx*, entre les coups d'archet du vent sur les futaies enveloppantes et le croassement des corbeaux analogues, parmi les rares rectangles d'avoine fauchée, à de sveltes veuves. Et c'est une féerie constante ! Dans le bois de jeunes bouleaux, dont le tronc suggère une jambe de page, des lièvres assis et hauts comme des danois regardent le songeur aux longs cheveux qui passe pacifique ; parfois, à l'aube, une biche allaite son faon là-bas sur le versant des sapinières de Waroqué tandis que, légers ainsi que des insectes, capriquent des chevreuils ; le dimanche au retour de la messe, la semaine au retour de l'école, mes deux fils gambadent sous ma fenêtre avec les sept enfants de mon unique voisin, Tarte, le garde forestier ; et nos heures se succèdent dans le cercle vigilant de Marmotte, chienne familiale.

Quotidiennement un vieux pâtre d'Arville, naïve commune de laquelle je dépends, amène sa génisse et ses deux vaches — la Blanche, la Rousse, la Cabolée — paître aux pieds de ma demeure, au bord de l'Eau Noire, rivière corselée d'aulnes au feuillage sombre, échevelée de libellules smaragdines, promptement paraphée d'une truite emperlée de sang qui sort de la pierre ronde et lisse comme d'un sein de jeune fille après le crime le poignard.

Ce pâtre, d'une minceur de bise, la mine renardine et framboisée de la race ardennaise, est l'ami de la maisonnée.

Mon fils aîné Cæcilian, que le vieillard gâte avec du pain de seigle tartiné de myrtille ou de lait caillé et des houlettes taillées dans le noisetier, l'appelle : mon camarade !

Nous aussi.

Ce matin de givre, laissant ses bêtes brouter les courtes herbes d'automne qu'on dirait de verre, notre camarade est entré se chauffer au foyer de la cuisine où pend le lard d'un porc nourri de petit lait, de patates, d'épluchures de betteraves, et boire la « jatte de café » qu'Amélie, ma compagne jolie, lui prépare à la française, sans chicorée.

Il adore deviser d'antan au coin de la flamme.

Avant que je ne l'eusse interrogé sur une absence de quatre jours, le pâtre m'apprend avoir enseveli l'avant-veille un de ses frères.

— Encore un du nom qui s'en est allé au grand jardin ! soupire-t-il.

Par déférence plutôt que par curiosité de ce nom sans doute obscur, je demande d'une voix blanche :

— Votre nom, quel est-il, camarade ?

Et mon hôte, sur un ton de cérémonie :

— Jean-Hubert-Joseph.

— Mais celui de famille ?

— Pour ça, je suis un Verlaine.

Je tressaille.

— Si fait ! Verlaine. Demandez. Je suis le vieux Verlaine.

— Verlaine !

— Vous ne me croyez mie ? cocorique l'homme vers mes prunelles éblouies.

— Certes oui, camarade ! Mais ce nom m'a produit une impression singulière tombé de vos lèvres.

— Ah ?

— Vous ne pouvez pas savoir.

— Vous ai-je fait de la peine ?

— Loin de là !

Tout à coup, tel un battant les parois de bronze, une phrase de Paul Verlaine frappe mes tempes :

> Au pays de mon père on voit des bois sans nombre,
> Là des loups font parfois luire leurs yeux dans l'ombre
> Et la myrtille est noire au pied du chêne vert.

Le poète d'*Amour* voulut apparemment parler de Paliseul, canton lointain, là-bas, d'accord ! néanmoins, des hypothèses m'envahissent. Poussé par un démon ami, je m'assieds en face du pâtre, genoux contre genoux, et brusquement :

— Camarade, vous plairait-il me conter votre famille du plus loin que vous pourrez ?

— Volontiers.

Nouant ses sourcils comme s'il eût croisé les ailes de sa mémoire, il sonda plus avant que le siècle, et il semblait avec les grumeaux d'un fromage de chèvre servi par Amélie donner la becquée aux hirondelles de souvenir à mesure évoquées.

— Mon bisaïeul, le premier Verlaine dont je sais, arrive de Braz, une paroisse près Saint-Hubert. Après avoir suivi les armées françaises en « chef de chariot », il se fixe à Arville et devient propriétaire de la ferme dite Cour Picard. Elu franc-fief et donc dispensé de la dîme par le grand abbé de Saint-Hubert, il devait parader à la messe en uniforme, sabre au clair, une fois le mois. Il y avait comme ça six francs-fiefs ou grands-fiefs, je ne sais plus comme, qui tous les six se rangeaient dans le chœur face le bon Dieu. Pour ce qui est du lit, mon bisaïeul épouse une Henrion qui lui donne une fille et deux fils, Michel et Henri. Michel épouse la plus belle femme des Ardennes et en a deux enfants dont l'un, François, est mon père. Henri, lui, a deux filles et un fils, Auguste, qui, par la suite, devint en France capitaine du génie.

— Capitaine du génie ! coupai-je, tendu.

— S'il vous plaît ?

— Rien. Continuez.

— Cet Henri étudie chez les moines. On veut en faire un moine, mais, va te faire foutre ! le garçon est un jouisseur, un indépendant. Il en sait bientôt plus long que les maîtres qui prient ses parents de le reprendre. Revenu à Arville, il mène une vie de polichinelle. Les vieilles filles se le rappellent. Ça est le boute-en-train. Il dirige les bals hebdomadaires, fait les cent dix-neuf coups, boit du pecket à tire larigot et, quand il a bu, voilà des sortes de crises de folie dont le lendemain il ne se souvient pas. Un beau jour, il s'installe notaire à Biétrix, mais il se ruine et reste avec deux ou trois vaches et un cheval pour labourer. De plus, sa femme était dépensière. Si bien qu'ils s'endettèrent et que finalement leur patrimoine est vendu. Alors Henri travaille comme journalier et finit avec une carrière de sable qu'il débite pour faire le ciment de la maçonnerie.

— Quasi, toutes distances gardées, le portrait de l'*autre* ! devançai-je instinctivement à part moi.

— Pour quant à son fils Auguste...

— Le capitaine du génie ?

— Si. Pour quant à Auguste, il eut un fils unique.

Un frisson me traverse. L'instant est solennel pour moi. Anxieux, j'interroge :

— Le nom de ce fils ?

— Paul.

Je sursautai, criant en plein visage du pâtre :

— Paul ! c'est cela ! Paul ! j'en avais le pressentiment ! Paul Verlaine ! un des plus glorieux poètes de France !...

— S'il vous plaît ?

— Bref... un très grand homme !

— Ouais, Paul n'était-point si grand que ça !

— Si vous préférez, un écrivain célèbre.

— Espérez un peu !... Ça serait-y donc pas la chose que contait une fois not'secrétaire communal qu'est un homme de papiers ?... Il avait lu ce nom dans un journal de Paris : « Il y a, disait-y, en France, disait-y, un personnage distingué, disait-y, un premier orateur, disait-y, un monsieur dans les célèbres, disait-y, du nom de Verlaine, disait-y, et serait-il point de la famille ? » disait-y. Que non fait ! j'ai répondu. Nous sommes des petites gens, non des grands esprits, voyez-vous. Le secrétaire n'en a plus reparlé. Voilà tout.

— Eh bien, à telles et telles indications, je crois pouvoir vous affirmer, mon cher camarade, que mon poète et votre Paul sont une seule et même personne.

— Jésus-Maria !

— Le poète est, à n'en pas douter, votre parent.

— Dame ! mon grand-grand-père est le grand-grand-père de Paul. Michel, mon grand-père, et Henri, le grand-père de ce Paul, étaient deux frères. Auguste, père de ce Paul, et François, mon père, étant cousins germains, ce Paul et moi nous sommes donc « sous-cousins germains ».

Il y eut un moment d'extase, comme à la découverte d'un trésor.

J'observe l'homme fruste aux yeux fleur de bruyère. Son air signifie : quel honneur tout de même si *quelqu'un* était sorti du sang ! Peut-être aussi de la méfiance envers moi. Par Bruxelles, pays de la zwanze, n'arrivé-je pas de Paris, pays de la blague ? Et je discerne encore une façon de peur, — la peur latente du génie, du génie que les simples appréhendent à l'instar du crime, sans comprendre... Toutefois, degré à degré, l'atmosphère se transpose, et tout avec elle. De par la magie du sang (car, en somme, n'a-t-il pas quelques droits à la *résultante* de sa race, mon hôte ?) le pâtre m'apparaît mon égal, que dis-je, mon supérieur. Ma trouvaille l'a, en quelque sorte, haussé sur un piédestal. On s'épie de puissance à puissance, la mienne étant la moindre. Et Amélie et moi nous en venons progressivement, elle à apporter à notre hôte une serviette du service de luxe, moi à jeter du seuil un condescendant regard au troupeau oublié, troupeau que, Dieu merci, surveillait mon fils à la houlette flexible.

Je poursuis :

— L'avez-vous vu ?

— Qui ça, fait le pâtre en sursaut.

— Paul... monsieur Paul.

— Une fois, une seule, il y a plus de trente ans, à Paliseul, chez la colonelle Granjean, not'parente en ce sens que le colonel avait

marié sa « neveuse » à Auguste. J'arrive et je dis comme ça : « Je suis le fils à François ! » Alors la tante me présente à Auguste, le capitaine du génie, qui me présente son fils Paul : un étudiant dans les seize ans, sans barbe, vêtu en bourgeois, très maigre, et les mains blanches d'un garçon qu'est aux écoles. On se tombe dans les bras et on se donne une bonne baise.

— Oh, cette fois, le doute n'est plus possible !... La colonelle... le capitaine... l'âge de l'étudiant... Paliseul et le reste... On peut d'ailleurs contrôler dans ses *Confessions* : votre sous-cousin germain et l'illustre poète français ne font bien qu'un !

A cette affirmation décisive, une suée endiadème le pâtre et la pommette de ses joues s'allume en sorbe de grive. C'était trop visiblement, comme ça, tout d'un coup. Pour sans doute avaler une salutaire bouffée d'air, il se dirige vers la porte et crie machinalement : « Ici, la Rousse !... ici, la Cabolée !... ici, la Blanche !... » Les bêtes ont dû s'avancer, j'ouïs le jet de vapeur des mufles. Et je présume que le pâtre les veut faire assister à l'événement afin qu'elles se puissent dire le soir sur la litière de genêt : « Eh ! eh... nous n'avons pas un maître ordinaire. »

Je suis allé chercher un volume de Verlaine, le Choix de Poésies de chez Charpentier, que je mets entre les mains du pâtre, de nobles mains au dos desquelles les veines très en relief serpentent ainsi que des orvets. Lui ayant annoncé que c'est plein de merveilles, il ouvre le livre mêmement qu'une cassette à bijoux. Ne pouvant le lire sans bésicles, il l'interroge de ses doigts, on dirait qu'il soulève des strophes comme des chaînes d'or, il caresse certains titres ainsi qu'on caresserait des pierres précieuses, et je participe si bien au mystère que les lettres noires en arrivent à scintiller physiquement pour moi-même.

Grave, il murmure :

— Paul et moi nous sommes les deux chefs au même degré du nom de Verlaine, seulement lui est un grand monsieur de Paris, et moi un paysan, un petit rien-du-tout de la forêt des Ardennes.

Puis, me rendant le livre :

— Cré nom di Doum ! il doit être riche, hein, lui ?...

— Heu... couci... couça !... balbutiai-je, en la répugnance de détruire aux yeux de l'homme simple, pour qui l'or est le criterium du mérite, le prestige du poète, — de Pauvre Lélian.

Vite j'accroche une diversion :

— Le reverriez-vous volontiers ?

— Ah ! la kermesse de tous les diables, s'il venait !... Mais qu'il vienne donc tout de suite !... On se mettra nos plus beaux habits pour lui faire honneur. Presque tout le monde est un peu de la famille ici, ça en serait des baises et puis des baises. Voyez-vous, la famille Verlaine s'est cassée en deux : une moitié s'en est allée là-bas qui ne connaît pas l'autre — entre parents, on est comme des morts —, mais,

vous pouvez m'en croire, c'est ben d'ici, c'est ben d'Arville que partent les Verlaine. Ah ! qu'il vienne donc, le parisien !... Ce jour-là, tenez, mes vieilles jambes escaladeront le clocher d'Arville et je sonnerai moi-même le branle-bas. Avec ça qu'il serait bellement reçu à l'auberge Paquet-Verlaine : lapins, lièvres, chevreuil, cerf, sanglier, s'il vient au temps de la chasse, jambon fumé, tartes de farine de froment aux œufs et au lait, confitures de fraises et de framboises des bois, et du genièvre et de la bière du pays à pisser partout, enfin, tout ce que nous aurions, do ! Ah ! Jésus-Maria, qu'il vienne voir la maison paternelle — vous savez, la maison à vieille porte, à deux coups de carabine de la mienne — qu'il vienne voir la maison des deux grands-pères !

Emu, le pâtre cherchait à rattraper sa salive et à retenir deux larmes.

— Cher poète, pensais-je, viendras-tu jamais embrasser le bon pâtre d'Arville ? Viendras-tu jamais boire le lait de son troupeau dans la maison familiale où mourut ton bisaïeul, celui-là qui servait sabre au clair la grand'messe de Saint-Hubert ?

— Ecrivez-lui, monsieur, écrivez-lui.

— Je ferai mieux. A mon prochain voyage à Paris, j'irai le voir et, peut-être le déciderai-je à un voyage aux Ardennes.

— Auguste nous avait promis de venir. Il est mort, voilà des temps. Je voudrais que son fils Paul viendrait avant de mourir, car cette maison à vieille porte ça est le vrai berceau des Verlaine.

— Le berceau des Verlaine...

— Mais qu'il se dépêche, monsieur. Je suis le plus vieux des Verlaine, et l'on n'a pas la vie des chênes. A preuve qu'il a peu fallu l'autre jour que j'aille au grand jardin, savez-vous ! Oui, là, j'avais conduit une de mes vaches au taureau, n'est-ce pas, alors le taureau, n'est-ce pas, a failli m'éventrer d'un coup de corne, oui, do !

— Le berceau des Verlaine, me répétais-je.

— Ah ! pauvre berceau, en a-t-il vu des drapeaux de toutes les nations ! On a été français sous Napoléon, puis prussien, puis autrichien, puis encore français, puis hollandais, enfin belge. Pas toujours heureux, ça non. Tenez, sous le roi Guillaume de Hollande, on devait payer pour tuer son veau ; et pour moudre un quartel de grains, c'est-à-dire deux mesures, de quoi faire six ou sept pains, fallait verser soixante centimes. Mais, en 1830, ça est la révolution à Bruxelles. Vous pensez si nous étions furieux contre les Hollandais ; ici, on criait : « Vivent les Belges ! à bas Guillaume ! » Et quatre gars montèrent planter le drapeau, le nôtre cette fois, au clocher du village. Soixante-six ans qu'on est belge, mon brave monsieur !

Et il me narre un tas de choses encore sur la famille du poète ; ceci, entre autres, qui me fait lever l'oreille et m'éclaire sur le mysticisme de Paul :

— Il y a eu sept prêtres dans la famille : trois curés Henrion (un Henrion, grand-grand-oncle de Paul, fut même curé d'Arville), deux

curés du côté de notre grand'grand'mère Gillet, puis un Nicolaï et un Hubert...

Ainsi cette généalogie porte sept ecclésiastiques sur ses branches, et je rapproche ce détail du portrait d'Henri, l'aïeul, dont la jeunesse est une constante hésitation entre la chapelle et la taverne avec parfois un panache d'ingénue folie. Au demeurant l'ensemble de ses ascendants contient en germe presque toutes les composantes du merveilleux poète : esprit d'indépendance, culte de la patrie, religiosité naïve, amour des bois... Un grand homme n'est en somme que l'*apothéose* de sa race. Et je m'attriste à l'idée que Paul Verlaine ignore sa famille d'Arville comme celle-ci la part d'immortalité que lui vaut son parent.

Voici l'heure de l'étable.

Notre hôte se lève.

On boit une « grande goutte » de hasselt vieux-système à la santé de l'*absent*, puis les mains s'agrafent pour l'adieu.

Il sort, reçoit de la houlette de Cæcilian son troupeau, jette un dernier à-revoir et regagne le plateau d'où il redescendra plus loin vers le village.

Je le vois qui s'engage dans le bois de bouleaux en pente, stimulant ses bêtes dont le mufle courtise les touffes çà et là, — et bientôt la double épaisseur des rameaux défeuillus du sentier se referme sur le pâtre et son troupeau comme la couverture d'un livre sur un poème bucolique.

Arville, premiers jours de novembre 1895.

Paul Verlaine, sa mort vêt de deuil la Beauté.

Il règne une angoisse éparse. Dirait-on pas que les choses savent et que les pierres elles-mêmes recèlent un cœur ? La Nature a de manifestes entrailles de mère qui, par ses multiples vies, se désole quand trépasse l'un des siens ; alors, tout là-bas, au vent du désert, doit pleurer un lion, comme plus loin encore, aux confins du monde, la moindre petite plante doit saigner, tandis que dans l'insondable immensité glisse une étoile qui jamais plus ne sourira.

Je chausse mes bottes, saisis mon bâton, et me voici dans la direction du village.

Derrière les nuages le soleil dissimule ses ors de joie. Recroquevillée, la forêt geint sous ses rares feuilles mortes. Une neige dure, comme candie, sur laquelle un moment vire, grise, l'ombre circulaire d'un oiseau de proie, crisse sous mes pas. Trois heures tombent du clocher encore lointain, le son grave se transpose en noir et ce devient un glas ténébreux.

Par le sentier des couleuvres j'aboutis au plateau où les soudains éclats de verre de la bise m'égratignent la figure.

Du faîte, le village d'Arville, d'une puérilité de jouet de Noël, prend, au creux de la vallée, la majesté d'un Bethléem.

Mon ami le pâtre, que ces temps-ci l'hiver empêche de sortir, jongle avec sa mémoire derrière sa vitre close.

La bise faisant rage, il m'invite de l'intérieur :

— Entrez prendre une *poignée de feu*.

Sa femme étale une ronce sur la braise et nous avons aussitôt des colorations de forgerons à la besogne.

— M'apporteriez-vous des nouvelles de mon sous-germain ?

— Hélas, mon pauvre camarade !

— Hélas ?

— Paul est mort ces jours derniers.

Je lui tends le *Figaro* où sanglote un article de Maurice Barrès. Il s'en empare sans le lire. L'écrasante nouvelle lui suffit. Toutes les belles phrases de Paris ne feraient point que son parent soit encore.

— Dieu ait son âme !

Nous restons là sans parole, tisonnant du regard les fantasmagories de l'âtre.

Et je me sens tout contrit, et je m'accuse presque d'avoir, en attisant une parenté sous les cendres depuis des temps, infligé comme un deuil supplémentaire à ces pauvres gens.

Une ambiante hostilité m'envoûte de sa frêle chape d'épines et les larges prunelles de la femme, sourde, mais que notre mimique a renseignée, pèsent sur moi — innocemment.

Peu à peu, Dieu merci, se désagrège le bloc de silence, on finit par comprendre que « ça n'est pas de ma faute », et puis ma qualité de poète ne me vaut-elle pas ici un titre de fraternité ? Je devine, à l'attitude des deux vieillards, que je deviens de la famille insensiblement, on fait enfin trois parts du gâteau de deuil, — et la paix se symbolise par le bol de lait que m'apporte la femme.

Alors chez le pâtre c'est un flux de souvenirs qui déferlent sur ma sensibilité à menues vagues pressées...

La nuit menace.

Je m'arrache aux gentillesse de mes amis.

De la crèche où ruminent la Rousse, la Blanche et la Cabolée s'élève un meuglement triste qui me poursuit jusques au plateau.

A travers bois je songe ainsi :

— Pour justement apprécier l'intime de Verlaine il faut, à mon sens, le lire ici, parmi sa race. Le meilleur de son œuvre réside là où il est *brebis* et encore là où il est *gibier de forêt*. Brebis, c'est-à-dire ingénu ; gibier de forêt, c'est-à-dire sauvage. Or, comme Verlaine se manifeste alternativement (voire même à la fois souvent) ingénu et sauvage, son œuvre n'a pas, à conclure, de meilleur, tout y apparais-

sant d'égale bonté. Le divin poète conserve dans la Ville l'essence du bercail original — ô la précieuse brebis égarée ! — comme d'autre part la Ville lui devint une sorte de forêt tragique où son âme allait se divulguer faon, biche, cerf, chevreuil, renard, loup, sanglier tour à tour, selon ses états. Toutefois la brebis domine en Verlaine, et les fauves ne sont, à vrai dire, que les avatars carnavalesques d'icelle. Ah quel délicieux intermède, ces *Fêtes Galantes*, à cause desquelles la brebis ardennaise s'aristocratise au parc de Watteau, un ruban rose au col ! D'aucuns s'étonnent à tort de la conversion finale de Verlaine, si logique cependant ! car, sinon le coupable, qui donc est susceptible davantage de vertu ? L'homme qui jamais ne pêcha n'est qu'un rond-de-cuir du Paradis. Le repentir est artiste par excellence. L'assassin marchant à l'échafaud doit, durant les pas comptés de cette marche, recevoir une vision magnifique, totale, absolue, de la Sagesse, — et certes, s'il était loisible aux condamnés de matérialiser cette vision sur leur suprême page de vie, gagnerions-nous à chaque coup de guillotine un chef-d'œuvre de plus. Le monde triompherait à une morale émise par des repentis. Et que, littérairement, Verlaine est une gloire neuve ! Hugo viola la poésie férocement en dompteur, Verlaine la dépucela gracieusement en aimeur. Hugo instaura le spectacle extérieur. Verlaine celui intérieur. Hugo écrasa l'individualité sous des pélions et des ossas de choses, Verlaine fit des éléments un piédestal à l'individu et donne la parole à l'âme. Hugo fut un dieu, Verlaine un héros. Que si nous admirons le premier pour sa prodigieuse magie, nous chérissons le second pour son humaine vérité. Verlaine prêche que l'œuvre ait la limpidité de l'eau de roche, la substantialité du lait, la saveur du fruit, les nuances musicales de la brise ; mais on lui doit par-dessus tout l'apport du rythme intérieur. Et il est celui qui sut écrire le mot Vie.

Devant ma porte je croise le garde-champêtre d'Arville.

Il apporte un papier pour mon propriétaire actuellement en voyage.

Il me dit :

— Soyez assez bon de lui faire assavoir que ça est pour le recensement des bêtes et que ça est le garde-champêtre Verlaine qui vous a remis la feuille.

Et l'homme à la plaque officielle s'enfonce dans les taillis.

— Verlaine lui aussi !... Verlaine encore !... Verlaine !...

Rentré au logis, je trouve mes babies en pleurs.

Ils ont dans leur petite tête, m'apprend la maman, que c'est leur camarade qui est mort.

— C'est vrai, dis, papa doré, demande l'aîné, c'est vrai, dis, que, le vieux pâtre, des méchants messieurs l'ont mis dans le grand trou ?

— Non, mignon ! Pas lui, mais son cousin de Paris.

— Un pâtre aussi ?

Mon sourire de répondre :

— Un pâtre aussi.

— Alors il avait un troupeau aussi, le cousin?

— Certes .. un troupeau à sa manière, un troupeau de poètes, lequel hier a suivi le maître au cimetière, bêlant de chagrin, à travers des rues de maisons blanches qui ne sont peut-être que de gigantesques rangées de dents méchantes, car à Paris, vois-tu, il y a très peu de brebis et beaucoup de loups.

— C'est donc ça qui gn'y a pus de loups dans la forêt, papa ?

— Ils sont tous à Paris, mon fils, en représentations.

Arville, 12 janvier 1896.

SAINT-POL-ROUX

Patriotisme et Gouvernement

I

Je l'ai déjà dit plusieurs fois : le patriotisme est de notre temps un sentiment artificiel et déraisonnable, source funeste de la plupart des maux qui désolent l'humanité : aussi ne faut-il pas l'entretenir comme on fait maintenant, mais au contraire l'étouffer et l'abolir par tous les moyens dont disposent les hommes sages. Or, chose étonnante, bien que le patriotisme soit à n'en pas douter la seule cause des armements ruineux et des guerres néfastes, à toutes les démonstrations que j'ai faites du danger comme de l'absurdité de ce sentiment suranné, inconciliable avec les idées du monde moderne, on n'a répondu et on ne répond encore que par le silence, une volontaire incompréhension ou l'éternelle et surprenante objection que voici : « Il n'y a, me dit-on, que le mauvais patriotisme, jingoïsme ou chauvinisme, qui soit nuisible ; le vrai, le bon patriotisme reste un sentiment très noble et moral, qu'il est non seulement insensé mais criminel de condamner. »

En quoi consiste ce vrai, ce bon patriotisme, c'est ce qu'on ne dit pas : quelquefois, en guise d'explication, on prononce des phrases ampoulées et redondantes, d'autres fois, ce qu'on nous donne pour du patriotisme n'a rien de commun avec celui que nous connaissons tous et dont nous souffrons tous si cruellement.

Ainsi dit-on le plus souvent que le vrai, le bon patriotisme consiste à désirer pour les hommes d'une race ou d'un pays les biens véritables, ceux dont ils peuvent jouir sans faire tort au bonheur des autres peuples.

Il y a quelques jours, je m'entretenais avec un Anglais de la guerre actuelle ; je disais qu'on en doit accuser non pas la cupidité, comme on le fait en général, mais le patriotisme britannique, ce qui est évident pour qui examine l'état d'esprit de toute la société anglaise. L'Anglais ne fut pas de mon avis : d'après lui, si mon observation était exacte, il en faudrait seulement conclure que les Anglais sont animés d'un mauvais patriotisme : car le bon patriotisme, dont il se sent pénétré, ne lui inspire qu'un désir, celui de ne voir jamais les Anglais, ses compatriotes, commettre une vilaine action.

— Désirez-vous donc, lui dis-je, que seuls les Anglais ne commettent jamais de vilaine action ?

— Je le désire également de tous les hommes, me répondit-il. Et par ces paroles, il montrait clairement que le caractère des biens véritables — conscience morale, savoir, ou même aliments de la vie matérielle — est précisément d'être désirables pour tous les hommes

et que souhaiter à qui que ce soit la possession de ces biens, c'est faire un vœu qui non seulement n'implique pas mais exclut le patriotisme.

Le patriotisme n'est pas non plus, comme d'autres l'ont dit, la volonté de sauvegarder les particularités d'un peuple. On assure que la sauvegarde des particularités qui différencient les peuples est une condition nécessaire du progrès de l'humanité et que le patriotisme est un sentiment bon et utile puisqu'il tâche à conserver l'individualité de chaque race. Mais il est évident que si les différences de mœurs, de croyances et de langue furent jamais nécessaires à la vie de l'humanité, elles ne sont plus aujourd'hui que des obstacles importants à la réalisation d'un idéal aperçu déjà par les hommes, celui de l'union fraternelle des peuples. Dès lors, entretenir et conserver l'individualité de chaque race, russe, allemande, française, anglo-saxonne, puis aussi, pour être logique, celle des nations hongroise, polonaise, irlandaise sans oublier les peuplades basque, provençale et tchouvache, beaucoup d'autres encore, ce n'est pas travailler au rapprochement et à l'union des hommes, c'est aggraver de plus en plus leurs dissentiments et leur division.

Le patriotisme — non pas celui que quelques-uns se plaisent à imaginer, mais le patriotisme véritable, que nous connaissons tous, sous l'influence duquel se trouvent la plupart des hommes de notre temps et dont souffre si cruellemont l'humanité — est ce sentiment très net qui nous fait préférer à tous les autres le peuple ou le pays auquel nous appartenons et nous engage à désirer pour lui autant de bien-être et de puissance qu'il en pourra acquérir par les moyens ordinaires, c'est-à-dire en portant préjudice au bien-être et à la puissance des autres nations.

On voit clairement que le patriotisme, mauvais et nuisible en tant que sentiment, est stupide en tant que doctrine, car il est évident que si chaque peuple ou chaque pays se croit supérieur à tous les autres, le monde entier sera plongé dans une erreur funeste et grossière.

II

Il semblerait que le danger et la sottise du patriotisme dussent se manifester à tous les hommes avec une pareille évidence. Or, quelque étrange que la chose puisse paraître, ils échappent à l'intelligence des hommes cultivés et des savants qui, non contents de discuter avec un zèle tenace et sans l'appui d'aucun principe rationnel toute démonstration de cette folie universelle, continuent à célébrer les bienfaits et la grandeur du patriotisme.

A ce fait étonnant, je ne trouve qu'une explication.

Toute l'histoire de l'humanité peut être regardée comme le processus de la conscience humaine — conscience individuelle ou conscience de groupements homogènes — s'élevant sans cesse d'une idée inférieure à l'idée immédiatement supérieure. A chaque moment de

l'histoire, le chemin parcouru se présente comme une série d'échelons superposés dont le premier marque le niveau de la vie animale et le dernier, le plus haut sommet où puisse atteindre, à ce moment donné, la conscience de l'homme. Tous les individus, tous les groupements humains, ethnographiques ou politiques, ont toujours suivi ou suivent encore cette route ascendante. Il y en a qui marchent en avant, d'autres se traînent en arrière, au milieu s'avance le plus grand nombre. Mais tous, à quelque degré qu'ils soient parvenus, sont poussés par une force inéluctable, irrésistible vers les échelons supérieurs. Et toujours, à quelque moment qu'on le considère, quelle que soit la place qu'il occupe, en avant, en arrière ou au milieu du cortège, chaque individu, chaque groupement humain se trouve dans trois situations différentes par rapport aux trois échelons d'idées les plus rapprochés de lui.

Pour chaque individu et pour chaque groupement, il y a toujours les idées du passé, les idées surannées et devenues comme étrangères auxquelles les hommes ne peuvent plus revenir.

Telles sont, par exemple, pour notre monde chrétien, les idées qui rendraient possibles l'anthropophagie, l'enlèvement des femmes, le pillage publiquement accepté et d'autres traits de mœurs dont il ne reste plus que le souvenir.

Il y a les idées du présent qui dirigent la vie des hommes et que ceux-ci reçoivent de l'éducation, de l'exemple, du spectacle de toute l'activité qui les entoure. Je citerai, pour notre époque, les idées relatives à la propriété, à l'organisation de l'État, au commerce, à l'utilisation des animaux domestiques, etc.

Il y a enfin les idées de l'avenir dont quelques-unes, tout près d'être réalisées, forcent les hommes à modifier leur vie, à lutter avec les formes anciennes. Ce sont de nos jours les idées qui se rapportent à l'émancipation des femmes et du prolétariat, à la suppression de la viande dans l'alimentation, etc... Il faut aussi rattacher à ce groupe d'autres idées qui occupent déjà les esprits, mais ne sont pas encore entrées en lutte avec les formes anciennes de la vie : elles constituent ce que les hommes appellent l'idéal ; l'idéal, aujourd'hui, c'est l'abolition de la violence, la communauté des biens, l'unité religieuse du monde, la fraternité universelle.

Ainsi, chaque individu ou chaque groupement, quel que soit l'échelon qui le supporte, aperçoit toujours au-dessous de lui des idées mortes, des souvenirs du passé, au-dessus de lui l'idéal, les idées de l'avenir ; et sa conscience est le théâtre d'une lutte incessante entre les idées du présent, qui vieillissent et vont mourir, et celles de l'avenir qui naissent à la vie. Car il arrive ordinairement qu'une idée, qui était utile et même nécessaire à l'humanité, à la fin devient superflue : alors, après une lutte plus ou moins longue, elle cède la place à une nouvelle idée qui sort de l'idéal pour être une idée du présent.

Mais il arrive aussi quelquefois que des personnes, qui malgré leur petit nombre jouent un rôle très important dans la société, aient

intérêt à parer d'un semblant de vie une idée qui en réalité est déjà morte et remplacée dans la conscience des hommes par une idée d'essence supérieure. On voit alors que cette idée morte, bien qu'elle soit en contradiction avec les formes nouvelles de la vie, continue d'agir sur les hommes et de diriger leurs actes. Ce fait, en vérité anormal, est constant dans l'histoire des idées religieuses. Les prêtres mettent à profit leur influence pour prolonger le règne des religions mortes, parce qu'ils perdront, quand il finira, leur situation et tous ses avantages.

Dans le domaine des idées sociales nous voyons aussi qu'on s'efforce de nous faire illusion sur la vitalité de l'idée de patrie parce que sur elle s'appuie tout gouvernement politique. L'intérêt pousse quelques hommes à user d'artifices pour conserver une apparence de vie à cette idée, qui cependant n'a plus aujourd'hui de sens ni de raison d'être. La tâche leur est facile puisqu'ils disposent sur les hommes des moyens d'action les plus efficaces.

C'est ainsi que je m'explique l'étrange contradiction qu'il est facile de découvrir entre l'idée de patrie, idée morte en dépit des apparences, et les idées, toutes inconciliables avec la première, dont l'ensemble constitue la pensée moderne, la conscience du monde chrétien contemporain.

III

Le patriotisme, qui inspirait à chaque homme l'amour exclusif des individus de sa race et lui commandait de sacrifier son repos, ses biens et sa vie même pour défendre les faibles contre des ennemis farouches et sanguinaires — répondait à la conception la plus haute de la conscience humaine au temps où chaque peuple ne pensait rien se proposer d'insensé ou d'injuste en cherchant à massacrer et à dépouiller une nation étrangère, pour augmenter son bien-être et sa puissance propres ; mais, il y a déjà deux mille ans, les plus nobles représentants de la sagesse antique conçurent l'idée de la fraternité universelle et cette idée, pénétrant chaque jour davantage la conscience des hommes, a reçu dans le monde moderne les réalisations les plus diverses. Grâce à la facilité des communications, à l'union industrielle, commerciale, artistique et scientifique de tous les pays, les hommes d'aujourd'hui sont tellement solidarisés que tout danger de voir comme autrefois un peuple assouvir sur son voisin sa brutalité, sa soif de conquêtes ou de massacres, a complètement disparu et toutes les nations (les nations et non les gouvernements) entretiennent les unes avec les autres des relations pacifiques, amicales, où chacune d'elles trouve son profit, relations commerciales, industrielles et intellectuelles, qu'elles n'ont aucune raison ni aucun besoin de troubler. Il semblerait donc que le patriotisme, sentiment désormais superflu et du reste inconciliable avec l'idée aujourd'hui très

vivante de la fraternité des hommes, dût s'affaiblir peu à peu et disparaître complètement. Or c'est le contraire qui se produit : ce sentiment funeste et vieilli non seulement continue d'exister mais semble de nos jours prendre une vigueur nouvelle et grandissante.

Les peuples, sans motif raisonnable se mettent en contradiction avec leur conscience et leurs intérêts, et, non contents d'applaudir leurs gouvernants quand ceux-ci attaquent des nations étrangères, s'emparent de leurs territoires, ou défendent par la force les possessions qu'ils ont précédemment usurpées — ils se lèvent eux-mêmes pour exiger ces agressions, ces conquêtes, ces violences, ils s'en réjouissent, ils s'en glorifient. Les petites nationalités soumises à de puissants États — les polonais, les irlandais, les tchèques, les finlandais, les arméniens — en voulant réagir contre le patriotisme de leurs oppresseurs subissent la contagion de ce sentiment vieilli, inutile, insensé et funeste. Il fait l'unique sujet de leur activité, et ces peuples qui ont tant souffert du patriotisme des plus forts, sont prêts, au nom de leur propre patriotisme, à faire subir à d'autres nations tout le mal que leur a causé ou que leur cause encore le patriotisme de leurs vainqueurs.

C'est que les classes dirigeantes — et j'entends désigner par là non seulement les gouvernants et leurs fonctionnaires mais tous les hommes qui occupent dans la société une situation exceptionnellement avantageuse : les capitalistes, les journalistes, la plupart des artistes et des savants — ne peuvent conserver leur situation, qui paraît vraiment exceptionnelle quand on la compare à celle des masses populaires, que s'ils parviennent à faire durer l'organisation actuelle de l'État dont le patriotisme est précisément le meilleur étai. Ayant à leur disposition pour agir sur le peuple les moyens de pression les plus efficaces, ils n'hésitent pas à les utiliser pour entretenir chez les autres, comme en eux-mêmes, le zèle patriotique : et leur ardeur est d'autant plus grande que ce zèle avant tout autre est récompensé par l'État dont il est le soutien.

Un fonctionnaire réussit dans sa carrière en raison de son patriotisme : un soldat doit faire campagne s'il veut avancer en grade et c'est le patriotisme qui lui promet des guerres. Le patriotisme et les guerres qui en sont les conséquences garantissent des revenus considérables aux journalistes comme à la plupart des commerçants. Un écrivain, un instituteur, un professeur, améliore sa situation en se faisant l'apôtre du patriotisme. C'est à l'ardeur de son patriotisme, que se mesure la gloire d'un empereur ou d'un roi.

L'armée, l'argent, l'école, la religion, la presse sont aux mains des classes dirigeantes. A l'école on enflamme le patriotisme de l'enfant par des histoires où le peuple auquel il appartient est toujours représenté comme le peuple supérieur et le champion éternel du droit dans le monde : on entretient le même sentiment chez l'adulte par des spectacles, des fêtes, des inaugurations de monuments et les mensonges de la presse ; enfin on excite surtout le patriotisme d'un peu-

ple en commettant en son nom des iniquités et des cruautés qui soulèvent contre lui la haine des nations étrangères, puis en lui représentant leur hostilité pour éveiller contre elles sa propre haine.

Le patriotisme a fait de nos jours chez les peuples européens des progrès si rapides, si effrayants qu'on ne peut supposer qu'il puisse désormais prendre un plus grand développement.

IV

Sans être aujourd'hui bien vieux, on peut avoir assisté à l'événement qui montre de la façon la plus évidente le degré stupéfiant de démence où le monde chrétien s'est laissé entraîner par le patriotisme.

En Allemagne, les classes dirigeantes attisèrent si bien le patriotisme des masses qu'on a pu, dans ce pays, vers le milieu du XIXe siècle, présenter au peuple une loi qui imposait à tous les hommes l'obligation d'être soldat : tous, fils, époux, pères apprendraient à tuer, deviendraient les esclaves dociles du premier venu qui fût seulement gradé, immoleraient, sans objections, sur un ordre, les victimes désignées par leurs chefs. On leur faisait un devoir de réprimer par le meurtre les révoltes de nationalités vaincues et persécutées, de massacrer des ouvriers, leurs compatriotes, soulevés pour la défense de leurs droits et de n'épargner ni leurs pères, ni leurs frères, si ceux-ci se trouvaient parmi les émeutiers.

Ce dernier raffinement du devoir militaire fut publiquement proclamé par le plus impudent des potentats : Guillaume II.

Cette horrible loi, insulte grossière aux plus nobles sentiments de l'humanité, le peuple allemand, par patriotisme, l'accepta sans murmurer.

On sait ce qui suivit : la victoire sur les Français. Cette victoire exalta davantage encore le patriotisme des Allemands, puis celui des Français, des Russes et de tous les autres peuples. Toutes les nations de l'Europe continentale se soumirent sans discussion au service militaire obligatoire, c'est-à-dire à un esclavage d'une nouvelle sorte, plus humiliant, plus annihilant que toutes les formes de l'esclavage antique. Dès lors l'obéissance servile des masses possédées de patriotisme, l'audace, la cruauté et la folie des gouvernements ne connurent plus de limites. Nous vîmes les Etats de l'Europe se jeter à l'envi, par caprice, par gloriole ou par intérêt, sur les terres que des populations indigènes occupaient en Asie, en Afrique, en Amérique et les gouvernements témoigner l'un pour l'autre une méfiance et une irritation chaque jour grandissantes.

On prit l'habitude d'envisager une prochaine conquête et l'extermination du peuple vaincu comme des choses toutes naturelles. On était seulement préoccupé de savoir lequel des États européens prendrait les devants, occuperait tel ou tel pays et en massacrerait les ha-

bitants. Tous les gouvernements commencèrent de violer et violent encore ouvertement dans leurs relations mutuelles ou à l'égard des vaincus les lois les plus élémentaires de l'équité. Bien plus, ils entrèrent, pour ne plus en sortir, dans la voie des mensonges, des malhonnêtetés, des corruptions, des faux, de l'espionnage, du vol, de l'assassinat : et les peuples ont applaudi, et chacun se réjouit que son gouvernement surpasse tous les autres dans ce concours d'abominations. L'hostilité réciproque des peuples ou des gouvernements a pris dans ces derniers temps des proportions formidables ; on chercherait en vain une raison de guerre entre les puissances européennes : cependant elles s'observent mutuellement, se menacent des dents et des griffes, épiant le moment où l'une d'elles, affaiblie par le malheur, ne sera plus qu'une proie facile, qu'elles pourront terrasser et déchirer sans danger.

Les nations du monde qui se dit chrétien sont exaspérées jusqu'à la sauvagerie par leur patriotisme : les hommes qu'on a mis dans la nécessité de tuer ou de se faire tuer ne sont pas seuls à désirer le carnage comme à s'en réjouir : ceux-là même qui vivent paisiblement dans leurs maisons bien sûres, tous les habitants de l'Europe et de l'Amérique, grâce à la facilité et à la rapidité des communications, deviennent, à chaque nouvelle guerre, pareils aux spectateurs du cirque romain ; comme eux ils se plaisent au meurtre et s'écrient, assoiffés de sang : « pollice verso ».

Outre les adultes, les enfants eux-mêmes, les enfants purs et sages, se réjouissent en Angleterre quand ils apprennent que 1.000 Boers et non 700, ont été tués, mis en pièces par les obus de lyddite. Même enthousiasme pour les enfants boers si les victimes sont des Anglais. Et il se trouve des parents, j'en connais, qui encouragent leurs enfants à cette joie de bêtes fauves.

Et tout cela n'est rien encore. Chaque fois qu'un Etat, se croyant en danger, augmente par patriotisme ses forces militaires, l'Etat voisin, par patriotisme aussi, se voit obligé d'élever ses propres contingents, à quoi le premier répond par un nouvel accroissement de son armée.

Il en est de même pour les forteresses, pour les flottes. Qu'un Etat fasse construire 10 cuirassés, chacune des puissances voisines en commandera 11 pour sa part ; alors le premier en mettra 12 sur le chantier et ainsi de suite. La progression se continuera indéfiniment.

« Je te pincerai ! — Tu auras des coups de poing ! — Et toi, des coups de fouet ! — Et toi, des coups de bâton ! — Et toi, des coups de fusil ! » Pour se quereller ainsi et se battre, il n'y a que les enfants méchants, les ivrognes ou les animaux. Cependant ce sont les façons qu'ont adoptées les plus grands personnages des pays civilisés, ceux-là mêmes qui veillent à l'instruction et à l'éducation morale de leurs sujets.

V

La situation s'aggrave tous les jours sans qu'on puisse, par aucun moyen, arrêter les progrès d'un mal qui nous conduit à une catastrophe certaine. La seule issue que les hommes crédules pensèrent apercevoir nous est fermée par les événements récents. On comprend que je fais allusion à la conférence de La Haye, immédiatement suivie de la guerre du Transvaal.

Si des gens, dont la pensée est aussi courte que superficielle, caressèrent jamais l'espoir qu'un tribunal international pût suffire à détourner les malheurs d'une guerre et des armements croissants, ils sont aujourd'hui détrompés par les résultats de la conférence de La Haye et la guerre qui l'a suivie. Il est prouvé maintenant que l'interruption des armements et des guerres ne deviendra possible qu'au jour où les puissances renonceront à leurs armées. Il n'y aura pas de conciliation, si les parties ne s'accordent pas une mutuelle confiance. Et pour que les puissances se confient l'une à l'autre, il faut d'abord qu'elles déposent leurs armes comme font des parlementaires qui se réunissent pour délibérer.

Les gouvernements, toujours en méfiance l'un vis-à-vis de l'autre, ne licencient pas, ne diminuent pas, mais au contraire augmentent leurs armées, en se réglant sur la conduite de leurs voisins. Ils n'hésitent pas à se procurer par des espions des renseignements sur les mouvements des armées étrangères, car ils savent que chacun d'eux n'attend que la minute propice pour tomber sur son voisin. Tant que durera cette mutuelle défiance, toute conciliation reste impossible, toute conférence est une sottise, un jeu, une ruse ou une impertinence, peut-être tout cela à la fois.

Il appartenait au gouvernement russe, mieux qu'à tout autre, de se faire l'*enfant terrible* de cette conférence. On le gâte, à la maison; nul n'élève jamais la voix contre l'évidente perfidie de ses manifestes et de ses rescrits, il peut ruiner le peuple par des armements, étouffer la Pologne, piller le Turkestan et la Chine, étrangler la Finlande avec une rage particulière, on le laisse faire en paix ; aussi était-il sincèrement persuadé que tous allaient se fier à ses paroles quand il proposa aux puissances le désarmement universel.

Cette proposition, à l'heure même où l'on venait de décider l'augmentation des contingents, était pour le moins étrange et inattendue. Mais comme les paroles prononcées devant le monde entier avaient une solennité particulière, les gouvernements, pour ménager l'opinion de leurs sujets, ne refusèrent pas de prendre part aux délibérations ridicules et hypocrites qu'on demandait. Les délégués se réunirent, sachant bien que leurs travaux ne donneraient aucun résultat. Pendant quelques mois, ils touchèrent de gros émoluments, et, tout en riant dans leur manche, ils feignirent d'être sérieusement occupés de l'établissement de la paix entre les peuples.

La conférence de La Haye, bien que clôturée par les tueries de cette guerre du Transvaal que personne n'a essayé et n'essaye encore d'arrêter, aura cependant porté ses fruits. Si ses résultats n'ont pas été ceux que l'on attendait, elle aura prouvé du moins jusqu'à l'évidence que le mal dont souffrent les peuples ne sera pas guéri par les gouvernements et que ceux-ci ne peuvent pas, à supposer même qu'ils le veuillent, interrompre leurs armements et empêcher les guerres. Un gouvernement n'a de raison d'être que s'il défend ses sujets contre les agressions des autres peuples : or les peuples ne manifestent d'eux-mêmes aucune velléité provocatrice ; c'est pourquoi chaque gouvernement, loin de travailler au maintien de la paix, s'efforce de mériter la haine des nations étrangères. Quand il a bien excité contre lui la haine des autres peuples et, du même coup, exalté le patriotisme de ses sujets, il persuade à ceux-ci qu'ils sont menacés et doivent préparer leur défense.

Etant tout puissants, les gouvernements arrivent aisément à exciter la haine des étrangers et le patriotisme de leurs sujets. Du reste, ils s'y emploient avec ardeur, car leur existence en dépend.

Ils furent peut-être nécessaires jadis pour défendre chaque pays de toute agression étrangère. Ils ne servent aujourd'hui qu'à jeter la discorde entre les nations, à troubler la paix qui, sans eux, régnerait tout naturellement sur le monde.

Il est raisonnable de labourer avant de semer : mais il est insensé et funeste de labourer quand le grain a germé. Cette tâche, cependant, les peuples l'accomplissent sur l'ordre de leurs gouvernants ; ils détruisent l'union qui existe vraiment entre eux et que rien ne saurait ébranler s'il n'y avait pas de gouvernements.

VI

Mais enfin, que sont donc ces gouvernements sans lesquels les hommes ne croient pas pouvoir vivre ?

Il y eut peut-être une époque où les gouvernements se présentaient comme un mal nécessaire, où du moins il était préférable pour les peuples de les endurer que de se trouver sans défense contre des nations organisées. Mais aujourd'hui, les gouvernements sont un mal inutile et plus funeste cent fois que tous ceux dont ils font aux hommes des épouvantails.

Sans parler seulement des gouvernements militaires, tous les gouvernements, en général, pourraient être, je ne dis pas utiles, mais inoffensifs s'ils étaient composés d'hommes irréprochables, de saints, comme l'aurait voulu le législateur chinois. Or, par la nature même de leur mission, qui est de commettre toutes sortes de violences, ils ne pourront jamais être composés que d'éléments impurs, d'hommes impudents, grossiers et dépravés.

C'est pourquoi tout gouvernement, tout gouvernement, surtout,

qui dispose d'une force armée, est la plus terrible et la plus dangereuse des institutions qui soient au monde.

Un gouvernement — peut-on dire au sens large du mot, en mettant au nombre des gouvernants les capitalistes et les journalistes — n'est autre chose qu'une organisation qui met la majorité des hommes au pouvoir d'une minorité plus haut placée ; cette minorité est soumise elle-même à une minorité plus restreinte, celle-ci à un groupe moins nombreux encore, et ainsi de suite jusqu'à la petite oligarchie ou jusqu'à l'unique personnage qui doit à sa puissance militaire son autorité sur tous les autres hommes. Tout l'édifice est ainsi semblable à un cône : toutes les parties sont entièrement subordonnées aux individus ou à l'individu qui occupent le sommet.

S'installent au sommet les hommes qui sont plus rusés, plus audacieux et plus fourbes que les autres ou celui dont les ancêtres se distinguèrent par leur impudence et leur fourberie.

Aujourd'hui Boris Godounov, demain Gregori Otrepiev, aujourd'hui une débauchée, Catherine, qui fait étrangler son mari par ses amants, demain Pougatchev, après-demain Paul, un insensé, ou Nicolas, ou Alexandre III.

Aujourd'hui Napoléon, demain Bourbon ou Orléans, Boulanger ou la bande des panamistes ; aujourd'hui Gladstone, demain Salisbury, Chamberlain, Rhodes.

C'est à ces gouvernants qu'on donne plein pouvoir, non seulement pour disposer des biens et de la vie de tous les hommes, mais pour diriger leur développement intellectuel et moral, leur éducation religieuse.

Les hommes construisent ainsi une terrible machine de despotisme, ils la cèdent à qui veut la prendre (et celui-là sera toujours, suivant toutes probabilités, un être moralement déchu), ils s'inclinent servilement devant le maître qu'ils se sont donné et s'étonnent ensuite que les choses aillent mal pour eux. Ils craignent les bombes anarchistes et ne craignent pas cette terrible organisation qui les menace à toute minute des plus graves catastrophes.

Ils s'avisèrent un jour que, pour se défendre contre leurs ennemis, ils auraient avantage à se ligoter, comme font les Tcherkesses. Mais voici que tout danger a disparu et ils n'en continuent pas moins à se ligoter, et assez soigneusement pour que le premier venu puisse, à lui seul les conduire où bon lui semblera. Ils laissent ensuite tomber le bout de la corde qui les lie ; dès lors ils sont à la merci de l'imbécile ou du chenapan qui voudra s'en saisir.

Je ne pense pas qu'on puisse mieux que par cette comparaison donner une idée de la folie des peuples qui préparent eux-mêmes leur servitude, établissent et soutiennent des gouvernements munis d'une force armée.

VII

Pour délivrer les hommes des maux terribles et sans cesse grandissants que lui font souffrir les armements et les guerres, il est inutile de compter sur des congrès, des conférences, des traités ou des tribunaux d'arbitrage ; ce qu'il faut, c'est anéantir ces instruments de violence qu'on appelle des gouvernements, et qui causent aux hommes les plus grands malheurs.

Pour que les gouvernements disparaissent il suffira que les hommes comprennent que le patriotisme, unique soutien de ces dangereuses machines, est un sentiment grossier, nuisible, honteux et laid, et surtout immoral : un sentiment grossier parce qu'il est propre aux êtres d'une moralité tout à fait inférieure, qui attendent de leurs semblables les mêmes violences qu'ils sont prêts à exercer sur eux ; nuisible parce qu'il trouble les relations pacifiques, agréables autant qu'utiles, qui se sont établies entre les peuples, et surtout parce qu'il a pour effet une organisation sociale où le pouvoir peut échoir et échoit toujours au plus indigne ; honteux parce qu'il fait de l'homme un esclave, le rend pareil au coq de combat, au taureau ou au gladiateur qui perdent leurs forces et leur vie pour le plaisir de leurs maîtres : immoral parce qu'au lieu de se proclamer fils de Dieu, suivant la doctrine chrétienne, ou seulement de revendiquer sa dignité d'être libre, qui n'a d'autre guide que sa raison, tout homme, sous l'influence du patriotisme, se reconnaît fils de sa patrie, esclave de son gouvernement et commet des actes réprouvés par sa raison et sa conscience.

Voilà ce qu'il suffira aux hommes de comprendre pour qu'aussitôt s'écroulent d'eux-mêmes et sans résistance ces terribles échafaudages qu'on appelle des gouvernements, et que disparaisse avec eux le mal affreux et inutile qu'ils causent aux peuples.

Or, les hommes commencent à comprendre tout cela. Voici, par exemple, ce qu'écrit un citoyen des Etats-Unis :

« Nous ne demandons qu'une chose, nous tous, laboureurs, ouvriers, commerçants, industriels et professeurs — c'est le droit de nous occuper de nos propres affaires. Nous avons des foyers, nous aimons nos amis, nous sommes dévoués à nos familles, nous ne nous mêlons pas des affaires du voisin, nous avons du travail et nous voulons travailler.

« Qu'on nous laisse tranquilles !

« Mais les politiciens en veulent à notre repos. Ils nous imposent, mangent nos biens, nous recensent et convoquent notre jeunesse sous leurs drapeaux pour la conduire à la guerre.

« Des milliers et des milliers de gens vivent aux frais de l'Etat. L'Etat les paye, en fait ses créatures, les charge de récolter l'impôt. Et c'est pour assurer le succès de leur mission qu'on entretient des

armées permanentes. On ment effrontément quand on affirme que l'armée est nécessaire à la défense d'un pays. En France, le gouvernement effraie la nation en lui disant que les Allemands se disposent à tomber sur elle ; les Russes ont la peur des Anglais ; les Anglais, la peur du monde entier ; et maintenant on nous dit en Amérique qu'il faut augmenter notre flotte et notre armée parce que les Etats européens peuvent à chaque moment se coaliser contre nous. C'est une supercherie, un mensonge. En France, en Allemagne, en Angleterre et en Amérique le peuple est contre la guerre. Nous demandons seulement qu'on nous laisse en repos. Celui qui a une femme, des parents, des enfants, un foyer, ne sent aucun désir d'aller se battre contre qui que ce soit. Nous aimons la paix, nous craignons et nous haïssons la guerre. Nous ne voulons pas faire aux autres ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fît.

« La guerre est la conséquence inévitable de l'existence de troupes armées. Tout pays qui entretient une forte armée permanente, doit, tôt ou tard faire la guerre. Tout homme fier de sa force à la boxe en trouvera quelque jour un autre qui se vantera de lui être supérieur — et les deux rivaux se battront. L'Allemagne et la France n'attendent qu'une occasion d'essayer leurs forces l'une contre l'autre. Elles se sont battues déjà plusieurs fois et se battront encore. Non que l'un ou l'autre des deux peuples désire la guerre, mais les hautes classes excitent en eux une haine réciproque et font croire aux hommes qu'ils doivent faire la guerre pour se défendre.

« On écrase d'impôts, on outrage, on trompe, on traîne sur les champs de bataille des hommes qui voudraient suivre les leçons du Christ.

« Le Christ a enseigné l'humilité, la douceur, le pardon des offenses et que tuer est mal. L'Ecriture nous défend de jurer et les gens des hautes classes nous font cependant jurer sur l'Ecriture à laquelle ils ne croient pas.

« Comment donc nous débarrasser de ces prodigues qui ne travaillent pas, mais portent des habits de beau drap garnis de boutons de cuivre et de riches ornements ; qui se nourrissent du fruit de nos travaux ; pour qui nous labourons la terre ?

« Leur faire la guerre ?

« Mais nous condamnons le meurtre et d'ailleurs ils ont des armes et de l'argent et tiendraient plus longtemps que nous.

« Mais qui composera cette armée qu'ils nous opposeront ?

« Nous, nos amis et nos frères trompés à qui l'on aura fait croire qu'ils servent Dieu en défendant leur pays contre les ennemis. En réalité notre pays n'a d'autre ennemi que la haute classe qui s'est chargée de veiller à nos intérêts, à condition que nous payions l'impôt. Ils soutirent tout notre argent et soulèvent nos frères contre nous pour nous réduire en esclavage et nous avilir.

« Vous ne pouvez pas envoyer un télégramme à votre femme ou à votre ami, un chèque à votre fournisseur sans avoir payé l'impôt

pour l'entretien de ces hommes armés qui pourront être chargés de vous tuer et qui certainement vous mettront en prison si vous ne payez pas.

« L'unique moyen de salut est de faire comprendre aux hommes que tuer est mal, de leur apprendre qu'ils doivent être pour les autres, ce qu'ils veulent que l'on soit pour eux et que c'est là la loi et les prophètes. Opposons aux gens de la haute classe un dédain silencieux, refusons de nous incliner devant leur idole guerrière. Cessons d'écouter les prédicateurs qui célèbrent la guerre et exaltent le patriotisme.

« Qu'ils travaillent comme nous.

« Nous croyons au Christ ; ils ne croient pas en lui. Le Christ a dit ce qu'il pensait : eux ne disent que ce qui pourra plaire aux hommes puissants, à la haute classe.

« Nous ne servirons pas. Nous ne tirerons pas au commandement de ces gens-là. Nous ne nous armerons pas de baïonnettes contre un peuple débonnaire. Nous n'irons pas fusiller, comme le voudrait Cecil Rhodes, des pasteurs et des laboureurs qui défendent leurs foyers.

« Votre cri mensonger : Au loup ! Au loup ! ne nous effraiera pas. Nous vous payons l'impôt parce que nous y sommes contraints. Nous ne vous le paierons jamais que si nous y sommes contraints. Mais nous ne paierons pas aux bigots l'impôt ecclésiastique, ni la dîme à votre fausse charité et en toutes occasions nous dirons hautement notre avis.

« Nous instruirons les hommes.

« Nous ne cesserons pas d'étendre notre action en silence : et les hommes dont vous avez déjà fait des soldats hésiteront au moment de combattre. Nous ferons partout pénétrer la pensée qu'une vie de paix et d'amour vaut mieux qu'une vie de luttes, de carnages et de guerres.

« La « paix sur la terre » ne règnera enfin que lorsqu'il n'y aura plus d'armées et que tout homme agira envers les autres comme il voudra que l'on agisse envers lui-même. »

Ainsi parle un citoyen des Etats-Unis, et de divers côtés, sous diverses formes, les mêmes protestations se font entendre.

Voici ce qu'écrit à son tour un soldat allemand :

« J'ai fait deux campagnes dans la garde prussienne (celles de 1866 et de 1870) et je hais la guerre du fond de mon âme parce qu'elle m'a rendu plus malheureux que je ne saurais dire. Nous autres, soldats blessés, nous recevons en général une récompense si derisoire que nous rougissons vraiment d'avoir été jadis des patriotes. Moi, par exemple, je reçois 80 pfenigs (0 fr. 90) par jour pour avoir eu le bras droit troué par une balle à la bataille de Saint-Privat le 18 août 1870. Cette somme ne suffirait pas à l'entretien d'un chien de chasse. Et

cependant j'ai souffert des années entières de ce bras droit qui porte deux blessures. En 1866, j'ai pris part à la guerre contre l'Autriche, je me suis battu à Trautenau et à Kenigrætz. j'ai vu là toutes sortes d'horreurs. En 1870, j'étais déjà dans la réserve, mais je fus de nouveau convoqué et, comme je l'ai déjà dit, je fus blessé à la bataille de Saint-Privat. Deux balles me traversèrent le bras droit dans sa longueur. La guerre me fit perdre une bonne place (j'étais alors ouvrier brasseur) que je ne pus jamais retrouver. Du reste, depuis lors, je n'ai pas réussi à me remettre sur pieds, et maintenant ancien soldat invalide, je ne puis vivre que d'aumônes comme un mendiant...

« Peu m'importe qu'on me traite de maniaque dans ce monde où les hommes courent comme des bêtes lancées par les chiens, et ne sont pas capables de penser à autre chose qu'à se tromper mutuellement pour augmenter leurs richesses. Je sens en moi cette pensée divine sur la paix qui est si bien exprimée dans le sermon sur la montagne. On ne m'enlèvera pas la conviction que la guerre n'est qu'une grande opération de commerce où les hommes ambitieux et puissants tripotent du bonheur des peuples.

« Quelles horreurs ne voit-on pas à la guerre ! Je n'oublierai jamais ces gémissements douloureux qui vous pénètrent jusqu'à la moelle des os.

« Voici des hommes qui jamais ne s'étaient voulu de mal l'un à l'autre, ils s'égorgent cependant. Et des âmes petites et serviles pensent que le Dieu de bonté encourage cette tuerie.

« Un jour, mon voisin dans le rang eut la mâchoire brisée par une balle. Le malheureux devint fou de douleur. Il courait comme un insensé et par la chaleur dévorante qu'il faisait ce jour-là, il ne trouvait même pas d'eau pour rafraîchir son horrible blessure. Notre chef, le prince héritier Frédéric, qui fut depuis le noble empereur Frédéric, écrivait alors dans son journal : « La guerre est la raillerie de l'Evangile. »

Ainsi donc, les hommes commencent à comprendre que le patriotisme n'est qu'une duperie.

VIII

— Mais que se passera-t-il quand il n'y aura plus de gouvernements ? demande-t-on souvent.

— Rien ; on verra disparaître ce que depuis longtemps était vain, superflu et mauvais, l'organe nuisible parce qu'il était devenu inutile, et voilà tout.

— Mais quand il n'y aura plus de gouvernement, la violence des hommes sera déchaînée, ils se tueront les uns les autres.

— Pourquoi ? pourquoi la destruction d'une organisation née de la violence et que les générations se sont transmise pour des œuvres de

violence, pourquoi la destruction de cette organisation, qui du reste aujourd'hui ne sert plus à rien, aurait-elle pour effet de réveiller la violence des hommes et de leur rendre le goût du meurtre ? Il me semble au contraire qu'après la disparition de cet instrument de violence le nombre des criminels ne pourra que diminuer.

Notre société compte aujourd'hui des hommes spécialement élevés et préparés pour tuer leurs semblables ou leur faire violence ; on leur reconnaît au crime un droit spécial, toute une organisation les protège ; on tient les violences et les meurtres qu'ils commettent pour des actes bons et vertueux. Mais alors on ne verra plus de ces hommes nourris pour le mal, on ne reconnaîtra plus à personne le droit de faire violence à qui que ce soit, on ne se soumettra plus à une organisation qui n'a d'autre principe que la force brutale, et, ce qui est le propre de notre temps, la violence et l'assassinat seront considérés toujours et par tous comme des actions mauvaises.

Si même, après la suppression des gouvernements, des violences se produisent, il est certain qu'elles seront moins fréquentes qu'à l'heure actuelle où une organisation, un métier existent pour encourager, ainsi que des actions bonnes et utiles, la violence et l'assassinat.

Avec ces gouvernements disparaîtront cette organisation et cette glorification de la violence.

« Mais sans gouvernement, il n'y aura plus ni lois, ni propriété, ni tribunaux, ni police, ni instruction publique », dit-on souvent en feignant de croire les violences du pouvoir nécessaires aux diverses branches de l'activité sociale.

La destruction d'un gouvernement institué en vue de violences à exercer sur les hommes n'entraînera aucunement la destruction des éléments bons et raisonnables que peuvent contenir la législation, l'organisation des tribunaux, de la propriété, de la police, les institutions financières et les établissements d'instruction.

Au contraire la disparition de la brutalité des gouvernements amènera d'elle-même une organisation sociale plus raisonnable et plus juste et qui n'usera plus de violence. Les tribunaux, les œuvres sociales et l'instruction publique, tout cela existera, mais dans la mesure où le peuple en pourra tirer profit et sous une forme qui ne laissera rien substituer du mal que renferment les institutions actuelles. Nous aurons seulement perdu ce qui dans l'état de nos sociétés est mauvais et gêne la libre manifestation de la volonté des peuples.

Mais en admettant même qu'après la disparition des gouvernements, les peuples aient à souffrir des secousses et des troubles intérieurs, leur situation sera toujours préférable à ce qu'elle est aujourd'hui. Les peuples sont à l'heure qu'il est dans une situation telle qu'on n'en peut guère supposer de pire. Les nations sont ruinées, et cette ruine inévitablement ira toujours s'aggravant. Tous les hommes sont transformés en soldats, en esclaves à qui l'ordre peut venir à chaque minute de tuer ou de se faire tuer. Que peut-il arriver de pire ? Que les peuples meurent de faim ? C'est ce qu'on voit déjà en

Russie, en Italie et dans l'Inde. Qu'on recrute les femmes pour en faire des soldats, comme les hommes ? Le Transvaal a donné l'exemple.

Ainsi à supposer même, ce que je ne crois pas du tout, que l'absence de gouvernements précipite les peuples dans l'anarchie, au sens négatif et subversif de ce mot, les désordres qui suivraient seraient moins terribles que la situation présente, créée par les gouvernements et qu'ils aggraveront encore.

C'est pourquoi il ne peut être qu'utile aux hommes de s'affranchir du patriotisme et de détruire les gouvernements dont il est l'appui.

IX

Hommes, revenez à vous, et pour le bien de vos corps et de vos âmes, pour vous et pour vos frères et sœurs, arrêtez-vous, réfléchissez, pensez à ce que vous faites.

Revenez à vous et comprenez que vous n'avez rien à craindre ni des Boers, ni des Anglais, ni des Français, ni des Allemands, ni des Tchèques, ni des Finlandais, ni des Russes, mais que vous êtes à vous-mêmes vos propres ennemis, vous qui soutenez de votre patriotisme des gouvernements qui vous oppriment et causent vos malheurs.

Ils vous ont parlé d'un danger imaginaire, ils se sont chargés de vous défendre, ils vous ont si bien trompés que vous voilà tous soldats, esclaves, ruinés, vous enfonçant chaque jour davantage dans la misère et craignant à toute minute que la corde ne casse et qu'alors on ne vous massacre, vous et vos enfants.

Quelles que soient les proportions et l'issue de ce prochain carnage la situation restera la même. Tout au plus l'exigence des gouvernements augmentera-t-elle à votre égard. Ils continueront à vous armer, à vous ruiner, à vous dépraver, vous et vos fils. Et si vous ne vous aidez vous-mêmes nul ne vous aidera à arrêter, à prévenir ces excès de despotisme.

Il n'y a de salut pour vous que dans la destruction de ce terrible échafaudage, de ce cône qui permet à ceux qui atteignent son sommet de régner sur tout un peuple et de régner d'autant plus sûrement qu'ils sont plus durs et inhumains — nous le savons par l'exemple des Napoléon, des Nicolas Ier, des Bismarck, des Chamberlain, des Rhodes et de tous les dictateurs qui gouvernent le peuple au nom du tsar.

Pour renverser tout l'échafaudage il vous suffira de secouer votre hypnose, de vous affranchir du patriotisme.

Comprenez que vous causez vous-mêmes tout le mal dont vous souffrez en obéissant aux suggestions des empereurs, des rois, des parlementaires, des gouvernants, des militaires, des capitalistes, des prêtres, des écrivains et des artistes, de tous ceux à qui le mensonge du patriotisme permet de vivre des fruits de votre travail.

Qui que vous soyez — français, russes, polonais, anglais, irlandais, allemands, tchèques —, comprenez que tous vos grands intérêts — agricoles, industriels, commerciaux, artistiques et scientifiques —, tous vos plaisirs, toutes vos joies ne sont nullement en contradiction avec les intérêts des autres peuples, et que toutes les nations au contraire sont solidarisées par la réciprocité des services, par le bonheur d'une grande union fraternelle, par l'échange non seulement des marchandises mais des sentiments et des idées.

Comprenez que vous n'avez aucune raison de vous réjouir que votre gouvernement se soit emparé de Vei-Cha-Vei, de Port-Arthur ou de Cuba. Comprenez même que cettte usurpation sera pour vous une cause de malheurs, que ce gouvernement exercera sur vous des pressions de toutes sortes pour vous faire participer aux pillages et aux violences qui accompagnent nécessairement l'occupation d'un territoire. Comprenez que votre vie ne sera ni meilleure ni pire du fait que l'Alsace sera allemande ou française, que l'Irlande et la Pologne seront libres ou dépendantes ; quel que soit le maître de ces pays, vous pouvez vivre où bon vous semble. Et même, si vous êtes alsaciens, irlandais ou polonais, comprenez que l'exaltation de votre patriotisme ne peut qu'aggraver votre situation, parce que le régime oppresseur que vous subissez est le résultat d'une lutte entre deux patriotismes et que toute manifestation de patriotisme provoque une réaction du patriotisme opposé. Comprenez que vous ne serez libérés de vos maux que lorsque vous vous serez affranchis de cette idée morte de patrie et de la soumission qu'elle vous impose envers vos gouvernements, lorsque vous serez entrés hardiment dans cette grande idée de la fraternité des peuples, qui depuis longtemps vit autour de vous et vous appelle.

Que les hommes comprennent seulement qu'ils ne sont pas fils de telle ou telle patrie, mais fils de Dieu, qu'ils ne peuvent donc ni devenir esclaves ni vouloir du mal à leurs semblables, — alors disparaîtront d'eux-mêmes ces gouvernements, ces institutions insensées, désormais inutiles et dangereuses, qui nous restent de l'antiquité et toutes les souffrances, toutes les violences, toutes les bassesses et tous les crimes qu'ils portent avec eux.

LÉON TOLSTOÏ

Messaline

III

LES NOCES ADULTÈRES

Οὐδέ τι οἶδα
Εἴ μοι ἔτ' ἔμπεδόν ἐστι, γύναι, λέχος.
ΟΔΥΣΣΕΙΑΣ Ψ.

Le lit des Césars n'avait pas été apporté chez Silius comme y étaient venus les meubles et les esclaves et l'amour de Messaline, non que ce lit fût enraciné au sol du palais à l'imitation de la couche homérique d'Ulysse, ni parce qu'il est plus naturel qu'un homme marche vers un lit que le lit vers l'homme; mais parce que le lit des Césars n'est tel, dans la pensée de Messaline, qu'avec pour baldaquin tout le palais des Césars, depuis ses fondations, dont la plus profonde est celle de Rome, jusqu'à son faîte, qui est Claude César lui-même, en train d'écrire l'histoire de cette Rome dans son transparent belvédère, sans en pourtant discerner encore, à ce point de sa lente érudition, cette ultime péripétie.

Et il y eut une fois une aube où la large couche nuptiale, aux pieds trapus d'ivoire cerclé d'argent, plaquée entièrement du même vierge métal, à la mode de Délos, et couverte d'une pourpre brodée de figures d'aigles, fléchit silencieusement sous le poids musculeux et nu de Silius, de qui la barbe noire fit plus éblouissante la soie candide du drap et l'épaule de Messaline.

Le contraste ras et blanc de Claude teignait naguère, dans cette même chambre, toutes choses de la couleur des cheveux gris.

Or cela ne l'attristait point, lui étant un rajeunissement, mais sans qu'il souhaitât d'être ramené à une trop première adolescence.

Quand il n'avait pas de cheveux gris, il n'était pas l'amant de Vénus.

(1) Voir *La revue blanche* des 1er et 15 juillet, 1er et 15 août 1900.

De neige, ils lui tressèrent l'aube de sa couronne impériale.

Quant à la candeur suprême, Claude ne la regardait pas en face, et son branlement de tête s'expliquait sans doute par celui d'un cygne acculé qui projette son cou à droite et à gauche, selon qu'il n'y a pas de chasseur, parce que la vie ne lui fut pas assez longue haleine pour le chant de l'apothéose.

Et comme Silius s'étendait dans ce lit, à peine aux bras de Messaline, il lui signifia, ainsi qu'avant la coupe de leur premier baiser, d'un rancuneux regard une si douloureuse angoisse, qu'elle lui pardonna tout de suite et même se repentit de la faute qu'elle devinait avoir commise, quelle que fût cette faute.

Silius cherchait, tâtonnait précipitamment de ses deux mains, sous la vaste nudité de sa carrure, captura l'objet — était-ce une bête qui l'avait mordu? — de son horreur.

Livide, anguleux, cristallin, sévère, sénile, obscène, nu jusqu'à l'os :

Un dé.

— Il fallait garder une esclave, dit Silius, debout sur le tapis, pour changer les draps de César.

— Mais je t'ai tout donné, Silius, sanglota Messaline; je ne pensais pas que tu ferais attention à... cette chose, je ne pensais pas que tu trouverais cette chose! Mais on a laissé les draps de Claude aussi naïvement que, si Claude n'avait pas débarrassé ce lit à ton entrée en costume héroïque... je t'aurais aimé sur le corps de Claude —

En costume héroïque, c'est-à-dire tout nu, avec quelque draperie derrière l'épaule gauche.

— Mais je t'ai donné toute ma vie! Mais je t'aime, Silius! Mais mon corps, que tu ne repousses pas... Veux-tu donc aussi arracher ma peau, qui est à Claude? Je t'aime!

— Oui, Valéria, tu nous aimes bien tous les deux — je ne compte pas la plèbe des autres — tous les deux, *moi et César*.

... Lève-toi! tu ne m'as rien donné, aucune parcelle d'amour puisqu'il me manque une parcelle de ton amour! Ou si tu me donnes tout, si tu te donnes toute... Celui qui possède absolument la femme de César est... Je suis César! je suis ton mari légitime, et c'est peut-être de peur de déjuger tous mes aïeux Césars que je ne châtie pas, moi non plus, celui qui m'est,

depuis tant d'années, si effroyablemont adultère, dans mon propre palais, qu'il ne m'a laissé ma femme que cette dernière nuit, la première... C'est pour cela que je ne peux pas la répudier, je n'ai pas encore joui de nos jeunes noces, car pour moi, jusqu'à cette nuit... *(Silius pleure)* MESSALINE EST VIERGE !

— Tu as raison, ab-so-lu-ment, Silius, dit Messaline.

— Silius ! Mais oui : Silius ! je deviens fou, dit Silius ; tout ce j'ai dit est ridicule, j'ai usurpé les trésors des Césars et volé sa femme à César, *comme tout le monde*, voilà tout. Je ne suis rien, que Silius, consul désigné, simple particulier, époux de Junia Silana. Ha ha ha ! mari de l'Augusta ! Où est le contrat de nos noces, impératrice ? l'acte légal ?

— Tu es César absolument, ô César, dit, à genoux, Messaline.

IV

L'IMITATION DE BACCHUS

> Καὶ σύμπασιν ἂν τοῖς χρωμένοις αὐτῇ κατὰ συμβόλαια συνῴκησεν, εἰ μήπερ εὐθὺς ἐν τῷ πρώτῳ φωραθεῖσα ἀπώλετο.
> Τῶν ΔΙΩΝΟΣ Ῥωμαϊκῶν βιβλίον Ξ.

Or Claude partit un jour pour Ostie, à l'embouchure du Tibre, dont il avait achevé le môle et le phare, commencés par César, et creusé le port pour les blés d'Afrique et les fruits d'Espagne, de Gaule et d'Orient, afin d'y sacrifier — une tempête suffisant pour affamer Rome — dans le temple de Castor, fils de Tyndare, qui chasse les orages et les pirates.

Huit Liburniens l'emportaient en litière sur la route, douce et courte à cheval, mais peu praticable aux voitures parce que, tantôt resserrée entre des bois de figuiers et mûriers, tantôt qui s'épand au long de prairies plates, elle n'est pavée nulle part.

Erudit en toutes choses, sauf de son ménage, au fond recueilli de sa chaise couverte, il se mit en tête de s'illustrer émule des Cadmos, des Cécrops, des Linos, des Palamède, des Simonide, des Damarate et des Evandre, et inventa trois lettres inédites d'alphabet, le Ϝ éolique [digamma], le) ([antisigma], et une diphtongue inouïe, laquelle prétendait à traduire l'onomatopée du baiser, ce double destin.

Cependant, au même loisir que l'amble humain de la litière octophore, la femme de César épousa légalement Silius.

A Rome, le consentement des époux et de ceux dont ils dépendaient suffisait au mariage. Les cérémonies nuptiales étaient accessoires.

Mais une femme passait en la puissance *paternelle* de son mari (*in manum conveniebat*), sous sa tutelle et devenait *sa propriété* comme un objet mobilier, de trois manières : *usu, coemptione, farre*.

Par l'*usage :* quand, mariée, elle était restée un an révolu chez son mari, elle lui était acquise par usucapion.

Par la *coemption* : le mari l'achetait, avec toutes les formalités d'une mancipation fictive, comme une chose.

Par la *confarréation*. Et c'est ce mode d'union que choisit Messaline, en présence de dix témoins, entre les mains du souverain pontife et du flamine de Jupiter, κατὰ ἱεροὺς νόμους. Et l'on sacrifia aux dieux un gâteau du blé nommé *far*.

Pendant ce temps-là Claude priait Castor, protecteur des blés, que le *far* ne manquât point à Rome.

La confarréation était l'union indissoluble, sans divorce possible. C'était une longue cérémonie qu'un coup de tonnerre, présage néfaste, pouvait rompre, mais Claude était exaucé de Castor !

Silius avait divorcé la veille avec Junia Silana.

Quant à Messaline, épouse *pour la vie* de Silius, elle n'abdiqua point l'union de César ni ne souhaita la mort de Claude César.

La maintes fois meurtrière laissait grâce dans son cœur, assez infini pour la générosité, à tous les amours passés, et ne reconnaissait au veuvage que cette commodité de calendrier, flétrie par Sénèque, de pouvoir dater des différents maris et non des consulats. Car si une femme, qui apprend par son sexe, est capable de se souvenir du nom de ses époux, elle n'est pas informée de tous les consuls : il y en a qui sont morts, ou loin, ou eunuques, et ils sont tous doubles.

Et elle se persuada en si absolue sincérité que l'amant de la minute présente était son légitime mari, qu'elle prit des dispositions pour célébrer de même sorte, dans l'ordre de ses futurs amours, mais sans renoncer aux antérieurs époux, une pluralité de justes et indissolubles noces.

L'impunité couronna la première.

On était à la fin de l'automne. En conséquence, pour moquer le mesquin tour de rôle des saisons, symbole de l'unité successive des maris selon le préjugé, elle n'imagina rien de mieux que de gonfler quand même la pulpe ridée des raisins feus, et de donner, sur la joue du palais impérial, un simulacre de vendanges en l'honneur de son mariage de ce jour-là et de Bacchus, pupille de Priape.

Au milieu d'ormeaux en caisses, arqués sous les grappes ensachées, et de la danse et du chant d'esclaves maquillées en Bacchantes, au gémissement, jusqu'au sang, des pressoirs et au bouillonnement des cuves, le couple nuptial, en déshabillé de peaux de boucs et Messaline cheveux épars et secouant un thyrse, sentit l'encens du vin baiser ses cothurnes, puis enfumer sa tête jusqu'à ce que tout prit pour eux l'allure désordonnée d'une ronde, comme les dieux se réjouissent au tournoiement des soleils.

Et cette gyration d'hommes, plus confuse que l'écrasement des raisins, c'était le monde de tous les anciens amants de la nouvelle mariée, depuis Mnester en Pan, vêtu d'une peau de loup, jusqu'au prostitué Césoninus, en Bacchus couronné, imberbe, coiffé d'une calotte de lierre, et de qui Messaline avait jadis voulu se prouver le mâle...

Tous, sauf leur doyen, Narcisse, qui s'était abstenu par une jalousie tardive et subite, l'acte nuptial seulement alors apparu réel, parce qu'écrit, à sa nature de secrétaire.

Vectius Valens, par une saillie d'ivrogne, feignit plaisamment de vouloir s'envoler pour rattraper la fuite précieuse et ascendante des vapeurs du vin, lesquelles, sous prétexte d'aller couronner les dieux, dénimbaient les fronts des buveurs ; il se hissa sur le plus grand orme ; et du ton d'un astrologue délimitant sa maison du ciel, il s'écria :

— Eole s'invite à notre vendange : je vois une furieuse tempête qui s'approche, venant d'Ostie !

Là-dessus l'évohé redoubla, et l'hilarité nombreuse du froissis de cuivre des tambourins.

Sagement, il se détourna du ciel, et voici ce qu'il découvrit de spectacle terrestre, sur une scène improvisé de sol nu, où les dernières feuilles mortes des vignes étaient balayées au vent de

la danse, de même qu'avaient battu l'air les talons, dont l'ivresse croyait continuer les gestes de vendange.

Il y eut un frémissement entre les pampres, comme un éléphant, se frayant passage au moyen de son proboscide noir, couche de gauche et de droite ses herbes d'Asie, qui sont de hauts arbres ; et un nègre éthiopien, nu comme la poix, bondit en avant, à la suite et dans la direction de son geste d'égipan.

Ses mains étaient liées derrière sa tête, et ses coudes lui figuraient de monstrueuses oreilles percées plutôt que des cornes bouquines. Et ainsi il n'avait le libre usage que d'un membre, acrêté, comme l'ergot d'un coq de combat, de l'acier d'un éperon.

Et selon une mode, favorite aux noirs d'Ethiopie, un grelot d'argent s'enkystait dans l'extrémité de sa peau, jusqu'à la sourdine ; ce qui ne l'empêcha pas, aux oreilles de Messaline, de carillonner, quand le fanfaron galop du champion fit trois fois le tour de l'arène, mieux que les sonnailles des mules de tous les attelages réunis qui halent un bélier vers une ville.

Cependant le gladiateur blanc, adossé à un ormeau devant la pourpre des raisins, d'une pâleur de perle qui déchirerait le lobe qu'elle orne, se mit en garde avec une temporisation savante et comme à mesure d'une crucifixion.

Or parce que le blanc était beau et l'assuré vainqueur, Messaline se sentit tout amoureuse du nègre.

Aussi, pendant que la troupe des femmes, jusqu'à Césoninus ; et Silius et les invités, encourageaient l'un ou l'autre antagoniste par les évohé de leur rut ou de leur rire, elle s'appuya, sans une parole, à la lice de ceps, qui fit ventre à se rompre, et, ses égides souillées jusque sur ses chevilles par l'amour des raisins, derrière le nègre qui ne pouvait la voir, ses yeux convergèrent sur l'adversaire blanc les miroirs ardents de ses désirs.

Et parce qu'elle était une prostituée très experte et irrésistible, et que l'autre n'était qu'un mâle, le regard de Messaline, ce ne fut pas l'immédiate riposte d'un regard, mais d'une possession, et le don candide de toute une âme qui le croisa !

N'ayant plus à combattre qu'un désarmé, et parce que le sang réjouit les mânes, il fut permis de le tuer au nègre vainqueur.

Mais Messaline requit le glaive d'un professionnel bourreau, afin que l'exécution fût plus prompte.

— Elle a hâte, pensa Silius, la fête terminée, de notre lit nuptial.

Mais après que l'homme fut mort :

— Tue ! répéta l'impératrice.

— Bacchus t'aveugle, dirent-ils tous, montrant la preuve encore gisante de l'ordre exécuté, et la mare d'un autre sang que celui des pressoirs.

— Tue ! dit Messaline, sans plus accorder aucune attention à Silius et s'adressant au nègre plus langoureusement que les femmes de Tibère n'imploraient la caresse de son ongle empoisonné ; tout de suite ! ô tue-moi, indiqua-t-elle.

La brute noire, qui restait prête, comme une stupeur reste ahurie, se mettait en devoir de détacher l'éperon tranchant.

— C'est un bon nègre, et qui sait vivre, essaya de rire Silius, pour laisser oublier un peu aux témoins de son mariage qu'il était mari, et méditant la destitution de Titius Proculus, officier à qui il avait confié la surveillance de sa femme, ou plus précisément l'emploi de *chambellan du cœur* de Messaline.

— Non, ce serait trop long, soupirait Messaline ; seul tu serais plus, tu serais trop, ô mon unique amant !

(A suivre.) ALFRED JARRY

Images

A LA FENÊTRE

Les perles du soleil courent sous le doigt du vent ;
perles blondes et perles d'or sur l'appui vert de la fenêtre
s'ébattent auprès de l'or en fleur des coquelourdes,
et de grands roseaux verts qui furent les flûtes du vent
reposent maintenant dans les brocs aux panses lourdes,
florés de pétales pourpres, de roses et de palmettes,
et des branches jouent leurs reflets noirs dans la lumière
et courent et se poursuivent aux clartés de la vitre
qui s'ensoleille et qui scintille et qui flamboie
dans ce large silence où seule bruit comme une voix
la légère inquiétude du vent.

L'or du soleil poudroie sur les pointes légères
des herbes de la place. L'or du soleil poudroie.
Les jaunes coquelourdes sont cornets de lumière
et les pâquerettes sont des étoiles en un blanc ciel
limpide, aux miettes dorées et chaudes.
Les moucherons dansent sur les menues fléchettes
où se brise la lumière ; c'est joie d'amour et d'or
parmi tout ce qui brille et s'irise et rayonne
sous la caresse du soleil aux bagues d'or.

Ailleurs, sans doute, les arbres gémissent sous la colère
du vent ; ailleurs est triste, ailleurs est lourd.
Ici la claire fenêtre encadre des verdures
et le silence tombe des cîmes du ciel
et la mousse rit de la fraîche bière claire
et la fumée bleue se volute vers le ciel
heureux, et tout s'en va vers le clair et le pur,
parmi le calme où seule bruit comme une prière
la légère inquiétude du vent.

CHANSON

L'oiseau charmant qui jase à l'oreille des fillettes,
l'alcyon des fraîches sources auprès du cœur,
l'oiseau couleur de pré, de flot et d'espérance,
le migrateur d'Orient aux ailettes de mille lieues

n'est pas venu, et c'est la dure absence
pour les fleurs des jardins de chansons, pour les clochettes
du petit parterre aux rêves de douceurs.
pour les fleurs du matin nées aux pierres du mur vieux.

Où peut-il être ? Les bleuâtres sentiers
qui fuient de leurs mille gouttelettes vers le fleuve,
le grand fleuve qui s'en va se rouler dans la mer,
l'ont-ils emmené loin, bien loin vers des tours veuves
de tout vif passage de chansons, ou l'églantier,
qui s'évade des broussailles et si seul se consume
par la large dune vide, l'a-t-il gardé
à lui conter sa peine et sa grave amertume ?

Ou attend-il, décidément, le Prince Charmant,
qui ne devait venir qu'aux jours d'été prochain
et qui se hâterait de quitter la mer bleue
pour nos étangs couleur d'étain ?
Si l'espoir est permis, faut-il que l'encourage
un sourire de soleil. Hélas ! aucun ramage
d'oiseau héraut ne fait pressentir le soudain
baiser du vol joyeux de l'oisel aux ailes bleues.

GUSTAVE KAHN

Notes dramatiques

L'ÈRE DES REPRISES

Ce titre peut servir de sommaire. Depuis que l'Exposition est ouverte, les directeurs de scènes parisiennes ont eu pour unique — et décevant — souci de chercher dans leur répertoire la pièce centenaire ou millénaire par qui leur caisse autrefois s'était démesurément gonflée. Mais, hélas ! à quelques exceptions près, les grenouilles s'évertuèrent en vain : le bœuf *limite*, dont l'imposante rondeur sollicitait leurs efforts, ne put être atteint; leurs coassements désespérés n'eurent pour résultat que de rendre un peu plus mélancoliques, au crépuscule, les abords de la mare dramatique.

Nous eûmes au premier plan les pérégrinations et tribulations de la Comédie-Française ; elle connut la guigne odéonienne, les demi-salles, les publics assoupis, malgré *Froufrou*, *Cabotins*, *le Monde où l'on s'ennuie*. L'étranger ne s'écrasa point à ses guichets, soit que les attractions de la rue de Paris fussent toutes puissantes sur sa sensibilité composite, soit qu'il se souciât médiocrement de nos comédiens nationaux exilés de leur immeuble traditionnel. Voici maintenant qu'ils ont empilé à nouveau leurs décors et leurs costumes sur le chariot officiel de Thespis ; ils ont retraversé les ponts, jeté un regard plaintif en passant vers les palissades de M. Guadet, monté lentement l'avenue de l'Opéra, la Chaussée-d'Antin et la rue Blanche. Le voisinage de la Trinité les rend rêveurs. Est-ce même à Pâques qu'ils rentreront dans leurs foyers ? Leygues dit : oui, Momus dit : peut-être ; Guadet demeure énigmatique. Pour l'instant, mitoyens d'un music-hall, ils opèrent, en attendant que *l'Aiglon* prenne son vol impérial vers les horizons révélés par Colomb et dénommés par Vespuce et laisse vacante l'aire chaude de son triomphal succès.

L'Odéon, rentré dans ses pénates, se souvient de la grande alerte du Gymnase et frissonne de plaisir. Enfin, chez soi ! *Ma Bru*, reprise boulevard Bonne-Nouvelle, n'eut guère d'attraits pour la clientèle du moment ; l'Odéon a la sienne, qui est restreinte, mais fidèle. L'aventure récente du *Chemineau* au Gymnase l'a bien prouvé : la rive droite aime à ignorer ce qu'a fêté la rive gauche. Pour le moment, on répète à la douce une nouveauté : *la Guerre en Dentelles* de M. d'Esparbès, dont les dentelles faillirent flamber dans l'incendie du Théâtre-Français. L'Odéon mérite un bon point pour sa témérité : il est un des rares vaillants qui, en septembre, nous convieront à un spectacle inédit.

Le Vaudeville fait avec *Madame Sans-Gêne* de très honorables recettes : ce drame est amusant ; on y dispute en corse ; cela suffit pour ravir les étrangers qui, s'ils ne comprennent pas, comprennent au moins qu'on renonce momentanément au français ; et ils considèrent cela comme une demi-politesse faite à leurs dialectes respectifs. Et puis il y a Napoléon qui n'est plus Duquesne, qui fut Huguenet et qui est aujourd'hui Fleury ; et Napoléon est certes la figure historique avec laquelle ils sont le plus familiers. Il y a aussi les femmes de Sans-Gêne, toutes plus jolies, plus somptueuses, plus impériales les unes que les autres ; et il n'est pas indispensable de comprendre l'idiome de Sardou pour trouver un délicat plaisir à les envisager, même à les dévisager, voire à les déshabiller par l'imagination. Enfin il y a Réjane, la Réjane comme ils disent ; et la Réjane les met en joie, qui mène la pièce grand train vers la six centième, incomparable de verve plébéienne, de pétulance narquoise et d'irrévérente malice.

La reprise du *Chemineau* au Gymnase n'a pas été aussi heureuse qu'on eût pu l'espérer. Est-ce parce que le théâtre de Madame fut infidèle à toute ses traditions en montant un grand drame en vers ? Est-ce parce que Decori allongea si complaisamment les syllabes muettes que les plus courts de ses alexandrins comptaient au moins quatorze pieds ? ou bien parce que Mlle Juliette Blum, tragédienne encore un peu écolière, mais intelligente et passionnée, donna au rôle de Toinette une couleur légèrement britannique ? ou bien parce que la voix de Renot tremblota au cinquième acte comme s'il eût voulu remplacer les trémolos absents ? ou bien parce que Mlle Maud Amy parut dans le rôle d'Aline d'une joliesse trop citadine et pas suffisamment rurale ? Toujours est-il qu'après un nombre restreint de soirées, à la reprise du *Chemineau* a succédé celle des *Surprises du Divorce* qui ont encore amusé, vivement conduites par Galipaux, éminent brûleur de planches.

A l'Ambigu, les *Deux Gosses* ont reparu ; le drame de Pierre Decourcelle a toutes les qualités des grands drames légendaires par qui s'attendrissent les âmes les plus endurcies ; des générations et des générations pleureront sur Fanfan et Claudinet, couple infiniment touchant, qui jamais, au grand pas plus qu'au petit jamais, ne trouvera des interprètes plus émouvants, plus tendrement exquis et plus heureusement appariés que Mlles Marthe Mellot et Hélène Reyé.

Les extraordinaires fantaisies burlesques de M. Feydeau, *la Dame de chez Maxim* aux Nouveautés, *le Dindon* au Palais-Royal, *Champignol malgré lui* aux Bouffes-Parisiens ont fait ou font des carrières honorables, mais ce ne sont plus les triomphes d'antan. Sans doute parce que le rire spasmodique aggrave la chaleur et celles que nous traversâmes étaient déjà congolaises.

Il faut mettre à part et hors cadre la littérature dramatique de M. Rostand dont les deux œuvres capitales se développent magistralement chaque soir place du Châtelet et Porte-Saint-Martin. Mais si *l'Aiglon* qui est une nouveauté attire toujours l'univers chez Mme Sarah-Bernhardt et continue à planer victorieusement au-dessus de tous les succès passés et présents, il n'en va pas tout à fait de même de la reprise de *Cyrano*. Le vieux poète se fait quelque peu tirer l'oreille et son panache historique paraît légèrement fatigué. Sans doute les lettrés des deux hémisphères connaissent aussi bien que Coquelin lui-même les spirituelles variations sur le nez, le duel réglé en ballade, et les autres fantaisies lyriques où s'est jouée l'heureuse verve de M. Rostand. Cependant il faudrait aller applaudir Mlle Yahne, charmante et si finement précieuse en Roxane.

Enfin les Variétés nous ont donné, cet été, des joies incomparables en reprenant successivement *les Brigands* et *la Belle Hélène*. Ces deux bouffonneries géniales de Meilhac, Halévy et Offenbach sont parmi les plus authentiques chefs-d'œuvre que ce temps, encombré de préoccupations moroses, psychologiques, physiologiques, morales et sociales, léguera aux époques futures. Nous n'avons qu'un regret, c'est qu'il n'y ait pas un théâtre où l'on joue continuement le cycle Offenbach ; la semaine serait exquise qui, le lundi, nous offrirait *les Brigands*, le mardi *la Belle Hélène*, le mercredi *la Vie Parisienne*, le jeudi *Orphée*, le vendredi *la Périchole*, le samedi *Barbe-Bleue* et le dimanche *la Grande Duchesse*.

Cela consolerait de bien des choses et même de bien des opérettes.

ROMAIN COOLUS

Petite Gazette d'art

ARY RENAN

Un artiste délicat qui fut aussi un écrivain remarquable vient de mourir à quarante-deux ans.

Toutes les bonnes fées semblaient cependant avoir présidé à sa naissance. Les unes lui avaient assuré le commerce et l'affection de tous les grands esprits de l'époque, les autres l'avaient guidé vers trois des artistes les plus hautains du temps présent. Elie Delaunay, Gustave Moreau et Puvis de Chavannes. Une seule trahit les vœux de toutes : elle lui donna un corps chétif. Mais, pour cet esprit nourri de haute philosophie que fut Ary Renan, c'était chose de peu d'importance. Oublieux de la douleur physique, il fut tout à la vie morale, rêvant de la beauté, n'aimant qu'elle, jusqu'à mépriser les pays où l'harmonieuse clarté est absente.

Aussi bien que le Galiléen, il connaissait la Syrie et la Palestine ; lui aussi avait fait sa prière sur l'Acropole, vers la mer bleue où se désagrège le marbre de Paros ; et c'est cette mer qui l'avait conduit à Ischia dont il dit naguère la beauté. Aussi était-ce ces pays que, volontiers, il évoquait dans sa conversation, excluant de ses enthousiasmes la rude Espagne dont le sombre habitant lui était antipathique.

Ary Renan fut un moment le peintre possible de la *Vie de Jésus*. Sous sa palette claire, simplificatrice, mais riche, telle description de son illustre père prenait corps avec une lumineuse netteté. C'était bien là la Mer morte ou la vallée du Jourdain rêvées.

Et puis, il oublia cette demi-réalité fabuleuse pour devenir le peintre pensif de *Titania*, de la *Phalène*, de l'*Epave*, une des œuvres qui nous semblent résumer le mieux, par les contrastes accumulés, la complication de cet esprit ouvert à toutes les beautés. Qu'on imagine un ciel bleu et un rivage aride cachant sous son sable fin, fait de désagrégations lentes, les roches perfides gardiennes d'épaves. Ici les débris d'un navire, là un crâne. Et dans ce néant, une pure femme aux formes antiques foulant dédaigneusement, de son pied cambré, les débris du drame.

L'œuvre était ainsi mystérieuse et virgilienne.

Si, par la couleur, Ary Renan se ressentit de Gustave Moreau, il fut dans la composition d'une pareille toile un disciple libre certes, mais incontestable, du Puvis de Chavannes de *Pauvre Pêcheur*, cette merveille.

Tandis que, dans la conversation, l'esprit d'Ary Renan était natu-

rellement vif, même acerbe, il retrouvait, lorsqu'il écrivait, la belle sérénité, l'imposante clarté du style paternel, avec en plus quelque chose d'imagé qui lui était bien personnel.

Et cette écriture lui permettait de dire le pittoresque de l'Orient, la beauté d'Ischia et d'expliquer en artiste, pour les lecteurs de la *Gazette des Beaux-Arts*, dont il était le secrétaire, la vie d'un Chassériau ou d'un Gustave Moreau.

Michel Bréal, dans les paroles d'adieu qu'il a prononcées, a loué comme il fallait le mépris d'Ary Renan pour la souffrance. Ce mépris pour tout ce qui n'était pas joies de l'esprit et des yeux, n'allait pas cependant jusqu'à l'oubli égoïste des événements contemporains.

Aussi fut-il l'un des premiers qui répondirent à l'appel des fondateurs de la Ligue des Droits de l'Homme et du Citoyen, apportant ainsi aux partisans de la justice non seulement son effort personnel mais l'appui d'un nom qui marque une étape dans l'émancipation philosophique de l'humanité.

CHARLES SAUNIER

BRODERIES ARABES

Au pavillon de l'Algérie, après les céréales et les marbres, après les huiles et les vins, une rare note d'art fixe l'attention lassée du passant; on s'arrête et l'on rêve devant les broderies anciennes qu'expose dans la cohue universelle Mme Luce Ben-Aben.

C'est l'application manuelle de toutes les qualités d'une race, la signature collective de toutes les Zohra, Fatma, Horya, Aïcha, Huzzina, Beya, qui s'assirent à jambes croisées devant les métiers bas et tirèrent l'aiguille ingénieuse avec leurs doigts teints au henné, en roucoulant de lentes mélopées chromatiques, cependant que le soleil tournait sur la galerie de la cour mauresque aux murs pavés de faïence.

Le soir venant, elles écartaient sans impatience la trame interminable et montaient sur la terrasse, comme montent au crépuscule les jolis poissons sur l'eau.

Et des générations ont passé ainsi qui ne laissent rien de plus qu'une ardoise debout au cimetière musulman, avec le godet de verre où boiront les oiseaux, et ces caprices de couleur tissés de soie et d'or sur le canevas souple.

Admirons ici la patience et la force de l'âme arabe, une science innée de la couleur, un goût mathématique du chiffre et de l'entrelacement, une fantaisie du point digne des alphabets couffiques.

A toucher ces voiles, à relever d'une main distante ces écharpes faites pour la beauté des captives, une sensation d'art et d'exotisme nous reste aux doigts.

Il ne s'agit plus de ces enluminures nègres et de ces paillettes des souks qui composent avec des contorsions abdominales tout le clin-

quant officiel de l'Afrique du Nord, mais d'une tradition fille des siècles heureux et qui se survit jusqu'aujourd'hui dans sa pureté originelle.

Des impératrices ou des actrices pourraient seules s'offrir le luxe de ces étoffes ornementées. On se demande par quel prodige l'exposante a tenu son musée à l'abri des échantillons commerciaux.

Toutes les grandes pièces originales qu'elle offre à notre admiration sont uniques et déjà anciennes.

Mme Ben-Aben les a collectionnées comme modèles. Son choix ne l'a pas trompée.

Des mouchoirs, des tapis de table, des stores, des portières d'une exécution plus rapide, mais d'un goût toujours sûr, semblent inspirés de ces grandes broderies et très heureusement les monnayent.

VICTOR BARRUCAND

Notes

politiques et sociales

LA FIN DE LA TRÊVE

Croix, médailles, récompenses, attendues de l'Exposition, sont données. Beaucoup de satisfaits, sans doute ; — plus encore de mécontents : et ceux qui, ayant demandé, et espéré, n'ont rien obtenu et ceux qui ont obtenu moins que leur désir. Les satisfaits, à l'ordinaire, étant ingrats, que reste-t-il au Pouvoir de cette clientèle qui, depuis des mois, l'assiégeait de sa fidélité ?

Les hommes qui le détiennent ont bénéficié de ces appeaux que l'occasion mettait en leurs mains. Il faut leur rendre cette justice que d'autres à leur place en eussent — moins discrètement — tiré un tout autre avantage. Tout de même ceux-ci ont, qu'ils l'aient voulu ou non, profité, pour une part, de l'asservissement solliciteur.

Il est temps qu'ils cherchent à fonder toute leur autorité sur des dévouements plus désintéressés et plus durables. Ce ne sont pas de platoniques appels à l'apaisement, ni des projets de loi, nombreux et divers, successivement déposés, mais dont aucun n'est encore voté, qui donneront au gouvernement l'appui politique solide dont il a besoin pour être. Une trêve a été déclarée, pour le temps de l'Exposition, trêve qui n'a du reste été nullement observée par nos adversaires. La fin de l'Exposition approche ; la trêve expire.

Qu'il plaise à M. Méline, battu, rebattu, pilé, de « ne parler que d'agriculture ». Nous recommençons, nous, à parler de politique. Le mélinisme est mal en point ; il faut l'achever. Le nationalisme a le dessous : il faut qu'il touche les épaules. Le cléricalisme est toujours trop puissant : il faut, à nouveau, y courir sus. « Défense républicain » ne veut pas dire « défensive » seulement. Une part de république est envahie par l'ennemi : il ne suffit pas de défendre le reste : il faut que cette part même soit libérée.

L'action législative contre le cléricalisme doit être reprise dès la rentrée : il faut réparer la faute de n'avoir pas, avant les vacances, enlevé le vote de l'article 7 ; il faut la réparer en obtenant mieux, d'un seul coup.

En attendant, l'Exécutif a une tâche urgente, qu'il peut accomplir sans le Parlement, l'épuration des corps de fonctionnaires. Il ne s'agit pas d'instituer des listes de proscription, ni d'installer dans de bons fromages, des bandes de parvenus politiques ; il s'agit d'éliminer, pour l'exemple, et pour l'évolution moutonnière ultérieure des subordonnés et des petits, les grands chefs de l'administration, de la magistrature, de l'enseignement, de l'armée, qui sont des réactionnaires

avoués ; et il s'agit de mettre aux postes importants, et aux situations décisives, des hommes compétents qui soient de sûrs républicains. — Un mouvement de préfets est annoncé : mais est-ce là tout ? et même l'essentiel ? Et tous les collaborateurs de M. Waldeck-Rousseau pensent-ils et entendent-ils employer à pareille œuvre le reste de leurs vacances ? N'est-il pas, notamment, un grand-maître de l'Université (lui ou son factotum) qui, libéral en paroles et facile en discours, semble mettre un jésuitique effort à décourager, sinon à tuer, tout ce qui, dans l'Université, cherche à vivre une vie laïque et démocratique ?

Que M. Waldeck-Rousseau y prenne garde. Sans doute l'anniversaire est consolant au souvenir : il y a un an, c'était le fort Chabrol, c'était le complot, c'était le procès de Rennes. La fièvre de ces jours-là est aujourd'hui absente de notre vie. Mais l'engourdissement passif et béat serait pire. D'ailleurs il ne sera pas, et il n'est pas. La crise heurtée et chaotique, dont nous sommes aujourd'hui sortis, a laissé un peu partout des germes de mouvement politique, des ferments d'action sociale, qui sont vivants (bien des indices en témoignent), et qui ne se laisseront pas périr par atrophie. Ce serait le rôle d'un gouvernement républicain que de les nourrir et de les développer. Si le ministère actuel n'entreprend pas cette tâche, un autre saura bien en tirer sa force et s'en assurer l'avenir.

Fr. Daveillans

LES AFFAIRES DE CHINE

Les troupes alliées sont entrées à Pékin. Il est à noter que la marche de Tien-Tsin sur la capitale n'a pris qu'une semaine environ et n'a guère été marquée que par un seul combat. On se trompait donc lourdement en affirmant que les Chinois avaient transformé leurs milices, et qu'ils étaient de taille désormais à se défendre contre une armée européenne. Il n'y avait là qu'une illusion née de fausses nouvelles, et entretenue par quelques escarmouches sans intérêt. La remarque n'est pas dépourvue de valeur au regard de l'avenir de la Chine et des visées conquérantes des puissances. S'ils s'étaient heurtés à des bataillons solides et disciplinés, les gouvernements dits civilisés eussent quelque peu hésité à opérer un nouveau morcellement de l'Empire. Devant l'infériorité de ses forces, ils reprendront toutes les audaces. Il convient donc de s'attendre, pour une échéance très proche, à une délimitation de la terre des Jaunes, en zones d'influence ou même de domination directe.

Les optimistes qui s'imaginent que les chancelleries ne prendront pas texte des récents événements pour s'attribuer des lambeaux grands et petits du Petchili, du Yang-Tsé et autres provinces se leurrent, semble-t-il. C'est vraiment méconnaître les ressorts réels de l'action internationale que de se la figurer désintéressée. Comment les Etats d'Europe et le Japon et l'Amérique auraient-ils mis plus de 100.000 hommes sur pied pour aboutir à un maintien du statu quo qui serait la faillite même du principe capitaliste et natio-

naliste partout dominant ? Comment auraient-ils tiré l'épée pour la renfoncer ensuite au fourreau sans avoir rien obtenu. Tôt ou tard, tout de suite ou après-demain, quelque puissance montrera des appétits plus impatients, et les autres, s'empresseront d'imiter son exemple. Le protocole d'abnégation et de loyauté contresigné par tous, au début de l'entreprise, alors qu'il ne s'agissait que du salut des ministres, sera vite oublié.

Certes, les divers cabinets n'ont pas apporté dans les affaires de Chine les mêmes préoccupations d'expansion immédiate. Il en est qui ajourneraient volontiers les difficultés, nous entendons le partage. La France, en particulier, malgré les suggestions que ses dirigeants ont pu recevoir, il y a plus de six mois déjà, de M. Doumer, ne semble pas disposée à exercer sa puissance dans le Yunnan. L'Angleterre est trop occupée dans le Transvaal et dans l'Orange pour songer à pratiquer sa traditionnelle politique dans la vallée du Yang-Tsé. Le débarquement de ses Indiens à Shanghaï, puis leur rembarquement subit n'ont fait qu'attester le désarroi et la faiblesse momentanés du Foreign-Office. L'Amérique est absorbée par sa campagne des Philippines, par son élection présidentielle, et d'ailleurs ne souhaite pas encore s'installer sur le littoral Occidental du Pacifique. Restent l'Allemagne, la Russie, le Japon.

L'Allemagne, de tous les Etats qui viennent de participer à la répression des Boxers, est le plus désireux de saisir quelques morceaux de Chine. C'est elle qui inaugura le premier partage, jadis, par la prise de Kiao-Tcheou ; depuis, elle s'est fortifiée dans cette région dont elle compte faire un entrepôt économique et une position stratégique à peu près sans égale. Aujourd'hui, tout indique qu'elle ne reculerait pas devant les conséquences d'une nouvelle délimitation, qui s'accomplirait à son bénéfice. Elle a donné un éclat inusité, et même très exagéré, au départ de ses troupes pour l'Extrême-Orient ; elle a par une diplomatie savante, imposé un commandant en chef, M. de Waldersee, aux forces internationales. Guillaume II a prononcé des paroles brutales et qui ont eu un long retentissement. D'un autre côté, l'Empire germanique, dont l'industrie croît sans relâche, a besoin de marchés élargis qu'il ne peut guère compter trouver que sur la terre des Jaunes. L'ère coloniale est ouverte et totalement ouverte pour lui. De sa part, l'on doit s'attendre à tout.

La Russie absorbera brusquement toutes les provinces du nord de la Chine, qu'elle a enveloppées méthodiquement, avec cette habileté et cette continuité de vues qui marquent toutes ses entreprises. Qu'on le remarque encore : elle eût pu d'un seul coup, et à elle seule, écraser le soulèvement boxer et dégager les légations de Pékin, avant les heures les plus critiques. Elle n'a pas voulu adopter cette procédure qui eût été humaine, mais qui ne lui eût valu aucun avantage particulier. Et c'est pourquoi les 150.000 ou 200.000 Cosaques dont les journaux du tzar nous annonçaient déjà la mobilisation, le long de la frontière sibérienne, en janvier 1900, n'ont, pour ainsi

dire, pas donné signe de vie. On les retrouvera demain ; ils ont été gardés en réserve pour les tentatives utiles et purement moscovites.

Quant au Japon, il faudra bien qu'il trouve sa part et une belle part dans la Chine dépecée. D'abord il n'est pas de peuple plus nationaliste, plus chauvin dans l'univers, et le rôle brillant que ses troupes ont joué à Tien-Tsin et à Peï-Tsang, comme les pertes sensibles qu'elles ont éprouvées lui confèrent, à son avis du moins, des droits intangibles et prédominants. Ensuite, à peine de périr de pléthore, sous la surproduction grandissante de ses fabriques, le Japon est tenu d'accaparer une fraction du marché chinois. Le cabinet de Tokio ne se laissera donc pas oublier.

Voilà trois puissances notoirement soucieuses de ne pas perdre le fruit des troubles chinois. Il en est parmi elles, deux qui se sont jusqu'ici trouvées d'accord — la Russie et l'Allemagne — pour enrayer l'élan de la troisième : le Japon. A Simonosaki, aussi bien que le mois dernier, Pétersbourg et Berlin ont empêché le larron asiatique, comme on l'appelle dès maintenant, de s'arroger une position maîtresse. Mais le tzar et Guillaume II s'entendront-ils jusqu'au bout, alors qu'au total ils visent les mêmes contrées, et que le Petchili et Pékin attirent également leurs regards ? Ajoutez que ni l'Angleterre, ni la France ne pourront déroger aux principes, en restant immobiles devant une nouvelle mutilation de l'Empire. Que de complications !

L'année 1901 pourrait être très sombre. L'heure aurait-elle déjà sonné, où les compétitions coloniales armeraient les grandes puissances, les unes contre les autres, dans une générale conflagration ?

PAUL LOUIS

Les Livres

Octave Mirbeau : **Le Journal d'une Femme de chambre** (Bibliothèque-Charpentier).

Avec une sincère émotion, j'ai ouvert et lu ce livre que j'attendais depuis longtemps : et je ne regrette pas, certes, l'éloge enthousiaste que j'en faisais à l'avance, lorsque je n'en connaissais que des fragments, — tout à fait séduit par cette conception d'une épopée de la servitude civilisée ayant pour auteur un homme qui n'a peur des mots, des idées, ni des actes.

L'actuelle société n'est faite que de tyrannies usurpées et de sujétions affolées : c'est dire que rien ne concrète et ne personnifie mieux notre état général que la silhouette professionnelle d'un larbin.

Écartez du larbinat : le cocher, le jardinier, la lingère qui sont ouvriers manuels, le cuisinier qui est artisan, le groom qui n'a pas l'âge de compter et les concierges qui sont fonctionnaires, — il reste comme larbins purs : le secrétaire, le valet de chambre, le valet de pied, le maître d'hôtel et la camériste. Ce sont les vrais, les absolus domestiques, ceux dont l'emploi ne comporte que l'exécution souple, diligente des ordres de ménage avec un style de courbettes et un protocole d'obséquiosités caractéristiques. De ces cinq types serviles, Mirbeau a choisi le dernier, — assurément le plus précis, le plus complet. Un valet de pied et un maître d'hôtel n'exercent qu'à leurs heures ; à moins qu'ils ne cumulent ; — le secrétaire est insaisissable et divers ; — le valet de chambre *n'est pas de toutes les histoires de la maison*. Seule, la femme de chambre se trouve en contact intime et constant avec tout et avec tous, à toute heure de jour et de nuit. Et, de ces domestiques proprement dits, — c'est elle qui l'est le plus essentiellement.

Elle a les secrets. Elle connaît quand et pourquoi Madame choisit tel linge, change son parfum, — ce que Madame avait dans sa bourse, en sortant, — s'il faut introduire telle personne et la laisser attendre, avec des journaux, — ou rester là et faire causer : — elle a en tête la liste des relations que Madame ne reçoit qu'en dehors de son jour ; — et quelles sont celles avec qui il ne faut pas se couper, — et celles avec qui « *on s' gên pas !* ».

Jolie, la femme de chambre est pelotée par tout le personnel de la boîte, patrons et serviteurs, et connaît bientôt la cote physique de chacun. Jeune, elle est entreprise par les pachas de l'office qui lui enseignent comment on amasse un magot qui peut devenir une dot. Mûre, elle devient « de confiance » et passe confidente, collaboratrice et complice de tout ce qui se tripote dans la coulisse des drames et des vaudevilles bourgeois.

Mirbeau n'a pas cédé à la tentation vulgaire de tourner sa Céles-

tine en absolue victime, en passive agnelle vouée sans défense à tous les abus intimes. Certes, on a pu la croire au début douée de quelque générosité d'instinct et d'une certaine candeur mentale. Mais il a suffi du moindre effleurement, du premier contact avec les vices épais pour qu'elle les contractât tous. Elle n'a eu qu'à regarder jouer quelques bons tours pour passer coquine accomplie.

Garde-malade, elle tue de baisers un petit poitrinaire qu'on lui confia ; et, ce faisant, elle ne se donne pas l'illusion de jouer un rôle d'amoureuse providentielle. Non ! c'est pour le plaisir de sentir craquer des os faibles et rauquer une respiration douloureuse. Ailleurs, placée chez une assez bonne créature, femme encore jeune que son mari délaisse, elle s'applique à ridiculiser, à dénoncer ses chagrins secrets.

A vrai dire, ce qu'elle aime, ce qu'elle admire, c'est, par exemple, un fils de famille qui lui escroque ses économies, — ce sont des valets de chambre, style anglais, qui lui enseignent à trouver sa vie dans les poches et les tiroirs. — c'est surtout ce terrible, ce suprême Joseph à face de bandit et de sacristain, à torse d'hercule et à façons de vieille chatte, qu'elle soupçonne d'avoir violé et tué une fillette, cambriolé un trésor d'argenterie, et commis bien d'autres noirs méfaits et qu'elle adore, qu'elle vénère pour tout cela, jusqu'à l'épouser et lui vouer, en esclave, ce qui lui reste de fraîcheur et de beauté.

Elle-même confesse :

— J'eus toujours un faible pour les canailles. Ils ont un imprévu qui fouette le sang, une odeur particulière qui vous grise, quelque chose de fort et d'âpre qui vous prend par le sexe.

Elle ajoute, il est vrai :

— Si infâmes que soient les canailles, ils ne le sont jamais autant que les honnêtes gens.

... Et c'est pourquoi, sans doute, Mirbeau n'a pas voulu solliciter de sympathies pour son héroïne, en la faisant trop douce et trop martyre. « Bonté » et « domesticité » sont deux mots inconciliables. L'infâme hypocrisie est la seule vertu permise aux serfs. Il n'y a jamais affection, dévouement, désintéressement naturels, là où il y a valetage, — à moins que ne soit par hypnotisme et duperie sentimentale. Et, de la sorte, si Célestine ne mérite pas les diplômes académiques de la bonne servitude, selon Saint Jules Simon, au moins peut-on penser à son propos que :

— Si coquines que soient les soubrettes perverties, elles ne le sont jamais autant que les servantes vertueuses.

Vraiment attachants, vivants et variés en leur trame, les chapitres du *Journal d'une Femme de chambre* constituent un tableau d'ensemble professionnel et personnel, — sans monotonie de redites, ni exactitudes trop insistantes. On suit avec un plaisir et des angoisses vraiment romanesques, en pleine réalité, la croissance de cette Célestine, belle plante de nature saine et forte, bientôt entamée, avilie, — gref-

fée de tares, livrée aux exploitations, orpheline d'ouvroir, vache-à-lait de bureaux de placement, offerte à de vieux célibataires, embauchée dans des familles pieuses pour retenir, par ses charmes, au logis, les jeunes garçons trop enclins à se dépenser au dehors.

Tout cela est vrai, vivant, piquant, juste et savoureusement nouveau de mise en scène.

C'est qu'en écrivant cette histoire, Mirbeau n'a ni recommencé *Pot-Bouille*, œuvre spéciale et restreinte, ni refait les *Bas-Fonds de la Société*, inimitables d'ailleurs.

Ici la touche grasse de Zola, la minutie phonographique de Henry Monnier seraient impropres, fastidieuses et déconcertantes. Avoir rédigé ces mémoires féminins en observateur soigneux, en coloriste solide, en descriptif ingénieux, — ce serait bien, déjà, — mais pas assez !

Il faut plus d'intensité moderne : il faut les dons que Mirbeau possède en toute maîtrise, incomparablement : — d'abord un tact éminent d'homme sûr de son monde, — une expérience trempée dans toutes les couches sociales, — une sensibilité vive, sonore, capable d'immédiates compréhensions indulgentes, — une imagination chaude permettant de saisir certains traits subtils, perceptibles par émotion seulement et par une de ces divinations poétiques qui savent fouiller là même où la pénétration des documentaires s'émousse et s'arrête ; il faut surtout une concision virile de prosateur équilibré, maître de ses forces, sachant s'interdire les facilités déclamatoires, les développements sadiques de larmoiements bavards, sans se condamner toutefois à des raideurs d'ironiste maigre et froid qui n'expliqueraient rien ou déplaceraient l'intérêt des croquis de mœurs par de clownesques excitations au *fin sourire*.

La préface contient cette réserve de l'auteur : — « En ajoutant çà « et là, quelques accents au manuscrit, j'ai bien peur d'avoir parfois « remplacé par de la simple littérature, ce qu'il y avait, en ces pa- « ges, d'émotion et de vie. »

Là, Mirbeau semble s'être attendu à se voir reprocher que son Journal ne parlât pas, tout le temps, un langage d'office. En effet, par places, quelque trait un peu trop malin, quelque aphorisme trop attiquement tourné, quelque troublante note d'art, peuvent, par l'évidence de leur inopportunité, choquer les amateurs de compositions *parfaites*.

Si parfois, Mirbeau n'a pu oublier tout à fait qu'il tenait la plume d'une camériste, et s'il a laissé sa poussée personnelle déformer le masque ancillaire, — il lui eût été bien facile, en revisant, de remarquer ces saillies et de les amenuiser d'un trait de plume. Il ne l'a point fait. C'est qu'il a jugé ce rabotage puéril et inutile. Et les deux mots d'excuse polie qu'il en donne, suffisent largement à le disculper.

Parlons plutôt de la portée humaine et civique d'une telle œuvre.

Tout travail d'art qui rend manifestes les méfaits d'une fonction vile, accomplit une salutaire besogne, au profit du progrès social. Or, *le Journal d'une Femme de chambre* expose en toute évidence l'ignominie de la *domesticité*. Une civilisation supérieure doit abolir celle-ci comme fut aboli l'esclavage dont elle n'est que l'insuffisante atténuation.

Il n'y a pas sur terre un homme qui soit né pour vider le pot de chambre d'un autre homme, ni de femme qui ait été créée pour ramasser le mouchoir d'une autre femme. Que tel travaille au jardin, tel autre à l'écurie, qu'une femme soit à la buanderie, une autre à la cuisine, une autre à la lingerie ou au chevet d'un malade, que l'on pousse l'aiguille ou le râteau, la brouette ou la cire à frotter, tout cela est labeur : et nul labeur n'avilit, pourvu qu'il soit purgé de domesticité.

Question de mot ? Non point.

La dernière tare léguée par les régimes d'oppression, c'est le larbinisme. Il n'est pas qu'à l'office. Il fait tache d'huile sur la généralité des mœurs ; et partout il désavantage et humilie le vrai travail. Il s'exerce dans les administrations, dans les banques, dans les académies, dans les parlements sous ses diverses formes courtisanesques. Et c'est tout juste si, à l'usine et sur les chantiers, la faveur des contre-maîtres ne se conquiert point par quelque servilisme plutôt que par une sincère application à la tâche. C'est le larbinisme hypocrite, filou et complimenteur que l'on paye de gros salaires, que l'on récompense avec des croix. Et c'est pourquoi un homme libre, aujourd'hui, crache sur les décorations comme sur des emblêmes déshonorants, comme sur des certificats de bassesses accomplies, sur des brevets de domestication certaine.

Pour corriger cette horrible déformation des échines contemporaines, il faut commencer par le commencement. Il faut redresser la race en lui faisant perdre le goût de *servir* et d'être *servie*. Les malades, les impotents, les vieillards, les babies, ont seul le droit d'être servis ; mais alors ce n'est plus fonction de larbin. C'est la tâche honnête des gardes et des infirmiers. L'éducation d'un homme bien né, fût-il le prince des Intellectuels, et d'une femme digne, fût-elle la Psyché des Psychés, comporte avant tout l'habitude de *se servir* soi-même.

N'avez-vous pas, en dînant à l'Exposition de cette année, senti un froissement devant les prévenances excessives des waiters hindous ou chinois ? On vit pourtant des gens admirer avec quelle prévenance discrète un être humain « bien stylé » essuyait la main du client ou lui présentait un crachoir... C'était ignoble ; et c'était le dernier mot du larbinisme.

L'histoire de Célestine se conclut comme il convient, dans un bien-être de hasard.

Mariée à Joseph, patronne d'un café, bourgeoise cossue, la servante d'hier parle déjà des servantes qu'elle embauche : « *engences dévergondées, chapardeuses*, etc..., etc... », et auxquelles elle se propose de faire la vie dure ; « *car il faut cela pour être bien servie !* »

Servitude exige servitude.

... C'est parce que le livre de Mirbeau découvre des vues de cette ampleur, que je le considère comme une œuvre de grand avenir. Il s'attaque au principe même de nos décadences et le dénonce fortement. Or, il s'exprime assez clairement, assez éloquemment pour que son enseignement fasse son chemin dans l'esprit de nos fils. S'il est bien compris et bien senti par eux, il est de taille à changer la face d'une civilisation, — ainsi que fit, en d'autres temps et pour une autre sphère, la bienfaisante *Case de l'Oncle Tom*.

CAMILLE DE SAINTE-CROIX

COMMANDANT EMILE MANCEAU : **Armées étrangères, Essais de psychologie militaire** (Bibliothèque-Charpentier).

Voici un ouvrage d'un genre certainement nouveau et que, si l'on s'intéresse à l'étude des armées étrangères, on devra posséder à côté de ceux qui traitent cette matière sous la forme habituelle. Comme l'indique en effet son sous-titre, plus significatif que le titre même, il ne s'agit pas ici d'une de ces compilations si nombreuses où sont décrites par le menu les institutions militaires de l'étranger, et dont le mérite consiste essentiellement à être complètes et exactes. Ce que l'auteur s'est proposé d'analyser, c'est la qualité morale des principales armées européennes, ce sont les « impondérables », dont l'influence sur l'issue d'une guerre est autrement importante que celle des éléments dont le public se préoccupe davantage, tels qu'un engin nouveau, un détail d'organisation, ou la supériorité numérique. Et cette analyse, le commandant Manceau l'expose avec la conscience et l'aisance que connaissent bien ses camarades de l'artillerie, depuis si longtemps habitués à le lire avec attention, et à considérer notamment ses nombreux ouvrages d'instruction militaire comme les compléments indispensables des règlements officiels.

La difficulté de la tâche entreprise par l'auteur était grande : il est assurément malaisé de peser des impondérables ! Tous les ouvrages consacrés à étudier, soit la psychologie générale d'un peuple, soit, comme ici, un point particulier de cette psychologie, sont forcément sujets à caution ; car, pour traiter un semblable sujet d'une manière réellement objective, il faudrait pouvoir faire abstraction de sa propre personnalité, jusqu'à paraître n'en avoir aucune. Et à quelles erreurs n'est-on pas exposé, dans une discussion de ce genre : qu'on se souvienne seulement des jugements portés sur l'armée prussienne avant Sadowa, et de tant d'autres pronostics démentis par l'expérience !

S'il est d'ailleurs un homme qui soit peu disposé à se réduire au

rôle passif d'un instrument enregistreur, c'est bien Emile Manceau : c'est un passionné — passionné pour son métier, pour la gloire militaire, pour les qualités qui peuvent distinguer notre armée des autres — et c'est aussi un ironiste ; et d'un bout à l'autre du livre, il le laisse voir.

Aussi peut-on être assuré que, s'il prend fantaisie à quelque autre écrivain militaire d'étudier de même la psychologie des armées européennes — et en supposant, bien entendu, que cet écrivain possède les connaissances et le talent du commandant Manceau, — le résultat sera, suivant toute probabilité, contradictoire avec ce volume sur la plupart des points traités. Cette remarque ne doit d'ailleurs pas être considérée comme une critique générale de l'œuvre du commandant Manceau. Elle est simplement destinée à bien faire sentir qu'on se trouve ici en présence d'un sujet dont le développement exclut toute rigueur scientifique, même quand il est traité par un esprit aussi scientifique que celui de l'auteur.

On lira donc ces *Essais* avec intérêt, avec plaisir ; de temps à autre, on se prendra à contredire mentalement les appréciations de l'auteur : d'autres fois, on se bornera à douter. De toute façon, on comprendra que, seule, une guerre pourrait servir de criterium et départager les opinions ; et, après avoir joui d'une lecture fort captivante, on conclura donc par cette invocation : « Fasse le Ciel que j'ignore à tout jamais si Manceau a tort ou raison ! »

GASTON MOCH

J. LEROY : **Les Droits de l'Enfant** (Montgredien).

Un livre patient et persuasif, édifiant, insistant et bien mené, d'une douce violence, à l'usage, semble-t-il d'abord, des jeunes personnes appliquées à leurs devoirs de charité.

Mais quelque chose de plus s'en dégage à la lecture : le charme d'une plaidoirie attendrie, un témoignage de sympathie efficace envers les faibles et les deshérités, sans digressions trop longues dans le domaine social.

Un pareil ton est le plus grand attrait et l'accent original de ce livre de revendications.

L'autrice est toute pénétrée d'un sentimentalisme à la Dickens et se défend des solutions révolutionnaires ; elle ne vise qu'à persuader ses contemporains ; elle croit en leur bon cœur. Cette foi sans défaillance ne laisse pas que d'être entraînante.

A suivre Mme Leroy à travers le dédale des assistances privées ou publiques : crèches, pouponnières, garderies, asiles, écoles, ouvroirs, hôpitaux, cliniques et dispensaires, ce qui frappe le plus c'est l'extrême complication de la charité moderne et sa suffisance hypocrite.

Il semble bien que toutes ces choses ne soient là que pour rappeler au passant ses propres vertus et sa supériorité.

Tout en se tenant dans le domaine pratique, Mme Leroy ne peut

se défendre parfois de quelques réflexions générales qui la mèneraient assez loin en y insistant.

« Tous ont intérêt, dit-elle, à ce que le capital humain contienne le moins de déchet possible. »

Mais l'intérêt de tous n'est pas celui de quelques-uns.

Jacques Bouzon : **La Législation de l'enfance, 1789-1898** (Guillaumin).

A rapprocher du précédent. On y verra que, si la loi a peu varié depuis cent ans en ce qui touche aux droits sociaux de l'homme et de la femme, elle a au contraire entouré l'enfant de multiples protections. L'effort du législateur sur ce point est indéniable. Il resterait à savoir comment la loi est appliquée ou tournée dans la pratique et ce pourrait être la partie la plus édifiante du livre ; l'auteur l'indique en quelques mots : « A quoi bon faire subir à la législation des retouches savantes si l'esprit public n'en saisit pas l'importance et regimbe aux transformations ? » Et nous pouvons encore ici constater que, dans une nation, l'élément le plus conservateur — et conservateur des abus — c'est l'élément populaire.

Victor Barrucand

Revue Financière

Fonds d'Etat. — Une amélioration s'est produite sur nos rentes, particulièrement sur le *3 o/o perpétuel*. Les fonds coloniaux sont stationnaires.

L'Italien réalise une avance importante, malgré l'incertitude qui plane sur la politique du nouveau règne.

De vives attaques se sont succédé à Londres contre le crédit de l'empire russe. En voici la substance. Les affaires chinoises sont-elles réellement la cause ou simplement le prétexte du récent oukase, qui a majoré de 50 à 100 o/o les droits de douanes sur une immense quantité d'articles en provenance du continent européen. L'*Investors' Review* s'exprime ainsi :

« La Russie a eu l'intention d'émettre un emprunt en Angleterre, mais le courage lui a manqué pour le lancer. Peut-être s'est-elle aperçue que l'opération serait trop onereuse ; quoi qu'il en soit, elle estime que les circonstances actuelles et la tenue du marché de Londres n'ont rien de favorable. Il en est de même à Paris, bien que le bruit d'un emprunt y ait couru. Etant donné que la Russie doit se procurer de l'argent, c'est assurément une méthode nouvelle, que celle qui consiste à majorer les droits de douanes à un pareil moment. C'est tout au plus une manière de recouvrer lentement les millions qu'on a gaspillés en achats de poudre et de projectiles. D'ailleurs, ce système fiscal aura pour effet d'entraver le commerce avec l'Europe, alors que la Russie proteste de son désir de favoriser et d'accroître ce commerce. Mais que peut faire une puissance pauvre ? Tout doit être sacrifié aux intérêts de l'empire, à commencer par le commerce. Les surtaxes de douanes ne sont, au dire de l'oukase, que des expédients provisoires. C'est possible ; mais nous n'y croyons guère, car lorsque la Russie aura terminé son rôle dans l'imbroglio chinois, elle aura plus besoin d'argent que jamais, même dans l'hypothèse où le conflit serait limité car châtiment du gouvernement de Pékin et ne s'étendrait pas à l'Europe. Aussi, sommes-nous convaincus que les droits supplémentaires en question pèseront longtemps sur les malheureuses populations de la Russie. Comment calculer la perte qu'ils vont infliger au pays, en paralysant le commerce ? C'est là un

expédient désespéré, qui démontre l'extrême tension des ressources financières de l'empire russe. Un emprunt semble impossible, à moins de subir les pires conditions, et l'énormité des dépenses exigées par l'établissement des chemins de fer, construits ou à construire, pourrait bien précipiter la Russie dans une crise encore plus sérieuse. »

D'autre part, nous lisons dans le *Statist :*

« Les opinions sont partagées quant aux chances de réussite qu'un gros emprunt russe peut rencontrer en France. Il est certain que le public français passe pour être las des valeurs russes et pour être médiocrement disposé à consentir de nouveaux prêts ; mais il est possible que les nécessités politiques de l'heure actuelle le détermine à venir en aide à M. Vitte. Tout le monde est d'accord sur un point : c'est que, sous une forme ou sous une autre, un emprunt sera émis à Paris à la fin de septembre, et qu'un total de 20 millions de livres sterling a déja trouve preneur dans les cercles financiers de cette place. »

Ajoutons que le *Crédit Lyonnais* va jouer le rôle prépondérant dans l'opération annoncée.

M. Constans, ambassadeur de France à Constantinople, vient d'assister aux conférences avec les membres du conseil d'administration de la dette publique ottomane au sujet du rachat de Constantinople. M. le commandant Berger, délégué des porteurs français, a proposé à la Sublime Porte une combinaison qui faciliterait ce rachat. La Turquie émettrait un emprunt 4 1/2 o/o, au cours de 83 environ. Cet emprunt, qu'on dit être de 700,000 livres turques, serait garanti par les économies réalisées sur la conversion des obligations de priorité des douanes. Le *Moniteur des Intérêts matériels* formule les critiques suivantes. « Ce que nous comprenons assez difficilement, dit-il, c'est que l'on puisse gager un emprunt nouveau, fût-il de 700,000 livres turques seulement, sur l'économie d'une conversion réalisée en ce moment. Lorsque l'obligation de priorité 4 o/o de 1890 n'est même pas au pair, on se demande à quelles conditions la conversion de l'emprunt des douanes est réalisable. On écrit que le gage de l'emprunt serait non pas le bénéfice à *provenir* de la conversion du 5 o/o des douanes, mais le bénéfice réalisé par la conversion en 1890 des obligations de priorité de la dette générale. Nous ne pouvons croire un seul instant qu'un membre du conseil de la Dette ait pris l'initiative d'un projet absolument contraire aux intérêts de ses mandants. »

Les capitaux étrangers actuellement engagés dans la République Argentine formant un ensemble de 3.071.613.560 fr. or qui se décomposent ainsi : chemins de fer, 2.575.610.425 fr. ; entreprises commerciales, 161.659 505 fr. ; banques, 149.850.085 fr., tramways, 149.850.085 fr. ; exploitations agricoles, 24.232.974 fr. Le tout représente, à 4 o/o, un intérêt annuel de 122.864 542 fr. or, qui sort du pays chaque année. Il y a là un danger pour la République Argentine, danger qui va s'aggraver tous les ans et contre lequel elle est encore mal en état de se garder. Si la République Argentine est sortie indemne de sa grosse mésaventure de 1890, il pourra en être autrement pour une nouvelle épreuve. Depuis la catastrophe de 1890, ce pays a écoulé en Europe, sous divers prétextes, aussi plausibles les uns que les autres, en apparence du moins, un stock formidable de vignettes. Cela ne suffisant pas, on s'est offert le luxe d'une dette flottante des 2.750.000 livres sterling. C'est un hommage rendu à l'Europe ! Reste à savoir s'il sera bien accueilli.

On se rappelle que le Brésil s'est engagé à reprendre en juillet 1901 le paiement des intérêts de sa dette extérieure. A cette époque le service de cette dette exigera un total de 1,921,324 l. st., y compris le Funding Loan de 1898. Mais l'ensemble de la dette publique, garanties aux Chemins de fer, obligations or de 1879, etc., atteindra 3,300,950 l. st.

Le Brésil paiera-t-il ?

En réalité, la dette brésilienne est énorme. A l'intérieur, elle est de 1,340 millions de milreis ; à l'extérieur, elle est de 42,000,000 l. st.

De quelles ressources la République dispose-t-elle pour payer ses créanciers étrangers ? Le ministre des finances n'est pas dépourvu d'optimisme. Son budget

fait ressortir un boni de 23 millions 70 000 milreis or et de 43 millions 242 000 milreis papier. Mais l'exactitude de ces prévisions est subordonnée au relèvement rapide des importations dont l'état est aujourd'hui des plus précaires. L'année dernière a marqué une décadence considérable du commerce brésilien.

Rio-de-Janeiro représente environ 40 o/o du produit total des douanes. Or les recettes que les bureaux de cette ville ont réalisées, dans les six premiers mois de l'exercice en cours, n'ont pas dépassé 24,122,148 milreis, alors que la période correspondante de 1898 avait fourni 42,418,730 milreis En se basant sur ces données, on arrive à conclure que les droits sur les importations n'excéderont pas 121,000,000 milreis en 1901, alors que le ministre des finances compte sur 200,000,000 milreis.

Nous voyons ainsi apparaître un déficit de 80,000,000 de milreis, rien que sur ce chapitre. Peut-être les affaires s'amélioreront-elles? En tous cas, abstraction faite des douanes, les principales sources de revenu pour la République ne consistent que dans des taxes sur les articles de consommation, le timbre, les recettes brutes des chemins de fer, les télégraphes les postes, etc. A présent les chemins de fer coûtent plus qu'ils ne rapportent; les postes sont dans le même cas. Ainsi les revenus du Brésil manquent d'élasticité; il faut donc s'attendre à un emprunt qui sera le digne corollaire du convenio imposé, il y a deux ans, aux créanciers. En tout cas, le dernier courrier signale une tension monétaire des plus intenses. A Para, on a redouté une crise commerciale. A San Paulo, l'argent est rare excepté à la *London and River Plate Bank.* A Rio, jobbers et brokers sont furieux et pressent le ministre des finances d'intervenir pour sauver le marché. Mais les financiers sensés invitent le Gouvernement à ne rien faire de pareil, s'il ne veut pas tirer les marrons du feu pour les autres et sacrifier les intérêts de l'Etat à ceux des spéculateurs.

Institutions de crédit. — La *Banque de Paris et des Pays-Bas* et le *Crédit lyonnais* ont acquis, depuis quinze jours, une plus-value importante.

Le *Crédit foncier*, le *Comptoir national d'Escompte*, la *Société générale* et le *Crédit Industriel et Commercial* sont calmes

La *Banque suisse et française* est en reprise; on dit qu'elle est intéressée dans une opération pour le compte d'une municipalité importante

Valeurs Industrielles. — Depuis le commencement de l'année, les recettes de nos grandes Compagnies de chemins de fer sont en augmentation de 43 180,000 fr. Il est supposable que jusqu'à la fin de l'Exposition, et surtout en septembre, on aura chaque semaine de nouvelles augmentations à relever. Les Compagnies recueillent actuellement le fruit des développements de matériel auxquels elles se sont livrées, et ce serait à tort qu'on appréhenderait que cet excédent matériel ne soit pas assez largement utilisé plus tard, étant donnée la progression du trafic à laquelle on a assisté, en temps normal, depuis la réduction des tarifs de grande vitesse, il y a sept ans.

Le marché des chemins de fer espagnols a fait quelques progrès, à la suite de la nouvelle que le Gouvernement espagnol aurait reconnu l'impossibilité d'exploiter par lui-même les chemins de fer de la Péninsule, lorsque les concessions des Compagnies expireront; et il aurait décidé, en principe, d'accorder à ces dernières une prorogation de leurs concessions. Or, on se rappelle qu'elles ont souvent demandé cette prorogation, qui leur aurait permis de répartir sur un plus grand nombre d'années leurs amortissements et qu'elles n'ont jamais pu obtenir satisfaction. Le grand point serait de savoir quelles conditions le Gouvernement espagnol mettra à cette mesure et s'il ne se montrera pas trop exigeant. On peut mettre en doute, en effet, qu'il consente un pareil avantage aux Compagnies sans leur demander une compensation.

Nous constatons la bonne tenue du *Rio-Tinto.* La *Compagnie Internationale des Wagons-Lits* résiste aux ventes du découvert.

Les valeurs de tramways sont négligées.

Le gérant : Paul LAGRUE.

Arcis-sur-Aube. — Imp. LÉON FRÉMONT.

Histoire de Sindbad le Marin[1]

LORSQUE FUT LA DEUX CENT
QUATRE-VINGT-DIZIÈME NUIT

Schahrazade dit au roi Schahriar :

Il est parvenu jusqu'à moi qu'il y avait, au temps du khalifat Haroun Al-Rachid, dans la ville Baghdad, un homme appelé Sindbad le Portefaix. C'était un homme pauvre de condition et qui avait coutume, pour gagner sa vie, de porter des charges sur sa tête. Il lui arriva, un jour d'entre les jours, de porter une charge fort lourde ; et ce jour-là précisément était excessif de chaleur : aussi le portefaix se fatigua beaucoup de cette charge-là, et transpira. La chaleur était devenue intolérable, quand enfin le portefaix passa devant la porte d'une maison qui devait appartenir à quelque riche marchand, à en juger par le sol qui, tout autour, était bien balayé et arrosé d'eau de roses. Là soufflait une brise fort agréable ; et il y avait, près de la porte, un large banc où s'asseoir. Aussi le portefaix Sindbad, pour se reposer et respirer le bon air, déposa sa charge sur le banc en question, et sentit aussitôt une brise qui de cette porte-là s'en venait jusqu'à lui, pure et mêlée d'une délicieuse odeur ; aussi se délecta-t-il à tout cela, et vint-il s'asseoir à l'extrémité du banc. Alors il perçut un concert d'instruments divers et de luths qui accompagnaient des voix ravissantes chantant des chansons en une langue savante : et il perçut aussi des voix d'oiseaux chanteurs qui glorifiaient Allah Très-Haut sur des modes charmeurs ; il distingua, entre autres, la voix des tourterelles, des rossignols, des merles, des bulbuls, des pigeons à collier et des perdrix apprivoisées. Alors il s'émerveilla en son âme et, à cause du plaisir énorme qu'il ressentait, il passa la tête par l'ouverture de la porte et vit, au fond, un jardin immense où se pressaient de jeunes serviteurs, et des esclaves, et des domestiques, et des gens de toute qualité, et il y avait là des choses qu'on ne pouvait trouver que chez les rois et les sultans.

Après cela, bouffa sur lui une bouffée d'odeurs de mets certainement admirables et délicieux, bouffée où se mêlaient toutes sortes de fumets exquis de toutes les diverses victuailles et boissons de bonne qualité. Alors il ne put s'empêcher de soupirer ; et il tourna les yeux vers le ciel et s'écria : « Gloire à Toi, Seigneur Créateur, ô Donateur ! Tu fais tes donations à qui te plaît, sans calcul ! O mon Dieu ! si je crie vers toi, ce n'est point pour te demander compte de tes actes ou pour te questionner sur ta justice et ta volonté, car la créature n'a point à interroger son maître tout-puissant ! Mais, simplement, je constate. Gloire à

(1) *Sindbad*, mot consacré par l'usage en France, au lieu de *Sindabad*, prononciation arabe.

toi ! Tu enrichis ou tu appauvris, tu élèves ou tu abaisses, selon tes désirs, et c'est toujours logique, bien que nous ne puissions comprendre ! Ainsi voilà le maître de cette riche maison... Il est aux extrêmes limites de la félicité ! Il est dans les délices de ces odeurs charmantes, de ces fumets agréables, de ces mets savoureux, de ces boissons supérieurement délicieuses ! Il est heureux et dispos et bien content, alors que d'autres, moi par exemple, sont aux limites extrêmes de la fatigue et de la misère ! »

Puis le portefaix appuya sa main contre sa joue et, de toute sa voix chanta ces vers, qu'il improvisait à mesure :

« *Souvent un malheureux sans gîte se réveille à l'ombre d'un palais créé par son destin. Moi, je me réveille, hélas ! chaque matin plus misérable que la veille !*

Mon infortune augmente encore d'instant en instant avec le faix chargeant mon dos qui se fatigue, tandis qu'au sein des biens que le sort leur prodigue, d'autres sont heureux et contents !

Le destin chargea-t-il jamais le dos d'un homme d'une charge pareille à celle qui me pèse sur le dos ?... Pourtant d'autres, gorgés d'honneurs et de repos, ne sont que mes pareils en somme

Ils ne sont que pareils à moi, mais c'est en vain : le sort entre eux et moi mit quelque différence, puisque je leur ressemble autant qu'amer et rance le vinaigre ressemble au vin.

Mais si je n'ai jamais joui de ta largesse, ô Seigneur, ne crois point que je t'accuse en rien ! Tu es grand, magnanime et juste ! Et je sais bien que tu jugeas avec sagesse ! »

Lorsque Sindbad le Portefaix eut fini de chanter ces vers, il se leva et voulut remettre la charge sur sa tête et continuer sa route, quand de la porte du palais sortit et s'avança vers lui un petit esclave au visage gentil, aux jolies formes ténues, aux vêtements fort beaux, qui vint le prendre doucement par la main en lui disant : « Entre parler à mon maître, car il désire te voir. » Le portefaix, fort intimidé, essaya bien de trouver quelque excuse qui pût le dispenser de suivre le jeune esclave, mais en vain. Il a donc déposé sa charge chez le portier, dans le vestibule, et il pénétra avec l'enfant à l'intérieur de la demeure.

Il vit une maison splendide, pleine de gens graves et respectueux, au centre de laquelle s'ouvrait une grande salle où il fut introduit. Il y remarqua une assemblée nombreuse composée de personnages à l'air honorable et de convives fort notables. Il y remarqua aussi des fleurs de toutes les sortes, des parfums de toutes les espèces, des confitures sèches de toutes les qualités, des sucreries, des pâtes d'amandes, des fruits merveilleux, et une quantité prodigieuse de plateaux chargés d'agneaux rôtis et de mets somptueux, et d'autres plateaux chargés de boissons extraites du jus des raisins. Il y remarqua aussi des instruments d'harmonie que tenaient sur leurs genoux de

belles esclaves assises en bon ordre, chacune selon le rang qui lui était assigné.

Au centre de la salle, le portefaix aperçut, au milieu des autres convives, un homme au visage imposant et digne, dont la barbe était blanchie par les ans, dont les traits étaient fort beaux et très agréables à regarder, et dont toute la physionomie était empreinte de gravité, de bonté, de noblesse et de grandeur.

A la vue de tout cela, le portefaix Sindbad...

— A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et se tut discrètement.

MAIS LORSQUE FUT LA DEUX CENT QUATRE-VINGT-ONZÈME NUIT

Elle dit :

A la vue de tout cela le portefaix Sindbad resta interdit et se dit en lui-même : « Par Allah ! cette demeure est quelque palais du pays des génies puissants ou la résidence d'un roi très grand ou d'un sultan ! » Puis il se hâta de prendre l'attitude que réclamaient la politesse et le savoir-vivre, fit ses souhaits de paix à tous les assistants, fit des vœux à leur intention, embrassa la terre entre leurs mains, et finit par se tenir debout la tête baissée avec respect et modestie.

Alors le maître du logis lui dit de s'approcher et l'invita à s'asseoir à ses côtés, puis, après lui avoir souhaité la bienvenue d'un ton fort aimable, il lui servit à manger, lui offrant ce qu'il y avait de plus délicat et de plus délicieux et de plus habilement apprêté parmi tous les mets qui couvraient les plateaux. Et Sindbad le Portefaix ne manqua de faire honneur à l'invitation, toutefois après avoir prononcé la formule invocatoire. Il mangea donc jusqu'à satiété ; puis il remercia Allah disant : « Louanges lui soient rendues en toute occasion ! » Après quoi, il se lava les mains et remercia tous les convives pour leur amabilité.

Alors seulement le maître, suivant les usages qui ne permettent de questionner l'hôte que lorsqu'on lui a servi à manger et à boire, dit au portefaix : « Sois ici le bienvenu, et mets-toi largement à ton aise ! Que ta journée soit bénie ! Mais, ô mon hôte, peux-tu me dire ton nom et ta profession ? » Il lui répondit : « O mon maître, je m'appelle Sindbad le Portefaix, et ma profession consiste à porter sur ma tête des charges, moyennant salaire. » Le maître du lieu sourit et lui dit : « Sache, ô portefaix, que ton nom est comme mon nom, car je m'appelle Sindbad le Marin ! »

Puis il continua : « Sache aussi, ô portefaix, que, si je t'ai prié de venir ici, c'est pour t'entendre répéter les belles strophes que tu chantais quand tu étais assis dehors sur le banc ! »

A ces paroles, le portefaix devint fort confus et dit : « Par Allah sur toi ! ne me blâme pas trop pour cette action inconsidérée ; car les peines, les fatigues et la misère qui ne laisse rien dans la main appren

nent à l'homme l'impolitesse, la sottise et l'insolence ! » Mais Sindbad le Marin dit à Sindbad le Portefaix : « N'aie aucune honte de ce que tu as chanté et sois ici sans gêne, car désormais tu es mon frère. Seulement hâte-toi, je t'en prie, de me chanter ces strophes que j'ai entendues et qui m'ont émerveillé ! » Alors le portefaix chanta les strophes en question, qui ravirent à l'extrême Sindbad le Marin.

Aussi, les strophes finies, Sindbad le Marin se tourna vers Sindbad le Portefaix et lui dit : « O portefaix, sache que j'ai une histoire, moi aussi, qui est étonnante et que je me réserve de te raconter à mon tour. Je te dirai ainsi toutes les aventures qui me sont arrivées et toutes les épreuves que j'ai subies avant de parvenir à cette félicité et d'habiter ce palais. Et tu verras alors au prix de quels terribles et étranges travaux, au prix de quelles calamités, de quels maux et de quels malheurs initiaux j'ai acquis ces richesses au milieu desquelles tu me vois vivre dans ma vieillesse. Car tu ignores sans doute les sept voyages extraordinaires que j'ai accomplis, et comment chacun de ces voyages est à lui seul une chose si prodigieuse que d'y penser seulement on reste interdit et à la limite de toutes les stupéfactions. Mais tout ce que je vais te raconter, à toi et à tous mes honorables invités, ne m'est en somme arrivé que parce que l'avait ainsi d'avance fixé la destinée, et que toute chose écrite doit courir sans qu'on puisse l'éviter ou la fuir !

LA PREMIÈRE HISTOIRE DES HISTOIRES DE SINDBAD LE MARIN, ET C'EST LE PREMIER VOYAGE

Sachez, ô vous tous, seigneurs, ô très illustres, et toi honorable portefaix qui t'appelles, comme moi, Sindbad, que j'avais un père marchand qui était des grands d'entre les gens et les marchands. Chez lui il y avait de nombreuses richesses dont il faisait usage sans cesse pour distribuer aux pauvres des largesses, pourtant avec sagesse, car à sa mort il me laissa en héritage, alors que j'étais encore en bas âge, beaucoup de biens, de terres et de villages.

Lorsque j'eus atteint l'âge d'homme, je mis la main sur tout cela, et je me plus à manger des mets extraordinaires et à boire des boissons extraordinaires, à fréquenter les jeunes gens et à faire le beau avec des habits excessivement chers, et à cultiver les amis et les camarades. De la sorte, je finis par être convaincu que cela devait durer toujours pour mon plus grand avantage. Et je continuai à vivre ainsi un long espace de temps, jusqu'à ce qu'un jour, revenu de mon égarement et retourné à ma raison, j'eusse constaté que mes richesses étaient dissipées, ma condition changée et mes biens en allés. Alors, réveillé tout à fait de mon inaction, je me vis en proie à la peur et à l'ahurissement d'arriver un jour à la vieillesse dans le dénûment. Alors aussi me vinrent à la mémoire ces paroles que mon défunt père se plaisait à répéter, paroles de notre maître Soleimân ben-Da-

oud (sur eux deux la prière et la paix !) : *Il y a trois choses préférables à trois autres : le jour de la mort est moins fâcheux que le jour de la naissance, un chien vivant vaut mieux qu'un lion mort, et le tombeau est préférable à la pauvreté!*

A ces pensées, je me levai à l'heure et à l'instant; je ramassai ce qui me restait en meubles et vêtements, et je le vendis sans tarder à l'encan avec les débris de ce qui était sous ma main en biens, propriétés et arpents. De la sorte je réunis la somme de trois mille drachmes...

—A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et, discrète, se tut.

MAIS LORSQUE FUT LA DEUX CENT QUATRE-VINGT-DOUZIÈME NUIT

Elle dit :

...Je réunis de la sorte la somme de trois mille drachmes, et aussitôt il me vint à l'esprit de voyager vers les contrées et les pays des hommes, car je me souvins des paroles du poète, qui a dit :

Les peines font la gloire acquise encore plus belle! La gloire des humains est la fille immortelle de bien des longues nuits qui passent sans sommeil!

Celui qui veut trouver le trésor sans pareil des perles de la mer, blanches, grises ou roses, se fait plongeur avant d'atteindre aux belles choses.

Il suivrait l'impossible espoir jusqu'à sa mort, celui-là qui voudrait la gloire sans effort!

Aussi, sans plus différer, je courus au souk, où je pris soin de faire emplette de marchandises diverses et de pacotilles de toutes sortes. Je transportai immédiatement le tout à bord d'un navire où se trouvaient déjà d'autres marchands prêts au départ, et, mon âme habituée maintenant à l'idée de la mer, je vis le navire s'éloigner de Baghdad et descendre le fleuve jusqu'à Bassra, sur la mer.

De Bassra le navire fit voile vers la haute mer et alors, durant des jours et des nuits, nous naviguâmes en atteignant des îles et des îles et une mer après une autre mer et une terre après une autre terre! Et à chaque endroit où nous descendions, nous vendions des marchandises pour en acheter d'autres et nous faisions des trocs et des échanges fort avantageux.

Un jour, que nous naviguions depuis plusieurs jours sans voir de terre nous vîmes émerger de la mer une île qui nous sembla, par sa végétation, quelque merveilleux jardin d'entre les jardins d'Eden. Aussi, le capitaine du navire voulut bien atterrir et, une fois l'ancre jetée et l'échelle abaissée, nous laisser débarquer.

Nous descendîmes, nous tous, les marchands, emportant avec nous tout ce qui était nécessaire en vivres et ustensiles de cuisine,

Quelques-uns se chargèrent d'allumer le feu et de préparer la nourriture et de laver le linge, tandis que d'autres se contentèrent de se promener, de se divertir et de se reposer des fatigues de la mer. Moi, je fus du nombre de ceux qui préférèrent se promener et jouir des beautés de la végétation dont ces côtes étaient couvertes, tout en n'oubliant pas de manger et de boire.

Pendant que nous nous délassions de la sorte, nous sentîmes tout à coup l'île trembler dans toute sa masse et nous donner une secousse si rude que nous fûmes projetés à quelques pieds au-dessus du sol. Et, au même moment, nous vîmes apparaître à l'avant du navire le capitaine qui, d'une voix terrible et avec des gestes effrayants, nous cria : « O passagers, sauvez-vous ! Hâtez-vous ! Remontez vite à bord ! Lâchez tout ! Abandonnez vos effets à terre et sauvez vos âmes ! Fuyez l'abîme qui vous attend ! Courez vite ! Car l'île sur laquelle vous vous trouvez n'est point une île ! C'est une baleine gigantesque ! Elle a élu domicile au milieu de cette mer, depuis les temps de l'antiquité ; et les arbres ont poussé sur son dos grâce au sable marin ! Vous l'avez réveillée de son sommeil ! Vous avez troublé son repos et dérangé ses sensations en allumant du feu sur son dos ! Et la voici qui bouge ! Sauvez-vous, ou elle va s'enfoncer dans la mer qui vous engloutira sans retour ! Sauvez-vous ! Lâchez tout ! Je m'en vais ! »

A ces paroles du capitaine, les passagers épouvantés lâchèrent là leurs effets, vêtements, ustensiles et fourneaux et prirent leur course vers le navire qui déjà levait l'ancre. Quelques-uns purent l'atteindre juste à temps ; les autres ne le purent pas. Car la baleine était déjà en mouvement et, après quelques sauts effrayants, s'enfonçait dans la mer avec tous ceux qui se trouvaient sur son dos, et les flots qui se choquaient et s'entrechoquaient se refermaient sur elle et sur eux à tout jamais.

Or, moi, je fus du nombre de ceux qui furent abandonnés sur cette baleine-là et furent noyés !

Mais Allah Très Haut me sauvegarda et me délivra de la noyade en me mettant sous la main une pièce de bois creuse, sorte de grand baquet qu'avaient apporté les passagers pour y laver leur linge. Je m'y cramponnai d'abord, puis je réussis à me mettre dessus à califourchon, grâce aux efforts extraordinaires dont me rendirent capable le danger et la cherté de mon âme qui m'était précieuse. Alors je me mis à battre l'eau avec mes pieds comme avec des avirons, tandis que les vagues se jouaient de moi et me faisaient chavirer tantôt à droite et tantôt à gauche !

Quant au capitaine, il s'était hâté de s'éloigner, toutes voiles au vent, avec ceux qui avaient pu se sauver, sans plus s'occuper de ceux qui surnageaient encore. Ceux-ci ne tardèrent pas à périr, tandis que moi je ramais de mes pieds, en y mettant toutes mes forces, pour essayer d'atteindre le navire que je suivis ainsi de l'œil jusqu'à ce

qu'il eût disparu à ma vue, et que sur la mer la nuit tombât, m'apportant la certitude de ma perte et de mon abandon.

Je demeurai ainsi à lutter contre l'abîme durant une nuit et un jour entier. Je fus enfin entraîné par le vent et par les courants jusqu'aux bords d'une île escarpée couverte de plantes grimpantes qui descendaient le long des falaises et trempaient dans la mer. Je m'accrochai à ces branchages et réussis, m'aidant des pieds et des mains, à grimper jusqu'au haut de la falaise.

Alors, échappé de la sorte à une perdition si certaine, je songeai à m'examiner le corps, et je vis les meurtrissures qui le couvraient et le gonflement de mes pieds et les traces des morsures faites par les poissons qui s'étaient rempli le ventre de mes extrémités. Pourtant, je ne ressentais aucune douleur, tant j'étais insensibilisé par la fatigue et le danger couru. Je me jetai donc sur le sol de l'île à plat ventre comme un cadavre, et m'évanouis, noyé dans un abrutissement total.

Je restai dans cet état jusqu'au second jour et ne me réveillai que grâce au soleil qui tombait sur moi à pic. Je voulus me lever, mais mes pieds gonflés et endoloris me refusèrent leur secours, et je retombai sur le sol. Alors, bien attristé de l'état où je me trouvais réduit, je me mis à me traîner, tantôt en rampant sur les pieds et les mains, tantôt en marchant sur les genoux, à la recherche de quelque chose dont me nourrir. Je finis enfin par arriver au milieu d'une plaine couverte d'arbres fruitiers et arrosée par des sources à l'eau pure et excellente. Et je me reposai là durant plusieurs jours, mangeant des fruits et buvant aux sources. Aussi, mon âme ne tarda pas à se revivifier et à ranimer mon corps engourdi qui put se mouvoir plus aisément et recouvrer l'usage de ses membres, pas tout à fait cependant, car, pour marcher, je fus obligé de me confectionner une paire de béquilles dont me soutenir encore. De la sorte, je pus me promener lentement entre les arbres en rêvant et en mangeant des fruits, et passai de longs moments à admirer ce pays et à m'extasier devant l'œuvre du Tout-Puissant.

Un jour que je me promenais sur le rivage, je vis quelque chose au loin m'apparaître que je crus être une bête sauvage ou quelque monstre d'entre les monstres de la mer. Ce quelque chose m'intrigua si fort que, malgré les sentiments divers qui s'agitaient en moi, je m'en approchai, tantôt en avançant et tantôt en reculant. Et je finis par voir que c'était une cavale merveilleuse, attachée à un piquet. Elle était si belle, que je voulus m'en approcher encore pour la voir de tout près, quand soudain un cri épouvantable me terrifia et me figea sur place, alors que je ne souhaitais plus que fuir au plus vite ; et, au même instant, de dessous terre, un homme sortit qui, à grands pas, s'avança sur moi et me cria : « Qui es-tu ? Et d'où viens-tu ? Et quel est le motif qui t'a poussé à t'aventurer jusqu'ici ? »

Je répondis : « O mon maître, sache que je suis un homme étranger et que j'étais à bord d'un navire quand je me noyai avec divers au-

tres passagers. Mais Allah me gratifia d'un baquet en bois que j'enfourchai et qui me soutint jusqu'à ce que je fusse jeté sur cette côte par les vagues ! »

Lorsqu'il eut entendu mes paroles, il me prit la main et me dit : « Suis-moi ! » Et je le suivis. Alors il me fit descendre dans une caverne souterraine, et me fit entrer dans une grande salle où il me fit asseoir à la place d'honneur, et il m'apporta quelque chose à manger, car j'avais faim. Moi, je mangeai jusqu'à ce que je fusse rassasié et en eusse assez et que mon âme se fût apaisée. Alors il m'interrogea sur mon aventure et je la lui racontai depuis le commencement jusqu'à la fin ; et elle l'étonna prodigieusement. Puis j'ajoutai : « Par Allah sur toi, ô mon maître, ne me blâme pas trop de ce que je vais te demander ! Moi je viens de te raconter la vérité sur mon aventure, et je souhaite maintenant savoir qui tu es et le motif de ton séjour dans cette salle de souterrain et la cause qui t'a fait attacher cette jument toute seule sur le rivage de la mer ! »

Il me dit : « Sache que dans cette île nous sommes plusieurs qui, postés à des endroits différents...

— A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et se tut discrètement.

MAIS LORSQUE FUT LA DEUX CENT QUATRE-VINGT-TREIZIÈME NUIT

Elle dit :

» ...Sache donc que dans cette île nous sommes plusieurs qui, postés à des endroits différents, servons à garder les chevaux du roi Mihrajân ! Tous les mois, à la nouvelle lune, chacun de nous amène ici une cavale de race, encore vierge, l'attache sur le rivage et se hâte de descendre se cacher dans la grotte souterraine. Alors, attiré par l'odeur de la femelle, sort de l'eau un cheval des chevaux marins qui regarde de droite et de gauche et qui, ne voyant personne, fond sur la cavale et la couvre. Puis, lorsqu'il a fini sa chose avec elle, il descend de sur son dos et essaie de l'emmener avec lui. Mais elle, attachée au piquet, ne peut le suivre ; alors il crie hautement et lui donne des coups avec la tête et les pieds, et il crie de plus en plus fort. Alors nous, nous l'entendons et nous comprenons qu'il a fini de la couvrir ; aussitôt nous sortons de tous les côtés et nous courons à lui en lançant de grands cris qui l'effraient et l'obligent à rentrer dans la mer ! Quant à la cavale, elle devient enceinte et enfante un poulain ou une pouliche qui vaut tout un trésor et qui ne peut avoir son semblable sur toute la surface de la terre. Et justement c'est aujourd'hui que viendra le cheval marin. Et moi, je te promets, une fois cette chose finie, de t'emmener avec moi et de te présenter à notre roi Mihrajân et de te faire connaître notre pays. Bénis donc Allah qui t'a fait me rencontrer, car sans moi tu mourrais de tristesse dans cette solitude sans jamais plus revoir les tiens et ton pays, et sans que personne sache ce que tu es devenu ! »

A ces paroles, je remerciai beaucoup le gardien de la cavale et continuai à m'entretenir avec lui, quand soudain le cheval marin sortit de l'eau, fonça sur la cavale et la couvrit. Et quand il eut terminé ce qu'il avait à terminer, il descendit de dessus elle et voulut l'emmener ; or elle ne pouvait se détacher du piquet et elle ruait et hennissait. Mais le gardien de la cavale se précipita hors de la caverne, appela ses compagnons à grands cris et tous, munis de glaives, de lances et de boucliers, s'élancèrent sur le cheval marin qui, pris de peur, lâcha prise et alla tel qu'un buffle se replonger dans la mer et disparut sous les eaux.

Alors tous les autres gardiens, chacun avec sa cavale, se groupèrent autour de moi et me firent mille amabilités et, après m'avoir encore offert à manger et avoir mangé avec moi, m'offrirent une bonne monture et, sur l'invitation du premier gardien, me proposèrent de les accompagner auprès du roi, leur maître. Moi, j'acceptai sur l'heure ; et nous partîmes tous ensemble.

Lorsque nous arrivâmes dans la ville, mes compagnons me précédèrent et allèrent mettre leur maître au courant de ce qui m'était arrivé. Après quoi ils revinrent me chercher et me menèrent au palais ; et, sur la permission qui me fut accordée, j'entrai dans la salle du trône et vins me présenter entre les mains du roi Mihrajân, auquel je fis mon souhait de paix.

Le roi me rendit mon souhait de paix, me dit des paroles de bienvenue et voulut entendre de ma bouche le récit de mon aventure. J'obéis aussitôt et lui racontai tout ce qui m'était arrivé, sans omettre un détail.

A cette histoire, le roi Mihrajân fut émerveillé et me dit : « Mon fils, par Allah ! n'était ta chance d'avoir une vie longue, tu aurais déjà certainement succombé à l'heure qu'il est à tant d'épreuves et de malheurs. Mais louange à Allah pour ta délivrance ! » Il me dit encore beaucoup d'autres paroles bienveillantes, voulut m'admettre désormais dans son intimité ; et, pour me donner une preuve de son bon vouloir à mon égard et de son estime pour mes connaissances maritimes, il me nomma sur le champ directeur des ports et rades de son île, et greffier des arrivages et départs de tous les navires.

Mes nouvelles fonctions ne m'empêchèrent pas de me rendre tous les jours au palais faire mes souhaits au roi, qui s'habitua tellement à moi qu'il me préféra à tous ses intimes et me le prouva par des présents sans nombre et des largesses étonnantes, et cela tous les jours. Aussi j'eus une telle influence sur lui, que toutes les requêtes et toutes les affaires du royaume passaient par mon entremise, pour le bien général des habitants.

Mais tous ces soins ne me faisaient point oublier mon pays ni perdre l'espoir d'y retourner. Aussi je ne manquais jamais d'interroger tous les voyageurs qui arrivaient dans l'île et tous les marins, en leur demandant s'ils connaissaient Baghdad et de quel côté elle était située. Mais nul ne pouvait me répondre à ce sujet ; et tous me disaient

n'avoir jamais entendu parler de cette ville ni appris l'endroit où elle était. Et ma peine augmentait de plus en plus de me voir ainsi condamné à vivre en pays étranger, et ma perplexité était à ses limites de voir les gens ne pas même se douter de l'existence de ma ville et ignorer le chemin qui y conduisait.

Durant mon séjour dans cette île, j'eus l'occasion de voir des choses étonnantes, dont celles-ci entre mille.

Un jour que je m'étais rendu, selon mon habitude, auprès du roi Mihrajân, je fis là la connaissance de personnages indiens qui, après les salams de part et d'autre, voulurent bien se prêter à mes questions et m'apprirent que dans le pays de l'Inde il y avait un grand nombre de castes, dont les deux principales étaient la caste des kchatryas, composée d'hommes nobles et justes qui ne commettaient jamais d'exactions ou d'actes répréhensibles, et la caste des brahmes, qui étaient des hommes purs ne buvant jamais de vin et amis de la joie, de la douceur des manières, des chevaux, du faste et de la beauté. Ce sont ces Indiens savants qui m'apprirent également que les castes principales se divisaient en soixante-douze autres castes qui n'avaient aucun rapport l'une avec l'autre. Cela m'étonna à la limite de l'étonnement.

Dans cette île-là, j'eus également l'occasion de visiter une terre appartenant au roi Mihrajân, et qu'on appelait Cabil. On y entendait toutes les nuits résonner les timbales et les tambours. Et j'ai pu constater que les habitants étaient très forts en syllogismes et fertiles en belles pensées. D'ailleurs leur réputation était déjà faite à ce sujet auprès des voyageurs et des marchands.

Dans ces mers lointaines, j'ai vu un jour un poisson long de cent coudées et d'autres poissons dont le visage ressemblait au visage des hiboux.

En vérité, ô mes maîtres, j'ai vu encore des choses bien extraordinaires et des prodiges stupéfiants dont le récit m'entraînerait trop loin. Il me suffira d'ajouter que je demeurai encore dans cette île le temps nécessaire pour apprendre beaucoup de choses et m'enrichir par divers échanges, ventes et achats.

Un jour, j'étais, selon mon habitude, debout sur le rivage, dans l'exercice de mes fonctions, et j'étais, comme toujours, appuyé sur ma béquille, quand je vis entrer dans la rade un grand navire rempli de marchands. J'attendis que le navire eût jeté l'ancre solidement et abaissé son échelle, pour monter à bord et aller trouver le capitaine afin d'inscrire sa cargaison. Devant moi, les matelots débarquèrent tout le chargement, que je notais au fur et à mesure; et lorsqu'ils eurent terminé leur travail, je demandai au capitaine : « Y a-t-il encore quelque chose dans ton navire? » Il me répondit : « O mon maître, il y a bien encore quelques marchandises au fond du ventre du navire, mais elles ne sont là qu'en dépôt seulement, car leur propriétaire, qui était avec nous en voyage, il y a longtemps de cela, s'est perdu en se noyant. Et nous voudrions bien maintenant vendre

ces marchandises-là et en rapporter le prix aux parents du défunt à Baghdad, la demeure de paix ! »

Alors moi, ému à l'extrême limite de l'émotion, je m'écriai : « Et comment s'appelait-il ce marchand, ô capitaine? » Il me répondit : « Sindbad le Marin! »

A ces mots, je regardai plus attentivement le capitaine, et je reconnus en lui le maître du navire qui avait été obligé de nous abandonner sur la baleine. Et de toute ma voix je m'écriai : « Je suis Sindbad le Marin! »

Puis je continuai : « Lorsque la baleine se fut mouvementée sous l'action du feu allumé sur son dos, je fus de ceux-là qui ne purent gagner ton navire et se noyèrent. Mais je fus sauvé grâce au baquet en bois qu'avaient transporté les marchands pour y laver leur linge. Je me mis, en effet, à califourchon sur ce baquet-là, et je ramai des pieds comme avec des avirons. Et il arriva ce qui arriva, avec la permission de l'Ordonnateur! »

Et je racontai au capitaine comment j'avais pu me sauver, et à travers quelles vicissitudes j'étais parvenu aux hautes fonctions de scribe maritime auprès du roi Mihrajân.

Lorsque le capitaine eut entendu mes paroles, il s'écria : « Il n'y a de recours et de puissance qu'en Allah le Très-Haut, l'Omnipotent!...

— A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et se tut discrètement.

MAIS LORSQUE FUT LA DEUX CENT QUATRE-VINGT-QUATORZ ÈME NUIT

Elle dit :

» ... Il n'y a de recours et de puissance qu'en Allah le Très-Haut, l'Omnipotent! Il n'y a plus de conscience ni d'honnêteté chez aucune créature de ce monde! Comment oses-tu, ô scribe astucieux, prétendre être Sindbad le Marin, quand nous avons tous vu de nos yeux se noyer Sindbad avec tous les marchands! Quelle honte sur toi de mentir si impudemment! ».

Alors moi, je répondis : « Certes, ô capitaine, le mensonge est l'apanage des fourbes! Ecoute-moi donc, car je vais te donner les preuves que je suis bien Sindbad le noyé! » Et je racontai au capitaine divers incidents connus de moi seul et de lui, et qui étaient survenus durant cette maudite traversée-là. Alors le capitaine ne douta plus de mon identité et il appela les marchands passagers, et tous ensemble me félicitèrent pour ma délivrance et me dirent : « Par Allah! nous ne pouvions croire que tu aies pu te sauver de la noyade! Mais Allah t'a fait don d'une seconde vie! »

Après cela, le capitaine se hâta de me livrer mes marchandises, que je fis sur l'heure porter au souk, après toutefois m'être assuré que rien n'y manquait et que mon nom et mon cachet se trouvaient encore sur les ballots,

Une fois au souk, j'ouvris mes ballots et je vendis la plus grande partie de mes marchandises, avec des bénéfices de cent pour un, mais je pris soin de réserver quelques objets de prix que je me hâtai d'aller offrir en présent au roi Mihrajân.

Le roi, auquel je relatai l'arrivée du capitaine et du navire, fut extrêmement étonné de cette occurrence inattendue, et, comme il m'aimait beaucoup, il ne voulut pas être avec moi en reste d'amabilité, et me fit à son tour des cadeaux inestimables qui ne contribuèrent pas peu à m'enrichir tout à fait. Car je me hâtai de vendre tout cela et de réaliser ainsi une fortune considérable que je transportai à bord du navire même sur lequel j'avais entrepris mon voyage.

Cela fait, j'allai au palais prendre congé du roi Mihrajân et le remercier pour toutes ses générosités et sa protection. Il me donna congé en me disant des paroles fort touchantes, et ne me laissa partir qu'après m'avoir encore offert des présents somptueux et des objets de prix que je ne pus me décider à vendre, cette fois-là, et que d'ailleurs vous voyez devant vous dans cette salle, ô mes honorables invités! Je pris également soin d'emporter avec moi, pour toute cargaison, les parfums que vous sentez ici, le bois d'aloès, le camphre, l'encens et le sandal, produits de cette île du loin.

Je me hâtai alors de monter à bord, et le navire mit aussitôt à la voile, avec l'autorisation d'Allah. Aussi fûmes-nous favorisés par la fortune et aidés par le destin durant cette traversée qui dura des jours et des nuits, et enfin nous arrivâmes un matin, en bonne santé, en vue de Bassra, où nous ne nous arrêtâmes que fort peu de temps, pour remonter aussitôt le fleuve et rentrer enfin, l'âme en joie, dans la cité de paix, Baghdah, mon pays.

J'arrivai de la sorte, chargé de richesses et la main prête aux largesses, dans ma rue, et j'entrai dans ma maison, où je revis ma famille et mes amis, tous en bonne santé. Et je me hâtai d'acheter des esclaves en grande quantité, de l'un et de l'autre sexes, des mamalik, de belles femmes secrètes, des nègres et des terres et des maisons et des propriétés, plus que je n'en avais jamais eu à la mort de mon père.

J'oubliai, dans cette vie nouvelle, les vicissitudes passées, les peines et les dangers éprouvés, la tristesse de l'exil, les maux et les fatigues du voyage. J'eus des amis nombreux et délicieux, et je vécus, dans une vie pleine d'agrément et de plaisirs et exempte de soucis et de tracas, pendant un très long espace de temps, en jouissant de toute mon âme de ce qui me plaisait et en mangeant des mets admirables et en buvant des boissons précieuses.

Et tel est le premier de mes voyages!

Mais demain, si Allah veut, je vous raconterai, ô mes invités, le second des sept voyages que j'ai entrepris, et qui est bien plus extraordinaire que le premier! ».

Puis Sindbad le Marin se tourna vers Sindbad le Portefaix et le pria

à dîner avec lui. Puis, après l'avoir traité avec beaucoup d'égards et d'affabilité, lui fit donner mille pièces d'or et, avant de le quitter, l'invita à revenir le lendemain, en lui disant : « Tu seras pour moi une réjouissance par ton urbanité et un délice par tes bonnes manières! » Et Sindbad le Portefaix répondit : « Sur ma tête et sur mon œil! J'obéis avec respect! Et que soit continuelle la joie dans ta maison, ô mon maître! »

Alors il sortit de là, après avoir encore remercié et pris avec lui le cadeau qu'il venait de recevoir, et s'en retourna chez lui en s'émerveillant à la limite de l'émerveillement et songea toute la nuit à ce qu'il venait d'entendre et d'éprouver.

Aussi, à peine matin, il se hâta de retourner à la maison de Sindbad le Marin...

— A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et se tut discrètement

MAIS LORSQUE FUT LA DEUX CENT QUATRE-VINGT-QUINZIÈME NUIT

Elle dit :

... il se hâta de retourner à la maison de Sindbad le Marin, qui le reçut d'un air affable et lui dit : « Qu'ici l'amitié te soit chose facile! Et que l'aisance soit avec toi! » Et le portefaix voulut lui baiser la main, et comme Sindbad ne voulait pas y consentir, il lui dit : « Qu'Allah blanchisse tes jours et consolide sur toi ses bienfaits! » Et, comme les autres invités étaient déjà arrivés, on commença par s'asseoir en rond autour de la nappe tendue où jutaient les agneaux rôtis et se doraient les poulets, au milieu des farces délicieuses et des pâtes aux pistaches, aux noix et aux raisins! Et l'on mangea, et l'on but, et l'on se divertit et l'on se charma l'esprit et l'ouïe en écoutant chanter les instruments sous les doigts expérimentés des joueurs.

Lorsqu'on eut fini, Sindbad parla en ces termes :

LA SECONDE HISTOIRE DES HISTOIRES DE SINDBAD LE MARIN, ET C'EST LE SECOND VOYAGE

« Je me trouvais en vérité dans la plus savoureuse vie quand, un jour d'entre les jours, se présenta à mon esprit l'idée du voyage vers les contrées des hommes: et mon âme ressentit vivement l'envie d'aller se promener et se réjouir par la vue des terres et des îles et regarder avec curiosité les choses inconnues, sans toutefois perdre de vue la vente et l'achat dans les divers pays.

Je m'arrêtai résolument à ce projet et m'apprêtai aussitôt à l'exécuter. Je me rendis au souk où, moyennant une très forte somme d'argent, j'achetai des marchandises propres au trafic que j'avais en vue ; je les mis en ballots solides et les transportai au bord

de l'eau, où je ne tardai pas à découvrir un navire bel et neuf, gréé de voiles de bonne qualité, et plein de matelots et d'un ensemble imposant de machineries de toutes formes. Sa vue m'inspira confiance et j'y transportai aussitôt mes ballots, comme le faisaient divers autres marchands qui m'étaient connus et avec lesquels je n'étais pas fâché de faire le voyage.

Nous partîmes le même jour, et nous eûmes une excellente navigation. Nous voyageâmes d'île en île et de mer en mer pendant des jours et des nuits, et à chaque escale nous nous rendions auprès des marchands de l'endroit et des notables et des vendeurs et des acheteurs, et nous vendions et nous achetions et nous faisions des trocs à notre avantage. Et nous continuâmes à naviguer de la sorte, et nous touchâmes, guidés par la destinée, à une île fort belle, couverte de grands arbres, abondante en fruits, riche en fleurs, habitée par le chant des oiseaux, arrosée par des eaux pures, mais absolument vierge de toute habitation et de tout être vivant.

Le capitaine voulut bien se prêter à notre désir et s'arrêter là quelques heures, et il jeta l'ancre à proximité de terre. Nous débarquâmes aussitôt et allâmes respirer le bon air dans les prairies ombragées par des arbres où s'ébattaient les oiseaux. Moi, muni de quelques provisions de bouche, j'allai m'asseoir près d'une source à l'eau limpide, abritée du soleil par les branches touffues, et je pris un plaisir extrême à manger un morceau et à boire à même cette eau délicieuse. Avec cela, une brise discrète jouait des accords en sourdine et invitait au repos parfait. Aussi je m'étendis sur le gazon et me laissai gagner par le sommeil, au milieu de la fraîcheur et des parfums de l'air.

Quand je me réveillai je ne vis plus aucun des passagers, et le navire était parti sans que personne se fût douté de mon absence. J'eus beau en effet regarder à droite, à gauche, devant ou derrière, je ne vis d'autre personne dans toute l'île que moi seul. Au loin, sur la mer, une voile s'éloignait et disparaissait bientôt à ma vue.

Alors moi, je fus plongé dans une stupeur qui n'avait point sa pareille et qui ne pouvait avoir d'augmentation ; et de douleur et de chagrin je sentis ma vésicule biliaire sur le point d'éclater dans mon foie. Car que pouvais-je bien devenir dans cette île déserte, moi qui avais laissé à bord du navire tous mes effets et tous mes biens ? Qu'allait-il encore m'arriver de désastreux dans cette solitude inconnue ? A ces pensées désolantes, je m'écriai : « Tout espoir est perdu pour toi, Sindbad le Marin ! Si la première fois tu as pu te tirer d'affaire grâce à des circonstances suscitées par la destinée heureuse, ne crois point que ce sera toujours la même chose, car, comme dit le proverbe, *se casse la gargoulette la seconde fois qu'on la jette !* »

Là-dessus, je me mis à pleurer, à gémir, puis à pousser des cris épouvantables jusqu'à ce que le désespoir se fût bien consolidé dans mon cœur. Alors je me frappai la tête de mes deux mains et je m'écriai encore : « Qu'avais-tu donc besoin, misérable, de voyager

encore, alors qu'à Baghdad tu vivais dans les délices? N'avais-tu pas des mets excellents, des liquides excellents et des habits excellents? Que manquait-il à ton bonheur? Ton premier voyage ne t'a-t-il donc été d'aucun fruit? » Alors je me jetai la face contre terre en pleurant déjà ma mort et disant : « Nous appartenons à Allah et vers lui nous devons retourner! » Et ce jour-là je faillis devenir fou.

Mais comme à la fin je voyais bien que tous mes regrets étaient inutiles et mon repentir fort tardif, je me résignai à ma destinée. Je me levai, debout sur mes jambes, et, après avoir erré quelque temps sans but, j'eus bien peur de quelque rencontre désagréable d'une bête sauvage ou d'un ennemi inconnu, et je grimpai au haut d'un arbre d'où je me mis à regarder plus attentivement à droite et à gauche; mais je ne pus distinguer rien autre chose que le ciel, la terre, la mer, les arbres, les oiseaux, les sables et les rochers. Toutefois, en observant un point de l'horizon avec plus d'attention, je crus apercevoir un fantôme blanc et gigantesque. Alors, attiré par la curiosité, je descendis de l'arbre; mais, retenu par la peur, je ne me dirigeai que fort lentement et avec beaucoup de circonspection de son côté. Lorsque je ne fus plus qu'à quelque distance de cette blancheur, je découvris que c'était un dôme immense, d'un blanc éblouissant, large de base et d'une grande hauteur. Je m'en approchai encore davantage et j'en fis tout le tour : mais je n'en découvris point la porte d'entrée, que je cherchais. Alors je voulus monter dessus; mais il était si lisse et si glissant que je n'eus ni l'adresse ni l'agilité ni la possibilité de m'y hisser. Je me contentai alors de le mesurer : je marquai sur le sable la trace de mon premier pas, et je refis le tour en comptant mes pas. Je trouvai de la sorte que la rondeur exacte en était de cent cinquante pas, plutôt plus que moins.

Comme je réfléchissais tout de même à la façon dont je devais m'y prendre pour trouver quelque porte d'entrée ou de sortie à ce dôme, je m'aperçus que soudain le soleil disparaissait et que le jour se changeait en une nuit noire. Je crus tout d'abord que c'était un gros nuage qui passait sur le soleil, bien que la chose fût impossible en plein été. Je levai donc la tête pour juger de ce nuage qui m'étonnait, et je vis un oiseau énorme aux ailes formidables qui volait devant l'œil du soleil, qu'il cachait ainsi en entier en répandant l'obscurité sur l'île.

Mon étonnement alors fut à ses bornes extrêmes, et je me rappelai ce que, du temps de ma jeunesse, des voyageurs et des marins m'avaient raconté au sujet d'un oiseau de grosseur extraordinaire appelé « rokh » qui se trouvait dans une île fort éloignée, et qui pouvait soulever un éléphant. Je conclus alors que celui que je voyais maintenant devait être le rokh, et que le dôme blanc, au pied duquel je me trouvais devait être un œuf d'entre les œufs de ce rokh-là! Mais j'avais à peine eu cette idée que l'oiseau s'abattait sur l'œuf et se posait dessus comme pour le couver. En effet, il étendit ses ailes immenses sur l'œuf, laissa ses deux pieds se poser à terre de chaque

côté, et s'endormit dessus ! (Béni soit Celui qui ne dort de toute l'éternité !)

Alors moi, qui m'étais aplati à plat ventre sur le sol et me trouvais juste au-dessous de l'un des pieds, qui me parut être plus gros qu'un vieux tronc d'arbre, je me relevai vivement, je défis l'étoffe de mon turban...

— A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et se tut discrètement.

MAIS LORSQUE FUT LA DEUX CENT QUATRE-VINGT-SEIZIÈME NUIT

Elle dit :

... Je me relevai vivement, je défis l'étoffe de mon turban, je la mis en double et la roulai de façon à en faire une grosse corde, je m'en entourai la taille solidement, et je finis par en enrouler les deux bouts autour de l'un des doigts de l'oiseau, en faisant un nœud à toute épreuve. Car je m'étais dit en mon âme : « Cet énorme oiseau-là finira bien par s'envoler et, de la sorte, me tirera de cette solitude et me transportera en quelque endroit où voir des êtres humains. En tout cas, le lieu où je serai déposé sera toujours préférable à cette île déserte dont je suis le seul habitant ! »

Tout cela ! Et malgré mes mouvements, l'oiseau ne s'apercevait pas pas plus de ma présence que si j'avais été quelque mouche sans importance ou quelque fourmi modeste en promenade !

Je restai en cet état toute la nuit, ne pouvant fermer l'œil dans la crainte que l'oiseau ne s'envolât et m'enlevât pendant mon sommeil. Mais il ne bougea pas jusqu'au lever du jour. Alors seulement il se leva de dessus son œuf, lança un cri effroyable et prit son vol en m'emportant. Il s'éleva et s'éleva si haut que je croyais déjà toucher à la voûte du ciel ; puis brusquement il descendit avec une telle rapidité que je ne sentais plus mon propre poids, et arriva avec moi sur le sol. Il se posa sur un endroit escarpé, alors que moi, sans attendre davantage, je me hâtais de délier mon turban, avec une terreur folle d'être de nouveau enlevé avant que j'eusse le temps de me libérer de mon attache. Mais je réussis à me détacher sans encombre et, après m'être secoué et avoir ramené ma robe sur moi, je m'éloignai vivement jusqu'à n'être plus à portée de l'oiseau que je vis bientôt s'élever de nouveau dans les airs. Il tenait cette fois dans ses serres un gros objet noir, qui n'était autre chose qu'un serpent de longueur inouïe et de forme détestable. Bientôt il disparut, se dirigeant dans son vol vers la mer.

Moi, ému extrêmement de ce qui venait de m'arriver, je jetai mes regards autour de moi, et je restai cloué sur place d'épouvante. Je me trouvais, en effet, transporté dans une vallée large et profonde, environnée de toutes parts de montagnes si hautes que, pour les mesurer du regard, je dus tellement relever la tête que mon turban roula derrière mon dos sur le sol. Elles étaient, en outre, si escarpées

qu'il était possible d'en faire l'ascension, et que je jugeai inutile toute tentative dans ce sens-là!

A cette constatation, ma désolation et mon désespoir furent sans bornes, et je m'écriai : « Ah! comme il aurait mieux valu pour moi ne point bouger de l'île déserte où je me trouvais, et qui était mille fois préférable à cette solitude désolée et sèche où il n'y a rien à manger ni à boire. Là-bas, du moins, il y avait des fruits plein les arbres et des sources à l'eau délicieuse ; mais ici, rien que des rochers hostiles et nus où mourir de faim et de soif! O ma calamité! Il n'y a de recours et de puissance qu'en Allah l'Omnipotent! Je n'échappe chaque fois à une catastrophe que pour tomber dans une autre pire et plus définitive! »

Je me levai tout de même de ma place et marchai par cette vallée pour la reconnaître un peu, et je constatai qu'elle était entièrement formée de roches de diamant. Partout, autour de moi, le sol était jonché de gros et de petits diamants détachés de la montagne et qui faisaient en certains endroits des tas de hauteur d'homme.

Je commençais déjà à prendre quelque intérêt à les regarder, quand un spectacle plus effroyable que toutes les horreurs déjà éprouvées me figea immobile de terreur. Au milieu des roches de diamant je vis circuler les gardiens, qui étaient des serpents noirs en quantité innombrable, plus gros et plus grands que des palmiers, et qui pouvaient certainement engloutir, chacun d'eux, un gros éléphant. En ce moment, ils commençaient à rentrer dans leurs antres, car pendant le jour ils se cachaient pour n'être pas enlevés par leur ennemi le rokh, et ils ne circulaient que la nuit.

Alors moi, avec des précautions infinies, j'essayai de m'éloigner de là, en regardant bien où poser mes pieds et en pensant en mon âme : « Voilà, pour avoir voulu abuser de la clémence du destin, ô Sindbad, homme à l'œil insatiable et toujours vide, ce que tu gagnes au change! » Et, en proie à toutes les terreurs accumulées, je continuai à circuler sans but à travers la vallée des diamants, en me reposant de temps en temps dans les endroits qui me paraissaient le plus à l'abri, et cela jusqu'à la tombée de la nuit.

Pendant tout ce temps, j'avais complètement oublié le manger et le boire, et je ne pensais qu'à me tirer de ce mauvais pas et à sauver mon âme des serpents. Je finis de la sorte par découvrir, tout proche de l'endroit où je m'étais laissé tomber, une grotte dont l'entrée était fort étroite, mais suffisante pour que je pusse la franchir. Je m'avançai donc et pénétrai dans la grotte en prenant soin d'en boucher l'entrée avec un rocher que je réussis à rouler jusque-là. Rassuré de la sorte, je m'avançai à l'intérieur et me mis à chercher l'endroit le plus commode pour y dormir en attendant le matin ; et je pensai : « Demain, dès le lever du jour, je sortirai pour voir ce que me réserve le destin! »

J'allais donc m'étendre, quand je m'aperçus que ce que tout d'abord

je prenais pour une grosse roche noire était un effroyable serpent enroulé en couvaison sur ses œufs. Alors ma chair ressentit toute l'horreur de ce spectacle et ma peau se recroquevilla comme une feuille desséchée et frissonna dans toute son étendue ; et je tombai sans connaissance sur le sol, où je restai étendu jusqu'au matin.

Alors, sentant que je n'avais pas encore été dévoré, j'eus la force de ramper jusqu'à l'entrée, de repousser le rocher et de me glisser au dehors, où j'arrivai comme ivre et sans pouvoir me soutenir sur mes jambes, tant j'étais épuisé par le manque de sommeil et de nourriture et par cette terreur sans répit.

Je regardai autour de moi et soudain, à quelques pas de mon nez, je vis tomber un gros quartier de viande qui vint s'aplatir avec fracas sur le sol. D'abord saisi, je sursautai, puis je levai les yeux pour voir celui qui voulait ainsi m'assommer : mais je ne vis personne. Alors je me souvins d'une histoire entendue jadis de la bouche des marchands voyageurs et des explorateurs de la montagne des diamants, où il était raconté que les chercheurs de diamants, ne pouvant descendre dans cette vallée inaccessible, avaient recours à un moyen curieux pour se procurer ces pierres précieuses. Ils tuaient des moutons, les découpaient en gros quartiers et les lançaient au fond de la vallée où ils allaient tomber sur les pointes des diamants qui s'y incrustaient profondément. Alors les rokhs et les aigles gigantesques venaient fondre sur cette proie et l'enlevaient de cette vallée pour la porter dans leurs nids, au haut des rochers, où servir de pâture à leurs petits. Alors les chercheurs de diamants se précipitaient sur l'oiseau en faisant de grands gestes et de grands cris qui lui faisaient lâcher prise et l'obligeaient à s'envoler. Ils fouillaient alors le quartier de viande et prenaient les diamants qu'ils y trouvaient attachés.

L'idée me vint que je pouvais encore essayer de sauver ma vie et de sortir de cette vallée qui m'avait bien l'air d'être mon tombeau. Je me levai donc et commençai par ramasser une grande quantité de diamants, en choisissant les plus gros et les plus beaux. J'en mis partout sur moi : j'en remplis mes poches, j'en fis glisser entre ma robe et ma chemise, j'en emplis mon turban et mon caleçon, et j'en mis jusque dans la doublure de mes vêtements. Après quoi je déroulai l'étoffe de mon turban, comme la première fois...

— A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et se tut discrètement.

MAIS LORSQUE FUT LA DEUX CENT QUATRE-VINGT-DIX-SEPTIÈME NUIT

Elle dit :

... Après quoi je déroulai l'étoffe de mon turban, comme la première fois, je m'en ceignis la taille et j'allai me placer au-dessous du quartier de mouton, que j'attachai solidement sur ma poitrine avec les deux bouts du turban.

J'étais dans cette position depuis déjà quelque temps, quand soudain je me sentis enlevé dans les airs comme une plume dans les serres formidables d'un rokh, moi et le quartier de viande de mouton. Et, en un clin d'œil, j'étais hors de la vallée, sur le sommet de la montagne, dans le nid du rokh, qui s'apprêta aussitôt à déchiqueter la viande et ma propre chair, afin d'en nourrir ses petits rokhs. Mais soudain une clameur s'éleva et s'approcha qui fit peur à l'oiseau et l'obligea à prendre son vol en me lâchant là! Alors moi, je défis mes liens et me levai debout sur mes deux pieds, avec des traces de sang sur mes habits et ma figure.

Je vis alors s'approcher de l'endroit où j'étais un marchand qui eut l'air fort désappointé et fort effrayé en m'apercevant. Mais, en voyant que je ne lui voulais point de mal, et que, d'ailleurs, je ne bougeais pas, il se pencha sur le quartier de viande et le fouilla, sans arriver à y trouver les diamants qu'il cherchait. Alors il leva au ciel ses grands bras et se lamenta, disant : « O désillusion! ô ma perte! Il n'y a de recours qu'en Allah! Je me réfugie en Allah contre le Maudit, le Malfaisant! » Il frappa ses paumes l'une contre l'autre, avec les signes d'un immense désespoir.

A cette vue, je m'approchai et lui souhaitai la paix. Mais lui, sans me rendre mon salam, me dévisagea ave fureur et me cria : « Qui es-tu? Et de quel droit es-tu venu voler ici mon bien? » Je répondis : « Sois sans crainte, ô digne marchand, car je ne suis point voleur, et ton bien n'a en rien diminué. Je suis un être humain, et non point un génie malfaisant, comme tu as l'air de le croire. Je suis même un honnête homme d'entre les honnêtes gens, et anciennement j'étais marchand de mon métier, avant que de courir des aventures étranges extrêmement. Quant au motif de ma venue en cet endroit, c'est une histoire étonnante, que je te raconterai tout à l'heure. Mais, auparavant, je veux te démontrer mes bonnes intentions, en te gratifiant de quelques diamants, que j'ai moi-même ramassés au fond de ce gouffre qui n'a jamais été sondé par l'œil des humains! »

Je tirai aussitôt de ma ceinture quelques beaux échantillons de diamant, et je les lui remis en disant : « Voilà un gain que de ta vie tu n'aurais osé espérer! » Alors, le propriétaire du quartier de mouton fut dans une joie inimaginable et me remercia beaucoup, et, après mille effusions, me dit : « O mon maître, la bénédiction est en toi! Mais un seul de ces diamants suffit pour m'enrichir jusqu'à la vieillesse la plus reculée! Car, de ma vie, je n'en ai vu de semblables dans la cour des rois et des sultans! » Et il me remercia encore et finit par appeler les autres marchands qui étaient par là et qui vinrent s'attrouper autour de moi, en me souhaitant la paix et la bienvenue. Et moi, je leur racontai mon étrange aventure, depuis le commencement jusqu'à la fin. Mais il n'y a point d'utilité à la répéter.

Alors les marchands, revenus de leur étonnement, me félicitèrent beaucoup pour ma délivrance, en me disant : « Par Allah! ta destinée t'a tiré d'un abîme d'où jamais personne avant toi n'est revenu! »

Puis, comme ils me voyaient exténué de fatigue, de faim et de soif, ils se hâtèrent de me donner largement à manger et à boire, et me conduisirent sous une tente où ils veillèrent sur mon sommeil, qui dura un jour entier et une nuit.

Au matin, les marchands m'emmenèrent avec eux, alors que je commençais à sentir avec intensité ma joie d'avoir échappé à ces dangers sans précédents. Nous arrivâmes, après un voyage assez court, dans une île fort agréable, où croissaient de magnifiques arbres à l'ombrage si touffu et si étendu, que chacun d'eux pouvait abriter aisément cent hommes. C'est justement de ces arbres-là qu'on tire la substance blanche, à l'odeur chaude et agréable, qui est le camphre. Dans ce but, on perce le haut de l'arbre, et on reçoit dans un vase le suc qui s'écoule d'abord sous forme de gouttes de gomme, et qui n'est autre chose que le miel de l'arbre.

C'est également dans cette île que j'ai vu l'effroyable animal nommé « karkadann », qui paît là-bas exactement comme paissent les vaches et les buffles dans nos prairies. Le corps de cette bête est plus gros que le corps du chameau ; son nez porte à son extrémité une corne longue de dix coudées, et sur laquelle est gravée la figure d'un être humain. Cette corne est si solide, qu'elle sert au karkadann à combattre et à vaincre l'éléphant, puis à l'embrocher et à le soulever de terre, jusqu'à ce qu'il soit mort. Alors la graisse de l'éléphant mort coule dans les yeux du karkadann, qui en est aveuglé et tombe sur place. Alors du haut des airs fond sur eux deux le terrible rokh, qui les soulève ensemble et les transporte dans son nid pour en nourrir ses petits.

Je vis aussi, dans cette île, diverses sortes de buffles.

Nous y séjournâmes quelque temps, à respirer le bon air ; ce qui me donna le temps de faire l'échange de mes diamants contre de l'or et de l'argent comptant, plus que n'en pouvait tenir la cale d'un navire. Puis, nous partîmes de là ; et, d'île en île, et de pays en pays, et de ville en ville, où j'admirai chaque fois l'œuvre belle du Créateur, en faisant par-ci par-là quelques ventes, achats et échanges, nous finîmes par toucher, en pays béni, à Bassra, pour de là remonter jusqu'à Baghdad, la demeure de paix !

Alors je me hâtai de courir à ma rue et d'entrer dans ma demeure, riche de sommes considérables, de dinars d'or et des plus beaux diamants, que je n'avais pas eu le cœur de vendre. Aussi, après les effusions du retour au milieu de mes parents et de mes amis, je ne manquai pas de me comporter généreusement en répandant les largesses autour de moi, sans oublier personne.

Ensuite, j'usai joyeusement de la vie, en mangeant des mets exquis, en buvant délicatement, en m'habillant de riches habits, et en ne me privant guère de la société des personnes délicieuses. Aussi, j'avais tous les jours de nombreux visiteurs de marque qui, ayant entendu parler de mes aventures, m'honoraient de leur présence pour me demander de leur raconter mes voyages, et de les mettre au courant

des affaires des pays lointains. Et moi, j'éprouvais un contentement effectif de les instruire sur tout cela : ce qui faisait que tous s'en allaient en me félicitant d'avoir échappé à de si terribles dangers, et en s'émerveillant de mon récit à la limite de l'émerveillement. Et c'est ainsi que prit fin mon second voyage.

Mais demain, ô mes amis...

— A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et se tut discrètement.

MAIS LORSQUE FUT LA DEUX CENT QUATRE-VINGT-DIX-HUITIÈME NUIT

Elle dit :

Mais demain, ô mes amis, si Allah veut, je vous raconterai les péripéties de mon troisième périple qui est certainement, de beaucoup, plus intéressant et plus stupéfiant que les deux premiers ! »

Puis Sindbad se tut. Alors les esclaves servirent à manger et à boire à tous les invités, qui étaient prodigieusement étonnés de ce qu'ils venaient d'entendre. Ensuite, Sindbad le Marin fit donner cent pièces d'or à Sindbad le Terrien, qui les prit en remerciant beaucoup qui son hôte, et s'en alla en appelant sur sa tête les bénédictions d'Allah, et arriva à sa maison en s'émerveillant de ce qu'il venait de voir et d'écouter.

Au matin, le portefaix Sindbad se leva, pria la prière du matin, et revint chez le riche Sindbad, comme cela lui avait été demandé. Et il fut reçu cordialement et traité avec beaucoup d'égards, et invité à prendre part au festin du jour et aux réjouissances qui durèrent toute la journée. Après quoi, Sindbad le Marin, au milieu des convives attentifs et graves, commença son récit de la manière suivante...

Traduction littérale et complète du texte arabe,
par le Dr J. C. Mardrus.

Au prochain numéro : l'Histoire troisième de Sindbad le Marin, et les suivantes.

De l'Education religieuse

Depuis que j'ai vu clairement — il y a vingt ans de cela — comment l'humanité devait et pouvait vivre heureuse, et par quelle folie cependant générations après générations se torturaient et se perdaient, j'ai reporté de plus en plus loin la cause fondamentale de cet égarement funeste.

J'avais cru la voir d'abord dans une fausse organisation économique, puis dans la violence qu'emploient les gouvernements pour faire fonctionner cette organisation ; je suis maintenant convaincu que la cause originaire de tout le mal est cette conception religieuse erronée que nous recevons de notre éducation.

Nous sommes tellement habitués au mensonge religieux qui nous entoure que nous ne remarquons pas toute l'horreur, toute la sottise et toute la dureté qui remplissent l'enseignement de l'Eglise. Nous ne remarquons pas cela; mais nos enfants le remarquent et leurs âmes restent irrémédiablement déformées par cet enseignement. Il suffit cependant d'avoir clairement compris ce que nous faisons en imposant à nos enfants l'étude de cette prétendue loi divine pour être effrayé du crime terrible que nous commettons ainsi.

Un enfant, tout pureté et tout innocence, qu'on n'a pas encore trompé et qui n'a jamais trompé vient à nous — à nous, hommes qui avons vécu et qui disposons ou pouvons disposer de tout le savoir accessible à l'humanité de notre temps; il nous interroge sur les principes qui doivent guider l'homme dans la vie. Et que lui répondons-nous? Souvent nous n'avons même plus à lui répondre, car notre prévoyance a pris soin qu'il pût trouver en lui la réponse toute prête, à l'heure où s'éveillerait sa curiosité.

Nous répondons à ses questions par une légende juive, grossière, incohérente, souvent purement inepte et surtout cruelle, dont nous lui donnons à lire la version authentique, quand nous ne lui en faisons pas, ce qui est pis encore, un récit de notre façon. Nous lui racontons—en lui inspirant par nos paroles le respect qu'on doit à une vérité sacrée — des choses auxquelles nous savons bien qu'il serait absurde de croire et qui n'ont aucun sens pour nous. Nous lui disons qu'un être mystérieux et sauvage, que nous appelons Dieu, conçut, il y a quelque six mille ans, le projet de créer le monde, qu'il le créa en effet ainsi que l'homme ; mais que, l'homme ayant péché, le dieu méchant lui imposa, et à nous aussi, la punition de sa faute, puis qu'au prix de la mort de son fils il s'acheta à soi-même notre pardon. Nous ajoutons que notre grande affaire est de nous rendre ce dieu propice et d'échapper aux tourments auxquels il nous a condamnés.

Il nous semble que toutes ces fables n'ont pas grande importance, et même qu'elles peuvent rendre service à l'enfant. Et nous l'écou-

tons avec joie répéter toutes ces horreurs, sans nous représenter le terrible bouleversement moral qui s'accomplit alors dans son âme. Nous pensons que l'âme d'un enfant est une table rase sur laquelle il nous est permis de graver ce que bon nous semble.

Or cela n'est pas vrai. L'enfant a une confuse idée du principe de toutes choses, de la cause de son existence et de la force dont il subit la puissance. Il a une conception élevée, vague, intraduisible par des mots, mais avouée par tout son être, du principe propre à l'homme raisonnable. Et voici qu'on vient lui dire que le véritable principe des choses est tout bonnement un être personnel, capricieux, terrible et méchant — le dieu juif.

L'enfant a une idée tout à la fois confuse et vraie du but de cette vie, qu'il voit dans le bonheur réalisé par l'amour des hommes les uns pour les autres. Et voici qu'on vient lui dire que le but universel de la vie est de satisfaire au caprice d'une divinité despotique et que le but particulier de chaque homme est de se soustraire aux châtiments éternels, aux tourments que mérita je ne sais plus quel coupable et que ce dieu a imposés à tous les hommes.

Tout enfant a conscience que les obligations de l'homme sont complexes et qu'elles ont un caractère moral. Et voici qu'on vient lui dire que ses obligations principales consistent à croire aveuglément, à prier, c'est-à-dire à prononcer des paroles convenues à des heures convenues, à avaler une sorte de soupe, faite de pain et de vin, qui doit lui représenter la chair et le sang de son dieu.

Et je ne parle pas des icônes, des miracles, des récits immoraux de la Bible, présentée comme un miroir de belles actions. Je ne dis rien non plus des prodiges de l'Evangile ni de la signification immorale que nous donnons à toute cette histoire. Il ne serait pas cependant plus extravagant de composer du cycle des « bylines » russes — des aventures de Dobrynia, de Diouk et de leurs compagnons, en y joignant celles d'Iérouslane Lazarévitch — un tout systématique que l'on ferait apprendre aux enfants comme une histoire raisonnable.

Il nous semble que tout cela n'a pas grande importance, et cependant le fait d'enseigner aux enfants, comme cela continue de se faire parmi nous, cette prétendue loi divine — constitue le plus horrible crime qui se puisse imaginer. La persécution, le meurtre, le viol d'un enfant ne sont rien auprès de cela.

Les gouvernements, les classes dirigeantes, qui détiennent la puissance, sont intéressés à ce mensonge ; car leur puissance y est indissolublement liée. Aussi les classes dirigeantes travaillent-elles sans cesse à faire agir sur les enfants le prestige de ces fictions et redoublent-elles d'efforts pour que leur influence hypnotique se continue sur les adultes. Quiconque, loin de désirer le maintien d'un ordre social artificiel, en souhaite au contraire la transformation, quiconque surtout aspire à faire du bien aux enfants qui vivent dans son entourage — doit tendre de toutes ses forces à délivrer les enfants de cette terrible duperie.

Une parfaite indifférence à l'egard des questions religieuses, la négation des formes religieuses, l'absence de toute croyance religieuse positive valent incomparablement mieux pour un enfant que tous les enseignements des Eglises juives sous quelque forme qu'ils lui soient présentés.

Il me semble qu'un homme qui a bien compris ce qu'il ferait en proposant comme vérité sacrée une doctrine mensongère, ne peut hésiter sur le parti qu'il doit prendre pour l'éducation d'un enfant, à supposer même qu'il n'ait à lui transmettre aucune foi positive. Sachant que tout n'est que fictions dans l'enseignement de l'Eglise, comment pourrais-je dire à l'enfant, qui vient m'interroger avec naïveté, avec confiance, que ces fictions, dont je connais l'inanité, sont des vérités sacrées? Il vaudrait mieux que je pusse lui indiquer les vraies solutions de toutes les questions auxquelles l'Eglise répond par des mensonges. Mais, si j'en suis incapable, je dois tout au moins de ne pas lui donner pour une vérité ce que je tiens pour un mensonge, car je sais d'une façon certaine qu'il ne résultera rien que du bien de ma constance dans le vrai. Au reste il est faux qu'un homme ne puisse trouver en lui d'autre conviction à transmettre à son enfant que sa foi dans les dogmes d'une religion positive. Tout homme sincère connaît le bien, qui est la raison de sa vie. Ce bien, qu'il le révèle à l'enfant par la parole et par l'exemple ; ainsi fera-t-il œuvre bonne sans se mettre en risque de nuire.

Dans une brochure intitulée « La doctrine chrétienne » j'ai tâché d'exprimer toute ma foi aussi simplement et aussi clairement que possible. Dans sa forme définitive cet ouvrage est inaccessible aux enfants, pour qui cependant je l'avais écrit.

Mais, voici ce que je dirais, s'il me fallait tout de suite expliquer à un enfant le fond de la doctrine religieuse où je crois avoir trouvé la vérité. Nous sommes venus au monde et nous y vivons, non par notre propre volonté, mais par la volonté de celui que nous appelons Dieu. C'est pourquoi nous ne goûterons de joie qu'en accomplissant cette volonté. Or, cette volonté se propose le bonheur de tous les hommes : et, pour que se réalise le conseil de Dieu, une seule chose est nécessaire : c'est que chacun de nous en use avec autrui comme il voudrait qu'on en usât avec lui-même.

Que si ce même enfant m'interrogeait sur les origines du monde et sur la destinée qui nous attend après la mort, je répondrais à sa première demande par l'aveu de mon impuissance à résoudre une question naturellement insoluble — que les bouddhistes du reste se sont toujours abstenus de poser —; à la seconde, par cette hypothèse : que la volonté de celui qui nous a appelés à la vie pour notre bien nous conduit par delà le tombeau vers quelque demeure mystérieuse où se poursuivra probablement la réalisation du même dessein.

LÉON TOLSTOÏ

Moscou, 13 décembre 1899.

Les Archives de la Comtesse D***(1)

XXXI

De Maria Ivanovna Boiarova

(Reçue le 3 novembre.)

Chère Kitie,

Je reçois, à l'instant même, une invitation à la soirée de Nina Karskaia, bien que je ne lui aie pas encore rendu sa visite. Elle demande une réponse, et je ne sais que faire. Iras-tu ? Ecris-le-moi : — je ferai ce que tu feras. Après tout, pourquoi ne pas aller chez elle? On m'a dit que la princesse Krivobokaia, ses filles et toute sa coterie y seraient, et justement j'ai une charmante robe de chez Worth à inaugurer, — et quand y aura-t-il encore de grandes réceptions ? — Ta Mary.

P.-S. — Kostia arrive après-demain. Il m'écrit que son frère Michel ne rêve plus que de toi, et il ne t'a vue qu'une fois ! Voilà une charmeuse! Quel bonheur que Kostia ne te plaise pas!... Il y a longtemps que tu me l'aurais pris...

XXXII

Télégramme de Vassilisa I. Madiechkina

(Reçu le 10 novembre.)

Anna Ivanovna morte hier soir 10 heures. Funérailles vendredi. — Madiechkina.

XXXIII

De Maria Ivanovna Boiarova

(Reçue le 10 novembre.)

Combien je suis attristée de ton départ, chère Kitie ! et quel ennui que notre partie de plaisir soit manquée ! Comme il a tombé de la neige hier, nous avions décidé, Kostia et moi, de t'inviter : nous aurions été à quatre, non pas au théâtre, mais aux Iles, en troïka, et on eût soupé quelque part : c'eût été charmant.

Kostia jure que son frère attendait ce jour avec autant d'impatience que sa promotion d'officier, et voilà que, brusquement, tout se détraque pour une vétille.

Je ne te comprends pas, de vouloir aller si loin pour assister à un enterrement : maintenant que ta tante est bien morte, ta présence là-bas ne changera rien à rien. Et songe que, la semaine prochaine, il y aura

(1) Voir *La revue blanche* du 1er septembre 1900.

un grand dîner chez Nina Karskaia : le soir, des Italiens chanteront. Sa première soirée n'était, comme dit le baronne Vizen, qu'une colombe d'essai : elle voulait savoir sur qui elle peut compter ; et maintenant, pour le concert, elle n'invite que ce qu'il y avait là de plus select. En janvier, elle donnera un grand bal. On ne peut pas dire qu'elle agisse maladroitement. Qui aurait pu croire qu'elle se montrerait encore! Nicodime surtout, qui, pour des raisons ignorées, a tant d'influence, l'a beaucoup aidée, et Nina, par contre, lui a donné pas mal d'argent pour son hôpital. De l'argent ! toujours de l'argent ! Avec l'argent on peut tout se permettre. C'est triste, mais c'est ainsi !

La baronne dit que tu es sur la liste des invités. Tu manquerais une soirée si intéressante ? Envoie donc ton mari aux obsèques : ce sera excellent pour le Comte, de se promener un peu, – il y a un siècle qu'il n'a quitté Pétersbourg. Réponds-moi, — Ta MARY.

XXXIV

DE MARIA IVANOVNA BOIAROVA

(Reçue le 10 novembre.)

Puisque ton mari part, ne vaudrait-il pas mieux, après la promenade en troïka, revenir chez toi et souper à la maison ? Ce serait plus agréable qu'un souper au restaurant. — MARY.

XXXV

DU COMTE D***

(Reçue le 18 novembre.)

Chère Kitie,

Je t'écris un jour plus tard que je ne t'avais promis, parce qu'hier soir, en entrant dans ma chambre, je suis littéralement tombé de fatigue et me suis endormi comme un mort. J'ai fait un très bon voyage. A partir de Moscou, j'ai eu pour compagnon Boublic-Bielevsky, et nous avons joué au piquet pendant toute la route. Je suis arrivé à Slobotsk à onze heures du soir : les chevaux m'attendaient à la gare ; mais il m'a été impossible de partir, du fait de l'horrible temps : j'ai dû attendre et ne suis arrivé à Krasnia-Khriatchy qu'à neuf heures du matin. L'enterrement était pour dix heures ; mais on ne s'est mis en route que bien après : on attendait l'archevêque, que le mauvais temps avait mis en retard. Tout a été fait en grande pompe ; beaucoup de voisins et de fonctionnaires de Slobotsk sont venus : il est évident que la défunte était très estimée. A trois heures, la cérémonie la plus fatigante, le repas des funérailles, a commencé dans les deux salons. Ma voisine était Mme Mojaysky, qui, dès le matin, s'est cramponnée à moi comme une sangsue et ne m'a pas quitté un moment. C'est un type remarquable : si elle n'était pas si jaune, on pourrait justement l'appeler « bas-bleu ». Elle m'a accablé sous des noms de livres et d'écrivains dont j'entendais parler pour la première fois : elle m'a demandé avec insistance s'il n'y avait pas à

Pétersbourg un égyptologue quelconque, car maintenant elle s'occupe tout spécialement des antiquités égyptiennes Dans un mois, elle part pour Pétersbourg, et il me semble qu'elle compte sur toi pour se glisser dans le monde ; mais elle sera sans doute déçue dans ses espérances : elle n'est pas femme à orner un salon comme le tien. Son mari m'a fait aussi une impression très étrange : il marche comme un égaré, et, quand je l'ai remercié de l'amabilité qu'il a eue pour toi au printemps, en réponse il a marmonné quelque galimatias. J'ai cependant tiré profit de ces Mojaysky : ils ont loué le bel étage de notre grande maison, qui est vide depuis bientôt deux hivers, et, comme ils m'en donnent un très bon prix (mille roubles par mois), je te prie de convoquer tout de suite notre gérant pour qu'il fasse nettoyer l'appartement, renouveler les papiers, etc. Je me rappelle que les meubles de la deuxième chambre sont trop vieux : qu'on les enlève et qu'on les remplace par les meubles couverts en soie bleue que tu feras revenir de la campagne. Tout doit être prêt pour le nouvel an : ils arriveront dès le commencement de janvier.

Imagine-toi que le dîner a duré presque jusqu'à dix heures. Après le rôti, l'archevêque et les prêtres se sont levés et, une coupe de champagne à la main, ils ont chanté la messe des morts. J'étais effaré : j'ai cru d'abord que tout le monde avait trop bu ; mais il paraît que c'est une vieille coutume russe qui, dans certains endroits, s'est conservée. Ma voisine m'a juré qu'en Egypte il y avait quelque chose de ce genre. Les hôtes sont encore restés longtemps après le dîner et à dix heures seulement on m'a conduit dans la chambre que tu as occupée au printemps.

J'espérais qu'on ouvrirait le testament aujourd'hui ; sans doute ce sera pour demain ou après-demain. Il m'est très difficile de questionner à ce sujet ; mais il me semble qu'on attend l'exécuteur testamentaire. Les parents de la défunte sont venus ici : ils sont terriblement nombreux, tous gens très simples, mais assez agréables.

Tout le monde est charmant pour moi : on m'entoure de soins, je sens à maints détails qu'on me regarde déjà comme le maître. Les princesses Pichetzky m'ont paru très sympathiques, surtout la cadette. Si la tante ne leur a rien laissé, il faudra faire quelque chose pour elles, leur trouver une situation quelconque à Pétersbourg. La fameuse Vassilisa est d'un ridicule achevé, mais bonne femme au fond. Elle a une véritable adoration pour toi.

Ce matin je suis allé jeter un coup d'œil à la propriété : les écuries, les remises, les pavillons, tout est très vieux et il faudra les transporter plus loin de la maison. Malheureusement je n'ai pas pu me faire une idée du parc. Je voulais voir les serres, mais il a tombé tant de neige hier, qu'il m'a été impossible d'y aller. Dans la maison, il y a beaucoup de jolis meubles anciens ; une étagère en bois de rose m'a tant plu que je veux l'emporter et la mettre dans ton boudoir.

Je m'aperçois qu'en pensée, je gouverne en maître Krasnia-Khriatchy, et néanmoins ce sera peut-être un autre qui l'aura.

Mais qui ? En tous cas, que la tante nous ait laissé tout ou qu'elle ne nous ait rien laissé, comme c'était son plein droit, je suis très heureux d'être venu aux funérailles de cette sainte et digne femme, et très probablement resterai-je ici jusqu'au neuvième jour. Anna Ivanovna t'a jadis servi de mère, et, à vrai dire, dans notre querelle nous étions plus coupables qu'elle.

Sans doute, devenue vieille, elle avait ses manies, ses caprices ; mais il faut être indulgent. Quel bonheur que nous ayons réparé notre faute dans la dernière année de sa vie, et comme je te suis reconnaissant d'être allée chez elle au printemps ! Aurons-nous gagné quelque chose à ce voyage ? C'est encore incertain : mais ce que nous avons déjà acquis, à savoir la tranquillité de conscience, vaut beaucoup plus que tout l'héritage. Nous aussi, mourrons un jour : c'est une vérité banale, mais comme nous l'oublions souvent !

Le neuvième jour, c'est le 18 novembre. Après avoir rendu un dernier devoir à la défunte, je partirai le soir même ; je m'arrêterai un jour chez mon frère, dans sa propriété des environs de Moscou, et, en tous cas, je serai à la maison le jour de ta fête.

Adieu, chère Kitie ; les enfants vont bien bien et t'embrassent. Ton mari et ami, — D***

P.-S. — Tu voulais donner une soirée le jour de la sainte Catherine. Serait-ce convenable ? Il est vrai que personne à Pétersbourg ne connaissait cette tante ; mais, quand nous entrerons en possession de ce grand héritage, tout le monde sera au courant. A mon avis, il ne serait même pas inutile de porter un deuil de deux mois, d'autant plus que les bals intéressants ne commenceront qu'en janvier.

En relisant cette lettre, je remarque que je t'ai envoyé, par distraction, le salut des enfants. Cela prouve que je pense toujours à eux.

Embrasse-les pour moi.

XXXVI

Du Comte D***

(Reçue 20 novembre.)

Aujourd'hui, à neuf heures du matin, le testament a été ouvert. Krasnia-Khriatchy est à l'aînée des princesses ; la propriété de Penza, à la cadette ; 30.000 en argent, à Vassilisa ; pour tels et tels parents, pour les domestiques et pour les funérailles, il y a près de 80.000 en tout ; le reste de l'argent (plus de 300.000) va à des couvents et des hôpitaux : à toi sont dévolus les diamants et autres bijoux. Ce ne serait peut-être pas trop mal, car Anna Ivanovna avait tous les diamants des Chretchtova, et elle-même, toute sa vie, n'a acheté que de belles choses ; mais imagine-toi que tout cela a disparu ! Quand on a levé les scellés, on a trouvé une vilaine broche et une grande quantité de perles fausses de

toutes sortes, un chapelet et d'autres brimborions de ce genre. Je suis profondément convaincu que le pillage a été fait par Vassilisa, car tout cela était entre ses mains. Moi, je ne suis pas héritier, je ne suis qu'indirectement mêlé à cette affaire : c'est pourquoi je n'ai exprimé aucune prétention ; mais toi, comme héritière, tu peux écrire à Vassilisa et la menacer du tribunal ; peut-être rendra-t-elle une partie de ce qu'elle a volé. Je me suis efforcé de faire bonne mine contre mauvais jeu et d'être gai et aimable avec tous : j'y ai tout d'abord réussi ; mais, pendant le déjeuner, on apporté le courrier, et imagine-toi que la première chose que j'aie vue, ç'a été les boîtes de pruneaux de Smouroff. A la vue de ces pruneaux, j'ai été pris d'une telle rage, que j'ai couru dans ma chambre pour cacher mon dépit... et je t'écris cette lettre. Je t'en supplie, fais dire immédiatement à Smouroff qu'il cesse d'envoyer des pruneaux : je ne tiens pas du tout à faciliter la digestion de cette canaille de Vassilisa.

Sûrement, je n'attendrai pas ici le neuvième jour : j'ai assez de tout ce monde interlope, et, à vrai dire, c'était assez niais d'aller aux funérailles. Nous sommes, toi et moi, trop idéalistes et nous jugeons les autres d'après nous-mêmes. Dieu me garde de juger la défunte ; mais il faut dire la vérité : elle a été originale tout son siècle, et originale elle est morte. Et remarque que toutes ces vieilles filles sont les mêmes : près d'elles il y a toujours une Vassilisa quelconque qui en fait ce qu'elle veut, parce qu'elle connaît bien toutes les aventures de leur jeunesse ; et, comme tu sais, la jeunesse de la tante a été orageuse. Sans doute je ne veux pas rappeler ses équipées et, en chrétien, je désire de toute mon âme que Dieu lui pardonne tout et, entre autres choses, son ingratitude envers nous.

Je pars cette nuit. Je passerai trois jours chez mon frère, dans sa propriété des environs de Moscou, et je serai à Pétersbourg la veille de ta fête. Dans ma dernière lettre, je t'ai parlé du deuil ; maintenant cette manifestation me semble tout à fait inutile. Envoie les invitations pour le 24, si tu veux donner une soirée.

Ton mari et ami, — D***

XXXVII

De la Princesse Krivobokaia

(Reçue le 3 décembre.)

Chère Comtesse,

Si vous allez aujourd'hui au bal chez les Anglais, ne prendrez-vous pas Nadinka sous votre protection ? Vous savez que je n'aime la laisser avec personne, fût-ce avec ses sœurs : vous êtes la seule femme à qui je puisse me décider à confier ce trésor. Moi, je n'irai pas : premièrement parce que ce matin Piotre Ivanovitch est venu chez moi, c'est vous dire que je suis indisposée pour toute la journée ; et deuxièmement, par patriotisme, car les Anglais, partout où ils le peuvent, mettent des bâtons dans nos roues. En général, la situation politique de l'Europe

ne me plaît pas ; bien qu'il n'y ait aucune nouvelle extraordinaire, je suis convaincue que Bismarck mitonne quelque chose. Que mitonne-t-il ? je ne sais pas encore, mais cela m'inquiète.

Votre bien dévouée, — E. Krivobokaia.

XXXVIII

De Maria Ivanovna Boiarova

(Reçue 7 décembre.)

Chère Kitie,

Tâche, je te prie, de savoir par Michel Nievieroff où Kostia était hier de huit heures à minuit. Il m'a juré qu'il allait à l'Opéra avec son frère. Or, la baronne Vizen, qui était à l'Opéra, n'a vu ni l'un ni l'autre. Avoue qu'il est difficile de ne pas remarquer Kostia au théâtre. Tu ne saurais croire combien ces tromperies me désolent. Pourquoi ne pas dire la vérité ? Et depuis son retour de la campagne il m'a menti plusieurs fois déjà. — Ta Mary.

XXXIX

De Vassilisa Ivanovna Madiechkina

(Reçue 15 décembre.)

Excellence !

La mort de mon inoubliable bienfaitrice a été une si grande douleur pour moi, que je pensais que, du moins, ce serait la dernière ; mais votre lettre m'a prouvé qu'il n'y a pas de limite aux tourments quand telle est la volonté de Dieu. Vous me demandez ce que sont devenus les diamants ! Mais, Excellence, comment le pourrais-je savoir ? La clef des diamants était toujours dans la poche de votre tante : la défunte pouvait les donner à qui elle voulait, et les amis, parents et connaissances étaient toujours très nombreux chez elle ; et il se peut aussi que quelqu'un ait volé les diamants, mais ce n'est pas moi. Pendant plus de trente ans, j'ai servi honnêtement et loyalement Anna Ivanovna, et ne l'ai jamais volée : mais, pour me nuire, quelqu'un m'aura calomniée auprès vous, car un passage de votre lettre fait allusion à une plainte que vous pourriez déposer contre moi. Déposez, si vous voulez : je n'ai pas peur du tribunal ; pour prouver mon innocence j'appellerai à témoin toute la province, en commençant par votre ami Alexandre Vassilievitch Mojaysky, chez qui, comme je l'ai su il n'y a pas longtemps, vous alliez quelquefois à la campagne.

Sans doute, je garde le silence à ce sujet, car je suis convaincue que vous n'êtes pas capable de faire mal ; mais, devant la Cour, je ne me tairai pas, parce que, d'après la loi, je suis obligée de dire toute la vérité. Mais peut-être n'y avait-il aucune menace dans votre lettre, et me serai-je méprise en pensant que vous faisiez une allusion à la Cour. En ce cas, je vous demande de me pardonner avec bienveillance : que ne doit-on pardonner à un cœur blessé ?

Je comprends très bien, Excellence, qu'il vous soit très désagréable de perdre l'héritage sur lequel vous avez tant compté ; mais moi, je n'y suis pour rien. Vous pourrez puiser une grande consolation dans cette idée que Dieu a envoyé à votre tante une belle mort, une mort vraiment chrétienne. Anna Ivanovna a prononcé plusieurs fois votre nom et vous a bénie : il est vrai qu'on ne pouvait bien distinguer les mots ; mais je connaissais trop la défunte pour me tromper. Le dernier mot qu'elle ait prononcé est : « pruneau ». La princesse aînée se précipita vers la fenêtre et apporta une boîte, encore intacte. Anna Ivanovna prit un pruneau, mais elle ne pouvait déjà plus manger : elle le pétrit entre ses doigts et le laissa tomber. Sans doute, elle voulait montrer ainsi combien elle vous était reconnaissante des pruneaux que vous avez envoyés si exactement. Mais le Dr Vietroff, que nous avons fait venir de Moscou, a dit que les pruneaux ont fait le plus grand mal à la défunte.

Avec le plus grand respect, j'ai l'honneur d'être, de Votre Excellence,

La servante, — V. Madiechkina.

XL

De Maria Ivanovna Boiarova

(Reçue 20 décembre.

Chère Kitie,

Hier, Kostia ne s'est pas montré chez moi de la journée, et il vient de me jurer qu'il était de service ; et moi j'ai lu dans l' «ordre » que l'officier de service était Sirotkine cadet. Demande à Michel de t'expliquer ce que cela signifie, et qui vraiment était de service. Voilà à quelle humiliation j'en suis arrivée : je donne de l'argent à l'ordonnance de Kostia pour qu'il m'apporte les « ordres » ! Mais que faire si Kostia me trompe toujours ? Je ne veux le gêner en rien, mais je veux et *dois* savoir ce qu'il fait. — Ta Mary.

XLI

De la Princesse Krivobokaia

(Reçue 31 décembre.)

Chère Comtesse,

Imaginez-vous cette surprise pour le nouvel an : Optine m'a déclaré que non seulement il n'y a pas un kopek en caisse, mais que je dois encore près de 4.000. Je ne comprends pas du tout comment cela se fait. Il est vrai que j'ai signé les papiers quelconques qu'il m'a présentés ; mais je n'ai pas signé dans le but de payer ensuite. Comme vous aviez raison de vous méfier d'Optine ! Et il ose s'appeler Optine, quand il y a un couvent de ce nom, un couvent que je respecte beaucoup et où est enseveli mon oncle Basile ! Certainement je suis un peu coupable en tout cela ; mais c'est surtout l'horrible prin-

cesse Anna Mikhailovna qui est cause de mes déboires. Si elle avait pris Optine pour gérant, tout cela ne serait pas arrivé.

Venez chez moi, chère Comtesse : vous m'aiderez à étudier tous ces papiers. La tête m'en tourne. Je n'y comprends absolument rien, et, pour comble, cette Nadinka qui bourdonne autour de moi ! Je vous attends avec grande impatience.

— Votre E. Krivobokaia.

P.-S. — Il faut convenir que c'est une belle Société ! Nous n'avons pas sauvé une seule fille et j'ai perdu 4.000.

(*A suivre.*)

A. N. Apoukhtine

Traduit du russe par J. W. Bienstock.

Frédéric Nietzsche

Frédéric Nietzsche vient de mourir, précisément de la mort foudroyante qu'il appelait il y a vingt ans, à l'époque de ses pires souffrances... De quel cœur, après cette crise, il s'était repris à la vie ! « Je vis encore, je pense encore : il faut encore que je vive, car il faut encore que je pense... » : c'est ainsi qu'il saluait la nouvelle année 1882. Dans ce même mois de janvier, il écrivait : « Les tempêtes sont un danger pour moi. Aurai-je ma tempête qui me fera périr, comme Olivier Cromwell périt de sa tempête ? Ou bien m'éteindrai-je comme un flambeau qui n'attend pas d'être soufflé par la tempête, mais qui est fatigué et rassasié de lui-même, — un flambeau consumé ? Ou bien enfin, m'éteindrai-je pour n'être pas consumé ?... » Il n'a pas voulu s'éteindre de lui-même : il s'est consumé jusqu'au bout, mais comme une torche derrière un voile, sans plus répandre de clarté. Depuis onze années, absent de lui-même, il ne revenait à la conscience que le temps de verser une larme, ou de murmurer quelques mots de bonheur. — Et pourtant, c'est bien aujourd'hui qu'il sied de prendre son deuil. La folie de Nietzsche, par lui prévue et presque acceptée, prolongeait si fatalement sa vie que, malgré nous, nous le tenions toujours pour un esprit, pour un témoin. Son œuvre indivise encore adhérait à sa personne, restait la propriété d'un vivant. Maintenant ses idées vont le quitter, se disperser sous mille formes « trop humaines » où nous ne les reconnaîtrons plus. Aussi, comme on moule un visage simplifié par la mort avant qu'il ne retourne aux éléments, prenons l'empreinte de cette pensée unique, avant qu'elle ne se mêle à toute pensée.

La rigueur et la lucidité des dernières œuvres de Nietzsche ont enfin découragé ceux qui n'y voulaient voir que les rêves d'un fou. Un moyen plus délicat d'amoindrir Nietzsche et d'arrêter son influence, est de le déclarer poète. M. de Wyzewa n'y a pas manqué ; je crains que M. René Berthelot ne favorise un peu trop cette thèse en insistant sur les réelles affinités de Nietzsche avec les romantiques (1). Nietzsche poète — et pourquoi pas Rousseau ? La notion de

(1)... Nietzsche reste voisin des romantiques allemands, comme Schlegel, Novalis et Schelling... D'une manière plus générale, c'est au romantisme européen qu'il faut certainement le rattacher, en prenant ce mot dans un sens plus large que celui où il le prenait lui-même et en désignant par là le grand mouvement qui a son origine chez Rousseau et son apogée dans la Révolution de 1848.. Son idée dominante est celle du romantisme ; il cherche le principe de la vie et celui du monde dans le développement et l'expansion libre de forces spontanées qui n'ont aucun but extérieur à leur propre déploiement. (*Grande Encyclopédie*, art. Nietzsche.)

poésie s'est singulièrement altérée, puisque nous en venons à confondre sous le même nom de lyrisme, et ce qu'on appela toujours ainsi : le chant rythmique — prose ou vers — jouant avec des images concrètes, et ce qui proprement est l'éloquence : l'affirmation pathétique d'une intelligence et d'une volonté. Nietzsche n'emploie les images qu'à signifier des idées : il ne crée pas de types humains : même Zarathustra n'est qu'un symbole, que la pensée abstraite déborde de toutes parts. Nietzsche n'est pas un poète. Peut-être n'est-il pas davantage un philosophe.

Il lui a plu de croire que le rôle du philosophe est d'*inventer des valeurs*, de « créer le monde qui intéresse les hommes ». Or cette vue ne s'applique ni à la tradition philosophique en son ensemble, ni à la plupart des grands philosophes. Leur domaine propre est la science ou l'art de la connaissance pure. S'occupent-ils des *valeurs*, ce n'est point pour les créer : les recevant d'un peuple, d'une religion, d'un poète, d'un homme d'action, ils les épurent, les expliquent, les justifient ; plus strictement ils les mettent en rapport avec les vérités qu'ils tiennent pour démontrables. Ce travail passe chez Nietzsche au second plan. C'est dire qu'il est ridicule d'ériger Nietzsche en autorité dogmatique. Mais si ce caractère singulier de ses théories doit rendre la critique plus attentive, il ne donne pas le droit de les traiter comme des visions ou des fantaisies.

Le fond des doctrines de Nietzsche est *la conception tragique de la vie*. Certainement elle n'est pas née d'une méditation abstraite, encore moins d'une influence philosophique, fût-ce même celle de Schopenhauer. Le tempérament, une éducation austère et forte, la lecture des poètes l'avaient préparée : nous pouvons croire Nietzsche lui-même, nous disant qu'il la vit en toute son ampleur pendant une veillée d'ambulance, une nuit d'horreur et de joie. Dès 1872, le meilleur de Nietzsche est en germe dans *la Naissance de la Tragédie*. Malgré les doutes qu'il soulève, ce livre inaugure une nouvelle, une précieuse façon de lire les Grecs. Nietzsche combat avant tout l'idée que se font Winckelmann et Gœthe de la sérénité grecque. Sous les apparences de calme ou de frivolité, il montre l'exubérance des passions ; sous l'art *apollinien* d'Homère, l'esprit *dionysien* qui l'assiège, qui lutte contre lui dans l'ivresse des orgies barbares, jusqu'au temps où leur union féconde engendre la tragédie.

« La psychologie de l'état orgiastique, interprété comme un sentiment de vie et de force débordante, où la douleur elle-même est ressentie comme un stimulant, m'a montré la voie qui conduisait à la notion du sentiment tragique... L'affirmation de la vie jusque dans ses problèmes les plus ardus et les plus redoutables, la volonté de vivre s'exaltant dans la conscience de sa fécondité inépuisable devant la destruction des plus beaux types d'humanité, c'est là ce que j'appelle l'esprit dionysien... L'âme tragique ne veut pas se libérer de la terreur et de la pitié ; — non, elle veut, par delà la pitié et la terreur, être elle-même la joie éternelle du devenir, cette joie qui comprend

aussi *la joie d'anéantir.* » Dès le début, et pour toujours, Nietzsche s'appropria cette attitude tragique. Il voulut la vie dans sa plénitude, sans préférer la joie à la douleur, si l'ivresse de vie est égale dans la douleur et dans la joie, sans préférer ce qu'on nomme *vertu* à ce qu'on nomme *crime*, si la puissance de vie est égale dans le crime et dans la vertu. Il tenait donc pour illusoire l'opposition communément admise entre le *Bien* et le *Mal*. C'est à la ruiner qu'il consacra ses recueils d'aphorismes, depuis *Humain trop humain* jusqu'au *Crépuscule des Idoles*. A mesure qu'il en triomphait mieux, sa conception tragique devenait plus exaltée. Comment parler d'une période sceptique ou négative, précédant une période positive ou mystique? Ce destructeur, ce négateur, même quand il s'astreignait au plus sévère pessimisme intellectuel, n'a jamais nié que pour affirmer plus fort.

Toute tentative pour enlever aux actes et aux êtres les dénominations extrinsèques de bien et de mal, en dérivant tous les actes et tous les êtres d'une même nécessité, se rattache, consciemment ou non, à Spinoza. Mais Nietzsche se méfiait d'un penseur qui, par son substantialisme et sa sagesse contemplative, lui rappelait Platon et Socrate. Il ne vit Spinoza qu'à travers Kant, et Kant lui-même qu'à travers Schopenhauer. A celui-ci ce qu'il emprunta le moins, ce fut la théorie criticiste de la représentation : plus j'examine Nietzsche, moins je sens chez lui l'influence de l'idéalisme transcendantal. Du reste, bien qu'il proclamât le déterminisme d'emblée, par une conviction *a priori*, il en goûta surtout la vérification empirique. Il la trouva dans les sciences naturelles transformées par Spencer et Darwin, dans l'histoire, considérée par lui comme une dépendance des sciences naturelles, dans l'anthropologie, dans la psychologie des grands et des petits moralistes français. En ce point Nietzsche continue l'œuvre du XVIIIe siècle. Il tente « la chimie des idées et des sentiments ». Il dissipe les explications imaginaires du monde et de l'homme que proposent les religions. Il dépouille de leur mystérieux prestige et l'inspiration artistique, et l'instinct de vérité.

Mais son but principal est de ruiner les prétentions de toute morale absolue : Morale de maîtres, morale d'esclaves, morale rationaliste et morale ascétique, autant de manifestations d'un seul et même instinct vital, qui tantôt affirme sa force, tantôt se venge de sa faiblesse, ou se restreint pour mieux durer ou se retourne contre lui-même. Résultant de motifs également nécessaires, toutes les morales sont également relatives : l'*innocence du devenir* est ainsi rétablie.

Cette étude exclusive des songes et des désirs humains, sans le contrepoids d'une instruction mathématique et physique, a fini par engendrer une curieuse espèce de métaphysique, ou plutôt de cosmologie. Le déterminisme de Nietzsche n'est pas celui des savants : il exclut le mécanisme, la séparation des substances, la distinction des causes et des effets : il suppose une essence unique, une réalité fluide et continue : De même que l'intelligence est « le rapport des instincts entre eux », l'univers est un vaste organisme d'instincts. Le déroule-

ment des phénomènes traduit bien le conflit des forces ; mais les antagonismes, les poussées et les chocs sont le développement rythmique d'une seule et même vie. Ce dynamisme sensualiste est sommairement indiqué dans les premiers livres de *Par delà le Bien et le Mal* (aph. 21, 22, 36) ; M. Berthelot a le mérite de l'avoir nettement dégagé. Et qui n'y reconnaîtrait l'esprit du vieil Héraclite ?...

Le *Bien* et le *Mal* étant mis de niveau, les pourra-t-on remplacer par des appréciations conformes aux lois de l'univers ? L'univers n'a ni sens ni but ; notre action lui donnera-t-elle un but et un sens ? Le psychologue y renonce, et se contente d'une prudence raffinée. Le naturaliste devrait constater l'adaptation comme un fait ; il la conseille, avec cette arrière-pensée que la santé, que le succès sont toujours des fins désirables. Enfin, chez Spinoza, le Bien et le Mal reprennent un sens par rapport à l'ensemble : *est mauvaise*, la connaissance inadéquate et partielle : *est bonne*, la contemplation des choses *sub specie aeternitatis*. Le coup de génie de Nietzsche est d'avoir vu qu'un autre parti reste possible ; un parti tout gratuit, que nulle démonstration n'impose, mais qu'aussi nulle objection ne peut faire rejeter. Oui, le Devenir est innocent ; il n'y a pas de fins en soi, l'individu n'a pas de but prescrit. Mais par cela seul qu'il existe comme tendance, comme résultante de tendances, son action suit une direction déterminée, et par là *crée l'image d'un but* ; sa constitution, ses instincts opèrent une distribution des valeurs. De là naîtra l'illusion, s'il exige que l'univers ratifie ses notions de bien et de mal. Mais de là naîtra la beauté tragique, s'il se veut tel qu'il est, dans l'univers tel qu'il est, s'il veut à la fois sa vie, et ce qui détruit sa vie : ses passions, et ce qui heurte ses passions. Vouloir ses passions « n'est encore que du romantisme : mais s'abstenir de les diviniser, ne plus demander pour elles une consécration d'en haut, c'est sublimer le romantisme et le purifier du mensonge. Par ce désintéressement, le Devenir est transfiguré : « Ma formule pour la grandeur d'un homme est *amor fati*... non pas seulement supporter la nécessité, encore moins la dissimuler — tout idéalisme est un mensonge en face de la nécessité, — mais l'aimer... (1) Je veux le monde et le veux *tel quel*, et le veux encore, et le veux éternellement ; et je crie insatiablement : Bis ! et non pas seulement pour moi seul, mais pour toute la pièce, et pour tout le spectacle : et non pour tout le spectacle seul, mais au fond pour moi, parce que le spectacle m'est nécessaire, — parce qu'il me rend nécessaire — parce que je lui suis nécessaire — et parce que je le rends nécessaire... » (2) Nietzsche devait donc être frappé par l'hypothèse de l'Eternel Retour : L'idée n'est rien moins que neuve (Nietzsche l'avait rencontrée chez les premiers physiologues grecs) — rien moins que démontrable (il renonça vite à la démontrer). Mais elle sert de pierre de touche à la sagesse tragique ;

(1) Journal de 1888.
(2) *Par delà le Bien et le Mal*, aph. 56.

l'*amor fati* se mesure par la réponse à l'interrogation terrible : « Veux-tu cela encore une fois, et une quantité innombrable de fois ? »

Ici s'ouvre devant nous, non pas une perspective unique, mais tout un monde de possibilités. En s'alliant à l'amour du destin, toute passion ne devient-elle pas tragique ? Si la volonté de puissance a son tragique, la volonté de connaissance, la volonté d'art, la volonté d'amour, la volonté de justice, chaque instinct, chaque désir, n'aura-t-il pas aussi le sien ? Et ne le faut il pas, afin que la réalité nous montre « une richesse enivrante de types, une multiplicité de formes d'une exubérance et d'une profusion inouïes » (1). Nietzsche l'a du moins entrevu : « Si l'on considère comment agit sur chaque individu la justification générale et philosophique de sa façon de vivre et de penser — c'est-à-dire, comme un soleil qui brille exprès pour lui, un soleil qui réchauffe, bénit et féconde : combien cette justification rend indépendant des louanges et des blâmes, satisfait, riche, prodigue en bonheur et en bienveillance, combien elle transforme sans cesse le mal en bien, fait fleurir et mûrir toutes les forces, et empêche de croître la petite et la grande mauvaise herbe de l'affliction et du mécontentement ; — on finira par s'écrier sur un ton de prière : Oh! que beaucoup de ces nouveaux soleils soient encore créés! Le méchant lui aussi, les malheureux, l'homme d'exception, doivent avoir leur philosophie, leur bon droit, leur rayon de soleil! Ce n'est pas la pitié qui leur est nécessaire ; c'est une *nouvelle justice!* Et une nouvelle sanction! Il est besoin de nouveaux philosophes! La terre morale, elle aussi, est ronde! La terre morale, elle aussi, a ses antipodes! Les antipodes, eux aussi, ont leur droit à l'existence! Il reste encore un autre monde à découvrir — et plus d'un! Sur les vaisseaux, vous autres philosophes! » Nietzsche n'a découvert qu'*un* autre monde. Il a cru que l'infinité des valeurs et des formes peut être enfermée dans une alternative : que tout ce qui n'est point volonté de puissance est, par cela seul, volonté de faiblesse, c'est-à-dire volonté de puissance encore, mais languissante et dégénérée. En cela, si l'on veut, apparaît le poète. Un goût inné, une prédilection esthétique attirait Nietzsche vers les hommes « les plus exubérants, les plus vivaces, les plus affirmatifs » : soit les barbares blonds de Germanie, soit, à un degré supérieur, les hommes de la Renaissance, ou César, ou Napoléon. Mais bien qu'il eût proclamé que « la vertu propre de chacun est la vraie santé de son âme », il avait au moins une raison de poser une seule vertu comme norme de la santé : c'est que, l'illusion métaphysique étant dissipée, pour faire place à l'amour tragique de la vie, l'homme le meilleur est celui qui affirme *le plus* la vie. Et comment, sinon en réalisant *le plus de vie* possible, en prenant aux autres leur vie pour en concentrer davantage en lui ? Ce dernier point peut faire

(1) *Le Crépuscule des Idoles :* La morale en tant que manifestation contre la nature, aph. 6.

doute; et de ce doute dépend le jugement sur l'Évangile de dureté et de force, auquel le nom de Nietzsche est attaché.

Une autre occasion de doute, je n'ose dire une contradiction, se cache dans la notion de l'homme supérieur; Nietzsche subissait toute discipline avec une docilité fière. Il savait quelle force résulte de la contrainte, et que la force ne résulte peut-être que de la contrainte seulement (1). « Toute morale, dit-il, est, par opposition au laisser-aller, une sorte de tyrannie contre la nature et aussi contre la raison; ce n'est cependant pas une objection contre elle » (2). Une morale qui engendre la force sera bonne, fût-elle mensongère, car « il faut considérer pour quel but on ment » (3). A défaut de morale, l'esprit affranchi gagne à se soumettre à « l'assujettissement du style », tandis qu'une âme serve craint l'asservissement (4). Et pourtant la contrainte, le style, ne sont que des moyens: — moyens d'acquérir plus, pour risquer davantage. La grandeur tragique n'éclôt que dans l'état dyonisien, quand l'être s'abandonne, redevient instinctif et danse, comme un enfant, sur sa propre vertu. Mais à quel moment la contrainte sera-t-elle assez intense, assez enracinée, pour que l'abandon ne soit plus faiblesse? Ce moment viendra-t-il jamais ? Et l'abandon même est-il désirable? La pleine puissance de la force, sa plus haute valeur tragique ne se trouverait-elle pas dans la contrainte même? — Voilà le problème, l'important problème qui nous est laissé. Le conflit entre la nature et la culture, demeure chez Nietzsche irrésolu.

Ces difficultés aident à comprendre pourquoi Nietzsche n'a pas eu le bonheur de toucher son idéal en une vivante incarnation D'abord, il regardait les Allemands comme un peuple tragique ; il fut promptement désabusé. Schopenhauer, Wagner, lui ménageaient pareille déception. Même devant Gœthe, « le dernier Allemand qui lui inspirât du respect », son admiration hésite : car parfois il voit en lui le modèle de « l'homme fort, hautement cultivé, se tenant lui-même bien en main, pouvant se risquer à jouir pleinement du naturel dans toute sa richesse et toute son étendue, assez fort pour la liberté »; mais parfois il lui reproche de ne pas déployer sa force, de pratiquer une timide prudence, un art d'adoucir et d'apprivoiser les passions. — Nietzsche implore du destin « un regard sur un homme qui justifie l'homme, sur un coup de bonheur qui apporte à l'homme son complément et son salut ». Un tel homme n'existe pas. Nietzsche ne s'adressera donc plus qu'aux précurseurs, « aux esprits qui préparent », aux libres esprits, pour leur répéter que « l'homme est quelque chose qui doit être dépassé », et pour projeter devant eux sa vision d'avenir, dans l'idée de l'*Uebermensch*, dans le mythe de Zarathustra.

(1) Cf. Léonard de Vinci : « La force naît par la contrainte et meurt par la liberté »

(2) *Par delà le Bien et le Mal*, aph. 188.

(3) *L'Antechrist*, aph. 58.

(4) *Gaie Science*, l. V, aph. 15.

L'obstacle moderne à la formation d'hommes supérieurs est la démocratie, — la démocratie comme fait, la démocratie comme idéal. La splendeur des forts suppose l'assujettissement des faibles. L'esclavage, de quelque nom qu'on le déguise, est indispensable pour la culture du génie. Il y faut une aristocratie, une noblesse héréditaire, orgueilleuse de ses droits, le *pathos de la distance*, la démarcation nette des maîtres et du troupeau. — Ces idées sonnent étrangement après deux siècles d'efforts égalitaires; c'est donc par elles que Nietzsche a commencé d'émouvoir ses contemporains. Ajoutez qu'elles sont, de sa pensée, la part la plus facile à prendre, puisqu'elles reviennent sans cesse à la surface de ses écrits. Elles ne sont pourtant qu'un dernier résultat: c'est la morale nouvelle qui fonde un nouveau plan de société. Mais n'allons pas les croire secondaires; Nietzsche y tient autant qu'à tout le reste, et qui les repousse est contre lui. Après l'attente de l'éternel retour, le dédain de toute pitié est la seconde épreuve des forts. Et de même que la culture du passé atteint son faîte dans les tyrans italiens, qu'a peints Burckhardt, dans le plus beau de tous, César Borgia; de même la culture à venir aura sa floraison suprême dans quelques *tyrans intellectuels*.

Les disciples voudraient garder intacte la doctrine du maître. C'est en vain : elle se dissoudra, il faut qu'elle se dissolve, il faut que la graine éclate pour germer. Il dépend de nous tracer une fidèle image de Nietzsche, — non d'empêcher que son action diffère selon les hommes et les pays.

J'ignore vers quelle date l'Allemagne, longtemps contente de sa gloire, commença de prêter l'oreille aux avertissements, aux invectives de Nietzsche. Il fut tardivement connu. Il lui manquait le témoignage de ses égaux (car il n'avait pas d'égaux): il lui manquait aussi l'appui, puissant là-bas, des Universités. En 1895, l'opinion berlinoise à son sujet me parut très indécise. Le professeur Paulsen enseignait à ses élèves que Nietzsche répétait les anciens sophistes. Plus avisé, M. Dessoir jouait des variations de rhétorique sur le thème Nietzsche et Shakespeare. Le professeur Runze, un théologien, inaugurait l'inévitable effort pour résorber Nietzsche dans le protestantisme, d'où il est sorti. Certainement cet effort aura quelque succès; Nietzsche donnera le signal d'un nouveau *réveil*. Ce serait une belle revanche; et si Kierkegaard a produit Ibsen, n'est-il pas juste qu'en retour Nietzsche fasse des chrétiens? Un jeune docteur, un jour me confia qu'il était d'un petit cénacle où des nietzschéens, jeunes gens et jeunes femmes, ressuscitaient la Renaissance; mais quand je le priai de m'initier, il se prêta mal à cette curiosité si légitime. Je crois que l'influence de Nietzsche est devenue, depuis lors, plus large et plus féconde. Si l'on veut voir comment, sans déformer un esprit, elle y peut exciter la liberté critique et l'amour de la vie, on fera bien d'ouvrir le livre récent de M. Kastner, sur les poètes et les peintres anglais. L'élite allemande est moins

frappée que nous par l'apothéose de la force et la religion du Surhomme. Avec clairvoyance, elle demande à Nietzsche ce qu'elle ne possède pas encore : le sentiment de la forme et du style en toutes choses. Elle tend à la production d'une culture originale. Souhaitons qu'elle y parvienne : notre culture à nous ne pourra qu'y gagner.

L'Angleterre se passe de Nietzsche, ayant Kipling. Nulle part l'individualisme n'a moins besoin d'être renforcé : et si la morale des maîtres agissait sur l'esprit anglais, ce serait pour exalter encore l'orgueil de race et l'instinct de domination. L'Anglais seul peut dépasser l'Homme, et M. Vacher de Lapouge prouve à merveille que le surhomme doit être Anglais. Il serait Italien si nous en croyions M. d'Annunzio : mais comment s'acheminerait-il à la perfection, celui qui déjà pense l'avoir réalisée ? — En France, la politique absorbe à ce point les pensées, qu'on n'a point manqué de puiser dans Nietzsche l'apologie d'un régime, un rajeunissement de l'idée monarchique. Certain bulletin de l'*Action française* offre un troublant mélange de vérités et d'erreurs. Sans doute Nietzsche est aristocrate ; mais il se défend d'être réactionnaire. Il ne juge pas le progrès nécessaire, mais il le conçoit possible, à présent que l'homme est devenu conscient (1). Il ne le fait pas consister dans le maintien des traditions nationales, ni dans la reprise de la grande politique, mais plutôt dans l'établissement d'une seule culture européenne, où les Juifs mêmes auront leur part. Il ne conseille pas d'arrêter la démocratisation de l'Europe, il en hâterait plutôt le mouvement, car elle est « une involontaire préparation à créer des tyrans » (2). Du reste, en ce calcul du futur, il faut moins tenir compte de l'orthodoxie nietzschéenne que des forces en présence. Contre la morale des maîtres, s'élève un adversaire plus redoutable que l'instinct de justice, que l'instinct de pitié : j'entends, *la forme sociale de la pensée*. Ne concevant l'individu que dans l'ensemble, elle nie l'élite comme caste, ne l'admet que comme fonction. Scientifique ou non, cette idée transforme toutes les idées, pénètre dans tous les cerveaux. Ce n'est pas en des hommes différents, c'est en tout homme qu'elle lutte contre l'idée d'autorité. Elle conduit à demander : Quels sont les maîtres dignes de régner ? Suis-je un maître ? Y a-t-il des maîtres ? Imagine-t-on sans rire le monde meué par une oligarchie d'artistes — ou de soldats — ou de savants ?

Heureusement, l'influence de Nietzsche nous promet un profit plus sérieux : D'abord, le terrain moral est profondément labouré ; nous y voyons plus avant : une nouvelle distribution des choses s'offre au poète, au critique, au moraliste. — Ensuite, la notion de *valeurs gratuites*, la justification de toutes les valeurs ouvre au philosophe des avenues sans fin. Mais surtout Nietzsche est capable, comme il l'espérait, de concourir à la formation du génie. Il peut apprendre

(1) *Humain trop Humain*, aph. 24.
(2) *Par delà le Bien et le Mal*, aph. 242 et 243.

aux âmes nobles qu'il reste un domaine intérieur soustrait à la politique, aux formes sociales de la pensée. Il peut éduquer « des hommes vaillants, des hommes qui, silencieux, solitaires et décidés, s'entendent à se contenter de l'activité invisible qu'ils poursuivent; des hommes qui aient leurs propres fêtes, leurs propres jours de travail et de deuil; des hommes plus exposés, plus terribles, plus heureux ». Qui sait? il peut même créer d'autres hommes, qui, pour l'amour des premiers, leur soient de volontaires instruments.

« Hélas, il y a tant de gens que dévore la soif malsaine de s'élever, tant d'ambitieux qui s'agitent désespérément! Montre-moi que tu n'es pas un de ces assoiffés, un de ces ambitieux.

« Tu te dis libre? Mais je veux savoir quelle est la pensée qui te domine, et non quel joug tu as secoué. »

« Es-tu de ceux qui ont *le droit* de secouer un joug? Il en est qui ont rejeté tout ce qui leur donnait quelque valeur, en rejetant leur servitude... »

Oui, j'imagine une race de nietzschéens fiers de servir, si le service en vaut la peine. Leur exemple serait méritoire; il tenterait les jeunes gens. Mais il faut que quelqu'un commence, et de tels nietzschéens, jusqu'ici, — pas plus que Nietzsche de surhommes — je n'en ai jamais rencontré.

MICHEL ARNAULD

Le Niveleur de Montagnes

LÉGENDE JAVANAISE

Dans la partie orientale de l'île de Java, dans l'ancien empire de Singa Sari, au centre de l'actuelle résidence (province) de Pasouronan et à distance égale de la mer de Java et l'Océan Indien se trouvent deux grands volcans : le Bromo et le Seméron. Ce dernier volcan est la plus haute montagne de l'île, son altitude étant de 3.672 mètres.

La mythologie javanaise, qui, comme toutes les mythologies de l'Orient et de l'Occident peuplait d'esprits, de fantômes, de dieux (*dévas*) de déesses (*dévis*) et de géants (*rakh asas*), mers, forêts rivières et montagnes, n'a pas laissé sans hôtes les nombreux volcans qui hérissent l'île de Java.

C'est ainsi que le Bromo et le Seméron, comme l'Ardyonno, le Soumbing, le Sâlak, le Guedéh et tant d'autres *gounoung api* (montagnes à feu) — eurent tous deux leur dieu respectif.

Ces dévas, depuis l'origine des mondes, se faisaient une guerre acharnée.

Le déva du Seméron était un dieu terrible et farouche. Et lorsqu'il était en colère ses rugissements étaient entendus par delà les plaines et les mers, et il crachait des flammes, et de la fumée, et du soufre, et sa bouche béante vomissait des torrents de bile qui couvraient la terre à perte de vue et répandaient partout la destruction et la mort.

Et l'univers tremblait de frayeur devant le courroux du déva du Seméron.

Sombre et solitaire il vivait dans sa montagne, évitant le contact des dieux, ses semblables, depuis le jour où le déva du Bromo, son ennemi, avait dévoré tous ses enfants sauf un : sa fille Dyouvita.

Dyouvita était la plus belle des filles des dieux.

Sa taille était svelte comme le *p'nang* (1) et sa voix caressante comme le bruissement des feuilles du bambou mues par le vent du soir. Ses yeux étaient doux et profonds comme les yeux du *k dang* (2) et ses dents blanches comme la pulpe neigeuse du *manghisse* (3). Sa peau veloutée était dorée comme la pelure du *langsep* (4) mûr et sa chevelure, d'un noir bleuâtre, était semblable au plumage du *mentyo* (5).

Nombreux avaient été les adorateurs de Dyouvita.

Avaient été... Car chaque fois qu'un amoureux était venu pour demander au déva du Seméron la main de sa fille, le déva l'avait tué d'un souffle de son haleine, et jamais la vallée n'avait vu redescendre aucun de ces audacieux.

(1) Areca catechu, le plus élancé des palmiers.
(2) Cervulus muntjac (Faon de Malaisie).
(3) Garcinia mangostana.
(4) Lansium domesticum.
(5) Gracula religiosa.

Or, à cette époque vivait, dans les montagnes du Tengger, un rakhsasa intrépide, redouté par tous les autres rakhsasas à cause de sa force et de sa témérité. Vainqueur dans tous les combats il se montrait doux et généreux aussitôt la paix rétablie. Et la réputation de sa générosité égalait celle de sa vaillance.

Ce rakhsasa aimait Dyouvita et Dyouvita aimait le rakhsasa.

Un soir que le déva du Semérou, la tête dans les nuages, les pieds au pied même de sa montagne, contemplait son domaine sans limites, le rakhsasa s'approcha de lui.

— Déva puissant, seigneur du Semérou, père de Dyouvita... je viens te demander ta fille en mariage.

Le déva tressauta et regarda d'un œil haineux le rakhsasa.

— Tu ignores donc, ô rakhsasa, le sort des autres, tes devanciers et tes rivaux, que tu oses paraître devant moi pour me demander ce que j'ai de plus précieux?

— Écoute-moi, grand déva. Si tu me donnes ta fille en mariage, il naîtra de nous une race de géants, de rakhsasas fidèles, chair de la chair, tes esclaves dociles et qui, rempart infranchissable, te protégeront contre tes ennemis. Et ils chanteront ta gloire et ta magnanimité jusqu'à la consommation des siècles.

Le déva du Semérou resta taciturne. Il regarda avec un étonnement irrité le téméraire que le froncement de ses sourcils n'avait pas suffi à faire fuir épouvanté. Mais il songeait aussi à ses ennemis et au déva du Bromo qui avait dévoré ses enfants.

— Grand déva, reprit le rakhsasa en se prosternant, donne-moi ta fille Dyouvita. Je te servirai comme un esclave et je ferai rentrer sous terre tes ennemis épouvantés. Personne jusqu'ici ne m'a vaincu... Donne-moi ta fille Dyouvita en mariage.

Le déva savait que sa fille aimait le rakhsasa pour sa force et pour sa douceur. Et il craignait que Dyouvita ne mourût de chagrin s'il refusait de l'unir à l'élu de son cœur. D'autre part, son âme jalouse se déchirait à l'idée de se séparer d'elle, la joie de ses yeux, le réconfort de sa morne vieillesse.

Ah, si Dyouvita voulait d'elle-même renoncer à ce mariage! S'il pouvait la faire douter de ce qu'elle admirait le plus dans le rakhsasa : sa force...

— Écoute, rakhsasa! Les filles des dieux ne se donnent pas comme les filles des hommes .. Il faut les mériter. Tu m'as parlé de ta force, et je la sais redoutable. Mais le déva du Bromo, est invincible comme toi. Et avant de te confier ma fille Dyouvita je veux avoir la certitude que tu sauras la protéger, elle et les enfants qui naîtront d'elle, et que le déva du Bromo ne les dévorera pas comme il a dévoré les miens.

» Écoute, rakhsasa! Dans peu d'instants l'œil du jour (1) va se fermer. Déjà ses paupières s'alourdissent et les ténèbres de la nuit approchent.

» Écoute! Si d'ici à l'aube tu réussis à creuser autour du Bromo un fossé circulaire, profond de mille coudées et large de mille, de façon à l'empêcher de désormais m'atteindre, alors Dyouvita sera à toi. . Acceptes-tu d'accomplir cette tâche?

— Je l'accepte, ô déva magnanime.

— Sache, ô rakhsasa, que tout devra être terminé avant que le coq chante pour saluer le jour nouveau.

— J'aurai accompli ma tâche avant que le coq chante, ô père de Dyouvita.

— Si ta tâche n'est pas finie avant le premier chant du coq, je te changerai en pierre et tu resteras en pierre jusqu'au jour où je quitterai le Semérou pour aller m'asseoir au Souralaya, parmi les dieux qui entourent le trône du Mahadéva, le dieu suprême. Tu seras en pierre mille ans durant...

— Que m'importe, ô déva, d'être changé en pierre si je ne dois pas devenir l'époux de Dyouvita! C'est mille fois mille ans, ô puissant déva, que je veux être en pierre si ma tâche n'est pas terminée avant le premier chant du coq.

— Voici la nuit. Commence!

Le rakhsasa, joyeux, se mit à l'œuvre.

Tout d'abord, il traça autour du Semérou un cercle immense. Ensuite, il arracha, au pied de la montagne, un énorme *dyati* (2) au bois dur comme le fer, et en fit le manche de son *patyol* (3). Puis il cassa en deux une gigantesque noix de coco et de l'une des deux moitiés du *bâtoq* (4), vaste comme un lac, fit une écope.

A chaque coup de son patyol, une montagne croulait avec un fracas terrible, et le sol frémissait comme d'un tremblement de terre. Et il précipita le contenu de son bâtoq, des pans de rochers, des forêts entières, des pics escarpés, par dessus les monts encore debout, où ils tombaient comme une trombe de météores.

Et Dyouvita entendait les coups qui résonnaient, formidables, et que l'écho répercutait à l'infini. Et chaque fois que le rakhsasa vidait son bâtoq et que les rocs déracinés rebondissaient dans les vallées lointaines, le cœur de Dyouvita palpitait d'espoir.

Quelques heures encore et elle serait sa femme. Et au soir, timidement, il la prendrait par la main pour la conduire au *kobongan* (5), où les vieilles femmes viendraient, par trois fois dans la nuit,

(1) En malais: *mata-hari*, le soleil.
(2) Tectona grandis.
(3) Bêche recourbée.
(4) Coquille de la noix de coco.
(5) Chambre nuptiale.

avec des lumières, pour conjurer les esprits malins, ennemis des nouveaux mariés, et qui, sans cette précaution, les changeraient, Dyouvita et le rakhsasa, en serpents venimeux.

Cependant, le déva du Semérou s'assombrissait de plus en plus. De ses doigts tremblants il tordait sa barbe de lave et, à chaque montagne enlevée, un cri de rage s'échappait de sa poitrine velue.

Inexorable, le destin allait s'accomplir. Au matin il lui faudrait se séparer de Dyouvita... N'avait-il pas donné sa parole ?

Le rakhsasa, inlassable, continuait sa tâche.

Déjà la lune pleine argentait l'abîme sans fond qu'il avait creusé et où le sable immaculé étincelait comme une nappe de neige.

De temps à autre le rakhsasa redressait sa haute taille pour souffler et contempler l'œuvre dont la fin approchait.

Une seule chaîne de montagnes empêchait encore les deux extrémités du cercle de se rejoindre. Quelques coups de patyol, le bâtoq à vider quelques fois encore, et il aura conquis Dyouvita.

Déjà des lueurs annonciatrices de l'aube nacraient l'horizon, dans l'orient lointain, au-dessus de l'île de Bali.

Il était quatre heures du matin, l'heure du *soubouh* (1). Dans la plaine, tout était silencieux encore et c'est à peine si sur les flancs de la montagne les *kalongs* (2) fantomatiques avaient cessé leur vol nocturne, pour s'accrocher, paquets inertes, aux branches dénudées des *randous* (3). Les *perkoutouths* (4), sur le point de se réveiller, faisaient bruire frileusement le duvet rose de leur ventre, et le Seigneur Tigre, la gueule ensanglantée, la démarche lourde, rentrait chez lui, salué par les rauques miaulements des paons et les cris gutturaux des *kovis* (5) effarés.

Nul coq ne se faisait entendre encore, et il ne restait plus au rakhsasa que quelques sommets à niveler.

Encore une demi-heure, et Dyouvita...

Le déva du Semérou, éperdu à l'idée de devoir donner sa fille au rakhsasa et d'ainsi bannir à jamais la joie de sa demeure, conçut une ruse.

Silencieusement, il se leva et alla derrière la grange, où sont les *loumpangs* (6). Et dans un des mortiers il jeta une poignée de riz qu'il se mit à piler.

Aussitôt, un cocorico strident creva le silence.

Un coq, trompé par le bruit rythmé du pilon, s'était réveillé et

(1) Dénomination de cette partie de la nuit où le crépuscule du matin commence.

(2) Pteropus edulis. (Grande chauve-souris fructivore).

(3) Eriodendron anfractuosum.

(4) Turtur Malaccensis. (Tourterelle de Malaisie).

(5) Presbytes pyrrhus. (Singe des hautes régions montagneuses).

(6) Mortiers à riz, faits de gros arbres couchés horizontalement.

avait cru le matin venu. Et tous les coqs de l'alentour répondirent à son appel aigu.

Soudain, une commotion violente secoua le Semérou et tous les sommets du Tengger.

C'était le bâtoq rempli de pierres et de sable, le dernier à enlever, qui s'était échappé des mains tremblantes du rakhsasa au chant fatal du coq.

Et le rakhsasa voyant perdu à jamais l'espoir d'épouser Dyouvita, le rakhsasa s'affaissa avec un hurlement semblable au tonnerre du *Gounoung Gountour* (1).

Et son corps de géant, crispé par la douleur, se raidit rapidement et se changea en pierre.

C'est là l'origine du Bâtoq, le cône isolé qui s'élève au milieu de la Dasar, — la « mer de sable » qui sépare le Semérou de son implacable ennemi le Bromo — et que le rakhsasa y laissa choir.

Quant au déva du Semérou, qui par sa perfidie avait causé la mort du rakhsasa, sa punition fut cruelle.

Car au moment même où le rakhsasa se changea en pierre, le cœur de Dyouvita éclata de désespoir.

Sur la tombe de Dyouvita, la petite fleur de *telassi*, la « fleur de l'amour suprême », exhale son doux parfum. Et tout autour les *tyemaras* (2) sombres gémissent.

Et chaque fois que le coq chante pour saluer le jour nouveau, le déva du Semérou rugit de désespoir et du cratère de la montagne s'échappent, par saccades, de noirs nuages de fumée, témoignages de son remords et de sa colère impuissante.

Car avant de s'asseoir au Souralaya, parmi les dieux qui entourent le trône du Mahadéva, le déva du Semérou doit attendre mille fois mille ans, jusqu'au jour où il pourra donner au rakhsasa désensorcelé sa fille Dyouvita ressuscitée.

ALEXANDRE COHEN

(1) Littéralement : la montagne qui tonne. — Nom d'un volcan.
(2) Casuarina montana.

Messaline

V

LE PÊCHEUR DE MUGILS

> Λαίμαργος δὲ μάλιστα τῶν ἰχθύων ὁ κεστρεύς ἐστι καὶ ἄπληστος — ὅταν δὲ φοβηθῇ, κρύπτει τὴν κεφαλήν, ὡς ὅλον τὸ σῶμα κρύπτων.
>
> ΑΡΙΣΤΟΤΕΛΟΥΣ Περὶ τὰ ζῶα ἱστορίων II, β.

Ceci se passait à Nîmes, le jour où, à Rome, la ville des adultères depuis l'exemple de l'impératrice, celle-ci, derrière sa dernière esclave, se rendait chez Caius Silius.

Sur la grève que la Méditerranée possédait encore, le médecin Vectius Valens, sous l'ombre large d'un chapeau thessalique, tels qu'en portent les spectateurs des théâtres et les pêcheurs de la mer, s'intéressait à un panier de poisson.

Des dos gris de plomb luisaient, si épais qu'ils faisaient les bêtes presque cylindriques; des ventres dormaient si mats que chaque forme semblait une coudée de défense d'ivoire, cuirassée partiellement de métal et rayée aux flancs de sept nielles grises.

Les têtes, au bout d'une collerette de quatre fortes épines et des ouïes en ardillons, étaient des prodiges : déclives, coiffées d'écailles polygonales; les yeux à demi-couverts par le double auvent de besicles de graisse; la bouche lourdement lippue, triangulaire et qui se fermait comme s'insinue un coin — Vectius en ouvrit une de l'ongle, et ce fut cette lèvre frétillante qui le regarda au lieu des yeux morts : car les dents ténues clignaient exactement comme des cils.

Le pêcheur se mit à vanter sa marchandise, selon ses variétés : les muges *céphale, doré, sauteur*, le tout petit muge *labeo;* et comme le médecin s'absorbait dans son examen sans aboutir à un geste d'acheteur :

— Je n'attends plus que mes muges océaniques, dit-il; mais

(1) Voir *La revue blanche* des 1er et 15 juillet, 1er et 15 août et 1er septembre 1900.

voici précisément les barques qui rentrent, vous allez assister à la fin de la pêche du *chelo* et du *ramodo*.

Une petite barque, un céloce, apparut seule, à voiles et à rames, se hâtant vers le point où se tenaient les interlocuteurs, le fond de la baie où s'ouvrait, communiquant avec la mer, le grand étang salé *Latera*.

— Ils traînent un muge mâle par la bouche et les ouïes avec une ligne depuis des jours depuis l'Atlantique, expliqua l'homme; et le banc des femelles suit aveugle, car le muge est salace et stupide !

— La nature rit des mugils, dit Vectius, car ils s'enfouissent la tête jusqu'aux nageoires couchées de leur ventre, et se croient en sûreté.

— Vous êtes pêcheur ? s'étonna le pêcheur.

Vectius regardait vers la mer.

Les barques étaient toutes en vue, mais sans ordre et sans qu'elles parussent essayer de se ranger en croissant ni de manœuvrer des filets en travers de la baie.

Et plus blanches que les voiles, des crêtes de vagues les précédaient d'un bouillonnement.

Car une avant-garde de dauphins, visible à fleur d'eau, rabattait le banc des chelos avec la discipline d'une meute.

— Le muge se sauve devant les dauphins, tandis qu'il sauterait facilement par-dessus un navire, enseignait le pêcheur.

Et une grande foule d'hommes et de femmes, qui avait envahi la grève et les rives de l'entrée étroite de l'étang, capturait, au moyen de tridents et de filets à main, le banc entier échoué dans l'eau basse, sans inquiéter jusqu'à la fuite les folâtreries ondoyeuses des dauphins.

— Ils attendent leur curée de poisson aujourd'hui, dit le pêcheur, et demeureront toute la nuit et demain encore, jusqu'à leur salaire habituel de pain trempé de vin.

Puis il revint à ses nouveaux paniers ruisselants, et reprit :

— Tout cela est exquis à manger, car, de même que l'angle aigu de leur bouche ne leur permet de se nourrir que d'animaux mous, leur gosier en forme de filtre ne laisse arriver à leur estomac que des substances déliées.

— Tu pourrais ajouter, ami, que la coction dans cet estomac est infiniment subtile, car il se termine en gésier d'oiseau.

— Achetez-vous enfin, ou es-tu pêcheur? grogna l'homme aux mugils.

— Je pêche, oui, mais autrement que toi, sans dépendre de chiens marins, et où il y a plus de poisson. J'extrais, à Rome, dit le médecin, assurant son chapeau Thessalique, les mugils du supplice légal des fondements des adultères.

VI

PAR L'ENTREMISE DES COURTISANES

Προαναιρεῖ δὲ τὴν γυναῖκα Μεσσαλίναν διὰ ζηλοτυπίαν.
ΦΛ. ΙΟΣΗΦΟΥ Ἰουδ. Ἀρχ.
βιβλ. Κ, κεφ. Ζ.

Or Claude, instruit de tout à Ostie par les soins de Narcisse et la bouche de ses concubines favorites Calpurnie et Cléopâtre, demandait avec égarement qui de lui ou de Silius était César ou simple particulier.

Cette perplexité démente laissait peu de place à un sentiment presque inconnu, semble-t-il, des Romains de ce temps-là et surtout de Claude, la jalousie, la haine du cocuage, quoique Flavios Joseph écrive qu'il fit exécuter Messaline par jalousie.

— Tu veux rire, ma petite Cléopâtre, bégayait-il. Ne te moque pas de moi, je suis un pauvre homme dans une taverne. Tu veux me faire accroire que je ne suis plus César! Mais on ne prend pas comme cela à César son palais et ses trésors et son autorité et Vénus! J'ai toute ma raison, Calpurnie, je suis bien sage, tu essayes encore de me mettre tes petits souliers pleins de boue aux mains (il y a des gens chez moi qui ne me regardent pas comme leur maître!), mais tu perds ton temps, je ne dors pas. Je n'ai pas les yeux éblouis! Je n'ai jamais été César! C'est une supposition trop absurde!

Il eut un sursaut.

— Les torches! le sang! Ami soldat, voici des pièces, beaucoup de pièces d'or. Tu as de bonnes épaules, soldat, pousse la roue, pousse! *Io triumphe! Fors-Fortuna!*

— César, commença Narcisse, qui était venu.

— Ha ha! César, dit Claude; n'est-ce pas, Narcisse, que *ce n'est pas moi?*

— Mais non, acquiesça le familier. César est César chez la Fortune. Elle est là, son char attelé, prête à rouler.

— Elle est là... *Vénus?* trembla Claude de tous ses membres.

— Elle t'attend... *Fors-Fortuna*, César.

Et dans la même chaise qui l'avait amené à Ostie, entre Vitellius et Largus Cécina, sous l'œil de Narcisse, Claude César reprit la route sablonneuse de Rome.

Cependant *Vénus*, comme une ordure des jardins, dans le tombereau des excréments, n'ayant pu requérir d'autre véhicule, — et pourtant, étant *Augusta*, aussi bien que Livie déesse, elle avait droit au char! — s'avançait sans peur à la rencontre de César, sachant que pour fermer les yeux impériaux au plein tombereau de ses souillures, il lui suffisait d'ouvrir l'éventail voluptueux des siens.

Et comme le soldat *imaginaire*, ou toute créature qui porte une image du prince est inviolable, elle prit avec elle ses enfants Octavie et Britannicus, lesquels, qu'il fût ou non leur père, ressemblaient à Claude.

Enfin, elle se fit précéder, avec le même cynisme qu'elle eût épilé ses nuits prostituées avec la lampe sacrée des vierges, par Vibidia, la plus ancienne vestale.

— O crime! alternaient méthodiquement Cécina et Vitellius à chaque vaste oreille de Claude, comme pour rythmer l'ahan des porteurs.

Narcisse, à demi-étendu en face de l'empereur, plus habile, parla au fond même de son âme en l'occupant d'un mémoire, lequel relatait tout le passé de Messaline.

— Un mémoire? dit Claude, qui, avidement, paperassa.

Dernière descendante de la noble famille des Messalla et de siècles d'intégrité et de rostres, fille de Messalla le Barbu et de Domitia Lépida la Dompteuse-Douce, Messaline, que Claude l'ait épousée souillée ou non et que Lépida lui ait donné l'exemple des débauches ou d'une vie de vertueuse matrone, avait refréné son infamie jusqu'à ce qu'elle pût avec certitude la cabrer au faîte de l'empire.

Dès lors, meurtres sur meurtres :

Julie, nièce de Claude.

Julie, sœur de Claude.

Appius Silanus, second mari de Lépida, mère de Messaline et que sa fille fit veuve.

Le fils d'Appius, gendre espéré de Claude.

Le gendre de Claude, Pompée le Grand, et son père, et sa mère.

Calliste, compagnon d'études et affranchi de Claude.

Vicinius Quartinus.

Pétus et Arria, célèbres. —

Claude, las d'assassinats, se mit à se distraire au déroulement d'exils :

Sénèque...

Du fond sanglant du ragoût de ces ordures, il ne leva pas la tête vers la pestilence plus fade du tombereau.

VII

EN ATROPOS CHEZ LUCULLUS

Et vincula, et carcerem, et tormenta, et supplicia [miles] administrabit, nec suarum erit ultor injuriarum ? Jam stationes aliis magis faciet quam Christo ?

Q. Sept. Flor. Tertulliani *De Corona*.

Ce fut la matrone veuve qui eut pitié, sûre maintenant que l'enfant coupable serait punie, et qui vint bercer la malheureuse, réfugiée derrière les portes de fer de ses jardins, vainement opposées au fer prévu des soldats.

Quant aux complices, les ordres machinals de l'empereur les exécutèrent sans intérêt. Antiquaire amoureux des vieux usages, Claude avait dit seulement :

— Punissez *à la manière des ancêtres*.

Comme toute coutume archaïque du Latium était sanglante, cet ordre signifiait : punissez de mort. Les morts traditionnelles s'énumeraient : ou battre de verges jusqu'à la mort ; ou battre

de verges et achever en tranchant la tête ; ou précipiter de la roche tarpéienne, quoique ce supplice fût plus spécialement réservé aux parricides ; mais l'empereur n'était-il pas un père, et, en droit romain, l'époux de Messaline n'était-il pas son père? On pouvait ainsi étrangler dans le Tullianum ou dans la Force.

Silius réclama le billot comme il convenait, avec d'héroïques rodomontades ; Vectius Valens fut bavard, et Mnester s'enveloppa, comme d'un manteau de lâches supplications, de l'ostentation des cicatrices de verges infligées jadis, du fond de l'antre de Diane persane, par César.

— Cela n'a aucune importance, dit Claude ; j'ai fait trancher la tête à un consul désigné et à trop de nobles personnages pour excepter de leur mort un histrion !

Et puis il s'appelle ΜΝΗΣΤΗΡ, le Galant ; et son nom me donnera le titre, renouvelé d'Homère de mon chapitre sur sa mort dans mon histoire de Rome : Μνηστηροφονία, le Massacre des Galants de... Pénélope, lequel est l'argument du chant vingt-deux de l'Odyssée. Qu'il ne se dérobe point à l'exécution : il me volerait mon titre.

Or voici ce qui se passait non loin de la grotte de Diane :

— 'Tite, 'tite fille... elle a été une petite fille bien sage ! Dis, maman, tu me donneras la petite lampe d'argent pour jouer à la vestale?

C'est Messaline qui parle. On vient d'enfoncer les portes du jardin. Sa terreur mortelle et soudaine, en travers des genoux de Domitia Lépida, anticipe le délire de son agonie.

— Bien sage ! Ellle ne cassera plus le *futile* en jouant à la toupie avec !

Le *futile* était le vase sacré qui servait à arroser le temple de Vesta, et dont le fond, pour qu'on fût forcé de n'y jamais laisser séjourner d'eau, était conique comme celui d'une bouteille à soda.

— Donne la lampe de la petite vestale !

Et voici, portant une torche, précédé d'un centurion en tenue de garde et moins fatal et inflexible de ses armes que de son mutisme militaire, l'affranchi Evodus, qui inonde la pelouse de toute la lumière crue de ses invectives d'esclave.

Lépida ramène son voile de veuve sur sa tête.

— Chienne, louve, putain ! crie l'affranchi, et il ne s'interrompra, jusqu'à sa mission accomplie, de vociférer des injures que pour l'urgence d'ordres au soldat.

— Un soldat ! zézaye Messaline ; il y a un soldat. Quelqu'un m'a caressée avec des paroles de soldat ! Maman, laisse-moi aller avec les beaux soldats !

Dis ?...

Elle tâte la figure qui se fait taciturne de tout son masque de bure blanche.

— ... Le voile ! Tiens, dieu Auguste est voilé !

Joyeuse :

— Bon, bon ! le grand gladiateur va égorger le petit ! Lève-moi dans tes bras, maman, que les jeunes garçons à bulle d'or m'admirent joindre mes pouces !

L'affranchi s'impatiente.

— Inutile de faire la folle, ô la plus abjecte des adultères ! Comédienne, tu n'es pas au Cirque ! Ton cocu de César s'est décidé à faire justice, enfin, et tu ne te sauveras pas ! Tribun de garde, avance.

Le tribun, ses décorations et phalères clapotant sur sa poitrine, s'avance entre les yeux de Messaline.

C'étaient souvent les centurions et les soldats qu'on chargeait des exécutions. Tertullien décrivant les offices divers du soldat, s'écrie :

« Quoi ! il administrera les fers, et la prison, et les tortures, et les supplices, et il ne vengera pas ses propres injures? Et la garde, la montera-t-il plus pour les autres que pour le Christ ? »

— Chéri, dit Messaline — elle le toise de bas en haut, toujours étendue sur les genoux de sa mère voilée —, je t'aime. J'étais si pressée de t'aimer que je n'ai pas perdu *notre* temps à me retourner vers ton visage. A présent, je suis contente de savoir que tu es soldat. Tu es beau, tu as l'air d'une outre en bouc, avec ta casaque de cuir ! Sent bon. Je suis belle aussi, n'est-ce pas? Le leno dit que je suis la plus belle. Moi, les hommes m'appellent Lycisca.

— Silence, ordure ! clame l'affranchi ; ta bouche souille même le nom des prostituées du faubourg.

Elle met un doigt dans sa bouche, pensive et mutine.

— Maman, puisque tu défends à ta petite fille d'aller promener à Suburre — nunuque Halotus dit pourtant que c'est très

beau, il y a un grand baquet où font pipi les hommes, prête-moi ton petit 'thyphalle de bracelet pour joujou.

La matrone se lève brusquement et impose à la main de sa fille, sans rompre son douloureux silence, un poignard, sur quoi ses ongles à elle étaient crispés dès avant l'entrée des exécuteurs.

La réalité du métal la rappelle à elle-même et ressuscite toute l'impératrice.

— Je rêvais ! j'étais folle ! Oui, mourir, laver toutes mes hontes... Mais, sotte petite servante, ce bain est trop froid, tu mérites que je te pique avec l'épingle d'or. Où suis-je ? les jardins ?

Elle tombe à genoux.

— Phalès ! Il est parti ! il s'envole. Petit, petit... Je ne l'attraperai jamais ! — Cottyto, tu seras récompensée pour m'avoir retrouvé mon bijou. Ma petite broche de corail et de sardoines, ma *stola* chamarrée ne s'en passait pas. O mon oiselet de retour au nid ! murrhin joli, coupelle de mousse, Sili !

— Assez d'histoires, grommelle Evodus. Je pense qu'à cette heure ton amant vomit ses crimes avec son sang. S'il était permis à ta bouche de boire son âme, il te faudrait, de peur qu'elle ne fuie ailleurs, clore de tes doigts toutes ses plaies, ô plus vile que les baladines et les joueuses de flûte !

— Oh, ne lui faites pas de mal, à Silius. La mélodie de mes baisers sera la même, sans lui faire de mal, avec sept amants. O Pan ! ô syrinx !

Elle caresse mollement sa gorge avec le stylet.

— Elle divague de plus en plus. A genoux, catin ! Tribun, tire ton glaive !

Et lentement, le soldat commence d'amener au jour les premiers pouces de la lourde lame.

Messaline, au miroitement, laisse tomber son poignard et bat des mains.

— Oui, celui du soldat ! celui du soldat ! Claudi, bien-aimé, laisse, que ce soit moi qui te déshabille ! Tu es beau parce que tu es vieux, vieux, et chauve, si chauve qu'on ne peut pas plus nu ! ni plus laid, ô mon amant ! Où la laideur de l'homme, à son paroxysme, renonce, seulement commence la beauté de la fleur ! Viens, lis des jardins ! viens, mon empereur !

Elle a saisi le long glaive à décapiter par tout ce qui est visible d'acier brillant et le tire jusqu'à son entière splendeur.

L'affranchi, maintenant, hésite.

— Arrête, tribun. Peut-être va-t-elle se tuer seule. Le secrétaire a dit qu'il valait mieux la faire se tuer.

Le tribun laisse son bras mort, mais sans abandonner l'épée, le seul doigt utile, c'est-à-dire l'*infâme*, du poing militaire.

— O comme tu as froid ! dit-elle. Ne touche pas tout de suite le cœur de Messaline, il y fait si doux que tu t'y brûlerais au sortir d'un tel froid. Et puis, tu ne m'aimerais pas si je n'étais pas un peu coquette ! Je veux te refuser encore un peu de temps de n'avoir plus froid. Laisse mes baisers te réchauffer tout doucement.

Elle appuie le fer sur sa joue, et on dirait qu'elle dort sur son miroir.

— Femme, dit l'affranchi à Lépida, est-ce que votre fille sait ce qu'elle dit ?

Lépida baisse son voile et regarde, de l'œil de Junon.

Messaline a fébrilement déchiré la gaine légère du haut de sa robe, et son sein est nu comme une lame.

— Salope ! dit Evodus.

— Que me dis-tu, mon grand miroir ? *Pourquoi est-ce que je me mire toute nue ?*

Souriant au glaive, brillant comme ruissellent les poissons aux flancs niellés, et qui attend que son maître le plonge :

— Et toi, est que tu te baignes tout habillé ?

Le gros geste maladroit du tribun cherche à dégager son arme.

— O ne t'en va pas ! dit Messaline. Serre-toi contre moi. Pas si fort ! ne me repousse pas de tous tes bras. Laisse-moi me soulever vers ta bouche.

Elle se hausse vers le tribun.

— O comme tu es dieu, Phalès ! Phalès, je ne savais rien de l'Amour ; je connaissais tous les hommes, mais tu es le premier Immortel que j'aime ! Phalès, enfin, tard ! Je savais que tu étais dans le jardin ; méchant, qui ne m'avais envoyé qu'un histrion, avec ton masque ! Ton masque si lourd ! Mais à présent, c'est toi. Bonjour ! Vous vous êtes bien fait attendre, Maître. Allons-nous-en chez nous. Ma mère ne regarde pas, elle. Elle fait bien.

Ce n'est que la veuve d'une très grande barbe. Elle ne comprendrait pas. C'est bien toi. Je n'avais pas rêvé, ou est-ce que je rêve, maintenant ?

Evodus, stupidement :

— Elle rêve, à moins qu'elle ne se moque.

Messaline, en extase, au glaive :

— Bonjour.

Et le monstre d'acier répond au baiser par une morsure, au-dessus de sa gorge, qui prélude à la prendre toute.

— Emporte-moi, Phalès ! L'apothéose ! Je la veux tout de suite, avant d'être vieille ! Ou fais-moi vieillir tout de suite, jusqu'à la divinité. Emporte-moi chez nous, au plus haut ciel ! le plus haut ! le premier ! Tu es le premier, ô Immortel ! tu vois bien que je suis vierge ! Donne, donne la lampe pour jouer à la petite vestale ! Si vierge ! Si tard ! Bonheur, ô comme tu me fais mal ! Tue-moi, Bonheur ! La mort ! donne... la petite lampe de la mort. Je meurs,.. je savais bien qu'on ne pouvait mourir que d'amour ! Je l'ai... maman !

L'homme au glaive écarte Messaline de son corps ainsi qu'une vipère.

Elle étend ses mains tâtonnantes vers Lépida, qui, sans hâte, se dérobe. La matrone a remis son voile et s'éloigne à reculons.

— Mais c'est un glaive, charogne, bave l'affranchi, ce n'est pas...

Or c'est lui qui éclate en sanglots et se prosterne comme sous le souffle d'un dieu ; et ses morsures vont se tapir parmi les fleurs, dont le parfum s'exalte de son cri :

— Mais je l'aime ! je l'aime !

Et de dessous les fleurs il halète vers l'espoir d'une figure de femme. Aucune. La veuve s'en va grave et impitoyable. Elle est si veuve et si pure qu'il y a très longtemps qu'elle n'est plus là. Et ce qui soulève et anime avec une tête son capuchon immaculé, ce ne peut être que l'Obscénité Divine qui se retire vers les secrets de son jardin. Il n'y a qu'un dieu ou un fantôme qui sache faire des plis si droits. Et une vraie femme aurait pleuré avant l'esclave, et ses larmes la dévoileraient sous la trame qu'elles auraient mouillée !

Le dieu est parti.

Il n'y a plus dans ses jardins que le tribun et Messaline ; et

la femme, à mesure que le fer se rétracte d'elle, s'abîme vers le néant des fleurs.

Le tribun a retiré tout son glaive ; au bout d'un temps, il conclut :

— Putain !

VII

APOKOLOKYNTOSE

Inter cetera in eo mirali sunt homines et oblivionem et inconsiderantiam, vel, ut, graece dicam, μετεωρίαν *et* ἀβλεφίαν. *Occisa Messallina, paulo post, quam in triclinio decubuit, « Cur domina non veniret, » requisivit.*

C. Suetonii Tranquilli *Tib. Claud. XXXIX.*

— Messaline est morte, dit Narcisse.

Claude mangeait, demi endormi, sur son lit de table.

— Elle est belle, elle est amoureuse, elle est morte, elle est Vénus, répéta-t-il d'une voix atone. Va lui dire de venir se mettre à table. Elle est belle, je l'aime, je suis heureux.

— Elle est morte, dit Narcisse.

— Morte, je comprends bien. Elle m'est très fidèle. Je ne l'ai pas embrassée ce matin. Va lui dire qu'elle vienne, il est tard.

— On a avancé l'heure de ton repas. César.

— Avancé l'heure ? On a eu raison ! Il faut toujours m'avancer l'heure. C'est pour cela que je suis joyeux, et de savoir qu'elle n'est pas en retard. Elle n'est pas souffrante, je vois. Je suis très content. Appelle-la.

Narcisse touche l'épaule de Claude et jette sur son lit une tunique de dessous tachée de rouge.

— Elle est morte, enfin, comprends-tu ?

A la vue du sang, les larges narines de l'empereur palpitèrent.

— La lune ? J'avais oublié, excuse-moi, Narcisse : mon esprit devient un peu... météorique et ablepsique ! Je vais bientôt être plus ignorant de ce qui se passe dans les planètes que les peuples de Taprobane, qui ne découvrent la lune au-dessus de la terre que la deuxième semaine de chaque mois ! Tu es un

bon calendrier, Narcisse. J'ai compris. Mais je veux que ma femme me tienne compagnie à cette table tout de même. J'ai une faim pleine de bonheur.

— César ?

— Elle est morte, je sais. Les femmes jouent les assassinées à chaque nouvelle lune.

— Tu n'as plus de femme, César ! Tu n'as pas spécifié, hier, quand tu as dit de massacrer tout le monde, même l'histrion sans importance, qu'il ne fallait pas la tuer. On l'a poignardée et elle n'est plus là, et le Sénat vient de faire ôter son nom et ses images des lieux publics et particuliers et de ton palais tout à l'heure et de cette salle, César.

— Alors... Vénus... n'est plus là ?

Et d'un geste maniaque, il rue sur le plateau d'argent sonore qui couvre tout le guéridon le sens-dessus-dessous de sa coupe vide, et écoute choir le silence.

. . . . . .

Il écoute, avec toute l'angoisse d'une Danaïde penchée sur son tourment. Et sans transition il éclate d'un rire inextinguible, et, les yeux qui s'illuminent d'un espoir divin, il tend sa même coupe à l'échanson :

— A BOIRE !

Et c'est ainsi que Claude César, accoudé sur sa couche insatiable d'amour et de festins, pâle, la joue céruléenne de la récente assiduité de son barbier, prototype de Barbe-Bleue à moins de générations de distance que le cynocéphale aux fesses écarlates n'est l'aïeul de nos gloires guerrières, méditait sa quatrième femme :

Agrippine.

ALFRED JARRY

FIN

Petite Gazette d'art

LES ARTISTES JAPONAIS

Au Grand Palais, le public n'entre pas volontiers dans les trois salles réservées aux peintres et aux sculpteurs japonais. Cependant, après des heures passées parmi les peintures à l'huile et les marbres qui encombrent le dit palais, un séjour de quelques minutes au milieu des peintures sur soie serait à la fois reposant et instructif. Mais, hélas ! les visiteurs ne cherchent ni à réfléchir, ni à acquérir des sensations nouvelles. Bouguereau et Detaille leur suffisent et la " Communiante " de M. de Saint-Marceaux est pour eux le comble de l'art.

L'indifférence du publié est, au reste, légitimée par celle des jurys. Tandis que médailles d'honneur et médailles d'or pleuvaient chez toutes les nations, elles furent presque absentes du salon japonais. Et l'unique haute récompense qui fut accordée tomba mal, allant à un tigre en trompe-l'œil où toute synthèse était absente. Or, pas de synthèse, pas d'art japonais.

Nous n'irons pas certes jusqu'à dire que les artistes japonais contemporains égalent leurs glorieux ancêtres. Mais les envois de ses peintres n'en sont pas moins fort intéressants et montrent une diversité d'observations qui dénote un profond individualisme.

Voici, par exemple, une œuvre de grande allure : « Fidèles écoutant le sermon » de Taikwan Yokoyama. L'ensemble de la composition est empreint d'une gravité vraiment religieuse et les attitudes ont une attitude recueillie du plus émouvant effet. C'est une toile de musée où les plus fins tempéraments européens auraient à apprendre.

En regardant « l'Empereur Takakura à Itsukushima », un grouillement de foule pittoresque, je ne puis m'empêcher de songer à Boilly et à son « Arrivée de la Diligence ». L'un et l'autre ont une manière à eux de traiter la foule, mais il y a entre ces deux artistes de races et d'époques différentes, une parenté spirituelle indéniable. C'est du genre certes, mais du plus exquis. Et cette œuvre n'est pas unique ici. Car voici, non moins attirante, une toile de Shien Murata : « Princesse contemplant la floraison d'un prunier ». Nous sommes au matin, les cheveux de la jeune femme tombent le long du dos. Elle est à sa fenêtre, le regard pensif devant la campagne fleurie de neige rose. C'est charmant.

Peut-être pour aimer de telles œuvres faut il une certaine culture et un sentiment du pittoresque qui manque à une notable proportion du genre humain puisque les éléments s'en trouvèrent absents même dans un jury composé d' « artistes », mais je m'étonne que ceux-ci n'aient pas été séduits davantage par tels paysages et telles

notations qui dénotent une parfaite éducation de l'œil et de la main.

Par exemple, si l'on excepte Besnard ou Monet, quel est l'artiste qui réussirait à donner une impression de poudroiement d'eau égale à celle qu'a obtenu Bunkio Nomura dans « l'Averse sur un lac » ? Et il n'y a guère que Whistler qui pourrait rendre l'imprévu de « l'Averse » de Tôkio Taniguti.

Parmi les purs paysagistes, Guiokusho Kawabata montre quatre panneaux tout à fait remarquables : les valeurs sont exquises et les tonalités ont une douceur infinie, surtout dans « les Cerisiers à Yoshino » et « la Verdure de Mézamé ». Guiokuyen Takahashi aime les temps humides et excelle à rendre la pluie tombant dru sur des cimes d'arbres ou vernissant de douceur un paysage : Bunkio Nomura peint un moulin perché au flanc d'une cascade dont on sent les gouttelettes. Et puis c'est encore Kwansou Suzuki, Keido Ohmori, Kwado Nakagawa et Guiokuden Murasé, le nerveux dessinateur à qui l'on doit nombre de notations exquisement impressionnistes.

Quoique les œuvres de ces artistes démontrent éloquemment qu'avec un panneau tendu de soie, de l'encre de Chine et quelques couleurs on puisse faire des merveilles, des japonais — ceux sans doute que la gloire de la *Société des Artistes français* empêche de dormir — se sont mis eux aussi à peindre sur toile, avec des couleurs à l'huile. Ont-ils bien fait? Certes, les nus de M. (1) Seiki Kuroda pourraient être cités à l'Académie Julian et les paysages de M. Seiki Kuroda et de M. Hatirô Nakagawa sont louables, mais si l'on excepte « le Dresseur de singe » de M. Horin Goséda, il n'y a rien qui milite en faveur de l'adoption de la peinture à l'huile par les japonais. Il semble même que les peintures de M. Louis Dumoulin envoyé là-bas par des ministres eussent dû les en dégoûter à tout jamais.

La décadence est plus réelle parmi les sculpteurs. Bois et ivoires sont guindés et sans nouveauté. Par contre, un beau bronze de Shukei Naganuma : « Tête de vieillard ».

Il n'est peut-être pas mauvais, après tout, que les artistes japonais aient eu aussi peu de succès parmi leurs confrères d'Europe. Le mépris qu'ils pouvaient avoir pour eux, loin de s'éteindre, s'accroîtra.

CHARLES SAUNIER

(1) « Eux, ils sont ces messieurs. » (Jules LAFORGUE.)

Théâtre

PROMÉTHÉE A BÉZIERS

C'est sous le pur éclat d'un triomphal azur, dans le prodigieux décor de ces arènes où se pressait une foule heureuse, qu'ont eu lieu le 27 et le 28 août, les représentations du *Prométhée* de MM. Jean Lorrain, F. Herold et Gabriel Fauré. D'enthousiastes clameurs montèrent vers les auteurs et les interprètes, et l'on put croire un instant qu'avait survécu, sous le ciel torride, un peu de l'âme sacrée du vieil Eschyle.

Mais s'il y eut vraiment dans la foule des assistants une part de l'émotion terrible qu'on ressent dans la communion des anciens génies, il ne faut pas s'en prendre à la fidélité de l'adaptation qu'avaient mise à la scène les auteurs de ce moderne *Prométhée*. Je ne prétends pas cependant que les transformations apportées par eux à la légende en aient amoindri l'éternelle beauté, mais elles ne sont pas sans avoir quelque peu désorienté l'idée du mythe, ce qui ne laisse pas de pouvoir être critiqué. Ainsi, s'inspirant des modernes exigences du théâtre, et voulant s'attacher un public que les hauteurs sublimes du Titan pouvaient rebuter, les auteurs de cette tragédie ont introduit un élément de romanesque qui n'est pas sans surprendre, dans cette sombre et formidable légende.

C'est ainsi qu'ils ont fait de Pandore l'amante de Prométhée, ce qui paraît une hardiesse singulière si l'on se prend à songer au caractère sublime et douloureux du Titan solitaire tel qu'il nous apparaît à travers les rudes strophes d'Eschyle.

Néanmoins ces modifications presque nécessaires furent traitées avec une adresse heureuse et ne donnèrent point de la légende une adaptation restreinte et sacrilège, Il fallait effectivement compter avec l'âme légère d'un public que pénètre assez peu le seul héroïsme intérieur. MM. Lorrain et Herold, pour cette raison, et considérant encore le développement lyrique de leur tragédie, introduisirent des chœurs, imaginèrent au premier acte une scène où Pandore, puis Gaia, dans le véhément éclat de tirades éloquentes, tentent d'entraver la montée du Titan ravisseur de la flamme céleste. La mise au tombeau de Pandore ensommeillée donna lieu, au second acte, à des scènes d'une grâce exquise que troublaient simultanément, dans les hauteurs de la montagne, les imprécations dont les dieux couvraient Prométhée. Enfin l'épouvantable horreur du supplice du Titan libérateur donna au troisième acte une grandeur farouche et désolée, d'une beauté vraiment eschylienne. Les désespoirs de Prométhée perdu dans les rocheuses cîmes, ses craintes à la venue de Pandore, les ma-

lédictions suprêmes qu'il jette aux dieux vengeurs retentirent parmi l'entassement énorme des montagnes, avec une splendeur dont le terrifiant éclat pénétra toutes les âmes.

Sur ce mythe éternel, M. Gabriel Fauré avait écrit une partition très importante et digne de tous les éloges. Pour ma part, ce fut presque une émouvante surprise, et je ne pensais point que l'auteur de tant de mélodies et de quatuors profonds pût soudain se révéler comme un symphoniste d'une incomparable puissance, maniant avec une telle amplitude synthétique les masses orchestrales. Gabriel Fauré a donné dans cette œuvre une expression nouvelle de son esthétique musicale, et ce compositeur que des lieds lointains, des chansons lentes, des chœurs de voix graves et mélodieuses avaient rendu célèbre, a brisé tout d'un coup les cadres de son inspiration coutumière. La musique du *Prométhée* est d'une prodigieuse expansion sonore ; elle n'a point ce défaut de prétendre aux clameurs surhumaines et fougueuses de la Tétralogie, et elle se tient au contraire dans une plénitude infinie, tour à tour tragique, grave, véhémente ou tendre, infiniment haute et lumineuse.

Mais hélas ! ce qui ne se montra que peu digne d'une telle œuvre, ce fut l'interprétation de cette partie musicale. Quelque grandes que fussent les masses orchestrales, leur bonne volonté ne pût vaincre leur inexpérience, et l'exécution fut en somme assez inférieure tant par la difficulté des ensembles que par les faiblesses et les inattentions individuelles. Mais il s'agit ici de l'orchestre et des chœurs : ceux-ci furent d'ailleurs assez mauvais, et les parties de femmes furent chantées avec une langueur, une lassitude et une incompréhension pitoyables.

Il y avait des finales de chœurs, traitées dans la manière mélancolique et mineure de Glück, qui furent exécutées de la plus lamentable façon.

Il n'en fut pas de même des rôles chantés. Madame Fierens, MM. Vallier et Fontex formaient un excellent trio. Le rôle de Kratos, tenu par M. Fontex, nous fit connaître une excellente voix dont l'ardeur s'emploierait heureusement dans *Tristan* ou *Siegfried*. Mlle Feldy, dans le rôle de Gaia, chanta avec intelligence, et Mlle Torrès a du charme. Je cite aussi M. Rousselière dont la voix est pleine d'un jeune éclat.

Mais l'interprétation des rôles parlés présentait à mon sens un intérêt bien plus grand par les personnalités puissantes qui s'y sont affirmées. Il faut dès maintenant mettre hors de pair Mlle Laparcerie et M. de Max. Dans le rôle de Pandore, Mlle Laparcerie a donné une preuve nouvelle de l'intensité impulsive de son tempérament dramatique. Et cela était d'autant plus méritoire que le personnage qu'elle incarnait était un mélange assez complexe d'héroïsme, de crainte, de fatalité et de romanesque. Quant au rôle écrasant de Prométhée, il était tenu par M. de Max qui y fut admirable. Le jeune tragédien a prouvé par les prodigieux élans auxquels il s'est abandonné, l'extra-

ordinaire compréhension qu'il avait de ce rôle formidable. Sous le ciel libre, dans un décor de mondes primitifs, dans l'harmonie énorme des chaos qui s'ordonnent, il fallait pour ce Prométhée, un débordement lumineux de véhémence lyrique et une émotion sacrée. M. de Max a merveilleusement compris cela. Ses attitudes et ses gestes, d'une personnalité si étonnante, brisaient les cadres de l'esthétique convenue. Cette fougue et cette profondeur puissantes nécessitaient un décor sans limites pour s'y mouvoir harmonieusement. Elles l'ont eu, et les hauteurs lyriques, l'ardente statuaire et les attitudes pathétiques du tragédien étaient une lumineuse fête d'art pour les yeux et l'âme. Ce grand effort a soulevé d'enthousiastes clameurs. Il ne nous étonnait pas de la part de M. de Max qu'a toujours animé le souci de la beauté, de la force et de la vérité.

Souhaitons que se réalisent encore de pareilles fêtes pour les hautes joies qu'elles dispensent et pour la fraternité sacrée dont elles emplissent les âmes innombrables d'une foule frémissante, sous le feu clair d'un ciel d'été.

PAUL-LOUIS GARNIER

Notes

politiques et sociales

LA RÉPONSE DE LA PROVINCE

Brèves ou longues, ironiques ou graves, de forme naïve ou de rédaction lettrée, mais toutes disant assez une même chose et la disant bien, arrivent par paquets quotidiens les réponses des maires provinciaux à l'invitation que leur a adressé le bureau du Conseil municipal parisien. Elles disent en substance : « Nous sommes républicains ; vous représentez la réaction ; pourquoi irions-nous manger avec vous ? » — Discrètement sans doute, M. le président du Conseil municipal et M. le Syndic nous cachent les lettres d'adhésions qu'en revanche ils auraient reçues d'autre côté. Mais d'où ? Celles que nous connaissons, et dont au reste nous nous contentons fort bien, viennent de partout. Et il apparaît suffisamment que si des municipalités républicaines ont pu de ci de là répondre par un *oui* bénin, ç'a été politesse et déférence pour Paris et non pas sympathie pour le Conseil municipal qui, par hasard ou par malentendu, est censé représenter la Capitale. L'erreur n'est plus possible. « Nous ne sommes pas avec vous ; nous sommes contre vous », disent au nationalisme nos maires républicains.

Les lettres qui chaque jour nous arrive disent cela nettement, fermement, mais sans injure, sans colère, sans violence. Imaginons, pour comparaison, le ton que prendraient des maires nationalistes pour répondre à l'invitation d'une municipalité de « sans-patrie et de traîtres ». Et croyons que l'injure ne convient pas à la bonne cause ; que le nationalisme ne mérite pas l'indignation ; — et si nous sommes vraiment les plus forts, ne soyons donc pas violents.

Les républicains qui ont donné l'exemple de la bonne réponse sont, comme il arrive à chaque épreuve nouvelle de la vie démocratique, les républicains avancés, voire les socialistes : et cela non plus ne nous déplaît pas. Socialistes et démocrates se montrent ainsi, une fois de plus, les membres sûrs du parti républicain. Les modérés prennent la suite, bien contents encore de n'être pas confondus avec le nationalisme.

Cette combinaison, de toutes les bandes de mécontents sous l'étiquette patriotique, que beaucoup d'honnêtes gens tiennent pour habile et redoutable, laisse de plus en plus éclater toute sa maladresse réelle. Le nationalisme a vécu à peine, il a à peine triomphé sur un point ; et déjà il ne fait plus illusion à personne. De loin comme de près, il apparaît un dernier déguisement de la réaction. Que royalistes et bonapartistes soient allés avec entrain dans cette aventure... se dis-

créditer un peu davantage, cela ne surprend pas ; être bonapartiste ou royaliste à cette heure en France suppose ou une fidélité idiote à une cause morte, ou un snobisme de noble faubourg qui, par définition ou par nécessité, renonce à l'intelligence et à la bonne foi. A ce parti là que restait-il à perdre ?

Mais ce sont les ex républicains (modérés ou radicaux), embarqués dans cette galère, dont on peut se demander ce qu'ils allaient y chercher ? Des fonctions électives ? Mais le coup, qui a réussi un jour à Paris, menace de rater partout ailleurs, et, à Paris même, une seconde fois. Des places ? Mais il est préférable, pour les obtenir, aujourd'hui et demain, de se présenter sous d'autres couleurs : c'est une fois nommé seulement qu'il est bien porté de devenir nationaliste. Le gouvernement de la France ? Mais il faudrait partager avec les alliés, qui pourraient bien, en supprimant le régime, supprimer en même temps tout le profit à en tirer.

Et enfin l'Eglise, cette autre conjurée, a commis la faute lourde, en donnant à son cléricalisme cette dernière forme. Elle devrait avoir appris pourtant, par diverses expériences, qu'elle porte malheur chez nous à tous les partis qu'elle prend sous sa protection et sous son influence. Et qu'y aura-t-elle gagnée pour elle ? La reprise de l'article 7, peut-être une loi si attendue sur les associations, peut-être des entraves à son grand commerce de biens temporels, et en tout cas l'anticléricalisme à nouveau réveillé, rajeuni, renforcé dans tout le le parti républicain, chez tous les hommes de pensée libre et de conscience indépendante.

FR. DAVEILLANS

L'IMPÉRIALISME (ANGLETERRE, ETATS-UNIS...

Il semble que l'impérialisme soit la dominante du siècle finissant ; qu'avec des degrés d'intensité divers, il ait commandé la politique de tous les peuples. Comme le principe des nationalités, à l'heure de la pleine expansion des idées libérales, il surgit un élément dirigeant, caractéristique, des relations internationales. On ne citerait aucun pays (en dehors de ceux qui sont dépourvus de tout moyen d'action), qui ait pu se soustraire à l'influence du système nouveau et bannir les ambitions démesurées d'agrandissement territorial. L'Angleterre, les Etats-Unis, la France, l'Italie, l'Allemagne, le Japon ont tour à tour versé dans la méthode des annexions inconsidérées et sans limites.

L'impérialisme ne comporte pas une définition précise ; il n'est pas identique dans les contrées latines, et dans les contrées anglo-saxonnes. Car les conditions ethniques, historiques, intellectuelles et sociales pèsent ici et là sur son mode de fonctionnement. Il est bien certain qu'il ne pouvait s'exercer avec le même développement chez les peuples qui avaient un long passé et un domaine exotique déjà

ample et chez ceux qui, récemment formés ou unifiés, n'avaient pas encore débordé leurs frontières naturelles. Mais partout il s'est déduit de la structure capitaliste des sociétés contemporaines.

L'impérialisme marque-t-il un progrès ou un recul ? Doit-il être réprimé ou mérite-t-il au contraire notre approbation ? La question ne nous semble pas d'une importance capitale, parce qu'une appréciation d'ordre moral sur une méthode aussi généralisée ne peut entraîner la moindre conséquence. Autant raisonner sur l'excellence du principe des nationalités ou sur le passage de la communauté primitive à la cité hellénique et à l'état moderne. Nous nous trouvons ici en présence d'un phénomène organique, dépendant de la physiologie du monde et qui vaut d'être examiné en lui-même tout comme la digestion ou la circulation du sang dans l'individu.

Les gouvernements ne sauraient être rendus seuls responsables de l'expansion impérialiste. Il nous paraît un peu puéril d'incriminer exclusivement un Ferry ou un Crispi, un Mac Kinley ou un Chamberlain. Que tel ou tel de ces hommes politiques ait voulu, à une heure quelconque, brusquer le mouvement, précipiter la conquête, pour parer à un embarras plus pressant, le cas n'a rien d'invraisemblable et nous ne le contestons pas ; mais nulle part le système n'aurait pu se pratiquer avec la même continuité, s'il n'avait pas eu l'adhésion de l'ensemble de la nation, ou, ce qui y équivaut, l'assentiment des classes dirigeantes.

Or, il ne pourrait se nier que des deux côtés de l'Atlantique, c'est la grande bourgeoisie, maîtresse omnipotente, qui a embrassé avec le plus d'ardeur l'impérialisme. En France, l'aristocratie agrarienne, cléricale, royaliste et bonapartiste a combattu pendant plus de dix années, avant de capituler, les annexions coloniales. On se rappelle l'attitude de la droite en 1881, 1882 et 1885 dans les débats fameux sur la Tunisie et le Tonkin. Et si, dans les derniers temps, le Dahomey et Madagascar trouvèrent de très nombreux partisans dans les rangs de l'opposition monarchiste, c'est que celle-ci croyait pouvoir, par l'exaltation ininterrompue du militarisme, submerger la République. En réalité, chez nous, les vrais défenseurs, les adhérents intransigeants de la colonisation à main armée ont été les bourgeois opportunistes qui sont arrivés au pouvoir avec l'effondrement du 16 Mai et qui depuis y sont demeurés. En Italie de même, les apôtres de la mégalomanie n'ont pas été les grands seigneurs, détenteurs des latifondia du Midi — (ceux là ne demandaient que la faculté d'exploiter pacifiquement leurs paysans, et Rudini et Visconti-Venosta ont symbolisé en toute netteté leurs tendances) —, mais les capitalistes lombards, piémontais et florentins, la vieille gauche historique, qui réclamaient des débouchés pour leur industrie. En Angleterre les lords se soucient fort peu, en dehors de quelques politiciens comme Rosebery, ou de quelques financiers, comme Fife et Abercorn, de l'accroissement de l'empire asiatique et africain. D'ailleurs ils sont approximativement dans la situation de la reine qui rè-

gne et ne gouverne pas ; ils ne possèdent plus dans les affaires publiques qu'une autorité restreinte et laissent la prépondérance aux usiniers et aux commerçants qui, avec Chamberlain, sont devenues définitivement les dominateurs du Royaume-Uni. C'est cette bourgeoisie, autrefois whig, aujourd'hui unioniste, c'est-à-dire sympathique à toutes les équivoques et indifférente au libéralisme politique et économique, qui a vraiment lancé la Grande-Bretagne dans les intempérantes entreprises des dernières années. Par ses compagnies à charte, par ses syndicats financiers, elle exerce une action à peu près exclusive sur les relations extérieures du pays. Elle organise une expédition comme une affaire ou un placement — témoin la flibusterie de Jameson, il y a cinq ans, ou l'occupation du Ganda, ou la guerre du Transvaal. En Amérique, enfin — car il faut s'arrêter dans cette énumération, — le conflit avec l'Espagne a été savamment, méthodiquement préparé par cette presse jaune qui exprime avec tant de fidélité et de brutale franchise les sentiments de la classe dirigeante. Les trusts, les rois des sucres, du pétrole, du fer, de l'huile, etc., qui pèsent d'un poids si lourd sur les délibérations du gouvernement de Washington, ont été assez puissants pour déterminer la conquête des Philippines et des Antilles. Les foules, toujours dupées, ont applaudi. Les Etats-Unis, déjà poussés hors de leurs limites, par l'aventure de Hawaï, ont inauguré un système qui peut offrir les développements les plus inattendus.

Ce qui atteste bien que l'impérialisme se lie très intimement au capitalisme, c'est qu'il sa présente avec son maximum d'ampleur dans les contrées à évolution capitaliste très accentuée. En Italie, pays d'industrie peu robuste, il s'est affaissé au lendemain de la première défaite. En France, où la transformation a été moins rapide que dans les Etats anglo-saxons, il semble aujourd'hui reculer quelque peu devant la lassitude du sentiment public. C'est en Amérique et dans le Royaume-Uni qu'il se manifeste dans toute sa vitalité, et qu'il affecte le plus les allures d'un phénomène historique durable et consistant.

Il y sert de ligne de démarcation aux partis. Outre-Manche, les vieilles qualifications de whigs et de tories étaient tombées en désuétude depuis longtemps ; lors du dépôt du premier projet de home-rule par Gladstone, le corps électoral se divisa entre les libéraux ou radicaux et les unionistes, et les anciennes cloisons étaient si bien effondrées qu'on vit se confondre en une seule fraction les conservateurs les plus irréconciliables et des demi-socialistes comme Chamberlain et ses amis directs. Maintenant l'impérialisme se substitue comme plate-forme à l'opposition à l'autonomie irlandaise. On est pour ou contre l'annexion des Républiques Sud-Africaines — pour ou contre l'unification ou la fédération de l'Empire, comme jadis pour ou contre le suffrage universel, pour ou contre l'affranchissement de l'île sœur. C'est sur ce terrain qu'auront lieu les prochaines élections que le cabinet actuel de Westminster appelle de tous ses

voeux, sûr d'un succès écrasant. Il sait qu'il a toute ou presque toute la bourgeoisie dans son camp. Les Morley et les Labouchère sont si rares parmi les libéraux !

Aux Etats-Unis, de même le scrutin présidentiel de novembre prochain sera entièrement dominé par le problème de l'impérialisme. Auparavant, républicains et démocrates se livraient bataille au nom du libre-échange ou de la protection, de la saine monnaie ou de la frappe illimitée de l'argent. Il n'y a plus, cette fois, en présence que des impérialistes et des anti-impérialistes, Mac Kinley étant le candidat des premiers et Bryan celui des seconds. Les positions sont même si bien délimitées, la coupure entre les deux partis si brutale, que tous les ambitieux intermédiaires — tel l'amiral Dewey — ont dû se retirer. Et pour corroborer encore le caractère des deux programmes rivaux, Bryan a fait aux socialistes d'assez larges concessions, tandis que Mac Kinley, serviteur du grand capitalisme, n'a pas osé condamner explicitement les trusts, contre lesquels s'élève pourtant en Amérique une puissante clameur.

En Angleterre comme aux Etats-Unis, la lutte qui va s'engager cet hiver offrira donc un intérêt autrement ample que celui d'une consultation électorale ordinaire. Il ne s'agira pas seulement de savoir si tels hommes conserveront le pouvoir, ou si tels autres, d'ailleurs peu différents de tendances, leur succéderont de par la volonté nationale. C'est une question de principe qui sera tranchée : c'est — nous le répétons — un phénomène organique qui sera mis aux voix. Le peuple devra dire s'il tolérera l'expansion indéfinie de l'impérialisme, corollaire du développement capitaliste, ou s'il entend enrayer celui-ci en interdisant celle-là. Il nous notifiera en termes saisissants, ou la prolongation de sa servitude, ou son émancipation — l'affermissement de la dictature bourgeoise, ou l'effondrement de la dernière caste dirigeante... D'aucuns redoutent que l'impérialisme, cette fois encore, ne soit point condamné.

PAUL LOUIS

Les Livres

LES POÈMES

STUART MERRILL : **Les Quatre Saisons** (Mercure de France).

Les Quatre Saisons marquent une évolution profonde dans la manière de M. Stuart Merrill. Il avait commencé par être un poète charmant, très bon rythmiste, rythmiste même un peu trop savant d'une foule de joliesses parnassiennes et de recettes qu'il réchauffait pourtant d'une verve jeune et d'une invention personnelle de métaphores.

Peu de poètes ont connu le secret de la jolie couleur et de l'élégance de la strophe comme le poète des *Petits Poèmes d'Automne*, ou du *Jeu des Epées* Mais la distance est grande de ces œuvres aimables au beau livre que nous donne M. Stuart Merrill, fruit d'un profond recueillement, qui accuse de sa part un énorme progrès dans les idées, comme une évolution considérable dans la voie de la liberté du vers.

L'exemple est frappant. M. Merrill, si expert dans la technique ancienne, l'a abandonnée pour nous donner toute sa personnalité. C'est de cette évolution qu'il compte parmi les poètes tout à fait importants et qu'on ne saurait oublier en présentant une ligne générale de l'histoire de la poésie actuelle. Et comme il est bon de rencontrer un artiste qui se cherche en lui-même et ne se drape pas, avec des gestes de comédien exagéré ou simple, et même naturel, dans des défroques du passé, un poète qui vive de sa passion et de son temps ! Je ne veux pas dire que M. Merrill pratique l'art social. Evidemment, son œuvre philosophique, élevée, combative, pourrait y ressortir, mais lorsque l'art se proclame social par la bouche de l'artiste, il y a grand'chance qu'il consiste en couplets de romances simplement, un peu mieux écrites que celles du café-concert, mais participant du même genre d'émotion générale, banale et facile. Les voix de solidarité et de compréhension des foules, de la ville ou de la nature qui se font entendre par les vers de M. Stuart Merrill sont autrement hautes et les échos en sont émouvants, parce qu'on sent bien que c'est une âme qui s'exprime, et non une intelligence qui cherche à deviner quel sera le mouvement futur de l'art et à s'y conformer d'avance. La preuve de la sincérité de M. Merrill est dans l'absence totale de déclamation. On ne trouve pas chez lui d'adverbes frénétiques faits pour donner courage à l'écrivain le long de sa route.

Mais voici où encore M. Merrill a laissé demeurer en lui une trace trop durable du parfait lettré qu'il fut (il était alors moindre poète) : c'est dans certaines ordonnances qu'il a laissées trop strictes, dans « les Portes », par exemple. Il est plus maître de son art dans ce beau poème qui conclut son livre et l'explique, « les Poings à la Porte » :

il y a là un art du refrain, repris au passé, mais qui est presque devenu personnel à M. Merrill. Et où j'aime encore mieux M. Merrill (je veux citer en passant « le Dialogue sans fin » parmi les beaux poèmes, mais pas parmi ceux qui m'ont le plus séduit), c'est dans des poèmes presque sans art, émis d'un seul souffle et d'une ligne soudaine et parfaite, comme « Selon... », comme « Eveil », comme « Près des Ponts », et d'autres de ce genre, enclos dans ce sérieux et solide poème à la gloire de la vie et de l'espoir en l'avenir.

Paul Fort : **Les Idylles antiques** (Mercure de France).

Paul Fort qui fut avec tant de talent un moderniste, épris de nature, de passion spontanée, de métaphore originale, d'analogie neuve, s'en va faire un tour du côté des mythologies. C'est un des goûts du jour. Les travaux récents des érudits, en détruisant toute l'antique et classique idée de la Grèce, devaient amener de ce côté-là des curiosités de poètes et un peu de renouveau. Ce n'est pas dire que ce que l'on fait sur l'hellénisme soit très neuf, mais on nous présente tout de même une Hellas un peu plus polychrome que la Grèce d'académie. N'importe, — chez presque tous, il demeure encore dans le casque quelque chose d'un peu... dirons-nous « pompier »? Oui, il n'y a pas à hésiter, c'est la vérité même.

Paul Fort pour son cas, sauf quelques locutions, évite tout à fait de coiffer le casque, il ne faut pas non plus compter sur lui pour assister à une reconstitution de la Hellade : — heureusement pour nous et pour lui, car cela gâterait ses dons naturels. Dédaigneux du casque, il arbore avec plaisir le chapeau de fleurs, et il s'en va chanter Néère, Glycère, Vénus ; il accroche un peu de XVIIIe siècle en passant : ce n'est pas de l'hellénisme, mais c'est du très admissible paganisme. Néère et Glycère sont des personnes bien plus modernes qu'elles ne le croient, et une des préoccupations du poète est de leur bien faire voir, en une métaphore courte et illuminante comme un éclair, vaste, multiple et ubiquitaire, toutes les beautés de la nature où on les aime : et c'est rivières de Seine-et-Oise ou forêts de Seine-et-Marne. Le ton parfois se hausse, et Omphale (le mythe en étant réduit à si peu que rien, à son simple énoncé) a fourni à Paul Fort un beau poème, dru, souffrant, éloquent, très vibrant de synthèse féminine. C'est d'ailleurs en des choses très modernes, très d'aujourd'hui, très de sentiment encore plus que d'idéalité, que Paul Fort apporte le plus d'art naïf et ingénu ; et, à travers ses idylles antiques, c'est à ses rondes, à ses plages, à ses aubes que nous pensons avec le plus de plaisir.

Cornélius Price : **Le Chariot Errant**, poème héroï-comique en trois actes (Lemerre).

Un joli poème dramatique qui se réclame de la *Florise* de Théodore de Banville et dit être né d'une méditation sur cette jolie comédie. C'est Florise qui passe, mais vieillie, mais se survivant, es-

cortée seulement de l'amour d'un vieux Jodelet qui la voit encore comme au temps de ses triomphes Un joyeux compère anime la traversée de la troupe errante et qui fait maigre chère. Des amours se désenlacent ; de la lassitude vient après des misères. Tout conspire à faire délaisser à quelque orée de bois le chariot tragique, l'amour des passants pour celles qui incarnent les héroïnes, l'amour des passantes pour ceux qui incarnent l'héroïsme ou le rire clair : et les fausses vocations se désagrègent ; ceux qui s'abusèrent, et crurent suivre l'art quand ils ne suivaient que l'amour, regardent en arrière vers les foyers désertés et s'en retournent. Mais il reste toujours de braves cœurs pour traîner malgré tout le chariot de Thespis : et à chaque halte les vides de la troupe se remplirônt, pour se recreuser et se remplir encore. La langue parnassienne du *Chariot Errant* est élégante et spirituelle, avec de jolis élargissements quand une idylle s'ébauche au cours des scènes ou se résout en douleurs.

GUSTAVE KAHN

LA CRITIQUE LITTÉRAIRE

FRANCISQUE SARCEY : **Quarante ans de théâtre : Molière, la Comédie classique** (Annales politiques et littéraires).

Je crois bien que ce deuxième volume sera le meilleur de la publication entreprise, car Sarcey était apparenté par plus d'un élément à nos comiques d'autrefois. Il avait, de nature, ce même goût de la vie facile, peu embarrassée de scrupules moraux, appelant bon sens le sens « commun » et mieux encore : les passions que suggère la bonne santé physique. Il avait étudié de plus chez les classiques eux-mêmes, s'était formé à les imiter, de sorte que son amour « moliéresque » en était encore augmenté.

Nous n'aimons pas beaucoup le laisser-aller de Molière et au seul point de vue moral nous le jugeons de dernier ordre. Toutefois, il ne faut pas oublier que ses pièces étaient pour la cour de Versailles une détente, voire un calmant, au même titre que l'ombrage des bosquets. Sarcey ne l'envisage pas tout à fait de ce point : il n'y considère, comme l'Université, que la vérité humaine ; il lui arrive même, contre le désir de Molière, d'aimer cette figure d'Alceste dont l'action est pourtant vaine et l'expression bien vulgaire. Mais c'est probablement que, n'ayant jamais eu de tension, il ne pouvait soupçonner que ces choses si humaines, si « naturelles » surtout, pussent faire une coupe d'eau fraîche.

Pour le reste, l'ouvrage de Sarcey est de ceux qu'il faut estimer. Sarcey a senti Molière admirablement : il est celui qui l'a le mieux expliqué. Rien que d'avoir tâché à l'instruction du public, on devrait, ce semble, lui savoir gré. D'ailleurs, son idée du théâtre n'était pas si mauvaise, puisqu'il l'avait empruntée aux classiques et c'est, à part qu'elle exige les formes surannées, l'idée tout entière du symbolisme (Cf. les « scènes-types »). Oui, les mêmes règles qu'il admire chez Molière sont celles qu'on voit aux meilleurs de nos dramaturges, MM. Ver-

haeren, Gide et Ducoté... Ce n'est pas mal. D'ailleurs, il n'y a pas plus moyen de médire. Sarcey ne se montre là que favorablement avec son esprit de commentateur, servile devant les classiques, impuissant à la forte critique d'une œuvre nouvelle. L'écriture, qui affectait trop de classicisme en 1862 s'était simplifiée en 1880 et avait toujours eu cette clarté, à la fois impersonnelle et universelle, qui est l'indice du meilleur talent. La composition ne fut jamais bien rigoureuse et, avec l'âge, il s'abandonnait aux plus extrêmes négligences. Mais après tout, dans ses feuilletons, nous entendons bien M. Muhlfeld crier des : « Hein ? qu'est-ce que vous dites de çà ? »

FERNAND CAUSSY

LA SOCIOLOGIE

JOHN RAE : **La journée de huit heures**, traduit par G.-F STARK (Giard et Brière).

« J'ai été amené à entreprendre l'enquête qui fait l'objet de ce livre, nous dit l'auteur, parceque je n'avais pu trouver aucune base solide aux opinions, favorables ou défavorables, qui ont généralement cours sur les conséquences probables de la journée de huit heures. »

On ne saurait critiquer plus finement l'opinion publique en tout ce qui touche aux questions sociales. Il paraîtrait difficile de résoudre un problème de physique ou de chimie sans études spéciales et sans application, mais pour ce qui regarde le jeu autrement complexe et délicat des forces économiques, il n'est pas un journaliste de première année qui n'affiche une certitude sereine.

Si demain la loi des huit heures venait en discussion devant le Parlement, vous verriez aussitôt la tourbe ignorante et bavarde de nos législateurs se partager en deux camps et trancher le débat par un acte de foi politique.

Honneur soit rendu à cet anglais patient qui voulut, avant de se prononcer, connaître au moins l'état de la question ! Je n'irai pas jusqu'à dire : son livre prouve qu'il n'avait pas d'opinion préconçue. Il apparaît, bien au contraire, que M. John Rae était favorable aux huit heures avant toute enquête : mais les raisons qui l'ont confirmé dans sa manière de voir n'en sont pas moins bonnes et irréfutables.

La journée de huit heures n'est pas une utopie socialiste, elle est une réalité industrielle, et ce n'est pas même une chose nouvelle ; elle était la durée courante du travail en Angleterre il y a un siècle. Aujourd'hui tous les patrons qui ont expérimenté la journée de huit heures, et ils sont nombreux de l'autre côté du détroit, n'ont eu qu'à s'en louer. Avec le même nombre d'ouvriers, ils ont obtenu *plus de travail* et un travail de même nature. M. William Mather, membre du Parlement et directeur d'une importante usine métallurgique à Salford, occupant 1.200 ouvriers, attribue ce résultat « uniquement à l'énergie constante et joyeuse, la journée durant, des hommes et des enfants ». Il semble, dit-il encore, que nous avons agi conformément à une loi naturelle au lieu de lui résister.

Voilà bien les arguments d'utilité générale que l'on devrait faire valoir devant notre assemblée parlementaire. En attendant, il importe que la belle étude de M. John Rae soit lue, commentée et vulgarisée comme elle le mérite. Le livre est compact, mais si instructif !

VICTOR BARRUCAND

L'HISTOIRE

P.-J. PROUDHON : **Napoléon III**, Manuscrits inédits publiés par Clément Rochel (Ollendorff).

M. Clément Rochel s'est donné le pieux et le précieux devoir d'imprimer les manuscrits inédits de P.-J. Proudhon. C'est à lui qu'on doit les ouvrages posthumes sur Jésus, Fouché, Napoléon. Il promet des *Cahiers et Carnets* de Proudhon, une *Histoire de la Pologne*. Aujourd'hui, il offre un *Napoléon III* du maître, volume dont le titre a le mérite de piquer la curiosité, et le mince désavantage de n'en pas exprimer parfaitement le total. Mais la tâche d'éditeur n'est jamais légère. Quoi de plus difficile en somme que trouver le *vrai* titre d'un livre, surtout si ce livre est d'un autre, s'il est fait de pièces rapprochées et de brouillons ? Sachons gré à M. Rochel, et ne le chicanons pas trop.

Pourtant, il est un certain point où je me vois tenu de questionner M. Rochel. J'ai relevé cinquante bonnes pages de son *Napoléon III*, lesquelles en conscience ne peuvent passer pour « inédites », attendu qu'elles reproduisent trois chapitres et la conclusion d'une petite brochure publiée par les soins de Proudhon lui-même en Belgique après le coup d'Etat, car elle fut d'abord interdite en France, et qui a pour titre : *La Révolution sociale démontrée par le Coup d'Etat du 2 Décembre*. — Notez bien que M. Rochel n'a nullement outrepassé ses droits d'éditeur en s'emparant de ces pages. Mais à condition d'avertir et d'inviter, sans avarice, au rapprochement. Or, il est vrai qu'on peut lire en note au premier paragraphe de ces cinquante pages : « Cf. *La Révolution sociale*, p. 11. » Mais il faut savoir que cette référence s'applique, non-seulement à ce paragraphe et à tout le chapitre, mais aux deux chapitres qui suivent (pourquoi pas à tout le volume ?) Le titre de la brochure n'est pas même donné intégralement. Et enfin il n'est rien dit d'une curieuse question d'exégèse proudhonienne, qui se pose toute seule, comme on va voir. Donc, strictement, c'est entendu, M. Rochel est *couvert* : mais je me demande si son rôle d'éditeur ne l'obligeait pas à intervenir plus explicitement. Le silence, en matière si délicate, gêne la confiance du lecteur. Et, s'apercevant qu'on omet de lui dire l'origine ou le double emploi d'un texte qu'il a reconnu par hasard, il serait vite tenté de douter du reste. Ce n'est là qu'une inadvertance : mais elle gâte une belle édition.

A comparer ces passages, M. Rochel eût pourtant gagné de montrer par un exemple, avec des éléments matériels de certitude que je n'ai pas à mon service, *comment* travaillait Proudhon.

C'était un fertile journaliste, un magique improvisateur. Le livre nouveau qu'on nous donne paraît formé de notes fougueuses, écrites de jet, par intervalles, en plus de dix ans. Quand la poussée des circonstances permettait à Proudhon d'établir une philosophie provisoire des plus récentes péripéties de l'idée révolutionnaire, il confiait au papier sa pensée rapide, quitte à retrouver le « morceau » plus tard, au moment de l'œuvre à faire paraître. Vraisemblablement, c'est ce qui se sera passé ici. En effet, les chap. XIII, XIV et XV du volume Rochel répondent, mot pour mot, aux chap. II, III et V de la petite brochure que j'ai sous les yeux : Proudhon, dans son opuscule, s'étant contenté d'ajouter *sept lignes* à la fin du chap. III, puis d'intercaler seize pages (chap. IV) entre ce chapitre et le chap. V. Mais ce qui frappe au premier chef, c'est de découvrir en terminaison au chap. XV de M. Rochel, d'une seule venue et faisant corps avec les fragments qui l'amènent, la magnifique et lyrique invocation à la Patrie (*O patrie, patrie française, patrie des chantres de l'éternelle révolution, etc.*), laquelle, précédée de quelques alinéas et d'une ligne de points indiquant d'elle-même la rupture volontaire du développement, est devenue la très fameuse péroraison de la brochure... Morceau de bravoure transporté ailleurs qu'à sa place primitive et naturelle, et dont l'adroite transposition prouve assez que Proudhon savait choisir entre ses tirades d'éloquence et *composer* en vue de l'effet. Il voulait être philosophe, et restait quand même écrivain.

Achevé par Proudhon, le volume actuel eût complété la trilogie inaugurée en 1849 par les *Confessions d'un révolutionnaire*, poursuivie avec la brochure qui succède au Coup d'Etat. Nul mieux que Proudhon n'a dès le début fourni le sens, limité la portée effective du déclanchement de Février, donné la clef des déceptions de cette époque, dont le spectacle attriste encore. Le bon historien de la seconde République et du second Empire, adaptant sa recherche au canevas de ses livres, animé de la parole du maître, la vérifierait par les faits que Proudhon n'a pas eu le loisir ni sans doute le goût de reprendre par le détail, de grouper et diversifier. Car même les erreurs de Proudhon sont sur le chemin de la vérité. Ou plutôt ses observations n'enferment pas l'erreur, — marquent simplement les changements de front du penseur mâtiné d'homme d'action, qui n'annonce pas toujours d'avance ou n'avoue pas toujours tout de suite, mais élucide sans défaillir la leçon d'événements plus lugubres qu'il n'attendait. Pourquoi la démocratie française s'est-elle montrée jusqu'ici, à chaque reprise, inapte à son affranchissement ? Interrogez les *Confessions*, livre vécu et prophétique et, plus que jamais, livre vivant. Mais peut-être était-il possible qu'un Napoléon, au milieu du siècle, entreprît de se fondre au courant de la Révolution ? Proudhon l'a cru, ou voulu croire. Lisez l'énigmatique brochure : *La Révolution sociale démontrée par le Coup d'Etat du 2 Décembre*. Par la suite, l'Empereur a choisi sa voie, qui n'était pas celle de Proudhon. Terminé, le présent volume eût été le plus vrai, au fond, comme histori-

quement le plus pessimiste. Il eût enveloppé toute la genèse, et anticipé sur l'avenir du règne.

Il a, tel qu'il est, son intérêt et ses beautés. A ceux qui accusent sans le lire un Proudhon de démagogie, je ne manquerai pas de signaler (p. 259) cette déclaration méprisante et pure : « Mais il est temps que disparaisse cette école de faux révolutionnaires, qui, spéculant plus sur l'agitation que sur l'intelligence, sur les coups de main plus que sur les idées, se croient d'autant plus vigoureux et logiques, qu'ils se flattent de mieux représenter *les dernières couches de la plèbe. Et croyez-vous donc que ce soit pour plaire à cette barbarie, à cette misère, et non pas pour la combattre et la guérir*, que nous sommes républicains, socialistes et démocrates ? Courtisans de la multitude, c'est vous qui êtes les embarreurs de la Révolution, agents secrets des monarchies *que balaie la liberté et que relève le suffrage universel.* » — Et aux amateurs des « paradoxes » de Proudhon, je recommanderai la diatribe singulière contre Jean-Jacques, ainsi close (p. 66) : « *Le temps n'est pas loin où il suffira d'une citation de Rousseau pour rendre suspect un écrivain.* »

Donc, remercions sincèrement M. Clément Rochel de son œuvre utile, — remercions quiconque nous apportera sur Proudhon des lumières nouvelles.

Même, à ce propos, n'a-t-il jamais été question de refondre ou tout au moins de compléter sa colossale *Correspondance* ? Ce serait un monument unique pour l'histoire des idées sociales au XIXe siècle. Où sont ces papiers ? M. Jules Claretie n'avait-il pas songé à leur publication ? Souhaitons en ce cas qu'elle se fasse vite, afin qu'on soit libre d'y revenir et de la méditer.

ROBERT DREYFUS

LA LÉGISLATION

GASTON LECOUFFE : **Code-Manuel du Pêcheur** et **Code-Manuel du Chasseur** (Giard et Brière).

Le premier de ces deux petits livres, simples, pratiques, à la portée de tous, résume aussi clairement et aussi brièvement que possible la législation de la pêche fluviale : où peut-on pêcher ? quand peut-on pêcher ? comment peut-on pêcher ? quels poissons peut-on pêcher ? Les occasions d'enfreindre la loi sont nombreuses, car tout a été réglementé, depuis la taille au-dessous de laquelle certaines espèces de poissons, pris, doivent être rejetés en rivière, jusqu'aux dimensions que doivent mesurer les mailles des filets, et toute une police spéciale, gendarmes, gardes-champêtres, éclusiers des canaux, garde-pêche de l'Etat, garde-pêche de particuliers, stimulée par des primes, est chargée de la constatation des délits.

Mais il ne nous a pas paru inutile de faire remarquer, à l'occasion de ce Manuel de droit usuel, que ces occasions de délit, la routine du public pêcheur s'est plu à s'en figurer de nouvelles. Car le peuple est volontiers plus superstitieux en matière de loi que les officiers mêmes

de cette loi, et ce n'est point un fait exceptionnel que nous ayons observé récemment une foule de citoyens français, tenus à distance, par une sentinelle, de militaires se divertissant à l'ingéniosité d'un pont de bateaux, rester à la même distance, voire plus respectueuse, longtemps après que, le pont terminé, fut relevée la sentinelle.

Voici donc une petite nomenclature d'actes, totalement permis, mais crus par quelques-uns prohibés, et que tout pêcheur à la ligne peut sans péril avoir le courage de commettre :

La pêche dite à la cuiller est autorisée, car elle est le type de la pêche à la ligne flottante tenue à la main.

S'il est interdit, par l'article 17 du décret du 5 septembre 1897, de pêcher dans les parties de cours d'eau dont le niveau serait *accidentellement* abaissé, il ne l'est nullement dans les eaux devenues basses pour une cause *naturelle*.

Si la pêche est défendue à d'autres heures que depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, il est bon de se souvenir que le législateur n'a entendu que ce soleil du « temps solaire moyen », celui des montres et des horloges, et que, si le jour est officiellement levé à 4 h. 7 m., par exemple, on peut pêcher, fît-il nuit noire.

Il est permis, malgré le préjugé courant, et en vertu des paragraphes 1 et 2 de l'article 15 du décret du 5 septembre 1897 :

1° De pêcher à la ligne flottante tenue à la main *dans l'intérieur des écluses*, barrages, pertuis, vannages, coursiers d'usines et échelles à poissons.

2° A plus forte raison, de pêcher à 30 mètres ou à moins de 30 mètres de ces ouvrages. — Avec tout autre engin, autorisé, que la ligne flottante, la limite de protection ne saurait excéder 30 mètres, et il n'y a aucun compte à tenir des « poteaux de limite » plantés à cent mètres de la plupart des écluses.

Et que si le pêcheur trouve moins décoratif pour sa personne, que le filet de la loi l'enserre d'un peu moins de mailles, de même que maint piéton se lamente quand un cycliste ne met point en branle, en son honneur, l'officiel appareil d'avertissement, — qu'il tourne son esprit vers de plus hauts mystères en matière halieutique, qu'il médite ce qu'ont écrit sur les poissons Aristote et Pierre Deloche, Désiré Barbeau et Pline, et qu'il vérifie cette considérable découverte récente : *Des asticots bien constitués, lâchés en liberté sur un billard ou toute surface plane et horizontale, se dirigent incontinent et parallèlement* VERS LE NORD-OUEST. On doit tenir compte, pour contrôler l'expérience, de la déclinaison du lieu.

Quant au second manuel, le *Code du Chasseur*, ordonné avec non moins de méthode et de clarté que le précédent, et que la chasse qui vient de s'ouvrir fait de toute actualité, c'est un excellent conseiller du chasseur pour toutes les difficultés de droit usuel.

ALFRED JARRY

Revue Financière

Fonds d'État — Le mouvement de hausse, que nous constations, il y a quinze jours sur nos rentes, s'est accentué en ce qui concerne le *3 o/o perpétuel* et l'*amortissable;* le *3 1/2 o/o*, toujours négligé par la spéculation, est resté en arrière; ce qui tendrait à prouver que le comptant n'a joué qu'un rôle secondaire dans cette reprise. Ajoutons que la tenue de nos fonds coloniaux, la *Tunisienne*, le 2 1/2 o/o *Madagascar* et le 3 1/2 o/o *Indo Chine* continue à être médiocre.

La Gaceta official de Madrid a publié en date du 31 août 1900 le texte du projet de convenio concernant la *Dette Extérieure 4 o/o estampillée.* La Délégation des Finances d'Espagne à Paris, 5, rue Léonie, a cru impressionner le public en faisant insérer ce honteux document au *Journal Officiel, en annonce* bien entendu. Nous reproduisons in extenso cet échantillon de littérature banqueroutière. Que l'Espagne se mette en faillite, une fois de plus, il n'y a là rien de surprenant; elle tient à cette prérogative Mais les créanciers sauront faire justice de cet impudent défi à la probité malgré les manœuvres de toute nature que les agents, déclarés ou secrets, du cabinet de Madrid emploient pour endormir les réclamations.

Article premier. — A partir du jour où la présente Convention sera devenue définitive, et jusqu'à l'extinction complète de la Dette Extérieure 4 o/o estampillée, la Banque d'Espagne, ainsi qu'elle y a été autorisée par la loi du 29 mai 1882, continuera à prélever, sur les recettes affectées par cette loi au service de la Dette Extérieure 4 o/o, une somme équivalente à 4 fr. en or, par an et par 100 fr. du capital nominal de la Rente Extérieure circulant à l'étranger.

Sur ce prélèvement :

3 fr. 50 or par an et par 100 fr. seront mis trimestriellement, à titre d'intérêts, à la disposition des porteurs sur les places et dans les formes actuellement adoptées pour le service de cette rente;

50 centimes or par an et par 100 fr. seront employés par la Banque d'Espagne au remboursement au pair et en or, par tirage au sort, des titres précités.

Les titres ainsi amortis seront annulés et détruits, mais les intérêts à 3.50 o/o qu'ils auraient produits seront ajoutés aux 50 centimes dont il vient d'être parlé et également employés en amortissement.

Le remboursement des titres amortis aura lieu à la même date que le payement du premier coupon à échoir.

Les tirages auront lieu trimestriellement, quinze jours avant l'échéance de chaque coupon; leurs résultats et les numéros des titres amortis seront publiés dans la Gaceta de Madrid et dans les principaux journaux de l'étranger. La même publication fera connaître le chiffre et les numéros des titres de rente extérieure convertie en rente intérieure et indiquera le solde de la rente extérieure estampillée en circulation.

Un relevé numérique de tous les titres de la rente extérieure estampillée en circulation sera publié quinze jours avant la date du premier tirage d'amortissement Cette liste sera déposée à la Banque d'Espagne, à Madrid, pour être mise à la disposition des porteurs et une copie certifiée en sera adressée à chacun des comités ou associations.

Art. 2. — Ce nouveau régime ne sera appliqué que lorsqu'il aura reçu l'approbation des porteurs des trois quarts, au moins, de la Dette Extérieure en circulation à l'étranger; mais cette approbation sera présumée et considérée comme acquise si, dans un délai de trois mois, à dater du jour de l'annonce dont il est question ci-après, il n'a pas été formulé d'opposition par les intéressés porteurs d'au moins un quart de la Dette.

L'annonce qui fixera l'ouverture du délai sera faite aussitôt que le Gouvernement Espagnol aura donné son approbation.

Les acceptations et les refus d'adhésion seront reçus à Madrid, à la Direction de la Dette, et dans les Délégations des finances d'Espagne, à l'étranger. Ces déclarations pourront être faites personnellement par les porteurs, ou collectivement pour un certain nombre d'entre eux, à Paris, Londres, Anvers, Berlin et Amsterdam, par les Comités ou Associations qui accepteraient cette mission.

Art. 3. — La présente Convention n'entraîne aucune novation des droits des porteurs, lesquels ne subissent pas d'autres modifications que celles prévues à l'article 1er.

Art. 4. — Conformément à la Convention du 28 juin 1882 et aux lois antérieu-

res, cette Rente est déclarée formellement exempte de tout impôt présent et futur frappant, soit le revenu, soit l'amortissement.

Art. 5. — Si l'impôt sur la Rente Intérieure Espagnole venait à être supprimé ou diminué, l'intérêt de la Rente Extérieure, réduit éventuellement par l'article 1er à 3.50 o/o, serait, à partir du même jour, et de plein droit, relevé dans une proportion équivalente jusqu'au maximum de 4 o/o.

Art. 6 — Les frais de la présente Convention ou ceux qui en résulteront seront prélevés sur les fonds destinés à l'amortissement sauf au Gouvernement Espagnol à en faire l'avance aux dépens de la Dette flottante ; le tout en conformité de l'article 9 de la loi du 2 août 1899

Il en sera ainsi spécialement des droits de timbre étrangers, s'il vient à en être perçu.

Cette reprise sur les fonds destinés à l'amortissement sera échelonnée de manière à ne pas diminuer de plus d'un cinquième le nombre de titres à comprendre dans chaque tirage

Art. 7. — Le Gouvernement Espagnol s'engage à soumettre la présente Convention à l'approbation des Cortes dans la première quinzaine qui suivra leur convocation.

La dite Convention sera tenue pour non avenue si une loi d'approbation n'est pas intervenue et n'a pas été rendue exécutoire avant le 1er janvier 1901.

Jusqu'à la mise en vigueur de la présente Convention, l'intérêt sur les titres de la Dette Extérieure estampillée sera servi à raison de 4 o o comme précédemment.

Art 8. — Le texte de la présente Convention, arrêté d'un commun accord, sera revêtu de la signature : Pour le Gouvernement Espagnol, du Ministre des finances à Madrid ou de ses délégués, et pour les porteurs, des Présidents des divers Comités ou Associations ou de leurs délégués.

Ce projet de convenio, qui est un monument de mauvaise foi est accompagné de la note suivante :

En exécution de ce qui est prévu dans les articles sus-insérés, les porteurs de la Rente Extérieure 4 o/o estampillée sont invités à faire parvenir dans un délai de trois mois, à dater de ce jour, à la Délégation la déclaration d'accepter ou de refuser le dit Convenio.

Les déclarations seront reçues aux bureaux de la Délégation des finances d'Espagne, 5, rue Léonie, tous les jours, de dix heures à midi et de deux heures à quatre heures sauf les dimanches et fêtes.

Les bordereaux seront mis à la disposition des porteurs les mêmes jours et aux mêmes heures.

L'article 6 du projet de banqueroute reproduit ci-dessus nous donne le secret des manœuvres employées pour surprendre la religion des créanciers. C'est le Gouvernement Espagnol qui paiera les frais, et ces frais seront prélevés sur les fonds destinés à l'amortissement. En d'autres termes, une commission est promise aux prétendus comités de défense sur le montant de la faillite qu'ils ont mission de préparer.

Voilà où abontit tout le fracas oratoire de l'*Association Nationale des porteurs français de valeurs étrangères*. On se demande quelles mesures M. Caillaux, Ministre des finances, va prendre contre cette association, qui, malgré ses prospectus pompeux, encourage l'insolvabilité des États emprunteurs. La *Revue Économique et Financière* a raison de qualifier sévèrement une pareille attitude :

« Que l'*Association* fasse de la médiocre ou même de la méchante besogne, cela n'est pas fait pour surprendre personne, étant donné la composition de cette association ou, plutôt la répartition des fonctions. Que l'on y défende mal, ou même pas du tout, les intérêts spéciaux ou généraux passe encore s'il n'y a là que légèreté ou insuffisance. Ce n'est là que péché d'omission et il y a si peu de gens à remplir leur devoir et surtout à le connaître ! Il y a faute alors ; mais il n'y a pas crime. Mais prendre carrement le contre pied de son devoir, alors que cette façon de procéder sert un intérêt particulier et n'a même plus, par conséquent, l'excuse de l'inconscience, oh ! alors, ce n'est plus le fait du soldat qui défend mal le poste confié à sa garde ce n'est plus même celui du soldat qui déserte ce poste; c'est le cas du traître qui livre les camarades à l'ennemi et il n'y a plus dans la langue de mots assez énergiques pour flétrir pareille félonie. .

On sait déjà assez — pour qu'il soit superflu d'y revenir — que la suppression de *l'affidavit* aurait pour effet d'aggraver le change espagnol et de le faire remonter à un taux que les évaluations modérées n'estiment pas inférieur à

50 o/o. Il est non moins acquis que cette aggravation du change causerait le plus grand préjudice aux porteurs français d'entreprises espagnoles, dont les coupons ne pourraient plus alors être payés qu'en pesetas. Si bien que le Nord de l'Espagne, par exemple, se verrait dans l'impossibilité de payer en francs, et cela avant même l'approbation définitive du convenio qui stipule, contre rançon, cette reprise des paiements en monnaie contractuelle. »

Obligations de Villes. — L'*Emprunt Municipal du Métropolitain* est en baisse de 41 francs sur le prix d'émission. On attend les mesures que nos édiles vont prendre pour dissiper la fâcheuse impression qui se dégage d'un pareil échec et qui menace de réagir sur son crédit, à la veille d'un nouvel emprunt.

Institutions de Crédit. — En dépit de l'ajournement *sine die* de l'emprunt russe, la *Banque de Paris et des Pays-Bas* et le *Crédit Lyonnais* ont progressé. La *Banque Internationale de Paris* ne tardera pas à reconquérir le pair; la *Banque Transatlantique* va réduire son capital de moitié par l'échange de deux actions libérées de 250 fr., contre une action de 500 fr., entièrement libérée. Cette mesure, très avantageuse aux actionnaires, est devenue possible depuis que le procès de la ville de Marseille a été réglé en faveur de la Société des grands travaux de Marseille dont la Banque Transatlantique est le principal créancier.

Mines d'or. — La Correspondance hebdomadaire de la Banque Française de l'Afrique du Sud publie les renseignements qui suivent :

Aurora West. — L'eau remplit la mine jusqu'au deuxième niveau. Pour l'extraire, il faudrait six semaines Le matériel de surface est en excellent état, exception faite d'un réservoir en bois qui sert à l'approvisionnement d'eau.

Block A Randfontein — L'eau remplit la mine jusqu'à 50 pieds de la surface. La machinerie est intacte.

Consolidated Main Reef — Dans la section ouest, le 5 juillet, l'eau était à 174 pieds de la surface. Le 24 juillet, elle était abaissée de 19 pieds, mais la nécessité de réparer les pompes a momentanément arrêté les travaux d'épuisement. Dans la section centrale, l'eau est à 60 pieds de la surface, mais l'épuisement de ce puits pouvant être opéré en trois semaines, on n'a pas encore jugé nécessaire de commencer à pomper. Dans la section est, l'eau est à 95 pieds. Le matériel a besoin d'être démonté. La nouvelle machine qui était en cours d'installation n'a pas été dérangée. Valeur des marchandises saisies : 2.710 3 10 liv. st.

Crown Reef. — M. H. S. Stark, l'ingénieur de la Compagnie, a visité la mine en juillet; il rapporte que les puits et la mine peuvent être considérés comme étant en bon état, ainsi que la machinerie et le matériel. Quelques petites réparations seront cependant nécessaires. Plusieurs outils, tours et perforatrices ont été transportés sur d'autres propriétés, et l'on espère les recouvrer plus tard. Une certaine quantité de marchandises a été saisie par les fonctionnaires du gouvernement, mais des reçus ont été délivrés pour la plupart de ces réquisitions. Tout le mobilier a été trouvé en bon état et les effets personnels des employés sont à peu près intacts. Il n'a pas été opéré dans la mine d'abatage à la dynamite et le Gouvernement n'a traité que la roche concassée qui se trouvait dans les chantiers et à la surface. La valeur totale de l'or recouvré pendant la période de l'exploitation gouvernementale a été de 57.878 19 8 liv. st. Sur cette somme, 28 939 9 10 liv. st. ou 50 00 ont été réclamées par les autorités comme taxe de guerre spéciale. Du reste, il a fallu déduire les frais d'exploitation s'élevant à 12.153 liv. st.

French Rend — On rapporte que la mine est en excellent état. Il n'y a pas d'eau. La machinerie est intacte

Lancaster Gold et Lancaster West. Dans la section du filon Battery, l'eau a monté jusqu'au quatrième niveau des deux propriétés. Dans la mine Botha de la Lancaster, on estime qu'il faudra deux mois pour épuiser l'eau. Les bâtiments, machines et matériel sont en bon état.

Langlaagte Block B. — Une certaine quantité d'eau dans la mine, mais pas de dommage. Détérioration du matériel de surface insignifiante.

Langlaagte Estate — Dans cette mine, il y a fort peu d'eau, grâce aux travaux d'épuisement. Les puits et les galeries ne sont pas endommagées d'une manière générale, le matériel de surface et les machines sont en bon état, mais les dégâts ont été commis par malveillance dans le bureau des essais Un télégramme dit que la batterie pourrait être mise en activité de suite.

Langlaagte Star. — La mine est pleine d'eau. La machinerie et le matériel sont en bon état, particulièrement la batterie.

Meyer and Charlton. — Il n'y a pas d'eau jusqu'au 11e niveau. Tous les chantiers sont secs La mine pourrait être en pleine exploitation en vingt-quatre heures

New Goch — La section n° 1 est tout à fait sèche. Dans les autres sections, l'eau est au-dessous de la zone oxydée La mine peut être desséchée en vingt et un jours Le matériel de surface est en bon état et l'exploitation peut être reprise immédiatement.

North Randfontein. — L'eau est à 60 pieds de la surface. Le matériel et la machinerie sont en bon état

Porgès Randfontein — L'eau est à 88 1/2 pieds de la surface. Le matériel et la machinerie sont en bon état.

Princess Estate. — Il n'y a pas d'eau dans la mine. Les galeries et les chantiers sont en bonne condition La batterie et l'usine de cyanuration sont également intactes. On propose de poursuivre le développement pendant trois à quatre mois avant de remettre la batterie en marche.

Robinson. — On rapporte que l'exploitation de cette mine pourrait reprendre quinze jours après le retour du personnel à Johannesburg.

Robinson Randfontein — L'eau est à 50 pieds de la surface. Le matériel et la machinerie sont en bon état.

Roodepoort United. — L'exploitation peut être reprise à tout moment. Le matériel et la machinerie sont en parfait état, à l'exception de vieilles cuves à cyanure un peu détériorées.

Salisbury. — Les travaux d'épuisement ont été poursuivis sans interruption.

Treasury — Quelques réparations au matériel de hissage étaient nécessaires pour que l'on pût extraire rapidement l'eau au moyen de wagonnets ; elles ont été faites, et lorsque l'ingénieur a quitté la mine, on pompait deux pieds d'eau par jour. Le 28 juillet, l'eau était à 9½ pieds de la surface, c'est-à-dire au-dessous du 5e niveau. Un charpentier répare deux cuves de cyanuration qui sont détériorées. Dans la mine, il y a peu de dommage. Au-dessous du 3 niveau, quelques vieux chantiers se sont affaissés, bloquant les vieilles galeries, mais le mal n'est pas sérieux et peut être réparé à peu de frais Du 3 niveau au niveau actuel de l'eau, les chantiers et les galeries sont en parfait état. Valeur des marchandises saisies : 1.028 1 10 liv. st.

Van Ryn. — L'eau est amassée en un endroit qui ne gêne pas les opérations d'abatage. La machinerie est en excellent état et les travaux ordinaires peuvent être repris sans retard.

Windsor. — Cette Compagnie communique l'avis suivant :

« Nous sommes informés de Cap Town qu'un des administrateurs a visité la mine et rapporte, à la date du 20 juillet, qu'il a trouvé tout en bon ordre. La mine avait bonne apparence ; elle était sèche jusqu'au 6e niveau. La machinerie et le matériel étaient pratiquement intacts. Du cyanure et une petite quantité de denrées alimentaires ont été saisis par le gouvernement de la République Sud-Africaine.

Wolhuter. — Grâce au fait que les travaux d'épuisement ont été poursuivis régulièrement dans la Meyer and Charlton, l'eau n'a jamais dépassé sensiblement le 7e niveau dans la section d'affleurement de la Wolhuter. Depuis la reprise des travaux, l'eau a été abaissée de 80 pieds et, le 28 juillet, elle était à 973 pieds de la surface. Le travail d'abatage exécuté sur ce niveau est petit, et l'on aura peu de difficulté à retirer l'eau. On s'occupe en ce moment à réparer une cuve de cyanuration et à remplir d'eau les autres cuves. Quant au matériel de surface, il est l'objet d'une vérification complète. Dans la mine, il s'est produit seulement un petit éboulement léger au 5e niveau Dans la section deep level, l'inondation est insignifiante, l'eau étant à 800 pieds de la surface Valeur des marchandises saisies : 2.652 11 0 liv. st.

Le gérant : Paul Lagrue.

Arcis-sur-Aube. — Imp. Léon Frémont.

Chansons chinoises

[Sous la double forme de science et d'art, la Chine a connu la musique avant tous les autres peuples.

Sous le règne de l'empereur Houang Ty, vers 2697 avant J.-C., le ministre Lin-Len inventa une théorie musicale qui concorde avec celle qui est la nôtre aujourd'hui.

Lin-Len divisa l'échelle musicale en cinq tons, qu'il nomma : *kong*, *chang*, *ko*, *tché*, *yu* ; ce qui correspond à *fa sol*, *la*, *do*, *ré*. Et il y eut deux demi-tons : *pièn-kong* qui répond à *mi*, et *pièn-tché* qui répond à *si*.

Les noms modernes de la gamme sont :

lou	*ou*,	*y*	*chang*	*tché*	*kong*	*fan*
fa	sol	la	si	do	ré	mi

Il n'entre pas dans notre dessein d'exposer en détail les principes de cette musique et d'en montrer la concordance avec la nôtre : — nous voulons simplement présenter ici quelques chansons chinoises.

Comme le chinois est une langue monosyllabique et qui admet toutes les inversions, l'adaptation des paroles françaises à la musique est impossible : nous donnons l'une et les autres séparément.

L'*Hymne aux Ancêtres* est de beaucoup le plus ancien des chants ici reproduits : c'est pourtant celui dont la date est le moins incertaine. Car, en Chine, les compositions littéraires ou musicales reconnues officielles sont officiellement cataloguées et étudiées.

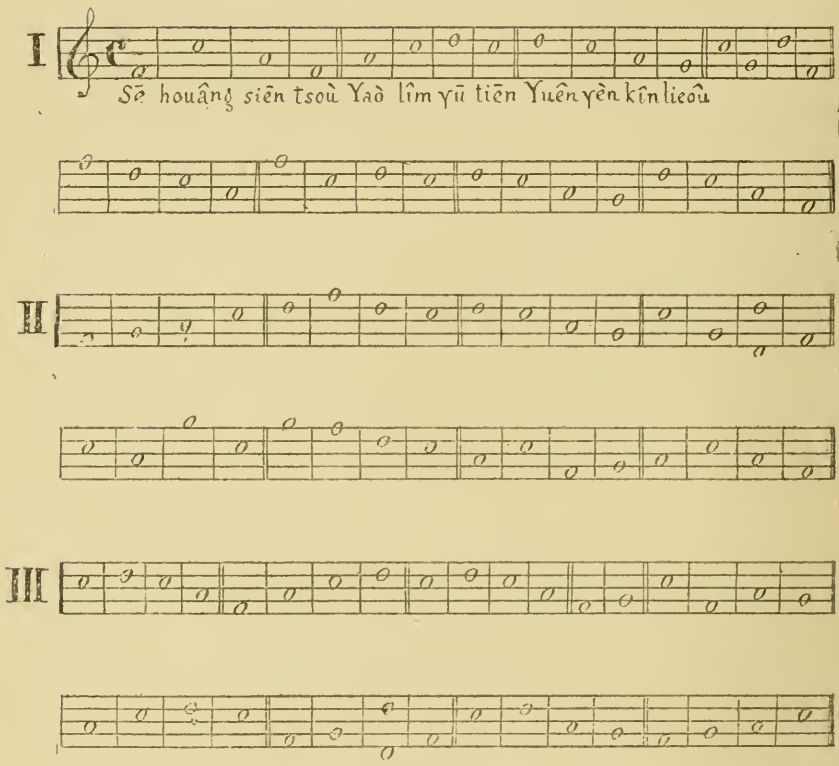
Mais, dès qu'il s'agit des innombrables chansons répandues dans l'immense étendue de ce pays, il faut dire d'abord que leur sort est semblable à celui des rhapsodies homériques et que, venues souvent d'une haute antiquité, elles se sont transformées, paroles et musique, en passant par la bouche de maintes générations.

(On sait que la *chanson* fit son apparition en Chine, entre l'an 620 à l'an 905 de notre ère, sous la dynastie de Tang. Un empereur de cette dynastie, Ming-Huang, fonda une école de chansonniers des deux sexes. A cause de l'endroit où l'école fut établie, on appela les élèves : *Pupilles du Jardin des poires de l'empereur* ; et, jusqu'en ces derniers temps, le peuple dénomma tout chansonnier : *Pupille du Jardin des poires*.)

La date des chansons que nous allons publier est donc conjecturale. Telles qu'on les trouve ici, elles ont été fixées dans un recueil de chansons qui a paru en Chine, où elles sont très populaires, vers l'année 1860.

Doit-on croire à l'influence occidentale sur la musique chinoise ? Elle n'est pas impossible. Mais la Chine a pu rencontrer, longtemps avant nous, les formes que nous employons. — L. C.]

HYMNE AUX ANCÊTRES (1)



I

Quand mon âme pense à vous, ô mes aïeux, Empereurs qui m'avez précédé, elle exulte jusqu'au ciel.
Un abîme débordant de félicité s'épanche sur elle.
Là, dans l'immensité de la gloire et du bonheur
Je vous vois goûter la douceur antique
De vos vertus, de votre courage.
Si je suis sur la terre au rang le plus sublime,
C'est parce que je suis votre fils. Je vous imiterai.
Les races futures diront que j'ai vécu sans remords.

(1) Cet hymne date de la dynastie Tcheou, vers l'an 1122 avant notre ère. On ne connait pas de composition musicale plus ancienne.

Les musiciens chantent l'hymne au nom de l'Empereur.

Voici, dans leur ordre et rendus littéralement, les mots placés sous les douze premières notes de l'Hymne aux Ancêtres :

Pensant — Empereurs — antérieurs — aïeux — exulte — âme — vers — ciel — abime — débordant — félicité — coule.

II

Je vous dois tout ; je suis né de votre substance.
Je respire avec votre souffle. j'agis par vos forces.
Le devoir me conduit vers vous, vous êtes présents ici...
Vous êtes présents ; vos visages que je crois voir m'éblouissent
Votre voix retentit profondément dans mon cœur.
Je me prosterne devant vous qui m'avez créé.
Vous êtes présents, et vous acceptez mes témoignages
D'adoration et d'amour, ô mes ancêtres !

III

J'ai repareouru dans ma mémoire
Vos œuvres et le cours éclatant de vos règnes.
O esprits sages et puissants jadis et aujourd'hui,
Qui êtes montés aux plus hauts sommets de gloire.
Vous m'avez créé, je possède vos biens
Je porte votre fardeau qui me ferait trébucher,
Si vous ne me souteniez toujours.
Je vous offre trois fois la triple offrande, et je vous salue,
O mes ancêtres !

MADAME WANG (1)

LE RÉCITANT

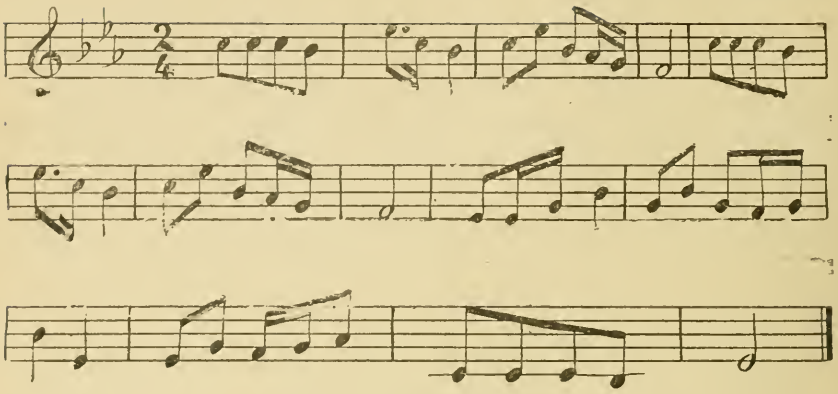
De l'autre côté des fenêtres aux rideaux de gaze
Vint le bruit du petit coup frappé par le voisin.
La soubrette, du dedans, cria : « Qui est là ? »
— « Votre voisin, Madame Wang. »
Madame Wang ferma la porte et s'assit sur une haute chaise.
Très bien !
Mais la soubrette, pour son compte, cria :
« Vous me traitez fièrement,
Puisque vous ne venez pas voir plus souvent
Ma pauvre demeure, hélas ! »
Alors, des rideaux brodés et fleuris ont été tirés ;
Et il a été respiré, le parfum des cosmétiques ;
Et il a été enlevé, le couvre-pieds de damas rouge ;
Et elle a été contemplée, la soubrette.
Et Madame Wang constata qu'elle était tombée
A l'état de pure ombre.
On ne l'a plus vue, durant quelques jours.
Très bien !

. . . . . .

MADAME WANG, *parlant.*

Très bien, Mademoiselle. Et où étiez-vous, ces derniers jours ?

(1) On remarquera dans cette saynète une particularité du théâtre chinois parmi les personnages parlants, *le personnage qui chante.*



LA SOUBRETTE, *chantant.*

Ces jours derniers, je n'avais plus de courage ni de vie.
Je n'avais ni goût pour mon thé,
Ni appétit pour aucun aliment.
La nourriture et le thé, j'eus du mal à les prendre.
Hélas !

MADAME WANG, *parlant.*

Je vais appeler un médecin qui vous examinera.

LA SOUBRETTE, *chantant.*

Je n'en veux pas, je n'en ai pas besoin.
Si j'avais recours à un médecin, il me tâterait
Seulement le pouls, et il m'ausculterait.
Ce toucher et ce sondage me répugnent.
Hélas !

MADAME WANG, *parlant.*

Alors, j'enverrai chercher pour vous un prêtre bouddhiste ?

LA SOUBRETTE, *chantant.*

Pas davantage. Je n'en ai pas besoin.
Si on l'appelle, il viendra sonner
De la clochette et faire du tapage.
La cloche et le tapage me font peur.
Hélas !

MADAME WANG, *parlant.*

Alors, j'envoie chercher pour vous un lama.

LA SOUBRETTE, *chantant.*

Pas davantage. Je n'en ai pas besoin.
Un lama viendrait m'entonner
Une chanson et psalmodier.
Le chant et la psalmodie me font peur.
Hélas !

MADAME WANG, *parlant.*

Enverrai-je quérir pour vous un exorciste ?

LA SOUBRETTE, *chantant.*

Pas davantage. Je n'en ai pas besoin.
Un exorciste viendrait débiter
Ses sortilèges et ses incantations.
Sortilèges et incantations me font peur.
Hélas !

MADAME WANG, *parlant.*

Vous n'avez pas besoin de ceci, vous n'avez pas besoin de cela.
Comment chasserez-vous votre maladie ?

LA SOUBRETTE, *chantant.*

Après trois mois de trois mois. Ah !...
Dans la saison où la fleur des pêchers
S'ouvrait, où les saules bourgeonnaient.
Je rencontrai un jeune homme qui flânait.
Très bien !

MADAME WANG, *parlant.*

Flâneur ou non, qu'avez-vous fait avec lui ?

LA SOUBRETTE, *chantant.*

Il m'aima, je suis jolie et douce fille.
Je l'aimai, il est jeune et savant,
Et dans la saison d'amour, je causai
Quelques mots d'amour avec lui.
Très bien !

MADAME WANG, *parlant.*

Amour ou non, n'avez-vous pas peur que vos parents sachent cela ?

LA SOUBRETTE, *chantant.*

Mon père a soixante-huit ans ;
Ma mère est sourde, et, de plus,
Ses yeux sont éteints à la lumière.
Je n'ai pas du tout peur d'eux.
Hélas !

MADAME WANG, *parlant.*

N'avez-vous pas peur que votre frère aîné et sa femme sachent cela ?

LA SOUBRETTE, *chantant.*

Mon frère aîné n'est jamais à la maison ;
Et la femme de mon frère est toujours,
Toujours à la maison de sa mère.
Ainsi, je n'ai pas peur de ces deux-là.
Très bien !

MADAME WANG, *parlant.*

Et si votre jeune sœur entendait cela ?

LA SOUBRETTE, *chantant.*

Entre ma sœur et moi il n'y a pas grande.
Oh ! pas grande différence d'âge.
Pourtant, elle est trop petite pour savoir cela.
Vous voyez, je vous dis toute ma pensée.
Hélas !

MADAME WANG, *parlant.*

Et que souhaitez-vous ?

LA SOUBRETTE, *chantant.*

Oh ! ma chère Madame Wang, je vous considère,
Je vous assure, comme ma mère adoptive.
(Elle se jette à genoux.)
A genoux, je vous en prie, soyez telle jusqu'au bout,
Et arrangez les choses pour mon bonheur !
Hélas !

MADAME WANG, *parlant.*

Et si cela ne peut tourner à votre bonheur ?

LA SOUBRETTE, *chantant.*

Si, de mon amour, ne peut sortir la joie,
Si, de la belle saison, naît la tristesse,
Et que la lumière engendre la nuit,
Alors, je mourrai de chagrin !
Hélas !

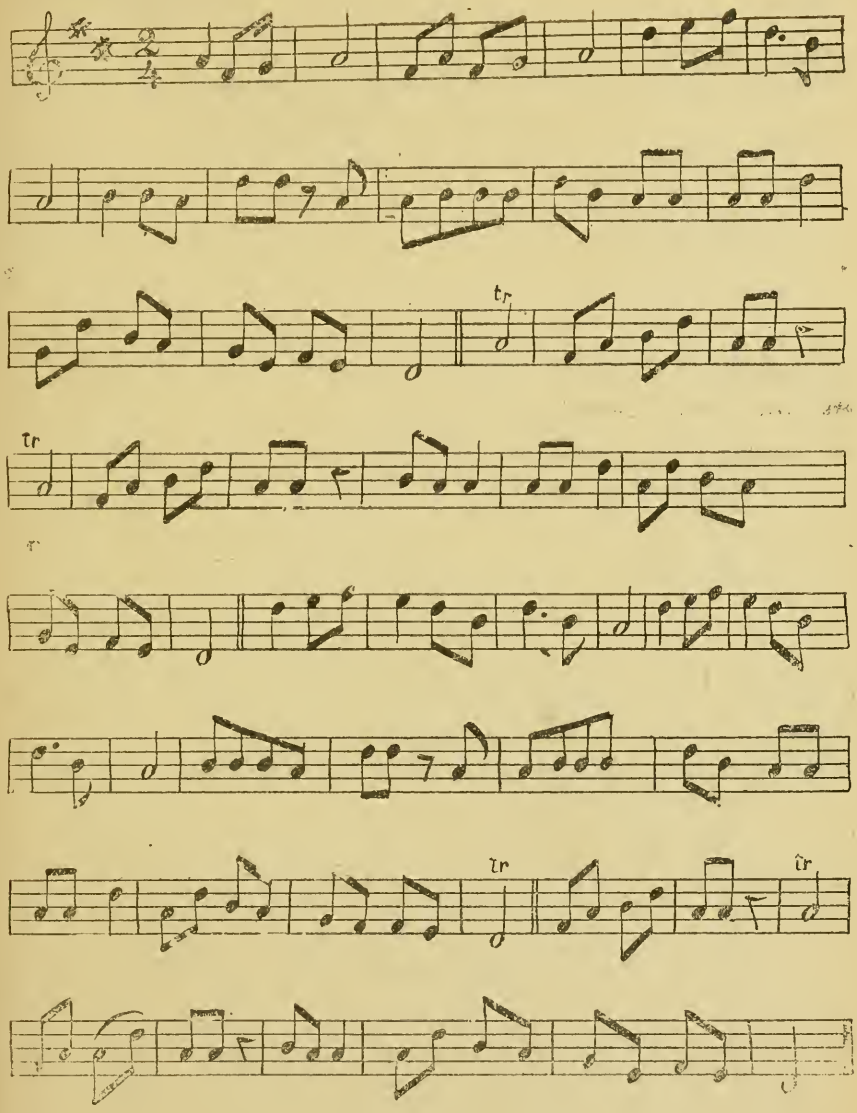
LE POIGNARD

I

Madame était dans sa chambre, toute seule.
D'un cœur très angoissé et battant avec crainte,
A voix haute, elle avertissait son amant absent :
« Ne viens pas, je t'en prie ! Mon mari est au courant !

Turr-r-r-iko-iko-i-ya ! (1)
Turr-r-r-iko-iko-i-ya !
Turr-i-ya !
Mon mari est au courant ! » disait-elle.

(1) Ce ne sont point là mots chinois, mais simples onomatopées par lesquelles l'auteur a voulu imiter le glissement du poignard sur la pierre à aiguiser.



II

« J'eus une fameuse peur, la nuit dernière. C'était trop fort.
Au matin, — c'était juste à la première pointe du jour, —
Il leva un beau couteau étincelant qu'il avait.
Il te chercha pour se venger ; tu sais qu'il le peut.
Turr-r-r-iko-iko-i-ya !
Turr-r-r-iko-iko-i-ya !
Turr-i-ya !
Pour se venger : tu sais qu'il le peut ! »

III

« Ton corps est frêle, ta force est faible :
Tu es bien jeune... Se peut-il que tu vieillisses un jour ?...
Tu perdrais ta chère vie ! Ton salut est dans la fuite !...
Oh ! non ! il me serait trop dur de me séparer de ta destinée !
Turr-r-r-iko-iko-i-ya !
Turr-r-r-iko-iko-i-ya !
Turr-i-ya !
Il me serait trop dur de me séparer de ta triste destinée ! »

IV

L'amant entendit et cria : « Chère, n'aie crainte !
Huang-Tsao, au cours de sa vie courageuse,
N'abattit-il pas huit millions d'hommes ?
Je ne crains pas de rencontrer le poignard meurtrier !
Turr-r-r-iko-iko-i-ya !
Turr-r-r-iko-iko-i-ya !
Turr-i-ya !
Le tranchant fulgurant du poignard meurtrier !

V

Un homme peut vivre cent ans, il a son dernier jour.
Les arbres vieillissent, leur feuillage se décolore.
Comme il en est d'eux, il en sera de moi.
Je rentrerai après ma mort dans la région des Ombres.
Turr-r-r-iko-iko-i-ya !
Turr-r-r-iko-iko-i-ya !
Turr-i-ya !
Comme esprit, je serai la plus galante des Ombres !

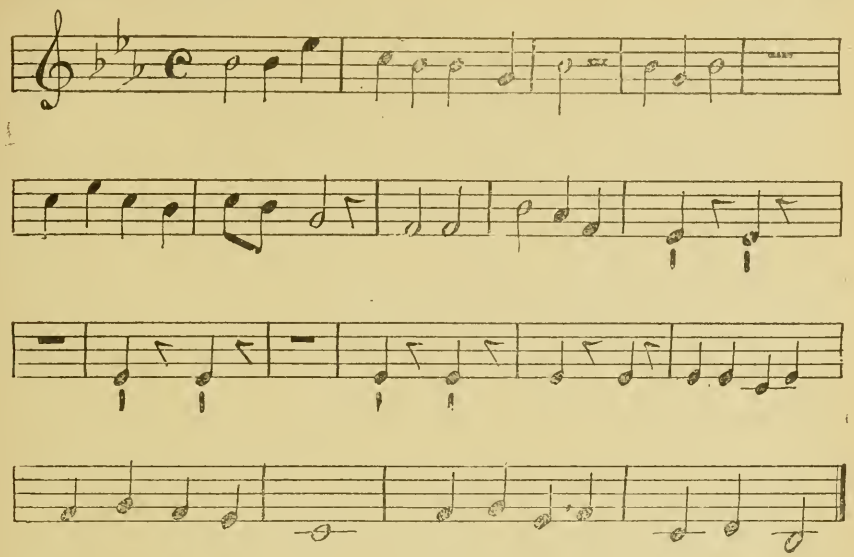
LA BELLE ANGUILLE DE JADE

I

C'était au printemps, quand les saules sont verts,
A la première pointe du jour,
Que je perdis ma belle aiguille de jade.
Je la perdis, vrai, je la perdis !
Oh ! chéri, chéri ! Ah ! ah ! ah !

II

J'ai perdu ma belle aiguille de jade.
Parmi les jeunes étudiants d'autres familles,
Plus d'un peut me l'avoir enlevée.
Plus d'un, vrai, plus d'un !
Oh ! chéri, chéri ! Ah ! ah ! ah !



III

Qui donc a trouvé mon aiguille ?
Si vous voulez bien me la rendre,
Je vous récompenserai pour votre bonté.
Je le ferai, vrai, je le ferai !
Oh ! chéri, chéri ! Ah ! ah ! ah !

IV

Je vous récompenserai pour votre bonté,
Pourvu que mon père et ma mère l'ignorent ;
Ils briseraient et arracheraient mes muscles.
Ils le feraient, vrai, ils le feraient !
Oh ! chéri, chéri ! Ah ! ah ! ah !

V

Ils déchireraient mes muscles en deux.
Ils pourraient arracher ma chair ;
Ils ne pourraient pas changer mon cœur.
Non, vrai, ils ne le pourraient pas !
Oh ! chéri, chéri ! Ah ! ah ! ah !

VI

Ils ne changeraient pas mon cœur ;
Car, si j'étais morte et dans ma tombe.
C'est toi que je voudrais toujours ;
Vrai, je te voudrais toujours !
Oh ! chéri, chéri ! Ah ! ah ! ah !

VII

Je ne souhaiterais que toi, toujours.
Ma quinzième année est révolue.
Et jusqu'alors je n'avais jamais été en amour.
Jamais ! vrai, jamais !
Oh ! chéri, chéri ! Ah ! ah ! ah !

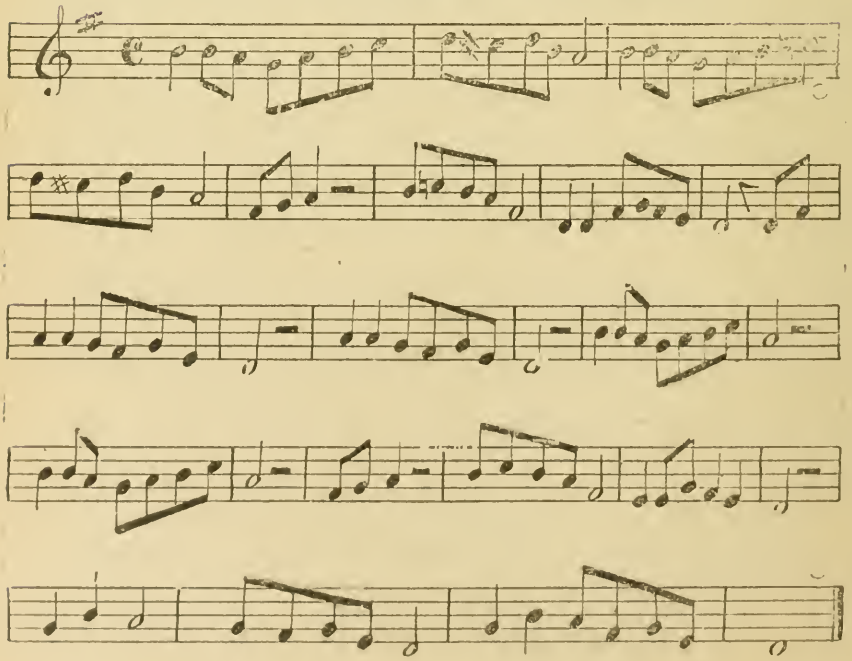
VIII

Jamais jusqu'alors je n'avais été en amour.
Si la famille de mon fiancé savait cela.
Elle m'écrirait un acte de séparation :
Vrai, elle me l'écrirait.
Oh ! chéri, chéri ! Ah ! ah ! ah !

IX

Elle m'enverrait un acte de séparation.
La famille de mon promis, elle voudrait plus de moi...
Et je ne pourrais plus me marier avec un autre...
Vrai, je ne pourrais plus !...
Oh ! chéri, chéri ! Ah ! ah ! ah !

LA CHANSON DES DOUZE MOIS



Premier Mois

C'est le premier mois de la nouvelle année.
Mon mari va partir pour la guerre; il va balayer les frontières.
Les illuminations sont tout mon amusement.
Je préparais son épée et ses flèches, quand soudain j'entendis
Le son des tambours et des gongs dans la rue.
Préparant les bagages de mon mari, comment pus-je trouver du temps pour ce spectacle ?
J'ai préparé ses habits, j'ai ouaté ses casaques et ses jaquettes.
Mes larmes coulaient abondamment tandis que je cousais.
Au départ, d'innombrables peines sont venues, comme la tempête vers un ciel serein,
Briser soudainement notre concorde.
Oh! mon mari, nous allons être séparés!
Quand nous reverrons-nous?

Deuxième Mois

C'est le milieu du printemps, le Chunfen.
Mon mari part pour la guerre, et je suis désolée.
Je remplis une coupe de vin, pour fêter sa dernière journée.
« Vous allez à l'honneur et à la gloire, je veillerai seule sur la lampe solitaire.
Je vous souhaite de la renommée; tant que votre pavillon flottera, vous devez être victorieux.
Adieu, mon époux! Envoyez bien des lettres sur votre santé.
Le vent du nord est froid sur la frontière.
Prenez grand soin de vous-même. »
Je cesse de parler, il monte à cheval et galope sa journée.
Comme son cœur répugnait à partir!
Sur dix pas, il retournait neuf fois la tête vers moi.
Nos deux âmes furent pleines de douleur et de trouble.

Troisième Mois

Le troisième mois, c'est la pure lumière.
Les fleurs des pêchers sont rouges, les saules sont verts.
Le spectacle du printemps est splendidement beau.
Mon mari est parti. Qui visitera les tombes de ses ancêtres?
Je dois le faire à sa place, je le ferai.
Les tablettes des ancêtres sont au milieu de la grande salle.
Il faut brûler du papier-monnaie pour satisfaire leur attente
Dans la détresse de mon cœur, je crie à ces morts :
« Votre fils est à la frontière; protégez-le contre toute maladie! »
Je retourne dans ma chambre;
Je regarde le miroir. Comme je suis pâlie!
Si je reste longtemps séparée de mon mari, je serai vraiment maigre.

Quatrième Mois

Voici le commencement de l'été, le quatrième mois est venu.
Il ne fait ni froid ni chaud ; c'est un temps agréable.
Mais mon mari est loin : ma solitude pèse à mon cœur.
Je me fends la tête à considérer mes souliers aux broderies rouges.
Mon mari est loin : qui admirerai-je ?
Mon cœur est semblable au bois fendu.
Je ne puis prendre ni thé ni aliments, et je suis toujours triste.
N'est-ce pas hier que je riais de celles qui souffrent d'amour ?
Maintenant, je souffre d'amour.
C'est ma destinée, je dois la subir.
J'ai peur, la nuit, quand la lune brille sur la terre.
Je suis si seule : je dors avec mes habits et je ne dénoue pas ma ceinture de soie.

Cinquième Mois

Voici le cinquième mois, où tombe la « fête du bateau-dragon ».
Je me rappelle comme, l'an dernier, nous bûmes ensemble le vin *hsiung-huang*.
Nous en bûmes avec délice, et nous regardâmes les fleurs s'ouvrir.
Mais aujourd'hui, quel abandon ! quelle solitude !
Je ne porte plus mon amulette contre les esprits ni le morceau de peau d'aï sur ma chair.
Dans cette année, dans cette fête, quelle joie !
Je suis une recluse, bonne à regarder des chambres vides.
Dans mes songes, mon mari dort près de moi ; mais, soudain, je me réveille.
Et je me trouve seule sous les rideaux rouges, et la lune brille dans les fenêtres.
D'autres se plaignent que les nuits soient trop courtes ;
Je suis agacée qu'elles soient si longues !
Je ne puis dormir jusqu'à l'aube ; j'entends toujours tous les chants des coqs.

Sixième Mois

Voici le sixième mois ; la chaleur est pesante.
Mon mari est toujours à la guerre, et mon âme est inquiète.
Depuis la moitié d'un an, nous sommes séparés, et pas une seule lettre de lui.
J'ai brûlé de l'encens devant Bouddha, et devant Kuan-Gyn, la déesse du pardon, qui sauve de la détresse.
« Protégez-le, afin qu'il revienne bientôt en sa maison ! »
J'ai les livres bouddhistes imprimés : j'en achète un sur la divination.
Je prie les dieux, et je tire l'horoscope du guerrier.
Je bats un tour de cartes, un long, et d'un bon présage.

Mari et femme y sont toujours réunis.

Mais mon cœur doute. Avec ces divinations, ces tours de cartes, je ne peux pas être sûre.

Le bon présage peut ne pas se réaliser pour le guerrier.

Après cela, l'augure tournera au malheur... Non, il ne tournera pas au malheur!

SEPTIÈME MOIS

L'automne commence ; c'est le septième mois.

Le mois où Niu-lang et Chihnu se rencontrent.

Ce matin, ils croisent la rivière d'argent ; ce soir ils se rencontreront.

Demain matin, ils se sépareront de nouveau.

Car ils s'aiment l'un l'autre et pourtant ils doivent se séparer.

Les affaires de ce monde ne peuvent toujours marcher à notre souhait.

Même les dieux et les fées ont leurs unions et leurs séparations, leurs joies et leurs peines !

Et moi, qui suis une mortelle, pourquoi n'aurais-je pas ma peine et ma séparation ?

Je n'ai pas de repos ; je ne peux plus dormir.

Je regarde la « Rivière du Ciel » ; et je me parle à moi-même.

Chihnu ! O étoile ! Descends du ciel limpide,

Et partage ma solitude et ma détresse !

HUITIÈME MOIS

Voici le huitième mois, le milieu de l'automne.

Les gens qui regardent la lune voient les choses d'en haut.

Ainsi suis-je : mais combien oubliée et solitaire !

Les oies volent vers le sud, et le vent souffle en froide tempête.

Et toujours, mon mari est toujours à la frontière.

L'ouragan le frappe et doit pénétrer à travers ses vêtements.

Dans les profondeurs de mon âme, tout est sombre.

Je sens que je dépéris ; les boutons de mes habits me l'indiquent, et toujours davantage ceux-ci deviennent trop larges.

Quand serai-je délivrée de cette solitude ?

Le cœur d'un homme n'est pas semblable à celui d'une femme.

Sûrement, il ne peut pas en avoir pris une autre,

Etre devenu amoureux d'une fleur nouvelle et avoir oublié celle des premiers jours !

NEUVIÈME MOIS

Voici le Chung-yang, le neuvième mois.

Mon mari, parti pour la guerre, n'est pas revenu.

Avoir été à peine unis, et soudainement séparés !

Qui pourrait, avec les jours qui passent, s'accoutumer à cette douleur ?

Je regarde comme un point fixe l'endroit où il doit reparaître.

La belle saison est passée, l'hiver arrive : c'est maintenant qu'il ferait bon être rapprochés !

Les jours sont courts, les nuits sont si longues !

Je ne peux plus penser à lui, je suis incurablement malade d'amour.

Les fées de la mer ont-elles l'antidote *ling-tan* ? Je ne veux plus m'en soucier.

Si je souhaite guérir de mon mal, ce n'est pas pour moi, mais pour le revoir.

La fleur qui n'a plus ni pluie ni rosée, doit périr.

Et je ne mourrais pas, moi, jeune femme et jolie, qui ne peux plus voir mon époux ?

DIXIÈME MOIS

Voici le dixième mois, Hsiao-yang-chun.

La terre et le ciel sont froids, et la neige tombe épaisse.

Hautes sont les montagnes, larges sont les fleuves qui nous séparent.

Je suis triste pour l'amour de toi, et mes forces diminuent.

Si tu oublies ton amour pour moi, le Ciel sera courroucé contre ton nouveau désir.

Je me souviens de la vieille Meng-Cheng : elle allait partout s'informer de son mari.

Chacun a entendu parler de cette histoire.

On sait comment, à travers les fatigues et les périls, elle parcourut mille lis le long de la Grande Muraille,

Pour porter de chauds vêtements à son mari.

Son cœur était comme le mien.

Mais l'âme des gens d'aujourd'hui n'est plus l'âme ancienne,

Si je parle de partir à la recherche de mon mari, tout le peuple rit de moi.

ONZIÈME MOIS

Le onzième mois est arrivé.

L'eau qui courait est devenue glace, et voici les flocons de neige qui volètent.

J'allume un poêle et je l'embrasse à la place de mon mari.

La tristesse est mortelle pour une jeune femme.

Qui pourrait être aussi ardent pour moi que mon mari ?

Ce poêle est chaud, mais pas si chaud ni si affectueux que lui.

Qui frappe maintenant à la porte ?

C'est le porteur de lettres : il appelle : « Madame ! »

Je reçois, je tiens en mains une lettre bienvenue !

Je brise le sceau, je lis ; il a écrit ceci :

« Honorable épouse, ne soyez pas malheureuse; prenez soin de votre maison.

Je serai de retour, sûrement, à la fin de l'année. »

DOUZIÈME MOIS

Le douzième mois commence à courir.

La dernière nuit, la flamme de la lampe s'est arrangée en belle fleur de lotus.

Les pies ont jacassé. Je pense que je le reverrai bientôt.

J'entends du bruit à la porte. C'est mon mari qui est revenu !

Il quitte la selle et descend de cheval.

Il est bon; il est fidèle à sa parole !

C'est un vrai mari. Le miroir brisé est raccommodé.

Ce n'est pas simplement mon mari qui est revenu de loin.

C'est le « Glaive-du-Dragon-de-la-Fontaine » qui vient chasser mon mal d'amour.

J'ai trop de joie, je ne sais la dire. Sous les rideaux brodés,

Nous nous communiquerons toutes les émotions de nos cœurs.

Il y a plus de plaisir et de joie au jour du retour qu'au jour du mariage.

Traduit du chinois par L. CHARPENTIER

Histoire de Sindbad le Marin[1]

LA TROISIÈME HISTOIRE DES HISTOIRES DE SINDBAD LE MARIN, ET C'EST LE TROISIÈME VOYAGE

« Sachez, ô mes amis, — mais Allah sait les choses mieux que la créature! — que dans la délicieuse vie que je menais depuis mon retour du second voyage, au milieu des richesses et de l'épanouissement, je finis par perdre complètement le souvenir des maux éprouvés et des dangers courus, et par m'ennuyer de l'oisiveté monotone de mon existence à Baghdad. Aussi mon âme désira-t-elle avec ardeur le changement et la vue des choses du voyage. Et moi-même je fus de nouveau tenté par l'amour du commerce, du gain et du profit. Or, c'est toujours l'ambition qui est la cause de nos malheurs. Je devais bientôt en faire l'expérience de la façon la plus effroyable.

Je mis donc mon projet immédiatement à exécution, et, après m'être muni de riches marchandises du pays, je partis de Baghdad pour Bassra. Là je découvris un grand navire déjà rempli de passagers et de marchands qui étaient tous des gens de bien, honnêtes, au cœur bon, pleins de conscience, et capables de rendre service et de vivre entre eux dans les meilleurs rapports. Aussi je n'hésitai pas à m'embarquer avec eux sur ce navire ; et, aussitôt à bord, nous mîmes à la voile, avec la bénédiction d'Allah sur nous et sur notre traversée.

Notre navigation commença, en effet, sous d'heureux auspices. Dans tous les endroits où nous abordions, nous faisions d'excellentes affaires, tout en nous promenant et en nous instruisant de toutes les nouvelles choses que sans cesse nous voyions. Et vraiment rien ne manquait à notre bonheur, et nous étions à la limite de la dilatation et de l'épanouissement.

Un jour d'entre les jours, nous étions en pleine mer, bien loin des pays musulmans, quand soudain nous vîmes le capitaine du navire se donner de grands coups au visage, après avoir longtemps scruté l'horizon, s'arracher les poils de la barbe, déchirer ses habits et jeter à terre son turban. Puis il se mit à se lamenter, à gémir et à pousser des cris de désespoir.

A cette vue, nous entourâmes tous le capitaine et nous lui dîmes : « Qu'y a-t-il donc, ô capitaine ? » Il répondit : « Sachez, ô passagers de paix, que le vent contraire nous a vaincus et nous a fait dévier de notre route pour nous jeter dans cette mer sinistre. Et, pour mettre la dernière mesure à notre malechance, le destin nous fait aborder à cette île que vous voyez devant vous et dont jamais personne, après y avoir touché, n'a pu se tirer avec la vie sauve. Cette île est l'Ile des

(1) Voir dans *La revue blanche* du 15 septembre 1900 les Voyages I et II.

Singes ! Je sens bien, dans le profond de mon intérieur, que nous sommes tous perdus sans recours ! »

Le capitaine n'avait pas encore fini ces explications que nous vîmes notre navire entouré par une multitude d'êtres velus comme des singes, plus innombrables qu'une armée de sauterelles, tandis que, sur le rivage de l'île, d'autres singes, en quantité inimaginable, poussaient des hurlements qui nous glacèrent sur place. Et nous, nous n'osâmes guère maltraiter, attaquer ou même chasser aucun d'entre eux, de peur qu'ils ne se ruassent tous sur nous et, grâce à leur nombre, ne nous tuassent jusqu'au dernier : car il est bien certain que le nombre vient toûjours à bout du courage. Nous ne voulûmes donc faire aucun mouvement, alors que de tous côtés nous étions envahis par ces singes qui commençaient à faire main basse sur tout ce qui nous appartenait. Ils étaient bien laids. Ils étaient même plus laids que tout ce que j'avais vu de laid jusqu'à ce jour de ma vie. Ils étaient poilus et velus, avec des yeux jaunes dans des faces noires ; leur taille était toute petite, à peine longue de quatre empans, et leurs grimaces et leurs cris plus horribles que tout ce que l'on pouvait inventer dans ce sens-là ! Quant à leur langage, ils avaient beau nous parler et nous invectiver en claquant des mâchoires, nous ne parvenions guère à les comprendre, bien que nous y prêtassions la meilleure attention. Aussi nous les vîmes bientôt mettre à exécution le plus funeste des projets. Ils grimpèrent aux mâts, déplièrent les voiles, coupèrent tous les cordages avec leurs dents, et finirent par s'emparer du gouvernail. Alors le navire, poussé par le vent, alla à la côte, où il s'ensabla. Et les petits singes s'emparèrent de nous tous, nous firent débarquer l'un après l'autre, nous laissèrent sur le rivage et, sans plus s'occuper de nous, remontèrent sur le navire qu'ils réussirent à pousser au large, et disparurent tous avec lui sur la mer.

Alors nous, à la limite de la perplexité, nous jugeâmes inutile de rester ainsi sur le rivage à regarder la mer, et nous nous avançâmes dans l'île où nous finîmes par découvrir quelques arbres fruitiers et de l'eau courante : ce qui nous permit de nous restaurer un peu pour retarder le plus longtemps possible une mort qui nous paraissait à tous certaine.

Pendant que nous étions en cet état, il nous sembla voir, entre les arbres, un édifice très grand qui avait l'air abandonné. Nous fûmes tentés de nous en approcher ; et quand nous y arrivâmes, nous découvrîmes que c'était un palais...

— A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et se tut discrètement.

MAIS LORSQUE FUT LA DEUX CENT QUATRE-VINGT-DIX-NEUVIÈME NUIT

Elle dit :

... nous découvrîmes que c'était un palais fort élevé, de forme car-

rée, entouré de solides murailles, et qui avait une grande porte d'ébène à deux battants. Comme cette porte était ouverte et qu'elle n'était gardée par aucun portier, nous la franchîmes et nous pénétrâmes de plain-pied dans une immense salle aussi vaste qu'une cour. Cette salle avait pour tous meubles d'énormes ustensiles de cuisine et des broches d'une longueur démesurée : le sol avait, pour tous tapis, des monceaux d'ossements, les uns déjà blanchis, d'autres frais encore. Aussi, là-dedans, régnait une odeur qui offusqua à l'extrême nos narines. Mais comme nous étions exténués de fatigue et de peur, nous nous laissâmes choir tout de notre long et nous nous endormîmes profondément.

Le soleil était déjà couché quand un bruit de tonnerre nous fit sursauter et du coup nous réveilla : et, devant nous, nous vîmes descendre du plafond un être à figure d'homme noir, de la hauteur d'un palmier, qui était plus horrible à voir que tous les singes réunis. Il avait des yeux rouges comme deux tisons enflammés, les dents de devant longues et saillantes comme les défenses d'un cochon, une bouche énorme aussi vaste que l'orifice d'un puits, des lèvres pendantes sur la poitrine, des oreilles sursautantes comme les oreilles de l'éléphant et qui lui couvraient les épaules, et des ongles crochus comme les griffes du lion.

A cette vue, nous commençâmes d'abord par nous convulser de terreur, puis nous devînmes rigides comme des morts. Mais lui vint s'asseoir sur un banc élevé adossé au mur et de là se mit à nous examiner en silence, un à un, de tous ses yeux. Après quoi, il s'avança sur nous, vint droit à moi, de préférence à tous les autres marchands, étendit la main et me saisit par la peau de la nuque, comme on saisit un paquet de chiffons. Il me tourna alors et me retourna dans tous les sens, en me palpant comme un boucher palpe une tête de mouton. Mais il dut certainement ne point me trouver à sa convenance, liquéfié que j'étais par la terreur, et la graisse de ma peau fondue par les fatigues du voyage et le chagrin. Alors il me lâcha en me laissant rouler sur le sol, et se saisit de mon plus proche voisin, et le mania comme il m'avait manié, mais pour le rejeter ensuite et s'emparer du suivant. Il prit de la sorte tous les marchands, l'un après l'autre, et arriva en dernier lieu au capitaine du navire.

Or, le capitaine était un homme gras et plein de chair, et d'ailleurs il était le mieux portant et le plus solide de tous les hommes du navire. Aussi le choix de l'effroyable géant n'hésita pas à se fixer sur lui : il le prit entre ses doigts comme un boucher aurait tenu un agneau, le jeta par terre, lui posa un pied sur le cou et, d'un seul mouvement, lui cassa la nuque. Il se saisit alors d'une des immenses broches en question et la lui enfonça dans la bouche en la faisant sortir par le fondement. Alors il alluma un grand feu de bois dans le fourneau en terre qui se trouvait dans la salle, plaça au milieu de la flamme le capitaine embroché, et se mit à le tourner lentement jusqu'à cuisson parfaite. Il le retira alors du feu et commença par le di-

viser en morceaux comme on aurait fait d'un poulet, en se servant pour cela de ses ongles. Cela fait, il avala le tout en un clin d'œil. Après quoi il suça les os, les vida de leur moelle, et les jeta au milieu des tas qui s'amoncelaient dans la salle.

Ce repas achevé, l'effroyable géant alla s'étendre sur le banc, pour digérer, et ne tarda pas à s'endormir en ronflant exactement comme un buffle que l'on aurait égorgé ou comme un âne que l'on aurait excité à braire. Et il resta ainsi endormi jusqu'au matin. Nous le vîmes alors se lever et s'éloigner comme il était venu, en nous laissant figés d'épouvante.

Lorsque nous fûmes certains qu'il avait disparu, nous sortîmes du silence terrifié que nous avions gardé toute la nuit, pour enfin nous faire part les uns aux autres de nos réflexions, et pour sangloter et gémir en pensant au sort qui nous attendait.

Et nous nous disions tristement : « Que ne sommes-nous morts noyés dans la mer ou mangés par les singes plutôt que d'être rôtis sur la braise. Par Allah ! c'est là une mort fort détestable ! Mais qu'y faire ! Ce que veut Allah doit courir ! Il n'y a de recours qu'en Allah le Tout-Puissant ! »

Nous sortîmes alors de cet édifice et nous rôdâmes toute la journée par l'île, à la recherche de quelque cachette où nous mettre à l'abri, mais vainement ; car cette île était plate, et ne contenait ni cavernes ni quoi que ce fût qui nous permît de nous soustraire aux recherches. Aussi, comme le soir tombait, nous trouvâmes qu'il était encore plus prudent de regagner le palais.

Mais à peine y étions-nous arrivés que l'horrible homme noir fit son apparition par un bruit de tonnerre et par l'enlèvement, après palpation et maniement, de l'un des marchands, mes compagnons, qu'il se hâta d'embrocher, de rôtir et d'avaler dans son ventre, pour ensuite s'étendre sur le banc et ronfler comme une brute égorgée, jusqu'au matin. Il se réveilla alors et s'étira en grognant férocement, et s'en alla, sans plus s'occuper de nous que s'il ne nous voyait pas.

Lorsqu'il fut parti, et comme nous avions eu le temps de réfléchir sur notre triste situation, nous nous écriâmes tous à la fois : « Allons nous jeter à la mer et mourir noyés, plutôt que de finir rôtis et avalés. Car ce serait une mort bien affreuse ! » Comme nous allions mettre ce projet à exécution, l'un de nous se leva et dit : « Ecoutez-moi, compagnons ! Ne pensez-vous pas qu'il vaut peut-être mieux tuer l'homme noir avant qu'il ne nous extermine ? » Alors moi, à mon tour, je levai le doigt et dis : « Ecoutez-moi, compagnons ! Au cas où vraiment vous auriez résolu de tuer l'homme noir, il faudrait d'abord commencer par utiliser les pièces de bois, dont le rivage est couvert, pour nous construire un radeau sur lequel nous puissions fuir cette île maudite après avoir débarrassé la création de ce barbare mangeur de musulmans ! Nous aborderions alors dans quelque île où attendre la clémence du destin qui nous enverrait quelque navire pour retourner dans notre pays ! En tout cas, si le radeau fait naufrage et que nous

nous noyions, nous aurons évité la rôtisserie et nous n'aurons pas commis une mauvaise action en nous tuant volontairement. Notre mort serait un martyre et compterait au jour de la Rétribution ! »

— A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et se tut discrètement.

MAIS LORSQUE FUT LA TROIS CENTIÈME NUIT

Elle dit :

« ... Notre mort serait un martyre et compterait au jour de la Rétribution ! » Alors tous les marchands s'écrièrent : « Par Allah ! C'est là une idée excellente et une action raisonnable ! »

Aussitôt nous nous rendîmes sur le rivage et nous construisîmes le radeau en question, sur lequel nous eûmes soin de mettre quelques provisions, telles que fruits et herbes bonnes à manger ; puis nous retournâmes au palais attendre en tremblant l'arrivée de l'homme noir.

Il vint, avec un coup de tonnerre, et nous crûmes voir entrer quelque énorme chien enragé. Il nous fallut nous résoudre encore à voir, sans murmurer, embrocher et rôtir l'un de nos compagnons qui fut choisi pour sa graisse et son embonpoint, après palpation et maniement. Mais lorsque l'effroyable brute se fut endormie et eut commencé à ronfler en tonnerre, nous songeâmes à profiter de son sommeil pour le rendre inoffensif à jamais.

Nous prîmes pour cela deux des immenses broches en fer, et nous les chauffâmes sur le feu jusqu'au rouge blanc : puis nous les saisîmes fortement avec nos mains par le bout froid, et, comme elles étaient fort lourdes, nous nous mîmes à plusieurs pour porter chacune d'elles. Nous nous approchâmes alors doucement, et tous ensemble nous enfonçâmes les deux broches à la fois dans les deux yeux de l'horrible homme noir endormi, et nous pesâmes dessus de toutes nos forces, de façon qu'il fût définitivement aveuglé.

Il dut probablement ressentir une douleur extrême, car le cri qu'il lança fut si effroyable que du coup nous roulâmes sur le sol à une distance notoire. Et il bondit à l'aveuglette, et, étendant ses mains dans le vide, il essaya, en hurlant et en courant de tous côtés, de se saisir de quelqu'un d'entre nous. Mais nous avions eu le temps de l'éviter et de nous jeter à plat ventre de droite et de gauche de façon à ce qu'il ne rencontrât que le vide chaque fois. Aussi, voyant qu'il ne pouvait réussir, il finit par se diriger à tâtons vers la porte et sortit en faisant des cris épouvantables.

Alors nous, persuadés que le géant aveuglé finirait par mourir de son supplice, nous commençâmes à nous tranquilliser et, d'un pas lent, nous nous dirigeâmes vers la mer. Nous arrangeâmes un peu mieux le radeau, nous nous y embarquâmes, nous le détachâmes du rivage et déjà nous allions ramer pour nous éloigner, quand nous vîmes courir sus à nous l'horrible géant aveugle, guidé par une fe-

melle géante encore plus horrible et plus dégoûtante que lui. Arrivés sur le rivage, ils lancèrent des cris effroyables en nous voyant nous éloigner; puis ils se saisirent chacun de quartiers de roche et se mirent à nous en lapider en les lançant sur le radeau. Ils réussirent de la sorte à nous atteindre et à noyer tous mes compagnons, à l'exception de deux. Quant à nous trois, nous pûmes enfin nous éloigner hors de portée des roches lancées.

Nous arrivâmes bientôt au milieu de la mer où nous fûmes saisis par le vent et poussés vers une île qui était distante de deux jours de celle où nous avions failli périr embrochés et rôtis. Nous pûmes y trouver des fruits qui nous empêchèrent de succomber; puis, comme la nuit était déjà avancée, nous grimpâmes sur un grand arbre pour y passer la nuit.

Lorsqu'au matin nous nous réveillâmes, le premier objet qui se présenta devant nos yeux effarés fut un terrible serpent, aussi gros que l'arbre sur lequel nous nous trouvions et qui dardait sur nous des yeux flamboyants en ouvrant une mâchoire large comme un four. Et soudain il se détendit, et sa tête fut sur nous, au sommet de l'arbre. Il saisit dans sa gueule l'un de mes deux compagnons et l'avala jusqu'aux épaules, puis d'un second mouvement de déglutition il l'avala tout entier. Et aussitôt nous entendîmes les os de l'infortuné craquer dans le ventre du serpent, qui descendit de l'arbre et nous laissa anéantis d'épouvante et de douleur. Et nous pensâmes : « Par Allah ! chaque nouveau genre de mort est plus détestable que le premier. La joie d'avoir échappé à la broche de l'homme noir se change maintenant en un pressentiment pire encore que tout ce que nous avons éprouvé ! Il n'y a de recours qu'en Allah ! »

Nous eûmes tout de même la force de descendre de l'arbre et de cueillir quelques fruits que nous mangeâmes, et d'étancher notre soif à l'eau des ruisseaux. Après quoi, nous errâmes dans l'île à la recherche de quelque abri plus sûr que celui de la précédente nuit, et nous finîmes par trouver un arbre d'une hauteur prodigieuse qui nous parut pouvoir nous protéger efficacement. Nous y grimpâmes à la tombée de la nuit, et, nous y étant installés le mieux que nous pûmes, nous commencions à nous assoupir quand un sifflement et un bruit de branches cassées nous réveilla, et avant que nous pussions faire un mouvement pour nous échapper, le serpent avait saisi mon compagnon, qui était perché plus bas que moi, et l'avait d'une seule déglutition avalé aux trois quarts. Je le vis ensuite s'enrouler autour de l'arbre et faire craquer dans son ventre les os de mon dernier compagnon qu'il acheva d'avaler. Puis, me laissant mort d'épouvante, il se retira.

Moi, je continuai à rester immobile dans l'arbre jusqu'au matin, et alors seulement je me décidai à en descendre. Mon premier mouvement fut d'aller me jeter à la mer pour en finir avec une vie misérable et pleine d'alarmes plus terribles les unes que les autres; mais je m'arrêtai en route, car mon âme n'y consentit pas, étant donné que

l'âme est une chose précieuse : et même elle me suggéra une idée à laquelle je dus mon salut.

Je commençai par chercher du bois et, en ayant bientôt trouvé, je m'étendis par terre et je pris une grande planche que je fixai solidement dans toute sa longueur sur la plante de mes pieds : j'en pris ensuite une seconde que j'attachai sur mon flanc gauche, une autre sur mon flanc droit, une quatrième sur mon ventre, et une cinquième, plus large et plus longue que les précédentes, que je fixai sur ma tête. Je me trouvais de la sorte entouré d'une muraille de planches dans tous les sens, et hérissé d'autant d'obstacles que je pouvais en opposer à la gueule du serpent. Cela fait, je restai étendu sur le sol, et j'attendis là ce que me réservait le destin.

A la tombée de la nuit, le serpent ne manqua pas de venir. Sitôt qu'il me vit, il fut sur moi et voulut m'avaler dans son ventre ; mais il en fut empêché par les planches. Il se mit alors à ramper et à tourner autour de moi pour essayer de me saisir par un côté plus accessible, mais il ne put y réussir, malgré tous ses efforts et bien qu'il me tiraillât dans tous les sens. Il passa ainsi toute la nuit à me faire souffrir, et moi déjà je me croyais mort et je sentais sur ma figure son haleine puante. Il finit enfin par me laisser là, au lever du jour, et s'éloigna plein de fureur contre moi et à la limite extrême de la rage et de la colère.

Lorsque je me fus assuré qu'il s'était véritablement éloigné...

— A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et se tut discrètement.

MAIS LORSQUE FUT LA
TROIS CENT UNIÈME NUIT

Elle dit :

...Lorsque je me fus assuré qu'il s'était véritablement éloigné, j'étendis la main et me débarrassai des liens qui m'attachaient aux planches. Mais j'étais si mal en point que je ne pus d'abord mouvoir mes membres et que, pendant plusieurs heures de temps, je désespérai de pouvoir en recouvrer jamais l'usage. Mais je finis tout de même par me mettre debout et peu à peu je pus marcher et rôder à travers l'île. Je me dirigeai vers la mer où, à peine arrivé, je découvris au loin un navire, toutes voiles dehors, qui filait à grande vitesse.

A cette vue, je me mis à agiter les bras et à crier comme un fou ; puis je dépliai la toile de mon turban et, l'ayant fixée à une branche d'arbre, je la levai au-dessus de ma tête et m'évertuai à faire des signaux pour que l'on me remarquât du navire.

Le destin voulut que mes efforts ne fussent pas inutiles. Bientôt, en effet, je vis le navire virer de bord et se diriger du côté de la terre ; et, peu après, j'étais recueilli par le capitaine et ses hommes.

Une fois à bord du navire, on commença par me donner des vêtements et cacher ma nudité, vu que, depuis le temps, j'avais usé ceux dont j'étais couvert ; puis on m'offrit de manger un morceau, ce

que je fis de grand appétit, à cause de mes privations passées; mais ce qui me ravit l'âme, ce fut surtout certaine eau fraîche juste à point et vraiment délicieuse, dont je bus jusqu'à satiété. Aussi mon cœur se calma et mon âme se tranquillisa et je sentis le repos et le bien-être descendre enfin en mon corps exténué.

Je recommençai donc à vivre après avoir vu la mort de mes deux yeux, et je bénis Allah pour sa miséricorde et le remerciai pour avoir interrompu mes tribulations. De la sorte, je ne tardai pas à me remettre complètement de mes émotions et de mes fatigues, si bien que je ne fus pas loin de croire que toutes ces calamités ne m'étaient arrivées qu'en songe.

Notre navigation fut excellente et, avec la permission d'Allah, le vent nous fut tout le temps favorable et nous fit heureusement aborder à une île nommée Salahata, où nous devions faire escale et dans la rade de laquelle le capitaine fit jeter l'ancre pour permettre aux marchands de débarquer et de vaquer à leurs affaires.

Lorsque les passagers furent à terre, comme j'étais le seul à rester à bord, faute de marchandises à vendre ou à échanger, le capitaine s'approcha de moi et me dit: « Ecoute ce que j'ai à te dire! Tu es un homme pauvre et étranger, et tu nous a raconté combien tu as subi d'épreuves dans ta vie. Aussi je veux maintenant t'être de quelque utilité et t'aider à retourner dans ton pays, afin que, quand tu penseras à moi, ce soit avec plaisir et en appelant sur moi les bénédictions ! » Moi, je répondis : « Certainement, ô capitaine ! je ne manquerai pas de faire des vœux pour toi. » Il me dit : « Sache qu'il y a de cela quelques années nous avions avec nous un voyageur qui s'est perdu dans une île où nous avions fait escale. Et depuis lors nous n'avons plus eu de ses nouvelles, et nous ne savons s'il est mort ou s'il est encore en vie. Comme nous avons en dépôt dans le navire les marchandises laissées par ce voyageur, j'ai eu l'idée de te les confier pour que, moyennant un courtage prélevé sur le gain, tu les vendes dans cette île et m'en rapportes le prix afin qu'à mon retour à Baghdad je pusse le remettre à ses parents ou le lui remettre à lui-même s'il a réussi à gagner sa ville ! » Et moi je répondis : « Je te dois l'ouïe et l'obéissance, ô mon maître ! Et je te devrais vraiment beaucoup de gratitude pour ce que tu veux me faire honnêtement gagner ! »

Alors le capitaine ordonna aux matelots de tirer les marchandises de la cale et de les porter sur le rivage à mon intention. Puis il appela l'écrivain du navire et lui dit de les compter et de les inscrire, ballot par ballot. Et l'écrivain répondit : « A qui appartiennent ces ballots, et au nom de qui dois-je les inscrire ? » Le capitaine répondit : « Le propriétaire de ces ballots s'appelait Sindbad le Marin. Maintenant inscris-les au nom de ce pauvre passager, et demande-lui son nom. »

A ces paroles du capitaine, je fus prodigieusement étonné et je m'écriai : « Mais c'est moi, Sindbad le Marin ! » Et, ayant regardé attentivement le capitaine, je le reconnus pour celui qui, au commencement de mon second voyage, m'avait oublié dans l'île où je m'étais endormi.

Aussi mon émotion fut-elle à ses limites extrêmes, à cette découverte inattendue, et je continuai : « O capitaine, ne me reconnais-tu donc pas ? C'est bien moi, Sindbad le Marin, natif de Baghdad ! Ecoute mon histoire ! Rappelle-toi, ô capitaine, que c'est bien moi qui étais descendu dans l'île, il y a tant d'années, et qui n'étais plus revenu. Je m'étais, en effet, endormi près d'une source délicieuse, après avoir mangé un morceau, et ne m'étais réveillé que pour voir le navire déjà éloigné sur la mer. D'ailleurs, beaucoup de marchands de la montagne des diamants m'ont vu et pourront témoigner que c'est bien moi Sindbad le Marin ! »

Je n'avais pas encore fini de m'expliquer que l'un des marchands qui étaient remontés à bord prendre des marchandises, s'approcha de moi, me considéra attentivement, et, sitôt que j'eus cessé de parler, frappa de surprise ses mains l'une contre l'autre, et s'écria : « Par Allah ! ô vous tous, vous ne m'aviez pas cru quand je vous avais raconté dans le temps l'étrange aventure qui m'était un jour arrivée dans la montagne des diamants, où je vous avais dit avoir vu un homme attaché à un quartier de mouton et transporté de la vallée sur la montagne par un oiseau nommé rokh. Eh bien ! cet homme-là, le voici ! C'est celui-ci même qui est Sindbad le Marin, l'homme généreux qui m'avait fait cadeau de si beaux diamants ! » Et, ayant parlé de la sorte, le marchand vint m'embrasser comme un frère retrouvé.

Alors le capitaine du navire me considéra un instant et soudain me reconnut lui aussi pour être Sindbad le Marin. Et il me prit dans ses bras comme il aurait fait de son fils, me félicita d'être encore en vie et me dit : « Par Allah, ô mon maître, ton histoire est étonnante et ton aventure prodigieuse ! Mais béni soit Allah qui a permis notre réunion et t'a fait retrouver tes marchandises et ton bien ! » Puis il fit porter à terre mes marchandises pour que je les vendisse, à mon entier profit cette fois. Et, de fait, le gain que je fis fut énorme et me dédommagea au delà de toute espérance de ce que le temps m'avait fait perdre jusque-là.

Après quoi, nous quittâmes l'île Sahalata et nous arrivâmes dans les pays de Sind, où nous vendîmes et achetâmes également.

Dans ces mers lointaines, je vis des choses étonnantes et des prodiges innombrables dont je ne puis vous faire le récit en détail. Mais, entre autres choses, je vis un poisson qui avait l'aspect d'une vache, et un autre qui ressemblait à un âne. Je vis aussi un oiseau qui naissait de la nacre marine, et dont les petits vivaient à la surface des eaux, sans jamais voler sur la terre.

Après cela, nous continuâmes notre navigation, avec la permission d'Allah, et nous finîmes par arriver à Bassra, où nous ne restâmes que peu de jours, pour enfin entrer dans Baghdad.

Alors je me dirigeai vers ma rue, j'entrai dans ma maison, je saluai mes parents, mes amis et mes anciens compagnons, et je fis de grandes largesses aux veuves et aux orphelins. J'étais, en effet, rentré enrichi plus que jamais des dernières affaires que j'avais faites en vendant mes marchandises.

Mais demain, ô mes amis, si Allah veut, je vous raconterai l'histoire de mon quatrième voyage, qui dépasse en intérêt les trois que vous venez d'entendre !

Puis Sindbad le Marin fit donner, comme les jours précédents, cent pièces d'or à Sindbad le Portefaix en l'invitant à revenir le lendemain.

Le portefaix ne manqua pas d'obéir et, le jour suivant, il revint écouter ce que, le repas terminé, raconta Sindbad le Marin.

— A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et, discrète, se tut.

MAIS LORSQUE FUT
LA TROIS CENT DEUXIÈME NUIT

Elle dit :

... il revint écouter ce que, le repas terminé, raconta Sindbad le Marin.

L'HISTOIRE QUATRIÈME DES HISTOIRES DE SINDBAD LE MARIN, ET C'EST LE QUATRIÈME VOYAGE

Et Sindbad le Marin dit :

« Ni les délices, ni les plaisirs de la vie à Baghdad, ô mes amis, ne surent me faire oublier les voyages. Par contre, je ne me souvenais guère des fatigues endurées et des dangers courus. Et l'âme perfide qui m'habitait ne manqua pas de me montrer les avantages qu'il y aurait à parcourir de nouveau les contrées des hommes. Aussi je ne pus guère résister à ses tentations, et, un jour, laissant là maison et richesses, je pris avec moi une grande quantité de marchandises de prix, bien plus que je n'en avais emporté dans mes derniers voyages, et de Baghdad je partis pour Bassra, où je m'embarquai sur un grand navire, en compagnie de plusieurs notables marchands, fort avantageusement connus sur la place.

Notre voyage sur mer, grâce à la bénédiction, fut d'abord excellent. Nous allâmes d'île en île et d'une terre à une terre, vendant et achetant et réalisant des bénéfices fort appréciables, quand un jour, en pleine mer, le capitaine fit jeter l'ancre en nous criant : « Nous sommes perdus sans recours ! » Et soudain un coup de vent terrible souleva toute la mer qui se précipita sur le navire, le fracassa dans tous les sens, et emporta les passagers, y compris le capitaine, les matelots et moi-même. Et d'abord tout le monde se noya, et moi également.

Mais moi, je pus, grâce à la miséricorde, trouver sur l'abîme une planche du navire à laquelle je m'accrochai des mains et des pieds, et

sur laquelle je fus ballotté pendant une demi-journée, moi et quelques autres marchands qui purent s'y accrocher avec moi.

Alors, à force de ramer avec nos pieds et nos mains nous finîmes, aidés par le vent et le courant, par être jetés comme des épaves, morts déjà à moitié de froid et d'épouvante, sur le rivage d'une île.

Nous restâmes toute une nuit anéantis, sans mouvement, sur le rivage de cette île. Mais le lendemain nous pûmes nous lever et nous avancer à l'intérieur, où nous aperçûmes une habitation vers laquelle nous nous dirigeâmes.

A notre arrivée, nous vîmes sortir de la porte de cette habitation une troupe de gens complètement nus et noirs qui, sans nous dire un seul mot, s'emparèrent de nous et nous firent pénétrer dans une grande salle où, sur un haut siège, était assis un roi.

Le roi nous ordonna de nous asseoir, et nous nous assîmes. Alors devant nous on apporta des plateaux remplis de mets que de notre vie entière nous n'avions vus ailleurs. Leur vue n'excita guère mon appétit, contrairement à mes compagnons qui en mangèrent gloutonnement pour apaiser la faim qui les tenait depuis notre naufrage. Quant à moi, mon abstention fut la cause qui devait me conserver la vie jusqu'aujourd'hui.

En effet, dès les premières bouchées, une fringale énorme s'empara de mes compagnons qui se mirent à avaler pendant des heures et des heures tout ce qu'on leur présentait, avec des gestes de fous et des reniflements extraordinaires.

Pendant qu'ils étaient en cet état, les hommes nus apportèrent un vase rempli d'une sorte de pommade dont ils leur enduisirent tout le corps, et dont l'effet sur leur ventre fut extraordinaire. En effet, je vis le ventre de mes compagnons se dilater peu à peu, dans tous les sens, jusqu'à devenir plus gros qu'une outre gonflée ; et leur appétit augmenta en proportion, si bien qu'ils continuèrent à manger sans arrêt, alors que moi je les regardais, effaré de voir que leur ventre ne se remplissait pas.

Or, moi, voyant cet effet sur mes compagnons, je persistai à ne point toucher à ces mets et je refusai de me laisser enduire de pommade. Et vraiment ma sobriété fut salutaire, car je découvris que ces hommes nus étaient des mangeurs de chair humaine, et qu'ils employaient ces divers moyens pour engraisser les hommes qui tombaient entre leurs mains et rendre de la sorte leur chair plus tendre et plus juteuse. Et quant au roi de ces mangeurs, je découvris qu'il était ogre. On lui servait tous les jours en rôti un homme engraissé par cette méthode ; quant aux hommes nus, ils n'aimaient pas le rôti et mangeaient la chair humaine crue, sans aucun assaisonnement, telle quelle.

A cette triste découverte, mon anxiété sur mon sort et sur celui de mes compagnons connut d'autant moins de bornes, que je constatai bientôt une diminution notable de l'intelligence de mes compagnons au fur et à mesure que leur ventre grossissait et que

leur individu s'épaississait. Ils finirent même par s'abrutir complètement à force de manger et, devenus absolument comme des bêtes d'abattoir, ils furent confiés à la garde d'un berger qui tous les jours les conduisait paître dans la prairie.

Quant à moi, la faim d'un côté et la peur de l'autre avaient fait de moi l'ombre de moi-même, et ma viande s'était desséchée sur mes os. Aussi, quand les natifs de cette île me virent si maigre et si émacié, ils ne s'occupèrent plus de moi et m'oublièrent tout à fait, me jugeant sans doute indigne d'être servi en rôti à leur roi ou même en grillade.

Ce manque de surveillance de la part de ces insulaires noirs et nus me permit un jour de m'éloigner de leur habitation et de marcher dans une direction opposée. Sur ma route, je rencontrai le berger qui faisait paître le bétail composé de mes malheureux compagnons abrutis par leur ventre. Je me hâtai de m'enfoncer dans les hautes herbes et de marcher et de courir pour les perdre de vue, tant leur aspect m'était un objet de tortures et de tristesse.

Le soleil était déjà couché et je ne cessais pas de marcher. Je continuai à me diriger devant moi toute la nuit, sans éprouver le besoin de dormir, tant la peur me tenait de retomber entre les mains des noirs mangeurs de chair humaine. Et je marchai encore tout le jour suivant, et aussi les six autres jours, ne prenant que juste le temps nécessaire à un repas qui me permit de continuer ma route vers l'inconnu. Et, pour toute nourriture, je ramassais des herbes et je les mangeais, juste de quoi ne pas succomber à la faim.

Au matin du huitième jour...

— A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et se tut discrètement.

MAIS LORSQUE FUT LA TROIS CENT TROISIÈME NUIT

Elle dit :

... Au matin du huitième jour, j'arrivai sur le rivage opposé de l'île, et j'aperçus des hommes comme moi, blancs et habillés de vêtements, qui étaient occupés à cueillir des grains de poivre sur les arbres dont était couverte cette région. Lorsqu'ils m'eurent aperçu, ils vinrent m'entourer et me parlèrent dans ma langue, l'arabe, que depuis si longtemps je n'avais pas entendue. Ils me demandèrent qui j'étais et d'où je venais. Je répondis : « O bonnes gens, je suis un homme étranger et pauvre! » Et je leur racontai ce que j'avais éprouvé de malheurs et de dangers. Mon récit les étonna merveilleusement, et ils me félicitèrent d'avoir su échapper aux avaleurs de chair humaine, m'offrirent à manger et à boire, me laissèrent me reposer une heure de temps, puis m'emmenèrent dans leur barque pour me présenter à leur roi dont la résidence était une autre île du voisinage.

L'île dans laquelle régnait ce roi avait pour capitale une ville fort

peuplée, abondante en toutes les choses de la vie, riche en souks et en marchands dont les boutiques étaient pourvues d'objets de prix, percée de belles rues où circulaient de nombreux cavaliers sur des chevaux splendides, mais sans selles ni étriers. Aussi lorsque je fus présenté au roi, je ne manquai pas, après les salams, de lui faire part de l'étonnement où j'étais de voir les hommes monter à cru les chevaux. Et je lui dis : « Pour quel motif, ô notre maître et suzerain, ne se sert-on pas ici de la selle? C'est un objet si commode pour aller à cheval! Et puis cela rend le cavalier mieux maître de son cheval! »

Le roi fut très étonné de mes paroles et me demanda : « Mais en quoi donc consiste une selle? C'est là une chose que nous n'avons jamais vue de notre vie! » Je lui dis : « Veux-tu alors me permettre de te confectionner une selle pour que tu puisses en essayer la commodité et en expérimenter l'agrément? » Il me répondit : « Certainement! »

Je fis venir alors un habile menuisier et je lui fis exécuter, sous mes yeux, le bois d'une selle exactement d'après mes indications. Et je restai près de lui jusqu'à ce qu'il l'eût terminé. Alors je garnis moi-même ce bois de la selle avec de la bourre de laine et du cuir, et achevai de l'orner tout autour avec de la broderie d'or et des glands de diverses couleurs. Je fis venir ensuite un forgeron auquel j'enseignai l'art de confectionner un mors et des étriers ; et il exécuta parfaitement ces choses, car je ne le quittai pas un instant.

Lorsque le tout fut dans un état parfait, je choisis le plus beau cheval des écuries du roi, et le sellai et bridai et harnachai splendidement, sans oublier de lui mettre les divers accessoires d'ornement, tels que longues traînes, glands de soie et d'or, houppe et collier bleu. Et j'allai tout de suite le présenter au roi qui l'attendait depuis quelques jours avec grande impatience.

Le roi monta dessus immédiatement, et se sentit si bien d'aplomb et fut si satisfait de cette invention qu'il m'en témoigna sa joie par des cadeaux somptueux et de grandes largesses.

Lorsque le grand-vizir eut vu cette selle et constaté sa supériorité sur le mode ancien, il me pria de lui en faire une semblable. Et moi je voulus bien y consentir. Alors tous les grands du royaume et les hauts dignitaires voulurent également avoir une selle, et m'en firent la commande. Et ils me donnèrent des cadeaux qui en peu de temps firent de moi l'homme le plus riche et le plus considéré de la ville.

J'étais devenu l'ami du roi, et, comme je me trouvais un jour chez lui selon mon habitude, il se tourna vers moi et me dit : « Tu sais bien, Sindbad que je t'aime beaucoup! Tu es devenu, dans mon palais, comme l'un des miens, et je ne puis plus me passer de toi, ni supporter l'idée qu'un jour viendra où tu nous quitteras. Je veux donc te demander une chose et désire que tu ne me la refuse pas. » Je répondis : « O roi, ordonne! Ton pouvoir sur moi est consolidé par tes bienfaits et par la gratitude que je te dois pour tout le bien dont je te suis redevable depuis mon arrivée dans ce royaume! » Il répondit :

« Je désire te marier chez nous avec une femme belle, jolie, parfaite, riche d'argent et de qualités, pour qu'elle te décide à toujours rester dans notre ville et dans mon palais. Je te demande donc de ne point rejeter mon offre et mes paroles! »

Moi, à ce discours, je fus bien confus, je baissai la tête, et je ne pus faire de réponse, tant la timidité me retenait. Aussi le roi me demanda : « Pourquoi ne me réponds-tu pas, ô mon enfant? » Je répliquai : « O roi du temps, l'affaire est ton affaire, et je suis ton esclave! » Aussitôt il envoya chercher le kâdi et les témoins, et me donna, séance tenante, comme épouse une femme noble, de haute lignée, fort riche, maîtresse de meubles, de propriétés bâties et de terres, et douée d'une grande beauté. En même temps, il me fit présent d'un palais, tout meublé, avec ses domestiques, ses esclaves hommes et femmes, et un train de maison vraiment royal.

Aussi, moi, je vécus dans un repos parfait, et j'arrivai à la limite de la dilatation et de l'épanouissement. Et je me réjouissais d'avance de pouvoir un jour m'échapper de cette ville et retourner à Baghdad en emmenant mon épouse; car je l'aimais beaucoup et elle aussi m'aimait, et l'accord entre nous était parfait. Mais quand une chose a été fixée par le destin, nul pouvoir humain ne peut la faire dévier. Et quel est l'être créé qui peut connaître l'avenir? Je devais encore une fois, hélas! apprendre par expérience que tous nos projets sont jeux enfantins en face du vouloir de la destinée.

Un jour, l'épouse de mon voisin, de par l'ordre d'Allah, mourut. Comme ce voisin était mon ami, je me rendis auprès de lui et essayai de le consoler en lui disant : « Ne t'afflige donc pas au-delà de ce qui est permis, mon voisin! Allah te dédommagera bientôt en te donnant une épouse encore plus bénie! Qu'Allah prolonge tes jours! » Mais mon voisin, stupéfait de mes paroles, releva la tête et me dit : « Comment peux-tu me souhaiter une longue vie, alors que tu sais bien que je n'ai qu'une heure encore à vivre! » Alors, moi, je fus à mon tour stupéfait, et je lui dis : « Mon voisin, pourquoi parler de la sorte, et avoir de pareils pressentiments? Tu es, grâce à Allah, bien portant, et rien ne te menace! Voudrais-tu donc te tuer de ta propre main? » Il répondit : « Ah! je vois bien maintenant ton ignorance des usages de notre pays. Sache donc que la coutume veut que tout mari vivant soit enterré vif avec sa femme morte, et que toute femme vivante soit enterrée vive avec son mari mort. Cela est inviolable! Et tout à l'heure je dois être enterré vif avec ma femme morte! Ici tout le monde, y compris le roi, doit subir cette loi établie par les ancêtres! »

A ces paroles, je m'écriai : « Par Allah! cette coutume est bien détestable! Et jamais je ne pourrai m'y conformer! »

Pendant que nous parlions de la sorte, les parents et les amis de mon voisin entrèrent, et se mirent effectivement à le consoler au sujet de sa propre mort et de celle de sa femme. Après quoi, on procéda aux funérailles. On mit le corps de la femme dans un cercueil

découvert, après qu'il eût été revêtu des plus beaux habits et paré des joyaux les plus précieux. Puis le convoi fut formé : le mari marcha en tête, derrière le cercueil; et tout le monde, moi compris, se dirigea vers le lieu de l'enterrement.

Nous arrivâmes hors de la ville à une montagne sur la mer. A un certain endroit, je vis une sorte de puits immense dont on se hâta d'enlever le couvercle de pierre. On y descendit le cercueil, où se trouvait la femme morte parée de ses bijoux; puis on se saisit de mon voisin, qui n'opposa aucune résistance: on le descendit au moyen d'une corde jusqu'au fond du puits, avec un grand pot d'eau et sept pains, comme provisions. Cela fait, on reboucha l'orifice du puits avec les grandes pierres qui en faisaient le couvercle, et l'on s'en retourna par où l'on était venu.

Or, moi, j'avais assisté à tout cela dans un état inimaginable d'effroi, en pensant en mon âme : « Cela est encore pire que tout ce que j'ai vu! » Et, à peine de retour au palais, je courus trouver le roi et lui dis : « O mon maître, j'ai parcouru jusqu'aujourd'hui bien des pays, mais je n'ai vu nulle part une coutume aussi barbare que celle qui consiste à enterrer le mari vivant avec sa femme morte! Aussi je voudrais bien savoir, ô roi du temps, si l'étranger est également astreint à cette loi à la mort de sa femme. » Il me répondit : « Mais certainement! Il sera enterré avec elle! »

Lorsque j'eus entendu ces paroles, je sentis de chagrin ma poche à fiel éclater dans mon foie, et je sortis de là fou de terreur et m'en allai chez moi, craignant déjà que mon épouse ne fût morte en mon absence, et que l'on ne m'astreignît à subir l'affreux supplice dont j'avais été témoin. J'essayai vainement de me consoler en disant : « Sindbad, sois tranquille. Tu mourras certainement le premier! Et, de la sorte, tu n'auras pas à être enterré vivant! » Cela ne devait me servir de rien, car, peu de temps après, ma femme tomba malade, s'alita quelques jours et mourut, malgré tous les soins de jour et de nuit dont je ne cessai de l'entourer.

Alors ma douleur fut sans limites; car, en vérité, je ne trouvais guère que le fait d'être enterré vif fût moins déplorable que celui d'être dévoré par les mangeurs de chair humaine. Je ne doutai d'ailleurs plus de mon sort, quand je vis le roi en personne venir dans ma maison me faire ses condoléances au sujet de mon enterrement. Il voulut même, accompagné de tous les personnages de la cour, me faire l'honneur d'assister à mon enterrement en marchant à côté de moi à la tête du convoi, derrière le cercueil où l'on avait placé mon épouse morte couverte de ses joyaux et ornée de tous ses atours.

Lorsque nous fûmes au pied de la montagne, située sur la mer, où s'ouvrait le puits en question, on fit descendre au fond du trou le corps de mon épouse; après quoi, tous les assistants s'approchèrent de moi et me firent leurs condoléances et leurs adieux. Alors, moi, je voulus faire une tentative sur l'esprit du roi et des assistants pour

qu'ils me dispensassent de cette épreuve, et je m'écriai en pleurant : « Je suis un étranger, et il n'est pas juste que je sois soumis à votre loi ! J'ai d'ailleurs dans mon pays une épouse qui est en vie et des enfants qui ont besoin de moi ! »

Mais j'eus beau crier et sangloter, ils me saisirent, sans vouloir m'écouter, me passèrent des cordes sous les bras, fixèrent sur moi un pot d'eau et sept pains, selon l'usage, et me descendirent au fond du puits. Lorsque je fus arrivé tout au bas, ils me crièrent : « Défais tes liens pour que nous retirions les cordes ! » Mais je ne voulus point me délier, et continuai à tirer dessus pour les décider à me remonter. Alors ils lâchèrent eux-mêmes les cordes en les jetant sur moi, rebouchèrent l'orifice du puits avec les grandes pierres, et s'en allèrent en leur chemin, sans plus écouter mes cris pitoyables...

— A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et se tut discrètement.

MAIS LORSQUE FUT
LA TROIS CENT QUATRIÈME NUIT

Elle dit :

... sans plus écouter mes cris pitoyables.

Bientôt la puanteur de ce lieu souterrain m'obligea à me boucher le nez. Mais cela ne m'empêcha pas, grâce au peu de lumière qui descendait du haut, d'inspecter cette grotte mortuaire, remplie de cadavres anciens et récents. Elle était fort spacieuse et s'étendait si loin que mon regard n'en pouvait sonder la profondeur. Alors je me jetai par terre, en pleurant, et je m'écriai : « Tu mérites bien ton sort, Sindbad à l'âme insatiable ! Et puis, qu'avais-tu donc besoin de prendre femme dans cette ville ? Ah ! que n'as-tu succombé dans la vallée des diamants, ou que n'as-tu été dévoré par les mangeurs d'hommes ! Plût à Allah que tu eusses été englouti par la mer dans l'un de tes naufrages, plutôt que de succomber à une mort si effroyable ! » Et là-dessus je me mis à me donner de grands coups sur la tête et sur l'estomac et partout. Toutefois, pressé par la faim et la soif, je ne pus me décider à me laisser mourir d'inanition, et je dégageai de la corde les pains et le pot d'eau, et je mangeai et je bus, mais parcimonieusement en prévision des jours suivants.

Je vécus de la sorte pendant quelques jours, m'habituant peu à peu à l'odeur insupportable de cette grotte, et je m'endormais par terre dans un endroit que j'avais pris soin de déblayer des ossements qui le jonchaient. Mais bientôt je vis arriver le moment où il me resterait plus ni pain ni eau. Et ce moment arriva, en effet. Alors, au désespoir absolu, je fis mon acte de foi et j'allais fermer les yeux pour attendre la mort, quand soudain, au-dessus de ma tête, je vis s'ouvrir l'orifice du puits et descendre un homme mort dans un cercueil, et, après lui, son épouse avec les sept pains et le pot d'eau.

Alors, moi, j'attendis que les hommes du haut eussent à nouveau bouché l'orifice et, sans faire le moindre bruit, tout doucement, je

saisis un grand os de mort et d'un bond je fus sur la femme que d'un coup sur la tête j'assommai : et, pour m'assurer de sa mort, je lui assénai encore un second et un troisième coups de toute ma force. Je m'emparai alors des sept pains et de l'eau, et j'eus de la sorte des provisions pour quelques jours encore.

Au bout de ce temps-là, de nouveau l'orifice s'ouvrit et on descendit cette fois une femme morte et un homme. Je ne manquai pas, pour vivre, car l'âme est chère ! d'assommer l'homme et de lui enlever ses pains et son eau. Et je continuai à vivre ainsi pendant un long temps, tuant chaque fois la personne que l'on enterrait vivante et lui volant ses provisions.

Un jour d'entre les jours, je dormais à ma place ordinaire, quand je me réveillai en sursaut à un bruit inaccoutumé. C'était comme un souffle humain et un bruit de pas. Je me levai et pris cet os qui me servait à assommer les individus enterrés vivants, pour me diriger du côté d'où semblait venir le bruit. Au bout de quelques pas, je crus entrevoir que quelque chose prenait la fuite en soufflant avec force. Alors, moi, toujours armé de mon os, je suivis cette espèce d'ombre fuyante, je la suivis longtemps, et je continuais à courir derrière elle dans l'obscurité, en trébuchant à chaque pas sur les ossements des morts, quand soudain, droit devant moi, dans le fond de la grotte, je crus apercevoir comme une étoile lumineuse qui tantôt brillait et tantôt s'éteignait. Je continuai à m'avancer dans cette direction, et à mesure que j'avançais je voyais la lumière grandir et s'élargir. Mais je n'osais point croire que ce fût là une ouverture par où m'échapper vers le dehors; et je me disais : « Ce doit être certainement un second orifice de ce puits, par où des hommes font descendre un cadavre ! » Aussi quelle ne fut point mon émotion quand je vis l'ombre fuyante, qui n'était autre chose qu'un animal, prendre son élan et sauter à travers cet orifice. Alors je compris que c'était là un trou creusé par les bêtes pour venir manger les corps morts, dans la grotte. Et moi je sautai derrière la bête et me trouvai soudain en plein air, sous le ciel.

A cette constatation, je tombai à genoux et remerciai de tout mon cœur le Très-Haut pour ma délivrance : et j'apaisai mon âme et la tranquillisai dans son émoi.

J'examinai alors les cieux, et je vis que j'étais au pied d'une montagne, au bord de la mer : et je remarquai que cette montagne ne devait avoir aucune communication avec la ville, tant elle était escarpée et impraticable. Je tentai, en effet, d'en faire l'ascension, mais en vain. Alors, pour ne pas mourir de faim, je rentrai dans la grotte par le trou en question et j'allai prendre du pain et de l'eau ; et je revins m'en nourrir sous le ciel : ce que je fis de bien meilleur appétit que durant mon séjour au milieu des morts.

Je continuai à aller tous les jours dans la grotte enlever les pains et l'eau, en assommant ceux que l'on enterrait vivants. Puis j'eus l'idée de ramasser tous les joyaux des morts, les diamants, les bracelets, les colliers, les perles, les rubis, les métaux ciselés, les étoffes

précieuses et tous les objets en or et en argent. Et chaque fois je transportais mon butin au bord de la mer, dans l'espoir qu'un jour je pourrais me sauver avec ces richesses. Et pour que le tout fût prêt, j'en fis des ballots bien enveloppés avec les habits et les étoffes de ceux, hommes ou femmes, qui étaient dans la grotte.

J'étais un jour assis à songer à mes aventures et à mon état actuel, au bord de la mer, quand je vis un navire passer assez près de ma montagne. Je me levai en hâte, je déroulai la toile de mon turban et me mis à l'agiter avec de grands gestes et de grands cris, en courant sur le rivage. Par la grâce d'Allah, les gens du navire aperçurent mes signaux, et détachèrent une barque pour me venir prendre et me porter à leur bord. Ils m'emmenèrent avec eux et voulurent bien se charger aussi de mes ballots.

Lorsque nous fûmes arrivés à bord, le capitaine s'approcha de moi et me dit : « O toi, qui es-tu et comment as-tu fait pour te trouver sur cette montagne où, depuis le temps que je navigue dans ces parages, je n'ai jamais vu que des animaux sauvages et des oiseaux de proie, mais jamais un être humain ? » Je répondis : « O mon maître, je suis un pauvre marchand, étranger à ces contrées. Je m'étais embarqué sur un grand navire qui a fait naufrage sur cette côte ; et moi, seul parmi tous mes compagnons, j'ai pu, grâce à mon courage et à mon endurance, me sauver de la noyade et sauver avec moi mes ballots de marchandises en les mettant sur une grande planche dont j'ai pu me saisir à temps quand ce navire eut été désemparé ! La destinée et mon sort m'ont jeté sur ce rivage, et Allah a voulu que je ne mourusse pas de faim et de soif ! » Et voilà ce que je dis au capitaine, en me gardant bien de lui dire la vérité sur mon mariage et mon enterrement, de peur qu'il n'y eût à bord quelqu'un de cette ville où régnait l'effroyable coutume dont j'avais failli être la victime !

En achevant mon discours au capitaine, je tirai de l'un de mes paquets un bel objet de prix et le lui offris en présent, pour qu'il me regardât de bon œil pendant le voyage. Mais, à ma grande surprise, il fit preuve d'un rare désintéressement, ne voulut point accepter mon présent, et me dit d'un ton bienveillant : « Je n'ai point pour habitude de me faire payer une bonne action. Tu n'es point le premier que nous ayons recueilli en mer. Nous avons secouru d'autres naufragés, nous les avons transportés dans leur pays, pour Allah ; et non seulement nous n'avons point voulu nous faire payer, mais, comme ils étaient dénués de tout, nous leur avons donné à manger et à boire, et nous les avons vêtus ; et, toujours pour Allah, nous leur avons donné de quoi subvenir à leurs frais de route ! Car les hommes se doivent à leurs semblables, pour Allah ! »

A ces paroles, je remerciai le capitaine et fis des vœux pour lui en lui souhaitant une longue vie, tandis qu'il ordonnait de déplier les voiles et faisait marcher le navire.

Nous naviguâmes excellemment pendant des jours et des jours,

d'île en île et de mer en mer, cependant que je restais étendu délicieusement des heures et des heures à songer à mes étranges aventures et à me demander si réellement j'avais éprouvé tous ces maux ou si je n'étais pas en rêve. Et quelquefois même, en pensant à mon séjour dans la grotte souterraine avec mon épouse morte, je me sentais devenir fou d'épouvante.

Mais enfin, par le pouvoir d'Allah le Très-Haut, nous arrivâmes en bonne santé à Bassra, où nous ne nous arrêtâmes que quelques jours, pour ensuite entrer dans Baghdad.

Alors moi, chargé de richesses infinies, je pris le chemin de ma rue et de ma maison, où j'arrivai et où je trouvai mes parents et mes amis ; ils fêtèrent mon retour et se réjouirent à l'extrême en me félicitant pour mon salut. Alors moi j'enfermai avec soin mes trésors dans les armoires, n'oubliant pas toutefois de faire de grandes aumônes aux pauvres, aux veuves et aux orphelins, et de grandes largesses aux amis et connaissances. Et depuis lors je ne cessai de m'adonner à tous les divertissements et à tous les plaisirs, en compagnie des personnes agréables.

Mais tout ce que je vous ai raconté là n'est vraiment rien en comparaison de ce que je me réserve de vous narrer demain, si Allah veut ! »

Ainsi parla Sindbad ce jour-là ! Et il ne manqua pas de faire donner cent pièces d'or au portefaix, et de l'inviter à dîner avec lui, en compagnie des notables qui étaient présents. Puis tout le monde s'en retourna chez soi, émerveillé de tout cela.

Quant à Sindbad le Portefaix...

— A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et se tut discrètement

MAIS LORSQUE FUT
LA TROIS CENT SIXIÈME NUIT

Elle dit :

... Quant à Sindbad le Portefaix, il arriva chez lui, où il rêva toute la nuit à ce récit étonnant. Et le lendemain, quand il fut de retour à la maison de Sindbad le Marin, il était encore bien ému de l'enterrement de son hôte. Mais, comme la nappe était déjà tendue, il prit place avec les autres, et mangea et but et bénit le Bienfaiteur. Après quoi, au milieu du silence général, il écouta ce que racontait Sindbad le Marin.

Traduction littérale et complète du texte arabe,
par le Dr J. C. Mardrus.

Au prochain numéro : LES DERNIERS VOYAGES DE SINDBAD LE MARIN.

Les Moyens pratiques du Socialisme

Le socialisme sort enfin de la période de critique pure et d'affirmation théorique. Assez longtemps il a observé les faits sans s'y mêler, du moins volontairement, car nous n'évitions pas le contact parfois meurtrier de leur aveugle brutalité. Trop longtemps il a tracé des plans sur le papier, qui supporte tout, les hypothèses les plus plausibles comme les divagations les plus aberrantes.

Aujourd'hui, c'est d'une autre tâche qu'il s'agit. La critique sociale a fait son temps, et son œuvre. Grâce à elle, tous les hommes de progrès sont acquis à la nécessité d'une transformation complète de nos rapports économiques.

De son côté, la doctrine générale du socialisme s'est formulée avec assez de précision pour donner une certitude scientifique de succès à ceux qui veulent réaliser les principes de liberté et d'égalité dans la solidarité, affirmés par la Révolution française.

Le terrain étant déblayé par la critique, et le but indiqué par la doctrine, il s'agit donc, pour les socialistes, de passer à l'action pratique. Chemin faisant, nous pourrons encore utiliser la critique contre les résistances égoïstes ou ignorantes, et nous devrons souvent affirmer le but final et magnifique de nos efforts pour donner courage et force à ceux qui vont à l'avenir en se déchirant aux ronces du présent : mais nous sommes maintenant en route, et chacun de nos pas doit être une conquête ; chacune de nos conquêtes, tout en nous rapprochant du but final, doit donner à tous ses bienfaits immédiats.

Tant que nous critiquions, nous avions facilement raison de nos contradicteurs : le conservateur le plus borné n'oserait soutenir que l'ordre et la justice règnent dans la société. Tant que nous tracions les grandes lignes de la cité idéale, nous pouvions nous flatter d'avoir le dernier mot : — C'est très beau, nous disait-on ; ce serait encore plus beau si c'était réalisable.

Eh bien, il faut le dire franchement, car il y va du progrès, sinon de l'existence même du socialisme : le passage de la méthode critique et d'affirmation doctrinale, qui marqua la période de préparation, à la méthode pratique, qui marque la période d'action, s'opère avec une grande difficulté et une extrême lenteur.

Pourquoi nous est-il si difficile de passer de la phase de la propagande à celle de la réalisation ? Parce qu'un trop grand nombre de nos amis hésitent à sortir du rêve pour entrer dans l'action. Conservateurs à leur manière, ils entendent demeurer en dehors de la vie sociale ; mystiques de la révolution à main armée, ils attendent le miracle qui leur donnera le pouvoir suprême et leur permettra de transformer la société tout d'une pièce, par la dictature du prolétariat, césarisme à quelques centaines de têtes sous le bonnet rouge où elles s'entredévoreraient fraternellement.

Il ne devrait plus subsister aujourd'hui un seul socialiste qui puisse supposer qu'une action révolutionnaire bien conduite suffise à retourner la société comme un gant et à nous faire tous passer de l'enfer capitaliste au paradis socialiste. Que sont, en effet, les révolutions ? Des crises finales d'évolution. L'histoire les impose parfois aux peuples, mais ils tenteraient vainement d'en ordonner d'avance le programme, et surtout de l'exécuter.

Le meilleur moyen de hâter la crise finale n'est donc pas de grouper une minorité de combattants résolus à conquérir le pouvoir par la vertu classique des barricades, mais d'amener la masse des travailleurs à vouloir leur émancipation et à se mettre sérieusement en mesure de la réaliser.

Non, il ne suffit pas d'organiser des comités révolutionnaires, de les tenir prêts à sauter à la gorge du gouvernement bourgeois, pour qu'un beau matin la société se réveille en régime socialiste. Une conquête opérée ainsi par surprise, en admettant même qu'elle fût possible, n'aurait pas de lendemain. La « dictature de classe » ne sauverait pas plus le socialisme des inévitables réactions bourgeoises dues à l'inertie des foules industrielles et agricoles, que la « Terreur » n'a sauvé la République démocratique de la réaction thermidorienne et, finalement, du césarisme napoléonien.

On ne porte pas un peuple inerte à bras tendus. A un moment donné, le bras se fatigue, et le peuple retombe. Le peuple ouvrier des villes et des campagnes ne recevra pas son émancipation toute faite des mains de quelques sauveurs socialistes : il aura le socialisme quand il le voudra, le méritera, le fera lui-même. C'est par lui-même que se fera son émancipation. Et il ne sera capable de cet effort que lorsqu'il se sentira capable de remplacer la bourgeoisie dans tous les organes politiques, économiques et sociaux dont elle a aujourd'hui la direction.

Cessons donc d'exercer les travailleurs d'avant-garde en vue d'une bataille décisive, cessons de guetter l'incident grave de la vie politique, morale ou industrielle de notre pays qui nous permettrait de nous emparer par surprise ou par force des pouvoirs publics. A ce jeu périlleux, trop longtemps joué dans le parti socialiste, nous avons recrute des combattants pour les bataillons démagogiques du césarisme et du cléricalisme. En attendant un combat dont l'occasion ne s'offrait pas, nous avons immobilisé dans une vaine veillée des armes quantité de citoyens énergiques, qui finissent par s'énerver ou par tourner contre leurs frères d'armes leur besoin d'activité, alors qu'il eût pu être employé si utilement à éveiller le sentiment de l'émancipation dans les masses ouvrières. Nous avons cristallisé des cerveaux dans les souvenirs jacobins, au lieu de leur donner l'essor vers les espérances de liberté individuelle et sociale que contient le socialisme.

Nous avons ainsi dérivé dans un immobilisme prétendu révolutionnaire, heureusement platonique, les intelligences et les activités

qui se vouaient à l'œuvre socialiste. Rendons-nous compte des réalités. Ne soyons plus des révolutionnaires en paroles, mais en action.

Gardons-nous d'aller vers l'avenir en tenant nos regards attachés sur le passé. Le passé nous doit des leçons, et non des modèles. Surtout ne croyons pas qu'une transformation aussi profonde et aussi étendue puisse être obtenue uniquement par les moyens politiques proprement dits. La barricade et le bulletin de vote seraient, en vérité, de bien chétifs outils pour une besogne aussi formidable : ils ont pu et pourront peut-être encore suffire pour transformer une monarchie en république ou substituer le régime démocratique au régime censitaire. Mais pour faire surgir le régime socialiste du régime capitaliste, pour donner aux principes de liberté et d'égalité qui constituent la république les sanctions réelles par lesquelles elle s'achèvera en socialisme, et cela non seulement en France, mais dans l'univers civilisé, il faut songer à un autre effort, moins simple et moins bref.

Si le socialisme consistait uniquement dans la transformation de la propriété individuelle en propriété sociale, il serait déjà bien audacieux, bien aventureux de demander cette transformation exclusivement aux moyens politiques ordinaires : insurrection ou scrutin.

Certes, la propriété sociale est notre but principal. Mais il ne suffit pas de la décréter pour que l'égalité et la liberté donnent à tous leurs fruits. Le décret sera vain si l'organisation ne s'ensuit pas, ou plutôt si elle n'est pas déjà là, toute prête à mettre en valeur le domaine économique et à assurer la répartition équitable des produits du travail commun. D'autre part, la transformation économique entraîne nécessairement la transformation de toutes les institutions sociales : famille, état, justice, etc., et par conséquent de toutes les manières d'être et de penser qui tiennent à ces institutions. Quoi ! des décrets suffiraient à changer tout cela, une dictature du prolétariat suffirait à nous donner d'autres mœurs, d'autres pensées !

Ah ! simplicité des solutions simples ! Quoi ! voilà une société qu'une civilisation de vingt siècles, ajoutés aux trente siècles de civilisation gréco-latine, a mis au point de complexité où nous la voyons, et une révolution et ses décrets, une dictature et ses terreurs, suffiront pour la transformer ! Faut-il donc, à des gens qui ont des yeux pour voir, apprendre ce qui se passe dans la vie, dans leur propre vie et celle de leurs proches ! Ne les emploient-ils donc, ces yeux, que pour lire des livres qui deviennent des bibles ! Sont ils donc incapables de s'en servir pour apercevoir la réalité qui les entoure ! Appellent-ils donc science le culte des mots et des formules, et le mépris des faits et des choses ! De la science, cela ! Ah ! non. De la scolastique, oui, et de la plus misérable.

Le vaste problème social, aux multiples données, fût-il limité à l'organisation du travail et à la distribution des produits, ne pourrait demander sa solution la plus simple aux seuls moyens politiques,

révolutionnaires ou non. A plus forte raison, le renouvellement de la face même du monde ne peut leur être demandé.

En considérant l'organisation actuelle de la propriété, du travail, de la distribution des produits, on se rend immédiatement compte de la difficulté ou, pour mieux dire, de l'impossibilité d'établir le régime économique du socialisme sur un plan uniforme. Les gens qui sont habitués aux idées toutes faites vont certainement protester, au nom de l'unité dans la révolution et de tous les absolus qu'elle comporte. Qu'ils lisent d'abord ceci, et ils verront ensuite s'il y a toujours lieu de considérer la révolution sociale comme une chose très simple que des moyens non moins simples suffiront à opérer.

En somme, que voulons-nous, socialistes, tous tant que nous sommes ? Organiser la société de manière à y substituer la prévoyance au hasard, la justice à l'arbitraire, la liberté et l'égalité à l'oppression et à l'exploitation de l'homme par l'homme. Le but, le voilà. Tout le reste n'est que moyens.

Ainsi, ce n'est pas pour réaliser un rêve et pour donner une satisfaction à notre esprit que nous voulons socialiser les moyens de production, mais parce que nous voyons dans la socialisation seule les garanties de liberté individuelle en même temps que l'égalité économique sans lesquelles il n'est pas de justice sociale. La formule n'est donc pas pour nous un but, mais un moyen. Nous ne voulons pas socialiser pour le plaisir, mais pour faire participer à la propriété ceux qui ne possèdent rien et n'ont pas même la possibilité de vendre leur force-travail à un prix qui assure leur subsistance.

Or, les moyens de production, de circulation et d'échange, s'ils sont tous sous le même régime d'appropriation, ne sont pas tous sous le même régime de mise en valeur. La grande propriété industrielle possédée en commun par des actionnaires n'occupe encore que le tiers du domaine économique de notre pays. Les grands et petits patrons, et les artisans, qui détiennent les deux autres tiers ne disparaissent pas aussi vite qu'on pourrait le croire devant l'envahissement du capitalisme impersonnel. Il en est de même dans le système de circulation et d'échange. Pour l'agriculture, nous ne voyons pas que la féodalité capitaliste se hâte de l'absorber, comme nous en eûmes un instant l'illusion : les régimes les plus divers d'appropriation, et surtout d'exploitation, y coexistent sans que l'un paraisse devoir éliminer les autres à un moment donné.

Nul socialiste, cependant, ne songe, par amour de l'évolution bien générale et bien symétrique de la propriété, à attendu que la forme actionnaire ait remplacé la forme individuelle pour décréter la forme sociale. Les salariés ne sont pas moins opprimés par le patron direct que par les actionnaires anonymes. Et si les moyens perfectionnés de production doivent un jour se substituer partout aux moyens usités encore dans la moyenne et petite industrie, il ne paraît pas du tout nécessaire que les avantages de cette transformation

soient recueillis par la classe capitaliste avant de devenir la propriété de l'humanité tout entière.

Mais il tombe sous le sens que si les chemins de fer, les bateaux à vapeur, les mines, les grandes usines et les grands magasins, possédés par des collectivités d'actionnaires, peuvent être incorporés du jour au lendemain à la propriété sociale et mis en œuvre et en valeur au profit de tous, il n'en est pas de même du domaine industriel, commercial et agricole, non encore entré dans le système actionnaire.

Un décret du pouvoir exécutif pourrait toujours déposséder les patrons et les propriétaires. Mais il n'aurait pas la vertu miraculeuse de transformer l'outil en machine et l'ouvrier en chef de travail. On comprend donc tout de suite que si la socialisation par décret est possible partout où le patron s'est effacé devant une collectivité d'actionnaires, et où le chef de travail est devenu un salarié au même titre, sinon au même taux, que le dernier des hommes de peine, il faut tout autre chose qu'un décret pour socialiser les deux tiers de l'organisme économique de la France. Par conséquent, les moyens politiques ne sont pas, ne peuvent pas être les instruments uniques de la libération sociale des travailleurs.

Il faut donc qu'à l'action politique du prolétariat organisé s'ajoute son action économique, sans que ces deux actions cessent de s'appuyer l'une sur l'autre et de se fortifier mutuellement. Il serait aussi absurde de demander exclusivement à l'organisation économique des travailleurs les moyens de leur émancipation que de compter sur les seuls moyens politiques. Il serait inutile de mener parallèlement l'action politique et l'action économique si les conquêtes de l'une ne devaient pas avoir pour objet de faciliter le développement de l'autre. Il serait dangereux de subordonner l'action économique à l'action politique, en la considérant simplement comme un moyen de rendre celle-ci plus populaire aux yeux des masses. S'il devait y avoir subordination, et cela n'est pas nécessaire, c'est aux moyens et aux buts économiques que devrait plutôt se subordonner l'action politique.

Le socialisme doit affirmer hautement son idéal de liberté et d'égalité par la solidarité de tous les êtres humains. Il doit également conformer tous ses actes à cet idéal afin qu'ils l'en rapprochent sans cesse. Cela, il le peut, tout en prenant véritablement le caractère scientifique auquel il prétend, c'est-à-dire en répondant à la complexité du régime social par la complexité même de ses moyens d'action. Seules les sociétés primitives sont simples. En se développant, la civilisation multiplie les rapports entre les hommes, et des hommes avec les choses.

La civilisation socialiste n'échappe pas à cette loi. Offrir pour la solution d'un aussi vaste problème des solutions simples et uniformes serait donc antiscientifique au premier chef. Négliger une seule des formes d'action sur nous-mêmes et sur les choses dans le sens de notre idéal, ce serait nous ôter l'espérance de jamais l'atteindre et nous condamner au rêve à perpétuité.

Aux moyens d'action politiques ajoutons donc ceux des collectivités librement formées pour poursuivre le but général du socialisme à travers et par les buts particuliers qu'elles proposent à l'activité de leurs membres. Ne croyons pas que le développement de l'action syndicale ouvrière puisse jamais retenir les travailleurs dans l'égoïsme corporatif et les détourner de l'œuvre commune d'émancipation.

Qu'on ne l'oublie pas, nous devons déjà à l'action des travailleurs syndiqués la législation ouvrière existante. Pourtant, un grand nombre de syndicats se tiennent encore en dehors du parti socialiste, les uns parce qu'ils ne se sont pas encore élevés au-dessus des intérêts corporatifs immédiats, les autres parce que, tout en étant socialistes, ils ne croient pas que le socialisme doive être organisé en parti politique. Malgré cela, les uns et les autres agissent nécessairement dans le sens socialiste, et ils bénéficient également de l'action du parti socialiste dans le Parlement. Les syndicats où la pensée socialiste domine la pensée corporative en bénéficieront encore bien davantage lorsqu'ils se décideront à comprendre que la révolution sociale ne peut pas plus s'opérer par la seule force syndicale que par la seule force politique du prolétariat.

Puisque le socialisme ne peut pas prétendre transformer le régime social par l'emploi exclusif des moyens politiques, puisque la conquête révolutionnaire des moyens de production ne donnera pas magiquement aux producteurs la grâce d'état, il est de la plus éclatante évidence que les syndicats ouvriers ont le devoir de seconder les groupes politiques du socialisme dans la conquête économique.

Tout en poursuivant la socialisation des entreprises privées entrées dans l'indivision capitaliste, les groupes politiques arrachent à la bourgeoisie, une à une, des lois de liberté, d'assistance, d'hygiène publique qui, aux mains des syndicats, deviennent autant de moyens propres à soustraire le prolétariat aux conséquences extrêmes de l'exploitation capitaliste. Ces lois ne servent pas seulement à protéger le prolétariat, elles servent aussi à préparer son émancipation en l'habituant à faire ses affaires lui-même et en introduisant son contrôle dans la gestion des intérêts économiques de la nation.

Loin, donc, de s'opposer, l'action politique et l'action syndicale du socialisme s'entr'aident et se complètent, bien que leur domaine soit très distinct. Cette distinction des domaines respectifs a pu être une cause de séparation entre les deux forces agissantes du socialisme ; elle ne peut être, bien au contraire, une cause d'opposition.

Cette opposition, d'ailleurs plus apparente que réelle, aura complètement disparu le jour où tous les socialistes auront compris qu'il n'est pas plus possible de faire la révolution par les moyens politiques que par les moyens syndicaux, tandis qu'elle surgira tout naturellement de l'accord de ces deux forces.

Pour préparer les travailleurs à leur émancipation, les syndicats peuvent réaliser un progrès dont les conséquences extrêmes consis-

tent précisément à faire que la classe ouvrière puisse, à un moment donné, se substituer au patronat, même dans les plus petits ateliers, sans que la production subisse le moindre ralentissement ni le moindre déchet. Il s'agit des conseils du travail, formés par les syndicats patronaux et ouvriers, récemment institués en France sur le plan de ceux qui fonctionnent en Belgique. C'est, en somme, dans l'absolutisme patronal qui a régné jusqu'à présent, un premier essai de régime constitutionnel.

C'est aussi un pas immense fait dans le sens de l'élimination du patron en tant que chef du travail. Cette institution, par sa nature même, ne peut que se développer dans ce sens. A l'origine, elle crée un statut nouveau. L'ouvrier, grâce à elle, n'est plus simplement la force-travail que le patron achète et de laquelle il sépare l'homme, qu'il ne veut pas connaître. En face du capital, qui est du travail mort, se dresse le travail vivant, incarné officiellement dans les représentants de ceux qui le fournissent et l'additionnent au travail mort pour augmenter de leur misère la richesse du capitaliste. Mais ce n'est pas tout : En regime constitutionnel le monarque ne gouverne pas. Par l'institution des conseils du travail les ouvriers seront vite à même de traiter de puissance à puissance avec le patron, et finalement à se passer de lui tout au moins comme chef du travail.

Qu'on ne dise pas la chose impossible : elle existe déjà dans certaines imprimeries sous le nom de commandite. On voit combien ce système faciliterait l'élimination des patrons, qui peuvent, aujourd'hui, invoquer à juste titre les services qu'ils rendent, et ne le pourront plus quand, pour la direction du travail, les ouvriers se seront substitués à eux.

L'expérience semble avoir condamné le système des délégués d'ateliers tel qu'il avait été institué au Creusot par une sentence arbitrale. Mais cet échec est une preuve de plus que, laissé à ses propres forces, le syndicat ne suffit pas à avoir raison des tyrannies patronales. A présent que ces délégations ouvrières émanent du syndicat et qu'un décret leur assure l'existence légale, c'est-à-dire contraint les patrons à les reconnaître et à traiter avec elles, si les ouvriers savent y tenir la main, ces délégués aujourd'hui modestes protestataires contre les abus patronaux, demain contrôleurs de la gestion patronale, puis directeurs de la production, seront après-demain les gérants tout indiqués de l'atelier enfin mis en république par la transformation sociale qui s'apprête.

En ce moment, les syndicats repoussent encore un projet de loi qui leur accorde la personnalité civile et ses responsabilités. Ils ont ainsi, naguère, repoussé la loi à laquelle ils doivent leur existence légale. Pourtant si, demain, le Parlement s'avisait d'abroger cette loi, ils protesteraient avec ensemble. Il en sera de même, dans quelques années, de la loi qui leur offre la possibilité d'acquérir, car ils ne tarderont pas à en reconnaître les avantages.

Il est à remarquer que la protestation ne vient pas des syndicats

où, s'enfermant dans la défense exclusive des intérêts corporatifs, on répudie formellement toute action politique et l'on nie tout but social d'ensemble aux efforts ouvriers. Non, c'est des syndicats où les socialistes sont en majorité que vient ce mouvement ; c'est dans les groupes professionnels où l'on ajoute l'adjectif « révolutionnaire » au substantif « socialiste » qu'on proteste avec le plus d'énergie.

Voici l'argument qu'ils invoquent : — Donner la capacité civile aux syndicats, c'est les embourgeoiser en les poussant à constituer des coopératives, c'est les éloigner de la révolution sociale. Si le syndicat réussit à s'organiser en coopérative, il s'enferme dans le cercle étroit des intérêts matériels, il rompt toute solidarité avec le prolétariat en travail d'émancipation. S'il échoue et mange ses quatre sous, c'est la débandade, la dislocation, la mort du syndicat.

A cela, on peut répondre que le meilleur moyen d'empêcher les coopératives d'embourgeoiser les ouvriers, c'est de socialiser les coopératives, c'est-à-dire de les incorporer étroitement à l'action générale du socialisme. Tous les groupements socialistes sont fédérés nationalement. Que les Bourses du travail, qui sont le lien fédéral des syndicats, fédèrent entre elles toutes les coopératives syndicales, et l'embourgeoisement ne sera pas à craindre.

Et, précisément, par la fédération des coopératives disparaît le risque d'échec, trop hâtivement prévu par les syndicats animés de ce qu'ils croient être l'esprit révolutionnaire et qui n'est que l'imitation — sentiment plutôt rétrograde — des méthodes et des tactiques d'une époque disparue. Au lieu d'attendre la révolution comme les juifs attendent le messie, il vaut mieux la faire soi-même. Et si elle ne sort pas des entrailles mêmes des travailleurs organisés, l'histoire sociale enregistrera une défaite à la suite de celles de juin 1848 et de mai 1871.

Il n'est pas question, faut-il le répéter, d'opérer l'émancipation du prolétariat par l'unique moyen coopératif manié par les syndicats. Dans une société comme la nôtre, on ne saurait trop le redire, les moyens simples et uniformes, qui séduisent par leur simplicité et leur uniformité mêmes, sont dérisoires ou dangereux. Il faut donc se méfier comme de la peste de quiconque verrait dans la coopération la panacée sociale. Mais il faut avoir pareille méfiance de quiconque croit que la force suffit à tout.

Et puis, ce n'est pas tout de conquérir révolutionnairement le pouvoir et le capital. Il faut encore savoir s'en servir. Nous nommons bien des députés et des conseillers municipaux, et ceux-ci apprennent l'administration publique dans les corps élus. Mais est-ce suffisant ? Est-ce avec des députés et des conseillers municipaux que nous prétendons faire face à l'énorme tâche d'administration sociale que le lendemain de la révolution nous imposera ? Et, en admettant que, par impossible, ils pussent y suffire, ne tendons-nous pas ainsi à créer parmi nous une véritable aristocratie, l'aristocratie des mandataires ?

Le but de la démocratie sociale, c'est que chaque citoyen soit son propre administrateur, son propre gouvernant. Donnons donc à tous les travailleurs les moyens d'exercer leur activité pratique, d'apprendre à se gouverner eux-mêmes. Quand il y aura du travail pour tous dans le vaste chantier où se construit pièce à pièce l'édifice social de l'avenir, on ne verra plus de bons ouvriers, enragés de leur inactivité forcée, s'aigrir à critiquer les camarades qui ont la chance de remplir une tâche — et d'y épuiser leurs forces. Le remède à nos querelles et à nos divisions est là. Les couvents où l'on attend le paradis individuel dans l'inaction sont des foyers d'intrigues et de guerre intestine. Prenons garde de nous emmurer dans nos chapelles socialistes et d'y attendre non moins vainement le paradis collectif. C'est de nos mains à tous qu'il sera fait. Les écoles d'administration pratique que sont les coopératives en seront les colonnes les plus solides si nous savons les pénétrer de la pensée socialiste.

Mais la coopérative ne doit-elle être pour les socialistes qu'une école d'administration, une caisse pour alimenter la propagande, un magasin où s'approvisionner à bon compte de denrées non falsifiées? Pour précieux que soient ces avantages, elle nous en réserve d'autres, et son action pour l'émancipation directe des travailleurs peut être immense. Si la socialisation par l'Etat des propriétés collectives capitalistes est l'unique moyen de libération des salariés qui y sont occupés, pourquoi la socialisation par les coopératives n'accomplirait-elle pas la même œuvre de libération en faveur des salariés du commerce, de l'industrie et de l'agriculture ? Pourquoi cette libération ne s'étendrait-elle pas aux propriétaires du champ, de l'atelier et du magasin menacés par l'absorption capitaliste ?

Nul obstacle économique ne s'oppose au développement des coopératives de consommation. Leur nature même les soustrait à la loi capitaliste de la concurrence, et leur puissance est faite de l'accroissement de leurs adhérents. Leur champ n'a donc d'autre limite que le nombre de la population. On objectera que si les trente-huit millions de Français était adhérents aux coopératives de consommation, ces coopératives fussent-elles fédérées, il n'y aurait que quelques centaines de mille de commerçants de moins, et que les salariés demeureraient toujours salariés, et les capitalistes toujours capitalistes. Mais on oublierait, en raisonnant ainsi, qu'il ne serait point nécessaire que les coopérateurs fussent aussi nombreux pour s'apercevoir qu'ils peuvent faire autre chose de leur force que de payer le beurre naturel deux sous de moins que la margarine.

Si seulement les huit cent mille citoyens socialistes que nous accuse la dernière statistique électorale s'organisaient pour la consommation, ne voit-on pas qu'avec leurs familles ils formeraient une masse de deux millions de consommateurs, au bas mot? Cette énorme puissance de consommation ne suffirait-elle pas à l'écoulement des produits de la verrerie ouvrière d'Albi, de la coopérative des conserves alimentaires de Gueugnon, et ainsi de suite?

Depuis un demi-siècle, il s'est formé en France quantité de coopératives de production. Combien ont survécu, au prix de sacrifices inouïs ? Fort peu. Et, parmi les survivantes, combien sont devenues des associations de petits patrons qui font travailler pour leur compte des ouvriers et ne les font pas même participer pour si peu que ce soit à leurs bénéfices !

Ceux qui ont cherché à émanciper les travailleurs en commençant par les coopératives de production ont mis la charrue avant les bœufs. Ils ont été dupés par le sophisme économique qui fait reposer le système social sur la production, alors qu'en réalité il repose sur la consommation. Le régime capitaliste est responsable de cette grossière erreur, et Marx nous en avertit suffisamment quand il nous dit, et nous prouve, que le capitaliste n'a pas pour but de satisfaire les besoins du consommateur, mais de réaliser du profit.

Certes, le capitaliste satisfait les besoins des consommateurs, c'est-à-dire de ceux auxquels il laisse, sous forme de salaire, les moyens de consommer. Mais cette fonction sociale, il ne l'accomplit qu'indirectement et comme une conséquence de son désir principal, unique, qui est de faire du profit. Ce désir le porte à fabriquer sans se soucier du consommateur et de son pouvoir de consommation. De là les crises qui éclatent si fréquemment, crises de surproduction qui créent la détresse au milieu de l'abondance, annoncées il y a près d'un siècle par le génie perspicace de Fourier.

M. Charles Gide part de là pour affirmer que, si l'on veut mettre fin à ces crises et à tous les maux de la concurrence, il faut donner au consommateur le pas sur le producteur. Ce ne sera plus, alors, le producteur qui aura l'initiative économique et offrira sa marchandise au consommateur. Ce sera le consommateur qui, ayant besoin de telle denrée ou de tel objet manufacturé, le commandera au producteur, trop heureux d'avoir enfin un débouché régulier.

Sans partager les illusions de M. Gide, qui voit déjà en esprit les coopératives de consommation conquérir un à un tous les moyens de production, même agricoles, on est bien obligé de convenir que, pour quantité d'industries, surtout celles où le travail l'emporte comme valeur sur les capitaux et sur le matériel, les coopératives pourraient émanciper directement du salariat les ouvriers qui y sont occupés. Quantité d'autres industries pourraient être, totalement ou partiellement, conquises par les coopératives de consommation ou commanditées par elles. Elles seraient assurées de ne rien risquer, puisqu'elles constitueraient elles-mêmes le débouché de ces industries.

Nous avons parlé plus haut des propriétaires industriels et agricoles qui pourraient être affranchis des servitudes parfois douloureuses que leur impose leur propriété et des périls que lui fait courir la concentration capitaliste. Ils peuvent, grâce à la coopérative de consommation dont ils seront les fournisseurs, transformer volontairement leur propriété privée en propriété coopérative, renouveler leur matériel, grouper leurs parcelles de terre, accomplir d'eux-

mêmes et sans perte l'évolution en propriété sociale de leur propriété individuelle qui leur échappe ou les étrangle.

On ne pourra prétendre que leur sort nous est indifférent. Nos programmes électoraux attestent le souci que nous avons de les défendre contre l'absorption capitaliste. Si non, à quoi rimeraient les articles relatifs à l'impôt progressif sur le revenu, puisque les prolétaires n'ont pas de revenu; au dégrèvement des petites successions, puisque les prolétaires n'ont pas d'héritage; à la nationalisation de la Banque, puisque les prolétaires ne mettent pas d'effets en circulation? Toutes ces mesures de défense de la petite propriété contre le capitalisme ne peuvent pas avoir été des moyens de piper le plus grand nombre d'électeurs possible. Un tel procédé serait indigne du socialisme, de son haut idéal. Elles ne seraient, d'autre part, contradictoires au plan de socialisation finale que si le socialisme prétendait ne recueillir son héritage que lorsque la concentration capitaliste l'aura mis au point. En face de la concentration capitaliste, il peut et doit opérer la concentration coopérative. Le moment venu, par l'Etat il réunira la première à la seconde, librement offerte par la coopération socialiste, et l'œuvre d'émancipation sera totale.

On voit quel immense domaine d'action est dévolu aux coopératives socialistes si elles veulent se développer dans le sens même de leur nature. On voit quelle aide puissante peut en recevoir la propagande socialiste, et comment l'action coopérative peut compléter l'action politique pour hâter l'avènement du monde nouveau.

A l'œuvre, camarades, répartissons-nous, selon nos aptitudes et nos goûts dans les divers chantiers de la République sociale. Cessons d'attendre immobiles le miracle révolutionnaire. Faisons-le surgir, organique et normal comme un phénomène, de notre effort patient et continu.

Le rêve nous divisait, parce qu'il est l'incertain et l'hypothétique. L'action nous réunira parce qu'elle est le réel et le positif. Et si quelque réaction venait nous barrer la grande route où nous cheminons vers l'avenir d'égalité et de liberté, nous trouverions dans notre idéal lumineux la force d'emporter toutes les résistances.

EUGÈNE FOURNIÈRE

Les Archives de la Comtesse D***(1)

XLII

D'Alexandre Vassilievitch Mojaysky

(Reçue le 4 janvier.)

Chère Comtesse,

Nous sommes arrivés aujourd'hui à Pétersbourg, et, selon votre ordre, le concierge nous a reçus avec le pain et le sel. Je ne sais comment vous remercier de cette marque d'attention. A mon avis, votre logement est très bien à tous égards; mais ma femme veut y ajouter encore quelques bibelots : nous sommes donc allés faire des emplettes ; la promenade à travers les magasins ayant duré jusqu'à six heures, je n'ai pu trouver un instant pour me précipiter chez vous. Maintenant elle fait sa toilette pour le dîner, et elle m'a chargé de vous demander le jour et l'heure où vous la pourrez recevoir. Accablez-la de votre amabilité, et venez chez nous tout simplement, ce soir; je sais que vous n'avez pas la superstition des conventions mondaines.

D'après notre programme primitif, nous devions passer au théâtre notre première soirée de Pétersbourg ; mais, par bonheur, nous n'avons trouvé de loge nulle part. Si vous saviez quel fou désir j'ai d'entendre le son de votre voix, de voir, fût-ce une seconde, votre sourire ! — A. M.

XLIII

De Maria Ivanovna Boiarova

(Reçue le 5 janvier.)

Chère Kitie,

Tous ces jours j'ai été souffrante : c'est pourquoi je ne suis pas allée aujourd'hui à l'assemblée générale. Dès la fin de la séance, la baronne Vizen est venue chez moi et m'a tout raconté en détail : comment la princesse Krivobokaia a renoncé à la présidence, et comment tu as été, à l'unanimité, choisie à sa place. Si j'avais pu prévoir tous ces événements, j'aurais sans doute vaincu mon mal et serais allée jouir de ton triomphe. Je te félicite de tout mon cœur de ce nouveau succès.

J'ai oublié de demander à la baronne si tu étais hier chez Nina Karskaia. La baronne m'a dit que la soirée eut, dans son ensemble, beaucoup d'éclat. Je voulais y aller : mais tout à coup je me suis sentie plus fatiguée, et, à dire le vrai, j'ai un trop grand poids sur le cœur pour m'amuser au bal. Dans le monde, Kostia ne me parle presque plus : il dit qu'il ne veut pas me compromettre. C'est bien étrange!

(1) Voir *La revue blanche* des 1er et 15 septembre 1900.

Auparavant, il n'avait pas de ces scrupules, et, maintenant que je n'ai nul souci de ce qu'on peut dire de moi et que je suis prête à donner tout pour entendre de sa bouche le moindre mot caressant, il commence à prendre soin de ma réputation, et il vient chez moi de plus en plus rarement. Tu m'as dit que je suis responsable de ses façons nouvelles, que je l'ennuie de mes inquisitions, de ma jalousie, de mon espionnage, qu'il faut que je me montre toujours confiante et de bonne humeur si je veux le retenir... Mais où prendre cette confiance ? Comment être gaie quand l'ennui me ronge le cœur ? Tu dis « la jalousie », mais je ne suis jalouse de personne : il me semble qu'il ne fait la cour à personne, et au bal il danse toujours avec de si fâcheuses péronnelles (Nadinka Krivobokaia, par exemple) que ce serait un peu ridicule d'en être jalouse. Si je savais qu'il aimât une autre femme, je me ferais plus vite à cette idée qu'à l'idée de me voir abandonnée sans nulle cause : — c'est là l'horrible !

La baronne m'a raconté une chose très intéressante de la comtesse Anna Mikhailovna. Si je me rappelle bien, c'est devant toi, à l'une des séances de la Société, qu'a eu lieu ce scandale : Anna Mikhailovna tournant le dos à Nina Karskaia, ne répondant pas à son salut, et quittant majestueusement la salle. Pendant deux mois elles ne se sont regardées ni saluées. Mais quand Nina a repris sa place dans le monde avec plus d'éclat qu'auparavant, Anna Mikhailovna a commencé à la flatter : elle lui a fait une visite au nouvel an et, avec le concours de maintes personnes, a manœuvré pour recevoir une invitation à son bal. Nina a agi très sagement : elle ne lui a pas rendu sa visite ; mais elle lui a envoyé une invitation, et, pour l'humilier davantage, la lui a envoyée la veille du bal. Or, imagine-toi qu'Anna Mikhailovna y est venue avec ses deux filles et a quitté le bal la dernière. Voilà ce qui s'appelle avoir du toupet. — Ta MARY.

XLIV

DE LA PRINCESSE KRIVOBOKAIA

(Reçue le 17 janvier.)

Je reçois à l'instant, chère Comtesse, votre note sur les changements que vous comptez apporter au fonctionnement de notre Société, et je suis très touchée que vous croyiez nécessaire de prendre conseil d'une vieille bête comme moi. Tout ce que vous proposez est admirable et je regrette seulement que cela ne me soit pas venu à l'esprit. Pourtant, moi aussi avais pensé que le secrétaire ne devait pas être rétribué et devait être de notre monde. Malheureusement cet Optine est venu avec ses sept enfants, et, par pitié, j'ai décidé de lui donner 1500 par an. Et voilà comment il m'a montré sa reconnaissance !

Ma grande amie Anna Mikhailovna sera absolument folle à la fin de l'hiver ; chaque jour on apprend quelque chose de nouveau sur elle. Hier, la baronne Vizen est allée lui faire une visite matinale. Dans l'escalier, elle entend des gémissements. Selon son habitude, elle

se précipite au salon sans se faire annoncer et voit Anna Mikhailovna couchée sur le tapis et qui hurlait hystériquement. A ce moment Vania, tout en larmes, est entrée. « Imaginez-vous, lui explique-t-elle, que nous ne sommes pas invitées aujourd'hui au petit bal; maman en a été très impressionnée : c'est la première fois de sa vie que pareille chose lui arrive. » Mais le mieux, c'est que toutes ces larmes étaient inopportunes : il y avait eu erreur, tout simplement. Avant le dîner l'invitation est venue, et quelques heures plus tard toutes ces malades sont arrivées au bal avec des yeux gonflés. Comme je connais bien la comtesse Anna Mikhailovna je crois absolument à cette histoire; mais je ne puis m'empêcher de dire que la baronne a bien de la chance de tomber toujours à pic dans des scènes de cette sorte : elle peut ensuite jaser toute la semaine. Pourquoi cela ne m'arrive-t-il jamais?

XLV

D'Alexandre Vassilievitch Mojaysky

(Reçue le 20 janvier.)

Chère Comtesse,

Tout à l'heure, en rentrant du théâtre, nous avons trouvé le document officiel par lequel vous annoncez à ma femme qu'elle est élue membre de votre Société, et me proposez de remplir sans appointements les fonctions de secrétaire. Ma femme est enchantée, et demain nous irons ensemble vous remercier; mais dès maintenant je veux vous exprimer mon admiration pour votre ingéniosité. Jusqu'ici il m'était impossible de sortir de la maison. Dorénavant il faudra bien que je porte chez la présidente rapports et comptes. C'est aussi très bien que vous ayez loué dans Vassilievsky Ostroff les bureaux de la Société, bien loin des regards indiscrets. Espérons qu'à ces séances privées ne viendront pas les yeux de lynx de la baronne Vizen.

Hier vous avez demandé à ma femme d'où lui venait ce collier de perles qui a eu si grand succès au bal, et elle vous a répondu qu'il lui venait de sa grand'mère : ce n'est pas vrai : elle l'a acheté à Slobotsk, presque pour rien (3.500 roubles), à Madiechkina, l'écornifleuse de votre tante défunte. Madiechkina a juré qu'il fallait bien qu'elle fût réduite à la dernière extrémité pour qu'elle consentît à se séparer de ce cadeau de sa bienfaitrice, et elle a obligé ma femme à faire serment de ne jamais parler de cet achat à personne : mais moi, qui n'ai pas juré, je puis dire la vérité.

Comme un très humble secrétaire, je baise avec le plus grand respect la main de mon nouveau chef. — A. M.

P.-S. — Je serais maintenant très heureux de trouver quelque égyptologue qui veuille bien déchiffrer des hiéroglyphes avec ma femme. Ma vie de famille s'arrangerait alors tout à fait bien.

XLVI

De Marie Ivanovna Boiarova.

(Reçue le 2 février.)

Voilà plus de deux semaines que je ne t'ai vue, ma chère Kitie. Sans doute, je n'ai pas de reproches à te faire : je sais combien tu es occupée par les réceptions et les affaires de la Société qui, sous ta direction, commence, il me semble, à être utile; mais, quand même, si tu trouves un moment, viens voir la malade : ce sera une bonne action; je suis encore très faible.

Je ne vois presque jamais Kostia. J'ai essayé de suivre ton conseil : la dernière fois qu'il est venu chez moi, je ne lui ai rien demandé, ne lui ai fait aucun reproche et me suis efforcée d'être gaie... et quoi ! il est parti. Une semaine est déjà passée, et je n'ai aucune nouvelle de lui, et même, dans l' « ordre », son nom n'a pas figuré une seule fois. Non, Kitie, en tout cela, il n'y a nulle faute de ma part. Auparavant, quand je l'agaçais, même quand nous nous querellions jusqu'aux larmes, il revenait le lendemain. Il s'est passé quelque chose que j'ignore, et chaque jour emporte un peu de mon bonheur. Je sens cela depuis très longtemps, depuis son retour de la campagne. Tu riras de ma comparaison poétique et m'appelleras de nouveau la madame de Girardin russe, mais pour moi le bonheur se présente sous la forme d'un très bel oiseau : l'oiseau jadis planait, mais, depuis, il n'est pas de jour où on ne lui ait arraché de l'aile quelque plume, — de sorte qu'il vole plus bas, plus bas, et bientôt cessera tout à fait de voler.

Les fêtes de Carnaval commenceront dans deux jours. J'ai reçu une masse d'invitations, mais je n'irai nulle part et garderai mes forces pour la folle journée : j'espère qu'on m'invitera comme les années précédentes. Je ne sais pourquoi, mais je veux absolument aller à la folle journée; peut-être est-ce parce que c'est le dernier bal de la saison, et que je ne vivrai pas jusqu'à la saison prochaine. Peut-être regarderai-je pour la dernière fois tout cet éclat, ce tapage que j'ai tant aimé autrefois, et après... qu'y aura-t-il après? c'est horrible à penser. Je ne m'attends pas une mort prochaine, en somme; je n'ai aucune maladie grave, et cependant j'ai le pressentiment que quelque chose se brisera en moi, et qu'après il n'y aura plus rien; ma vie est peut-être semblable à cet oiseau dont je t'ai parlé : il me semble qu'à elle non plus il ne reste pas beaucoup de plumes.

Aujourd'hui, je me suis réveillée bien portante et gaie comme je ne l'avais pas été depuis une année. Ma première pensée, comme toujours, a été pour Kostia : j'ai regardé la pendule, — dix heures. Il viendra, pensai-je, dans deux heures et quart. Cet état a duré un moment, puis j'ai réfléchi et j'ai ressenti une terrible amertume : je me suis accoudée sur les coussins et suis restée longtemps ainsi, les yeux fermés. Je voulais me cloîtrer pour toute la journée, ne voir personne; mais le docteur est venu, et j'ai dû me lever; puis, quelques visiteurs

dénués d'intérêt sont arrivés : peu avant le dîner, la baronne Vizen était là, porteuse d'un lot de potins. Elle a raconté très plaisamment combien nos dames ennuient l'archevêque Nicodime, qui ne sait où les fuir : ce pauvre archevêque. — Anna Mikhailovna l'a consulté sur la toilette de ses filles; la princesse Krivobokaia lui a demandé s'il n'existe pas quelque prière spéciale qui hâte le mariage des filles; Nina Karskaia l'a invité à un dîner où il n'a rien mangé, parce que tout le repas était gras, etc., — tout dans le même genre. Ces sottises m'ont distraite un peu. Puis, ce fut l'heure du dîner : à table Hippolyte Nicolaievitch a, de temps en temps, jeté sur moi un regard sévère, expérimenté : il ne sait de quoi il s'agit; mais, en tous cas, il regarde sévèrement. Ensuite s'est écoulée une longue et triste soirée. J'ai eu le faible espoir que Kostia viendrait : personne n'est venu; enfin, les enfants ont été se coucher. Hippolyte Nicolaievitch s'est rendu au au club, et, restée seule, je trouve la consolation de bavarder avec toi. Je t'écrirais longtemps encore, mais de nouveau je sens des frissons et j'ai la tête en feu. Viens me voir demain, si tu le peux; je n'ose pas te prier à dîner, mais pourtant, si tu venais dîner, comme j'en serais heureuse! Ne m'abandonne pas, ma chère, ma bien bonne Kitie! Si tu savais à quel point je suis seule et misérable!

A toi, comme toujours. — MARY.

XLVII

DE LA PRINCESSE KRIVOBOKAIA

(Reçue le 12 février.)

Chère Comtesse,

De joie, je ne puis dormir : je me suis levée du lit, j'ai allumé les bougies, et je viens partager mon bonheur avec vous. A l'instant, en rentrant de la folle journée, Nadinka m'a déclaré qu'elle s'est fiancée à Kostia Nievieroff. Demain, à une heure, il viendra chez moi faire la demande. Jusque-là je ne dormirai pas, d'impatience. Aujourd'hui encore, quand je vous l'ai montré pendant la mazurka, vous avez haussé les épaules, en disant : « Mais non, mais non... » Ainsi, chère comtesse, vous êtes beaucoup plus sage que moi, mais vous voyez que, dans certains cas, le cœur est plus perspicace que l'esprit, surtout un cœur maternel qui souffre d'une longue attente.

Sans doute, à bien regarder et sans parti-pris, on ne peut dire qu'il soit pour Nadinka un très brillant parti : il a un nom de la vieille noblesse, mais pas très illustre, et n'a aucune parenté. J'ai connu la mère dans sa jeunesse : elle était déjà un peu légère; mais, quand elle eut jeté son bonnet par dessus les moulins, je cessai de la voir. Maintenant, c'est une femme pieuse et honorable. L'archevêque Nicodime la connaît bien : sa fortune est très grande, mais on ne sait pas encore ce qu'elle donnera à ses fils. En automne, elle les a appelés pour le partage de ses biens; mais elle a réfléchi et a ajourné le partage. A vrai dire, dans mon futur gendre, je vois deux qualités : il a une cor-

pulence d'athlète et danse admirablement; le reste, nous n'en parlerons pas, bien que Nadinka m'ait bourdonné dans la voiture : « Il est très, très spirituel; il le cache exprès à tous; mais, à moi, il l'a montré. » Grâces soient rendues à Dieu qu'il le lui ait montré! Si ce Nievieroff était plus âgé et qu'il eût fait la cour à l'une de mes filles aînées, je lui aurais montré la porte; mais pour Nadinka il est suffisant. Elle a — maintenant on peut déjà dire la vérité — non pas vingt-quatre ans, mais vingt-six et plus; et puis, tout mariage est une loterie : ainsi quels bons fiancés étaient mes quatre gendres! pourtant je ne puis m'entendre avec eux. Peut-être m'entendrai-je avec celui-ci, qui est le pire.

Bien que le carême soit déjà commencé, je ne me sens pas la force d'ajourner l'annonce d'une si bonne nouvelle : aussi je vous prie instamment de venir chez moi avec le comte, mardi, à sept heures, pour le dîner de carême. Nous boirons à la santé des fiancés, — le champagne n'est pas gras. Au dîner, vous verrez comme Piotre Ivanovitch sera charmant et aimable. Ce mystère vous étonnera sans doute : l'explication? c'est que je lui ai promis de payer toutes ses dettes (pour la troisième fois), aussitôt que Nadinka serait fiancée.

Donc, au revoir, chère comtesse.

Votre bien dévouée, — E. Krivobokaia.

P.-S. — Votre amie Maria Ivanovna sera peut-être mécontente de ce mariage; mais qu'y faire? on ne peut contenter tout le monde.

XLVIII

De H. N. Boiarov

(Reçue le 12 février.)

Bien estimée Comtesse Catherine Alexandrovna,

Pardonnez-moi de vous déranger de si bonne heure. Ma femme, qui n'était pas sortie depuis près d'un mois, s'est tout à coup décidée hier à aller à la folle journée; mais, en s'habillant, elle a été prise d'une si forte fièvre, que, presque de force, je l'ai retenue à la maison. Le soir, elle a eu le délire; mais, vers cinq heures du matin, elle s'est calmée et endormie. Aujourd'hui, vers dix heures, est venue cette insupportable baronne Vizen : elle est entrée dans la chambre à coucher de ma femme, l'a réveillée, en sursaut sans doute, car, après son départ, Mary a eu une telle crise nerveuse, que j'ai tout à fait perdu la tête. Elle refuse absolument de voir le docteur, et vous réclame sans cesse. Au nom de Dieu, venez tout de suite! Vous seule pourrez la calmer. Pour ne pas perdre de temps, je vous envoie la voiture qui était attelée pour moi.

Profondément dévoué, — H. Boiarov.

XLIX

De la Baronne Vizen

(Reçue le 12 février.)

Chère Comtesse,

Il n'est qu'une heure, et vous êtes déjà sortie! J'étais venue pour vous raconter une nouvelle très intéressante : l'aîné des Nievieroff épouse Nadinka Krivobokaia. Ce fut décidé hier à la folle journée. Il fallait absolument qu'il se mariât cette année : sinon, sa mère ne consentait pas à lui donner le domaine de Koursk. Il paraît que ce vieux renard de Nicodime a trempé dans cette affaire. Ce n'est pas pour rien que la princesse Krivobokaia allait chez lui tous les dimanches. Excusez mon griffonnage : j'écris chez vous, dans la loge du concierge, sur un petit bout de papier et je me hâte, ayant encore une masse de courses à faire. Bien à vous, — Catherine Vizen.

P.-S. — Après son hiver triomphal, Nina Karskaia part demain pour l'étranger, mais elle cache cette nouvelle à tout le monde pour éviter les questions : Où? Pourquoi? etc. Il est encore arrivé une chose bien curieuse à Anna Mikhailovna : ces jours derniers, elle a écrit au prince Boris Ivanovitch pour lui demander de présenter son gendre Voraksine au camer-junker, et au lieu de « camer-junker », elle a écrit « camer-page ». Le prince, qu'elle ennuie mortellement, lui a répondu qu'elle devait adresser cette demande au corps des Gardes. Vous voyez d'ici sa fureur!

L

De H. N. Boiarov.

(Reçue le 25 février.)

Bien estimée et très bonne Comtesse Catherine Alexandrovna.

Suivant ma promesse, je me hâte de vous renseigner sur notre pauvre malade. Pendant toute la route, son état d'âme m'a inspiré les plus sérieuses inquiétudes : elle se taisait obstinément et, quand il lui arrivait de répondre à quelque question, c'était par une courte phrase qui s'achevait en gémissements hystériques. Notre départ a été si inattendu que je n'ai pu envoyer à la campagne, où nous n'étions pas allés depuis cinq ans, les ordres nécessaires. Le gérant a reçu mon télégramme quelques heures avant notre arrivée et a dû nous céder son pavillon, car il était impossible de s'installer dans une maison non chauffée. Les trois premiers jours, nous avons vécu avec les enfants, la gouvernante et le précepteur, dans quatre petites pièces très misérables ; peu à peu, tout s'est arrangé. Par bonheur, à dix verstes de nous, à la ville, habite notre vieil ami, le Dr Flescher, que Mary connaît depuis son enfance et par qui elle consent à se faire soigner. Le principal remède qu'il lui ait ordonné, c'est la promenade à l'air pur, et Mary se soumet très volontiers à ce régime. Le

temps est magnifique : presque toujours deux ou trois degrés de froid, sans vent.

Aujourd'hui, il y a juste une semaine que nous sommes ici, et ma femme va beaucoup mieux : l'appétit reparaît, elle dort davantage et consent à prendre part à une conversation ; à la vérité, ses considérations sont toujours extrêmement pessimistes, ce que la longue tension de ses nerfs n'explique que trop bien. Chose remarquable, depuis son départ de Pétersbourg, elle n'a pas eu une minute de fièvre.

Maintenant, je ne sais par quels mots vous remercier, bonne Comtesse, du chaleureux concours que vous nous avez prêté, et de l'énergie avec laquelle vous nous avez décidés, Mary et moi, à quitter immédiatement Pétersbourg. Flescher dit que ce départ l'a sauvée, et que quelques heures de plus passées à Pétersbourg pouvaient amener de graves complications.

Ma femme sent tout le prix de votre sollicitude et veut parfois vous écrire. Même, hier, elle a commencé une lettre ; mais, après deux ou trois phrases, elle n'a pu réprimer ses gémissements, et je l'ai engagée à remettre sa lettre à un autre jour ; j'ai pris sur moi la responsabilité de son silence qui, dans toute autre circonstance, serait impardonnable.

D'après l'opinion de Flescher, opinion que je partage absolument, la maladie de Mary est due à ce que son faible organisme ne peut supporter la vie mondaine avec son absurde train et ses nuits sans sommeil. Il faut espérer que, l'hiver prochain, ma femme, instruite par la dure expérience, arrangera sa vie autrement. Sa convalescence progresse d'un pas sûr, et je pense aller dans dix jours à Pétersbourg où m'appellent les exigences du service, et prendre un congé à la fin d'avril pour passer ici tout l'été. Il va sans dire que, le jour de mon arrivée, je serai chez vous et vous raconterai de vive voix tout ce qui nous concerne.

Votre infiniment dévoué. — H. Boiarov.

LI

Du Comte D ***

(Reçue le 10 mars.)

Chère Kitie,

Je t'envoie la clef de ma table de travail. Je te prie d'y prendre 2.000 et de me les envoyer au club : je perds beaucoup et ne veux pas rester débiteur ; mais, comme Gregory est malade et qu'il est dangereux d'envoyer l'argent par les autres valets, prie Michel Nievieroff — il est probablement chez toi — de m'apporter cet argent au club ; il me fera appeler chez le concierge. L'argent est à gauche, sous la grande enveloppe bleue. — D***

LII

Télégramme de D. D. Koudriachine

(Reçu le 21 mars.)

Strocha, Mania, Picha, Pacha, tout le chœur et avec eux moi, Mitka, buvons à santé de notre adorable Comtesse, et lui rappelons promesse de visiter encore notre chère Mère Moscou. — Koudriachine.

LIII

De l'Archevêque Nicodime

(Reçue le 11 mars.)

Chère sœur en Dieu et excellente Comtesse,

J'ai reçu votre généreuse donation au profit des souffrants qui sont confiés à ma garde, et je vous envoie ma très sainte bénédiction, bien que je sache que votre modestie évite la reconnaissance — que dis-je ! non seulement l'évite, mais conteste que vous l'ayez méritée et n'en accepte pas l'expression.

Mais, s'il est possible à la modestie de cacher sous son voile un grand nombre de vos si nombreuses bonnes actions, par bonheur votre vie si exemplaire ne peut être cachée sous ce voile qui vous plaît tant. Epouse fidèle et vertueuse, mère tendre et dévouée pour ses enfants, obéissante et ardente fille de l'Eglise Seule Vraie, vous êtes debout sur la montagne comme une lumière visible à tous les regards, et ceux qui passent ne savent ce qu'ils doivent le plus admirer, de la beauté extérieure de ce vase précieux ou de son inextinguible lumière intérieure.

Demain, je ferai connaître au grand personnage que vous savez la somme donnée par Votre Excellence.

En vous envoyant ma bénédiction de prêtre, je reste votre humble serviteur et prie pour vous. — Nicodime.

LIV

De Maria Ivanovna Boiarova

(Reçue le 15 mars.)

Depuis plus d'un mois je voulais t'écrire, ma chère, ma charmante Kitie, et chaque fois la plume me tombait des mains. J'ai beaucoup réfléchi, ces derniers temps : je veux te dire tout, et je ne sais par où débuter. Aujourd'hui, enfin, j'ai quelque force. Je commencerai par te remercier de tout cœur. Tu m'as absolument sauvée en démontrant à mon mari qu'il fallait immédiatement quitter Pétersbourg et aller à la campagne : cela prouve que tu me connais bien, et que tu comprends parfaitement ce monde dans lequel nous vivons. En effet, que serait-il advenu de moi si j'étais restée à Pétersbourg ? Se cacher de tous, c'était impossible, et recevoir des amies qui se-

raient venues chez moi sous couleur de s'informer de ma santé, mais, en réalité, pour voir combien je souffre, entendre leurs condoléances hypocrites et leurs allusions empoisonnées... tu sais, trois jours d'une telle vie, c'était assez pour me rendre folle.

Je ne t'écrirai rien de notre voyage, de notre installation à la campagne et de ma santé : Hippolyte Nicolaievitch a sans doute été chez toi et t'aura tout raconté en détail. Je dois rendre justice à Hippolyte Nicolaievitch : il a été, constamment, très délicat et très bon avec moi ; il m'a soignée comme une vraie sœur de charité, et, bien qu'il ait probablement tout compris, il n'a fait aucune allusion ; seulement, le jour de son départ, il m'a dit, comme en passant : « N'écrirez-vous pas quelques mots à la princesse Krivobokaia ? Il faut que vous la félicitiez du mariage de sa fille. Je lui porterai moi-même votre lettre. » Et, obéissant, je me suis assise à la table à écrire et j'ai félicité cette mégère en ces termes : « Je fais des vœux bien sincères pour le bonheur de Nadine. » Je te jure, Kitie, que j'ai menti pour la dernière fois.

Mais peut-on vivre dans le monde et ne pas mentir ? Je ne puis même me représenter une vie absolument honnête et droite dans ce milieu de duplicité et de mensonge. Ces pensées me passaient par la tête autrefois déjà, mais le bruit continuel de la vie mondaine étouffait la voix de la conscience, tandis qu'aujourd'hui je vois cela clairement. Ne pense pas que j'accuse le monde pour me justifier ; même avant que ma vie se fût remplie de brouillard, je ne trouvais pas que je fisse bien. Le jour de la sainte Catherine, après ton grand dîner, je suis allée chez une autre personne dont c'était aussi la fête : chez la baronne Vizen. Aussitôt entrée, la société m'a étonnée : c'était sans doute un pur hasard, mais nous étions sept ou huit femmes ayant chacune une liaison mondaine et chacune savait que ce détail était connu des autres ; les hommes présents étaient également au fait, sans doute, sauf peut-être un diplomate étranger quelconque et encore je ne répondrais pas de son ignorance, car les diplomates qui fréquentent chez la baronne connaissent tout. Il semble qu'il n'y eût pas là de quoi être bien fières, et cependant avec quelle fierté nous nous sommes saluées, et comme le ton de l'entretien était élevé ! Avec quelle sévérité avons-nous jugé les personnes de notre monde, et avec quel mépris avons-nous parlé du reste de l'humanité ! Entre autres, on s'est entretenu de cette pauvre fille... tu sais, la lectrice d'Anna Mikhailovna, qui s'est perdue par amour pour le fils d'Anna. Mon Dieu ! quel tonnerre d'indignation est tombé sur cette malheureuse ! et la plus indignée, celle qui cria le plus, fut Nina Kraskaia que, trois mois avant, personne à Pétersbourg ne voulait recevoir.

Moi aussi, j'ai fait une phrase quelconque dans le ton général, mais aussitôt j'ai senti que je n'avais pas le droit de parler ainsi et, longtemps après, cette phrase me pesa sur la conscience, et j'ai rougi depuis, chaque fois que je me la suis rappelée.

Un jour, j'ai communiqué quelques-unes de ces pensées à Hippolyte Nicolaievitch. Il m'a dit : « Vous vous trompez en croyant que le

mensonge et l'hypocrisie soient particuliers à notre société ; ces vices appartiennent à toutes les sociétés et à tous les peuples. » C'est très possible ; mais moi, je ne connais pas les autres sociétés ; je parle de la nôtre, que je connais bien : et si vraiment les autres hommes ne sont pas meilleurs que nous, on ne voit pas que de ce fait nous ayons le droit de les mépriser.

Mais le monde est non seulement hypocrite et menteur, il est encore cruel et sans pitié. Notre ancien précepteur Vassili Ivanovitch m'a expliqué la théorie d'un savant très connu, d'après laquelle tout dans la nature doit lutter pour vivre. Dans le monde, nous livrons aussi la même lutte cruelle, avec cette différence, qu'elle n'est point du tout essentielle à notre existence. Tout succès de l'une de nous, toute lueur de bonheur dans ses yeux bouleversent la quiétude des autres. Tant que le sort vous est favorable, tous sont pour vous, du moins en apparence : mais si vous échouez, si le bonheur vous trahit, alors il ne faut plus attendre de pitié. Nos toilettes, et tous ces atours pour lesquels nous dépensons tant d'argent, quelle est leur raison d'être ? On dit qu'ils nous servent à capter les hommes ; mais c'est faux : la plupart des hommes ne remarquent pas notre accoutrement ; sans doute ils aiment nous voir élégantes, mais on peut s'habiller élégamment sans tant de frais. Non, ces attifements sont nos armes de lutte l'une contre l'autre : ce sont nos fusils et nos canons ; et notre triomphe, c'est de voir telles de nos amies rougir de dépit, telle autre pâlir de rage, etc. Tu sais, Kitie, quand je pense que j'ai vécu toute ma vie dans cet enfer et que je dois encore y retourner, un frisson me court entre les épaules ! Je disais à Hippolyte Nicolaievitch que je voulais pour toujours rester à la campagne : et il m'a répondu que c'était là fantaisie de convalescente et qu'au surplus, pour l'éducation des enfants et pour sa carrière, je dois passer tous les hivers à Pétersbourg. Mais songe un peu à la figure que je ferai à ma rentrée dans le monde et à ce que j'éprouverai quand je rencontrerai Kostia ! Je ne puis plus écrire, je finirai cette lettre demain.

Avant-hier, quand j'ai commencé cette lettre, le temps était horrible : il tombait de la neige, et le vent était si violent qu'on ne pouvait sortir même sur le balcon.

Hier, un chaud et brillant soleil s'est montré et ici le printemps commence déjà. Si tu savais comme le printemps naissant est beau à la campagne : il provoque une émotion toute particulière : je l'avais déjà éprouvée dans ma jeunesse, mais depuis je l'avais oubliée. Mais d'habitude le printemps vient peu à peu : hier tout s'est animé et a chanté ; le printemps est venu comme la baronne Vizen, sans s'annoncer : avant-hier, la montagne était tout à fait blanche ; aujourd'hui son sommet est déjà noir et des petites fleurs bleues se montrent entre les arbres nus.

Hier, nous avons passé toute la journée dehors. Le soir, quand tout le monde fut endormi, j'ai voulu continuer cette lettre, mais quelque

chose m'attirait encore dehors : je me suis enveloppée d'une grande pelisse et suis restée quelques heures, dans une sorte de brouillard, sur les marches de la terrasse. Depuis longtemps mon âme n'avait été aussi légère : je respirais avec plaisir cet air pur et vif, et, en même temps, de brillantes étoiles me regardaient avec mystère et douceur ; dans la profonde tranquillité de la nuit on distinguait nettement l'immense murmure des ruisseaux : ils bruissaient tranquillement à droite et à gauche du balcon, et au fond du jardin ils confondaient leur voix, et semblaient me dire : « Entends-tu comme nous courons, comme nous nous hâtons de travailler, et demain il ne restera aucune trace de nous ; crois que tout ce qui t'inquiète et t'afflige maintenant, disparaîtra ainsi ; et la vie même s'en ira sans laisser nul vestige. Pourquoi se souvenir, pourquoi se révolter et se tourmenter ? Ne regrette pas le passé ; ne crains pas l'avenir ; sois sans inquiétude ; pardonne et oublie ! »

Ne te moque pas de moi, Kitie ; ne crois pas que je veuille faire du haut style ; je te jure que je t'écris tout ce que je sens. En effet, ici, ce n'est pas comme à Pétersbourg où nous admirions la nature en paroles, tout en pensant à autre chose. Il y a encore un autre sentiment dont souvent aussi j'ai parlé, mais que je n'ai vraiment éprouvé que maintenant : c'est l'amour des enfants. Sans doute, j'aimais mes enfants, mais je n'avais pas le temps de penser beaucoup à eux. Mon Mitia a dix ans, et c'est maintenant que je découvre combien il est sage et gentil ; chaque jour il m'étonne par quelque remarque très juste, ou pose des questions auxquelles je ne puis répondre, et je suis obligée de chercher dans les livres pour le renseigner. Une chose m'étonne et m'inquiète : il ne prononce jamais le nom de Kostia. Comprendrait-il ? Parfois j'ai envie de lever ce doute, de parler moi-même ; mais une force invincible me retient : et si j'allais rougir en le nommant, et si Mitia rougissait ! Le regard fixe de ses yeux de dix ans me trouble plus que les sourcils froncés et la haute stature d'Hippolyte Nicolaievitch.

Mais assez parlé de moi ; permets que je parle de toi maintenant. Je t'ai toujours considérée comme une femme extraordinaire en tout : les succès et les honneurs que les autres cherchent toute leur vie viennent d'eux-mêmes à toi ; tu satisfais immédiatement chacun de tes caprices, et sans hésister tu passes la ligne devant laquelle une autre s'arrêterait effrayée : tu as la ferme conviction d'échapper même au soupçon. Jusqu'à présent cela t'a réussi ; mais tu sais, chère Kitie, les jours se suivent et ne se ressemblent pas. Tu te rappelles ce que tu m'as répondu, certaine nuit, à Monplaisir, quand je t'ai demandé pourquoi tu désirais garder ces lettres qui peuvent te compromettre ? « Mon mari, as-tu dit, est si sûr de moi que, s'il me voyait dans les bras de quelqu'un, il n'en croirait pas ses yeux. » Au fond, ce n'est qu'une phrase. Une imprudence, le moindre incident peut te trahir, et alors tout cet échafaudage croulera, et ton mari te détestera d'autant plus qu'il aura été plus confiant ; et le monde se jettera sur toi

avec cruauté pour se venger du respect dont il t'aura si longtemps entourée. Ecoute-moi, ma chère, ma bonne Kitie : brûle tes fameuses archives, et avec elles tout ce qui te les rend intéressantes : en un mot, sois, en effet, telle que te croient les autres. Cet effort te coûtera peu : je sais que tu n'as pas un seul attachement sérieux, et, en laissant là tes « caprices », tu ne sentiras pas la centième partie de ce que j'ai souffert à la rupture de mon premier et dernier attachement : il durait depuis deux ans, mais je lui ai donné une si grande partie de moi-même que ces deux ans me semblent toute la vie : tout d'abord je ne pouvais comprendre que tout cela pût finir : maintenant je ne puis comprendre comment cela a pu commencer, et je donnerais la moitié de ce qui me reste à vivre pour qu'il n'y ait pas eu de commencement.

Ne sois pas fâchée, chère Kitie, si ta folle, ta toquée Mary, te donne des conseils : mais crois qu'ils viennent du fond d'un cœur plein d'affection et de reconnaissance pour toi. Pour me prouver que tu n'es pas fâchée, tu m'écriras une lettre aussi longue que la mienne. Ecris-moi tout ce qui se fait dans notre monde. Quand Hippolyte Nicolaievitch se fâche avec son ministre, il répète toute la journée : « Je rentrerai dans la vie privée » : Et moi, je suis maintenant dans la vie privée ; mais toutes les bagatelles mondaines m'intéressent : je suis comme un acteur qui, ayant fini son rôle, entre dans la salle et regarde comment jouent ses camarades. Dis-moi si l'on parle de moi. Dans la société, on me déchire à belles dents, n'est-ce pas ? Je m'imagine comment travaille la baronne Vizen ! Tu seras dans doute au mariage de Kostia : écris-moi tout, tout, jusqu'au moindre détail ; je ne lui en veux pas, Dieu le bénisse ! tout est peut-être pour le mieux ! je crains seulement qu'il ne soit pas heureux : comment cette bête de Nadinka pourrait-elle l'aimer comme je l'aimais autrefois ! J'ai écrit « autrefois » ! Y a-t-il longtemps ! Je t'embrasse fort. — Mary.

P.-S. — Salue de ma part Michel Nievieroff : c'est un bon et gentil garçon. Est-ce que le monde le gâtera, lui aussi ? Je n'oublierai jamais l'expression de son visage lorsqu'il m'accompagna au chemin de fer et me présenta les excuses de son frère. « Mon frère est de service aujourd'hui », me dit-il : et, en même temps, il rougissait jusqu'aux oreilles — il ne peut encore mentir sans rougir ! — et c'était un mensonge, car, la veille, j'avais lu dans l'« ordre » que Sirotkine aîné était de service pour ce jour-là. Ces frères Sirotkine m'intéressent beaucoup, parce que, tout cet hiver, ils ont été constamment de service, l'un ou l'autre. Verrai-je jamais ces Sirotkine et seront-ils encore de service l'année prochaine ? D'un façon générale, que deviendrai-je cet hiver? jouerai-je un rôle dans la comédie de votre monde ou resterai-je spectatrice de cette vide et inutile lutte des amours propres et des intérêts ? Qui sait ? Qui vivra verra !

Traduit du russe par J. W. Bienstock. A. N. Apoukhtine

FIN

Farewell

As false as water.
SHAKESPEARE.

L'horloge en œil hagard dans le brouillard —
L'horloge est folle...
Et les éclairs sauvages des regards,
Et les sursauts des souvenirs épars,
Et les folles paroles
Aux mornes murs de ma demeure
En replis fous courent, tordus. — C'est l'heure !...

Non, non ! — mes yeux sont fous, l'horloge est folle !
L'heure n'a point franchi le seuil — encore...
Encor, de son fauteuil,
Dans la nuit lourde de sanglots figés,
Celle qui part n'a point bougé.

Pourtant, avant l'aurore, elle s'en va,
Très lasse d'un amour qui l'énerva ;
Et le naissant soleil aura tari mon rêve,
Et pour mon cœur déjà, dans la nuit qui s'achève,
Elle est absente, et son regard m'est étranger...

De ses deux mains tout mon espoir fut égorgé !

— Les mots confus, les souvenirs épars,
Et les éclairs sauvages des regards,
En replis fous se tordent, spiralés...
Devant mes yeux tout le passé s'est déroulé.

Quand Elle était venue
L'Inespérée et l'Inconnue
Elle apportait des merveilleux séjours
Toute la Joie. et tout l'Amour,
Et la Jeunesse enchanteresse,
Et la Douleur, aussi, définitive —
Dans ses deux mains craintives...

Elle apportait
Ce qui fait rire et sangloter...
Elle apportait le Rêve qui délivre.
Et ce qui tue, et ce qui fera vivre !

Et, d'un amour qui l'énerva
Très lasse, — elle s'en va.

Naguère, à sa venue,
Mon âme, d'un élan, crut s'être souvenue,
Et je revis, à l'horizon des âges,
Mes doigts tremblants errants sur son visage...
Et je sentis renaître mes destins
Des clairs matins...

Quand elle était venue, aimante et claire, — l'air
Languide et savoureux d'envelopper sa chair
Palpitait longuement au son de ses paroles ;
Et les objets, dans l'abandon de courbes molles,
Et la lumière, en douces souvenances,
Avaient capté sa vie, et reflétaient
Ses gestes créateurs de soudaine beauté
Religieusement, dans le silence.

Quand elle était venue à moi, — ses yeux
Semblaient inconsolés des célestes adieux.
Et l'image d'un monde à ses premiers matins
Moirait leur onde nostalgique d'ors lointains.

Et maintenant, elle s'en va... C'est fort banal
En somme, — et cela fait si mal.

Car je l'aimais... J'eusse voulu pour elle
De vierges cris, des ivresses nouvelles,
Des mots immaculés, d'extatiques prières,
Des gestes noyés de mystère,
Et des paroles éternelles.

J'eusse voulu vers elle exhaler ma pensée
Dans un murmure d'idolâtres oraisons...

Et je riais souvent et pleurais sans raison,
De mes deux bras la tenant enlacée.

J'eusse voulu l'envelopper de mon amour — J'eusse voulu
Anéantir en moi, des siècles révolus
Les lassitudes, les terreurs, les anathèmes...
Et recréer au-delà de moi-même
Au rythme de son cœur, — ma vie... et la revivre...
Et lui donner mon âme à lire ainsi qu'un livre !

J'eusse voulu périr pour elle !... — Elle s'en va
Avec ma vie en la corbeille de ses doigts

Vers d'autres bras tendus, — d'autres accueils,
Indifférente et lente elle s'en va...
Dans le silence de la nuit, ses pas
Sont les maillets martelant le cercueil —
Le lourd cercueil en plomb des rêves morts...
Sans un regret, sans un remords,
Elle s'en va vers les lointains sans bords...
Elle s'en va vers d'autres cieux
Sans un adieu...

Elle s'en va... — Le jour, par la fenêtre,
Semble ne point vouloir renaître,
Et le brouillard s'accroche et s'effiloche
En lambeaux mous, en longs haillons.
Des monstres chevelus d'aurore et de ténèbres
Meuglent au loin de longs appels funèbres...
Apre, le vent se tord et mord...
Et lentement alors, dans l'atmosphère huileuse
Des groupes de maisons lèvent à l'horizon
Leurs faces blêmes et lépreuses...
Et le soleil, soudain, comme un glaive d'acier,
Jaillit brutal...

Soleil, sanglant soleil ! ô meurtrier !

J.-L. DE JANASZ

Notes

politiques et sociales

LA POLITIQUE DE M. LOUBET

Brave homme et bon homme, M. Loubet a déjà, par cela seul, pour nous, chez nous, une supériorité heureuse sur son prédécesseur, peut-être même sur ses prédécesseurs. Il peut tirer de cela seul une popularité réelle, démocratique en somme.

Mais ce n'est pas tout, et ce n'est pas assez, à son avis sans doute comme au nôtre. Il cherche, légitimement, à consolider et à grandir son influence par une action propre et positive. Pour définir cette action, il vient de trouver trois occasions solennelles, le départ des troupes de Chine, le mois dernier, et, cette quinzaine, la grande revue d'Amilly et le banquet des 22.000 maires.

1° Il veut l'apaisement, la concorde entre tous les Français. Soit. Comme la masse de nos contemporains, je dis, de nos contemporains aînés, il a dû être violemment surpris et navré de la crise récente, qui a bouleversé les habitudes de pensée, les habitudes d'action, et surtout d'inaction, familières et chères à ces gouvernementaux satisfaits. Il a considéré que cette crise était fâcheuse et dangereuse, pour le pays, pour la République. Il pense qu'il peut et qu'il doit, par tous ses efforts, la clore. Nous sommes quelques autres à penser qu'elle a été bonne, féconde même, mais qu'en somme, à la fin surtout, les questions y étaient mal posées, et qu'elle avait à peu près épuisé son action utile. Avec des motifs opposés et avec des desseins ultérieurs sans doute divergents, nous pouvons donc n'être point fâchés de cette clôture, sous peu un fait accompli.

2° Mais, étant de sa génération, qui a fondé la République sur la défaite accrue et sur la revanche d'autant plus entreprise, M. Loubet continue, plus ou moins consciemment, comme le fait aussi la masse de nos aînés, à tenir l'éventualité de la guerre étrangère pour instante et par suite essentielle, à faire de la défense nationale, peut-être de l'attaque nationale possible, un souci prépondérant, et même *le* souci dominant de l'Etat et du gouvernement. Lutter contre cette obsession, chez les hommes de bonne foi et de bon cœur qui en sont atteints, est sans doute vain, et d'ailleurs inutile. Nous n'avons rien à y opposer, sinon que nous ne l'avons pas, et que nos enfants l'auront vraisemblablement encore bien moins. Attendons. Pour nous et pour nos tendances, non seulement il n'y a pas péril, mais il y a gain en la demeure.

3° D'autant que nous influons sur nos aînés, bien plus qu'ils n'influent sur nous. M. Loubet en témoigne, peut-être sans le savoir ou

sans se l'avouer. Notez avec quelle netteté, avec quelle instance il proclame, même devant des soldats partant en guerre, la volonté pacifique de la France républicaine. Ce n'est plus seulement prudence politique de vaincu mal guéri, qui se sait encore inférieur à une nouvelle lutte. Ce n'est plus dissimulation temporisatrice d'un faible qui se sent trop inégal à son adversaire. C'est, dans la conscience de la force normale atteinte, de la puissance espérée une fois acquise, l'affirmation et l'intention arrêtées de ne pas mettre cette force en action, sinon pour la défense obligatoire de la vie nationale elle-même, laquelle n'est pas menacée, ni aujourd'hui ni dans l'avenir prévisible. Voilà, entre autres, je crois, un résultat qui n'est pas médiocre, où l'agitation de ces deux dernières années n'a pas peu contribué. Nous pouvons donc, sans réticence, sans arrière-pensée, nous associer à cette part encore du programme.

4° Mais à l'intérieur, dans cette paix, que ferons-nous ? L'œuvre pour laquelle M. Loubet demande le concours de toutes les bonnes volontés, est « la poursuite d'un triple idéal : idéal de concorde (c'est entendu, au sens qui a été dit), idéal de justice sociale, idéal d'honneur pour le nom français » (ceci, c'est sans doute pour faire trois ; je n'y vois pas de sens très précis). — « Idéal de justice sociale », voilà qui est bien, et qui est aussi un signe des temps. Ne demandons pas de préciser, pour le moment, où du moins ne le demandons à M. Loubet, dont ce n'est pas le rôle. L'important est que ce thème ait pris (et cela n'est pas très ancien non plus, et cela est dû sans aucun doute au développement récent des problèmes et des partis sociaux, si peu prévu par l'opportunisme classique) cette place dominante dans le *Conciones* de nos chefs d'Etat et de gouvernement. — M. Loubet prévoit que la République modifiera quelques-unes de ses institutions. Mais lesquelles ? Il proclame que toutefois « les principes qui lui servent de base sont intangibles ». Je veux bien, mais nous entendons-nous ? « Dites que nous restons fidèles à l'esprit de la Révolution... parce que nous voulons la France... unie au-dedans sous le règne de la loi et du droit... » Mais de quelle loi et de quel droit ? Si c'est la loi telle que s'apprêtait à la modifier le mélinisme, et telle que l'édicterait une république cléricale et nationaliste, cette union n'est pas et ne sera pas. Si c'est, ainsi que je l'entends, la loi telle que l'a conquise et telle que la conquiert tous les jours l'émancipation démocratique, émancipation spirituelle, émancipation économique, qui de révolutionnaire devient normalement légale, avez-vous, M. Loubet, beaucoup d'illusions sincères sur l'union possible sous cette loi-là ? — « Dites enfin, dites surtout que nous n'avons de haine ni de rancune contre personne... » De rancune ? Non, sans doute, ce n'est pas sentiment de fort et de bon. De haine ? Contre les individus, le plus souvent instruments passifs ou irréfléchis, non peut-être. Mais contre les institutions et contre les tendances qui rendent ces individus possibles et qui les rendent dangereux, si, de la haine, encore et toujours. Et en tout cas, croyons que ces sentiments ne sont pas récipro-

ques, et agissons en conséquence. Pour M. Loubet, qu'il ne s'y trompe pas : il est et il restera, pour le nationalisme, le président d'Auteuil et le président de la grâce de Dreyfus, pour le cléricalisme, l'élu des républicains anticléricaux, pour la réaction, l'élu et le protégé des démocrates et des socialistes. Qu'il s'y résigne !

FR. DAVEILLANS

LE CINQUIÈME CONGRÈS FÉMINISTE INTERNATIONAL (1)

On ne ricane plus du Féminisme. Alors que le dernier ne connut guère que l'éloge de Paul Adam, ce congrès eut « *une bonne presse* » : les gazetiers sont venus s'y convaincre que les questions agitées étaient hautement humanitaires et que l'opérette des Nouveautés, jadis, *le Royaume des Femmes*, avec Albert Brasseur, n'avait jamais été l'évangile des revendicatrices.

Les vœux émis sont d'une précise logique. M. Viviani compte les présenter à la Chambre sous forme de projets de loi. Voici, en chaque section, les meilleurs :

1re SECTION (Mme Maria Pognon, présidente). SITUATION des FEMMES DANS LES DIVERS DOMAINES DE L'ACTIVITÉ HUMAINE. HYGIÈNE, MORALE.

Mlle Marie Bonnevial, rapporteuse, montre comment l'affranchissement économique de la Femme est le premier point de sa libération, et pose le juste principe de l'égalité des salaires à quantité et qualité égales de travail.

Le congrès émet les vœux suivants :

... que les administrations départementales, communales et hospitalières donnent aux patrons l'exemple de l'égalité des salaires en rétribuant de même façon les hommes et les femmes qu'elles emploient.

... que toutes les lois d'exception qui régissent le travail des femmes soient abrogées et remplacées par l'application à la population ouvrière et sans distinction de sexe d'un régime égal de protection.

... que les inspectrices du travail (souvent incapables aujourd'hui) *soient élues par les syndicats féminins.*

De bonnes choses ont été dites par M. Gelez, conseiller municipal, contre l'exploitation des orphelins dans les couvents et asiles, et contre

(1) 1er Congrès : 25 juillet 1878, organisé par Léon Richer et Maria Deraisme.
2e — 1889 — — —
3e — 1894 — par Mme Potonié-Pierre et la *Ligue du droit des femmes.*
4e — 1896 — par Mme Potonié-Pierre et la *Ligue du droit des femmes.*

la honteuse modicité des salaires accordés par l'Assistance publique à ses ouvrières employées au dehors : un peu moins de cinq francs par semaine pour dix heures de couture chaque jour !. . Mais que n'a-t-on parlé d'interdire à la Femme, dans l'intérêt de la Race, tel et tel labeur physique écrasant.

... que la durée du travail dans les administrations ou manufactures de l'Etat, dans le commerce, l'industrie, etc., soit fixée à huit heures au maximum, qu'un jour de repos soit assuré hebdomadairement et sans diminution sur les salaires actuels, que l'Etat-Patron fasse de suite l'application de ce vœu à toutes celles et à tous ceux qu'il emploie.

Hygiène : Le rapport de Mme la doctoresse Edwards Pilliet expliqua clairement le prétendu problème de la femme nouvelle *à la fois* travailleuse et mère — et qu'il faudrait considérer comme vrai fonctionnaire social pendant les périodes de gestation et d'allaitement ; elle proposa plusieurs moyens d'assurer à la femme enceinte, à l'accouchée récente, le repos et le bien-être.

Il fut souhaité ensuite, notamment :

... qu'un séjour d'un mois, au minimum, dans les hôpitaux spéciaux ou les maisons de convalescence, soit imposé à la mère qui après son accouchement ne pourra justifier de moyens d'existence pour elle et son enfant.

... que la loi dite des sièges soit promptement votée (c'est-à-dire que des sièges soient tenus à la disposition des employés de commerce sans distinction de sexe).

... que les placements soient faits non par des bureaux, mais par les municipalités ou les bourses du travail.

Le moyen de protéger les domestiques mineures, les petites bonnes, contre la féroce exploitation bourgeoise fut cherché en vain. Le vœu, voté, de Mlle Bonnevial : *... que les domestiques mineures soient soumises à l'inspection visant les heures de travail* est bien platonique. Comment les « inspectrices du travail » feront-elles, en ce cas, leur besogne ? Iront-elles d'étage en étage, par l'escalier de service, questionner la domesticité ?...

Morale : Le rapport de Madame Avril de Sainte-Croix réclama *une même morale pour les deux sexes*, et la suppression de la prostitution réglementée : il flétrit l'odieuse « mise en carte » et l'Etat qui punit pour un délit commis en commun — certes ! — la fille seule et non le client, l'Etat qui s'incline devant la courtisane riche et frappe la pierreuse.

Il obtint facilement ce simple et vaste vœu : *... que soient abrogées*

toutes mesures d'exception à l'égard de la femme en matière de mœurs.

2e Section : Education (Education intégrale. Co-éducation). Présidente : Mlle Marie Bonnevial.

Mlle Harlor, qui avait déjà pris la parole pour une conférence jolie sur l'esthétique du costume féminin (signalons l'excellent opuscule de Mme de Pischof sur cette question), a réclamé de l'Etat, pour tous les êtres, les mêmes conditions de développement et que disparaisse l'illogisme qui donne à la Femme l'accès aux études et lui refuse l'accès aux carrières. Elle a montré que l'instruction ne masculinise nullement les jeunes filles, et demandé que le programme de leurs études soit revisé dans un sens plus humain et plus pratique.

De nombreux vœux furent émis, notamment :

... que dans l'enseignement de l'histoire les éducateurs mettent en lumière la barbarie et l'injustice des guerres et qu'ils développent chez leurs élèves, l'admiration des savants bienfaiteurs de l'humanité, de préférence à l'admiration des grands conquérants violateurs de la Justice et du Droit.

... que des crèches soit annexées à toutes les écoles et lycées de filles ; que les jeunes filles y soient exercées, avec toutes les précautions hygiéniques et morales, sous la surveillance des médecins des crèches, à leurs fonctions et à leurs devoirs de futures mères de famille, à la condition que ces crèches aient une direction spéciale et responsable.

Un amendement intéressant de M. Brunswick, tendant à ce que l'Etat entretienne les étudiants comme les soldats, ne fut, entre autres, pas adopté.

Co-éducation : Le rapport de Mme Mary Léopold Lacour, bellement lu par Mme Hammer, fut d'une richesse documentaire, d'une clarté, merveilleuses. Il répondit à tous les reproches des ignorants (virilisation des jeunes filles, immoralité, etc.), s'appuya sur les heureux exemples des pays où règne déjà la co-éducation, sur nos cours d'adultes mixtes et sur Cempuis (qui existe toujours, on l'ignore trop, et où rien ne fut changé). Un discours spirituel et profond de Séverine acheva de décider l'assemblée.

3e Section. Législation et droit privé. Présidente : Mme Marguerite Durand; rapporteur : M. Viviani.

Cette 3e partie du Congrès fut de beaucoup la plus brillante, grâce à l'intérêt des questions agitées, comme à la présence de l'orateur socialiste et de la directrice de la *Fronde*. On a reproché à celle-ci d'avoir défendu les « projets » de la commission avec une fermeté un peu césarienne. Oui, mais M. Viviani doit les présenter à la Cham-

bre !... N'importe, le bureau et la présidente furent sévères pour M. Lucien Le Foyer, un écrivain féministe du plus signalé talent et qui n'hésite pas à aller jusqu'au bout de la logique...

Du reste, de bons vœux furent émis :

... que toutes les lois imposant à la femme obéissance à son mari soient abolies.

... que le divorce par consentement mutuel soit autorisé après que les époux auront exprimé par trois fois devant le président du tribunal civil, à trois mois d'intervalle les deux premières fois, à six mois d'intervalle la troisième fois, leur volonté de se séparer.

Ainsi que le fit remarquer avec insistance M. Bazire, ces délais sont infiniment trop longs.

... que le paragraphe 2 de l'article 324 du Code pénal qui déclare excusable le meurtre commis par l'époux sur l'épouse et son complice à l'instant où il les surprend en flagrant délit dans la maison conjugale soit aboli.

... que l'article 288 qui interdit le mariage entre complices soit aboli.

Vont-elles y renoncer les agences de divorce qui fournissaient, pour les flagrants délits, des complices platoniques aux dames désireuses de se remarier avec leur véritable amant ?

... que les mots « puissance paternelle » soient remplacés par ceux de « protection paternelle ».

... qu'aucune autorisation des parents afin de contracter mariage ne soit nécessaire pour les enfants après l'âge de 21 ans accomplis.

... que la femme puisse recevoir hors la présence et le concours de son mari le salaire de son travail et puisse en librement disposer.

Pour terminer on accorda aux femmes leurs droits politiques. Très à tort. La majorité des femmes actuelles voterait avec moins de discernement encore que les hommes ; il faut attendre... Pourtant il est illogique qu'une Clémence Royer n'ait pas les droits politiques dont dispose un charretier ivrogne. Une minorité féminine a conquis sa dignité intellectuelle qui doit se traduire en dignité légale : selon l'expression de M. Izoulet : le passage est irrésistible du *psychique* au *juridique*. Que n'a-t-on décidé que les femmes ayant leurs grades universitaires, ou tel ou tel diplôme, pourraient voter ? Le rapporteur avait déclaré qu'il ne s'opposait pas à des mesures transitoires. Celle-là était logique — et pratique ! Car la Chambre repoussera ironiquement une loi tendant à accorder le bulletin de vote à *toutes* les femmes et elle aurait pu accepter une loi restrictive.

J. JOSEPH-RENAUD

Petite Gazette d'art

PHILOSOPHIE DU PAPIER PEINT

Lorsque l'indifférence royale permit à une foule de petites gens, négociants, robins, rats de cave et commis de traitants, de singer la richesse, le papier peint devint une nécessité. Trop pingres pour acquérir des réalités et peureux de confiscations souvent justes, ils se contentèrent d'apparences. Laissant l'étroit logis ancestral aux « murailles familières à force d'avoir accueilli », ils émigrèrent en de pseudo-hôtels et de là naquit la maison à loyers et l'instabilité qu'elle implique. N'osant transmuer leurs écus en belles tapisseries d'Arras ou en éclatants et durables tissus de Lyon ou de Venise, ils exigèrent de provisoires peinturlurages propres à donner le change à leurs yeux fermés à l'art.

Et, c'est ainsi que les premières tentures d'apparat en papier, celles fabriquées en 1610, par le dominotier Le François, de Rouen, sont d'un velouté guère inférieur en mauvais goût à celui qui orne les salles à manger Henri II des modernes appartements avec ascenseur et tout à l'égout, du prix annuel de 1.500 francs tout compris.

Mais voici que les cuirs de Cordoue et les tapisseries font place dans les maisons aristocratiques aux boiseries sculptées et aux trumeaux peints. Vite apparaît un papier en grisaille imitant le bois peint, tandis que des panneaux grossièrement enluminés (1), ne rappelant que de très loin Boucher, font leur apparition. — Les artisans ne peuvent cependant se résoudre à un aussi prétentieux trompe-l'œil, et c'est pour eux qu'Aubert fait, en 1750, ces papiers multicolores dont on retrouve les zébrures et les tracés géométriques sur le dos des brochures de la seconde moitié du XVIIIe siècle.

Voici donc la Révolution. Il existe alors une manufacture de papiers peints, celle de Révillon, dont les produits sont pleins de goût : volontiers ce fabricant joue du camaïeu, ou ce sont des réminiscences pompéiennes, des efflorescences de Perse d'un charme que le temps n'a fait qu'augmenter. Aussi, comme la bourgeoisie triomphante désire innover en toutes choses la laideur, comprend-on les haines accumulées contre cet homme de goût qui, ainsi qu'un héros ibsénien, voit un beau jour sa maison pillée et détruite.

La bourgeoisie désire innover partout la laideur; avons-nous dit. Pas tout de suite cependant. On sait combien fut précieux l'art de la Révolution. L'époque est fiévreuse et changeante ; les fortunes et leurs revers, rapides. Cette instabilité contraint les délicats d'alors ainsi

(1) La planche à imprimer fut inventée en 1688 par Jean Papillon, et cependant, jusqu'en 1790, certains papiers continuèrent à être enluminés à la main.

que « l'homme doué d'un sens exquis sans culture » (1) à adopter le papier peint qui peut refléter, de 1792 à 1795, les enthousiasmes du temps, comme il reflètera les raffinements des années qui suivront. Mais les uns et les autres le veulent agréable, digne de leurs passions et de leurs amours. Et c'est la raison des jolis modèles d'alors, des vignettes que compose Prud'hon et que grave Copia pour les documents officiels. C'est de Prud'hon que s'inspire le dessinateur des effigies allégoriques, blanches sur fond noir, qui décorent certains papiers du temps. Vers la même époque Legrand a la spécialité des décors pompéiens. Ailleurs, chez Jacquemart qui a laissé de si curieuses tentures tricolores, c'est Prieur et Huet qui dessinent les modèles. Le premier mêle habilement Pompéi, Berain, Gillot et évoque en de sveltes rinceaux un monde de fleurs et d'oiseaux. Les bergeries du second satisfont le goût bucolique des disciples de Jean-Jacques.

Avec l'Empire et les régimes qui suivent, c'est la décadence. Ce ne sont pas les maréchaux bonapartistes, ni les hommes d'affaires chers au roi citoyen qui vont relever le goût. Ne sont-ils pas les descendants des bons bourgeois qui, en 1610, achetaient à Le François sa camelote veloutée ?

Aussi tout ce qu'il y a de plus ridicule et de plus sot va-t-il être mis à la mode. C'est à l'année 1810 que remontent ces grands panneaux où, dans des paysages d'Orient, s'agitent des troubadours, des almées, des chevaliers à la Gérard, des lions chocolat et des serpents roses et verts. En 1836, Chateaubriand et Bernardin de Saint-Pierre ayant passé de mode, ce sont les romans du vicomte d'Arlincourt qui imposent les troubadours et les pleurardes Isabeaux qui soupirent sur les tentures havane.

Encore cette époque a-t-elle une originalité : le ridicule. Les temps qui viennent ensuite sont entièrement négatifs. C'est le règne de la niaiserie la plus absolue (1848-1889).

Mais voici que nous assistons à la renaissance du papier décoré. Qui l'a provoquée ? — L'Angleterre et les beaux exemples de Walter Crane et de William Morris. Mais pas complètement. Il me semble que, dans les rapports et dans les articles de revue, on oublie l'appoint important que Vuillard, Bonnard, Ranson, Séruzier et Denis apportent au renouveau décoratif. Toutes les harmonies et arabesques qui vont devenir à la mode sont en germe dans les toiles qu'ils exposent aux Indépendants et ailleurs.

Autant, peut-être, que par les exemples venus d'Outre-Manche et l'enseignement rationnel, mais un peu byzantin, de Grasset, la renaissance de la décoration murale a été préparée par ce groupe d'artistes. Et si, par exemple, M. Ruepp nous montre à la classe 68 un ensemble de décors si neufs et si parfaits, peut-être est-il bon de rappeler la parenté qui existe entre telle de ses réalisations et les compositions décoratives de Paul Ranson.

(1) Louis David.

C'est M. Robert Ruepp qui a composé pour la maison J. Leroy un joli panneau fleuri d'iris avec frise de cygnes.

D'autres fabricants, tout en continuant les errements du passé, ont avec timidité introduit au milieu de leurs modèles quelques décors véritablement artistiques et modernes. C'est le cas de la maison Grantil, qui montre une curieuse frise de cacatoès, et de la maison Gillon et fils, qui a une jolie tenture parsemée de roseaux avec frise de cygnes.

Mais, hélas, c'est là l'exception. L'insipide tableau en trompe-l'œil, l'arabesque faussement somptueuse qui se découpe sur papier ou sur imitation de cuir ou de velours forment toujours les pièces de résistance. Cependant toute une active pléiade de décorateurs propose des modèles séduisants. Nous avons cité M. Ruepp. Mentionnons les efforts individuels de MM. Edme Couty, Bigaux, Guimard, enfin l'ensemble réuni par l'admirable Ecole Guérin où professe M. Grasset. C'est son enseignement qui a inspiré, provoqué les projets de MM. Paille et Giacometti, de Mlles Combette, Gaudin et Schlumberger.

En raison des origines du papier peint, devons-nous le honnir ? Je ne le crois pas. Dans la pauvre et instable vie que nous menons, il rend moins tristes les parois de nos étroits logis. Grâce à lui la nouveauté est toujours possible. L'homme le moins riche peut tour à tour parer sa demeure de gris perlé, de rouge automnal ou de jaune paille. Et lorsque, las des épis, des pivoines ou des fleurs de nénuphars, il adopte, toujours grâce au papier peint, des surfaces unies, il peut relever la monotonie de la teinte par quelque belle estampe en couleur de Henri Rivière ou de Jules Chéret.

Gloire donc au moderne papier peint puisqu'il est le décor changeant sur lequel se profilent, dans leurs joies comme dans leurs douleurs, les acteurs que nous sommes !

CHARLES SAUNIER

Musique

LE LYRIQUE POPULAIRE

Depuis 1847, la question du Théâtre Lyrique ou du Lyrique Populaire, ce qui est bien à peu près la même chose, est posée sans avoir pu jamais être résolue. Successivement, des directeurs comme Adolphe Adam et Mirecourt, Edmond et Jules Seveste, Emile Perrin, Pellegrin, Carvalho, Réty, Pasdeloup, Martinet, Vizentini et, tout récemment, MM. Milliaud frères tentèrent la fortune. Mais, faute d'encouragements suffisants, ces impresarii se virent contraints ou d'abandonner leur poste d'honneur ou de fermer les portes d'un théâtre reconnu de première utilité artistique par tout le monde. Vainement, de 1847 à 1870, sur la scène largement ouverte aux initiatives et aux inconnus, cent quatre-vingt-deux ouvrages furent produits ou repris, faisant surgir de l'ombre les noms de Félicien David, Gounod, Reyer, Delibes, Maillart, Poise, Gevaert, Wekerlin, etc. En vain, de 1875 à 1878, nombre d'œuvres intéressantes (pour l'époque) furent révélées au public. En vain, MM. Milliaud montèrent la sublime *Iphigénie en Tauride*. La malechance poursuivit sans cesse le Lyrique. Or, après une foule de péripéties tantôt heureuses, tantôt lamentables, après avoir exalté les plus vifs enthousiasmes et trahi les plus chères espérances, voilà que grâce à l'initiative prise par le journal *le Matin*, le Lyrique Populaire semble vouloir se fonder sur des bases sérieuses. Cette fois sera-t-elle la bonne? Il faut le souhaiter. Car cette résurrection d'un théâtre qui eut ses heures de gloire est saluée avec joie par tous ceux que l'art musical intéresse et passionne. C'est que la nécessité d'un Lyrique Populaire est absolument incontestable. Si les gens qui passent leur temps à fredonner l'air « Ah ! qu'il est doux de ne rien faire ! » objectent que les expériences passées n'ont pas été favorables et assurent que l'entreprise est condamnée d'avance, on est fondé à leur répondre que des expériences risquées le plus souvent dans de pitoyables conditions ne prouvent rien et n'ont pas démontré d'irréfutable façon qu'il soit impossible à une troisième scène musicale accueillante et populaire de subsister à Paris. En présence de la souscription qui vient de doter le Lyrique Populaire de plusieurs centaines de mille francs, que l'Etat et la Ville s'entendent pour subventionner dignement le Lyrique Populaire ; qu'on oblige le directeur (et pas ne sera besoin de le faire, pensons-nous) à jouer d'autres ouvrages que *Roland à Roncevaux*, *Martha*, *le Bijou perdu*, *le Voyage en Chine* ou *les Mousquetaires de la Reine* ; qu'il soit entendu que l'on doit faire de l'art et non du metier grossier et que le Lyrique Populaire est surtout destiné à représenter, sans déploiement de mise en scène exagéré, le plus d'ouvrages inédits possible et

aussi quelques-uns des vieux chefs-d'œuvre criminellement dédaignés, et l'ère des infructueuses tentatives sera fermée. Et il y aura encore de beaux soirs pour les vénérables chefs-d'œuvre. Et les compositeurs à l'aurore de la carrière, qui ne savent que faire de leurs partitions, verront peut-être leurs productions exécutées. Seulement, en haut lieu, se décidera-t-on à entrer dans une voie pratique?

Il nous souvient que, vers 1883, le Conseil municipal vota une somme de 300.000 francs dans le but de soutenir une entreprise musicale populaire. Les représentants de Paris avaient alors compris que, dans un pays démocratiquement organisé, ceux qui sont chargés d'administrer et de défendre les finances d'une grande capitale ont l'obligation stricte d'aider au développement de l'art et de fournir aux gens de petite bourse, à la masse, et dans les meilleures conditions de bon marché, les nobles plaisirs, les vastes oublis, les pures rêveries que procure la musique.

Le directeur offrant les garanties exigées ne se présentant pas, les édiles parisiens remisèrent leur bonne volonté au magasin des accessoires inutiles, et la subvention fut supprimée avant d'avoir été employée. Et, cependant, répétons-le, la création d'un Lyrique Populaire s'impose plus que jamais à l'heure actuelle.

L'Opéra et l'Opéra-Comique sont des théâtres trop chers. La foule laborieuse ne peut mettre 14 francs, voire 10 francs, à un fauteuil d'orchestre : il lui faut un théâtre où elle puisse entendre pour moins d'argent les belles œuvres d'autrefois et les nouveautés musicales. Le peuple, s'il n'a pas toujours un goût très épuré, a sûrement l'instinct du beau; il ne mérite pas d'être condamné au café-concert à perpétuité.

C'est pour ces raisons et pour d'autres qu'il convient de se réjouir de voir le Lyrique renaître de ses cendres encore chaudes de tous les succès d'autan.

Que cette scène tant désirée rende à la musique les mêmes services que le Théâtre Antoine rend à la littérature dramatique, et nous n'en demandons pas davantage. Qu'elle jouisse de la même faveur auprès du public, et ce n'est pas son jeune directeur qui se plaindra du résultat.

André Corneau

Les Livres

LA PHILOSOPHIE

Lévy-Bruhl : **La Philosophie d'Auguste Comte** (Félix Alcan).

Enfin nous avons sur Auguste Comte un livre digne de son sujet, et qui rend à peu près inutiles, soit les études trop larges de MM. Faguet et Fouillée, soit les brochures des positivistes orthodoxes, — à plus forte raison le volume érudit et malveillant du jésuite Gruber. D'abord, M. Lévy-Bruhl, sans comprendre dans son travail la *Sociologie positive*, la religion de Comte et son calendrier, a bien montré comment la Sociologie devient la clef de voûte du système. Bien que suivant, dans l'*ordre objectif*, les sciences plus simples, elle les précède dans l'*ordre subjectif*, leur donne seule une finalité, un sens humain; et c'est par ce renversement de point de vue que se ferme le cercle de la connaissance. Ensuite, par le seul fait d'une exposition plus nuancée, les théories de Comte sur les méthodes des sciences perdent ici l'aspect grossièrement réaliste qu'on leur attribue couramment sur la foi de résumés superficiels. Ses vues sur le rôle formel des concepts et des hypothèses se relient à celles de Cournot, et de nos récents logiciens. Enfin M. Lévy-Bruhl, tout en se gardant de prêter à Comte une seule idée étrangère à son esprit, un seul terme étranger à son vocabulaire, signale les notions qui chez lui correspondent aux principaux points des doctrines classiques. A la faveur des ressemblances, les différences apparaissent mieux. Cette entreprise exigeait le tact le plus sûr; elle me paraît inaugurer, à cette heure où il en est besoin, un élargissement du positivisme. Comte prend sa place dans la tradition philosophique, et *par là même* son influence spéciale peut être accrue. — Sur un seul point, M. Lévy-Bruhl se subordonne à son auteur plus docilement que ne devaient l'exiger ses scrupules d'historien. Auguste Comte élimine la critique de la connaissance, en la dissolvant dans la sociologie. Il ne suffit pas de constater alors que pour lui la question ne se pose pas : il faut dire s'il a raison de ne pas la poser; — s'il fait ou non un cercle vicieux ; — si la sociologie, fondée sur les autres sciences, peut néanmoins les contrôler ; ou si toutes les sciences, y compris la sociologie, ont besoin d'une science spéciale qui éclaire la nature et la portée de leurs principes.

Henri Bergson : **Le Rire ; essai sur la Signification du Comique** (Félix Alcan).

On connaît la pénétration de M. Bergson, la souplesse de ses analyses, sa prédilection pour les phénomènes les plus fluides et les plus nuancés. Il faut donc regretter qu'il se soit si tard occupé d'esthéti-

que, et souhaiter qu'il s'en occupe longtemps. Les théories courantes sur le Comique sont moins fausses que vagues; voici comment M. Bergson y apporte une nouvelle précision. Dans tous les cas de franc comique, depuis les balourdises d'un bègue, d'un maladroit, d'un distrait, jusqu'aux mots par où l'Avare trahit son vice, toujours on rencontre *du mécanique plaqué sur du vivant;* le jeu automatique d'une force matérielle, d'un instinct, d'une habitude, d'une passion, vient déranger l'adaptation de l'homme à la vie, spécialement à la vie sociale, et fait de lui un objet de risée pour ses semblables. De ces cas typiques on passe, par enchaînement d'analogies, aux cas de comique accidentel ou douteux. Cette définition progressivement élargie me laisse quelques doutes. Car, si le comique *par approches* participe aux effets du comique *par excellence*, c'est en tant qu'il partage avec lui des caractères communs ; il faudrait donc essayer d'abord si ces caractères ne peuvent suffire à marquer ce qu'est le Comique *en général*. Je n'accorde pas que la théorie du *contraste descendant* soit vide et toute verbale: seule elle fournit une explication du rire physiologique : l'attention s'accompagnant toujours d'une tension musculaire, on conçoit qu'au moment où tout objet sérieux lui fait défaut, une détente brusque se produise et secoue l'être tout entier. Et ce contraste se distingue fort bien de celui qui cause le désappointement, par la nature spéciale et de l'attention et de la déception qui la suit. Même si l'on ne conteste pas la théorie de M. Bergson, au moins faut-il remarquer que dans la fiction et dans la vie, le caprice absolu, l'acte en apparence tout gratuit, prête au rire dans la même mesure que l'automatisme. Comme lui, en effet, il détruit l'adaptation, et déroute l'attention du spectateur sans le menacer d'aucun danger. Mais ce qu'on ne peut montrer ici, c'est la finesse des détails que M. Bergson a su grouper. Il faut le louer d'avoir insisté sur le côté social du comique. Le Rire est bien, en effet, une défense des idées reçues, une garantie de l'accord entre les hommes, une sanction sociale.

MICHEL ARNAULD

HENRY-S. SALT : **Les Droits de l'Animal** (Welcher).

Auteur d'une vie de David H. Thoreau, M. H. Salt se fait remarquer à nouveau par un livre d'argumentation nombreuse, claire et bien ordonnée, et qui doit être goûté par tous ceux qu'émeuvent les animaux. Et pourtant, si juste qu'en soit le raisonnement, cet ouvrage n'est pas discutable : il ne fait que révéler un état intérieur. A tous ceux qui ont la sympathie facile, il peut sembler excellent. Il paraîtra détestable à d'autres.

Les prétentions de M. Salt en faveur des animaux, sont, insiste-t-il, de « justice et non de pitié ». Mais il se trompe. Il y a dans cette « justice » à la fois une erreur et une faiblesse, si l'on n'admet pas encore que, dans l'ordre naturel, l'une vient nécessairement de l'autre. Sa justice n'est donc que de la pitié inavouée. Et en voici la rai-

son : Assurément, on remarque chez les animaux divers signes ; mais dès qu'on veut les interpréter, on est contraint de le faire en regard de notre propre nature et c'est là toute la cause d'erreur. Lorsque nous admirons l'intelligence du chien jusqu'à la trouver, en certains points, supérieure à celle de l'homme, on oublie trop que chez l'homme les mêmes instincts existent, mais ralentis, divisés et réglés par la conscience qui donne à l'homme toute sa supériorité. Flairer la piste et la suivre n'est qu'un pour la conscience trouble de l'animal et ce qui nous étonne est tant de spontanéité. Pour une même chose, l'homme aurait à faire une foule d'opérations mentales, et même il faut considérer que plus l'individu se développe, plus, en lui, la conscience des mêmes choses devient lente, riche en détails et précise. Et de plus, l'homme n'a pas que la supériorité de la conscience : il a celle de la richesse. Il a les instincts de tous les animaux. Nietzsche dira que c'est de les leur avoir volés. Mais quelque créance qu'on ajoute à cette opinion, parce que c'est assez l'ordinaire des singes, reconnaissons que l'homme se les est merveilleusement acquises au point de se les croire innées, et que surtout il a su les distinguer, et n'en user jamais qu'à son gré. — D'autre part, entre le signe et la chose signifiée, il y a une distance énorme et remplie par une foule d'autres éléments, qui eux aussi ont leur floraison dans le signe et dont la confusion est d'autant possible. L'interprétation est encore soumise (et surtout c'est là ce qui trompera toujours) à l'idiosyncrasie du sujet. Lorsqu'on voit une femme au joli visage, il faut bien qu'on se l'imagine d'intérieur parfait puisqu'on se décide aussitôt à lui faire la cour. Et de fait, si elle n'avait que des gestes, on aurait bien vite autant d'amour que M. Salt pour ses animaux. Car c'est de les voir muets qu'il leur attribue tant de droits.

Le sort des animaux, vis-à-vis de nous, n'est pas plus douloureux que celui fait à l'homme par une fatalité plus universelle et implacable. Toute la nature doit se sacrifier à l'humanité qui y occupe la première place. C'est peut-être fâcheux pour les dévoués. Mais cela s'appelle la Nécessité. Et à l'encontre de ce que remarque M. Salt, il est heureux que ceux qui approchent des animaux aient l'intelligence fermée par leurs buts : savants, charretiers, chasseurs et bouchers. Autrement, s'ils hésitaient, plus sensibles, ils ne feraient plus cet office « d'instruments » à quoi ils semblent destinés. Et il faudrait peut-être employer contre eux les moyens mêmes dont ils usent.

C'est par la crainte qu'on tire le plus des natures serviles. Il n'y a donc pas à s'indigner de voir un fouet au charretier. On reproche aux savants de ne pas faire la vivisection humaine : je crois que plusieurs d'entre eux l'oseraient, si c'était bien nécessaire. Il faut haïr la chasse : mais parce qu'elle est un combat trop inégal, qui n'a pas même l'attrait de la grande cruauté, et non parce qu'on y tue. Celle qui se fait pour la plume et la fourrure serait déplorable si pour un beau visage ces matières animales n'étaient le plus juste ornement ; elles sont encore vivantes alors que toutes soies, toutes étoffes, tou-

tes dentelles sont de la mort sèche et brutale. Tolstoï répugne à l'alimentation bouchère sur ce qu'elle excite aux mauvaises passions. Mais justement, alors... continuons. Et puis, comment s'arrêter ? Quand nous aurons la certitude que le végétal est sensible, le minéral vivant, que faire ? mon Dieu, que faire ?

Nous ne pouvons pas à une époque où il est de bon ton d'admirer la démocratie, gaspiller une sympathie agréable aux hommes, indispensable aux gouvernants, et avec des êtres aussi lointains...

FERNAND CAUSSY

LA SCIENCE

ERNEST HAECKEL : **Etat actuel de nos connaissances sur l'origine de l'homme** (Schleicher).

L'exhibition, aux Pavillons des Indes néerlandaises à l'Exposition universelle de 1900, de la reproduction plastique du *Pithecanthropus erectus* (Homme-singe à station verticale), modelée par le docteur Eugène Dubois, professeur de géologie et de paléontologie à l'Université d'Amsterdam, d'après des ossements découverts par lui à Java, rappelle l'attention sur le célèbre mémoire, présenté par Haeckel au 4e congrès international de zoologie à Cambridge, le 26 août 1898, et dont le docteur L. Laloy vient de publier une excellente traduction.

Ce mémoire est uniquement consacré à établir la descendance de l'homme, l'anthropogénie, cette conséquence particulière et la plus importante du darwinisme.

« Quelque système d'organes que l'on considère, — est-il énoncé par la *formule du pithécomètre de Huxley*, — l'étude comparative de ses modifications dans la série simienne conduit au résultat suivant, savoir : que les différences anatomiques séparant l'homme du gorille et du chimpanze sont moins grandes que celles qui distinguent les anthropoïdes des singes inférieurs. » De là résulte pour tout zoologiste impartial la nécessité logique de donner à l'homme sa place systématique dans l'ordre des singes.

L'homme a dans toute son organisation les caractères des singes de l'ancien continent, qui habitent aujourd'hui l'Asie et l'Afrique, autrefois vivaient en Europe. Son conduit auditif osseux est allongé, et sa cloison nasale étroite, alors que les singes américains ou orientaux sont spécifiés par la brièveté de leur conduit auditif osseux et la largeur de leur cloison nasale. C'est pourquoi on les appelle singes à nez plat (*platyrrhinae*). L'homme serait un singe oriental à nez étroit (*catarrhina*).

Mais quelles que soient les déductions de l'anatomie comparée, l'application n'en serait point valable scientifiquement au système des primates et à sa phylogénie si des fossiles, ces « archives de la création », de primates anciens ne confirmaient l'hypothèse si discutée de l'origine simienne de l'homme.

Le plus intéressant d'entre eux est le *Pithécanthrope debout* de

Dubois, restes d'une forme de passage encore inconnue entre le singe et l'homme. Cet anthropoïde pliocène, ingénieusement et exactement reconstitué d'après sa calotte crânienne, son fémur et quelques dents, est remarquable par la forme tout humaine du fémur et la grandeur relative du crâne. C'est l'anneau tant désiré qui manquait encore à la chaîne des primates les plus élevés, le *missing link*, suivant l'expression des Anglais.

Grâce à lui, l'unité phylétique du groupe des primates, depuis les lémuriens les plus anciens jusqu'à l'homme, est un fait bien établi. La descendance de l'homme d'une série de primates tertiaires éteints n'est plus une vague hypothèse, mais bien un fait historique.

Pierre Apéry : **Communications au XIIIe congrès international de médecine.**

Section de médecine navale. — L'emploi de l'anhydride carbonique est heureusement préconisé pour la destruction des rats des cales de bateaux et des caves. Il a ceci de bon que les puces des rats sont également asphyxiées et même beaucoup plus rapidement que les rats, de manière qu'il n'y a plus aucun danger pour la propagation d'une maladie infectieuse, comme la peste, par la vermine des rats pesteux.

On se trouvera bien également de l'usage de ce gaz toutes les fois que l'on aura besoin de conserver des cadavres; mais nous pensons, contrairement à M. Apéry, que sa densité n'est pas tellement supérieure à celle du chlore qu'elle en doive faire abandonner totalement l'introduction dans les cercueils : le chlore nous paraît rendre de plus grands services pour la conservation temporaire de cadavres humains, car sa transparence verte leur donne belle couleur.

Section de thérapeutique. — Les anciens connaissaient l'action bienfaisante des radiations solaires et l'héliothérapie fut en honneur dans un grand nombre de maladies. Hérodote en parle, et Pline l'Ancien vante le cautère d'une boule de cristal recevant les rayons du soleil.

Une observation moderne est notable, après celles de Pierre-André Mathiole, Thomas Fienus, Le Cat, Languenbeck, Percy et Finsen, que les trois foyers, caustique, lumineux et chimique, d'une lentille, se produisent en des points légèrement distants, grâce à la vitesse des ondulations différente, la différente réfrangibilité des radiations, et à l'aberration de sphéricité. On peut donc appliquer sur une plaie telle ou telle radiation en approchant ou en éloignant un peu la lentille.

Ce qu'Oribase avait décrit n'a nul rapport avec la phacothérapie ou cautérisation solaire actuelle et n'est autre que l'insolation.

Alfred Jarry

UN FLORILÈGE

Jean Dolent : **Façons d'exprimer**, recueillies par « Hélo » (Hors commerce).

« En tout sujet il garde cette suprême discrétion, cet art d'indiquer

sans appuyer, ces réticences, ce sourire qui ne va pas jusqu'au rire... Nous lui savons gré de nous rendre contents de notre esprit. Il en faut avoir pour le lire : car, de parti-pris, il écourte les développements, il omet les transitions : à nous de les suppléer, d'entendre ses sous-entendus. L'ordre est rigoureux chez lui, mais il est caché, et ses phrases discontinues défilent, chacune à part, comme autant de cassettes ou d'écrins, tantôt simples et nues d'aspect, tantôt magnifiquement décorées et ciselées, mais toujours pleines. Ouvrez-les : chacune d'elles est un trésor : il y a mis, dans un étroit espace, un long amas de réflexions, d'émotions, de découvertes, et notre jouissance est d'autant plus vive que tout cela, saisi en une minute, tient aisément dans le creux de notre main. » Ces lignes, par quoi Taine définit Montesquieu, si merveilleusement expriment Jean Dolent qu'on n'y saurait ajouter guères; il conviendrait même de n'ajouter rien, pour le beau d'une aventure qui apparie l'écrivain d'*Insoumis* et d'*Amoureux d'Art* à l'écrivain des *Lettres persanes*, aussi bien qu'à tous ceux de l'époque qui le plus expressément posséda le sens français. A ce trait ils se décèlent tous : être des *causeurs*. Jean Dolent, la façon d'exprimer vaut chez lui, comme elle vaut à ses yeux, autant que la chose exprimée. Héros de l'euphémisme et du sous-entendu, et de la nuance, « tout dire sans dire » ferait volontiers et sa devise et sa définition : et geste qui suspend, amplifie ou restreint, silence qui prolonge en écho la phrase, clavier des intonations, tout ce qui tourne la causerie en morceau littéraire, de sa conversation passe dans les pages de ses petits livres dont elle proposait comme l'esquisse et la préparation. Ainsi aux lignes de Taine on ne saurait ajouter guères sinon, épinglées en exemple, plusieurs de ces *façons d'exprimer* dont, sous ce titre même, un familier, un anonyme, « Hélo », vient d'assembler un centon. Mais déranger, pour isoler telle et telle, l' « ordre rigoureux et caché » en raison de quoi l'auteur a selon leurs senteurs et nuances réparti ses fleurs en quelques bouquets définitifs, et les grouper en florilège particulier, ferait de celui-ci plutôt une manière d'herbier où malgré tout périt une part du parfum. Et sagement, le recueil d'Hélo ira vers le cénacle de délicats, qui depuis longtemps goûte les bouquets qui ont fourni sa matière : ils en trouveront, exprimé de la fleur littéraire et cristallisé, l'arome de pensée qui apparaît leur essence.

FÉLICIEN FAGUS

Revue Financière

Fonds d'État — Après le détachement du coupon, une réaction s'est produite sur le *3 o/o perpétuel*. Elle s'explique par les conditions générales du marché.

Nos fonds coloniaux ne donnent lieu comme d'habitude, qu'à des transactions fort restreintes. Il serait à souhaiter que l'intervention des Caisses publiques ne se concentrât pas exclusivement sur les rentes 3 o/o, 3 1/2 o/o et amortissable.

L'*Extérieure espagnole* a du plomb dans l'aile. On ne saurait trop répéter que les porteurs français sont maîtres de leur sort, pourvu qu'ils sachent résister aux influences des comités et surtout des banques qui font le jeu du cabinet de Madrid. Convient-il à ces porteurs de toucher un intérêt à 4 o/o, ou auront-ils la naïveté de consentir à ne recevoir que 3 1/2 o/o, avec la promesse d'un amortissement hypothétique en 60 ans? La réponse des créanciers sérieux, des créanciers effectifs ne saurait être douteuse

Le *Temps* a prouvé que l'arrangement proposé est désavantageux pour les deux parties. On peut s'étonner, dit-il avec raison, que le gouvernement espagnol actuel y tienne beaucoup aujourd'hui; car il doit bien se rendre compte que ce n'est pas avec le discrédit qui rejaillirait d'une confirmation arrachée aux créanciers étrangers du pays, que celui-ci pourrait procéder avec chance de succès, aux grandes opérations financières nécessaires à sa restauration

C'est aussi bien pour ce motif qu'en raison de l'engagement qu'elles ont prises elles-mêmes vis à-vis des porteurs étrangers en votant la loi du 2 août 1899, rappelée par nous récemment, que les Cortès n'admettraient pas qu'à la suite du rejet de l'arrangement du 14 juillet 1900, on appliquât à ces porteurs, comme on les en menace, l'impôt de 20 o/o qui frappe le revenu des rentiers nationaux. C'est là un épouvantail qui ne doit pas troubler les délibérations des créanciers étrangers de l'Espagne.

Mais ce n'est pas tout d'avoir une opinion, il faut avoir les moyens matériels pour l'exprimer. Cette opinion, personne ne le conteste, est absolument défavorable au projet élaboré par les quelques personnalités sans mandat qui ont oublié de consulter d'abord les véritables intéressés sur leurs intentions. Il faut cependant, afin de lui donner une valeur, qu'elle affecte une forme matérielle quelconque. Force est donc d'accepter celle qui est mise à la disposition des intéressés par le gouvernement espagnol. Des bordereaux sont mis à la dispotion des porteurs, en France, non seulement dans les bureaux de la délégation des finances d'Espagne à Paris, 5, rue Léonie, mais au siège de l'association nationale des porteurs français de valeurs étrangères, 5, rue Gaillon. Celle ci s'offre même d'adresser ces bordereaux à toute personne qui en fera la demande.

Pour le rejet du convenio de la rente extérieure, il ne s'agit que de deux cent soixante millions environ à grouper et encore convient-il de reconnaître que la rente extérieure est moins classée que ne le sont les obligations du Nord de l'Espagne, qu'elle se trouve dans de gros portefeuilles, aux mains de capitalistes plus faciles à mettre en mouvement que les petits porteurs d'obligations vivant en dehors des centres où la publicité porte le mieux. Ainsi, le projet d'arrangement étant contraire aux intérêts des porteurs il doit être rejeté. Mais, pour être rejeté, il faut le concours de tous; l'effort demandé est relativement facile Il s'agit de réunir 260 millions de titres au lieu de 600 millions que comportait la validité du convenio du Nord de l'Espagne. Si ce résultat n'était pas obtenu, c'est que les intermédiaires y auraient mis de la mauvaise volonté. Alors que ceux-ci se persuadent bien que non seulement ils auraient desservi les intérêts dont ils ont assumé la garde, mais que toute affaire espagnole deviendrait difficile à placer en France et que, pour avoir cédé aujourd'hui à nous ne savons quelles fausses considérations ils auraient risqué de compromettre une campagne pleine de promesses.

Ce qui vient de se passer à Rio-de-Janeiro n'est que le prélude d'une série de catastrophes contre lesquelles le gouvernement ne pourra guère trouver que des palliatifs sans efficacité. Peu importe que le Congrès ait approuvé le projet de loi en vertu duquel le gouvernement assume désormais le contrôle du *Banco da Republica*.

Cette mesure est même une grave inconséquence; car elle est tout à fait contraire au principe formulé, il y a quelques années, par le gouvernement, lorsqu'il s'est séparé du *Banco da Republica* non sans de lourds sacrifices.

Il ne faut pas oublier non plus que le ministre des finances, dans une déclaration récente, n'a pas craint d'affirmer que le gouvernement n'avait en rien participé au mouvement spéculatif qui avait pour but de relever le change.

Comment concilier ce langage avec l'attitude actuelle du même gouvernement qui s'empresse de venir en aide aux gens qui ont manipulé le marché des changes dans des conditions inouïes de témérité.

D'après l'Investors-Review, le Banco da Republica, qui, depuis sa fondation, a été ruineux pour l'État, ne peut être sauvé par des moyens honnêtes. Il est en déconfiture, d'autres institutions sont en déconfiture, et le gouvernement de la République est dans le même cas. Mais il lui reste la presse à assignats.

Institutions de Crédit. — L'ajournement de l'emprunt russe et les commentaires qui ont suivi n'étaient pas de nature à favoriser la continuation de la campagne de hausse sur le *Crédit Lyonnais*; la *Banque de Paris et des Pays-Bas* a ressenti, de son côté, le contre-coup de la crise brésilienne.

Le *Comptoir d'Escompte*, la *Société Générale*, le *Crédit Industriel et Commercial*, qui se traitent surtout au comptant, n'ont pas de variations sensibles.

Valeurs Industrielles. — En 1899, il était arrivé à Paris, pendant le mois d'août :

Par la Compagnie de l'Est, 1.100 800 voyageurs.

Par la Compagnie du P.-L.-M., 274 800 voyageurs.

Par la Compagnie d'Orléans, 306.243 voyageurs.

En 1900, la même période de 30 jours accuse les résultats suivants :

Voyageurs arrivés par l'Est, 1 555.800.

Voyageurs arrivés par le P.-L.-M., 471.700.

Voyageurs arrivés par l'Orléans, 491.332.

La comparaison du nombre des voyageurs arrivés en 1889, depuis l'ouverture de l'Exposition jusqu'à la fin d'août, n'est pas moins intéressante.

En 1889, d'abord :

Par la Compagnie de l'Est	4.897.503
Par la Compagnie de P.-L.-M.	967 130
Par la Compagnie d'Orléans	1.009.557

En 1900 :

Par la Compagnie de l'Est	7.377 700
Par le P.-L.-M.	1 695.200
Par la Compagnie d'Orléans	1.990.332

Soit, rien que pour ces trois Compagnies, un excédent de plus de *quatre millions* de voyageurs.

Il paraît, enfin, que les résultats constatés pendant la première quinzaine de septembre annoncent déjà une énorme majoration des chiffres totaux de septembre 1889.

Du 3 au 9 septembre (36e semaine), on relève pour les grands réseaux une plus-value de 4.009.000 fr.

L'opinion de plusieurs personnes qui ne se paient pas de mots est que les cours actuels des principales valeurs de traction électrique offrent une marge considérable à la baisse, en dépit des efforts tentés, avec plus au moins de succès, pour fausser l'opinion publique sur cette question.

Le gérant : Paul LAGUE.

Arcis-sur-Aube. — Imp. LEON FREMONT.

Les Martyrs chrétiens

ÉTUDE DE PSYCHOLOGIE HISTORIQUE

Le chrétien des premiers siècles, le « martyr », est devenu un type quelque peu conventionnel. C'est sous cet aspect, fixé par la tradition, qu'il nous apparaît en une mise en scène attachante dans le *Quo Vadis* de Sienkiewicz. Nous y retrouvons tout le cortège d'idées et d'images qu'évoque d'ordinaire en nous l'histoire légendaire des premiers martyrs : les jeux cruels de l'amphithéâtre, les torches vivantes des jardins de Néron, l'art raffiné des tortionnaires païens, la longue théorie des vierges pudiques livrées aux bêtes, des jeunes hommes ou des vieillards marchant au supplice, les yeux levés au ciel, en chantant des hymnes à la gloire du Christ.

Ces associations d'idées sont d'ailleurs assez naturelles : nos souvenirs littéraires, la tradition religieuse, perpétuée par les artistes, nous invitent à voir tous les premiers chrétiens dans ce cadre un peu théâtral, à faire de tous les disciples de Jésus des martyrs, et de tous les martyrs des victimes sublimes et résignées.

L'historien aperçoit les choses sous un jour quelque peu différent : il s'en faut que tous les chrétiens de la période des origines se montrent à lui dans une attitude aussi dramatique, et ceux qui ont payé de la vie l'ardeur de leur foi s'éloignent souvent de l'héroïsme consacré par Corneille ou par Chateaubriand.

Nous voudrions, pour notre part, d'après les résultats de l'érudition moderne et à l'aide des principaux textes dont elle a fait usage, atteindre dans leur réalité psychologique des individus dont toute une littérature hagiographique a sensiblement altéré les traits.

I

Il faut d'abord reconnaître que la tâche est malaisée. L'histoire des persécutions nous est peu et mal connue. Ce n'est pas que les documents fassent défaut : la bibliographie complète des sources relatives à cette histoire forme une liste imposante et qui peut faire illusion. On meublerait une bibliothèque avec les martyrologes, vies des saints, passionnaires d'Anastase le Bibliothécaire, d'Ussuard, de Siméon le Métaphraste, de Lipoman, évêque de Vérone, de Surius, de Mombritius, d'Usserius, du cardinal Baronius, d'Etienne Baluze, de Jean Mabillon, sans compter l'immense compilation des Bollandistes. Mais si l'on apporte à l'examen de ces textes les procédés ordinaires de la critique historique, on s'apercevra bien vite que la valeur en est fort inégale et que le nombre de ceux qui nous donnent une connaissance précise des faits est extrêmement restreint.

A première vue, la nature de ces documents est bien faite pour

inspirer confiance : s'ils étaient tous en réalité ce que leur titre semble annoncer, les « *Actes des Martyrs* » seraient un moyen d'information de premier ordre pour l'étude de la conscience chrétienne aux premiers siècles de l'Eglise. Si nous les possédions dans leur texte primitif, nous aurions les pièces officielles, émanant du greffe du tribunal, des poursuites exercées contre les chrétiens. On donnait en effet le nom d'*acta* aux procès-verbaux des affaires civiles et criminelles, rédigés pendant les audiences par des sténographes et déposés ensuite aux Archives judiciaires. On y consignait les différentes phases du débat : questions du juge, réponses des accusés, dépositions des témoins.

Mais les actes des martyrs qui sont parvenus jusqu'à nous — à quelques rares exceptions près — sont loin d'avoir cette autorité. La manière dont ils furent établis et le but dans lequel l'Eglise les recueillit en ont singulièrement diminué la valeur. On peut évaluer à une dizaine, tout au plus, le nombre des actes authentiques conservés par les fidèles. Les autres pièces sont, ou des récits de témoins oculaires : relations détaillées et presque toujours amplifiées de la *passion* des disciples de Christ ; ou des rédactions composées à une époque ultérieure d'après la tradition orale.

C'est ainsi que Théodore, évêque d'Iconium, sous le règne de Justinien, entreprit de reconstituer les actes de sainte Juliette et de saint Cyr, martyrisés au temps de Dioclétien.

Il rédigea donc, nous dit Lenain de Tillemont, une relation du martyre de ces saints, qu'il avait tirée de deux officiers considérables de Justinien, qu'il nomme, et qui l'avaient su de quelques personnes de qualité, qui, honorant particulièrement ces martyrs, parce qu'ils se croyaient être de leur famille, avaient appris leur histoire par la traditon de leurs ancêtres (1).

Voilà donc déjà de sérieuses raisons pour être en défiance. Quel crédit voudrions-nous accorder à un récit de la Saint-Barthélemy composé en 1900 par un protestant qui ne nous fournirait d'autres références que des souvenirs de famille ?

Si nous ajoutons que ces comptes-rendus faits après coup ont été rédigés pour la plupart dans un esprit de tendance, on comprendra sans peine toutes les obscurités et toutes les incertitudes dont peut être entourée une connaissance aussi indirecte de ces lointains événements. Les actes des martyrs ont été recueillis en effet par l'Eglise avec une idée préconçue. A l'époque des persécutions, elle y voit à la fois un moyen d'émulation et un instrument de propagande. La lecture de ces actes devait affermir le courage des fidèles et les préparer au combat pour le Christ ; elle devait forcer l'admiration des païens et les gagner à la sainte cause. Après la paix de l'Eglise, elle entra dans la liturgie et fit partie de l'office divin : elle servit de thème aux

(1) Lenain de Tillemont. — *Mémoires pour servir à l'histoire ecclésiastique des six premiers siècles.* T. V. p. 349.

sermons, aux homélies, aux panégyriques. Les actes des martyrs ont été recueillis dans un but d'édification.

Le chrétien anonyme qui envoie à ses frères de Pisidie et de Pamphylie les actes de Tarachus, Probus et Andronicus, leur explique fort bien dans quel esprit ils doivent lire cette pièce édifiante, ce qui nous montre en même temps dans quel esprit elle fut rédigée.

Il faut qu'ils connaissent, dit-il, tout ce qu'ont fait ces très courageux martyrs de Dieu, afin de louer et de glorifier Notre Seigneur Jésus-Christ, afin que chacun d'eux, en écoutant ce récit, en soit édifié et se sente plus fort pour la lutte et qu'il puisse résister aux ennemis de la vérité (1).

Que dire de ce pieux rédacteur qui, rencontrant dans certains actes authentiques plusieurs passages sentant l'hérésie, prend sur lui de supprimer ou de modifier ce qu'il appelle « des cris discordants de grenouilles et de geais dûs certainement à la malice des manichéens ou de quelques autres hérétiques ? » (2)

Les documents relatifs à l'histoire des martyrs ne doivent donc être accueillis qu'avec une extrême prudence. Des scrupules étaient déjà venus vers le milieu du XVIIe siècle au docte bénédictin Dom Thierry Ruinart qui jugea nécessaire de soumettre à la critique le grand nombre de pièces connues sous le nom d'actes des martyrs. Il fut ainsi amené à composer un recueil sensiblement plus réduit que les nombreuses compilations antérieures et qu'il intitula : « Actes choisis et sincères ». Il y aurait encore beaucoup à dire sur les procédés de sélection et sur la sincérité de ces actes ; mais nous n'avons pas le choix. Tels qu'ils sont, et à condition de faire ses réserves, les « Acta sincera » peuvent être considérés comme la moins trouble des sources d'information pour qui veut chercher à connaître les sentiments des chrétiens à l'époque des persécutions.

II

Une première question se pose à qui tente cette étude (3). Les

(1) Ruinart. — *Acta SS. Tarachi, Probi et Andronici*, p. 452.

(2) Ibid.— *Theodori ep. Iconii epist.*, I, p. 503.

(3) Une autre question, également soulevée, mais non résolue, — apparemment parce que insoluble, — est celle du *nombre des martyrs*. Faut-il prétendre, ainsi que le démontrait en 1684 dans sa deuxième dissertation cyprianique le théologien anglais Dodwell, que fort peu nombreux furent les témoins du Christ, ou affirmer, avec son contradicteur Ruinart, que ces saintes victimes périrent par milliers ? On se bat de part et d'autre sur trois mots d'Origène *(Contra Celsum, III, 8)* qui, dans quelque sens qu'on les interprète, ne sauraient apporter une lumière suffisante sur ce point de statistique pour lequel nous manquons d'éléments sérieux d'information. On en est réduit en somme aux conjectures, et chacun les dirige dans le sens qui convient le mieux à son tempérament. Voltaire et, de nos jours, M. Havet (*le Christianisme et ses origines. T. IV, pp. 419-487*) suivront l'anglican ; M. Paul Allard, le bénédictin *(Hist des Persécutions pendant les deux premiers siècles. Introduction)*. Le lecteur curieux de cette controverse en trouvera l'exposé en appendice au tome I de *la Fin du Paganisme*, de Gaston Boissier.

individus dont nous voudrions saisir les sentiments ont vécu à des époques différentes depuis le règne de Trajan jusqu'à celui de Julien; nous les trouvons répandus dans les régions les plus diverses de l'Empire ; ils ne sont pas tous de la même condition sociale et n'ont pas reçu le même degré de culture. Les martyrs, différents par la classe, le pays et le temps auxquels ils appartiennent, ne le seront-ils pas également par leur façon de penser et de s'exprimer?

L'examen minutieux des actes qui racontent leur procès et leur mort nous a conduit à cette conclusion : le philosophe Justin, qui souffrit à Rome sous le règne de Marc-Aurèle, ne pense pas autrement, lorsqu'il s'agit de défendre la religion pour laquelle il meurt. que la courtisane Afra. martyrisée à Augsbourg. au temps de Dioclétien, ou que Maximilien, fils du vétéran Victor, exécuté en 295 à Thébeste, en Numidie.

Il se dégage de la lecture du recueil de Ruinart une impression d'uniformité et de monotonie, qui n'est pas sans quelque grandeur. Il semble entendre toujours la même voix, prononçant les mêmes paroles, et cette perpétuelle répétition de formules identiques finit par imprimer de la force et de la vie aux sentiments dont elles sont l'expression.

Cette unanimité tient à deux causes. C'est d'abord qu'il s'est formé autour des martyrs comme une sorte de cycle héroïque, assez analogue, toutes proportions gardées, aux poèmes homériques ou aux chansons de geste. Le martyr est devenu pour les imaginations chrétiennes des IVe et Ve siècles un héros dont l'attitude et le langage répondent à un idéal désormais arrêté. Il s'établit pour ce genre de littérature des règles et des traditions ; une grande partie des actes des martyrs furent coulés dans un même moule : comme la peinture et la sculpture chrétiennes, ils eurent leur style hiératique.

Mais c'est aussi, croyons-nous, que tous ces martyrs ont reçu, à quelque rang, à quelque pays, à quelque temps qu'ils appartiennent, une même éducation religieuse et morale et que cette éducation a produit les mêmes effets sur des tempéraments identiques.

Les martyrs chrétiens, comme d'ailleurs tous les martyrs, à quelque cause qu'ils se dévouent, sont des instinctifs ; leur caractère est simple et tout d'une pièce ; il est naturellement porté aux extrêmes. Beaucoup d'entre eux sont arrivés au christianisme par un revirement brusque, instantané. Le chemin de Damas n'est pas un fait isolé dans l'histoire des origines chrétiennes.

Tel l'appariteur Basilide : chargé de conduire au supplice la vierge Potamienne, il la défend contre les insultes et les violences de la populace. Celle-ci, en paroles mystiques, le remercie des bons sentiments qu'il lui témoigne, puis elle marche au supplice sans trembler. Trois jours après. Basilide. que cette scène a vivement frappé, confesse publiquement la foi du Christ, reçoit le baptême et meurt décapité (1).

(1) *Mart. SS. Leonidis, Plutarchi, etc. Acta sincera*, p. 170.

Ces impulsifs sont en même temps des illuminés : la croyance, chez ces natures ardentes et, le plus souvent, rudimentaires (1), tend à prendre une forme concrète. Que des circonstances, telles que l'imminence du danger ou que la souffrance physique, viennent à surexciter leurs nerfs et leur imagination; la pensée se colore et s'anime. Ainsi peuvent s'expliquer les visions dont nous trouvons de nombreux exemples dans les actes.

Ainsi s'explique aussi pourquoi la terre brûlante d'Afrique et les contrées d'Asie au climat énervant ont été les pays d'élection des martyrs.

III

Etant donné leur tempérament, ils ont été naturellement amenés à prendre de la doctrine chrétienne ce qui convenait le mieux à leur caractère exclusif. Ils ont été surtout attirés vers les rêveries apocalyptiques, vers les prophéties relatives à la fin prochaine du monde, en un mot, vers tout ce qui, dans le christianisme primitif, peut frapper et exalter des imaginations ardentes et sombres. Nourris de la lecture des Ecritures, ils y ont puisé les préceptes dont s'accommodait de préférence leur esprit mystique et pessimiste. L'éducation morale et religieuse que leur ont donné la Bible et le Nouveau Testament, dont le souvenir, toujours présent, apparaît à chaque instant dans leurs réponses, semble avoir agi fortement sur leur conduite.

L'exemple de Jésus mourant sur la croix pour racheter par ses souffrances les péchés de l'humanité est naturellement pour eux la préoccupation dominante. Le rédacteur de la lettre sur le martyre de Polycarpe nous indique clairement en quoi devra consister l'imitation du Sauveur.

Si Jésus, dit-il, s'est laissé livrer et crucifier, c'est qu'il a voulu que nous soyons ses émules ; il a montré à ses serviteurs la route qu'ils devaient suivre, en joignant l'exemple au précepte.

Le martyr tend à devenir, selon l'expression de Cyprien, le « *collègue en souffrance de Christ* ». Denys d'Alexandrie fait en ces termes l'oraison funèbre de Nemesius, crucifié entre deux voleurs : « Ainsi ce bienheureux reçut les mêmes honneurs que Christ. » L'évêque de Sirmium, Irénée, répond au juge qui le menace de la torture : « Tu ne peux me causer de plus grande joie qu'en me faisant participer à la passion du Seigneur. » C'est avec enthousiasme que Perpétue et ses compagnons subissent l'épreuve de la flagellation : être battu de verges, comme lui, quelle gloire !

(1) La condition des martyrs est, en général, des plus humbles : ce sont des esclaves, comme Evelpistus, Blandine, Revocatus et Félicité, Vitalis ; des soldats ou des sous-officiers, comme Marcellus, Maximilianus, Marinus ; des gens du peuple exerçant de modestes professions : le jardinier Serenus, le cabaretier Théodote, le greffier Cassien.

Un autre dogme particulièrement cher aux martyrs, c'est la croyance à la fin prochaine du monde et à l'avènement du règne de Dieu. L'Evangile de Saint-Mathieu — une de leurs lectures favorites — leur parle à plusieurs reprises de ce grand jour du jugement dernier.

Le Fils de l'homme enverra ses anges qui arracheront de son royaume tous les scandales et ceux qui commettent l'iniquité, et ils les jetteront dans la fournaise de feu : c'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents. Alors les justes brilleront comme le soleil dans le royaume de leur père.

Confiants en la parole du Christ, les martyrs se plaisent à songer à ce nouveau règne ; ils l'attendent, ils s'y préparent. Il leur semble entendre déjà la voix éclatante des trompettes qui rassemblent les élus des quatre coins du monde, depuis une extrémité du ciel jusqu'à l'autre. Une épidémie, une éruption volcanique, une révolte, une guerre sont, à leurs yeux. autant de signes précurseurs du jour si ardemment désiré.

Sous le règne de Dèce, en 250, Pionius prédit aux habitants de Smyrne que le jugement dernier est proche, car, dit-il, « beaucoup de choses en donnent la certitude ». En 304, Philippe, évêque d'Héraclée, répète la même prédiction. Les flammes vomies par l'Etna sont une preuve manifeste de la colère divine.

L'évêque de Carthage, Cyprien, est également poursuivi par cette obsession.

Le règne de Dieu est proche, mes très chers frères : voici venir, avec la fin du monde, la récompense de notre vie, la joie du salut éternel et les félicités sans bornes du paradis autrefois perdu.

Quelles sont donc ces joies et ces félicités que Cyprien promet à ses très chers frères ? De quels beaux rêves se berçaient les imaginations chrétiennes au milieu des misères du siècle ? Qu'espéraient « tisserands, foulons et cordonniers » de ce règne de Dieu auquel ils aspiraient avec tant d'ardeur ? Un texte de l'Apocalypse de Saint-Jean nous permet de refaire ce rêve : il se trouve au chapitre XXI. Là sont décrites les merveilles éclatantes qui attendent les élus au royaume de Dieu. Dans un décor de féerie, tels les palais des Mille Nuits et Une Nuit, apparaît, resplendissante, la Jérusalem céleste entrevue par le poète de Pathmos.

Les martyrs, qui l'avaient toujours présente à l'esprit, vivaient en quelque sorte par avance dans ce lieu de délices : ils se grisaient de cette lumière divine, semblable à une pierre précieuse, à une pierre de jaspe, transparente comme le cristal. La plupart d'entre eux, incapables de saisir le sens symbolique de la vision, se figuraient assurément la Jérusalem céleste sous la forme concrète que lui avait donnée l'auteur de l'Apocalypse. Pour eux, c'était bien réellement la cité d'or pur aux chatoiements de chrysolithe et de chrysoprase. Leur vœu le

plus cher était d'y entrer ; c'est dans ce but qu'ils conformaient leur vie aux préceptes de l'Evangile.

Ceux qui n'y entreront pas seront condamnés aux tourments de l'Enfer : ils sont promis à l'étang de feu et de soufre.

Parmi les actions qui entraînent les peines éternelles, il faut placer au premier rang l'idolâtrie. N'est-il pas écrit au chapitre XXII de l'Exode : « Celui qui sacrifie à d'autres dieux qu'à l'Eternel seul, sera déraciné de la terre » ? et les Psaumes ne tracent-ils pas des faux dieux un portrait bien fait pour en inspirer l'horreur ? Enfin les martyrs ne pouvaient oublier cette déclaration de Jésus à ses disciples :

Quiconque me confessera devant les hommes, je le confesserai aussi moi-même devant mon père qui est dans les cieux, et quiconque me reniera devant les hommes, je le renierai aussi moi-même devant mon père qui est dans les cieux.

Et c'est pour n'être pas renié par leur divin maître, pour entrer, sous son patronage, dans la Jérusalem céleste, que des chrétiens exaltés confessèrent le Christ devant les hommes et marchèrent au supplice.

IV

Le martyre, ainsi que l'indique l'étymologie même du mot, est, par excellence, le témoignage de la foi. C'est un acte volontaire. La plupart de ceux qui le subissent le désirent et l'ont cherché. Ils s'y préparent comme l'athlète à la lutte : c'est leur comparaison favorite ; la « Couronne d'immortalité » est le prix de ce pieux combat. De petits traités sont composés à l'usage des soldats de Christ ; quelque chose comme le guide du parfait martyr. Nous en possédons de Tertullien, de Cyprien, d'Origène. La mort pour Jésus y est enseignée comme le complément nécessaire de la vie chrétienne.

Les martyrs eux-mêmes ont souvent formulé leurs sentiments à ce sujet. Celui qui exposa le premier et avec le plus de force ce qu'on pourrait appeler la théorie du martyre, ce fut l'évêque d'Antioche, Ignace.

Disciple de l'apôtre Jean, il gouvernait son Eglise avec le plus grand soin, comme un bon pilote ; il donnait l'exemple de toutes les vertus, Une seule préoccupation troublait son âme : ce serviteur de Christ n'avait pas encore atteint la véritable perfection. Il pensait en effet que le martyre est le meilleur moyen de se rapprocher du Seigneur.

L'occasion qu'il cherchait lui fut enfin accordée. Condamné à mort et désigné pour être conduit à Rome et livré aux bêtes de l'amphithéâtre, il adressa à ses frères de l'Eglise romaine une lettre demeurée célèbre, où il les supplie de lui laisser accomplir sa destinée et de ne rien tenter pour l'arracher à la mort glorieuse.

Laissez-moi devenir la nourriture des bêtes ; elles me permettront d'atteindre

Dieu. Je suis le froment de Dieu, il faut que je sois moulu par la dent des bêtes pour devenir pur pain de Christ. Caressez plutôt les bêtes afin qu'elles soient mon sépulcre et qu'elles ne laissent rien de mon corps. Il vaut mieux pour moi mourir en Jésus Christ que de régner sur l'Univers. Souffrez que je puisse goûter la pure lumière, accordez-moi d'être l'imitateur de mon Dieu dans ses souffrances. Celui qui vous écrit est un vivant qui désire mourir.

Cette soif ardente du martyre qui se lit ici à chaque ligne sous sa forme la plus passionnée et qui, dans sa rhétorique orientale, n'en reste pas moins absolument sincère, nous la retrouvons chez tous ceux qui souffrirent à la suite d'Ignace. L'évêque d'Antioche a pu être appelé à juste titre « le grand maître du martyre, l'excitateur aux folles ardeurs de la mort pour Jésus ».

Toute la doctrine chrétienne sur le martyre est dans sa lettre : désir de la mort, recherche du supplice dans l'espoir d'une vie meilleure. La Jérusalem céleste hante des cerveaux exaltés et les pousse au suicide. A vivre ainsi par avance dans le ciel en une perpétuelle extase, les aspirants au martyre oublient les souffrances du corps et deviennent presque insensibles. Ce n'est d'ailleurs pas là un cas particulier aux martyrs chrétiens et les exemples sont nombreux d'hommes mourant pour une idée et restant impassibles au milieu des tortures. Qu'il nous suffise de citer le récit de la mort du juif Akiba supplicié par les Romains sous le règne d'Hadrien (1).

Il subissait son châtiment devant Tyrannus Rufus le méchant, lorsque arriva le temps de lire le Schema. Il commença à le réciter en souriant. Rufus lui dit : « Es-tu sorcier, ou bien méprises-tu la douleur ? » Akiba dit : « Puisse cet homme rendre le dernier soupir ! Je ne suis pas sorcier et je ne méprise pas la douleur ; mais, pendant toute ma vie, j'ai récité ce vers : « Tu aimeras l'Eternel ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme et de tous tes moyens. » Et je me suis demandé quand je pourrais remplir ce triple commandement ; j'ai aimé Dieu de tout mon cœur, je l'ai aimé avec toute ma fortune, mais je n'ai pas pu prouver mon amour avec toute mon âme. Maintenant, le moment de l'aimer avec toute mon âme est arrivé, en même temps que le temps de la récitation du Schema, sans que ma pensée ait été distraite ; je l'ai donc récité en souriant. » Akiba avait à peine fini que son âme s'était envolée.

C'est donc avec une sorte de joyeux délire que les émules de Jésus vont affronter les tortionnaires impériaux : comme Ignace, ils provoquent les tortures et s'en réjouissent.

— Que veux-tu donc ? dit le juge à Philéas — Que tu uses de ton audace et que tu fasses ce qui t'a été ordonné. — Ainsi, tu veux mourir sans raison ! reprend le juge. — Ce n'est pas sans raison, mais pour Dieu et pour la vérité.

Dans les actes de saint Montan et de saint Lucien, — comme en général dans tous ceux des martyrs d'Afrique, — cette joie farouche atteint son paroxysme. Ce sont de véritables cris de volupté exaspérée au milieu des pires souffrances.

(1) Cité par Le Blant. — *Les Actes des Martyrs.* — Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Tome XXX, p. 156.

Nous montions au sommet des suppliees, comme si nous montions au ciel. O jour bienheureux! chaînes glorieuses! entraves si ardemment souhaitées! fer plus honorable et plus précieux que l'or le plus pur!

Pour bien comprendre cet état d'esprit, il ne faut pas perdre de vue que ces chrétiens se présentent devant leurs juges dans des conditions physiques et morales exceptionnelles. Nous venons de voir quelles étaient les conditions morales : « Ce sont des vivants qui désirent mourir ». selon l'expression d'Ignace d'Antioche. Quant aux conditions physiques, nous pouvons nous les figurer d'après un passage de Tertullien. Dans son traité sur le jeûne, après avoir réprouvé certains breuvages (1) quelquefois usités paur donner au martyr une sorte de courage artificiel, il recommande en ces termes les austérités et les abstinences auxquolles doit se soumettre le vrai chrétien :

Voilà comment on s'endurcit à la prison, à la faim, à la soif. aux privations et aux angoisses; voilà comment le martyr apprend à sortir du cachot tel qu'il y est entré, n'y rencontrant point de douleurs inconnues, n'y trouvant que ses macérations de chaque jour, certain de vaincre dans le combat, parce qu'il a tué sa chair et que sur lui les tourments n'auront point où mordre. . Tel sera celui qui, par le jeûne, a vu souvent de près la mort et s'est déchargé de son sang, fardeau pesant et importun pour l'âme impatiente de s'échapper (2).

Comme l'évêque Fructueux s'apprête à marcher au supplice, quelques fidèles viennent lui présenter la coupe de vin aromatisé qui endort la souffrance. « Ce n'est pas encore l'heure de rompre le jeûne » répond-il, et il poursuit sa route vers l'amphithéâtre.

Nous nous trouvons donc en présence d'individus dont l'exaltation naturelle se trouve accrue, non seulement par la pensée du triomphe prochain. mais encore par un régime de privations qui, en épuisant le corps, surexcite les nerfs.

Les différentes phases du procès et du supplice vont permettre à cette ardeur maladive de se manifester tout entière; l'athlète, ainsi préparé, va pouvoir enfin déployer la force qu'il tient depuis si longtemps en réserve.

Le martyr, appelé à confesser publiquement le Christ, sait que ses actes, par le soin de ses frères qui assistent à sa confession, seront répandus dans toutes les Eglises chrétiennes. Il sait aussi que la foule malveillante des païens l'épie avidement, que des milliers de regards incrédules et railleurs sont fixés vers lui, guettant sur son visage un instant de défaillance. Il sait que, par ses paroles, il doit donner l'exemple aux fidèles et confondre l'imposture des gentils. Le juge qui l'interroge, les greffiers qui consignent ses réponses, le peuple qui le regarde, l'écoute et souvent l'interpelle, les bourreaux qui, par des tortures savantes. cherchent à lui arracher quelque parole

(1) Voir sur ce point Le Blant. — *La préparation au martyre.* — Mém. de l'Acad. des Inscr. et B. L. — T. XXVIII. 2me partie.

(2) Traduit par Renan. — *Marc-Aurèle*, p. 171.

contraire à sa foi, sont pour lui autant d'aiguillons qui donnent à sa pensée et à ses sentiments leur plus énergique expression. Le caractère public des audiences et des exécutions, ajouté à l'excitation cérébrale causée par des pratiques ascétiques, par une longue et cruelle captivite, par la souffrance des tortures préparatoires, suffisent à expliquer un acte qui pouvait sembler à l'ironiste Lucien de Samosate un suicide pompeux et théâtral (1).

Tels nous apparaissent les martyrs à travers les récits apprêtés des « Actes sincères ».

Que si nous les replaçons maintenant dans leur cadre historique, voici la conclusion à laquelle il est permis, croyons-nous, de s'arrêter.

Des chrétiens exaltés jusqu'à l'hallucination, exclusifs jusqu'à l'intolérance, ont cherché dans les Prophètes, dans les Evangiles et dans les Apocalypses ce qui convenait le mieux à leur brûlant mysticisme : Ils y ont trouvé la mort pour le Christ recommandée comme la suprême perfection, le détachement des biens d'ici-bas prêché comme une vertu, la fin du monde prédite comme un événement prochain, et le séjour enchanté de la Jérusalem céleste promis à ceux qui auront su atteindre à cette perfection en pratiquant cette vertu.

Ils ont apporté ces croyances dans une société fondée sur l'antique religion des ancêtres, sur le polythéisme gréco-romain, avec ses cérémonies pompeuses et son culte formaliste ; dans une société, dont le souverain maître, considéré comme un dieu, en reçoit et en exige les hommages, et où l'oisiveté et le bien-être d'une longue paix ont créé des mœurs faciles et le désir de toutes les jouissances.

Ils se sont donc trouvés en présence d'une religion que condamnaient les Livres Saints et d'une société dont les habitudes étaient contraires à leur idéal moral. Avec le rigorisme qu'ils avaient puisé dans une interprétation littérale des Ecritures, ils se sont détournés des dieux païens avec une horreur et un dégoût qui n'étaient pas sans ostentation. Ils se sont mis volontairement en dehors du monde romain, en refusant de se conformer aux usages admis et en montrant, par leur abstention, tout le mépris que leur inspirait une société qui ne vivait pas uniquement pour le ciel.

Cette attitude de mécontents et d'insoumis leur attira les haines populaires et les poursuites officielles d'un gouvernement inquiet et jaloux de son autorité. Les martyrs qui recherchaient la mort pour le Christ, la trouvèrent dans les persécutions qu'ils provoquèrent par leur exclusivisme un peu bruyant.

Leur conduite put même faire illusion à des gens prévenus et mal informés ; ils purent, non sans vraisemblance, passer pour des factieux et pour des révoltés, pour des ennemis du gouvernement et de l'ordre social établi. Ils ne furent en réalité que les ennemis des dieux et les citoyens d'un autre monde.

(1) Lucien. — *La mort de Peregrinus.*

Mais leur attitude ne saurait expliquer l'événement de 313 par lequel l'Eglise entra victorieusement dans l'Etat ; elle le rendrait au contraire inexplicable.

Si la foi de Christ s'est imposée à l'Empire romain, c'est à la suite de compromis réciproques et de concessions faites de part et d'autre.

C'est qu'à côté de ses martyrs le christianisme eut ses politiques. Théoriciens ou organisateurs pratiques, ils voulurent avoir le droit à l'existence, comme les martyrs se croyaient le devoir de mourir. Ils se montrèrent plus conciliants à l'égard d'une société qu'ils voulaient gagner à leur cause. Ils surent tirer parti des adhésions hésitantes et souvent chancelantes de néophytes timorés ; ils leur pardonnèrent leurs défaillances et ne commirent pas la faute de leur fermer à tout jamais les portes de l'Eglise. Et ils firent bien. Car du jour où ces prudents et ces pusillanimes n'eurent plus rien à craindre pour leur sécurité personnelle, ils revinrent en foule à la foi chrétienne. Et comme ils n'avaient pas eu le courage de se détacher des biens du siècle, l'Eglise ne fut pas réduite à n'être qu'une communauté de pauvres : elle eut ses magistrats, ses officiers, ses riches protecteurs.

Les martyrs ne formèrent donc qu'une minorité et l'état d'esprit que nous avons essayé de décrire peut être considéré comme exceptionnel. Ceux d'entre ces chrétiens exaltés qui survécurent au triomphe de l'Eglise poursuivirent leurs rêves évangéliques dans les solitudes de la Thébaïde ou dans le silence du monastère. Ceux qui ne surent pas renoncer à temps à une propagande désormais inutile et dangereuse furent déclarés hérétiques.

Si l'on veut résumer d'un mot le rôle des martyrs dans l'œuvre de christianisation, on peut dire qu'ils luttèrent et moururent pour ceux qui, prudemment, s'étaient mis à l'abri.

Par leur mort retentissante ils finirent par créer un mouvement d'opinion ; ils donnèrent à la cause à laquelle ils se sacrifiaient une noble publicité et forcèrent l'admiration de leurs persécuteurs.

Les martyrs furent poussés à la mort par d'intransigeants polémistes, qui surent toutefois échapper aux bourreaux, et ils se firent tuer pour des chrétiens plus ménagers de leur existence, qui eurent l'habileté de survivre et qui profitèrent de la victoire.

ARMAND DENNERY

Histoire de Sindbad le Marin[1]

L'HISTOIRE CINQUIÈME D'ENTRE LES HISTOIRES DE SINDBAD LE MARIN ET C'EST LE CINQUIÈME VOYAGE

Sindbad dit :

« Sachez, ô mes amis, qu'à mon retour du quatrième voyage je me plongeai dans la joie, les plaisirs et les divertissements, et tellement que j'oubliai bientôt mes souffrances passées, et ne me rappelai que les gains admirables que m'avaient procurés mes aventures extraordinaires. Aussi ne vous étonnez pas si je vous dis que je ne manquai point d'obéir à mon âme, qui m'incitait à de nouveaux voyages vers les pays des hommes.

Je me levai donc et achetai des marchandises que, par expérience, je savais être d'écoulement facile et de gain sûr et fructueux ; je les fis emballer et partis avec elles pour Bassra.

Là, j'allai me promener sur la rade et je vis un grand navire, tout neuf, qui me plut beaucoup et que j'achetai pour moi seul, séance tenante. Je pris à mon service un bon capitaine expérimenté et des matelots, et je fis charger sur mon navire mes marchandises par mes esclaves qui demeurèrent à bord pour me servir. J'acceptai aussi comme passagers quelques marchands à bonne mine, qui me payèrent honnêtement leur prix de passage. De la sorte, devenu cette fois maître d'un navire, je pouvais, grâce à l'expérience acquise aux choses de la mer, aider le capitaine de mes conseils.

Nous partîmes de Bassra le cœur léger et joyeux, en nous souhaitant mutuellement toutes sortes de bénédictions. Aussi notre navigation fut heureuse, favorisée tout le temps par un vent favorable et une mer clémente. Et, après avoir fait diverses escales, pour vendre et acheter, nous abordâmes un jour à une île complètement inhabitée et déserte, et où l'on ne voyait, pour toute habitation, qu'un seul dôme blanc. Mais moi, en examinant de plus près ce dôme blanc, je devinai que c'était l'œuf d'un rokh. Je n'en dis pourtant rien aux passagers, qui, une fois débarqués, ne trouvèrent rien de mieux à faire que de jeter de grosses pierres contre la surface de l'œuf. Aussi finirent-ils par le casser et, à leur grande stupéfaction, il en coula beaucoup d'eau ; et quelques instants après le petit rokh fit sortir l'un de ses pieds de l'œuf.

A cette vue, les marchands continuèrent à casser l'œuf ; puis ils tuèrent le petit rokh, en coupèrent de bonnes tranches, et revinrent à bord me raconter l'aventure.

(1) Voir dans *La revue blanche* du 15 septembre les Voyages I et II, et dans celle du 1er octobre les Voyages III et IV.

Alors moi je fus à la limite de l'effroi et je m'écriai : « Nous sommes perdus ! Le père et la mère du rokh vont venir bientôt nous attaquer et nous faire périr ! Il faut donc nous éloigner au plus vite de cette île ! » Et aussitôt nous déployâmes les voiles et, aidés par le vent, nous prîmes le large.

Pendant ce temps, les marchands s'occupaient à rôtir les quartiers de rokh ; mais ils n'avaient pas même commencé de s'en régaler, que nous vîmes sur l'œil du soleil deux gros nuages qui le masquèrent complètement. Quand ces nuages furent plus près de nous, nous vîmes qu'ils n'étaient autre chose que deux gigantesques rokhs, le père et la mère de celui qui avait été tué. Et nous les entendîmes qui battaient des ailes et lançaient des cris plus terribles que le tonnerre. Et nous les vîmes bientôt juste au-dessus de nos têtes, mais à une grande hauteur, tenant chacun dans ses griffes un énorme rocher plus grand que notre navire.

A cette vue, nous ne doutâmes plus de notre perte, par l'effet de la vengeance des rokhs. Et soudain l'un des rokhs laissa du haut des airs tomber la roche dans la direction du navire. Mais le capitaine était fort expérimenté ; d'un coup de barre, il manœuvra si rapidement que le navire vira de bord, et que le rocher alla tomber, en passant juste à côté de nous, dans la mer qui s'entr'ouvrit d'une façon si béante que nous en vîmes le fond, et que le navire monta et descendit et remonta effroyablement. Mais, au même moment, notre destin voulut que le second rokh lâchât lui aussi son rocher qui, avant que nous eussions pu l'éviter, vint tomber sur l'arrière en brisant le gouvernail en vingt morceaux et en emportant la moitié du navire dans l'eau. Du coup, les marchands et les matelots furent les uns écrasés et les autres submergés. Moi, je fus au nombre des submergés

Mais moi, je pus revenir un moment au-dessus de l'eau, tant j'avais lutté contre la mort poussé par l'instinct de conserver mon âme précieuse. Et, par bonheur, je pus m'accrocher à une planche de mon navire, qui avait disparu.

Je finis par pouvoir me mettre à califourchon sur cette planche et, en ramant des pieds, je pus, aidé par le vent et le courant, arriver à une île, juste à temps pour ne pas rendre mon dernier souffle, tant j'étais exténué de fatigue, de faim et de soif. Je me jetai d'abord sur le rivage où je restai anéanti une heure de temps, jusqu'à ce que mon âme et mon cœur pussent se reposer et se tranquilliser. Je me levai alors et m'avançai dans l'île pour reconnaître les lieux.

Je n'eus pas besoin de faire un long chemin pour remarquer que, cette fois, la destinée m'avait transporté dans un jardin si beau qu'il pouvait être comparé aux jardins du paradis. Partout, devant mes yeux charmés, des arbres aux fruits dorés, des ruisseaux coureurs, des oiseaux aux mille ramages et des fleurs ravissantes. Aussi je ne manquai point de manger de ces fruits, de boire à cette eau et de respirer ces fleurs ; et je trouvai le tout excellent au possible...

— A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et se tut discrètement.

MAIS LORSQUE FUT
LA TROIS CENT SEPTIÈME NUIT

Elle dit :

... et je trouvai le tout excellent au possible. Aussi je ne bougeai plus de l'endroit où je me trouvais, et continuai à m'y reposer de mes fatigues jusqu'au soir.

Mais lorsque vint la nuit et que je me vis seul dans cette île, au milieu de ces arbres, je ne pus m'empêcher, malgré la beauté et la paix qui m'entouraient, d'avoir une peur atroce ; aussi je ne pus guère dormir que d'un œil, et mon sommeil fut obsédé de cauchemars terribles, au milieu de ce silence et de cette solitude.

Avec le matin, je me levai, plus tranquille, et poussai un peu plus loin mon exploration. J'arrivai de la sorte près d'un réservoir où venait tomber l'eau d'une source, et sur le bord de ce réservoir était assis, immobile, un vénérable vieillard drapé d'un grand manteau fait avec les feuilles des arbres. Et moi je pensai en mon âme : « Ce vieillard doit être aussi quelque naufragé qui avant moi, aura trouvé refuge dans cette île ! »

Je m'approchai donc et lui souhaitai la paix. Il me rendit mon souhait, mais seulement par signes, sans prononcer une parole. Et je lui demandai : « O vénérable cheikh, comment se fait-il que tu sois en cet endroit ? » Il ne me répondit pas davantage, mais il hocha la tête d'un air triste et me fit avec la main des signes qui signifiaient : « Je te prie de me prendre sur tes épaules et de me faire traverser le ruisseau : je voudrais cueillir des fruits de l'autre côté ! »

Alors moi je pensai : « Sindbad, certes tu feras une bonne action en rendant ce service à ce vieillard ! » Je me baissai donc et le chargeai sur mes épaules, en ramenant ses jambes sur ma poitrine ; et il m'entoura ainsi le cou de ses cuisses et la tête de ses bras. Et je le transportai de l'autre côté du ruisseau, jusqu'à l'endroit qu'il m'avait désigné ; puis je me baissai de nouveau et lui dis : « Descends tout doucement, ô vénérable cheikh ! » Mais il ne bougea pas ! Au contraire il serra davantage ses cuisses autour de mon cou, et se cramponna de toutes ses forces à mes épaules.

A cette constatation, je fus à la limite de l'étonnement et regardai plus attentivement ses jambes. Elles me parurent noires et velues et rudes comme la peau d'un buffle, et me firent bien peur. Aussi, pris soudain d'un effroi sans limites, je voulus me désenlacer de son étreinte et le jeter à terre ; mais alors il me serra si fortement à la gorge qu'il m'étrangla à moitié, et que le monde noircit devant mon visage. Je fis encore un dernier effort, mais ce fut pour perdre connaissance, à bout de respiration, et tomber évanoui sur le sol.

Au bout d'un certain temps, je revins à moi, et, malgré mon

évanouissement, je trouvai le vieillard toujours cramponné à mes épaules; il avait seulement légèrement écarté ses jambes pour permettre à l'air de pénétrer dans ma gorge.

Lorsqu'il me vit respirer, il me donna deux coups de pied dans l'estomac, pour m'obliger à me relever. La douleur me fit obéir, et je me remis debout sur mes jambes, tandis qu'il se cramponnait plus que jamais à mon cou. De la main il me fit signe de marcher sous les arbres; et là il se mit à cueillir les fruits et à les manger. Et chaque fois que je m'arrêtais contre son gré ou que je marchais trop vite, il me donnait des coups de pied fort violents qui me forçaient à l'obéissance.

Il resta tout ce jour-là sur mes épaules, me faisant aller comme une bête de somme; et, la nuit venue, il m'obligea à m'étendre avec lui, pour qu'il pût dormir, toujours attaché à mon cou. Et, le matin, d'un coup de pied dans le ventre il me réveilla pour se faire porter comme la veille.

Il resta ainsi cramponné sur mes épaules le jour et la nuit, sans discontinuer. Il faisait sur moi tous ses besoins liquides ou solides, et me faisait marcher sans pitié, à coups de pied et à coups de poing.

Aussi je vis bien que jamais je n'avais souffert dans mon âme autant d'humiliations et dans mon corps autant de mauvais traitements, qu'au service forcé de ce vieillard plus solide qu'un homme jeune et plus impitoyable qu'un ânier. Et je ne savais plus quel moyen employer pour me débarrasser de lui; et je déplorais le bon mouvement qui me l'avait fait prendre en pitié, et porter sur mes épaules. Et vraiment, en ce moment, je me souhaitais la mort du plus profond de mon cœur.

J'étais depuis déjà un long temps dans cet état déplorable, quand un jour qu'il me faisait marcher sous des arbres où pendaient de grosses citrouilles, l'idée me vint de me servir de ces fruits desséchés pour m'en faire des récipients. Je ramassai donc une grosse calebasse sèche tombée depuis longtemps de l'arbre, je l'évidai entièrement et la nettoyai, et j'allai cueillir à une vigne de belles grappes de raisin que j'exprimai dedans jusqu'à la remplir. Je la bouchai ensuite soigneusement et la posai au soleil, où je la laissai plusieurs jours jusqu'à ce que le jus fût devenu du vin pur. Alors je pris la calebasse et en bus une quantité suffisante pour me relever les forces et m'aider à supporter les fatigues de ma charge, mais pas assez pourtant pour aller jusqu'à l'ivresse. Toutefois je me sentis ragaillardi et en grande gaîté, et tellement que, pour la première fois, je me mis à gambader de ci et de là, avec ma charge que je ne sentais plus, et à danser en chantant à travers les arbres. Je me mis même à applaudir en accompagnant ma danse et en riant aux éclats de toute ma gorge.

Lorsque le vieillard me vit dans cet état inaccoutumé et eut constaté que mes forces s'étaient multipliées tellement que je le portais sans fatigue, il m'ordonna par signes de lui passer la calebasse. Moi, je fus bien contrarié de cette demande; mais j'avais tellement peur de

lui que je n'osai pas refuser : je me hâtai donc de lui donner la calebasse, bien à contre-cœur. Il la prit de mes mains, la porta à ses lèvres, goûta d'abord pour essayer, et, comme il trouvait la liqueur agréable, il la but, vidant la calebasse jusqu'à la dernière goutte et la jetant ensuite loin de lui.

Bientôt l'effet du vin commença à se faire sentir sur son cerveau ; et comme il avait bu suffisamment pour s'enivrer, il ne tarda pas à danser d'abord à sa manière et à se trémousser sur mes épaules, pour ensuite s'affaisser avec tous ses muscles relâchés et se pencher de droite et de gauche, se tenant juste assez pour ne pas tomber.

Alors moi, sentant que je n'étais plus serré comme d'habitude, d'un mouvement rapide je dénouai ses jambes de mon col, et d'un coup d'épaules je l'envoyai sauter à quelques pieds et rouler sur le sol, où il resta sans mouvement. Alors je bondis sur lui, et, ramassant entre les arbres une pierre énorme, je lui en assénai sur la tête divers coups si bien ajustés que je lui écrasai le crâne et mêlai son sang à sa chair. Il mourut ! Puisse Allah n'avoir jamais compassion de son âme...

— A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et se tut discrètement.

MAIS LORSQUE FUT
LA TROIS CENT HUITIÈME NUIT

Elle dit :

... Puisse Allah n'avoir jamais compassion de son âme !

A la vue de son cadavre, je me sentis l'âme encore bien plus allégée que le corps, et je me mis à courir de joie et arrivai de la sorte sur le rivage, à l'endroit même où m'avait jeté la mer, lors du naufrage de mon navire. La destinée voulut que juste, à ce moment, des matelots se trouvassent là, débarqués d'un navire à l'ancre, pour chercher de l'eau et des fruits. Ils furent, en me voyant, à la limite de l'étonnement, et vinrent m'entourer et m'interroger, après les salams de part et d'autre. Et moi je leur racontai ce qui venait de m'arriver, comment j'avais fait naufrage et comment j'avais été réduit à l'état de perpétuelle bête de somme par le vieillard que j'avais fini par tuer.

Au récit de mon histoire, les matelots furent stupéfaits et s'écrièrent : « Quelle chose prodigieuse que tu aies pu échapper à ce cheikh, connu de tous les navigateurs sous le nom de Vieillard de la Mer ! Tu es le premier qu'il n'ait pas étranglé : car il a toujours étouffé entre ses cuisses tous ceux dont il était parvenu à se rendre maître. Béni soit Allah qui t'en a délivré ! »

Après quoi, ils m'emmenèrent à leur navire où leur capitaine me reçut cordialement et me donna des vêtements pour couvrir ma nudité ; et, après m'avoir fait raconter mon aventure, il me félicita de ma délivrance, et remit à la voile.

Après plusieurs jours et plusieurs nuits de navigation, nous en-

trâmes dans la rade d'une ville aux maisons bien bâties et donnant sur la mer. Cette ville s'appelait la Ville des Singes, à cause de la quantité prodigieuse de singes qui habitaient les arbres d'alentour.

Je descendis à terre avec l'un des marchands du navire pour visiter cette ville et essayer de faire quelque affaire. Le marchand, qui était devenu mon ami, me donna un sac en coton et me dit : « Prends ce sac, remplis-le de cailloux, et joins-toi aux habitants de la ville qui sortent des murs. Tu feras exactement comme tu les verras faire. Et de la sorte tu gagneras largement ta vie. »

Alors moi, je fis ce qu'il me conseillait, je remplis mon sac de cailloux et, comme je finissais ce travail, je vis sortir de la ville une troupe de gens également chargés chacun d'un sac semblable au mien. Mon ami le marchand me recommanda chaleureusement à eux, en leur disant : « C'est un homme pauvre et étranger. Emmenez-le pour lui apprendre à gagner ici sa vie ! En lui rendant ce service, vous serez largement récompensés par le Rétributeur ! » Ils répondirent par l'ouïe et l'obéissance et m'emmenèrent avec eux.

Après avoir marché quelque temps, nous arrivâmes dans une large vallée couverte d'arbres si hauts que nul ne pouvait y grimper ; et ces arbres étaient peuplés des singes en question et leurs branches étaient lourdes de gros fruits à l'écorce dure, nommés cocos d'Inde.

Nous arrêtâmes au pied de ces arbres, et mes compagnons déposèrent leurs sacs à terre et se mirent à lapider les singes en leur lançant des cailloux. Et moi, je fis comme eux. Alors les singes, furieux, ripostèrent en nous lançant du haut des arbres une quantité énorme de cocos. Et nous, en nous garant de temps à autre, nous ramassions ces fruits et en remplissions nos sacs.

Une fois nos sacs remplis, nous les rechargeâmes sur nos épaules et reprîmes le chemin de la ville, où le marchand me prit le sac et m'en donna la valeur en argent. Et moi je continuai de la sorte à accompagner tous les jours les ramasseurs de cocos, et à vendre en ville les fruits, et cela jusqu'à ce que, peu à peu, à force d'amasser ce que je gagnais, j'eusse acquis une fortune qui elle-même grossit à la suite de divers échanges et achats, et me permit de m'embarquer sur un navire qui partait pour la Mer des Perles.

Comme j'avais pris soin d'emporter avec moi une quantité prodigieuse de cocos, je ne manquai pas, en arrivant dans diverses îles, de les échanger contre du poivre et de la cannelle ; et je vendis le poivre et la cannelle ailleurs, et avec l'argent que je gagnai, je me rendis dans la Mer des Perles où je pris des plongeurs à mes gages.

Ma chance, dans la pêche des perles, fut admirable. Elle me permit de réaliser en peu de temps une fortune immense. Aussi je ne voulus pas différer davantage mon retour et, après avoir acheté, pour mon usage personnel, du bois d'aloès de la meilleure qualité aux indigènes de ce pays idolâtre, je m'embarquai sur un navire qui faisait voile pour Bassra, où j'arrivai heureusement après une excellente

navigation. De là, je partis sans retard pour Baghdad, et courus à ma rue et à ma maison, où je fus reçu avec des transports de joie par mes parents et mes amis.

Comme je revenais plus riche que je ne l'avais jamais été, je ne manquai pas de répandre l'aisance autour de moi en faisant de grandes largesses à ceux qui étaient dans le besoin. Et moi-même je vécus dans un repos parfait, au sein de la joie et des plaisirs.

Mais, vous autres, ô mes amis, dînez ce soir chez moi, et demain ne manquez pas de revenir écouter le récit de mon sixième voyage ; car celui-là est vraiment étonnant, et vous fera oublier les aventures que vous venez d'entendre, quelque extraordinaires qu'elles aient été ! »

Puis Sindbad le Marin, ayant terminé cette histoire, fit donner, selon son habitude, cent pièces d'or au portefaix émerveillé qui se retira, après le dîner, avec les autres convives. Et le lendemain, devant la même assistance, après un festin aussi somptueux que la veille, Sindbad le Marin parla en ces termes...

L'HISTOIRE SIXIÈME D'ENTRE LES HISTOIRES DE SINDBAD LE MARIN, ET C'EST LE SIXIÈME VOYAGE

« Sachez, ô vous tous, mes amis, mes compagnons et mes chers hôtes, qu'à mon retour du cinquième voyage, j'étais un jour assis devant ma porte à prendre le frais, et je me sentais vraiment à la limite de l'épanouissement, quand je vis passer dans ma rue des marchands qui avaient l'air de revenir de voyage. A cette vue, je me rappelai avec bonheur les jours de mon arrivée, moi aussi, de voyage, ma joie de retrouver mes parents, mes amis et mes anciens compagnons, et ma joie encore plus grande de revoir mon pays natal ; et ce souvenir invita mon âme au voyage et au commerce. Aussi je résolus de voyager : j'achetai de riches marchandises de prix, propres à supporter la mer, je fis charger mes ballots, et je partis de la ville de Baghdad pour la ville de Bassra. Là je trouvai un grand navire rempli de marchands et de notables qui avaient avec eux des marchandises somptueuses. Je fis embarquer mes ballots avec les leurs à bord de ce navire, et nous quittâmes en paix la ville de Bassra...

— A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et se tut discrètement.

MAIS LORSQUE FUT
LA TROIS CENT NEUVIÈME NUIT

Elle dit :

... et nous quittâmes en paix la ville de Bassra.

Nous ne cessâmes de naviguer de place en place et de ville en ville, en vendant, en achetant et en nous réjouissant la vue au spectacle des

pays des hommes, favorisés tout le temps par une heureuse navigation que nous mettions à profit pour jouir de la vie. Mais voici qu'un jour d'entre les jours, pendant que nous étions en pleine sécurité, nous entendîmes des cris de désespoir. C'était le capitaine lui-même qui les poussait. En même temps nous le vîmes jeter à terre son turban, se frapper la figure, s'arracher la barbe et se laisser choir au beau milieu du navire, en proie à un chagrin inimaginable.

Alors tous les passagers et les marchands l'entourèrent et lui demandèrent : « O capitaine, quelle nouvelle y a-t-il donc? » Le capitaine leur répondit : « Sachez, bonnes gens ici assemblés, que nous nous sommes égarés avec notre navire, et nous sommes sortis de la mer où nous étions pour entrer dans une mer dont nous ne connaissons guère la route. Si donc Allah ne nous destine pas quelque chose pour nous sauver de cette mer, nous sommes anéantis, tous tant que nous sommes. Il faut donc supplier Allah Très-Haut de nous tirer de cette affaire-là ! »

Le capitaine, après cela, se ramassa et monta sur le mât et voulut ranger les voiles; mais le vent soudain souffla avec violence et renversa le navire sur l'arrière si brusquement que le gouvernail se cassa, tandis que nous étions tout près d'une haute montagne. Alors le capitaine descendit du mât et s'écria : « Il n'y a de recours et de force qu'en Allah le Très-Haut le Tout-Puissant ! Nul ne peut arrêter le destin ! Par Allah ! nous sommes tombés dans une perdition effroyable, sans aucune chance de salut ou de délivrance ! »

A ces paroles, les passagers se mirent tous à pleurer sur eux-mêmes, et à se faire mutuellement leurs adieux avant de voir s'achever leur existence et tomber leur espoir. Et soudain le navire se pencha sur la montagne en question et se brisa et se dispersa en planches de tous côtés. Et tous ceux qui étaient dedans furent submergés. Et les marchands tombèrent à la mer. Les uns furent noyés et les autres se cramponnèrent à la montagne en question et purent se sauver. Moi je fus du nombre de ceux qui purent s'accrocher à la montagne.

Cette montagne était située dans une île très grande dont les côtes étaient couvertes de débris de navires naufragés, et de toutes sortes d'épaves. A l'endroit où nous prîmes pied, nous vîmes autour de nous une quantité prodigieuse de ballots rejetés par la mer, des marchandises et de riches objets de toutes sortes. Et moi je me mis à marcher au milieu de ces choses éparses et, au bout de quelques pas, j'arrivai à une petite rivière d'eau douce qui, contrairement à toutes les autres rivières, qui viennent se jeter à la mer, sortait de la montagne et s'éloignait de la mer pour s'enfoncer plus loin dans une grotte située au bas de cette même montagne, et y disparaître.

Mais ce n'est point tout. Je remarquai que les bords de cette rivière étaient semés de pierres de rubis, de gemmes de toutes les couleurs, de pierreries de toutes les formes et de métaux précieux. Et toutes ces pierres précieuses étaient aussi nombreuses que les cailloux dans le lit d'un fleuve. Aussi tout le terrain environnant brillait-il et étince-

lait-il de ces reflets et de ces feux, tellement que les yeux n'en pouvaient supporter l'éclat.

Je remarquai également que cette île contenait la meilleure qualité du bois d'aloès chinois et d'aloès comari.

Il y avait aussi, dans cette île, une source d'ambre brut liquide, de la couleur du bitume, qui coulait comme de la cire fondue sur le rivage sous l'action du soleil : et les gros poissons sortaient de la mer et venaient l'avaler ; ils le chauffaient dans leur ventre, et le vomissaient au bout d'un certain temps à la surface de l'eau ; alors il devenait dur et changeait de nature et de couleur ; et les vagues le rapportaient sur le rivage qui en était embaumé. Quant à l'ambre que les poissons n'avalaient pas, il fondait sous l'action des rayons du soleil et répandait par toute l'île une odeur semblable au parfum du musc.

Je dois également vous dire que toutes ces richesses ne pouvaient servir à personne, puisque nul n'avait pu aborder à cette île et en sortir vivant ou mort. En effet, tout navire qui s'en approchait était brisé contre la montagne ; et nul ne pouvait faire l'ascension de cette montagne, tant elle était impraticable.

Aussi les passagers qui avaient pu se sauver du naufrage de notre navire, et moi-même, nous fûmes bien perplexes, et nous demeurâmes sur le rivage hébétés de tout ce que nous avions sous les yeux en richesses, et du sort misérable qui nous attendait au milieu de ces somptuosités.

Nous demeurâmes donc pendant un certain temps sur le rivage, sans savoir quel parti prendre ; puis, comme nous avions trouvé quelques provisions, nous les partageâmes entre nous en toute équité. Or, mes compagnons, qui n'étaient point habitués aux aventures, mangèrent leur part en une seule fois ou en deux fois ; aussi ils ne tardèrent pas, au bout d'un certain temps, variable suivant l'endurance de chacun, à succomber l'un après l'autre, faute de nourriture. Mais moi je sus ménager avec prudence mes provisions, et je n'en mangeai qu'une fois par jour ; d'ailleurs j'avais trouvé, à moi seul, d'autres provisions dont je me gardai bien de parler à mes compagnons.

Ceux d'entre nous qui moururent les premiers furent enterrés par les autres, après qu'on les eut lavés et mis dans un linceul confectionné avec les étoffes ramassées sur le rivage. Aux privations vint d'ailleurs s'ajouter une épidémie de mal de ventre, occasionnée par le climat humide de la mer. Aussi mes compagnons ne tardèrent pas à mourir jusqu'au dernier ; et c'est moi-même qui creusai de ma main la fosse du dernier de mes compagnons.

A ce moment, il ne me restait plus que très peu de provisions, malgré mon économie et ma prudence ; et, comme je voyais approcher le moment de ma mort, je me mis à pleurer sur moi-même en pensant : « Pourquoi n'ai-je pas succombé avant mes compagnons qui m'eussent rendu les derniers devoirs en me lavant et en m'ensevelissant !

Il n'y a de recours et de force qu'en Allah le Tout-Puissant ! » Et là-dessus je me mis à me mordre les mains de désespoir...

— A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et se tut discrètement.

MAIS LORSQUE FUT
LA TROIS CENT DIXIÈME NUIT

Elle dit :

... je me mis à me mordre les mains de désespoir.

Je me décidai alors à me lever, et me mis à creuser une fosse profonde, en me disant : « Lorsque je sentirai arriver mon dernier moment, je me traînerai jusque-là et me mettrai dans cette fosse où je mourrai. Le vent se chargera d'accumuler peu à peu le sable sur ma tête et de combler la fosse ! » Et moi, tout en faisant ce travail, je me reprochais mon manque d'intelligence et mon départ de mon pays, malgré tout ce que j'avais enduré dans mes précédents voyages et ce que j'avais éprouvé premièrement, secondement, troisièmement, quatrièmement et cinquièmement, et chaque épreuve pire que la précédente. Et je me disais : « Que de fois tu t'es repenti pour recommencer ! Qu'avais-tu besoin de voyager encore ? N'avais-tu pas à Baghdad des richesses suffisantes et de quoi dépenser sans compter et sans crainte de jamais épuiser ton fonds qui suffirait à deux existences comme la tienne ? »

A ces pensées succéda bientôt une autre réflexion suscitée par la vue de la rivière. Je me dis en effet : « Par Allah ! cette rivière doit certainement avoir un commencement et une fin. J'en vois bien d'ici le commencement, mais la fin en est invisible ! Pourtant cette rivière qui s'enfonce ainsi sous la montagne doit, à n'en pas douter, sortir de l'autre côté par quelque endroit. Aussi je pense que la seule idée vraiment pratique pour m'échapper d'ici, c'est de me construire une embarcation quelconque, de me mettre dedans, et de me laisser aller au courant de l'eau qui me fera entrer dans la grotte. Si c'est ma destinée, je trouverai bien par là le moyen de me sauver ; sinon je mourrai là-dedans, et ce sera moins affreux que de mourir de faim sur cette plage ! »

Je me levai donc, un peu ragaillardi par cette idée, et me mis aussitôt à exécuter mon projet. Je rassemblai de grands fagots de bois d'aloès comari et chinois, et les liai entre eux solidement avec des cordes ; je posai dessus de grandes planches de bois ramassées sur le rivage et provenant des navires naufragés, et réunis le tout ainsi sous forme d'un radeau aussi large que la rivière, ou plutôt un petit peu moins large, mais pas de beaucoup. Quand ce travail fut achevé, je chargeai le radeau de quelques gros sacs remplis de rubis, de perles et de toutes sortes de pierreries, en choisissant les plus grosses, celles qui étaient comme des cailloux ; et je pris aussi quelques ballots d'ambre gris, que je choisis tout à fait bon et débarrassé de ses impu-

retés ; et je ne manquai pas d'emporter aussi ce qui me restait de provisions. Je mis alors le tout bien en équilibre sur le radeau que j'avais pris soin de munir de deux planches en guise de rames, et je finis par m'embarquer dessus en me confiant à la volonté d'Allah et en me rappelant ces vers du poète :

Ami, déserte les lieux où règne l'oppression, et laisse la demeure résonner de cris de deuil sur ceux qui l'ont bâtie.

Tu trouveras d'autre terre que ta terre, mais ton âme est une et tu ne la retrouveras pas.

Et ne t'afflige point devant les accidents des nuits, car les malheurs, même les plus grands, voient arriver leur terme.

Et sache bien que celui dont le trépas a été d'avance fixé sur une terre, ne pourra mourir sur une autre terre que celle-là!

Et dans ton malheur n'envoie point de message à quelque conseiller : nul ne te sera meilleur conseiller que ton âme!

Le radeau fut donc entraîné par le courant sous la voûte de la grotte, où il commença à se frotter fort rudement contre les parois, et ma tête aussi reçut divers chocs contre la voûte, alors que moi, épouvanté de l'obscurité complète où je me trouvais soudain, je voulais déjà revenir sur la plage. Mais je ne pouvais plus reculer ; le courant très fort m'entraînait de plus en plus à l'intérieur ; et le lit de la rivière tantôt s'élargissait et tantôt se rétrécissait, tandis que les ténèbres de plus en plus autour de moi s'épaississaient, et me fatiguaient par-dessus toutes choses. Alors moi, lâchant les rames qui ne m'avaient d'ailleurs pas servi à grand'chose, je me jetai à plat ventre sur le radeau pour ne pas me briser le crâne contre la voûte, et, je ne sais comment, je fus insensibilisé dans un profond sommeil.

Mon sommeil dura certainement une année ou plus, si j'en dois juger par le chagrin qui l'avait sans doute occasionné. En tout cas, en me réveillant, je me trouvai en pleine lumière. J'ouvris mieux les yeux et me vis étendu sur l'herbe, dans une vaste campagne ; et mon radeau était attaché au bord d'une rivière ; et tout autour de moi il y avait des Indiens et des Abyssins.

Lorsque ces hommes me virent me réveiller, ils se mirent à me parler ; mais je ne compris rien à leur langage et ne pus leur répondre. Je commençais même à croire que tout cela n'était qu'un rêve, quand je vis s'avancer vers moi un homme qui me dit en langue arabe : « La paix sur toi, ô notre frère ! Qui es-tu, d'où viens-tu, et quel motif t'a fait venir en ce pays ? Quant à nous, nous sommes des laboureurs qui venons arroser ici nos plantations et nos champs. Nous avons aperçu le radeau sur lequel tu étais endormi, et nous l'avons arrêté et attaché sur la rive ; puis nous avons attendu que tu te fusses réveillé seul tout doucement, pour ne pas t'effrayer. Raconte-nous donc par quelle aventure tu te trouves en ce lieu ! » Moi je répondis : « Par

Allah sur toi, ô mon maître, donne-moi d'abord à manger, car je suis affamé ; et ensuite interroge-moi tant qu'il te plaira ! »

A ces paroles, l'homme se hâta de courir et de m'apporter de la nourriture ; et moi je mangeai jusqu'à ce que je me fusse rassasié et apaisé et ragaillardi. Je sentis alors mon âme revenir, et je remerciai Allah en l'occurrence, et je me félicitai fort d'avoir échappé à cette rivière souterraine. Après quoi, je racontai à ceux qui m'entouraient tout ce qui m'était arrivé, depuis le commencement jusqu'à la fin.

Lorsqu'ils eurent entendu mon récit, ils furent merveilleusement étonnés et se mirent à se parler entre eux, et celui qui parlait arabe m'expliquait ce qu'ils se disaient, comme il leur avait d'ailleurs fait comprendre mes paroles. Ils voulaient, tant ils étaient dans l'admiration, me conduire auprès de leur roi pour qu'il entendît mes aventures Moi je consentis immédiatement ; et ils m'emmenèrent. Et ils ne manquèrent pas de transporter également le radeau tel quel avec ses ballots d'ambre et ses gros sacs remplis de pierreries.

Le roi, auquel ils racontèrent qui j'étais, me reçut avec beaucoup de cordialité ; et, après les salams réciproques, il me demanda de lui faire moi-même le récit de mes aventures. Aussitôt j'obéis et lui narrai tout ce qui m'était arrivé, sans omettre un détail. Mais il n'y a point utilité à le répéter.

A mon récit, le roi de cette île, qui était l'île de Serendib, fut à la limite de l'étonnement, et me félicita beaucoup d'avoir eu la vie sauve malgré tous les dangers courus. Alors moi je voulus lui montrer que les voyages m'avaient tout de même servi à quelque chose, et je me hâtai d'ouvrir en sa présence mes sacs et mes ballots.

Alors le roi, qui était grand connaisseur en pierreries, admira fort ma collection ; et moi, par égard pour lui, je choisis un échantillon fort beau de chaque espèce de pierres, et aussi plusieurs grosses perles et des morceaux entiers d'or et d'argent, et les lui offris en cadeau. Il voulut bien les accepter, et, en retour, me combla de prévenances et d'honneurs, et me pria de loger dans son propre palais. C'est ce que je fis. Aussi je devins dès ce jour l'ami du roi et des principaux personnages de l'île. Et tous m'interrogeaient sur mon pays, et je leur répondais ; et à mon tour je les interrogeais sur leur pays, et ils me répondaient. J'appris de la sorte que l'île de Serendib avait quatre-vingts parasanges de longueur et quatre-vingts de largeur ; qu'elle avait une montagne, qui était la plus haute de toute la terre, sur le sommet de laquelle notre père Adam avait habité durant un certain temps ; qu'elle contenait beaucoup de perles et pierres précieuses, moins belles, il est vrai, que celles de mes ballots, et beaucoup de cocotiers...

— A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et se tut discrètement.

MAIS LORSQUE FUT
LA TROIS CENT ONZIÈME NUIT

Elle dit :

... et beaucoup de cocotiers.

Un jour, le roi de Serendib m'interrogea lui-même sur les affaires publiques à Baghdad et sur la façon de gouverner du khalifat Haroun Al-Rachid. Et moi je lui racontai combien le khalifat était équitable et plein de magnanimité, et je m'étendis longuement sur ses mérites et ses belles qualités. Et le roi de Serendib fut émerveillé et me dit : « Par Allah ! je vois que le khalifat connaît véritablement la sagesse et l'art de gouverner son empire. Et toi tu viens de me le faire prendre en grande affection. Aussi je désirerais fort lui préparer quelque cadeau digne de lui et le lui envoyer avec toi ! » Moi je répondis aussitôt : « J'écoute et j'obéis, ô notre maître. Certes ! je remettrai fidèlement ton cadeau au khalifat qui en sera à la limite de l'enchantement. Et en même temps je lui dirai quel excellent ami tu es pour lui, et qu'il peut compter sur ton alliance ! »

A ces paroles, le roi de Serendib donna quelques ordres à ses chambellans qui se hâtèrent d'obéir. Et voici en quoi consistait le cadeau qu'ils me remirent pour le khalifat Haroun Al-Rachid. Il y avait là, premièrement, un grand vase taillé dans un seul rubis, de couleur admirable, et haut d'un demi-pied et épais d'un doigt. Ce vase, qui avait la forme d'une coupe, était entièrement rempli de perles rondes et blanches, de la grosseur d'une noisette, chacune. Deuxièmement, il y avait un tapis formé d'une énorme peau de serpent, avec des écailles grandes comme un dinar d'or, qui avait la vertu de guérir de toutes les maladies ceux qui couchaient dessus. Troisièmement, il y avait deux cents grains du camphre le plus exquis, chaque grain de la grosseur d'une pistache. Quatrièmement, il y avait deux dents d'éléphant, longues chacune de douze coudées, et larges, par la base, de deux coudées. En plus, il y avait, couverte de ses pierreries, une belle jeune fille de Serendib.

En même temps, le roi me remit une lettre pour l'émir des Croyants, en me disant : « Tu m'excuseras auprès du khalifat du peu que je lui envoie en cadeau. Et tu lui diras que je l'aime beaucoup ! » Et moi je répondis : « J'écoute et j'obéis ! » et je lui baisai la main. Alors il me dit : « Toutefois, Sindbad, si tu préfères rester dans mon royaume, tu seras sur notre tête et dans nos yeux ; et, dans ce cas, j'enverrai quelqu'un à ta place auprès du khalifat, à Baghdad ! » Alors moi je m'écriai : « Par Allah ! ô roi du siècle, ta générosité est une grande générosité, et tu m'as comblé de tes bienfaits ; mais il y a justement un navire en partance pour Bassra, et je désirerais fort m'y embarquer pour aller voir mes parents, mes enfants et mon pays ! »

A ces paroles, le roi ne voulut pas me presser davantage de rester, et fit immédiatement mander le capitaine du navire en question, ainsi que les marchands qui partaient avec moi, et leur fit mille

recommandations à mon sujet, leur ordonnant de me traiter avec toutes sortes d'égards. Il paya lui-même le prix de mon passage, et me fit cadeau de beaucoup de choses précieuses que je conserve encore, car je n'ai pu me résoudre à les vendre, en souvenir de cet excellent roi de Serendib.

Après les adieux au roi et à tous les amis que je m'étais faits durant mon séjour dans cette île charmante, je m'embarquai sur le navire, qui mit aussitôt à la voile. Nous partîmes avec un bon vent, en nous confiant à la miséricorde d'Allah, et nous naviguâmes d'île en île et de mer en mer, jusqu'à ce que nous fussions arrivés, par la grâce d'Allah, en toute sécurité à Bassra, d'où je me rendis en hâte à Baghdad, avec mes richesses et le présent destiné au khalifat.

Aussi, avant toute chose, je me rendis au palais de l'émir des Croyants, et je fus introduit dans la salle de réception. Alors j'embrassai la terre entre les mains du khalifat, je lui remis la lettre et les présents et lui racontai mon aventure dans tous ses détails.

Lorsque le khalifat eut fini de lire la lettre du roi de Serendib et qu'il eut examiné les présents, il me demanda si ce roi était aussi riche et aussi puissant que l'indiquaient sa lettre et ses présents. Moi, je répondis : « O émir des Croyants, je puis témoigner que le roi de Serendib n'exagère pas. De plus, à sa puissance et à sa richesse il joint un grand sentiment de justice, et gouverne son peuple avec sagesse. Il est le seul kâdi de son royaume, où d'ailleurs les gens sont si paisibles qu'ils n'ont jamais entre eux de contestations ! En vérité, ce roi est digne de ton amitié, ô émir des Croyants ! »

Le khalifat fut satisfait de mes paroles et me dit : « La lettre que je viens de lire et ton discours me prouvent que le roi de Serendib est un homme excellent qui n'ignore point les préceptes de la sagesse et du savoir-vivre. Heureux le peuple qu'il gouverne ! » Puis le khalifat me fit présent d'une robe d'honneur et de riches cadeaux, et me combla d'égards et de prérogatives, et voulut que mon histoire fût écrite par les scribes les plus habiles pour être conservée dans les archives du règne.

Alors, moi, je me retirai, et courus à ma rue et à ma maison, où je vécus au sein des richesses et des honneurs, au milieu de mes parents et de mes amis, oubliant mes tribulations passées et ne songeant qu'à tirer de l'existence tous les biens qu'elle pouvait me procurer.

Et telle est mon histoire durant ce sixième voyage. Mais demain, ô mes hôtes, si Allah veut, je vous raconterai l'histoire de mon septième voyage, qui est plus merveilleux et plus étonnant et plus plein de prodiges que les six autres réunis. »

Et Sindbad le Marin fit tendre la nappe du festin et servir à dîner à ses hôtes, y compris Sindbad le Portefaix, à qui il fit donner, avant son départ, cent pièces d'or comme les autres jours. Et le portefaix se retira chez lui, s'émerveillant de tout ce qu'il venait d'entendre. Puis,

le lendemain, il fit sa prière du matin et revint au palais de Sindbad le Marin.

Lorsque tous les invités furent au complet et qu'ils eurent mangé et bu et causé entre eux et ri et entendu les chants et les jeux des instruments, ils se rangèrent en cercle, graves et muets. Et Sindbad le Marin ainsi parla :

L'HISTOIRE SEPTIÈME DES HISTOIRES DE SINDBAD LE MARIN ET C'EST LE SEPTIÈME ET DERNIER VOYAGE

« Sachez, ô mes amis, qu'à mon retour du sixième voyage, je laissai résolument de côté toute idée d'en faire d'autres désormais ; car non seulement mon âge ne me permettait plus les expéditions lointaines, mais vraiment je n'avais plus guère le désir de tenter de nouvelles aventures après tous les dangers courus et les maux éprouvés. D'ailleurs, j'étais devenu l'homme le plus riche de Baghdad, et le khalifat me faisait souvent appeler auprès de lui pour entendre de ma bouche le récit des choses extraordinaires que j'avais vues durant mes voyages.

Un jour que le khalifat m'avait fait venir, selon son habitude, je me disposais à lui raconter une ou deux ou trois de mes aventures, quand il me dit : « Sindbad, il faut aller auprès du roi de Serendib lui porter ma réponse et les cadeaux que je lui destine. Nul ne connaît comme toi la route qui conduit à ce royaume dont le roi sera certainement fort content de te revoir! Prépare-toi donc à partir aujourd'hui même ; car il ne serait pas bienséant pour nous d'être redevables au roi de cette île, ni digne de nous de différer davantage notre réponse et notre envoi ! »

A ces paroles du khalifat, le monde noircit devant mon visage, et je fus à la limite de la perplexité et de la surprise. Pourtant je parvins à maîtriser mes sentiments, pour ne point déplaire au khalifat ; et, bien que j'eusse fait vœu de ne jamais plus sortir de Baghdag, j'embrassai la terre entre les mains du khalifat et répondis par l'ouïe et l'obéissance. Alors il me fit donner dix mille dinars d'or pour mes frais de voyage, et me remit une lettre écrite de sa main et les cadeaux destinés au roi de Serendib.

Et voici en quoi consistaient ces cadeaux. Il y avait d'abord un magnifique lit complet de velours cramoisi, qui pouvait bien valoir une somme énorme de dinars d'or ; il y avait un autre lit d'une autre couleur, et encore un d'une autre couleur. Il y avait cent robes en étoffe fine et brodée de Koufa et d'Alexandrie, et cinquante de Baghdad. Il y avait un vase, en cornaline blanche, qui datait des temps anciens, et sur le fond duquel était figuré un guerrier armé de son arc tendu contre un lion. Il y avait encore bien d'autres choses qu'il serait interminable d'énumérer, et, de plus, une paire de chevaux de la plus belle race d'Arabie...

— A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et se tut discrètement.

MAIS LORSQUE FUT
LA TROIS CENT DOUZIÈME NUIT

Elle dit :

... une paire de chevaux de la plus belle race d'Arabie.

Alors moi, je fus bien obligé de partir, contre mon gré cette fois, et je m'embarquai à Bassra sur un navire en partance.

Le destin nous favorisa tellement qu'au bout de deux mois, jour pour jour, nous arrivâmes à Serendib en toute sécurité. Et je me hâtai de porter au roi les présents et la lettre de l'émir des Croyants.

Le roi, en me revoyant, se dilata et s'épanouit ; et il fut très satisfait de la courtoisie du khalifat. Il voulut alors me retenir auprès de lui pour un long séjour ; mais je ne voulus rester que juste le temps de me reposer. Après quoi, je pris congé de lui, et, comblé d'égards et de cadeaux, je me hâtai de me rembarquer pour prendre la route de Bassra, comme j'étais venu.

Le vent nous fut d'abord favorable, et le premier endroit où nous abordâmes fut une île nommée l'île de Sîn. Et vraiment jusque-là nous avions été dans un état parfait de contentement ; et pendant toute la traversée, nous parlions entre nous et nous causions et nous devisions de choses et d'autres, fort agréablement.

Mais un jour, comme nous avions quitté depuis une semaine l'île en question où les marchands avaient fait divers échanges et achats, et comme nous étions étendus bien tranquilles, selon notre habitude, soudain sur nos têtes un orage terrible éclata et une pluie torrentielle nous inonda. Alors nous nous hâtâmes de tendre de la toile de chanvre sur nos ballots et nos marchandises pour éviter que l'eau les détériorât, et nous nous mîmes à supplier Allah d'éloigner tout danger de notre route.

Pendant que nous étions en cet état, le capitaine du navire se leva, se serra la taille avec sa ceinture, retroussa ses manches et releva sa robe, puis grimpa au haut du mât, d'où il se mit à regarder longtemps à droite et à gauche. Puis il descendit, bien jaune de teint, nous regarda avec un air de complet désespoir, se mit à se donner en silence de grands coups sur la figure et à s'arracher la barbe. Alors, nous, fort effrayés, nous courûmes vers lui et nous lui demandâmes : « Qu'y a-t-il ? » Il nous répondit : « Demandez à Allah de nous tirer de l'abîme où nous sommes tombés ! Ou plutôt pleurez sur vous-mêmes et faites-vous les uns aux autres vos adieux ! Sachez, en effet, que le courant nous a fait dévier de notre route et nous a jetés aux confins des mers du monde ! »

Puis, ayant parlé de la sorte, le capitaine ouvrit sa caisse et en tira un sac en coton qu'il dénoua et d'où il retira de la poussière qui ressemblait à de la cendre. Il mouilla cette terre avec un peu d'eau, patienta quelques instants, et se mit ensuite à renifler le mélange.

Après quoi, il prit dans la caisse un petit livre, y lut quelques pages en marmottant, et finit par nous dire : « Sachez, ô passagers, que ce livre prodigieux vient de me confirmer dans mes suppositions. La terre que vous voyez se dessiner devant vous, dans le loin, est la terre connue sous le nom de Climat des Rois. C'est là que se trouve le tombeau de notre seigneur Soleïman ben-Daoud. (Sur eux deux la prière et la paix!) Là on voit des monstres et des serpents à la mine effroyable. De plus, cette mer où nous sommes est habitée par des monstres marins qui peuvent avaler en une seule bouchée, les navires les plus grands avec leur cargaison et leurs passagers! Vous voilà donc avertis! Et adieu! »

Lorsque nous entendîmes ces paroles du capitaine, nous fûmes stupéfaits à l'extrême : et nous nous demandions ce qui allait se passer d'épouvantable, quand nous nous sentîmes soulevés avec le navire, puis brusquement descendus, tandis qu'un cri, aussi terrible que le tonnerre, s'élevait de la mer. Nous fûmes si épouvantés que nous fîmes notre dernière prière et nous nous immobilisâmes, comme morts. Et voici que devant nous, sur l'eau bouillonnante, nous aperçûmes s'avancer vers le navire un monstre aussi grand et aussi haut qu'une montagne, puis un second monstre encore plus grand et un troisième qui les suivait, aussi grand que les deux réunis. Ce dernier bondit soudain sur la mer qui s'écartait en gouffre, ouvrit une gueule plus énorme qu'un abîme, et avala notre navire aux trois quarts, avec tout ce qu'il contenait. Moi, j'eus juste le temps de reculer vers le haut du navire et de sauter dans la mer, pendant que le monstre achevait d'engloutir dans son ventre le quatrième quart et disparaissait dans les profondeurs, avec ses deux autres compagnons.

Quant à moi, je réussis à me cramponner à une des planches qui avait éclaté du navire sous les dents du monstre marin, et je pus, après mille difficultés, aborder à une île qui heureusement était couverte d'arbres fruitiers et arrosée par une rivière à l'eau excellente. Mais je remarquai que cette rivière était d'une grande rapidité de courant, et tellement qu'elle se faisait entendre par un bruit qui s'étendait au loin. Alors, moi, je conçus l'idée, en me rappelant la façon dont j'avais échappé à la mort dans l'île aux pierreries, de me construire un radeau, comme le précédent, et de me laisser emporter par le courant. Je voulais, en effet, malgré la clémence de cette île nouvelle, essayer de regagner mon pays. Et je me disais : « Si je parviens à me sauver, tout sera pour le mieux, et je ferai le vœu de ne jamais faire venir sur ma langue le mot voyage, et de ne jamais plus penser à la chose durant le reste de ma vie. Si, au contraire, je péris dans ma tentative, tout sera également pour le mieux ; car j'en aurai de la sorte fini avec les tribulations et les dangers, définitivement! »

Je me levai donc sur l'heure et, après avoir mangé quelques fruits, je ramassai une grande quantité de grosses branches, dont j'ignorais alors l'espèce, mais que plus tard je sus être du bois de sandal, de la

qualité la plus estimée par les marchands à cause de sa rareté. Cela fait, je me mis à la recherche de cordes et de ficelles, et je n'en trouvai point d'abord; mais je remarquai, sur les arbres, des plantes grimpantes et flexibles, fort solides, qui pouvaient faire mon affaire. J'en coupai autant qu'il m'en fallait, et m'en servis pour lier entre elles les grosses branches de sandal. Je confectionnai de la sorte un radeau énorme, sur lequel je plaçai beaucoup de fruits, et je m'y embarquai moi-même, en formulant : « Si je suis sauvé, c'est d'Allah ! »

A peine étais-je sur le radeau et avais-je eu le temps de le détacher de la rive, qu'il fut entraîné avec une rapidité effroyable par le courant, et que j'eus le vertige et tombai évanoui sur le tas de fruits que j'y avais placés, exactement comme un poulet ivre.

Quand je repris connaissance, je regardai autour de moi, et je fus plus que jamais immobilisé d'épouvante et assourdi par un bruit de tonnerre. La rivière n'était plus qu'un torrent d'écume bouillonnante qui, plus rapide que le vent et avec des fracas contre les rochers, se précipitait vers un précipice béant que je sentais plus que je ne voyais. J'allais indubitablement me fracasser en y tombant qui sait de quelle hauteur !

A cette idée terrifiante, je me cramponnai de toutes mes forces aux branches du radeau, et je fermai les yeux d'instinct pour ne pas me voir en état d'écrasement et réduit en bouillie, et j'invoquai le nom d'Allah, avant de mourir. Et tout d'un coup, au lieu de rouler dans l'abîme, je sentis le radeau s'arrêter brusquement sur l'eau, et j'ouvris les yeux une minute pour juger du point où j'en étais de ma mort, et ce fut pour me voir non point fracassé contre les rochers, mais saisi, avec mon radeau, dans un immense filet que des gens avaient lancé sur moi du rivage. Je fus pris de la sorte et traîné vers la terre, et là je fus retiré, mort à moitié et vivant à moitié, d'entre les mailles du filet, tandis qu'on ramenait mon radeau sur la rive.

Comme j'étais là étendu, inerte et grelottant, vers moi s'avança un vénérable cheikh à barbe blanche qui commença par me souhaiter la bienvenue et par me couvrir de vêtements chauds qui me firent le plus grand bien...

— A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et se tut discrètement

MAIS LORSQUE FUT
LA TROIS CENT TREIZIÈME NUIT

Elle dit :

... qui me firent le plus grand bien.

Une fois ranimé par les frictions et le massage qu'eut la bonté de me faire le vieillard, je pus me lever sur mon séant, sans toutefois recouvrer encore l'usage de la parole. Alors le vieillard me soutint par le bras et me conduisit doucement au hammam où il me fit donner un bain excellent qui acheva de me restituer mon âme, puis il me fit

humer des parfums exquis et m'en répandit sur tout le corps, puis il m'emmena chez lui.

Lorsque je fus introduit dans la maison de ce vieillard, toute sa famille se réjouit fort de mon arrivée et me reçut avec beaucoup de cordialité et de démonstration d'amitié. Le vieillard lui-même me fit m'asseoir au milieu du divan de la salle de réception et me fit manger des choses de premier ordre et boire d'une eau agréablement parfumée aux fleurs. Après quoi, on brûla autour de moi de l'encens, et les esclaves m'apportèrent de l'eau chaude et parfumée pour m'en laver les mains et me présentèrent des serviettes ourlées de soie pour m'essuyer les doigts, la barbe et les lèvres. Après quoi, le vieillard me conduisit dans une chambre fort bien meublée, où il me laissa seul, et se retira avec beaucoup de discrétion. Mais il laissa à mes ordres divers esclaves qui, de temps à autre, venaient voir si je n'avais pas besoin de leurs services.

Pendant trois jours je fus traité de la sorte, sans que personne m'eût interrogé ou posé une question quelconque; et on ne me laissait manquer de rien, me soignant avec beaucoup d'obligeance, jusqu'à ce qu'enfin j'eusse senti mes forces complètement revenues et mon âme et mon cœur calmés et rafraîchis. Alors, comme c'était le matin du quatrième jour, le vieillard vint s'asseoir à côté de moi, après les salams, et me dit : « O notre hôte, que ta présence nous a remplis d'aise et de plaisir! Qu'Allah soit béni qui nous a mis sur ta route pour te sauver de l'abîme! Qui es-tu et d'où viens-tu? » Alors, moi, je remerciai beaucoup le vieillard pour le service énorme qu'il m'avait rendu en me sauvant la vie et ensuite en me faisant manger excellemment et boire excellemment et en me parfumant excellemment, et je lui dis : « Je m'appelle Sindbad le Marin! On me nomme ainsi à cause de mes grands voyages sur mer et des choses extraordinaires qui m'arrivèrent et qui, si elles étaient écrites avec les aiguilles sur le coin de l'œil, serviraient de leçon aux lecteurs attentifs! » Et je racontai au vieillard mon histoire depuis le commencement jusqu'à la fin, sans omettre un détail.

Alors le vieillard fut prodigieusement étonné et resta une heure de temps sans pouvoir parler, tant il était ému par ce qu'il venait d'entendre. Ensuite il releva la tête, me réitéra l'expression de sa joie de m'avoir secouru, et me dit : « Maintenant, ô mon hôte, si tu voulais écouter mon conseil, tu vendrais tes marchandises qui valent certainement beaucoup d'argent, à cause de leur rareté et de leur qualité! »

A ces paroles du vieillard, je fus à la limite de l'étonnement, et, ne sachant ni ce qu'il voulait dire, ni de quelles marchandises il parlait, puisque j'étais dénué de tout, je me tus d'abord pendant quelques instants: puis, comme je ne voulais pas tout de même laisser échapper une occasion si extraordinaire qui se présentait fortuitement, je pris un air entendu, et répondis : « Cela se peut bien! » Alors le vieillard me dit : « N'aie aucune préoccupation, mon enfant, au sujet de ta marchandise. Tu n'as seulement qu'à te lever et à m'ac-

compagner au souk et je me charge de tout le reste. Si elle rapporte à la criée un prix qui vraiment puisse nous convenir, nous l'accepterons; sans quoi, je te rendrai le service de garder la marchandise dans mes magasins jusqu'à la hausse du cours; et alors nous pourrons en tirer le prix le plus avantageux! »

Alors, moi, je fus intérieurement de plus en plus perplexe; mais je n'en fis rien paraître, car je me disais : « Patiente encore, Sindbad, et tu verras bien de quoi il s'agit! » Et je dis au vieillard : O mon oncle vénérable, j'écoute et j'obéis! Tout ce que tu jugeras bon de faire sera plein de bénédiction! Pour ma part, après tout ce que tu as fait pour mon bien, je ne saurais que me conformer à ta volonté! » Et je me levai sur l'heure et l'accompagnai au souk.

Lorsque nous arrivâmes au milieu du souk où se faisait la criée publique, quel ne fut pas mon étonnement de voir mon radeau transporté là et entouré par une foule de courtiers et de marchands qui le regardaient avec respect et haussements de tête. Et de tous les côtés j'entendais les exclamations d'admiration : « Ya Allah! quelle merveilleuse qualité de sandal! Nulle part dans le monde il n'y a une qualité pareille! » Alors, moi, je compris que c'était là la marchandise en question, et je jugeai important pour la vente de prendre un air digne et réservé.

Mais voici que tout de suite le vieillard, mon protecteur, s'approchant du chef des courtiers, lui dit : « Ouvre la criée! » Et la criée fut ouverte, comme première mise à prix sur le radeau, à mille dinars! Et le chef courtier cria : « A mille dinars, le radeau de sandal, ô acheteurs! » Alors le vieillard s'écria : « Je suis preneur à deux mille! » Mais un autre cria : « A trois mille! » Et les marchands continuèrent à hausser la mise à prix jusqu'à dix mille dinars! Alors le chef courtier regarda de mon côté et me demanda : « C'est dix mille! on n'augmente plus. » Mais moi je dis : « Je ne vends pas à ce prix-là! »

Alors mon protecteur s'approcha de moi et me dit : « Mon enfant, le souk, ces temps-ci, n'est pas très prospère, et la marchandise a un peu perdu de sa valeur. Il vaut donc mieux accepter le prix offert. Mais moi, si tu veux, je vais encore hausser à mon compte, et j'augmente de cent dinars! Veux-tu donc me laisser le tout à dix mille dinars et cent dinars? » Je répondis : « Par Allah! mon bon oncle, pour toi seulement je ferai la chose, afin de reconnaître tes bienfaits! Je consens à te laisser le bois pour la somme! » A ces paroles, le vieillard ordonna à ses esclaves de transporter tout le sandal dans les magasins de réserve, et m'emmena à sa maison, où il me compta sur l'heure les dix mille dinars et cent dinars, et les renferma dans une caisse solide dont il me remit la clef, en me remerciant encore de ce que j'avais fait pour lui.

Ensuite, il fit tendre la nappe, et nous mangeâmes et nous bûmes et nous devisâmes gaiement. Après quoi, nous nous lavâmes les mains et la bouche; puis il me dit : « Mon enfant, je veux te faire

une demande que je souhaite beaucoup te voir accepter! » Je répondis : « Mon bon oncle, tout me sera aisé à t'accorder! » Il me dit : « Tu vois, mon fils, que je suis devenu un homme très avancé en âge, et que je n'ai point d'enfant mâle qui puisse hériter un jour de mes biens. Mais je dois te dire que j'ai une fille, toute jeune encore, pleine de charme et de joliesse, qui sera fort riche à ma mort. Aussi je souhaite de te la donner en mariage, à condition que tu consentes à habiter notre pays et à vivre notre vie. Tu seras ainsi le maître de tout ce que je possède et de tout ce que ma main dirige. Et tu me remplaceras dans mon autorité et dans la possession de mes biens!

Lorsque j'eus entendu ces paroles du vieillard, je baissai la tête en silence, et restai de la sorte sans dire une parole. Il reprit alors : « Crois-moi, ô mon fils, accorde-moi ce que je te demande! Cela te portera la bénédiction! J'ajouterai, pour tranquilliser ton âme, qu'après ma mort tu pourras retourner dans ton pays en emmenant ton épouse, ma fille. Je ne te demande de rester ici que le temps qui m'est encore échu sur la terre! » Alors moi je répondis : « Par Allah, mon oncle le cheikh, tu es comme mon père et, devant toi, je ne puis avoir d'opinion ni prendre de résolution autres que celles qui te conviennent; car, moi, chaque fois que j'ai voulu dans ma vie exécuter un projet, je n'ai eu que des malheurs et des déceptions. Je suis donc prêt à me conformer à ta volonté! »

Aussitôt le vieillard, extrêmement réjoui de ma réponse, ordonna à ses esclaves d'aller quérir le kâdi et les témoins, qui ne tardèrent pas à arriver...

— A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et se tut discrètement.

MAIS LORSQUE FUT
LA TROIS CENT QUATORZIÈME NUIT

Elle dit :

... le kâdi et les témoins ne tardèrent pas à arriver. Et le vieillard me maria avec sa fille, et nous donna un festin énorme et nous fit une noce splendide. Après quoi il me prit et me conduisit chez sa fille que je n'avais pas encore vue. Je la trouvai à la perfection de la beauté et de la gentillesse, de la finesse de taille et des proportions. De plus, elle était parée de somptuosités et de bijoux, de soieries et de brocarts, de joyaux et de pierreries; et ce qu'elle portait sur elle valait des milliers et des milliers de pièces d'or, et même personne n'en aurait pu faire exactement l'estimation.

Aussi, lorsque je fus auprès d'elle, elle me plut. Nous devînmes amoureux l'un de l'autre. Et nous restâmes ensemble longtemps, à la limite de la câlinerie et du bonheur.

Quelque temps après, le vieillard, père de mon épouse, trépassa dans la paix et la miséricorde du Très-Haut. Nous lui fîmes de belles funérailles et nous l'enterrâmes. Et moi, je mis la main sur tout ce

qu'il possédait, et tous ses esclaves et ses serviteurs devinrent mes esclaves et mes serviteurs, sous ma seule autorité. De plus, les marchands de la ville me nommèrent leur chef, à sa place, et je fus à même alors d'étudier les mœurs des habitants de cette ville et leur manière de vivre.

En effet, je remarquai un jour, à ma stupéfaction, que les gens de cette ville éprouvaient chaque année une mue, à l'époque du printemps : ils muaient du jour au lendemain en changeant de forme et d'aspect ; des ailes leur poussaient aux épaules, et ils devenaient des volatiles. Ils pouvaient alors s'envoler jusqu'au plus haut de la voûte aérienne ; et ils profitaient de leur état nouveau pour s'envoler tous de la ville, n'y laissant que les femmes et les enfants qui, eux, n'avaient pas ce pouvoir d'avoir des ailes.

Cette découverte m'étonna les premiers temps, mais je finis par m'habituer à ces changements périodiques. Seulement, un jour vint où je commençai à avoir honte d'être le seul homme sans ailes, en d'être obligé de garder à moi seul la ville avec les femmes et les enfants. J'eus beau alors m'informer auprès des habitants du moyen à employer pour que des ailes me poussassent aux épaules, nul ne put ni ne voulut me répondre à ce sujet. Et moi, je fus bien mortifié de n'être que Sindbad le Marin, sans pouvoir ajouter à mon surnom la qualité d'aérien.

Un jour, comme je désespérais de pouvoir arriver jamais à leur faire avouer ce secret de la croissance des ailes, j'avisai l'un d'eux, auquel j'avais rendu maints services, et, le prenant par le bras, je lui dis : « Par Allah sur toi, au moins rends-moi une fois, en raison de ce que j'ai fait pour toi, le service de me laisser suspendre à toi, et de m'envoler avec toi dans ta course à travers les airs. C'est là un voyage qui me tente beaucoup, et que je veux mettre au nombre de ceux que j'ai faits sur mer ! » L'homme ne voulut pas d'abord m'écouter ; mais à force de prières je finis par le décider à consentir. Je fus tellement enchanté de la chose que je ne pris même pas le temps d'avertir mon épouse et les gens de ma maison ; je me suspendis à lui en le prenant par la taille, et il m'emporta dans les airs en s'envolant, les ailes largement éployées.

Notre course à travers les airs fut d'abord ascendante en droite ligne, pendant un temps considérable. Aussi nous finîmes par arriver si haut dans la voûte céleste, que je fus à même d'entendre distinctement les anges chanter leurs mélodies sous la coupole des cieux.

En entendant ces chants merveilleux, je fus à la limite de l'émotion religieuse, et je m'écriai, moi aussi : « Louange à Allah au profond des cieux ! Béni soit-il et glorifié par toutes les créatures ! »

A peine avais-je prononcé ces paroles, que mon porteur ailé lança un jurement effroyable, et brusquement, dans un coup de tonnerre précédé d'un éclair terrible, descendit avec une rapidité telle que l'air me manqua et que je faillis m'évanouir et lâcher prise au risque

de tomber dans l'abîme insondable. Et, en un clin d'œil, nous arrivâmes sur le sommet d'une montagne où mon porteur, me jetant un regard infernal, m'abandonna et disparut en reprenant son vol dans l'invisible.

Alors, moi, resté seul sur cette montagne déserte : je ne sus plus que devenir ni de quel côté me diriger pour retourner auprès de mon épouse, et je m'écriai, à la limite de la perplexité : « Il n'y a de recours et de puissance qu'en Allah le Très-Haut, l'Omnipotent ! Chaque fois que je finis avec une calamité, je recommence avec une autre encore pire ! Au fond je mérite bien tout ce qui m'arrive là ! »

Je m'assis alors sur un rocher pour réfléchir au moyen de remédier au présent, quand soudain je vis s'avancer vers moi deux jeunes garçons d'une beauté merveilleuse qui ressemblaient à deux lunes. Chacun d'eux tenait à la main une canne en or rouge, sur laquelle il s'appuyait en marchant. Alors, moi, je me levai vivement, j'allai à leur rencontre et leur souhaitai la paix. Ils me rendirent gentiment mon souhait : ce qui m'encouragea à leur adresser la parole, et je leur dis : « Par Allah sur vous deux, ô merveilleux jeunes garçons, dites-moi qui vous êtes et ce que vous faites ! » Ils me répondirent : « Nous sommes des adorateurs du vrai Dieu ! » Puis l'un d'eux, sans ajouter une parole, me fit de la main un signe dans une direction, comme pour m'inviter à diriger mes pas de ce côté-là, me laissa entre les mains sa canne d'or, et, prenant son beau compagnon par la main, il disparut avec lui à mes yeux.

Alors, moi, je pris la canne d'or en question et n'hésitai pas à me diriger dans le sens qui m'avait été indiqué, tout en m'émerveillant au souvenir de ces deux garçons si beaux. Comme je marchais de la sorte depuis un certain temps, je vis soudain sortir de derrière un rocher un serpent gigantesque qui tenait dans sa gueule un homme aux trois quarts avalé et dont je ne voyais que la tête et les bras. Les bras se débattaient désespérément et la tête criait : « O passant, sauve-moi de la gueule de ce serpent, et tu n'auras pas à te repentir de ton action ! » Moi, alors, je courus derrière le serpent et lui assénai par derrière avec ma canne d'or rouge un coup si bien ajusté qu'il resta inanimé à l'heure et à l'instant. Et je tendis la main à l'homme avalé et l'aidai à sortir du ventre du serpent.

Lorsque j'eus mieux regardé l'homme au visage, je fus à la limite de la surprise de reconnaître en lui le volatile qui m'avait fait faire mon voyage aérien et avait fini par se précipiter avec moi, au risque de m'abîmer, du haut de la voûte du ciel sur le sommet de la montagne, où il m'avait abandonné en danger de mourir de faim et de soif. Mais je ne voulus tout de même pas lui montrer de la rancune pour sa mauvaise action, et me contentai de lui dire doucement : « Est-ce ainsi que les amis agissent avec leurs amis ? » Il me répondit : « J'ai d'abord à te remercier de ce que tu viens de faire pour moi. Seulement tu ignores que c'est toi, grâce à tes invocations inopportunes en prononçant le Nom, qui m'as, malgré moi, précipité du

haut des airs! Le Nom a sur nous tous cet effet! Aussi nous ne le prononçons jamais! » Alors, moi, pour qu'il me tirât de cette montagne, je lui dis : « Excuse moi et ne me blâme pas, car vraiment je ne pouvais deviner les conséquences funestes de mon hommage au Nom! Je te promets de ne plus le prononcer, durant le trajet, si tu veux maintenant consentir à me transporter à ma maison!

Alors le volatile se baissa, me prit sur son dos et, en un clin d'œil, me déposa sur la terrasse de ma maison, et retourna chez lui.

Lorsque mon épouse me vit, descendant de la terrasse, entrer dans la maison, après une si longue absence, elle comprit tout ce qui venait de se passer, et elle bénit Allah qui m'avait encore une fois sauvé de la perdition. Puis, après les effusions du retour, elle me dit : « Il ne faut plus désormais fréquenter les habitants de cette ville : ce sont les frères des démons! » Je lui dis : « Mais comment donc ton père vivait-il avec eux? » Elle me répondit : « Mon père n'appartenait pas à leur société, et ne faisait guère comme eux et ne vivait point de leur vie. En tout cas, si j'ai un conseil à te donner, nous n'avons rien de mieux à faire, puisque mon père est mort...

— A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et, discrète, se tut.

MAIS LORSQUE FUT
LA TROIS CENT QUINZIÈME NUIT

Elle dit :

... nous n'avons rien de mieux à faire, puisque mon père est mort, que de quitter cette ville impie, après avoir toutefois vendu nos biens, nos maisons et nos propriétés. Tu réaliseras tout cela le mieux que tu pourras, tu achèteras de belles marchandises avec une partie de la somme que tu toucheras, et tous deux nous nous en irons à Baghdad, ton pays, voir tes parents et tes amis, et vivre dans la paix et la sécurité, et dans le respect dû à Allah Très-Haut! » Alors, moi, je répondis par l'ouïe et l'obéissance.

Aussitôt je me mis à vendre, au mieux de mon savoir-faire, pièce par pièce, et chaque chose en son temps, tous les biens de mon oncle le cheikh, père de mon épouse, le défunt qu'Allah ait en sa pitié et en sa miséricorde. Et je réalisai de la sorte tout ce qui nous appartenait, comme meubles ou propriétés, en pièces d'or; et je fis ainsi un bénéfice de cent pour un.

Après quoi, j'emmenai mon épouse et les marchandises que j'avais pris soin d'acheter, j'affrétai à mon compte un navire qui, avec la volonté d'Allah, eut une heureuse et fructueuse navigation; si bien que d'île en île et de mer en mer, nous finîmes par arriver en sécurité à Bassra, où nous ne nous arrêtâmes que fort peu de temps. Nous remontâmes le fleuve et nous entrâmes dans Baghdad, la cité de paix.

Je me dirigeai alors, avec mon épouse et mes richesses, vers ma rue et ma maison, où mes parents nous reçurent avec de grands

transports de joie, et aimèrent beaucoup mon épouse, la fille du cheikh.

Quant à moi, je me hâtai de mettre ordre définitivement à mes affaires, j'emmagasinai mes belles marchandises, j'enfermai mes richesses, et je pus enfin, en paix, recevoir les félicitations de mes amis et de mes proches qui, ayant calculé le temps que j'étais resté absent, trouvèrent que ce septième voyage, le dernier de mes voyages, avait duré exactement vingt-sept années d'un bout à l'autre. Et moi, je leur racontai en détail mes aventures durant cette longue absence; et je fis le vœu, que je tiens scrupuleusement, comme vous voyez, de ne jamais plus, durant le reste de ma vie, entreprendre un voyage, par mer fût-il ou simplement par terre. Et je ne manquai de rendre grâces à Allah Très-Haut de m'avoir, à plusieurs reprises et malgré mes récidives, délivré de tant dangers et ramené au milieu de ma famille et de mes amis!

Et tel a été, ô mes invités, ce voyage septième et dernier qui fut le définif remède à mes désirs aventureux! »

Lorsque Sindbad le Marin eut terminé de la sorte son récit, au milieu des convives silencieux et émerveillés, il se tourna vers Sindbad le Portefaix et lui dit : « Et maintenant, ô Sindbad terrien, considère les travaux que j'ai accomplis et les difficultés que j'ai surmontées par la grâce d'Allah, et dis-moi si ton sort comme portefaix, n'a pas été de beaucoup plus favorable à une vie tranquille que celui qui m'est échu par la destinée? Tu es, il est vrai, resté pauvre et moi j'ai acquis des richesses incalculables: mais n'est-ce point que chacun de nous a été rétribué selon son effort? » A ces paroles, Sindbad le Portefaix vint baiser la main de Sindbad le Marin et lui dit : « Par Allah sur toi, ô maître, excuse l'inconséquence de ma chanson! »

Alors Sindbad le Marin fit tendre la nappe pour ses invités, et leur donna un festin qui dura trente nuits. Puis il voulut garder auprès de lui, comme intendant de sa maison, Sindbad le Portefaix. Et tous deux vécurent en amitié parfaite et à la limite de la dilatation jusqu'à ce que vint les visiter celle qui fait s'évanouir les délices, qui rompt les amitiés, qui détruit les palais et élève les tombeaux, l'amère mort. Gloire au Vivant qui ne meurt pas!

— Lorsque Schahrazade, la fille du vizir, eut fini de raconter l'histoire de Sindbad le Marin, elle se sentit légèrement fatiguée, et, comme elle voyait d'ailleurs s'approcher le matin et ne voulait pas, discrète selon son habitude, abuser de la permission accordée, elle se tut en souriant.

FIN

Traduction littérale et complète du texte arabe,
par le Dr J. C. Mardrus.

Sada Yacco et Loïe Fuller

Prestige avec l'automne évanoui, dissous, par toutes ses tentes blanches repliées — ou ses stucs qui en imitent le charme artificiel — l'Exposition s'efface, laissant, parmi la cendre et les débris de son immense fatras, quelques souvenirs d'art exquis, destinés à être foulés sous nos pieds avec le sol rendu aux promenades.

Les poètes se souviendront de telles visions éparses, or du soleil sur l'étagement des pagodes au Trocadéro, *baile* des Andalouses, souplesses compréhensives de Gracia Vargas dessinant, de toute la sûre expressivité de son corps, le paysage coquet et cruel de l'âme féminine, hiératismes cambodgiens ou laques des pavillons de Chine. Notre dessein aura été de retenir ici, entre autres, un lieu singulier où se concentre, dans le rendez-vous des races et des styles, la plus intense et la plus aiguë des constatations esthétiques. Là s'avère le contraste le plus audacieux, le plus improbable, des conceptions d'art, sans que pourtant rien d'inharmonieux intervienne. Je veux parler du théâtre Loïe Fuller, où se juxtaposent, en trente minutes de spectacle, l'art du réalisme extrême, l'art traditionnel des vieilles civilisations orientales exténuées de science, et l'art occidental extrême, vivifié d'un idéalisme absolu.

Par deux rêves contradictoires, fusionnés et réconciliés dans une égale génialité, la vie en ce lieu dévoile une de ses significations symboliques et supérieures.

Au bout d'une rue noire, triste de boniments criés par intervalles aux tréteaux de quelques petites scènes foraines, vide de toute la fatigue de la modernité que la drôlerie énerve et ne sait plus égayer, se dresse le petit théâtre étrange. Il est de stuc blanc, et imite un immense voile aux plis de plâtre, figé dans ses volutes au moment même où son vol va retomber. Au faîte rit une rangée de masques. Et sur toute la surface blafarde se joue, le soir, un changeant poème de couleurs créé par des verres tamisant l'électricité. Au fronton, une statue de Loïe Fuller éploie des ailes d'étoffe surprises par le caprice savant du sculpteur dans l'agitation de la danse, et sur ces ailes, éclairées d'en bas, les mêmes verres colorés font déjà frémir un arc-en-ciel de clartés chatoyantes, présage du spectacle intérieur. Sombre, la salle se tend avec goût de velours profonds où s'illuminent des vitraux de tons violemment verts et bleu-paon. Des pastels touchés d'un reflet de lampes invisibles semblent s'animer sur les murs.

Le rideau se lève, au tintement d'un timbre oriental, sur une pièce au sujet puéril, dont les acteurs feront eux-mêmes tout le drame : la jalousie d'une courtisane amoureuse empêchant, au premier tableau, la querelle d'un rival avec l'amant, poursuivant, au second tableau,

le chevalier aimé et infidèle dans une pagode où il cacha une fiancée, séduisant les bonzes gardiens par une danse profane, puis découvrant la tremblante jeune fille et mourant de fureur après une scène de frénésie où elle traîne comme une ceinture vivante les bonzes à elle cramponnés. Ce sujet suffit à la constatation foudroyante, riche d'angoissante beauté, d'un des aspects définitifs de la vérité synthétique au théâtre.

Des éclairages d'or fauve ou de bleu froid alternent la pénombre violette des feux voilés. Sur le décor d'arbres en fleurs semés de lanternes, où de vieilles murailles historiées enfermant le lieu saint du second acte, dès le rideau levé se compose une admirable estampe japonaise. Hiroshighé, Hok'Saï, Outamaro revivent et se révèlent véridiques. Nous pensions décoratif, stylisé, irréel, leur dessin de femmes aux attitudes contournées, à la face inerte, rêveuse ou mièvre, aux mains enfantines. Elles sont devant nous. Aussitôt que Sada Yacco entre en scène, elle est, de toute elle-même, une leçon de vérité, un hommage rendu à la vision subtile et profonde de ces grands maîtres. Souriante et langoureuse, mal assurée et gauche délicieusement sur ses hauts patins de laque rouge, elle s'érige, glacée dans l'or alourdi de ses broderies, et lève un pâle visage aux longs yeux, à l'imperceptible bouche, un visage de nacre où l'expression humaine ne dérange aucune ligne hormis un discret frémissement des lèvres, d'où s'envole en phrases brèves le chantant ou dental dialecte de son pays. Autour d'elle se groupent avec une perfection simple, où chaque geste est étudié selon une double harmonie — relative au personnage lui-même puis à l'ensemble du tableau — les suivantes, chevaliers ou figurants ; l'estampe évolue, édifie savamment ses gammes de couleurs exquises, roses mêlés de jaunes, bleus d'un bel outremer semés de dessins noirs, carmins aux riches vibrations, ors éclatants au centre de la symphonie. Ainsi, dès l'entrée en scène, se montre clairement la préoccupation qui élève un tel art réaliste à la figuration noble et presque hiératiquement traditionnelle de gravures. Les bonzes se groupent au fond ; les chevaliers gardent une immobilité élégante. Comme aux kakémonos, le décoratif s'impose comme un élément adjoint à l'observation minutieuse du vrai et *étagé*, si l'on peut dire, sur elle. Et constamment cette pensée du spectacle, de la vision d'art, se coordonne à l'action racontée et mimée. Tandis qu'au premier plan les protagonistes s'agitent avec une frénétique vitalité, toujours les costumes, les attitudes et les expressions des acteurs témoins de l'action se relient au décor, dont la tonalité ardente est le fond dominant toute la scène ; et ce qu'on ne peut s'empêcher de comprendre dans une évidence absolue, c'est ce mélange, propre à l'art japonais, d'expressif et de décoratif, mélange inconcevable à nos cerveaux européens, et qui est tout naturel pour les artistes d'Extrême-Orient. Ainsi qu'en leurs estampes le plus minutieux dessin d'animal ou de tige fleurie s'allie à un fond nul ou entièrement artificiel, ainsi leur mise en scène, composée avec un

souci qui défie nos plus experts « metteurs au point » du Théâtre-Libre, garde pourtant la préoccupation d'une vision d'art généralisée.

Entre le *vrai* abstrait et le *réel* concret, il y a un monde. On ne peut mieux comprendre qu'ici la différence, par la vue de ce vrai qui s'allie si aisément à la beauté décorative, alors que trop souvent, sur nos scènes européennes, à l'exception du Théâtre-Antoine, notre réel se traîne tout de suite dans l'imitation plate bannissant toute émotion lyrique, toute intervention du rêve personnel au spectateur ; et en cela cette petite troupe nous donne un profond enseignement scénique. Par la concentration même de son drame bref, elle rejoint la conception d'Edgar Poe, qui a si admirablement expliqué qu'un art de paroxysme devait, pour agir, être d'une durée très restreinte où le décor remplacerait presque tous les développements du dialogue alourdissant nos pièces par l'explication de ce qui se passe.

Etudié scrupuleusement sur nature, le jeu de chacun des acteurs représente une somme incroyable d'observations de détail ; ce réalisme ne parle pas à l'âme, mais contente absolument l'intelligence. Il n'y a là ni spontanéité, ni libre improvisation, ni fantaisie individuelle, mais une science profonde, une « exécution » réalisée avec une perfection déconcertante. Et malgré tout la sauvagerie des masques, la nervosité des corps souples fait trouver nécessaire cette réglementation préalable des plus infimes attitudes. Livrés à leur inspiration, de tels organismes se déchaîneraient avec une insoutenable violence. Une règle leur est indispensable. La danse des bonzes, par exemple, dégénérerait en fureur barbare. Contenue à ce point, elle se révèle admirablement psychologique. Une tragi-comédie d'hypocrisie, de parodie grossière, de ribote de faux dévots sûrs de l'impunité, s'y développe avec l'animation progressive due à la profane présence de la courtisane. Ces faces cauteleuses s'illuminent d'une effronterie à la fois grotesque et glaçante, très fortement satirique. La gradation de la colère qui, après mainte formule de politesse, met aux prises les deux chevaliers rivaux, est un chef-d'œuvre, et le froid éclair bleuâtre des lames heurtées avec des étincelles au-dessus des têtes miroite parmi les fastueuses traînes d'or de la courtisane éperdue avec une lugubre beauté. Mais il faut en revenir au jeu de Sada Yacco elle-même.

C'est une femme de haute qualité tragique, qui pousse à la définitive perfection l'art de composition qui inspire tout le théâtre. Mais elle dépasse ce réalisme. Elle sait varier et inventer.

Elle varie à chaque représentation, sur une leçon absolument sue, par d'infinies petites audaces précautionneuses que seuls des yeux d'artistes, suivant quelques représentations, peuvent percevoir. Elle est mime, par l'unique magie du jeu du corps contrastant avec l'immobilité du masque, qui s'interdit les rides et les contractions à l'image des nôtres, mais seulement déforme les coins de bouche et avive ou éteint les prunelles avec une prodigieuse facilité. L'afféterie farouche de cette créature fébrile est extraordinaire. De la puérilité

même de son dialecte, aux dentales si fréquentes, si opposé à toutes nos ressources vocales, elle tire des effets de contraste fait pour décevoir nos actrices. Sarah Bernhardt seule a su se servir, souvent à faux mais souvent avec bonheur, de ce zézaiement qu'elle empruntait à l'accentuation anglaise et qui a des analogies curieuses avec la prononciation du Japon. Cet accent, uni à l'immobilité volontaire des jambes et des bras très sobres de gestes, à l'impassibilité de la face, contribue à créer à Sada Yacco un tragique très spécial. On l'a comparée à la Duse. Elle en a, en effet, certains caractères, la nerveuse simplicité, l'élégance, résultant d'une attitude constamment inféodée au sentiment, l'expression triste et infiniment lointaine; mais elle est beaucoup plus stricte, plus vive et plus limitée que la géniale italienne qui suscite autour d'elle un si considérable mystère d'âme. Sada Yacco agit en scène, par de successives détentes d'effets, beaucoup plus que par une grande ligne psychologique, que la pièce d'ailleurs n'aiderait point à établir. Sa ligne suivie est décorative, ses actes scéniques sont juxtaposés, cohérents simplement par l'intelligence qui préside à leur série. Elle passe d'un petit tableau parfait à un autre. Là est sa profonde dissemblance avec nos arts européens. Elle est l'actrice par excellence de l'impression brève, insoucieuse de magnétisme prolongé.

Mais chacun de ces effets rapides est admirable. De la grâce apprêtée de sa danse dans la pagode au déchaînement de fureur hystérique qui, dans la scène finale, la jette morte dans les bras de son amant, Sada Yacco passe par presque tous les sentiments que nous pouvons attendre de la courtisane amoureuse et jalouse, avec une faculté de transformation qui confond. Ce jeu elliptique, qui résume une passion en vingt minutes et réduit à un geste ou à un regard les transitions auxquelles notre compréhension est accoutumée, révèle les aspects essentiels, ce qu'on appellerait en langage philosophique les *sommets* de la psychologie du personnage, et les rapproche avec une dextérité si grande que les explications intermédiaires tombent d'elles-mêmes sans que nous songions à les réclamer. Nous sommes au cœur de l'émotion en moins de temps qu'il n'en faut pour nous y préparer dans un drame européen. Nous sommes enveloppés, pris, violentés et haletants non par l'atmosphère, car un magnétisme n'aurait même pas le temps de se former, mais par la sorte d'illusion singulière que donne cette accumulation presque cinématographique de vérités extrêmement justes dans le détail, à qui la rapidité de leur présentation sert de synthèse, comme la rotation intense d'un corps finit par donner l'illusion de l'immobilité. Cette présentation, Sada Yacco y entraîne toute la troupe et toute l'action, jusqu'au moment où elle brise net cette activité fiévreuse par un petit cri d'oiseau blessé, le premier cri de l'attaque mortelle paralysant le cœur; dès lors elle devient, au centre des personnages pétrifiés de terreur, une inerte poupée aux yeux vitreux, soudain détachée même de sa haine par la certitude subite de l'inévitable mort. Tout se tait autour d'elle,

Seul subsiste le bruit de son petit râle, et le tressautement de sa poitrine est le seul mouvement qui anime l'estampe tragique de la scène finale, avec le tremblement convulsif de la fiancée battue, écroulée au fond presque sous les pieds des bonzes. Et cette immobilité brusque, donnée comme paroxysme à une pièce précipitée et fébrile, au moment où l'esthétique européenne attendrait un surcroît du drame, crée une émotion renversée et poignante qui saisit même le spectateur à la façon du spasme cardiaque qui tue la courtisane aux cheveux hérissés. Tout l'ensemble est d'un art violent, varié, direct, sans spontanéité ni mystère, mais réalisant tout ce que peut concevoir l'intelligence scénique, avec le parfum d'une beauté féline et étrange rehaussant de génialité l'un des aspects du tragique humain.

Quelques minutes d'entr'acte replongent dans la nuit absolue de la salle l'auditeur : au néant de la scène s'efface et s'annule l'émotion, peu à peu oubliée dans l'attente d'une sensation nouvelle.

Loïe Fuller surgit du sein des ténèbres, traînant avec un geste de lassitude suprême un fardeau de flammes qui la revêt et la ploie sous sa magnificence dévorante.

Elle nous est revenue plus admirable que jamais, la noble, la sacerdotale prêtresse du feu pur. Jamais elle n'avait à ce degré de beauté réalisé le miracle de la statuaire incandescente, dressé une image aussi saisissante de l'être humain évoluant dans la majesté de sa forme volontaire, dans le vol vertigineux et charmant des clartés saisies au piège subtil des gazes, décor indéfini créé autour de soi par la pythie qui s'en inspire et y vibre éperdue, fuyant parfois dans la terreur de l'incendie qu'elle allume et renouvelle, puis se redressant, fière dans l'holocauste, silhouette noire aux sculpturales cambrures, zébrée des stries du feu, l'épandant d'un geste concentrique, levant au milieu du flot lumineux et brûlant une face souffrante et souriante, aux yeux à demi clos et noyés de mystère ! La lumière tombe et meurt, au moment où l'on eût pensé voir tomber et mourir l'être voletant qui s'y débattait en agitant des bras désespérés. Aux ténèbres de nouveau régnantes on voit avec stupeur naître une bleuâtre forme d'oiseau nocturne errant et tâtonnant du bout de ses ailes percluses contre le mur implacable de la nuit : et peu à peu se précise et s'impose la grande créature ennuagée de lune ; elle avance, c'est de plus en plus blafarde jusqu'à se matérialiser en un plâtre vivant, une figure telle que les rêve et les fige le génie de Rodin, c'est une statue passionnée qui rôde, ivre de l'ombre qu'elle a bue, et qui tout à coup se colore et resplendit dans un jaillissement de foudre dardé par le brasier des feux qui la convoitent, enfin brûlante et tournoyante, devenue tout entière un giroiement, ellipse, fleur, calice exceptionnel, papillon, oiseau colossal, esquisse multiple et rapide de toutes les formes des flores et des faunes aussitôt fondues qu'apparues dans la fusion effrayante de la flamme créatrice et mortelle qui s'en empare

avec délire, l'idéalise et la fait s'évanouir subitement dans le suprême sursaut de la splendeur !

Ainsi Loïe Fuller se révèle, sans autre transition que quelques minutes de nuit, après le drame sanglotant, furieux et luxurieux présenté par Sada Yacco et sa troupe avec la jalouse minutie de l'art extrême-oriental. Et il est impossible à un poète et à un rêveur de ne pas saisir sur le champ, entre ces deux visions insolites, une analogie et une vérité symbolique qui en harmonisent le contraste. La grande artiste qui apparut au milieu de la récente modernité comme l'image géniale de l'angoisse humaine, comme la porteuse du dévorant idéal imprécis qui nous tourmente tous, elle revêt ici un sens nouveau. On dirait qu'elle accourt, toute éperdue de flammes, pour purifier la place où tant de fureurs humaines viennent d'agoniser. Après l'expression dramatique de nos passions, après le dernier spasme de l'humanité convulsée et désespérée, elle vient, sereine, et animée elle aussi d'une autre frénésie sainte, comme une messagère du ciel. Elle figure le retour par le feu aux formes primordiales de l'infini, au-dessus des passions et des cris. Elle invente la comète, le bolide, l'étoile filante du firmament tragique, implorée par nos fièvres et nos rêves après l'horreur d'une catastrophe insoutenable à nos nervosités. Est-ce là le paradoxe d'un poète? Non, c'est bien la réalité, ou alors vraiment ce spectacle n'a aucun sens et l'âme n'a rien su comprendre. Loïe Fuller nous arrache à la vue des déchirants conflits de la vie ordinaire et nous mène aux contrées purificatrices du rêve dans le grand rythme moelleux et large de ses ailes de gaze illuminées. Elle est Iris après l'orage, elle est l'imagination et l'idéalité naissant de la fureur et de la mort.

Grande artiste, et certes plus grande encore d'oser venir après cette poignante vision, elle paraît en indiquer la conclusion suprême.

C'est que l'art, indéfinissable et absolu, est *un feu au-dessus de tous les dogmes*. Oui, ici s'impose véritablement un spectacle délivré des formes esthétiques connues, les unissant et les détruisant tout ensemble, et défiant toute qualification. Il n'y a là ni une pièce, ni un chant, une danse, mais il y a l'Art, innommé, radieux, étranger aux théories, donnant à l'âme, à l'intelligence et aux sens la jouissance qui résulte d'un lieu homogène et complet, où la vérité et le songe, l'ombre et la lumière s'unissent pour émouvoir et ravir en un mélange admirable, logique et naturel. Ce petit théâtre nous ouvre un grand enseignement. L'art ultra-moderne de l'illusion y rejoint l'art d'interprétation profondément psychologique de la vie, et Loïe Fuller vient ajouter à l'art parfait mais limité de Sada Yacco l'idéalité que l'âme surchauffée du spectateur était prête, après celle-ci, à recevoir, et que seul, après les ressources du tragique humain, le feu sacré, l'idée pure frémissant dans la flamme, pouvait faire jaillir. Dès l'instant où Loïe Fuller surgit, elle est la fée, la déité bienfaisante qui nous emporte loin de la terre et nous donne en plein rêve la récompense de notre émotion. Sa danse prend ainsi sa signi-

fication tout entière. C'est l'essor lui-même de la poésie couvrant les crimes terrestres de son manteau de lumière, et le lent pèlerinage accompli par la fée autour de la scène qu'elle exorcise, c'est le pèlerinage de la métaphysique à travers les passions et les douleurs de l'humanité.

Ainsi, à côté du simple spectacle, déjà si beau, d'acteurs excellents et d'une merveilleuse créatrice offrant au public quarante minutes d'art très élevé, l'homme qui cherche avant tout la nourriture de son âme peut goûter un drame d'absolu, qui résulte simplement de la juxtaposition, en apparence paradoxale, de ces Japonais réalistes et de cette Américaine ayant su exprimer la mimique de l'idéalité. Quand bien même l'ennui d'une Exposition, et son inévitable banalité, ne nous eût offert pour compensation qu'un hasard si heureux, nous ne devrions pas l'oublier. Il y a là une leçon d'art complète, l'exemple même des inépuisables combinaisons de l'art, plus miséricordieux et plus grand que nous ne l'osons définir. Le génie brûle de toute sa claire flamme là où il lui plaît, et se manifeste où il veut. Une époque qui offre de pareilles occasions de haut rêve défend aux artistes le découragement et bannit l'audace impie de supposer que tout a été dit. De tels lieux sont, dans le chaos bariolé d'un congrès où trop souvent les peuples, jaloux de celer leur âme, n'envoyèrent que leurs extériorités, de véritables reposoirs, — les reposoirs de la procession des pensées et des émotions humaines vers les régions pures du spiritualisme.

CAMILLE MAUCLAIR

Quand j'étais enfant en Chine [1]

I

MON ENFANCE

Un jour de l'année 1861, je naquis. Je ne peux pas vous dire la date plus exactement, parce que l'année chinoise diffère de l'année américaine, et, nos mois étant lunaires, c'est-à-dire comptés par les révolutions de la lune autour de la terre, sont plus courts que les vôtres.

Nous calculons le temps d'après l'avènement des Empereurs et par périodes de six ans à partir de ce point. L'année de ma naissance, 1861, fut la première du règne de l'Empereur Tong-Tché.

Nous avons douze mois, ordinairement, et nous disons, au lieu de Janvier, Février, etc., Lune Régulière, Deuxième Lune, Troisième Lune. Tous les trois ans revient la Grande Année, elle renferme un mois de plus ; en sorte que nos années lunaires rattrapent vos années solaires.

Comme j'étais un garçon, je fus un sujet de réjouissance dans ma famille et parmi nos nombreux amis. Si, par hasard, j'avais été fille, c'eût été tout autre chose. J'en dirai le motif dans le chapitre sur les petites filles de mon entourage. Mon très vieux grand-père sourit de joie, quand la nouvelle lui parvint à Fong-Chuen, à trois cents milles dans l'Est, où il tenait un emploi de sous-chancelier lettré.

Les congratulations plurent, sous la forme de présents : riches vêtements, bijoux, pieds de cochon. Ces dons affluèrent juste un mois après ma naissance ; ce jour est célébré comme celui du baptême en Amérique. Ce jour-là, que nous appelons l'*Accomplissement de la Lune*, mon nom me fut donné.

Le surnom de Li me vint du domaine que ma famille possède en commun, et lorsque l'on eût ajouté Yan-Fou, qui signifie *Trésor par la faveur impériale*, cela fit Li-Yan-Fou. Mais je n'arrange pas mes divers noms suivant la coutume américaine.

Les noms que nous recevons en cette circonstance ne sont pas comme les vôtres, Jack, Harry ou Dick, mais des mots usuels choisis dans le dictionnaire à cause de leur joli sens, ou parce qu'on leur suppose le pouvoir d'éloigner les influences funestes. Vous devez savoir qu'en Chine, aussitôt qu'un enfant est né, on étudie les pré-

(1) Les impressions d'enfance et de jeunesse que l'on va lire ont été écrites en anglais par un Chinois, Yan-Fou-Li. Yan-Fou-Li, un peu après sa douzième année, séjourna à Shanghaï. Ensuite, il partit pour l'Amérique, débarqua à San-Francisco et s'établit dans la Nouvelle-Angleterre.

On s'est attaché particulièrement, en cette traduction de ses souvenirs, à rendre le caractère de douce puérilité qui apparaît toujours dans la pensée et sans le style d'un Céleste.

sages, et parfois l'on prédit les vicissitudes de sa destinée avec une surprenante précision.

En vue de chasser les influences malignes de la tête d'un enfant, la classe riche dépense souvent de très fortes sommes.

A chaque dieu, surtout au Génie de la Longévité, l'on fait des vœux, l'on promet des offrandes annuelles, si le dieu se fait le protecteur de l'enfant et le tire des mauvais pas ; et alors, bon gré mal gré, l'idole est supposée tenue d'être le gardien tutélaire du nouveau-né. Ainsi d'aveugles diseurs de bonne aventure sont payés pour intercéder en faveur du baby auprès de leur idole particulière. Si vous viviez en Chine, vous connaîtriez toute la séquelle d'amulettes que portent les jeunes garçons. Elles sont quelquefois d'or ou d'argent, mais souvent ces colliers sont composés de simples morceaux de papier sur lesquels sont des caractères mystérieux tracés par des bonzes ; ces mots sont supposés efficaces pour chasser les mauvais esprits. Les bonzes, les diseurs de bonne aventure, les loueurs de pagodes, les voyants, les astrologues font de ces petits objets un fructueux commerce. Pour ces talismans, et la bienveillance de l'idole étant une question de vie ou de mort, de bonheur ou de malheur futur pour l'enfant, le pauvre aussi bien que le riche dépense l'argent nécessaire, et, pendant toute la vie de leur progéniture, les parents paient une redevance annuelle pour ces amulettes.

Au jour correspondant à mon jour de baptême, les amis vinrent me voir et féliciter ma famille, et il y eut fête en mon honneur.

Lorsque les convives s'en vont, ils emportent chacun une tranche de porc rôti comme un souvenir pour le retour.

Car vous saurez que le porc rôti est le plat national de la Chine, aux jours de réjouissance. Aucune circonstance ne va sans cela, ni solennité religieuse, ni cérémonie en l'honneur des ancêtres, ni mariage, ni anniversaire.

Une particularité de la fête dont je parle fut que ma mère eut la permission de prendre tant qu'elle voulut de pieds de cochon assaisonnés au gingembre. C'est une croyance qu'une femme pourra allaiter plus abondamment son baby, si elle se rassasie de ce mets délicieux.

Les remarques que j'ai faites depuis me conduisent à supposer que, comme c'était l'hiver, j'étais emmaillotté dans des langes, et je crois que le poids de ces vêtements aurait étouffé un baby américain de constitution ordinaire. D'abord, il y avait plusieurs chemises de dessous, en coton ; puis, une jaquette, puis une seconde jaquette ; puis, une robe ouatée ; ensuite, une jupe de calicot éclatant ; enfin, sur le tout, une bavette ou mentonnière. Je portais aussi un bonnet ; mais l'on ne me mit pas de souliers avant que je fusse capable de marcher. Ma tête était rasée, excepté une mince touffe, qui était le commencement, l'embryon, puis-je dire, de ma queue future.

Puisque nous avons parlé de l'hiver, sachez que le climat de ma ville natale est semblable à celui de Canton qui est situé à 75 milles

plus au nord. Quoique la neige n'y tombe point et que la glace y soit chose inconnue, l'air y est assez froid pour rendre le feu désirable. Mais les maisons chinoises — et cela me paraît aujourd'hui assez bizarre, — sont construites en vue de l'été, et plutôt contre la chaleur que contre le froid. Et l'on n'y connaît pas les installations telles que bouches de chaleur, fourneaux, calorifères. Pour nous prémunir contre le froid, nous recourons à des vêtements épais, et les manches sont d'une coupe très longue, à cet effet. Une conséquence comique de cela est que jeunes et vieux paraissent deux fois plus gros en hiver qu'en été.

Comme enfant, j'eus mes jouets : clochettes, crécelles et autres bibelots. Mais il n'y a pas, en Chine, cet objet béni qu'est le berceau, dans lequel on câline et balance l'enfant pour l'endormir; il n'y a pas de couchette séparée. Je dormais avec ma mère et je ne doute pas que je ne me sois parfois égosillé à crier parce que j'avais trop chaud; car, les vêtements de nuit, qui étaient multiples et chaudement ouatés me couvraient quelquefois tout entier et me rendaient la respiration très difficile. J'étais suffoqué, asphyxié, et je tentais de crier; et ma mère faisait tout, hors de me donner un peu d'air et de liberté. Innombrables furent les drogues que l'on m'administra; car les médecins chinois prétendent qu'ils peuvent guérir les criailleries nocturnes des enfants.

Les mères américaines ne se forment pas une idée de la tyrannie que les mères chinoises supportent de la part des médecins et des vendeurs de charmes, qui escomptant leurs craintes superstitieuses, quand il s'agit du bien-être et de la santé des enfants.

Dans la journée, j'avais pour m'asseoir une chaise de bambou; elle était munie d'une planche de rebord, qui glissait en avant et en arrière et me servant de table pour mes jouets et de barrière : en cette posture obligée j'ai passé des heures, cependant que ma mère me veillait en filant le lin.

Nos coutumes orientales sont trop simples pour que nous ayons inventé le luxe des voitures d'enfants. Nous avons à la place notre écharpe de transport. Elle consiste en une pièce de toile épaisse, d'environ deux pieds carrés, brodée intérieurement, coloriée extérieurement de belles images, et ayant une bande aux quatre coins. Pour me placer dans cette écharpe de transport, le seul véhicule que j'eusse, ma mère ou une servante devait se baisser. J'étais alors posé sur son dos, et deux cordons passaient sur la poitrine de la porteuse; les deux autres autour de sa taille. Mes jambes, durant la course, sautaient hors de taille, mais néanmoins, c'était pour moi un très confortable siège, quoique je doute que ce fût aussi plaisant pour celle qui me portait.

Mes plus précoces souvenirs se rapportent au salon du rez-de-chaussée dans la maison de mon aïeul; l'aile droite du logis avait été laissée à mon père au temps de son mariage. C'était une pièce longue et étroite, avec des murs de brique nue, dans lesquels il n'y avait pas de

fenêtres sur la rue. L'air et la lumière venaient par une longue et étroite ouverture percée dans le toit. Mais, aussi bien que la lumière et l'air, la pluie tombait par là.

L'ameublement du salon était simple : un canapé de bambou, une table carrée, quelques chaises à large dossier droit, quelques bancs longs et étroits, et une paire de tabourets.

On remarque partout en Chine cette ascétique simplicité.

Je me souviens très bien de l'inconfortable lit chinois. Des planches servaient de montants, et des bancs supportaient ces planches. A nos lits, il y avait, pour surmonter le tout, la charpente d'un lourd baldaquin qui, au temps où il était neuf, était évidemment sculpté et doré. De ce baldaquin pendaient des moustiquaires. Le sol était recouvert de briques d'un pied carré pour tapis. Il n'y avait aucune cheminée ; pas d'ustensiles de chauffage ; quelques modestes ornements. En été, ces pièces étaient fraîches et agréables. Mais le vent et le froid de l'hiver les rendaient ensuite sans attraits.

II

LA MAISON ET LA FAMILLE

La première enfance est un aimable stage de la vie pour un Oriental. C'est le seul temps où il reçoive des marques d'affection. Les habitudes de la famille en Chine sont telles, que, dès qu'un enfant commence à comprendre, non seulement on l'instruit à obéir, mais on ne lui laisse plus aucune liberté d'action.

Toute personne en Chine est sous la stricte sujétion de quelqu'un. L'enfant, lui, est le sujet de ses parents ou de son gardien. Eux, à leur tour, sont subordonnés à leurs parents.

Le magistrat est considéré comme le père du peuple qu'il gouverne, et l'Empereur est, devant ses sujets, dans le rapport de père à enfants. Les femmes sont soumises à leurs pères ou à leurs maris.

Obéissance et respect plutôt qu'affection, voilà ce que l'on demande à l'enfant chinois. C'est pourquoi sa vie domestique est contrainte et engourdie. Là, l'enfant n'atteint son type idéal que lorsqu'il est accoutumé à refréner ses impulsions affectueuses, lorsqu'il contient toutes ses émotions, lorsqu'il est uniformément respectueux envers ses supérieurs. Conséquemment, l'enfant est stylé à marcher obséquieusement derrière ses maîtres, à ne s'asseoir que lorsqu'il y est invité, à ne parler que si quelque question lui est posée, à saluer ses supérieurs correctement de leurs titres. Ce serait pour lui le comble de l'impolitesse, de prononcer le nom de son père ou d'appeler par leurs noms ses oncles ou ses frères aînés. Les enfants disent à leur père : « A-dé », ou, si l'on veut « A-ye » ce qui correspond à « papa ». « Maman » en chinois est « A-ma ». La syllabe A est un préfixe dicté par la recherche de l'euphonie et les convenances de la prononciation.

Dans le même ordre d'idées, nous disons « A-suk » à un oncle, « A-ko » à notre frère aîné. « A-ha » à notre sœur aînée. Les cousins du côté paternel sont comptés comme frères. L'enfant doit se lever de sa chaise quand ils approchent. S'il est pris à partie pour quelque chose qu'il ait faite, il ne doit jamais répliquer, ni chercher une justification.

Une telle faute ne serait pas aisément pardonnée : un double châtiment viendrait aussitôt corriger le coupable. Combien de fois me suis-je repenti de mon imprudence à contredire mes parents, mes oncles, mes professeurs! Souvent, je tentais de fournir des explications sur une apparence de mauvaise conduite. Mais les Chinois n'acceptent pas de discussions sur de semblables sujets. Il vaut mieux, pour un fils accusé, un pupille, un serviteur, souffrir la punition en silence, même s'il a conscience de n'avoir pas mal agi. Cela paraît vraiment déraisonnable, et, en fait, cela nourrit une morosité, un esprit caché de rébellion, avec la seule crainte d'être surpris. Mais les Chinois estiment cette méthode absolument nécessaire pour le maintien de l'autorité. Dans chaque famille, le rotin est toujours prompt à la maison, vu la majestueuse colère que provoque l'outrage aux lois familiales. Il n'entre pas dans mon intention de représenter les Chinois comme naturellement cruels. Ils ne le sont pas. Simplement ils maintiennent dans la famille la discipline par des moyens empruntés à un autre âge. Les parents et les maîtres ont enduré les mêmes traitements. Les coutumes de leurs ancêtres commandent cela, les enseignements de Confucius prescrivent cela, et les lois de l'Empire y apportent le concours de leur autorité.

En réalité, dans les classes inférieures et moins éduquées, nous trouvons la discipline familiale moins stricte que dans les milieux plus élevés de la nation. Quant à moi, il m'advint de naître dans la plus haute des conditions moyennes. Il n'y a pas en Chine de caste, dans le même sens qu'il en existe aux Indes. En Chine, la faveur, la littérature, les emplois officiels anoblissent une famille et peuvent l'élever d'un rang inférieur à une situation prépondérante. Les règles et le gouvernement de ma famille étaient aussi rigoureux que possible. J'ai vécu les années de mon enfance dans un effroyable état d'esprit. Comme tous ceux de cet âge, j'avais besoin de crier, de sauter, de galoper, de montrer mes répugnances ou mes affections, de laisser la bride à la vie animale, à mes impulsions pleines d'étourderie. Mais, comme le poulain qui traîne les harnais, j'étais refréné et courbé. Ma langue était enchaînée, mes pieds étaient entravés par ma crainte de mes aînés. Mon père était un homme austère, comme avait été son père à lui. Il est resté très nettement dans mon souvenir, à cause des peurs qu'il m'a causées.

Pourtant, il était foncièrement bon et doux.

Bien que les circonstances dans lesquelles j'ai essuyé des punitions aient été relativement rares, je me souviens de la constante impression de frayeur que j'éprouvais, quand j'avais commis quelque action

contraire à la conduite que doit tenir un jeune Chinois bien né. Le rotin de bambou était suspendu au-dessus de ma tête comme l'épée de Damoclès. Ma mère, qui vit encore, me sauva maintes fois de ses coups, en me donnant un avertissement opportun ou en cachant mes méfaits à la connaissance de mon père. Mais elle n'était pas indulgente au point de m'épargner un châtiment que j'eusse absolument mérité.

Notre famille se composait de mon père et de ma mère, d'un frère de quatre ans plus âgé que moi, d'une sœur de deux ans plus jeune, de moi enfin. J'eus deux sœurs qui moururent avant ma naissance, par le cours de la nature ; laissez-moi l'ajouter, car l'horrible coutume de l'infanticide des filles n'était, en ce qui concerne notre région dans l'Empire, connue que par les livres et fort réprouvée (1).

J'ai dit précédemment que nous occupions un côté de la maison de mon aïeul. Le bâtiment n'avait qu'une entrée. Le plan ci-joint en offre la description.

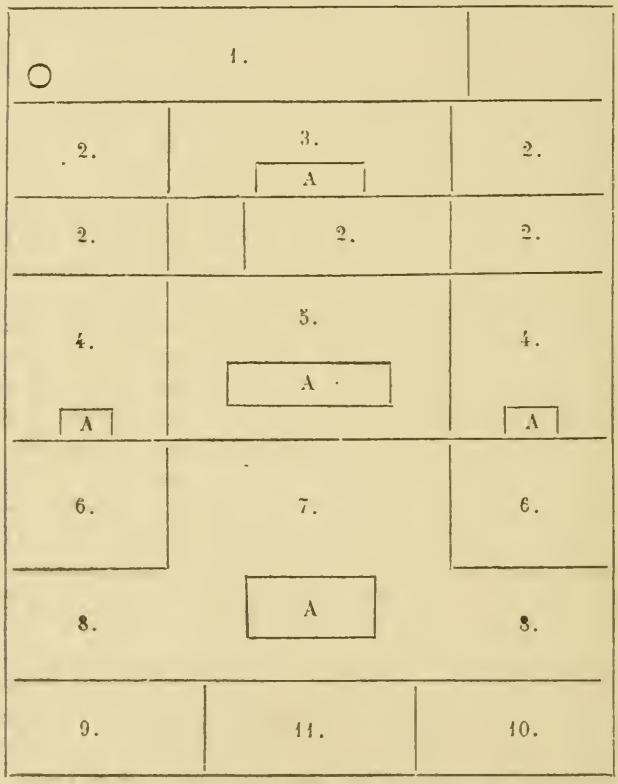
A, comprend tout l'espace, au-dessus duquel une ouverture laisse voir le ciel et qui correspond au *compluvium* des habitations romaines. Il y avait cinq de ces ouvertures dans notre maison. Par là, venaient l'air, le vent, la pluie. Vous pouvez facilement imaginer que ce sont là, dans les maisons chinoises, de faciles entrées et sorties pour les brigands et les voleurs. La nuit, il semble qu'il n'y ait de protection contre les gens de cette espèce que dans la vigilance et le courage des veilleurs qui, frappant les heures de la nuit sur une pièce de bambou et faisant la ronde, avertissent les malfaiteurs d'avoir à s'esquiver, s'ils sont trop près. Le veilleur chinois remplit le double emploi de gardien et d'horloge ambulants. Et, quoique les horloges soient d'un usage commun, mes compatriotes n'ont pas encore adopté, pour connaître l'heure, l'usage des sonneries.

Si vous examinez le plan, vous verrez que la maison n'a qu'une seule entrée régulière. Ayant passé le seuil, vous êtes dans le vestibule, qui ouvre sur le compluvium par trois portes à deux battants ; toutes servent dans les grandes occasions ; mais, en temps ordinaire, on n'ouvre qu'une des portes de côté. Après avoir franchi le vestibule et être descendu par une marche dans le compluvium, vous avez la pleine vue de la salle d'audience, qui est décorée et qui sert dans les circonstances solennelles, comme les jours du nouvel an, les mariages, les funérailles, ou pour d'autres éventualités, comme la réception de personnages distingués. De chaque côté, il y une aile, la

(1) Les infanticides de filles ont été constatés dans les provinces de Canton, Fo-Kien, Tché-Kiang, Chang-Si, par un édit des deux reines-mères régentes, publié par la *Gazette de Péking*, les 13e et 14e jour de la *Deuxième Lune* (29 et 30 mars 1866). Cet édit invitait les préfets et sous-préfets des villes à organiser des orphelinats destinés à recueillir les enfants abandonnés. « De la sorte, disaient les régentes, les pauvres ne pourront plus objecter leur pauvreté, pour se justifier du crime abominable de tuer les enfants qu'ils ont engendrés. »

bibliothèque, et l'appartement des hommes. Le seul passage vers celui des femmes traverse la salle d'audience. C'est là qu'il y trois couples de portes, deux étant toujours fermées, celle du côté droit restant ouverte pour l'usage journalier. Un paravent est devant l'entrée ; car la pire chose qui puisse arriver est que les visiteurs mâles regardent dans l'appartement des femmes et voient les membres féminins de la famille. Mon aïeul avait la chambre située derrière le

PLAN D'UNE MAISON CHINOISE



1. Jardin. — 2. Chambres — 3. Cuisines — 4. Petit salon. — 5 Parloir des dames. — 6. Petit salon des hommes. — 7. Salle d'audience. — 8 Ailes — 9. Bibliothèque. — 10. Salle d'études. — 11. Vestibule. — A. Ciel ouvert.

parloir des dames, car cette pièce est généralement considérée comme la meilleure à cause de sa situation centrale. L'autre aile était occupée par un oncle et sa famille. Derrière cette partie de la maison étaient la cuisine et les chambres des serviteurs et des servantes. Le jardin possédait un puits.

Je crois que je vous ai donné l'impression d'une habitation divisée en deux parties : la façade appartenant aux hommes, et le

derrière aux femmes. Quant à la chambre de mon aïeul, aucune femme de la famille ne pouvait en passer le seuil, hors les grandes circonstances.

Je ne fais pas mention de caves, puisqu'il n'y en avait pas. Les murs étaient de briques couleur d'ardoise. La toiture de tuiles reposait sur ces briques et sur des poutres, depuis le vestibule jusqu'au jardin.

Les chambres étaient hautes et aérées. Sans les orages et sans les vents d'hiver, elles eussent été très confortables. Je l'ai dit déjà, la maison était simplement meublée. Le hall d'audience était la salle des fêtes. Une longue table de milieu, avec des vases et des bibelots curieux, se trouvait derriere une autre, carrée, en acajou. Elle était flanquée de deux rangs de sièges du même bois, séparés par de petites tables à thé qui supportaient les tasses des hôtes. Il y avait une paire de pliants garnis de cuir.

Sur les murs, des aquarelles.

YAN-FOU-LI

(A suivre.)

Traduit par LÉON CHARPENTIER.

Tu ne tueras pas

A propos de l'assassinat du roi Humbert

> Tu ne tueras point (Exode XX, 13).
> Le disciple n'est point au-dessus de son maître; mais tout disciple accompli sera comme son maître (Luc, VI, 40).
> ... car tous ceux qui prendront l'épée périront par l'épée (Mathieu, XXVI, 52).
> Toutes les choses que vous voulez que les hommes vous fassent, faites-les-leur aussi de même (Mathieu, VII, 12).

Quand les rois sont mis à mort après jugement, comme Charles Ier, Louis XVI ou Maximilien, quand ils sont victimes d'une révolution de palais, comme Pierre III, Paul et bon nombre de chahs, de khans et de sultans, il est d'usage de faire le silence sur ces exécutions. Mais quand l'assassinat d'un monarque, comme ceux de Henri IV, d'Alexandre II, de l'impératrice d'Autriche, du chah de Perse et récemment celui de Humbert, n'est précédé d'aucune formalité judiciaire ni d'aucune intrigue de cour, les rois, les empereurs et leurs affiliés s'étonnent et s'indignent si fort de cet acte de violence qu'on ne saurait les soupçonner d'avoir jamais eu de responsabilité dans la mort d'un homme, bien moins encore de commander le meurtre et d'en tirer profit. Et cependant les meilleurs d'entre eux, comme Alexandre II et Humbert, ont causé par une action directe ou ont encouragé par leur complicité le massacre de plusieurs dizaines de milliers d'hommes tombés sur les champs de bataille. — sans compter les victimes des exécutions policières. Quant à ceux qui ne se distinguèrent pas par leurs qualités morales, c'est par centaines de milliers, par millions que l'on compte les assassinats dont ils furent coupables.

Le Christ a condamné la loi du talion : œil pour œil, dent pour dent, mais elle est encore la règle de tous ces gens-là, qui l'appliquent avec furie, soit en faisant la guerre, soit en châtiant des révoltés. Ils vont même plus loin quelquefois et déclarent la guerre, c'est-à-dire décrètent la mort de plusieurs milliers d'hommes, sans avoir été aucunement provoqués. Aussi n'ont-ils pas le droit de s'indigner quand par aventure quelqu'un applique contre eux la loi qu'ils imposent au monde. C'est à peine si un roi ou un empereur paiera de sa mort l'assassinat de cent mille ou peut-être d'un million d'hommes, massacrés sur l'ordre ou avec le consentement des chefs d'Etats. Que ceux-ci cessent donc de s'indigner quand l'un d'eux, comme Alexandre II ou Humbert, tombe sous les coups d'un meurtrier. Qu'ils s'étonnent au contraire que de pareilles exécutions soient si rares dans un monde

où ils s'accordent tous pour donner l'exemple constant de l'assassinat.

Les hommes sont si bien hypnotisés qu'ils ne saisissent pas le véritable sens de ce qui se passe tous les jours sous leurs yeux. Ils voient avec quelle sollicitude rois, empereurs et présidents veillent à l'organisation d'armées bien disciplinées et multiplient les revues, les parades et les manœuvres en s'efforçant de s'étonner mutuellement par ces exhibitions. Et, pris d'un bel élan, les voilà qui accourent en foule pour voir comment leurs frères ridiculement affublés de costumes brillants et bigarrés se transforment en machines au bruit des tambours et des trompettes et, au cri poussé par un chef, exécutent tous ensemble le même mouvement. Aucun des assistants ne comprend ce que tout cela signifie. Cependant le sens en est très simple et très clair. Ce n'est autre chose qu'une préparation à l'assassinat.

On cherche par ces moyens à hébéter les hommes pour en faire des instruments de meurtre. Et ceux qui se consacrent à cette besogne et s'en font gloire sont uniquement les rois, les empereurs et les présidents. Ils se font de l'assassinat une occupation et un métier. On les voit toujours revêtus d'uniformes militaires et portant le sabre au côté. Mais qu'on assassine un des leurs, vous les entendrez aussitôt se récrier et s'indigner.

Le meurtre d'un roi, celui de Humbert par exemple, n'est cependant pas un acte d'une cruauté particulièrement révoltante. Des mesures ordonnées par des rois et des empereurs — dans le passé la Saint-Barthélemy, les massacres pour raison religieuse, la répression des révoltes de paysans, les tueries de Versailles — aujourd'hui encore les supplices, l'épuisement au fond d'une prison solitaire ou dans les compagnies de discipline, la pendaison, la décapitation, les fusillades, les guerres sanglantes — sont incomparablement plus cruelles que les assassinats commis par les anarchistes. On ne pourrait pas dire non plus que ces assassinats sont particulièrement horribles parce qu'ils ne sont pas justifiés. Si Alexandre II et Humbert ne méritaient pas la mort, les milliers de Russes tués sous Plevna et les Italiens tombés en Abyssinie la méritaient bien moins encore. Les attentats contre les souverains sont horribles, il est vrai ; mais ce n'est ni par leur cruauté ni par l'absence de motifs, c'est par la folie de leurs auteurs.

Si l'assassin d'un roi a commis son crime sous l'influence soit d'un sentiment personnel d'indignation provoqué par la misère d'un peuple opprimé, misère dont lui paraissent responsables Alexandre, Carnot ou Humbert, soit d'un sentiment personnel de vengeance, son acte, quelque immoral qu'il demeure, est tout au moins explicable. Mais comment une association d'hommes — un groupe d'anarchistes, comme l'on dit aujourd'hui — se contente-t-elle après avoir armé un Bressi de menacer un autre souverain et ne peut-elle rien trouver de mieux pour l'amélioration du sort de l'humanité que de tuer des hommes, surtout quand il est aussi inutile de tuer ces hommes qu'il était vain de trancher la tête de l'hydre puisqu'il lui en renaissait

toujours une nouvelle ? Depuis longtemps déjà, rois et empereurs font fonctionner à leur profit un mécanisme à peu près semblable à celui d'un fusil à répétition : dès qu'une cartouche a sauté, une autre prend sa place. Le roi est mort, vive le roi ! A quoi bontuer un roi ?

Il faut ne considérer les choses que bien superficiellement pour croire que l'assassinat de ces gens-là puisse servir à libérer les peuples et à empêcher désormais toute guerre meurtrière.

Qu'on se rappelle qu'il y eut toujours des oppressions et des guerres sous tous les chefs de gouvernement, quels qu'ils fussent, sous Nicolas et sous Alexandre, sous Frédéric et sous Guillaume, sous Napoléon, Louis, Palmerston, Gladstone, Mac Kinley, etc... Ces hommes ne sont donc pas les causes des oppressions et des guerres qu'endurent les peuples. Le malheur des hommes ne provient pas de l'influence particulière de quelques personnalités isolées, mais de l'organisation sociale qui lie si bien les hommes les uns aux autres, que tous se trouvent à la disposition de quelques-uns ou même d'un seul, lequel ou lesquels sont à tel point corrompus par leur domination antinaturelle sur la destinée et la vie de millions d'hommes, qu'ils donnent les signes d'un état maladif et sont tous possédés de la manie du grandiose, véritable folie que dissimule seule leur situation exceptionnelle

Ces hommes, depuis leur enfance jusqu'à la mort, sont entourés du luxe le plus insensé et d'une atmosphère constante de mensonge et de servilité. Toute leur éducation, toute leur occupation ne consistent que dans l'étude des assassinats commis dans le passé, des instruments de meurtre les plus sûrs dont nous disposons aujourd'hui, des meilleurs moyens de préparer des massacres. Depuis l'enfance ils étudient l'assassinat sous toutes ses formes, ils portent constamment avec eux des armes meurtrières, des sabres, des épées, revêtent des uniformes de toutes sortes, organisent des parades, des revues, des manœuvres. Et cependant personne ne leur dit comment qualifier exactement leurs actes, personne ne leur dit qu'il est honteux et criminel de préparer des assassinats. Au contraire ils n'entendent autour d'eux qu'encouragements enthousiastes à persévérer dans leur besogne. Chaque fois qu'ils sortent pour une parade ou une revue, la foule les accueille avec enthousiasme et les cris qu'ils soulèvent sur leur passage leur semblent exprimer le contentement du peuple tout entier. Les quelques journaux qu'ils lisent, pensant y trouver l'opinion générale ou tout au moins celle des hommes les plus remarquables, exaltent servilement leurs paroles et leurs actes quelles qu'en soient d'ailleurs la sottise et la méchanceté. Toutes les personnes qui les entourent, hommes, femmes, mondains et religieux, sans souci de leur dignité, rivalisent auprès d'eux de flatteries raffinées, acquiescent au moindre de leurs dires, les trompent sur toutes choses et leur enlèvent toute chance d'apercevoir la réalité. Ces hommes peuvent vivre cent ans, ils ne verront jamais un homme libre, ils n'entendront jamais une parole vraie. Leurs discours et leurs actes nous remplissent quelquefois d'horreur. Il suffit cependant de réfléchir à leur situation pour com-

prendre que tout homme à leur place agirait absolument comme eux. Dans leur cas un homme raisonnable ne pourrait se conduire raisonnablement qu'en renonçant immédiatement à sa situation. En voulant s'y maintenir il se condamnerait à les imiter.

Que peut-il y avoir vraiment dans la tête d'un Guillaume, — de cet homme borné, peu cultivé et vaniteux qui a pour tout idéal celui d'un hobereau allemand, — alors qu'il n'est sottise ni bassesse qui ne puisse en passant par sa bouche soulever des *hoch* enthousiastes et provoquer, comme une chose importante au plus haut point, les commentaires de la presse universelle? Dit-il que les soldats doivent massacrer jusqu'à leurs pères pour lui obéir, — on crie hourra ! Dit-il qu'un poing de fer doit aider l'Evangile à conquérir le monde, — hourra ! Dit-il que les troupes de l'expédition de Chine devront tout massacrer et ne pas faire de prisonniers, on ne l'enferme pas dans une maison de correction, on crie hourra et l'on vogue vers la Chine pour accomplir ses ordres. Ou bien c'est un Nicolas II, plus doux de caractère, qui inaugure son règne en déclarant à d'honorables vieillards désireux de régler eux-mêmes leurs propres affaires, que la liberté est un rêve insensé; et les organes de la presse, les hommes qui l'entourent ne tarissent pas d'éloges à ce sujet. Il présente un projet enfantin, absurde et mensonger de paix universelle en même temps qu'il prend des dispositions pour augmenter l'effectif de ses armées, et on le loue sans mesure de sa sagesse et de sa vertu. Sans aucune raison, inutilement, impitoyablement, il offense et tourmente tout un peuple — les Finlandais; autour de lui il ne perçoit encore que des approbations. Il organise enfin les massacres de Chine, révoltants par leur injustice, leur cruauté et leur contradiction avec le récent projet de paix universelle, et de tous côtés on lui prodigue des louanges à la fois pour ses victoires militaires et pour la continuation de la politique pacifique de son père.

En réalité que peut-il y avoir dans la tête et le cœur de ces hommes-là ?

Ainsi donc les véritables coupables de l'oppression et du massacre des peuples ne sont pas les Alexandre, les Humbert, les Guillaume, les Nicolas et les Chamberlain, mais ceux qui les ont placés ou les maintiennent dans cette situation de maîtres absolus de la vie des hommes. C'est pourquoi il est inutile de tuer les Alexandre, les Nicolas, les Guillaume et les Humbert ; ce qu'il faut c'est cesser de soutenir l'organisation sociale qui les produit. Et ce qui soutient l'organisation sociale actuelle — c'est l'égoïsme et l'égarement des hommes qui vendent leur liberté et leur honneur pour de pauvres intérêts matériels.

. . . . . .

LÉON TOLSTOÏ

8 août 1900.

(Traduit du russe par A. SOUBERBIELLE.)

Notes

politiques et sociales

LE CONGRÈS SOCIALISTE INTERNATIONAL

Le Parti Socialiste des deux mondes a tenu son cinquième congrès du 23 au 28 septembre dernier, à Paris. Primitivement, l'Allemagne avait été choisie comme siège de cette réunion, mais, par crainte de la police germanique, et aussi en raison de l'Exposition, la capitale de la France fut, après coup, désignée.

Comme l'on sait, c'est en 1889, pour la première fois depuis la disparition de l'Internationale, que les prolétaires d'Europe et d'Amérique se groupèrent en assemblée générale. Puis, après Paris, Bruxelles, Zurich et Londres reçurent leurs visites. Il n'est pas exagéré de soutenir que jamais congrès n'eût l'ampleur de celui de cette année, — par la gravité des problèmes posés et résolus, par le nombre des assistants, par l'importance des décisions arrêtées.

La presse conservatrice escomptait des tumultes prolongés, de violents échanges d'invectives, des luttes à main plate, des scissions. Elle s'autorisait du passé pour fonder ses espérances. A Zurich et à Londres, — nous ne voulons remonter qu'à sept années en arrière, — des discordes passionnées avaient surgi, des ruptures s'étaient produites, des exclusions avaient été prononcées. Il faut croire que le parti socialiste offre, dès à présent, dans la plupart des contrées, une mentalité mûrie, car les séances n'ont pas été caractérisées par des incidents trop tumultueux. La sagesse des Allemands, des Autrichiens, des Belges, des Suisses, avait imposé aux Français une retenue dont ils ne se sont guère départis jusqu'à la fin. Il est toutefois regrettable que les diverses organisations entre lesquelles se répartissent les prolétaires de notre pays ne puissent encore rivaliser de dignité d'attitude et de correction oratoire avec les fractions des autres contrées. Entre l'homogénéité subsistant, malgré des dissidences même sérieuses, dans la Social démocratie de Berlin et de Vienne, et les cassures visibles de notre armée prolétarienne, il y a trop de contraste ! Certains étrangers n'ont pu s'empêcher de lui signaler ses erreurs et ses faiblesses. Seront-ils compris ?

Quoi qu'il en soit, le Congrès a été un grand fait qui marquera dans l'histoire de la démocratie révolutionnaire. Si nous laissons de côté les leaders français dont les querelles personnelles pèsent si lourdement sur tous les débats, il y avait là Furnémont et Vandervelde, Hyndman et Adler, Anseele et Plékhanov, Andrea Costa et Ferri, Van Kol et Sanial, Singer et Auer, et tant d'autres encore, dont les plus fervents réactionnaires connaissent les noms. On sentait

planer sur l'assemblée surchauffée de la salle Wagram les aspirations, les revendications, les espérances lointaines et immédiates de quelque six ou sept millions d'électeurs socialistes épars dans le monde. Et nul ne pouvait pénétrer, ne fût-ce qu'une minute, dans cette enceinte où siégeaient les Etats Généraux du monde nouveau, sans se dire qu'il s'élaborait là une grande force — et qu'en dépit des vulgarités accessoires, le Congrès de Paris ne serait point stérile.

Nul n'ignore que la grosse question qui a tant agité la démocratie ouvrière de France depuis quinze mois — la question ministérielle — a eu les honneurs de la majorité des séances. Le problème n'intéresse pas seulement un pays, mais, pour l'heure, trois ou quatre déjà, et, dans l'avenir, nul n'y pourra rester indifférent, parce que plus le prolétariat accroîtra ses forces, et plus la bourgeoisie libérale, serrée entre l'agrarianisme clérical d'une part, et le socialisme de l'autre, sera tentée de faire appel à ce dernier. Un des penseurs et écrivains les plus remarquables de la Social démocratie d'Allemagne, Kautsky, avait déposé une motion qui semblait devoir concilier toutes les idées en présence et qui, au surplus, s'accordait avec la doctrine traditionnelle du parti. Elle a été votée par 29 voix contre 9, chaque nationalité détenant 2 voix. La France et plusieurs autres délégations se sont divisées. On a été étonné que la motion Kautsky n'eût pas réuni tout le monde. Mais nous pouvons ajouter que les deux organisations françaises qui l'ont repoussée — le parti ouvrier et le parti socialiste révolutionnaire — n'ont pas été unanimes.

Le fait capital qui aura marqué les assises du qnatrième Etat en 1900, la reconstitution de l'Internationale, a passionné beaucoup moins le public extérieur que le débat sur la participation au ministère. Il a cependant une bien autre portée. Il atteste d'abord la résurrection triomphante de la démoeratie révolutionnaire, noyée dans le sang en France et en Italie, emprisonnée et pourchassée en Allemagne et en Autriche, et regardée comme abattue au lendemain de la Commune et de l'application des lois bismarckiennes. Mais le vote émis presque au début du Congrès prend une signification très différente encore, si on l'envisage, et rien n'est plus légitime, comme un défi à tous les gouvernements de réaction. A l'heure, en effet, où la première Internationale, celle de Marx et de Bakounine, s'étendait sur l'Europe avec une rapidité plus imposante peut-être que sa cohésion, des législations draconiennes avaient été édictées contre elle dans les empires, royaumes et républiques. Ces textes n'ont pas été abrogés. Comme ils subsistent dans leur teneur primitive, les gouvernants, un peu partout, vont être appelés à témoigner de leur impuissance. On se demande, en effet, comment, dans notre pays, où l'affiliation à l'Internationale est sévèrement châtiée par des articles de 1872, la police incarcérerait les membres des deux mille cinq cents groupements actuellement existants. Ainsi, la décision arrêtée le 25 septembre a une valeur effective mais surtout symbolique.

Il convient d'ajouter que la nouvelle Internationale se redresse sur

des bases autrement fortes, et avec une formation bien plus rationnelle que l'ancienne. A Londres, en 1865, c'étaient des proscrits venus de tous côtés qui étaient délégués à l'organisation centrale : mais, exilés dans la capitale de l'Angleterre, ils avaient perdu tout contact réel avec leurs contrées d'origine et ne rendaient ainsi que des services restreints. A Bruxelles, le délégué de chaque nationalité sera son émanation directe et pourra, à chaque instant, sonder sa conscience.

Les tendances de la nouvelle Internationale ne sont pas non plus exactement identiques à celles de sa devancière. Moins romantique, moins exclusivement dominé par la légende héroïque de la barricade et du terrorisme jacobin, le prolétariat a senti que son action devait être multiple et diverse. Peut-être les grandes transformations sociales ne s'opèreront-elles pas sans heurts et sans luttes sanglantes, car il n'est pas d'exemple qu'une classe ait abdiqué pacifiquement, amiablement devant une autre : mais si les journées du passé devaient recommencer, une partie de la tâche serait d'avance accomplie, de par la propagande intellectuelle et économique toujours intensifiée du monde ouvrier. Il y a tant de façons de faire la Révolution depuis le 10 août jusqu'au 4 septembre en passant par le 24 février !

Le Congrès de 1900 était encore appelé à trancher un grand problème dont l'intérêt s'est aujourd'hui généralisé : le problème colonial. Devant l'expansion exotique de l'Angleterre, de la France, de l'Allemagne, des Etats-Unis, pour ne parler que de ces contrées, le prolétariat devait nécessairement rechercher les relations visibles ou latentes qui existent entre les conquêtes lointaines et la structure capitaliste partout dominante. Il convenait aussi qu'il fixât ses vues sur la conduite à tenir, sur les principes à imposer aux propagandistes comme aux fractions parlementaires. On pensait que la discussion serait longue, documentée, et prendrait date dans les annales du socialisme. Elle a été écourtée, parce que le problème ministériel avait absorbé tous les instants. A peine a-t-on entendu Hyndman qui a recueilli de longs applaudissements, en flétrissant, au nom des ouvriers anglais, la politique de l'Angleterre dans l'Inde et en Afrique.

Il y faudra revenir, parce que nulle question ne mérite davantage à cette heure l'attention et qu'il y aurait un gros péril à la laisser plus longtemps irrésolue ou insuffisamment résolue, et c'est pourquoi il est surprenant que la prochaine réunion internationale ait été ajournée à trois ans. Dans l'état de transition où le prolétariat est depuis quelque temps, et si l'on prévoit les brusques secousses qui menacent nombre d'empires, ce délai est bien long. Sans doute le bureau de Bruxelles sera permanent, mais pourquoi les fractions dirigeantes se défient-elles tant des masses où le sens droit et la fidélité aux doctrines sont parfois bien plus ancrés ?

Qu'on nous permette encore deux remarques. L'une a trait au nombre des délégués. Si le premier jour le Congrès n'a pu se tenir utilement, c'est qu'il comprenait trop de membres. Une assemblée de 600 personnes ou même de 1.000 sera toujours incapable de consom-

mer une besogne sérieuse. On dit que limiter à 150 ou 100 le nombre des assistants, c'est établir le scrutin à deux degrés et aller contre les maximes de la démocratie. Le socialisme est-il à ce point esclave des formules? Et le jour où il y aura 30 millions de socialistes au lieu de 6 ou 7, verra-t-on 4.500 ou 5.000 délégués?

Notre autre remarque se réfère au mode de votation. Il semble abusif et même ridicule de donner deux voix à chaque nationalité. Les socialistes serbes qui sont peut-être 10.000 ont autant d'importance que les deux millions de démocrates allemands. Ce n'est ni logique, ni juste.

LE CONGRÈS NATIONAL SOCIALISTE

Le Congrès National Socialiste, qui a succédé immédiatement au Congrès International, et dans le même local, est loin d'avoir offert la même ampleur et la même dignité. Il était à redouter que les rancunes des diverses organisations françaises, contenues quatre jours durant par la présence des délégués du prolétariat universel, n'éclatassent avec violence. De fait, il y a eu, le premier soir, échange d'apostrophes ; et le troisième jour, au matin, sécession du parti ouvrier. Dans l'intervalle, de formidables clameurs avaient, à maintes reprises, rempli l'énorme salle et interdit tout débat.

Le Congrès, en lui-même, n'aura donc eu qu'une importance minime. La question ministérielle n'a pas été sérieusement débattue, et, comme au mois de décembre 1899, elle est restée en suspens ; aucun blâme n'a été infligé aux députés dont les attitudes avaient été divergentes et contradictoires. Quant à l'organisation proprement dite du parti, il a été impossible de l'étudier, faute de temps, et en l'absence de la fraction guesdiste que ses adversaires mêmes ne sauraient tenir pour négligeable.

L'œuvre de la seconde assemblée nationale du prolétariat français se résume donc purement et simplement en une condamnation des meurtriers des grévistes de Chalon et de leurs complices (motion Vaillant-Turot) et en un appel à l'unité future. Il a été décidé que, dans six mois, un nouveau congrès serait convoqué pour procéder à l'unification définitive du parti.

Doit-on espérer que l'acclamation de la concorde socialiste sera entendue et ne demeurera point illusoire et stérile? Peut-être est-on autorisé à croire aujourd'hui que les diverses organisations s'achemineront vers une transaction. Les prolétaires, qui ont, plus que beaucoup d'autres, le droit de se qualifier socialistes, revendiquent une entente qui centuplera la force d'action et l'énergie de propagande. Leur voix est assez impérieuse pour que nul ne la néglige. L'heure de la féodalité socialiste est passée ; voici celle de la démocratie révolutionnaire. Le vœu du Congrès ne sera point lettre morte.

PAUL LOUIS

LE CONGRÈS SOCIALISTE DE MAYENCE

Le Congrès annuel du Parti socialiste allemand s'est ouvert à Mayence, le 17 septembre dernier. La mort de Liebknecht donnait à l'assemblée de cette année un caractère particulier. Sa grande ombre a plané sur les délibérations du Congrès, et sa parole : « Toujours sur l'offensive, jamais sur la défensive », maintes fois rappelée, marque bien la position actuelle du parti.

Auer a prononcé le discours d'ouverture et montré les progrès accomplis depuis le premier Congrès d'Eisenach en 1872. Après les luttes âpres avec Bismarck, des années plus calmes sont venues; « en ces longues années, nous avons appris, mais nous n'avons rien oublié. »

Le parti, cette année, s'est enfermé dans le domaine des questions actuellement soumises au Reichstag. Nulle mention de la journée de huit heures, des grèves, des salaires. Silence sur les théories.

Il s'agissait de déterminer l'attitude à prendre pour tenir tête au vent d'absolutisme qui souffle à l'heure présente et s'est donné pleine carrière dans les affaires de Chine. Il s'agissait de prendre les résolutions qui fixeront les votes de la fraction du Reichstag dans la question des chemins de fer et dans l'élaboration du tarif douanier qui est la question de demain.

Singer avait la tâche d'examiner la politique mondiale de l'Empire. Son discours, composé sur les indications que lui donna Liebknecht quelques heures avant sa mort, a été un réquisitoire terrible contre le gouvernement personnel. Il a peint, peut être avec plus de violence que d'ampleur, la désinvolture parfaite du gouvernement qui, profitant de l'absence du Reichstag, prélève des millions de marks et des milliers d'hommes pour satisfaire ses convoitises en Orient et pratiquer à son aise la « politique du vol » (*Raub politik*). Puis Schœnlauk est venu qui a fait une allusion significative en rappelant que Charles Ier, lui aussi, a gouverné onze ans sans Parlement. La résolution de Singer conclut au rappel immédiat du Reichstag, « afin qu'il soit possible aux représentants de la classe ouvrière de flétrir les procédés absolutistes du gouvernement ainsi que la politique anti-démocratique des partis qui prêtent la main au régime personnel et l'encouragent au dédain de la représentation populaire. »

Sur ce point il y a eu unanimité pour l'opposition systématique. Et pourtant, signe des temps, un absent et non des moindres, l'exilé Bernstein, un théoricien du parti, écrivait dans la *Neue Zeit* ces lignes que M. Chamberlain n'eût pas désavouées : « La civilisation supérieure, en face de l'inférieure, a constamment le droit de son côté; elle a le droit historique, voire même le devoir, de se l'assujettir. » Et cet homme-là vit en exil à Londres, dit ironiquement la *Gazette de Francfort*, alors qu'il est presque mûr pour conduire les affaires étrangères de l'Allemagne!

Calwer était chargé du rapport sur le régime des transports et la

politique commerciale. La question des chemins de fer a mis en lumière l'opposition persistante de l'Allemagne du sud au système prussien. Le ministre Miquel projette de soumettre tous les chemins de fer de l'Empire à un régime uniforme tout en en laissant la propriété aux Etats particuliers. En réalité, l'intention du gouvernement est d'identifier le régime des divers Etats avec l'exploitation prussienne. Les représentants des Etats du Sud et avec eux Calwer lui-même prétendent que la prussianisation des chemins de fer allemands empêchera toute réduction de tarif. Car le point de vue prussien est un point de vue purement fiscal. Les chemins de fer de Prusse sont la colonne vertébrale de tout le système financier prussien. Ils fournissent par an un revenu net de 350 millions de marks. Or la Prusse n'entend pas porter atteinte à ses revenus en abaissant ses tarifs. Le gouvernement allemand ayant tous les chemins de fer en main, transporterait cette conception à toute l'Allemagne. Et cependant Calwer, malgré tous les arguments qu'il fournit aux adversaires de l'uniformité demande l'exploitation des chemins de fer allemands par l'Empire. Bebel l'appuie tout en reconnaissant que l'uniformité des tarifs pourra emporter, pour un temps assez long, leur fixité. Mais il faut suivre l'évolution qui se poursuit depuis le commencement du siècle et qui impose une unité de direction dans le régime des transports. Le particularisme va à l'encontre de toutes les tendances économiques et sociales du pays: il est possible qu'il faille subir le système prussien, mais ce ne sera qu'une transition et il faudra bien aboutir à la constitution des chemins de fer de l'Empire : « Il se peut, dit-il, que nous renforcions la Prusse, mais j'aime mieux avoir affaire à un seul adversaire qu'à 23. Plus nous soutiendrons les efforts particularistes et plus nous ferons les affaires des Junkers et du Centre. » La proposition de Calwer a été adoptée.

La seconde partie du débat portait sur les tarifs de douane. On sait qu'un nouveau tarif douanier est en préparation et que les agrariens s'agitent pour obtenir des droits protecteurs. Calwer propose : 1° d'écarter tout droit nouveau ou toute élévation de droit sur les denrées alimentaires et même d'abaisser sinon d'abolir toutes les taxes de ce genre actuellement en vigueur; 2° de faire prévaloir une politique de traités ayant pour but d'abaisser progressivement les barrières douanières entre les nations et de favoriser la libre circulation des produits; enfin 3° de rejeter les mesures douanières, comme tarifs minimum et maximum, *ad valorum*, etc., qui empêchent que des relations étroites s'établissent entre l'Allemagne et les autres pays.

Sur ces données on pouvait croire Calwer acquis au libre-échangisme, principe fondamental du socialisme international. Son libre-échangisme cependant ne peut aller jusqu'à accorder un régime de faveur à l'Amérique qui frappe les produits allemands de droits exorbitants. Il demande une politique de représailles.

Bebel, Schœnlauk, Mme Luxembourg sont venus au secours des principes menacés. Molkenbuhr a résumé le débat en une formule

frappante : « Le parti socialiste ne doit pas marcher avec Kanitz. Ce qu'il veut, ce n'est pas le monopole du commerce des grains, mais la socialisation de la production des grains. »

Enfin est revenue en discussion la question maintes fois débattue de la participation des électeurs socialistes aux élections du Landtag. Nous entrons ici dans le domaine des compromis. Bebel a affirmé nettement la nécessité de démocratiser les Landtags et pour cela de prendre part au vote pour introduire au moins à la base inférieure de l'édifice électoral des éléments sinon socialistes, du moins démocrates. Il s'agit d'incliner progressivement tous les corps délibérants vers la gauche. En pactisant avec les libéraux pour éliminer la réaction des Landtags le parti socialiste ne craint plus d'être absorbé, car il se sent aujourd'hui une puissance d'attraction supérieure à celle des autres partis. Il est certain qu'il y a des chances minimes d'introduire des députés socialistes aux Landtags, en raison du mode censitaire et à deux degrés qui est généralement la base du système. On pourra toujours, dans le pays où existe le *système des 3 classes* d'électeurs, introduire dans la dernière classe des électeurs socialistes qui porteront leurs voix sur le candidat libéral et feront échec à la réaction. D'ailleurs dans les diverses régions les membres de la fraction du Reichstag — en Prusse, le comité directeur du parti — décideront de l'opportunité de l'intervention. Quelques jours après le vote de cette proposition, la tactique adoptée était ratifiée d'une manière éclatante par le triomphe des socialistes dans la principauté de Gotha où le parti emportait sept sièges au Landtag.

Il est évident que l'attitude du parti se modifie. Maintes fois au cours des débats on a parlé des « circonstances », des « données actuelles », du « côté pratique des choses ». Le parti ne refuse plus les demi-solutions offertes par le gouvernement parce qu'elles contiennent des avantages immédiats pour les classes ouvrières. Ceux qui y voient clair redoutent cette tactique plus que la révolte ouverte. On sait bien que le parti n'a pas désarmé. Il s'avance vers son but qui est la transformation radicale de l'ordre social actuel en « glissant silencieusement sur des semelles de feutre ». Ce mot de l'*Elsaesser*, journal clérical de Strasbourg, définit la tactique socialiste.

Aujourd'hui nous voyons nettement que c'est plus encore la discipline du parti que la fixité de ses principes qui constitue sa force. C'est cette unité, définitive depuis le Congrès de Gotha, c'est-à-dire depuis 25 ans, c'est aussi l'autorité, pour ne pas dire plus, du comité directeur du parti (*Partei-vorstand*) qui ont assuré son triomphe aux élections et son influence au sein du Reichstag.

L'Allemagne est un pays où l'air est saturé de discipline ; il est tout naturel que pour l'électeur socialiste élevé dans cette atmosphère elle soit un élément vital essentiel. C'est là, au moins l'un des avantages du militarisme prussien qui a si fortement marqué son empreinte sur les mœurs et les institutions allemandes.

HENRI LASVIGNES

Petite Gazette d'art

LES GYPSOGRAPHIES DE PIERRE ROCHE

Il est assez difficile de prévoir l'opinion que nos petits neveux auront sur le mouvement d'art contemporain. Mais, à moins d'une injustice extrême, ils ne pourront méconnaître que notre temps fut une époque de fiévreuses recherches. On a torturé le bois, le fer, la pierre, brisé la ligne, battu enfin les couleurs plus énergiquement qu'une ménagère les jaunes d'œufs d'une mayonnaise.

Au milieu de cette mêlée, où les puffistes gagnent or, décorations et, ce qui est plus enviable, considération, Pierre Roche va modestement, créant pour le plaisir, inventant sans espoir de brevet.

C'est à lui que l'on doit ces exquises aquarelles estampées où la délicatesse du statuaire s'allie à la sensitivité du peintre. Qu'il s'agisse d'un paysage, d'une libellule ou de la Loïe Fuller, sujet préféré par l'artiste, le modelé, — qui enchanterait, par sa valeur propre, — se rehausse de féeriques tonalités d'un charme indicible.

Pour quelques jours, il en expose la série presque complète, chez le libraire Sagot. C'est là que l'on peut voir « La Sirène », « La Vierge », « Le Scorpion », « La Vague », « Le Soulier de la Loïe Fuller ».

Comme procédé, rien n'est plus simple : un papier mouillé comprimé dans le creux d'un moule en plâtre où l'encre colorée est déposée. Mais voilà, il y a la nuance — seule fiance, — et c'est la nuance qui distingue un génie d'un autre homme, un artiste véritable d'un esthète raté.

Pierre Roche, à qui l'on doit encore de curieux grès, un emploi plus logique de la fonte de plomb, ne s'en est pas tenu à ses gypsographies. Il a réussi à appliquer un véritable émail sur une feuille de parchemin, apportant ainsi à l'ornementation du livre un attrait de plus. Les bibliophiles connaissent son frontispice pour l'édition de luxe de « la Cathédrale », de Huysmans, ils verront chez le libraire Sagot une « Melusine » et une « Europe » qui sont faites pour les enchanter.

Si Pierre Roche était belge ou seulement allemand, voire russe, sa renommée serait extrême. Français, il n'est estimé que par un tout petit groupe et c'est pour ces quelques-uns qu'il édifia naguère, en collaboration avec M. Roger Marx, un tout intime mais glorieux monument à l'extraordinaire magicienne qu'est Loïe Fuller.

...Cette obscurité relative de Pierre Roche est après tout assez naturelle. Il est soigneusement rasé, s'habille correctement et, grâce à une méthodique existence, n'a de démêlés ni avec « les mœurs », ni avec les huissiers, toutes choses qui pesent un homme.

CHARLES SAUNIER

EXPOSITION JEF LAMBEAUX (1)

Flamand tumultueux que tous les ruts éprennent,
Il nous vint des Titans en passant par Silène.

Oh oui, qu'il est Flamand, ce petit homme à l'air rageur, qui pétrit de si grosses choses! Comme avec robustesse, vigueur et bonne humeur sa sculpture assouvit le besoin national de vie, vie débordante et débridée! De pensées point: son mérite : il épanouit la chanson d'une humanité sainement animale jouissant de s'ébattre à même la grasse nature. On le sent, il étudia, avec profit, Michel-Ange et Rodin : mais le bon vieux sang de Jordaens et Rubens emporte tout. Aussi, comme il est prophète chez lui! les cochers d'Anvers, raconte le visiteur, savent tous le chemin de l'atelier, ou bien le premier gamin venu sans hésiter vous y mène. Une telle amour est aisément préjudiciable au bénéficiaire : il peut devenir le prisonnier, voire la victime. On le craint devant la façon dont ses organisateurs présentent l'exposition Jef Lambeaux. Un hangar: cloisons et draperies en font deux salles; l'une, suffisamment éclairée, mais exiguë, entasse plâtres, bronzes, statues et bustes, une douzaine d'œuvres; l'autre est très vaste, très obscure, une barrière retient au seuil l'arrivant, et au fond surgit, seul, illuminé par la cataracte de clarté lâchée de la voûte, le colossal bas-relief des *Passions humaines*. Indiscrète mise en scène! elle mésaise; elle glisse déjà le soupçon que ce qui là-bas popularise le riche artiste d'*Impéria* est au moins autant que son mérite statuaire, la tumultueuse éloquence, avivée d'un goût pour l'énorme et le théâtral, qu'on y tient à spécifier en lui, comme caractère typique du génie national. Il faut dire cela pour expliquer combien Jef Lambeaux vaut mieux que les sentiments excessifs qu'il suscite et les paroles compromettantes par telles de ses œuvres inspirées. Et lesquelles ne sont pas nécessairement — c'est fatal — les plus excellentes... Mais plus intéressantes peut-être, d'exprimer des aspects typiques d'une race avec un éclat qui donne raison de leur popularité. Tel les *Passions humaines*. Titre un peu redoutable, et vague, il exprime mal et l'intention de l'artiste, et une réalisation, laquelle point absolument conforme. Après l'Enfer de la Divine Comédie Dantesque, celui de la Comédie humaine de Balzac, le Jugement dernier de Michel-Ange et la Porte de l'Enfer de Rodin, il a voulu écrire son épopée de l'humanité infernale et divine. Des épisodes superbes : la *Séduction* accouple, noyés dans la volupté paisible, deux animaux humains, beaux, puissants et sereins comme un taureau et sa génisse ; la majesté grasse et grave d'une jeune mère enveloppant des bras son nourrisson fait avec bonheur parallèle à telle œuvre bien connue de Michel-Ange ; devant les *Joies*, moins personnelles, on ne se peut distraire de songer à la Danse de

(1) Avenue du Trocadéro.

Carpeaux menant une Bacchanale un peu avinée : et l'on voit bien qu la joie, pour Jef Lambeaux, se résout en quelque figure bondissante et riant aux éclats ; de même la *Luxure*, un beau gars qui viole une belle fille, rudement (ainsi qu'elle.. elle se défend), brutalement ; tragiquement, non : c'est le taureau cette fois sur sa génisse : ils accomplissent leur fonction, acquittent leur raison d'être, et l'impression n'a rien de douloureux : comment plaindre la fille ? on sen tellement que c'est pour son bien... Ainsi, le grand branle de la Joie, non la joie fraternelle, cordiale, spirituelle de Beethoven quand il se mêle d'être joyeux, mais la joie « d'une humanité sainement animale jouissant de s'ébattre à même la grasse nature » : la Jouissance. Et le reste de la composition, cupidité, haine et meurtre, etc... et le Christ sur sa croix, et la Mort aux grêles ailes de chauve-souris planant sur le tout, faiblit, s'étale, oppose une illusoire contrepartie, efficace uniquement à perturber cette plénitude de prospérité. Tout cela le met inférieur aux grands désespérants ses modèles, qui concluaient par la Douleur, avec unité. Dans ce bas-relief, moins œuvre que juxtaposition, et parfois collision d'œuvres, certaines tout à fait supérieures, Jef Lambeaux semble la victime des compatriotes, trop généralement enamourés de la mise en scène et d'un grossissement des choses qu'ils confondent avec la grandeur. Il a bien mieux dans la salle adjacente, (et dans la section belge de l'Exposition universelle) : le buste d'*Impéria*, aux hardis seins qui tout seuls se brandissent dans un coléreux appel au mâle... et la fiévreuse torsion du col (un peu de Rodin, venue de son buste du Luxembourg), mais exagérée presque au torticolis ; le *Baiser*, où la femme, sous l'embrassade du vainqueur à sa gorge, serre et ses cuisses et ses jambes dans l'instinctive, l'apeurée prescience du grand assaut — c'est émouvant et nouveau (bien qu'un fameux tableau de Gérard *(L'Amour et Psyché)* présentât déjà quelque chose de semblable, mais avec une langueur égrillarde) — le *Remords*, qui emporte, soudés ensemble, courbés ensemble sous le premier *Dies Iræ*, emporte hors de l'Eden le premier couple maudit... Il manque cette héroïque bedaine d'un négociant flamand et qui, au Salon de 99, bestiale jusqu'au lyrisme, dans sa rotondité, de la double bestialité de la graisse et des sacs d'écus... Enfin que la pensée détache les bons fragments — j'ai dit que ceux-là étaient supérieurs, des *Passions humaines*, — tout cela réuni donnera la vraie image d'un riche et fort artiste.

UNION DES FEMMES PEINTRES ET SCULPTEURS (1)

Des œuvres dont avec munificence elles chargent les murailles et le plancher de l'Orangerie des Tuileries tout entière, peu qui soient niaises, peu très mauvaises : tout cela est très propre en général ;

(1) Orangerie des Tuileries.

adroit, bien appris, doux, correct, et faux. Les autrices surent intégralement retenir ce qu'on leur enseigna : il leur fut dit qu'il faut mettre là du rouge et là du vert, elles mettent là du rouge et là du vert (elles mettraient aussi bien du bleu, cela leur est égal, elles en mettent parfois, pure inadvertance). Mais, quel rouge, et quel vert, on ne put les en avertir, car cela ne peut guère s'enseigner ; de sorte qu'un sens spécial leur fait mettre précisément le vert, le rouge qui détoneront : c'est très particulier : il est probable que leur œil n'est pas construit comme le nôtre, ou plutôt qu'elles n'ont pas d'œil : en effet, on ne saurait imaginer quelque chose de moins *peintre* que ce qu'elles peignent.

Ce n'est donc pas l'amour de la couleur, le besoin moral : et du reste on ne rencontre à peu près jamais chez elles l'emballement, la fièvre, la verve qui donnent à de fort exécrables peintures mâles cette suffisante raison d'être : une émotion, une ivresse de la ligne et de la couleur sans le don de traduire : elles, leur peinture est paisible, indifférente, inerte. Mais alors à la question : pourquoi peignent-elles ? — on trouve cette réponse qui doit rencontrer la vérité : peindre, modeler, leur ménage une manière d'occuper leurs doigts en pensant à autre chose, une mode que la mode fait succéder au crochet, tombé en désuétude. Ainsi, les statuettes de Madame la Duchesse d'Uzès remplaceraient le métier à tapisserie de l'impératrice Joséphine, et les esquisses morales de la comtesse d'Agoult. Puis, ça se vend. Et celles qui se montrent *peintres* — ou sculpteurs — bons ou mauvais, il faudrait l'attribuer à un côte-à-côte masculin étroit, père, époux, amant ou maître — qu'elles ne copient point nécessairement, dont elles peuvent (rarement) différer, mais sans lequel la passivité féminine ne saurait se mettre en branle. D'ailleurs, n'en va-t-il pas ainsi pour tous les modes d'activité auxquels l'organisation spéciale de la femme ne la prédispose point : à preuve qu'en obstétrique même, aucune découverte qui vienne des sages-femmes. Aux femmes, il faut pour produire être un tantinet engrossées, moralement au moins. Et les pièces originales de cette exposition sont en effet de celles qui réclament du goût plutôt que de l'invention : des émaux (un coffret par Mlle de St-Jean, un chandelier par Mme Mansuy, surtout ; les émaux translucides, encore, de Mlle Jeanne de Montigny), des enluminures pour livres (Mme Pertati), de remarquables pyrogravures (coffret au gui, plateau décoré de plumes de paon, par X...). Pour le reste noter un paysage de Mme Ransy-Putzeys, les pochades de Vinache de Raunay, les statuettes d'Olga Behr, et surtout un charmu et vivant pastel (fillette demi-nue) par Mlle Durruthy. Et plus que tout, trois esquisses, un portrait, par Marie Bachkirtcheff.

FÉLICIEN FAGUS

Musique

LE RÊVE

M. Albert Carré, directeur artiste qui ne perd pas des mois à mettre à la scène des nouveautés sans jeunesse ou à remonter des inutilités fourbues, vient de reprendre *le Rêve* d'Alfred Bruneau. Après le succès de *Louise*, la reprise du *Rêve* s'imposait. Car, on ne peut dissimuler — et M. Charpentier l'oublie moins que personne — que c'est Bruneau qui, le premier, s'engagea résolument dans la voie de modernité que l'auteur de *Louise* devait parcourir si victorieusement, neuf années plus tard. *Le Rêve*, à son apparition, dérouta fortement le public moutonnier d'instinct ou d'attitude, habitué aux fadeurs, aux concessions et aux habiles truquages des faiseurs en vedette. « Chez nous, constate Berlioz, lorsqu'il s'agit d'apprécier une musique différente de celle qui court les rues, la passion, le parti-pris prennent seuls la parole et empêchent le bon sens et le goût de parler. » La façon d'être du *Rêve*, si loyale en sa belle franchise de jeunesse, son allure batailleuse, la sincérité de son émotion, la grandeur expressive de son langage, l'humanité de ses cris, cette grâce religieuse épandue partout qui faisait dire à Gounod : « Cette musique sent l'encens », et surtout ce désir que l'on y devine de sortir des sentiers trop battus et de s'évader du cercle des conventions dont le despotisme pesa si longtemps sur les compositeurs, tout cela ne pouvait manquer de déplaire à la foule nourrie de rengaînes, imbue de banalités. Aussi, en dépit de son incontestable supériorité, *le Rêve* n'obtint-il pas, en 1891, le succès qui lui était dû. Mais qu'importe? Quelle œuvre d'indéniable et authentique valeur réussit du premier coup? Que l'on fasse le relevé des ouvrages niés tout d'abord, puis acclamés dans la suite, et l'on verra s'il est permis de désespérer jamais de l'équité finale.

Faut-il rappeler l'exemple de *Carmen* qui tomba, ici, et que MM. Stoumon et Calabresi eurent l'intelligence de monter à Bruxelles d'où le chef-d'œuvre de Bizet prit son essor à travers le monde pour revenir en triomphateur dans ce Paris qui l'avait stupidement méprisé, ne l'ayant pas compris? Faut-il rappeler également que, presque chaque année, *le Rêve* est joué sur le théâtre de la Monnaie? Ce qui distingue *le Rêve* et le défend contre les mauvais vouloirs, les dénigrements de l'envie, les critiques trop intéressées pour être intéressantes, les petites perfidies et aussi contre les méchantes interprétations, c'est la somme de qualités qu'il recèle en ses pages inspirées.

Et puis, le livret, adroitement découpé par Louis Gallet dans le roman délicieux de M. Emile Zola, très clair, très dramatique en sa saveur mystique, ne languit pas un seul instant. Il n'y a pas, à exagérer outre mesure les mérites du travail accompli par Gallet. Dans

le roman de M. Zola la pièce était quasi faite ; encore fallait-il l'extraire et lui donner forme poétique. Gallet qui tournait le vers d'opéra avec adresse se surpassa en la circonstance.

Tout le monde a présent à la mémoire le livre de M. Zola, ce chaste récit d'une courte existence, noyée dans l'enivrement de l'infini des rêveries, s'écoulant toute entière dans la vie tendre des couleurs, livre tout d'intimité, de douceur et d'émotion où fourmillent d'exquises délicatesses que ne brusque nulle brutalité, où la réalité coudoie l'idéal, où tout est harmonieux, poétique et fondu, où la lumière ne pénètre que tamisée, opalisée, et se joue, gracieuse, sur l'or fin des chasubles, nimbant d'une auréole d'immaculée blancheur la tête extatique d'Angélique, la vierge aux yeux de violette. Perdue dans l'ombre de la cathédrale de Beaumont la modeste maison des Hubert n'est que recueillement. Aucun bruit ne s'en échappe, et l'on pourrait même la croire inhabitée, si un couple de braves gens, s'aimant à l'adoration, n'y travaillait dès l'aurore auprès d'une enfant trouvée dont ils ont fait leur fille. Angélique se laisse envahir peu à peu par la songerie, s'identifiant chaque jour davantage avec les saintes de *la Légende dorée*, dont les antiques vitraux de la cathédrale lui apportent l'image à demi-effacée. Elle rêve l'impossible, montant sans cesse plus haut dans l'au-delà du désir. Pendant la journée, courbée sur son métier, les mains pleines de fils de soie et d'or, ses saintes voltigent autour d'elle et lui parlent à l'oreille : la nuit, tantôt accoudée à sa fenêtre elle suit le vol de ses saintes battant l'ombre de leurs blanches ailes, tantôt étendue sur son lit d'insomnie, étranglant de larmes, le cœur gonflé, l'âme frémissante, elle attend quelqu'un ou quelque chose qui lui viendra du mystère de la nuit. Devenue femme, le rêve qu'elle avait fait autrefois d'épouser un prince se change en réalité. Félicien, le propre fils de l'évêque, garçon riche à millions, beau et noble, tombe amoureux de la brodeuse. Il passe des nuits entières sous les fenêtres d'Angélique mêlant ses soupirs d'amour aux senteurs éparses de l'air : enfin, il réussit à s'approcher d'elle. C'est l'inconnu attendu. Les jeunes gens conviennent de s'épouser : l'évêque s'oppose à leur mariage et Angélique précipitée des splendeurs de son rêve étoilé, se heurtant pour la première fois aux duretés de la vie, en reste toute meurtrie. La pauvre blessée s'alite et agonise lentement de sa désillusion. Les Hubert et Félicien essayent de fléchir la volonté de l'évêque : celui-ci reste immuable en sa résolution : il a souffert et souffre encore de la mort d'une femme adorée, il veut épargner pareille torture à son fils. Cependant, Angélique est à toute extrémité, un miracle seul pourrait la sauver.

Sur les supplications, entrecoupées de reproches d'une violence exaspérée par la douleur, de Félicien, l'évêque consent à tenter le miracle. Il administre l'extrême-onction à la mourante, et l'embrasse. Sous la chaleur de ce premier baiser paternel, Angélique renaît et l'évêque vaincu accorde l'autorisation implorée par tous. Le mariage

a lieu en grande pompe et Angélique, parvenue au sommet du bonheur, meurt, radieuse, en son rêve triomphant.

La partition n'a rien perdu de sa grâce mystique et diaphane, de sa fraîcheur d'expression, de son intensité dramatique ; elle est d'une surprenante solidité et tout y reste étonnamment en place. C'est que Bruneau, en même temps qu'un artiste particulièrement doué et ayant des idées, est avant tout un musicien de théâtre. Loin de se perdre dans ce que Glück appelle « les ornements superflus », dans des radotages sans objet, sans se noyer dans les développements inutiles, sans boursouflures d'aucune sorte, il va droit au but, uniquement préoccupé du drame. Il a une juste vision des choses et, chez lui, toujours, la réalisation est d'une précise éloquence. On sort de l'audition du *Rêve* tout imprégné de poésie bleue, on subit l'obsession de cette musique de vitrail d'où les personnages se détachent sur un fond de blancheur et d'azur comme les personnages enluminés des vieux missels : l'œil suit dans l'air parfumé d'encens de vaporeuses théories de saintes fuyant comme des nuées de grands oiseaux. D'exquises mélodies gazouillent à votre oreille et, longtemps, on en garde l'impression ravissante et apaisée. Mais il n'y a pas que de la poésie dans *le Rêve*, l'humanité s'y affirme par des cris de révolte et de passion superbes, la souffrance y exhale sa plainte languissante, l'amour y chante son éternel cantique.

Bruneau n'eût-il écrit que la magnifique scène du VIe tableau (l'oratoire) entre l'évêque et son fils, scène emportée dans une prodigieuse rafale de violence amoureuse et qui se termine par le cri tragiquement exaspéré : « Vous n'avez jamais aimé ma mère ! », Bruneau n'eût-il écrit que cette scène et le IVe tableau (la chapelle des Hautcœur), que ç'en serait assez pour le classer hors de pair parmi les compositeurs vivants. Or, si l'on joint à ces pages dignes d'un maître le Ier tableau d'accent mélodique si personnel, d'émotion si sincère et si pure ; la scène d'une émouvante ampleur de l'Extrême-Onction ; le IIIe tableau où la bonté des humbles est peinte d'une touche magistrale, tandis que la procession de la Fête-Dieu défile, au dehors, sous une averse de fleurs ; le IIe tableau où la musique subtilement pénétrée du sentiment de la nature n'est que joie et lumière, et le Ve tableau si chastement amoureux où la mélodie frissonnante a des blancheurs nacrées, on conviendra qu'il existe peu d'ouvrages offrant, réunies, autant de qualités de force, de sensibilité, de tendresse et de poésie.

La partition du *Rêve* est une œuvre de haute naissance artistique, nettement originale, dont seul un compositeur en possession de son « moi d'artiste » était capable. Comme tant d'autres, Bruneau aurait pu chausser les souliers de Wagner ou s'insinuer joliment dans les pantoufles de M. Massenet, il a préféré rester lui-même, boire le vin de son cru. Ses mélodies sont bien à lui ; il a un langage qui lui est propre, et sa façon musicale n'est pas une contrefaçon. A une époque où il est de mode d'imiter quelqu'un, de pastiche avec talent, de piller les ouvrages marquants, où ceux qui n'ont pas d'idées affec-

tent de n'attacher d'importance qu'à la forme, un drame-lyrique comme *le Rêve* constitue une telle rareté qu'il faut grandement l'admirer et être fort reconnaissant à son auteur d'avoir osé l'écrire.

Sigurd, *Samson et Dalila*, *le Roi d'Ys*, *Hulda*, *Gwendoline*, *le Rêve* et *Louise* sont les sept meilleures œuvres, de signification précise, d'inspiration personnelle et présentant un véritable intérêt d'art que l'Ecole française ait produites depuis la guerre.

L'interprétation est de tous points excellente. La mise en scène est très intelligente, très vivante, pleine de ces trouvailles ingénieuses et de ces raffinements de détail dont M. Albert Carré est coutumier.

L'orchestre exécute en perfection la partition hérissée de difficultés de Bruneau, respectant scrupuleusement les mouvements du musicien, ce qui n'est pas si commun que l'on croit, mettant en relief les moindres intentions, ne laissant dans l'ombre aucune délicatesses. Qu'on est loin avec cet orchestre d'une sensibilité extrême, tout en nuances, adorablement fondu et chantant, qu'on est loin de certains orchestres somnolents et sans couleur qui accusent si cruellement les duretés harmoniques et trahissent si ouvertement les intentions des compositeurs! M. Luigini est un chef d'orchestre de premier mérite.

Le succès de la reprise du *Rêve* fut très vif et, grandissant d'acte en acte, a pris, à la fin, les proportions d'une triomphale réparation. Aujourd'hui, Bruneau est vengé de l'injustice dont son noble et fier ouvrage fut victime autrefois.

« Un artiste robuste, écrit Vacquerie, se dit que tous les grands talents ont eu de ces commencements difficiles, que les frégates échouent où les bachots naviguent; qu'au reste ces empêchements du début ne durent pas, que peu à peu la marée monte et qu'on est bien étonné, un beau matin, de retrouver tranquilles et superbes dans le port ces œuvres de haut bord qu'on croyait ensablées et englouties. »

LA PETITE FEMME DE LOTH

M. Tristan Bernard est un père de l'esprit, aimant à approfondir la vérité des choses en projetant une vive lumière sur les événements que l'ombre des siècles environne, et qui ne craint pas d'affecter un complet scepticisme devant les affirmations de la Bible, quand ces affirmations donnent une trop violente entorse au bon sens.

C'est ainsi qu'ayant mûrement réfléchi sur l'histoire de Loth et sur la destruction de Sodome et de Gomorrhe, il en arrive à prétendre qu'après tout rien n'est moins prouvé que l'anéantissement de ces deux cités puisque personne n'a vu la fameuse pluie de soufre et de feu et que quiconque se serait permis de regarder derrière soi, en fuyant les villes accablées par le courroux céleste, était immédiatement changé en statue de sel. (Du sel près d'un brasier aussi ardent aurait vite fondu.) Dans ces conditions, qui peut affirmer que Sodome et Gomorrhe furent victimes de la colère de l'éternel Dieu de bonté? La remarque ne manque pas de piquant. De là à nier « les anges

frappant d'éblouissement les hommes qui les menaçaient » et la double action, plutôt raide, des filles de Loth se dévouant à l'inceste pour perpétuer la race de leur père, il n'y a qu'un pas. M. Tristan Bernard, en homme sage, ne l'a pas franchi. Ne voulant pas étendre le domaine de son doute, il s'est contenté de formuler une spirituelle objection. Et pour appuyer son objection sur une base sérieuse, il a écrit un livret d'opérette.

Les gens difficiles à satisfaire diront probablement qu'un ouvrage bouffe ne prouve pas grand chose contre la vieille autorité de la Bible. En cela peut-être n'auront-ils point tort. Mais lorqu'ils auront entendu *la Petite femme de Loth*, le rire désarmera leur rigueur. Ils s'amuseront sans arrière-pensée et ils auront bien raison. Car elle est d'une curieuse fantaisie, cette invention burlesque de M. Tristan Bernard où la petite épouse de Loth prend prétexte de l'annonce faite, par de prétendus anges, de la dévastation de Sodome et de Gomorrhe pour s'abandonner aux caprices de son tempérament et tromper copieusement son patriarche de mari. L'ironie y chatoie et de la drôlerie ambiante s'échappe un vague fumet licencieux et sacrilège dont les narines bien pensantes feront leur délice. L'espace nous fait défaut pour conter par le menu l'affabulation capricieuse imaginée par M. Tristan Bernard et nous le regrettons. Il y a là des détails, des finesses et des cocasseries d'une saveur toute spéciale.

La musique de M. Claude Terrasse est d'une belle franchise comique. Elle prend tout à la blague, comme il convient. Mais au milieu des pires folies, l'excellent musicien qu'est M. Claude Terrasse se trahit sans cesse. La scène de « la pétrification » notamment, est une page aussi adroitement traitée que solidement établie. En écoutant ces chœurs, ces couplets, ces duos, ces cantiques, ces ensembles qui forment la partition, on est entraîné par le courant de verve qui emporte la musique vers la joie.

Il ne nous est guère possible d'apprécier les seize morceaux.

Citons le chœur des chameaux bossus, d'une farce énorme, la romance de Melech « Tous les parfums de l'Arabie » dans laquelle un air célèbre de *Sigurd* est joliment parodié, la scène de la pétrification déjà signalée et la scène du duel extrêmement réussie.

M. Claude Terrasse a le don de la gaîté. Qu'il ne craigne plus désormais de s'attaquer à une grande opérette en trois actes. Il ne pourra qu'y gagner de toute façon et le public n'y perdra rien, au contraire.

Le petit théâtre des Mathurins a fait de son mieux pour présenter dans les meilleures conditions l'ouvrage bouffe de MM. Tristan Bernard et Claude Terrasse. Le succès l'a récompensé de son effort. Tarride et Mlle Deval ont droit à une mention très particulière.

André Corneau

Les Livres

Elie Peyron : **Un patriote. Rossel** ; 9 septembre 1844-28 novembre 1871 (Nîmes, Maison du Peuple).

A Nîmes, vivent encore la mère de Rossel, ses deux sœurs Bella et Sarah. M. Elie Peyron, avocat, fit à Nîmes, au mois de mars, une bonne conférence sur Rossel devant ses concitoyens. Il la publie, et il fait bien.

Dramatique et sérieuse figure d'un Rossel ! Qui dira le ressort d'une telle conscience ? Dans sa courte vie, il y eut plusieurs crises, et deux principales : la première, d'enthousiasme éphémère, dans cette matinée du 19 mars 1871 où survint à Nevers l'étonnante nouvelle du soulèvement parisien, de la fuite à Versailles. Chef du génie et colonel, Rossel, après Metz, s'était fait au camp de Nevers le tenace éducateur des recrues sans savoir militaire levées tardivement contre les Prussiens. A Metz, il avait maudit ses chefs. A Tours, il avait douté du personnel républicain. Paris voudrait-il se reprendre ? Rossel n'hésite pas à la cassure. Voici l'officier dans la capitale. C'est la première crise. L'autre suit de près, faite de mépris et de douleurs. D'instinct, mais trop vite ou trop tard, le délégué à la Guerre se reconnaît *contre* la Commune. Mais enfin, la Commune le tient. Et, quand il la quitte, elle le perd. L'entrée à Paris des troupes versaillaises ne trouve point Rossel sur la barricade, car il est trop désenchanté. Arrêté dans son gîte, transféré, jugé à Versailles, un conseil de guerre le condamne à mort : ni la pétition des trente-cinq notables de Metz, ni les démarches multipliées des siens en pleurs, ni l'intervention de M. Léon Say ne l'ont sauvé de M. Thiers.

De Rossel, nous avions un palpitant livre, d'une vérité crue et redoutable à tous — amis, adversaires : les *Papiers posthumes*, édités après la guerre par Jules Amigues. Et sur lui, la biographie attachante de M. Charles Prolès, riche en citations, en faits, en souvenirs. Désormais il y faudra joindre à titre documentaire, pour l'historien que tentera plus tard la psychologie plus encore que le rôle d'un Rossel, la petite conférence commémorative, prononcée par M. Elie Peyron dans la vieille cité huguenote et républicaine.

J. Colin, capitaine breveté d'artillerie à la section historique de l'Etat-major de l'armée : **L'éducation militaire de Napoléon** (Chapelot).

Napoléon n'avait pas seulement le *génie* de la guerre : il avait sa doctrine, et du métier. Ce métier, comment l'avait-il acquis et cette doctrine, à quelle école ? C'est l'objet de l'érudite analyse de M. le capitaine Colin. M. Colin est matérialiste en art militaire, comme la

plupart des officiers. Il croit assez peu aux forces morales, davantage à l'effet du progrès des armes sur l'évolution de la guerre. La tactique des armées révolutionnaires ou même impériales et celle des armées de Louis XVI diffèrent, paraît-il, médiocrement. Ce sont les changements brutaux de l'artillerie qui permirent à Napoléon de praquer dans l'offensive cette « concentration des efforts » que les maîtres du XVIIIe siècle préconisaient en leurs traités. Cette réserve faite, il reste certain que Napoléon s'était composé un système de guerre. Or, selon le capitaine Colin, rien de plus *cartésien* que sa réflexion. De son expérience et de ses études, le jeune Bonaparte n'avait rien retenu, ou presque. Tout au plus, une « pratique » provisoire, commode. Et il a obtenu ses principes d'action non par la combinaison des détails agglomérés, mais par l'examen des notions et la recherche méthodique des éléments simples. Bien entendu, je ne puis dire si la thèse de M Colin est vraie. Mais elle est appuyée par tout son livre et elle est, certainement, très intelligente.

Boyer d'Agen : **La Prélature de Léon XIII** (Société française d'éditions d'art).

Ce livre aurait plu à Stendhal. Il est opulent en « coulisses » pontificales, en chroniques romaines. A l'histoire grave, il apporte deux documents d'un certain prix. C'est d'abord le *Journal* secret, composé pour Châteaubriand, alors ambassadeur de France, du conclave de 1829, qui éleva le cardinal Castiglioni (Pie VIII) au trône de St-Pierre. (Un peu conjecturalement peut-être, l'auteur attribue ce travail d'informateur au jeune Mgr Joachim Pecci, depuis Léon XIII). Et ce sont les *Notes* conservées aux Affaires étrangères sur les cardinaux qui formaient ce même conclave. Tout ce très magnifique volume est d'une lecture édifiante et savoureuse : à son respect de l'Eglise, M. Boyer d'Agen additionne sans presque aucun trouble le piment de sa curiosité.

Pour les éditions à venir, je me permets de lui signaler (p. 169) une erreur légère ; mais elle touche à l'histoire de France : c'est, je crois, de M. Achille Fould, futur ministre de l'Empire, que Vernet peignit le portrait « pour rien », dans sa *Prise de la Smala*.

Capitaine Oscar Criste : **Rastatt.** Traduit de l'allemand par un ancien officier supérieur (Chapelot).

On a tort de médire des Chinois : ils savent les usages de la guerre. Le guet-apens de Pékin contre les ministres d'Europe et d'Amérique et du Japon a son précédent et sa tradition dans l'assassinat des plénipotentiaires français à Rastatt, le 28 avril 1799. Après plus d'un siècle passé, les archives de Vienne ont livré leurs dossiers secrets. Ils sommeillaient mystérieusement en des armoires. Ils étaient scellés de cachets redoutables. Mais, dedans, on a rien trouvé. C'est le destin de plus d'un dossier secret. La pauvreté de ceux-ci n'est pas faite pour mettre de l'intérêt au labeur compact du capitaine Criste. C'est

un long plaidoyer autrichien, où il est montré que les assassinés étaient bien coupables, que les hussards étaient bien blancs. — Pourtant la lettre gênante de l'archiduc Charles (p. 381) dit assez clairement la tournure de l'affaire. L'éloignement de cette aventure permettait l'impartialité.

A.-D. Xénopol : **Magyars et Roumains devant l'histoire. Réponse à M. de Bertha** (Ernest Leroux).

Récriminations historiques. M. de Bertha est un savant historien hongrois. M. Xénopol, un savant professeur de Jassy. Leur érudition attise la querelle de leurs peuples. Ils se dénoncent, ils se démentent et ils se sapent. — Jamais je ne parviendrai à croire que l'opinion qu'on doit retenir sur l'origine ethnique des Roumains et sur les mérites ou les crimes de Michel le Brave soit un élément de *justice* dans un procès de cette nature, ni que l'histoire ait la vertu d'emporter la solution des antagonismes de races ou de nationalités : elle les perpétue, loin de les vider. Candidement, M. Xénophol écrit : « Une des deux parties doit avoir raison. » Mais cela n'est pas du tout prouvé : elles peuvent parfaitement l'une et l'autre avoir tort. Les Roumains de Transylvanie compromettent l'unité hongroise. Les Magyars oppriment les Roumains de Transylvanie, ferment leurs écoles, emprisonnent leurs écrivains. Les Roumains de Roumanie traquent les Juifs, les bâillonnent, les rongent. Les Juifs de Hongrie s'allient brutalement aux Magyars. Pour nous, les Roumains, les Magyars, les Juifs ont des droits et des devoirs égaux, en dépit de l'histoire, parce qu'ils sont des hommes : il serait temps de s'en apercevoir.

André Lefèvre : **Origines et croyances des Gaulois** (Schleicher).

Recommandable ouvrage de diffusion scientifique et qui inaugure une collection très utile. Les plus intéressants chapitres sont ceux qui se rapportent à la langue et à la religion des Gaules.

Robert Dreyfus

Gustave Geffroy : **La Vie artistique, VIe série** (Floury).

L'adoration que le Breton sert à sa Notre-Dame, lui l'éprouve pour la nature, pour toute la nature : et bien de même sorte, aussi religieuse, dévote autant, où beaucoup se mêle de l'amour dont on aimerait une femme, les mêmes élans du cœur, avec les mêmes pudeurs, avec les mêmes timidités. Ce clairvoyant aigu est au fond un mystique. Et par cette clairvoyance dont sa tendresse pour la nature le doue, il reconnaît en elle — évidence fermée aux infidèles — l'identité avec la Vie, la Beauté, la Vérité. Il en devient (l'amour ne tolère point les pactions) une honnêteté tyrannique : « la foi qui n'agit pas... » La vérité lui commet une mission, un apostolat à poursuivre impitoyablement : la défense de la beauté, de la beauté une et multiforme. Morale dans *l'Enfermé*, cordiale dans *le Cœur et l'Esprit*, spirituelle dans *la Vie artistique*, il la sort, et la sort pour l'imposer : toutes ses œuvres, sont au fond polémiques, et

comme cela ne suffit point à son généreux cœur, Théâtre populaire, Art social, Musées ouvriers, toutes les formes sous lesquelles il peut convier ses frères au festin de la Beauté, il s'y voue. Et la Beauté le récompense. Avec ses cinq aînées, cette série de la Vie artistique (Rembrandt, Puget, Prud'hon et Fragonard, Burne-Jones, Gustave Moreau et Rops, Goya, Manet, les Impressionnistes, Puvis... les Salons... Carrière, Rodin) fixe le mémorial héroïque de la beauté moderne. Collaborateur réel, l'éditeur Floury, ce bel et désintéressé artiste, apporte au volume la perfection matérielle.

Etienne Bricon : **Psychologie d'Art : Les Maîtres de la fin du XIXe siècle** (Société Française d'éditions d'art).

Psychologie d'art, c'est-à-dire : « au moyen d'une étude des artistes « modernes, donner une représentation du temps actuel, réunir, pour « une sensation d'ensemble de la vie d'aujourd'hui, ceux d'entre eux « qui ont saisi et exprimé un des côtés modernes de cette vie... ceux « qui semblent le plus complètement vrais ». Ce seraient : Puvis de Chavannes (le charme, l'harmonie de l'homme et de la nature, le symbole); Roll (l'exaltation de la vie, la pitié humaine); Henner (sentiment de la chair et sentiment de l'idéal); Falguière et Carolus Duran (la physionomie moderne, l'élégance, le goût contemporain, l'esprit français). Frémiet (l'intellectualité, la conscience esthétique, le sentiment de la réalité), Besnard et Carrière (la névrose moderne, la sensualité passionnelle, la tendresse inquiète), Helleu (le geste féminin et le sentiment de la femme), Manet, Monet, Degas et Renoir (la reproduction du réel, la recherche de la lumière, la poursuite de l'instantané). O centre gauche : c'est ou : Rodin, Puvis, Carrière, Fantin, Cézanne, Manet et Monet, ou bien Bouguereau, Barrias et Gérôme; mais non : tout le monde... ou un seul, et le plus esprit national et modern-style, alors . Henri Boutet, sans conteste. Ah, les palmarès! oh, les palmarès!

Félicien Fagus

A. Robert : **Le Château de Pierrefonds**, préface de Henry Lemonnier (L. Henry May).

M. A. Robert, qui sait gré à Viollet-le-Duc d'avoir rasé des ruines pittoresques pour édifier à leur place une construction genre moyen âge dans laquelle les Perrichons peuvent jouer, pendant quelques heures, au soldat féodal, décrit avec un soin extrême le moderne château de Pierrefonds.

On ne saurait trop recommander un pareil guide à ceux qu'attire le prestige de Pierrefonds.

Reste l'opportunité de la reconstitution de Pierrefonds. M. A. Robert, agrégé de l'Université, esprit, nous semble-t-il, plus positif qu'artiste, en plaide la légitimité. Soit. Mais M. Henry Lemonnier, qui naguère combattit pour l'art français aux côtés de Louis Courajod,

avait le devoir, dans les deux pages de préface, d'opiner sur la légitimité de «restaurations» aussi hasardeuses. Il a préféré parler d'autre chose.

André Veidaux : **Auguste Rodin**, statuaire (Giard et Brière).

Lorsqu'un sociologue parle d'art, il se trompe généralement, le sent et se fâche contre les artistes. Ce fut le cas de Proud'hon. André Veidaux, qui étudie, au point de vue purement social, le talent de Rodin, a la franchise de déclarer que le grand sculpteur ne souscrit guère à ses appréciations. Son étude n'en est que plus curieuse, puisque, conçue en dehors des idées admises et en contradiction avec le sentiment de l'artiste, elle conclut quand même, avec éloquence et bonne humeur, au génie de celui-ci.

Charles Saunier

LA GRAMMAIRE

Jean S. Barés : **Gramaire françaize** (le *Réformiste*).

Monsieur Jean S. Barés, qui fait, depuis quatre ans, dans le *Réformiste*, une campagne en faveur de « la sinplificacion ortografique », vient de publier « la prézente gramaire destinèe a mètre a la portèe des intélijences seulement moyènes, les règles lojiques et sinples » de sa nouvelle « ortografe ». « On permétra ainsi aus enfants », dit-il, « d'aprendre une grande partie des chozes qu'il faut savoir pour faire bone figure dans la bataille de la vie, pendant les anèes qu'ils perdent actuélement pour graver dans leur mémoire la multitude de caprices et de convencions dont la seule énonciacion révolte tout esprit de lojique. »

Il semble que M. Jean S. Barés n'ait point considéré que l'orthographe n'est pas une science qu'on apprenne selon des règles, mais un usage, une habitude et en quelque sorte une mode. Elle se transforme continuellement, ainsi que le prouvent les sans cesse nouvelles éditions des dictionnaires, et le jour où elle s'avouera définitivement codifiée, c'est que la langue dont elle est le costume sera morte.

Si les grammairiens ont déduit des habitudes du peuple et du caprice des grands écrivains ce qu'on appelle conventionnellement des règles d'orthographe et de syntaxe, afin de faciliter d'écrire aux enfants, et, comme dit M. Jean S. Barés, « aus intélijences moyènes », ces soit disant règles ne sont que des constatations de faits, comme celle-ci, par exemple : le participe s'accorde en telles circonstances, — de même qu'on dirait : les feuilles de tels arbres tombent en automne. C'est un phénomène de la nature et il ne sert d'y contredire.

Il suit de là que les exceptions de ces « règles » sont des règles aussi, mais qui s'appliquent à un seul ou à un petit nombre de cas.

Vouloir uniformiser l'orthographe, c'est la tâche utopique poursuivie par le *Réformiste*, en même temps que « la supression des octrois, le relèvement de l'agriculture, la décentralizacion adminis-

trative et l'établissement d'un service militaire pareil pour tous. Il dézire établir l'égalité et dégrever le nécessaire en grevant le superflu » ... même dans les mots

Cette utopie ne laisse pas d'être inquiétante, car, de par maints assentiments universitaires et officiels, peu s'en faut qu'elle ne soit réalisée.

Les « intélijences moyènes » apprendront à écrire plus facilement, mais... les autres, dont le temps est bien aussi précieux, seront-elles forcées d'apprendre A LIRE ce volapük ?

Enfin, n'accusons point M. Jean S. Barés d'avoir inventé la grammaire des fautes d'orthographe : sans doute l'idée et la substance lui en furent-elles fournies par nos filles, nos femmes et nous-mêmes... qui sommes encore bien capables de refaire des fautes contre cette grammaire des fautes !

ALFRED JARRY

MICHEL DE KARNICE-KARNICKI : **Vie ou Mort** (Chaix).

Il est prouvé aujourd'hui que l'état de léthargie ou mort apparente n'est pratiquement pas discernable de la mort réelle, dont il offre tous les symptômes, y compris, dans certaines maladies, l'odeur cadavérique que l'on avait supposée longtemps caractéristique ; en outre, il n'est pas rare que cet état se prolonge de dix à quinze jours, ou plus. Le délai légal avant la mise en bière n'étant que de deux jours ou d'un jour, on comprend la fréquence du danger des inhumations précipitées.

Bien des remèdes ont été proposés, si l'on peut appeler remèdes les moyens (percement du cœur, enterrement sans cercueil) de *préciser* la mort du malade. Les Indous, ainsi que le rappelle un beau conte de Kipling, séquestrent les morts récalcitrants dans une cité à part.

M. de Karnice-Karnicki est l'inventeur d'un dispositif simple, le « karnice », lequel répond à cette double exigence, d'une tombe hermétique et définitive pour le monde vivant, provisoire pour la personne ensevelie. Au premier mouvement de celle-ci, mouvement vital (car il y a des phénomènes de décomposition : affaissement des muscles, explosion de l'abdomen, qui ne peuvent déclencher le karnice), l'appareil apporte à l'intérieur du cercueil de l'air en abondance, l'air vivifiant de la campagne du cimetière, la lumière d'une lampe, le tube d'un téléphone, et un signal optique s'élève au-dessus du sol, en même temps que retentit une puissante sonnerie. La bière s'aménage, en attendant le secours, aussi confortablement que l'armoire célèbre de Boubouroche.

Le karnice paraît une invention définitive, et désormais on pourra abandonner la macabre méthode, crue seule exacte, de constater la mort, celle des *phyletènes explosives*. Elle consistait en ceci : la personne désireuse d'occuper avec utilité les longues heures de la veillée mortuaire grille légèrement, au moyen de la flamme d'une bougie,

les doigts du défunt présumé, jusqu'à la formation de phlyctènes ou ampoules. Ces ampoules, pleines de sérosité chez un être vivant, ne contiennent chez un cadavre que de l'eau, laquelle se résout en vapeur à la chaleur, d'où explosion de l'ampoule et extinction de la bougie. Une fois qu'on se trouve subitement plongé dans l'obscurité par cette méthode, on a la certitude scientifique que c'est bien en compagnie d'un vrai mort, et même que c'est lui qui a soufflé la bougie.

Il est recommandé aux délicats de se précautionner d'une seconde lumière.

ALFRED JARRY

MÉMENTO BIBLIOGRAPHIQUE

ROMANS ET NOUVELLES. — Pierre Guédy : *Mortelle Chimère;* Flammarion, 3 fr. 50. — Octave Mirbeau : *Le Journal d'une Femme de chambre;* Bibliothèque-Charpentier 3 fr. 50. — Louis Morosti : *Le Trèfle à quatre feuilles;* Société Libre d'édition des Gens de Lettres, 3 fr. 50.

POÉSIE. — Maurice Pottecher : *Le Chemin du Repos;* Mercure de France, 3 fr. — Paul de Commines : *Pâquerettes et Chardons;* Fischbacher, 3 fr. 50. — Madeleine Paul : *Fleurs d'Aube;* Fischbacher, 2 fr. — Raoul Lefebvre : *Quelques Rimes;* Fischbacher, 2 fr. — Antoine Sabatier : *Fleurs de mes Jours;* Lyon, Bernoux et Cumin. — Albert-J. Brandenburg : *Le Cœur errant;* Mercure de France, 2 fr.

ÉTATS, SOCIÉTÉS, GOUVERNEMENTS. — Fernand Pelloutier et Maurice Pelloutier : *La Vie ouvrière en France;* Schleicher, 5 fr. — *Le Grand Transsiberien*, publié par la Chancellerie du Comité des ministres; Pétersbourg, Imprimerie de l'Etat. — Jean Ajalbert : *La Forêt Noire;* Société Libre d'édition des Gens de Lettres, 3 fr. 50. — Ugo Assereto : *Genova e la Corsica;* Spezia, Francesco Zappa, 2 fr. — Gaston Lecouffe : *Manuel du Pêcheur;* Giard et Brière, 1 fr.

HISTOIRE. — A.-D Xénopol : *Magyars et Roumains devant l'Histoire (Réponse à M. A. de Bertha);* Leroux. — André Lefèvre : *Les Gaulois, Origines et Croyances;* Schleicher, 2 fr. — Elie Peyron : *Un Patriote, Rossel;* Nîmes, Maison du Peuple, 0 fr. 75.

SCIENCES, PHILOSOPHIE. — *Microbes et Infusoires;* Encyclopédie populaire illustrée du XIXe siècle, L Henry May, 1 fr. — *Architecture;* id., id id Jules de Gaultier : *De Kant à Nietzsche;* Mercure de France, 3 fr. 50. — Henri Bergson : *Le Rire, essai sur la signification du comique;* Alcan, 2 fr. 50. — Dr J Toy *L'Alcool et le régime des Aliénés;* imprimerie G. Maurin. — René Bruhl : *La Philosophie d'Auguste Comte;* Alcan, 7 fr 50 — Dr Henry Labonne : *Comment on se défend de l'Influenza la Lutte contre la Grippe et le Rhume de cerveau;* Société d'Editions scientifiques 1 fr. — Guillaume de Greef : *Problèmes de Philosophie positive (L'Enseignement intégral; L'Inconnaissable;* Schleicher. — 3 fr. — P. Hachet-Souplet : *Examen psychologique des Animaux;* Schleicher. — W. V. Tenichef : *Etudes critiques sur les Connaissances et sur la Psychologie;* Giard et Brière. — Th. Ribot : *Essai sur l'imagination créatrice;* Alcan, 5 fr.

DOCUMENTS. — Leon Riotor : *Le Mannequin* (illustrations de Frédéric Front et divers documents anonymes; préface d'Octave Uzanne; la Plume — Pierre Brun : *Henry Beyle-Stendhal (1783 1842)*, étude biographique et critique avec des documents inédits; Grenoble, Alexandre Gratier, 6 fr. — Mme de Thèbes : *L'Enigme de la Main;* Juven, 5 fr.

Revue Financière

Fonds d'État. — Les variations de nos rentes offrent peu d'intérêt. Dès que le *3 o/o perpétuel* dépasse le pair, on voit recommencer les ventes de portefeuille; il convient de remarquer que le comptant manifeste depuis quelque temps une tendance à se porter sur le 3 1/2 o/o dont la conversion est considérée comme une éventualité lointaine.

Le fonds coloniaux sont immobiles. Il est vrai que la spéculation s'en désintéresse.

Nous avons déjà signalé le caractère, à la fois impolitique et indélicat, du convenio que le gouvernement espagnol prétend imposer aux porteurs de la rente extérieure grâce à l'inertie des grands établissements de crédit.

L'opinion s'est prononcée avec tant de force contre ce projet, que M. Silvela s'est decidé à faire une évolution et à déclarer qu'en aucun cas le coupon de l'Extérieure ne sera frappé de l'impôt de 20 o/o sur les utilités. Si cette déclaration est sincère, elle ôte à l'Association nationale son unique argument, qui se réduit à un moyen d'intimidation digne de la cause pour laquelle il est mis en œuvre.

Le *Temps* émet à ce propos des réflexions fort justes. « Le cas de conscience qui pouvait se poser devant les Sociétés de crédit est bien simplifié : celles ci n'ont pas à hésiter dans leur choix entre l'Espagne et leur clientèle. Elles seraient inexcusables si elles ne prenaient pas en mains les intérêts du porteur français, en lui conseillant de se prononcer formellement pour la formule qui tout à la fois sauvegarde ses intérêts et maintient le crédit de l'Espagne. L'Association nationale des porteurs français de valeurs étrangères pour relever son crédit quelque peu diminué par ses tergiversations et sa lenteur à convoquer les porteurs de rente extérieure.

La Chambre syndicale des agents de change a, elle surtout, voix prépondérante dans la question La corporation de ces honorables intermédiaires ne détient-elle pas, sous la forme de reports, une grande quantité d'Extérieure? Elle peut faire peser, d'un poids très lourd dans la balance, les intérêts de sa clientèle. Quant au gouvernement français, il faut souhaiter qu'il ait le bon sens de ne pas se montrer plus intransigeant que le président du ministère espagnol et qu'il ait pour ses nationaux au moins autant d'egards que paraît leur en témoigner le gouvernement débiteur »

Les déceptions que les capitaux européens ont rencontrées au Brésil ont eu pour effet d'appeler l'attention sur les finances de la République Argentine. M. Clarke, secrétaire de la légation britannique à Buenos-Ayres a présenté un intéressant rapport dont les conclusions ne sont pas encourageantes. Le total net des engagements de l'État envers l'Europe peut être évalué à 60 millions de livres sterling au 300 millions de dollars or. Quant à l'ensemble de la dette or, il dépasse 77 millions de livres sterling, ou 385 millions de dollars or. On est arrivé à ce dernier chiffre par suite de la conversion des dettes provinciales en obligations nationales et aussi par suite des folles dépenses du gouvernement.

L'année prochaine, quand la République devra supporter de nouveau tout le poids de l'amortissement, le service de la dette exigera 5.500.000 livres sterling, sans compter la dette flottante (2 millions de dollars). Par conséquent la dette or demandera 6 millions de dollars au revenu national. Ce fardeau s'aggrave de la dette intérieure portant intérêt, soit 105 millions de dollars papier. Or, le revenu total ne dépassant pas 12 500.000 livres sterling, on se rend compte des difficultés de la situation. Faire face aux charges ordinaires d'un pays, et en même temps employer près de la moitié des ressources de ce pays à payer l'intérêt de dettes, qui, pour la plupart, sont placées à l'étranger, est-ce raisonnablement possible. A voir le rendement effectif des impôts, rien n'indique

que les ressources nationa es aient acquis une élasticité suffisante pour permettre à l'État de supporter bien ou mal un pareil effort. Les recettes de 1899, par exemple, sont en contradiction avec la thèse qui consiste à toujours compter sur des plus-values importantes.

Institutions de Crédit. — La faiblesse du *Crédit Foncier* persiste; les actionnaires expient aujourd'hui les fautes de l'administration Christophle.

Beaucoup d'affaires sur la *Banque de Paris et des Pays-Bas* et sur le *Crédit Lyonnais*. La *Banque Internationale de Paris* a été maltraitée; mais les acheteurs reviennent dès qu'on s'approche du cours de 400.

La *Banque Française de l'Afrique du Sud*, la *Compagnie Française des Mines d'or et d'Exploration* et la *Robinson Banking* sont appelées à profiter dans une large mesure de la reprise du travail dans les exploitations transvaaliennes.

Valeurs Industrielles. — L'événement a confirmé les prévisions pessimistes que nous avons formulées au plus fort de la campagne de hausse sur les entreprises de traction. La plupart d'entre elles sont en baisse énorme sur les prix d'introduction.

Une spéculation très active pousse les cours de la *Sosnowice* et du *Rio-Tinto*.

Le marché des mines d'or est encore négligé par le portefeuille. Ce n'est pas la petite spéculation au jour le jour qui peut créer un mouvement sérieux.

Dans le compartiment sud-africain, du reste, les capitaux engagés sont si considérables que le portefeuille a toujours le dernier mot, dès qu'il apparaît sur le marché, et le spéculateur est plutôt ici comme la mouche du coche, incapable de tirer soi-même la lourde voiture, utile quelquefois par l'aiguillon qu'il donne au marché, mais sans action, du moment qu'il n'est pas suivi par la lourde masse du capital. Le public, plus lent à se mouvoir, est aussi plus réfléchi. Son abstention actuelle est donc raisonnée. La ténacité qu'il met à garder ses titres montre qu'il apprécie leur valeur intrinsèque et leur avenir. Au fait, il existe chez nos porteurs un optimisme latent qui se traduit par de nombreux indices, mais on ne veut pas ici se contenter de probabilités ou se fier à des perspectives qui ne seraient pas suffisamment précises. Il faut qu'on soit fixé nettement sur la date de reprise du travail et sur la situation nouvelle de l'industrie minière pour engager d'importants capitaux. Cela est prudent, de bonne politique, et n'empêche point que si les choses deviennent claires, comme on l'espère, il existe en notre marché des dispositions pour un grand mouvement d'affaires.

M. J.-B. Robinson connaît trop bien les affaires sud-africaines pour qu'on puisse passer sous silence l'article qu'il vient de publier dans le *Contemporary*. Il se prononce pour une politique conciliante à l'égard des Boers. Il demande qu'on leur accorde exactement le même traitement dont les Hollandais jouissent dans la colonie du Cap, pourvu que le nouvel état de choses soit accepté par les vaincus. D'après M. J.-B. Robinson, les deux républiques doivent être administrées à l'avenir comme une colonie de la Couronne par un gouverneur ou un sous-gouverneur assisté d'un conseil de douze membres dont quatre ou cinq pourraient être choisis parmi les Boers, et dont la majorité serait anglaise. M. J.-B. Robinson propose de transporter la capitale à Johannesburg, et il donne de très fortes raisons. Il est convaincu que les deux nouvelles colonies, violemment incorporées à l'empire britannique seront en mesure de payer une large part des frais de la guerre sans trop de difficulté, par suite de l'immense développement industriel et de la prospérité qui suivront la paix.

Le gérant : Paul LAGRUE.

Arcis-sur-Aube. — Imp. LEON FREMONT.

La Morte irritée

L'incompréhensible devient ici fait accompli.
GŒTHE.

6 mai.

J'aurais dû, je crois, attendre pour me marier que sa mort fût moins récente; qu'elle fut plus morte. Si elle a connu mon mariage, *de l'autre côté*, quel profond, quel vivant chagrin !

Et alors, tout s'expliquerait !

8 mai.

Il faut que je reprenne, que j'écrive, pour les extérioriser, pour les dominer, les faits qui ont amené l'état de choses actuel.

C'est en mars qu'elle est morte et c'est en septembre que j'ai épousé Simonne. Je n'ai pas attendu six mois pour la trahir, elle qui pendant dix ans m'a aimé !

Je pense à la lutte silencieuse, à l'horrible lutte silencieuse sous la terre, aux liens sépulcraux secoués, au corps raidi. Elle était si âprement, si charnellement jalouse !

Car il n'est pas possible qu'elle n'ait pas appris *cela*. Je le sens, j'en suis sûr; si absurde que cette idée paraisse.

Pourquoi absurde, après tout? Pourquoi, naturellement par transmissions fluidiques, par nappes de sensibilité électrique, des contacts nerveux ne s'établiraient-ils pas entre les corps qui agissent, qui se décomposent et se renouvellent dans la vie et ceux qui se reposent, qui se décomposent et se transforment dans la mort? Pourquoi le résultat des énergies corporelles, — ce que les spiritualistes appellent L'AME, ne subsisterait-il pas, endormi, tant qu'une apparence de forme demeure au cadavre et, alors, pourquoi pas des éveils, des appels télépathiques, des communications à distance?

Ces communications, n'allons-nous pas être obligés de les admettre *scientifiquement* entre vivants?

13 mai.

L'impression de mon mariage, de ma chair et de mon esprit changés, arrive en frissons magnétiques, traverse les ais du cercueil, vient éveiller ce qu'il pouvait y avoir encore d'amour dans les cellules amollies, raidit un moment les muscles détendus par la corruption des chairs, donne au pauvre corps, à ses volitions éparses et neutralisées l'idée de revivre pour m'approcher, me reprocher. Cette idée concentrée au fond de la terre isolatrice, elle doit, — comme toute idée, — avoir sa conséquence physique, sa manifestation... Oui, sa manifestation : *l'Être pâle,* comme dit Simonne ; le spectre !

14 mai.

Je suis parfaitement, résolument païen. Vraiment ; sans paradoxe littéraire et sans pose. J'aime ce culte, — le seul qui soit humain, — à le voir ressurgir lentement, sûrement, après la tentative un instant monothéiste du judæo-christianisme. Il s'épanouit aujourd'hui dans les cérémonies latines de nos églises, la ferveur envers les saints, l'adoration d'Isis sous le nom de Marie. L'évolution hindoue se reproduit : c'est de même que le Brahma polymorphe, un instant vaincu par Bouddha, a repris irrésistiblement toute l'Inde.

Je suis païen, je crois que si nous le voulions bien, — n'est-ce pas notre volonté qui crée les dieux ? — nous ferions renaître les dryades graciles au creux des chênes, jouer les fuyantes naïades dans le cristal des sources. Il doit y avoir encore des faunes dans les bois où la chasse n'est pas bien gardée.

Je crois donc aux matérielles Forces que la robuste et sensuelle sagesse des anciens divinisa, à la mortalité de l'âme, à la non-existence de l'esprit..... Mais alors pourquoi chez moi cette attente constante du Surnaturel ? Pourquoi mon esprit est-il si familiarisé avec l'étrange, le surhumain, si prêt à l'admettre que, ma porte s'ouvrant, je m'étonne parfois de ne pas voir apparaître quelque être épouvantable, *mais pas inconnu?*

Moi, qui ne crois pas en Dieu, il me semble toujours, étant là, à écrire à ma table, que de le sentir derrière moi, de le voir s'encadrant dans ma fenêtre ou tombant du ciel avec la majesté blanche des neiges... cela ne m'étonnerait pas un instant !

15 mai.

Les premiers phénomènes datent exactement de trois semaines après mon mariage.

Nous revenions de Trouville et nous allions chez mon beau-père, pour les chasses. Nous avons passé quinze jours à Paris, en garçons. Il est charmant, le Paris du prime automne et c'est étonnant comme on s'y rencontre entre deux déplacements.

Un soir, nous avons dîné à Armenonville, La Roche-Guibert, sa femme, ma femme et moi. Partie carrée entre jeunes mariés. Comme la mode est aux bons ménages, ça a l'air très gentil, ces petites fêtes là. Seulement, partout où nous allons avec nos femmes, nous avons été autrefois avec nos maîtresses. Et nous mâchons des souvenirs.

Je suis sûr que Robert pensait à la comtesse Zidler, et moi je pensais à Raphaëlle, la pauvre petite Repsa. Seulement la comtesse Zidler est aujourd'hui entretenue par un juif et deux anglais, tandis que ma petite Repsa, à moi, est morte, morte à cause de moi peut-être, et qu'elle est dans un coin, là-bas, à s'embêter sous la terre.

Les tziganes violonnaient frénétiques : des airs saccadés, déchirants, des thèmes rompus dont la douceur tout à coup stridente piquait le cœur, des coups d'archet donnés comme des coups de canif ouatés. Il y avait par terre des feuilles, les jupes les froissaient en les effleurant : cela faisait toutes sortes de petits bruissements secs et doux d'une mélancolie énervante à crier. L'année dernière, presque à pareil jour nous avions marché là tous deux, Repsa et moi. C'était la même nuit, la même valse... Et maintenant elle est là-bas à s'embêter sous la terre !

A travers les pins un croissant de lune se dégage, vogue ; on dirait une barque blanche dont les rameurs sont morts.

Les cordes des bohêmes dinguent.

Je sens sous mon bras le bras de Simonne trembler; je la regarde de côté : elle a l'air inquiet et triste. Un moment, peureusement, elle tourne la tête vers les bosquets éclaboussés de lanternes vénitiennes... Je lui demande tout doucement :

— Simonne, ma chère, qu'est-ce que vous avez?

— Je ne sais pas, c'est nerveux. Il me semblait que quelqu'un marchait derrière nous.

Repsa! Pauvre petite Repsa! Est-ce que tu étais derrière nous, vraiment?

20 mai.

En somme voilà comment Raphaëlle est morte.

Il est bien évident qu'au point de vue matériel je n'ai rien à me reprocher; mais il se peut que je l'aie fait mourir tout de même.

Je me rappelle notre rez-de-chaussée, rue Copernic, à deux pas du Bois. Tous les matins elle y promenait ses chiens, si gentille en costume tailleur. Nous n'étions pas riches depuis que mon père m'avait coupé les vivres et qu'il n'y avait plus que ce brave usurier de Renard pour me fournir d'argent. Pourtant il était doux, notre petit appartement plein de fleurs, très clair.

Je me rappelle le jour où je suis rentré pour lui dire...

Une chaleur parfumée, comme un mélange de fleurs et de baumes, alourdissait l'air épaissi par les ouates des rideaux et des tentures. Dans les vitres, le froid soleil de février étincelant. Je ne la vois pas d'abord, elle est couchée sur le tapis, occupée à peigner la toison noire des caniches. C'est l'esclave orientale qui s'ennuie en attendant le maître. Tout, autour d'elle, dans la volonté d'arrangement des choses, dans les poses, dans le goût, rappelle le caractère sémite. Elle est vêtue d'une tunique de forme singulière, elle a les bras nus et les pieds nus aussi. Sa tête se voile, se drape d'une gaze qui, selon qu'elle la serre ou la lâche donne de la mollesse ou de la dureté à son profil. Et cependant l'ovale enfantin et doux du visage, le nez fin et droit, nez de fillette parisienne, la paille argentée des cheveux semblent un démenti, représentent une race plus mignarde et plus fragile.

— Tu vois, dit-elle sans autre accueil, j'ai mis les bracelets marocains.

Elle soulève un pli de sa jupe : de lourds anneaux d'argent martelés grossièrement chargent la rondeur fine et blonde de ses jambes, au-dessus des chevilles.

Elle demeure couchée, le bras mol sur la laine rude des chiens, me regarde de ses yeux dilatés; au fond des prunelles je retrouve l'éclat dur de la morphine. Je suis sûr qu'elle s'est piquée ! — Où en trouve-t-elle, comment s'en procure-t-elle,

puisque je la laisse exprès sans argent, que je fouille ses tiroirs et ses cachettes? Toujours, malgré tout, elle en a eu.

Repsa tousse trois fois par saccades, d'une petite toux rapide qu'elle essaye d'étouffer dans sa main.

Et je lui dis avec colère :

— Tu n'es pas folle d'être dans un pareil costume, pour prendre froid et tousser encore.

— Oh! il est si gentil, mon costume, tu ne trouves pas?

Elle se dresse, se drape, dessine des formes, des attitudes, séduisante et dangereuse.

25 mai.

Depuis que je me suis mis à écrire, elle me préoccupe moins, on dirait qu'elle s'éloigne. La transposition de l'idée, sa réduction en phrases affaiblissent, estompent les contours du spectre.

Etait-ce cela qu'elle voulait? Une confession?

Est-ce qu'elle lirait par-dessus mon épaule?

. . . . . .

C'est ce jour là, ce jour froid de janvier que je me suis décidé. Le matin il était arrivé chez mon père une traite de deux mille cinq cents francs; il m'avait fait une scène épouvantable.

— Comment oses-tu souscrire des billets quand tu n'as pas d'argent pour les payer?

— C'est justement parce que je n'ai pas d'argent que je suis obligé de souscrire des billets.

— Je ne demanderais pas mieux que de te donner de quoi tenir ton rang, vivre comme un garçon comme il faut. Je comprends parfaitement que tu aies des maîtresses, mais pas que tu fasses ménage. C'est ridicule.

— Ça ne vaut pas mieux que de courir? C'est moins cher et je ne m'éreinte pas la santé.

— Ta santé! Est-ce qu'on pensait à sa santé de notre temps! Mais, alors, marie-toi animal! Tu vis comme un homme marié. Tâche au moins d'avoir les bons côtés de ta position.

— Je ne demande pas mieux, vous le savez bien.

— Oui, mais si tu crois que je vais te marier pour que tu retournes le surlendemain chez cette Raphaëlle, tu te trompes, mon bonhomme.

— Je suis sûr que vous n'avez même pas quelqu'un en vue pour moi.

— Alors tu ne veux la quitter que pour épouser? Il n'y aura pas d'intérim. Tu ne peux pas vivre deux mois en garçon.

— Je suis plus pratique que je n'en ai l'air; je sais ce qui arrivera. Quand vous m'aurez fait lâcher la pauvre petite, vous ne vous occuperez plus de moi. Je retomberai dans un autre collage. Au moins avec elle les premiers frais sont faits.

— Tiens, tu m'ennuies — écoute : si tu veux quitter cette personne, rentrer ici, avoir une existence convenable, je te promets que je m'occuperai de toi. Je te marierai. Maintenant donne-moi ta parole de gentilhomme, — la seule qui compte, — que d'ici huit jours tu auras rompu, et je paye ton effet, — ça me gênera beaucoup, mais enfin je paierai; — je te procurerai même ce qu'il te faudra pour régler ta situation avec la petite. Sois tranquille, je m'arrangerai pour que tu te conduises en homme comme il faut.

— Elle m'a dit souvent que, si nous rompions, elle ne me demanderait qu'une chose : un petit capital pour monter un magasin de modes. Elle est si adroite, elle tiendrait cela avec sa mère qui est au courant du commerce.

— Je crois bien, elle est juive! — Quand je pense que mon fils, que Nicolas de Flamel vit avec une juive!

— Je pourrais m'entendre avec sa mère, madame Morin, qui est très bien, très comme il faut.

— Madame Morin? Ce n'est pas un nom hébreu.

— Elle est remariée. Du reste, si vous saviez...

— Quoi?

— Repsa est peut-être israélite par sa mère, mais par son père...

— Elle est la fille d'un colonel, hein?

— Non, mais elle est la petite-fille du dernier duc d'Epernon.

— C'est elle qui t'a dit ça?

— J'ai vu des couverts aux armes d'Epernon qui appartiennent à la mère...

— Qui les a volés à l'office. Après ça, c'est possible. Du reste, tu te trompes, je n'ai aucune animosité contre cette pauvre fille, mais je pense à toi, à ton avenir. Tu sais notre situation, elle n'est pas brillante. Un beau mariage peut te tirer d'affaire et, tant que tu seras avec elle, il ne faut pas penser à te marier... Voyons, Nic, je te parle comme à un ami; du cou-

rage, mon garçon, c'est toute ta vie qui est en jeu. Me donnes-tu ta parole.

— Je vous le dirai demain.

— Demain tu seras protesté. Tu auras des frais en plus.

Quand je pense que c'est cette misère qui m'a décidé, et que j'ai promis!

30 mai.

Hier et avant-hier j'ai été refaire le chemin douloureux de cette première et vaine rupture; les souvenirs revenaient, s'entassaient sur mon cœur. Combien de reflets de notre vie demeurent accrochés aux murs! Il me semblait que je les détachais à mesure, que je les classais comme des fiches qu'on assemble pour un travail.

D'abord le bureau de poste de la rue de Grenelle, le trou d'ombre où j'ai jeté la lettre pour demander un rendez-vous à sa mère! Je la connaissais, cette mère, je l'avais vue deux ou trois fois; elle était venue rue Copernic pendant une maladie de Raphaëlle. Une ancienne femme de chambre accariâtre et proprette et pourtant ressemblant à sa fille, avec les mêmes yeux pâles et clairs, la même pureté dans les profils.

Chaque fois que je dînais chez mon père, Repsa dînait chez elle en payant son repas. Elle me le disait du moins. Et vers dix heures je l'attendais au bas de la petite rue Houdon, étroite et montante.

Au moment où j'allais mettre la lettre dans la boîte, cette lettre m'a échappé, est tombée dans la boue. Je l'ai regardée avec horreur, par terre, toute souillée. Il m'a semblé que c'était elle, Raphaëlle, qui se tachait ainsi de fange : elle allait retomber aux milieux dont je l'avais tirée, redevenir une fille galante, pis encore peut-être.

Et c'est mon égoïsme encore, mon seul égoïsme qui a souffert en ce moment!

2 juin.

Comme l' « Image », l'imbécile métaphore nous ont faussé l'esprit, nous ont détourné du sens vrai de choses, enrayés à jamais dans l'ornière des rhétoriques!

La lettre tombe par terre et se salit; je perçois en cela un présage de souillure morale; la fange, la boue, toute la banalité

des comparaisons vertueuses. Il était autrement menaçant, le symbole, autrement immédiat et clair : annonçant la fosse glaiseuse qui déjà se préparait pour elle.

Je me vois montant l'étroite et torve rue Houdon qui commence la montée de la butte Montmartre et conserve encore, entre ses maisons hautes, quelque chose de l'incertain et du caprice d'un sentier. Souvent déjà je l'avais accompagnée jusque là, devant la porte de sa mère où je venais l'attendre après dîner, avec les chiens.

Madame Morin me reçoit humblement, pauvrement. J'ai pris mon air posé, sérieux, lui présentant mes excuses de m'adresser à elle directement dans la situation où nous nous trouvons l'un envers l'autre. Tout d'un coup, comme poussée par un ressort, elle se met à crier, la voix aigre.

— C'est vrai, Monsieur, car c'est bien singulier vraiment que je reçoive chez moi l'amant de ma fille.

— C'est justement pour cela, Madame, que j'ai eu l'honneur de vous écrire hier en vous demandant la permission de me présenter chez vous.

Elle se calme soudain, me dit câlinement :

— Je sais, Monsieur, que vous ne voulez que du bien à cette pauvre Jeanne.

— Jeanne!

— Oui, vous l'appelez Raphaëlle ; moi je l'appelle toujours de son nom de baptême.

— Son nom de baptême!

Je reste abasourdi, elle me regarde.

— Mais, Madame, enfin... Vous êtes israélite, n'est-ce pas? Vous vous appelez bien Rébecca Lévy?

Elle se dresse indignée.

— Moi, Monsieur! Je me nomme Joséphine Ledru de mon nom de demoiselle. Je suis catholique, Monsieur, je n'ai jamais été juive.

— Alors c'est son père à elle?

— Elle, qui?

— Raphaëlle?

— Mais, Monsieur, Raphaëlle est son nom de guerre, qu'elle a pris quand elle était au théâtre; ma fille est chrétienne de père et de mère ; tenez, voyez son tableau de première communion.

Madame Morin me mène devant une gravure où des enfants agenouillés reçoivent la l'hostie d'un évêque en mitre. Une inscription gravée consacre ce souvenir laissant des blancs pour le nom de l'enfant et pour la date. Les blancs sont remplis, c'est l'écriture de Raphaëlle, — je la connais bien — « *Jeanne Morin. 17 mai 1875.* »

Comment! Raphaëlle n'est pas juive!

Mais pourquoi ce mensonge pendant près de cinq ans? d'où cette minutie et cette précision dans les détails et dans les mœurs? Tout, en une seconde, vibre dans mon esprit : quand, dans les premiers temps, elle me regardait de côté, me disant avec défi :

— Hein! Tu couches avec une juive! Tu sais que c'est un double péché pour un chrétien et pour un gentilhomme.

Et elle développait ce mot « gentilhomme » avec l'emphase qu'y mettent toujours les gens du peuple qui l'entendirent résonner au théâtre des Batignolles quand on reprend la *Tour de Nesle*.

Était-ce une profondeur de perversité pour m'exciter et m'attacher à elle?

Et le jour où elle est revenue vers minuit, haletante et terrifiée, contant qu'elle venait d'assister à la mort de sa tante, qu'elle l'avait parée et lavée selon les rites hébraïques... de quel sabbat venait-elle donc?

Mais alors d'où le type qu'elle a parfois quand elle se drape dans sa chéchia rouge, qu'elle lisse sur son front des bandeaux? Qui lui a appris cela? Comment se fait-il que sa figure se transforme ainsi, se dédouble?

Il est vrai qu'elle est si joliment Louis XV, aussi, quand elle veut, avec un rien de poudre, une mouche, sa fossette et son œil malin, de côté, coquettement.

Et cette autre fois où elle m'a raconté que sa grand'mère venait de mourir; elle s'était au dernier moment convertie au christianisme; une cérémonie si touchante!..

Je dis à madame Morin :

— Est-ce que vous n'avez pas perdu madame votre mère, il y a six mois?

— Oui, Monsieur, en effet, vous savez bien que Raphaëlle l'a soignée à cette époque.

— Elle n'était pas israélite, elle?

— Jamais de la vie!

Quelle chose étrange? Si cette mort avait été un mensonge, cela s'expliquait, c'était un prétexte ou une excuse pour se rendre libre la nuit. Mais non, c'était vrai. Alors pourquoi le mensonge inutile?

La mère me voit songer.

— Oh, Monsieur, elle a dû vous en conter bien d'autres; elle est si menteuse! Toute petite elle mentait. N'a-t-elle pas eu le front de dire qu'elle était la fille du duc d'Epernon. Mais je suis une honnête femme, moi, Monsieur!

Une réflexion subite traverse mon esprit :

— Et tous ces jours-ci, Madame, elle est venue dîner chez vous?

— Ici? Non, Monsieur.

— Elle n'est pas venue dîner hier..? Et mardi..?

— Il y a juste trois mois, oui, trois mois que je ne l'ai vue.

La vieille me regarde avec un méchant sourire et je vois qu'elle hait sa fille. Peut-être qu'elle ment, après tout.

— Mais, Monsieur, ce n'est pas pour me faire ces questions que vous m'avez demandé un rendez-vous?

C'est vrai. J'étais venu pour la prier de préparer Repsa à une rupture, lui demander de la prendre avec elle, fixer d'avance le chiffre de la pension et l'établissement du magasin de modes. Je medisais qu'elle pourrait se marier un jour, avoir des enfants, être heureuse et honnête.

Mais maintenant je ne songe plus à la quitter; il faut que je sache pourquoi ces mensonges, il faut que je sache où elle a été, ce qu'elle a fait ces jours derniers quand elle me disait qu'elle dînait tous les soirs chez sa mère; il faut que je sache, — oh, cela surtout! — que je lui brise les poignets pour lui faire avouer avec qui elle me trompe!

La vieille me regarde toujours.

— Eh bien, Monsieur?

Je pars, je m'emballe; je me plains d'elle; j'ai l'air d'un gendre avec sa belle-mère!

Elle m'écoute d'un air satisfait : on dirait que cela l'amuse — et il me passe d'étranges, d'absurdes idées par la tête :

Si Raphaëlle n'était pas sa fille?

Je n'entends plus les paroles colères que prononcent mes lèvres ; mon esprit suit les péripéties d'un étrange roman, le roman fou des suppositions d'enfant, le feuilleton qui surgit quelquefois dans nos possibilités.

Mais non ! Je regarde la narine de la vieille, cette chose qui chez la femme ne vieillit pas. C'est bien la même arête fine, coupée dans la chair transparente et le même palpit léger qui fait battre les ailes. Ce sont bien la mère et la fille. A la fin nous crions ensemble, — triste scène ! — Mais elle se calme quand je parle du magasin de modes à fonder, que je lâche le chiffre, la somme destinée à son établissement.

Elle se fait humble, ce qui est sa seule manière d'être aimable, ouate sa voix et ses gestes. Elle aime sa fille maintenant, m'enveloppe de paroles onctueuses.

— Eh bien, Monsieur, je veux bien la voir, comme vous me le demandez, je la raisonnerai, je suis sa mère. J'espère que vous n'avez rien à lui reprocher ; elle vous expliquera ses petits mensonges.

— Qu'elle se soit bien ou mal conduite, elle est avec moi depuis cinq ans, je ne veux pas l'abandonner sans rien lui laisser. C'est pour moi plus que pour elle que je le ferai.

— Évidemment, Monsieur.

Et devant ma bonhomie la voix cotonneuse perce menaçante.

— Evidemment, vous ne pouvez pas la laisser comme cela sur le pavé, Monsieur ; elle vous a donné toute sa jeunesse, Monsieur, ce serait indigne de l'abandonner.

— Bien entendu, chère Madame, c'est bien ainsi que je le comprends.

Et, quoique, pour dire cela, j'aie pris mon air le plus hautain, mon air Flamel, je me sens peureux devant cette stryge tour à tour papelarde et menaçante. Je me lève.

— Je puis compter sur vous, Madame ; vous irez?

— Dans une heure je serai chez elle.

— Ne lui reprochez pas les mensonges qu'elle a pu me faire ; c'est inutile.

— Monsieur peut être tranquille.

Je m'en vais par les rues froides, étincelantes de soleil ; j'entre dans un café sur le boulevard des Batignolles, je demande des journaux illustrés. Je vais hiverner là dans la cha-

leur et l'odeur rance, ensevelir mon cœur dans les images. Tout d'un coup un article bien fait, une question que je connais m'attirent et je lis, très calme, de sang-froid. Il me semble que tout est fini, que nous sommes séparés et que tout s'est passé tranquillement.

Autour de moi des gens jouent aux dominos; dans un angle j'entends le bruit d'un billard. Des femmes entrent, sortent — je reçois un coup en plein cœur, ce n'est pas une façon de parler, un vrai coup physique qui me meurtrit. — Une a passé près de moi à me frôler; par derrière, le reflet blond de ses cheveux varie sur les floches de sa fourrure. Elle traverse vivement le café, vient s'asseoir auprès d'un jeune homme qui attendait comme moi devant des illustrés; ils causent très vite, très pressés, fébriles, l'air heureux. Maintenant je n'attendrai plus dans un café des boulevards extérieurs, je n'aurai plus cette joie de la voir entrer, marcher vers moi suivie du regard des hommes! Je vivrai « comme un garçon comme il faut », dirait mon père; je me marierai, j'aurai une jeune femme, des enfants..., mais jamais, jamais plus je ne m'asseoirai dans un café, comme un voyou, jamais plus je ne la verrai venir, onduler à travers les tables.

Il me semble que mon cœur pleure dans ma poitrine comme un fruit meurtri et j'ai une grosse, grosse peine d'enfant.

Mais je veux faire dévier les larmes qui montent, je m'éperonne de rancune; une brusque colère m'éveille.

Il y a huit jours, nous passions la soirée chez nous; je lisais, puis nous nous sommes mis à causer. Comment en sommes-nous venus à parler religion? Je n'en sais rien. Au fond de tout homme collé il y a un éducateur et un rédempteur d'une bêtise magistrale. Je lui explique Jésus, j'essaye de deviner cette douce figure railleuse de sceptique attendri. N'est-ce pas ainsi que nous le comprenons, nous qui ne croyons pas à sa divinité, que nous aimons le galant et doux conteur de paraboles, le terrible révolutionnaire qui avec deux ou trois phrases discrètement prononcées secoua le vieux monde comme un fétu de paille. Raphaëlle m'écoutait, — peut-être que je l'ennuyais affreusement; — soudain ses yeux clairs s'agrandissent et luisent.

— Oh oui, dis-moi ta religion; apprends-moi! J'aime à t'entendre dire ces choses.

Me voilà parti, mettant dans mes paroles une ardeur et une onction extraordinaires, le zèle de prosélytisme qui est dans l'âme de tous les hommes. J'essaye, oui pardieu, j'essaye de la convertir !

Ses regards étincellent et, à son tour, Repsa me parle de Jésus.

Elle sait, dit-elle, qu'il a eu des frères, qu'il aimait Madeleine et qu'il vivait avec elle ; elle prononce le nom du soldat Pandera, l'amant de Marie, le père du Christ. Je m'étonne, je crois qu'elle parle au hasard et je rétablis les faits, j'expose et je professe.

Et aujourd'hui, aujourd'hui que la terrible et présente réalité m'a forcé de descendre dans les profondeurs du monde de l'occulte, maintenant que j'ai étudié ce que l'on sait des mystères démoniaques, à cette heure je m'aperçois, dominé de constante, de progressive épouvante, qu'elle ne faisait que me réciter l'histoire qu'on raconte dans les initiations maçonniques. D'où savait-elle cela ? Qui le lui avait appris ? Et pourquoi, d'autre part, cette feinte ignorance, cette sournoise naïveté à me questionner, cette docilité à m'écouter et à me suivre ?

Ces scènes, je me le rappelle maintenant, se sont renouvelées souvent et *toujours* elles se sont terminées par d'épouvantables crises de nerfs, des convulsions frénétiques dans les allures desquelles je retrouve aujourd'hui, ô terreur, tous les caractéristiques des possessions infernales.

Je pars du café, je descends le boulevard. La flamme de l'absinthe absorbée me monte au cerveau, rapide. Rarement je bois de l'absinthe, toujours elle m'a donné cette impression soudaine de joie violente, cette légèreté, cet envol, une sensation ailée.

Mais, ce jour-là, elle se modifie, se transforme en colère, une colère décuplée. Je vais à grands pas vers la rue Copernic et mes enjambées sont trop lentes à suivre la hâte de mes pensées. Un fiacre découvert rôde et me hèle ; je saute dedans. Le froid me fouette le visage pendant qu'intérieurement l'alcool me chauffe. Pourtant je frissonne en traversant la place de l'Etoile déserte et glacée ; le soleil commence à tomber derrière le mont Valérien, il n'en reste dans le ciel qu'une grande clarté frigide et pâle qui s'obscurcit. La chaleur lourde, les parfums lourds de notre rez-de-chaussée, m'assènent, quand j'y entre, un coup sur la nuque.

Les chiens se jettent sur moi, aboient, me lèchent les mains, les pattes en l'air, les oreilles écartées, fous de joie. Oh ! quel attendrissement me saisit ! Qu'est-ce que je vais faire d'eux ? Ils m'aiment tant ! Je regarde leurs bons yeux qui n'ont jamais menti, le bon sourire de leurs gueules humides.

Raphaëlle va et vient dans le salon, plumottant, d'un air affairé et pressé de bonne ménagère. Sa mère n'est donc pas venue ? Mais si, ses yeux luisent, clairoient ; ses lèvres se serrent... elle sait. Tout d'un coup elle jette son plumeau par terre, croise les bras et me regarde.

— Ainsi c'est vrai ? C'est vrai ce que maman est venue me dire ? — Tu veux me quitter ; te marier ?

Tout de suite je suis lâche, je discute :

— Mon Dieu, ma chère amie, tu sais dans quelle position nous sommes. Je n'ai plus rien ; l'échéance de Renard était avant-hier, je n'ai pas payé...

— Qu'est-ce que ça me fait, à moi, l'argent ? Tu sais bien que ce n'est pas pour de l'argent que je suis avec toi ?

Et elle me rappelle comme elle est devenue économe, comme elle s'arrange pour dépenser le moins d'argent possible et pour m'éviter les dettes, les ennuis. Le pis, c'est que c'est vrai. Avec Leroux, mon prédécesseur, elle avait sa voiture, un hôtel, des toilettes ; elle avait la joie de gâcher de l'argent, joie si grande pour ces filles de misérables. Et elle s'est résignée à vivre modestement, presque pauvrement avec moi, et, cela, sachant bien que je me marierais un jour ou l'autre, sans même le vague espoir d'épousailles qui sommeille au fond des vieux collages. Et elle est très jolie, belle même, toute jeune ; elle n'aurait qu'à vouloir pour trouver mieux que moi... elle m'aime donc ? — Eh oui, elle m'aime, elle m'en a donné tant de preuves !

Cette idée, soudain, me jette au visage une jatte de colère ; elle m'aime... mais elle m'a trompé !

— C'est pas tout ça : je te quitte et j'ai le droit de te quitter parce que tu me trompes ; oui, tu me trompes, je le sais, j'en suis absolument sûr.

— Je te trompe, moi ! Elle est forte celle-là !

— Tu me trompes comme une fille que tu es ! Ah, mon père a bien raison.

— Ne mêle pas M. de Flamel à tout ça. D'ailleurs je sais bien que c'est lui qui te pousse.

— Personne ne me pousse. — Voyons ! Veux-tu me dire où tu as dîné mardi et l'autre jeudi ?

— Tu le sais bien ; chez maman.

— Tu mens, tu mens ! Tu n'as pas dîné chez ta mère depuis trois mois ; tais-toi, ne mens pas encore, je sais tout, je te dis, tout, tout, tout !

Et j'ajoute, comme un reproche, en serrant ses deux bras.

— Tu n'es même pas juive !

Elle se récrie.

— Je te dis que je sais tout ; j'ai vu ta mère, es-tu contente ?

Je répète en hurlant :

— Je sais tout, je sais tout.

Elle demeure un instant confondue, muette. Et, à partir de là, c'est le silence, l'indestructible silence qui s'abaisse entre nous. Je ne saurai rien, plus rien, jamais.

— Voyons ! où vas-tu depuis trois mois ? Tu disais que tu dînais chez ta mère ; tu sais bien, j'allais t'attendre au petit café ; eh bien ! tu n'as pas mis les pieds rue Houdon ; où étais-tu ?

Elle hésite, comme si ses lèvres se refermaient sur quelque chose.

— Je ne peux pas te dire.

— Alors tu me trompais, misérable, avec qui?

Impassible.

— Je ne te trompais pas.

— Tu ne me trompais pas ! Où dînais-tu donc ? D'où sortais-tu quand tu revenais presque ivre, — tu disais que c'était le gros vin de ta mère qui te montait à la tête.

— Ecoute, Nic, je te jure.... tiens, tu sais que j'aime mon frère, eh bien je te jure sur la tête de mon petit frère que je ne t'ai jamais trompé.

Ma colère tombe et mon cœur s'allège... car je crois à ce serment-là.

— Mais si tu ne me trompais pas, tu peux bien me dire où tu allais, ce que tu faisais.

Elle hésite encore, puis serre les lèvres.

— Je ne peux pas te dire... mais je ne faisais pas de mal... je ne te trompais pas...

Et maintenant que je réfléchis de loin, que je repasse ces scènes, maintenant que les choses de *l'autre côté* commencent à

m'apparaître, dans la brume encore, mais réelles, aujourd'hui que je *sais*, je me demande si elle ne disait pas vrai, en effet, la menteuse, si elle ne m'était pas restée fidèle. — Où passait-elle alors ses heures de nuit ?

J'ai peur de le deviner.

D'où ces retours étranges ? Pourquoi cet air démonialisé, cette fièvre, ces mots bizarres sur les lèvres, ces bruits de sabbat vibrant encore dans le désordre des cheveux, et ces sommeils de plomb, ces sommeils de mort, après, jusqu'au matin ?

Est-ce qu'elle ne sentait pas une odeur singulière ? Un mélange d'acide phénique et d'encens et de quelque autre chose encore.

Même aujourd'hui, encore en ce moment, il me semble que j'ai cette odeur dans les narines.

8 juin.

A mesure que j'écris ces notes, que je classe ces souvenirs, les accès s'espacent, les visions se pénombrent. Je crois, je sens qu'elle a repris sa course à travers les plaines livides qu'il faut traverser : elle glisse, s'éloigne loin de moi ; les limites du fantôme s'indécisent...

Le passé afflue et je n'écris pas assez vite pour faire descendre ma pensée sur le papier à mesure que se gonflent les cellules d'idées. Comme notre éducation est impratique, quel mauvais et malhabile instrument au service de l'âme ! Pour exprimer, pour saisir l'idée multiple, en un éclair successive, variable et fuyante, nous n'avons que ces signes tardifs, ces pénibles dessins qu'on nomme l'écriture ; l'esprit se traîne sur ces petits bâtons inégaux, avec le souci du tracé, de l'encre à prendre, le continuel arrêt dans les détails évaporateurs. C'est la sténographie, à peine encore, puisqu'elle ne fixe que la parole, qui devrait exprimer la pensée et combien nette elle apparaîtrait sans doute alors, d'un bloc, une immatérielle image, rapide et nette ; quel style !

N'y aurait-il pas ! — si, on le trouvera — un moyen d'adapter l'électricité à l'expression de l'électrique pensée, de réserver l'écriture ordinaire pour les formules officielles, les lettres de cérémonie ou d'affaires, de la reléguer peu à peu au rang des hiéroglyphes ? N'y a-t-il pas un sens symbolique dans ce nom d'Electre qui domine le théâtre grec, pour y exprimer la douloureuse âme humaine ?

— Enfin, tu comprends que, si tu ne peux m'avouer où tu as été, ce que tu as fait, c'est que c'était mal.

Je lui prends les deux mains, je vais la supplier. Mais je ne veux pas regarder ses yeux, je fixe le tapis, je connais trop bien leur douceur. Il y a tant de souvenirs, tant de bonheurs noyés dans ces lacs bleus; je me doute qu'ils sont pareils, je sens qu'ils me regardent avec la même puissance, et je parle les paupières basses, pour ne pas être vaincu par eux.

— Veux-tu me dire ce que tu as fait de tes soirées depuis trois mois ?

— Mais tu le sais bien, Nic; nous les avons presque toutes passées ensemble.

— Je ne te parle pas de ça. — Les soirées où tu étais censée aller chez ta mère, les soirées où je dinais rue Vaneau ? — Veux-tu répondre, oui ou non ?

Elle se tord sur ses reins souples comme un serpent debout; cherche à m'arracher ses mains. Dans cette lutte, elle se plaint à voix basse, comme un animal qui souffre.

— Tu me fais mal.

Je la lâche et la repousse; elle tombe sur un divan, y reste jetée.

— Tu ne veux pas répondre ? — C'est bien, adieu.

Dressée devant la porte, pâle et les bras étendus :

— Reste, je te dirai tout.

— Dis.

Elle hésite, se tord encore. Je vois ses lèvres se sceller.

— Tu ne peux pas, n'est-ce pas ? Tu ne diras pas. — Eh bien, bonsoir.

Je m'arrache et je sors : il me faut bousculer du pied les pauvres chiens qui attendent devant la porte, qui croient que je vais les emmener.

A sept heures et demie j'arrive rue Vaneau, et, tout de suite, la froide solennité de l'hôtel me saisit.

En ce temps là nous habitions le second étage, le premier étant loué aux Lamothe-Beuvron. Je me souviens du grand escalier de pierre, aux marches douces et basses faisant une lente révolution et, entre les étages, des petits paliers imprévus, des portes en drap vert s'ouvrant sur des appartements entresolés. Une belle rampe en fer ouvragé s'arrondit, espacée de cartou-

ches où des lyres et des caducées se mêlent. Au second, les appartements sont demeurés tels qu'au moment de la construction, sous Louis XV. Il n'y a pas d'antichambre, d'emblée on pénètre dans la salle à manger, qui est sombre, boisée de chêne noirci, carrelée de losanges blancs et noirs ; en face de la cheminée, une vasque en marbre rose où jadis on mettait le vin à rafraîchir ; très peu de meubles. La table, des chaises cannées, le fauteuil de mon père avec les armes, « les trois flammes, deux, une », sculptées, un vaisselier ventru plein d'argenterie, un baromètre ovale avec nœud d'amour et flambeau, c'est tout. Cela avait bon air et j'ai aimé à la décrire, la vieille pièce que je ne verrai plus.

Les hautes, étroites fenêtres donnaient sur le jardin, presque parc ; on entendait le balancement des arbres dans la tranquillité grise de la rue et, de temps en temps seulement, comme un grand soupir qui se gonfle, le bruit de Paris, au loin.

Mon père est à dîner. Jérôme et Pierre le servent. J'ai fait un détour par ma chambre, pour déposer mon paletot et mon chapeau, et j'entre.

— Je vous demande pardon ; je suis en retard.

Il dit, grave et triste :

— J'ai dîné : tu sais que cela me fait mal d'attendre.

Il faut que je me mette à table et que je mange tout seul sous ses yeux mornes. Il ne m'interroge pas ! je sens cependant qu'il voudrait savoir. Je me dépêche ; malgré tout, j'ai faim.

Nous entrons dans le salon, et il me dit de son grand ton qui veut paraître indifférent :

— Tu as l'air tout ahuri. Tu as encore eu une scène. Eh bien, où en es-tu ?

— C'est fait.

— Comment ? C'est fait ? Tu as rompu ?

— Oui.

— Ah, mon cher enfant, si tu savais quel plaisir tu me causes ! Enfin tu vas donc redevenir digne de toi ! — Je t'assure que tu avais pris un mauvais genre depuis quelque temps : tu avais l'air d'un artiste. — Veux-tu fumer ? tiens, fume.

— Mais ça vous gêne.

— Non, non, fume. Tu me feras plaisir.

Il m'interroge avec bonté, me donne la traite de Renard

payée, me dit qu'il a pris ses mesures pour mettre de l'argent à ma disposition.

— Vois-tu, tant que tu aurais été dans cette impasse tu n'aurais jamais pu te marier; jamais une famille sérieuse ne voudra d'un jeune homme qui a une liaison : c'est connu, il retourne chez sa maîtresse trois mois après son mariage quand ce n'est pas le lendemain.

Maintenant, au contraire, je peux m'occuper de toi, parler de toi. Avec ton nom, avec le peu que je te donnerai, le peu que tu auras après moi... car je ne te laisserai pas grand'chose, mon pauvre ami; tu m'as un peu ruiné. Moi, je ne dépense pas un sou pour moi, tout passe dans la maison. Regarde : j'ai là un pantalon qui fait son troisième hiver.

Il oublie qu'il garde l'hôtel malgré tout, quoiqu'il en ait trouvé un bon prix ; qu'il occupe un appartement immense, qu'il a deux salons, une salle de billard, des pièces où il n'entre jamais et qui pourtant exigent un entretien, un chauffage ruineux. C'est pour lui, pour le servir à table qu'il a un maître d'hôtel et un valet de pied, et ce n'est que depuis deux ans qu'il s'est résigné à louer les écuries et les remises et à n'avoir plus qu'une voiture au mois.

Je sais bien que nous n'avons plus comme fortune que l'hôtel, qui vaut facilement quatre cent mille francs, mais qui n'en rapporte que huit mille et la Ferté-Vidame, dans le Loiret, qui donne six mille francs, quand le fermier paye. Pauvre père, il ne dépense rien pour lui, c'est vrai; il dépense tout pour sa maison.

Ce n'est pourtant pas pour moi qu'il garde l'hôtel; il y a cinq ans que je n'ai couché dans ma chambre.

Il pleut dehors; j'entends les gouttes battre les feuilles de coups sourds, pressés et, dans ce salon tendu de damas jaune, aux meubles cérémonieux, aux raides portraits de famille, je goûte furtivement la joie lâche de n'être pas dehors, de n'avoir pas à regagner, — comme tous les soirs, — la rue Copernic, au diable, à attendre les omnibus dans la crotte et sous la pluie. La vie ancienne me reprend, une vie pas du tout morte en moi, malgré le temps : renaissent ces sensations vieillardes d'égoïsme et de paresse que laissent toujours une enfance seule, passée auprès de vieilles gens. Sommeillant à moitié dans la mollesse d'une bergère, je me sens bien dans ce calme profond et cela

me rappelle les longs soirs d'hiver à la Ferté, en rêves au coin du feu pendant que le vent houle dans les arbres et vous berce, et qu'on songe aux allées du parc où il doit faire sombre et froid. Mon père me touche l'épaule doucement :

— Tu dors, mon bonhomme : va donc te coucher : tu sais, ton lit est là, il t'attend toujours. Je fais changer les draps de temps en temps.

Cela est dit avec un reproche si tendre qu'il fait fondre mon cœur : pourtant une irritation persiste en moi. C'est à cause de lui, c'est pour satisfaire son égoïsme et sa morgue que je ne suis pas, à cette heure, dans mon petit rez-de-chaussée de la rue Copernic — Nic, rue Copernic : Raphaëlle disait cela si drôlement ! — que je ne m'endormirai pas ce soir dans la chaleur parfumée de son corps.

Et les pauvres chiens ! Qu'est-ce qu'ils doivent dire ?

A moitié engourdi je me soulève ; mon père m'accompagne : il est si heureux, si fier de me tenir qu'il veut me voir me coucher. Et je sens qu'il me possède, que je suis redevenu sa proie. Nous traversons de longs corridors sombres garnis de placards comme on n'en voit plus que dans les vieilles maisons. Nous montons trois marches et il me dit avec un sourire heureux :

— Te voilà chez toi. Tu verras comme tu t'y trouveras bien !

Par une attention de mère il a commandé d'allumer du feu dans ma chambre ; mais la flambée n'a servi qu'à faire tomber des murs de froides lames d'humidité. Non, je ne m'y trouve pas bien dans ma chambre ; elle ne me rappelle que des souvenirs bêtes : années de collège, manies d'adolescent, attirails d'équitation, de chasse, de sports divers. Je pense à ma vraie chambre, là-bas, si doucement tiède, saturée d'odeurs légères, si gaie — que fait-elle, Repsa ?

— Tu vois ton petit lit de camp : c'est une vraie couchette de soldat ; j'aurais tant aimé que tu sois soldat, dit mon père.

Je pense à mon lit large et doux, mon lit féminin où je puis m'étendre et m'espacer, me rouler à l'aise, mon bon lit tiédi, bassiné, adouci par son corps. Mon « lit de camp », comme dit mon père, est étroit, dur, criard.

9 juin.

Je me souviens cette nuit-là ! C'est certainement la première où je me sois trouvé en contact avec les *forces inconnues*.

Aujourd'hui chaque fois que la nuit arrive l'horreur m'enveloppe et m'étreint. Quelle affreuse chose que cette fuite quotidienne du jour, cette tombée dans le noir de tout un monde avec l'incertitude, toujours, de savoir si le soleil reparaîtra demain de l'autre côté de la terre !

L'horizontalité du corps fait courir dans mes veines des engourdissements figés ; sans m'éveiller tout à fait je sens flotter en moi la sensation que je pourrais ne pas m'éveiller... un instant je m'y abandonne plein de molle douceur, puis, d'un brusque effort, l'instinct de la vie se soulève, me fait me dresser, ouvrir les yeux, ouvrir la bouche pour aspirer l'air et crier ! — Car je me suis senti tout d'un coup cogner les coudes aux ais durs d'une bière.

Cette fois-là je m'étais endormi d'abord d'un brusque et profond sommeil de jeunesse, le lourd sommeil tendu sur l'âme comme un rideau de crêpe.

Puis des clartés se firent, trouant la draperie et les rêves commencèrent.

Des pays effacés, flottants, vaporeux ; des pays d'ombre incolore et vague, d'air lourd et terne. Sans mouvement apparent des formes grises y passent, y glissent. Ce sont les steppes du morne, les landes du vide, les pampas de l'informe : là, l'immatériel se pétrit avec la matière, là l'esprit se coagule et se minéralise, là la substance se vaporise et s'évanouit..... Un vague temple, colonnades de ténèbres sous des chapiteaux de nuit, étire des lignes fuligineuses, dessine des frises brunes d'un dessin dur et sec sous l'estompe.

..... Devant moi un étrange portique dressé dans les solitudes d'une plaine de lave : au fronton des lettres sculptées, inscriptions qui ne répondent à aucune langue terrestre : des peuples campent autour dans une désolation morne, attendant qu'on déchiffre l'Enigme... Mais des clartés pâles ça et là mangent l'ombre ; pâlement lumineuse une brume s'élève, flotte à ras du sol plat..... des naissances blondes d'aurore sur la fuite d'un fleuve, l'abandonnement mol au fil d'un courant bleu, le débouché sur la splendeur ensoleillée d'un lac aux lointains de gaze, aux rives emmaillées d'algues et de fleurs. Derrière le lac en gradins s'étage une ville et la brume lumineuse s'arrondit en cercle, entoure d'un halo la cité merveilleuse..... Maintenant

je suis dans la ville, j'erre à travers ses rues gothiques, je vire dans d'étroites ruelles, sous des encorbellements et des gargouilles sculptées. Je sens, je devine que j'arrive à la maison que je connais, l'horrible maison. Ah ! c'est la ville d'Allemagne, la satanique, le Nuremberg ou le Heidelberg de songe !

La maison est laide, noire, étroite, tassée : un escalier pénible se hisse vers la chambre où Repsa se prostitue, la chambre infâme où elle se livre à des hommes, douloureusement, sans plaisir, dominée par d'absurdes nécessités ! Pourquoi cette ville et, dans cette ville, cette maison, — nous n'avons jamais été en quelque endroit qui ressemble à ce lieu, — pourquoi là, la trahison, la certitude de la trahison, avec le sentiment du mystère ?...

Je m'éveille, je me dresse dans mon lit ; j'étends la main, j'allonge la jambe... je ne sens pas à côté de moi la douce et soyeuse chaleur habituelle. Mon lit est étroit, dur, hostile ; mon moindre mouvement le fait craquer bêtement avec des bruits de ferraille et de ressorts rompus.

C'est vrai, je suis seul. J'ai peur. Une peur affreuse, lâche, bête... il m'a semblé entendre un frôlement sur le tapis..... Pourquoi est-ce que tout d'un coup la pensée me vient de tous ceux qui sont morts, de tous ceux que j'ai connus et aimés, avec lesquels j'ai ri, j'ai vécu... et qui sont devenus des êtres d'épouvante et d'horreur. Ma main est cachée sous les draps ; si je l'en sortais, peut-être elle serait touchée d'une main froide..... Pourtant une énergie me soulève et je raie le mur d'une allumette : un peu de clarté explose, la lumière s'écarte à travers la chambre. Le doux frôlement fuit et je perçois la traînée leste d'une jupe qui glisse, le choc léger d'une porte qui se referme. Elle est venue, elle était là, près de moi, tout à l'heure et voilà l'explication de mon rêve. Sa volonté a traversé l'espace, elle a pris corps près de mon lit.

Première et certaine apparition, première extériorisation de l'âme lancée vers moi comme une flèche.

Mais alors elle était vivante, suppliante, non pas menaçante, vengeresse, irritée !

(*A suivre.*)

François de Nion

De l'Illusion religieuse

J'ai reçu et je continue de recevoir vos innombrables lettres, mon cher ***, et je voudrais répondre de façon complète à ce qu'elles contiennent de plus important pour moi.

Vous supposez à tort : d'abord, que je suis fâché contre vous ; ensuite, que, selon moi, notre vie finit ici-bas ; enfin, que je puis et dois mettre mes soins à fournir des secours pécuniaires à quelques personnes choisies par vous parmi les millions d'hommes qui m'entourent. A tout cela, il serait, je pense, superflu que je réponde, puisque les réfutations que j'en pourrais faire ont déjà été présentées par moi dans mes écrits avec toute la force et le développement que je suis capable de leur donner. Je vous envoie la collection de mes œuvres. C'est, comme vous savez, dans les ouvrages interdits que vous trouverez toutes ces réfutations.

De colère, je n'en puis avoir contre vous, par la raison surtout que je vous aime. Ce même motif me fait désirer de vous aider dans la pénible et dangereuse situation où je vous vois. Je veux parler de l'envie qui vous tient de vous laisser endormir dans la foi de l'Eglise. Cela est très dangereux, parce qu'à ce jeu l'homme perd le plus précieux de tous ses biens, — sa raison.

Une dame qui jouit d'une grande fortune et d'une haute situation à la Cour m'entretenait un jour de la foi religieuse. Elle se vanta d'avoir, quant à elle, la « foi du charbonnier ». Et visiblement elle croyait faire tenir quelque chose de subtil, de profond même dans cette marque d'honneur qu'elle donnait, elle, une personne si raffinée, à la foi du charbonnier. Or, ce qu'elle disait là était sot et, de plus, inexact.

Cette dame sait lire et écrire en plusieurs langues ; elle a étudié la cosmographie, l'histoire ; elle n'est pas sans avoir entendu parler de Voltaire, de Renan, du brahmanisme, du bouddhisme, du confucianisme. Et c'est pourquoi elle ne peut pas avoir la foi du charbonnier. Le charbonnier qui croit à la Sainte Vierge, à Saint Nicolas, au Père Eternel qui est dans les cieux, etc., va jusqu'au terme de sa connaissance et sa foi non seulement n'est pas en contradiction avec son idée de la vie, mais encore elle lui explique, elle lui éclaire le phénomène de l'existence du monde. Pour la dame en question, la chose n'est plus possible. Elle sait que le monde ne doit pas son existence à un acte créateur qui se serait accompli il y a 6.000 ans ; elle sait que l'humanité est issue, non d'Adam et d'Eve, mais du développement de la vie animale ; elle sait qu'il existe sur la terre des hommes qui professent d'autres religions que la sienne et que ces hommes sont cinq fois plus nombreux que les chrétiens ; elle sait que le christianisme s'est dénaturé, qu'il continue de se dénaturer, qu'il a donné naissance à des centaines, à des milliers de sectes ennemies les unes

des autres, et que, de corruption en corruption, il a abouti au fanatisme sauvage de l'Inquisition ; elle sait ce qu'ont été les conciles où les dogmes furent établis ; elle sait que le bouddhisme avec son maître Çakya et toutes les autres religions ont eu la même histoire ; elle sait que les religions évoluent nécessairement aussi bien que les organismes et les États, qu'elles naissent, se développent, vieillissent et disparaissent comme ont déjà disparu celles de l'Egypte et de la Perse ; elle sait que les livres que nous appelons les « Saintes Ecritures » ne nous sont pas venus du ciel, mais que, sortis de la main des hommes, ils ont été, dans la suite des temps, épurés et déformés, si bien qu'ils ne peuvent avoir d'autorité indiscutable ; elle sait que la solidité du ciel n'est qu'une illusion, qu'Enoch, Elie et le Christ, en s'élevant dans les airs, n'y auraient pu trouver où se nicher et qu'ils volent encore s'ils se sont envolés ; elle sait que les mêmes prodiges, par lesquels l'Eglise essaie de prouver la vérité de ses dogmes, sont rapportés par toutes les traditions religieuses, que l'enfantement par une vierge, les signes accompagnant la naissance, le don prophétique et la sagesse se révélant dans un enfant, l'incorruptibilité, la résurrection, etc., sont autant de traits fabuleux qui se retrouvent dans toutes les religions comme se retrouvent les mêmes exploits héroïques dans les épopées populaires. Tout cela, cette dame doit le savoir, parce qu'on le lui a appris, parce qu'elle a pu le lire dans les livres qui sont à sa portée. Tout cela est également connu des messieurs qui fréquentent dans son salon.

Voilà pourquoi, non content de lui contester le droit de l'avoir, j'affirmerai même qu'elle ne peut pas avoir la foi du charbonnier. Elle peut dire qu'elle croit comme son charbonnier ; en réalité elle ne peut pas croire comme lui. Pour elle ou pour le charbonnier, les conditions de la foi sont les mêmes. Il faut, pour qu'elle croie vraiment, que sa foi embrasse tous les éléments de sa connaissance, qu'elle ne soit pas en opposition avec sa conception du monde, mais au contraire qu'elle éclaire, qu'elle explique, qu'elle coordonne en un tout toutes ses notions.

Cette dame ne me comprendra pas, parce que, cette foi du charbonnier, il la lui faut pour continuer à faire servir effrontément à ses caprices, à son luxe de chaque jour, le travail de centaines d'ouvriers, tout en devisant et de Dieu et du Christ et de sa naturelle religiosité. S'approprier, confesser la foi du charbonnier, — en d'autres termes, la foi d'hommes qui vivaient il y a deux mille ans — elle n'a pas d'autre moyen d'assurer la tranquillité de la vie impie où se complaît sa religiosité satisfaite. C'est pourquoi je la comprends encore : mais vous, exilé aux extrémités de la terre, qui vous traînez de village en village au pays des déportés pour avoir voulu conformer votre vie aux vrais préceptes du Christ, mais vous, pourquoi céder à cette redoutable illusion et mettre cette irréductible contradiction entre vos croyances et les notions que vous avez acquises sur le monde ?

Pensez seulement à vos convictions, à votre état. Oui, je sais : il

est très bon, très agréable de se sentir en communauté de foi avec les gens qui nous entourent. Au temps du carême, quand les cloches tintent avec mélancolie, quand les fidèles se demandent mutuellement le pardon de leurs offenses et que leur foule en prière met dans de jolies églises une animation pittoresque, il nous semble être reportés aux jours d'une vie lointaine, paisible et solennelle — et nous sommes tentés de nous joindre à ces hommes pour mener avec eux cette vie sereine. Mais, prenons-y garde, ce serait nous tromper nous-mêmes et nous condamner à jouer un rôle. Que vous soyez aujourd'hui, pendant le grand carême à P..., cela n'est qu'un accident secondaire : votre véritable état se définit ainsi : vous vivez dans le monde de Dieu, sur la planète Terre, habitée par 1.500 millions d'hommes de races et de religions diverses, — quelque cent mille ans après l'apparition de l'espèce humaine, — dans un coin de l'hémisphère septentrional, au milieu d'un peuple appelé russe ; et vous vivez en cet endroit, à ce moment, par la volonté de Dieu, de ce même Dieu qui a tiré du néant la terre et ses habitants et jusqu'à l'univers infini qui vous enveloppe. Cet état, vous le connaissez et c'est lui qui détermine le rapport de vous à Dieu. Autrement dit, le rapport que vous établissez de vous à Dieu doit être tel qu'il puisse convenir à tout homme dont l'état est pareil au vôtre, tel qu'il soit clair, intelligible et obligatoire pour tout homme pensant : Japonais, Malais ou Zoulou.

Et vous cependant, malgré toute votre science, quel rapport établissez-vous de vous à Dieu. Vous dites : Dieu s'est révélé, il a révélé sa vérité, il y a 5.000 ans, à un petit peuple d'Asie choisi parmi tant d'autres. Mais cette première révélation fut incomplète et, voici 1.900 ans, Dieu envoya au même peuple son fils, qui lui aussi est Dieu, pour révéler sa vérité tout entière. Et les hommes tuèrent le Fils de Dieu et par cette mort fut racheté le péché des premiers hommes et de tous leurs descendants. Mais cette rédemption ne fut pas la seule œuvre du Fils de Dieu. Par lui, Dieu fonda son Eglise qui reçut la garde de sa vérité et la charge de rendre aux hommes le salut plus facile par le secours des sacrements, c'est-à-dire de les oindre, de leur faire avaler du pain et du vin... Et cette Eglise, elle n'existe qu'en Russie. Et tous les hommes qui ont vécu avant sa fondation, tous ceux qui vivent en dehors d'elle sont absolument négligés.

Parlez de tout cela et puis encore du baptême, des icônes, de la commémoration des morts, surtout de ce Dieu punisseur et rédempteur à quelque homme d'esprit sain qui n'a jamais rien entendu de pareil, vous verrez les yeux qu'il ouvrira en vous écoutant, s'il ne prend la fuite de peur que vous ne le battiez dans un accès de rage, ou s'il ne vous attache comme un fou dangereux.

C'est parce que ce poison nous a été inoculé dès l'enfance que nous le supportons sans en sentir les effets. Et le plus terrible est que précisément ce poison redoutable déposé en nous goutte à goutte nous fait considérer comme inutile et inefficace le véritable enseignement

du Christ, qui répond si bien aux aspirations les plus élevées des hommes de notre temps.

Dix-neuf cents ans se sont écoulés depuis la venue du Christ, mais sa doctrine, dans toute sa pureté, répond encore aujourd'hui au besoin que nous avons d'établir un rapport de nous à Dieu, non pas de nous au Dieu d'Israël, orthodoxe, catholique ou protestant, mais de nous à ce Dieu par la volonté de qui existent l'univers infini et, dans cet univers, la terre, de même que je vis, moi, sur cette terre, à New-York ou dans les déserts de l'Afrique, produit d'une évolution de la vie animale qui se poursuit depuis des milliers de siècles.

La principale différence entre le rapport particulier, exclusif, qui est l'objet de toute religion — bouddhisme, brahmanisme, islamisme ou autre — et la véritable foi chrétienne consiste en ceci : toutes les religions, outre qu'elles sont incompatibles avec le savoir et le bon sens, ont pour caractère de se nier, de s'exclure mutuellement, tandis que la foi du Christ est intelligible, accessible à chacun et que ni la négation ni le doute ne peuvent tenir contre elle. Cette foi n'est pas exclusive, elle s'harmonise et concorde avec ce qu'il y a de vrai et d'élevé dans toutes les religions.

Elle proclame que le principe universel est esprit, raison et amour. Ce principe, elle l'appelle Dieu ou Père. Elle l'appelle Père parce que chaque homme le reconnaît en lui-même. Tout d'abord l'homme croit vivre de la vie animale ; il pense que sa nature corporelle constitue son « moi ». Puis, à mesure que se développe sa raison, il s'aperçoit que sa nature corporelle n'est pas libre, que son corps souffre et sera détruit, tandis que sa conscience lui révèle confusément l'existence de quelque chose qui échappe à la servitude, à la souffrance et à la mort ; alors l'homme est jeté dans l'incertitude par la contradiction qu'il découvre en lui.

Or l'enseignement du Christ résout cette contradiction. Il dit à l'homme : il te semble que c'est l'animal qui vit en toi, mais cela n'est qu'une apparence pareille à celle dont on est dupe quand on croit que le soleil tourne autour de la terre ou quand, d'une barque en mouvement, on croit voir se déplacer le rivage. Ce qui vit dans l'homme, c'est seulement son principe spirituel, raisonnable et bon — c'est le Fils de Dieu. L'homme doit apprendre à considérer comme le fondement de son « moi », non plus sa nature corporelle, mais son être spirituel et à satisfaire les désirs de l'esprit et non du corps. Voilà ce qu'il lui suffit de comprendre pour que disparaisse aussitôt la contradiction de sa vie, pour que, émancipé de toute servitude et de toute souffrance, il recouvre une entière liberté. La mort elle-même cesse de s'imposer à lui parce que l'esprit, qui est Dieu lui-même, ne peut être anéanti : il a toujours été, il est et il sera éternellement.

Que l'homme identifie son « moi » avec son être spirituel — tel est le précepte essentiel de l'enseignement du Christ. Quant aux maximes secondaires, dont l'humanité doit poursuivre la réalisation commencée par le Christ, elles nous commandent de dévoiler et d'anéan-

tir les artifices qui servent aux hommes assujettis par la force de l'habitude à la vie animale pour cacher à leurs semblables les funestes effets de cette vie et les retenir dans la voie de l'erreur. Dévoiler ces artifices, c'est à cela que nous devons employer notre vie, si nous voulons accomplir la volonté de Dieu.

Telle est dans ses grands traits la doctrine du Christ, — cette doctrine qui établit le rapport de l'homme au monde. Elle n'est pas exclusive, mais générale, élevée, accessible à tous ; loin d'être en contradiction avec les autres doctrines et avec la science contemporaine, elle les éclaire au contraire et les explique.

Et voici que nous n'en tiendrions aucun compte et que nous préférerions retourner à la conception de la vie — victimes, rédemptions, sacrements, Dieu personnel et méchant, distributeur de punitions et de récompenses — que l'on pouvait avoir il y a 5.000 ans. Pourquoi ? Dieu vous en garde, mon cher ami.

LÉON TOLSTOÏ

Impasse des Hatons

A Octave Mirbeau.

Dans la petite ville de province où j'ai été élevé (ai-je été élevé ou n'ai-je pas plutôt poussé tout seul, comme une petite chose de nature à qui le soleil donne des forces et de la puissance de croître ?) ; dans cette petite ville pimbêche et tachée de prêtres dont les cloches noires sonnaient mystérieusement, glissaient le long des ruelles, disparaissaient sous des porches : dans cette petite ville dont toutes les maisons faisaient leurs étroites, leurs pincées et leurs mijaurées sous leurs vitres étincelantes, je me rappelle — car aussi m'en intrigua longtemps le nom étrange — l'impasse des Hatons.

Qu'est-ce que ce pouvait bien être que les Hatons ? J'interrogeai à leur sujet des gens à qui leurs vêtements sérieux, une démarche ralentie de rhumatismes, une canne à pomme d'ivoire ou bien encore des lunettes d'or conféraient peut-être de la science, à coup sûr de l'autorité. Ils me répondaient les uns évasivement, les autres précisément; mais ce qu'il y avait de péremptoire dans les réponses de ceux-ci n'était guère plus instructif que ce qu'il y avait d'indécis dans les réponses de ceux-là. Finalement je m'étais arrêté à une signification sans contredit aventureuse, mais qui avait, entre autres, le mérite de satisfaire mon imagination d'enfant.

Je me figurais qu'en des temps extraordinairement lointains et d'un vague très propice aux événements chimériques, une peuplade d'Indiens scalpeurs — les Hatons, — s'était ruée sur la petite ville. Venus d'où ? De l'Amérique du nord, évidemment ; par quelles voies ? par quels sentiers de guerre? Ah! voilà, voilà ! mais des Indiens, on peut tout attendre, n'est-ce pas? Ils avaient d'abord été vainqueurs, naturellement, et avaient scalpé tous les notables de la cité ; même j'étais assez enclin à penser que les messieurs dont les têtes étaient polies et brillantes et si glacées qu'en se jouant dessus le soleil faisait folleter des lueurs gambadeuses sur les murs des chambres, que ces messieurs, dis-je, étaient les descendants des pauvres prud'hommes d'autrefois, dont les chevelures avaient été scalpées pour l'ornement des wigwams hatons.

Naturellement aussi, le peuple organisa une grande révolte ; elle commença par un complot très mystérieux auquel je me plaisais à mêler mes ancêtres ; les conjurés se réunissaient dans une carrière de ma connaissance, les nuits où la lune gardait la chambre ou son quant-à-soi ; ils se chuchotaient des mots de passe et, enveloppés dans de vastes manteaux hernaniques, préféraient unanimement la mort à la servitude. C'étaient des bras tendus, des serments sur des épées, de très belles choses. On tirait au sort l'heureux martyr qui aurait l'insigne honneur de poignarder le chef haton. Ce héros civique était précisément un de mes ancêtres ; cela était hors de conteste. Le seul point

litigieux pour moi était de savoir s'il appartenait à la lignée paternelle ou à la rangée maternelle ; je me suis toujours abstenu de choisir dans la crainte de froisser en pensée celle de ces séries d'où l'aurait exclus une préférence que je ne me dissimulais pas arbitraire.

Le complot échoua ; mon arrière-quadrisaïeul blessa le chef haton, mais ne le tua pas du coup ; j'en voulais beaucoup à mon ancêtre de sa maladresse ; on ne manque pas son tyran, que diable! Le pauvre bougre expia cruellement son insuffisance homicide; il fut scalpé d'abord — par principe —, puis tailladé à coups de serpette ; dans les rainures ainsi pratiquées, lentement, minutieusement, une burette versait un liquide tellement corrosif que les chairs grésillaient et noircissaient instantanément ; ils appelaient, en haton, ce vinaigre exaspéré, ce vitriol en ignition : de la *haknaka*. Cela, je l'eusse affirmé au nez et à la barbe de tout l'Institut ; j'aurais bien voulu voir qu'on se permît de contester ma connaissance de la langue hatonne !

Maintenant pourquoi faisais-je rater son coup à mon ancêtre, après avoir exigé de l'histoire que ce fût lui précisément qui tînt le poignard vengeur et servît de Charlot Corday? je ne puis me l'expliquer que par une détestable disposition de mon esprit qui me pousse à me contrarier moi-même dans mes désirs et à m'infliger plus d'ennuis et de vexations que je n'en saurais pardonner à mon pire ennemi. Ainsi j'avais tenu à ce que ma famille eût à son actif la gloire d'avoir délivré notre ville de la tyrannie hatonne. J'avais fini par obtenir de mon esprit récalcitrant qu'un de mes ancêtres eût reçu du sort — complaisant, heureusement — cette mission sacrée ; mais, malgré toutes mes supplications, je ne consentis pas à me faire le plaisir d'admettre qu'il avait mené à bien son entreprise et je m'infligeai, à mon cœur défendant, le douloureux spectacle de son échec et de son supplice.

Je n'ai jamais pu depuis corriger cette singulière et perverse manie de mon imagination qui se rebelle contre mes désirs et s'ingénie à m'imposer comme des faits les hypothèses qui me sont le plus expressément désagréables.

A la suite du supplice de mon arrière-quadrisaïeul, le peuple s'émut Cette tentative, même avortée, eut les plus historiques conséquences. Le sentiment de leur indépendance bouillonna dans toutes les âmes et provoqua une émeute qui fut réprimée, puis une autre, qui fut aussi réprimée et enfin une troisième, si puissamment armée de barricades que la tribu des Hatons dut céder, s'enfuir et regagner l'Amérique en prenant au plus court par des sentiers de traverse ; elle abandonna de grandes richesses qui servirent, je pense, de fonds de réserve à la Caisse municipale, quelques centaines de calumets, un certain nombre de femmes, de vieillards, de boiteux et de marmousets que l'on envoya sans doute au Jardin d'Acclimation de l'époque. J'imaginai aussi qu'un gros de Hatons, moins habiles à tirer leurs grègues ou plus exactement leurs pagnes, poursuivi par la populace délirante, fut contraint de se réfugier dans une impasse où ils

se défendirent comme ils purent, c'est-à-dire mal, et furent massacrés jusqu'au dernier. C'est à cette ruelle en cul-de-sac, illustrée par ce mémorable carnage, qu'avait été donné ce nom d' « impasse des Hatons ».

Je sais aujourd'hui très certainement quelle est la genèse de ce roman infantile; une simple et lointaine analogie verbale; la parenté plus qu'à la mode de Bretagne des *Hatons* et des *Hurons*. Mon Dieu ! oui, il n'en faut pas davantage ; la pichenette d'une consonance et voilà tout le mécanisme cérébral en mouvement !

D'ailleurs, si j'ai insisté de la sorte sur le nom même de cette fameuse impasse, c'est qu'elle a dominé mon enfance de toute son étrangeté et que, parfois, à l'évoquer, les soirs de malaise et les nuits d'insomnie, il me court encore de petits frissons d'angoisse sous la peau.

★

Cette horrible ruelle s'ouvrait dans le quartier le plus pauvre de la ville, tout près des remparts. La rivière le traversait, de qui vivaient un moulin et quelques tanneries dont parfois les émanations allaient à me soulever le cœur. Pour entrer dans l'Impasse des Hatons, il fallait traverser une petite rue pouilleuse qui aboutissait à un biez utilisé par le moulin. De ci de là des échoppes de savetiers, encombrées de formes et de cuirs, de socques et de galoches, avec les lueurs mauvaises des alènes, des tranchets et des poinçons épars ; des boutiques de brocanteurs aux arrière-fonds encombrés de vieilles armoires obèses, de bahuts cagneux, de pendules comiquement emphatiques, d'uniformes militaires aux galons rouillés, avec, pendant du plafond, des choses informes et terrifiantes, bric-à-brac, tohu-bohu de défroques et de souquenilles, sur quoi s'épaississait, les unifiant dans une grisaille commune, de la poussière vénérable. Je me rappelle aussi, défendus par des portes basses à claire-voie, des couloirs sombres et puants, dont on devinait les murs moites et couverts d'une sueur morbide. De la rue on pouvait jeter un regard sur les intérieurs à ras-de-sol que ces murs abritaient de leur humidité fétide.

C'étaient de tristes chambres, habitées parfois chaque par une famille entière, dont les haillons et les guenilles mélangeaient leurs crasses et leurs parasites. Un petit fourneau de fonte souvent rouge ensanglantait l'ombre d'une tache horrible qui regardait : on eût dit un œil injecté d'animal agonisant. Sur le poêle, une casserole où sifflotait ironiquement de l'eau bouillante, et, dans l'unique fauteuil du mobilier, un vieux ou une vieille, méfiants, les yeux aux aguets derrière les paupières bridées, geignards, les jambes barricadées parfois de couvertures, sous lesquelles, bien au chaud, les rongeaient de leurs dents aiguës les souris et les rats de la sciatique et de la goutte.

Éternellement je me rappellerai cette morne rue du Biez qui conduisait à l'Impasse des Hatons.

L'Impasse était encore plus abominable. Il y avait, aux fenêtres des vingt masures galeuses qui la composaient, des linges pendus qui, je ne sais pourquoi, m'évoquaient des idées de mort ; il y avait des flaques d'eau vaseuse qui croupissaient devant les portes et où barbottaient d'infâmes petits bambins, aux figures truffées de taches invétérées ; il y avait, dans le milieu, une boutique de menuisier de qui l'établi sonnait de grands coups de maillet où je démêlais confusément la plainte des bois martyrisés ; un petit apprenti aux cheveux roux et embrouillés s'agitait parmi les copeaux et n'en émergeait que pour me dévisager d'un œil insolent et méchant, dont le regard tourniquait en moi comme une vrille ; il y avait plus loin une vieille idiote, toujours assise près de sa fenêtre et qui ne se levait que pour s'amuser à écraser son nez mou et ridicule contre la vitre, ce qui faisait de toute la vitre une sorte de gélatine vivante où tremblait la gelée plus inquiétante encore des yeux stupéfiés ; il y avait aussi, sur le rebord d'une autre fenêtre, une cage où un oiseau — je n'ai jamais su lequel — faisait le fou et jouait sans se lasser à sauter d'un bâton à un autre, à se lancer soi-même comme une balle et à se rattraper perpétuellement ; il y avait enfin — j'ai retardé autant que j'ai pu d'en arriver à cela, mais il faut bien le dire, puisque cela était—il y avait, tout au fond de l'Impasse, une porte et dans cette porte, toujours debout, accoté contre le chambranle, un homme qui fumait une pipe éternelle.

Cet homme d'une cinquantaine d'années, voûté, haut de taille pourtant, avait une physionomie inoubliable. Son visage était sillonné de rides profondes et si culotté, si brun qu'il semblait avoir macéré dans du jus de tabac ; il avait les joues rasées jusqu'aux mâchoires d'où partait un lourd, un épais bouquet de poils drus et grisonnants ; ses yeux surtout attiraient et d'autant plus impérieusement qu'ils faisaient véritablement peur ; je n'ai jamais pu pour ma part les regarder sans trembler d'une fièvre étrange et pour ainsi dire *exotique* ; car aussitôt j'avais l'impression d'avoir été empoisonné par des fruits d'un autre monde et, sur ma langue, nageaient des saveurs inconnues comme de goyaves et de noix de coco, dont cependant je n'avais jamais goûté. Ces yeux maléfiques étaient d'un bleu fixe et froid où passaient parfois des lueurs vertes.

Je ne pouvais m'expliquer la nature de l'effroi dont je me sentais étreint et comme enveloppé *de l'extérieur*, lorsque j'approchais ce terrible fumeur. J'éprouvais aussi un étonnement extraordinaire qu'un homme pût ainsi rester debout, des journées entières, à la même place, sans bouger ; il me semblait que depuis longtemps il aurait dû tomber de fatigue, d'épuisement et aussi d'ennui ; car je ne pouvais comprendre qu'il pût ainsi dévider des chapelets d'heures, réduit à ses seules pensées. Et la question me préoccupait aussi jusqu'à la torture de savoir si, le soir venu, cet homme se couchait comme les autres ; très sincèrement, je m'imaginais qu'après son repas — il mangeait debout et sans laisser éteindre son éternelle pipe dont, entre chaque bouchée, il tirait des bouffées — il reprenait dans l'encadre-

ment de la porte sa terrifiante faction et surveillait la nuit lourde dans le ciel comme il y avait surveillé le jour léger.

Depuis, j'ai su que cet étrange fumeur était un marin réformé ; il était tombé d'une vergue et dans sa chute s'était cassé les reins. Il ne pouvait plus rester assis qu'à peine de douleurs intolérables et devait passer sa vie debout, mais appuyé, ou couché. Dans la petite ville, il était pour tous les gamins un être énigmatique et dangereux dont on n'osait pas se moquer. Ses yeux inquiétaient ; on craignait vaguement qu'il ne jetât des sorts.

J'étais au collège le voisin de classe d'un petit gamin de douze à treize ans qui s'appelait Etienne Lousquin et qu'on appelait *Quinquin* ; les gosses ont l'amour du sobriquet qui est un peu une injure et fait toujours souffrir plus ou moins vivement celui qui en est affublé ; en outre le sobriquet leur appartient ; c'est eux qui l'ont inventé et il leur semble qu'un être n'est vraiment désigné que par le nom de leur choix.

Quinquin était un assez joli gamin blond, aux yeux gris et qui eût été un agréable voisin s'il n'avait eu l'horrible, la détestable manie de renifler. Dix fois, vingt fois par heure, il ramenait ainsi par un ramonage machinal et sonore des mucosités inpatientes de s'enfuir. On avait essayé de le corriger de ce tic en l'imitant de la façon la plus irritante ; rien n'y avait fait. Parfois, impatienté, il m'arrivait de lui donner un coup de pied sous la table en lui disant rageusement : « Cochon ! cochon ! tu me dégoûtes ! » Quinquin, impassible, dédaignait de répondre et, dix minutes plus tard, il recommençait.

Malgré ce défaut, Quinquin était un agréable camarade et, comme il demeurait près de la maison de mes parents, nous faisions souvent route ensemble. En chemin nous jouions à pair et impair. Il avait à ce jeu une chance qui m'exaspérait. Il me gagna ainsi des sacs entiers de billes, d'agates et de *calots*.

Un moment vint où, ruiné, sans ressources pour réparer mes désastres, je dus cesser de jouer avec lui. Il me proposa généreusement de me prêter un certain nombre de billes qui me permettraient, si la chance me favorisait, de regagner une partie de ce que j'avais perdu. J'acceptai. Ce fut une déroute plus lamentable encore. Je reperdis les cent billes qu'il m'avait prêtées et lui défendis avec violence de me proposer une nouvelle avance. Si bien que j'arrêtai moi-même le jeu, ayant perdu tout ce que je possédais et devant à Quinquin cent billes que je ne voyais pas la possibilité de lui rendre avant de longues semaines.

J'étais désolé ; il me semblait que j'étais un malhonnête garçon et que Quinquin ne pouvait plus m'estimer. Il était très délicat et ne me parlait jamais de cette dette ; mais moi, je n'en pouvais distraire ma pensée et, toutes les fois que je le rencontrais, je lui disais :

— Tu sais, je n'oublie pas; à ma fête, mon parrain me donnera de l'argent et je te les rendrai.

— C'est bon, répliquait-il; je ne te réclame rien.

Seulement, à partir de ce jour, je cessai de me moquer de Quinquin lorsqu'il reniflait; je ne lui donnai plus de coups de pied sous la table; je ne l'appelai plus : « Cochon ! » Il avait le droit de me renifler dans le nez : je n'étais plus libre vis-à-vis de lui; je lui devais des égards; pensez donc ! cent billes !

Un jour, il arriva ceci : Quinquin vint un peu en retard au collège; il allégua qu'il s'était blessé et qu'il avait été se faire panser chez le pharmacien; et, de fait, il avait la main droite empaquetée de linges d'où sortait une odeur désagréable.

— Ce n'est pas moi qui sens mauvais, c'est le médicament, dit Quinquin en me voyant froncer les sourcils.

Et il renifla.

— Si tu t'étais fait mal plus tôt, lui répondis-je, nous n'aurions pas pu jouer à pair et impair et je ne te devrais pas ces malheureuses cent billes. On dirait que le Ciel a voulu te punir d'avoir trop gagné. On ne doit pas gagner tout le temps; c'est mauvais signe.

Quinquin sourit d'un sourire étrange et ne répondit pas.

— Qu'est-ce qui t'est arrivé ? demandai-je encore.

— Je suis tombé... je me suis écorché.

— Ça te fait mal ?

— Non.

— Tu es rentré chez toi ?

— Non.

— Alors tes parents ne savent encore rien ?

— Rien.

J'étais étonné. Lui, généralement si loquace, semblait s'être imposé de ne répondre que par monosyllabes.

Je dus cesser mes questions. Le maître venait de me donner un pensum pour ma mauvaise tenue; je devais rapporter cinq fois le verbe (!) : « Je dérange mon voisin de classe et l'empêche de suivre. »

J'attendis Quinquin à la sortie. Il était un peu pâle et, bien qu'il ne voulût pas en convenir, je devinai que sa main lui faisait mal.

— Où es-tu tombé, repris-je ?

— Par là.

— Tu ne t'es pas battu ? tu es sûr de n'avoir pas reçu un mauvais coup

— Non, non.

Il ne voulait pas parler. J'étais furieux.

Entre amis, n'est-ce pas ? on doit se dire ce qui vous arrive. Sinon, ce n'est pas la peine d'être amis.

— C'est bien. Au revoir. A demain.

Je lui serrai la main gauche, parce qu'on ne s'est pas quitté tant qu'on ne s'est pas serré la main. C'est une cérémonie que les enfants observent scrupuleusement.

Je fis quelque pas et je m'entendis appeler. C'était Quinquin qui me faisait signe de revenir.

— Je te dirai tout, tout, murmura-t-il entre ses dents ; mais tu me jures que tu ne diras rien à personne, personne.

Je jurai avec quelque solennité, très fier qu'on me jugeât digne d'une confidence et plus impatient encore de me prouver digne de la confiance que j'inspirais. Et puis ma curiosité allait être satisfaite ; j'étais ravi. A ce moment il m'eût fort contrarié que Quinquin ne se fût pas blessé et n'eût pas quelque chose de mystérieux à me raconter.

— Viens d'abord, me dit-il ; je te parlerai ensuite.

Nous descendîmes vers le quartier des tanneurs; nous traversâmes la rue du Biez et arrivâmes à l'Impasse des Hatons.

Quinquin ne disait rien. Il avait l'air préoccupé.

— Ta main te fait souffrir, lui demandai-je ?

— Oh ! pas assez ! pas assez ! me répondit-il.

Je le regardai avec étonnement. Sa pâleur avait disparu ; il avait le visage tout rosé d'avoir rougi à demi.

Nons entrâmes dans l'Impasse des Hatons. Le jour commençait à baisser.

Quinquin me dit à voix presque basse :

— Change de côté (j'étais à sa droite) et prends-moi la main; j'ai un peu peur.

En effet sa main tremblait.

Nous étions venus plusieurs fois ensemble dans l'Impasse. Je ne l'avais jamais vu ainsi.

Il ne dit plus rien. Un horrible chien jaune nous roquetait aux jambes. Je dus me retenir de lui lancer un coup de pied.

Nous entendions les coups de maillet du menuisier. Nous aperçumes la vieille idiote qui, à notre vue, bava un sourire indicible, se leva et plaqua sa face barbouillée de joie opaque contre la vitre sale. Nous fîmes jaillir des copeaux le petit apprenti rouquin qui nous salua d'un ricanement.

Soudain, Quinquin me serra la main avec force et nous arrêta. A dix pas devant nous se dressait l'homme, debout dans la porte, la pipe vaporeuse.

— Rentrons, murmura le petit ; ma main me fait très mal.

Alors, fouettés d'une terreur absurde, nous nous mîmes à courir. Nous sautâmes, en nous éclaboussant, les flaques qui dartraient la honteuse ruelle ; nous faillîmes tomber, le chien jaune étant revenu à la charge, la gueule toute pointue de dents découvertes.

Quand nous eûmes atteint la rue du Biez, nous nous sentîmes en sûreté. Nous haletions.

— Sommes-nous bêtes, dis-je à Quinquin en haussant les épaules ! Qu'est-ce qui nous a pris, je te le demande !

— Rien, rien. Nous avons eu peur. C'est tout naturel ; il ne faut pas en avoir honte !

Et nous allâmes au bord de l'eau.

La nuit venait doucement ; les arbres étaient remués d'une brise ; il semblait que c'était de leurs feuillages que l'ombre tombait et qu'ils la secouaient sur nous.

Nous marchions côte à côte. Je voulais parler ; je ne pouvais pas ; je gardais *nécessairement* le silence. Je ne sais pourquoi ; j'avais le sentiment que je ne devais pas parler.

Tout à coup, je sentis quelque chose comme une petite bête qui me courait sur la main. Je regardai ; je touchai. C'était une goutte d'eau tiède qui coulait.

Je levai les yeux ; je m'aperçus que Quinquin pleurait. De longues larmes silencieuses lui glissaient le long des joues.

— Qu'est-ce que tu as, Quinquin ?

J'avais envie de l'embrasser. Je n'osai pas.

— Asseyons-nous, dit-il.

Nous étions arrivés à un petit banc de bois pourri, que semblent garder deux ormes importants. En face de nous, l'eau à peine ridée souriait des reflets des premières étoiles ; elle était comme parée, pimpante et fière sous ses bijoux.

Je m'assis près de lui, tout près. J'avais besoin de me rapprocher, un besoin extraordinaire d'être plus affectueux pour Quinquin que jamais je n'avais été. Lui, au contraire, semblait gêné de mes avances ; il se recula légèrement.

— Ecoute, me dit-il, écoute ; je vais tout te dire ; mais tu m'as juré, tu m'as juré ; tu ne le répèteras jamais à personne. D'abord, écoute-moi bien, c'est très important : tu ne me dois rien, tu entends, tu ne me dois rien. Les cent billes, les cent billes. je ne te les ai pas gagnées... et il ajouta — plus bas — je te les ai volées... j'ai triché.

Il se remit à pleurer ; il me faisait peine ; j'étais moins étonné que chagriné ; j'aurais voulu le consoler ; mais lui, je le sentais, m'interdisait de lui faire encore cet affront.

D'ailleurs, je n'éprouvai aucun plaisir de savoir que j'étais libéré envers lui de cette dette qui m'avait tant préoccupé. Il se passait en cette petite âme des choses bien autrement graves, dont je me rendais compte confusément et devant qui je m'inclinais avec une sorte de sentiment religieux.

Je sentais en moi je ne sais quel respect étrange pour ce pauvre petit tricheur qui, si jeune, souffrait d'une pareille souffrance morale.

Il continua :

— Les autres, toutes celles que tu as perdues avant, je les ai gagnées

honnêtement, je te le jure ; j'ai eu de la chance, une chance extraordinaire, trop de chance ; mais jamais, jamais je ne l'ai aidée. Oh ! crois-moi ! je t'en prie ! Ces billes-là, je les garderai, elles sont bien à moi ; je les ai gagnées honnêtement.

— Je te crois, lui dis-je. Je te crois de toutes mes forces. Je voudrais ne pas te croire que je ne le pourrais pas.

— Tant mieux, reprit-il d'une voix assez étrange. Tant mieux ! Donc voilà ! quand je t'ai proposé de te prêter cent billes, je te les ai offertes de bonne foi. J'étais un peu honteux d'avoir tant gagné : je craignais que le soupçon ne te vînt que j'avais pu tricher. J'en étais malade ; je souffrais plus de cette idée que si j'avais vraiment triché et que tu n'en eusses pas eu le soupçon. C'est bête, mais cela était et, des nuits entières, je n'en ai pas dormi.

— Comme tu es drôle ! dis-je — Jamais je n'avais pensé que...

— C'est impossible ! impossible ! Si tu m'avais gagné comme je t'ai gagné, j'aurais eu des doutes sur ton honnêteté. Tu devais donc en avoir sur la mienne. Enfin, je t'offre cent billes pour te permettre de te rattraper. Alors ici, je ne sais plus ; ça a été plus fort que moi. J'ai triché, j'ai triché tout le temps ; je te montrerai comment ; et je crois bien que je n'ai triché que pour me faire du mal, et parce que c'était au monde ce dont j'avais le plus peur, ce que je détestais le plus. Je craignais tellement de passer à tes yeux pour un tricheur que j'ai *dû* tricher pour que, si tu avais sur moi cette opinion, *au moins elle fût méritée.* Je ne pouvais pas supporter l'idée d'être injustement soupçonné. Alors j'ai fait ce que j'ai fait pour que, si tu me soupçonnais, je le fusse au moins justement ; cela m'était moins pénible.

Il se tut, pleurant toujours, doucement ; il reniflait, mais cette fois c'était infiniment touchant, il reniflait aussi ses larmes.

J'étais effrayé ; je venais de reconnaître une vieille connaissance intérieure, cet abominable esprit de méchanceté vis-à-vis de soi qui m'avait poussé à faire échouer mon ancêtre dans son entreprise contre le chef des Hatons. Seulement, cette fois, c'était plus douloureux encore ; le pauvre Quinquin en avait été victime jusque dans ses actes. Moi, jusqu'ici, je ne m'étais encore torturé qu'en imagination.

— J'ai voulu me donner des prétextes, me découvrir des raisons autres. On me taquine parce que je renifle ; toi-même, tu me donnais des coups de pied sous la table ; tu m'appelais « cochon » ; tu me faisais des misères ; le jour où tu me devrais des billes et où tu ne pourrais pas me les rendre, je *savais* que tu n'oserais plus me tourmenter, te moquer de moi... Alors, je me suis dit depuis que j'avais dû tricher pour t'emprisonner, me rendre maître de toi, t'avoir comme allié, peut-être comme défenseur... J'aurais voulu me découvrir cet intérêt-là ; ou un autre encore : cela m'aurait rassuré. J'ai voulu me persuader aussi que j'avais triché pour avoir plus de billes, comme si j'aimais les billes plus que tout. Hélas ! tout cela n'était pas vrai. C'étaient des mensonges que je me faisais, des mensonges charitables pour me

consoler... Je n'ai pas pu me découvrir le moindre intérêt à faire ce que j'ai fait ; je suis sûr, hélas ! que je n'ai eu d'autre passion dans toute cette histoire que celle de me torturer, d'être à moi-même mon pire ennemi, de me forcer à perdre ma propre estime. Voilà la vérité.

A ce moment, il regarda sa main droite enveloppée de linges. C'était celle qui avait triché ; il pensait évidemment à cela. Je me sentis un irrésistible besoin de lui prouver que je lui avais pardonné du plus profond de moi ; je saisis son poignet et sur les bandages posai mes lèvres avec force. L'odeur du médicament était écœurante ; je dominai mon dégoût.

Quinquin fit une grimace de douleur et retira sa main blessée.

— Tu m'as fait très mal, dit-il ; mais pas assez, pas assez !

Il prononça ces mots avec exaltation.

Il ajouta : — Tu es bon, je t'aime ; je devrais te détester, car tu es la cause de tout ; et cependant je t'aime.

Il sourit pour la première fois depuis le mauvais sourire qui m'avait tant frappé.

— Tu ne sais pas tout, continua-t-il ; le reste est effrayant. Nous aurons très peur si je te le raconte ici.

— Qu'importe, qu'importe ! je veux savoir, je suis anxieux de savoir. Très vite, dis tout. Jamais, jamais je n'ai été aussi ému.

Mes yeux cherchaient ses yeux dans l'ombre comme pour y puiser des indiscrétions et savoir plus vite, ainsi que font les enfants qui lisent d'abord les derniers chapitres d'un livre afin de savoir comment finit l'histoire dont ils ne connaissent encore que le début.

Une horloge sonna six coups.

— Six heures, tu entends ! nous avons encore une heure devant nous... Tu as tout le temps, tout le temps.

Nos familles nous laissaient une certaine liberté ; après la classe, nous faisions souvent l'école buissonnière ; c'est entre cinq heures et sept heures que nous avions toujours joué nos trésors de billes.

— Soit, reprit Quinquin. D'ailleurs, il vaut mieux en finir. Sache donc que, les jours suivants, je t'en ai beaucoup voulu ; je t'ai même haï toute une après-midi. Tu ne manquais jamais de m'aborder en me disant : « Je n'oublie pas, je te les rendrai ! » C'était à croire que tu le faisais exprès. Autant de coups de couteau. Je t'aurais évité si je ne m'étais senti *obligé* de rechercher le mal que me faisait, comme à plaisir, ton honnêteté angoissée. Cette angoisse même m'était agréable à constater ; j'étais heureux de te sentir tourmenté par la pensée de ne pouvoir t'acquitter d'une dette qu'en réalité tu n'avais pas contractée. Et cependant je souffrais infiniment plus que toi et de quelle autre souffrance !

Je devinai que ses traits, à ce moment, l'exprimaient et je lui dis :

— Pardonne-moi ; je ne le faisais pas exprès ; si j'avais su !...

— Ah ! si au contraire tu avais pu ne jamais savoir ! mais je pressentais que fatalement je te dirais tout et je t'en voulais aussi de

cela. Crois-tu que j'aurais accepté tes cent billes ? Non, ce jour-là je t'aurais dévoilé la vérité. Mais ce jour me paraissait lointain et je calculais que j'avais — heureusement — jusqu'à ta fête au moins quatre mois de répit. D'ici là, je pouvais mourir... ou toi... ; une guerre pouvait survenir ! Il me semblait qu'en ce cas il n'y avait plus ni créanciers, ni débiteurs. Nos pensées auraient été violemment emportées ailleurs. Tu aurais *peut-être* oublié de t'acquitter !

Il poussa un grand soupir saccadé ; les battements de son cœur se trahissaient dans sa respiration.

— Le soir, quand je me couchais, je restais longtemps, avant de souffler la bougie, à examiner ma main, cette main traîtresse, qui avait triché, malgré moi. Je cherchais quelles tares la destinaient à cette douloureuse défaillance ; je la comparais à l'autre, je ne trouvais rien.

» Une nuit, désolé de ne pouvoir dormir, c'est-à-dire endormir mon chagrin, je la mordis ; mais je ne me fis pas très mal ; la douleur m'arrêta ; on est si lâche devant la douleur !

» Une autre nuit, je me jurai de tout avouer à maman ; j'aurais dit toute la vérité en sanglotant dans ses jupes ; elle m'aurait grondé, mais embrassé et consolé et j'aurais été calmé.

» Le lendemain, j'allai jusqu'à la porte de sa chambre ; je mis ma main sur le bouton de porcelaine blanche ; je sentis aussitôt un froid intolérable me glacer la paume ; la vue de ma main m'avait fait horreur; je reculai. Jamais, depuis, je n'ai ouvert cette porte sans frissonner. Je m'en allai et ne dis rien ; je m'étais parjuré vis-à-vis de moi-même ; je sentis que c'était fini, que je n'avouerais plus jamais, que je garderais en moi ce secret jusqu'à ce qu'il m'eût rongé tout le cœur, comme le renard du petit Spartiate, tu sais !

Je hochai la tête, en homme dont l'érudition opportune s'apprécie à sa juste valeur.

Quinquin se tut un instant ; il était fatigué ; il soupira encore longuement et profondément. Puis, d'un brusque geste, il se décida :

— Maintenant, dit-il, la fin, d'un seul trait. Ce matin, en me levant, j'ai eu le pressentiment que cette journée serait très grave pour moi ; j'étais oppressé ; j'avais mal à la tête ; j'aurais voulu rester couché.

» Je suis cependant venu à l'école. Tu m'as encore parlé des billes, de ta dette, méchant. Aussitôt, je me suis senti comme une angoisse au cœur. J'ai détourné les yeux ; peut-être y aurais-tu aperçu la couleur de la haine. Après la classe, je m'enfuis chez nous ; je m'enfermai dans ma chambre et je pleurai devant la grande glace qui surmonte la cheminée ; cela me distrayait un peu de me regarder pleurer ; j'avais un visage lamentable, presque comique ; un moment, je me trouvai si drôle que je dus me retenir, par pudeur, de m'éclater de rire au nez. Où en serais-je, si je ne respectais même plus mon chagrin, si je tournais en dérision ma déchéance morale ?

» Je me calmai ; je déjeunai tristement et, sans même prendre de dessert, je partis. Il était une heure à peine ; j'avais une heure et demie de liberté avant de rentrer en classe.

» Machinalement, je me dirigeai vers le quartier des tanneurs. Je traversai la rue du Biez, m'arrêtant, rêvassant aux devantures, inquiet, mal à l'aise et sans pensées. Je ne savais où j'allais, ni ce que je voulais, ni ce que je faisais. Je me surpris à un moment à renifler avec force ; le bruit me réveilla de ma torpeur ; je me dis : « Décidément, ils ont raison ; tu es un cochon ! »

» J'arrivai à l'Impasse des Hatons. J'hésitai à l'entrée. Je me résolus même, je m'en souviens parfaitement, à éviter cette ruelle infecte et je décidai d'aller jusqu'au fossé du moulin. Mais, comme ma main m'avait trahi, mon corps me désobéit ; et, tout en ayant en moi la volonté expresse de poursuivre mon chemin tout droit, je tournai et m'engageai, à ma grande stupéfaction, dans l'impasse même que je m'efforçais de fuir.

» Je souffris en cette minute plus que je n'avais encore souffert ; j'étais humilié aussi profondément que si j'avais reçu des soufflets en plein visage et que si j'avais entendu la voix de mon père irrité me dire : « Ça se permet de vouloir ! Tu n'es rien ; tu n'as pas le droit de vouloir. Tu n'es qu'une crotte ! »

» Tous alors je les rencontrai qui me crucifièrent. La vieille idiote qui riait d'un mauvais rire ; le chien jaune qui aboyait d'une méchante façon ; le menuisier qui martelait à coups haineux ; l'apprenti qui souriait roux et sifflotait aigre parmi les copeaux. Tous me railleaient ; tous me moquaient ; tous avaient l'air de dire : « Tu ne pourras jamais faire ce que tu veux ; tu n'as pas le droit de faire ce que tu veux ; tu ne feras jamais que ce que *nous* voulons ; tu seras abject ; tu commettras toutes les vilenies, toutes les saletés ; tu te rouleras dans ta honte comme dans de la boue chaude. Tu as déjà triché, menti ; tu voleras, tu trahiras, tu déshonoreras les tiens et, un jour, tu assassineras. Tu nous appartiens ; tu n'es pas toi ; tu n'es qu'une crotte. »

» Et, machinalement, je baissai les yeux ; ils tombèrent sur ma main droite que je regardai avec étonnement, comme si elle fût devenue pour moi un objet étranger et que jamais elle ne m'eût appartenu.

» J'arrivai ainsi, presque distraitement, jusqu'au fond de l'Impasse ; et là j'éprouvai une surprise extraordinaire à me trouver tout à coup devant l'homme aux yeux si bleus qu'ils font mal ; je l'avais *oublié*. Je n'aurais pas éprouvé une surprise plus grande si jamais je n'avais pénétré dans cette horrible ruelle, dont cependant je connaissais chaque pavé et chaque maison.

» L'homme était appuyé contre le chambranle de la porte, dans son éternelle posture fatiguée ; il fumait lentement ; sa pipe, incrustée aux dents, sortait de sa bouche comme une véritable défense naturelle ; il me regardait. Je sentais sur moi le poids immatériel et écrasant de tout le bleu et de tout le vert de ses yeux.

» Je le contemplais avec stupeur, cloué à ma place, lorsqu'il m'appela. Tu entends, il m'appela. Cet homme, qui ne nous avait jamais adressé la parole, ni à nous, ni à aucun enfant, m'appela.

» Je trouvai cela tout naturel pourtant, et j'approchai.

» Je ne le quittais pas des yeux.

Quand je fus tout près, il me dit d'une voix très grave, mais douce :

» — Je ne puis pas bouger ; je ne dois pas bouger. J'ai besoin de tabac. Veux-tu aller m'en chercher ?

» J'étais étrangement ému. Il n'y avait cependant là rien d'extraordinaire. Et puis il parlait d'une voix si douce, quoique grave.

» — Je veux bien, répondis-je.

» Il me tendit une pièce de vingt sous et me pria de lui rapporter un paquet de cinquante centimes.

» Je partis en courant. Le bureau est dans la rue du Biez, tu sais, au coin de la rue de la Voyère. J'achetai le paquet et revins, toujours courant, essoufflé.

» Alors, écoute bien : l'homme prit le paquet que je lui tendais timidement et le mit dans sa poche ; puis il prit sa monnaie et la mit dans sa poche ; puis, comme s'il se ravisait, il me dit :

» Tiens, pour ta peine !

» Et il me prit la main droite. Il me regardait avec une insoutenable fixité.

» Alors, cependant qu'il m'enfonçait ses yeux dans les yeux, je sentis qu'il ne mettait aucune pièce d'argent ou de cuivre dans ma main, mais que, lentement et profondément, il y enfonçait l'ongle de son pouce qu'il avait long, aigu et dur comme une lame. J'éprouvai en même temps une violente douleur et une infinie volupté; je défaillais presque. L'homme souriait.

» — Voilà pour ta peine, petit, répéta-t-il en me lâchant la main qui portait une entaille vive et d'où le sang coulait violemment.

» Je le *remerciai* du regard et je courus comme un fou chez le pharmacien qui parut très surpris de ma blessure et me crut difficilement quand je lui affirmai que je m'étais coupé en tombant. Il me pansa tout de même avec cette drogue qui sent mauvais : je vins en classe et depuis nous ne nous sommes plus quittés. Tu sais tout.

Nous étions à bout de forces, Quinquin et moi. Nous rentrâmes.

Depuis, jamais ni lui ni moi, ne nous sommes parlé de cette aventure ; nous avons eu l'un pour l'autre une grande amitié qui dure encore ; mais nous n'avons jamais osé, ni l'un ni l'autre, retourner Impasse des Hatons. Et même aujourd'hui, bien qu'il y ait quinze ans de cela, nous ne nous y risquerions pas, de peur de retrouver à la même place l'homme accoté contre la porte, fumant sa pipe éternelle et nous regardant de ses yeux insolubles.

ROMAIN COOLUS

Quand j'étais enfant en Chine [1]

III

LA CUISINE CHINOISE

L'organisation domestique aussi était simple. En l'absence de son mari, ma grand'mère était le chef de la famille. C'est elle qui assignait leur tâche aux domestiques et réglait leur travail; elle qui assignait leur rôle à ses filles et à ses belles-filles.

Nous avions un cuisinier à gages; plusieurs filles de service et un domestique mâle; aussi n'était-il pas besoin que les dames de notre famille profanassent leurs mains fines et fatiguassent leurs pieds délicats.

Ma grand'mère, cependant, avait ses idées à elle sur le travail et savait faire que ses filles ne fussent ni paresseuses ni ignorantes.

Le lever était toujours entre six et sept heures du matin.

Dès le point du jour, les gens de service étaient en mouvement. Ils balayaient, faisaient chauffer de l'eau et allaient ensuite réveiller les maîtres respectifs, et mettre devant eux l'eau chaude nécessaire à leur toilette.

Alors, chacun se réveillait et les salutations étaient scrupuleusement échangées. Nous autres Chinois, nous ne disons pas « bonjour », nous disons « jour matinal ! »

Ensuite on envoyait les domestiques au marché acheter ce qu'il fallait pour préparer le déjeuner.

Suivons-les donc.

Nous circulons à travers des rues étroites, flanquées de murailles blanches dont la monotonie n'est coupée que par les entrées de porte et nous arrivons au quartier commerçant de la ville.

Nous voici dans un milieu tout grouillant de vie et d'animation. Des domestiques des deux sexes vont au marché ou en reviennent, portant des paniers d'osier remplis d'anguilles, de poissons, de viande de cochon, de légumes. A droite et à gauche, nous frôlons les boutiques d'encens, les boucheries, les épiceries, les étals des poissonniers et les carreaux de marchands de légumes.

La fange rend glissant le pavé de pierre. Le bruit est assourdissant. Une marchandise n'a pas un prix unique. Le vendeur et l'acheteur discutent quelques instants à propos de millimes. Le temps pour nous n'a pas de prix. Le domestique chinois se promène donc en tous sens par le marché, écoutant les prix qu'offrent les uns, supputant toutes les marchandises et les marchandant si audacieusement que l'étalagiste ne veut consentir à rien vendre.

(1) Voir *La revue blanche* du 15 octobre 1900.

Après s'être longtemps escrimés de la sorte, nos serviteurs ont fini par acheter le nécessaire pour le déjeuner. Nous n'avons donc qu'à les suivre aux cuisines et à les voir préparer le menu.

A coup sûr, votre exclamation première va être : « Qu'elle est enfumée ! Oh ! c'est étouffant ! Ah ! que je sorte ! » Certes cette cuisine n'est pas claire et propre comme le sont d'habitude les cuisines d'Amérique. La fumée ne peut sortir par la cheminée : elle monte jusqu'au ciel ouvert et s'échappe par tous les interstices. On comprend alors que les murailles soient noires de l'accumulation d'années de suie.

Dans l'encoignure, un grand fourneau construit de briques, d'où la fumée sort par derrière et ondoie jusqu'au ciel ouvert béant. Au-dessus de ce fourneau s'étale une grande et ronde marmite de fer de trois pieds de diamètre. C'est là dedans que cuit le riz. Comme la paille est à vil prix, c'est de la paille qu'on y brûle en guise de bois et un domestique est chargé d'entretenir le feu sans discontinuer.

Vous vous tournez à gauche. Là vous voyez de petits poêles d'argile sur lesquels, sur un feu de bois, la nourriture se frit dans des poêlons ou bout dans des pots de terre.

La grand'mère et ses filles surveillent toutes ces préparations. On coupe en menus morceaux les légumes et on les fait cuire avec du porc et du mouton en une sorte de pot au feu. On fait bouillir des herbes. Le poisson est cuit en ragout ou à l'étuvée, ou frit avec ou sans légumes. La viande est coupée menu. Quand la marmite est en ébullition, on y met le lard, puis soit des morceaux d'oignon, soit des languettes de viande, et le tout est remué jusqu'à ce que cela fasse une bouillie. D'autres fois, on y ajoute des navets, des pommes de terre et d'autres légumes, on y verse de l'eau bouillante et on laisse le tout mijoter et bouilloter.

Tous les mets, on le voit, sont coupés menu avant la cuisson ou tout au moins avant d'être servis. Cela tient à ce que l'on ne se sert ni de couteaux ni de fourchettes.

A dix heures, les tables sont servies, celles des hommes dans les ailes ou dans leurs chambres, celles des femmes dans leur salon commun ou parloir. A chaque table huit personnes peuvent prendre place.

On n'a pas de nappe. Des bâtonnets et des cuillers sont placés devant chaque convive.

On sert les mets dans de grands bols ou de larges assiettes.

Le riz seul est dans une écuelle de bois ou dans un panier d'osier : on le mangera dans de petites soucoupes.

Les domestiques appellent au déjeuner toutes les personnes de la maison, mais la jeunesse n'oserait prendre place avant que les aînés ne soient assis. Ensuite, elle fait mine de demander la permission de manger; quand les aînés, d'une grave inclinaison de tête, ont donné leur assentiment, le déjeuner commence.

On débute par la soupe. Chaque convive tient le bâtonnet de la

main droite et le bol de riz de la gauche, soulève la nourriture jusqu'à sa bouche, y pousse la nourriture avec les bâtonnets alternant ce mouvement avec la cueillette de la viande, du poisson ou des légumes dans les plats, qui sont communs à tous les convives. On ne doit d'ailleurs prendre que du côté du plat le plus rapproché de soi.

Quand un convive a terminé, il invite les autres à manger en prenant leur temps. C'est notre façon de dire : « Excusez-moi. »

Les Chinois se lavent toujours les mains et le visage après chaque repas.

En mangeant, on boit du thé. On le prend sans sucre et sans lait. Le café est une rareté en Chine et nous n'avons pas l'habitude de boire de l'eau froide. Le thé est le breuvage national. On le prend pour assouvir sa soif dans toutes les occasions et à toutes les heures où l'on boit de l'eau dans les pays chauds.

A midi on sert un goûter de pâtisserie.

La majorité des Chinois se contentent de deux repas par jour.

Le souper ou dîner est servi à cinq heures du soir.

Dans l'intervalle des deux repas, les dames de notre famille causaient, filaient du lin, brodaient ou recevaient, c'est-à-dire faisaient bon accueil à leurs amies qui les venaient voir en chaises à porteur, les unes pour faire de courtes visites, les autres pour passer la journée.

A midi, on régalait les hôtes avec des confiseries, mais on leur offrait invariablement du thé lors de leur arrivée. Omettre de le faire, eût été un manque d'éducation.

Le soir, quand les lampes sont allumées, les dames jeunes ou âgées jouent aux dominos, racontent des histoires ou bavardent.

Un trait particulier des mœurs domestiques chinoises, c'est que les enfants quand ils sont mariés continuent à vivre avec leurs parents, et que les filles, en se mariant, vont vivre avec le père et la mère de leur mari. Pareil usage entraîne souvent beaucoup de dissensions, et bien des malheurs dans la vie domestique chinoise lui sont dûs, mais la coutume existe depuis un temps immémorial et toutes les générations qui se succèdent ont été élevées en vue de cette vie commune. Il arrive parfois que la belle-mère et la belle-fille sont adaptées l'une à l'autre et vivent en bon accord, mais cela suppose que toutes deux ont une idée très haute du devoir et ont le bonheur d'avoir des caractères patients et une humeur facile.

Les Chinois disent que tout dépend du fils ou du mari ; s'il est respectueux pour ses parents, s'il est à cheval sur la discipline familiale, il peut éviter les troubles domestiques. S'il a l'oreille fermée aux plaintes de la femme, la paix sera sauvegardée. Mais le fils ou le mari peut pencher d'un côté ou de l'autre, et tantôt concevoir du ressentiment contre sa mère et tantôt agir injustement à l'égard de sa femme.

D'habitude, le père évite les grosses bourrasques et joue le rôle de pacificateur. Mais alors même que la belle-mère s'entend avec une de

ses belles-filles, et il ne s'en suit pas qu'elle s'entende avec les autres et que celles-ci soient d'accord entre elles.

Toute famille a son linge sale, dit-on en Amérique. Cela est vrai de la famille chinoise comme de toute autre.

Ma grand'mère avait un caractère qui imposait le respect.

Aussi, dans son gouvernement d'une grande famille, ne trouvait-elle pas beaucoup de difficultés.

Elle avait un talent d'administration de premier ordre et dès lors nous jouissions d'un beau lot de bonheur domestique.

IV

Jeux et Passe-temps

Les sports actifs des enfants chinois sont peu nombreux. A proprement parler, ce ne sont pas réellement des sports qui développent les muscles et donnent à un garçon de la grâce et de l'agilité. En Chine, un garçon de seize ans est aussi grave, aussi posé qu'un grand-père en Amérique. Et, s'il se marie peu de temps après, il renonce à beaucoup de jeux qu'il juge enfantins. Jamais, d'ailleurs, il n'a rien connu qui ressemble au ballon, au foot-ball, au crocket, à la course de bicycle, au patinage, à la glissade ou au tennis. D'ailleurs, il n'aime pas à se donner de l'exercice. Il préfère s'asseoir de longues heures à bavarder et à plaisanter, plutôt que courir et sauter. Il pense qu'il travaille si, de son jeu, il résulte de la transpiration. Ses aînés, de même, voient d'un mauvais œil des jeux bruyants. Ils approuvent des enfants calmes, pensifs, qui soient tout entiers à l'étude.

Mais n'allez pas supposer cependant qu'en Chine les enfants ne jouent jamais. En dépit de nombreux obstacles, le jeune Chinois prouve qu'il est encore un enfant et je vais décrire les amusements extérieurs qu'il préfère.

Le cerf-volant est une récréation nationale. Jeunes et vieux y prennent part et il n'est pas rare de voir un homme en cheveux blancs y jouer en compagnie d'un bambin de dix ans.

Il y a des cerfs-volants de toutes les dimensions. J'en ai vu qui avaient six à sept pieds d'une aile à l'autre. La charpente est faite d'éclisses de bambou qu'on peut facilement courber. Sur cette charpente, on colle du papier de riz très fort sur lequel sont peintes des figures de couleurs vives, parfois un visage d'homme, parfois un oiseau. Dans les grands cerfs-volants, un arc est assujetti au sommet avec un chalumeau en guise de corde, et quand le vent souffle dans le pipeau, on entend sonner dans l'air une musique mélodieuse qui charme tous les spectateurs. Cela leur semble une mystérieuse voix, venant d'un autre monde.

En Amérique, les cerfs-volants ont besoin d'être très perfectionnés. On devrait les construire à la chinoise.

La nervure entre les deux ailes devrait tomber de façon que, des

deux côtés, le papier puisse s'y affaisser. De la sorte, le cerf-volant prendrait et retiendrait le vent et, en même temps, il ne serait que plus solide. Un cerf-volant construit sur ce plan n'a pas besoin de queue.

Pour faire voler un cerf volant de ce genre, il faut avoir une corde très forte et, souvent, deux ou trois hommes ne sont pas de trop pour le retenir. Quand il monte dans les nuages et que l'enthousiasme de celui qui le fait voler est à son point culminant, il passe un papillon de papier autour de la corde et le vent l'emporte jusqu'au cerf-volant avec un son sifflant. Mais, quand le papillon touche le cerf-volant, ses ailes adhèrent l'une à l'autre, et, par la force même de son poids, il redescend comme s'il apportait un message du ciel. Aussi, est-ce avec une sorte d'attente anxieuse qu'on le voit approcher gracieusement.

Le neuvième jour de la neuvième lune, qui correspond à octobre, est la fête des cerfs-volants. Ce jour-là, la mode est d'aller sur les hautes collines et, là, d'entrer en communion avec les zéphirs célestes. Une telle scène est poétique. Hommes et enfants, de tous rangs, de toute taille et de tout âge, des cordes à la main, lancent, tiraillent, secouent ou lâchent toutes sortes d'agiles monstres de papier de riz dans le ciel bleu.

L'amusement consiste à faire combattre les cerfs-volants, à les faire s'entrechoquer et à couper les cordes des partenaires par de brusques secousses.

C'est toute une histoire que l'origine de la fête des cerfs-volants. Jadis, dans l'histoire du monde, quand le temps n'était qu'un bébé, un homme qui travaillait aux champs fut interpellé par un étranger. Ce passant lui dit d'un ton altier qu'un terrible fléau visiterait sa maison le neuvième jour du neuvième mois et que le seul moyen de s'y dérober était de s'enfuir sur une haute colline qui était dans le voisinage. Après lui avoir donné cet avertissement, l'étranger disparut mystérieusement. Le paysan qui était un bon homme revint chez lui, et, réunissant toute sa famille, l'emmena aussitôt sur la colline qui lui avait été désignée et y demeura toute la journée fatale. Sans doute pour passer le temps, ses enfants lancèrent leurs cerfs-volants. De là, vint la coutume.

Après le coucher du soleil, nos gens rentrèrent chez eux et y trouvèrent morts leurs chèvres, leurs poulets et leurs dindons. Cela prouvait bien qu'ils avaient été sauvés par l'intervention de quelque divinité.

Ce pourquoi, les Chinois ont fait de ce jour une fête nationale (1).

Le jeu de volant est aussi un des amusements favoris des enfants

(1) Selon une autre tradition rapportée par des auteurs chinois, le *cerf-volant* fut inventé par le célèbre général Han-Sin, vers l'an 206 avant notre ère. Ce général avait parié qu'il entrerait dans une ville assiégée, par le centre même. Il voulait creuser un souterrain jusqu'au palais du gouverneur. Pour calculer la distance qui l'en séparait, il fit construire un cerf-volant qu'il lança en tenant compte de la longueur de la corde et de sa courbe.

et des hommes. Le volant est un bouquet de plumes plantées dans de petites pièces de cuir ou de carton coupées en rond et ficelées ensemble par une cordelette.

Le jeu est de lancer le volant quand il vous est « servi » et de l'empêcher de tomber à terre.

Quiconque le laisse choir doit « servir » les autres à son tour. On peut jouer de deux à six à la fois. Des joueurs adroits jettent le volant de manière à éviter longtemps qu'il ne touche le sol.

Nous avons aussi un jeu qui rappelle un peu le viril jeu de paume. On pelote autour d'une peau de serpent du fil de coton jusqu'à ce que la balle atteigne la dimension d'une boule de billard. En Chine, les enfants la lancent ou la font rebondir comme les enfants américains jouant avec leur balle élastique.

Lancer des taëls ou les faire rouler rappelle les jeux de billes, mais ce jeu n'est pas considéré comme distingué : les voyous seuls s'y adonnent.

La natation n'est pas populaire. Cependant il y a beaucoup de Chinois qui savent nager.

La pêche n'est pas un jeu, mais un travail, pour les Chinois. L'homme ou l'enfant pêchent pour avoir du poisson et non pour s'amuser. Je crois que mes compatriotes ont raison.

Les jeux et les passe-temps auxquels on se livre au logis sont peu nombreux.

Comme il n'est pas permis aux jeunes femmes et aux hommes de se fréquenter, il ne peut être question de danse. Un Chinois considèrerait comme folie et insensé gaspillage de temps, de sautiller et de tournoyer toute la nuit. Les amusements qui nécessitent beaucoup d'exercice ne sont pas de son goût et, quant à entourer de son bras la taille d'une jeune fille dans le tourbillon de la valse, un homme bien élevé, en Chine, ne se permettrait pas un tel manque de décorum.

En conséquence, les plaisirs des messieurs au logis sont les combats de grillons et les combats de cailles.

Les combats de grillons sont pour beaucoup de Chinois une sorte de passion ou de folie : à la saison des grillons, hommes et enfants les chassent le long des routes ou dans les fourrés sur les montagnes.

Quand ils les ont capturés, ils les font manger, et ensuite ils mettent à l'épreuve leurs qualités combatives.

Un bon combattant atteint parfois un haut prix.

Les hommes et les femmes jouent aux dominos comme les enfants.

Les petits enfants et les fillettes trouvent toujours beaucoup de plaisir à deviner avec des taëls. Nos monnaies chinoises sont des pièces de laiton ou de cuivre percées au milieu pour faciliter leur transport. Sur une face, elles portent une légende en chinois qui indique le nom de l'année du règne de l'Empereur et les mots *Tung-Pao*, c'est-à-dire monnaie de circulation. Le jeu consiste à deviner le nom du règne, tandis que la monnaie est tournée du côté opposé à la légende.

Il y a un autre jeu qu'on joue devant les étalages de fruits : il consiste à deviner le nombre de pépins d'une orange. Le perdant paie le fruit et le gagnant le mange.

Il n'y a pas beaucoup de jeux où les garçons et les filles jouent ensemble. Si cela arrive, c'est qu'ils sont encore dans la petite enfance, au-dessous de dix à douze ans... Quand les filles grandissent, elles n'ont plus aucun rapport avec les garçons, quoique garçons et filles soient très sociables, du moins avec les amis de leur sexe.

V

Les petites filles que je connaissais

Je persiste à trouver fausses les idées américaines sur les coutumes, les mœurs et les institutions de la Chine. Et ici un petit blâme à ce peuple libre qui ne voit pas d'autre moyen de se renseigner sur la réalité que les paperasses ou les racontars de voyageurs qui n'ont pas compris ce qu'ils voyaient en traversant notre pays. Depuis le temps de Sir John Mandoville, les voyageurs (à part quelques nobles exceptions) semblent avoir voulu rivaliser en rapportant les plus ébahissantes histoires sur notre antique patrie. C'est pourquoi ce que je dis dans cette série d'articles sur les coutumes, mœurs et institutions chinoises peut contrecarrer la croyance générale.

L'on a encore moins dit la vérité sur la « belle moitié » du peuple de Chine, que sur le « sexe fort », parce qu'elle est encore moins connue. Ce que je me propose de noter ici est absolument tiré de mes observations journalières sur les membres féminins de ma famille et de mon entourage.

Les distances sociales existent en Chine. Un homme est fier du grand nombre de ses parents, tout autant que de l'influence que sa famille exerce sur le reste de la cité, par suite de sa fortune ou de sa situation. Mais la générosité envers la classe humble est si commune et la pratique en est si vivement recommandée dans le code en quelque sorte moral des Chinois, qu'elle cesse d'être un mérite individuel : elle est une vertu nationale.

Parmi mes nombreuses cousines, tantes et autres belles amies qui faisaient partie du cercle de mes affections, quelques-unes vivaient dans la même maison que nous, sous la surintendance de mon aïeule, comme je l'ai dit. J'avais deux tantes qui étaient trop jeunes pour être mariées, deux tantes en possession de maris, et trois petites cousines. Dans la même rue, demeuraient trente ou quarante familles, toutes unies à la nôtre par les liens du sang et dont j'avais le privilège, comme parent très jeune, de voir souvent les femmes. Je vous assure qu'il y avait toutes sortes de tempéraments et de caractères. La gentille, la renfermée et la modeste fille à côté de la rude, de l'impolie et de la hardie. Il y en avait avec de doux yeux, il y en avait de rébarbatives.

Laissez-moi faire observer que toutes ces filles n'avaient pas été tuées dès leur berceau. Je suis indigné, quand je songe à cette croyance populaire en Amérique, que les filles chinoises sont généralement condamnées à la mort, parce que leurs parents n'éprouvaient pas le besoin de les voir naître. Rien n'est plus éloigné de la vérité. Dans un pays comme la Chine, où les femmes n'apparaissent pas dans la vie publique, il faut comprendre que les garçons sont plus désirés, pour ces très bons motifs que l'honneur et la renommée de la famille reposent sur eux, et que le culte des ancêtres nécessite plutôt la naissance des fils, qui le perpétueront.

J'arrive à dire que, proportionnellement à la population et à la richesse, l'infanticide est aussi rare en Chine que dans ce pays. Le peuple tout à fait pauvre, ne trouvant qu'avec difficulté le moyen d'entretenir ceux qui sont en vie, aime mieux émigrer avec ses enfants que de les voir lentement dépérir jusqu'à la mort. Dans cette classe les petites filles sont plus souvent sacrifiées, en ce sens que les garçons, fréquemment, sont adoptés par des personnes riches et sans progéniture, tandis que le sexe féminin ararement la chance de l'adoption. Mais il est bien entendu que, dans chaque ville riche, sont établis des hôpitaux d'enfants, dans lesquels ces épaves sont gardées et relevées, au moyen d'apports fournis par les braves gens.

Les mêmes cérémonies qui correspondent au baptême sont observées pour les filles, et quoique les amis en puissent secrètement grommeler, ils apportent nécessairement les présents d'usage, vêtements, joaillerie, pieds de cochon.

En dépit de la contrainte qui opprime tous les enfants chinois, nous passions, garçonnets et fillettes, quelques bonnes heures ensemble. Parmi les garçons étaient mes deux frères et toute une bande de cousins à peu près de mon âge. Nous jouions au *berceau-du-chat*, à *minon-minette*, au *jonchet*, aux *osselets*, les filles (toutes de quatre à huit ans) prenant le plus grand intérêt à nos jeux.

Lorsque des hommes considérables de notre famille étaient présents, nous, nous restions assis aussi tranquilles que des souris; nous demeurions comme des moines et des nonnettes.

Dans les jeux qui exigent de la dextérité et de la vivacité, nous, garçons, nous l'emportions; mais lorsqu'on arrivait aux jeux qui veulent de l'adresse, de la patience, de la promptitude d'esprit et de la délicatesse de touche, nous étions vaincus par les filles.

Mainte querelle soulevait parmi nous des discordes. Souvent quelqu'un de la bande ne voulait plus parler à un autre ou prétendait scinder notre groupe par l'accusation de déloyauté dans le jeu. Toutes ces petites disputes semblent de grande importance alors. Mais l'enfant dont le cœur se gonfle d'indignation devant ce qui blesse son sentiment de la justice a des chances de devenir un homme juste en tout.

Mais notre principal amusement, notre délice était d'écouter des histoires, surtout des histoires de fées et de fantômes. Oh ! les contes qui figeaient le sang, quand nous avions la bonne fortune de les

entendre ! Ils suffisaient pour nous faire claquer des dents. Nos cheveux se dressaient. Ils étaient toujours débités d'un ton bas, sépulcral, et les lampes étaient éteintes, ce qui augmentait vraiment l'effet artistique. Nous étions aussi nourris d'anecdotes morales, de récits historiques et de détails biographiques sur les grands hommes et les femmes célèbres de la Chine. Mais quand nous étions très câlins, nous obtenions généralement qu'on nous dît des histoires de lutins, de diablotins, qui hantent les forêts, de spectres, qui demeurent dans de vieux cercueils, de sorcières et de fées, qui sont favorables à ceux qui leur plaisent.

Après avoir écouté une encourageante histoire d'anciens et de morts, bons ou méchants, il était d'usage que l'on m'envoyât au lit seul et sans lumière. Lorsque quelqu'un m'accompagnait en m'éclairant, je ne me sentais ensuite à l'abri que si je cachais ma tête sous mes vêtements de nuit. Ces superstitions effroyables me hantent encore, quand je suis seul dans l'obscurité.

Quand elles furent entre leur sixième et leur huitième année, mes cousines prirent la marche qui doit être leur toute la vie. A cet âge, toutes les jeunes Chinoises bien nées ont les pieds enserrés de bandelettes. C'est une mode qu'elles sont obligées de suivre. Si elles ne le faisaient pas, elles ne seraient pas reconnues pour demoiselles, lorsqu'elles seraient grandes, et il en adviendrait du désagrément à leurs familles. Les aristocrates chinois sont fiers et jaloux de l'honneur de leur nom, autant que les nobles de la meilleure naissance en Europe. Tout ce qui pourrait les abaisser aux yeux de leurs proches est soigneusement écarté par eux. Du reste, toutes les jeunes filles, riches ou pauvres, sont autorisées à débander leurs pieds lorsque quelque circonstance naturelle l'exige.

Ce bandage se fait selon un procédé graduel. D'une extrémité à l'autre, et tout autour, on lie des bandes sur le pied délicat pour empêcher la croissance. D'abord, les chaussures ont à peu près la taille naturelle du pied. Au bout d'une année, on doit prendre des souliers plus courts. Et dès que les pieds se sont contractés jusqu'à n'avoir plus que deux pouces et demi ou trois pouces, alors les chaussures s'accommodent aux pieds amoindris. Mais quelles tortures pour en arriver là ! Elles n'ont jamais été exagérées dans les récits. Bien souvent j'ai entendu mes cousines gémir de douleur lorsqu'elles supportaient les tortures du bandage. Pourtant, et c'est étrange, ces jeunes filles n'eussent voulu, à aucun prix, en être exemptées. Autrement, être mises au rang de domestiques, de filles de service ? oh ! pas elles ! Les jeunes Chinoises préfèrent être à la mode, tolérer la douleur quelques années, et rester clopinantes toute la vie.

Car vous ne vous imaginez pas jusqu'à quel point les demoiselles chinoises sont incapables de se mouvoir. Elles peuvent, pour la plupart, fournir de courtes marches. Mais il est vrai que tout esprit d'initiative leur est enlevé par leurs souffrances spéciales, et qu'elles restent

dans une espèce d'oppression et de dépendance physiques. Le travail qu'accomplit une jeune Chinoise est peu de chose. Quelques bagatelles en fait de cuisine, comme écosser des pois, préparer des légumes, voilà ce que l'on confiait à mes cousines. Entre les repas, on leur apprenait à coudre, à broder, à filer le lin. Elles n'étaient jamais aussi heureuses que lorsqu'elles travaillaient en groupe assis. L'une contait une histoire, une autre chantait une ballade, avec ce ton plaintif qui fait le charme du genre. On enseignait aussi à mes cousines la lecture et l'écriture, en même temps qu'à nous, garçonnets, jusqu'à ce qu'elles eussent onze ou douze ans. Alors, on estima qu'elles ne devaient être laissées plus longtemps avec nous : surtout, lorsque quelques garçons étrangers vinrent à notre école qui était située dans l'appartement des hommes.

En terminant ce chapitre, je désire appeler votre attention sur ce fait, que les filles chinoises (quoique vous puissiez trouver qu'elles mènent une existence monotone, et quoiqu'elles soient évidemment étrangères aux plaisirs excitants des Américaines), les Chinoises, dis-je, sont généralement satisfaites et jugent que leur destinée n'est pas sans charmes.

Il est d'usage, je le sais, de représenter les jeunes Chinoises comme languissant dans leur appartement et contemplant d'un œil triste les murs qui les enferment. Evidemment, elles ne possèdent pas cette excessive liberté qui perd les jeunes Américaines : cependant elles ne sont pas mises sous clefs et verrous. Elles ont la liberté qui concorde avec nos idées de propriété ; elles font des visites, elles invitent leurs voisines, elles vont au théâtre, elles regardent des *vues*, elles assistent aux régates, et jouissent de divers autres agréments sociaux.

Mais quoi qu'elles fassent, il y a toujours une barrière : la compagnie des jeunes gens leur est défendue. Et, quand elles sont mariées, elles n'ont que la société de leurs époux. Vous dites peut-être : « La destinée des Chinoises est une faillite. » Non : elles regardent l'existence des Américaines comme tout à fait en désaccord avec la nature.

YAN-FOU-LI

(A suivre.)

Nouvelles Conversations avec Eckermann

Vendredi, 24 août. — Gœthe, en feuilletant, devant moi, le premier Faust, s'est arrêté devant un passage de la scène où Méphistophélès, grimé en docteur, reçoit un jeune étudiant : « MÉPHISTOPHÉLÈS. — Et quelle faculté choisissez-vous? — L'ÉCOLIER. — Je souhaiterais de devenir fort instruit, et j'aimerais assez à pouvoir embrasser tout ce qu'il y a sur la terre et dans le ciel, la science et la nature. »

J'ai voulu donner là, dit Gœthe, une formule fraîche et juvénile de l'enthousiasme scientifique. Tout savoir ! C'est ainsi que peut s'exprimer à dix-huit ans un jeune homme probe et sain, heureusement doué pour la vie. Dans le langage que je lui prête, je n'ai mis aucune ironie. Mais c'est la vie qui se chargera de décevoir son rêve chimérique avec une ironie plus amère que celle de Méphistophélès. Tout savoir ! Oui, dans la première jeunesse, nous voulons aspirer à longs traits, comme un puissant philtre magique, tout ce que recèle le savoir humain. Nous voulons « embrasser la terre et le ciel, la science et la nature ». Si un seul fait reste ignoré, une seule notion confuse, tout est perdu ; c'est le sens même de la vie qui s'obscurcit et nous échappe. Mais l'état de la civilisation ne le permet plus. Dans la science, comme dans toute autre branche de l'activité humaine, la division du travail est devenue nécessaire. Le progrès est si multiplié, si rapide, qu'avant d'avoir épuisé un ordre de connaissances, il faudrait déjà reprendre ce que nous avons appris, et recommencer. C'est le tonneau des Danaïdes. Une vie d'homme suffit à peine pour se rendre maître de quelque domaine restreint de l'archéologie ou de la botanique. Voyez ce que deviendra là dedans mon malheureux écolier.

— C'est là un phénomène nouveau, dis-je, et particulier à notre temps. Mais puis-je vous demander comment vous l'appréciez ? Au point de vue moral, cette division du travail scientifique aura sans doute des conséquences importantes.

— Plus importantes que vous ne le sauriez croire, dit Gœthe. Voyez : Un Léonard de Vinci, un Descartes, un Leibnitz, ont su tout ce que l'on pouvait savoir de leur temps. Chacun de ces grands hommes était comme une encyclopédie animée, et si quelque catastrophe imprévue eût anéanti d'un coup les collèges, les laboratoires, les bibliothèques, il aurait pu reconstituer à lui seul presque tout l'avoir de l'humanité. Aussi de leur temps ne pouvait-on concevoir la science comme indépendante de la philosophie ; un progrès des mathématiques, par exemple, se traduisait aussitôt en une nouvelle conception philosophique, et inversement. La physique et la

métaphysique n'étaient pas pour eux des études distinctes, mais les parts vivantes d'un même tout, et c'est à ce *tout* qu'ils s'efforçaient ardemment d'atteindre. Songez aux vieux savants grecs, à un Pythagore, à un Aristote et vous comprendrez encore mieux ma pensée. La science jusqu'à nos jours fut une métaphysique, un poème, un hymne mélodique à l'Univers ou la Divinité. Elle révélait, elle livrait vraiment l'univers à l'homme. Elle élargissait sa pensée à la mesure des forces naturelles ; l'élan du cœur, l'inspiration religieuse accomplissaient et multipliaient tout effort de la raison. On sentait alors l'unité du monde ; on cherchait le sens de la vie universelle. L'âme humaine se dressait debout devant la création, et, ouverte comme au souffle de l'Océan, elle en aspirait la palpitation infinie. Tout cela, nous l'avons oublié maintenant. Nous avons oublié que cet univers infini est une unité vivante ; que tout homme est une part active, solidaire et responsable de cette vie illimitée qui l'enveloppe. Nous l'avons oublié, et ce n'est plus la science qui nous en fera souvenir. Au lieu de nous livrer ce vertige animé du Vrai, elle nous donnera un caillou, une fibre végétale, ou la vertèbre cervicale de tel animal disparu.

Je me souvins des propos que Gœthe avait tenus, la nuit précédente sur la terrasse de son jardin, devant le ciel étoilé, et l'on devine quelle suite de réflexions intérieures l'avait conduit à notre conversation. Je lui demandai alors si, tout en reconnaissant que nul ne peut plus prétendre à l'omniscience, il ne serait pas louable, fécond, de conserver au moins une curiosité universelle.

— A cela seul l'existence se perd, dit Gœthe. On se condamne à ne pas laisser une œuvre. Songez-y : la vie est bien courte. Et puis, ce n'est pas seulement le temps perdu ; mais l'homme curieux qui aura voulu maintenant se composer une vue d'ensemble du savoir humain, de l'art, de la littérature, cet homme-là aura porté en lui *l'esprit critique* à un point de développement excessif. Son travail personnel ne pourra plus le satisfaire ; il abandonnera tous ses projets, l'un après l'autre, parce que sa mémoire lui aura servi trop de souvenirs, trop de comparaisons humiliantes... Vous devez bien me comprendre, Eckermann, ajouta-t-il en souriant et en me tirant l'oreille. C'est votre portrait que je dessine en ce moment.

Il est vrai que j'ai souvent confié à Gœthe cette hésitation peureuse qui me fait abandonner l'un après l'autre tous mes plans de travail. Mes scrupules m'arrêtent durant quelques jours, et puis alors c'est mon idée même que je sens flétrie et morte. Certes, il faudrait penser aux autres avec moins de curiosité, et avec plus de vigueur à soi-même. J'ai senti que Gœthe avait raison. Peut-être est-ce pour cela que son allusion familière m'a gêné, car je lui ai répliqué avec une certaine aigreur cachée :

— Mais à quoi n'avez-vous pas touché vous-même ? La nomenclature du Docteur Faust ne serait guère plus copieuse : Histoire, Mathématiques, Physique, Théologie, Orientalisme... Cela a-t-il empê-

ché Votre Excellence de devenir le plus grand des poètes allemands ?

— Halte-là ! dit Gœthe, d'abord ce n'est pas là tout ; j'ai délaissé bien des choses. Mais ne vous laissez pas tromper ainsi par mon exemple. Vous me comprenez bien mal. Comme un bon ouvrier, j'ai voulu remplir de mon mieux la tâche qui m'était départie, et, pour cette fin, *j'ai profité* de tout ce que m'offrait la vie. Mais toujours j'ai tout ramené à mon œuvre poétique, la seule qui m'intéressât jusqu'au fond de mon âme, la seule pour quoi je me sentisse né. Certes j'ai aspiré bien des émotions, bien des connaissances qui pouvaient y sembler étrangères , mais, en fin de compte, elles s'y rapportaient, elles en devenaient la matière fécondée. C'est ainsi que l'abeille fait le miel...

Et puis, mon cher enfant, n'oubliez pas autre chose. Mes excursions scientifiques, ma culture de critique, d'archéologue ou d'érudit sont d'assez fraîche date. J'étais déjà fortement engagé dans ma voie propre, et rien ne pouvait plus m'en écarter. L'effort et le succès m'avaient aussi donné confiance. Mais, si je m'étais dépensé ainsi dès le début de ma vie, je n'aurais jamais écrit *Werther*. Alors j'étais un simple paresseux ; je courais les filles ; je buvais de la bière au cabaret ; je faisais des armes comme Laerte en personne. Et puis nous allions nous promener dans la campagne jusqu'au lever du soleil.

Gœthe, ici, tomba dans une rêverie qui l'absorba peu à peu, et se prolongea durant quelques instants. Sans doute était-il occupé d'images agréables ; ses yeux et sa bouche entr'ouverte souriaient. Je supposai que les charmantes amies de sa jeunesse vivaient à nouveau devant son regard, Gretchen peut-être, ou cette fière Lili qui, d'un revers de main, à table, balayait tout devant elle, fleurs, cristaux et porcelaines, si quelque convive avait prononcé un mot déplaisant. Et Gœthe sentit apparemment que je tenais le fil de sa rêverie. Car il tourna vers moi son sourire, et referma vivement les yeux.

— Aucune ne ressemblait à l'autre, dit-il, et l'amour que j'ai porté à chacune d'elles différait aussi. Pourtant je les ai toutes aimées. Mais j'étais jeune, et ce temps est loin...

La pluie tombait depuis le matin, fine et tiède, mais en cet instant elle était presque cessée, et un timide rayon de soleil tâchait de percer l'ombre des tilleuls.

— Descendons au jardin, dit Gœthe. Nous y continuerons notre conversation plus à l'aise, — et j'aime à respirer l'odeur de la terre mouillée.

Nous sommes descendus en effet, et nous avons marché lentement par les allées détrempées.

— Nous nous sommes écartés de notre sujet, a dit alors Gœthe, ou du moins nous avons paru nous en écarter. Mais je désire le reprendre, car il mérite qu'on le parcoure à petits pas comme une allée familière. Oui, je déplore que la division du travail scientifique ait enlevé au savant cette contemplation totale de l'univers qui ennoblit la pensée

humaine, qui rappelle à l'homme sa place véritable dans la création, qui inscrit dans son cœur le sens de sa vie. Je vous ai dit d'autre part que pour tous les hommes qui sont destinés à un effort personnel de création, qui sont nés pour laisser après eux une œuvre concrète, tangible — particulièrement une œuvre d'art — l'ivresse de savoir, la curiosité fiévreuse de comprendre sont une tentation funeste qu'il faut repousser. Tout cela s'ajuste et se lie avec un certain nombre d'idées encore imparfaites dans mon esprit, qui ne vous apparaîtront peut-être que comme de vagues pressentiments, mais que je veux néanmoins vous confier.

La contemplation de l'univers dans son essence, la perception du lien qui unit notre vie à la sienne — et cela jusqu'à sentir battre notre cœur dans chacune de ses pulsations créatrices, — sont les pensées les plus élevées que puisse nourrir notre raison. Pourtant les voilà aujourd'hui étrangères, presque hostiles aux fins de l'art; les voilà interdites au savant par les conditions présentes de la science. J'en tire cette conclusion, que le rôle de l'art et de la science dans la pensée, dans la vie humaine n'est déjà plus et ne doit plus être le même, et que leur règne est à son déclin...

Je ne pus ici retenir un geste et une exclamation de surprise et je considérai Gœthe avec toutes les marques d'une profonde stupéfaction.

— Voilà un langage qui vous étonne, n'est-il pas vrai, et particulièrement dans ma bouche. Mais réfléchissez. Nous ne voulons, ni vous ni moi, être dupes des mots. Sans doute l'émotion du beau ne se flétrira jamais sur cette terre. Mais ce n'est pas seulement pour les émotions qu'il nous procurait que nous avons cultivé et adoré l'art. C'est que nous sentions que le progrès de l'art était le progrès de la civilisation elle-même : c'est par là que nous tâtions le pouls de l'humanité. L'effort des artistes vers le beau et vers l'utile, la diffusion élargie de leur œuvre, l'efficacité de leur pensée étaient pour nous la plus juste mesure de l'activité humaine. — Mais qui vous dit qu'il doive en être ainsi désormais ; qui vous dit que les états futurs de la civilisation ne se manifesteront pas par d'autres signes ? De ce côté le meilleur est fait, et par ailleurs il reste encore tout à faire. C'est pourquoi la sève de l'humanité se retire peu à peu de l'art.

— Et pour la Science, dis-je, tiendrez-vous le même langage ?

— Oui, dit Gœthe gravement. Je me persuade tous les jours que le rôle fécond de la science touche à son terme.

Ce rôle était d'asservir l'univers à l'homme. Et je crois que le moment approche où elle aura épuisé sa tâche, dans la mesure où l'a permis le Créateur. De quoi s'agira-t-il alors ; à quoi devra s'appliquer l'activité humaine ? à répartir équitablement entre les hommes les richesses accumulées par la science, la puissance conquise sur la nature. Et à cela, la science elle-même ne peut rien. Ce jour-là, elle ne sera plus la vie féconde de la raison ; elle ne lui

servira plus que de jeu ou d'exercice... Tenez, avez-vous entendu ce que me disait l'autre jour Meyer ? Selon lui, depuis dix ans, les mathématiques n'ont fait que des progrès purement fictifs... Les mathématiciens ont passé leur temps à résoudre des difficultés qu'ils se posaient à eux-mêmes, et dont la solution n'était susceptible d'aucune application pratique. Eh bien ! ce n'est là qu'un jeu d'esprit, et non plus cette Science sainte dont nous nous étions fait une religion... En vérité, il faudra que nos enfants se créent une religion nouvelle...

Mais, en cet instant, le domestique qui nous cherchait à travers le jardin, nous avertit que le dîner était servi et que les enfants de Gœthe nous attendaient pour s'asseoir à table.

—

Précisément Meyer est venu après le dîner et Gœthe m'a chargé de lui résumer notre conversation de la soirée. Il m'a écouté avec une attention extrême, a réfléchi quelques instants, puis il a dit :

— Mettons-nous bien d'accord. Voici les conclusions auxquelles il me semble que vous étiez parvenus : 1° La certitude que l'Univers est une unité vivante, et que l'homme est une part vivante de cette unité, doit pénétrer le cœur et la raison de tout homme supérieur ; 2° Il ne faut point que ce soit là une idée vague, purement sentimentale, mais une notion claire, nourrie par la culture et l'expérience scientifique ; 3° Aujourd'hui, et en raison de la division du travail scientifique, le savant spécialiste ne peut acquérir cette notion, puisque, au lieu de dominer l'horizon du haut d'un observatoire, il est enfermé dans les bornes du petit domaine qu'il bêchera jusqu'à sa mort ; 4° De même, en raison de la multiplicité des résultats auxquels cette division du travail a conduit, la curiosité, même superficielle, de ces résultats est interdite à l'artiste... Est-ce cela ? Si j'ai bien compris, nous sommes d'accord jusqu'à présent, car j'admets pleinement chacun de ces principes.

— Eh bien ! dit Gœthe, j'en suis ravi.

— Oui, répondit Meyer, mais ce qu'il ne faut pas oublier, c'est qu'il a existé, qu'il existe encore des hommes qui sans se vouer à une œuvre personnelle, sans s'attacher proprement à aucune recherche, se sont précisément donné pour tâche de pénétrer chaque science spéciale jusqu'au point où ses résultats peuvent servir à la connaissance générale de l'Univers. Ils sont une encyclopédie vivante, mais une encyclopédie raisonnée, unifiée — filtrée, si je puis dire — disposée harmonieusement en un seul entendement. De tels hommes sont vraiment le microcosme. Ils représentent la conscience réfléchie de l'Univers en un moment déterminé de son existence. Nous avons connu l'un et l'autre des hommes de cette sorte. Et il me semble que Herder, par exemple, en était le type achevé.

— Parfait, parfait, dit Gœthe en battant des mains. Vous n'imaginez pas, mon cher Meyer, à quel point vos paroles me plaisent. Vous

devancez exactement ma pensée. Mais continuez, de grâce. Eh bien ! que pensez-vous de ces hommes de la race de Herder ?

— Je pense, dit Meyer un peu embarrassé, qu'ils sont des hommes élevés, sages, dignes d'envie et d'admiration, des exemplaires particulièrement purs, de beauté morale et d'intelligence. J'admire leur désintéressement, puisqu'ils connaîtront rarement la gloire ; si par hasard elle les touche, elle leur sera venue, comme à Herder, par surcroît : pour la plupart ils laisseront un nom ignoré de l'avenir et de leurs contemporains eux-mêmes. Mais je les envie parce que je considère que leur conduite, dans cette vie, donne presque sûrement la satisfaction de soi-même, c'est-à-dire le bonheur...

— Est-ce là tout ? dit Gœthe en souriant.

— Mais..., dit Meyer.... mais... il me semble.

— Il me semble à moi, dis-je alors, qu'on peut envisager la question à un autre point de vue.

— Et que direz-vous, me dit Gœthe ?

— Je crois, dis-je, que ces hommes exercent une influence particulière sur leurs contemporains, et, bien qu'ils ne soient pas proprement des savants, sur les progrès mêmes de la science.

Gœthe m'encouragea d'un sourire : — Très bien. Parlez, mon enfant, parlez.

— Oui, dis-je, les hommes que M. Meyer vient de définir sont, avant tout, selon moi, des *critiques*. Ils n'ont pas pénétré assez avant les connaissances humaines pour prétendre à l'omniscience, mais assez loin pour acquérir un *jugement* presque universel. Nul ne saura mieux qu'eux éclairer, guider, conduire. Heureux les jeunes gens qui tomberont dans leur sphère d'attraction. Ils marqueront à chacun sa tâche, et rien n'est plus malaisé que d'assigner à un jeune homme la tâche qui lui convient. Ils rendront les fautes sensibles, et en même temps profitables : le plus précieux des encouragements sera le leur... Je passe à leur action sur la science. Et je crois qu'il faut remarquer que les diverses branches de la science ne s'étendent pas avec la même force de développement. Sans doute elles sortent de principes communs. Sans doute leur réaction est perpétuelle et réciproque. Mais il faut tenir compte des circonstances, qui sont changeantes, et du génie humain qui n'est pas égal. Eux, cependant, qu'ils en aient conscience ou non, rétablissent le niveau, font l'équilibre. Au spécialiste, enclos dans son travail étroit, ils pourront livrer, des vues d'ensemble, des notions rationnelles sur la direction, sur le progrès des autres spécialités. Souvent ainsi grâce à une définition heureuse, à une comparaison, ils aideront à transformer en une conquête universelle ce qui n'était, en son premier état, qu'une découverte de détail. Ils sont à la Science, si je puis dire, ce que sont à l'industrie les Expositions, où chacun choisit, dans l'effort des autres, ce qui peut perfectionner le sien...

J'étais fort satisfait de moi, car il est rare que Gœthe me laisse parler sans m'interrompre, et, en effet, il loua mon improvisation.

Mais après un silence méditatif que ni Meyer, ni les enfants de Gœthe, ni moi, n'osâmes troubler, lui-même éleva la voix avec une émotion peu commune :

— Vous avez tous deux émis des pensées justes. Meyer a ouvert le débat avec sa finesse ordinaire, et vous, Eckermann, vous avez été sensé, sérieux et droit. Mais vous n'avez pas pénétré assez loin, mon enfant. A des hommes qui sont, ou seront, les seuls détenteurs du secret essentiel de ce monde, sera *nécessairement* réservée, comme autrefois au Savant ou au Poète, la fonction capitale des sociétés. Cette fonction est encore mal définie ; et, dans l'état présent des choses, on ne la conçoit qu'obscurément, parce que la civilisation générale n'en est pas encore à la hauteur où nous nous sommes élevés. Mais quand les sociétés humaines seront menées par la raison, ou chercheront à se conduire selon la raison, quand il s'agira de réaliser le bonheur de l'humanité par la justice, l'harmonie des individus par la liberté... alors on se tournera vers « ces hommes de la race de Herder » — puisqu'un autre nom nous manque — et on leur dira : « Venez ; soyez nos chefs ; la raison humaine veut se libérer de l'ignorance des vieux âges. Quelle qu'ait pu être la tâche du passé, nous pressentons la tâche d'aujourd'hui. Vous vous êtes placés au centre du travail humain ; vous seuls communiquez encore avec la vérité centrale de l'univers ; dirigez-nous dans la tâche centrale de l'humanité. »

Ce sont, disiez-vous, les « critiques ». Oui, pour aujourd'hui. Ce seront les « politiques », demain ; — car demain la constitution juste de la Cité redeviendra, comme au temps d'Aristote et de Platon, la tâche suprême, l'achèvement du travail humain.

Renan a écrit que, dans les états prochains de la civilisation, c'est aux savants que serait réservé le gouvernement des hommes. Je me place bien loin de cette pensée de Renan. Il pensait, lui, aux mathématiciens, ou aux chimistes ; il s'imaginait, avec la légèreté qui lui fut ordinaire en ces questions, que les lois d'une Société juste se résoudraient comme une équation ou se trouveraient cristallisées au fond d'une cornue. Les « politiques » ne seront pas des savants, puisque, seuls entre les penseurs, ils auront su échapper à cette division du travail qui est devenue la condition même de la science. Et les lois de la société future ne seront pas une trouvaille de hasard, faite un beau jour au fond d'un laboratoire, mais l'ensemble de la science réalisée, la synthèse de ce que peut admettre et ordonner une raison probe dans l'immense matière du savoir humain.

Et certes, comme l'harmonie de cet univers est indissoluble et continue, comme rien de ce qui valait la durée ne s'y peut perdre, comme ce qui l'enrichit est éternel, la pensée d'un Shakespeare, d'un Spinoza ou d'un Newton se retrouvera dans l'âme future des hommes, tout comme dans notre âme à nous, — pure, efficace et féconde. Pour l'œuvre de l'avenir, aucun effort passé n'aura été vain ; mais le temps aura mis chaque chose à sa place vraie ; il aura subordonné les Moyens à la Fin enfin découverte... L'idée de l'Homme, du bonheur,

de la justice humaine, enveloppera, expliquera tout, comme fit l'idée chrétienne pour les penseurs ou pour les peintres du moyen âge. C'est la religion dont je vous parlais tout à l'heure... pour nos enfants. Aux « hommes de la race de Herder » il appartient de la prêcher avec une foi prophétique, et de nous montrer, pour la première fois, le monde conquis, non plus par la Force ou par le Miracle, mais par la Justice et la Raison.

... Il était tard quand nous quittâmes Gœthe. « A mon départ, il m'embrassa le front, ce qu'il ne faisait jamais. »

Petite Gazette d'art

NOTES SUR L'EXPOSITION CENTENNALE DE L'ART FRANÇAIS

Les Oubliés et les Dédaignés. — L'Exposition centennale de l'Art français a donné lieu aux appréciations les plus diverses. Certains ont regretté de ne pas retrouver les œuvres jadis admirées en 1889, ou bien encore, auraient souhaité voir plus complètement représentés les génies dont la gloire est aujourd'hui incontestée : Delacroix et Millet entre autres. Nous ne partageons pas ces regrets. En 1889, on avait assemblé un bouquet de chefs-d'œuvre et notre plaisir fut extrême : en 1900, les organisateurs, gens de goût et de savoir, nous font assister à l'évolution de l'art français durant le siècle, de David à Renoir, et insistent discrètement pour que nous voyions et admirions tout à loisir les oubliés, les contestés et les mal connus. Cette façon de faire nous plaît, car la moisson fut belle et instructive, et certaines de nos sensations, imprévues.

A en croire les historiens d'art, par exemple, Chassériau n'aurait été qu'un compromis entre Ingres et Delacroix. Et voilà qu'il nous apparaît très en dehors de ces deux maîtres : personnel et génial. Dans l'encadrement solennel des portiques du Grand Palais, sous cette rotonde où se pressent Rude, Carpeaux et Rodin, « La Paix » que vingt-cinq années d'exposition aux intempéries n'ont pas vaincue, impose par la grandeur de la composition et la pureté du dessin. Sous l'égide de la déesse, les groupes harmonieux et rythmiques sont occupés à des besognes de bonté et d'intelligence.

Aussi semble-t-il que notre Puvis de Chavannes ait largement puisé à cette source, pour transposer tel type, tel mouvement dans la poésie des décors qui lui sont propres.

Et quel peintre passionné que ce Chassériau ! Comme il sent la forme, la chair, qu'elle soit blanche et blonde comme dans « Esther », « Vénus Anadyomène », ou voluptueusement brune ainsi qu'il arrive dans « les Deux Sœurs ».

Les maîtres les plus illustres eux-mêmes sont-ils connus également dans toutes leurs manifestations, n'y a-t-il pas chez eux toujours un peu d'inédit? Pour ceux qui synthétisent Ingres dans « l'Apothéose d'Homère » et dans quelques peintures stylisées, la gothique composition de « Paolo et Francesca », page qu'on dirait arrachée d'un manuscrit très ancien, « le Vœu de Louis XIII » où le royal personnage est représenté dans une ferveur si mouvementée, enfin le portrait de Charles X où le roi édenté, à favoris courts, semble être le prototype de l'anglais de café-concert, ne seront-ils pas une révélation ?

On aurait voulu quelque grand Delacroix, du nouveau après « la

Bataille de Taillebourg » et « l'Entrée des Croisés à Constantinople ». Comme si la notoriété d'un artiste se mesurait à la surface occupée. Et l'on oublie « le Prisonnier de Chillon » qui, tout petit qu'il est, n'en sent pas moins son chef-d'œuvre, et l'étude pour « les Femmes d'Alger » où se trouve autre chose que dans la toile définitive du Louvre, et « les Deux Indiens ».

Il y a bien encore, en dehors de cela, un Delacroix inconnu, mais nous le présenterons aux lecteurs de La revue blanche une autre fois et plus à loisir.

Que Millet, dont les chefs-d'œuvre sont dans tous les yeux, grâce à la spéculation effrénée qui les livra tant de fois aux enchères, soit représenté seulement par quelques toiles et dessins parmi lesquels un chef-d'œuvre comme « la Barrière », nous n'y trouvons rien à dire, si cela a permis de montrer comme il fallait, Félix Trutat, cet inconnu d'hier.

Mort jeune, à vingt-quatre ans, il a laissé de sa mère et de lui deux effigies, réunies sur un même panneau. Il a des traits énergiques, ce grand enfant, mais combien pâles sont ses lèvres, ses yeux gris, sa chevelure d'anémique, toutes choses en germe dans le visage maladif de sa mère. Et quel contraste avec le père, solide grenadier, légèrement goguenard, témoin des grandes luttes, qui semble regarder l'humanité, et peut-être aussi les siens, d'un peu haut.

Trutat nous vient de Dijon, la ville immortelle à qui nous devions déjà Rude. C'est d'elle aussi que Alphonse Legros est originaire, Legros dont on revoit à la Centennale, sans jamais se lasser, le réaliste et pourtant si mystique « Ex-voto ».

Œuvre forte qui voisine avec « les Cuirassiers » de Guillaume Régamey. Ils sont inoubliables, ces grands gaillards, bien plantés, enveloppés dans leur manteau gris. De ces gens très simples se dégage une triple impression de force, de lassitude et de mystère qui est toute la vie de l'homme de guerre. De celui qui obéit, peine et se fait tuer au commandement et que nos modernes peintres militaires, si l'on excepte Jeanniot, ignorent complètement en dépit de l'arsenal de friperies dont la plupart s'entourent.

Devant certaines pochades de Géricault, le « Cheval arrêté par des esclaves », par exemple, on est tenté de dire : « Tiens, un Daumier. »

Eloge, pour l'un comme pour l'autre.

On a fait large la place à celui-ci. Personne ne s'en plaindra. Car, devant des peintures comme « l'Artiste cherchant un dessin », « Femme revenant du Lavoir », « La partie de dames », « Parade de Saltimbanques » et des dessins aussi puissants que la « Marche du Silène » et les nombreuses silhouettes d'avocats, il est impossible de rester froid. Cette fougue, cette technique si personnelle, cette gamme restreinte de tons dont les nuances se multiplient, témoignent d'extraordinaires dons dont nous ne retrouvons l'équivalent que chez Corot, cet autre virtuose de la nuance. Mais, autant l'autre était spontané de couleur, autant celui-ci est raisonné.

Corot, comme Rousseau, comme Daubigny, comme Dupré, a la gloire complète. Par contre, combien d'années d'oubli ont terni les succès de leurs prédécesseurs. Combien lointains nous apparaissent Aligny. Bidault, Bruandet, Cabat, Remond, Dunouy et Dagnan qui nous communique une si fraîche impression du Boulevard d'autrefois, alors que les frondaisons des tilleuls se confondaient et que l'herbe poussait entre les gros pavés de grès.

Telle petite scène, inscrite dans un panneau rond par Bertin, est cependant exquise. Plus apprécié est Michel, grâce à une robustesse qui l'apparente à nos modernes, tandis que Louis Gabriel Moreau, dont la peinture garde l'éternelle jeunesse, semble devoir être de toutes les fêtes, passées et à venir. Partageant ce privilège avec le grand Watteau, de Valenciennes, et le petit, de Lille, qui a ici une si fraîche composition : « Menuet sous un chêne. »

Ceux-ci, au moins, eurent naguère leurs heures de gloire ou de succès, toutes choses qu'attendent encore Vernay, de Lyon, qui architectura de si grandioses paysages, et surtout François Ravier, le poète des ciels, le maître des couchers de soleil. Il faut voir ses fulgurantes aquarelles d'un métier si complexe. Rien dans l'école française qui ressemble à cela. Seuls, ceux qui connaissent Türner pourront apprécier l'intensité lumineuse de Ravier si on leur dit qu'elle égale et parfois dépasse Türner, tout en conservant dans les sites plus de noble simplicité et de vérité.

On a fait une large place aux impressionnistes et c'est tant mieux. Ils ne sauraient entrer dans la catégorie des dédaignés, car ceux qui affectent vis-à-vis d'eux le sourire sont officiels — or, dédain d'officiel, dédain de niais. Cependant, ne passons pas à travers leurs salles sans jeter un coup d'œil à la « Sortie du Bain » de Frédéric Bazille, mort trop jeune pour que la notoriété l'ait consacré.

Elle fut mesurée aussi à Hervier qui a laissé tant de petits chefs-d'œuvre ; Bonhommé ne fut guère pris que pour un manœuvre, et cependant voyez sa « Fonderie de cuivre » et « le Conseil dans la mine ». Connaît-on Garbet? Il est ici grâce une œuvre charmante qui offre l'attrait de réunir Lenain et Courbet. Celui ci a une petite merveille, son portrait, alors que jeune il lézardait dans les montagnes du Jura.

Paul Delaroche, le mauvais peintre des « Enfants d'Edouard », est étiqueté d'ordinaire : sec et théâtral. Gardons-nous cependant des jugements absolus, car voici de lui un chef-d'œuvre : le portrait du marquis de Pastoret. Bien peu d'artistes, parmi les plus grands, ont ainsi surpris la vie et la noblesse de leur modèle. C'est tout une société disparue qu'évoque ce portrait d'apparat et cependant si vrai et de dessin et de couleur.

Mais que d'autres noms méritent l'attention des véritables amateurs d'art ! Par exemple, le distingué peintre de portraits Callet et ces peintres provinciaux, — célèbres seulement dans un rayon de quelques kilomètres au temps des diligences, — qui demeurèrent à

Arles comme Réattu, à Dijon, comme les Devosge, voire à Carcassonne comme Gamelin représenté par trois merveilles : d'abord un dessin de deux personnages occupés à causer, puis, « l'Evanouissement » et le portrait de Frion, un nageur célèbre que Vien peignit en lui donnant une allure de héros romain, sur un paysage idem.

Gamelin, lui, n'a vu que la vérité : un petit homme, en costume directoire, aux traits gros mais poupons, le nez épaté, avec de larges anneaux aux oreilles, heureux de dire : « C'est moi Frion. »

La sculpture offre infiniment moins de méconnus. Les grands noms du siècle affirment la noblesse de leur gloire en des créations tellement supérieures, que tout éloge devient oiseux. Mais que d'auteurs d'œuvres charmantes sont un peu oubliés : Chinard, par exemple, qui a laissé de si exquis bustes d'enfants et de jeunes gens, — voir Fanny P. sous les attributs de Psyché —, François Lepère qui continua avec personnalité la tradition de Clodion. Mène, dont la technique nerveuse a été un peu trop éclipsée par le savoir et le génie de Barye, et Latteur, Bernus, Badiou de la Tronchère, enfin Jacques Edme Dumont qui multiplia son souple talent dans une foule de productions délicates comme le petit bas-relief d'après sa fille Cécile, ses divers petits bustes de femmes, sa série de médaillons d'un modelé inégalable, qui font encore aujourd'hui l'admiration des médailleurs les plus haut cotés.

Accourez vite, les curieux d'inconnu, on va fermer !

CHARLES SAUNIER

PORTRAITS D'ACTEURS

On entre. Et aussitôt un tas de bonshommes drôlement accoutrés cherchent à capter l'attention avec de grands gestes ou des attitudes baroques, tandis que des beautés trop apprêtées se font aguicheuses.

Il paraît pourtant que tous ces portraits représentent des gens qui ont fait et font encore pleurer ou rire des milliers d'êtres, des femmes pour qui des hommes parfois intelligents ont perdu la raison, même la vie.

Tout cela, des façades !

Regardons maintenant les visiteurs. La majorité est faite de gens du monde venus ici non par préoccupation d'art ou dans un but charitable, mais dans l'espérance de connaître mieux, plus intimement, telle célébrité théâtrale.

Leur curiosité est vite déçue. Car, ce qu'on leur montre surtout, ce ne sont pas des êtres qui se sont réjouis ou ont souffert pour leur propre compte, mais des masques plus ou moins bien saisis, trahis parfois par leurs artistes comme il arrive pour Talbot, portraituré dans « l'Avare » par José Frappa et qui ressemble à un homme subissant la fessée. — Je ne dis pas la flagellation, car cette cruauté a parfois sa noblesse.

Il y a quelques exceptions. Renoir, ayant à peindre madame

Henriot et Jeanne Samary, n'a vu que la grâce des deux femmes. C'est également la femme qui a séduit Corot en madame Léonide Leblanc. Il l'a peinte en toilette de ville, dans un parc qui pourrait être le sien. La toilette noire fait bien ressortir l'élégance du modèle sans trahir sa profession.

Il semble, au reste, que parmi les actrices douées d'intelligence, la note sombre soit la tonalité volontairement choisie, comme la plus reposante et la plus éloignée des falbalas obligatoires. En noir et très endeuillée est madame Bartet, pastellée par J.-E. Blanche, en noir également madame Roger-Miclos qui a été l'occasion d'un chef-d'œuvre pour J.-J. Henner. Parfois un sourire dans la couleur : c'est Réjane saisie par Besnard.

Nous ignorons si l'acteur Baroilhet fut tragique ou comique. Il nous suffit qu'il nous apparaisse résolu et compréhensif dans le magistral portrait qu'a peint de lui Thomas Couture.

Mais, vanité, les portraits de Mounet-Sully en Hamlet et les quarante numéros réservés à la gloire des Coquelin par toute une équipe de peintres et de sculpteurs.

Ce semble être l'avis de la charmante Dugazon à qui Saint-Aubin a consacré un spirituel crayon. Elle fait la nique à tous ces matamores qui ont vécu bourgeoisement, n'ayant d'autre souci que celui du pot-au-feu, alors qu'elle, n'ayant d'autre talisman que son petit nez retroussé, a subi le règne de la Terreur et des Comités de surveillance sans que jamais l'image de la guillotine ait atténué sa verve de reine des planches.

CHARLES SAUNIER

Notes dramatiques

Gymnase : **Une Idée de mari**, comédie en trois actes de M. Fabrice Carré. — *Cluny* : **Les Quatre coins de Paris**, folie-vaudeville en trois actes de MM. Albert Barré et Armand Numès. — *Odéon* : **La Guerre en dentelles**, drame en cinq actes et sept tableaux de M. Georges d'Esparbès.

L'épizootie de reprises qui a sévi sur les théâtres des deux rives au cours de cette année internationale paraît en voie de guérison. Les cas diminuent. Il commence à se trouver des scènes valides qui renoncent aux vieilles drogues pharmaceutiques et ne rechignent pas devant des nourritures neuves. Il était temps. Le théâtre s'anémiait sérieusement.

Oh ! sans doute la pièce que vient de représenter le Gymnase n'est pas un ouvrage très substantiel ; mais enfin c'est la première œuvre dramatique inédite à laquelle on nous ait conviés depuis des mois, et cette particularité suffit à lui conférer, à défaut d'autres, un très réel intérêt.

Poète, M. Fabrice Carré ne saurait faire nos délices ; il a écrit dans ses divers livrets d'opérettes des couplets mémorables, mais qu'il vaudrait mieux pour lui qu'on ne se remémorât point.

Mais si M. Fabrice Carré paraît médiocrement doué pour le vers, il a comme dramaturge des qualités très réelles. Il a collaboré à deux comédies honorables : *Monsieur le Directeur* et *Ma Bru* ; il a, gloire plus certaine, fait subir à l'opérette une évolution analogue à celle de la comédie : nous lui devons en effet l'opérette *réaliste* : les livrets de *Joséphine vendue par ses sœurs*, de *Cendrillonnette*, de *l'Enlèvement de la Toledad*, de *Mam'zelle Carabin* sont divertissants, habilement choisis et ingénieusement combinés. Enfin il a des inventions scéniques plaisantes et des dons de dialogue qu'il serait injuste de contester. Il est donc à mi-chemin de la littérature et il n'a à son passif aucune *Demoiselle aux Camélias*. C'est déjà ça.

Mais, cette fois, il s'est trompé. Il a cru pouvoir nous intéresser pendant trois actes à l'énorme sottise d'un mari prétentieux, fat et imbu d'une psychologie de répertoire qui s'imagine n'avoir, pour conquérir définitivement le cœur distrait de sa femme, qu'à suivre la tactique de *Divorçons*. Classique en effet, cette illumination soudaine de la femme s'apercevant qu'elle adore son mari au moment où la loi qui les avait unis va réintervenir pour les séparer. Desmazures, qui mériterait de s'appeler Desfêlures, se croit un phénix conjugal pour avoir trouvé cette application pratique des revirements chers à Victorien Sardou. Il divorcera ; il rendra son intégrité à la jeune Mathilde, sa moitié ; et, le divorce prononcé, il la réépousera. Et allez donc ! Mais il a compté sans son hôte, le jeune cousin Gus-

tave, qui, comme le feu céleste dans *la Petite Femme de Loth* « est là pour un coup ». C'est lui qui prendra la suite matrimoniale, et Desmazures, pincé à son propre et subtil piège, n'aura comme dernière ressource qu'à tâcher de devenir un peu plus tard... l'amant de sa femme.

Le grand défaut de cet ouvrage est son ambiguité. Sans transition nous sautons à pieds disjoints de la comédie dans la farce et ressautons de la farce dans la comédie. Ce n'est pas le changement de ton qui gêne, mais l'inconsistance des personnages vis-à-vis de qui notre bonne volonté ne sait comment se comporter. Mari de comédie, Desmazures ahurit et déconcerte ; mari de vaudeville, il a le tort de ne faire rire qu'à tièdes larmes. S'il se prend au sérieux, il est trop nigaud pour nous intéresser ; s'il se prend au bouffe, il n'y va pas avec assez de franchise et manque de verve burlesque. Personnage équivoque, d'une réalité douteuse et d'une cocasserie intermittente, il effare sans estomaquer.

D'où l'incertitude du spectateur ; le premier acte pose assez joliment le sujet ; le ton est discret, plaisant sans folie ; c'est un premier acte de comédie qui en vaut d'autres. Le second acte chavire en pleine farce ; quiproquos, allées et venues, balcon, armoires, commissaire de police ; de ci de là une scène très comique. On rit, mais non sans scrupules ; l'auteur nous a abusés. Il aurait fallu que le troisième acte fût de tourbillonnante folie ; on y était préparé. Pas du tout ; brusque virage ; l'auteur revient brutalement à la comédie et son dernier acte est d'une sagesse, d'une mesure, d'une réserve presque gelée qui déçoivent. A quoi bon les secousses violentes du second acte si nous devions aboutir à ce languissant petit train-train du troisième ? Nous sommes de plus en plus décontenancés.

D'ailleurs, il y a, chemin faisant, des situations amusantes et des répliques fines ou drôles. Les unes et les autres suffisent à nous rappeler que M. Fabrice Carré a du talent et que son sujet seul l'a desservi. Fâcheuse idée d'auteur dramatique que cette idée de mari ! Où est-il, qu'on nous le montre, le mari assez benêt pour croire *sérieusement* à l'efficacité thérapeutique de ce stratagème et assez imprudent pour libérer sa femme à seule fin d'être plus sûr de la garder ? Toutes les folies du second acte nous entraînent dans un tourbillon insuffisamment vertigineux pour que nous perdions de vue cette objection décisive.

La comédie de M. Fabrice Carré a bénéficié d'une fort bonne interprétation masculine. Si falots que soient leurs rôles, Galipaux et Dubosc les ont remarquablement tenus. Galipaux s'assagit, grande nouvelle ! Galipaux se pondère ! Galipaux ne se disloque plus de surprise et ne s'écartèle plus d'ahurissement ! Il est en grand progrès, Galipaux ; il ne joue plus *fou* ; il joue *sensé*. All right ! Dubosc est un très sûr comédien de composition ; on lui a reproché cette fois d'être gris. Est-on bien sûr que ce soit sa faute ? Il faudrait attendre la bro-

chure, ce semble. Le rôle de Mathilde n'est pas d'un intérêt palpitant; mais il n'était pas indispensable que Mlle Mylo d'Arcylle le rendît fatigant. Elle est jolie et adroite comédienne; qu'elle veuille bien poser sa voix; elle nous fera plaisir et se fera le plus grand bien; double bénéfice. On voit trop peu Mlle Brésil dont on voit cependant beaucoup de choses fort plaisantes, trop peu aussi Mlle Ryter qui est très agréable et ne saurait manquer de réussir. Mlle Bussy joue une tante qu'on ne souhaiterait point à héritage, car on désirerait la garder le plus longtemps possible dans sa famille, et Mlle Dorziat nous donnera certainement des occasions plus savoureuses de juger de ses talents. Nous attendons avec impatience le véritable début de la saison au Gymnase avec *la Poigne* de Jean Jullien où paraîtront, mêlés à l'ancienne troupe, les excellents transfuges du Théâtre-Antoine, Gémier, Arquillière, Janvier, Noiseux et Sérusier.

Les Quatre Coins de Paris, folie-vaudeville! Sous-titre alléchant. Hélas! pas si folie! Pendant quatre sur six de leurs tableaux, MM. Barré et Numès se donnent trop de mal pour nous amuser. Nous leur serions infiniment plus reconnaissants de leur effort si nous le sentions moins. Tout de même! tout de même! si Dorgat et Cuinet que soient les Badinois, les Buttes-Chaumont prises pour la Suisse, la place Pigalle pour une *piazzetta* de Florence, le canal St-Martin pour le *Canale Grande* de Venise, et le Hammam pour le sérail d'Abdul-Hamid! Heureusement, on est récompensé vers le dénouement d'une attente pleine de complaisance; il y a des cocasseries amusantes dans le charivari final d'allées et venues et une scène vraiment drôle à l'inévitable commissariat, car dans l'esthétique vaudevillesque contemporaine, le commissaire joue volontiers le rôle jupitérien. Dorgat rond, Rouvière désinvolte, V. Henry méphistophélique, Muffat soi-même, Arnould bon jeune homme, La Renaudie expressivement aquatique, Cuinet Cuinet, Germaine Riva sympathique, Favelly aguichante. Public favorable... sans explosion d'enthousiasme.

Il convient avant tout de reconnaître que *la Guerre en Dentelles*, drame en cinq actes et sept tableaux de M. Georges d'Esparbès, est un fort joli spectacle. La direction de l'Odéon l'a monté avec un goût parfait; les costumes sont délicieux, les décors ravissants: elle a même fait des folies de mise en scène. Voilà qui est fort bien; la rive gauche ne consent plus à ignorer ce que fait la rive droite et certains directeurs prodigues de ce côté-ci de l'eau devront désormais parler plus modestement de leurs somptuosités. Nous espérons bien sincèrement que le succès viendra récompenser de si louables efforts, mais malheureusement nous n'en sommes pas très sûrs.

La Guerre en Dentelles est une pièce épisodique et c'est aussi un drame. Mais, par une singulière erreur de composition, les épisodes ne sont pas subordonnés à l'action; c'est au contraire l'action qui vient, presque en intruse, interrompre les épisodes, incidemment. L'atten-

tion se trouve dispersée, requise par une foule de petits faits inutiles, accaparée par une nuée de personnages insignifiants ou secondaires. Quand le drame veut la reprendre à son profit, il la trouve déjà bien lasse et peu capable de complaisances.

Cependant ce ne serait là qu'une maladresse dont le public ne tiendrait pas rigueur à l'auteur si le drame en question finissait par s'engager fortement et se développait avec quelque vigueur. Mais, hélas, l'intrigue imaginée par M. d'Esparbès est inconsistante ; les personnages qu'elle met aux prises — qu'elle *devrait* mettre aux prises, plutôt — ne s'empoignent jamais ; ce sont des lutteurs qui se contenteraient de se chatouiller ; ils sont trop bien élevés sans doute pour se colleter devant nous ; mais si les bienséances y gagnent, l'intérêt dramatique y perd considérablement.

Il est même curieux de constater à quel point les personnages principaux de *la Guerre en Dentelles* manquent d'intérêt. Ni le marquis de Pry, ni Olivier, ni Jean Savot, ni M. de Villeguen, ni la marquise, ni la Florval ne nous conquièrent. Nous restons aussi indifférents à la haine de la comédienne pour le marquis qu'à la respectueuse tendresse de ce dernier pour la marquise, qu'à la passion plébéienne de Savot pour sa Thérèse qui, elle-même, en tient pour le petit Olivier. L'auteur, qui a perdu un temps précieux à nous initier aux mœurs militaires du temps, n'a oublié que de nous faire connaître ses personnages et de nous y attacher.

Dans la mesure où d'ailleurs nous pouvons les pénétrer, ils nous apparaissent singulièrement factices. Ce marquis de Pry, dont les sept tableaux de *la Guerre en Dentelles* sont destinés à nous montrer l'âme aussi complexe que paradoxale, est un héros d'une réalité contestable ; il n'est ni psychologiquement ni historiquement satisfaisant. Les grands seigneurs — plus rares tout de même qu'on ne serait tenté de le croire... si on en croyait l'auteur, qui a généralisé un peu hâtivement — les grands seigneurs donc qui faisaient la guerre en habits de parade et s'arrachaient à une gavotte dansée par de grandes dames pimpantes et des comédiennes enrubannées pour aller charger l'ennemi, qui passaient de la comédie de salon au drame militaire avec cette désinvolture galante, faisaient évidemment trop bon marché de leur vie pour la prendre au sérieux. Et s'ils ne la prenaient pas au sérieux comme il est quasi-certain, il se conçoit mal qu'ils se reconnussent des *devoirs* et fussent vis-à-vis d'une femme légitime et d'un fils naturel ce qu'est le marquis de Pry vis-à-vis de la marquise et d'Olivier. Un tel homme ne ferait pas la guerre avec ce souci d'insouciance et ce goût théâtral de l'attitude ; il la ferait comme il fait tout le reste, sérieusement, serait brave sans bravade, courageux sans cabotinage, spirituel sans gongorisme et courtois sans préciosité.

Historiquement, à quoi répond ce personnage ? Un duc de Richelieu eût peut être risqué de pires folies, mais il n'aurait pas eu de ces gravités imprévues et, j'ose dire, inopportunes. En outre il se fût permis

des brutalités qui, de temps en temps, eussent corrigé ce que peut avoir à la longue d'un peu monotone l'affectation de politesse raffinée.

Et ici il semble bien que M. d'Esparbès ait souvent confondu *autour* avec *alentour*. Son marquis retarde d'un siècle; c'est un marquis qui a fréquenté chez la marquise de Rambouillet. Sa préciosité continue paraît anachronique. Les officiers du XVIIIe siècle pouvaient pousser fort loin la courtoisie, mais, tout de même, ils la fleurissaient moins de métaphores et, de temps à autre, ils la mettaient en valeur par des actes et des paroles d'une grossièreté peu dissimulée. Le marquis de Pry nous étonne; et s'il ne nous émeut pas davantage, c'est qu'il est une abstraction. L'auteur a voulu évidemment lui donner, non seulement *un* beau rôle, mais *le* beau rôle à tous les points de vue; il aurait dû lui ménager des défaillances. En voulant gâter son héros, il a gâté son personnage; il n'est pas vrai historiquement, ce qui ne serait que demi-mal, s'il était psychologiquement vrai, c'est-à-dire s'il était humain ou seulement vivant. Mais c'est une figure toute chimérique, toute théorique, faite de clichés et d'anecdotes rapportées de ci de là. L'excellent comédien De Max a fait un effort d'art des plus remarquables pour donner de la cohésion et de l'unité à ce rôle complexe et parfois contradictoire; il y a réussi, mais naturellement il a dû consentir à lui conserver ce ton de paradoxale uniformité que nous estimons regrettable. Rarement il a eu à soutenir le poids d'un rôle aussi lourd. Il en recueillera peu de bénéfice, mais cela n'empêchera pas qu'il n'ait, pour composer ce personnage, déployé plus de talent que pour établir tel autre rôle où il fut fêté. A côté de lui, Dorival et Dauvilliers s'acquittent fort honorablement des rôles de Savot et de Villeguen qui leur sont confiés. Laumonier a paru généralement agréable : nous le souhaiterions un peu plus dégourdi. Ce bâtard d'un grand seigneur a des inerties déconcertantes.

Parmi les nombreuses et jolies filles qui sont une des joies visuelles de cette *Guerre en dentelles* (où il y a malheureusement plus de dentelles que d'étoffe), il convient de distinguer à côté de Mlle Page, un peu trop imposante peut-être, la gracieuse Béryl et la charmante Maud-Amy que l'on regrette si effacée. Et Mlle Marthe Régnier? Pourquoi a-t-on donné à cette très intéressante comédienne une silhouette aussi fuyante? Seule, Mlle Franquet a un rôle et, à notre grand plaisir, elle y a prouvé de jolies qualités. C'est un début plein de promesses qui nous fait lui pardonner de dédier à son mari cette phrase que, bien malgré nous, nous avons retenue : « Elles (la Florval et les autres danseuses de gavotte) n'ont que les dentelles de cette poitrine dont j'ai le cœur. »

ROMAIN COOLUS

Notes

politiques et sociales

DISCOURS DE RENTRÉE

La rentrée prochaine du Parlement nous vaut, cette quinzaine, le discours-programme de tous nos grands hommes. Au jour où ceci est écrit, la plus importante de ces déclarations, celle du président du Conseil à Toulouse, n'est pas encore connue. Mais dès maintenant il apparaît que M. Bourgeois, M. Deschanel, M. Barthou, consciemment ou non, lui ont fait la partie belle.

M. Léon Bourgeois a fait sien le lieu commun que de la défense républicaine il fallait maintenant passer à l'action. Il a noté très franchement l'adversaire, le cléricalisme (distingué une fois de plus du catholicisme, — mais cela n'a pas d'importance). Des moyens législatifs à employer contre lui, il n'a pas indiqué trop précisément le détail. Le grief d'internationalisme qu'il a soulevé n'est assurément pas d'une adresse très heureuse. Mais l'important est que le parti radical, représenté par lui et — il faut le souhaiter à l'un et l'autre — guidé par lui, soit décidé à appuyer une politique de bon combat. Malgré la renaissance républicaine de cette année, malgré les élections qui recommencent à apparaître sur l'horizon, cela n'ira pas tout seul. Il faudra que les habiles de ce parti, ceux par exemple qui font élever leurs enfants chez les jésuites (on les nommera, s'il y a lieu), renoncent, devant une mesure anticléricale proposée, à toujours en inventer et préconiser une meilleure, ce qui les dispense de voter la première ; et de la seconde il n'est bientôt plus question. Il faudra qu'ils se résignent à ne pas tenter aux heures louches cette légère concentration à droite qui, en renversant le ministère en action, leur ouvrirait le pouvoir — et la faculté de n'y rien faire. Il faudra qu'ils connaissent et qu'ils pratiquent un devoir républicain strict. C'est affaire aux quelques hommes dont ce parti, pauvre en hommes, peut subir l'influence, d'en imposer à ces médiocrités.

M. Paul Deschanel continue, lui, de marcher vers sa présidence de la République et vers le bonheur de l'humanité par l'apostolat des sociétés de secours mutuels et le dithyrambe des sapeurs-pompiers. Son souci de l'avenir gros d'incertitudes et son impuissance de pensée systématique se complaisent en des banalités humanitaires et en des hardiesses académiques. Il annonce — après M. Millerand — que le salariat n'est pas éternel; mais je gage bien que M. Paul Leroy-Beaulieu n'élèvera pas contre lui, à ce propos, l'appel aux principes supérieurs de l'ordre social qui dénonçait l'autre semaine le ministre du Commerce aux lecteurs de l'*Economiste français*. M. Deschanel doit

en avoir pris son parti et, je pense même, y compter : « l'ordre social » n'a pas la moindre peur de lui.

Plus importante est la manifestation oratoire de M. Barthou. Revenu d'un mélinisme que l'épeuve a condamné, il se dit et nous laisse entendre que, maintenant que la République est sauvée, elle doit avoir besoin de lui. Mais reste à nous en convaincre. Ce mangeur de marrons tirés du feu par les hommes que depuis quinze mois il a désapprouvé par ses votes, ne nous dit vraiment rien qui vaille, — qui vaille pour lui. Il nous dit qu'on ne fait pas au collectivisme sa part. Et je le pense bien ainsi en effet : il se la fait, il se l'est faite, il se la fera grandissante. Mais sans le concours de la volonté ouvrière et prolétarienne, le régime républicain serait-il sorti à son honneur de l'impasse où l'avaient acculé M. Barthou et le ministère Méline ? Voilà ce qu'il ne nous dit pas. — Il nous dit que cette collaboration du parti socialiste se paie, qu'elle se paie par l'abandon d'une part des principes bourgeois et des pratiques conservatrices dont s'était jusqu'ici assez accommodée notre république patronale et opportuniste. Et je le pense bien aussi. Mais c'est là une raison pour que M. Barthou ne nous gouverne pas à nouveau de si tôt, j'entends soit à moins de se contenter d'une majorité non républicaine, soit à moins de faire, lui aussi, au socialisme (sinon dans le personnel gouvernemental, au moins dans les actes et dans la politique) la part qu'il s'est taillée dans le parti démocratique de ce pays.

Fr. Daveillans

LES ÉLECTIONS ANGLAISES

Les élections anglaises ont intéressé les étrangers, et les Français en particulier, tout autant que les Anglais. Cette universelle attention, au surplus, n'avait rien que de fort légitime. Jamais consultation générale ne fut plus dominée par les événements du dehors, par les théories de politique extérieure ou coloniale. Autrefois, dans le Royaume-Uni, le gouvernement interrogeait le suffrage populaire sur l'opportunité de la réforme électorale, sur la suppression du bill du Test, sur le désétablissement de l'Eglise anglicane, sur le libre-échange ou le protectionnisme, sur l'autonomie irlandaise. Cette fois, il a demandé aux Anglais : Etes-vous pour ou contre l'impérialisme, réclamez-vous l'expansion démesurée de l'Empire à travers des injustices, des violations et des méfaits sans nombre, ou estimez-vous qu'il vaut mieux enrayer les empiétements, les guerres lointaines et les provocations diplomatiques ? Etes vous pour ou contre Chamberlain et son nationalisme jingoïste ? C'était là la vraie question.

Or, la consultation qui vient de se clore, présente ce caractère unique, sans précédent, qu'elle ramène très exactement les Communes sortantes. Nous ne disons pas que les mêmes hommes doivent revenir en totalité, bien que M. John Morley et M. Bartlett (le député de

Sheffield, la ville des rasoirs), M. William Harcourt et M. Balfour, la famille Chamberlain et M. Labouchère, soient autorisés, comme devant, à siéger à Westminster. Il y a eu de part et d'autre des victimes, mais, fait étrange, leur nombre se balance avec une admirable régularité, et au total, les proportions de la majorité et de l'opposition, dans l'ensemble, sont demeurées immuables.

La presse britannique et la presse étrangère, avec une unanimité des plus imposantes, ont reconnu que ce résultat ne constituait pas un succès pour le gouvernement. Mais les hommes importeraient fort peu, s'ils n'incarnaient des idées. Ce qui nous intéresse beaucoup plus que l'échec du cabinet Salisbury-Balfour-Chamberlain, c'est la stagnation désormais acquise du courant impérialiste, c'est la défaite du khakisme pourtant monté de main de maître par le ministre des colonies.

Nous n'avons pas à revenir ici sur la définition de l'impérialisme qui secoue l'Angleterre depuis d'assez longues années et qui se rapproche de notre nationalisme et par l'idée fondamentale et plus encore par les expédients de propagande, par les formules oratoires, et par la mentalité des dirigeants. Il a procédé de la négation du concept de justice internationale (il y a une raison d'Etat anglaise qui permet à l'Angleterre de fouler tous les droits humains, individuels ou nationaux) ; il a subventionné une presse qui a semé le mensonge, la calomnie, dénaturé les faits les plus simples et intoxiqué systématiquement ses lecteurs ; il a inspiré des orateurs qui ont qualifié les tièdes ou les réfractaires du jingoïsme, de traîtres à la patrie et de vendus à l'étranger ; il a livré les trois royaumes aux hommes de pensée étroite et d'ambition incommensurable, aux déserteurs de la démocratie, aux médiateurs de la démagogie inconsciente et de l'aristocratie rétrograde. De bonne foi, reconnaissons là dedans l'image d'un parti français qui s'est dit puissant, que la lâcheté des foules fit bruyant, et qui n'est plus à cette heure qu'un amas sans couleur, sans nom et sans aspect, de rancunes et de convoitises disparates.

L'impérialisme marche vers une égale déchéance. Il a désormais contre lui cet argument terrible qu'il n'a point réussi. Or une faction démagogique et césarienne (et tout nationalisme porte le césarisme à son faîte), qui s'immobilise, — recule, s'affaisse et meurt. Si les conservateurs d'Outre-Manche avaient gagné seulement vingt-cinq sièges, le jingoïsme eût entonné son chant de triomphe dans la Grande-Bretagne asservie, mais ils n'ont fait aucun profit et il ne leur reste plus qu'à tirer la moralité de ce lamentable événement.

L'échec est écrasant, parce que les conditions mêmes où il est intervenu lui donnent une ampleur qu'il n'eût prise nulle part ailleurs. Nous énumérons : le suffrage universel n'existe pas en Angleterre : les ouvriers n'ont donc que très partiellement voté ; à la veille du scrutin, que lord Salisbury avait précipité à dessein, un million et demi d'électeurs, qui n'avaient pas eu le temps de se faire réinscrire, ont été rayés des listes ; point n'est besoin d'ajouter que les deux tiers d'entre eux fussent allés à l'opposition ; le vote plural subsiste,

ce qui permet aux grands propriétaires ou simplement aux gens de loisir d'influer à la fois sur le résultat à Londres et à Cork, à Edimbourg et à Bradford ; pour leur faciliter le déplacement, la loi toujours indulgente aux amis de l'ordre et de la conservation, a espacé la consultation sur une quinzaine de journées. Malgré tous ces éléments essentiels d'un succès de réaction, les libéraux ont obtenu à peu près 48 o/o des voix exprimées contre 52 o/o à leurs adversaires. Ceux-ci n'ont aucune raison valable de dissimuler leur refoulement.

Il faut maintenant analyser le scrutin. Un trait caractéristique s'en dégage : les villes ont été pour l'impérialisme ; les campagnes contre. Ainsi s'affirme le phénomène qui s'est produit déjà chez nous en 1898 et en 1900 : la petite bourgeoisie va droit à la réaction, affolée par les transformations économiques, grisée, dans sa mesquine cérébralité, par le vin trop fort des grandes déclamations patriotiques. Sentant tomber son influence, peu à peu dépossédée du rang qu'elle a conquis par toute l'évolution, à travers toutes les émeutes du siècle écoulé, elle se donne aux autres catégories sociales déchues. Outre-Manche, elle s'allie aux tories irréductibles, de même qu'enFrance elle a pactisé récemment avec le clergé et le royalisme. Là est l'explication du vote de Londres et de Birmingham, de Leeds et de Manchester et de Liverpool. La classe ouvrière n'est pour rien dans la décision des grands centres urbains, car ou bien elle est privée du droit de suffrage, ou bien, l'exerçant, elle a porté ses voix sur des socialistes. Il n'est même pas inutile de noter qu'en Angleterre, comme de ce côté du Détroit, il y a deux ans, et cette année, — la poussée impérialiste des cités a coïncidé avec une remarquable poussée de la Social-Démocratie.

Les campagnes britanniques ont voté à l'opposé des villes ; les comtés étant jingoïstes, les bourgs ont été libéraux ; l'opposition a reconquis ici ce qu'elle avait perdu là. Le paysan anglais a porté dans ses mains les destinées de son pays — ajoutons l'avenir immédiat du monde. Il a usé cette fois, pour le bien, des prérogatives qu'il avait tant de fois tournées au service de l'obscurantisme, de la réaction politique et de la dictature oligarchique. Cette évolution des hameaux que nous retrouvons aussi chez nous — ils ont brisé Boulanger après avoir fait le 2 Décembre — elle est le phénomène saisissant, décisif, de la phase contemporaine. Quel puissant ébranlement les masses rurales donneront à la vieille société, le jour où elles battront résolument le sol de leur marche irrésistible !

Mais le présent est déjà assez consolant, puisque l'Angleterre s'est épargné à elle-même, en même temps qu'elle évitait à ce continent et aux autres, la domination d'un Chamberlain. Le ministre des colonies aspirait à remplacer Salisbury, à siéger là où s'étaient assis Pitt et Canning, Palmerston et Gladstone et Disraeli. Renié par les électeurs désavoué par la majorité du parti conservateur, — son propre parti, — il sera trop heureux, si dans six mois, il participe encore aux délibérations du Conseil.

PAUL LOUIS

Les Livres

Le Livre des Mille Nuits et Une Nuit, Tome VI (*Histoire de la docte Sympathie, Aventure du poète Abou-Nowas, Histoire de Sindbad le Marin, Histoire de la belle Zoumourroud avec Alischar fils de Gloire, Histoire des six Adolescentes aux couleurs différentes*), traduction littérale et complète du texte arabe par le Dr J.-C. Mardrus (Editions de La revue blanche).

Cinq volumes ont déjà paru. Aujourd'hui voici le sixième et nous gardons, comme nous garderons encore pour les dix autres, un étonnement non lassé.

Ici, pour la première fois, nous voyons apparaître enfin la figure d'Abou-Nowas, de cet extraordinaire poète, ivrogne, pédéraste, libertin, demi-fou de Haroun Al-Rachid, aussi connu par ses bons mots, ses facéties, que par ses vers — dont, aux échopes des libraires, pour deux sous, les petits enfants de Tunis achètent la scabreuse et populaire histoire, comme les petits enfants sages, ici, celle de Duguesclin ou Bayard. C'est Abou-Nowas qui disait, comme Haroun Al-Rachid lui demandait, à lui qui la pratiquait si bien, de parler un peu de l'ivresse : « Sire, comment la connaîtrais-je ? Mon ivresse, je ne la peux point voir ; et ni celle des autres non plus, car sur la natte de la taverne, je suis toujours le premier ivre et le dernier. » — Mais l'aventure qu'aujourd'hui rapporte de lui la sultane ne satisfait pas Schahriar : c'est, je crois, la première nuit qu'il se fâche, et, tandis que la petite Doniazade enfonce son visage dans le tapis pour tâcher d'y étouffer son rire, le roi s'écrie : « Je n'aime pas du tout cet Abou-Nowas-là ! Si tu tiens absolument à avoir la tête coupée sur l'heure, tu n'as qu'à continuer le récit de ses aventures. Sinon, et pour achever de nous faire passer cette nuit, hâte-toi de me raconter une histoire de voyages ; car depuis le jour où, avec mon frère Schahzamân, roi de Samarkand Al-Ajam, j'ai entrepris une excursion aux pays lointains, à la suite de l'aventure avec ma femme maudite, dont j'ai fait couper la tête, j'ai pris goût à tout ce qui a rapport aux *voyages instructifs*. » Suit l'admirable récit de *Sindbad le Marin*.

D'autres discuteront, diront si ce conte est d'une tradition différente. Dans une brève et mordante réponse à quelques maladroits chamailleurs, le docteur Mardrus nous annonce qu'il « se réserve, une fois tout son ouvrage publié, de faire paraître une vue d'ensemble sur les Mille Nuits et Une Nuit, en un volume pesant, documenté et suffisamment indigeste pour faire le bonheur des vénérables

savants ». C'est nous engager sagement à prendre d'ici là un plaisir purement artistique aux contes. Faisons ainsi. Nous ergoterons après.

Aussi bien, de toutes les Nuits, la figure vieillie de Sindbad est-elle une des plus admirables. Nulle obscénité dans ce récit : cela change. C'est donc celui qui nous surprend le moins dans sa traduction nouvelle ; mais c'est aussi celui, je crois, dont cette nouvelle traduction fait le plus négliger toutes les traductions précédentes. Je veux dire que, dans quelques récits d'intrigue plus amoureuse et plaintive, certaine grâce atténuée que, facticement, laissait traîner Galland, pouvait y plaire. Ici plus rien de doux, de languissant n'était possible ; le récit de Mardrus se superpose point par point au récit de Galland, le remplace absolument, le supprime.

Je ne peux raconter à nouveau ces aventures que chacun connaissait déjà, que les lecteurs de cette revue ont eu le plaisir de goûter avec toute leur saveur nouvelle, ici même. Cette saveur persiste dans l'esprit, l'embrume et l'engourdit comme fait la vapeur subtile et capiteuse de certains aromates d'Orient. Que nous sommes loin de la Grèce! ici même où, par l'Odyssée, nous nous en pourrions le plus rapprocher. Mais Sindbad, πολύτλας comme Ulysse, n'a pour l'attendre aucune Ithaque, aucune femme, aucun fils, aucun chien. Ce ne sont pas non plus les sentiments qui le gênent. Nul être plus libre, plus détaché de tout, plus flottant. Même il n'a, semble-t-il, d'autre « figure » que celle que ses aventures vont lui faire ; il paraîtrait sans caractère aucun, n'était cette passion unique qui précisément le précipite à l'aventure : une inlassable curiosité. — Cette passion tient, non seulement dans l'histoire de Sindbad, mais dans tous ces récits arabes tant de place qu'il semble, par comparaison, qu'elle n'en tienne aucune dans notre littérature, dans nos mythes, ou dans nos récits populaires. La curiosité de Pandore, celle d'Eve, celle de Psyché est de nature différente. Combien elle est... occidentale — il y aurait beaucoup à dire là-dessus. Orientale serait celle de l'épouse de Barbe-Bleue, celle de la Marienkind des contes populaires allemands, mais combien pâle elle apparaît, et tremblante, et doutant de soi, auprès de celle de Sindbad, des trois saâlik, de Kamaralzamân. — Remarquons d'ailleurs que, dans la tradition de l'occident, la curiosité est réservée aux femmes, et que les hommes n'y ont pas droit. C'est qu'ici la curiosité est faiblesse. Elle est tout audace là-bas. C'est une sorte d'avidité de l'esprit et des sens qui détériore le goût du présent au profit de la plus chanceuse aventure, c'est un désir de risquer qui devient d'autant plus aigu que le confort où l'on vit est plus grand. Sindbad possède de nombreux biens ; il les dissipe plus vite encore qu'il ne s'en lasse : il semble ne goûter dans le luxe et dans l'abondance qu'un sentiment de satiété, d'ennui, qui précisément le dispose à partir. Ses aventures, sept fois, sont cruelles : sept fois il se repent d'être parti, et chaque fois que s'offre à lui une façon de mourir nouvelle, celle qu'il venait d'éviter lui paraît aussitôt maintes fois préférable ; n'importe ; rien ne peut le lasser, quand il possède, de risquer,

quand il n'a rien, de conquérir. Rien du guerrier d'ailleurs; il reste commerçant dans l'âme; pas plutôt échappé à la mort, il trafique; son courage est tout négatif; c'est une résistance, simplement; il se défend très bien et s'obstine à ne pas mourir, avec grande ingéniosité. « Mon premier mouvement, dira-t-il après une nouvelle épreuve, fut d'aller me jeter à la mer pour en finir avec une vie misérable et pleine d'alarmes plus terribles les unes que les autres; mais je m'arrêtai en route, *car mon âme n'y consentit pas, étant donné que l'âme est une chose précieuse;* et même elle me suggéra une idée à laquelle je dus mon salut. »

De sorte que sans cesse les deux états se succèdent; de sorte qu'il dira tantôt : « Dans la délicieuse vie que je menais depuis mon retour de voyage, au milieu des richesses et de l'épanouissement, je finis par perdre complètement le souvenir des maux éprouvés et des dangers courus, et par m'ennuyer de l'oisiveté monotone de mon existence à Baghdad. » — Et tantôt, au milieu des tribulations : « Tu mérites bien ton sort, Sindbad à l'âme insatiable !... Qu'avais-tu donc besoin, misérable, de voyager encore, alors qu'à Baghdad tu vivais dans les délices?... Que manquait-il à ton bonheur?... » Il y manquait précisément d'être risqué...

J'eusse voulu parler aussi de l'autre Sindbad, du « terrien » qui dans Galland s'appelle Hindbad, du portefaix, de l'écouteur des récits merveilleux que le marin Sindbad lui fait, pour lui montrer (avec quelle prudence amusée !) qu'il n'a pas à lui envier ses richesses, car elles sont le fruit d'extraordinaires labeurs; mais ces labeurs sont si surprenants, inouïs, ils sont contés si joliment, qu'on se prend à les envier plus encore que les richesses. — J'eusse voulu rapprocher la figure du pauvre Sindbad de celle du porteur des premiers contes, de celle du dormeur éveillé, de celle de plusieurs autres — pour parler du sentiment des classes sociales particulier à tous ces contes, de la pénétrabilité (si j'ose ainsi parler) de ces classes, de l'amour de ce que Nietzsche appellera : les « mauvaises relations »... Mais j'attends que de nouveaux volumes aient paru.

André Gide

Frédéric Nietzsche : **La Généalogie de la Morale,** traduit par Henri Albert (Mercure de France).

Pour nous faire attendre *la Gaie Science*, M. Henri Albert publie *la Généalogie de la Morale*. Ce livre fut écrit en vingt jours, du 10 au 30 juin 1887, un an et demi avant la folie de Nietzsche. C'est une œuvre de transition, qui complète le travail critique de *Par delà le Bien et le Mal*, mais en esquissant déjà la nouvelle Théorie des Valeurs que devait préciser *l'Antéchrist*. Cette dernière intention est plus sensible dans le premier Essai : « Bien et Mal, Bon et Mauvais » ; tandis que le sujet des deux autres : « La Faute, la Mauvaise

Conscience et ce qui leur ressemble » et « Quel est le sens de tout idéal ascétique ? » nous reporte aux analyses de la conscience morale et religieuse, dans *Humain trop Humain.*

On ne saurait signaler ici aucune idée entièrement nouvelle ; car un des caractères de Nietzsche est la répétition géniale, le retour incessant des mêmes idées qui croissent à chaque fois en force et en audace. Mais *la Généalogie de la Morale* se distingue nettement des autres œuvres ; si la composition est moins morcelée, si les aphorismes mieux enchaînés se pressent en un discours continu, si cette unité de souffle permet plus d'éloquence — plus de rhétorique aussi — c'est parce que le but n'est point le même : Il ne s'agit plus de recueillir une série d'intuitions, pour les faire converger vers deux fins : critique des anciennes morales, affirmation de valeurs nouvelles. Il s'agit d'opposer, aux théories des utilitaires anglais sur les origines du sentiment moral, un autre système historique. Et ce système (v. le second Essai) n'est pas sans rappeler celui de Hobbes ; mais il a surtout pour principe une préférence esthétique, un besoin de cruauté : Il *faut* que les sources de la conscience et du droit aient été sanglantes ; *il faut* que tout ordre ait été imposé aux hommes par les maîtres, par les forts, et qu'il ait coûté du sang, beaucoup de sang ; l'ordre ne *peut pas* être fixé par une suite de transactions pacifiques. De là des réserves que les autres livres de Nietzsche n'imposaient pas : L'histoire des origines exige science, patience et méthode ; l'intuition n'y suffit point, les préventions en doivent être bannies ; on ne doit pas fonder une sociologie sur des postulats moraux ou antimoraux.

Th. Ribot : **Essai sur l'Imagination créatrice** (Félix Alcan).

Tout livre de M. Ribot est utile à lire, riche d'idées et de faits ; mais cette nouvelle monographie ne pouvait égaler en intérêt la *Psychologie des sentiments*. Tous les procédés élémentaires de l'imagination ont été depuis longtemps mis en lumière par les associationnistes anglais. Le rôle moteur des images, l'influence du sentiment sur les associations, sont devenus lieux communs grâce à M. Ribot lui-même, à M. Séailles, à M. Fouillée. Enfin M. Ribot, même dans la partie qu'il nomme synthétique, use seulement d'analyse. Il distingue, il classe, il morcelle ; nulle part il ne suit l'imagination dans l'unité, dans la continuité de son effort. Content de réduire toutes les combinaisons possibles à quelques types simples, il néglige de montrer comment ces types fusionnent en des créations plus complexes. Si l'imagination poétique reste, quoi qu'en dise M. Ribot, la plus instructive pour le psychologue, c'est justement parce qu'elle unit des éléments très divers par des liens très délicats, parce que l'être individuel y entre en jeu tout entier. Mais de savoir si elle est plus ou moins *importante* que l'imagination scientifique, c'est une question vaine et presque verbale. Les traités classiques ne méconnaissent point le rôle de

l'imagination dans les sciences ; et M. Ribot sur ce point ajoute peu de chose, il est même surprenant qu'averti par sa récente étude sur les idées générales, il ne se soit pas arrêté au rapport des constructions schématiques, d'une part avec les images génériques, de l'autre avec les concepts. Les chapitres les plus neufs sont ceux sur l'imagination diffluente (celle des musiciens), sur l'imagination mécanique et l'imagination commerciale.

G. de Greef : **Problèmes de Philosophie positive** : *l'Enseignement intégral, l'Inconnaissable* (Schleicher).

Honorons, pour son zèle studieux, le public de l'Université nouvelle de Bruxelles ; un public qui sut écouter ces deux discours, longs chacun de quatre-vingts pages, et relevés de phrases comme celle-ci : « Un théorème mathématique est non seulement vrai, mais il est *beau* ; de même toute démonstration, toute vérité ; *par conséquent* l'enseignement, pour mériter le nom d'éducation, doit être à la fois pratique et théorique, scientifique et esthétique, moral et social ; alors il devient philosophique. » Malgré de telles gaucheries, la pensée de M. de Greef apparaît sérieuse et probe ; mais elle prévoit trop peu les objections.

Un exemple : « L'enseigement intégral et universel s'impose, est-il dit, en vertu des principes mathématiques du calcul des probalités. *Plus le champ de culture est vaste, plus les variations favorables auront chance d'éclore*, plus le choix, le progrès seront considérables. » — Oui, si toutes les parties du champ de culture sont regardées comme équivalentes, si toutes les classes sociales offrent des *chances égales* de variations favorables. Mais c'est précisément ce que nient les théoriciens néo-aristocratiques : Selon eux les classes dites supérieures représentent des éléments déjà sélectionnés ; l'enseignement doit continuer cette sélection, au lieu d'en compromettre les résultats ; il est d'une bonne économie de perfectionner des éléments choisis, au lieu de disperser l'effort sur la masse des médiocres. Et cette thèse, M. Ammon la *prouve*, comme M. de Greef *prouve* la sienne, « par le calcul des probabilités. » Car il n'est pas jusqu'au calcul qui ne puisse se mettre au service des sentiments ! Les sentiments de M. de Greef sont plus généreux.

Léon Brunschvicg : **Introduction à la Vie de l'esprit** (Félix Alcan).

M. Brunschvicg voudrait que la philosophie « réflexion méthodique de l'esprit sur lui-même », fût enseignée dans les lycées comme il l'expose ici : « sous une forme directe, dégagée de tout ce qui pourrait en obscurcir la certitude théorique et en altérer la fécondité morale. » Je crois qu'au terme des études secondaires, l'histoire et la

discussion des doctrines préparent mieux l'esprit à penser librement ; mais pour l'habituer à penser avec suite, il faut bien finir en effet par une exposition directe, dégagée de toute controverse ; et pour cela, la substantielle et claire *Introduction* de M. Brunschvicg peut servir d'exemple et de guide. Les chapitres sur la Vie consciente et la Vie scientifique ont un charme d'originalité simple ; les derniers (Vie esthétique, morale, religieuse) trahissent plus l'obsession de modèles classiques ; on y sent, malgré la fermeté de la pensée, un ton de gravité et de noblesse quelque peu conventionnel.

MICHEL ARNAULD

Revue Financière

Fonds d'État. — Les variations des rentes françaises sont très peu importantes, en revanche, une baisse violente s'est déclarée sur l'Extérieure espagnole. Il est évident que la réduction de l'intérêt doit avoir pour conséquence une dépréciation des cours ; de plus la politique intérieure de l'Espagne est loin d'avoir une allure rassurante pour les créanciers. Dans la réunion organisée le 15 courant par l'Association dite nationale des porteurs français de valeurs étrangères, on n'a pas craint d'affirmer que la Bourse ne voyait pas d'un mauvais œil le convenio proposé. Voici les propres paroles de M. Lacombe d'après la sténographie :

« Si la diminution d'intérêt avait eu l'importance qu'on lui a attribuée, elle « aurait dû au moins se répercuter partiellement sur les cours de la Bourse. « Pas du tout, l'*Extérieure* était à 72; elle est restée à 72. Voilà pourquoi, mes- « sieurs, il me semble qu'en ayant pris cette proposition en considération, nous « ne sommes peut-être pas tellement coupables d'avoir fait perdre de grosses « sommes aux capitaux français. »

Depuis cette téméraire déclaration, une baisse de plus de trois points a révélé d'une façon non équivoque les sentiments du marché à l'égard de la demi-faillite qui a trouvé, sur notre place, des apôtres si enthousiastes.

Il importe d'insister sur l'article 6 du convenio, qui est ainsi conçu :

« Les frais de la présente conversion, ou ceux qui en résulteront, seront pré- « levés sur les fonds destinés à l'amortissement. Cette reprise sera échelonnée « de manière à ne pas diminuer de plus de 1/5 le nombre de titres à compren- « dre dans chaque tirage. » Le fonds d'amortissement annuel s'élèvera à 5 millions, les frais seront donc prélevés par une quotité qui ne pourra excéder un million par an. Cette clause se prête aux interprétations les plus étranges. A combien s'élèvent ces frais et quelle en est la nature? S'il était connu que le gouvernement espagnol en est déjà à son dix-septième arrangement financier, *les porteurs ignoraient qu'ils étaient appelés à payer les frais des adhésions en faveur d'une convention par laquelle on allait les spolier.* Il s'agit évidemment de l'appui ou tout au moins du silence d'une bonne partie de la presse internationale, et on demande aux porteurs de fournir les cartouches pour tirer sur eux. Ce procédé marque un nouveau progrès dans les mœurs financières, déjà assez relâchées, de notre époque.

Les nouvelles du Brésil et de la République Argentine sont mauvaises, et rien ne permet d'espérer une amélioration sérieuse.

Institutions de Crédit. — Pendant que la Banque de Paris, le Crédit Lyonnais, la Société Générale et le Crédit Industriel et Commercial conservaient une tenue satisfaisante, les ventes se multipliaient sur la Banque Internationale de Paris dont on exagère peut-être la participation dans l'Oural Volga, au point de vue des pertes qui en résulteront éventuellement pour elle.

Le Crédit Foncier est sans changement.

La Banque spéciale des Valeurs Industrielles s'affaisse insensiblement ; il n'est plus question pour le moment de la reconstituer.

Valeurs Industrielles. — Du 1er janvier au 7 octobre courant, les recettes des six grandes compagnies de chemins de fer accusent une augmentation totale de 71.726.000 fr.

Le *Lyon* figure dans cette augmentation pour 21.740.000 francs et le *Nord* pour 16 411.000 francs. C'est surtout pour ces deux Compagnies que les augmentations de recettes sont intéressantes à constater pour les actionnaires, puisque ce sont les seules qui aient la liberté de leurs dividendes.

Les actions sont toujours hésitantes. Il semble que, après les déceptions si nombreuses éprouvées depuis quelques mois sur les valeurs industrielles, on

put se reporter sur ces excellents titres, la situation s'améliorant graduellement. Comme nous l'avons dit, aux causes de renchérissement de l'exploitation, comme la hausse du charbon (que nous ne considérons nullement comme éternelle), la hausse des divers métaux, dont plusieurs se mettent à fléchir, l'élévation du prix de la main-d'œuvre et des retraites, ce qui a plus d'importance, il semble que l'on puisse opposer des causes agissant en sens opposé et tendant à diminuer les frais. L'Exposition paraît avoir été très démonstrative à ce sujet, notamment pour la capacité des wagons de marchandises : les nouveaux alliages des métaux donnent aussi l'espoir de rails beaucoup plus résistants. On peut penser que les causes d'augmentation et celles de diminution des frais se feront à peu près équilibre. La situation de toutes les Compagnies s'est sensiblement améliorée ; sans parler du Nord, le Lyon gagne, depuis deux ans, 68 à 69 fr. de dividende, quoiqu'il n'en ait distribué au plus que 58 ; il est probable que ses gains, cette année, auront bien correspondu à 72 ou 73 fr., sinon plus ; sans doute, le chiffre de 60 fr. de dividende sera franchi et restera acquis, comme minimum pour les prochains exercices.

En 1899, il n'y a que deux Compagnies, l'Ouest et le Midi, qui aient fait appel à la garantie de l'État pour l'intérêt, la première pour 7 800.000 fr., la seconde pour 1.200.000 fr. L'Est a remboursé 4.300.000 fr.; l'Orléans, 3 millions.

La crise des valeurs de traction est très aiguë. Les avertissements n'ont pas manqué aux acheteurs en spéculation, qui subissent aujourd'hui des pertes énormes sur la Thomson Houston, la Compagnie générale de Traction, l'Est Parisien, le Métropolitain, etc.

La plupart des valeurs de tramways et de traction électrique souffrent en ce moment de la désaffection du public, qui commence à s'apercevoir que le moment des épreuves approche. Le *Journal officiel* a publié, le 30 septembre dernier, son tableau trimestriel des résultats comparatifs de l'exploitation en 1900 et en 1899.

On remarque avec surprise que le coefficient d'exploitation a augmenté pendant ce trimestre dans huit exploitations sur dix de celles qui se font par l'électricité :

A Montpellier le coefficient a passé de		88 à 108
A Besançon	—	74 à 97
A Limoges et Rennes	—	78 à 100
A Brest	—	67 à 81
A L'Ouest Lyonnais	—	92 à 150
A Lyon-Croix-Rousse	—	81 à 106
A Bordeaux	—	70 à 73
A Bordeaux-Bouscat	—	85 à 101
A Dijon	—	69 à 80
A Toulon	—	63 à 90
A Versailles	—	97 à 109

On voit qu'il y a un certain nombre de ces entreprises qui gagnaient peu de chose auparavant et qui perdent maintenant.

Par contre, nous n'avons à relever que deux améliorations appréciables :

A Amiens le coefficient descend de		78 à 65
A Nîmes	—	83 à 109

Ces chiffres donnent à réfléchir. En tous cas ils méritent d'être étudiés de près et commentés.

L'accroissement des frais d'exploitation, les intéressés n'en parlent naturellement pas, lorsqu'on publie les augmentations de recettes.

Le gérant : Paul LAGRUE.

Arcis-sur-Aube. — Imp. LÉON FRÉMONT.

Le Droit contre la Vie

La poursuite intentée contre Camille Lemonnier et Georges Eekhoud par le parquet de Bruges-la-Morte est de même ordre et de mêmes conséquences que la réformation en appel des jugements du président Magnaud. Les magistrats belges et français appartiennent, par leurs traditions, à la même obédience juridique. Et c'est la même révolte du droit contre la vie, la même chicane qui dresse ses illusoires défenses devant la nature.

Ainsi de toute éternité, Coutume ou Code, Commandement ou Contrat, la loi a fait œuvre mortelle, impitoyable à toute volonté s'essayant hors la hiérarchie des idées et des forces sociales. Mais dans le procès que les robins de Bruges intentent aux deux romanciers il semble que l'on voit mieux la dissociation du droit et de la vie : les passages incriminés forment précisément un hymne à la vie, une vie ample, accrue de toutes les énergies rurales que la civilisation urbaine a négligées. Il est nécessaire de marquer l'hostilité bureaucratique des magistrats contre ce renouveau de naturalisme à la Jean Jacques. Et nul exemple ne peut être mieux choisi, car en l'étudiant nous n'aurons à élucider aucune question strictement juridique, mais simplement à lire *l'Homme en amour* et *Escal-Vigor* et à les confronter avec les tendances du droit, les anciennes et les nouvelles.

Depuis une cinquantaine d'années le droit traditionnel de l'Empire est bousculé par les nouveautés économiques et morales que la Révolution de 1848 a affirmées. Mais particulièrement depuis deux ou trois ans le mouvement est intense : le parlement, quelques professeurs de faculté, quelques magistrats, les philosophes réforment les concepts admis jusqu'ici, en matière de propriété, de liberté, d'autorité, et un nouveau droit, tout à fait différent du précédent, nous commande, sans que nous prenions trop garde au changement de maître. Ce ne sont pas quelques lois sociales seulement qui ont été modifiées, c'est tout l'ensemble juridique formé par les codes du premier Empire. Ces modifications décisives, les robins de Bruges et d'Amiens les ignorent, ils s'insurgent contre elles au nom d'un droit qui n'a plus cours. Et nous assistons au drame qui met aux prises ces deux destins contraires.

Le droit a été abandonné de tout temps aux praticiens, c'est-à-dire a une gent ergoteuse et paperassière, respectueuse du passé. On se rappelle comment les tendances réactionnaires de la doctrine et de la jurisprudence ont été affirmées en maintes occasions solennelles, au cours de ces dernières années. Comme dans ses applications et ses commentaires, le droit, dans sa formation, est également resté la chose d'une

caste. Il n'est pas en contact immédiat avec la réalité : d'où un développement lent et une aversion systématique contre la nouveauté. Toute nouveauté est huée. Le droit est essentiellement aristocratique et traditionnel. Il ne peut, d'ailleurs, être que le passé, et c'est l'histoire de sa formation qui nous donnera le secret de son attitude.

Justification et œuvre des puissances sociales, le droit a établi des règlements contre la pensée, la spontanéité, contre l'inquiétude, contre la curiosité d'un effort inédit. Il a enclos dans la barrière de ses formules autoritaires l'effervescente variété des opinions, des tempéraments, des professions. Et ce n'est qu'en théorie que les préceptes de la loi sont, au dire de Montesquieu, l'expression du rapport social nécessaire, la coordination, au point de vue d'une justice universelle, des causes et des effets de la vie en société. Au cours des âges, nous avons suivi, au contraire, l'histoire des accaparements de la justice par une hiérarchie, militaire et religieuse : l'anecdote de Cnaeus Flavius volant aux pontifes romains les formules secrètes de la procédure et les divulguant, est célèbre. La force a toujours cherché ses titres de légitimité dans les ratiocinations livresques des légistes : elles furent en France les meilleures collaboratrices de la féodalité, puis de la royauté.

La justice est ainsi restée la consécration de quelques intérêts particuliers, rares et puissants : il faut seulement remarquer qu'elle va en s'étendant sans cesse, parce que le pouvoir a de plus nombreux bénéficiaires. Cela n'a rien d'idéal. Le Digeste s'est contenté de donner des formules polies à l'éternel darwinisme, c'est-à-dire à la loi du plus fort. Et, nargue derrière, Dieu, par le droit naturel, sublime métaphysique d'Ulpien reprise par Saint-Thomas, a raccommodé dans le prétoire l'exaction du publicain et du militaire avec l'hypocrisie du pharisien.

Tarde, libre et compréhensif esprit, auteur d'un des plus beaux livres de ce temps, *les Transformations du Droit*, Hauriou, universitaire traditionaliste, comme naguère Rousseau et Lamennais, ont déjà affirmé la perpétuité de ce phénomène.

Au moyen âge, la Féodalité, puis la Royauté — et l'Eglise toujours — accaparèrent la balance et le glaive symboliques. Si la balance était fausse, la soie du glaive était inflexible. Le droit pénal notamment fut un chef-d'œuvre où le droit canon trouva des accommodements utiles avec le droit séculier. Par les crimes d'hérésie, de sortilège, de blasphème, toute la vie de l'esprit était captée à sa source. L'un commandait, l'autre exécutait, et les mains de Pilate restaient pures du sang versé.

Les légistes de Napoléon, élèves médiocres de Pothier et de Beccaria, tous avocats ou magistrats de l'ancien régime, refirent du droit divin au service du pouvoir démocratique et taillèrent la sagesse révolutionnaire à la mesure des intérêts des gouvernants et des propriétaires. Nous eûmes les Codes du Premier Empire, « alliance de la philosophie et du sabre », disait le maître lui-même. Et ce fut la

plus odieuse parodie de justice. La Déclaration des droits de l'homme et du citoyen, sous l'influence des idées autoritaires et abstraites de Rousseau et de nos robins, restait une œuvre d'apparat, *ad pompam vel ostentationem*, comme disaient les jurisconsultes romains au sujet des emprunts fictifs de pièces de monnaie destinées à hausser le prestige d'un changeur.

Ainsi formé, comme une légende pieuse dans un sanctuaire, une procédure minutieuse l'a de plus éloigné des profanes. Des gens vécurent du nouveau culte et multiplièrent les rites et les cérémonies à bénéfice. Hermétique depuis ses origines, le droit est encore hermétique aujourd'hui. La Révolution elle-même osa à peine toucher à cette intangibilité, et ses réformes ont été revisées, sous Napoléon, dans le sens le plus paperassier de nos anciens Parlements royaux. Dans ces conditions il est demeuré en deçà des mœurs et des idées : et il a toujours opposé le pérennité de son inertie aux réformes. Enfin il reste en dehors de nos préoccupations, de la critique courante. Le roman le laisse de côté, sauf peut-être M. Masson-Forestier et Me Edmond Picard. Le théâtre de Dumas l'a abordé dans la question du mariage, avec des erreurs d'une part, et surtout beaucoup de timidité. Les *Tenailles* et la *Robe rouge* sont, il est vrai, œuvres sérieuses, mais elles sont isolées. Enfin les chroniques judiciaires des journaux, toujours courtes, ne renseignent nullement le public. Il faut toutefois remarquer que les jugements du tribunal présidé par M. Magnaud ont provoqué des articles dans la presse, et éveillé l'attention des non-professionnels. M. Henry Leyret vient de les commenter sans préoccupations d'école : c'est un signe déjà. Et sans doute que leur effet aura encore plus de répercussion si quelques avocats généraux, comme M. Marchand à Nancy, les expliquent dans leurs discours de rentrée en langage usuel.

Dédaigné et inconnu, le droit cependant nous enserre depuis la naissance jusqu'à la mort dans un réseau étroit de prescriptions. Les moindres actes de la vie sont déterminés par lui : tester, comme construire une maison, met en mouvement tout l'appareil judiciaire. Les règlements de police, les arrêtés des maires et des préfets, voire même les règlements d'une administration dans le genre d'une compagnie de chemins de fer et la pratique notariale, nous défendent ou nous ordonnent d'innombrables actions. Beaucoup d'entre elles, nous les accomplissons sans y penser, mais combien d'autres qui nous révoltent ou nous gênent — et qui demeurent. C'est que le droit se développe incessamment et que ce développement a lieu en dehors de nous, sans notre collaboration. Nous n'avons qu'à obéir au pouvoir qui nous mène, disséminé dans toute l'étendue du territoire de la République, pouvoir insaisissable, invincible, irresponsable.

Et dès qu'il s'agit de toucher à « l'arche sainte », comme disait sans ironie Leavet, un des rédacteurs du Code civil, toute la Robe proteste. D'y toucher, en créant une loi nouvelle, comme en essayant

une interprétation nouvelle. M. Rivet a été aussi honni que M. Magnaud.

Au fond, les juges de Château-Thierry ont voulu activer les destins de cette « impérieuse bonté » dont J.-H. Rosny nous a indiqué toute l'importance dans le devoir social.

Ils ont dit simplement ces choses très simples : Il est impossible de croire que le législateur ait voulu punir un homme parce qu'il n'a pas de travail, une femme parce qu'elle ne veut pas laisser son enfant mourir de faim. Il est injuste de punir un seul être humain pour une faute qui a d'autres auteurs que l'on ne peut atteindre, c'est-à-dire qu'il est injuste de ne pas tenir compte dans l'application des pénalités de la responsabilité qui est imputable à toute la collectivité.

Ils dirent encore : Il faut unir le droit avec l'équité, réduire l'affreuse antinomie entre le droit et la morale.

Et si l'on veut bien regarder d'un peu près cette nouvelle jurisprudence on verra que ces magistrats anti-sociaux ont commis cette chose inouïe, prodigieuse, invraisemblable, de ramener le droit à la vie, de le raccorder aux besoins élémentaires de la faim et de l'amour. Ils se sont lassés d'être les exécuteurs d'une sèche scolastique, ils ont pensé qu'il y a des hommes qui peinent et qui souffrent, et ils ont animé les formules. Le droit a une finalité sociale, oubliée généralement, et c'est cette finalité qu'ils ont tenté d'organiser en dehors des bibliothèques. Ils ont regardé, ils ont écouté, ils ont été émus : et il s'est accompli la plus grande réforme juridique depuis la Révolution.

La Cour d'Amiens, dont Château-Thierry dépend, infirma la plupart des jugements du président Magnaud. Le ministère public, quand ce n'était pas au banc des avocats Me Gerville-Réache, se laissa parfois aller à des appréciations violentes qui témoignaient de la plus évidente ignorance des transformations juridiques contemporaines.

Cette incompréhension s'explique par la méthode d'enseignement de l'Ecole.

Le droit, à l'Ecole, est envisagé comme un organisme en soi, ayant une vie à part et des intérêts propres, indépendants du mouvement général des idées et des besoins économiques. L'analyse logique et les références aux travaux législatifs sont les seuls rites pour provoquer l'apparition de la vérité juridique hors de l'hermétisme des textes. Et le sacristain, esclave du dogme annoncé par Demolombe ou par Aubry et Rau, s'incline et justifie. *Dura lex, sed lex*, dit sa sagesse spéciale. Et il ne voit pas que les lois nouvelles transforment incessamment la législation napoléonienne, que les mots de Portalis ont changé de sens, que les nécessités économiques ont modifié les rapports humains. Tandis que la houille fait haleter les forges du Creusot, que les paysans du Nivernais et de la Beauce labourent et sèment, que les vaisseaux marchands appareillent à Marseille, que des hommes meurent sur la mer ou dans la mine, broyés dans leur effort contre la nature, tandis que l'activité

universelle s'amplifie prodigieusement, le professeur de droit fait de la théologie, il aligne correctement, en robe rouge, des arguments *a pari* et *a contrario*.

Je ne changerai rien à ce tableau d'ensemble si j'ajoute que depuis quelque temps plusieurs jurisconsultes, d'une rare et complexe intelligence, MM. Tarde, Génie, Saleilles, mon ancien maître Gaston May, ont apporté enfin dans les abstractions métaphysiques de l'enseignement officiel une méthode concrète, le sens de l'histoire et des préoccupations ethico-économiques. Ils restent des isolés.

Que peut valoir la Pensée de Camille Lemonnier et de Georges Eekhoud devant un tel droit ?

L'Homme en amour est l'histoire d'un chaste aux prises avec la femme, mais la Bête.

Ce chaste, c'est l'homme que l'on a élevé dans le dégoût de son sexe et dans l'hostilité de l'amour, « l'alambic merveilleux des races ». On lui apprit à contenir sa sensibilité, à se méfier de sa nature, des élans qui poussent tous les jeunes instincts à se manifester, à agir, à sortir d'eux-mêmes. Même la porte de la bibliothèque était toujours fermée à son inquiétude.

On ne parlait jamais des organes de la vie qu'avec réticence, il sembla qu'il [son père] fût honteux d'être un homme ; et peut-être que l'amour, pour son père, demeura la faiblesse humiliante qu'il allait soulager dans la maison aux volets clos.

Cette éducation, selon la morale du vierge galiléen, mène le chaste au sadisme. Il ne connaît que l'amour bestial, et cet amour lui devient une souffrance et une déchéance.

Le malheureux essaie de se retremper dans les libres forces rurales, il va vivre parmi la bonne et forte odeur des moissons, des vendanges, il essaie de raviver son énergie au « vin vert des solitudes ».

Un mieux se produit, mais il est de courte durée, car la femme est « sous la peau » du miserable ; absente, elle le mène encore ; il perd toute volonté consciente : il retourne dans les bras de la bête.

C'est contre l'éducation laïque, contre la morale catholique de la virginité que Camille Lemonnier s'est insurgé. Il proclame la beauté de la vie, la tonicité morale des champs et des forêts, la nécessité d'une glorification de l'amour.

Pourtant la rogne incompréhension des éducateurs continue à qualifier de vice honteux le tourment ingénu de se chercher dans le premier acte de la connaissance. Il arrivera un temps où, au contraire, l'éveil des sens sera utilisé par les maîtres pour le développement de l'être intégral, où, en lui apprenant le respect de ses organes et les buts qui leur sont assignés, et par lesquels ils se conforment à l'évolution du monde, ces missionnaires de la vraie prédication, ces ministres des secrètes intentions divines ne susciteront plus chez l'enfant la dérisoire retenue de la honte, et plutôt y substitueront la notion d'un culte naturel, d'une religion de l'homme physique impliquant des rites qui ne doivent pas être transgressés.

Escal-Vigor étudie un problème d'un genre plus délicat. Un personnage y dit :

« Mais non, la nature ne désavoue, ne répudie rien de ce qui nous béatifie. Ce sont les religions bibliques qui veulent que la terre nous ait enfantés pour l'abstinence et la douleur. Imposture. »

Ce sont des pensées de cette tendance, qui sont fraternelles à celles de Lemonnier, qu'il faut signaler dans le livre. Et on peut laisser de côté le cas particulier d'amour que Georges Eekhoud étudie. Les peintures d'ailleurs ne sont jamais pornographiques, au sens strict, et je ne vois pas pourquoi les romanciers n'étudieraient pas les « aberrations sexuelles » sur lesquelles les aliénistes et neurologistes nous ont donné de si abondantes remarques ces années-ci. Il est fâcheux que l'on ne veuille voir que du sadisme dans cette œuvre de haute tenue littéraire et de souci physiologique.

L'amour, ici exalté, est comprimé par le droit. Il est soumis à une réglementation si minutieuse qu'il n'est plus qu'une série de formalités administratives entourant un contrat pécuniaire. Là où toute liberté devrait être laissée à la spontanéité de l'esprit, le Code établit d'abord la contrainte du consentement des père et mère, à leur défaut des grands-parents, à leur défaut du conseil de famille. L'enfant n'est jamais majeur pour le mariage. Des délais pour la publication des bans, dans plusieurs communes, l'intervention du maire, tout un recueil de nullités, complètent la physionomie autoritaire de cet acte, par essence, libre. Si l'on ajoute que la mainmise des ancêtres sur les enfants s'explique par la volonté de ne pas éparpiller les richesses mobilière et immobilière, on aura montré tout au contraire, son essence autoritaire et matérielle.

Renan, il y a longtemps, l'a remarqué, dans ses *Questions contemporaines* : « La Révolution a créé une nation dont l'avenir est peu assuré, une nation où la richesse seule a du prix ». (*Préface*)

Dans une législation où tout est ramené à la commune mesure du boisseau d'or, l'enfant naturel et la fille-mère sont honteusement traités. L'amour libre est proscrit de la hiérarchie juridique.

Evidemment, on peut juger de l'effroi des magistrats de Bruges-la-Morte, devant des théories si hostiles à leurs notions traditionnelles.

En proclamant la nécessité de l'amour libre, C. Lemonnier par là même nie toute la métaphysique de Robe : l'autorité paternelle, la dogmatique chrétienne, le caractère financier du mariage, l'inégalité des enfants naturels et des enfants légitimes.

Si les magistrats de la cité des béguinages furent effrayés, c'est qu'ils ignorent le mouvement juridique qui s'est opéré dans la seule matière de l'amour : l'autorité paternelle diminuée, l'enfant naturel presque égalisé à son frère légitime, la fille-mère rétablie dans sa dignité maternelle, le travail, unique source des richesses, minutieusement réglementé, toute la complexité de la vie contemporaine davantage respectée, somme toute, la vie glorifiée.

Car la nature a fait irruption dans la législation, par la Loi et par la Coutume judiciaire : elle a débordé les énormes vannes de la légalité qui la contenaient depuis cent ans. Un équilibre momentané tend à se faire entre la vie et le droit, entre les nouveaux besoins et les vieilles garanties. Constatons que le domaine du droit s'élargit au profit d'un plus grand nombre d'unités humaines.

L'enfant naturel, que la Révolution avait fait entrer complètement dans la famille légitime, que les législateurs napoléoniens mirent dans une situation inférieure, acquiert, depuis la loi du 25 mars 1896, la dignité d'héritier.

Depuis la loi du 20 juin 1896, à partir de 25 ans (art. 148) les enfants peuvent passer outre au refus des parents à leur mariage, un mois après un seul acte respectueux.

La jurisprudence, depuis une trentaine d'années, contrairement aux défenses si longtemps respectées de l'article qui interdit la recherche de la paternité, accorde très facilement des indemnités aux filles-mères : la Cour de Cassation ratifie cette extension du principe de la responsabilité personnelle et prépare peut-être une loi que l'auteur de *l'Affaire Clémenceau* a réclamée il y a quelques décades déjà.

Enfin les unités non possédantes sont intégrées par les diverses lois qui, en protégeant le travail, diminuent « l'exploitation de l'homme par l'homme », selon l'expression saint-simonienne.

C'est dans la logique de toutes ces lois — et il en est d'autres animées du même esprit — que le président Magnaud a jugé, c'est contre elles que sont insurgées les robes rouges d'Amiens et de Bruges-la-Morte.

Il fallait dire et montrer toutes ces contradictions.

Il est urgent, il est nécessaire, que les questions juridiques préoccupent enfin les profanes, que l'on songe aux conséquences sociales et individuelles du droit, à ses conditions génétiques : les idées morales et les besoins économiques.

En l'étudiant de près, on verra comment la Loi est l'expression de la Pensée d'une époque et qu'il est le véritable directeur, plus encore que la verbale morale, de toute l'activité. En sollicitant enfin la curiosité du public, le tribunal de Château-Thierry a peut-être préparé la formation d'un Institut du droit et d'un Congrès du Droit, où il y aurait des sociologues, des médecins, des ouvriers, des industriels, des femmes, voire même des juristes, c'est-à-dire des représentants de la vie contemporaine intégrale, tous également intéressés à surveiller les mouvements du despote anonyme.

MAXIME LEROY

Allons à Lui

I

Caïus Septimus Cinna était un patricien romain. Sa jeunesse s'était passée aux légions, dans l'âpre vie des camps. Plus tard, il était revenu à Rome pour jouir de la gloire, de la volupté et des avantages que pouvait lui procurer une fortune très grande, bien qu'un peu écornée déjà.

Et, à outrance, jusqu'à l'excès, il avait joui de tout ce que pouvait donner l'énorme ville. Ses nuits se passaient en festins dans les magnifiques villas suburbaines; il employait ses journées à faire de l'escrime chez les lanistes, à disserter avec les rhéteurs aux tépidaria des thermes, — où, entre deux thèses, on avait coutume d'épiloguer sur les racontars de la ville et du monde... — il les passait au cirque, aux courses, aux luttes de gladiateurs, ou bien au milieu des joueurs de harpe, des devineresses de Thrace et des suaves danseuses que l'on faisait venir des îles de l'Archipel. Parent, par sa mère, du fameux Lucullus, il avait, semblait-il, hérité de son penchant pour les mets recherchés. Sa table était servie de vins de Grèce, d'huîtres napolitaines, de grasses sauterelles cuites au miel du Pont. Des poissons de la Mer Rouge aux perdrix blanches du Borysthène, tout ce que possédait Rome, Cinna devait le posséder. Toutefois, il jouissait de tout celà non pas en soldat outrancier, mais en praticien éclectique.

Il s'était suggéré, — peut-être même avait-il éveillé en soi, — le goût des belles choses : il raffolait des statuettes venant des fouilles de Corinthe, des épilychnions de l'Attique, des poteries étrusques ou importées du lointain pays des Sères, des mosaïques romaines, des tissus de l'Euphrate, des parfums de l'Arabie, et de tant d'autres babioles singulières dont la recherche occupait la futilité de son existence de patricien. Il savait aussi en parler, en connaisseur épris d'art, avec des vieillards édentés, qui, à table, couronnaient de roses leur calvitie, et mâchaient de l'héliotrope au dessert pour se rafraîchir l'haleine.

De même, il ressentait la beauté d'une période de Cicéron, la grâce d'un vers d'Horace ou d'Ovide.

Elevé par un rhéteur d'Athènes, il parlait couramment le grec, connaissait par cœur des passages entiers de l'Iliade et pouvait, au cours d'un festin, chanter les poésies d'Anacréon jusqu'à l'enrouement complet, ou bien l'ébriété finale. De son maître et d'autres encore, il tenait des aperçus de philosophie et en savait assez pour comprendre sommairement l'architecture de tant d'édifices intellectuels, érigés en Hellade ou bien aux colonies. Et il comprenait que, maintenant, tous ces édifices n'étaient plus qu'un amas de ruines. Il connaissait

personnellement beaucoup de stoïciens et les avait en médiocre estime, les considérant comme un parti politique plûtôt; et il avait coutume de les traiter d'insipides trouble-fête. Souvent, des sceptiques s'asseyaient à sa table, qui, entre deux services, démolissaient des systèmes entiers, et proclamaient, la coupe à la main, que la volupté n'est que néant, — la vérité, une chose inaccessible aux hommes, — et que, pour le sage, le but unique ne peut être qu'un calme inaltéré.

Tout cela occupait ses oreilles, mais ne prenait point racine en son esprit. Il n'avait pas de principes et négligeait d'en avoir. Caton était pour lui la personnification d'un grand caractère, uni à une sottise immense. Pour lui, la vie, — c'était la mer, la mer immense, où souffle à sa guise, comme il lui plaît, le vent... — La sagesse suprême consistait donc dans l'art de tendre ses voiles aux vents propices... A part celà, il prisait la largeur de ses propres épaules, son excellent estomac, et sa belle tête romaine au profil d'aigle, à la mâchoire puissante. Et il était persuadé qu'avec tout cela on pouvait, tant bien que mal, vivre sa vie. Il n'appartenait pas à l'école des sceptiques, mais, dans la vie ordinaire, c'était un sceptique et un voluptueux, — bien qu'il sût que la volupté est loin de donner le bonheur. Ne connaissant pas la véritable doctrine d'Epicure, il se croyait épicurien. En tout et pour tout, il considérait la philosophie comme une escrime de l'esprit, aussi bonne que celle des lanistes. Et, quand les discours l'avaient fatigué, il s'en allait au cirque, voir du sang.

Il ne croyait ni aux dieux, ni à la vertu, ni à la vérité, ni au bonheur. Mais il croyait aux oracles, était très superstitieux, et les mystérieuses religions de l'Orient excitaient sa curiosité. Et c'était un excellent maître pour ses esclaves, sauf aux instants d'ennui, où il était cruel.

Selon lui, la vie était une grande amphore, brillant d'un éclat plus sombre eu égard à la qualité du vin qui l'emplissait. Aussi s'efforçait-il d'emplir la sienne du meilleur. Il ne chérissait personne, mais il affectionnait bien des choses, entre autres, sa propre tête d'aigle au crâne superbe, et son pied de patricien.

Parfois se complut-il, aux premières années de sa vie dissipée, à étonner Rome. Et il y réussit à plusieurs reprises... Plus tard, cela même le laissa indifférent.

II

En fin de compte, il se ruina... Son patrimoine s'en alla aux créanciers, et il ne resta à Cinna qu'une grande lassitude, comme après un dur labeur, une satiété écœurante... et quelque chose de très inattendu : une inquiétude profonde, irraisonnée. Pourtant, il avait joui de la richesse, de l'amour tel qu'on le concevait alors, de la volupté, de la gloire et du danger... Il avait, à peu de chose près, fait le tour de toutes les connaissances humaines; il avait pris contact avec l'art et la poésie... il pouvait donc se figurer avoir obtenu de la vie tout ce

qu'elle était capable de lui donner. Et, cependant, il avait la sensation d'avoir négligé quelque chose... — quelque chose d'essentiel. Pourtant, il ne savait ce qu'était ce « quelque chose », et c'était en vain qu'il se creusait la tête.

Il tentait parfois de réagir contre ces pensées et contre cette inquiétude, il tentait de se persuader que, dans la vie, il n'y avait et ne pouvait y avoir rien de plus... Mais alors, son inquiétude, loin de s'atténuer, s'exaspérait immédiatement jusqu'à lui faire croire qu'il s'inquiétait non seulement pour lui-même, mais pour la Ville entière.

Et il en venait à envier les sceptiques, tout en les tenant pour des imbéciles : — N'affirmaient-ils pas qu'il est possible de peupler le vide avec rien ?

Deux hommes semblaient être en lui maintenant : l'un prodigieusement stupéfait de sa propre inquiétude : l'autre, qui paraissait la considérer comme absolument justifiée.

Peu après sa ruine, Cinna, grâce à de hautes influences, fut envoyé à Alexandrie en qualité de fonctionnaire, — un peu afin d'y reconstituer sa fortune. Son inquiétude l'accompagna sur le navire et le suivit à travers les mers. — Il pensait que ses nouvelles fonctions, le monde nouveau qui s'offrait à ses regards, les sensations nouvelles, parviendraient à le délivrer de cette compagne importune — il se trompait. Un mois, — deux mois se passèrent... et, semblable à la semence ramenée d'Italie, qui se développe plus vivace dans le sol généreux du Delta, son inquiétude, plante touffue, se changea en un cèdre robuste et rameux.... — et son ombre grandit dans l'âme de Cinna.

Il essaya d'abord de s'étourdir par une vie semblable à celle qu'il avait menée à Rome. — Alexandrie, ville de volupté, était riche en femmes grecques aux cheveux fauves, au teint clair que le soleil d'Egypte dorait de transparents reflets d'ambre. Dans leurs bras, il chercha d'abord l'apaisement. Mais en vain...

Alors, il songea au suicide. Beaucoup, parmi ses anciens compagnons avaient, de semblable façon, mis fin à leurs tracas, pour des raisons souvent plus futiles encore que ses raisons à lui : — par ennui simplement, par désœuvrement, ou bien parce que cette vie dissipée n'avait plus d'attraits pour eux... — Le glaive aux mains d'un esclave habile... et tout était dit. — Cinna s'attacha à cette pensée, mais, déjà décidé à la suivre, il fut arrêté par un rêve étrange. Comme il passait, en songe, le fleuve de l'oubli, il lui sembla apercevoir, sur l'autre rive, son inquiétude sous les traits d'un esclave affamé qui, avec un salut, disait : « Je t'ai devancé, Seigneur, afin de te recevoir. »

Pour la première fois de sa vie, Cinna eut peur : il ne pouvait songer sans appréhension à l'existence future : — il fallait donc qu'ils y allassent ensemble, son inquiétude et lui.

En désespoir de cause, il décida de se rapprocher des savants dont fourmillait le Sérapéum, espérant trouver auprès d'eux la clef de

l'énigme. Les savants ne trouvèrent rien, mais, en revanche, le nommèrent « ζοῦ μουσεῖου », — titre que l'on conférait d'ordinaire aux Romains de haute lignée et aux grands personnages. — Maigre consolation que ce brevet de sagesse pour un homme qui ne savait trouver une réponse à sa préoccupation la plus intense ! Cela eût pu lui paraître de l'ironie. Mais, croyant que le Sérapéum ne dévoile sa propre sagesse qu'aux seuls initiés, il ne désespéra point encore.

Le plus actif parmi les savants était Timon d'Athènes, homme riche et citoyen romain. Venu à Alexandrie afin de pénétrer les mystères de la science égyptienne, il y habitait depuis une vingtaine d'années. De lui, on disait qu'il n'était point, dans la Bibliothèque, de parchemin ou de papyrus qu'il n'eût déchiffré et qu'il possédait à fond toute la science humaine. Et c'était un homme doux et indulgent. Cinna eut vite fait de le distinguer dans la foule pédante des commentateurs au cerveau momifié et bientôt leurs rapports, devenus fréquents, se changèrent en une liaison plus étroite et allant jusqu'à l'amitié.

Le jeune homme admirait l'ingéniosité de sa dialectique, son éloquence, — sa profondeur surtout, — quand, abordant des sujets élevés, il parlait des destinées de l'homme et de l'univers. Ce qui frappait particulièrement en lui, c'est qu'à cette profondeur venait se mêler comme une tristesse latente. Plus tard, quand ils furent liés d'amitié, Cinna, souvent, désira demander au vieillard les raisons de sa tristesse et, en même temps, lui ouvrir son propre cœur. Il attendait une occasion.

III

Certain soir, comme, après une chaude discussion sur la migration des âmes, ils restaient seuls sur la terasse à contempler la mer, Cinna prit dans les siennes la main de Timon et lui confessa le tourment de sa vie et les raisons qui lui avaient fait rechercher la société des savants et des philosophes du Sérapéum.

— J'y ai gagné de te connaître, Timon, conclut-il, et maintenant je sais que si tu ne peux m'expliquer l'énigme de ma vie, nul autre n'en sera capable.

Les yeux fixés sur le miroir de l'onde qui reflétait la lune nouvelle, Timon se taisait. Puis il dit :

— Te souvient-il d'avoir vu en hiver des nuées d'oiseaux s'abattre ici, venant des brumes du Nord ! — Sais-tu, Cinna, ce que ces oiseaux viennent chercher en Egypte ?...

— La chaleur et la lumière.

— Les âmes humaines, elles, cherchent la chaleur de l'amour et la lumière de la vérité. L'oiseau sait où chercher ce qu'il désire, — l'âme, la pauvre âme humaine vogue au hasard, dans l'égarement, la tristesse et l'inquiétude.

— Pourquoi, noble Timon, ne trouvé-je point ma route ?

— Autrefois, vois-tu, les dieux donnaient l'apaisement aujour-

d'hui, la foi est tarie, tel l'huile d'une lampe .. — Ensuite, on espéra que la philosophie ferait éclore dans les âmes le soleil de la vérité. — Vinrent enfin les sceptiques qui, sur les ruines de ce qui fut l'Académie d'Athènes, campèrent leur doctrine. Ils se figuraient apporter la paix, — ils n'apportaient que l'inquiétude... — Car renoncer, comme ils le font, à la lumière et à la bienfaisante chaleur, c'est livrer l'âme aux ténèbres et à l'inquiétude... — Et voici pourquoi aveuglément, à tâtons, les mains tendues, fébriles, nous cherchons une issue...

— Est-il possible que tu n'aies point trouvé ?

— J'ai cherché... sans trouver. Tu cherchas une issue dans la volupté, — moi, dans la réflexion : et, tous deux, nous errons encore dans les ténèbres. Sache donc que ton tourment n'est point isolé et qu'en toi souffre et se lamente l'âme du monde. Depuis longtemps, n'est-ce pas, tu as cessé de croire aux dieux...

— Leur culte est encore public à Rome ; on nous fait même venir de nouveaux dieux d'Egypte et d'Asie... Mais, pour y croire sincèrement, il n'y a peut-être que les maraîchers qui, de grand matin, arrivent de la campagne...

— Et ceux-là seuls possèdent le calme.

— De même alors que ceux qui, ici, se prosternent devant des oignons et des chats.

— De même aussi que ceux qui, semblables aux animaux, ne désirent rien de plus que le sommeil après la pâture.

. . . . . .

— Mais alors la vie vaut-elle d'être vécue ?

— Savons-nous donc ce qu'apportera la mort ?

— Mais quelle différence alors entre toi et les sceptiques ?

— Les sceptiques ?... Les sceptiques consentent aux ténèbres, ou bien font semblant d'y consentir. Pour moi, les ténèbres sont un tourment.

— Et tu n'entrevois point la délivrance ?

Timon se tut, puis, lentement, comme hésitant, répondit :

— Je l'attends...

— D'où donc ?...

— ... Je ne sais pas encore...

Puis, appuyant la tête sur sa main et comme pris par le silence qui planait sur la terrasse, — d'une voix assourdie :

— Car, chose étrange, il me semble que si le monde ne contenait rien de plus que ce que nous savons, si nous ne pouvions être rien de plus que ce que nous sommes... cette inquiétude ne serait pas en nous... Ainsi, dans la maladie elle-même, je vois l'espoir de la guérison. Les vieilles croyances sont mortes, la philosophie n'est plus... La vie ne peut venir que d'une vérité nouvelle, inconnue...

. . . . . .

Cet entretien fut d'un grand réconfort pour Cinna. Ayant appris que non seulement lui seul, mais que le monde entier était malade, il

eut une sensation de délivrance, comme si on lui enlevait soudain un fardeau énorme, le répartissant sur des milliers d'épaules.

IV

De ce jour, leur amitié devint plus étroite encore. Il se voyaient souvent, maintenant, et étaient en constante communion d'idées. Du reste, en dépit de ses multiples tentatives et de la lassitude qui avait suivi, Cinna était jeune, — trop jeune pour que la vie n'eût point pour lui des attraits encore inconnus... Et il en trouva dans la personne d'Anthéa, fille unique de Timon.

A Alexandrie, le renom d'Anthéa n'était point inférieur au renom de son père. Elle était adorée des nobles Romains qui fréquentaient Timon, adorée des Grecs, adorée des philosophes du Sérapéum, — et elle était l'idole du peuple...

Loin de l'enfermer au gynécée, de l'astreindre aux seules occupations féminines, Timon s'était efforcé de lui inculquer tout son propre savoir. Au sortir de l'enfance, il lui avait fait lire les auteurs grecs, latins et hébreux. — Car, douée d'une mémoire étonnante et élevée à Alexandrie même, elle parlait couramment ces trois langues. Elle était la confidente de toutes ses pensées et, souvent, au cours des entretiens symposiaques, elle savait, pareille à Ariane, se dégager du labyrinthe des problèmes les plus ardus et en affranchir les autres.

Son père avait pour elle de l'admiration et du respect. Elle était entourée du charme d'un mystère quasi-divin, et voyait, dans des songes inspirés, des choses invisibles aux yeux des autres mortels. Le vieillard l'aimait comme son âme; — mais il appréhendait de la perdre, car elle disait souvent qu'en rêve lui apparaissaient des êtres de mauvais augure, environnés d'une lumière étrange : — présage de vie ou de mort ! — elle ne savait...

Pourtant, elle n'était entourée que d'amour. Les Egyptiens qui fréquentaient chez Timon, l'appelaient le Lotos, — peut-être à cause du culte divin dont cette fleur était l'objet — peut-être aussi parce que, ayant contemplé Anthéa, on pouvait oublier tout, tout au monde.

Sa beauté égalait sa sagesse. Le soleil d'Egypte n'avait point hâlé ce visage, où les roses lueurs de l'aube semblaient palpiter au sein d'une nacre transparente. Ses yeux avaient la couleur du Nil, — et, comme les eaux du Fleuve mystérieux, son regard semblait émaner des là-bas lointains et ignorés. Cinna, quand il l'eut vue et entendue pour la première fois, eût voulu, tout d'abord, lui élever un autel dans l'atrium de sa maison et y apporter en offrande de blancs ramiers !...

Il avait, dans sa vie, rencontré des milliers de femmes : — filles du Nord aux longs cils blancs, aux cheveux couleur des blés, — Numidiennes, noires, tels des blocs de lave. — Mais jamais, jusqu'ici, il n'avait découvert semblable perfection de l'âme et du corps ! Et son

admiration grandissait à mesure qu'il la voyait, à mesure qu'il avait l'occasion d'écouter ses paroles.

Par instants, lui qui ne croyait plus aux dieux, en venait à supposer qu'Anthéa ne pouvait être la fille de Timon, mais bien celle d'un dieu, — et qu'elle n'était femme qu'à demi, étant sûrement immortelle.

Très vite, il l'aima d'un amour inattendu, immense, invincible. — aussi différent des sentiments éprouvés jusqu'alors, qu'Anthéa différait des autres femmes. Il ne désirait la posséder que pour se prosterner devant elle... Et il eût donné tout son sang pour la posséder... Il sentait qu'il vaudrait mieux pour lui être un mendiant avec elle, qu'un empereur sans elle. Et, semblable au gouffre marin, qui, avec une puissance infrangible, s'empare de tout ce qui se trouve à sa portée, l'amour s'empara de l'âme de Cinna, de son cœur, de ses pensées, de ses jours, de ses nuits... et de tout ce qui fait l'existence !...

Et l'amour s'empara d'Anthéa.

— Tu felix, Cinna ! répétaient ses amis.

— Tu felix, Cinna ! se répétait-il à lui-même... Et, le jour des épousailles, quand les lèvres divines proférèrent le sacramentel : « A tes côtés, toujours, mon Caïus, moi, ta Caïa ! » — il lui sembla que son bonheur serait, comme la mer, insondable et sans limites.

V

Depuis lors, douze mois s'étaient écoulés et, pour Cinna, la jeune femme était toujours l'objet d'un culte incessant : elle était l'âme de son âme, elle était l'amour, la sagesse, la lumière...

Mais le bonheur, profond comme la mer, devait, comme elle, être changeant et perfide.

Après un an, Anthéa fut prise d'un mal cruel et mystérieux. Ses songes inspirés s'étaient changés en des visions terribles qui tarissaient en elle la source de vie. Son visage, d'où l'aurore avait fui, avait maintenant la seule transparence de la nacre ; ses mains étaient diaphanes, ses yeux enfoncés profondément... De plus en plus, le lotos rose devenait lotos blanc, — de la blancheur des visages morts.

Présage de mort en Egypte, des vautours planaient au-dessus de la maison de Cinna.

Les visions d'Anthéa devenaient toujours plus terrifiantes. Quand, vers midi, le soleil inondait l'univers de blanches clartés, et que la ville dormait, accablée de silence, il lui semblait entendre les pas précipités d'un cortège invisible — et des profondeurs de l'atmosphère surgissait soudain une face cadavérique, qui fixait sur elle ses yeux de jais. Ces yeux !... ils s'attachaient à elle, impitoyables, semblaient l'appeler, l'attirer de force vers des ténèbres peuplées de mystère et d'effroi !... Et le corps d'Anthéa frissonnait de fièvre, son front pâle et livide se couvrait d'une sueur froide, et, tel un enfant terrifié et sans forces, elle cherchait un abri sur la poitrine de Cinna.

— Au secours ! répétait-elle de ses lèvres bleuies, au secours, Caïus ! Défends moi !

Caïus se fut jeté sur tous les spectres envoyés par Perséphone... Mais c'est en vain que du regard il scrutait les profondeurs de l'étendue. — Alentour, c'était la solitude déserte ; de blanches clartés inondaient la ville ; la mer était de feu sous le soleil ; et, dans le silence, s'entendait seul le glatissement des vautours qui planaient au-dessus de la maison.

Les visions devinrent plus fréquentes, puis journalières.

Partout, au grand air, dans l'atrium, dans toutes les pièces, elles assaillaient Anthéa.

Conseillé par des médecins, Cinna avait fait venir des sambuques égyptiennes, il avait assemblé des bédouins, joueurs de plagiaule, espérant que le tintamarre sauvage de cette musique couvrirait la rumeur des êtres invisibles. — Vaine tentative : Anthéa percevait cette rumeur au sein du vacarme le plus assourdissant et, tous les jours, quand le soleil était arrivé au plus haut de sa course, et que l'ombre, aux pieds de l'homme, semblait un vêtement tombé de ses épaules, — dans l'air embrasé et palpitant surgissait soudain la face cadavérique... Ses yeux de jais fixés sur Anthéa, elle restait immobile, puis, lentement, reculait, semblant dire : « Viens ! viens à moi !... »

Parfois, elle croyait voir remuer la bouche du spectre ; parfois, elle la voyait donner passage à d'immondes nécrophores qui s'élançaient vers elle...

A la seule pensée de ces visions, les yeux d'Anthéa s'emplissaient de terreur, — et la vie lui était devenue une torture tellement atroce qu'elle finit par supplier Cinna de la laisser s'empoisonner, ou bien de la percer de son glaive.

Lui savait qu'il ne pourrait faire cela. Pour elle, il eût donné tout son sang... Il eût, de ce même glaive, ouvert ses veines à lui, une à une. Mais tuer Anthéa !... La voir, cette tête adorée, — morte, les paupières fermées, calme et glacée ; voir cette gorge — déchirée, sanglante !... Ah ! pour faire cela, il eût fallu d'abord qu'il devînt fou !...

Un médecin grec avait dit à Cinna que c'était Hécate qui apparaissait à la jeune femme et que les êtres invisibles dont la rumeur la terrifiait formaient le cortège d'empouses envoyées par la farouche divinité. Selon cet homme la malade était perdue, car, ayant vu Hécate, elle devait mourir.

Alors Cinna qui, auparavant, se fût moqué de quiconque lui eût parlé d'Hécate, sacrifia une hécatombe à la déesse. Mais l'offrande fut inutile et, le lendemain à midi, les yeux lugubres apparaissaient à nouveau.

On avait essayé de lui couvrir la tête ; mais, même à travers les voiles les plus épais, elle voyait la face spectrale. Enfermée dans une pièce obscure, elle voyait l'affreux visage se profiler sur la muraille et éclairer les ténèbres d'une lueur blafarde.

Vers le soir, parfois, la malade allait mieux. Alors un sommeil si profond s'emparait d'elle, qu'il semblait à Cinna et à Timon qu'elle ne se réveillerait plus. Bientôt, elle devint faible au point de ne plus pouvoir marcher : on la porta dans une litière.

L'ancienne inquiétude s'était réveillée, cent fois plus torturante, dans l'âme de Cinna. La peur pour Anthéa s'y mêlait à la sensation étrange que sa maladie avait des rapports mystérieux avec tout ce dont ils avaient parlé, Timon et lui. Peut-être le vieillard avait-il les mêmes pensées ?... Cinna, toutefois, redoutait de le questionner.

La malade s'étiolait lentement, comme une fleur contaminée par une araignée venimeuse...

Malgré l'inanité de tout espoir, Cinna faisait des efforts désespérés pour la sauver. D'abord, il la transporta à Memphis. Mais le séjour à l'ombre des Pyramides ne put avoir raison du terrible mal. Alors, il revint à Alexandrie et entoura sa femme de devins, de sorciers, de marchands de philtres, et de toute la bande des faiseurs de miracles, âpres exploiteurs de la crédulité humaine.

Il n'avait plus le choix, et tous les moyens lui étaient bons !

Or, vers ce temps-là arriva de Césarée à Alexandrie, Joseph, fils de Khousa, fameux médecin juif. Cinna le manda immédiatement auprès de la malade et, pour un instant, il reprit espoir : Joseph, qui ne croyait pas aux dieux grecs et romains, écarta avec mépris la fable d'Hécate. Pour lui, Anthéa était possédée des démons et il importait de quitter au plus tôt l'Egypte, où les émanations putrides du Delta ne pouvaient que nuire à la malade.

Juif lui-même, il indiqua Jérusalem comme étant une ville où les démons n'ont point accès, et où l'air est sec et vivifiant.

Cinna suivit ce conseil avec d'autant plus d'empressement qu'il n'y avait plus d'autre parti à prendre, et que le procurateur qui gouvernait la Judée était connu de lui et descendait d'anciens clients de la famille des Cinna. Et, en effet, le procurateur Pontius les reçut à bras ouverts et les installa dans sa propre résidence d'été, située non loin des murs de la ville.

Mais, longtemps avant d'arriver à destination Cinna avait vu son dernier espoir s'évanouir. Le spectre n'avait cessé de persécuter Anthéa, même à bord de la galère, et, à Jérusalem, la malade attendait l'heure fatale avec la même mortelle angoisse qu'à Alexandrie.

Et ainsi s'écoulaient leurs journées — dans l'accablement, la terreur, le désespoir et l'attente de la mort.

VI

Malgré le jet d'eau, le péristyle ombreux et l'heure matinale, il faisait, dans l'atrium, une chaleur accablante. Car le marbre était embrasé par le soleil printanier. Pourtant, non loin de la maison, se trouvait un vieux pistachier donnant de l'ombre sur une assez grande étendue. Situé en dehors des murs, l'endroit était plus aéré aussi, et Cinna y fit placer la litière ornée de jacinthes et de fleurs de pommier,

où reposait Anthea. Puis il s'assit auprès d'elle et, effleurant ses mains d'une pâleur d'albâtre, il demanda :

— Es-tu bien ainsi, carissima ?

— Fort bien, répondit-elle d'une voix à peine intelligible.

Puis elle ferma les paupières, comme prise de sommeil.

Et ce fut le silence. Seul, un souffle léger agitait les rameaux en soyeux bruissements, cependant que, autour de la litière, les rayons, perçant le feuillage, découpaient à terre de miroitantes taches dorées. Parmi les pierres, des grillons chantaient.

La malade ouvrit les yeux.

— Caïus, dit-elle, est-il vrai que dans ce pays est apparu un philosophe qui rend la santé aux malades ?

— Ils appellent ces gens-là des prophètes, répondit Cinna. J'en avais entendu parler et je voulais l'amener auprès de toi ; mais ce n'était qu'un imposteur. En outre, il blasphémait le temple et la loi du pays, et le procurateur l'a livré aux mains des bourreaux. C'est aujourd'hui qu'il sera crucifié

Anthéa baissa la tête.

— Toi, le temps te guérira, dit Cinna, voyant la tristesse répandue sur son visage.

— Le temps !... Il fait œuvre de mort, non de vie, répondit-elle lentement.

De nouveau ce fut le silence et le miroitement incessant des taches blondes. Les grillons chantèrent plus fort, et des petits lézards s'aventurèrent hors des fentes et vinrent se chauffer au soleil.

De temps en temps, Cinna regardait Anthéa, et des pensées désespérantes, mille fois renouvelées, s'emparaient de son cerveau : — aucune chance de salut... nulle lueur d'espoir... bientôt cet être adoré ne serait plus qu'une ombre impalpable, une pincée de cendres dans une des urnes du Columbarium...

Couchée, les paupières closes, dans cette litière fleurie, elle semblait morte déjà...

— Moi aussi, je te suivrai, songeait Cinna.

Des pas résonnèrent dans le lointain... Le visage d'Anthéa devint plus pâle qu'un linge, sa bouche entr'ouverte respira précipitamment, sa poitrine haleta. La malheureuse martyre croyait entendre le cortège des fantômes précédant le spectre aux yeux de jais. Mais Cinna lui prit les mains, tâchant de la rassurer.

— Ne crains riens, Anthéa. Ces pas... je les entends, moi aussi.

Puis il ajouta :

— C'est Pontius Pilatus qui vient auprès de nous.

En effet, le procurateur apparaissait au détour du sentier, escorté de deux esclaves. C'était un homme âgé déjà, au visage arrondi et soigneusement rasé où, à côté d'une gravité factice, se reflétaient le souci et la fatigue.

— Salut à toi, noble Cinna, et à toi, divine Anthéa, dit-il en

entrant dans l'ombre du pistachier. La nuit a été fraîche, mais voici une journée bien chaude ; qu'elle vous soit propice à tous deux, et que la santé d'Anthéa redevienne aussi florissante que ces jacinthes et ces rameaux de pommier qui ornent sa litière !

— Sois-nous le bienvenu, répliqua Cinna.

Le procurateur s'était assis sur un quartier de roche et contemplait Anthea. Il fronça légèrement les sourcils :

— La solitude, dit-il, engendre la tristesse et la maladie... Au sein de la foule, la peur ne peut vous atteindre... Un conseil !... Malheureusement, nous ne sommes pas ici à Antioche, ni à Césarée... Nous n'avons ni jeux, ni courses d'aucune sorte.. Et, si l'on élevait un cirque, ces enragés le détruiraient le lendemain... Ici, l'on entend que ces mots : la Loi. Tout porte ombrage à cette Loi. Ah, combien je préférerais être au pays des Scythes !

— Que voulais-tu dire, Pilate ?

— En effet... j'ai perdu le fil. Les soucis !... Je disais donc ?... Que, dans la foule, la peur ne peut avoir de prise sur vous. Aujourd'hui, précisément, vous pouvez assister à un spectacle curieux. A Jérusalem, il faut se contenter de peu !... Il faut, avant tout, qu'Anthéa, à midi, soit environnée par la foule. Aujourd'hui, trois hommes mourront sur la croix. Cela vaut mieux que rien. Et puis dans la ville pullulent les vagabonds les plus étranges, qui ont affluë de tout le pays en vue des fêtes de Pâques. Vous pourrez contempler ce peuple à votre aise. Je vous ferai donner une place excellente, à proximité des croix. J'espère que les suppliciés auront du courage. L'un est un homme bien singulier : il se dit le fils de Dieu, il est doux comme une colombe et il n'a, au fond, rien fait qui méritât la mort.

— Et tu l'as condamné à être crucifié ?

— Je voulais m'affranchir d'un ennui et ne pas déchaîner la fureur de ce guêpier qu'est le temple. Déjà, sans cela, ils se plaignent de moi à Rome. Du reste, ce n'est pas d'un citoyen romain qu'il s'agit.

— Sa torture n'en sera point amoindrie, à cet homme.

Le procurateur ne répondit point et, après un temps, il dit, comme se parlant à lui-même :

— Il est une chose entre toutes que je ne puis souffrir, c'est l'exagération. Ce mot, prononcé devant moi, a le don d'attrister toute ma journée. Aurea mediocritas !... Le juste milieu... Pour moi, la sagesse est là, toute entière. Et il n'est pas au monde d'endroit où ce principe soit moins en honneur !... Ah ! combien tout cela me fatigue ! combien cela me fatigue ! Aucun calme, aucun équilibre... ni chez les hommes, ni dans la nature... Tenez, maintenant, — au printemps, — les nuits sont fraîches ; — et le jour, la fournaise est telle, que les cailloux vous brûlent les pieds. Midi est encore loin — et voyez ce qui se passe !... — Quant aux hommes, mieux vaut n'en rien dire ! Je suis ici, parce que j'y suis forcé. N'importe !... — Voici que j'allais de nouveau perdre le fil... Allez voir la mise en croix : Je suis per-

suadé que ce Nazaréen saura mourir avec courage. Je l'ai fait fouetter, espérant ainsi le sauver de la mort. — Je ne suis point féroce, moi ! Pendant la flagellation, il était patient comme un agneau et il bénissait l'humanité. Quand le sang l'a inondé, il a levé les yeux au ciel et s'est mis à prier. — C'est l'homme le plus étrange que j'aie vu de ma vie. Ma femme, à son propos, ne m'a pas laissé un instant de répit et, dès l'aube, elle n'a cessé de me répéter : « Tu ne souffriras pas la mort d'un innocent ». — Moi, je ne demandais pas mieux ! Deux fois, je suis monté au Bima et j'ai harangué ces prêtres féroces, cette tourbe chassieuse. — A l'unisson, la tête renversée, la bouche béante, ils me répondaient : « Crucifiez-le ! »

— Et alors tu as cédé, dit Cinna.

— J'aurais provoqué une émeute en ville, — et je suis ici pour maintenir la paix. Le devoir avant tout !... Je n'aime pas l'exagération, je suis las à mourir, — mais si j'entreprends quelque chose, je n'hésite pas à sacrifier la vie d'un seul homme au salut commun... — Surtout, si c'est un inconnu pour lequel personne ne viendra me demander des comptes... Tant pis pour lui, — il n'est pas citoyen romain.

— Le soleil ne luit pas pour Rome seulement, murmura Anthéa.

— Divine, répliqua le procurateur, je pourrais te répondre que, sur la terre entière, le soleil éclaire la domination romaine, et qu'il faut donc tout sacrifier au bonheur de Rome. — Les émeutes affaiblissent notre autorité !... — Mais, avant tout, je t'en supplie, n'exige pas de moi de changer la sentence. Cinna te dira que c'est impossible, et que César seul pourrait le faire. — Moi, je ne le puis pas, — même si je le voulais... N'est-il pas vrai, Caïus ?

— En effet.

Mais ces paroles firent une peine visible à Anthéa ; et, pensant à elle-même peut-être, elle dit :

— Ainsi, l'on peut souffrir et mourir innocent ?

— Nul en ce monde n'est innocent, répondit Pilate. Ce Nazaréen n'a commis aucun crime ; — fort bien : — comme procurateur, je m'en suis lavé les mains. Mais, en tant qu'homme, je blâme sa doctrine. Je me suis entretenu fort longtemps avec lui, et me suis convaincu par moi-même qu'il enseignait des choses inouïes. — Que voulez-vous, le monde ne peut exister que par la sagesse... — Qui donc niera l'utilité de la vertu ? — Pas moi, toujours !... Les stoïciens eux-mêmes enseignent à supporter l'adversité d'une humeur égale, — sans pour cela exiger de vous le renoncement complet. — La fortune et le dîner — tout à la fois !... Dis-moi, Cinna, — toi qui es un homme sage — que penserais-tu de moi, si, un beau jour, j'abandonnais la maison que vous habitez en ce moment à ces crève-la-faim qui sont là, en train de se chauffer au soleil, près de la porte de Yoppée ?.. Et c'est justement des choses semblables qu'il exige. Il enseigne, en outre, qu'il faut aimer tous les hommes d'un même amour, — les Juifs comme les Romains, les Romains comme les Egyptiens, les

Egyptiens comme les noirs, — et ainsi de suite.... A la fin, j'en ai eu assez ! Comment ? — La vie de cet homme est en jeu ! — Lui se comporte comme s'il s'agissait d'un autre : — il enseigne, il prie !... Je n'ai point le devoir de sauver un homme qui n'y tient pas lui-même...— Qui dépasse la mesure en tout, n'est pas un homme sensé !... — Et puis, il se fait appeler Fils de Dieu, il détruit les fondements sur lesquels est édifié le monde — donc il fait du tort aux hommes ! Qu'il pense ce qu'il veut, pourvu qu'il ne détruise rien ! En tant qu'homme, je proteste contre sa doctrine. Si, pour moi-même, je ne crois pas aux dieux, — c'est mon affaire ; pourtant, j'admets la nécessité d'une religion, — je l'affirme à toute occasion... Car, selon moi, pour les hommes, la religion est un frein... Il faut atteler les chevaux, et les bien atteler... Du reste, ce Nazaréen ne doit pas craindre la mort, puisqu'il prétend pouvoir ressusciter.

Cinna et Anthéa se regardèrent avec étonnement :

— Ressusciter ?

— Ni plus ni moins ! — Le troisième jour. C'est ainsi, du moins, qu'enseignent ses disciples. — Lui-même .. Au fait, j'ai oublié de le questionner à ce sujet. — Du reste, — c'est tout un : la mort nous tient quittes de nos promesses. — Et même, s'il ne ressuscitait pas, il n'y perdrait rien, attendu que, selon lui, le bonheur véritable et la vie éternelle commencent seulement après la mort. Il parle de cela réellement comme un homme sûr de son fait. Son Hadès, à lui est plus lumineux que ce monde sublunaire et, plus on souffre ici-bas, plus on est sûr d'y avoir accès. On doit seulement aimer, aimer, aimer encore !...

— Etrange..., dit Anthéa.

— Et les autres te criaient : « Crucifie-le ! » demanda Cinna.

— Et je ne m'en étonne aucunement... Leur âme n'est que haine, — et qui donc, sinon la haine, réclamera le supplice pour l'amour ?

Anthéa passa sa main amaigrie sur son front :

— Et il est convaincu que l'on peut vivre et être heureux après la mort?

— C'est pour cela qu'il n'a peur ni de la croix, ni de la mort.

— Combien ce serait bon, Cinna !...

Et, un instant après :

— Comment sait-il cela ?

Le procurateur fit un geste :

— Il prétend le savoir du Père de tous les hommes, lequel, chez les Juifs, répond à notre Jupiter, sauf que, selon le Nazaréen, il est Un, Unique et Miséricordieux.

— Combien ce serait bon, Caïus ! répéta la malade.

Cinna ouvrit la bouche, comme pour répondre — mais il resta muet... La conversation s'arrêta. Pontius continuait visiblement ses réflexions sur l'étrange doctrine du Nazaréen, car, par instants, il hochait, secouait la tête et les épaules. Enfin, il se leva et prit congé.

Anthéa dit soudain :

— Caïus, allons voir ce Nazaréen.

— Hâtez-vous, dit en les quittant Pilate, le cortège va bientôt se mettre en marche.

VII

La journée s'annonçait claire et chaude. Vers midi toutefois surgirent, venant du nord-est, des nuages sombres et cuivrés, peu étendus, mais lourds et comme gros de tempête. L'azur profond du ciel subsistait encore, mais on voyait que bientôt les nuages se rejoindraient, barrant tout l'horizon. Maintenant, le soleil les frangeait d'or liquide et de feu. Au-dessus de la ville elle-même et des collines environnantes, s'ouvrait encore la large baie d'un ciel sans tache. En bas, le vent s'était tu.

Sur l'éminence du Golgotha, l'œil découvrait déjà des groupes d'hommes, venus pour devancer le cortège qui allait quitter la ville.

Le soleil illuminait à perte de vue la causse pierreuse, aride et morne, dont la monotone grisaille était striée du noir des arêtes et des crevasses, plus noires encore de par la clarté qui baignait l'étendue. Dans le lointain, pareillement stériles et vides, des collines plus élevées se voilaient d'une brume bleuâtre.

Plus bas, entre les murs de la ville et le Golgotha, s'étendait une plaine semée de roches... — moins déserte, car dans les crevasses où un peu de terre s'était amassée, pointaient des figuiers au rare et pauvre feuillage. — Çà et là apparaissaient, — nids d'hirondelles collés au roc, — des habitations aux toits en terrasse, ainsi que des tombes peintes de blanc, qui resplendissaient au soleil. — Au pied même des murs d'enceinte, une multitude de tentes et de chalets, dressés en vue des fêtes et de l'affluence des villageois, formaient des campements entiers, grouillants d'hommes et de dromadaires.

Le soleil montait lentement dans l'étendue libre du ciel. L'heure était proche où sur ces hauteurs plane un silence de mort, et où tous les êtres vivants cherchent un abri derrière leurs murs ou se terrent dans les fentes rocheuses. Même maintenant, malgré l'effervescence inusitée, une tristesse planait sur ce paysage, où l'aveuglante clarté illuminait uniquement la friche grisâtre et morne. Le vacarme des voix lointaines venant de la ville se fondait en une rumeur pareille au murmure des flots et semblait être absorbé par le silence.

Les groupes de gens qui, dès le matin, attendaient au Golgotha avaient les yeux fixés sur la ville, que le cortège allait quitter incessamment. La litière d'Anthéa arriva avec son escorte de soldats envoyés par le procurateur, et qui devaient lui frayer un chemin à travers la cohue, et, le cas échéant, la protéger des injures, toujours possibles avec ces foules fanatiques et élevées dans la haine de l'étranger.

Cinna marchait à côté de la litière, en compagnie du centurien Rufilus.

Anthéa semblait plus tranquille et moins angoissée aux approches

de midi et à la menace des affreuses visions qui l'épuisaient. Ce qu'avait dit du jeune Nazaréen le procurateur s'était emparé de son esprit et lui faisait oublier sa propre détresse. Il y avait là, pour elle, quelque chose d'étonnant, — d'incompréhensible presque !... Beaucoup d'hommes, alors, savaient mourir avec calme, comme s'éteint un bûcher funéraire où le bois s'est consumé. — Ce calme, ce courage venaient d'une résignation philosophique à l'implacable nécessité d'un passage de la lumière aux ténèbres, de la vie réelle à une existence illusoire, terne et imprécise. Mais, personne, jusqu'ici, n'avait béni la mort, personne n'avait quitté la vie avec la certitude inébranlable que ce n'était qu'au-delà du bûcher et de la tombe que commençait une existence véritable, — un bonheur si puissant, tellement infini, qu'il ne pouvait être imparti que par une Entité toute puissante elle-même — et infinie.

Et l'homme qu'on allait crucifier prêchait cela comme une vérité incontestable ! — Anthea se sentait profondément frappée par cet enseignement, qui lui apparaissait une source unique d'espérance et de rédemption. Elle savait qu'il lui fallait mourir, — et un immense regret s'emparait d'elle : mourir—c'était pour elle abandonner Cinna, abandonner son père, abandonner le monde, l'amour... — c'était le vide glacé, le néant, les ténèbres.

Et son regret s'illimitait de tout le bonheur qui était sa part en ce monde. Ah ! si la mort pouvait servir à quelque chose, si l'on pouvait emporter avec soi un souvenir d'amour, un reflet de bonheur — combien la résignation eût été plus aisée !

Et, alors qu'elle n'espérait rien, — rien de la mort, elle entendait soudain que la mort pouvait tout lui donner...

Qui donc prêchait cela ! Un homme étrange, un rabbi, un prophète, un philosophe, qui faisait de l'amour la plus haute des vertus, qui, sous le fouet, bénissait les hommes, et que l'on allait crucifier... — Et Anthea songeait : — Pourquoi enseignait-il ainsi, quand la croix devait être son unique salaire ?... — D'autres désirèrent le pouvoir, Lui, point ; — d'autres voulurent la richesse, — Lui resta pauvre... — Ils voulurent des palais, des festins, des élégances, des étoffes de pourpre, des chars incrustés de nacre et d'ivoire, — Lui vécut, tel un pâtre ! — Il prêchait l'amour, la pitié, le pardon et la pauvreté... — pouvait-il donc être méchant et affamer les hommes de vaines illusions ?

Mais s'il disait vrai, — alors, que bénie soit la mort, terme des misères terrestres, échange d'un bonheur infime contre un bonheur meilleur, lumière des yeux flétris, essor ailé vers des joies éternelles !... Maintenant Anthéa comprenait cette promesse de résurrection.

L'esprit et le cœur de la malade épousaient désespérément la doctrine nouvelle. Elle se rappelait les paroles de Timon, répétant que seule une vérité nouvelle pouvait arracher l'humanité aux fers qui

l'enchaînaient. — La voici, la vérité nouvelle ! — Elle est victorieuse de la mort, — donc elle apporte le salut.

Et Anthéa s'abîma si profondément, de tout son être, dans ces pensées, que, pour la première fois depuis tant de jours, Cinna n'aperçut pas sur son visage l'angoisse surgissante.

Enfin, le cortège se mit en marche dans la direction du Golgotha ; — de l'éminence où se trouvait Anthea, on pouvait l'embrasser du regard. La foule était nombreuse, mais semblait perdue dans ces espaces pierreux. De la porte ouverte s'essaimait la multitude de plus en plus compacte, se grossissant de ceux qui attendaient au dehors.

D'abord, ils marchèrent en une longue théorie qui, peu à peu, s'enfla comme un fleuve débordant son lit, tandis qu'ils avançaient à mesure. Des essaims d'enfants gambadaient sur les côtés.—Le cortège s'avançait dans la fluctuation chatoyante des tuniques blanches, des châles écarlates et bleus. Au centre, luisaient les cuirasses et les lances des soldats romains, que le soleil baisait de rayons voletants. La rumeur des voix confuses arrivait de loin et s'affirmait toujours plus distincte.

Enfin, ils s'approchèrent tout à fait... et les premieres rangées se mirent à escalader le tertre. — La foule se hâtait pour occuper les places proches du lieu du supplice, afin d'en voir tous les détails, et le détachement escortant les condamnés, refoulé, restait de plus en plus en arrière. Les enfants arrivèrent les premiers : — garçons à demi-nus, des pièces d'étoffes aux reins, les cheveux coupés ras, sauf deux petites touffes aux tempes, — hâlés, les yeux presque bleus et le parler criard. Avec un brouhaha sauvage, ils se mirent à extirper du sol des rocailles afin de les jeter aux crucifiés...

Tout de suite, le tertre fourmilla d'une tourbe bigarrée. — Les visages étaient, pour la plupart, animés par le mouvement et par l'espoir du spectacle. Nulle trace de pitié. — Le ton criard de la voix, la volubilité insensée de la parole, la brusquerie des gestes étonnaient Anthéa, malgré son accoutumance à la bavarde vivacité de la race grecque. — Ces gens causaient entre eux comme s'ils voulaient en venir aux mains, ils se hélaient comme s'ils étaient en danger de mort, ils criaient comme si on les écorchait.

Rufilus, se rapprochant de la litière, se mit à donner des explications d'une voix tranquille de soldat en service, cependant que la marée humaine montait, ininterrompue. La cohue augmentait de minute en minute. Dans la foule, les bourgeois de Jérusalem, reconnaissables à leurs tuniques rayées, se tenaient à l'écart, évitant de se mêler au vil ramassis des faubourgs. — Puis, c'étaient des villageois, venus en grand nombre, avec leurs familles, à l'occasion des fêtes, — des cultivateurs, sanglés de sacs en guise de ceinture, — et, vêtus de peaux de chèvre, des pâtres au visage bonasse et ahuri.

Des femmes suivaient, en bandes : — c'étaient, pour la plupart, des femmes du peuple, car les bourgeoises aisées de Jérusalem n'ai-

maient pas à quitter leur foyer, — des paysannes, aussi, — ou bien des filles à la mise criarde, les cheveux teints, ainsi que les sourcils et les ongles, sentant très fort le nard, avec d'énormes pendants d'oreilles et des colliers de pécettes.

Venait enfin le Sanhédrin avec, au centre, Hanan, vieillard à la face de vautour, aux yeux cerclés de sang, et l'énorme Kaïapha, coiffé du cidaris à deux pointes, le rational doré sur la poitrine. Autour d'eux, c'étaient les différents pharisiens : — les « bancroches » qui marchent en heurtant les cailloux, — les « front sanglant » qui se choquent le front contre les murs, — et les « schikmi », les « forts d'épaules », qui marchent le dos voûté, comme prêts à se charger des crimes de la ville entière. La gravité sombre et le fanatisme obstiné de leurs visages les distinguaient de la meute des braillards.

Le jeune visage d'Anthéa, déjà marqué par la mort, sa silhouette spectrale, attiraient l'attention : d'importuns regards pesaient sur elle, on s'approchait impudemment, malgré la présence des soldats. Mais tels étaient le mépris et la haine de l'étranger, que les regards, loin de refléter la commisération, luisaient d'une joie féroce de la savoir condamnée sans retour.

Et Anthea comprit clairement pourquoi ces hommes avaient exigé la croix pour le prophète qui enseignait l'amour. Et ce Nazaréen lui sembla soudain un être proche, un être cher. Comme elle, il devait mourir. — Rien, après la sentence, n'était capable de le sauver : — pour elle aussi, la sentence était sans appel. — Et elle se sentait liée à lui par une fraternité d'infortune et de mort. — Seulement, — lui marchait au supplice avec l'espoir des demains d'outre-tombe, tandis qu'elle, privée jusqu'ici de cet espoir, venait le chercher auprès de lui.

— Soudain la rumeur lointaine creva en une tempête de sifflets, de hurlements sauvages... Puis tout se tut. — Dans le silence retentit le cliquetis des armures et le pas lourd et cadencé des légionnaires.

La foule s'ouvrit en un remous et l'escorte des condamnés vint à hauteur de la litière. En tête, sur les côtés et derrière, marchaient les soldats, d'un pas égal et lent. Au centre apparaissaient les traverses des trois croix, qui semblaient s'avancer d'elles-mêmes, tant les porteurs ployaient l'échine sous le lourd fardeau. — On devinait que le Nazaréen n'était point parmi eux. — D'abord, deux faces effrontées et sinistres de bandits ; puis, un paysan âgé, visiblement forcé par les soldats à cette besogne de remplaçant.

Le Nazaréen marchait dernière les croix, entre deux soldats. Il allait, — un manteau de pourpre jeté sur les épaules, — couronné d'épines qui ensanglantaient son front. — De rouges gouttelettes coulaient lentement le long de son visage, ou bien se figeaient en caillots sous la couronne, — semblables aux baies de l'églantier ou à des perles de corail. — Il était pâle et s'avançait lentement, d'une démarche chancelante et affaiblie.

Au milieu des ricanements de la populace, il allait, semblant, dans sa rêverie, planer par delà l'univers, — semblant déjà détaché de ce monde, — inattentif aux clameurs de haine, — comme s'Il était le Pardonneur dont le pardon dépasse la mesure humaine, le surhumain Dispensateur de miséricorde... — déjà baigné d'Infini, déjà exalté au-dessus du bourbier humain... — silencieux et très doux, — et triste, triste infiniment, — de la tristesse accablante de toute la terre.

— Tu es la vérité, murmurèrent les lèvres frissonnantes d'Anthéa.

Le cortège passait tout près de la litière. — Un instant, il s'arrêta, tandis que les soldats de tête se frayaient un passage à travers la cohue.

Anthéa voyait le Nazaréen de très près : elle voyait ses cheveux bouclés ondoyer au vent léger, — elle voyait le reflet rougeâtre du manteau sur sa face pâle et diaphane. La tourbe, dans sa poussée vers lui, cernait étroitement les soldats, forcés de lui faire un rempart de leurs lances. Partout des poings crispés, des yeux désorbités, des dents découvertes, des barbes mises en désordre par la rage des gestes, des bouches écumantes, vociférant de rauques clameurs.

Lui embrassa la foule d'un regard circulaire, comme pour dire : « Que vous ai-je fait ? »... — Puis il leva les yeux vers le ciel, — pour prier... et pardonner.

— Anthéa ! Anthéa ! s'exclamait Caïus.

Anthéa n'entendait point.. Ses yeux versaient de grosses larmes. — Oubliant sa maladie, oubliant que, depuis bien des jours, elle n'avait plus la force de se soulever de sa litière ; soudain dressée, — frémissante, — affolée de douleur, de pitié et d'indignation contre les aveugles huées de la populace, — elle ramassait les jacinthes et les fleurs de pommier et les jetait sous les pieds du Nazaréen.

Il se fit un silence. — La foule était muette de stupeur à la vue de cette noble romaine s'inclinant devant le condamné. Lui tourna les yeux vers ce pauvre visage émacié, et ses lèvres remuèrent, comme pour une bénédiction.

Affaissée sur les coussins de la litière, Anthéa sentait que descendait en elle une mer de clarté, de bonté, de miséricorde, d'espérance et de bonheur... Et, de nouveau, elle balbutia :

— La Vérité, c'est Toi !

Puis un nouveau torrent de larmes obscurit ses yeux. — Mais on Le pousa en avant, à cinquante pas de la litière, vers les arbres déjà dressés dans les fentes du roc. De nouveau, la foule déroba le Nazaréen aux regards d'Anthéa, mais grâce à l'altitude du tertre, elle retrouva bientôt son pâle visage couronné d'épines. — Les légionnaires firent face encore une fois à la meute hurlante et la dispersèrent à coups de bâton, afin qu'elle ne gênât pas l'exécution. On commença d'attacher les deux larrons aux croix latérales. — La troisième croix, celle du milieu, portait, cloué à son sommet, un écriteau que soulevait et tourmentait le vent sans cesse accru.

Les soldats s'approchèrent du Nazaréen pour lui ôter ses vête-

ments ; la foule clama : « Le Roi ! le Roi... à toi, Roi !... où sont tes milices !... défends-toi ! » — Un rire éclatait qui secouait la canaille, roulait... et soudain le plateau entier s'ébouffait à l'unisson...

Cependant, on l'étendit à terre sur les épaules afin de lui clouer les mains à la traverse de la croix pour, ensuite, le hisser avec elle sur l'arbre principal.

Alors, près de la litière, un homme vêtu d'une blanche simarre s'affaissa et, entassant sur sa tête la poussière et les cailloux, cria d'une voix affreuse, brisée de désespoir :

— J'étais lépreux : Lui m'a guéri ! Et on Le crucifie !

Le visage d'Anthéa devint plus blanc qu'un linge.

— Guéri... Il l'a guéri... Caïus, tu entends ?

— Veux-tu rentrer ? demanda Cinna.

— Non, je reste !

— Et, de n'avoir point appelé ce Nazaréen afin qu'il guérît sa femme, Cinna sentit que se déchaînait en lui un désespoir sauvage et sans limites.

Mais déjà les soldats, appliquant les clous à ses mains, se mettaient à clouer. C'était d'abord un choc sourd et voilé : — fer contre fer... puis un bruit plus sonore, — indice que les clous, traversant la chair, s'étaient heurtés au bois. La foule s'était tue à nouveau, afin, sans doute, de savourer les cris de douleur que le supplice ne manquerait pas d'arracher au Nazaréen. Lui, pourtant, restait silencieux ; seuls, terrifiants et sinistres, résonnaient sur le tertre les coups de marteau.

La besogne terminée, la traverse fut hissée avec le corps. Guidé par la parole du centurion préposé à la corvée, qui répétait le commandement d'une voix monotone, en traînant sur les syllabes, — un des soldats se mit à clouer les pieds.

Les nuages qui, dès le matin avaient envahi l'horizon, voilaient maintenant le soleil, éteignant le rayonnement lumineux des rochers et des lointaines collines. Le crépuscule envahissait le monde. Un crêpe sinistre et cuivré commença d'obscurcir l'étendue et, à mesure que le soleil s'enfonçait derrière les nuages amoncelés, devint plus dense et plus opaque. On eût dit des ténèbres rougeâtres se répandant sur la terre. Un vent brûlant souffla par deux fois, puis se tut. L'air s'emplit de buée.

Soudain, les dernières lueurs fauves s'éteignirent. Des nuées lugubres tournoyèrent, s'avançant comme une muraille énorme à l'assaut de la ville et des hauteurs. — C'était l'orage... et l'univers s'emplissait d'inquiétude.

— Rentrons, dit Cinna.

— Encore... Le voir encore ! répondit-elle.

L'obscurité voilait les corps des crucifiés. Cinna fit avancer la litière plus près du lieu du supplice. Ils n'étaient plus qu'à quelques pas de la croix. Sur la bistre du bois, dans la pénombre universelle, le corps du Crucifié semblait tissé de rayons lunaires... Sa

poitrine haletait. Sa tête et ses yeux étaient encore tournés vers le ciel.

Soudain, un bruit sourd gronda dans la profondeur des nuages. La foudre s'éveilla, se leva, roula de l'est à l'ouest avec un fracas épouvantable, puis, comme s'effondrant dans des gouffres sans fond, résonna plus bas, toujours plus bas, — assourdie — puis s'enflant à nouveau, — et éclata enfin en un coup de tonnerre qui fit trembler le monde dans ses fondements.

En même temps, un immense éclair blafard avait déchiré les nuages, illuminant le ciel, la terre, les cuirasses des soldats et la tourbe anxieuse, apeurée, tassée comme un troupeau.

Après l'éclair, l'obscurité se fit plus grande encore. Des femmes qui s'étaient également approchées de la croix, sanglotèrent près d'Anthéa. Quelque chose de terrifiant venait de ces sanglots dans le silence. Ceux qui s'étaient perdus dans la foule commençèrent à se héler. Çà et là, des voix terrifiées proférèrent :

— Oïàh ! oï lanouh ! ne crucifia-t-on point un Juste ?

— Qui témoigna de la vérité ! Oiàh !

— Qui ressuscita les morts ! Oiàh !

Une voix cria :

— Malheur à toi, Jérusalem !

Une autre :

— La terre a tremblé !

Un second éclair ouvrit les abîmes du ciel, les montra peuplés de gigantesques fantômes fulgurants. Les voix moururent dans les hurlements de l'ouragan qui, rué soudain avec une force invincible, arracha une foule de châles et de manteaux et les fit tournoyer sur la hauteur.

De nouveau, les voix s'écrièrent :

— La terre a tremblé !

Beaucoup s'enfuirent en déroute. D'autres restaient immobilisés, enchaînés par la peur, pétrifiés, le crâne vide, — avec seulement la trouble sensation qu'il venait de se passer quelque chose d'effrayant...

Soudain, les ténèbres roussirent à nouveau... Le vent roulait les nuages, les tordait comme des chiffons calcinés. La lumière revenait par degrés... Enfin, le dôme des ténèbres se déchira et la clarté solaire s'élança à flots ; de suite, s'éclairèrent le tertre, les visages effarés et les trois croix.

La tête du Nazaréen, retombée très bas sur sa poitrine, avait la pâleur de la cire ; les paupières étaient fermées, les lèvres bleuâtres.

— Mort, murmura Anthéa.

— Mort, répéta Cinna.

Au même instant, le centurion perça de sa lance le côté du mort.

La réapparition de la lumière et la vue de cette mort semblaient, chose curieuse, rassurer la multitude. Elle se rapprochait mainte-

nant, les soldats ayant cessé de lui barrer la route. Des voix se firent entendre :

— Descends !... descends de ta croix !

Encore une fois, Anthéa jeta les yeux sur cette tête pâle et inerte, puis, à voix basse, comme se parlant à elle-même, elle dit :

— Ressuscitera-t-il ?...

Devant ces yeux et cette bouche marqués du sceau bleuâtre de la mort, devant ces bras démesurément allongés, devant ce corps inerte, déjà affaissé de tout son poids de chose morte, la voix d'Anthéa frémissait de doute et de désespoir.

Un même doute tenaillait l'âme de Cinna. Lui non plus ne croyait pas en la résurrection du Nazaréen ; mais il croyait que, s'il avait vécu, Lui seul eût pu, par sa force bonne ou mauvaise, guérir Anthéa.

Alentour, les voix se faisaient plus nombreuses, qui criaient :

— Descends !... descends de ta croix !...

— Descends répéta avec désespoir Cinna, guéris-la moi ; prends mon âme en échange !

Le temps se remettait au beau. Les hauteurs étaient encore voilées de buées diffuses, mais, au-dessus du plateau et de la ville, le ciel s'étendait immaculé. La tour Antonia rayonnnait au soleil, — soleil elle-même. L'air rafraîchi était strié de vols d'hirondelles. Cinna donna le signal du retour.

L'après-midi avait déjà commencé. Près de la maison, Anthéa dit tout à coup :

— Hécate n'est pas venue aujourd'hui.

Cinna y pensait, — lui aussi.

VIII

Le spectre ne vint point non plus le lendemain. Une animation inaccoutumée s'était emparée de la malade par suite de l'arrivée de Timon qui, inquiet pour Anthéa, terrifié par les lettres de son gendre, avait quitté en hâte Alexandrie, afin de contempler, une fois encore, sa fille unique,

L'espoir, maintenant, tentait de renaître dans l'âme de Cinna. — Mais lui n'osait plus entr'ouvrir son cœur à cet hôte décevant. — n'osait plus espérer. Les visions qui épuisaient Anthea avaient fait trève, parfois, — pour une journée, jamais pour deux — à Alexandrie comme dans le désert. Cinna attribuait le répit actuel à l'arrivée de Timon et aux sensations de la veille, qui s'étaient si profondément emparées de la malade, que, même avec son père, elle ne pouvait parler d'autre chose.

Timon écoutait en silence, sans contredire, absorbé par ses réflexions. — Ensuite, il s'enquit assidûment de la doctrine du Nazaréen, dont Anthéa ne savait, du reste, que le peu que lui en avait répété le procurateur.

Toutefois, elle se sentait mieux portante et plus forte et, quand

l'heure néfaste fut passée, ses yeux brillèrent d'un véritable espoir. A plusieurs reprises, elle qualifia ce jour du nom de favorable, et pria son mari de le noter.

En réalité, la journée était triste et maussade. Dès le matin, la pluie, très dense d'abord, puis fine et cinglante, n'avait cessé de tomber des nuages rampant très bas et déployés uniformément. Vers le soir seulement apparut, dans le ciel lavé, l'énorme globe de feu du soleil. — Il baigna de pourpre et d'or les nuages, les roches grises le marbre des portiques de la villa, — et descendit dans un rayonnement immense vers la Méditerranée.

En revanche, le lendemain, le temps était admirable. La journée s'annonçait très chaude, mais la matinée était fraîche, le ciel était sans tache, — et la terre tellement inondée d'azur, que tous les objets en semblaient azurés.

Anthéa s'était transportée sur la hauteur, sous son pistachier de prédilection, afin de savourer le spectacle de l'étendue joyeuse et claire. Cinna et Timon ne quittaient pas la litière, observant anxieusement la malade. — Son visage reflétait l'inquiétude de l'attente, mais non plus cette mortelle terreur qui, jusqu'ici, s'emparait d'elle aux abords de midi. Ses yeux vivaient d'une vie plus intense, ses joues se teintaient de rose.

Par instants, Cinna songeait que vraiment Anthéa pouvait être guérie, — et, à cette pensée, il eût voulu se jeter à terre et sangloter en bénissant les dieux... Puis, la terreur l'étreignait que ce ne fût peut-être qu'une dernière lueur de lampe mourante. — Voulant à tout prix raffermir son espoir, il jetait de temps en temps un regard à Timon. Mais les mêmes pensées devaient sans doute obséder celui-ci, car il gardait les yeux obstinément fixés à terre.

Personne ne rappela d'un mot l'approche de midi. Pourtant Cinna qui, à chaque instant, examinait les ombres s'apercevait, le cœur serré, qu'elles se raccourcissaient de plus en plus.

Ils restaient là, comme abîmés dans leur songerie... Anthéa elle même semblait moins inquiète : dans sa litière découverte, la tête sur un coussin de pourpre, elle aspirait avec délices l'air que la brise légère apportait du large. Mais, avant midi, la brise tomba. La chaleur devint plus forte. Surchauffés par le soleil, les buissons de nard exhalèrent un arome subtil et enivrant. De clairs papillons se balançaient autour des touffes d'anémones... Des fentes rocheuses, les petits lézards, déjà accoutumés à cette litière et à ces gens, sortirent un à un, — hardiment, — attentifs toutefois à chaque mouvement. Le monde reposait au sein du calme lumineux, de la douceur sereine, paissible et azurée.

Timon et Cinna semblaient, eux aussi, plongés dans ce clair apaisement. La malade avait fermé les yeux, comme prise de sommeil — et le silence n'était troublé que par les soupirs qui, de temps en temps, soulevaient sa poitrine.

Mais Cinna remarqua que l'ombre de son corps, perdant la forme allongée, gisait étalée à ses pieds...

Il était midi.

Soudain, Anthéa ouvrit les yeux et proféra d'une voix étrange :

— Cinna... ta main !...

Il eut un sursaut, le cœur glacé d'angoisse : l'heure était là des terrifiantes visions. Mais, les yeux élargis :

— Vois... disait-elle, — là-bas la clarté afflue... s'assemble en une gerbe !... — Elle frisonne... miroite... se rapproche de moi...

— Anthéa, ne regarde pas ! supplia-t-il.

Mais, ô miracle ! — les traits de la malade n'exprimaient point la terreur. La bouche était entr'ouverte, les yeux rayonnants, — et le visage s'éclairait peu à peu d'une joie immense.

— Le pylône de lumière s'avance vers moi, disait-elle. — Je vois, je vois... C'est lui, c'est le Nazaréen !... Il sourit... — O douceur... — O miséricorde !... Ses mains sanglantes se tendent vers moi. — Cinna, Il apporte la guérison, la rédemption !... — Il m'appelle, Cinna !...

Alors Cinna devint très pâle, et dit :

— Partout où Il appelle, allons à Lui !

Un instant après, de l'autre côté, sur le sentier pierreux conduisant à la ville, apparut Ponce-Pilate. D'avance, l'expression de son visage le révélait porteur d'une nouvelle dont, en homme raisonnable, il ne pouvait croire qu'elle fût autre chose qu'une invention saugrenue des foules crédules et grossières.

En effet, de loin encore, s'épongeant le front, il cria :

— Figurez-vous... Ils prétendent maintenant... qu'il est ressuscité !

HENRYK SIENKIEWICZ

Traduit du polonais par J.-L. DE JANASZ.

L'Émigration des Doukhobors

On a déjà beaucoup écrit sur les doukhobors (1) : les persécutions qu'ils ont subies en Russie pour avoir refusé le service militaire sont connues dans le monde entier. On connaît moins leur émigration dans l'île de Chypre et au Canada.

Outre Léon Tolstoï, ses trois amis : le prince Khilkov (neveu du ministre des Voies et Communications de la Russie), Tchertkov et surtout Biroukov, ont pris grande part à cette émigration.

Dès le commencement de 1898, les doukhobors se mettaient en instance pour obtenir du gouvernement l'autorisation de quitter la Russie : à cet effet, les représentants de leurs communes remirent une requête à l'impératrice douairière, Marie Feodorovna, lors de son séjour au Caucase ; de Sibérie, où il avait été déporté, Pierre Vériguine, l'un des plus actifs promoteurs du mouvement doukhobor, écrivit à l'impératrice Alexandra Feodorovna ; tandis que, de leur côté, les quakers anglais s'adressaient à Nicolas II.

Ces efforts eurent ce résultat, qu'en février 1898, les doukhobors reçurent la permission officielle d'émigrer à l'étranger. Aussitôt, à Londres, les quakers instituèrent un comité chargé de recueillir de l'argent pour que cette émigration pût s'effectuer, et Léon Tolstoï écrivit dans ce sens un appel qui fut traduit dans toutes les langues. Grâce à ces initiatives, les sommes nécessaires à un premier départ furent réunies, et, le 19 août (nouveau style) de 1898, 1126 doukhobors quittèrent la Russie pour toujours.

I

Ce premier groupe se dirigea sur l'île de Chypre. Malgré ses conditions de vie défavorables. son climat malsain, l'île de Chypre avait été choisie pour ce motif qu'elle appartient à l'Angleterre, c'est-à-dire à un pays où le service militaire n'est pas obligatoire ; de plus, cette île est sur la route qui va du Caucase en Amérique, où les doukhobors pourraient plus facilement se rendre si le pays était par trop inhospitalier.

Le comité des quakers avait à sa disposition 50.000 francs, les doukhobors en avaient 117.500, c'est-à-dire presque tout l'argent nécessaire pour leur voyage du Caucase à l'île de Chypre.

Les débuts de l'émigration ne furent pas heureux. Alors que les 1126 doukhobors avaient déjà vendus tous leurs biens et étaient arrivés à Batoum pour franchir la frontière, le gouvernement anglais, qui ne montre jamais de ces exigences envers les immigrants, demanda une garantie d'argent de 625 fr. par personne, pour s'assurer qu'il n'aurait pas à entretenir les doukhobors à ses frais. Les doukhobors durent donc s'arrêter à Batoum. Leur situation était des plus critiques : les autorités russes exigeaient leur départ immédiat

(1) Voir sur les doukhobors *La revue blanche* des 15 janvier 1896 et 1er janvier 1899.

et, d'autre part, ils n'étaient pas en mesure de payer la garantie. Dans les milieux gouvernementaux, il y eut un homme politique qui lança un projet d'installation des doukhobors dans la Mandchourie, en vue de la russifier; et, en même temps, commençait dans la presse russe, même la plus libérale, une campagne contre l'émigration des doukhobors, qui devait « compromettre la Russie aux yeux de toute l'Europe ». Les doukhobors envoyèrent à Londres télégramme sur télégramme, et, dans cette circonstance encore, les quakers agirent avec tant d'énergie qu'ils réussirent à faire abaisser la somme de garantie de 625 à 375 fr. par tête et obtinrent qu'une partie seulement de cette garantie fût versée comptant, et que tels et tels personnages éminemment solvables eussent la responsabilité du reliquat; d'ailleurs, en trois jours, ils avaient recueilli 125.000 fr. et la garantie exigée par le gouvernement anglais fut versée dans ce délai.

Le 26 août, les 1.126 doukhobors débarquèrent à l'île de Chypre.

Le climat fut terrible pour eux : presque tous tombèrent malades; 60 moururent. Au surplus, il y avait peu de terrain disponible : le départ des doukhobors avait été trop précipité, les préparatifs de réception, insuffisants. Ce fut d'abord la Compagnie coloniale, qui leur loua des terres; mais elles étaient mal situées : ils durent les abandonner après y avoir dépensé d'assez fortes sommes. Il en fut de même pour une autre ferme qu'on leur loua ensuite. Désormais les doukhobors ne demandaient plus qu'à quitter l'île de Chypre.

II

L'émigration au Canada fut beaucoup plus heureuse.

Le comité avait beaucoup plus d'argent, et cet argent provenait en grande partie du dernier roman de Léon Tolstoï, *Résurrection*, qui fut traduit simultanément dans toutes les langues. D'ailleurs, la grande étendue des terrains inoccupés et leur bon marché, la qualité des terres de culture, l'abondance de l'eau et du bois, l'absence de toute demande de garantie, l'aide bienveillante donnée aux immigrés par le gouvernement local, la liberté politique, toutes ces considérations, jointes à la non-obligation du service militaire, devaient faire du Canada la terre promise des doukhobors.

Les pourparlers avec le gouvernement du Canada furent engagés par Khilkov et Mood qui étaient partis pour l'Amérique en avant-coureurs. Un immense territoire fut acquis de la Société des Chemins de fer du Canada qui fit aux doukhobors une remise de 50 p. 0/0 sur le prix des terrains. Le gouvernement paya à Mood, qui la versa à la caisse commune des doukhobors, une somme considérable pour lui avoir amené des émigrants. Dans ces conditions, il fut possible de transporter au Canada près de 7.000 doukhobors.

Un premier convoi de 2.060 personnes fit la traversée sur un bateau à vapeur loué à cet effet « Lake Huron » de la compagnie « Beaver Line ». Les dépenses pour le transport de ce premier groupe se répartirent ainsi :

1° Chemin de fer des Communes jusqu'à Batoum	7.925 fr.
2° Traversée en bateau de Batoum au Canada	150.000 fr.
3° Assurance du bateau	4.500 fr.
4° Nourriture pendant le voyage	7.500 fr.
5° Chemin de fer au Canada	52.025 fr.
En tout :	221.950 fr.

Le « Lake Huron » débarqua à Halifax, et là une réception triomphale fut faite aux doukhobors par les habitants. Les doukhobors entonnèrent l'hymne « Seigneur nous te glorifions » ; les quakers y répondirent par : « Salut à vous », et leur pasteur, Boullemeyr, adressa aux immigrants une allocution enthousiaste.

Le « Lake Huron » amenait près de 2.000 personnes, parmi lesquelles il y avait 629 hommes, 673 femmes et 780 enfants des deux sexes.

Sous la rubrique « hommes », nous avons classé toutes les personnes mâles de 20 à 85 ans ; la plupart ont de 20 à 25 ans ; cependant on compte 60 vieillards ayant plus de soixante ans. Quelques femmes ont de 80 à 85 ans, mais la très grande majorité est âgée d'environ 40 ans.

Le bateau « Lake Huron » avait quitté Batoum le 22 décembre. A Constantinople, le nombre des voyageurs s'augmenta d'un jeune médecin russe, Alexis Bakounine et d'une doctoresse en médecine, Maria Sasse : tous deux avaient offert leurs services sans rémunération. Pendant la traversée on eut à enregistrer dix décès... une femme de 86 ans, un homme de 46, et 8 enfants.

Six mariages furent célébrés sur le bateau avec un cérémonial des plus simples.

Les fiancés et leurs parents s'assemblaient sur le pont ; le futur époux s'approchait de sa fiancée, lui prenait la main et répétait sa demande en mariage : les nouveaux époux s'embrassaient, et la cérémonie était terminée.

Pendant la route il y eut une naissance. C'est pendant une tempête que la première petite doukhobor naquit sous l'ombre du drapeau britannique. Les parents appelèrent leur fille : Canada.

Parmi ces doukhobors migrateurs, deux surtout méritaient l'attention : deux vétérans de la guerre de Crimée, Makhortov et Borkov.

Makhortov a maintenant 86 ans. Pendant la guerre de Crimée il était matelot à bord du « Catherine II ». Après la guerre, Markhotov se rendit au Caucase où il vécut paisiblement parmi les doukhobors pendant cinq années ; en 1888, lui et cinq de ses camarades furent déportés dans le gouvernement d'Arkhangel, pour avoir fait de la propagande en faveur du refus du service militaire : deux de ses compagnons moururent depuis ; deux autres sont allés comme lui au Canada ; le cinquième, le plus éminent, Pierre Vériguine, est actuellement en Sibérie.

L'autre vétéran, Borkov, a 85 ans : il a passé de longues années en prison, pour avoir fait la même propagande.

III

Une semaine après l'arrivée du premier bateau, un deuxième convoi de 1.900 doukhobors arriva sur le « Lake Superior ». Ce bateau fut tenu en quarantaine pendant vingt et un jours. Heureux retard, car les bâtiments destinés à recevoir les nouveaux arrivants n'étaient pas prêts.

Le gouvernement canadien était très soucieux de transférer au plus vite les doukhobors dans les campagnes, car on était en février 1899, et on attendait, fin de mars, un grand nombre d'immigrants pour lesquels on aurait besoin des bâtiments encore occupés alors par les doukhobors. (Dans chaque ville du Canada, il y a des bâtiments destinés à l'usage des immigrants.) Un grand nombre d'ouvriers auxquels s'adjoignirent 150 doukhobors partirent pour construire des bâtiments provisoires. On en bâtit deux pour commencer : l'un sur les bords du Swan River ; l'autre sur Dead Horse Creek ; le terrain où fut construit le premier fut nommé Campagne du Nord, l'autre Campagne du Sud.

Dans cette campagne du Swan River, 1.300 doukhobors vinrent s'installer ; les autres et tous ceux qui étaient arrivés par le deuxième convoi s'installèrent dans la campagne Dead Horse Creek.

Dès le printemps, les doukhobors commencèrent les semailles du blé.

Tout doukhobor âgé d'au moins dix-huit ans reçut un lot de terrain. On décida de ne pas déboiser la campagne.

Au Canada, tout le territoire est divisé en lots de six kilomètres carrés. Chaque carré s'appelle township ; chaque township est divisée en 36 sections ; chaque section se divise à son tour en quatre homesteads. Chaque homestead a 2.500 ares. Tout immigrant ou toute veuve avec ses enfants a le droit d'occuper un homestead en payant 52 francs. Les mêmes droits furent accordés aux doukhobors, mais en outre on les autorisa à occuper, non seulement les terrains appartenant à l'Etat (Dominion Lands), mais les terrains qui appartiennent aux compagnies de chemins de fer. Dans les townships toutes les sections sont numérotées de 1 à 36, toutes les sections de numéros pairs appartiennent à l'Etat et toutes les autres appartiennent aux Compagnies de chemins de fer, sauf les sections 11 et 29 que l'Etat a concédé aux écoles. Les compagnies de chemins de fer ont vendu leurs terrains aux doukhobors à raison de 30 à 75 francs le homestead. L'Etat a accordé aux doukhobors un certain délai pour le paiement des terrains. Dans les provinces où se sont installés les doukhobors (Nord West territories), les habitants ne payent pas d'impôt. Leur seule obligation est d'entretenir les chemins vicinaux, et tout propriétaire d'un homestead doit consacrer, annuellement, deux journées de travail à cet entretien.

Aussitôt les travaux d'aménagement commencés, les doukhobors se mirent en quête de bestiaux et de semences.

Les quakers et la Société des femmes du Canada leur vinrent en aide, de sorte que bientôt les immigrants eurent les bêtes de somme nécessaires.

L'organisation du travail des doukhobors fut l'œuvre de M. Krear, l'un des chefs de l'immigration. Grâce à lui, plusieurs centaines de doukhobors furent bientôt employés dans les compagnies de chemins de fer où ils gagnent, outre la nourriture, deux dollars et demi par jour.

Au mois de juin, un troisième convoi de doukhobors arriva à Québec : c'étaient les doukhobors de l'île de Chypre. Ils s'installèrent sur la rive droite du fleuve Assinie Boyine. Peu de temps après un quatrième bateau amenant deux mille doukhobors de la province de Korsk arriva. Ils s'installèrent à proximité de Swan River.

En résumé, la situation des doukhobors au Canada est la suivante. Au nombre de 7.000 environ, ils possèdent des terrains immenses, mais le manque de fonds fait obstacle à leur developpement agricole. Les doukhobors avaient déjà adressé une demande d'argent au gouvernement du Canada, en offrant comme garantie les homesteads qu'ils occupaient, lorsque spontanément, deux particuliers, l'un anglais, l'autre américain, leur avancèrent l'argent nécessaire, sans autre garantie que leur parole.

Cet argent leur a été prêté pour un laps de cinq à six ans, moyennant un intérêt de 5 p. o/o. Cet emprunt a permis aux immigrés d'acheter des bestiaux et de faire construire des maisons ; ils ont déjà fondé trente-six villages.

Ainsi la question des doukhobors est à peu près résolue, et il n'en reste plus beaucoup au Caucase.

Les doukhobors ont gardé leurs habitudes, leurs mœurs et leurs doctrines évangéliques et pures. Un fait, qui est récent, en peut donner une idée. Des enfants doukhobors et anglais jouaient ensemble : l'un des jeunes doukhobors bouscule un petit Anglais ; celui-ci, tout en pleurs, court à la maison, tandis que les petits doukhobors se sauvent, sauf un seul, un enfant de dix ans qui n'avait pas pris part au jeu. Le père du petit Anglais se précipita sur cet enfant, qu'il croit le coupable, et lui donne un si violent coup de pied qu'il le tue net. Il fut arrêté le soir même... La commune des doukhobors à laquelle appartenait la victime adressa aussitôt aux autorités la pétition suivante :

« Par cette requête, nous demandons que l'homme qui a tué l'enfant ne soit pas puni. Nous sommes sûrs qu'il souffre déjà dans son cœur, et nous le plaignons, car nous aussi avons perdu la tranquillité et avons souffert dans notre cœur. Déjà un enfant est mort et l'idée nous est insupportable que sa mort doive être rachetée par une autre vie humaine. »

N'est-ce pas là une belle introduction à un nouveau droit criminel ?

W. Bienstock

Lettre aux Doukhobors émigrés au Canada

Mes chers frères et sœurs,

Nous tous, qui professons la doctrine chrétienne et qui voulons tenir notre vie en accord avec elle, avons besoin de nous entr'aider: or, la façon la plus efficace de s'entr'aider, c'est de se montrer l'un à l'autre les péchés et les erreurs dans quoi nous tombons sans nous en apercevoir nous-mêmes. Moi qui demande à mes frères de me prévenir contre les péchés et les séductions auxquels je pourrais céder, je crois de mon devoir, mes chers frères et sœurs, de vous montrer la séduction à laquelle succombent, ai-je appris, quelques-uns d'entre nous.

Vous avez souffert, vous avez été expulsés, et maintenant encore vous êtes en proie à la misère parce que vous avez voulu professer la foi chrétienne, non pas en paroles, mais en fait. Vous avez renoncé à toute violence envers votre prochain. Vous avez refusé le serment ; vous avez même brûlé vos armes afin de n'être pas tentés de vous en servir pour votre défense, et, malgré la persécution, vous êtes restés fidèles à la doctrine chrétienne. Vos actes sont connus de tous les hommes, et les ennemis de la doctrine chrétienne en ont été confondus et ils vous ont enfermés, déportés ou expulsés, en s'efforçant, vainement, de cacher vos actes aux autres hommes. Les hommes honnêtes se sont réjouis. Ils vous ont glorifiés en essayant de suivre votre exemple. Ce que vous avez fait a beaucoup contribué à la destruction du mal et à la confirmation des hommes dans la vérité. Maintenant, j'apprends par des lettres de nos amis que la vie de beaucoup d'entre vous, au Canada, est telle, que les amis de la doctrine chrétienne en sont troublés, tandis que ses ennemis se réjouissent et triomphent. « Vous le voyez ! disent maintenant les ennemis du Christ, dès que vos doukhobors ont été installés au Canada, dans un pays libre, ils ont commencé à vivre comme tous les hommes : ils amassent des biens, chacun pour soi, et non seulement ils ne les partagent pas avec leurs frères, mais ils s'efforcent de les accroître avarement. Ainsi, la preuve est faite : tout ce qu'ils ont fait avant, ils l'ont fait sur l'ordre de leurs chefs, sans comprendre eux-mêmes pourquoi. »

Mes chers frères et sœurs, je sais et je comprends la difficulté de votre situation en pays étranger, parmi les étrangers qui ne donnent rien à personne sans argent ; je sais aussi combien il est difficile de s'imaginer que le prochain puisse avoir besoin de quelque chose : je sais aussi qu'il est difficile de vivre en communauté et combien il est pénible de travailler pour ceux qui dépensent sans scrupule le pro-

duit du travail des autres. Je sais tout cela, mais je sais aussi que, si vous voulez continuer à vivre de la vie chrétienne et si vous ne voulez pas renoncer à tout ce pourquoi vous avez souffert, il vous est impossible de vivre comme tout le monde et d'amasser séparément, pour vous et vos familles, des biens que vous aurez à défendre contre la convoitise d'autres hommes. Vous semblez croire qu'on peut être chrétien et détenir une propriété envers et contre les autres hommes. Mais c'est là une erreur et il faut que l'on s'en rende bien compte : sinon, il ne restera bientôt de la vie chrétienne que des mots, et, malheureusement, des mots mensongers et hypocrites. Christ a dit : « On ne peut servir Dieu et Mammon. » Il faut ou bien amasser des biens pour soi, ou bien vivre pour Dieu. Il semble tout d'abord qu'entre le renoncement à la violence et le refus du service militaire, d'une part, et l'acceptation du principe de la propriété, de l'autre, il n'y ait aucune relation. « Nous, chrétiens, nous n'adorons pas des dieux étrangers, nous ne prêtons pas serment, nous ne jugeons pas, nous ne tuons pas — disent beaucoup d'entre vous — et, en acquérant par notre travail la propriété, non dans un but cupide, mais pour assurer l'existence des nôtres, non seulement nous ne violons pas la doctrine du Christ, mais encore nous nous y conformons, sous réserve de secourir les pauvres de notre superflu. »

Mais, ce n'est pas vrai. La propriété implique que non seulement je n'abandonnerai pas mon bien à qui voudra le prendre, mais que je le défendrai contre lui. Et on ne peut défendre contre un autre que ce qu'on croit être à soi, autrement que par la violence, c'est-à-dire, le cas échéant, par la lutte et, s'il le faut, le meurtre. Sans violence et sans meurtre, la propriété ne saurait se maintenir. Si nous détenons la propriété sans commettre nous-mêmes des violences, c'est uniquement parce que notre propriété est garantie par les violences des professionnels qui ont pour tâche de maintenir la propriété. Admettre la propriété, c'est admettre la violence et le meurtre, et ce n'était pas la peine de refuser le service militaire et policier pour admettre la propriété, qui ne se maintient que par le service militaire et policier.

Ceux qui accomplissent le service militaire et policier et profitent de la propriété, agissent mieux que ceux qui refusent tout service militaire ou policier tout en jouissant de la propriété. Ceux-ci ne servent pas eux-mêmes, il est vrai ; mais ils profitent du service des autres. On ne peut pas fractionner la doctrine chrétienne. Elle forme un bloc indivisible. Si l'homme veut être fils de Dieu, il faut qu'il admette que l'amour du prochain découle logiquement de cette filiation ; et l'amour du prochain est incompatible avec le serment, la violence, le service militaire et la propriété.

En outre, la passion de la propriété est en elle-même une chose mauvaise que Christ nous a dénoncée. Il a dit que l'homme ne doit pas songer au lendemain, et cela non pas parce qu'il y a un mérite à agir ainsi, ni parce que Dieu l'a ordonné, mais uniquement parce que

cette préoccupation est puérile en elle-même. On ne saurait sérieusement songer au lendemain, et celui qui le tente tente l'impossible, ce qui revient à commettre une sottise. Premièrement : il est impossible à l'homme de s'assurer le lendemain, puisque l'homme est mortel. C'est ce que montre la parabole du riche qui a amassé de grandes provisions de farine. Et deuxièmement, parce qu'on ne saurait prévoir d'une manière exacte pour combien de temps il faut s'assurer l'avenir. Est-ce pour un mois ? pour une année? pour dix ans ? pour trente ? Et puis, faut-il se préoccuper de soi-même seulement, ou bien encore de ses enfants et petits-enfants ? Et sous quel rapport? sous le rapport de la nourriture, du vêtement, de l'habitation ? Et, en ce cas, de quelle nourriture et de quel genre d'habitation ? Celui qui commence à se préoccuper du lendemain n'en verra jamais la fin et ne fera que perdre sa vie inutilement, ainsi qu'il est dit : « Quiconque voudra conserver sa vie, la perdra. » Est-ce que nous ne voyons pas des riches vivre malheureux et des pauvres contents ? L'homme n'a pas à se préoccuper.

Le Christ a dit : L'homme est sous la garde de Dieu, comme le sont les oiseaux du ciel et les fleurs des champs.

« Oui, mais si les hommes ne travaillaient pas, s'ils ne labouraient pas, ne semaient pas, ils mourraient de faim ! » disent ordinairement ceux qui ne comprennent pas ou ne veulent pas comprendre la doctrine du Christ. Cette doctrine n'est pas un jeu de mots. Christ ne défend pas à l'homme de travailler. Non seulement il ne lui conseille pas d'être oisif ; au contraire, il lui ordonne de toujours travailler ; mais il lui dit de ne pas travailler seulement pour lui-même, de travailler aussi pour son prochain. Il est dit : « Le fils de l'homme est venu, non pour qu'on le serve, mais pour servir les autres, et celui qui travaille a le droit de manger. » L'homme doit travailler le plus possible, mais ne pas garder pour lui-même ni considérer comme sien le fruit de son travail. Il doit le donner aux autres. Pour s'assurer l'existence le plus sûrement, l'homme n'a qu'un moyen, et ce moyen est celui qu'a enseigné Christ : travailler le plus possible et se contenter du moins possible. L'homme qui agira ainsi aura la vie assurée partout et toujours.

On ne peut pas diviser la doctrine chrétienne, en accepter un point et en rejeter tel autre. Si ceux qui acceptent la doctrine chrétienne rejettent la violence et la guerre, ils doivent aussi renoncer à la propriété, car la violence et les tribunaux ne sont là que pour défendre la propriété. Si les hommes tiennent à conserver la propriété, il leur faut admettre la violence, les tribunaux et toutes les institutions analogues. La propriété est d'autant plus redoutable que son fonctionnement est plus insidieusement caché aux hommes, et c'est ce qui fait que beaucoup de chrétiens succombent à cette tentation.

C'est pourquoi, mes chers frères et sœurs, en arrangeant votre vie en pays étranger après avoir été chassés de votre patrie à cause de votre fidélité à la doctrine du Christ, je vois clairement qu'à tous

égards, il est plus avantageux pour vous de continuer à vivre de la vie chrétienne que de changer pour commencer à vivre de la vie du monde, qu'il est plus avantageux de vivre en travaillant en commun avec tous ceux qui veulent vivre de la même vie que la vôtre, que de vivre chacun à part en amassant seulement pour soi et sa famille les fruits de son labeur. Il est plus avantageux de vivre ainsi :

1° Parce qu'en ne songeant pas à l'avenir, vous ne dépenserez pas inutilement vos forces pour cette chose illusoire : assurer l'avenir de soi-même et de sa famille ;

2° Parce que vous ne dépenserez pas de forces pour lutter contre les autres afin de protéger votre bien ;

3° Parce que vous travaillerez et produirez beaucoup plus en travaillant en commun qu'en travaillant chacun pour soi ;

4° Parce qu'en vivant en commun, vous dépenserez beaucoup moins qu'en vivant chacun à part ;

5° Parce qu'en vivant de la vie chrétienne, au lieu d'exciter l'envie et l'hostilité des hommes qui vous entourent, vous déterminerez chez eux, à votre égard, de l'estime et de l'affection et peut-être les convertirez-vous à votre vie ;

6° Parce que, en agissant ainsi, vous ne détruirez pas l'œuvre que vous avez commencée et par laquelle vous avez fait honte à vos ennemis et avez réjoui les amis du Christ.

Enfin, il est plus avantageux pour vous de vivre de la vie chrétienne, parce qu'en vivant ainsi vous saurez que vous faites la volonté de Celui qui vous mit sur la terre.

Je sais qu'il est difficile de n'avoir rien à soi, d'être prêt à donner à qui le demande ce qu'on avait pour soi et sa famille ; d'obéir aux chefs élus quand on croit qu'ils donnent des ordres fâcheux ; de supporter les défauts d'autrui ; de s'affranchir des habitudes de luxe et de s'abstenir de viande, de tabac et de vin. Je sais que tout cela semble très difficile, mais, mes chers frères et sœurs, aujourd'hui nous sommes vivants et demain nous irons vers Celui qui nous a mis sur la terre pour observer sa loi.

Est-ce bien la peine d'appeler des choses siennes et d'en disposer à son gré ? Est-ce la peine, pour quelques livres de farine, pour quelques dollars, pour une pelisse, pour une paire de bœufs, de ne pas faire participer au fruit de votre labeur ceux qui ne travaillent pas ? Pour un mot blessant, est-ce la peine d'aller contre la volonté de Celui qui nous a mis sur la terre ? Et il ne nous demande pas beaucoup : il veut seulement que nous fassions aux autres ce que nous voulons qu'on nous fasse ; et il veut cela, non pour lui-même, mais pour nous. Car si seulement nous consentions à agir ainsi envers tout le monde, notre vie sur la terre serait aussi heureuse que possible. Mais, bien que, maintenant, tout le monde vive contrairement à la volonté de Dieu, il n'y a aucun avantage pour l'homme qui a compris son rôle sur la terre à faire autre chose que ce pourquoi il a été créé.

Moi, vieillard au terme de mes jours, je vois cela très clairement,

et vous, chers frères et sœurs, si vous réfléchissez un instant, vous verrez la même chose aussi nettement que moi. Vous comprendrez que l'homme ne perd rien, mais qu'il gagne, au contraire, à vivre, non pour lui, mais pour réaliser la volonté de Dieu. Il est dit : « Cherchez le royaume du ciel et la vérité, et le reste vous sera donné au centuple. » Tout homme est à même de vérifier ces paroles. Vous savez qu'elles sont vraies, et voilà que vous vous mettez à rechercher les biens et les plaisirs de ce monde : or vous ne les trouverez pas et vous perdrez le royaume du Ciel.

En ce qui est de l'organisation de votre vie commune, je n'ose pas vous donner de conseils, car je sais que vous, et surtout vos vieillards, êtes expérimentés et sages. Je sais seulement que tout sera bien si chacun de vous se soumet à la volonté de Dieu ; et sa volonté est exprimée dans le commandement d'amour. Acquérir la propriété pour soi, la défendre contre les autres, c'est agir contrairement à la volonté de Dieu et à ses commandements.

Je vous demande pardon.

Votre frère qui vous aime,

LÉON TOLSTOÏ

La Morte irritée [1]

12 juin.

Je me souviens de ces jours de rupture comme d'un temps de rage et de cruauté. Ah ! comme nous en voulons à l'animal blessé qui ne veut pas mourir !

Tous les jours, des lettres de Repsa : supplications, promesses, serments, menaces de suicide et menaces de vengeance, tendresses, désespoirs. Parfois des billets brefs, insolents, où la femme galante se décèle :

« Enfin, mon cher, on ne quitte pas une maîtresse comme vous le faites ; vous avez fait toutes sortes de promesses à ma mère et elle n'entend plus parler de vous. C'est un procédé assez singulier pour un galant homme ; je ne sais si c'est M. le baron de Flamel qui vous l'inspire, mais j'étais loin de m'attendre à une pareille chose de votre part. »

Cela m'a décidé, car, en effet, depuis deux ou trois jours j'hésitais à régler ces questions d'intérêt, par crainte de retourner chez elle, de me laisser ressaisir par la puissance du passé.

J'ai envoyé à Raphaëlle un petit bleu la prévenant que je serais rue Copernic vers deux heures de l'après-midi. J'avertissais en même temps sa mère d'avoir à se trouver là.

J'ai encore ma clef dans ma poche, mais j'hésite à m'en servir : je ne suis plus chez moi. Donc je sonne et je reconnais aussitôt tous les bruits qui s'éveillent : la porte de Repsa s'est fermée brusquement : elle doit regarder par le trou de sa serrure pour voir qui entrera dans l'antichambre. Elle a toujours eu la terreur du coup de sonnette, cette épouvante de l'événement à survenir, de la difficulté ou du péril à surmonter qui marque d'un trait sûr l'état des neurasthéniques. Puis les chiens donnent un petit coup de gueule et viennent renifler sous la jouée du bois ; j'entends des paroles basses, une agitation sourde ; une autre porte se ferme et le pas savaté de la vieille Emilia traîne ; enfin le pène tourne convulsif et j'entre. Les chiens aussitôt m'affolent, jappent, sautent dans jambes, poussant mes

(1) Voir *La revue blanche* du 1er novembre 1900.

mains de leurs museaux froids. Après huit longs jours, je me retrouve chez moi, j'ai la sensation de quelqu'un qui revient de voyage.

— Eh bien, Émilia, Madame va bien?

Elle répond, bourrue :

— Pas trop, comme de juste. Elle tousse beaucoup.

J'entre dans le salon, d'avance raidi contre une explosion de désespoir ou de reproches; mais Raphaëlle me reçoit très calme, très digne.

— Je vous remercie d'être venu.

Et cela me démonte.

Je regarde le salon; certains meubles sont disposés autrement, une statue dans un angle est drapée d'une écharpe. Elle suit mon coup d'œil, me dit souriante :

— Oui, j'ai changé un peu le salon : n'est-ce pas qu'il est mieux ainsi? Et cette pauvre Phœbé : elle grelottait, toute nue ; je lui ai mis un manteau.

C'est une autre femme que j'ai devant moi : sérieuse, froide, comme il faut. Étrange et douloureuse sensation d'être reçu comme un étranger par la femme avec qui on a couché pendant des années, dont la vie a été mêlée à la vôtre par toutes les intimités de l'habitude, par tous les petits mystères de l'existence commune. On sait quelle peau il y a sous cette robe, on se rappelle encore la forme des bras sous les manches, la ligne des cuisses et des jambes sous la jupe. Oh quelle envie d'ouvrir les bras, de faire renaître le Passé, cette chose morte.

Repsa me fait signe de m'asseoir : elle hésite un moment, pèse le *vous* ou le *tu*, se décide, simplement.

— Je t'ai écrit six fois. Tu aurais pu prendre la peine de me répondre, mon cher ami. Parce qu'on se sépare d'une femme, ce n'est pas une raison pour ne pas être poli avec elle. Si tu en aimes une autre, c'est ton affaire.

— Tu sais parfaitement que ce n'est pas pour une autre que je te quitte.

— Allons donc! Tu dois avoir quelque femme du monde en tête; quelqu'une de tes cocottes du grand monde! — Ah bien, elles sont jolies les femmes de ton monde; je ne t'en fais pas mon compliment, mon pauvre ami ; et puis, tu sais, quant à l'argent, elles te coûteront plus cher que moi.

Les chiens rôdent dans le salon, posent leurs têtes sur mes genoux ; je demande à Repsa :

— Phœbé et Junon ont été sages?

— Oui. Tu vois, je les ai fait tondre, mais cette fois on leur a laissé des pompons sur le dos. Le tondeur dit que c'est la mode.

Elle a pu s'occuper de ces choses? Un étonnement naïf me cause une déception de vanité. Elle ne passait donc pas tout son temps à se désespérer!

Un coup de sonnette : encore des piétinements et des murmures de voix basses dans l'antichambre. Comme autrefois, je demande :

— Qu'est-ce que c'est?

— Je ne sais pas.

C'est vrai que ma question est surprenante : je n'ai plus le droit de demander qui sonne, je ne suis plus le maître là. Pourtant c'est tellement plus chez moi que rue Vaneau : toute ma jeunesse est accrochée à ces murs, à ces tentures, aux quelques tableaux.

La porte s'ouvre et Mme Morin entre, sèche et noire. Tout de suite, elle m'interpelle :

— Vous m'avez écrit de venir, monsieur, je suis venue; mais je ne peux pas me déranger à chaque instant comme cela pour vous. Je suis pauvre, moi, monsieur, il faut que je gagne ma vie; je travaille, et encore il faut que mon mari trouve son dîner prêt quand il rentre. Je n'ai pas de domestiques, moi.

Elle s'assied, drapée dans un vieux châle, attend, hargneuse.

— Madame, je voulais vous faire part des dispositions que j'ai cru devoir prendre pour assurer l'avenir de Mlle Raphaëlle, je veux dire Mlle Jeanne Morin.

Repsa interrompt, furieuse.

— Je n'ai pas besoin que personne se mêle de mes affaires.

— Pardon ; si je vous donne de l'argent, vous le mangerez aussitôt. Je ne veux pas que vous vous trouviez sans ressources.

— Allez, allez toujours, monsieur, ce que vous faites là n'est pas d'un gentilhomme.

— Voyons, Jeanne, écoute Monsieur ; il ne veut que ton bien.

J'expose mon projet, approuvé par les regards coulants de la mère, je dessine à grands traits l'existence heureuse, honnête que Jeanne peut mener. Elle gagnera honorablement et facilement sa vie, s'occupera, aura un intérêt. Eh mon Dieu ! elle peut un jour trouver à se marier, se faire une situation, avoir des enfants.

Une voix saccadée interrompt.

— Et si je veux faire la noce, moi !

La mère s'indigne, je continue. J'expose le bonheur d'avoir un petit magasin, l'amusement de recevoir les pratiques. Mon éloquence est prudhommesque — au fond, malgré l'affreuse peine qui étreint mon cœur, *je m'amuse*. Je prends des notes de vie cruelle ; par moments je me dis : c'est un mot de Gavarni, ça !

Discrètement j'énonce la somme : la mère reçoit le chiffre avec un plissement respectueux des paupières ; Repsa demeure étonnée un peu et je lis dans ses yeux — j'ose la regarder alors — une joie rapide d'avoir à elle plus qu'elle n'attendait. Un capital ! Cela représente tant de choses pour les pauvres, c'est la manumission antique qui délivre du quotidien servage, de l'angoisse toujours renaissante.

13 juin.

J'écris ces notes à la hâte, furtivement ; il ne faut pas que Simonne devine.....

Hier soir nous devions aller chez les Leroy-Château. J'ai feint une névralgie.

— Je vais rester avec vous, m'a dit ma femme.

— Non, c'est leur dernier samedi, nous n'y avons pas mis les pieds de l'année. Allez avec votre mère puisqu'elle doit venir nous prendre.

Je suis demeuré en face de mon souvenir.

Depuis deux heures j'écrivais à la volée ; ma mémoire était amère, malveillante, je me sentais irrité contre Repsa comme si elle était vivante encore. Ma tête s'alourdissait, mes yeux cuisaient ; j'ai relevé ma nuque lassée pour aspirer un ballon d'air et... je n'ai plus osé bouger. Il y avait quelqu'un derrière moi, quelqu'un de très grand, drapé, silencieux : des bouffées de

froid montaient de mes cuisses à mes reins, à mes tempes et, sans me retourner, les yeux droits sur ma lampe, j'ai attendu, frissonnant à la pensée qu'Il allait mettre sa main froide dans mon cou.

Soudain je me lève tout d'une pièce, je me retourne. *J'ai senti qu'il n'était plus là.*

Et je vais me coucher, j'ouvre l'histoire de *Gil Blas*. Avec Santillane ces terreurs là ne tiennent pas, il me dit tout de suite : « qu'il y a quelque chose de détraqué dans la machine », et sans plus attacher d'importance à ces choses il se moque de moi, légèrement, avec son fin et joli esprit.

Or, ce matin en me réveillant, je me suis souvenu que j'avais laissé mon manuscrit en désordre, ma page commencée ; j'ai couru à mon bureau ;... sur la partie demeurée blanche de cette page où j'outrage Repsa, où je l'accuse, oui sur la partie blanche — j'ai encore la feuille, — il y avait un rond pâle, une boursoufflure livide du papier ; le poli était enlevé comme si une goutte d'eau était tombée dessus, avait séchée... Je suis sûr que c'est une larme !

20 juin.

Et cependant il faut que je reprenne ces souvenirs, que je les précise, que je les touche. Une force m'y contraint. Au moins quand j'ai écrit mes nuits sont solitaires !

Où en étais-je? — Ah oui : Repsa a fini par consentir à tout ce que nous voulions, sa mère et moi. Sa volonté était maniable, facilement dominée, — sauf certaines localisations imprenables devant lesquelles tout se brisait.

Tout est bien convenu : elle donnera congé de l'appartement, partira avec Mme Morin pour passer quelques jours en Orléanais, le pays où elle a été élevée, dont elle parle sans cesse. Moi pendant ce temps j'irai en Bretagne.

Quand nous reviendrons elle sera installée, aura son magasin : elle veut faire « les modes ».

Ainsi nous allons nous quitter sans haine, sans remords et je me dis, — avec la lâcheté qui sommeille au fond de la conscience — que peut-être un jour j'irai voir ce magasin et que peut être je dormirai dans l'arrière-boutique. Oh décrocher au

matin les volets de la devanture et respirer l'air encrassé du trottoir, debout devant la porte... avec un bonnet grec sur la tête.

Je remets cent louis à Mme Morin.

— Voici un à-compte; quand vous aurez besoin d'argent, vous n'aurez qu'à me prévenir.

Je me lève pour sortir et, soudain, je demande :

— Qu'est-ce qu'on fait des chiens?

Des larmes, les premières, jaillissent des yeux de Repsa.

— Ses pauvres chiens! Il ne s'en est même pas inquiété. — Je les garde avec moi, mon cher; je ne lâche pas comme ça mes vieux amis, moi!

Je les caresse, je fourre mes doigts dans leurs laines noires; ils sautent, lancent des coups de langue sur mes moustaches et je regarde le petit appartement où si longtemps j'ai vécu. Il me semble que je le quitte comme après une mort. Pourtant il n'y a là d'irréparable, d'irrévocable que ma pauvre volonté.

La main sur le bouton de la porte, je reviens à elle tout d'un coup :

— Voyons, Repsa, peux-tu me dire ce que tu as fait de tes soirées depuis trois mois? Dis-le. Si je peux te pardonner, je te pardonnerai.

Au fond de mon interrogation il y a aussi, il y a surtout ce besoin commère, cette frénésie portière de *savoir* qui domine les natures faibles. Je veux, je veux désespérément savoir ce qu'elle a fait comme une vieille veut savoir la fin de son feuilleton ou si la dame du cinquième a, oui ou non, un amant.

J'ai vu à ce moment les lèvres de Repsa frémir, comme bouillonner intérieurement : ses yeux s'imbibent de larmes, je sens qu'elle lutte affreusement... Mais elle redresse le cou, avale sa salive, me regarde froidement.

— A quoi bon, mon cher; c'est un prétexte pour me quitter que tu cherchais; tu l'as, tu dois être content; pourquoi m'en demander plus.

Je la repousse et je m'enfuis.

Et maintenant que la mort a fait de ce petit être de grâce, de vice et de tendresse le monstre d'épouvante et de menace que je connais, je cherche, je compare ce silence d'alors à la résistance opposée par le sujet en certains cas d'hypnotisme, aux luttes

soutenues par le possédé contre l'exorciste et contre lui-même, l'aveu muré au fond de l'âme par une force extérieure. J'arrive à la conviction que je me suis trouvé en face d'un cas pareil. Elle avait le désir de parler, de me répondre — elle savait si bien qu'un seul mot me rendrait à elle, — elle ne pouvait pas. Une puissance veillait qui fermait ses lèvres.

Et je me rappelle encore un autre épisode de notre vie qui vient sinistrement confirmer ces soupçons. Cela s'était passé un an avant, en août.

Nous causions le soir, les fenêtres ouvertes sur la fournaise des rues. Mon père était à la Ferté, nous vivions tout à fait ensemble, Repsa et moi, sans nous quitter d'une seconde.

Elle me conte ses souvenirs d'enfant, des histoires de pension d'une gaminerie vicieuse et les intrigues au catéchisme pour se faire bien venir de tel ou tel abbé, les passions des grandes qui glissaient des billets d'amour à leurs confesseurs.

— Tu n'allais pas au catéchisme, toi, puisque tu es israélite.

— Non ; les autres me racontaient.

Elle ajoute :

— Il y avait un abbé qui nous prenait toujours sur ses genoux.

Moi, imbu du souvenir classique des bons abbés mondains triés sur le volet, je dis :

— Que tu es bête, ils font ça avec tous les enfants sans penser à mal.

— Tu crois, vraiment ! — Alors elles doivent être propres tes petites saintes nitouches de filles du monde, ces petites que tu aimes tant !

— Mais certainement : j'ai vu des prêtres prendre des enfants sur leurs genoux, ils ne pensaient pas à mal pour cela. Et puis ils les bénissent... comme ça.

J'avance mon pouce et, du geste béat des ecclésiastiques, j'esquisse sur son front le signe de la croix, Elle se jette en arrière, pousse un : Ah ! d'angoisse : ses yeux, un moment, roulent, dévient, elle essuie son front avec rage comme si elle voulait s'arracher la peau et, convulsée, elle crie :

— Ne me fais pas ça, entends-tu ! — Ne me fais jamais ça. — Tu ne sais pas ce que tu fais !

Des mots d'injures jaillissent par saccades de ses lèvres.

— Mais quoi? dis-je, il n'y a pas de mal; je n'ai pas voulu te faire du mal.

Elle continue, les ongles à sa chair :

— C'est bête, c'est bête, tu ne sais qu'inventer! — On n'est pas bête comme ça!

Aujourd'hui seulement je me rappelle cette scène singulière.

30 juin.

J'avais voulu lui dire adieu encore une fois, la veille de mon départ, lui remettre un peu d'argent pour elle, — sa mère gardait tout. Je lui ai donné rendez-vous au parc Monceau, pas chez nous : j'avais trop peur de la caresse des entours, de me trouver seul avec elle avec près de moi le souvenir de l'amour et la douceur de sa peau.

Elle devait m'attendre près du petit lac si morne entouré de colonnades en ruines artificielles; il est silencieux et isolé ce petit coin perdu dans le bruit du jardin et l'on s'y sent enveloppé par une âme de tristesse et de nuit. C'est que, sans que personne s'en doute, c'est là un ancien cimetière; le cimetière des Ancises où furent jetés presque tous les décapités de 93. La terre est trouée ainsi un peu partout de charniers oubliés et l'on ne peut faire un pas sans fouler de la poussière humaine.

Je la vis de loin assise sur une chaise avec son petit air sage et posé, parlant aux chiens qui la regardaient, secouaient leurs oreilles, lui répondaient.

Ils m'éventèrent; leurs têtes se haussaient, leurs museaux jouaient, aspirant l'air : tout d'un coup ils me reconnurent, détalèrent vers moi, sautant, s'embarrassant dans mes jambes. Elle m'envoie un sourire, son sourire triste et moqueur :

— Ils ne vous oublient pas.

Le ciel était doux, d'une douceur pluvieuse qui donnait à toutes les choses une coloration molle, ouatée. L'atmosphère, comme un bain tiède, calmait et l'on sentait, dans cette journée de février un souffle de printemps courir invisible, faire tressaillir les germes dans les dures cellules des arbres. Nous avons passé là de très longues heures, presque sans rien dire, avec une angoisse terrible. Elle parlait à peine, garée contre les surprises de l'émotion suffocante, ses yeux étaient lents, mélancoliques, amis, — pas les terribles yeux de maintenant!

Nous nous sommes séparés, très tranquilles, après une poignée de main franche, un long silence. Les chiens, comme toujours, hésitaient à se départager; ils allaient de l'un à l'autre, levant le nez, sans comprendre pourquoi nous ne partions pas ensemble. J'ai dû me fâcher, leur commander de rejoindre leur maîtresse, les chasser de ma canne. Sa silhouette a glissé entre les arbres, elle s'est encadrée, successive, dans l'espace des colonnades et puis elle a disparu comme si elle s'évanouissait en la brume grisâtre du triste jardin.

J'ai pris une voiture et suis rentré à l'hôtel.

(*A suivre.*)

François de Nion

Quand j'étais enfant en Chine [1]

VI

Ecoles et vie scolaire

Les écoles, en Chine, sont généralement dirigées par des personnalités privées. Le gouvernement ne s'occupe que des étudiants déjà avancés dans leurs études. Mais, comme le savoir est le seul titre aux emplois et que l'accès aux distinctions littéraires et aux honneurs publics dépend des examens et des concours, il n'est pas étonnant que l'on trouve des écoles dans les plus petits hameaux comme dans les grandes villes. Quoique le gouvernement ne fournisse aucune subvention pour l'établissement d'écoles et quoiqu'on n'ait aucune idée de l'enseignement obligatoire, le désir est général, même dans les classes pauvres, de donner aux enfants une éducation élémentaire.

Les écoliers de rang inférieur n'ont jamais plus d'un maître.

En Chine, le système qui combine un maître et plusieurs adjoints, n'a pas de bons résultats. Le maître y est donc souverain absolu dans son école. Il est le roi de tous ceux qu'il élève et, dans sa sphère, nul ne lui dispute ses droits.

Vous pouvez entre mille le reconnaître à sa longue robe d'étudiant, à son regard sévère, à son dos voûté par l'assiduité à l'étude. Généralement il a la vue courte, et une énorme paire de lunettes indique en lui l'éducateur des intelligences.

Son école, je l'ai dit, est une entreprise privée et sa propriété, car il n'y a rien en Chine qui rappelle l'école publique; en outre, s'il a une plume élégante, il grossira sa bourse en écrivant des billets; s'il est artiste, il peindra des éventails.

S'il n'a pas pris ses grades, il sera candidat perpétuel aux honneurs académiques que le gouvernement seul a le droit de lui conférer.

Les honoraires d'un instituteur varient en Chine selon l'habileté et la réputation du maître. Ils varient aussi d'après l'âge et le degré de progrès de l'élève. Plus celui-ci est grand garçon, plus il paiera.

Un précepteur est bien payé. D'ordinaire il est logé dans la maison de l'élève riche, mais il est autorisé à recevoir quelques pupilles du dehors.

Lors des fêtes, et aux solennités familiales, ses élèves gratifient le précepteur de cadeaux en argent et aussi en aliments. Tous, surtout les parents des pupilles, le traitent avec grand honneur, car la carrière de leurs enfants peut, en un sens, être entre ses mains.

Un maître qui a de trente à quarante élèves qui lui paient une pension de vingt francs, vit assez à l'aise en Chine, car on y peut

(1) Voir *La revue blanche* des 15 octobre, 1er et 15 novembre 1900.

acheter, pour une même somme, cinq à six fois plus de provisions ou de vêtements qu'en Amérique.

D'ordinaire les écoles s'ouvrent après le nouvel an et les cours se continuent jusqu'au milieu du douzième mois avec çà et là quelques jours de vacances. Cependant, si le maître est candidat à quelque degré littéraire, il est d'usage que les élèves aient en été un congé de six semaines.

Au moment des fêtes du nouvel an, un mois est consacré aux plaisirs et au repos. Le pupille chinois n'a pas, comme les garçons et les filles d'Amérique, vacances et congé le samedi et le dimanche.

L'école ouvre tous les jours de six à dix heures du matin, heure où l'on va déjeuner chez soi. A onze heures, on retourne à l'école; à une heure, repos d'une heure pour le goûter. De deux à quatre heures, c'est la classe de l'après-midi. A vrai dire, tout ceci est approximatif, car aucun maître n'est tenu à l'observance d'aucune règle absolue.

Il a la liberté de régler ses heures comme il lui convient.

A quatre heures l'école ferme jusqu'au lendemain.

Les écoles se tiennent tantôt dans une maison privée et tantôt dans la grande salle d'un temple. D'habitude, on choisit pour en faire une école le temple qui contient les tablettes des ancêtres, parce que ces temples sont sans usage, qu'ils sont plus ou moins solitaires et généralement vastes. Dans une grande salle ouverte par côté sur une cour et ayant un haut plafond, vous pouvez voir tout à fait à droite, dans une encoignure, une table de bois, carrée, derrière laquelle est placée une chaise. C'est le trône de sa majesté le maître d'école.

Sur cette table, il y a tout ce qu'il faut pour écrire, c'est-à-dire des pinceaux, un bâton d'encre et des godets d'ardoise. On verse un peu d'eau dans un de ces godets, on frotte la tablette d'encre jusqu'à ce que l'encre, ayant une certaine épaisseur, soit propre à son emploi. On tient le pinceau comme pour peindre.

Les objets servant à infliger les punitions sont placés à un endroit apparent: une règle de bois dont on frappe la tête du coupable et parfois ses mains, puis une canne de rotin pour lui administrer une volée sur le corps. Etre fouetté avec ce rotin est la plus lourde des punitions; pour de petites fautes, le maître frappe sur les doigts; quand on récite mal, sur la tête.

La salle est toute pleine des tables et des tabourets des élèves. Les chaises sont réservées aux supérieurs.

Les élèves s'asseoient, soit en face du maître, soit à angle droit avec lui. Leurs tables sont de forme oblongue : quand elles ont un long usage, elles sont une démonstration des habitudes et du talent de découpage de leurs occupants.

Les élèves sont d'ordinaire tous des garçons, car les filles suivent rarement d'autre école que celle de la famille.

J'ai commencé à aller à l'école à six ans. D'abord, j'étudiai les ou-

vrages élémentaires : *les Trois maîtres des classes, les Mille mots des classes* et *l'Encouragement à l'étude*. Ce sont des livres versifiés et rythmés et vous pourrez croire, dès lors, qu'il est facile de les apprendre par cœur.

Eh ! bien, pas du tout, c'est très difficile. Comme le chinois n'a pas d'alphabet, chaque mot doit être appris isolément. D'abord, ce qu'on exigeait de moi, c'est que j'apprisse le nom du caractère et qu'ensuite je le reconnusse.

J'apprenais à écrire en copiant la forme écrite par le maître, le modèle demeurant placé sous le papier mince sur lequel la copie devait être faite. Mon travail, c'était de calquer exactement tous les traits qu'avait tracés le maître. C'est une besogne vraiment ennuyeuse.

Au bout d'un an, j'avais terminé les trois livres élémentaires sans savoir ce que j'étudiais. La langue parlée de la Chine a pris les devants sur la langue écrite, c'est-à-dire que nous ne parlons plus depuis longtemps comme nous écrivons. Il y a la même différence qu'entre l'anglais d'aujourd'hui et celui du temps de Chaucer.

Alors je pris le *Grand enseignement*, écrit par un disciple de Confucius. Puis la *Doctrine du milieu*, du petit-fils de Confucius. Parfois ces textes sont difficiles à comprendre, même pour des gens d'âge, car ce sont des traités sur la morale et la philosophie. J'arrivai ensuite à la *Vie* et aux *Dires* de Confucius, puis vinrent la *Vie et les dires de Mencius*, et les cinq *Kings*, les cinq classiques, c'est-à-dire l'histoire, la divination, l'étiquette universelle, les odes et le *printemps et l'automne*, « une brève et abstraite chronique des temps », par Confucius (1).

Il me fallait apprendre toutes mes leçons par cœur, afin de pouvoir les réciter le lendemain.

La lecture commençait à droite des pages et se suivait de haut en bas, puis on allait à la ligne suivante en commençant du haut de la page et ainsi de suite. D'autre part, nous lisions en partant de ce qui est pour vous la fin du livre.

Toute étude doit être faite à haute voix. Plus haut vous parlez, plus haut vous criez, plus vous êtes estimé comme élève. C'est la seule façon qu'aient les maîtres chinois de s'assurer que leurs élèves ne pensent pas à autre chose et ne jouent pas sous les pupitres.

Maintenant, permettez-moi de vous introduire dans l'école où j'ai lutté avec la langue écrite chinoise pendant trois ans. Ah ! les terribles caractères qui se refusaient à me livrer leur signification ! Cependant, petit à petit, j'appris à dessiner et à reconnaître leur forme en même temps que leur nom.

(1) On donne généralement ce nom « les cinq Kings » (les cinq classiques) aux ouvrages suivants : le *Yik-King* ou le *Livre des Changements*, le *Shoo-King* ou *Livre du gouvernement*, le *She-King* ou *Livre des odes*, le *Choan-King* ou *Livre des rites* et le *Hiaou-King* ou *Livre de la piété filiale*.

Souvent on ajoute un sixième King, c'est *Le Printemps et l'Automne* de Koung-Fou-Tseu (Confucius).

Cette école était dans le temple des ancêtres de mon clan et ressemblait à celle que j'ai décrite.

Nous étions seulement une douzaine de jouvenceaux placés, aux heures de classe, sous la coupe d'un vieux monsieur de soixante-six ans. Il avait tout l'extérieur d'un lettré et, en outre, il louchait, ce qui mettait une certaine incertitude dans nos projets de niches, car nous aimions à mettre dedans le vieux monsieur et il y avait toujours quelques-uns de nous prêts à quelque escapade.

Il est six heures du matin. Tous les garçons crient de toute leur voix, à pleins poumons. Parfois l'un d'eux s'arrête et parle à son plus proche voisin. Deux des plus insouciants « deviennent » des taëls et à tout instant une dispute s'élève entre deux écoliers au sujet de la précellence de l'un sur l'autre. L'un croit savoir sa leçon : il a donné son livre à un autre et il la lui récite pour faire l'expérience.

Puis soudain, bavardage, jeux, cris, cessent. Un silhouette voûtée se dessine lentement sur l'ouverture de la cour. Les élèves se dressent sur leurs pieds. Une salutation simultanée jaillit d'une douzaine de lèvres. Tous crient : « Lao-Sé ! » (Vénérable maître).

Quand il s'assied tous l'imitent.

Il n'y a pas d'appel.

Alors l'un des écoliers place son livre sur le pupitre du maître, lui tourne le dos et récite. Mais voyez, bientôt il hésite. Le maître lui souffle, et l'élève arrive de la sorte victorieusement à la fin et retourne à sa place en jetant à la ronde un regard de triomphe. Un second écolier s'approche, mais le pauvre garçon bronche par trois fois.

A la troisième, le maître est à bout de patience et, pan, pan ! le rotin tombe sur la tête. Portant une main à l'endroit qui lui fait mal et de l'autre soutenant son livre, l'écolier déconfit retourne à son pupitre apprendre sa leçon.

Cela continue de la sorte jusqu'à ce que tous aient récité.

L'élève, dès qu'il a regagné sa place, se met à sa leçon d'écriture. Il doit tenir son pinceau dans une certaine position, verticalement, et plus raide il le tient, plus nette sera son écriture. Le maître d'école fait sa tournée et voit s'il écrit correctement.

Ecrire est en Chine un aussi grand art que peindre ou dessiner dans d'autres pays et l'on y prise autant de beaux spécimens d'écriture, qu'ici de belle peinture.

Après la leçon d'écriture, il est temps de congédier l'école pour le déjeuner. A la reprise de la classe, chacun séparément explique la leçon du lendemain. Le maître la lit et l'élève la répète après lui plusieurs fois jusqu'à ce qu'il sache la plupart des mots. Alors il retourne à son pupitre et ânonne de nouveau la leçon pour la fixer dans sa mémoire.

Les écoliers plus avancés interprètent ensuite *la Vie et les dires de Confucius* et quelques essais littéraires. Après que le maître a conclu, il indique à chacun un passage de texte à expliquer. De cette façon,

la signification des mots et des phrases s'apprend et devient familière.

La classe du soir est employée par les élèves âgés à écrire des compositions en prose et en vers, et par les petits à lire la leçon du lendemain.

Telle est la routine habituelle, l'ordre des exercices dans les écoles chinoises.

On n'apprend pas la grammaire comme une science et l'on n'apprend pas non plus les mathématiques.

La langue et la littérature, comme je l'ai dit, occupent l'attention de l'enfant cinq ou six ans. Ensuite on y joint des essais en prose et en vers. Des prix publics sont accordés pour la réussite dans ces deux branches par le sous-chancelier littéraire, mais il n'y a ni examens publics ni déclamation, bien que les pères chinois visitent parfois les écoles.

Les relations des deux sexes sont telles qu'une mère chinoise n'aurait jamais la présomption de passer le seuil de la porte de la salle d'étude pour s'informer des progrès de l'instruction de son fils.

Les parents fournissent les livres de texte, qui sont reliés ensemble et imprimés d'ordinaire avec un caractère stéréotypée.

D'ordinaire, les élèves se conduisent bien, sinon le rotin entre bien vite en jeu. Les maîtres chinois ont une méthode spéciale de punir.

Je me souviens d'un épisode de ma vie d'écolier qui éclairera ce fait.

Un soir, comme le maître était plus en retard que d'habitude après la pause de midi, quelques écoliers commencèrent à en prendre à leur aise. Ils poussèrent la plaisanterie jusqu'à faire éclater des pétards. Comme ils étaient en plein jeu, faisant retentir la salle de leur tapage, le maître arriva tout indigné.

Ses yeux louches dardaient et plongeaient ça et là, cherchant le coupable, mais il n'arrivait pas à le placer dans la ligne son rayon visuel. Sans qu'il le vît, le polisson s'enfuit à son banc en passant sous les pupitres.

Le vieux monsieur saisit alors le rotin, et d'un ton retentissant demanda qui avait mis le feu aux pétards. Comme bien vous pensez, nul ne répondit. Alors il nous battit tous disant qu'il était sûr de la sorte de frapper le coupable et que, d'ailleurs, nous méritions tous le fouet pour ne l'avoir pas dénoncé.

Vraiment, de mon temps, les sentiers de la science chinoise étaient semés de ronces et d'épines.

YAN-FOU-LI

Traduction L. CHARPENTIER.

Nouvelles Stances

I

Je vous entends glisser avec un secret bruit,
Là-bas, sur la pénombre verte ;
Entrez dans ma maison, ô souffles de la nuit !
J'ai laissé la fenêtre ouverte.

O souffles, pour mon cœur tout chargés à présent
D'erreur, de remords, d'amertume,
Vous me parliez jadis, lorsqu'avec le brisant
Luttaient la tempête et l'écume ;

Lorsque le long du sable aux flots harmonieux,
Dans la crique et sur cette grève,
D'une amitié perfide et la terre et les cieux
Remplissaient mon âme et mon rêve.

Mais quoi ! vous vous taisez, esprits éoliens.
Un autre arpège se prolonge ;
C'est la pluie, elle tombe et je me ressouviens
Tout à coup d'un autre mensonge.

II

Belle, vivant tes jours filés par ton destin,
Le souci de Cypris, ô rose, et de la lyre,
Tu t'épanouiras pour orner le jardin
Et saturer d'odeur l'azur qui te respire.

Et puisqu'il faut qu'enfin s'achève le printemps,
Quand la rouille viendra sur tes pétales lisses,
Abandonnant ton cœur à la pluie, aux autans,
Tu goûteras la mort, ô fleur, avec délices.

III

Le trésor du verger et le jardin en fête,
Les fleurs des champs, des bois,
Eclatent de plaisir, hélas ! et sur leur tête
Le vent enfle sa voix.

Mais toi, noble Océan, que l'assaut des tourmentes
Ne saurait ravager,
Certes, plus dignement, lorsque tu te lamentes,
Tu te prends à songer.

IV

Bien qu'ainsi tu te couronnes
D'une écume au goût amer,
Etang qui pâle frisonnes,
Tu n'es pas encor la mer.

Non, c'est la ligne menue
De ce sombre azur là-bas
Qui mon âme a seule émue,
Mes yeux ne la quittent pas ;

Ils dévorent la distance
Mes yeux, coureurs sans repos,
Mais mon amour les devance
Et se mêle avec les flots.

V

Quand je viendrai m'asseoir dans le vent, dans la nuit,
Au bout du rocher solitaire,
Que je n'entendrai plus, en t'écoutant, le bruit
Que fait mon cœur sur cette terre,

Ne te contente pas, Océan, de jeter
Sur mon visage un peu d'écume ;
D'un coup de lame alors il te faut m'emporter
Pour dormir dans ton amertume.

VI

Dans le ciel est dressé le chêne séculaire ;
Que vous me plaisez mieux,
Marronniers de Paris, qu'un bec de gaz éclaire
Dans ce soir pluvieux.

En vain il chante, enflant ses branches insensées,
La sève et le matin ;
Mais votre triste front, où je lis vos pensées,
Surmonte le destin.

VII

Va-t-on songer à l'Automne,
A l'Aquilon détesté,
Quand la lumière environne
La vie et le fier été !

De l'arbre au profond feuillage,
Des parterres du jardin,
La brise tire un langage
D'allégresse et de dédain.

Vous qui passez sur la route,
Soûls de la sève des bois,
Chantez, riez ! moi j'écoute
En secret une autre voix :

Qui soupire de la sorte ?
O mon âme, n'est-ce pas
Une branche déjà morte
Qui vient de parler tout bas ?

VIII

L'insidieuse nuit m'a grisé trop longtemps :
Pensif, à ma fenêtre,
O suave matin, je veille et je t'attends,
Hâte-toi de paraître !

Viens ! au-dedans de moi s'épandra ta clarté
En élément tranquille :
Ainsi l'eau te reçoit, ainsi l'obscurité
Des feuilles te distille.

O jour, ô frais rayons, immobilisez-vous,
Mirés dans mes yeux sombres,
Maintenant que mon cœur à chacun de ses coups
Se rapproche des ombres.

IX

L'aube qui doucement se lève sur la ville
Et se dissout dans l'air annonce un jour serein.
Que j'aime à contempler votre cime tranquille,
Arbres fiers que nourrit un avare terrain !

Je songe en supputant tout le mal et le pire,
Et malgré les détours dont m'abuse le sort,
Je sens que sur ma lèvre erre encore un sourire,
Tant mon âme s'absorbe en son dieu sans effort.

JEAN MORÉAS

Notes

politiques et sociales

ATTAQUE RÉPUBLICAINE

Il peut sembler ingrat et bas d'exiger plus de M. Waldeck-Rousseau, à mesure que l'œuvre proposée à son ministère paraît de mieux en mieux avoir réussi. Il restera toujours à son honneur qu'en juin 1899 il se soit montré, dans le personnel alors existant des chefs de gouvernement possibles, le seul homme capable de risquer le sauvetage du régime républicain. Ce sauvetage est aujourd'hui chose faite : sans chicaner, sans examiner indiscrètement ce qui au juste y est dû à l'initiative personnelle du chef du cabinet, et ce qu'il en peut revenir simplement à la tradition des grands républicains de 1881 dont il prolonge le reflet, ou bien à la maladresse des adversaires, ou bien à la conscience réveillée du parti républicain, ou bien à la volonté agissante et manifeste des masses prolétariennes, ou enfin à la force des choses, aux circonstances, à l'Exposition, au hasard... — soyons, je le veux bien, reconnaissants à M. Waldeck-Rousseau du bien qui s'est fait sous son ministère. Mais — nous en avons certes le droit — ne lui pardonnons pas *le bien qui ne s'est pas fait* et qui aurait pu se faire.

Du crédit que la démocratie tout entière, que l'impatience même de l'extrême avant-garde lui a fait large, constant, sans conditions, tout le profit a-t-il été tiré à cette heure ? Voilà ce que demandent légitimement non pas sans doute ces cautaleux ennemis et ces ambitieux déçus qui, la machine remise en marche, se pressent maintenant pour y monter, mais ces loyaux alliés qui ont soutenu un adversaire d'hier, un champion peut-être inégal à la lutte et à sa cause, qui l'ont soutenu par crainte de pis, et aussi par espoir de mieux.

Il s'agissait de discipliner à nouveau pour une action républicaine toutes les forces administratives. Cette œuvre, entreprise et menée à bien en somme dans tel ou tel corps de fonctionnaires, a été négligée, peut-être même sournoisement entravée dans tel ou tel autre, par exemple dans celui même dont M. Waldeck-Rousseau avait la responsabilité.

Il s'agissait, dans la loi et dans le gouvernement, de développer le régime démocratique, pour le mieux assurer et le consolider définitivement. C'était un symbole hardi de cette évolution nécessaire que de donner dans le gouvernement une place à un élu socialiste. Mais ce n'était qu'un symbole, si, en dehors de l'action propre de ce socialiste ministre, l'ensemble de l'appareil gouvernemental continuait, comme avant, à obéir aux préjugés d'un « conservatisme libéral » jugé à l'épreuve, à servir, plus ou moins indirectement, les

intérêts de certaines classes privilégiées de citoyens, à décevoir indéfiniment l'aspiration, confuse sans doute, violente parfois, mais profonde et libératrice, de la masse populaire à plus de justice et à plus de liberté. Qu'a fait M. Waldeck-Rousseau en ce sens ? Dans les mouvements sociaux qui ont cette année agité la vie économique du pays, M. Waldeck-Rousseau a prétendu, et sans doute voulu, suivre la tradition de la république bourgeoise, c'est-à-dire pratiquer cette prétendue impartialité entre patrons et ouvriers qui met du côté du patron l'emblème de la puissance gouvernementale actuelle, la force armée, assurer cette prétendue liberté du travail qui, au nom du droit d'un seul ouvrier à travailler, à travailler à certaines conditions, tient pratiquement en échec le droit de tous les autres ouvriers à ne vouloir travailler, eux, qu'à certaines autres conditions. — Regardons-nous à l'action législative ? Ici encore M. Waldeck-Rousseau se réclame des mêmes principes qui ont inspiré son action en 1882-84. Tant pis. Tant pis, car cela signifie que l'expérience des hommes et la leçon des faits ne réussissent pas à susciter en certains esprits — une fois instruits avec les formules factices de notre droit et de notre politique classiques — la réflexion positive et troublante qui en découvre l'étroitesse et la relativité. Mais qu'importe, dira-t-on peut-être, au point de vue social, que l'ouvrier n'ait pas la conscience exacte de l'œuvre qu'il fait, s'il la fait ? Soit. Mais la fait-il ? Voilà ce qu'aujourd'hui, faisant le bilan des résultats acquis, en ces seize mois de pouvoir, se demande le démocrate et le socialiste. Mais n'insistons pas sur le passé, vainement. Du moins le ministère fera-t-il demain cette œuvre, œuvre d'attaque et non plus de défense, œuvre de changement et non plus œuvre de conservation ? C'est la promesse que les partis de gauche ont raison d'exiger en ce moment du ministère Waldeck-Rousseau, c'est la condition qu'ils ont le devoir de mettre désormais à leur appui.

Fr. Daveillans

SUR LA POLITIQUE ALLEMANDE

Guillaume II a congédié le prince de Hohenhohe et élevé à sa place le comte de Bülow. La presse germanique officieuse a essayé de travestir les faits, en alléguant une démission volontaire de l'ancien chancelier. Mais nul, ni en Allemagne, ni ailleurs, ne s'y est laissé prendre. L'Empereur a entendu installer au premier poste de la Confédération un homme de son choix, qui fût sa créature, qui acceptât ses ordres directs, et qui ne s'inquiétât ni de la majorité parlementaire, ni des courants de l'opinion publique. Une phase nouvelle s'ouvre dans l'histoire du règne. On avait déjà eu une période inattendue, après la démission de Bismarck, et avec le général de Caprivi — période de libéralisme restreint, de libre-échange mitigé, de politique internationale prudente. C'est une ère de caractère

encore mal défini, mais probablement en réaction contre la précédente, qu'inaugure la nomination de M. de Bülow.

Si Guillaume II a voulu prendre lui-même, ou par personnes interposées, le gouvernail, c'est qu'il estime la situation de l'Empire enchevêtrée et difficile. Au dehors, et au dedans, les embarras s'accumulent. Jetons plutôt un coup d'œil circulaire.

Avec le voyage à Constantinople et à Jérusalem, la conquête de Kiao-Tchéou, l'augmentation systématique et accélérée de la flotte, l'envoi de Waldersee en Chine, s'est affirmé le programme de l'expansion mondiale. A une heure où tant d'Etats se sont taillé de larges empires exotiques, le souverain germanique entend ne pas rester seul cantonné sur le sol européen. Il lui faut des escadres nombreuses pour faire respecter au loin le commerce et le drapeau de son empire, des dépendances peuplées, pour écouler les produits de l'industrie, et des stations de charbons pour ravitailler les bâtiments de guerre. De la frontière des Vosges ou de la limite de la Posnanie, les regards du monarque se sont détournés vers les mers d'Orient, où se joueront avant longtemps les destinées des nations. Il a proclamé hautement, et pour que nul n'en ignore, les visées du temps présent. Il mettra à construire des vaisseaux la même ardeur que Frédéric-Guillaume et Guillaume Ier à équiper des régiments. Bülow doit être le Bismarck de la colonisation. Le choix est-il bon ? Nul ne le sait encore. Seulement Bülow n'aura ni l'initiative, ni la latitude d'allures du Chancelier de fer. Et puis il a assez mal débuté, par son accord avec le Royaume-Uni, qui le paralyse dès le premier jour, et qui lui impose le respect pénible des situations acquises.

Il y a aussi la question des alliances. La Triplice subsistera-t-elle, et comment l'Allemagne en assurera-t-elle la prolongation ? Sans doute cette combinaison n'a plus la même importance qu'autrefois, pour un empire dont les convoitises et les préoccupations ne sont plus essentiellement continentales. Mais il n'en est pas moins vrai que la désagrégation de ce groupement de forces militaires constituerait un fâcheux échec moral pour le cabinet de Berlin. Or, les traités expireront, d'après ce qu'on sait, dans deux ans. Il importe donc de les renouveler sans retard, et même avec d'autant plus de précipitation que l'Italie marque de moins en moins de sympathie pour un pacte ruineux et gênant.

Le problème économique n'est pas moins grave ni moins obsédant que le diplomatique. Du temps de Caprivi, des ententes douanières avaient été passées avec tous les voisins de l'Empire, puis étendues ensuite à d'autres contrées. Il y eut surtout un accord avec la Russie, dont les clauses soulevèrent les récriminations des agrariens, qui se prétendaient lésés. L'échéance de toutes ces conventions ne tardera plus, et dès à présent, on se préoccupe du régime qui pourra être instauré en 1902. Protectionnisme ou libre-échange modéré ? La première solution triompha dans les dernières années de Bismarck : la seconde avec son successeur immédiat. — M. de Hohenlohe, trouvant

une situation délimitée, n'eut qu'à étudier les modifications qui pourraient y être apportées dans l'avenir. Or les solutions moyennes, auxquelles son tempérament, son tour d'esprit, ses traditions le portaient tout naturellement, ont déplu aux grands propriétaires fonciers de Poméranie, de Silésie et de Brandebourg. Ces hobereaux qui ont grand'peine à abdiquer le sentiment féodal et qui continuent à vouloir se subordonner tout l'Etat, exigent le rétablissement des tarifs élevés aux frontières. Ils ne veulent pas reconnaître que l'Allemagne avec ses douze milliards d'affaires au commerce spécial, avec ces cinq milliards d'exportation, n'a aucun intérêt à s'entourer d'une ceinture douanière, et qu'au contraire, elle doit, pour s'ouvrir des débouchés élargis, se montrer accueillante et libérale. Ce qu'ils revendiquent, c'est un droit de 100 o/o sur les blés. Jusqu'ici le pouvoir central a résisté. Mais plus il se sent menacé par la propagande des idées subversives et plus il incline à céder aux apôtres du conservatisme rétrograde. M. de Bülow a déjà lié partie avec les agrariens ultra. Son premier acte a été d'ajourner la construction du canal central qui ne leur agréait point. Jusqu'où ira-t-il dans cette voie? D'aucuns disent qu'il s'enfoncera d'autant plus avant dans la réaction que le pays donnera plus de suffrages au socialisme.

Ceci est la quatrième, et non la moins capitale des préoccupations de Guillaume II. La Social-Démocratie — malgré la mort de Liebknecht — poursuit son irrésistible progrès. Elle vient encore de gagner un siège au Reichstag, et en plein cœur du Brandebourg. Elle a envahi la Diète de Gotha, où elle est désormais maîtresse. Les décisions prises au congrès de Mayence et qui autorisent l'intervention des « compagnons » aux élections du Landtag Prussien, vont assurer à cette assemblée, jusqu'ici donjon du féodalisme, un recrutement plus large. La loi sur la répression des grèves, promise jadis par l'Empereur à ses amis les grands industriels Stumm et Krupp, n'a plus aucune chance d'aboutir. Le courant révolutionnaire coule à pleins bords — et absorbe de plus en plus les petits affluents démocratiques.

Guillaume II, en présence de toutes les éventualités menaçantes ou simplement passionnantes, a cru devoir faire acte de pouvoir personnel. Au fond, il n'y a pas de raison pour qu'il réussisse à trancher, à sa volonté, les divers problèmes du moment. Le malheur pour lui, c'est que ces problèmes sont intimement liés entre eux, et qu'il suffit que l'un apparaisse insoluble, pour que croule tout l'échafaudage de ses plans.

ÉLECTION DE M. MAC KINLEY

M. Mac Kinley a été réélu président de l'Union Américaine. Les républicains d'outre-Atlantique n'avaient cessé de marquer la plus complète confiance dans l'issue du scrutin. Les démocrates, qui ont déployé une énorme activité, s'étaient imaginé toucher au succès. Les

puissances de conservation sociale coalisées contre M. Bryan lui ont arraché la Maison Blanche — pour la seconde fois.

Très simples étaient les programmes en présence. M. Bryan, ayant relégué à l'arrière-plan la frappe illimitée de l'argent, combattait l'impérialisme et les Trusts. M. Mac Kinley, qui avait donné tête baissée dans la politique de l'expansion coloniale, se trouvait, de plus, rivé aux syndicats des grands industriels. Il était tenu de défendre tout ce que son rival flétrissait. Faut-il déduire de la consultation du 6 novembre que les électeurs de la République ont voté de parti-pris pour la prolongation des guerres extérieures et pour l'asservissement au capitalisme ?

Les problèmes de principes ont été écartés. Le peuple d'outre-Atlantique, comme tant d'autres, a oublié les thèses pour les personnes : des raisonnements spécieux l'ont séduit ; des hommes experts ont capté ses suffrages, tandis que les Trusts inquiétés versaient les dollars à flots et consommaient une effroyable corruption de consciences.

Avec M. Mac Kinley, c'est la haute bourgeoisie qui reste au pouvoir, prête à exercer ses insatiables convoitises économiques. M. Bryan représentait des éléments moins oligarchiques, plus rapprochés de la démocratie vraie, hostiles aux privilèges des possédants. Ses adversaires, habilement, l'ont signalé comme un démagogue menaçant pour l'ordre public et la stabilité du marché. L'expédient a réussi là-bas — comme ailleurs.

UN ÉTAT QUI MEURT

D'année en année, la question autrichienne se développe, s'aggrave, s'achemine vers les solutions brutales et radicales. L'empereur François-Joseph et ses ministères successifs depuis Taafe, ont essayé d'arranger l'éternel litige germano-tchèque, de trouver une transaction entre le centralisme allemand et le fédéralisme bohémien. De tous côtés, ils se sont heurtés la tête au mur. L'Autriche se meurt du combat des deux principes qui se choquent en ses frontières, armant deux peuples l'un contre l'autre.

Enumérer les cabinets qui tour à tour ont eu le pouvoir à Vienne, de par la volonté impériale, en ces derniers temps, c'est peut-être donner une suffisante notion de la crise cisleithane. Il y a eu Badeni, puis Gautsch, puis Thun, puis Clary, puis Wittek, puis Kœrber. Ces ministères ont présenté les caractères les plus divers : ceux-ci sortant d'une coalition parlementaire des éléments cléricaux et slaves, ceux-là rassemblant des fonctionnaires dont l'unique titre était la faveur du monarque. Alternativement, on faisait des concessions aux Tchèques (et l'élément germanique s'insurgeait), — ou bien l'on fortifiait le despotisme allemand (et Prague organisait une formidable obstruction). Des semaines, des semestres, des années se sont accumulés ainsi, sans que le problème des nationalités — rapetissé tem-

porairement au problème des langues — fit le moindre pas. Les affaires du pays étaient négligées ; son expansion économique oubliée, ses intérêts matériels piétinés. Les grandes joutes qui se livrent ailleurs encore entre le libéralisme et l'obscurantisme, et qui ont constitué jusqu'à une date récente la substance même de l'histoire, sont demeurées presque inconnues au Reichsrath viennois. Seul le socialisme, qui filtre avec peine à travers les parois épaisses du Palais du Ring, donnait une note différente des vociférations allemandes ou des menaces tchèques. Et cette situation se prolonge, et l'on peut se demander quand et comment elle se clora. Une fois de plus, le gouvernement vient de faire appel aux électeurs, dissolvant un Parlement à peine vieux de trente-deux mois.

L'Autriche ne peut, sans périr, proclamer un royaume de Bohême. Mais pour éviter ce mode de destruction, elle est contrainte d'en accueillir un autre. Le fédéralisme la conduirait à la dislocation ; le centralisme allemand exaspérera les passions slaves au point de déchaîner forcément une révolution nationaliste tchèque — et ce sera encore la dissolution, l'extinction.

Le Reichsrath n'est pas plus une expression fidèle des aspirations du peuple autrichien, que la Chambre des représentants d'avant 1848 ne reflétait le sentiment des masses françaises. Le système électoral compliqué qui a été maintenu à sa base, même depuis l'adjonction de la fameuse, vaine et fallacieuse cinquième curie, exclut la votation populaire. Le Parlement, sauf rares exceptions — (il n'y avait dans celui qui vient de se séparer, que 15 socialistes correspondant à 800.000 voix ou à un huitième des citoyens majeurs), n'englobe que des mandataires de la bourgeoisie. Ils ne peuvent s'entendre, parce que la bourgeoisie allemande ne veut pas abandonner la direction lucrative de la Cisleithanie, et que la bourgeoisie tchèque — qui seule nomme les vieux et les jeunes Tchèques — entend, avec l'autonomie, s'arroger les prérogatives de la classe dominante. Derrière les principes, apparaissent les convoitises matérielles en conflit. Si les foules ouvrières et paysannes étaient en droit de proclamer leurs volontés, elles reléguéraient bien vite les querelles de nationalités pour vaquer à d'autres occupations moins surannées, mais elles restent frappées de déchéance. L'accord parlementaire ne saurait donc se réaliser.

Mais si, par aventure, il intervenait pourtant, si les Allemands accordaient aux Herold, aux Gregr, aux Paçak, l'autonomie qu'ils revendiquent depuis si longtemps et avec le même succès qu'autrefois les Riejer et consorts — l'Autriche courrait un effroyable danger. Elle serait un Etat à trois têtes et à trois capitales, où le fédéralisme aurait reçu une solennelle sanction. On ne fait pas sa part à un pareil principe ; une fois qu'il surgit, il réclame son expansion intégrale. L'émancipation des Tchèques appellera celle des Serbes de Croatie, des Polonais, des Ruthènes, des Roumains de Transylvanie, des Italiens de Dalmatie. Cisleithanie et Transleithanie seront morcelées à l'infini. Le sceptre de François-Joseph se brisera en dix éclats, et

voilà pourquoi, chaque fois qu'un ministre de Vienne a fait mine d'évoluer vers la consécration des autonomies provinciales — fût-il le comte Badeni ou Thun lui-même, — il a disparu avec une prodigieuse soudaineté.

L'Autriche est donc condamnée à se traîner encore longtemps de crise en crise. Comme me le disait l'autre jour, en son bureau de la Mariahilf, le leader du socialisme de là-bas, le docteur Adler, ce pays est devenu ingouvernable. Aucun ministère ne peut songer à s'appuyer exclusivement sur l'élément tchèque ou sur l'élément allemand. C'est folie que d'espérer les fusionner ou même les amener à accommodement. Changements de cabinets, dissolutions de Chambre, ou encore extensions du droit de suffrage, n'arracheront pas l'Empire à l'effroyable conflit qui le déchire et l'épuise.

Il ne peut fuir ses embarras que par trois issues, toutes trois également dangereuses. — L'application du fameux article 14 de la Constitution d'abord, qui a déjà tant de fois servi en ces derniers temps, durant les débats sur le renouvellement du pacte avec la Hongrie : ce serait l'arbitraire érigé en règle absolue, la négation de l'essence même du Statut, donc l'appel légal à l'émeute. — Le refoulement draconien du nationalisme Tchèque : il est impossible, et, fût-il réalisable, dresserait Prague en perpétuelle insurrection, consommerait le schisme entre la Bohême et les provinces danubiennes. — L'octroi du suffrage universel, enfin, la destruction des vieilles cloisons qui écartaient des affaires publiques les masses populaires ; la suppression de l'institution féodale et moyenâgeuse des curies : c'est alors le sursaut de la démocratie vivante et agissante, plus soucieuse de réformes profondes que de litiges d'étiquette ; la pacification politique de l'Etat autrichien, mais l'explosion soudaine de revendications sociales jusqu'ici latentes, et la chute de l'absolutisme, des camarillas, de la bureaucratie nobiliaire, de l'agrarianisme clérical, et de l'Empire.

Ainsi, de quelque côté qu'on se retourne, partout on retrouve le cataclysme, l'anéantissement du passé. Au milieu des vieux partis en désagrégation, des groupements surannés voués à broyer le vide, surgit une puissance, la social-démocratie, qui vient de tenir, en présence de l'attention générale et du respect des pires conservateurs eux-mêmes, ses congrès de Gratz et de Budweis. Elle constitue la seule force de régénération, — mais ce n'est ni le salut de l'Empire, ni la conservation de l'ancien Etat qu'elle médite et qu'elle élabore.

PAUL LOUIS

Petite Gazette d'art

LA FONTAINE BAUHAIN-VERLET

La ville de Bordeaux voulut douer l'une de ses places d'une fontaine monumentale. Comme toujours un concours fut ouvert. Le jury, qui comptait M. Barrias au nombre de ses membres, adopta le projet de M. Verlet, hors-concours du Salon de 1887, médaille d'or de l'Exposition de 1889, chevalier de la Légion d'honneur en 1893, et dont l'œuvre la plus notoire est le monument de Maupassant — assez quelconque —, qu'on peut voir au Parc Monceau. Architecte, M. Bauhain, connu pour des travaux de restauration. La fontaine, au dernier Salon, emporte la médaille d'honneur, à l'Exposition universelle, le Grand-Prix : enfin, Bordeaux l'inaugure. Or, voici qu'un peintre bordelais arrive et dit : Pardon, mais votre monument est la reproduction à peu près identique d'un panneau de Watteau. Et, à l'appui, il exhibe le numéro de l'*Art populaire*, publication disparue, presque introuvable, où ce panneau est représenté... L'affaire est toute récente et mène grand bruit là-bas, comme on peut supposer : polémiques.

La *Petite Gironde* fait remarquer (car, pour la similitude des deux œuvres, elle est peu contestable, et nous-même venons de la vérifier) qu'il est fort honorable au jury d'avoir, sans le connaître, couronné Watteau.

A quoi d'aucuns répliquent que l'avoir reconnu eût été plus méritoire encore : car enfin ce jury n'était pas sans comporter quelque professionnel, M. Barrias par exemple. Et des artistes soulignent que M. Verlet se trouve être l'élève de M. Barrias... Voilà qui va peut-être loin et touche l'insinuation. On publie encore, « ajoutant que la rareté de ce document le rendait précieux », que « la gravure fut confiée, lors du concours, à un membre du jury, par un des concurrents, et qu'elle ne revint jamais à son propriétaire », assertion grave, et qui exige sa preuve ou son démenti. Pour les artistes confrères, on les dit furieux les uns, et les autres, ravis, d'un scandale qui place l'art officiel en si amusante posture. Les Bordelais, eux, à qui la fontaine coûte peu loin de 100.000 francs, acceptent de fort mauvaise grâce la possibilité d'une mystification. Quant aux auteurs, ils répondent, avec habileté : l'unanimité du jury local, puis les 97 hors-concours du Salon, enfin le Grand Jury de l'Exposition nous ayant élus, « il est évident que, si nous sommes des plagiaires, nous avons pour complices les sommités artistiques du monde entier, c'est-à-dire les plus grands peintres, sculpteurs, architectes, critiques d'art, experts, etc..., qui composaient le jury international ». Et la question est bien là en effet. Que les auteurs aient bravement calqué une vieille estampe,

ou bien qu'à une composition honnêtement voulue personnelle — ainsi qu'ils assurent - les réminiscences d'école se soient spontanément ajustées avec cette similitude surprenante, mais pas impossible, l'effet est égal. L'art d'école, ne peut engendrer que des devoirs scolaires ; des gens quelque doués qu'on les suppose auxquels pendant des années on a fait copier un formulaire, n'aboutiront jamais qu'à des agencements ingénieux de copies, malgré eux-mêmes : leur œil ne voit plus la nature, mais la garde-robe des nippes illustres dont on la leur affublait. On leur demande une fontaine ? et voilà que leur érudite cervelle se hérisse de toutes les fontaines notoires dont le galbe leur fut inculqué. Eh, mon Dieu, ceux qui — bien plus nombreux que le public ne s'imagine - puisent au carton d'estampes, ils ne font qu'abréger l'opération, tel un poète qui feuillette le dictionnaire des rimes.

O la saisissante exhibition, ô la suave « décennale » à composer avec les chefs d'œuvre de l'art académique depuis quelques années, quelques années seulement (plus, il faudrait un trop démesuré local !), avec, auprès, les documents qui les inspirèrent (très à l'insu des auteurs, bien entendu) : le Courage militaire de Dubois auprès du Penseur de Michel-Ange, le Génie gardant..., etc., de Saint-Marceaux auprès de telle figure de la Sixtine, le Mirabeau de Dalou auprès de celui de Delacroix, le Balzac de Falguière auprès du Balzac de Rodin, le Victor Noir de Dalou auprès du Cavaignac, etc., etc., etc.! Que Bordeaux est mal fondé à se plaindre : pour ses 100.000 fr. on lui donne du Watteau, prétend-il? Il courait tant de risques que le jury ne lui servît du sous-Barrias, du sous-Gérôme, ou — mon Dieu! — du sous-Denys Puech!!

Et qu'ils se réunissent en jurys, ces académiques, le plus exact évocateur de leurs communs stocks d'études sera, équitablement, honnêtement, l'élu; l'auteur original, inventeur, leur apparaîtrait un monstre. Qu'enfin, des individualités non atrophiées par l'école en soient de ces jurys, ils subissent la loi fatale qui fait de toute collectivité, fût ce d'êtres supérieurs, un troupeau que mène « l'opinion moyenne », c'est-à-dire la médiocrité. Tout jury est stérile, et toute scolastique délétère : voilà l'enseignement qui ressort une fois de plus, d'une aventure où nous ne voulons pas d'ailleurs entrer, et dans laquelle nous n'avons ni parti-pris, ni opinion même, et que nous n'avons rapportée enfin, que pour la leçon qu'elle comporte.

AQUARELLES DE HENRI DOBLER (1)

Celle-ci, par exemple. Au centre, le coquillage spiralé de l'Argonaute nautile, et sur quoi, — aphrodite, anadyomène, — une femme nue repose ; pour cadre, un disque, qu'on dirait de granit rose, supporte, épanouit, une étoile de ces poissons volants nommés exocets

(1) Galeries Georges Petit, rue Godot de Mauroi.

et qui portent l'écarlate de nos rougets de rivière ou des sébastes de l'océan : leurs nageoires semblables à des ailes s'éploient ; autour, une couronne extérieure vert de jaspe, hérissée de langoustes vermillonnes, aux antennes en faucilles ; le tout sur un fond général bleu de lapis saupoudré d'or, tel la mer sous le soleil. Cela s'appelle *La Vague de fond*. Ainsi, toute une série, qu'on croirait de dalles mosaïques, ou mieux, de vitraux, ou d'émaux : toujours avec un fond très opaque, et de teinte comme minérale, métallique, s'arrange une harmonie d'anneaux colorés, jalonnés de cette répétition symétrique d'animaux ou de plantes, tracés avec l'exactitude un peu figée des planches d'histoire naturelle. — *Les Chardons* : sur un champ qui semble de marbre noir, de la double auréole — jaune, écarlate — jaillissent les lancéolés chardons verts aux violettes aigrettes, pendant qu'au centre un trio de caméléons projettent la flamme basilique de leurs gros yeux globuleux... — *L'Aurore :* De pavots pourpres ou vieux rose, à même un triple disque indigo, s'évadent trois hiboux, au travers du ciel sanglant... Etc... « *Poèmes illustrés* » : l'intention en effet n'y est pas que décorative, et chaque composition s'accompagne d'une glose en vers, vers au symbolisme moins explicite encore que celui de la figure qui l'image, vers rocailleux, diffus, mal chantants, fautifs, vers de quelqu'un « qui n'a pas l'habitude », et dont l'expression se dérobe sous la pensée, et qui pourtant, jamais banals, harponnent hardiment votre pensée à vous ; tout comme les aquarelles : la minutie du dessin, minutie écolière, ses repentirs, ses hésitations, ses fautes, et la barbarie parfois des teintes, çà, et là, on savoure la bonne, la fraîche, la savoureuse saveur d'un tempérament sauvageon qui apprend tout seul à parler, et pour cela se mâche une langue à lui, si franchement et spontanément nature que les incorrections même s'y tournent en éloquence. Enfin, quelqu'un, quoi, et quelqu'un de pas ordinaire.

(On voit encore des suites d'aquarelles devant illustrer, pour le compte de l'éditeur Floury — décidément éditeur admirable, — *la Petite Sirène* d'Andersen, d'autres contes encore. Toujours le même procédé, avec plus de lucidité dans la pensée, de souplesse dans l'exécution.)

FÉLICIEN FAGUS

Notes dramatiques

Gymnase : **La Poigne**, pièce en quatre actes de M. Jean Jullien.

Et d'abord nous sommes ravis du gros succès de *la Poigne* pour M. Jean Jullien dont le talent — un peu farouche et volontiers sauvage, trop modeste à coup sûr — méritait cette chaleureuse et unanime consécration. En ce temps de rivalités aiguës et de concurrences implacables où d'impatientes ambitions se collètent publiquement avec une impudeur gênante, l'attitude écartée et silencieuse, la dignité, la probité artistique de l'auteur du *Maître* lui avaient conquis la sympathie générale et l'on souhaitait que sa nouvelle œuvre réussît. Notre attente et notre espoir n'ont pas été déçus. Nous avons retrouvé dans cette haute comédie, murie et fortifiée, les robustes qualités de ses précédents ouvrages dramatiques.

On ne peut pas dire que *la Poigne* soit une pièce à thèse ; et cependant il y a une thèse dans cette comédie ou tout ou moins une hypothèse philosophique qui même ne manque pas de profondeur. M. Jean Jullien ne veut rien démontrer — et nous l'en félicitons — mais il laisse entendre à différentes reprises qu'une des pires faiblesses de la nature humaine est de ne pas pouvoir supporter le privilège de la puissance et qu'un homme de qualité morale suffisante devient un être dangereux, sinon nuisible, dès qu'il lui échoit de l'autorité. Pour être investi du droit de commander, il faudrait le mériter par des dons d'intelligence et de sensibilité exceptionnels ; pour que les volontés d'un homme fussent justifiées de s'imposer à celles des autres hommes, il faudrait qu'elles leur fussent supérieures avec évidence c'est-à-dire qu'elles fussent guidées par de hautes idées directrices, dont le rayonnement serait bienfaisant parce qu'elles recevraient de la bonté toute leur lumière intérieure.

Sinon qu'arrive-t-il ? Un médiocre, à qui sa fonction confère du pouvoir, en usera confusément, arbitrairement, de façon indistincte et périlleuse non moins pour lui que pour les autres : il cessera d'être un homme qui pense par soi-même, juge librement et selon sa conscience pour devenir un rouage administratif, qui subit une impulsion extérieure, se déplace mécaniquement et obéit à des sommations étrangères, à des ordres qu'il ne se reconnaît même plus le droit de discuter ; sa notion du devoir se pervertit de façon insensible jusqu'à lui faire considérer comme des défaillances, et des trahisons presque, les élans de générosité où le porterait sa nature, si elle ne se trouvait pas en conflit avec une consigne. En un mot le pouvoir *déshumanise* celui qui le détient en l'*asservissant* à ceux dont il le tient ; et c'est la peinture dramatique de cette *démoralisation* que M. Jean Jullien a tentée dans *la Poigne*.

Il y a cependant quelques réserves à faire sur la façon dont nous est présentée l'évolution psychologique de Théodore Perraud. L'auteur ne nous a pas fait suffisamment connaître son héros au premier acte, avant l'arrivée de la fameuse dépêche de Thonnel lui offrant la préfecture de la Vézère. Nous aurions aimé pénétrer davantage le caractère de cet avocat de petite ville, vaguement politicien, vaguement libertaire, vaguement socialiste. Il nous échappe un peu; par suite son revirement nous laisse assez indécis. Nous ignorions que ce grand homme de province flambât secrètement d'un tel désir d'autorité. Comment! il refuse un mandat de député et nous n'avions pas vu que la raison confidentielle de cette attitude modeste et réservée n'était nullement un goût bien compréhensible cependant pour la tranquillité rurale, mais seulement un dégoût profond pour une occupation politique que ne sanctionne aucune puissance positive. Le tempérament de Perraud est éminemment *exécutif*, pas le moins du monde *législatif*; et nous n'en avions pas été avisés. C'est une faute. Si l'auteur nous avait mis dans la confidence de cette âme, nous aurions pu pressentir le préfet futur dans ce bourgeois à qui répugne la perspective de siéger passivement au Palais-Bourbon.

Au second acte, nous retrouvons Perraud préfet, mais il y a déjà six années qu'il exerce. L'auteur a évité de nous montrer — et peut-être a-t-il eu tort — la série des modifications psychologiques que la détention du pouvoir a provoquées dans le caractère de son héros. Il est aujourd'hui un homme à poigne? Mais quelle sorte d'homme à poigne? Il en est des variétés nombreuses. A laquelle appartient Perraud? nous l'ignorons.

Tout l'intérêt dramatique est ici *extérieur*. M. Jean Jullien s'est plu à nous monter — un peu en charge — les côtés comiques de la profession; le tyranneau préfectoral a par exemple la tremblotte devant un plumitif plus ou moins véreux de l'endroit. Cette attitude est admissible; elle n'est pas *nécessairement* l'attitude de Perraud. Il semble bien que M. Jean Jullien se soit laissé distraire de son sujet strict pour s'amuser à des scènes satiriques de portée générale et qui ne seraient pas d'une vérité parodique moindre concernant toute autre préfecture que celle de Saône-et-Marne.

Au troisième acte — qui contient de très belles scènes, d'une conduite vigoureuse et d'un développement vraiment dramatique — nous ne sommes plus du tout, quoi qu'en pense l'auteur, en présence de Perraud *préfet* : le conflit violent qui s'élève entre son fils et lui n'est pas un conflit *exceptionnel*, nous entendons par là une *conséquence* particulière due à la transformation morale et sociale de Perraud. Pour qu'il eût cette portée, il faudrait qu'il n'eût pas *pu* éclater entre Adrien et son père, avant que celui-ci devînt un homme public et un homme à poigne. Or cela n'est nullement établi. Il semble bien que les véhémences d'Adrien eussent trouvé le même prétexte à se déchaîner contre l'autorité de son père, si ce dernier n'avait pas été fonctionnaire, et s'était cependant opposé à son mariage.

Nous assistons donc à un très haut débat qui met en cause l'autorité paternelle, mais qui se fût produit à l'occasion de tout mariage dont Perraud, resté simple petit avocat, n'eût pas voulu pour son fils. Ce dernier a beau insulter son père et lui jeter au visage qu'il n'est qu'« un uniforme brodé » : ce sarcasme est *plaqué* et ne correspond ici à rien d'essentiel ; car ce n'est pas sa qualité de préfet qui, dans le cas présent, impose à Perraud l'attitude qu'il prend ; sa situation lui fournit tout au plus *un moyen* commode d'empêcher le mariage de son fils avec Henriette Barral en lui permettant d'exiler la famille du professeur Barral dans une ville éloignée. Pour que la scène de reproches, de révolte et enfin de rupture d'Adrien eût ici la portée que souhaitait l'auteur, il aurait fallu qu'au lieu de supposer entre le père et le fils un antagonisme ancien et antérieur à l'entrée de Perraud dans la carrière administrative, il supposât au contraire entre eux une intimité intellectuelle et morale née de la profonde admiration du jeune homme pour les convictions désintéressées et le caractère jusque là sans défaillance de son père. Nous aurions assisté alors — avec quelle angoisse — à la décomposition minutieuse et progressive de ce sentiment et l'explosion de colère d'Adrien eût été une explosion de douleur et un véritable déchirement au lieu de n'être qu'une argumentation forcenée ; en place de raisons, même justes, même triomphantes, nous aurions entendu de vrais cris de désespoir dont nous aurions été profondément bouleversés ; et nous aurions alors bien plus *senti* que *compris* le mal que peut faire la passion de l'autorité — qui n'est qu'un odieux abus de pouvoir quand elle n'est pas l'ascendant légitime pris par une âme sur une autre âme *en vue* de lui inculquer la notion de *son bien* véritable.

Au dernier acte nous retrouvons Perraud en présence d'une émeute ouvrière : nous ignorons quelles réflexions l'ont hanté depuis le départ de son fils : nous *supposons* qu'il se félicite d'avoir chassé le misérable qui osait discuter et même qualifier la valeur de son autorité ; nous *supposons* qu'il n'a jamais eu le moindre remords de son énergie meurtrière ni même le moindre regret. Nous avons toutes raisons de croire cette supposition fondée d'après son attitude : nous *savons* seulement en effet qu'il a formellement interdit à tout son entourage de prononcer devant lui le nom d'Adrien.

Il a cette fois devant lui des indisciplinés auxquels ne le lie aucune tendresse particulière ; autrefois il a fait des professions de foi humanitaires et philanthropiques ; elles sont loin. Alors il n'était pas préfet. La logique de son caractère, affolé d'autorité, voudrait qu'il ne reculât devant aucun moyen pour vaincre cette résistance exaspérante et cependant il n'a pas le courage de tous les moyens. Il recule ; il cède ; il n'ose pas faire donner la troupe. Il s'avoue vaincu et renonce. Il reconnaît à la dernière heure que l'on ne triomphe que par la bonté ; la *poigne* ne suffit pas.

M. Jean Jullien ne s'est pas assez préoccupé à notre sens de justifier ce dernier revirement de Perraud ; le dénouement laisse le public

incertain, non sur la pensée philosophique de l'auteur qui est très nette, mais sur le caractère de Perraud qui est encore ici assez obscur. Si c'est un faible qui a joué au despote et qu'effraient les responsabilités, rançon inévitable de toute autorité, pourquoi n'en avons-nous pas eu à plusieurs reprises le sentiment ? Pourquoi son recul final nous surprend-il ? Pourquoi le redoutions-nous entêté d'autorité au point de rétablir l'ordre et d'imposer sa volonté à coups de fusil ? L'auteur n'a pas serré d'assez près son personnage principal. Nous le regrettons, parce qu'il nous aurait donné là une étude définitive qui manquait à la littérature dramatique.

Telle qu'elle est et sous les réserves que nous venons d'indiquer, *la Poigne* est une œuvre d'un haut mérite où se trouvent de très fortes situations traitées par un artiste sincère dont les dons dramatiques ne sauraient être contestés. Nous laisserons de côté le caractère du fils qui dit d'excellentes choses, mais qui dit trop de choses et que nous aurions souhaité moins raisonneur et même moins raisonnable. Nous louerons au contraire et sans restriction les autres personnages dessinés avec un tact, une mesure, une vérité remarquables : Santenay, Barral, Rouveyre, Madame Perraud, Lucie Perraud, Madame Barral et cette délicieuse Henriette Barral. Ils font le plus grand honneur à M. Jean Jullien.

L'interprétation de *la Poigne* a été excellente. Elle a inauguré au Gymnase une technique nouvelle. Gémier, à qui il faut déjà adresser les plus vives félicitations pour la mise en scène de l'œuvre, a fait de Théodore Perraud une création magistrale. Il a composé ce rôle complexe et difficile avec un sentiment extraordinaire des nuances et il a eu le rare talent d'en mettre en valeur, à côté des aspects puissants et même tragiques, les côtés presque comiques parfois. On lui a fait une ovation enthousiaste : elle lui était bien due. A côté de lui, Arquillière nous a présenté un Barral d'une justesse de ton parfaite ; Dubosc un Santenay merveilleusement exact ; Janvier un Rouveyre pittoresque et Seruzier un vieux monsieur politique étonnamment plausible. Mlle Ryter mérite le très vif succès que lui a valu le rôle d'Henriette Barral ; c'est une jeune comédienne dont le talent n'a pas encore eu l'occasion de se manifester dans un rôle important, mais à laquelle nous prédisons, sans crainte de nous tromper, un avenir reluisant. Madame Andral a spirituellement dessiné la silhouette de Madame Barral.

Il serait injuste d'oublier dans ce succès le nouveau directeur du Gymnase, M. Alphonse Franck, qui, rompant résolument avec les traditions qui avaient perdu le théâtre de Madame, a eu le courage de le consacrer à la grande comédie littéraire et de choisir pour premiers collaborateurs, des artistes tels que Jean Jullien et Gémier.

ROMAIN COOLUS

Les Livres

Henry Leyret : **Les Jugements du Président Magnaud, réunis et commentés** (Stock).

Félicitons M. Henry Leyret de l'excellent commentaire qu'il nous offre des célèbres jugements de Château-Thierry ; mais qu'il n'attribue qu'à notre impuissance d'y rien ajouter la liberté que nous allons prendre d'en tirer des conclusions toutes différentes des siennes.

Des candides admirent grotesquement en M. Magnaud le juge qui eut le courage de cette innovation : opposer *la vraie justice* à la lettre arbitraire de la loi. Or, s'il est indiscutable que les articles du Code ne tendent, en châtiant certains actes qualifiés *a priori* crimes et délits, qu'à sauvegarder les intérêts de la partie gouvernante de la Société, nous remarquerons que l'autre justice, la vraie, celle du bon sens, des honnêtes gens et de M. Magnaud, maintient pareillement des intérêts partiels, ceux du peuple pauvre, ce qui n'est pas moins arbitraire.

D'autres naïfs considèrent, avec quiétude, M. Magnaud comme un bourgeois ridicule quelconque, mais qui a eu le bon esprit d'attendre, pour l'éclosion de ses philanthropiques sanchopançades, la robe de président du tribunal civil de Château-Thierry.

Il y a autre chose à examiner. D'abord M. Magnaud, sans le faire exprès, nous le voulons croire, rend grand service à la Société, ou à son appareil magistratif, au moment où le peuple commence à se sentir quelques velléités d'en moins respecter le fonctionnement. Il pourrait n'y avoir plus de juges : M. Magnaud fait soupape de ûreté : M. Magnaud est le bon juge.

Bon juge pour les justiciables, non pour tous les jugés. Certains, qui vénèrent la Loi d'autant qu'ils sont plus misérables, estiment le Code un bienfait et la prison un abri. Ils ont une idée des peines à leur manière : ils ont constaté par exemple que, chaque fois qu'ils cassent un réverbère, ils *ont droit* au giron maternel de cette bonne Loi. M. Magnaud, dérobant l'article du Code sous de peu scrupuleux considérants, fait faillite aux engagements pris, dans ce Code, par la Société dont il est le mandataire : il n'exécute pas les promesses du Code : c'est un vol.

Enfin, et ceci est de toute importance : aujourd'hui, un individu indépendant et intelligent peut envisager ainsi la Justice : un mécanisme terrible, et absolument inoffensif parce qu'il s'abat avec *justesse* sur certains points, et pas ailleurs, lesquels sont signalés très explicitement et à l'avance par la lettre de la loi. Il y a beaucoup plus d'actes dont l'impunité est garantie que de crimes et délits proprement dits ; et pourtant ces actes ne diffèrent nullement des crimes et délits, lesquels d'ailleurs, dans une foule de cas très légaux, on peut librement commettre.

Mais s'il est désormais toléré qu'un juge décide à son gré tel délit non délit, tel crime non crime, il est aussi logique qu'un beau jour il puisse sentencier tel acte cru licite crime, et cela va fort loin. L'image s'évoque d'un singe enrobé mettant en branle, de la façon la plus imprévue, les pires instruments affilés : personne ne saura plus que faire pour éviter la guillotine...

C'est un homme bien méchant et bien dangereux que M. Magnaud !

GEORGES POLTI : **Timidité de Shakespeare** (L'Humanité nouvelle).

M. Georges Polti, après les préceptes scéniques et dramatiques qu'il a réunis dans *Notation des Gestes* et *les 36 Situations*, a donné un merveilleux exemple de leur mise en pratique : *les Cuirs-de Bœuf*. Son érudition et son sens admirable du théâtre lui donnent toute autorité pour découvrir la « timidité » de Shakespeare, ou mieux pour dénoncer ce qui manque, même depuis Shakespeare, à la conception du drame.

Entre le génie unitaire des Grecs et la multiple et touffue scène de Jean Bodel, Shakespeare n'a établi qu'un compromis.

Il faut lire dans M. Polti le programme, séduisant et effrayant, du complexe théâtre futur : « Quelque chose qui soit au théâtre passé ce que fut le théâtre quand il s'éleva en face des paisibles formes littéraires jusque-là connues. »

Ce programme, il ne nous étonnerait pas de M. Polti, que ce soit lui qui le réalise.

SYNÉSIUS (*Fabre des Essarts*) : **L'Arbre gnostique** (Chamuel). — SOPHRONIUS : **Catéchisme expliqué de l'Eglise gnostique** (Chamuel).

Il a toujours été classique, pour battre en brèche telle ou telle religion, de lui opposer ce fait, qu'on retrouve dans chacune, avec peu de variantes, les mêmes mythes et les mêmes rites. N'est-ce pas, au contraire, une preuve qu'il existerait une religion absolue, dont les autres ne seraient que des facettes incomplètes et déformées ?

Synésius, patriarche gnostique, expose, avec un art lumineux et plausible, que cette religion-là ne serait autre que la Gnose, de qui le signe sacré, le T, était déjà gravé sur des crânes à l'époque néolithique.

La Gnose, comme on sait, est la Connaissance par excellence, ou la connaissance des trois mondes, divin, spirituel et hylique. C'est la doctrine chrétienne ésotérique.

Son originalité consiste surtout en son explication du mal terrestre : ce monde où nous vivons ne serait pas l'œuvre du Père infini, de l'Abyme, mais de la plus inférieure intelligence du divin Plérôme, le Démiurge. Le Christ n'est pas venu accomplir l'ancienne loi de

Jéhovah le Démiurge, mais l'abolir. Toutes les religions adorent le Démiurge ; la gnostique, Dieu.

Le Catéchisme de Sophronius complète l'œuvre historique de Synésius. Il est d'une profonde philosophie et d'une solide logique. Signalons l'antériorité de la Puissance à l'Etre ; car l'Etre peut, tend à être avant d'être ; les trois Rôles ou Personnes de Dieu ; le Christ considéré comme feu, Agni et non Agneau : Sathan né de la jalousie du Démiurge en face de sa créature ; et toute la physique des trois mondes, mise au point de la science moderne, et qui situe le Plérôme visiblement dans la carte du ciel. Voir aussi un schéma très ingénieux du phénomène mécanique de la Transsubstantiation, conformément aux expériences de William Thomson sur les atomes.

ALFRED JARRY

JEAN DE BLOCK : Conséquences probables tant politiques qu'économiques d'une guerre entre grandes puissances (Librairies et Imprimeries réunies).

Je ne puis analyser ici le rapport si lumineux et si substantiel de M. J. de Block au Congrès de la Paix.

Quelques courtes réflexions seulement.

Le huis-clos de La Haye ne pouvait être qu' « une immense duperie », suivant les termes mêmes du comte Tolstoï. Le Congrès de Paris est un appel de quelques penseurs, sans mandat officiel, à l'opinion publique. Des faits, des chiffres d'une éloquence terrible publiés, propagés, enfoncés peu à peu dans des millions de consciences individuelles finiront par éteindre les ardeurs nationales.

Mais ce ne pouvait être l'objet d'une conférence entre Etats.

Il n'y a d'Etat véritable que l'*autarchie*, suivant le mot créé par Treitschke. C'est bien plus qu'un individu collectif. Car les individus se conditionnent les uns les autres, ils contractent entre eux et leur autonomie est circonscrite par ces contrats. Or l'Etat est avant tout une souveraineté, il ne se croit pas plus lié envers les autres Etats qu'envers ses citoyens. Certes il signe des traités mais sa souveraineté n'existerait pas si ces traités la limitaient. Il y a, dans la rédaction de tous les contrats entre peuples, trois petits mots « *rebus sic stantibus* » qui montrent le néant des engagements les plus solennels. C'est la porte ouverte à la guerre. Les gouvernements ne peuvent donc pas mettre en discussion le principe de la guerre. C'est une atteinte directe à l'*autarchie* ; c'est une œuvre d'*an archie*. Les délégués allemands en refusant d'adhérer aux propositions russes se montrèrent dénués d'hypocrisie et firent preuve de logique.

C'est dans les masses que doit se faire l'agitation contre la guerre. C'est d'en bas que doit monter la grande clameur qui ne demandera pas, mais exigera la paix perpétuelle.

Les documents de M. de Block enseignent une terreur salutaire. C'est une chance certaine de réussite dans les masses. D'autant plus

qu'il sera facile pour ménager la pudeur des citoyens de recouvrir un instinct très humain avec de nobles formules, comme « plus grande patrie », « fraternité des peuples », etc., etc.

H. LASVIGNES

HENRI BORDEAUX : **Les Écrivains et les Mœurs** (Plon).

Voilà un livre qu'il est bien difficile d'approuver ou rejeter en entier. M. Bordeaux n'y dit-il pas : « qu'aux préférences et aux jugements du critique, on peut deviner sa nature »? Alors, il faut aimer sa nature, pour aimer le critique. Et s'il est vrai qu'on ne peut aimer que des semblables, suppose-t-on le sort d'un critique à personnalité exorbitante, qui par cela même serait incapable d'écrire ces commentaires qu'est la critique habituelle, qui ne saurait le faire que pour affirmer plus violemment, par antithèse, son idéologie personnelle. — Scandale, concédera-t-on, mais pareil à celui de tout individu excessif, ni pire ni moindre. — Non, monsieur : scandale immense, au contraire. L'artiste ne fait que se proposer. L'autre n'en fait pas moins, et, audace plus regrettable, démolit, par surcroît, d'autres idoles. Le moyen pour se concilier du monde, n'a jamais été là : mais bien plutôt, et simplement, d'avoir une nature ordinaire, comme M. Faguet, comme M. Doumic, comme M. Bordeaux, comme nous tous enfin.

D'ailleurs, entre honnêtes gens, l'antipathie que peut susciter la dissemblance des tempéraments n'empêche pas les bonnes relations. (Ici, ce sont lectures des livres). Et n'en déplaise à M. Bordeaux, il est un autre motif d'aimer un critique que dans sa nature : c'est de le faire pour le beau reflet qu'il peut être de son temps. Ceci, M. Bordeaux l'est à souhait. Sa claire intelligence a vite suivi le meilleur de la pensée contemporaine, s'est appliquée à commenter, choisir, juger de là, dans tout ce qui s'offrit à elle... Tâche indispensable, la plus digne d'éloges. Pour l'auteur, qui transparaît souvent, je dois le dire, il n'a rien qui empêche de désirer son influence. Sa sensibilité fait une louange constante de l'amour, du dévouement, de la responsabilité. Il ne s'élève pas moins contre le doute, les bas scepticismes. Ce livre est *sain*. Puis, ce dont il faut remercier en des études, le style est simple, intéressant toujours, ni trop concis, ni trop détendu, et d'une lecture d'autant plus aisée.

FERNAND CAUSSY

CHARLES HASTINGS : **Le Théâtre français et anglais** (Firmin-Didot).

Ce n'est pas là un livre banal, bourré de renseignements ayant traîné partout, et d'une inutilité flagrante : c'est, au contraire, un ouvrage sérieusement condensé et écrit, que feuilletteront avec fruit ceux qui s'intéressent à l'art dramatique, à ses origines et à

ses multiples évolutions à travers les âges. L'auteur est un érudit qui prend plaisir, non seulement à faire profiter le lecteur de son savoir, mais à rendre ce savoir accessible à tous. Son travail très clair et très substantiel ne laisse sommeiller dans l'ombre aucun des noms qui aidèrent à la marche, à la transformation du drame, depuis Thespis en passant par les grands tragiques et les grands comiques grecs et les tragiques et comiques latins, pour aboutir à Shakespeare et à Corneille, Racine et Molière. Mais M. Hastings ne s'en est pas tenu à un consciencieux tracé historique du théâtre en France et en Angleterre, à une étude singulièrement élargie du drame en général, il a consacré de longs chapitres au drame liturgique, aux miracles, aux mystères, au drame religieux, à la comédie historique, allégorique, à l'interlude, au pageant, au masque, au drame classique et national, au drame romantique des deux pays, insistant tout particulièrement sur la production dramatique anglaise. Avec une belle hauteur de vues il a examiné les tendances et dit la signification des ouvrages des écrivains qui surgirent, en France, avant et après Corneille, Racine et Molière, en Angleterre, avant et après Shakespeare, assignant à chacun la place qui lui convient, mettant en saillie les œuvres par lesquelles ils marquèrent à leur heure.

Enfin, le volume se termine par un aperçu général sur le théâtre français et anglais entre 1640 et 1900.

André Corneau

William Blake : **Le Mariage du Ciel et de l'Enfer** (Chamuel).

Une précieuse plaquette, à mettre en bonne place parmi les spiritualistes. William Blake le mystique et le visionnaire anglais du siècle dernier a fixé en vers étranges ses visions mémorables et les a commentés d'un crayon michelangesque.

William Blake nous était surtout connu par le bel essai de Charles Algernon Swinburne. Après lui, M. Charles Grolleau propose cette curieuse figure littéraire à notre attention. On trouvera, dans le beau poème dont il nous donne aujourd'hui une traduction française forte et concise, des pensées dignes d'illustrer en épigraphes *la Saison en enfer* de Rimbaud et des aphorismes remarquables :

« Si le fou persistait dans sa folie, il deviendrait sage. »

Ou bien ce merveilleux cul-de-lampe philosophique :

« L'orgueil du paon est la gloire de Dieu. »

Mais il faudrait tout citer et nous ne pouvons que recommander le livre et sa préface.

Victor Barrucand

Mélanie Lipinska : **Histoire des femmes-médecins depuis l'antiquité jusqu'à nos jours** (G. Jacques).

Le livre de madame la doctoresse Mélanie Lipinska vient à son

heure ; les femmes ont conquis, dans la plupart des pays civilisés, le droit au diplôme médical et l'époque héroïque est close.

Dans la partie historique, il y a des notes intéressantes. On y voit comment les romaines entreprirent ces études lorsque, au seuil de la décadence, la famille commença de se dissoudre ; et comment, — les esclaves malades étant, pour traitement unique, expédiés dans le temple d'Esculape — ce pince-sans-rire de Claude pour inciter les maîtres à plus de prévenance, décréta que tout esclave recouvrant la santé dans le temple d'Esculape serait mis en liberté.

Mais la partie capitale du livre est l'histoire de la lente conquête des études supérieures par les femmes. Prenons la France seulement : en 1292, il y avait à Paris huit *médeciennes*, mais la Faculté lutta contre cette intrusion, sans succès d'ailleurs. Ce n'est que du XVIe au XVIIIe siècle que les femmes-médecins disparaissent au moins dans l'exercice de l'art. Au moment de la Révolution, il y a un essai de féminisme (sous l'impulsion en partie de Condorcet), qui aboutit à la déclaration des droits de la femme par Olympe de Gouges. Avec le XIXe siècle, c'est la sœur Biget, chassée de son couvent par la Révolution, qui suit les armées de Napoléon pour soigner les blessés et reçoit la Légion d'honneur ; c'est sœur Massin qui, dans une circonstance identique, fait transmettre à un vieux soldat la croix qu'on lui offre pour elle-même ; c'est, plus tard, l'aventure étrange d'Henriette Faber, qui subit l'examen de médecin militaire sous le nom d'Henry Faber, et, près d'être découverte, feint un mariage avec sa servante.

Enfin, madame Lipinska expose par le menu la lutte entre les femmes et les Facultés hostiles.

Cette histoire des femmes-médecins est une véritable encyclopédie du sujet. De ces 600 pages compactes où sont enregistrés des détails jusqu'à l'inutilité, se dégage pourtant une impression de force et de sérieux au profit de ce mouvement féministe qui eut ses martyrs, comme — entre mille — cette petite brahmine (plutôt une Parsi, je crois) que mademoiselle Menant, déjà, nous fit admirer et aimer.

JACQUES DE NITTIS

Revue Financière

Fonds d'État. — A défaut de préoccupations politiques extérieures ou intérieures, une question se pose à propos de nos rentes. Elle est purement financière. Il s'agit de savoir si notre équilibre budgétaire s'appuie sur des bases solides. Or, dans son rapport général sur le budget de 1901, M. Guillain exprime des craintes à ce sujet, et il nous rassure médiocrement quand il appelle à la rescousse les économies à résulter de la conversion du 3 1/2 o/o en 1902, comme si cette mesure ne dépendait pas de plusieurs circonstances qui peuvent la rendre impossible.

Des rachats ont relevé l'*Extérieure Espagnole*. L'*Association Nationale des porteurs français de valeurs étrangères* a soulevé de vives réprobations par son attitude dans l'affaire du convenio, convenio qui a été justement qualifié de traquenard, à raison même de la forme sous laquelle il se présente. Aussi la *Revue Economique et Financière* conseille-t-elle aux porteurs de faire signifier à ce pernicieux comité la sommation dont la teneur suit :

« A la requête de..., porteur d'Extérieure estampillée (indiquer le numéro du titre et l'état du timbrage français)...

Attendu que MM. , représentants de l'*Association nationale*, ont passé avec les délégués du gouvernement espagnol des accords d'où peut résulter, pour le requérant, un grave préjudice, et ce, encore bien que ceux-ci n'aient reçu de lui, ni expressément, ni tacitement, mandat de traiter en son nom.

Qu'en effet, la Convention du 14 juillet autorise le gouvernement espagnol à réduire à 3 1 2 o/o l'intérêt de 4 o/o qu'il paie actuellement aux porteurs d'Extérieure.

Qu'à la vérité, l'application de ce nouveau régime est subordonné aux deux conditions suivantes : 1° Ratification dé la convention par une loi des Cortès ; 2° approbation préalable de ladite convention par une majorité de porteurs, représentant les 3/4, au moins, de la Dette exterieure en circulation hors d'Espagne.

Mais que la réduction du coupon est, en réalité, subordonnée, uniquement, au résultat favorable du *referendum* organisé auprès des créanciers — l'approbation législative ultérieure du bénéficiaire du *convenio* ne pouvant faire aucun doute.

Qu'il importait donc au plus haut degré que cette consultation fût effectuée dans des conditions et avec des garanties qui ne pussent laisser aucune incertitude sur la volonté des créanciers, ni leser, même indirectement, aucun de leurs droits.

Qu'il est de principe élémentaire, à cet égard — aussi bien en équité vulgaire qu'en droit — que la novation, et surtout la renonciation à un droit, ne sauraient se présumer, et qu'une manifestation formelle de volonté, — seule capable d'appeler sérieusement l'attention du créancier sur l'abandon par lui consenti — est, en pareille matière, toujours nécessaire.

Que la sincérité et la bonne foi qui doivent présider au *referendum* exigeaient donc qu'une manifestation formelle de volonté fût imposée à ceux des créanciers, qui, partisans d'une remise partielle de la Dette du gouvernement espagnol, accepteraient de renoncer pour l'avenir à une partie de leurs droits actuels.

Que, cependant, l'économie adoptée par la convention critiquée est, sur ce point, toute différente et que cette convention ne craint pas, au préjudice évident des porteurs, de renverser les rôles et d'imposer une déclaration formelle de protestation aux rentiers qui entendraient simplement conserver leurs droits actuels, à défaut de laquelle protestation expresse, ils seront présumés adhérer à la réduction projetée du coupon.

Que ces accords présument ainsi, en l'absence de déclaration formelle, l'abandon et non le maintien, ou la réserve intacte de leurs droits par les créanciers.

Que cette présomption, qui s'induirait gratuitement du silence des créanciers, est non moins contraire à leur intention et à leurs habitudes qu'aux principes du droit et de l'équité.

Qu'il est élémentaire, à cet égard, que ceux qui entendent conserver leurs droits anciens n'ont aucune initiative à prendre, et que, au contraire, l'initiative, avec les chances qu'elle comporte toujours avec soi en pareille matière, incombe à ceux-là seuls qui demandent une modification à la situation présente.

Que cette vérité s'impose d'autant plus ici à la raison et à la prudence, qu'un grand nombre de rentiers ignorera, en fait, les accords passés, en dehors d'eux, leurs conséquences préjudiciables possibles et la singulière combinaison adoptée pour le vote.

Qu'en pareil cas, l'inertie d'une part, l'ignorance, l'erreur et la surprise de l'autre seront les facteurs principaux d'une consultation qui exigeait impérieusement, par sa nature, un consentement éclairé et formellement manifesté, de la part de ceux qui devaient en sortir dépouillés.

Qu'en adhérant à la présomption ci-dessus rappelée, les susnommés, loin de réserver intacts les droits des porteurs, les ont, au contraire, gravement compromis.

Que le requérant n'entend en aucune façon supporter les conséquences préjudiciables que peut et doit nécessairement entraîner ici un *referendum* abrité derrière une semblable présomption.

Qu'il entend rendre responsables de ce préjudice, lorsqu'il sera réalisé, ceux par la faute de qui il a été en connaissance de cause occasionné et rendu possible, notamment les susnommés, coupables d'avoir apporté, de ce chef, une négligence et une légèreté extrêmes dans la discussion et la conclusion de conventions alors ignorées des tiers, et néanmoins susceptibles, par leur économie et leur fonctionnement, de leur causer un préjudice indéniable.

En conséquence j'ai fait sommation aux susnommés et les ai mis en demeure d'avoir à prendre telles décisions de mesures qu'ils aviseront à l'effet de faire modifier dans le sens indiqué ci-dessus le mode de fonctionnement du *referendum* et de faire supprimer la présomption qui lui sert de base.

Leur déclarant que faute par eux de ce faire, le requérant entend les rendre personnellement responsables, ainsi que tous autres qu'il écherra, du préjudice qui résulterait pour lui du maintien et du jeu de l'état de choses organisé par les accords du 14 juillet dernier. »

Le tout pourrait enfin être complété, en outre des formules légales, par des réserves quant aux autres responsabilités à faire valoir en temps utile, en ce qui touche le fond même du *convenio* ou la question du mandat assumé par l'*Association*.

La rente *italienne* est en réaction, tandis que les fonds *portugais* et *brésiliens* remontent. Les divers emprunts *russes* sont fermes.

Institutions de Crédit. — Au 30 septembre dernier, l'ensemble des dépôts à vue comptes courants et dépôts à échéance, existant au Crédit foncier, au Crédit Lyonnais, au Crédit Industriel et commercial, au Comptoir National d'Escompte et à la Société générale, s'élevait à 2.443.000.000 francs, soit une plus-value de 206 millions depuis un an.

Le marché des banques est calme. L'attitude équivoque et malhabile de la plupart d'entre elles dans l'affaire du convenio espagnol donne lieu à des commentaires peu flatteurs, et d'où se dégage une impression fâcheuse, contre laquelle ces établissements auraient intérêt à réagir.

Valeurs Industrielles. — Dans sa semaine financière, le *Temps* fait observer que la crise grave traversée par les valeurs de traction mécanique remet encore une fois en question les différents modes de placement de titres. Les trois principaux sont l'émission publique, la vente directe et sans publicité aux guichets de l'établissement émetteur, l'introduction directe en Bourse, soit à la cote officielle, soit, faute de mieux, à la cote du marché en banque. On se rappelle que le système des introductions successives nous a valu, il y a quelques années, le krach des mines d'or; mais la leçon n'a profité à personne, car c'est au même système qu'il faut imputer la frénésie avec laquelle une certaine clientèle de spéculation s'est en quelque sorte gavée de valeurs de traction mécanique à des cours exagérés. Ce mode de placement est défectueux parce qu'il permet, à l'abri de toute responsabilité, de réaliser, au détriment du public, des bénéfices injustifiés; il a en outre l'inconvénient de donner naissance à une spéculation d'autant plus entreprenante que tout élément officiel d'appréciation de la valeur introduite fait défaut. Qu'un titre déjà coté sur un marché étranger soit introduit sur le nôtre, passe encore. On ne peut guère faire deux fois l'émission d'une même valeur; et puis les opérations d'arbitrage de place à place ont bientôt réalisé la parité des cours, bien que ces opérations ne soient pas elles-mêmes à l'abri de tout reproche. Mais ajoute le *Temps*, l'émission d'un titre nouveau par voie d'introduction est aujourd'hui reconnue dangereuse pour un marché financier, fût-il aussi fortement organisé qu'est le nôtre. Avec ce mode de placement, plus de prospectus d'émission portant le nom de l'émetteur qui engage sa responsabilité et son crédit, pas de renseignements précis, pas d'évaluation de rendement, en un mot, aucune des indications indispensables au capitaliste soucieux de ne pas s'égarer sur un placement vague, mal défini. Aussi n'est-ce pas toujours le souscripteur sérieux qui achète la valeur ainsi présentée; c'est le capitaliste spéculateur à la recher-

che d'une plus-value à réaliser. L'émetteur, qui se dissimule, demande au marché une prime non justifiée et les premiers spéculateurs qui la lui payent ont la prétention de réaliser une surprime sur les seconds acheteurs. Mais lorsque ceux-ci, à leur tour, veulent vendre, non seulement ils ne trouvent plus devant eux la troisième couche d'acheteurs sur laquelle ils comptaient, mais l'émetteur se dérobe et n'intervient — quand il en a les moyens — que pour tirer du même sac une seconde monture. Ce ne sont pas là affaires sérieuses, et ce n'est pas avec une succession de transactions de cette nature qu'on alimente et qu'on maintient un grand marché financier. Ce mode de placement de titres s'adapte trop bien aux entreprises pour lesquelles la période de rendement est indéterminée.

On peut coter toutes les primes que l'on veut sur une action dont le premier dividende est à venir. La spéculation la recherche de préférence à celle dont le rendement est connu, car le prix de cette dernière s'établit généralement d'après le taux de capitalisation de l'argent. Alors, les variations de cours sont limitées.

Nonobstant les efforts d'un groupe important, la *Thomson-Houston* est destinée à fléchir sensiblement. Son portefeuille contient 80 millions de valeurs d'une réalisation qui n'est ni immédiate, ni facile. Quelques-unes même inspirent des doutes, pour ne pas dire des inquiétudes. Ainsi, la *Société Versaillaise de Tramways électriques et de Distribution d'énergie* ne fera pas de bénéfices pour 1900 ; peut être sera-t-elle en perte. Les *Chemins de fer Nogentais* n'ont rien donné, et l'on ne voit guère le moment où ils seront en mesure de rémunérer leurs actionnaires. Pour les *Tramways électriques de Lyon* les concessions ne sont pas encore régularisées : il y a là trois millions qui dorment. Les *Tramways et Omnibus de Bordeaux* ont à lutter contre une vive concurrence. Les *Tramways de Nice* rapportaient peu ; les *Tramways du Littoral* rapporteront moins encore. Il faut que ces entreprises fassent leurs bénéfices en 4 ou 5 mois, et c'est fort difficile. Le *Tramway de Nice à Cimiez* est en perte.

Une réaction considérable vient de se produire sur les actions de la *Raffinerie-Sucrerie Say*. Le marché à terme a montré, dès les premiers jours de l'introduction une certaine défiance pour cette valeur surchauffée. Il y a quelques années, avant d'être constituée à un gros capital en actions de 500 fr. cotées à la Bourse, la *Raffinerie-Sucrerie Say* était au capital de 8 ou 10 millions, lesquels avaient été exclusivement fournis par la famille. Alors, l'affaire était excellente. Depuis, la *Raffinerie-Sucrerie Say* a été reconstituée au capital-actions de 30 millons pour lesquels on s'est adressé au public. Ce n'est pas tout : il a été émis, en plus, pour 32 millons d'obligations. Cela ferait 62 millions à rémunérer, si les actions de 500 fr. — à l'origine — n'avaient été poussées au-delà de 1.200 fr. Mais comme 60.000 actions, au cours de 1.200, représentent une somme de 72 millions, cela nous donne 72 plus 32 millions en obligations, soit 104 millions à rémunérer. Demandez à qui vous voudrez, à la Bourse de Commerce, si la chose paraît facile, et vous verrez ce qu'on vous répondra. Nous concluons donc que l'action *Raffinerie-Sucrerie Say* est beaucoup trop chère au-dessus de 1.000 fr. et que les cours actuels ne sont maintenus, au moyen d'une campagne de presse, que pour permettre aux apporteurs d'écouler leurs actions d'apport.

Sur le marché en banque notons la faiblesse de la *Société Métallurgique de l'Ariège*, des Tramways (notamment celui de *Vanves à Paris*) et de l'*Appareil Contrôleur*. Quantité de valeurs, introduites au commencement de cette année, sont tout à fait invendables.

Le gérant : Paul LAGRUE.

Arcis-sur Aube. — Imp. LEON FRÉMONT.

La Porte des Cent Mille Peines

Ceci n'est pas un morceau dont le mérite me revienne. Mon ami Gabral Misquitta, le métis, me le raconta d'un bout à l'autre, entre le coucher de la lune et l'aube, six semaines avant de mourir, et je le recueillis tel quel de sa bouche, à mesure qu'il répondait à mes questions. Voici :

« C'est entre l'impasse des Chaudronniers et le quartier des marchands de tuyaux de houka, à cent mètres, tout au plus, à vol d'oiseau, de la mosquée de Wazir Khan. Je dirai cela à n'importe qui, mais je le défie de trouver la Porte, si bien qu'il pense connaître la ville. Vous pourriez explorer cent fois l'impasse même où elle s'élève, et n'en savoir pas plus long. Nous appelions l'impasse l'*Impasse de la Fumée Noire*, mais il va sans dire que son nom indigène est tout à fait différent. Un âne chargé ne pourrait passer entre les murailles ; et il y a un endroit, juste avant d'atteindre la Porte, où une façade de maison fait ventre et force les gens à marcher tout de côté.

Ce n'est pas une porte, en somme. C'est une maison. Elle appartenait d'abord au vieux Fung Tching, il y a de cela cinq ans. Il était cordonnier à Calcutta. On dit qu'il avait assassiné sa femme un jour qu'il était ivre. Ce fut pourquoi il renonça au rhum du bazar et se mit à la Fumée Noire. Plus tard, il remonta vers le nord, vint ici, et ouvrit la Porte qu'il installa comme une maison où l'on pût fumer en paix. Remarquez-le, c'était une fumerie *pukka* (1), non pas un *chandoo khana*, un de ces fours étouffants comme on en trouve partout dans la ville. Non ; le vieux connaissait son affaire à fond, et il était très propre pour un Chinois. C'était un petit bonhomme — pas beaucoup plus de cinq pieds de haut — borgne, et qui avait perdu le doigt du milieu de chaque main. Et cependant, l'homme le plus adroit à rouler des pilules que j'aie jamais vu. Avec ça, jamais l'air d'être esclave de la Fumée. Et ce qu'il en prenait pourtant, jour et nuit, nuit et jour ! C'était à faire peur. Je m'y suis mis depuis cinq ans, et je peux tenir tête à n'importe qui ; mais j'étais un enfant, sous ce rapport, auprès de Fung

(1) De la bonne sorte.

Tching. Malgré cela le vieux se montrait âpre au gain, très âpre ; et c'est une chose que je ne peux pas comprendre. J'ai entendu dire qu'il avait amassé pas mal avant de mourir, mais c'est son neveu qui a tout cela maintenant ; et le vieux est retourné en Chine pour se faire enterrer.

La grande chambre du haut, où ses meilleurs clients se réunissaient, il la tenait aussi propre qu'une épingle neuve. Dans un coin il y avait le Bon Dieu de Fung Tching — presque aussi laid que Fung Tching lui-même — toujours avec des bâtons d'encens qui lui brûlaient sous le nez ; mais on ne les sentait plus quand les pipes marchaient. En face du Bon Dieu se trouvait le cercueil de Fung Tching. Il avait dépensé pour ça une bonne partie de ses épargnes, et, toutes les fois qu'une nouvelle personne venait à la Porte, on ne manquait jamais de le lui présenter. Il était laqué noir, avec des écritures rouge et or dessus, et j'ai entendu dire que Fung Tching l'avait apporté d'aussi loin que de Chine même. Je ne sais pas si c'est vrai ou non, mais je sais que, le soir où j'arrivais le premier, j'étendais ma natte au pied. Voyez-vous, c'était un coin tranquille, et une sorte de brise, de temps à autre, arrivait de l'impasse à travers la fenêtre. En dehors des nattes, il n'y avait pas d'autres meubles dans la chambre — rien que le cercueil et le vieux Bon Dieu tout vert, bleu et violet d'usure et de vétusté.

Fung Tching ne nous dit jamais pourquoi il appelait sa maison « la Porte des Cent mille Peines ». (C'était le seul Chinois de ma connaissance qui inventât des noms malsonnants ou tristes. La plupart sont du genre fleuri. Comme on peut voir à Calcutta.) Il nous fallait trouver cela nous-mêmes. Rien ne prend plus d'empire sur vous, quand on est blanc, que la Fumée Noire. Un jaune n'est pas bâti de même. L'opium ne lui fait presque rien. Mais les blancs et les noirs en souffrent beaucoup. Sans doute, il y a des gens que la Fumerie n'affecte pas plus que ne ferait le tabac pour commencer. Ils font un petit somme, tout comme on s'endormirait d'un sommeil naturel, et, le matin suivant, ils se réveillent presque dispos pour le travail. Moi qui vous parle, j'appartenais à cette sorte au commencement, mais voilà cinq années que je fume pas mal régulièrement, et c'est différent aujourd'hui. J'avais une vieille tante, là-bas, du côté d'Agra, qui me laissa quelque chose à sa mort. A peu près soixante roupies par mois. Soixante, ce n'est pas beaucoup. Je me rappelle un temps, il me semble qu'il y a des centaines

et des centaines d'années, où je gagnais mes trois cents roupies par mois, sans compter les petits profits, quand je travaillais pour le compte d'une grande entreprise de bois à Calcutta.

Je ne restai pas longtemps dans ce métier-là. La Fumée Noire ne permet guère d'autre occupation; et, bien qu'elle ait peu d'action sur moi, je ne pourrais plus aujourd'hui, du train dont vont les choses, faire une journée de travail, pas pour sauver ma vie. Après tout, soixante roupies, c'est tout ce qu'il me faut. Quand le vieux Fung Tching vivait, il touchait l'argent pour moi, m'en donnait environ la moitié pour vivre (je mange très peu); quant au reste, il le gardait. J'avais mes entrées à la Porte à tout instant du jour et de la nuit, et je pouvais y fumer et dormir quand je voulais. Le reste ne m'importait guère. Je sais bien que le vieux y gagnait; mais qu'est-ce que cela fait? Rien ne me fait beaucoup; et, en outre, l'argent arrivait toujours et sans interruption, mois par mois.

Nous étions dix à nous rencontrer à la Porte lorsqu'on ouvrit la Fumerie. Moi, deux babous (1) d'un bureau de l'Etat quelque part dans Anarkulli (2), mais ils se firent saquer, faute de pouvoir payer (il n'y a pas d'homme obligé de travailler le jour, qui puisse continuer longtemps la Fumée Noire); un Chinois, neveu de Fung Tching; une femme de bazar, qui avait des tas d'argent, je ne sais trop comment; un vagabond anglais — Mac-Quelque chose, je crois, mais j'ai oublié, — qui fumait ferme, mais semblait ne jamais rien payer (on disait qu'il avait sauvé la vie à Fung Tching dans un procès à Calcutta, lorsqu'il était avocat); un autre Eurasien, comme moi, de Madras; une femme métisse, et deux hommes qui disaient venir du Nord. Je crois qu'ils devaient être Persans, Afghans, ou quelque chose comme cela. Il n'en reste que cinq vivants maintenant, mais nous venons régulièrement. Je ne sais pas ce qui est arrivé aux babous; quant à la femme de bazar, elle mourut au bout de six mois de la Porte, et je crois que Fung Tching garda pour lui ses bracelets et son anneau de nez. Mais je n'en suis pas sûr. L'Anglais, lui, buvait autant qu'il fumait, et disparut. Un des deux Persans se fit tuer, une nuit, dans une bagarre, près du grand puits voisin de la mosquée, il y a longtemps de ça, et la police condamna le puits, parce

(1) Scribes. (2) Faubourg de Lahore.

qu'on le disait plein d'air empoisonné. On trouva l'homme mort au fond. Ainsi, vous voyez, il n'y a que moi, le Chinois, la femme métisse que nous appelons la Memsahib (elle vivait avec Fung Tching), l'autre Eurasien et l'un des Persans. La Memsahib a l'air très vieux maintenant. C'était, je pense, une jeune femme, aux premiers jours de la Porte ; mais nous sommes tous vieux maintenant à ce compte-là. Des centaines et centaines d'années. C'est très difficile de garder la notion du temps à la Porte, et d'ailleurs le temps n'a pas d'importance pour moi. Je touche mes soixante roupies régulièrement chaque mois après l'autre. Il y a très, très longtemps, quand je gagnais trois cent cinquante roupies par mois, avec profits, dans une grande entreprise de bois, à Calcutta, j'avais une femme quelconque. Mais elle est morte à l'heure qu'il est. On dit que je l'ai tuée en me mettant à la Fumée Noire. Peut-être bien, mais il y a si longtemps qu'il n'importe guère. Autrefois, lorsque je commençai à venir à la Porte, j'avais de la peine en y pensant, mais tout cela est passé, fini depuis longtemps, et je touche mes soixante roupies toujours régulièrement un mois après l'autre, et je suis tout à fait heureux. Non pas un bonheur d'ivrogne, vous savez, mais un état tranquille, paisible et satisfait.

Comment je m'y suis mis ? C'était à Calcutta. Je commençai par en essayer chez moi, rien que pour voir à quoi cela ressemblait. Je n'allais jamais bien loin, mais je crois que c'est à ce moment que ma femme est morte. En tout cas, je me suis retrouvé ici, où je vins à faire la connaissance de Fung Tching. Je ne me rappelle pas très bien comment cela est arrivé ; mais il me parla de la Porte, et je pris l'habitude d'y venir, et, ce qui est sûr, c'est que je n'en suis jamais ressorti depuis. Il faut vous rappeler que la Porte était un endroit respectable au temps de Fung Tching, où l'on était confortablement, et pas du tout comme aux *chandoo khanas* où vont les nègres. Non ; c'était propre et tranquille, pas encombré. Pour sûr, il y en avait d'autres que nous dix et l'homme ; mais nous avions toujours une natte par tête, avec un coussin de laine ouaté, tout brodé de dragons noirs, rouges, et d'un tas de choses ; tout comme le cercueil dans le coin.

A la fin de la troisième pipe, les dragons se mettaient à danser et à se battre. Je les ai suivis des yeux pendant bien des nuits — bien des nuits. Je réglais ma consommation là-dessus, et maintenant il me faut une douzaine de pipes pour

les faire bouger. En outre, ils sont tous en loques et très sales, comme les nattes ; et le vieux Fung Tching est mort. Il mourut il y a deux ans, et me donna la pipe dont je me sers toujours maintenant — une pipe d'argent avec des bêtes singulières qui rampent tout le long du réceptacle à la base du fourneau. Avant cela, je crois, je me servais d'une grosse tige de bambou à fourneau de cuivre, un tout petit fourneau, avec un bout de jade vert. Elle était un peu plus épaisse qu'une tige de canne ordinaire, et très douce à fumer. Le bambou semblait boire la fumée. L'argent ne fait pas de même, et il faut le nettoyer de temps à autre, ce qui donne beaucoup de mal ; mais je la fume en mémoire du vieux. Il a tiré bon profit de moi, mais il me donnait toujours des nattes et des coussins propres, et la meilleure marchandise qu'on pût se procurer nulle part.

Quand il mourut, son neveu Tsin-ling reprit la Porte, et il l'appela le « Temple des Trois Possessions » ; mais nous, les vieux, nous disons toujours les « Cent mille Peines ». Le neveu fait les choses de façon très ladre, et je crois que la Memsahib doit l'y aider. Elle vit avec lui ; comme elle faisait avec le vieux. A eux deux ils laissent entrer toutes sortes de bas peuple, des nègres et tout, et la Fumée Noire n'est pas aussi bonne que jadis. J'ai trouvé du son maintes et maintes fois dans ma pipe. Le vieux en serait mort, si cela était arrivé de son temps. En outre, on ne nettoie jamais la chambre, et toutes les nattes sont déchirées et coupées sur les bords. Le cercueil est parti — reparti pour la Chine — avec le vieux et deux onces de fumerie à l'intérieur, pour le cas où il en aurait besoin en route.

Quant au Bon Dieu, on ne lui brûle plus autant de bâtons sous le nez qu'autrefois ; c'est signe de malheur, sûr comme la Mort. Il est tout noirci, en outre, et personne ne s'en occupe plus. C'est la faute de la Memsahib, je le sais : comme Tsin-ling se risquait à brûler du papier doré devant l'image, elle dit que c'était du gaspillage, et que s'il faisait brûler un bâtonnet à tout petit feu, le Joss n'y verrait pas de différence. De sorte que maintenant nous avons des bâtons d'encens à trois quarts de colle, qui mettent une demi-heure de plus à brûler, et qui empoisonnent. Sans compter déjà l'odeur de la chambre. Il n'y a pas moyen de faire d'affaires quand on essaye de ces machines-là. Le Bon Dieu n'aime pas cela. Je m'en aperçois bien. Très avant dans la nuit, quelquefois, il prend toutes sortes de couleurs bizarres — bleu,

vert, rouge — tout comme au temps où le vieux Fung Tching vivait; et il roule les yeux et frappe du pied comme un diable.

Je ne sais pas pourquoi je ne quitte pas la maison pour m'en aller fumer tranquille, au bazar, dans une petite chambre à moi. Probable que Tsin-ling me tuerait si je m'en allais — il touche mes soixante roupies maintenant — et, en outre, ça me donnerait trop de peine, et je me suis pris, avec le temps, à aimer la Porte pour de bon. Ce n'est pas grand' chose à voir. Plus du tout ce que c'était au temps du vieux, mais je ne pourrais pas la quitter. J'en ai tant vu entrer et sortir. Et j'en ai tant vu mourir ici sur les nattes, que j'aurais peur de mourir dehors maintenant. J'ai vu des choses qu'on pourrait appeler étranges, mais rien n'est étrange quand on est à la Fumée Noire, rien, excepté la Fumée Noire. Et même s'il en était autrement, cela ne ferait rien. Fung Tching se montrait toujours très difficile sur le choix des clients, et n'en admettait jamais qui auraient pu causer du désordre en mourant malproprement ou autre chose. Mais le neveu ne prend pas la moitié autant de soin. Il chante partout qu'il tient une maison « de premier ordre ». Il ne fait rien pour attirer le client, ni pour lui procurer ses aises, comme faisait Fung Tsing. C'est pourquoi la Porte est un peu plus connue aujourd'hui qu'elle n'était auparavant. Parmi les nègres, cela va sans dire. Le neveu n'ose pas introduire un blanc, ni même, tant qu'à faire, un sang-mêlé dans la place. Il lui faut nous garder tous trois, naturellement — moi, la Memsahib et l'autre Eurasien. Nous sommes les piliers de la maison. Mais il ne nous ferait pas crédit, pas pour une pipée — pas pour rien. Un de ces jours, j'espère, je mourrai à la Porte. Le Persan et l'homme de Madras sont diablement ébranlés déjà. Ils ont pris un boy pour allumer leurs pipes. Je fais toujours cela moi-même. Plus que probablement, je les verrai emporter avant moi. Je ne pense pas toutefois survivre à la Memsahib ni à Tsin-ling. Les femmes résistent plus longtemps que les hommes à la Fumée Noire, et Tsin-ling a une bonne pinte du sang du vieux dans les veines, quoiqu'il fume, tout de même, de la marchandise à bas prix. La femme du bazar a su, deux jours avant, quand elle allait partir; et elle, elle est morte sur une natte propre, avec un coussin bien ouaté, et le vieux suspendit sa pipe juste au-dessus du Bon Dieu. Il avait

toujours eu quelque chose pour elle, j'imagine. Mais il prit ses bracelets tout de même.

J'aimerais mourir comme la femme du bazar — sur une natte propre, bien fraîche, une pipe de bonne drogue entre les lèvres. Quand je sentirai que je m'en vais, je demanderai cela à Tsin-ling, et il pourra toucher mes soixante roupies, régulièrement, un mois après l'autre, aussi longtemps qu'il lui plaira. Alors, je m'étendrai bien tranquille et à l'aise, et je regarderai les dragons noirs et rouges combattre ensemble leur dernier grand combat ; puis...

Eh bien, quoi, cela ne fait rien. Rien ne m'importe guère — seulement je voudrais bien que Tsin-ling ne mette pas de son dans la Fumée Noire. »

RUDYARD KIPLING

Traduit par LOUIS FABULET et ROBERT D'HUMIÈRES.

La Robinsonne française et l'Haï arabe

Daniel de Foe, écrivain rapide et grand confectionneur de romans de colportage, était déjà presque sexagénaire quand, après avoir bâclé une foule de pamphlets politiques et de livres de dévotion et de biographies de criminels ou de voleuses, il imagina de recommencer, pour ses habituels lecteurs, les matelots et les cuisinières et les humbles boutiquiers, cette déjà légendaire histoire du solitaire en son île déserte, qui depuis au moins dix siècles traînait dans toutes les littératures.

Seulement, les Robinsons antérieurs étaient des romans philosophiques, tels que les aimait le panthéiste moyen âge et le très païen XVIIe siècle. Le besoigneux Daniel de Foe, forcé de se plier aux goûts de sa clientèle de badauds londonniens à la fois très goinfres et très obtus et très piétistes, eut bien soin de supprimer tout ce côté de haute spéculation et de thèse radicale qui avait fait la beauté des Robinsons précédents. Comprenant que les belles abstractions mises en œuvre par les romanciers français ou arabes passionneraient fort peu les marchands de poisson ou les cabaretières qui achetaient ses livres, il s'efforça d'être non pas un penseur, mais un bonhomme écrivant pour les simples, pour les sots, pour les illettrés : et c'est pourquoi, le vrai fond et la vraie atmosphère de son Robinson, ce sont les petits détails ou soucis de la vie matérielle, tout ce qui concerne la nourriture, le vêtement, la conservation du moi égoïste et la création d'un *home*, toutes choses intéressantes et intelligibles pour la grosse populace à laquelle il destinait son ouvrage. Mais, en outre, comme cette populace, malgré son ivrognerie et sa grossièreté, était, somme toute, sentimentale et mystique, Foe eut soin de parsemer son livre d'élans dévots, afin qu'on pût le mettre entre les mains des tout petits enfants.

Le malin publiciste avait bien combiné son affaire : le succès de son Robinson fut, en effet, formidable ; jamais ses précédentes biographies de voleuses et d'assassins n'avaient atteint un pareil tirage. Et, de fait, tout en écrivant hâtivement et sans aucune prétention cette réadaptation populaire des anciens Robinsons philosophiques, l'auteur anglais avait réalisé un chef-d'œuvre de littérature simpliste et accessible aux multitudes.

Mais, le Robinson Crusoe étant suffisamment connu de tous, examinons rapidement quelques-unes des œuvres françaises ou orientales, beaucoup plus aristocratiques et plus élevées comme inspiration, que Daniel de Foe démocratisa et trivialisa très ingénieusement, avec sa vieille

dextérité de feuilletoniste habile à remplacer les grandes idées par l'aimable bavardage d'un réçit familier et coulant et facile et abondant.

* * *

Et tout d'abord, en méditant son Crusoe, Foe avait certainement la cervelle hantée par le très excellent ouvrage de Rampalle, *le Monde ne va pas de mal en pis*, 1641. A cette époque, les exubérants et audacieux romans de l'école française encombraient l'Angleterre, qui s'ingéniait à les reproduire et à les démarquer.

Rampalle était tout particulièrement facile à dévaliser : car, somme toute, sa vogue n'avait jamais été très considérable. Ce n'était pas un habile, et il n'avait guère su se pousser dans les antichambres de ministres distributeurs de pensions.

Aussi Boileau, qui aimait tant mordre les faibles, l'a-t-il cité parmi les écrivains tout à fait infimes et insignifiants : le fielleux critique, l'impuissant écrivain, ne pouvait pardonner à Rampalle la création de son extraordinaire *Robinsonne*, une des meilleures trouvailles de la littérature du XVIIe siècle.

L'héroïne du *Monde ne va pas de mal en pis* se nomme Marinella. C'est une gaillarde. Abandonnée dès son enfance dans une des îles Sous-le-Vent, elle pousse et grandit seule, comme une libre sauvageonne, au sein de la nature. Ainsi, dès le début, la thèse est bien plus radicale que chez Foe, dont le Crusoe est un civilisé aux idées toutes faites, toutes convenues, toutes banales, qui ne nous émeut que pour son grand désir de s'en aller de son île et de retrouver le confortable de la vie londonnienne.

Au contraire, l'âme de la Marinella de Rampalle croît et se développe sous nos yeux de façon logique, harmonieuse. C'est bien là ce même rêve d'existence naturiste qui se retrouve dans toute la littérature sentimentale du moyen âge, puis du XVIe siècle, du XVIIe siècle, et que Jean-Jacques ne fit que reproduire assez naïvement au XVIIIe siècle sans parvenir à atteindre l'intensité d'expression de ses bien plus sincères devanciers.

C'est vers la quinzième année qu'éclate le vrai drame psychique de Marinella : c'est alors que s'éveillent ses sens, son imagination. Avec quelle chaleur émue et même parfois indiscrète le bon Rampalle nous décrit cette grande crise d'âme, ces curiosités, ces désespoirs, ces frénésies...

Dans son vague et universel désir de tendresse, Marinella s'éprend des nuages, des aspects bizarres ou imprévus de la terre et des cieux ; elle se roule en une sorte d'hystérie panthéiste, et communie avec toute la nature. Jamais le délire d'amour n'avait été si lyriquement analysé ni si fortement exprimé. Au sortir d'une pareille lecture, le Crusoe de Foe paraît bien monotone, bien prosaïque, en ses éternels petits soucis de vie matérielle et de pot-bouille. Mais Foe avait sans doute raison, étant donnés son milieu et son époque : la Marinella fougueuse et romantique du français Rampalle est bien adaptée aux goûts

des belles Parisiennes du temps de la Fronde, mais elle aurait évidemment beaucoup moins intéressé les petits bourgeois très terre-à-terre, très décents, très hypocrites, qui peuplaient les arrière-boutiques de Londres et pour qui Daniel de Foe écrivait ses romans réalistes, lents, lourds, bavards, sans élan ni envolée.

Notons d'ailleurs que Foe ne fut pas le seul à piller Rampalle et à lui emprunter sa Marinella : déjà, avant l'auteur de Crusoe, le grand philosophe Descartes avait été vivement frappé par ce si original type de jeune fille dans son île solitaire, et il s'en était emparé pour prouver que nous avons des idées innées. C'est ce qui achève de démontrer qu'avant Daniel de Foe, cette légendaire histoire d'un homme ou d'une femme vivant dans une île déserte semblait être d'abord un prétexte à philosopher et à étudier de façon radicale les ressources psychiques de l'être humain.

* * *

Ainsi donc, le récit de Rampalle, c'est à la fois le Robinson de Foe et l'*Emile* de Rousseau ; c'est l'éducation naturelle. Mais ce double aspect est encore bien plus sensible dans le Robinson arabe, c'est-à-dire, dans cet admirable roman de *Haï*, écrit par Avicenne et ensuite traduit en latin par l'anglais Pacocke, sous ce nom : *Philosophus autodictatus*, ou le Philosophe qui fait lui-même sa propre éducation.

C'est bien là le prototype de cette littérature philosophique des averroïstes libre-penseurs qui ont tant influé sur les romanciers et penseurs du moyen âge, puis de la Renaissance.

Haï naît dans une île déserte. Parvenu à l'âge de raison, les seules lumières naturelles et les réflexions qu'il fait sur tout ce qui l'entoure le conduisent peu à peu à acquérir une très saine philosophie, bien supérieure à celle des civilisés déformés par tant d'influences immorales. Les bêtes forment sa société, et il vit en bon panthéiste, dans une complète et intime union avec toute la création. L'observation patiente des mœurs et des passions des animaux l'amène à connaître la psychologie, l'éloquence, la poésie, le chant, etc...

Cet idéal de vie était bien de nature à plaire aux intellectuels du moyen âge, si transformistes, qui toujours se complaisaient à chanter le retour à la nature et à faire fraterniser l'homme avec l'animal resté le conservateur des énergies primitives. Toute cette belle philosophie, qui se retrouve à chaque pas dans les romans et épopées chevaleresques et qui constitua une des plus profondes croyances des troubabours ou trouvères restés sournoisement panthéistes sous une étiquette chrétienne, devait nécessairement effaroucher Daniel de Foe, rapide confectionneur de mélodramatiques livrets pour le bas peuple. Aussi eut-il soin de n'emprunter à Rampalle et à Avicenne que l'idée-mère de leur conception, c'est-à-dire le roman de la vie solitaire ; mais il comprit très bien que ses lecteurs s'intéresseraient bien davantage à son insulaire s'il en faisait un bourgeois anglais regrettant son rosbif, son pudding, son pot d'ale, et se préoccupant avant tout de se vêtir décemment, de se confectionner un parapluie, des objets de toilette...

Et ici apparaît très nettement la décadence du goût public depuis l'époque du moyen âge. La Robinson d'Avicenne est une œuvre radicale et de pensée planante, comme toutes les idéologies de cette époque ; le livre de Rampalle est déjà plus sensuel, plus futile, mais encore très intellectuel en somme et fort suffisamment philosophique ; mais le roman de Foe, tout moderne et adapté aux besoins médiocres d'une bourgeoisie égoïste, sans idéal, sans force cérébrale et sans philosophie, devient un simple amas de petits faits, de petites sensations, de petits besoins, de petites nostalgies et de petites mélancolies. Comme tel, il est d'ailleurs très réussi et compte parmi les chefs-d'œuvre du genre.

* * *

D'ailleurs, les grands succès de librairie sont toujours des recommencements, et le public ne fait presque jamais d'accueil enthousiaste à des idées absolument neuves. Le Crusoe de Foe avait précisément cette force : de n'être pas une conception originale, et de reposer sur une vieille légende déjà populaire par avance ; tout comme le théâtre shakespearien, pillé dans des contes italiens universellement connus par les contemporains, ou comme le cycle wagnérien et le *Faust* de Gœthe, tirés des petits livres de la bibliothèque bleue. Les romantiques de 1830 n'eurent de succès que parce qu'ils recommençaient avec une impudente sérénité les romans de cabinet de lecture de la génération de 1815 dont tout le monde était déjà gavé par avance. De même, les encyclopédistes du XVIIIe siècle ne furent si populaires en Europe que parce qu'ils s'adressaient à un public déjà intoxiqué de la philosophie si hardie des libertins ou épicuriens des XVIe et XVIIe siècles, qui avaient préparé les voies et lancé toutes les formules.

Les créateurs initiaux de types ou d'idées ne réussissent jamais, en littérature, car ils ne sont pas compris de la foule et ils meurent ignorés. Ceux-là seuls subsistent et atteignent à la véritable renommée, qui se sont emparés de vieux moules, d'idées déjà essayées, déjà devenues banales. Jeunes écrivains, n'innovez jamais.

Foe, qui mettait en romans les aventures ultra-notoires popularisées par les complaintes triviales chantées dans les carrefours, est appelé un des maîtres de la littérature universelle ; Rampalle, qui osait parfois inventer et qui essaya de renouveler le trésor sentimental de la race, est méconnu ou dédaigné... Quant au livre d'Avicenne, le premier modèle de ce genre, tout le monde l'ignore aujourd'hui et personne ne s'est jamais avisé de l'analyser ni de le traduire en langue française.

RAOUL DEBERDT

La Bonne Aventure

A Jules Renard

I

— Alors ?... vous ne m'en voulez pas de vous avoir dérangée ?

Il lui serrait le bout des doigts sans vouloir les lâcher. Il attendait le premier mouvement de recul ou d'impatience pour cesser cette possession, — très timide, très rouge, honteux.

Son regard était vague.

— Vrai, vous ne m'en voulez pas ?

Il se répétait, décidément.

Il était temps qu'il s'en allât puisqu'il n'avait plus rien à dire, qu'il ne trouvait plus rien de banal, de quelconque, — et de spirituel, pour qu'elle sourît.

— Mais non, je vous assure... vous m'avez fait un grand plaisir...

— Vrai ?

Elle levait le bras en souriant ; elle avançait elle-même sa main vers la bouche du jeune homme.

Il rougit davantage, mais ne dédaigna pas l'occasion offerte.

Et le baiser fit du bruit, se prolongea, humide, maladroit, sans intérêt.

*
* *

Dehors, il se réjouit avec trop d'exagération.

Il combina son avenir suivant le désir de la minute. Ce début anodin devait comporter une suite indispensable moins anodine, une suite de jouissances moins équivoques.

— Elle a voulu que je lui baise la main... ah ! ah !

*
* *

On lui avait dit :

— Puisque, — pour des raisons d'ordre purement journalistiques, — tu vas chez Berthe Bertin, tu peux *y aller*.

Il savait combien ces paroles quotidiennes sont généralement mensongères ; mais il avait, malgré tout, escompté des

événements merveilleux et imprévus, des complicités inimaginables, des pitiés soudaines, un échange fortuit d'âmes, — puis de corps, — des effets sans causes appréciables.

Il avait eu soin de sa cravate, il s'était attaché à lui plaire.

Il lui avait plu, évidemment, puisqu'elle lui avait permis ce baiser sur les doigts.

II

Maurice Chèvre fut quelque temps sans rencontrer Berthe Bertin.

Il n'avait aucune raison de retourner chez elle, quelque grande envie qu'il en eût.

Il spéculait sur le hasard qui, tout à coup, les mettrait en présence.

Il soignait sa mise et préparait des phrases pour une rencontre possible.

Il se donnait de l'importance, il l'appelait Berthe tout court devant ses amis, favorisait les potins, s'efforçait de passer pour son amant. Il n'en tirait qu'un tout petit profit, qui réjouissait son amour-propre.

*
* *

Cependant, un jour, il réfléchit.

On savait qu'il n'avait pas un sou devant lui, qu'il vivait au jour le jour, et plutôt mal, qu'il avait des dettes, et ne pouvait plus en faire.

Alors ?

Le rôle d'amant de cœur, si flatteur qu'il soit, est, d'ordinaire, fort mal considéré par les gens aux idées étroites.

Il dit :

— Quand on n'a pas le sou, on peut très bien être l'amant d'une femme mariée que son mari entretient. Le mari et l'amant ont de beaux rôles, différents. La femme aussi : elle s'affranchit, elle place son cœur librement, elle agit sans contrainte, elle aime, etc. L'amant est usufruitier, le mari est nu-propriétaire, c'est logique, c'est simple, c'est limpide et c'est admis...

— Oui !

— Mais une actrice qui a un amant en titre, presque un époux, peut-elle avoir la prétention de s'affranchir, elle aussi, et d'avoir un consolateur ?

— Non !

— Parce que.....

— Parce que c'est comme ça, parce que le bon jeune homme qui pourrait fort bien être l'amant d'une femme mariée sera, dans le second cas, considéré comme possesseur d'un sens moral insuffisant... Une femme mariée est liée par un contrat ou par un sacrement, elle a quelque mérite à se révolter ; l'actrice est libre, elle ne se révolte pas, elle trahit.

— Le mariage a du bon !... mais admets ceci, — (tu me suis ?) — que l'actrice n'ait pas d'amant en titre, mais qu'elle ait des amants.

— Alors ?

— Alors, constate qu'il m'est tout à fait impossible d'être *un* amant. Il faut que celui du jour puisse subvenir aux besoins de la journée, que l'ami de passage — ou de passade — paye son passage, qu'il ait le louis nécessaire au dîner, les francs de voiture, les sous pour l'ouvreuse et, si, par aventure, il est là à l'heure d'une facture, la modeste somme capable de calmer un créancier. Or, j'ai coutume de n'avoir pas d'argent ; j'arrive à m'en passer en vivant dans ma famille ; je conserve les quelques sous que je gagne pour des apéritifs et des bocks indispensables, et des semaines, encore, suis-je sobre, faute de quoi consommer.

— Donc ?

— Donc, il est matériellement impossible à un homme de lettres, jeune et sans argent, d'être l'amant d'une actrice... c'est ce qu'il fallait démontrer...

— C'est idiot !

(*La conversation continue.*)

III

C'était une *première* où il y avait du monde très bien. Berthe Bertin, après le second acte, eut un réel succès. Il parut convenable à Maurice Chèvre d'aller la féliciter dans sa loge.

Par des couloirs sales et noirs, derrière des habits et des robes, il parvint jusqu'au petit salon drapé d'étoffes Liberty où l'actrice, très entourée, souriait.

Il y avait trop de monde autour d'elle : (Ma chère... ma chérie... très beau... très bien !) — il était gêné, mal à l'aise, pauvre honteux qui vient mendier une poignée de mains.

Il s'approcha, toutefois.

— Tiens, Chèvre !

Il balbutia des compliments et s'installa silencieusement dans un coin.

Les paroles allaient. Elle écoutait avec son éternel sourire, le même pour tous, — et pour lui, — lui, très petit garçon, parmi des auteurs, des critiques, et d'honnêtes directeurs de journaux.

Il rageait. Des hommes entraient, qui la baisaient sur le cou, sur les bras, la prenaient à la taille, blaguaient, plaisantaient; elle souriait toujours et riait heureuse de ces gens familiers autour d'elle.

*
* *

Maurice Chèvre, seul à ne pas parler, pensait :

— J'ai l'air d'un idiot : il faut être juste envers tout le monde. Il suffisait que j'entre ici avec un camarade, que je fasse du bruit comme les autres, que je l'embrasse, que je la pince, que je plaisante, — grossièrement, — pour être à l'unisson, pour être considéré par eux, et par elle, comme un égal, comme un ami. Ces gens-là la désirent ce soir; demain, ils n'y penseront plus... Moi, je la désire ce soir, et toujours; et je l'aime un peu... beaucoup...

Il effeuillait ses pensées :

— Il se peut que n'importe quel de ces hommes l'ait ce soir, n'importe quel, sauf moi, bien entendu. Mon affection silencieuse s'accommode mal de ce bruit, de ce tapage, de cette impudicité... (un gros mot !) Il suffirait d'un coin de parc, de quatre gouttes d'eau étalées entre des arbres, d'un ciel classique et prévu, comme une toile de fond, d'un peu de vent et d'un peu de solitude pour que je lui fasse oublier ces hommes, ces choses, et le succès de ce soir, et les applaudissements, et toute la vie factice pour la Vie, — la vraie, avec un grand V.

*
* *

— Tu m'aimes toujours ? s'informa, parmi des rires, un acteur comique qui entrait.

Il l'embrassa.

Maurice espérait un recul, un sursaut, un peu de dégoût, de répulsion devant cette face laide aux lèvres goulues qui s'avançaient obscènes et sales.

Point !

Elle rendit le baiser; elle embrassait comme on serre la main.

*
* *

— Il est dit, continua-t-il en soi, que j'aimerai toutes les femmes selon un mode unique, bêtement sentimental, comme de petites filles avec qui je voulus me marier à seize ans, de petites filles que j'ai quittées en pleurant, à qui je pense encore, parfois. L'heure sensuelle me semble une indéfinissable nécessité, sans intérêt, une ivresse qui vous prend tout à coup et qui vous tient, mais qui ne vaut pas la peine d'être cherchée... Or, ces gens ne viennent ici chercher que *ça*... Moi je viens l'aimer, sans plus.

*
* *

— Quoi de neuf, Chèvre ? Vous vous taisez ?

— Rien, mademoiselle... rien... vous êtes très bien... très bien... c'est tout... J'ai des choses à vous dire, j'irai vous voir ces jours-ci, vous voulez bien ?

— Dites tout de suite... ne vous gênez pas.

— Oh ! non, j'irai chez vous, cette semaine... après-demain ?

— Quand vous voudrez.

On sonnait aux artistes. Elle disparut dans le couloir, parmi la chanson des dentelles et de la soie.

Il regagna sa place.

— L'aimer !... et c'est pourtant vrai... et pourtant bête ! Dieu sait comme cela m'est venu. Je ne la connaissais pas ; je l'ai vue l'autre fois une heure, et dix minutes — quelles minutes ! — aujourd'hui. Je ne sais rien d'elle, que ses amants, par ordre d'ancienneté ; je sais aussi qu'elle est absolument incapable de me comprendre comme j'ai la prétention d'être compris — (c'est une prétention), — et puis après ? je pourrais à la rigueur être son amant deux heures ou deux jours, je pourrais — mal — faire un intérim, et puis après ? Un béguin, une passade ? peut-être. Mais je ne veux pas de *ça*.... je suis en train de m'édifier de petits embêtements et de petites souffrances pour demain et cela m'avancera bien d'avoir été un passant dans sa vie...

*
* *

On applaudissait. Elle venait de rentrer en scène, et la salle était reprise au charme de sa voix traînante, de ses yeux très noirs, de ses gestes très doux.

Il entendit derrière lui deux jeunes gens exclamatifs :

— Je coucherais bien avec !

— Pour sûr !

Il rougit; il n'osa pas se retourner, gifler l'un et gifler l'autre; il se blottit en lui-même, ferma les yeux pour ne pas la voir en même temps que toute la salle, pour la voir toute seule et tout seul, dans son esprit et dans son souvenir.

IV

Il lui baisa la main, sans avoir trop peur.

Il s'informa de sa santé, parut ravi qu'elle se portât bien; puis il commença une histoire :

Il avait fait une pièce, un acte, quelque chose de pas trop mal à son avis modeste, mais qui n'avait qu'une chance, une seule, de réussir... c'est qu'elle voulût bien lui servir de marraine... Si la pièce lui plaisait, elle serait très aimable de la présenter, de la recommander au directeur de son théâtre, de l'engager... enfin... de... Elle prit le manuscrit et dit gentiment :

— C'est aimable d'avoir pensé à moi... vous êtes aimable tout plein... je lirai votre pièce, je vous promets, et sincèrement, je vous dirai ce que j'en pense...

Il lui prit la main et l'embrassa encore.

— Je vous remercie ; vous êtes très bonne... »

Il n'avait plus rien à dire, il n'avait plus qu'à partir, puisqu'elle gardait la pièce et qu'il emportait une promesse. Il conservait la main pour ne rien dire et faire quelque chose. Elle le laissait faire, indifférente. Elle dit :

— Vous avez vu, Mendès a été très injuste pour moi, je n'ai pas de chance.

Maurice dut quitter la main pour prendre la parole : « Comment ! pas de chance ! à son âge, à vingt et un ans avoir déjà eu autant de succès, avoir un avenir superbe devant soi, être considérée par quelques-uns comme l'une des artistes, l'*artiste* de demain... pas de chance ! c'est elle qui était injuste... »

Alors elle se prit à parler sérieusement :

— Ah ! mon cher, si vous saviez ! si vous croyez que le théâtre me plaît ! j'ai fait ça, parce que c'est un métier relativement facile, parce que je me sentais la vocation de ne pas trop souffrir dans la vie, d'avoir l'existence agréable. Il me manquait le tempérament pour être grue... j'ai fait du théâtre. Mais, aujourd'hui ou demain, on m'offrirait une autre existence, aussi libre, aussi indépendante, et aussi simple, je la prendrais, en toute reconnaissance... à moins que...

— Un mariage ? Peuh !

— Pourquoi pas !... Si je n'avais eu de succès j'aurais aban-

donné les planches, je n'aurais pas insisté, pas persévéré ; je n'ai pas le feu sacré, moi !

— Vous ne travaillez pas ?

— Jamais ; ça me vient naturellement, je joue comme si je vivais, sans grand geste, sans grande fatigue, sans grande passion. Je joue naturellement et gentiment, dans des sourires, avec de petites larmes, des sourires silencieux et des larmes qui ne sanglotent pas...

— De quoi vous plaignez-vous ?

— Je m'ennuie !

Et cela parut à Maurice Chèvre extrêmement drôle que s'ennuyât cette petite fille que l'on aimait et que l'on adulait.

— Je m'ennuie. J'ai tant d'amis, — et d'amants, — sans avoir un ami. Je suis le bibelot à la mode, la fleur dont on se pare et qui se fane, la passionnette, la camarade trop camarade, la gamine qui joue et dont on se joue ; on m'aime trop et pas assez... et c'est ma faute, je me livre à tout le monde ; je me fais aimer un peu partout, ça traîne, mon affection ; ça devient banal et commun, on n'y tient plus... Tenez ! je vous connais à peine, et je vous dis cela à vous, nouveau venu, qui, comme les autres, serez un ami que l'on rencontre, avec qui l'on dîne de temps en temps....

— Non, dit Maurice ; je vaux mieux.

Et il affirma par habitude ne pas être tout le monde, ni comme tout le monde ; il se laissa aller à parler et il parla ; il s'embrouilla un peu pour commencer, puis ses phrases devinrent plus claires, il dit ce qu'il voulait dire, simplement :

— ... Je suis très naïf, je connais peu de monde, je serre beaucoup de mains, par principe, et je cherche, moi aussi, un ou une amie. On a dit que j'étais lâche, c'est vrai. On a dit que j'étais méchant, c'est vrai ; on a dit que j'étais arriviste, je ne sais pas ! voyez-vous, je suis sincère, je dis tout ce que je sais sur moi. On ajoute que je suis égoïste, que je n'ai pas de cœur. J'ai un cœur, je ne m'en suis pas encore servi, je n'en ai jamais eu besoin. Je suis vaniteux, poseur et menteur, je n'ai aucun talent, c'est entendu : je suis comme je suis... Mais pour celle qui, la première... m'aimera... j'ai un cœur tout neuf et tout jeune... à lui offrir...

Il plaisanta pour finir :

— Avec la manière de s'en servir : joli cadeau à faire à un enfant.

— Si c'est un joujou, ça se casse.

— Les morceaux en sont bons.

Elle le regarda, avec une toute petite mélancolie :

— Pauvre ami ! vous êtes comme les autres, vous vous montez le cou...

— Méchante !

— Pas tant que ça !

Elle lui tendit la main ; il s'en alla.

V

Un matin, il reçut un mot :

Cher ami,

Venez chez moi ce soir à six heures ; si vous voulez nous dînerons ensemble.

La main. BERTHE BERTIN.

Il fut très heureux de cette missive.

Elle pensait donc à lui, de temps en temps ; il ne lui était pas tout à fait indifférent.

Il la conduirait au théâtre, il la reconduirait chez elle ensuite ; il resterait chez elle, c'était *sa* nuit ; cela se lisait entre les lignes.

* * *

Il possédait dix francs, et c'était maigre pour les menues dépenses qu'il pourrait faire. Il fallait emprunter un louis pour ne point risquer d'être à court, un louis... à un ami, s'il en trouvait un.

Deux complaisances complétèrent la somme.

Jusque cinq heures et demie, il traîna au café, annonçant à ses camarades la bonne nouvelle, d'un ton dégagé :

— Il faut que je parte... je dîne chez Berthe....

* * *

Elle n'était pas rentrée, il attendit dans la salle à manger.

Il s'occupa à regarder des portraits et des dessins dédicacés, il regarda une petite vitrine où s'étageaient des souvenirs : il subit la conversation de la bonne qui se fit un devoir de lui tenir compagnie en attendant « Madame ».

« Madame » arriva enfin, s'excusa d'être en retard et s'informa du dîner.

Elle avait totalement oublié de prévenir la servante, il n'y avait rien... rien du tout. Elle s'énervait, riait malgré tout : « qu'allons-nous faire ? »

— Je vous emmène dîner, voulez-vous ?

— Mais non, mais non... c'est moi qui vous ai invité...

— Ce sera pour une autre fois... venez donc...

Et ils partirent ensemble.

Il cherchait dans sa mémoire un nom de restaurant à donner au cocher ; il n'avait point coutume de fréquenter des tables chères, il cherchait un traiteur honnête et modeste, sans le trouver. Il préféra demander son avis :

— Où voulez-vous aller... mademoiselle ?

— Oh ! ne m'appelez pas mademoiselle, voyons ! appelez-moi Berthe, comme tout le monde, nous sommes amis, maintenant... Allons chez...

Elle le regarda avec un petit sourire en coin ; elle savait qu'il n'était pas riche, elle ne voulait pas le rendre très malheureux en le forçant à avouer sa misère ; elle eut pitié :

— Chez Zimmer, voulez-vous ?

Il asquiesça, après avoir pensé en soi-même qu'il était possible de manger en cette taverne.

Il se félicita aussi de la bonne idée qu'il avait eue d'emprunter de l'argent.

*
* *

Leur dîner fut exquis ; ils causèrent en vrais camarades, en vrais amis, — comme presque de vieux amants. Ils se regardaient, amusés, regardaient autour d'eux, et croquaient à petites dents pour faire durer le plaisir longtemps.

Maurice aperçut un ami, le salua de loin pour bien se faire voir avec elle : il s'affichait, s'étalait ; il était heureux, prétendait qu'on le sût.

Il laissa un louis pour l'addition et le pourboire ; il faisait bien les choses.

Puis au bras de Berthe, il la conduisit à pied jusqu'au théâtre.

— Je ne change pas de robe au second entr'acte ; vous viendrez dans ma loge...

— Oh ! je fermerais les yeux.

— Vous tricheriez !

*
* *

Il eut un ennui. Il y avait dans la loge deux messieurs à qui elle le présenta.

Ils la tutoyaient, étaient très libres avec elle, — comme tout le monde, — il se tut, suivant la coutume qu'il avait devant des gens qu'il ne connaissait pas.

— Ces deux types là m'embêtent...., qu'est-ce qu'ils viennent ficher ici... Aujourd'hui, c'est *mon* jour, je n'ai pas

besoin d'eux sur mon dos... Ouste !... ouste ! filez !... filez...

L'avertisseur appelait mademoiselle Bertin ; les deux messieurs s'en allèrent :

— Dis donc, Berthe, tu viens souper avec nous tout à l'heure ?

— Si vous voulez... Vous viendrez avec nous, Maurice.

Mais il balbutia, se troubla, des larmes aux yeux presque, découragé, désolé, lamentable ; il voyait la belle nuit qu'il avait rêvée à soi, s'en aller, disparaître, fuir avec un bon sourire d'ironie ; il voyait l'exquise soirée perdue, gâtée, gâchée parce que justement ces deux inconnus, ces deux anonymes étaient venus au théâtre ce même soir. Il ragea, se sentit jaloux, bêtement jaloux et bêtement envieux, il ragea de n'avoir plus d'argent dans sa poche, de ne pas pouvoir leur crier :

« Soit, nous souperons ensemble... je vous gaverai de viande froide, de truffes, de consommés à la volaille, je vous soûlerai de champagne, et au dessert, je vous ficherai à la porte à coups de pied dans le cul, parce que j'ai de l'argent, parce que ce soir, c'est moi... moi, vous entendez, qui coucherai avec Berthe Bertin. »

Il dit :

— Merci... merci... je ne peux vraiment pas... non... une autre fois...

Elle ne comprenait pas :

— Pourquoi ?

Il s'entêta :

— Parce que !

Elle comprit moins encore, sembla froissée, et répondit aigrement :

— Vous êtes susceptible, mon cher ; vous avez tort ! je n'aime pas les gens qui boudent... au revoir !

Elle le planta là, dans sa loge, disparaissant dans les couloirs.

* * *

Il partit, mal à l'aise, mal content, souffrant à peine, et mal ; il s'acharnait à vouloir deviner qui des deux hommes, après souper, reconduirait l'actrice, — la reconduirait et lui prendrait *sa* nuit.

VI

Il frappa à la porte de la loge.

— Entrez !

Elle était presque nue.

Les jambes, hors d'un fouillis d'étoffes s'érigeaient, sa poitrine libre pointait hors des dentelles.

Elle était blanche, avec des coins d'ombre et des taches de lumière qui moiraient sa peau, la lustraient, l'adoucissaient. Ses petites mains tassaient les cheveux, enfonçaient des épingles et des peignes ; elles allaient parmi les fils bruns, qui claircissaient, légers, à la lumière.

Maurice Chèvre eut un recul ; il s'excusa .

— Oh ! je vous demande pardon.

— Tiens ! c'est vous, vous êtes encore fâché, boudeur !

Il se posa mentalement ce problème : user de la situation, brutalement et simplement, en brute et en homme, — ou bien rester spectateur placide, à peine intéressé. Ses paupières brûlaient ; il répondit au petit bonheur, à la volée, dans l'angoisse de ce qu'il allait faire.

Il tardait à se décider ; elle laçait son corset déjà, mettait son jupon, cachait peu à peu sa chair sous des batistes et la dentelle.

Il s'approcha, la saisit par la taille et la baisa brusquement à la nuque.

— Oh ! Maurice... tu es fou !...

Elle le tutoyait à point.

Il insistait :

— Non... non... pas maintenant, je suis pressée... laisse... laisse...

— Quand ça, chérie, quand ça ?

Elle se laissait embrasser à pleines lèvres, elle laissait les mains aller, elle se donnait à demi :

— Quand ça ? chérie...

— Un jour, à la maison, pas ici... laisse, laisse, je suis en retard...

Elle se dégageait, s'échappait, reprenait ses vêtements sur des chaises, se vêtait à la hâte.

Il la regardait vêtue, maintenant, si simple, si souple, si mince dans sa robe brune, éclairée d'un petit col anglais qui lui serrait le cou ; il la regardait, la reconnaissait telle qu'il avait l'habitude de la voir, telle qu'elle était dans son souvenir. L'autre femme de tout à l'heure, c'était une inconnue, une étrangère disparue ; c'était une femme pareille à toutes les autres femmes, sans personnalité et sans gestes, une attitude, une ligne sans surprise...

— Je vous accompagne ce soir, Berthe ?

— Non, on vient me chercher... au revoir !

Il voulut l'embrasser, elle se laissa faire, tendit un sourire qu'il cueillit sur sa bouche, et ce baiser lui sembla meilleur que tous les autres, moins ardent, moins passionné, plus doux, plus tendre, plus sincère.

*
* *

Il discuta — pour changer — sa conduite, et il la raconta.

— J'ai bien fait... Dans sa loge... si l'habilleuse etait entrée !

Un ami lui représenta sa bêtise :

— C'était l'occasion, tu l'as bêtement laissée passer ; tu ne la retrouveras plus. Il fallait la prendre là, purement et simplement ; elle ne demandait que ça... maintenant elle doit rigoler, se ficher de toi... tu crois toujours avoir affaire à la reine de Hollande !

— Mais l'habilleuse !

— Elle en a bien vu d'autres ! c'est couru, tu peux faire ton deuil de cette femme-là...

Malgré qu'il trouvât quelque excuse à sa conduite, il se fit des reproches mentaux, se raisonna et raisonna sa timidité ; tout à coup, il légitimait ses actes, les découvrait très dignes ; puis, variant brusquement, il affirmait sa bêtise et son ridicule :

— Après tout, j'ai fait ce que je devais, c'est elle qui n'a pas voulu... ou plutôt, elle a fait celle qui ne voulait pas, — une nuance. En insistant... Et puis, du reste, c'est entendu... un jour, chez elle... à la première occasion... Et puis tout de même je suis une rude gourde !

VII

L'occasion tardait à se présenter.

Il alla dîner chez elle un soir, avec d'autres invités. Au départ, il hésita, tâcha à savoir s'il devait rester ou s'en aller ; il s'en alla avec les autres.

Il alla chez elle une autre fois ; elle ne put le recevoir, elle était occupée et il reconnut dans l'antichambre le chapeau d'un confrère, d'un ami, critique théâtral au *Chou* qui avait des habitudes dans la maison.

Il la rencontra à une répétition générale ; elle était avec un gros photographe, obèse et laid, qui faisait de tout petits gestes de ses bras courts pour l'aider à remettre son collet. Maurice pensa gifler le photographe — qui ne lui semblait

pas dangereux, — mais les conseils d'un ami le gardèrent de cette affaire ridicule.

*
* *

Pour certains, il était l'amant de Berthe Bertin.

On la blaguait quand on la rencontrait avec un autre compagnon : on lui envoya même des lettres anonymes lui indiquant le nom d'un nouvel amant qu'il ne soupçonnait pas.

Un camarade l'aborda un jour :

— Tu n'es donc plus avec Berthe ? je l'ai rencontrée l'autre soir chez Durand avec son directeur... Ah ! il ne s'embête pas !

Maurice Chèvre collectionnait les noms des amants connus de l'actrice : il y en avait huit. Il était lié avec quelques-uns, il ne leur en voulait pas, il ne les haïssait pas, il les enviait simplement, les considérant comme plus heureux et plus malins que lui...

*
* *

Il allait chez elle, de temps en temps, attendant l'occasion, se faisant pitoyable ou persuasif ; elle lui souriait très amie, l'embrassait à grands bras : « Non ! une autre fois.... pas aujourd'hui ! »

Il ne la désirait presque plus ; il l'accompagnait parfois, simplement pour le plaisir, il ne lui demandait plus rien, il attendait.

— Je n'ai vraiment pas de chance ! se disait-il. Maintenant que cela me serait relativement facile, je n'en ai nulle envie. C'est une amie, à peine, et c'est mieux qu'une maîtresse. Je n'ai pas pu être son amant, tant pis ! c'est une éducation sentimentale pas très chère, — à cause que les fonds étaient bas, — et pas très neuve, — parce que je ne suis pas le premier imbécile..... Et puis, après tout, pas si bête, puisque j'ai là de temps en temps une amie qui m'aime à sa façon et pas comme tout le monde, une amie qui a un peu confiance en moi, à qui je peux parler en toute liberté, une amie avec qui j'ai un vieux reste d'intrigue sentimentale. Sa demeure est un reposoir et c'est un lazaret. J'irai mettre mon esprit en quarantaine les jours d'orgueil ou les jours de dégoût. Je m'humilierai de mon échec et me consolerai de son amitié. Après tout, ça vaut mieux !... Et si, un jour, elle se donne et si je me donne, par aventure et par hasard, ce n'aura plus la folie d'un premier rendez-vous, ce sera très calme et très simple,

ce sera comme une nuit de noces d'argent... Et c'est encore du sentimentalisme ; car je ne suis pas guéri de mon mal, hélas ! de ma façon d'être bête également avec toutes les femmes, d'avoir une seule et éternelle corde qui vibre, d'avoir un cœur qui s'entend et se devine et dont je ne me sers pas...

Il y avait des fleurs à pleines voitures dans la rue du Havre; il en acheta une brassée, des œillets, des roses, des lilas, des feuilles, des branches, des couleurs très fraîches, avec des petites gouttes d'eau où la lumière dansait. Il donna ses derniers sous sans arrière-pensée et monta chez elle, vers l'avenue Trudaine.

*
* *

— Tiens, des fleurs, des fleurs ! pour que ta chambre soit jolie, pour qu'elle soit parée comme pour une fête, comme un autel, pour que ces parfums te prennent, te tiennent et t'enveloppent, tiens ! des fleurs, quelques fleurs que tu étaleras en jonchée sur ton lit, pour que tu te couches parmi des fleurs ! des fleurs que tu mettras partout chez toi, partout près de toi, et cette fleur que tu mettras là sur toi, près de ta gorge ! tiens, des fleurs, des fleurs !...

Elle riait.

— Et je te donne tout ceci, — et si peu, — pour la bonne leçon que tu m'a donnée, — oh ! sans savoir ! — pour m'avoir montré la vie, — avec un petit v, — pour m'avoir appris à n'avoir pas que des rêves et à vivre un peu; je suis ton ami, sans plus, et plus que d'autres, et puisque tu as été bonne, meilleure que tu crois, je te remercie...

Elle le regardait, regardait les fleurs, le regardait et le voyait pour la première fois très simple, plus timide du tout; il n'avait plus peur, il était près d'elle, sans souffrance, sans demande pitoyable dans les yeux ; elle se sentit petite fille :

— Tu ne comprends pas ? dit-il encore. C'est d'avoir été cruelle, méchante, moqueuse, impertinente, coquette et bête que je te remercie ; c'est de t'être refusée pour rien, pour le plaisir, pour me faire souffrir, et parce que tu avais senti tout de suite que je ne t'aimais pas comme les autres ; c'est de t'être faite nouvelle et spéciale pour moi, plus volontaire parce que j'étais un petit garçon ; c'est de m'avoir fait souffrir — si peu dans mon amour et tant dans mon amour-propre, — c'est d'être maintenant mon amie, puisqu'il n'y a plus qu'un

peu d'amitié entre nous, c'est d'être plus à moi qu'à tous les autres... c'est de tout cela que je te remercie.

Elle colla son front aux vitres pour regarder les arbres de la place d'Anvers qui sommeillaient au plein soleil ; un voile de mélancolie passa sur ses yeux clairs ; elle ne souriait plus; elle pensait.

— Il n'y a pas de quoi ! dit-elle à mi-voix.

ROBERT DIEUDONNÉ

Chansons d'Orient

A Henri Degron

I

Dans la vallée de Téhéran,
dans la vallée où va le vent léger,
il y a un jardin planté de safran,
d'acacias et d'orangers,
qui couvrent des fleurs de leurs branches
ma jolie maison arabe
à terrasse à trois rangs ;
dans la maison blanche
il y a une chambre close
toute parfumée d'ambre
et de sachets d'Orient,
et c'est là, dans cette mystérieuse chambre,
que ma folle petite épouse adorable
s'amuse à cacher en me souriant
ses deux seins gonflés comme des oranges
dans sa robe transparente de Téhéran.

II

Mets ton menton dans ta main fine
et songe...
Songe au passé qui file,
à notre passé qui se meurt
de notre amour et de nos mensonges.
Baisse les cils de tes yeux charmeurs
où ne fleurit plus l'iris violet du désir,
et dans l'ombre écoute le chant triste du rameur
qui va chercher au fil de l'eau de lune irisée,
qui va chercher ailleurs
une autre fleur de Damas à cueillir,
une autre bouche à baiser.

III

Tu mènes le roi Salomon par le nez,
chère Abisag, et tu tires
les deux pointes de sa barbe grise
odorante d'essences d'Alep et de Tyr
en riant comme un oiseau toute la journée,

mais le soir tu méprises
son lit triste de vieillard découronné
et tu viens dans ma maison blanche apporter
la rose ouverte de ton sourire
et la figue parfumée de ta beauté.

IV

Pour faire l'amour avec toi
j'ai fait apporter du vin de Schiraz ;
j'ai fait préparer un lit brodé de soie
avec deux oreillers de velours ;
puis j'ai fait parfumer l'eau des vases
pour te laver après l'amour.

Et j'ai acheté des figues grenues,
des raisins secs et des gâteaux froids
de farine, de sucre et de riz,
pour goûter en faisant l'amour avec toi,
petite chérie, —

mais tu n'es pas venue...

V

Remplis ma coupe de vin rose, échanson !
Depuis que ma Suleika m'a quitté
ma langue est sèche, mon front se ride
et mon corps s'est voûté ;
remplis ma coupe ronde de rêve et de mensonge :
maintenant que mon cœur et mon verre sont vides,
je ne sais plus une chanson.

Remplis ma coupe de vin rouge :
sa couleur écarlate est plus jolie aux yeux
que les lèvres peintes de mon aimée,
et son goût est plus doux à la bouche
que l'ivresse âcre et parfumée
des baisers d'amour.

Je ne veux plus dormir la tête posée
sur l'oreiller de son bras frêle
plus soyeux qu'une étoffe du Farsistan ;
je ne veux plus m'étendre
qu'auprès des tasses brisées
par les ivrognes en querelle, —

et pourtant, bien aimée, et pourtant...

VI

Tes yeux sont doux comme ceux d'une fille,
jeune étranger,
et la courbe fine
de ton beau visage de duvet ombragé
est plus séduisante encore de ligne.

Ta lèvre chante
sur le pas de ma porte
une langue inconnue et charmante,
comme une musique fausse ;
entre ! et que mon vin te réconforte.

Mais non, tu passes
et de mon seuil je te vois t'éloigner,
me faisant un dernier geste avec grâce
et la hanche légèrement ployée
par ta démarche féminine et lasse.

VII

Maintenant je suis vieux comme un sage ;
j'ai dans les yeux le brouillard gris des larmes fraîches
qu'on n'a pu verser ;
les rides ont flétri mon visage
et ma barbe en broussaille est blanche et rèche
comme celle d'un pèlerin lassé.
Maintenant j'ai vu Schiraz
et Damas aux terrasses
où fleurissent les roses et les femmes persanes ;
j'ai mendié des figues et des maravédis
comme un derviche monté sur son âne ;
de Samarcande à Boukhara, j'ai dit
les vers d'Hafiz aux festins des califes ;
j'ai dormi sous les étoiles et j'ai rêvé
du rire des oiseaux du paradis,
j'ai rêvé dans l'ombre parfumée encor
des lis et des lotus aux légers calices,
mais jamais je n'ai retrouvé,
ô Suleika,
la chanson de ta voix ni l'odeur de ton corps.

TRISTAN KLINGSOR

La Morte irritée[1]

Juillet

Un mois en Bretagne, chez Louis de Montfort.

La maison est de travers, oblique sur la solitude d'une lande aux plans indécis de brume, et de l'autre côté la mer, l'étroite mer du Morbihan, encombrée d'îles et d'îlots, rapide, violente et sournoise. Tout le paysage oscille sous le ciel prochain, voilé, semble constamment s'effacer et fuir dans l'emportement des nues délayées. Du vent et de la pluie éternellement brouillent les vitres de « la Caserne » et toute la tristesse, toute l'humidité, tout le morne du pays entre par là, fige l'air et l'esprit.

Au dedans, continuelle frairie. Louis de Montfort qui s'est réfugié là, un peu ruiné, un peu las, heureux de s'accroupir dans l'abaissement, de coucher avec sa bonne, la rougeaude Marie-Anne, de passer ses jours à manger et à boire.

Après déjeuner, l'esprit brouillé de vin et d'eau-de-vie, je prenais un fusil, j'allais chasser sur la lande. Quoi ? — Les mouettes qui toujours partent si loin, les vols triangulaires des canards qui jamais ne se posent, le lièvre unique et légendaire dont on n'a jamais vu que les laissées ? Ah ! le doux et morne pays pour ouater de tristesse une âme, pour amatir la douleur en la conservant, ah ! le ciel rond et enveloppant, d'une diaphanéité opaque qui fait penser à quelque voyage de contes dans l'intérieur d'une grosse perle. L'air était mort et pluvieux ; à quelques mètres il s'épaississait en rideau, séparait par tranches de brumes les maisons ou les arbres successivement noirs, gris, estompés, évanouis.

Le chemin griffé d'ajoncs rudes descend vers la mer qu'on ne voit pas, mais qui bat, dont l'oscillation soulève le manteau de vapeurs abaissé sur tout. Soudain des rafales massent les brumes, les déchirent et les haillonnent, des trous se font : et je vois passer des voiles silencieuses qui semblent elles-mêmes des déplacements de nuées.

Brusquement une ombre rouge, à ras du sol, entre des bavures noires aux formes d'arbres ; plus près, c'est une masure basse, une chambre au sol de terre battue. Des car-

(1) Voir *La revue blanche* des 1er et 15 novembre 1900.

tons aux murs émanent des réclames chromées, énoncent des liqueurs aux noms prétentieux extraordinaires : *Crème des pucelles*, *Liqueur des demoiselles*, *Parfait amour*. J'entre et je m'asseois à la table brune que la vieille essuie du bout d'un tablier sale :

— Une bolée ?

— D'abord la goutte.

Je garnis d'une couche d'alcool le fond du bol où se verse le cidre, « pour le réchauffer » ; la boisson est atroce, mais adéquate, froide, triste, brutale comme le pays lui-même. Et de bolées en bolées mon esprit fond dans les brumes, s'estompe dans l'indécision du paysage, sombre dans la nuit fuligineuse qui maintenant sature le brouillard.

Il y a de l'angoisse et de la volupté à errer, presqu'ivre, presqu'aveugle, presque sourd dans la lande affolante, noire, tumultueuse du bruit bas et continuel des lames. Louis m'attend, grognon et rabâcheur : nous nous attablons dans l'étroite salle à manger qui semble un carré de yacht ; les femmes vont et viennent dans un effarement de rêve : nous parlons bateaux, affûts, pêches, inquiets d'une seine qui n'arrive pas de Vannes, indignés de Michel qui nous a perdu un aviron et ne veut pas le rembourser, projetant d'aller à la foire de Sarzeau, une foire que je vois encore avec son grouillement de vie, de bêtes sous les raies fines de la pluie et la grosse saoulerie dans les cabarets pleins d'une odeur de pipe, d'oignons et de goutte.

J'ai gardé un ignoble regret de ces jours lâchés en pleine animalité, de cette pensée d'alcool promenée sous l'accablement gris du ciel, des préoccupations bizarres, des haines singulières surgies et chauffées dans ce coin terré.

12 juillet.

Ma femme, ma pauvre petite Simonne est partie pour huit jours ; elle va assister au mariage de sa cousine Jeanne.

J'ai trouvé moyen de ne pas l'accompagner. Je me suis fait malade, maussade, j'ai conquis à la fin la solitude, cette effroyable solitude que je redoute et que je recherche. Et je pense à la mort, je joue avec elle, comme une goule avec un cadavre.

Je me donne le prétexte d'études philosophiques, de recherches curieuses et rares ; au fond, j'ai le goût dépravé de la mort, pas même de la mort, du faisandé. J'aurais dû naître, je crois, il y a dix mille ans, vivre en Egypte, être un de ces

embaumeurs dont la vie se passait à remuer et à parer des morts ; oui, elle m'attire, la certaine Déesse, non par le divin espoir qui charme les chrétiens, le prompt dégagement de l'âme, son envol soudain vers les gloires heureuses : *je ne crois pas*. Mais la cruauté de ses détails, l'intimité de ses pompes m'occupent, la présence de ses pourritures m'obsède. Quand je pense à un de mes morts, ce n'est pas vivant qu'il m'apparaît, comme je l'ai connu dans la vie, ou bien surnaturel, tel qu'il peut être dans l'immortalité, non — je le vois au fond de son trou et je calcule le degré de décomposition où il peut être parvenu.

Seul, je me suis aussitôt scellé dans ma chambre comme au fond d'un hypogée ; j'y passe des jours de silence et des nuits d'épouvantement.

Je n'ai jamais pu coucher seul et ç'a été une des raisons les plus fortes et les plus cachées des indestructibles collages qui ont gâché ma vie de jeune homme. Quand je suis seul la nuit, je vis de tels rêves, je poursuis de si étranges cauchemars, que je me rappelle au matin le mot de ma mère répétant parfois avec une mystérieuse terreur que je ressemblais à cet enfant possédé qu'on voit convulser ses bras, à droite, dans le Jugement Dernier de Michel-Ange.

Cette fois encore j'ai abordé avec des révoltes apeurées le silence et la solitude des nuits.

Je ne veux pas avoir peur et déjà la peau de mon crâne se ride, tant mes oreilles écoutent si elles n'entendent pas les bruits venir. Sur ma table s'amoncellent des livres ; ils me garderont.... peut-être qu'ils m'endormiront. Ce sont des livres d'enfance, toute la bibliothèque rose de Simonne que j'ai été chercher dans les greniers où on la relégua.

Mes sens renâclent devant le sommeil comme des chevaux devant un cadavre.

Puis, peu à peu, mes paupières s'engluent, s'épaississent, tombent sur ma vision et l'éteignent...

Un moment d'anéantissement profond, puis mes oreilles devenues des yeux, mes oreilles qui ne se ferment pas, elles ! mes oreilles *regardent* les bruits légers qui tressaillent dans la cloison, qui courent sur le parquet. Lourdement je soulève le couvercle de chair qui clôt mes yeux : la chambre est normale, douce et familière dans la lumière fixe et pâle de la veilleuse. Je me rendors.

Ah ! la Ville ! toujours la même ville, aux détours de ruelles, aux escaliers recroquevillés, gothique, la ville aux descentes

souterraines, aux clochetons effrayants qui scient le ciel sombre. Et voilà de l'eau, de l'eau de nuit, un lac-ténèbres qui s'étend, qui s'élargit comme une plaine d'asphalte.

Je suis couché dans un bateau qui doucement, uniment glisse; l'entraînement léger endort ma pensée, la fait souriante. Quelqu'un marche à côté; une main posée sur le rebord dirige la barque; IL doit être dans l'eau jusqu'à mi-jambes, car j'entends le froissement des petites ondes frappant la peau nue. Mais ce lac borde la ville, s'étend jusqu'aux quais fuligineux et voilà que les détours, les embûches, les errances de la cité gothique me reprennent, m'égarent.

Comme un étendard de mystère, l'idée de Repsa, bannière noire et bleue, flotte au détour de toutes les rues.

Je suis les pas d'un homme qui, je le sais, va chez elle; sa jambe trop courte qu'allonge un bâton frappe le pavé de chocs secs et sautillants: il court, se hâte, bientôt heurte à la porte. Je me précipite, je le bouscule et j'entre....

Elle est près de moi, me charme, me caresse et ce n'est que faiblement que je la repousse. Elle se penche sur mes lèvres qu'à peine je détourne, j'ouvre à demi les yeux et je vois, sur l'oreiller, je vois à la clarté naissante du jour des mains, des mains que je baise, des mains sans corps... je me réveille avec un cri! Sous mes doigts, les draps coulent lisses, doux et tièdes comme une chair. Pourquoi ai-je fait alors le signe du chrétien, quelle atavique impulsion de la peur m'obligea à tracer la figure de la croix sur ces draps, sur cette peau?... La sensation s'éloigne lentement, progressivement, comme à regret...

Et je me retrouve debout au pied de mon lit; il me semble que j'ai retué un être, que je lui ai posé le pied sur la tête pour le renfoncer dans le néant. Ah! petit être aimant que ma pitié avait un instant recréé, à qui elle avait fourni peut-être l'enveloppe nécessaire pour sortir un moment de l'informe ténèbre!

J'ai senti un reproche passer sur ma face, l'interrogation douloureuse: Pourquoi m'as-tu chassée? A ce moment un craquement terrible s'est fait dans mon lit, auquel un autre a répondu, dans un bahut. J'ai tiré les rideaux et le jour est entré. Une jolie matinée de juin.

12 juillet.

Il fait aujourd'hui un temps de douceur et de bonté; l'air est tiède et brillant, les nuances de la terre et du ciel se

répondent à souhait, en délicates harmonies ; c'est un temps pour être heureux.

Nous sommes à la Brigazière depuis huit jours ; j'ai repris mes habitudes de campagne, je monte à cheval le matin, je mène Simonne en voiture dans la journée. Il me semble qu'ici, dans cet endroit où ELLE n'est jamais venue, où aucun souvenir ne me rattache à elle, l'obsession va cesser ; les courants fluidiques doivent être interrompus.

Et puis, est-ce que je crois bien sérieusement à cette explication ? N'est-ce pas plutôt, tout cela, une auto-suggestion de malade? En vérité quand je réfléchis, quand je jette la sonde dans ma pensée, tout m'apparaît si simple : un peu de détraquement du système nerveux, un déséquilibrement. Autrefois j'ai abusé de l'alcool, je me suis intoxiqué de tabac. Quelques cuillerées de bromure en auraient raison. — Mais, alors, pourquoi chez Simonne ces mêmes terreurs que depuis quelque temps j'observe, qu'elle n'a jamais avouées *et qui concordent exactement avec ce que j'appelle mes crises.*

La nuit je l'épie, je comprend les luttes qu'elle soutient contre une présence invisible ; je devine les moments où les phénomènes se produisent plus violemment ; ils coïncident avec ceux que je subis personnellement. Elle, Simonne, elle n'y comprend rien ; elle doit se croire folle ; elle s'affecte et se tourmente, et certaines étranges questions, au matin, me stupéfieraient, si je n'avais suivi sous son front, la nuit, les phases du drame. Je l'entends se plaindre dans son sommeil, je la serre dans mes bras et je n'ose ouvrir les yeux, car je sens que l'autre est là, debout dans le noir, au pied de notre lit, à nous regarder.

Puis, tout d'un coup, à un rien, à un allègement sur mes paupières, je perçois le moment où elle s'en va, où elle recule ; sans doute rappelée des profondeurs par des lois terribles, le moment où elle s'évapore... Alors je peux ouvrir les yeux et je respire ; j'entends Simonne respirer aussi, soulagée... le calme, le frais sommeil baigne son cerveau fébrile.

13 juillet.

Je revois mieux, parce que le soleil d'été brille, ce temps de mars pluvieux, bas et triste par lequel je suis rentré chez mon père à mon retour de Bretagne. Il y avait de longs cris de vent à travers les couloirs d'allées, nus et froids, et, dans ma chambre, — la petite chambre au lit de camp, — une odeur mouillée et rance de renfermé ; les murs, malgré le

feu, laissant tomber sur les épaules des tranches glacées d'humidité. Mon père était bon pour moi, presque tendre, mais d'une bonté égoïste et maladroite de vieillard. Il était si heureux de m'avoir qu'il ne pouvait s'imaginer que j'eusse d'autre désir que de m'envieillir auprès de lui ; étonné, presque choqué quand je sortais le soir autrement que pour aller dans le monde. Dieu ! que je me suis ennuyé dans ce vieil hôtel, avec ces vieux domestiques, sous le poids de ces vieilles idées ! Je crois que c'est là que mon moi s'est imbibé de noir, qu'il a gagné de la suie d'âme.

Repsa avait cessé de m'écrire : peu à peu l'enjôlement, — aujourd'hui je dirais l'envoûtement, — de sa beauté, de sa grâce s'évaporaient. Je la voyais moins en fermant les yeux. Elle devait être chez sa tante, dans le Loiret ; moi j'allais dans le monde presque tous les soirs ; on s'habitue à tout.

14 juillet.

Je me rappelle, comme si c'était aujourd'hui, ce matin où j'ai reçu la lettre de Raphaëlle. En regardant l'enveloppe, — car je retournais, je maniais, je flairais ses lettres avant de les ouvrir, l'acte de déchirer le frêle papier était pénible, tragique, — en regardant, je reconnus le timbre de Paris... Tout mon être se souleva, s'épanouit à la pensée qu'elle était là, tout près, que je pourrais la voir le jour même. — Mais la parole donnée à mon père ? Tant pis ! je m'ennuyais tant !

Raphaëlle m'écrivait que sa mère avait trouvé une occasion de louer un petit magasin et qu'elles étaient de retour depuis deux jours, pour conclure. J'eus un mouvement de colère jalouse, d'affreuse et amère tristesse : elle était à Paris depuis deux jours et elle me prévenait seulement ! — Mais elle me donnait rendez-vous dans le café, *notre café* « pour parler affaires ».

A déjeuner mon père a remarqué ma joie, il m'a dit :

— Tu vois, depuis que tu te conduis bien, que tu vois bonne compagnie, tu as repris ta gaieté d'autrefois, tu as rajeuni de dix ans ; maintenant je vais pouvoir m'occuper de toi : — voyons, qu'est-ce que tu dirais de mademoiselle de Saint-Palais ? tu l'as vue chez la princesse de Talmont.

Ce nom m'évoque une jolie blonde, aux douces épaules de soie, que j'ai fait souvent danser, que j'ai connue petite fille.

— Marie-Ange ? Elle est très gentille.

— Eh bien, je suis sûr qu'elle ferait très bien ton affaire.

Et il s'étend sur la fortune médiocre, mais solide, sur la naissance.

— Comme naissance, c'est très bien, il n'y a rien à dire : elle est jolie, distinguée, pieuse. Quelle existence tu mèneras au lieu de traîner dans les cafés avec une fille, comme tu faisais autrefois !

Il a eu tort de me rappeler cela ; justement je revois ce café ou je l'ai si souvent attendue ; il m'apparaît paradisiaque. J'aime les journaux illustrés sur les tables dans leurs étuis de cuir, les têtes des habitués, la figure bouffie et militaire du patron ; j'aime à voir les yeux se lever, les gens sourire quand elle entre avec son petit air pressé, les chiens derrière elle.

Oh ! la joie de m'asseoir encore à cette table de marbre, la joie de causer avec le patron qui m'estime, la joie pure d'être un voyou !

Et cela s'est passé ainsi que prévu ; ce brave homme m'a parlé. Discrètement :

— Madame va bien ? Et les beaux toutous ?

Juste, Raphaëlle entre : quelque chose me serre le cœur de la voir changée dans sa forme et dans son geste : elle s'est arrêtée un moment sur le seuil d'un air timide ; elle est pauvrement mise. Pourtant elle circule à travers les tables avec son ondulement habituel ; nous nous serrons la main presque froidement et elle me dit :

— Comme tu as engraissé ! Ça ne te va pas bien.

Une heure se passe ; elle me conte sa vie dans le Loiret, les tours que lui joue sa mère, comme elle s'est ennuyée... tout d'un coup, brusquement, je lui dis :

— Veux-tu que nous dînions ensemble ce soir ?

Et je suis tout surpris d'avoir dit cela ; il me semble qu'un autre a parlé, malgré moi, un des autres *moi* qui agissent et qui veulent à certaines heures.

Elle aussi a l'air étonné ; elle me regarde un moment, puis :

— Mais je crois bien, mon bon chéri, que je veux bien dîner avec toi.

Le « bon chéri » est parti comme ma phrase, inconsciemment.

— Seulement il faut que je prévienne maman.

Nous restons un peu embarrassés, un peu sournois en face l'un de l'autre.

Je l'ai attendue comme autrefois dans le café pendant qu'elle était chez sa mère. Le décor rêvé : des joueurs de jacquet dans un coin, une vive et grossière partie de manille dans un autre; deux ménages de rapins. Je suis content, rajeuni ; toutes les pierres du vieil hôtel se sont enlevées de dessus mon cœur.

Voilà Raphaëlle ! Sa toilette s'est modifiée; elle a une robe d'autrefois et un chapeau de jadis ; on dirait qu'elle a repris la livrée et le genre spécial qu'elle estime me devoir. Sans doute elle en aurait d'autres avec un autre. Elle me dit tout de suite :

— C'est maman qui a été étonnée ! Elle n'en revenait pas! Elle m'a demandé si c'était bien avec toi que je dînais, crois-tu, hein ? — Phœbé a compris que je venais te voir ; elle a flairé ma robe partout et elle pleurait. J'avais envie de l'emmener, mais je n'ai pas osé. — Où dînons-nous ?

Elle saute sur le cuir lisse du divan.

— Ah ! que je suis contente !

Puis se reprenant tout de suite.

— Mais, tu sais, il ne faudra pas que je rentre trop tard ; maman m'a bien recommandé de ne pas dépasser minuit.

Et dans cette phrase, il y a l'abandon, la dation nouvelle de tout son être. Cela veut dire : Tu me prendras si tu veux, je suis à toi ; mais pourtant, si tu ne veux que dîner avec moi, ce sera comme tu voudras, je rentrerai chez maman.

Nous avons pris un train et nous avons été dîner à Meudon, comme autrefois ; je ne tenais pas à ce qu'on me vît avec elle dans un restaurant du boulevard ; mon père l'aurait su le lendemain.

En cette fin de mars, *la Pêche merveilleuse* est abandonnée, aux trois quarts barricadée, revèche : pourtant on nous fait à dîner et, comme la pluie a recommencé, nous mangeons dans une petite salle où on a fait flamber du feu ; nous pourrions nous croire chez nous, dans un de ces logis de bohème, en pleine campagne, que si souvent nous avons rêvés. Le vent passe en rafales dans les arbres du quai et l'on entend sur la Seine le houloulement mouillé d'un remorqueur remontant vers Paris.

— Tu sais, c'est la première fois que je dîne depuis longtemps ; je ne mange rien, rien, maman n'en revient pas.

Elle toussa, comme toujours en se cachant.

— Veux-tu un peu de chartreuse ?

— Oh, oui !

Je lui versai le liquide raide, gommé d'or ; elle but et ses yeux brillèrent. Toujours l'alcool avait cette action rapide et fougueuse sur elle. Elle se leva, vint s'asseoir à côté de moi, près du feu, relevant sa jupe pour approcher son pied de la flamme, et je vis qu'elle était en souliers décolletés, — ses bas de soie dorés de peau blonde.

— Tu es complètement folle de sortir comme ça et à cette époque-ci. Ce n'est pas étonnant si tu tousses.

— Mais non, je n'ai pas froid ; touche mes pieds, ils me brûlent.

Son soulier saute, elle me met son pied dans la main, d'un geste naturel involontaire. Mes paumes effleurent la naissance ronde de la jambe, s'évasent sous les plis des jupes.... Repsa est un peu étonnée, comme résistante, et cela m'irrite soudain... Au reste, tout de suite elle a consenti, soumise ; nous appelons la patronne, nous faisons observer hypocritement que l'heure du train est passée, nous demandons une chambre. Elle est froide, carrelée, nue ; au fond un grand lit qui bombe jusqu'au plafond sous son édredon rouge ; en descente pour les pieds, un tapis jaune à fleurs lilas. Malgré la flambée dans la cheminée, Repsa tousse, d'une toux obstinée, saccadée. Je la fais vite se déshabiller, se coucher, et cette nuit est calme, habituelle, bourgeoise comme celle d'un vieux ménage. Nous nous endormons.

Les premières larmes du jour glissent entre les volets, s'allongent peu à peu dans la chambre, l'éclairent d'une lueur rayée. Le matin c'est l'heure raisonnable et terrible de la vie, l'heure logique, l'heure vieillarde, celle où on se juge et où on prévoit. Toutes les conséquences de mon acte s'étalent devant moi : mon père saura que j'ai découché. j'aurai toute la journée sa figure grondeuse devant moi..... Mais Repsa ! nous voilà « remis », comme on dit parmi elles ; si notre vie commune recommence, comment pourrai-je y subvenir ? Je ne pourrai plus compter sur mon père après ce qui s'est passé. — Et Renard, lui aussi il a donné sa parole ; il a promis à mon père de ne plus me prêter d'argent.

Je saute hors du lit, je vais à la fenêtre ; sur la Seine le lever du jour est doux et charmant. Le ciel est gris-perle, tendre et riant, d'une douceur satinée ; des brins verts brodent les branches des arbres, dans l'île ; en face de moi, l'eau miroite, d'une jolie couleur vert-pâle. Au loin, les campagnes désolées, pierreuses des banlieues parisiennes se gazent de brumes

légères, parfois roses, toutes clignotantes d'éclats du soleil levant dans leurs vitres.

Je m'habille à la hâte avec l'idée de prendre le premier bateau ; il me ramènera tout près de la rue Vaneau, j'aurai le temps, peut-être, de me faufiler dans ma chambre. Le patron est déjà levé, en train de tuer le ver avec des éclusiers ; je m'informe, je cause, je trinque, déjà ragaillardi par l'air frais du fleuve ; mais une sonnerie tressaille et le patron, qui inspecte les numéros, me dit en clignant de l'œil :

— Pour sûr, c'est votre dame qui demande après vous.

Il faut remonter quatre à quatre ; je trouve Repsa droite dans son lit, effarée de colère :

— D'où viens-tu ? Comment ! je me réveille et je me trouve seule ! J'ai eu une peur ! C'est ridicule, on ne traite pas une femme comme ça.

La scène ! — Et plus que la soumission, plus que les timidités si humbles de la veille, cette scène nous rejoint, nous resserre, nous replace et nous consolide dans notre existence précédente.

Je murmure enfin :

— Il faut pourtant que je m'en aille.

Elle ne répond rien ; elle s'est allongée dans le mauvais lit, le mouchoir subitement aux lèvres, et ses yeux bleus sont fixes, droits devant elle, comme s'ils regardaient quelque chose de l'autre côté du mur.

— Qu'est-ce que tu as, Repsa ; tu es malade ?

Elle dit doucement :

— Laisse-moi, je suis fatiguée, je vais dormir encore un peu. Va, mon ami, va chez toi ; ne fâche pas ton père.

— Mais tu vas rester seule ici ?

— Je me lèverai dans deux heures ; ne t'occupe pas de moi. — Est-ce que je te reverrai ?

Cette question me remue ; est-ce qu'elle croit que je vais l'abandonner, maintenant ?

— Certainement ; veux-tu à trois heures ?

Je l'embrasse, je mets mon chapeau, je vais partir ; elle me demande humblement, timidement :

— Est-ce que tu ne pourrais pas me laisser un peu d'argent ? Je n'ai pas un sou sur moi.

Et l'abandon absolu de cette enfant qui n'a que moi au monde — moi ou son pauvre corps rongé de phtisie — cela me touche, m'empoigme aux entrailles d'une peine profonde, intime, suprêmement attendrissante.

Le bateau stoppe parmi des flouflous mousseux d'eau sale, puis lentement monte le long de la Seine; sur le pont des ouvriers, des employés en vêtements fanés qui vont vers leur travail, pensifs d'avoir tout un grand jour de fatigue et d'ennui devant eux. A mesure que nous avançons, les rives se dépouillent d'arbres, deviennent une rue; nous passons sous le viaduc du Point-du-Jour, nous filons le long des quais, égrenant, des voyageurs à chaque ponton :

— Pont de la Concorde!

Je cours par la rue de Bourgogne, je franchis tout le quartier d'un bond, j'escalade l'escalier! Quelle chance! Les domestiques ne sont pas encore descendus. Je me glisse par le corridor; dans ma chambre je me déshabille en un clin d'œil, je me fourre dans mon lit humide et froid... et, ma foi, je m'endors jusqu'à onze heures.

Tout cela pour entendre mon père me dire à déjeuner en refusant sa côtelette :

— Tu recommences à découcher; je n'ai pas dormi de la nuit en t'attendant.

Le soir, j'ai retrouvé Raphaëlle dans le petit café des Batignolles et nous sommes rentrés chez nous, rue Copernic, où rien n'était changé.

Repsa toussait, convulsive.

(*A suivre.*) FRANÇOIS DE NION

Quand j'étais enfant en Chine [1]

VII

Les Religions

En abordant la question des religions en Chine, je tiens à vous rappeler que le christianisme y est d'introduction récente et que tout ce qui s'y rattache, comme le dimanche, les églises, les ministres, les réunions régulières en vue du culte, tout cela cst inconnu à la grande masse du peuple chinois.

Nous avons trois systèmes de religion : le confucianisme, le taoïsme et le bouddhisme.

Le Confucianisme, religion enseignée par Koung-Fou-Tseu (Confucius, — philosophe qui vivait environ cinq cents ans avant la naissance du Christ, — est la religion de l'Empereur, d'une grande partie du monde officiel et, en général, de toutes les classes élevées. Ce système est principalement moral et pratique, par opposition au système mystique et spéculatif. Il nous apprend à honorer et à servir nos parents, à nous montrer docile et déférant envers nos aînés, à être fidèle à notre souverain légitime et à vivre en bonne harmonie avec notre femme. Ces principes sont exposés et développés de manière à répondre à tous les besoins de la société moderne. Confucius n'enseigna jamais l'existence de Dieu. Il n'avança jamais aucune théorie sur un ciel et un enfer. Il persuadait simplement les hommes d'aimer le bien pour lui-même. Mais cette haute philosophie ne fut jamais populaire au point d'être acceptée et pratiquée par la foule.

Toutefois, les Chinois éprouvent un réel respect pour Koung-Fou-Tseu et ses préceptes, et, à part le petit nombre de ceux qui professent le bouddhisme et le taoïsme, ils se disent confucianistes, encore qu'ils ne comprennent pas tout l'enseignement du maître et en dépit même de ce fait qu'ils honorent les dieux des autres systèmes de religion. Purs et élémentaires, les dieux des confucianistes sont le ciel et la terre, les esprits des vents et les cinq grandes montagnes, les dieux du foyer, qui répondent aux pénates romains et les ancêtres.

Le taoïsme était, originairement, un système de philosophie, mais il a dégénéré en une secte qui emprunte ses dogmes au bouddhisme et au Confucianisme.

Sur le taoïsme se sont greffées, avec le temps, des superstitions innombrables. Les prêtres de cette secte sont des gens dont l'unique préoccupation est d'en imposer au peuple et qui vivent de ses craintes superstitieuses.

Dans le système taoïste, il y a les dieux de la guerre, de la littérature,

(1) Voir *La revue blanche* des 15 octobre et 1er et 15 novembre 1900.

de la fortune, de la médecine. Il y a les déesses pour femmes mariées et pour marins. Il y a un petit nombre d'idoles supérieures que l'on adore. La fertile imagination des Chinois remplit de fantômes, de génies et de divinités les forêts, les lacs et les habitations. Ils croient l'autre monde un reflet de celui-ci. Ils supposent que les morts ont, dans le monde souterrain, tout ce qu'ils ont eu sur la terre; seulement, ces objets existent à l'état d'ombres et non de substances.

Le bouddhisme fut importé en Chine, à peu près à l'époque du Christ. Un empereur de la dynastie de Han, ayant entendu parler de l'apparition d'un sage, dans l'ouest, lui envoya une ambassade qui rapporta ses enseignements.

Sans doute, la renommée du merveilleux Nazaréen s'était répandue dans le nord de la Chine, par les récits de marchands européens et arabes, et elle était ainsi parvenue aux oreilles du monarque chinois. L'ambassade s'en fut à longues, pénibles et périlleuses journées. Mais en longeant la frontière de l'Inde, elle entendit parler de Bouddha et de sa belle doctrine.

Elle supposa que c'était lui le sage qu'elle avait mission de voir, et elle dirigea ses pas vers l'intérieur de l'Inde.

Or, Bouddha était mort depuis peu. Les ambassadeurs se contentèrent de rapporter en Chine sa doctrine. Sur l'ordre de l'Empereur, on fit bon accueil au bouddhisme. Mais le bouddhisme moderne et idolâtre n'est pas la doctrine enseignée par Bouddha.

Les prêtres et les religieuses boudhistes vivent retirés du monde; dans des monastères et des couvents. Ils portent un costume spécial et ont la tête entièrement rasée.

Ils se nourissent d'aliments végétaux, et gagnent leur vie par leurs chants, ou en célébrant des sortes de messes, ou encore en mendiant.

Parfois, cependant, et comme pour rompre la monotonie de leur existence, ils commettent des crimes qui les exposent à la vindicte des lois outragées. Les monastères et les béguinages bouddhistes étaient jadis des maisons de refuge pour une certaine catégorie de criminels. Ceux qui arrivaient et se faisaient novices bouddhistes étaient exempts de châtiment.

Les classes élevées méprisent à la fois les taoïstes et les bouddhistes. Néanmoins, en cas de maladie ou de mort ils ont recours à eux.

Il n'y a rien, dans les religions de la Chine, qui corresponde au dimanche chrétien. L'idée du repos n'entre pour rien ni dans nos jours saints, ni dans nos célébrations d'anniversaires. Au lieu d'églises, nous avons nos temples, où se manifeste le très haut talent architectural des Chinois : ils n'ont qu'un étage et sont bâtis en briques.

Souvent, ils sont très spacieux, et comprennent une suite de constructions alternant avec des cours et flanquées d'autres édicules destinés aux moines et aux religieuses.

La principale idole est placée dans le hall intérieur et habillée de vêtements correspondant à sa dignité.

Puis, dans chaque temple, il y a généralement un grand nombre

d'idoles inférieures en grade à l'idole-chef. Devant celle-ci, on brûle des bâtons d'encens, des cierges et du bois précieux.

On leur présente aussi des aliments. Les adorateurs s'imaginent que l'essence en est absorbée par le dieu ; quant aux substances, elles demeurent pour leur propre régal. De fait, les dévots consomment eux-mêmes les offrandes présentées à l'idole, conciliant ainsi l'économie et la générosité.

L'idolâtrie en Chine n'est pas fondée sur la croyance que le bois, les pierres ou tous autres objets inanimés soient en eux-mêmes dignes d'adoration ; mais, selon la foi de la foule, des esprits y viennent établir leur séjour.

Ce que les Chinois des trois religions indigènes ont de commun, c'est l'extrême insousciance d'élever religieusement la jeunesse. Les trois grandes religions de la Chine n'ont rien qui ressemble à l'école chrétienne du dimanche. Garçons et filles prennent quelques idées religieuses dans le commerce des personnes avec qui ils vivent. Mais jamais d'une manière délibérée on ne leur parle de tel dieu ou de tel autre, de leurs attributs, de leur pouvoir. La connaissance leur en vient incidemment. Il y a, certes, beaucoup de livres religieux ; mais, à cause de la difficulté que l'on trouve à apprendre à lire, ils restent inaccessibles aux enfants.

Je me rappelle comment, la première fois que l'on me conduisit dans un temple et que l'on m'invita à m'agenouiller devant une idole vêtue d'habits somptueux, sa face m'apparut noircie par la fumée de l'encens. A chacun des quatre coins du temple, s'élevait une idole immense, d'aspect sévère et formidable. L'une d'elles m'effraya particulièrement.

C'était le dieu du tonnerre, représenté par un monstre ayant un corps d'homme et une tête d'oiseau hideusement grotesque. Cette idole tenait dans une main un marteau et dans l'autre un grand clou. Avec ces outils, il était censé frapper les coupables. Ce dieu produisit sur moi une telle impression, que j'eus un horrible songe la nuit suivante. Je le vis *revêtu de violence* ; il agitait les mains pour me terrifier.

Si frappé de stupeur que je fusse, je m'efforçai de crier, et mes cris me réveillèrent.

Quand on observe l'esprit conservateur des Chinois, leurs traditions, la pure morale que leur enseigna Koung-Fou-Tseu, leur méthode d'instruction, les préventions légitimes qu'ils entretiennent contre les étrangers, l'on comprend que l'œuvre des missionnaires ne progresse que faiblement. Néanmoins, quelque chose a été fait pendant ces cinquante dernières années. L'on a exploré le pays, et l'on a appris à connaître ses besoins et ses facultés.

VIII

Jours Fériés

Il y aurait matière à vingt chapitres, si l'on voulait décrire toutes les fêtes chinoises. La seule énumération en serait pénible et fastidieuse.

A vrai dire, nous avons autant de féries qu'il y a de jours dans l'année.

De chaque dieu on commémore le jour de naissance et le jour de mort. Il est des dieux et des déesses, la déesse de Pardon, par exemple, à qui l'on a consacré une demi-douzaine de jours. Nous avons un grand nombre de divinités qui sont d'illustres personnages d'autrefois et à qui on a voué un culte.

Toute la nation les honore. Chaque cité, chaque village, chaque hameau possède un nombre de divinités locales qui sont ses protecteurs spéciaux.

Il est heureux pour les dites idoles, que leurs dévots aient une naturelle passion pour les cérémonies, le faste et l'apparat ; car, sans cela, l'idolâtrie exercerait peu d'attrait sur la foule. Chaque année, l'on dépense des millions de dollars pour la célébration de ces fêtes. Pour la consécration d'un temple à Canton, il y a deux ans, l'on dépensa trents mille dollars. Comme j'assistai à ces fêtes réellement grandioses, je puie vous en donner une idée.

Pendant longtemps. un comité de citoyens avait recueilli des souscriptions chez les habitants de la ville et des environs. Plusieurs semaines avant que le temple ne fût terminé, l'on aménagea un vaste pavillon, construit principalement en bambou et tendu de nattes.

Le pavillon se trouvait juste en face du temple, tandis que d'autres plus petits, étaient construits tout autour et reliés aux bâtiment principal par des velums.

Au milieu du grand pavillon s'élevait une haute tour, du plafond de laquelle pendait un dragon multicolore, aux innombrables écailles étincelantes, et qui entre, ses dents, tenait une corde qui soutenait un lustre énorme artistement sculpté et muni de trente-deux bras, tous hérissés de cierges allumés et ornés de petites glaces devant lesquelles des figurines automatiques sont mues par un mouvement d'horlogerie.

L'effet en était des plus curieux.

De tous côtés il y avait d'autres lustres suspendus au plafond, moins travaillés peut-être, mais aussi artistiques et aussi beaux. Des grappes de pendeloques y étaient attachées, de sorte que la lumière fût reflétée à l'infini. Entre chaque lustre, étaient placées des cases aux parois de soie ou de satin. Ces cases contiennent des poupées, hautes de deux pieds, costumées et groupées de façon à représenter des scènes historiques. Ces marionnettes sont mues par des mécanismes qui leur font branler la tête, lever les mains, incliner le corps, selon les exigences de leur rôle. Il y a aussi des cases plus petites, où se jouent de ces scènes romanesques dont les Chinois raffolent. Parfois aussi, l'on donne des tableaux comiques ; par exemple, des aveugles se battant dans la rue à coups de bâton, et, comme les coups sont distribués à l'aveuglette dans toutes les directions (tout cela au moyen d'un mécanisme), les spectateurs s'en amusent énormément.

Des fleurs de toute sorte formaient un important motif de décoration. Elles étaient disposées en figures d'hommes ou d'oiseaux, et leurs délicieux parfums embaumaient la salle. Les murs des divers pavillons

étaient décorés avec beaucoups de goût. Des aquarelles étaient suspendues, ainsi que des rouleaux de papier portant des inscriptions tirées d'ouvrages philosophiques.

Il y avait aussi un orchestre, composé de tambours, de timbales, de cimbales, de gongs, de cornets, de flûtes, de castagnettes, de violons, et d'une quantité d'autres instruments encore, dont l'effet d'ensemble était saisissant.

Tandis que la foule a'amusait aux tableaux et aux concerts, les diverses cérémonies se célébraient à l'intérieur du temple. Cet édifice, entièrement neuf, avait une double ornementation, une permanente et une temporaire. La première consistait en fresques, sculptures sur bois, figures en bas-reliefs La décoration temporaire se composait de bannières , de bouquets de fleurs, de peintures.

Des prêtres bouddhistes adoraient Bouddha dans le hall central, tandis que, dans les autres halls, les fidèles allaient çà et là, offrant des aliments, allumant des cierges, brûlant de l'encens.

Dans ma ville natale, de semblables fêtes locales ont lieu trois ou quatre fois par semaine.

Mais il y a aussi des fêtes que l'on pourrait appeler nationales, parce qu'elles sont observées par tout le pays.

Les premières et les plus importantes de ces fêtes nationales sont celles du Nouvel An, que l'on célèbre avec beaucoup d'éclat, par des feux d'artifice, des festins et des réjouissances. Pendant une semaine ou deux, toutes les affaires chôment, tout le monde s'adonne à la joie. Les enfants, ces jours là, sont bourrés de friandises ; et les pétards font bien des trous dans leurs habits de fête. On donne des cadeaux aux domestiques, et les mendiants non plus ne sont pas oubliés. C'est la plus joyeuse saison de l'année, l'époque où la charité est plus charitable, où la bienveillance est plus aimable encore que d'habitude.

Ensuite, vient la fête des Lanternes. La principale particularité de cette fête, comme son nom l'indique, consiste en une procession aux lanternes de toute forme et de toute espèce. Dès le tombée de la nuit, des hommes et des jeunes gens s'avancent en monôme, tenant à l'extrémité d'un bâton, qui un grand oiseau en papier, qui un quadrupède, qui un poisson, à l'intérieur duquel brûle une bougie. On rencontre quelquefois des formes vraiment fantastiques, et l'on pille les livres de mythologie pour y trouver des images bizarres.

Imaginez-vous trois ou quatre cents de ces lanternes, qui passent devant vous, toutes brillant des plus riches couleurs. L'on brûle du bois de santal sur des brasiers placés au sommet de petits pavillons mobiles, et des troupes de musiciens mêlent leurs sons tintamarresques aux applaudissements des spectateurs et aux plaisanteries des hommes qui composent la procession.

Pour finir, un immense et terrible dragon de quarante pieds de longueur s'avance, porté par douze ou vingt hommes.

Il y a encore, pendant le quatrième mois de l'année, une autre procession pareille à celle-là ; mais elle a lieu le jour, plutôt que la nuit.

Le cinquième mois, on célèbre la fête dite du Bateau-Dragon. Ce bateau est étroit et long. Il peut tenir cent hommes assis l'un derrière l'autre. Chacun d'eux manie une rame. Ceux qui se trouvent aux deux extrémités gouvernent l'embarcation, au centre de laquelle est placée l'idole locale du quartier ou du district.

Elle est installée sur un trône et abritée sous une ombrelle... Une bande de musiciens se trouve à bord de chaque bateau. Leur musique guerrière encourage les champions, tandis que le tambour scande les coups d'aviron. Aux vainqueurs, en guise de trophées, l'on distribue des bannières, qui vont orner le temple de l'idole locale.

Le huitième mois, on célèbre la fête de la Lune, qui correspond à la fête de la Moisson dans les pays occidentaux. L'on échange des présents, comme aux autres fêtes de saisons.

A mesure que la lune s'avance vers son plein, les Chinois y voient un homme qui grimpe à un arbre. La pleine lune est saluée de grandes cérémonies, et l'on passe en réjouissances la nuit où sa clarté apparaît la plus brillante.

IX

Contes et conteurs

Les Chinois aiment à la passion histoires et contes. Dans les rues, sur les promenades, des conteurs professionnels attroupent la foule de midi à minuit, et lui disent les exploits des héros ou les aventures tragiques d'un amoureux. Leur récitation a une puissance dramatique qu'on n'attendrait pas d'eux, à voir leurs allures apathiques, et leur physionomie stupide.

Toutes les classes se livrent à ce passe temps favori. Le lettré de haut grade prend autant de plaisir à écouter une bonne histoire, que l'enfant à qui sa mère réciterait un conte de fée.

En Chinois, la littérature d'imagination remplit plus de 10.000 volumes. Les sujets en sont historiques ou romanesques ; ils traitent de guerre, d'amour, de magie ou d'enchantement. Quelques-unes de ces légendes sont très belles et aussi intéressantes qu'un bon roman anglais. Il y a un livre qui fait les délices de toutes les classes : c'est l'*Histoire des trois royaumes*. C'est un roman historique en vingt volumes, orné de gravures sur bois. J'ai trouvé peu de livres anglais qui vaillent ce roman pour l'arrangement des détails, la conception des caractères et l'élégance du style (1). C'est en quelque sorte un poème épique en prose. Quand j'étais en enfant, je savourais avec délices les passages qu'on m'en lisait ou qu'on m'en expliquait.

(1) Le *San-Kouè-Tchi* (Histoire des Trois Royaumes) est le roman le plus célèbre de toute la littérature chinoise. Le sujet en est pris dans l'histoire d'une guerre civile qui dura cent ans (1682-65 de notre ère). C'est la longue révolte des *Bonnets-Jaunes*. Cette grande et magnifique épopée est à ce point populaire et sacrée en Chine, qu'un missionnaire, ayant pu en réciter un chapitre entier devant une foule qui allait le massacrer, eut la vie sauve et fut acclamé par le peuple.

Dans chaque maison, on trouve des volumes de ballades. Nos dames prennent grand plaisir à les chanter sur des airs qui ne sont pas imprimés dans les livres, mais qu'elles improvisent. A tous les carrefours, il y a des chanteurs de ballades, qui gagnent leur vie en faisant circuler leur sébile à chaque strophe.

Nous n'avons pas en Chine de livres d'histoires que les enfants puissent lire aussitôt qu'ils connaissent les caractères : mais souvent on leur donne des livres illustrés. Encore ces livres ne sont-ils pas écrits spécialement pour eux, comme cela se fait en Amérique et en Europe. Les illustrations en couleur sont trop chères pour qu'on les mette entre les mains des enfants, car elles sont destinées et peintes par de vrais artistes. Ainsi les garçonnets et les fillettes de Chine sont-ils privés d'un plaisir que les enfants d'Amérique et d'Angleterre goûtent si facilement.

YAN-FOU-LI

Traduction L. CHARPENTIER.

Notes

politiques et sociales

LES TROIS GUERRES

Les Etats dits civilisés ne mènent pas à cette heure moins de trois guerres. Les champs de ces conflits sont dispersés sur les trois parties du monde où s'opère, inéluctable et continue, la pénétration de la race blanche : Asie, Afrique, Océanie. Les deux grandes puissances anglo-saxonnes sont à la fois engagées dans deux conflagrations, l'Angleterre au Transvaal et en Chine, l'Union en Chine et aux Philippines, et ainsi leur action en Extrême-Orient se trouve amortie. Les luttes ou crises en suspens apparaissent d'une solution impossible ou malaisée.

La crise sud-africaine dure depuis plus d'un an. Les Anglais ont perdu beaucoup de monde, subi d'abord des défaites désastreuses — qui ne se rappelle Spionkopje ? — puis Roberts et Kitchener ont ramené la fortune sous les drapeaux de la Reine. La prise de Bloemfontein a précédé de peu l'annexion de l'Orange ; l'entrée des lanciers de Natalie, des dragons d'Australie, des éclaireurs du Canada et des Highlanders d'Ecosse à Prétoria et à Johannesburg engendra les proclamations triomphantes du généralissime. Mais, une fois tout le pays occupé, lord Roberts s'aperçut qu'il n'avait rien fait, ou mieux que tout était à refaire. Il n'était pas plus maître dans les territoires boers que Napoléon Ier ne l'avait été en Russie après la main mise sur Smolensk et Moscou, ou Bazaine au Mexique après l'occupation de Puebla et de Mexico. La guerre régulière close, la guerre de guérillas s'est ouverte au nord et au sud, à l'est et à l'ouest : sur des centaines et des centaines de kilomètres, les convois britanniques sont harcelés par les De Wet et les Delarey. Point de jour sans escarmouche. Les villes sont prises et reprises. L'ennemi est partout : on ne l'atteint nulle part. Cependant les 150,000 hommes de l'armée anglaise, — lord Salisbury disait l'autre quinzaine 250,000, — ont fondu peu à peu au soleil, aux combats d'avant-garde, aux épidémies. Comment cela finira-t-il et cela finira-t-il ?

Le sort des Américains aux Philippines n'est pas différent : il est même pire, puisque malgré leurs renforcements mensuels, ils ne tiennent encore que les côtes ou plutôt quelques points littoraux de la grande île. La réélection de M. Mac Kinley déterminera, dit-on, une impulsion plus énergique, mais cette guerre qui se prolonge depuis deux années avec une sauvagerie sans exemple, ne semble pas s'approcher de la solution. Le temps qui s'écoule ne peut que consolider la résistance et l'organisation des Tagals. Aguinaldo ne se laissera pas vaincre plus aisément par l'Union que par l'Espagne. Mais les appétits

conquérants de l'Amérique sont-ils plus louables et plus respectables que ceux de la Péninsule ?

En Chine, les puissances se vouent au ricicule le plus complet et à une déchéance de prestige à peu près sans précédent dans l'histoire de la colonisation. Après avoir mobilisé à grand fracas des bataillons et des escadres, saisi Takou, Tien-Tsin, Pékin, plus récemment Pao-Ting-Fou, elles en sont exactement au même point que le 17 août dernier, au moment où les généraux Gazelee et Frey pénétraient, par des portes différentes, dans la cité impériale. La diplomatie céleste plus habile même que la russe, a trouvé moyen d'ergoter sans relâche, de gagner du temps en conjurant toute action expéditive, et d'assurer ainsi au gouvernement une retraite tranquille vers l'intérieur. Négocier n'est rien, mais quelle sera la sanction des pourparlers? On embarrasserait bien tous les premiers ministres européens en leur demandant comment ils comptent démêler l'imbriglio chinois.

Donc, les trois guerres apparaissent sans issue. Mais en même temps elles s'inscrivent dans les budgets pour d'énormes dotations. L'Amérique cache soigneusement la brèche que la campagne des Philippines a ouverte en ses finances; mais, au prix moyen des expéditions coloniales, elle doit bien toucher au jour présent à 450 ou 500 millions. Le Royaume-Uni, moins discret, avait versé au 1er novembre dernier 1,750 millions dans le gouffre sud-africain et il estime qu'il faudra au moins 2 milliards et demi pour solder les frais totaux jusqu'au 1er avril 1901. Quant à la crise chinoise, il est impossible encore d'en déterminer le coût. Nous savons seulement que l'Allemagne a déjà déboursé, chiffres ronds, 200 millions, et que la carte paraît un peu onéreuse au Reichstag. Combien de centaines de millions les chancelleries donneront-elles ordre de décaisser, jusqu'à l'instant solennel où le Céleste-Empire sera pacifié s'il l'est jamais!

Il y aurait encore fort à dire sur l'influence que les trois guerres peuvent exercer sur les relations internationales, sur les dissidences que l'occupation même temporaire de Tien-Tsin, de Pékin, de Pao-Ting Fou, et peut-être de Canton, Hong-Kéou, et Si-Nan-Fou, ne manquera pas de susciter parmi les puissances. La répercussion de ces conflits exotiques, particuliers ou collectifs, sur les mouvements de la politique intérieure des Etats mériterait non moins d'être étudiée. Mais la seule évocation de toutes les remarques qu'on pourrait greffer sur les événements actuels atteste assez que les litiges militaires et diplomatiques pendants n'intéressent pas seulement les militaires et les diplomates, mais tous ceux qui pensent et qui observent l'évolution des sociétés.

PAUL LOUIS

Petite Gazette d'art

EXPOSITION EUGÈNE BOUDIN (1)

Les poètes, je ne dis pas nécessairement les gens qui versifient, les poètes tout seuls sont fondés à écrire de la critique d'art, ou de la critique dramatique, ou toute espèce de critique, ou quoi que ce soit enfin parce que, seuls compétents sur toutes choses, par définition en quelque sorte, eux seuls ont qualité pour prononcer des paroles souveraines. Cette réflexion, si simple après tout et comme axiomatique elle me vient — toute distance gardée entre les deux noms que je vais écrire — à la lecture pour ainsi dire simultanée, et du compte rendu par M. Catulle Mendès du poème d'*Alhestis* et de la musique de la *Basoche*, et des lignes par quoi Baudelaire, *en 1859*, spécifiait, lui premier, définitivement, le talent du peintre Eugène Boudin, alors presque inconnu :

« ... Oui, l'imagination fait le paysage. Je comprends qu'un esprit appliqué à prendre des notes ne puisse pas s'abandonner aux prodigieuses rêveries contenues dans les spectacles de la nature présente; mais pourquoi l'imagination fuit-elle l'atelier du paysagiste ? Peut-être les artistes qui cultivent ce genre se défient-ils beaucoup trop de leur mémoire et adoptent-ils une méthode de copie immédiate, qui s'accommode parfaitement à la paresse de leur esprit. S'ils avaient vu, comme j'ai vu récemment, chez M. Boudin plusieurs centaines d'études au pastel improvisées en face de la mer et du ciel, ils comprendraient ce qu'ils n'ont pas l'air de comprendre, c'est-à-dire la différence qui sépare une étude d'un tableau. Mais M. Boudin, qui pourrait s'enorgueillir de son dévouement à son art, montre très modestement sa curieuse collection. Il sait bien qu'il faut que tout cela devienne tableau par le moyen de l'impression poétique rappelée à volonté. Ces études si rapidement et si fidèlement croquées d'après ce qu'il y a de plus inconstant, de plus insaisissable dans sa forme et dans sa couleur, d'après des vagues et des nuages, portent toujours, écrits en marge, la date, l'heure et le vent...*8 octobre, midi, vent de nord-ouest*... La légende cachée avec la main, vous devineriez la saison, l'heure et le vent. Je n'exagère rien. J'ai vu... Chose assez curieuse, il ne m'arriva pas une seule fois, devant ces magies liquides ou aériennes, de me plaindre de l'absence de l'homme... Mais... s'il veut gagner un peu de popularité, qu'il se garde bien de croire que le public soit arrivé à un égal enthousiasme pour la solitude. »

Il y parut. Puis (c'est le peintre qui parle) « la peinture grise n'était guère goûtée à ce moment-là, surtout pour la marine... » D'où la fameuse série des plages, *les Régates du Havre* (1869) avec sa déroute de

(1) Galeries Bernheim jeune, rue Laffitte, 8.

nuages blancs floconneux, qui, par un ciel bleu d'aquarelle, filent sous le même vent qui gonfle les voilures, agace les pavillons et les flammes. Pourtant, cette brosse, si alerte à étager, tels des décors de théâtre, les plans de terrain embroussaillés de populaire, les nappes d'eau acrêtées de bateaux pavoisés, se sent moins à l'aise que devant les grèves solitaires, ses vraies amours ; ces toilettes joyeuses, et crinolines, ombrelles et basquines, ces masses, plus lointaines, de corps habillés, emmêlent leurs taches opaquement ; de même, dans tel *Pardon*, les coiffes des Bretonnes se coagulent en unique flaque de pâte blanche. Et malgré cette *Rade de Brest* (1872), à l'eau d'argent sous un ciel d'étain, navires haut voilés aux voiles qui semblent des déchiquetures de nuées, nommerions-nous ce natif d'Honfleur, fils de marin, le peintre exclusif de la mer normande, si un Escaut à Anvers (1872) — ciel d'orage, ciel d'encre, — et le tas apeuré des maisons du port, souffletées d'un même rayon obliquement craché, blaflard, électrique, par une déchirure des nuages —, un *Rotterdam* (1873), à la presque fantastique et théâtrale plantation de maisons très hautes, le long du canal fumeux, — une *Matinée d'automne près de Trouville* (1873) au charme frileux, mélancoliquement clair, belle comme Corot, ne montraient en Eugène Boudin une figure moins spéciale : celle d'un poète très personnel du ciel et de la mer du Nord, aussi personnel que Jongkind et Corot, et les petits Hollandais, en sa menue chanson très à lui.

(« Le roi du ciel », va jusqu'à dire Corot, cité par Arsène Alexandre, dans une étude à qui nous devons de nous avoir fait relire tout entier un livre de Baudelaire qu'il évoque si à point). — Cf. *Curiosités esthétiques*, par Baudelaire ; — Préface au catalogue de la vente E. Boudin, par Arsène Alexandre. — La *Vie artistique* (6e série), par Gustave Geffroy.

FÉLICIEN FAGUS

Notes dramatiques

Théâtre Antoine : **L'Huis clos malgré lui**, un acte de M. Ernest La Jeunesse ; **Sur la foi des Etoiles**, drame en trois actes de M. Gabriel Trarieux ; **Main gauche**, comédie en trois actes de M. Pierre Veber. — *Comédie-Française* : **Alkestis**, adaptation en quatre actes de M. Rivollet. — *Comédie-Populaire* : **Le Courrier de Lyon.**

Sept actes, sept actes en une seule soirée, voilà ce que nous réservait le théatre Antoine après une saison de reprises.

M. La Jeunesse n'a pas mis, je crois, dans *l'Huis clos malgré lui*, fantaisie agréable, le meilleur de son talent, mais, sous un dialogue amusant, rapidement écrit et écouté sans nul déplaisir, on reconnait, çà et là, sa verve burlesque et paradoxale, les éclats de sa joie turbulente, un peu puérile. On croit l'entendre rugir entre chaque réplique.

Sur la foi des Etoiles, de M. Trarieux, est la pièce de résistance. Elle a assez bien résisté ; généreuse d'un bout à l'autre, elle contient des scènes fortes exprimées en tirades éloquentes et elle pose à chaque instant des problèmes de conscience qu'elle résout d'une façon rapide, mais déterminée.

Le sujet, spécial, pour ne pas dire exceptionnel, n'a point semblé d'une originalité très frappante. En écoutant *Sur la foi des Etoiles*, on s'est ressouvenu de maintes pièces de M. de Curel, des *Fossiles* et de la *Nouvelle Idole*, entre autres. C'est pareillement ici un long débat psychologique et moral greffé sur un accident d'ordre physiologique. Une telle analogie n'eût point gêné, si le talent d'exécution de M. Trarieux ne s'apparentait de si près à celui de M. de Curel. Celui-ci pourtant, tout en donnant à ses personnages une physionomie plus concrète, arrive dans l'ensemble de son œuvre à une singulièrement plus grande et plus haute généralité.

Les personnages de M. Trarieux nous sont tout le long de la pièce, peu et mal connus et plutôt par ce qu'ils nous disent d'eux-mêmes, en des révélations nécessairement brèves que par la façon dont ils agissent. Considérés par rapport au sujet et non dans leur personnalité même, leur existence, soit physique, soit morale n'est point nettement évoquée et ne paraît pas se prolonger au-delà de leur présence en scène. Dès qu'ils sont sortis, ils ne nous intéressent plus guère et nous avons même peine à croire qu'ils se continuent.

Or ils ne viennent et ne reviennent que pour des scènes définitives et pour des conflits violents, car le drame, qui s'alentit en des explications et des lamentations parfois monotones, marche, au contraire, dans son action, d'une allure brusque et comme par saccades.

Ce sur quoi M. Trarieux dédaigne d'insister, sans doute grâce aux brèves indications qu'il nous donne, nous le sous-entendons facilement : c'est, par exemple, l'état d'âme et de cœur de Jacqueline, avan-

et après l'arrivée de Claude Brienne ; ce sont les raisons qui font d'elle, toute dévouée à son mari, la maîtresse d'un autre ; c'est toute l'intrigue, assez banale d'ailleurs, qui les a rapprochés malgré leurs scrupules de conscience. Mais tout cela ne valait-il pas d'être dit ou plutôt d'être montré mieux qu'en des éclaircies. Nous les avons vus tous deux, à la fin du premier acte, au début d'une crise : nous les retrouvons, à la fin du second, au début d'une autre qui suit d'assez loin la première. Cette interruption, ce saut d'une situation à une autre, encore que conséquente, mais sans lien direct, effare et déroute. Vraisemblables peut-être, les caractères n'en semblent pas moins dès lors quelque peu incohérents. Et c'est sur la foi de l'auteur qu'il faut les accepter pour loyaux, pour nobles, pour humains.

La physionomie du principal personnage Olivier de Letrange ne profite pas de l'ombre où les autres se dérobent. Sans doute l'auteur a-t-il pensé qu'il bénéficierait du contraste et nous apparaîtrait en pleine lumière. Agité, inquiet, sans cesse s'interrogeant et interrogeant les autres, se lamentant, il ne quitte guère la scène et s'exprime, sur toutes choses avec abondance. Mais tout ce qu'il dit se rapporte bien plus à sa situation qu'à son caractère. Ses souffrances morbides, complexes, mais particulières, ses préoccupations, d'un ordre physiologiques et tout intime, nous apitoient — et c'est une émotion un peu pénible — plus qu'elles ne nous intéressent.

Si M. Trarieux n'avait prétendu qu'à exposer et analyser un cas pathologique, peut-être n'aurait-on rien de plus à lui demander. Mais ici le cas pathologique n'est que l'occasion d'un débat de conscience et d'un conflit de sentiments, plus généraux et plus passionnants. Ce n'était donc pas en ce qu'il avait de fatalement modifié, d'accidentel et de provisoire, mais de profond et d'immuable qu'il fallait nous découvrir le caractère d'Olivier.

Ses actes nous seraient devenus plus clairs ; et nous aurions admiré, moins étonnés, plus rapprochés de lui, son désintéressement, sa générosité, tout le sublime, un peu mystérieux, de sa conduite.

Mais dès qu'il s'agit de nous initier à une évolution psychologique ou sentimentale, l'auteur procède d'une façon quasi-foudroyante. Cela est frappant dans la scène ou Claude et Jacqueline avouent leur faute — ce qui ne paraît ni très logique ni très acceptable — à Olivier qu'ils ont sauvé ensemble pour l'assassiner, derechef, par leur accès de franchise inconsidérée. La générosité d'Olivier est alors vraiment prompte ; il se résigne aussitôt et prend des résolutions bien nettes. Tout ce qui doit se passer en lui, son saisissement, sa colère, ses hésitations, ses angoisses, sa douleur, sa jalousie, ne se traduisent que par des halètements, à mon gré insuffisamment évocateurs. Et je ne démêle pas très bien pourquoi le docteur Brienne croit brusquement en Dieu, ni davantage pourquoi, après une conversation avec un conventionnel médecin de campagne. Olivier, qui n'avait pas la foi, meurt avec sérénité dans le courant d'air glacé d'une fenêtre ouverte, en regardant les étoiles.

Un peu obscur dans son ensemble, ce drame, de conception généreuse et élevée, n'en arrive pas moins en plusieurs scènes à une très

grande intensité d'émotion. Il n'est jamais banal ni médiocre. Et on peut compter parmi les mieux doués l'auteur de cette œuvre, écrite avec un si réel souci littéraire, d'une langue souvent éloquente et toujours correcte.

Main gauche, la pièce légère et charmante de M. Pierre Veber, ne fournit prétexte à aucune discussion. Ces trois parfaits petits actes s'écoutent aussi facilement que, sans doute, ils ont été écrits, d'une verve brillante et soutenue, d'un dialogue spirituel et rapide. Comédie un peu vaudevillesque, ou vaudeville très distingué ?... On ne sait et qu'importe ? On se souvient moins du sujet que de l'impression. Et si celui-là est un peu facile et moins nouveau qu'on pourrait le souhaiter, l'esprit fantaisiste, si jeune, si gai, tour à tour ironique et tendre de M. Pierre Veber, l'a bien rajeuni. C'est un joli tour de grâce.

Main gauche a été joué à merveille dans un vif mouvement par MM. Dumény, Antoine et Signoret, un jeune débutant qui a beaucoup plu, Mmes Henriot et Bellanger.

Le Théâtre-Français nous a donné une traduction en vers ou plutôt une adaptation — hélas ! — de l'*Alceste*, d'Euripide. L'*Alkestis*, de M. Rivollet est un excellent travail de rhétoricien bien doué ou d'amateur honnête.

Le charme d'*Alceste* réside dans un mélange de fantaisie un peu féerique, et d'humanité un peu cruelle. M. Rivollet a sans doute cru bien faire en émondant et en épurant cette tragi-comédie païenne. Il a supprimé, pour la Comédie-Française, tout ce qui lui a paru un peu trop « Théâtre-Libre ». Répliques et situations scabreuses, ironies âpres, saillies « de mauvais goût » ont disparu. Il a « excusé » Admète et « adouci » Alceste. Admète, égoïste complexe et sensible, lâche et désespéré de sa lâcheté, est devenu un bon père de famille qui accepte le sacrifide d'Alceste, par devoir. Alceste, amoureuse éperdue, tremblante d'angoisse, si faible et si humaine jusqu'en son dévouement surhumain, meurt en épouse déjà chrétienne, d'une résignation sublime. Héraclès, lui-même, demi-dieu, ivrogne, titube avec élégance et mesure, se garde des écarts de langage, en son intempérance réservée et poétique.

Et malgré toutes ces suppressions, tous ces changements, ce drame si simple, si uni dans son action, garde un charme puissant et savoureux, une grâce naïve et sans cesse attendrissante.

M. Albert Lambert a rendu, avec une sincérité ardente et passionnée le personnage d'Admète. Mlle Wanda de Boncza fut une Alceste éclatante mais sèche et sans mystère. M. Paul Mounet, dans le rôle d'Héraclès, donna toute sa voix et montra des biceps d'hercule forain. Et on admira, belle, discrète, harmonieuse de voix et de gestes, une des suivantes, Mlle Henriette Fouquier.

La Comédie-Populaire, nouveau théâtre, a débuté par une vieille reprise. On a entendu, une fois de plus, avec une facile résignation, le *Courrier de Lyon*, suffisamment monté, où M. Léon Noël n'a pas fait oublier à ceux qui l'ont connu — ni aux autres — « l'inoubliable » Paulin Ménier.

INTÉRIM

Musique

LA BASOCHE

A propos de cet opéra-comique s'offrant en la sincérité de la vénérable formule dont M. Saint-Saëns prenait, récemment, la défense dans ses *Portraits et Souvenirs*, peut-être serait-il d'actualité de dauber sur le genre éminemment national, de noter les spasmes de son agonie et d'emboucher la grande trompette d'airain en l'honneur du drame lyrique et de la comédie musicale. Je ne m'offrirai pas cette petite joie. Et, puisque j'ai à parler d'un ouvrage amusant et fort réussi, me souvenant du conseil de Molière : « Ne faites pas de raisonnement pour vous empêcher d'avoir du plaisir », je négligerai la lutte toujours un peu puérile des formules. Il y a temps pour tout. Quand des auteurs ne cherchent à en imposer à personne, donnent leur œuvre pour ce qu'elle est et disent franchement ce qu'ils ont voulu dire, on serait vraiment assez mal venu de leur adresser le moindre reproche. MM. Albert Carré et André Messager, en composant leur *Basoche*, il y a une douzaine d'années, n'eurent d'autre ambition que d'écrire un opéra-comique. Ils sont restés fidèles au programme qu'ils s'étaient tracé. Et ils ont assurément mieux fait que de produire une machine hybride ne fuyant ni les ostentations ni les impostures, où le plagiat affecte des allures d'originalité, où tout est tellement illogique et sans clarté que même les Œdipes les plus sagaces du snobisme n'y comprennent goutte. Leur *Basoche* est charmante, et sans sortir du moule consacré, ils ont prêté au type musical de la beauté bourgeoise des attraits, une vivacité, une grâce et une joliesse sentimentale dont on ne saurait trop leur savoir gré. La pièce est alerte, spirituelle et féconde en rebondissements heureux, en trouvailles ingénieuses. On ne s'y ennuie pas une minute.

Au bon vieulx temps, un train d'amour régnoit,

a dit le gentil Marot en l'un de ses rondeaux. Dans *la Basoche*, où Marot tient un personnage, il y a beaucoup d'amour ; mais de l'amour d'opéra-comique adroitement dosé, cordial en ses épanchements, ne pouvant en rien choquer l'honnêteté des mamans en quête de gendres. Le livret de M. Albert Carré a gardé sa verte jeunesse ; il est divertissant sans trivialité et, du commencement à la fin, est emporté dans un tourbillon de belle humeur saine et aimable.

La musique de Messager, toute fourmillante de grâce, est d'un délicieux caprice. Dédaigneuse des ivresses tapageuses et excentriques, elle est élégante, fine, câline, pleine de saillies spirituelle est d'échappées sentimentales.

Plus que bien d'autres, Messager, qui possède les grands secrets de l'art et n'ignore rien de la musique, pourrait s'attaquer à de copieux

ouvrages d'un sérieux à geler de nombreux auditoires ; ses moyens lui permettraient cette macabre fantaisie. Mais Messager est homme d'esprit et ennuyer ses contemporains lui semblerait un crime de lèse-musique française. Artiste et parisien dans l'âme, il préfère charmer qu'assommer. C'est pour lui un cas de conscience. Ses qualités de clarté, de tendresse caressante et de poésie délicate, il les met au service d'œuvres souriantes et frétillantes de vie.

La profonde connaissance qu'il a de la science orchestrale lui sert à mettre en singulier relief des idées toujours fraîches et abondantes, et c'est un régal pour l'oreille d'entendre chanter l'essaim de ses gentilles et coquettes mélodies et babiller joliment les instruments de son orchestre.

La Basoche, qui obtint un si franc succès jadis, n'aurait pas dû quitter le répertoire de la Maison d'Auber. Elle y reprend sa place aujourd hui. L'injustice est réparée.

Mise en scène, décors, costumes, orchestre, interprétation, tout est à louer. Cependant. il convient de mettre à part Fugère, extraordinaire dans un rôle plutôt ingrat. Quel grand artiste celui-là ! Gros succés pour tout le monde.

André Corneau

Les Livres

LES ROMANS

Henryk Sienkiewicz : **Par le Fer par le Feu**, traduction du comte Wodzinski et de Bronislas Kozakiewicz (Editions de *La revue blanche*).

Ce livre est le premier des trois « romans héroïques » où Sienkiewicz a décrit le début de la décadence polonaise pour instruire et relever la Pologne déchue. M. de Janasz a bien fait de commenter par avance, ici même (1), la grave inspiration de cette triologie. Le public français pouvait d'abord s'y méprendre. Habitué par Dumas père et ses émules à ne trouver dans le roman historique qu'aventures merveilleuses et types de fantaisie, il n'aurait vu par exemple en messire Longinus Tranche-Capuce qu'un frère cadet de Porthos, en oubliant que Porthos lui-même est cousin d'Ajax et de Roland. Mais cette erreur est vite dissipée; Sienkiewicz nous montre plus et mieux que les exploits de quelques braves. La lutte du cosaque Bohun et du houzard Kretuski pour la possession de la princesse Hélène a beau fournir la trame apparente du roman, elle n'est qu'un épisode de la guerre — et quelle guerre ! Une guerre qui pousse, à travers le steppe, les marais, les champs dévastés, les forêts en flammes, des armées de deux cent mille hommes ; — une guerre qui commence à l'heure où finit la Guerre de Trente ans, et qui pourtant rappelle moins la stratégie de Gustave-Adolphe que les chevauchées de Tamerlan ; — une guerre primitive, où les duels préludent aux chocs en masse, où l'individu peut déployer encore sa valeur physique et morale, ses qualités de brute et de héros. L'Ukraine apparaît noyée sous une nappe de fer et de feu. Nulle part je n'ai lu si belles batailles, si beaux pillages, si belles déroutes ; nulle part carnages si cruels. La progression est savamment menée jusqu'à la défense de Zbaraz par les bons soldats du duc Yaréma : à cet acte suprême, dans cette ivresse de poudre et de sang, l'audacieuse évasion de Kretuski étonne à peine, tant elle est la floraison naturelle de l'héroïsme collectif.

Ainsi surgit une surprise heureuse : on attendait un roman, et l'on trouve une épopée.

Georges Eekhoud : **La Faneuse d'Amour** (Mercure de France).

Que la fille du briquetier Nikkel Mortsel, devenue comtesse d'Adembrode, ait sous son noble toit la nostalgie du peuple, et profite du délire d'un paysan blessé pour satisfaire, enfin ! le goût qu'elle eut toute petite pour les beaux gars en sueur de travail, ce n'est point là, je pense, ce qui captivera les lecteurs de *la Faneuse d'Amour*, mais bien le style vigoureux d'Eekhoud, et l'amour, dont il couve ses frères, les « turbi-

(1) *La revue blanche* du 1er juin 1900.

neurs » de la ville et des champs. Le style est noueux, hérissé, semé de braves mots populaires, très mauvais quand survient quelque pensée abstraite, excellent quand se dresse un spectacle concret : les briqueteries aux bords du Rupel, les chantiers de maçons, les rues chaudes d'Anvers, la moisson dans la Campine, le pélerinage à Montaigu. Les paysans campinois sont les vrais héros du livre. Eekhoud ne les aime pas seulement dans leur labeur, dans leurs plaisirs, dans leurs prières. Il les admire, recevant des mains de leur châtelaine la bannière brodée de saint François-Xavier. Il exulte quand, pour l'honneur de ce drapeau, ils attaquent bravement, à douze, la voiture où sont deux femmes et trois orateurs libéraux. Un peu de calme, cher romancier : les libéraux, les athées font les campagnes moins naïvement belles, mais ce n'est pas eux, j'espère, qui poursuivent les bons écrivains.

Jean Roanne : **Marie de Garnison** (Editions de *La revue blanche*).

Je dédierais volontiers l'exquis petit livre de M. Roanne à tous ceux pour qui le réalisme est encore un problème. Pour transposer en art la matière de la vie quotidienne, il existe sans doute autant de méthodes que de tempéraments ; mais encore, les meilleures n'échappent à la platitude que par un idéalisme plus ou moins inconscient. Maintenir un équilibre exact entre les détails physiques et la vie intérieure, et par là donner au moindre geste son plein sens, sans le déformer, sans l'embellir, sans le dépasser, — rien n'exige un tact plus sûr, une adresse plus attentive. M. Roanne y excelle. Sous la prestesse et la transparence de son récit, on démêle une foule de difficultés vaincues ; chaque chapitre, chaque phrase est une réussite ; une malice qui ne s'alourdit pas en ironie, une sympathie qui se garde de l'attendrissement, accompagnent, sans la cacher, la réalité frissonnante et nue.

La pauvre Marie de Garnison manque de grâce autant que d'esprit et de bonté ; pourtant elle nous intéresse, parce qu'au tréfonds de cette âme sèche et jalouse, nous ne cessons de voir luire, comme une petite flamme, la tenace volonté de conquérir enfin son mari.

Dans *Récit sans ruse*, quand le bonheur des amants est menacé par un léger nuage, nous prenons leur angoisse au sérieux sans la pouvoir prendre au tragique ; et c'est avec un sourire que nous participons à leur humanité. Beaucoup de livres peu discrets, et qu'on proclame audacieux, font sentir moins que celui-ci la divine liberté de l'art en face de la vie, la possibilité de ployer les faits au gré de l'esprit, et d'en exprimer sans violence tout ce qu'ils recèlent d'intime émotion.

Maurice Maindron : **Blancador l'Avantageux** (Editions de *La revue blanche*).

La solide carrure de phrase qui distingue l'auteur de *Saint-Cendre*, la précision savoureuse qui relève ses récits de guerre, de ripaille ou de galanterie, procurent cette fois un plaisir sans mélange, puisque, le costume réduit à sa part congrue, et la « grande histoire » dûment écartée, la France du XVIe siècle n'est décidément plus qu'un décor à

souhait pour une action libre et nourrie. Rien de plus joyeux que les bonnes fortunes et le premier échec de Blancador.

Après cet échec j'en esperais d'autres, et cette tacite leçon que, pour jouer les Saint-Cendre, il ne faut pas être un pleutre. Mais Blancador retrouve sa chance, et l'aventure même en des scélératesses que nous n'attendions guère d'un pareil vibrion. C'est un vilain tour, de tant nous égayer d'abord pour tant nous horrifier ensuite. Les personnages de M. Màindron n'ont pas une telle fatalité, l'auteur n'est pas tellement lié par leur méchancheté, par leurs vices, par des événements que lui seul a fait naître, qu'il ne puisse à son gré nous conduire, même vers fin lugubre, par des chemins moins affreux. Je ne songe pas à l'emprisonnement et à la folie de la châtelaine de Corpoy, mais bien au spectacle de la pucelle Jacqueline, dévêtue et torturée sus les regards amusés de Blancador. Le mal n'est point que nos nerfs soient excédés. Mais la splendeur de la chair nue et l'éclat du sang vermeil sont ressources littéraires à ne point prodiguer : si vous les gaspillez, quels moyens d'expression restera-t-il encore pour les crises les plus intenses, pour les situations d'un Shakespeare ou d'un Webster? — Encore la chair se dévoile-t-elle pour des motifs assez légers, tandis que le sang ne coule guère qu'au paroxysme de la passion.

Voilà pourquoi je préfère, à la scène de l'estrapade, celle où l'hôtelière Théréson Combarrou s'élance nue du lit de son amant et pourchasse par les escaliers son époux très court vêtu.

MICHEL ARNAULD

ANDRÉ RUIJTERS : **Les Dames du Jardin** (Edition de La Vogue).

« Tranquilles et heureuses quand je suis entré dans ce jardin, vous riiez, assises à l'ombre des lauriers-roses. En quel enfer n'ai-je pas changé votre innocente et facile félicité ! Vous vous haïssez à présent. L'odeur d'amour inconnu que je portais sur moi vous a grisées. Pardonnez-moi ! » Ainsi parle aux trois mystérieuses dames dont il ne sut aucune posséder, empêché qu'il en fut chaque fois par les autres, mystérieux comme elles le héros du récit. Il s'éloigne et le rire ingénu recommence, sous les naïves frondaisons... — C'est tout, et moins que cela peut-être. — Car le sujet s'indique juste assez pour épargner à l'auteur le reproche d'avoir conté par trop « gratuitement ». On imagine les fines variations de psychologies qu'on eût brodées sur ce thème charmant. Celles-ci seraient variations sensuelles, si elles n'étaient variations littéraires d'abord. M. André Ruijters a préféré ne développer de l'idée que ce qu'elle comportait d'agrément. Qui conta mieux ? Je ne vois guère. Ces courtes pages nous attestent un sens de la langue profond, une aisance, une joie à la manier merveilleuses. Ici tout mot à son vrai poids, chaque tournure étonne, puis contente : une manière de perfection classique fraîchement réharmoniée s'offre *en soi* comme suffisante raison à si futile fantaisie : et cela *est*. Mais tant que M. Ruijters ne prétendra qu'à dire aussi bien aussi peu de chose, il fera sagement de ne dépasser point les limites du conte. On se souvient des délices trop

prolongées de ses *Jardins d'Armide*... Avec *les Dames au Jardin* son art exquis donne aujourd'hui sa vraie mesure... Mais lui-même a trop de ressources pour me vouloir dire *plus*, et bientôt.

Paul-Louis Garnier : **La Visitation** (Revue Franco-Allemande); **La Terre Eternelle** (P. V. Stock).

Il n'apparaît point que M. Garnier ait publié ensemble ces deux livres pour qu'ils fussent ensemble jugés. L'un proclame une éthique que n'exprime point l'autre. Il eût fallu savoir auquel l'auteur « croit » davantage. — Mais n'est-il défendu d'essayer de deux voies quand on a le pas jeune et prompt? — *La Visitation* ne surprendra personne, mais ravira chacun. La riche tradition de la nouvelle provinciale s'y continue classiquement. M. Paul-Louis Garnier sentit, aima *le Cabinet des Antiques* et *Un cœur simple* ; il fréquenta sans doute les mortes rues et le vieux mail paisible d'une petite ville ; il y connut de vieilles gens : après Balzac, après Flaubert il tenta une œuvre de modestie ; son livre atteste, ainsi que *Mlle Cloque* et que *l'Emoi*, la sourde vie qui demeure dans nos provinces et peut encore fournir quelque matière à l'art. Qu'on le savoure. On y respire une odeur désuète et charmante. Cela est fait de réalité effacée. Cela émeut à la façon d'un souvenir. A cette histoire d'un homme d'âge qui désire l'amour et dont le monde rit, on ne souhaiterait qu'un peu plus de perfection. De si fines, si « banales » évocations demandent une solidité de constructions, une sûreté de dessin, une parcimonie de touches que la fougue de M. Paul-Louis Garnier contraria. De moins que ceci, M. Jean Viollis fit naguère un petit chef-d'œuvre. *La Visitation* en serait un autre si le sujet ne déviait avant la fin, si l'intérêt ne se déplaçait sans raison du protagoniste aux comparses, si de dix traits tous exquis et tous justes, l'auteur n'eût choisi qu'un ou deux... M. Paul-Louis Garnier sera un excellent « romancier » au sens de la tradition la plus noble, quand il joindra à l'instinct la mesure, quand la logique qu'il possède le gardera de la moindre dispersion. — Mais avec *la Terre Eternelle* le voici lyrique et penseur, direct, sans effort d'objectivation artistique; et cette bouillante confession d'un tempérament juvénile pourra nous mieux indiquer où il tend Les fresques de l'Été ici se développent, prennent un sens, et se complètent de belles fresques intérieures où sont magnifiés les œuvres des grands hommes. « Chacun de nous est une parcelle de la Force, chacun de nous est l'esprit de sa matière ». Et l'axiome ne se prouve, mais s'affirme, se répète, se paraphrase, se concrétise, au long des quatre cents pages du livre. L'Harmonie est ici célébrée d'une grande coulée symphonique de mots, si fougueusement charriés que leur élan seul nous emporte. D'éclatants paysages, des cantiques d'amour, surtout de larges pages de critique poétique où Palestrina, Bach, Beethoven revivent comme des forces naturelles ! — et nous ne nous indignerons pas de voir le génie réduit à une fonction cosmique, encore qu'il soit merveilleusement anormal que la Force y daigne aboutir. — Mais on se demande avec anxiété quelles œuvres naîtraient de semblable éthique. L'harmonie n'est, ne fut — dans Bach, ni dans Beethoven — l'harmonie ne sera jamais la matière

de l'art, mais seulement sa fin. Il faut au créateur la passion, la lutte, le chaos, la confusion, pour plus d'accord, d'ordre et de lumière : il faut le monde brut et bouillonnant à repétrir. Le roman, le drame, le poème même, lorsqu'il devient une œuvre composée, n'ont vécu, ne vivront que de conflits. Ils ne devront leur renaissance qu'à une conception tragique de la vie ; M. Paul-Louis Garnier en conviendra quand il aura à manier non plus des idées, mais des êtres. Son éthique demeure spéciale au brillant livre qui l'expose ; elle le mènera à des essais philosophiques, non à des œuvres d'art. Et il nous semble trop doué pour que nous ne le regrettions.

HENRI GHÉON

RACHILDE : **Contes et Nouvelles, suivis du Théâtre** (Mercure de France).

Quand un auteur a derrière soi vingt romans ; que, sur ces vingt, il y en a une bonne moitié dont un seul suffirait à la gloire d'un honnête homme de lettres, après quoi, à cuver ladite gloire, il se tiendrait tranquille ; que cet auteur nous a donné l'habitude, presque chaque année, d'un nouveau livre, souvent meilleur livre, toujours *autre* livre, — il ne pouvait faire mieux, en attendant qu'il fasse un roman, que de réunir ce volume de théâtre et de nouvelles.

Pour faire un roman... la cervelle du romancier est le lièvre de ce civet ; et quoiqu'il l'y mette tout entière, dans l'intervalle d'une œuvre à l'autre elle lui repousse toute fraîche, mais il ne la pose pas, chaque fois, sur le même côté.

De là vient qu'il est bon de lire plusieurs romans d'un écrivain pour colliger tous ses aspects. La nouvelle, ce roman condensé et ce sonnet des prosateurs, a l'avantage d'offrir aux gens pressés, en un recueil d'une douzaine, douze volumes.

Le monde entier, je crois, tient dans les nouvelles de Rachilde. Comptons : un chien, des prêtres, des ombres, un empereur, un dieu, la lune, la peste, des roses, du sang, des grenouilles, des miroirs, un château, un juif, une montagne, un maudit, du vin, Sodome, une prostituée, un revenant, une panthère, le soleil et de l'amour.

C'est une espèce de danse macabre, où, comme dans toute danse macabre, se faufile un peu de joie moqueuse, ainsi qu'un bouton d'habit dans un tronc d'église ; et la transition se fait toute naturelle au théâtre où ce grouillement de figures se déverse pour broder le voile de la Mort, debout sur un fond de soleil ou de sang, ce qui est à peu près la même chose. Mais il y a mieux que le Monde dans ces nouvelles, parce que c'est quelqu'un qui sait le voir qui nous présente le Monde, du même geste que son camelot nous vend le soleil ! un monde qui n'a pas servi, et qu'on peut avoir l'illusion qui soit fait exprès pour nous : *une hostie ovale*.

Il y a au moins un chef-d'œuvre, dans ce livre qui est fait de plusieurs livres ; et comme il se trouve à la fin, la lecture précédente donne pourtant le droit d'être difficile : c'est le deuxième acte de *Madame la Mort*.

Le P. Brumoy écrivait dans son Théâtre des Grecs : « Ce personnage est masculin dans le grec... J'ai cru qu'il valait mieux lui donner sa signification naturelle, quoique le nom français de *mort* soit féminin. *Cela ne change point le jeu ni la qualité du personnage...* » Bon P. Brumoy ! Il n'y avait qu'un tragique femme qui pût comprendre et exprimer que la Mort, de par le voile qui nous la masque, est une femme, et qu'il n'y aurait jamais de suicides si ce n'étaient pas des crimes d'amour : se tuer, c'est pour quelques-uns le meilleur moyen en leur pouvoir de perpétuer l'espèce humaine.

ALFRED JARRY

LES POÈMES

FRANC-NOHAIN : **La Nouvelle Cuisinière Bourgeoise** (Edition de *La revue blanche*).

Ce sont les petites misères de la vie conjugale que chante M. Franc-Nohain dans «les Soucis du Ménage», ce second volet du diptyque qu'est le présent volume: les douleurs de l'époux qui porte le parapluie et doit, le bras tremblant de fatigue, protéger les panaches de sa chère moitié, les énervements de l'époux pressé d'avaler le fait divers ou l'écho qui l'intéressera spécialement et qui voit sa moitié lire paresseusement la politique étrangère et les annonces dans sa feuille préférée ; c'est la ballade des robes et des manteaux inutiles, oiseux, car l'épouse n'a rien à se mettre quoi qu'elle ait acheté la veille ou le jour même ; c'est les courses de l'époux dérangé parcourant la ville à la recherche de fallacieuses couturières insaisissables ; c'est les complaintes des petits ennuis de la vie. « Les Plaisirs de la Table » c'est une sarabande exaspérée de tout ce qui, de près, de loin, d'à peu près surtout, tient à la gastronomie et à ses ustensiles. Une note, une seule note d'émotion, le Five o'clock, plus pénétrante à cause de son unité dans le volume, met là un peu de tristesse brève, et montre que M. Franc-Nohain sait être un sentimental comme tout ironiste vraiment digne de ce nom. Et le livre reprend, cocasse, désaccordé, analogue à ces séries d'images cahotantes, insurgées, écartelées qu'on voit à certains albums qui s'appellent la Maison Tranquille et en présentent les stabilités diverses et bizarres, le défilé des victuailles, des servantes, des convives et des bons mots imprévus.

ARSÈNE VERMENOUZE : **En plein Vent** (Stock).

M. Vermenouze est le félibre de l'Auvergne. Ses poésies dialectales, *Flour de Brousso*, ont fait quelque bruit et se sont agrégées à la collection déjà riche des poèmes de terroir. Il a écrit en français son *En plein Vent*, pour faire comprendre et aimer aux gens du Nord son Auvergne natale. Et puis, l'Auvergne n'étant pas tout à fait dans le Midi, il était bon que son poète fût résolument bilingue et ne fût pas tout à fait un félibre. Mais pourquoi avoir choisi et si énergiquement, et si totalement, le sonnet, pour nous faire comprendre les beautés des puys, des burons, des landes et de la chasse volante? Je vois bien que ces sonnets d'Auvergne

sont une suite de tableautins, et l'auteur a pu croire avoir bénéfice à les figurer tous dans une forme à coup sûr concise, et à enfermer ses paysages dans des cadres de même dimension. C'est possible... Je crois qu'il y a perdu des occasions de développer sa vision et de nous mieux montrer les horizons de son pays. Les sonnets de M. Vermenouze sont de mérite très inégal, car M. Vermenouze est loin d'être sans talent, et s'il ne se montre pas toujours un bon poète, il fait preuve souvent de vigueur d'expression, de vision fraîche, et de prestesse à traduire des couleurs de lune, de nuages, d'herbages. Les sonnets les meilleurs sont ceux où M. Vermenouze a conté la chasse, ses surprises, ses joies, ses victimes. Il connaît le gibier, le voit vivre et rend bien ses allures; on goûtera aussi ses sonnets sur le châtaignier. En somme, l'Auvergne n'est point mal représentée du tout par son poète. M. Vermenouze évoque parfois, dans son rendu méticuleux et un peu sec des pierrrailles et des bêtes, son presque voisin de campagne, M. Maurice Rollinat, qui est du Centre, d'un Centre qui touche presque à ce Midi relatif qu'est l'Auvergne.

Lucie Delarue-Mardrus : **Occident** (Ed. de *La revue blanche*).

C'est un livre de début; l'auteur est une jeune poétesse, dont le mari, le docteur Mardrus, est le rénovateur en notre langue des Mille et une Nuits, et à qui les lettrés doivent de ce chef de la reconnaissance.

En lisant le livre de madame Mardrus, en tenant compte naturellement que c'est là un début, on est surpris d'une forme assez ferme, parfois curieuse, pas neuve assurément, mais à qui on ne fixerait pas facilement un modèle unique, ce qui est assez rare dans ces œuvres de première jeunesse. On y verra souvent un certain ton viril, et de la robustesse dans les images. Parfois l'ombre de Baudelaire plane sur le fond même de certaines pièces, mais très souvent aussi ce sont des notations sincères, bien féminines, mais non point dans le sens de la femme sentimentale, de la femme de lettres à la George Sand, type qui s'en va. C'est de ton plus récent. Le féminisme, s'il n'a pas réussi encore et ne réussira jamais à fabriquer une Eve nouvelle, a néanmoins modifié les allures de la femme qui rêve, qui écrit, qui travaille, qui lutte et qui veut devenir un lettré et un auteur. C'est quelque chose que d'y faire penser, et madame Mardrus y arrive. Le clavier est vaste, va de notations sur les pantoufles, sur les bibelots, jusqu'à des notations philosophiques qui, chez une jeune femme, eussent intéressé madame Ackermann. On pourra suivre avec curiosité et bon espoir les œuvres à venir de madame Delarue-Mardrus,

Nicolette Hennique : **Des Rêves et des Choses** (Ed. de *La revue blanche*).

C'est très jeune, — et quoi d'étonnant, Mlle Hennique, la fille de l'excellent écrivain de *Minnie Brandon*, de l'auteur dramatique de premier ordre qu'est Léon Hennique, étant très jeune et ce livre étant son prime début ? C'est très inexpérimenté, c'est parfois barbare, incorrect, quel-

quefois trop fini, les ellipses y sont d'une courbe étonnamment rapide, et à côté les détails s'amoncellent serrés, juxtaposés seulement ; mais le livre a une grande grâce de jeunesse, de sève audacieuse, et il y a des trouvailles d'images, de jolies notations féminines, à côté de mots techniques aussi sérieux que « cumulus » et de néologismes tranquilles, et il y a beaucoup de personnalité pas encore fixée à la façon des vieux poètes, mais se montrant à beaucoup d'endroits. Il y a un paysage d'étoiles de toutes couleurs où se promènent Desdémone, Marguerite, Ophélie et où

Jésus rêve, l'aspect très doux,
Les bras de sa mère au cou.

Voici un commencement de paysage plein de saveur :

L'aube, l'aurore, puis un rayon de soleil
Sur la rivière blanche où il s'écrase en globe
Où de chastes vapeurs lui forment une robe
A traîne de paon gai, de paon blanc... quel réveil...

Et puis il y a partout une façon de dire les choses, vive, preste, une façon d'écrire qui n'a qu'indifférence pour les transitions, pour les explications et pour toutes les sagesses où s'arrêtent les vétérans. et qui est d'un très bon augure.

Fernand Gregh : **La Beauté de vivre** (Calmann Lévy).

La Maison de l'Enfance eut un joli succès. L'Académie y découvrit quelques vers libres et les académiques en crurent, dans leur candeur ignorante et naïve, que M. Fernand Gregh était pour quelque chose dans l'invention dudit vers. Au surplus, il y avait là de la fraîcheur et, si l'ouvrier s'y montrait faible, le jeune homme s'y indiquait aimable.

La Beauté de vivre ne tient guère les promesses de *la Maison de l'Enfance* : c'est monotone, cela oscille entre une phrase sur le baiser et une phrase à Dieu s'il existe, ce qui est de la rhétorique pas jeunette ; il y a un parallélisme entre les lauriers et les roses, entre la gloire et l'amour, qui se répète un peu partout et un peu longuettement. Les vers terminaux sur la Maison du Peuple émanent de la plus honorable intention, mais enfin il faut bien se dire que si l'on admet des vers comme celui-ci :

Le feuilleton est bon marché, soit ! Mais il ment,

on n'aura plus beaucoup le droit de se moquer de M. François Coppée et de ses vers familiers.

Heureusement quelques pièces, des paysages, quelques vers épars rappellent les promesses qu'a données M. Fernand Gregh et font espérer que ce second volume sera effacé par un troisième qui sera beau. Je le désire et le crois plus que personne, et il me contriste de parler sévèrement de ce volume, mais le devoir du poète de donner des idées curieuses dans une forme un peu nouvelle : M. Fernand Gregh ne l'a pas rempli, et il n'est pas de ceux, à cause même de ses promesses, sur qui on peut laisser tomber une banale indulgence.

Georges Benoist : **De l'Aube au Soir** (Lemerre).

Il y a beaucoup de bonne volonté dans ces vers, et si cette honnêteté des intentions n'aboutit pas plus souvent à de bons poèmes, c'est que l'auteur semble très engangué dans sa métrique, à peu près fidèle au Parnasse. Il semble que, plus franchement individuel et se cherchant son harmonie personnelle, M. Benoist ferait mieux que ces devoirs d'Institut auxquels sa bonne veine ajoute quelquefois un vers musical ou une expression pittoresque.

Emile Cottinet : **Les Etapes et les Haltes** (Librairie de l'Art indépendant).

Le livre de M. Emile Cottinet est très divers, très varié. Des épigrammes, des ballades politiques, sociales presque, des impressions de voyage très finement notées, des petites pièces d'un modernisme souffeteux et raffiné, des clowneries, des lieds pénétrants, des sensations de musique, des rondels guillerets et satyriques, il y a là à foison de jolies choses, de jolies idées, tout cela un peu maigrelet, tout cela un peu trop varié, un peu trop dispersé ; les recherches de rythme souvent heureuses sont personnelles. Il manque à ce volume de contenir quelque série plus homogène. « L'Heure d'amour », qui prélude par un lien charmant, serait peut-être dans ce volume la meilleure partie.

Fernand Severin : **Poèmes ingénus** (Collection Georges Barral des Poètes français de l'étranger).

Le recueil des œuvres de M. Fernand Severin, dont les premiers volumes étaient empreints de grâce et de douceur, on y pouvait louer un grand souci d'un vers plein et simple, d'une langue sans éclat, mais forte et douce, assez harmonieuse, d'une harmonie empruntée à Racine et aussi à Verlaine. Il semblerait à la lecture des « Matins Angéliques », la dernière œuvre de Fernand Severin, que l'influence de Louis Racine est venue se joindre à celle de son père... « Sagesse d'un Louis Racine... » dit P. Verlaine. Sagesse possible, mais sagesse réticente et sagesse bien éloignée du talent. Je ne dis pas que, dans ses expansions religieuses, M. Severin ne garde pas une partie de ses belles qualités et certes il a trouvé, pour décrire des sensations de convalescent, des accents ingénieux et fins; mais vraiment que cette poésie religieuse et usée et, après tant de douceurs accumulées depuis Racine, Lamartine et Verlaine, qu'elle est facile ! Que je préfère les vers de M. Severin parlant de sa jeunesse et de son amour !

Le recueil de M. Severin est précédé d'une confortable préface de M. Barral sur les poètes français de l'étranger. M. Barrel y donne des faits et des statistiques sur la diffusion des lettres françaises à l'étranger.

J'aimerais croire M. Barral quand il m'apprend qu'il y a en Belgique trois millions soixante mille cinq cent onze Belges parlant français et trois millions six cent neuf mille deux cent vingt et un Belges parlant

flamand, ce qui fait un total général de six cent soixante neuf mille sept cent trente deux Belges parlant le français ou le flamand, total dont il faut défalquer cinquante neuf mille habitants parlant l'allemand, dont neuf mille peuplent Anvers. J'aimerais aussi ne pas contrôler les renseignements de M. Barrel sur la langue des lettres et cartes postales; en somme je voudrais avoir foi en M. Barral statisticien; mais le puis-je, quand je le lis, critique, et critique passionné, énumérer les petits centres de littérature française à l'étranger, en Roumanie, à Saint-Domingue, en Belgique, et affirmer en se frottant les mains que les symbolistes n'y eurent aucune influence. Cette assertion, outre qu'on ne voit pas le bien propre que pourrait retirer M. Barral de cet état de choses, cette assertion peut-être est vraie pour Saint-Domingue, où les parnassiens chers à M. Barral doivent voisiner avec quelques écrivains petit-nègre. Pour la Belgique, pays de Verhaeren et de Mockel, de Maeterlinck et de Van Lerberghe, aussi bien que de MM. Gilkin et Severin, cette assertion est une bonne blague.

René Peter : **La Tragédie de la Mort** (Mercure de France).

Une variation lyrique sur ce conte du nord bien connu, où la mère, pour retrouver son enfant que la mort vient de lui enlever, abandonne tour à tour ses cheveux, sa beauté, ses yeux, etc. M. René Peter a développé ce conte en chansons et en strophes d'une jolie allure calme, et montré à la mère les futures destinées de l'enfant, de telle façon que la mère renonce à rappeler le petit mort à la vie, et se fie à Dieu, qui, comme dit le poète romantique, fit bien toutes choses. Conclusion pessimiste qui pourrait ne point prendre cette formule liturgique. Mais, pour ce conte mi-païen, mi-chrétien (plus vieux originairement que le christianisme). M. Peter ayant évoqué la Nuit, les Ondines et parlé des Dryades, il n'y a point d'inconvénient à ce qu'il appelle Dieu. On trouvera à l'arrivée de la mère près du lac, et près du jardin des âmes, de jolis paysages élégamment versifiés, et tout le dialogue de la mère et des Ondines a un joli intérêt.

Amédée Rouquès : **Pour Elle** (Ollendorff).

Le recueil de M. Rouquès n'est point indifférent : la passion n'y parle pas toute pure, mais elle y murmure un peu, quelquefois des ariettes non oubliées depuis Paul Verlaine, mais aussi des phrases assez personnelles qui ne sont pas toujours très bien faites, mais qui sont émues et d'expression propre. Parfois M. Rouquès coule ses impressions en ces petits rythmes dansants et sautillants qui furent si chers aux parnassiens et qui sont l'antipode de la poésie, et ce n'est point parce que M. Rouquès se tire mal de ces rythmes-là, qu'ils en deviennent meilleurs. Mais, à travers ces défaites, le poète a en ce volume au moins trois pièces d'un vrai poète : « du Rêve au Rêve », un sonnet qui montre que M. Rouquès conçoit très bien ce qu'on pourrait, dans une poésie élargie, tirer du sonnet ; « les Heures », et « l'Année nouvelle ». Je disais trois pièces, mettons-en quatre. Un « Printemps » est joyeux, vibrant, joli, sinon bien cohérent,

et d'ailleurs, par-ci par-là, de jolies notations, en un vers ou deux, au cours du volume se présentent. Il y a là de la gaucherie, de la réticence, mais souvent de l'émotion bien dite.

Alfred Joubert : **La Charmille d'Or** (Vanier).

La Charmille d'Or, c'est une toison secrète où l'auteur aime à chercher ses inspirations; il aime aussl les formules non sans une certaine brutalité, mais non sans quelque coloris. Une luxure baudelairienne rôde en ces vers pas toujours distingués. mais qui paraîtraient très sincères s'il n'y avait pas dans l'étalage de cette luxure comme un peu de forfanterie. Dans une technique sans nouveauté, l'auteur n'est pas maladroit, et sa langue, sans agrément spécial, est forte et pleine.

Adolphe Boschot : **Poèmes dialogués.**

Mozart, Racine sont les dieux de M. Boschot. Il n'aime pas les parnassiens, il n'aime guère non plus les symbolistes, et, depuis quelques années, il se cherche, se formule, fait des préfaces (il est l'auteur d'un assez joli roman, *Pierre Rovat*) et voudrait trouver du nouveau dans des combinaisons de tradition. On lira avec intérêt les trois poèmes de M. Boschot. La forme et le style en sont malheureusement un peu ternes. Il y a un parti pris racinien d'atténuer : et, à vouloir faire du flou, on perd les bonheurs d'expression qui peut-être trouveraient le récit, mais tiendraient en éveil la curiosité et le goût du lecteur. Il manque de l'éclat et de l'éclair et de la soudaineté à cette poésie correcte.

Léonce Depont : **Déclins.**

M. Léonce Depont est un excellent praticien du vers. Pourquoi son vœu est-il d'être monotone ? Pourquoi se figer soi-même volontairement, et se réduire à un petit moyen d'art ? Mais enfin, M. Léonce Dupont a le droit de faire ce qu'il veut, et tout ce que nous pouvons lui demander, c'est de bien faire ce qu'il veut faire. Il y aurait mauvaise grâce à ne point reconnaître de la variété, de la beauté et de l'ingéniosité dans sa longue série de Soleils couchants; il y a même quelquefois plus d'adresse que n'en voudrait laisser percer l'artiste, qui est au fond un ému.

Francis Norgelet : **Laures** (Ollendorff).

De jolis vers, un peu précieux, avec des phrases tressées de mots abstraits appliqués aux choses concrètes et de mots concrets pour les choses abstraites, procédé qui pourrait lasser, mais non pas dans un aussi court volume. Une préface de M. Charles Martyne, d'une jolie langue souple avec beaucoup de repos oratoires, met une note d'amicalité aimable dans ce recueil de jeune homme. Ce sont là des nouvelles d'un groupe littéraire qui commence.

Marie et Jacques Nervat : **Le Geste d'accueil** (Bibliothèque de l'Effort).

C'est un joli et très tendre recueil de poèmes, de chants alternés

qu'un jeune poète et qu'une jeune poétesse dédient à leur amour, à leur enfant. Des paysages défilent, et des lieds. Il y a des vers sur les jeunes filles qui sont d'une jolie touche délicate. Quelquefois le ton s'enfle, monte à Faust, à Hamlet : il a tort, et mieux vaut entendre, dans ce livre, bruire mille petites sensations ténues, mille petites libellules de paysage et des chansons féminines qui ont beaucoup de grâce.

Léonce de Joncières : **Tanagra** (Mercure de France).

Un très volumineux recueil de sonnets pittoresques, descriptifs. L'ensemble du livre donne une vision chatoyante, peut-être pas assez légère, mais très travaillée, de vie antique. Vivrais-je mille ans et toute la poésie française devînt-elle un long sonnet avec ou sans défauts, car les choses les plus impossibles se peuvent produire, je ne comprendrai jamais qu'un poète s'enferme ainsi uniquement dans un rythme; je dirai même, pour que ma pensée apparaisse plus claire, que je n'admettrai jamais qu'un artiste passe sa vie à fabriquer tous les jours que sa muse lui fait, un pareil et identique bibelot, et que ça va nettement contre la formule de l'art, qui a les apparences changeantes et évolutives. Mais il serait inutilement cruel de paraître dire cela expressément de M. Léonce de Joncières, je le pense de tous les spécialistes du sonnet. M. Léonce de Joncières a un joli talent comme d'autres spécialistes du sonnet, comme Oronte.

Gustave Kahn

VARIA

Docteur Ph. Maréchal : **Supériorité des animaux sur l'homme** (Fischbacher).

Voici un livre admirable, non qu'il prétende apporter aucun fait neuf d'histoire naturelle; mais il présente avec une gradation habile les phénomènes connus, jusqu'à démontrer surabondamment une thèse qui à beaucoup paraîtrait paradoxale.

Si accoutumé que soit l'homme à écrire la biologie en homme et pour des hommes, jamais il n'a osé nier son infériorité physique en comparaison des animaux. L'oiseau, dont les muscles oculaires sont striés, « accommode » sa vision comme il lui plaît, à la façon de nos longues-vues. L'audition, chez le poisson, grâce à la caisse résonnante de la vessie natatoire, laquelle communique avec le vestibule membraneux, est à notre ouïe comme 70 est à 1. L'homme est obligé d'apprendre à marcher et ne sait pas encore voler. Avec les trains express, ces béquilles, il n'a pas encore battu le record de l'hirondelle. Enfin notre cerveau, dont nous sommes si fiers, n'existe chez chacun de nous qu'à un exemplaire, alors que toutes les bêtes disposent de plusieurs grands centres nerveux : d'où pour nous fatigue et nécessité de sommeil plus prolongé; et, en cas de lésion, mort certaine. Ce cerveau est d'ailleurs de poid moindre, eu égard au poids du corps, que celui, par exemple... du serin.

Où le travail de M. Maréchal devient d'une originalité réelle, c'est quand il prouve notre infériorité intellectuelle et scientifique vis-à-vis de l'animal.

Pour atteindre l'audace d'architecture du termite, notre tour Eiffel, qui ne mesure que 187 fois la taille moyenne de l'artisan, devrait être exhaussée jusqu'à 1,600 mètres.

Le crabe est un chirurgien brillant : il s'ampute, par autotomie, sans effusion sanguine, et en outre remplace le membre disparu.

Les observations de Fabre sur le sphex paralysant un grillon, provision vivante et immobile pour ses larves, sont célèbres.

Prévision du temps, de la mort, discrétion des substances toxiques, vision à travers les corps opaques, toutes ces sciences animales sont rudimentaires chez nous.

Les abeilles et fourmis, par un régime approprié, font naître à leur gré tel ou tel sexe.

Enfin, nos médecins n'ont pas encore réalisé la méthode de rajeunissement par échange de substance avec un plus jeune, pratiquée par les infusoires ciliés.

Instinct, tout cela, a-t-on dit, et imperfectible. Mais les zoophytes qui bâtissaient autrefois selon le système à quatre pans l'ont abandonné pour le système hexagonal.

Quant à la sociologie, à naître dans l'espèce humaine, les polypes ont réalisé des phalanstères parfaits, et d'autres êtres, crus parasites, s'associent entre eux ou à nous dans un profitable commensalisme : le ténia inerme nous garde des mauvais microbes.

Et si l'homme détruit, malgré son infériorité, des espèces animales, c'est que celles-ci, de moralité absolue, s'en tiennent au droit de légitime défense.

Hubertine Auclert : **Les Femmes arabes** (Société d'éditions littéraires).

Revendications féministes, dont la principale et la plus féministe, est celle-ci : la polygamie est... un cas pendable, parce... qu'elle épuise le mari ! L'auteur convient que la polygamie existe à peu près partout, secrètement du moins ; mais ce qui désespère la femme arabe n'est pas tant une privation que la notion trop mathématique de cette privation. Mahomet, avec ses dix-sept épouses et ses onze concubines, ne dispensait à chacune qu'un vingt-huitième de ses faveurs, en supposant une justice absolue, et pas un grain de riz de plus ou de moins à l'une qu'à l'autre, de la part du Prophète.

La femme arabe n'a même pas pour se résigner, l'espérance d'une vie future meilleure : le Koran promettant à chaque fidèle soixante-douze femmes, chacune n'aura droit qu'à 1/72 de mari « J'aime mieux, dit-on en Algérie, pour époux un lézard ! »

Comment ne se consolent-elles pas, dans un pays où, de par le verset 19 du chapitre 4 du Koran, il faut quatre témoins pour prouver l'adultère, et surtout : l'enfant est légitime qui naît *cinq ans* après la mort du mari !

F.-W. Mariassy : **Le Golf en Angleterre et les Golf-Clubs de France** (Robaudy, à Cannes).

Ce livret suffit à informer amplement, en peu de pages, ceux qui ne pratiquent point encore un jeu immémorial et dont le regain de vogue n'a fait que s'accroître depuis quarante ans. Rappelons qu'il consiste à faire parcourir à une petite balle, à coups d'une sorte de maillet et en le moins de coups possible, une série de trous creusés à distances irrégulières et souvent très grandes dans un terrain hérissé d'obstacles. C'est tout, et il n'y a pas de sport plus captivant, sans doute parce que c'est le seul où la part soit précisément égale de l'adresse et du hasard. Le maillet ou *club* (massue) diffère peu de la *crosse* avec laquelle les Flamands français lancent la *cholette*.

Complétons l'historique du jeu, déjà fort complet, de M. Mariassy, en rétablissant qu'en Flandre française on fait usage de cholettes de houx plutôt que de buis, et que Roger, dit *le grand choleur*, d'après un vieux conte de Deulin (*la Crosse de saint Pierre*) se servit, pour jouer contre le diable, d'une cholette d'argent.

Emile Vedel : **Lumières d'Orient** (Ollendorff).

Nouvelles de voyages à la Pierre Loti, avec une préface de Loti. Il n'y a rien dans ce livre qui ne soit très beau, mais ce n'est pas à cause du livre : Inde, fakirs, apsaras ; Chine ; Vanikoro ; Tahiti... Je crois que c'est nous, lecteurs, qui donnons quelque couleur au livre avec des souvenirs de peintures ou d'autres livres. L'auteur doit le savoir mieux que nous, car çà et là, confus de notre peine, il ouvre à deux battants des guillemets, et nous rencontrons bonnement un fragment du Ramayana, d'Hésiode ou une légende polynésienne. Il n'y a pas de tableaux de Gauguin, mais M. Vedel pense assurément que cela fait mal aux yeux.

La préface de M. Pierre Loti est lisible, car nous n'y avons relevé qu'une fois en deux pages : « Exactitude rigoureuse, prime jeunesse, ineffaçable empreinte, arcanes profonds, valeur rare. »

Alfred Jarry

F. Trawinski et Ch. Galbrun : **Guide populaire des Musées du Louvre** (Motteroz).

Cette très méritoire brochure comporte ce défaut : trop catalogue et pas assez, trop copieuse ou bien point suffisamment ; à quoi sert, par exemple, de décrire qu'un « disque flanqué de deux cornes de vache » coiffe Isis ? Le visiteur *populaire* le voit, au besoin, la pancarte l'avertit, et, en tout cas que lui importe si on ne lui expliqua le motif de cette coiffure symbolique ? De même, apprendre que les plus beaux monuments de l'Ancien Empire proviennent non du sud, mais du nord de l'Egypte, doit peu l'exalter. Un bref exposé de la vie sociale, du dogme religieux, etc., sans prendre plus de place, lui ménagerait une plus efficace visite. — On eût préféré encore, pour l'enseignement, à ces

gravures classiques (*Vénus de Milo*, *Joconde*...), quelques *canons* — assyrien, égyptien..., et des œuvres caractéristiques : le petit Van Eyck, un Pérugin, un Poussin... — Mais, vétilles : voilà un petit livre bon, très bon, utile au visiteur, *quel qu'il soit.*

Judith Gautier, Benedictus : **Musiques bizarres à l'Exposition de 1900** (Ollendorff).

Musiques indo-chinoise et japonaise — Judith Gautier s'est restreinte à une glose brève, laissant l'intérêt aux transcriptions de Benedictus, immense intérêt : la mélodie annamite, toute poétique, tendre, élégiaque, très pure' très *écrite*, ne ressemble *pourtant* en rien aux musiques connues de nous, Occidentaux, même dans les harmonies pseudo-grecques de Glück (*Orphée*), ou, plus graves, les essais de l'ossianesque Lesueur, dont Berlioz démarque si bravement les cadences. Benedictus transcrit en si *b*, ou plutôt, en sol mineur — mais... pour se mettre en en règle ? il fallait bien meubler l'armature. En réalité, ce se ramène à une gamme de ré mineur sans seconde ni quinte, ni sensible (une sous-tonique, en place) soit sans demi-tons, et sans tonique, au sens décisif qu'a le mot pour nous : *ré*, *fa*, *sol*, *si b*, *do*, *ré*. — Gamme sans sensible ni tonique, ni dominante : voici de quoi perturber nos idées sur la génération des accords, l'innéité de notre gamme « naturelle » et son essor logique de la gamme grecque de Terpandre et Pythagore. Mais la musique grecque, — tout comme la nôtre — a connu de multiples vicissitudes à l'histoire mal démêlée. La gamme de 5 sons que voilà n'est pas particulière : c'est celle des Chinois, des Ecossais, et des Grecs avant Olympos, initiateur de Terpandre : elle est générale ; primordiale, non : universel résultat de révolutions parallèles. L'échelle, grecque ou persane ou européenne, de tons et demi-tons, exprime un compromis pratique, utilitaire. Auparavant, des siècles de tâtonnements avaient pour la mélopée héroïque, liturgique, discerné, des innombrables intonations du langage parlé, celles qui, les plus fréquentes, importantes, décisives, *génératrices*, dont en même temps et par suite l'oreille appréciait le plus aisément et sûrement les intervalles que la voix entonnait avec le plus de certitude, et qui enfin permettaient aux instruments accompagnateurs l'accord le plus prompt. La série de quartes ré-sol, sol-ut, ut-fa, fa-si *b*, d'où ré, fa, sol, si *b*, ut, y répond mieux que tout (1) ; ces quelques intervalles suffisaient, suffisent à la déclamation ; la faible étendue d'une telle échelle l'est ni moins ni plus que celle de la voix humaine dans son jeu naturel : les mélodies populaires ne l'outrepassent guère, et l'octave même, qui nous apparaît si rationnelle, dont l'écart nous semble à entonner si simple, on apprend péniblement — rappelons nos premières études de solfège — à la donner juste. — Cette parfaite gamme vocale, que les Chinois, en Europe les Gaëls, gardèrent jusqu'ici — et les Annamites, les Japonais avec peu de modifications, orga-

(1) L'accord par quintes de nos instruments à cordes n'a rien d'immuable ; tellement que la contre-basse et la viole d'amour l'enfreignent ; et c'était bien autre chose au XVIe siècle, âge d'or des instruments à cordes pincées.

niques au moins, — les Grecs, sous l'influence des Perses, des Egyptiens peut-être, la surent profondément désorganiser, et fatalement dès que la musique instrumentale prit son importance particulière, collatérale. L'historique et symbolique lutte de la flûte et la lyre exprime cela, sans doute; aux gammes autochtones : dorienne, éolienne, les exotiques : phrygienne, lydienne... s'opposèrent, puis s'amalgamèrent plus ou moins ; les *modes*, puis les *genres* parurent, se multiplièrent, créant une complication et jusqu'à une confusion dont se ressentit la poésie, et qu'aujourd'hui nous débrouillons à grand'peine ; pourtant la vieille gamme subsista dans les modes éolien et dorien (que Glaréanus et depuis lui beaucoup de plain-chantistes nomment phrygien). Ces modes répondent assez à celui que nous appelons mineur, et qui repose sur la tierce et la sixte mineures : la quinte lui demeure comme inutile, presque élément de trouble. Et la tonique sans objet. En effet, à la musique *homophone*, seule vraiment pratiquée pendant si longtemps, et qui s'assied sur des sons fixes, peu importe de commencer par l'un ou par l'autre : la tonique, aussi bien dire la sensible, est née de l'harmonie. Le plain-chant, héritier de la musique alexandrine et de sa complication devenue de par l'ignorance des premiers moyen-âgeux, un chaos qu'il n'épura que peu à peu, prit coutume (consacrée par Ambroise et ses tons *authentiques*, et pour guider la barbarie des choristes), de débuter et conclure ses hymnes sur un son unique, ré, mi, fa ou sol. Première conception de tonique, dont l'utilité se manifesta claire après que Grégoire, dans un but réformateur lui aussi, eut remmêlé les choses en intronisant ou mieux, régularisant les tons plagaux. D'autre part, les Perses, musiciens civilisés au point d'être décadents, après avoir influencé les Grecs alexandrins, influencèrent les Arabes ; et l'Occident, de la chute de Rome à la chute de Byzance — avec, dans le laps, les invasions maures et les Croisades — subit parallèlement les deux contre-coups. C'est des Arabes que paraissent descendre les cordes à touches de la famille des luths, et les cordes à archet, à la fois que les cadences à la tonique vers quoi une sensible approche jusque d'un quart de ton. En vain au XIVe siècle, une bulle papale interdit, pour le *Cantus firmus* au moins, le haussement de la 7e, de mineure à majeure : la naissance et le développement de la polyphonie par le *déchant*, ce premier contre-chant, nécessitait un axe tonal, inflexible et agile, et qui permît le libre jeu des cadences et des modulations, par quoi, lentement le contre-point s'ordonna et prépara, avec l'adjuvant de la chanson profane et du « madrigal » opéradique et mondain, l'harmonie moderne, comme on sait. De sorte qu'on pourrait dire notre accord parfait majeur, base de toute notre musique, et qui nous apparaît tellement *sine quâ non*, une conquête récente, très récente, et une adaption locale, aux besoins de notre chant à plusieurs voix, de la primordiale gamme de tierces mineures et de quartes : de l'universelle gamme à cinq sons. Et c'est un intérêt plus que de curiosité, que retrouver celle-ci, cette vénérable, fût-ce dans quelque bastringue exotique...

Laurent Tailhade : **Imbéciles et Gredins**, (**1895-1900**) (Edition de la *Maison d'Art*).

Chaque ouvrage nouveau de Laurent Tailhade ajoute quelque chose à la solide réputation de méchanceté qu'il s'est infatigablement façonnée : *Labor improbus*... Devant qu'il paraisse on en attend beaucoup, avec la suave certitude que l'attente malgré tout sera surpassée. Et lui, en effet, apporte une question de probité à combler un si légitime désir jusqu'à le déconcerter presque. Or, le souci même qui le poind en cela signale combien cette férocité où son dandysme se drape, est vêtement superficiel et négligeable au fond. Et qu'il convient d'envisager en lui plutôt un bellnaire qui s'amuse à mettre des hures en bouillie. Oui, les gens de bien qu'il accommode, au demeurant il ne leur en veut guère, nommément au moins. Selon une formule sienne, « c'est de la viande de cochon » sur quoi le Bellérophon du Mufle institue des expériences *in anima vili* dont le sens constant est d'un holocauste à la Beauté par le moyen du plus admirable verbe. Sagittaire paladin qui toujours et partout « porte d'or sur champ d'azur » quelle que soit la victime honorée de ses flèches , lui en les lançant persiste si bien dans la posture d'Apollon Pythien, et les flèches sont d'un si noble métal si précieusement orfévri, que le dévoué qui les incarne en son cuir en garde pour l'éternité quelque chose de divin. *Sacer esto*. Dans ce fangeux pugilat où le geste lâche parfait le mot ignoble, Laurent Tailhade saluant avec grâce exquise prononce d'abord : « A nous l'honneur, Monsieur » et représente ainsi, de toutes manières, cette chose sainte : la tradition. Sa langue, perpétuellement sustentée avec la plus succulante moëlle des siècles héroïquement français (grâces lui soient rendues entre autres, de réinstaurer la vigoureuse image de Saint-Simon *Ils encombrent de leur piaffe*), matière d'étude pour l'écrivain, se fait émerveillement pour tout délicat. Il a doué l'invective d'une forme inédite et durable. Telle *lettre familière* ne peut manquer de glorifier les recueils de morceaux classiques à venir ; moyennant quoi, des interlocuteurs ordinaires de Laurent Tailhade l'orgueil se peut assurer qu'une effigie d'eux, une effigie toute particulière, ornera sans fin la mémoire des hommes : et pour fâcheuse qu'apparaisse parfois la posture dans laquelle ils se reconnaissent fixés, ils prendraient mauvaise grâce à tenir en rigueur qui mène si cuisamment mais si radieusnment ses élus à l'immortalité. Et ceux qui se penseraient injustemeut férus se consoleront avec le mot illustre de ce sacrificateur : le geste reste toujours si beau !

Félicien Fagus

André Gide : **Lettres à Angèle** (Mercure de France).

Les lecteurs de cette revue connaissent les critiques de M. André Gide. De lui, des pages notables furent données ici, au sujet de plusieurs livres : à l'intelligence qu'elles en attestaient, on voyait joint quelque chose de personnel et d'humain, le plus précieux. Encore l'auteur restait-il dans la réserve.

C'est là, dans ces chroniques parues à l'*Ermitage* qu'il se livre tout entier. Là, plus de règle que son caprice, de forme que la plus familière, et rien que cette attitude est délicieuse. Elle « retient », c'est vrai, « une élégance à paraître en négligé ». Mais c'est démontrer que tant d'appareil est inutile. Pour nous persuader, la simplicité, la sincérité valent mieux. Ne nous induisent-elles pas plus gracieusement ? Je pense du reste que rien n'était plus conforme à l'esprit de M. André Gide.

On ne peut pas, en effet, se l'imaginer « littérateur ». Il vient si bien se présenter en homme, dans une agréable nudité ! Si vite, on le voit mal à l'aise, dès un peu de contrainte ! Sans cesse il lui faut de l'intime. Ce n'est, croyez-le, qu'un désir de vérité, de se baigner en de pures profondeurs. Alors, le suffoque tout factice, même le plus distingué. Il faut que tout afflue vers lui simplement, qu'il soit toujours plus près des gens et des choses. Aussi dira-t-il franchement : « moi, je préfère la grossièreté » ; reprochera-t-il à Stevenson d'être resté « devant les choses voyeur amusé, non viveur. » M. Gide, lui, est un viveur. Sa pensée, on le sent indubitablement, n'est jamais qu'un fruit de l'expérience intime.

Le Prométhée mal enchaîné ; nous y avions vu le mécanisme de l'intérieur. Un instinct donné, comment se comporte-t-il ? Nietzsche avait plutôt noté la différence de chaque instinct, la matière du Soi. (Œuvre plus vaste assurément, plus humaine ; du moins l'autre est plus délicate et d'une généralité plus absolue). Aux *Nourritures terrestres*, ici, M. Gide nous donne du sentiment. N'est-ce pas la meilleure critique ?

Il sait depuis longtemps que l'intelligence n'est que des signes. Mais pour que ces signes aient de la valeur, il faut éprouver le sentiment qui les remplit, et quand on l'a, ce sentiment, pourquoi le solidifier, ne pas continuer à juger avec lui, le faire avec des principes, même nés de lui ? La vie, au contraire, serait si enchantée !

Son sentiment permet à M. Gide de tout comprendre, de tout juger. Les idées, les plus abstraites en apparence, rétrogradent, chez lui, à l'émotion, immédiatement, tant elles en sont l'expression même. Personne n'est moins un « intellectuel » (si l'on entend par là — la fonction *désintéressée* de l'esprit) que M. Gide : il se révèle quelque chose de mieux — un des êtres les plus supérieurs, simplement.

Manière admirable : on ne trouverait pas une expression commune dans des lettres qui ont le ton d'une conversation. Flexible, enveloppante, sa phrase se meut suivant des tons sans cesse nouveaux. Les mots, on le sent, il ne les choisit que notations de l'état intérieur, un miroir à soi-même, une flûte où s'exhale le souffle. Le style est soutenu du sentiment, et si parfois l'explication vient y détonner, disons-nous qu'un livre si expansif ne peut avoir l'harmonie d'un composé, qu'il gagne ailleurs ce qu'il perd ici ; et surtout, admirons dans ces belles phrases ce que, pour moi, je ne me lasse pas de savourer : si original et si simple, M. Gide, en ne présentant que le plus beau, nous fait amoureux de la langue française.

FERNAND CAUSSY

Trois discours d'avocat : Mes Charles De Jongh, Louis André, Beatse (Bruxelles, Ferdinand Larcier).

Quel sera le droit de l'avenir ? C'est le sujet que choisit Me Beatse pour discourir à la séance de rentrée du *Jeune Barreau* de Bruxelles (11 novembre 1900). Le président, Me Louis André, et le bâtonnier, Me De Jongh, lui répondirent.

Me Beatse est un poète du droit. Il a tenté de nous montrer « l'austère beauté » des Codes, avec un optimisme qui m'a semblé assez peu informé des critiques qui leur ont été si justement faites. Il croit certes que des transformations sont nécessaires, que l'interprétation des tribunaux doit être progressive. Mais il corrige ces excellentes remarques par ces redoutables affirmations : qu'il convient de « garder le droit et la justice actuels sans bouleverser leur économie », et enfin, que « le droit est un anneau qui relie le monde à la divinité ».

Me Louis André se rangerait volontiers à cette pensée satisfaite, mais il la corrige par des vues plus au-delà, inspirées par la théorie de l'évolution ethno-économique de la loi.

Mais c'est Me Charles De Jongh qui a dit la parole décisive : « Insuffisant et étriqué, le droit n'a pas vaincu l'injustice. » Il a parlé des « erreurs, des omissions, des fautes » du droit; critiqué son caractère individualiste dans notre société toujours plus solidariste ; il a montré la propriété, la famille, le travail organisés de telle façon qu'ils lèsent « profondément notre sentiment de justice ».

Et le droit de l'avenir, — vivifié par la science, pénétré du principe d'équité, plus fort que la lettre, et du principe de solidarité, qui étendra la famille nationale au-delà des frontières, — renouvellera le monde ; il luttera contre le paupérisme, l'ignorance, l'alcoolisme, la prostitution, les crimes et les guerres, les guerres surtout... Il réalisera enfin les vieilles promesses auxquelles il a manqué, il sera l'harmonie, la concorde, la Bonne Nouvelle laïque, il sera — la morale.

Véhémente et noble pensée... Quel bâtonnier français osa pareille impiété ?

Maxime Leroy

LES LETTRES RUSSES

La Russie intellectuelle a célébré, ce novembre, le quarantième anniversaire de l'activité littéraire d'un de ses grands écrivains Piotr Boborikine, qui est connu et estimé, non seulement en Russie, mais à l'étranger et surtout en France où il a passé plusieurs années.

Boborikine fit ses études d'abord à l'université de Kazan puis à Derpt, où il s'essaya pour la première fois dans la littérature. Sa première œuvre fut une comédie, *les Phraseurs*, qui, insérée dans la revue *la Bibliothèque*, eut un énorme succès. Boborikine n'acheva pas le manuel de chimie qu'il avait commencé et se rendit à Pétersbourg, dans l'intention de se consacrer aux lettres ; il avait alors vingt-quatre ans. Il acheta la revue où il avait débuté : mais, mauvais administrateur, il s'y ruina vite, et vint à Paris.

Là, il fut assidu au Collège de France, à la Sorbonne, à l'Ecole de Médecine et au Muséum. Il suivit aussi les cours des Conservatoires de Paris et de Vienne. A Paris il fut l'ami de Littré et de Gambetta.

En Angleterre, il fut en relations avec Spencer et Mill ; en Espagne avec Castelar ; en Suisse, avec Herzen, Ogarev et quelques autres émigrés russes.

Par son érudition Boborikine peut occuper la première place parmi les écrivains russes ; chimiste et médecin, par ses études spéciales, docteur en droit ; il est, en outre, le plus autorisé des critiques théâtraux en Russie : son polyglottisme porte sur sept langues ; et il est, en Russie, l'un des hommes les plus au courant de la philosophie contemporaine.

Dans ses romans, au nombre de quelque quatre-vingts, de même que dans ses études critiques, Boborikine se révèle un observateur très consciencieux, un chasseur intrépide d'actualité. C'est lui qui, le premier, a attiré l'attention des Russes sur Taine et sur la méthode historique pour l'étude de la littérature ; lui qui, le premier, a montré l'intérêt du roman réaliste français, et attiré l'attention sur les symbolistes.

Ses meilleurs romans sont : *les Hommes d'affaires, le Docteur Tziboulka, Kitaï-Gorod* (nom d'un quartier de Moscou habité par la haute finance). Dans *le Tournant*, qui date de 1894, on trouve un tableau assez intéressant des variations philosophiques et littéraires de 1840 à nos jours ; son plus récent ouvrage a pour sujet : *le Roman en Occident pendant le* XIXe *siècle*.

Par ses idées et la forme de ses écrits, Boborikine se rapproche de l'école réaliste française. Dans ses romans, d'une part, il exhorte à l'activité les masses populaires et les convie à s'affranchir des préjugés ; d'autre part, il proteste hautement et avec indignation contre les forces louches de la vie russe.

Boborikine ne peut être mis à côté des grands maîtres, Dostoïewsky et Léon Tolstoï, mais son talent est remarquable par la variété des éléments qui le composent. Un des meilleurs critiques russes a écrit à ce sujet :

« Il n'a pas la profondeur psychologique de Dostoïewsky, la poésie élégante de Tourguéniev, la profondeur philosophique de Tolstoï, ni la rude franchise de Pissemsky ; mais dans le talent de Boborikine il y a, à un degré plus faible, toutes ces qualités, et, comme pyschologue, Boborikine a créé quelques types qui ne s'oublieront pas.. Ses œuvres ont une grande influence sur le public qui lit ; il initie ce public aux meilleurs principes des idées européennes. »

Pour son jubilé, Boborikine a reçu de partout une énorme quantité de télégrammes de félicitations : de *La revue blanche* et du *Cri de Paris*, de l'*Humanité nouvelle*, de l'Asssociation littéraire et artistique internationale à Paris, de la Comédie Française, etc. Emile Zola a adressé à la Société des Gens de Lettres de Pétersbourg les lignes suivantes :

« Je connais Boborikine depuis longtemps, je sais quel admirable travail-

leur il est, et de quel nombre d'œuvres utiles il a enrichi la littérature russe. Mais je suis un grand ignorant, je ne lis pas le russe, et ainsi je ne puis juger et apprécier. C'est pourquoi je me contente d'envoyer un salut fraternel au grand romancier Boborikine et à son pays natal, la Russie, qui sait fêter dignement ses glorieux fils. »

W. Bienstock

MÉMENTO BIBLIOGRAPHIQUE

Romans. — Edmond Deschaumes : *L'Auteur Mondain ;* Bibliothèque Charpentier, 3 fr. 50. — Paul Brulat : *La Faiseuse de Gloire ;* Villerelle, 3 fr. 50. — Eugène Morel : *La Prisonnière ;* Flammarion, 3 fr. 50. — *** : *Timon (de Paris) ;* Juven, 3 fr. 50. — Ernest Boissière : *Les Trois Fleurons de la Couronne ;* Bibliothèque Charpentier, 3 fr. 50. — Georges Rodenbach : *Le Rouet des Brumes ;* Ollendorff, 3 fr. 50. — Paul d'Abbes : *L'Ombre des Voûtes ;* Flammarion, 3 fr. 50. — G. de Raulin : *Rasqueux ;* Bibliothèque Charpentier, 3 fr. 50. — Albert Leune : *Tourmente d'Or* (Frontispice de J.-M. Valton) ; Mercure de France, 3 fr. 50. — Marcel Batilliat : *La Beauté ;* Mercure de France, 3 fr. 50. — Georges Eekhoud : *La Faneuse d'Amour ;* Mercure de France, 3 fr. 50. — L. Xavier de Ricard : *Madame de La Valette ;* Ollendorff, 3 fr. 50. — Paul Perret : *Par la Femme ;* Ollendorff, 3 fr. 50. — O. Micronn : *Kirris.* — Matilde Serao : *L'Aventureuse* (traduit de l'italien par Mme Ch. Laurent); Ollendorff, 3 fr. 50.

Théatre. — A. Lagoguey : *Alceste ou la Fidélité conjugale,* tragi-comédie traduite d'Euripide en vers français ; B. Brunel, 2 fr.

Sciences et Philosophie. — Giacomo Barzellotti : *La Philosophie de H. Taine* (traduit de l'italien par Auguste Dietrich) ; Alcan, 7 fr. 50. — Ammien Eberrharr : *Strada et la Décadence.* — Ch. Rappoport : *La Philosophie Sociale de Pierre Lavroff ;* chez l'auteur, 50, boulevard Arago, Paris. — Albert La Beaucil : *Les Grands Horizons de la Vie ;* Leymarie. — E. Gley : *Essais de Philosophie et d'Histoire de la Biologie ;* Masson. — Ludwig Stein : *La Question Sociale au point de vue philosophique ;* Alcan, 10 fr. — E. de Roberty : *Constitution de l'Ethique ;* Alcan, 2 fr. 50.

Revue Financière

Fonds d'Etats. — Nos fonds nationaux sont fermes, quoique l'enthousiasme fasse complètement défaut à la spéculation, à raison de commentaires que provoque le budget de 1901, qui, d'après les spécialistes marque le retour aux temps difficiles.

Des états provisoires qui viennent d'être publiés, il ressort que pendant les sept premiers mois de 1900 **les recettes et les dépenses du Trésor russe** ont atteint les chiffres suivants :

Budget ordinaire

Recouvrements effectués. Roubles crédit.....	880.038.000
Dépenses payées — à imputer sur les crédits de 1900, et, en ce qui concerne le service de la dette publique, sur les crédits de 1900 et ceux des exercices antérieurs.....	835.457.000

Budget extraordinaire

Recouvrements effectués.....	12.698.000
Dépenses payées — à imputer sur les crédits de 1900.....	168.938.000

Les résultats respectifs des deux années 1900 et 1899, pour les sept premiers mois, se présentent comme suit :

I. — Budget ardinaire

Recouvrements de 1900... Roubles crédit.....	880.038.000
Recouvrements de 1899.....	854.438.000
Soit pour les sept premiers mois de 1900 une différence en plus de.....	25.580.000

Le chapitre des douanes présente, comparativement aux sept premiers mois de 1899, une moins-value de plus de 11 millions de roubles; cette moins value est due à ce que, cette année, il a été importé moins de fer et d'acier non ouvrés, ainsi que de la fonte, de machines et de parties de machines.

Dépenses effectuées :

	Milliers de roubles crédit		
	Sept premiers mois		Diff. de 1900 pr rapport à 1899
	1900	1899	
Dépenses (autres que celles du service de la dette publique) à imputer sur le budget de l'exercice.....	675.007	610.900	+ 64.107
Dépenses du service de la dette publique, à imputer tant sur le budget de l'exercice que sur les budgets antérieurs	158.450	161.912	— 3.462
	833.457	772.812	+ 60.645

II. — Budget extraordinaire

En 1900, les recouvrements des sept premiers mois se sont élevés à.....	R. C.	12.698.000
En 1899, ils avaient été de.....		140.777.000
Soit, pour 1900, une diminution de.....	R. C.	128.079.000

La somme de 12.698.000 r. se décompose comme suit :

Réalisation de rente russe 4 0/0 pour le remboursement anticipé des actions du chemin de fer de Moscou à Yaroslaw et à Arkhangel	R. C.	10.905.000
Dépôts perpétuels à la Banque de l'Etat		1.654.000
Remboursements de prêts effectués à des Compagnies de chemins de fer		139.000

Les dépenses effectuées pendant les sept premiers mois présentent :

Pour 1900, un total de	R. C.	168.938.000
— 1899 —		120.022.000
Soit, pour 1900, une augmentation de		48.916.000

En outre, pendant les sept premiers mois de 1900 il a été acquitté des dépenses imputables sur les budgets de 1899 et des années précédentes ; il a été fait face à ces paiements sur les crédits non consommés des exercices respectifs. Les chiffres ci-après présentent, pour les deux années 1900 et 1899, le total des dépenses des sept premiers mois qui, au moment de leur acquittement, ont été imputées sur d'autres budgets que celui de l'exercice en cours (c'est-à-dire, pour les sept premiers mois de 1900, sur les exercices 1899, 1898, etc., et pour les sept premiers mois de 1899, sur les exercices 1898, 1897, etc.) :

	Milliers de roubles crédit		
	1900	1899	Diff. en 1900
- Dépenses :			
Ordinaires	101.407	92.399	+ 9.008
Extraordinaires	47.093	50.249	— 3.156
	148.500	142.648	+ 5.852

Les protestations de la presse contre le scandaleux convenio que le gouvernement espagnol, à l'instigation de l'Association dite Nationale, prétend imposer à ses créanciers, ont pris un développement tel, que le cabinet de Madrid hésite à combiner cette campagne nuisible à son crédit. Le retrait pur et simple de ce projet de demi-faillite s'impose ; en tout cas, les tribunaux vont être saisis, et le plus clair résultat sera la disqualification de l'Association dite Nationale.

On ne signale aucune amélioration dans les finances *roumaines*.

Institutions de crédit. — Baisse de la *Banque de France* et du *Crédit Foncier*.

Une spéculation, que les à-coups ne découragent guère, s'obstine à rester à la hausse sur le *Crédit Lyonnais* et la *Banque de Paris*, sous prétexte qu'un gros emprunt russe sera prochainement émis en France sous le patronage de ces deux établissements, dont le savoir faire n'est pas en cause.

Le bilan du *Comptoir national d'Escompte* au 31 octobre 1900 vient d'être publié.

Sa comparaison, avec l'état de situation au 30 septembre, fait ressortir les modifications suivantes :

A l'actif, l'encaisse est en augmentation de près de 10 millions, le portefeuille commercial a diminué de 22 millions. Nous relevons de légères augmentations aux reports (800.000 fr.), aux Banques des colonies françaises (1.200.000 fr.), au portefeuille titres (900.000 fr.). Les avances garan-

ties ont augmenté de 3 millions, les débiteurs par acceptations de 2 millions, les crédits par acceptations garantis de 1 million.

Au passif, les comptes de chèques et comptes d'escompte sont diminués de 7 millions, les acceptations pour compte de tiers se sont accrues de 3 1/2 millions, les comptes courants créditeurs ont décru de 2 millions.

Oscillations journalières sur la *Banque Internationale de Paris*, qui traîne le boulet de l'*Oural-Volga*.

Le réveil de la *Banque Française de l'Afrique du Sud* est subordonné au rétablissement de la paix au Transvaal. Il en est de même pour la *Compagnie des Mines d'or* et pour la *Robinson Banking*.

Valeurs Industrielles. — Il y a intérêt à résumer les critiques dirigées contre le syndicat qui a cru devoir organiser une campagne de hausse excessive sur les actions du *Métropolitain*. Examinons d'abord le chapitre des dépenses d'exploitation.

La ligne métropolitaine, ouverte de la Porte de Vincennes à la Porte Maillot, à un développement de 11 kilomètres. Elle comporte un personnel de 800 agents, comptés, l'un dans l'autre, à 2.000 fr. par tête. Ci, une annuité de 1.600.000 francs.

Pour assurer un service des trains à deux minutes d'intervalle, il faut compter sur une dépense annuelle d'énergie de 10 millions de kilowats-heure, lesquels, d'après l'estimation des électriciens les plus experts, doivent être payés sur la base réduite de 15 centimes l'unité. Ci, une annuité de 1.500.000 francs.

Il convient d'ajouter à ces sommes un crédit supplémentaire de 500.000 francs pour les frais d'administration centrale, de direction générale, de conseil, de loyer, de patente, d'entretien, de rechanges aux ateliers, etc., plus l'impôt de 3 0/0 sur les voyageurs et la redevance à la Ville. Le total des dépenses annelles d'exploitation s'établira donc aux environs de 3.600.000 francs.

Voyons maintenant les recettes.

En faisant la part belle à l'entreprise et en supposant qu'il ne s'y produise aucun accident coûteux, on peut admettre que la ligne métropolitaine, actuellement ouverte, aura un trafic à peu près égal à celui de la ligne artérielle de Saint-Lazare à Auteuil, qui transporte 3 millions de voyageurs par kilomètre.

Cela représenterait un trafic annuel de 53 millions de voyageurs sur les 11 kilomètres exploités, soit une moyenne quotidienne de 92.000 voyageurs, ce qui est fort joli. Nous hésitons à croire que ce trafic puisse être sensiblement dépassé, si même atteint, car il convient de remarquer que nous avons fait aux trois kilomètres de la gare de Vincennes à la Bastille — qui sont des kilomètres morts — la même part qu'aux autres dans nos calculs d'ensemble.

La recette moyenne des voyageurs ne ressort pas à plus de 10 centimes par tête, pour la part de la Compagnie, car, s'il est vrai que le tarif des premières tende à forcer un peu les chiffres, les réductions énormes faites aux billets d'aller et retour — distribués jusqu'à neuf heures du matin — compensent la plus-value au point de la faire disparaître.

Donc, 33 millions de voyageurs, à 10 centimes l'un dans l'autre ; c'est au total, une recette vraisemblable de 3.300.000 fr. par an.

Le gérant : Paul Lagrue

Paris. — Imprimerie C. LAMY, 124, bd de La Chapelle 12358

Le roman inédit de Gustave Flaubert dont nous commençons la publication a été écrit vers l'année 1838 : l'auteur n'avait guère que dix-sept ans. Dans son souci de perfection, Gustave Flaubert — dont le premier livre imprimé, Madame Bovary, *ne devait paraître qu'en 1857 — avait renoncé à publier ces pages juvéniles Mais, aujourd'hui que vingt ans se sont écoulés depuis sa mort, il paraîtra licite qu'on les exhume, autant à titre de curiosité littéraire et de document sur les primes débuts d'un grand écrivain que pour leur caractère autobiographique.*

Le manuscrit des « Mémoires d'un fou » appartient à M. Pierre Dauze, l'éminent directeur de la « Revue Biblio-iconographique », qui a bien voulu nous le communiquer.

[Le Poittevin]

Mémoires d'un fou

A toi mon cher Alfred.
CES PAGES SONT DÉDIÉES ET DONNÉES.

Elle renferment une âme toute entière. — Est-ce la mienne, est-ce celle d'un autre ? J'avais d'abord voulu faire un roman intime où le specticisme serait poussé jusqu'aux dernières bornes du désespoir, mais peu à peu, en écrivant, l'impression personnelle perça à travers la fable, l'âme remua la plume et l'écrasa.

J'aime donc mieux laisser cela dans le mystère des conjectures. Pour toi tu n'en feras pas.

Seulement tu croiras peut-être en bien des endroits que l'expression est forcée et le tableau assombri à plaisir. Rappelle-toi que c'est un fou qui a écrit ces pages, et si le mot paraît souvent surpasser le sentiment qu'il exprime c'est que, ailleurs, il a fléchi sous le poids du cœur.

Adieu, pense à moi et pour moi.

I

Pourquoi écrire ces pages ? — A quoi sont-elles bonnes ? — Qu'en sais-je moi-même ? Cela est assez sot à mon gré d'aller demander aux hommes le motif de leurs actions et de leurs écrits. — Savez-vous vous-même pourquoi vous avez ouvert les misérables feuilles que la main d'un fou va tracer ?

Un fou ! cela fait horreur. Qu'êtes-vous, vous, lecteur ? Dans quelle catégorie te ranges-tu ? dans celle des sots ou celle des fous ? — Si l'on te donnait à choisir, ta vanité préférerait encore la dernière condition. Oui, encore une fois, à quoi est-il bon, je le demande en vérité, un livre qui n'est ni

instructif, ni amusant, ni chimique, ni philosophique, ni agricultural, ni élégiaque, un livre qui ne donne aucune recette ni pour les moutons ni pour les puces, qui ne parle ni des chemins de fer, ni de la Bourse, ni des replis intimes du cœur humain, ni des habits moyen âge, ni de Dieu, ni du diable, mais qui parle d'un fou, c'est-à-dire le monde, ce grand idiot qui tourne depuis tant de siècles dans l'espace sans faire un pas, et qui hurle, et qui bave, et qui se déchire lui-même ?

Je ne sais pas plus que vous ce que vous allez lire — car ce n'est point un roman ni un drame avec un plan fixe, ou une seule idée préméditée, avec des jalons pour faire serpenter la pensée dans des allées tirées au cordeau.

Seulement je vais mettre sur ce papier tout ce qui me viendra à la tête, mes idées avec mes souvenirs, mes impressions, mes rêves, mes caprices, tout ce qui passe dans la pensée et dans l'âme, — du rire et des pleurs, du blanc et du noir, des sanglots partis d'abord du cœur et étalés comme de la pâte dans des périodes sonores, — et des larmes délayées dans des métaphores romantiques. Il me pèse cependant à penser que je vais écraser le bec à un paquet de plumes, que je vais user une bouteille d'encre, que je vais ennuyer le lecteur et m'ennuyer moi-même ; j'ai tellement pris l'habitude du rire et du scepticisme qu'on y trouvera depuis le commencement jusqu'à la fin une plaisanterie perpétuelle, et les gens qui aiment à rire pourront à la fin rire de l'auteur et d'eux-mêmes.

On y verra comment il faut croire au plan de l'univers, aux devoirs moraux de l'homme, à la vertu et à la philanthropie, mot que j'ai envie de faire inscrire sur mes bottes, quand j'en aurai, afin que tout le monde le lise et l'apprenne par cœur, même les vues les plus basses, les corps les plus petits, les plus rampants, les plus près du ruisseau.

On aurait tort de voir dans ceci autre chose que les récréations d'un pauvre fou. Un fou !

Et vous, lecteur, — vous venez peut-être de vous marier ou de payer vos dettes ?

II

Je vais donc écrire l'histoire de ma vie — Quelle vie ! Mais ai-je vécu ? Je suis jeune, j'ai le visage sans ride et le cœur sans passion. — Oh ! comme elle fut calme, comme elle paraît douce et heureuse, tranquille et pure. Oh ! oui, paisible et silencieuse comme un tombeau dont l'âme serait le cadavre.

A peine ai-je vécu : je n'ai point connu le monde, — c'est-à-dire je n'ai point de maîtresses, de flatteurs, de domestiques, d'équipages, — je ne suis pas entré (comme on dit) dans la société, car elle m'a paru toujours fausse et sonore, et couverte de clinquant, ennuyeuse et guindée.

Or, ma vie, ce ne sont pas des faits; ma vie, c'est ma pensée.

Quelle est donc cette pensée qui m'amène maintenant, à l'âge où tout le monde sourit, se trouve heureux, où l'on se marie, où l'on aime ; à l'âge où tant d'autres s'enivrent de toutes les amours et de toutes les gloires, alors que tant de lumières brillent et que les verres sont remplis au festin, à me trouver seul et nu, froid à toute inspiration, à toute poésie, me sentant mourir et riant cruellement de ma lente agonie, comme cet épicurien qui se fit ouvrir les veines, se baigna dans un bain parfumé et mourut en riant comme un homme qui sort ivre d'une orgie qui l'a fatigué ?

O comme elle fut longue cette pensée ; comme une hydre, elle me dévora sous toutes ses faces. Pensée de deuil et d'amertume, pensée de bouffon qui pleure, pensée de philosophe qui médite...

Oh ! oui, combien d'heures se sont écoulées dans ma vie, longues et monotones, à penser, à douter. Combien de journées d'hiver, la tête baissée devant mes tisons, blanchis aux pâles reflets du soleil couchant, combien de soirées d'été, par les champs, au crépuscule, à regarder les nuages s'enfuir et se déployer, les blés se plier sous la brise, entendre les bois frémir et écouter la nature qui soupire dans les nuits.

O comme mon enfance fut rêveuse ! comme j'étais un pauvre fou sans idées fixes, sans opinions positives ! Je regardais l'eau couler entre les massifs d'arbres qui penchent leur chevelure de feuille et laissent tomber des fleurs ; je contemplais de dedans mon berceau la lune sur son fond d'azur qui éclairait ma chambre et dessinait des formes étranges sur les murailles ; j'avais des extases devant un beau soleil ou une matinée de printemps avec son brouillard blanc, ses arbres fleuris, ses marguerites en fleurs.

J'aimais aussi, et c'est un de mes plus tendres et plus délicieux souvenirs, à regarder la mer, les vagues mousser l'une sur l'autre, la lame se briser en écume, s'étendre sur la plage et crier en se retirant sur les cailloux et les coquilles.

Je courais sur les rochers, je prenais le sable de l'Océan que je laissais s'écouler au vent entre mes doigts, je mouillais

des varechs, et j'aspirais à pleine poitrine cet air salé et frais de l'Océan qui vous pénètre l'âme de tant d'énergie, de poétiques et larges pensées ; je regardais l'immensité, l'espace, l'infini, et mon âme s'abîmait devant cet horizon sans bornes.

Oh! mais ce n'est pas là qu'est l'horizon sans bornes, le gouffre immense. Oh! non, un plus large et plus profond abîme s'ouvrit devant moi. Ce gouffre-là n'a point de tempête : s'il y avait une tempête, il serait plein — et il est vide!

J'étais gai et riant, aimant la vie et ma mère, pauvre mère!

Je me rappelle encore mes petites joies à voir les chevaux courir sur la route, à voir la fumée de leur haleine et la sueur inonder leurs harnais, j'aimais le trot monotone et cadencé qui fait osciller les soupentes — et puis quand on s'arrêtait, tout se taisait dans les champs. On voyait la fumée sortir de leurs naseaux, la voiture ébranlée se raffermissait sur ses ressorts, le vent sifflait sur les vitres, et c'était tout...

Oh! comme j'ouvrais aussi de grands yeux sur la foule en habits de fête, joyeuse, tumultueuse, avec des cris ; mer d'hommes, orageuse, plus colère encore que la tempête et plus sotte que sa furie.

J'aimais les chars, les chevaux, les armées, les costumes de guerre, les tambours battants, le bruit, la poudre, et les canons roulants sur le pavé des villes.

Enfant, j'aimais ce qui se voit ; adolescent, ce qui se sent ; homme, je n'aime plus rien. Et cependant, combien de choses j'ai dans l'âme, combien de forces intimes et combien d'océans de colère et d'amour se heurtent, se brisent dans ce cœur si faible, si débile, si tombé, si lassé, si épuisé!

On me dit de reprendre à la vie, de me mêler à la foule!.... Et comment la branche cassée peut-elle porter des fruits? Comment la feuille arrachée par les vents et traînée dans la poussière peut-elle revverdir? Et pourquoi, si jeune, tant d'amertume? Que sais-je! il était peut-être dans ma destinée de vivre ainsi, lassé avant d'avoir porté le fardeau, haletant avant d'avoir couru...

J'ai lu, j'ai travaillé dans l'ardeur de l'enthousiasme... j'ai écrit... O comme j'étais heureux alors! — comme ma pensée, dans son délire s'envolait haut dans ces régions inconnues aux hommes, où il n'y a ni monde, ni planètes, ni soleils ; j'avais un infini plus immense, s'il est possible, que l'infini de Dieu, où la poésie se berçait et déployait ses ailes dans une atmosphère d'amour et d'extase, et puis il fallait redescendre de ces régions sublimes vers les mots, et comment

rendre par la parole cette harmonie qui s'élève dans le cœur du poète et les pensées de géant qui font ployer les phrases comme une main forte et gonflée fait crever le gant qui la couvre ?

Là encore, la déception ; car nous touchons à la terrre, à cette terre de glace où tout feu meurt, où toute énergie faiblit. Par quels échelons descendre de l'infini au positif ? Par quelle gradation la pensée s'abaisse-t-elle sans se briser ? Comment rapetisser ce géant qui embrasse l'infini ?

Alors j'avais des moments de tristesse et de désespoir, je sentais ma force qui me brisait et cette faiblesse dont j'avais honte — car la parole n'est qu'un écho lointain et affaibli de la pensée ; je maudissais mes rêves les plus chers et mes heures silencieuses passées sur la limite de la création. Je sentais quelque chose de vide et d'insatiable qui me dévorait.

Lassé de la poésie, je me lançai dans le champ de la méditation.

Je fus épris d'abord de cette étude imposante qui se propose l'homme pour but et qui veut se l'expliquer, qui va jusqu'à disséquer des hypothèses et à discuter sur les suppositions les plus abstraites et à peser géométriquement les mots les plus vides.

L'homme, grain de sable jeté dans l'infini par une main inconnue, pauvre insecte aux faibles pattes qui veut se retenir sur le bord du gouffre à toutes les branches, qui se rattache à la vertu, à l'amour, à l'égoïsme, à l'ambition et qui fait des vertus de tout cela pour mieux s'y tenir, qui se cramponne à Dieu, et qui faiblit toujours, lâche les mains et tombe...

Homme qui veut comprendre ce qui n'est pas, et faire une science du néant; homme, âme fait à l'image de Dieu et dont le génie sublime s'arrête à un brin d'herbe et ne peut franchir le problème d'un grain de poussière ! Et la lassitude me prit ; je vins à douter de tout. Jeune, j'étais vieux ; mon cœur avait des rides, et en voyant des vieillards encore vifs, pleins d'enthousiasme et de croyances, je riais amèrement sur moi-même, si jeune, si désabusé de la vie, de l'amour, de la gloire, de Dieu, de tout ce qui est, de tout ce qui peut être. J'eus cependant une horreur naturelle avant d'embrasser cette foi au néant ; au bord du gouffre, je fermai les yeux, — j'y tombai.

Je fus content : je n'avais plus de chute à faire, j'étais froid et calme comme la pierre d'un tombeau — Je croyais trouver

le bonheur dans le doute, insensé que j'étais ! — On y roule dans un vide incommensurable.

Ce vide-là est immense et fait dresser les cheveux d'horreur quand on s'approche du bord.

Du doute de Dieu, j'en vins au doute de la vertu, fragile idée que chaque siècle a dressée comme il a pu sur l'échafaudage des lois, plus vacillant encore.

Je vous conterai plus tard toutes les phases de cette vie morne et méditative passée au coin du feu, les bras croisés, avec un éternel bâillement d'ennui — seul pendant tout un jour — et tournant de temps en temps mes regards sur la neige des toits voisins, sur le soleil couchant avec ses jets de pâle lumière, sur le pavé de ma chambre, ou sur une tête de mort jaune, édentée et grimaçant sans cesse sur ma cheminée, symbole de la vie et, comme elle, froide et railleuse.

Plus tard, vous lirez peut-être toutes les angoisses de ce cœur si battu, si navré d'amertume. Vous saurez les aventures de cette vie si paisible et si banale, si remplie de sentiments, si vide de faits.

Et vous me direz ensuite si tout n'est pas une dérision et une moquerie, si tout ce qu'on chante dans les écoles, tout ce qu'on délaie dans les livres, tout ce qui se voit, se sent, se parle, si tout ce qui existe. . . . . .

. . . . . .

Je n'achève pas tant j'ai d'amertume à le dire. Eh bien ! si tout cela enfin n'est pas de la pitié, de la fumée, du néant !

III

Je fus au collège dès l'âge de dix ans et j'y contractai de bonne heure une profonde aversion pour les hommes, — cette société d'enfants est aussi cruelle pour ses victimes que l'autre petite société, celle des hommes.

Même injustice de la foule, même tyrannie des préjugés et de la force, même égoïsme quoi qu'on en ait dit sur le désintéressement et la fidélité de la jeunesse. Jeunesse — âge de folie et de rêves, de poésie et de bêtise, synonymes dans la bouche des gens qui jugent le monde *sainement*. J'y fus froissé dans tous mes goûts : dans la classe, pour mes idées ; aux récréations ; pour mes penchants de sauvagerie solitaire. Dès lors, j'étais un fou.

J'y vécus donc seul et ennuyé, tracassé par mes maîtres et raillé par mes camarades. J'avais l'humeur railleuse et

indépendante, et ma mordante et cynique ironie n'épargnait pas plus le caprice d'un seul que le despotisme de tous.

Je me vois encore, assis sur les bancs de la classe, absorbé dans mes rêves d'avenir, pensant à ce que l'imagination d'un enfant peut rêver de plus sublime, tandis que le pédagogue se moquait de mes vers latins, que mes camarades me regardaient en ricanant. Les imbéciles ! eux, rire de moi ! eux, si faibles, si communs, au cerveau si étroit ; moi, dont l'esprit se noyait sur les limites de la création, qui étais perdu dans tous les mondes de la poésie, qui me sentais plus grand qu'eux tous, qui recevais des jouissances infinies et qui avais des extases célestes devant toutes les révélations intimes de mon âme !

Moi qui me sentais grand comme le monde et qu'une seule de mes pensées, si elle eût été de feu comme la foudre, eût pu réduire en poussière ! pauvre fou !

Je me voyais jeune, à vingt ans, entouré de gloire ; je rêvais de lointains voyages dans les contrées du sud ; je voyais l'Orient et ses sables immenses, ses palais que foulent les chameaux avec leurs clochettes d'airin ; je voyais les cavales bondir vers l'horizon rougi par le soleil ; je voyais des vagues bleues, un ciel pur, un sable d'argent ; je sentais le parfum de ces Océans tièdes du midi ; et puis, près de moi, sous une tente, à l'ombre d'un aloès aux larges feuilles, quelque femme à la peau brune, au regard ardent, qui m'entourait de ses deux bras et me parlait la langue des houris.

Le soleil s'abaissait dans le sable, les chamelles et les juments dormaient, l'insecte bourdonnait à leurs mamelles, le vent du soir passait près de nous.

Et, la nuit venue, quand cette lune d'argent jetait ses regards pâles sur le désert, que les étoiles brillaient sur ce ciel d'azur, alors, dans le silence de cette nuit chaude et embaumée, je rêvais des joies infinies, des voluptés qui sont du ciel.

Et c'était encore la gloire, avec ses bruits de mains, ses fanfares vers le ciel, ses lauriers, sa poussière d'or jetée aux vents, — c'était un brillant théâtre avec des femmes parées, des diamants aux lumières, un air lourd, des poitrines haletantes, — puis un recueillement religieux, des paroles dévorantes comme l'incendie, des pleurs, du rire, des sanglots, l'enivrement de la gloire, — des cris d'enthousiasme, le trépignement de la foule, quoi ! — de la vanité, du bruit, du néant.

Enfant, j'ai rêvé l'amour ; — jeune homme, la gloire ; — homme, la tombe, ce dernier amour de ceux qui n'en ont plus.

Je percevais aussi l'antique époque des siècles qui ne sont plus et des races couchées sous l'herbe ; je voyais la bande de pèlerins et de guerriers marcher vers le Calvaire, s'arrêter dans le désert, mourant de faim, implorant ce Dieu qu'ils allaient chercher, et, lassée de ses blasphèmes, marcher toujours vers cet horizon sans bornes, — puis, lasse, haletante, arriver enfin au but de son voyage, désespérée et vieille, pour embrasser quelques pierres arides, hommage du monde entier. — Je voyais les chevaliers courir sur les chevaux couverts de fer comme eux ; et les coups de lances dans les tournois ; et le pont de bois s'abaisser pour recevoir le seigneur suzerain qui revient avec son épée rougie et des captifs sur la croupe de ses chevaux ; la nuit encore, dans la sombre cathédrale, toute la nef ornée d'une guirlande de peuples qui montent vers la voûte, dans les galeries, avec des chants ; des lumières qui resplendissent sur les vitraux ; et, dans la nuit de Noël, toute la vieille ville avec ses toits aigus couverts de neige, s'illuminer et chanter.

Mais c'était Rome que j'aimais — la Rome impériale, cette belle reine se roulant dans l'orgie, salissant ses nobles vêtements du vin de la débauche, plus fière de ses vices qu'elle ne l'était de ses vertus. — Néron ! — Néron, avec ses chars de diamant volant dans l'arène, ses mille voitures, ses amours de tigre et ses festins de géant. — Loin des classiques leçons, je me reportais vers tes immenses voluptés, tes illuminations sanglantes, tes divertissements qui brûlent Rome.

Et, bercé dans ces vagues rêveries, ces songes sur l'avenir, emporté par cette pensée aventureuse échappée comme une cavale sans frein qui franchit les torrents, escalade les monts et vole dans l'espace, — je restais des heures entières la tête dans mes mains, à regarder le plancher de mon étude, où une araignée jetait sa toile sur la chaire de notre maître. — Et, quand je me réveillais avec un grand œil béant — on riait de moi, — le plus paresseux de tous, — qui jamais n'aurais une idée positive, qui ne montrais aucun penchant pour aucune profession, qui serais inutile dans ce monde où il faut que chacun aille prendre sa part du gâteau, et qui, enfin, ne serais jamais bon à rien, tout au plus à faire un bouffon, un montreur d'animaux ou un faiseur de livres.

(Quoique d'une excellente santé, mon genre d'esprit per-

pétuellement froissé par l'existence que je menais et par le contact des autres, avait occasionné en moi une irritation nerveuse qui me rendait véhément et emporté comme le taureau malade de la piqûre des insectes. — J'avais des rêves, des cauchemars affreux.)

O la triste et maussade époque ! Je me vois encore errant, seul, dans les longs corridors blanchis de mon collège, à regarder les hiboux et les corneilles s'envoler des combles de la chapelle, ou bien, couché dans ces mornes dortoirs éclairés par la lampe dont l'huile se gelait, dans les nuits, j'écoutais longtemps le vent qui soufflait lugubrement dans les longs appartements vides et qui sifflait dans les serrures en faisant trembler les vitres dans leurs châssis ; j'entendais les pas de l'homme de ronde qui marchait lentement avec sa lanterne, et, quand il venait près de moi, je faisais semblant d'être endormi et je m'endormais, en effet, moitié dans les rêves, moitié dans les pleurs.

IV

C'étaient d'effroyables visions à rendre fou de terreur.

J'étais couché dans la maison de mon père ; tous les meubles étaient conservés, mais tout ce qui m'entourait cependant avait une teinte noire. — C'était une nuit d'hiver et la neige jetait une clarté blanche dans ma chambre ; tout à coup la neige se fondit et les herbes et les arbres prirent une teinte rousse et brûlée comme si un incendie eût éclairé mes fenêtres ; j'entendis des bruits de pas — on montait l'escalier — un air chaud, une vapeur fétide monta jusqu'à moi — ma porte s'ouvrit d'elle-même. On entra, ils étaient beaucoup, peut-être sept à huit, je n'eus pas le temps de les compter. Ils étaients petits ou grands, couverts de barbes noires et rudes — sans armes, mais tous avaient une lame d'acier entre les dents, et comme ils s'approchèrent en cercle autour de mon berceau, leurs dents vinrent claquer et ce fut horrible. — Ils écartèrent mes rideaux blancs et chaque doigt laissait une trace de sang ; ils me regardèrent avec de grands yeux fixes et sans paupières ; je les regardai aussi ; je ne pouvais faire aucun mouvement — je voulus crier.

Il me sembla alors que la maison se levait de ses fondements, comme si un levier l'eût soulevée.

Ils me regardèrent aussi longtemps, puis ils s'écartèrent et je vis que tous avaient un côté du visage sans peau et qui saignait lentement. — Ils soulevèrent tous mes vêtements et

tous avaient du sang. — Ils se mirent à manger et le pain qu'ils rompirent laissait échapper du sang, qui tombait goutte à goutte, et ils se mirent à rire, comme le râle d'un mourant.

Puis, quand ils n'y furent plus, tout ce qu'ils avaient touché, les lambris, l'escalier, le plancher, tout cela était rougi par eux.

J'avais un goût d'amertune dans le cœur, il me sembla que j'avais mangé de la chair, et j'entendis un cri prolongé, rauque, aigu, et les fenêtres et les portes s'ouvrirent lentement, et le vent les faisait battre et crier. comme une chanson bizarre dont chaque sifflement me déchirait la poitrine avec un stylet.

Ailleurs, c'était dans une campagne verte et émaillée de fleurs, le long d'un fleuve : — j'étais avec ma mère qui marchait du côté de la rive ; — elle tomba. — Je vis l'eau écumer, des cercles s'aggrandir et disparaître tout à coup. — L'eau reprit son cours et puis je n'entendis plus que le bruit de l'eau qui passait entre les joncs et faisait ployer les roseaux.

Tout à coup, ma mère m'appela. Au secours ! Au secours ! ô mon pauvre enfant, au secours ! à moi !

Je me penchai à plat ventre sur l'herbe pour regarder : je ne vis rien ; les cris continuaient.

Une force invincible m'attachait sur la terre — et j'entendais les cris : Je me noie ! je me noie ! A mon secours !

L'eau coulait, coulait limpide, et cette voix que j'entendais du fond du fleuve m'abîmait de désespoir et de rage...

V

Voilà donc, comme j'étais : — rêveur insouciant, avec l'humeur indépendante et railleuse, me bâtissant une destinée et rêvant à toute la poésie d'une existence pleine d'amour. Visant aussi sur mes souvenir, autant qu'à seize ans on peut en avoir.

Le collège m'était antipathique. Ce serait une curieuse étude que ce profond dégoût des âmes nobles et élevées manifesté de suite par le contact et le frottement des hommes. Je n'ai jamais aimé une vie réglée, des heures fixes, une existence d'horloge où il faut que la pensée s'arrête avec la cloche, où tout est remonté d'avance pour des siècles et des générations. Cette régularité sans doute peut convenir au plus grand nombre, mais pour le pauvre enfant qui se nourrit de poésie, de rêves, et de chimères, qui pense à l'amour

et à toutes les balivernes, c'est l'éveiller sans cesse de ce songe sublime; c'est ne pas lui laisser un moment de repos, c'est l'étouffer en le ramenant dans notre atmosphère de matérialisme et de bon sens dont il a horreur et dégoût.

J'allais à l'écart avec un livre de vers, un roman, de la poésie, quelque chose qui fît tressaillir ce cœur de jeune homme vierge de sensations et si désireux d'en avoir.

Je me rappelle avec quelle volupté je dévorais alors les pages de Byron et de Werther ; avec quels transports je lus Hamlet, Roméo et les ouvrages les plus brûlants de notre époque, toutes ces œuvres enfin qui fondent l'âme en délices, ou la brûlent d'enthousiasme.

Je me nourris donc de cette poésie âpre du Nord qui retentit si bien, comme les vagues de la mer, dans les œuvres de Byron. — Souvent j'en retenais à la première lecture des fragments entiers, et je me les répétais à moi-même, comme une chanson qui vous a charmé et dont la mélodie vous poursuit toujours. Combien de fois n'ai-je pas dit le commencement du Giaour : *Pas un souffle d'air...* ou bien dans Childe Harold : *Jadis dans l'antique Albion,* et : *O mer, je t'ai toujours aimée.* La platitude de la traduction française disparaissait devant les pensées seules, comme si elles eussent eu un style à elles sans les mots eux-mêmes.

Ce caractère de passion brûlante, joint avec une si profonde ironie, devait agir fortement sur une nature ardente de vierge. Tous ces échos inconnus à la somptueuse dignité des littératures classiques avait pour moi un parfum de nouveauté, un attrait qui m'attirait sans cesse vers cette poésie géante qui vous donne le vertige et vous fait tomber dans le gouffre sans fond de l'infini.

Je m'tais donc faussé le goût et le cœur, comme disaient mes professeurs, et parmi tant d'êtres aux penchants si ignobles, mon indépendance d'esprit m'avait fait estimer le plus dépravé de tous ; j'étais ravalé au plus bas rang par la supériorité même. A peine si on me cédait l'imagination, c'est-à-dire, selon eux, une exaltation de cerveau voisine de la folie.

Voilà quelle fut mon entrée dans la société, et l'estime que je m'y attirai.

VI

Si l'on calomniait mon esprit et mes principes, on n'attaquait pas mon cœur, car j'étais bon alors et les misères d'autrui m'arrachaient des larmes.

Je me souviens que, tout enfant, j'aimais à vider mes poches dans celles du pauvre ; de quel sourire ils accueillaient mon passage et quel plaisir aussi j'avais à leur faire du bien ! C'est une volupté qui m'est depuis longtemps inconnue — car maintenant j'ai le cœur sec, les larmes se sont séchées. Mais malheur aux hommes qui m'ont rendu corrompu et méchant, de bon et de pur que j'étais ! Malheur à cette aridité de la civilisation qui dessèche et étiole tout ce qui s'élève au soleil de la poésie et du cœur ! Cette vieille société corrompue qui a tout séduit et tout gâté, ce vieux juif impudique mourra de marasme et d'épuisement sur ces tas de fumier qu'il appelle ses trésors, sans poète pour chanter sa mort, sans prêtre pour lui fermer les yeux, sans or pour son mausolée, car il aura tout usé pour ses vices.

VII

Quand donc finira cette société abâtardie par toutes les débauches, débauche d'esprit, de corps et d'âme?

Alors, il y aura sans doute une joie sur la terre, quand ce vampire menteur et hypocrite qu'on appelle civilisation viendra à mourir. On quittera le manteau royal, le sceptre, les diamants, le palais qui s'écroule, la ville qui tombe, pour aller rejoindre la cavale et la louve. Après avoir passé sa vie dans les palais et usé ses pieds sur les dalles des grandes villes, l'homme ira mourir dans les bois.

La terre sera séchée par les incendies qui l'ont brûlée et toute pleine de la poussière des combats ; le souffle de désolation qui a passé sur les hommes sera passé sur elle, et elle ne donnera plus que des fruits amers et des roses d'épines, et les races s'éteindront au berceau, comme les plantes battues par les vents qui meurent avant d'avoir fleuri.

Car il faudra bien que tout finisse et que la terre s'use à force d'être foulée. Car l'immensité doit être lasse enfin de ce grain de poussière qui fait tant de bruit et trouble la majesté du néant. Il faudra que l'or s'épuise à force de passer dans les mains et de corrompre. Il faudra bien que cette vapeur de sang s'apaise, que le palais s'écroule sous le poids des richesses qu'il recèle, que l'orgie finisse et qu'on se réveille.

Alors il y aura un rire immense de désespoir quand les hommes verront ce vide, quand il faudra quitter la vie, pour la mort — pour la mort qui mange, qui a faim toujours. Et tout craquera pour s'écrouler dans le néant — et l'homme vertueux maudira sa vertu et le vice battra des mains.

Quelques hommes encore errants dans une terre aride s'appelleront mutuellement ; ils iront les uns vers les autres, et ils reculeront d'horreur, effrayés d'eux-mêmes et ils mourront. Que sera l'homme alors, lui qui est déjà plus féroce que les bêtes fauves et plus vil que les reptiles ? Adieu pour jamais, chars éclatants, fanfares et renommées, adieu au monde, à ses palais, à ses mausolées, aux voluptés du crime, et aux joies de la corruption, — la pierre tombera tout à coup, écrasée par elle-même, et l'herbe poussera dessus ! — Et les palais, les temples, les pyramides, les colonnes, mausolées du roi, cercueil du pauvre, charogne du chien, tout sera à la même hauteur sous le gazon de la terre.

Alors, la mer sans digues battra en repos les rivages, et ira baigner ses flots sur la cendre encore fumante des cités ; les arbres pousseront, verdiront, sans une main pour les casser et les briser ; les fleuves couleront dans des prairies émaillées ; la nature sera libre sans homme pour la contraindre, et cette race sera éteinte, car elle était maudite dès son enfance.

. . . . . .

Triste et bizarre époque que la nôtre ! Vers quel océan ce torrent d'iniquités coule-t-il ? où allons-nous dans une nuit si profonde ? Ceux qui veulent palper ce monde malade se retirent vite, effrayés de la corruption qui s'agite dans ses entrailles.

Quand Rome se sentit à son agonie, elle avait au moins un espoir : elle entrevoyait derrière le linceul la croix radieuse, brillant sur l'éternité. Cette religion a duré deux mille ans et voilà qu'elle s'épuise, qu'elle ne suffit plus, et qu'on s'en moque, — voilà ses églises qui tombent, ses cimetières tassés de morts et qui regorgent.

Et nous, quelle religion aurons-nous ?

Etre si vieux que nous le sommes, et marcher encore dans le désert comme les Hébreux qui fuyaient d'Egypte.

Où sera la Terre Promise ?

Nous avons essayé de tout et nous renions tout sans espoir — et puis une étrange cupidité nous a pris dans l'âme et l'humanité ; il y a une inquiétude immense qui nous ronge ; il y a un vide dans notre foule. — Nous sentons autour de nous un froid de sépulcre.

L'humanité s'est prise à tourner des machines, et, voyant l'or qui en ruisselait, elle s'est écriée : c'est Dieu. Et ce Dieu-là, elle le mange. Il y a — c'est que tout est fini : adieu ! adieu ! du vin avant de mourir ! Chacun se rue où le pousse son

instinct; le monde fourmille comme les insectes sur un cadavre; les poètes passent sans avoir le temps de sculpter leurs pensées : à peine s'ils les jettent sur des feuilles et les feuilles volent; tout brille et tout retentit dans cette mascarade, sous ses royautés d'un jour et ses sceptres de carton; l'or roule, le vin ruisselle, la débauche froide lève sa robe et remue... horreur! horreur! Et puis, il y a sur tout cela un voile dont chacun prend sa part et se cache le plus qu'il peut.

Dérision! horreur! horreur!

VIII

Et il y a des jours où j'ai une lassitude immense, et un sombre ennui m'enveloppe comme un linceul partout où je vais : ses plis m'embarrassent et me gênent, la vie me pèse comme un remords. Si jeune et si lassé de tout, quand il y en a qui sont vieux et encore pleins d'enthousiasme! et moi, je suis si tombé, si désenchanté. — Que faire? La nuit, regarder la lune qui jette sur mes lambris ses clartés tremblantes comme un large feuillage, et le jour, le soleil dorant les toits voisins? — Est-ce là vivre; non, c'est la mort, moins le repos du sépulcre.

Et j'ai des petites joies à moi seul, des réminiscences enfantines qui viennent encore me réchauffer dans mon isolement comme des reflets de soleil couchant par les barreaux d'une prison : un rien, la moindre circonstance, un jour pluvieux, un grand soleil, une fleur, un vieux meuble, me rappellent une série de souvenirs qui passent tous, confus, effacés comme des ombres. — Jeux d'enfant sur l'herbe au milieu des marguerites dans les prés, derrière la haie fleurie, le long de la vigne aux grappes dorées, sur la mousse brune et verte, sous les larges feuilles, les frais ombrages. Souvenirs calmes et riants comme un sourire du premier âge, vous passez près de moi comme des roses flétries.

La jeunesse, ses bouillants transports, ses instincts confus du monde et du cœur, ses palpitations d'amour, ses larmes, ses cris. — Amour du jeune homme, ironies de l'âge mûr! Oh! vous revenez souvent avec vos couleurs sombres ou ternes, fuyant, poussées les unes par les autres, comme les ombres qui passent en courant sur les murs, dans les nuits d'hiver. Et je tombe souvent en extase devant le souvenir de quelque bonne journée passée depuis bien longtemps, journée folle et joyeuse, avec des éclats et des rires qui vibrent encore à mes

oreilles, et qui palpitent encore de gaîté, et qui me fait sourire d'amertume. — C'était quelque course sur un cheval bondissant et couvert d'écume, quelque promenade bien rêveuse sous une large allée couverte d'ombre, à regarder l'eau couler sur les cailloux; ou une contemplation d'un beau soleil resplendissant avec ses gerbes de feu et ses auréoles rouges. Et j'entends encore le galop du cheval, ses naseaux qui fument; j'entends l'eau qui glisse, la feuille qui tremble, le vent qui courbe les blés comme une mer.

D'autres sont mornes et froids comme les journées pluvieuses; des souvenirs amers et cruels, qui reviennent aussi — des heures de calvaire passées à pleurer sans espoir, et puis à rire forcément pour chasser les larmes qui cachent les yeux, les sanglots qui couvrent la voix.

Je suis resté bien des jours, bien des ans, assis à ne penser à rien, ou à tout, abîmé dans l'infini que je voulais embrasser, et qui me dévorait.

J'entendais la pluie tomber dans les gouttières, les cloches sonner en pleurant; je voyais le soleil se coucher et la nuit venir, la nuit dormeuse qui vous apaise, et puis le jour reparaissait — toujours le même avec ses ennuis, son même nombre d'heures à vivre et que je voyais mourir avec joie.

Je rêvais la mer, des lointains voyages, les amours, les triomphes, toutes choses avortées dans mon existence, cadavres avant d'avoir vécu.

Hélas! tout cela n'était donc pas fait pour moi. Je n'envie pas les autres, car chacun se plaint du fardeau dont la fatalité l'accable; — les uns le jettent avant l'existence finie, d'autres le portent jusqu'au bout. Et moi, le porterai-je?

A peine ai-je vu la vie, qu'il y a eu un immense dégoût dans mon âme; j'ai porté à ma bouche tous les fruits : — ils m'ont semblé amers; je les ai repoussés, et voilà que je meurs de faim. Mourir si jeune, sans espoir dans la tombe, sans être sûr d'y dormir, sans savoir si sa paix est inviolable! Se jeter dans les bras du néant et douter s'il vous recevra!

Oui, je meurs, car est-ce vivre de voir son passé comme l'eau écoulée dans la mer, le présent comme une cage, l'avenir comme un linceul?

IX

Il y a des choses insignifiantes qui m'ont frappé fortement et que je garderai toujours comme l'empreinte d'un fer rouge, quoiqu'elles soient banales et niaises.

Je me rappelerai toujours une espèce de château non loin de ma ville, et que nous allions voir souvent. — C'était une de ces vieilles femmes du siècle dernier qui l'habitait. Tout chez elle avait conservé le souvenir pastoral ; — je vois encore les portraits poudrés, les habits bleu ciel des hommes, et les roses et les œillets jetés sur les lambris avec des bergères et des troupeaux. — Tout avait un aspect vieux et sombre ; les meubles, presque tous de soie brodée, étaient spacieux et doux ; — la maison était vieille ; d'anciens fossés, alors plantés de pommiers, l'entouraient, et les pierres qui se détachaient de temps en temps des créneaux allaient rouler jusqu'au fond.

Non loin était le parc planté de grands arbres, avec des allées sombres, des bancs de pierre couverts de mousse, à demi-brisés, entre les branchages et les ronces. — Une chèvre paissait et, quand on ouvrait la grille de fer, elle se sauvait dans le feuillage.

Dans les beaux jours, il y avait des rayons de soleil qui passaient entre les branches et doraient la mousse ça et là.

C'était triste, le vent s'engouffrait dans ces larges cheminées de briques et me faisait peur, — quand le soir surtout les hiboux poussaient leurs cris dans les vastes greniers.

Nous prolongions souvent nos visites assez tard le soir, réunis autour de la vieille maîtresse dans une grande salle couverte de dalles blanches, devant une vaste cheminée en marbre. Je vois encore sa tabatière d'or pleine du meilleur tabac d'Espagne, son carlin aux longs poils blancs, et son petit pied mignon enveloppé dans un joli soulier à haut talon orné d'une rose noire.

Qu'il y a longtemps de tout cela ! la maîtresse est morte, ses carlins aussi, sa tabatière est dans la poche du notaire ; — le château sert de fabrique, et le pauvre soulier à été jeté à la rivière. . . . . .

Après trois semaines d'arrêt :

. . . Je suis si lassé que j'ai un profond dégoût à continuer, ayant relu ce qui précède.

Les œuvres d'un homme ennuyé peuvent-elles amuser le public ?

Je vais cependant m'efforcer de divertir davantage l'un et l'autre.

Ici commencent vraiment les mémoires...

GUSTAVE FLAUBERT

(A suivre.)

De quelques romans étrangers

La mode est aux traductions de romans étrangers. La France se renseigne, et il semble qu'elle le fasse avec avidité. C'est une naissance multiple et simultanée de traductions. Si les races humaines ont pullulé un beau matin, d'un fait de génération spontanée, sur les hauts plateaux du vieux monde, le moyen de nous figurer ce soudain et colossal grouillement, c'est de voir sous nos yeux éclore les traductions. Aux portes de la douane intellectuelle, aux portes trouées dans notre muraille de France, sous l'œil bienveillant des gardes jadis si renfrognés, à la joie et avec l'aide des anciens cerbères de nos traditions, c'est une cohue de moujiks en chemises rouges, psychologues naïfs et raffinés, de graves docteurs scandinaves flanqués de leurs pasteurs tout de noir vêtus. De bouillants lazzarones irruent avec des flots de paroles sonores, de graves Castillans passent à leur suite. Il y a des clergymen, des authoresses à lunettes bleues, sans doute à voiles verts, aussi, et d'autres plus jeunes et plus dernière mode. Il en arrive d'Australie, il en débouche du Cap, on en amène de l'Inde. Les Yankees apportent des échantillons de leur humour, amalgame précieux fait avec l'humour de tous les pays, de toutes les races diverses qui se sont mêlées en eux, venant du Vieux Monde, et tous ces humours ont donné un dosage nouveau où parfois l'on fait entrer quelques reflets du sourire silencieux de l'Indien refoulé, du Mohican. Quelques Allemands viennent arguer du goût vif que ressent pour eux l'élite berlinoise; des professeurs ont amené des Croates; il est venu un Roumain en petite tenue militaire qui a croisé un Bulgare; un Polonais a triomphé avec éclat; on s'avise de la Hollande; les Magyars passementés habituent les oreilles françaises à leur nom.

Tous ces étrangers sont charmants, intelligents, parfois géniaux; leur tort est d'arriver ainsi en horde pressée, tort bien involontaire; on les a tous appelés en même temps, on les a tous élus. Ainsi va le monde aux rives de Seine. Au lieu d'avoir, invétérée, l'habitude de traduire les belles œuvres étrangères, de les traduire en leur temps, dans leur fraîcheur à mesure qu'elles paraissent, qu'elles se classent dans leur terre d'origine, on attend, on ferme, des années, les portes de la muraille, on se défend de tout contact littéraire étranger. Après une longue période d'isolement, on se dépêche à se mettre au courant. C'est la même ligne de conduite qui, après avoir tout refoulé de la musique extra-nationale, immobilise ensuite scènes et concerts au profit de la même musique. C'est le système de l'instruction par crises, et la recherche d'un frisson nouveau, par le détail du costume, du nom des personnages et du décor ambiant. Souvent, la douane passée, nous nous retrouvons, bien et dûment, en France.

Qu'y a-t-il, dans tout cet apport, de particulièrement intéressant ?

LE ROMAN ITALIEN

Le plus grand succès foudroyant et mérité de littérature traduite depuis les temps romantiques et les temps de Dickens qui suivirent, ce fut celui des romans russes. Le roman russe, après son brillant éclat, sommeille; pour nous seulement. Cela ne veut pas dire qu'il n'y ait plus de romanciers russes : la mode a changé. On continue à nous donner Tolstoï, dans des habits déchirés par les uns et par les autres; on coupe, on taille, on arrange, on adapte : ça lui est égal; nous aurions mauvaise grâce à être plus tolstoïste que lui. Les Scandinaves ont surtout apporté, par Bjœrnson et par Ibsen, leur influence dramatique; on n'a pas voulu voir quels liens étroits les rapprochaient des Russes que nous venions d'apprendre à connaître. Les romans de Bjœrnson, purement locaux et un peu familiaux, excellents d'ailleurs, nous avaient déjà été présentés, sans grand succès. Il a fallu le théâtre pour les rappeler, et encore à une attention lasse qui s'est bornée à en enrichir sa nomenclature.

Après, tout près de ces années, ce fut, c'était tout à l'heure les Italiens. La vérité et la beauté nous furent ramenées des hivernages sentimentaux à Florence et des pélerinages à Venise : et c'est la gloire de Gabriele d'Annunzio qui rayonne.

Les amis de Gabriele d'Annunzio ont écrit sur lui d'intéressantes chroniques dont l'allure spontanée et cordiale indique bien que l'homme est séduisant. De plus, il est fort actif : poèmes, romans, théâtre, romans romanesques, romans bourrés de légère critique d'art et de notations d'impressions littéraires prouvent la souplesse de son talent. Encore cette activité déborde et la littérature et la mondanité : d'Annunzio est un député. Il l'est selon le dernier courant socialiste; il est aussi le député de la beauté, comme Jean Roule, mais avec mandat apostillé dans la réalité par les électeurs.

Aussi la vie privée de M. Gabriele d'Annunzio n'est pas dénuée d'éclat : il a eu des amours et des ruptures dont on parle. Les romans français qu'on écrit sur les pélerinages de Venise et sur les hivernages de Florence (je mets à part tout à fait ce remarquable *Lys rouge*) sont quelque peu papotiers. M. d'Annunzio a cru sans doute devoir faire quelques concessions à un genre qui a fort contribué à le mettre à la mode. Heureux M. d'Annunzio ! il bénéficie, pour ses succès, de la Triplice, du goût des Berlinois et des Viennois pour la pensée, ou plutôt pour le mouvement agile de la sensitivité italienne; il bénéficie du succès pieux de M. Perosi, du succès populaire de M. Mascagni, du succès de la musique italienne nouvelle en Allemagne, où elle chatouille si bien le goût de la mauvaise musique, fondamental dans la petite bourgeoisie allemande. Et chez nous, une partie du public et de la critique le remerciera d'être italien, latin, pas germanique du tout, et d'avoir agité, dans le mouvement, quelques-unes des questions que M. Paul Bourget avait déjà contemplées dans le silence du cabinet. M. d'Annunzio est évidemment un écrivain heureux. De quoi est fait son talent ?

Il débuta poète lyrique. Des traductions de Jean Dornis, très élégantes, donnent l'impression d'une langue, dans le texte, riche, nombrée, très

rythmique. Ces poèmes ne sont pas indifférents, sans qu'ils étonnent par leur originalité. Ensuite il publia des nouvelles. Un volume dont le titre général est *Episcopo et Cie* (1) nous en donne un choix. C'est un volume éclectique. Il démontre que la formation de M. Gabriele d'Annunzio ne dépendit pas de recherches en sa propre personnalité; les dix nouvelles que contient le volume semblent presque toutes autant d'études d'après un maître, d'après un ou plusieurs maîtres : ce sont des variations sur des thèmes connus, variations très habiles. *Episcopo et Cie*, la plus développée et la plus intéressante de ces nouvelles, est celle aussi qui offre le plus d'individualité dans une tentative très agile d'adapter l'esprit de Dostoïewsky, cette sorte de tendance russe à la confession, cette interprétation d'âmes veules et qui s'enlizent avec une clairvoyance demeurée intacte, avec une lucidité d'observation demeurant entière en une décadence de toutes les forces physiques et morales que le grand romancier russe a traduite de façon si neuve, qu'il peut passer pour en avoir le premier donné l'analyse. La nouvelle est d'ailleurs déjà fort bien faite, les silhouettes des personnages, bien campées ; mais on pense irrésistiblement à *l'Esprit souterrain*, à Marméladoff. Ailleurs, c'est, à propos de sujets plus particuliers, qui semblent des anecdotes contées avec un certain souci de la mise en cadre, le souvenir de Guy de Maupassant. En lisant *Saint-Pantaléon*, le récit de la lutte de deux communes limitrophes, il est difficile de ne pas songer à Léon Cladel et à sa farouche *Fête de Saint-Bartholomée Porte-Glaive*.

Les Annales d'Anne offrent vraiment un type frappant d'adaptation. La gageure est ici évidente. L'auteur a sans doute été tenté du désir de faire passer dans une gamme italienne l'admirable conte de Flaubert, *Cœur simple;* c'est vraiment, selon une expression de M. Paul Bourget, avoir récrit quelque chose dans une autre notation. Le personnage est soigneusement conservé, en ses allures, en ses manies ; c'est à peu près les mêmes péripéties, sauf que l'Italien idyllique épargne à son lecteur le quasi-viol, du début de Flaubert ; son Anne est plus vitrail, plus cantique que la Félicité de Flaubert. Au lieu d'une robuste peinture de primitif des Flandres ou du Rhin, nous en avons la traduction en une enluminure d'esthète à goûts byzantins de douceur d'encens, de propos d'amour à mi-voix. Le perroquet de Félicité est remplacé par la tortue d'Anne, peut-être plus esthétique depuis des Esseintes, et, au lieu de mourir simplement idiote comme Félicité, Anne meurt en idiote béatifiée et répandant tout le bon parfum des saintes âmes. Malgré tout, et quoiqu'un travail de ce genre soit surtout un exercice de style et de composition, ce style et la mise en place de certains détails sont assez captivants pour que la nouvelle se lise, à travers la traduction française, avec intérêt. C'est un genre nouveau : ce n'est pas du plagiat, ce serait trop vif de le dire ; ce n'est pas de la traduction ; c'est de la transposition pour un lecteur d'un autre pays, doué de foi plus vive et d'un impressionnabilité plus grande devant le paysage. Tout de même, c'est

(1) ... en traduction française. C'est un choix parmi les nouvelles de M. d'Annunzio.

un exercice de rhétorique. Exercice de rhétorique : c'est un mot que très souvent d'Annunzio suscite, et non seulement dans ses œuvres de début, mais à propos du meilleur de ce qu'a donné sa maturité !

La rhétorique ! elle abonde dans *Enfant de volupté :* elle y est protéiforme : rhétorique d'homme dans les phrases amoureuses, rhétorique d'homme aussi dans des carnets de femmes amoureuses (car M. d'Annunzio se sert de cet ancien, mais commode moyen d'étaler une âme féminine et d'en pousser d'un coup de doigt les soyeuses nuances en plein relief), et cette rhétorique s'allie à un grand souci selon Paul Bourget, de dépeindre autour de ces âmes éloquentes des milieux somptueux décorés d'objets d'art, vraiment select, vraiment anciens, vraiment beaux. Sur les tables et les ponts, dans l'atmosphère traînent des citations excellentes empruntées à de solides notoriétés d'élite, à Gœthe, à Shelley surtout. Parmi toutes ces belles choses, on fait de l'eau-forte suggestive, des petites pièces impeccablement rythmiques, et traditionnellement rythmiques, comme il convient à des amateurs extraordinairement distingués, chez qui une création rythmique serait d'une nouveauté un peu criarde. Les amoureux ont en ce livre des dialogues bien coupés d'inventaires. Quand Hélène entre, voici, développée, sa toilette... Elle s'assied : voici son fauteuil « qui est un siège long et profond, recouvert d'un cuir ancien semé de pâles chimères en relief, dans le goût de celui qui tapisse les parois d'une salle au palais Chigi. Le cuir avait pris cette teinte chaude et opulente qui rappelle certains fonds de portraits vénitiens, ou un beau bronze gardant à peine quelques traces de dorure, ou une fine écaille de tortue au travers de laquelle luirait une feuille d'or. Un grand coussin taillé dans une dalmatique de couleur très amortie, de cette couleur que les marchands de soie florentins appelaient *rosa di gruogo*, rendait le coussin moelleux... » Alors seulement Hélène peut s'asseoir. Encore faut-il, avant de parler, « qu'elle pose sur le bord de la table à thé son gant droit et son porte-cartes, mince fourreau d'argent poli où était gravée une devise ». C'est un peu inventaire, je ne dirai pas de commissaire-priseur, mais au moins de critique en bibelots, et ce procédé, toujours répété, déviant sans cesse l'action un peu monotone, alourdit le roman. Il faut que M. d'Annunzio possède vraiment une belle fougue passionnelle (elle éclate à son aise, en certains chapitres) pour avoir fait accepter à des gens de valeur ces bouquins un peu de tourisme et qui caressent trop les snobismes féminins. Cette fougue passionnelle, c'est d'ailleurs sa qualité : c'est elle qui permet de passer sur les longueurs de l'*Intrus*, sur l'hiératisme pompeux (procédant de quelques défauts du symbolisme français) des *Vierges aux Rochers*. C'est cette fougue qui donne de la valeur au *Triomphe de la Mort*, d'où il faut excerpter comme de belles pages d'artiste, bien conçues et bien rendues, celles qui racontent un pèlerinage et l'horreur des campements de mendiants et d'infirmes, tout le rançonnage religieux et l'horreur des plaies et des dégénérescences accumulées là, dans un étroit espace, en un but de lucre. Ici, un des sentiments sincères de M. d'Annunzio, son horreur de la laideur et de la souffrance physique, l'a fortement servi. L'idée même du *Triomphe de la Mort*, — à savoir que la maîtresse aimante et

dévouée est encore coupable envers l'homme, que, dans une liaison heureuse, il demeure néanmoins deux antagonismes en présence, et que l'on ne peut délier l'étreinte que par la mort, ou plutôt qu'on meurt ensemble parce que l'étreinte est trop forte, — est défendable, encore que ce passage de l'amour à la haine, chez l'amant, cet extravasement de la haine dans l'amour, soit plutôt formulé avec force à plusieurs reprises, que gradué avec habiletée et expliqué. On ne voit pas évoluer les sentiments. Ils vous sont simplement notifiés. Le sujet, dis-je, est défendable, et c'est là une bonne contribution aux théories schopenhauériennes. *L'Intrus* contient une idée belle et féconde. Il s'y joue un drame humain terrible, angoissant, juste et logique. (Le mari a négligé sa femme, qui l'adore et qui est une créature d'élite. Celle-ci, délaissée, a eu une minute d'égarement et s'est abandonnée. La logique cruelle des choses veut que son mari lui revienne juste au moment où sa grossesse ne peut plus être cachée. Il se sent le principal coupable dans cette faute. Aussi sa rancune ne va pas à cette mère malheureuse, mais à l'amant. Mais comment en tirerait-il vengeance? Cet homme est terrassé par la paralysie. Le mauvais désir se concrète alors sur l'enfant dont il est le père obligé. Enchaîné par le respect humain, et le souci de la réputation de sa femme, et le pardon qu'il a accordé, il ne peut toutefois s'empêcher de rêver la mort du pauvre être. Sa femme en est réduite aussi à désirer que cet obstacle entre eux ne vive pas. Elle ne tuerait point pourtant: lui, donne corps à son vouloir obscur: il expose l'enfant à un froid violent, de façon que la maladie l'emporte. Il y a de beaux accents dans l'étude de cette crise passionnelle.

Pourquoi faut-il que la rhétorique intervienne en fastueux et excessifs développements, et que nous rencontrions dans ce livre — sous la forme d'un vieux paysan, un sage, presque un saint — une seconde épreuve du Platon Karataiew, le célèbre martyr de *la Guerre et la Paix*?

C'est là l'inconvénient terrible qui pèse sur M. d'Annunzio : aucun de ses livres ne nous traduit une personnalité mentale complète. Assurément, il a beaucoup de relief, de vie propre. Il agit, il écrit d'une forme à lui, avec des agréments souvent à lui; il a du feu, il est abondant; malheureusement il est trop littéraire, en ce sens qu'il se sert trop, pour développer des personnages, de l'acquis littéraire de son temps. Il est une silhouette originale, il n'est pas le créateur de types originaux. On peut souhaiter, puisqu'il est fort jeune, qu'il nous donne des œuvres plus profondes, moins élégamment meublées de notations et de souvenirs, et qu'il dégage davantage de l'humanité.

L'expression de littérature italienne antithétique à celle de M. d'Annunzio, c'est celle de Verga, dont la gloire s'européanisa sur cette simple nouvelle : *Chevalerie rustique*. C'est un écrivain de forte race et d'esthétique volontaire. A l'encontre de M. d'Annunzio, qui est, en somme (sauf détails de luxe et paysages), un écrivain cosmopolite, M. Verga est très strictement local. C'est la Sicile qu'il raconte. Et non point la Sicile légendaire, avec des bergers de Théocrite aux flancs des coteaux secs où les chèvres broutent le cytise : non point la Sicile historique et épique

où Syracuse lutte contre les puissances puniques ou romaines : ni idylle, ni roman historique. Ce n'est point non plus la Sicile, halte d'Anglais riches, pension de malades rentés, avec des drames élégants dans les très confortables hôtels cosmopolites de Palerme. C'est la Sicile âpre, dure, en proie à la crise économique. Il passe là des rustres presque sarrasins, de vieux nobles ruinés, maniaques dans des palais en ruine, de sévères viragos luttant pour refaire la fortune perdue. Tout récemment a été traduit le meilleur roman de Verga, celui qui atteste sa maîtrise : l'histoire de *Maître Gesualdo*. C'est très local, et cela atteint assez d'humanité pour devenir très général. Peu de livres donnent une émotion aussi forte ; le héros en est un homme, et non point un romanesque, ni un ambitieux politique, ni un homme qui souffre de passion : c'est simplement un maçon qui veut s'élever au-dessus de sa condition, qui y réussit et qui paie ses succès à la fin de sa vie, éprouvé dans sa tendresse et sa fortune par une fille qu'il peut croire sa chair et son sang, car il fut berné lors de son mariage qu'il contracta pour s'ouvrir la haute société. Ce qu'il a acquis par son travail passe à payer les dettes d'un duc qu'il a pour gendre et à fournir au luxe de madame la duchesse. D'ailleurs, il ne se ruine même pas ; il meurt simplement, diminué dans sa fortune et navré dans tout son être. Ce personnage se meut à travers une foule de figurants prestigieusement évoqués en quelques phrases, clichés, dès leur première apparition dans le récit, par l'allure qu'ils auraient et les paroles qu'ils diraient si le roman était la vie réelle. Ils ne sont point présentés : ils sont jetés en pleine action et se formulent au long de l'action. Le procédé en vaut un autre ; Verga s'en sert supérieurement, et il arrive, par ses introductions brusques et le développement successif de ses figurants, à des fonds très suggestifs et très gradués. Son art est robuste et franc. Il n'y a aucun hors-d'œuvre. Pas d'autre paysage dans *Maître Gesualdo* (et cela se passe en cette tentante Sicile) qu'une journée de lourde chaleur : et encore ce n'est point un paysage, il n'y a pas de description ; mais on sent à travers les paroles de Don Gesualdo, sa fatigue et la lourde nappe solaire qui pèse sur lui. Il y a un incendie ; pas une phrase pittoresque ne le décrit : c'est par les propos confus de la foule que le phénomène est transcrit. Partout, une recherche de réalité, de vie exacte et de relief, — tout cela poussé à un haut degré qui porte au rang des maîtres cet écrivain pourtant sans lyrisme, et à qui le problème social semble n'apparaître que sous forme pour ainsi dire historique, ou comme milieu d'action à des personnages agissants.

Il est de mode de citer, auprès d'Annunzio et de Verga, quand il s'agit de littérature italienne madame Matilde Serao, écrivain fécond, non sans agrément, mais sans puissance. C'est de la chevalerie de placer si haut madame Serao. Elle a fourni l'ingénieuse et touchante notation de la vie d'une pauvre danseuse laide du théâtre San-Carlo à Naples ; et, quoique le procédé soit visible d'insister perpétuellement sur le contraste entre toutes les idées de luxe et de beauté et de liaisons faciles et brillantes qui font cortège à l'idée de ballet, et la vie de sa petite danseuse, médiocre, sentimentale, pauvre, livrée à d'humbles amours, et n'aimant en haut lieu que chimériquement, la nouvelle est

jolie. *La Conquête de Rome*, le roman le plus connu et le plus vanté de madame Serao, est assez faible. Il aurait comme mérite principal de nous apprendre que Rome exerce sur la province italienne une séduction analogue à celle que Paris exerce sur notre province, et que les députés y vont, très préoccupés de Monte-Citorio et pas du Colisée, pour devenir ministre et non pour se plaire à l'archéologie et se plonger dans des méditations à la Chateaubriand. Le roman a pu intéresser parce qu'il porte sa date, et que c'est évidemment un aspect de la Ville Eternelle qui n'existait pas il y a plus de trente ans ; mais ce sont surtout des qualités de reportage ingénieux qui font le prix de cette œuvre.

Un bon roman de Butti, *l'Automate*, nous a appris un nom nouveau et à retenir. On s'exagère sans doute la valeur de Fogazzaro, romancier terne.

LE ROMAN ANGLAIS

Nos connaissances en littérature anglaise ont été assez fortement tenues au courant ; elles ne sont peut-être pas tout à fait égales à celles qu'un lecteur français peut acquérir du récent mouvement italien.

Depuis Stevenson, cet esprit rare et curieux, on nous a présenté Kipling et Wells. C'est aussi à une date toute récente que M. Gabriel de Lautrec nous a donné une belle traduction, précédée d'un très intéressant essai sur l'humour, des contes de Mark Twain ; mais nous connaissions déjà cette force prodigieuse de comique et ce don de burlesque froid et irrésistible.

Rudyard Kipling est un des écrivains les plus universellement célèbres de ce temps-ci. Avec des dons indéniables, il écrit surtout pour la grosse consommation, et la foule lui est reconnaissante. Il a séduit tous les Anglais en leur présentant un type d'Anglais qui est à eux ce que Cyrano est au caractère français et, avant Cyrano, ces héros de Dumas père, dont Gustave Flaubert dit, dans *Bouvard et Pécuchet*, qu'ils sont forts comme des bœufs et joyeux comme des pinsons. Ce héros selon la convention populaire et mélodramatique est pourvu d'une jovialité à toute épreuve, d'une grande vigueur, d'un grand courage, du don d'ubiquité, d'une grande générosité ; c'est un amoureux fidèle et un ami à toute épreuve ; il est propre à la sérénade et à l'estocade ; il n'a pas grande pensée, si tant est qu'il ait même le moindre don de réflexion mais il surabonde de vie physique : c'est le mouvement efféné. Il y a des analogies entre ce personnage et la silhouette d'Anglais-type que créa Kipling. C'est le jeune homme que rien n'embarrasse, prêt à tout, qui se tire de tout, que rien n'étonne dans la jungle, ni dans la brousse coloniale. C'est toujours un peu Whittington qui devint lord-maire, mais maintenant il devient magistrat aux colonies ; ou bien c'est l'imperturbable reporter, qui est presque un combattant, qui s'affirme sous les balles un servant fidèle de la religion de l'information et de la vitesse, un fervent du télégraphe, tel le héros de *la Lumière qui s'éteint*. Ce jeune homme peut être très passionnel, mais il doit l'être avec une forte distinction qui lui interdit toute parole

inutile. Kipling, — par la formation de ces caractères énergiques et décidés, par l'atmosphère de chasse aux fauves qu'il évoque, par cet idéal svelte et vigoureux de jeune militaire prêt à toute activité, précocement sage et prudent et donnant tout jeune des preuves de maturité et d'énergie, — a séduit tout ce qui, en Europe, aime à commander l'exercice et à jouer au soldat. Il a de quoi être l'idole des fervents de l'armée, des défilés, des raids de cavalerie, il doit plaire aux bons nationalistes qui rêvent une ère de violence. Il incarne admirablement cet idéal de barbarie de précision qui menace de submerger les progrès récents de la conscience humaine. Heureusement pour lui, parallèlement à ces visées qui se traduisent par des œuvres presque du domaine du roman d'aventures, Kipling a donné l'idée d'une terre frémissante et lointaine, d'une terre silencieuse où les bêtes glissent dans une ombre chaude, vivante, lunaire autour de Mowgli, l'enfant élevé par les loups, au fond le jeune dieu de la force et de l'agilité humaines. Encore qu'il finisse en d'humbles fonctions, devenant le collaborateur d'un garde-forêts anglais, c'est un nouveau Bacchus indien qui se roule en nature vierge. Il n'attelle pas de tigres à son char, mais il les tue ou les fait tuer.

Kipling, non plus, ne recule pas devant certaines gageures, et sa célèbre nouvelle du Serpent de Mer donne tous les aspects de sa méthode : c'est un soin scrupuleux à noter tous les détails réalistes qui peuvent entourer le fait chimérique ; c'est par des accessoires qu'il prend vie, et, dans la nouvelle qui nous occupe, ce ne sera qu'après avoir donné de fortes et justes sensations de traversée par une grosse mer, qu'il abordera le sujet fantastique qu'il veut mettre en œuvre. Kipling est un très habile jongleur qui excelle à manier l'imprévu et à piquer l'attention de ses lecteurs par des détails topiques et curieux, pour l'amener à digérer son paradoxe. Il est mouvementé et vivant, et il contient suffisamment l'intérêt du roman d'aventure pour intéresser les enfants petits et grands.

Wells possède ces qualités, il semble en avoir d'autres. Les bonnes traductions de M. Henry Davray montrent un esprit très précis, très serré, que la chimère n'étonne point, au contraire, mais qui vit dans une atmosphère de chimère pratique et scientifique. Les qualités d'ironie imaginative, et de construction fantastique d'Edgar Poe ont trouvé chez M. Wells un terrain très préparé. C'est le même sang-froid dans l'invention et la même méticulosité à n'oublier aucun des échelons du fantastique pour le colorer de réalité. Lui aussi, sauf en un roman, son dernier, se détourne des sujets passionnels ; il demande à la curiosité ses éléments merveilleux et ses chances d'intérêt. M. Wells est le féal de la planète Mars : elle l'a entraîné dans des récits courts ou longs, dans des nouvelles de dimensions diverses. La plus connue est cette *Guerre des Mondes* dont le début allume une si vive curiosité. La fin du roman ne correspond point, en imprévu, en terreur et en grandiose savamment gradué, au commencement à la fois simple et ample ; mais il était sans doute fort difficile, peut-être impossible, de soutenir le ton. Il eût fallu une imagination logique d'une force encore plus extraordinaire, car le fantastique, qui paraît sans limites possibles, est d'un horizon assez restreint.

On ne peut projeter sur cet écran que quelques inventions déduites de l'hypothèse du possible, si ce n'est de simples vérités ou constats d'existence, transposés. C'est du jeu, que l'art de M. Wells ; mais c'est du jeu fort bien joué par un esprit des plus féconds en ressources.

Nous connaissons Kipling et Wells... Pourquoi ne nous fait-on pas connaître Meredith, dont de pâles adaptations déjà vieilles, parues à la *Revue des Deux-Mondes* sous la signature de Forgues, laissent entrevoir la beauté. Nous connaissons M. George Moore qui, là-bas, défend avec énergie les principes d'un naturalisme un peu élargi, et on nous a fait don de l'œuvre d'une infinité de dames anglaises... Mais est-ce là tout? Nous n'avons pas encore notion de quelque écrivain contemporain de vie intime, d'un peintre de mœurs anglaises toutes récentes qui permette aux critiques bien pensants de relayer dans l'éloge de George Elliot. Je ne sais pas si George Elliot parle une belle langue d'artiste qui puisse ravir le lecteur anglais. Transposées en français et, j'aime à le croire, fidèlement, ses œuvres dégagent une profonde impression d'ennui : c'est gris, c'est terne, c'est froid, c'est piétiste, c'est moral, c'est prédicant. Ce n'est nullement du roman d'âmes, ni du roman d'intellectualité, et l'on ne voit pas chez elle ce fameux vérisme pittoresque qu'on lui attribue de façon à organiser des comparaisons avec les Russes et des leçons sévères pour le naturalisme français. Cela apparaît simplement médiocre et lourd.

LE ROMAN ALLEMAND

Depuis la guerre, on a traduit pour nous peu de romans allemands. On connaît *la famille Bukholz* de M. Julius Stinde, et quelques romans de MM. Théodore Fontane, Heyse et Lindau. La jeune Allemagne est ignorée de nos lecteurs, et les noms de Lilienkron, de Dehmel, du romancier et du poète éminent qu'est Otto Julius Bierbaum, de Wedekind n'ont que vaguement, et sans textes à l'appui, frappé les oreilles de nos critiques. A la suite du mouvement dramatique des Scandinaves, Hauptmann nous fut apporté ; mais, en ce sens du théâtre, nous n'avons vu adaptés ni Schlaf ni Holz. On a jusqu'ici cru que M. Hermann Sudermann était suffisant à nous donner une idée complète de l'Allemagne actuelle : ce n'est pas assez, — ce qui ne veut pas dire que M. Sudermann soit sans talent, mais il ne représente que très incomplètement le mouvement littéraire d'outre-Rhin. Les écrivains de là-bas le lui disent, le plus souvent, durement.

Mais, impartialement, il faut convenir que M. Sudermann est l'auteur d'un fort beau livre : c'est *le Chemin des Chats*. L'action se passe un peu après les guerres du premier Empire. Un jeune seigneur revient de la guerre, et il s'étonne de voir tout le monde s'écarter de lui comme d'un pestiféré. En son absence, son père a trahi la patrie ; il a indiqué aux Français un chemin détourné par où surprendre une troupe prussienne. Au vrai, le vieux seigneur n'a pas cru trahir qui que ce soit. Toute sa sympathie étant polonaise, il a aidé des alliés à vaincre des oppresseurs allemands. Néanmoins, pour ses vasseaux, c'est un traître.

Le jeune seigneur part : il va en Russie, il fait la guerre de 1814, essaye de se faire tuer, se couvre de gloire sous un nom d'emprunt et revient. Son père est mort et la haine est restée la même. Il va vivre chez lui, comme un isolé, comme un sauvage, sous la réprobation qu'attire sur son nom l'acte de son père ; il souffre des effets de cette réprobation, mais il la partage. Or, un sentiment juste peut devenir, par ceux qui l'expriment, odieux ! — c'est ce qui se produit, et le jeune seigneur en vient à défendre la mémoire de son père et, devant l'injure qui l'entoure, à lui rendre son franc regret. Auprès de lui est une fille, Régine, qui fut la servante et la maîtresse de son père. Elle a conduit les étrangers, elle fut l'instrument de la trahison accomplie par le vieux seigneur. Le fils l'a d'abord chassée. Elle est restée tapie dans un coin du château, ne sachant où aller. Il a eu pitié et, plus il devient lui aussi et innocemment, un hors la loi, plus il la sent, cette fille, près de son cœur. Et puis leur solitude à deux, terrible, totale, les serre l'un contre l'autre les pousse l'un vers l'autre. Elle n'est plus la fille qui servit de maîtresse à son père. Elle est la femelle qui vit sous le même toit que lui, enfermée avec lui par le préjugé, elle si peu captive, lui si innocent. Le type de Régine, bestial et tendre, fait le plus grand honneur à M. Sudermann, et il lui suffirait d'avoir écrit ce roman, dont il est inutile de continuer le développement, pour être un notable écrivain. Quelques nouvelles comme *le Moulin Silencieux* ont du charme. Le roman *l'Indestructible Passé* qui eut en Allemagne un très vif succès, n'est point sans intérêt. Un peu lourd et confus, il donne une psychologie nette et directe des seigneurs agrariens. Ce n'est pas du tout inspiré des Russes ; cela ne procède point de l'influence française : c'est de l'observation locale, forte et, malgré un peu de théâtral et une complication un peu artificielle des personnages, intéressante. Nous y trouvons une jolie figure de femme frivole, faible, paraissant tout sentiment, en étant toute sensualité et tout égoïsme, — contribution à l'étude de Dalila. Mais M. Sudermann est profondément inégal, et son roman *le Souhait* par exemple, qui offre, non dans le sujet, mais dans la façon de poser le problème, dans l'exagération oratoire, dans une certaine insincérité du développement, des ressemblances avec *l'Intrus* de d'Annunzio, est fatigant, sans intérêt, ainsi que de nombreuses nouvelles, tantôt trop mondaines, tantôt trop brutales et d'un comique peu distingué.

Nous ne nous plaindrons pas toutefois qu'on traduise M. Sudermann et qu'on le traduise en entier. Seulement on devrait nous montrer, parallèlement à lui, quelques-uns de ses émules, et nous saurions plus sur l'âme allemande contemporaine.

LE ROMAN POLONAIS. — SIENKIEWICZ

A travers des décors divers, c'est le roman de l'énergie humaine que semble avoir voulu réaliser Sienkiewicz. C'est aussi le roman historique, — et certes ce désir est plus compréhensible que partout ailleurs en un

pays dont la langue et les souvenirs historiques constituent non seulement le symbole, mais encore la dernière réalité. Historiquement, à cause de la lutte contre l'orthodoxie, le catholicisme fait aussi partie intégrante des traditions polonaises, et on s'explique que l'auteur de *Par le Fer et par le Feu*, ait écrit *Quo Vadis*.

Son œuvre la plus anciennement connue en France est *Bartek vainqueur*, œuvre intéressante et âpre, d'une technique naturaliste heureuse, œuvre de grande portée locale, mais arrivant à la généralité par la solidité de structure du personnage principal, de Bartek qui se bat pour ses oppresseurs, sans savoir trop exactement à qui il a affaire, force individuelle enclose dans une force générale qui le dompte et le dirige, et que ses exploits guerriers et une gloire d'un jour ont rendu impropre au travail et plongent dans la plus opaque misère.

L'observateur avisé et mordant que décelait *Bartek* nous a été représenté romancier héroïque et pourvu surtout des qualités les plus antithétiques à celles qu'on nous montrait tout d'abord. Ce sont surtout des dons de couleur, de mouvement, et un grand art à grouper et à faire mouvoir des foules. Peut-être faut-il déposer à son seuil les plus sérieuses de nos préoccupations, et faire taire les interrogations les plus pressantes ds notre esthétique. Mais n'est-ce point aussi un agrément, parfois, d'assister à un développement si différent de ce que nous rêvons, qu'il en apparaît tout inattendu? En lisant *Quo Vadis*, ce n'est point à l'érudition de l'auteur que l'on prend garde, ni à ce Pétrone qui a conquis tant de suffrages s'il ne peut les réunir tous, ni à l'affabulation même, ni à la vision de Rome, mais on se plaît à suivre une certaine force qui a su s'intéresser suffisamment à l'histoire de ces deux amoureux du temps de Néron, pour l'écrire fiévreuse et mouvementée.

Dans *Par le Fer et par le Feu*, fragment de son épopée polonaise, M. Sienkiewicz est plus sûr de son érudition et plus à l'aise encore dans le mouvement de son livre. Là, du reste, il a davantage à nous apprendre. Non point que des poèmes comme celui de Gogol, que les romans ou drames historiques d'Alexis Tolstoï, auparavant des esquisses un peu sévères de Mérimée, ne nous aient soulevé un coin de cette vie de l'Orient slave. Mais les figures historiques ou épiques qui nous étaient montrées ne l'étaient ni avec ce relief ni avec cette familiarité puissante. Dans la meilleure de ces œuvres traduites, *le Prince Sérébriany* d'Alexis Tolstoï, si deux figures principales et quelques comparses sont dessinés d'un trait puissant et sûr, on n'y voit point, comme dans l'œuvre de Sienkiewicz, tout un pays s'animer, flamber, s'enivrer, se détruire, se rouler sur lui-même en une double convulsion terrible. Les héros du livre ne sont point ce qui nous intéresse, mais le mouvement même du livre, et la vie de ces masses collectives qui, par le steppe, s'avancent vis-à-vis les unes des autres, et je pense que, pour beaucoup, tout ce mouvement imagé autour de quelques figures principales a plus contribué au plaisir du lecteur que l'anecdote même où s'agitent, auprès de la pure Hélène et du brave Kretuski, tant de vaillants gentilshommes, tant de personnages origi-

naux, marqués à merveille dans leurs tics, ou d'une particularité amusante. On pense à Walter Scott dont l'évocation large et touffue si elle est vieillie pour nous n'en eut pas moins une singulière valeur. Le roman historique s'est réveillé, chez nous, avant les traductions de Sienkiewicz et, depuis dix ou douze ans, quelques efforts vigoureux avaient été poussés dans ce sens. Mais il est certain que l'applaudissement recueilli par Sienkiewicz démontre que la voie littéraire est de ce côté largement ouverte.

GUSTAVE KAHN

Oscar Wilde

J'ai bien peur que, malgré son acquiescement d'agonie aux signes et symboles du culte catholique, M. Wilde ne trouve point place dans cet index des noms conquis sur la concurrence que dresse obscurément quelque successeur de l'abbé Migne ; c'est que, pour le mort d'hier, le martyre a précédé la conversion.

Lorsqu'on voyait, sans trop le regarder, ce lent monsieur, prodigieusement morne, promener par nos boulevards sa massive déchéance, on se rendait compte tout de même qu'il était, à lui tout seul, comme une procession de reproche. Jamais n'exista plus complète victime du malentendu entre la foule et le poète. Et, tragiquement, nous avons ici le droit de l'énoncer.

Le public veut être étonné. Il a droit à l'étonnement comme au pain, comme au rêve, — et le vrai rêve de nuit devient si rare et si difficile ! Il veut rêver le soir au théâtre, s'étonner le jour, le matin même, à l'aube de son labeur, sur des contes de journaux avec des crimes, pêle-mêle. Lorsqu'un thaumaturge — et j'emploie à dessein ce mot pour lequel M. Wilde avait un grand respect — se charge d'étonner le peuple, il a le droit d'aller puiser sa matière où elle est : on exige de lui non des exemples moraux et sociaux, mais des inventions, des mots, un peu de ciel, un peu d'enfer et autre chose ; il faut qu'il soit Protée et Prométhée, qu'il métamorphose jusqu'à soi, qu'il dérobe pour les lecteurs de son *magazine* ou pour les spectateurs de son théâtre le secret de la vie et de la survie, qu'il soit confesseur, devin et sorcier, qu'il peigne le monde avec une exactitude de père et qu'il le recrée ensuite, à sa fantaisie de poète, qu'il émette des formules et des paradoxes, des calembours, aussi, pourvu seulement qu'ils soient éternels. A ce prix — et c'est bien payé — il pourra se distraire à la manière des dieux et des mauvais anges et chercher des étonnements pour soi, puisqu'il a passé la limite des étonnements humains. M. Wilde avait payé. Avec l'argent de poche de ses triomphes artistes, entre mille fantaisies plus hautes et plus intéressantes, il voulut faire le jeune homme.

Il le fit mal.

Le public, à son tour, s'étonna pour l'étonner. Les seules

bonnes ou mauvaises fortunes permises aux poètes sont celles que, longtemps après leur mort, dévoile en ses radotages un gigolo octogénaire. Reconnaissons que M. Wilde fut humble et pas très nouveau. Il y avait des précédents décourageants.

Le 25 mai 1815, sir Eyre Coote, colonel du 89e régiment d'infanterie, décida à prix d'argent quelques élèves de mathématique de l'hôpital du Christ, à Londres, à échanger avec lui la punition du fouet.

Le lord-mayor, sur la plainte d'une surveillante, crut d'abord qu'il n'y avait pas là de quoi frapper un chat, et l'un des aldermen, sir William Curtis, tint quitte le pauvre colonel pour 25.000 francs d'amende. Mais, cinq mois après, on lui renvoya poliment sa lettre de change et trois généraux, réunis au conseil d'enquête, le privèrent de son régiment, de l'ordre du Bain et des honneurs militaires. Cependant c'était à lui que Menou, en Egypte, était venu se rendre ! Et il avait fait prouver par soixante témoins qu'il était fou. De plus, il était très riche. La pudeur légale du Royaume-Uni ne s'arrêta jamais aux titres militaires ou littéraires des prévenus. Une gloire a toujours pu faire un *convict*. Les Anglais n'étouffent pas une affaire : ils pendent.

Ce n'est pas par respect pour une âme délivrée que je ne rappelle pas la peine du poète : c'est de l'histoire et c'est, depuis la *Ballade de la Geôle de Reading*, la plus pathétique et la plus parfaite beauté : c'est le sceau du génie, c'est la consécration d'émotion et de simplicité qu'il fallait à sa trop magnifique virtuosité et à son scepticisme de surhomme. La deuxième année de son supplice vit couver et se déchaîner vainement la plus fraternelle indignation des écrivains : ce fut l'époque des listes et des signatures enflammées, ce fut le temps où M. Octave Mirbeau songeait à faire remplir par le réclusionnaire un des sièges naissants de l'Académie Goncourt, cependant que M. Maurice Barrès évitait à lord Alfred Douglas le refus d'un billet de bal. On jouait *Salomé*, on la rejouait ensuite en tournée, avec M. Georges Vanor, on traduisait en hâte *le Portrait de Dorian Grey* et cette Revue publiait les deux admirables articles d'Henri de Régnier et de Paul Adam. Lorsque, plus tard, on étudiera l'âme française, on verra combien notre révolte et notre générosité doivent au disproportionné châtiment d'Oscar Wilde : la pitié commençait un mouvement qui s'épanouit dans une furie de justice.

D'ailleurs, le patient, dans son exil, resta Anglais ; je veux dire qu'il eut pitié des victimes sans avoir horreur des bourreaux ; il approuva pleinement la condamnation et l'exécution de cette institutrice, Louise Masset, qu'on pendit pour la mort de son enfant. Il suivit passionnément l'entreprise du Transvaal, s'enthousiasmant pour Roberts et pour Kitchener : c'est un trait touchant chez un exilé. Irlandais d'origine, Italien d'inclination, Grec de culture, Parisien de paradoxe et même de blague, il ne pouvait oublier Londres qui lui avait apporté dans ses brumes les triomphes de partout, Londres où il avait amené toutes les civilisations, Londres dont il avait eu l'orgueil de faire un jardin monstrueux de fleurs, de palais, de fêtes, de splendeurs subtiles et de charme discret. Ses impertinences envers les Anglais étaient d'un monarque bienveillant. Lorsque, arrivant très en retard dans un salon, il s'avançait, sans saluer personne, jusqu'à la maîtresse de la maison et lui demandait à haute voix : « Qui dois-je reconnaître ici ? » c'était par pure galanterie ; il voulait non mépriser ceux-ci et ceux-là, mais ne pas avoir l'air de connaître tout le monde pour ne pas contrarier cette lady qui, peut-être, ignorait bon nombre de ses invités. On lui a reproché un œillet vert et une cigarette ; ce pourquoi, pendant vingt-quatre mois, on l'a privé de tout tabac et de toutes fleurs. On lui a reproché de dépenser le double des 150.000 francs environ qu'il tirait des théâtres ; on l'a déclaré en faillite. On a effacé son nom des affiches et de la mémoire des hommes, on l'a presque retiré à ses enfants : c'est que le public voulait l'étonner de sa cruauté.

Le pauvre homme n'était pas au bout de ses étonnements. Du jour où il mit le pied sur notre terre, nous assistons à une tragédie atroce : l'effort pour revivre. Ce géant que n'avaient pu réduire le refus du sommeil, le refus du repos, le refus des livres, le refus de la nourriture et du vin, ce géant, défaillant à peine, demande à la mer, d'abord, à Paris, à Naples ensuite, du travail, une ère nouvelle de fables et de drames. Il échoue. A quarante ans, ivre d'avenir, il ne peut que tendre des bras impuissants vers son passé, en rechercher des témoins et se perdre dans un amer souvenir. Des théâtres d'Amérique, des éditeurs lui demandaient une œuvre neuve ; tout ce qu'il put pour Léonard Smyders fut de lui permettre d'imprimer *Un mari idéal*, comédie jouée depuis des années.

Ses paupières lourdes s'appesantissaient sur des visions

chères : ses succès ; il marchait à petits pas pour se mieux rappeler, il aimait la solitude où on le laissait pour être plus avec celui qu'il avait été. S'il ne délaissa pas la fâcheuse habitude, c'était pour imaginer, dans les rues obscures où il allait à deux, des aventures semblables à Londres,... à Londres !

Et puis il lui fallait l'oubli que l'alcool ne lui donnait pas. Car c'était Londres encore qu'il cherchait dans les bars. Il en était réduit à fréquenter les bars américains qu'il n'aimait pas. On lui avait déclaré un soir, au Chatam, qu'on n'avait pas besoin de sa « clienterie ». Il avait tâché à distraire ses yeux incurieux, à les occuper du défilé des gens le long des terrasses. Mais bientôt il avait renoncé à ce spectacle qui le regardait.

Tout, dans sa face, avait le pli des larmes. Les yeux semblaient des ravines creusées d'un pleur pâle, la bouche à peine sanglante, épaisse comme un sanglot et un caillot mêlés, le menton douloureux se suivaient, s'assemblaient sous les cheveux désespérés, dans cette bouffissure de chairs qui accompagne les crises sans fin d'effroi et de navrement.

Fantôme ballonné, caricature énorme, il se penchait sur un *manhattan* ou un *grand whishy soda* et, pour des curieux vite présentés, pour des amis, pour n'importe qui, il réimprovisait des improvisations et rééditait des paradoxes un peu las. C'était surtout pour soi qu'il recherchait ses histoires. Il voulait à la fois se bercer et se réveiller, se convaincre qu'il pensait toujours, qu'il savait encore. Il savait tout. Les commentateurs de Dante l'Allighieri et leurs commentaires, les sources de Dante-Gabriel Rossetti, des faits divers et des batailles, il discutait tout en jeune homme, après quoi il souriait de son sourire de purgatoire et se prenait à rire, pour rien, d'un rire qui secouait son ventre, ses bajoues et l'or de ses pauvres dents. Pesamment, mot par mot, dans sa fièvre de travail balbutiante, il imaginait des paraboles légères : l'histoire du monsieur qui, après avoir reçu une pièce fausse, va quérir le roi illusoire dont il a vu l'effigie... Mais il lui manquait, pour les écrire, la table d'or de Sénèque — et la sienne.

Il avait, entre temps, le triste honneur de savoir que M. Michael Dawitt avait, pour demander l'amélioration des prisons anglaises, rappelé d'abord ses souffrances à soi, puis lu simplement sa *Ballade* à lui, dans l'admiration et la honte émue d'amis d'hier et de ses frères dans les loges du rite

écossais. Il devenait réformateur du système pénitentiaire comme feu M. Moreau-Christophe, directeur de prison et traducteur du *Voyage sentimental* de Laurence Sterne.

Mais sa mélancolie persistait : il portait malheur à ces jeunes acolytes qui lui étaient enlevés, un à un, par une farouche logeuse : *la Santé*. Et, dans son dandysme antisémitique et son flair de reporter, M. Rowland Strong lui amena cette vedette, le comte Walsin-Esterhazy.

Il faudrait la plume de Voltaire, si son *Candide* était plus sincère, pour retracer les dîners et les symposes de M. Wilde et de celui qu'il appelait avec une tendre ironie et quelque admiration « Le Commandant ». La solitude d'un Nogent et d'un Montigny, un printemps timide, une eau innocente coupés tout à coup, déchirés des intonations du comte scandant par cœur, à toute volée, les *Trois Contes* de Flaubert et s'arrêtant amoureusement, égoïstement sur *la Légende de Saint-Julien l'Hospitalier*, puis, dans un dialogue d'enfer, Esterhazy disant à Wilde : « Nous sommes les deux plus grands martyrs de l'humanité, mais (après une hésitation et un silence) moi, j'ai plus souffert », c'est plus grand que du Dante — et c'est plus loin dans les siècles.

Il était dans la destinée du comte Walsin de trahir Wilde devant la cour de cassation pour punir M. R. Strong d'un lâchage personnel. Et M. Wilde fut privé d'un ami.

Il avait les dévouements et les visites espacées de MM. Ross, Turner, Sibleigh, Smyders, Gunnar Heiberg et Thaulow. Il avait, il y a deux ans, échangé des conversations de café, des mots et des rires avec Henry Becque qui mourut, avec notre Moréas, avec La Tailhède, H. de Groux, F. Boutet. Il avait la constante amitié de l'extraordinaire Frank Harris, des Stuart Merrill, Paul Fort, Davray, A. E. Brunot, Jean de Mitty. Il donnait des idées à des jeunes gens qui retournèrent dans leur province. Il se prodiguait dans ses conversations : c'était pour s'étourdir, je pense. Il cherchait des élèves pour trouver en eux une raison de se retrouver, pour se voir revivre et renaître et pour ne point songer à des plagiaires ingrats. Là aussi, il eut des mécomptes. Tel peintre américain qu'il emmena à Nogent n'en repartit point sans en emporter, reliques prématurées, des brosses à manche d'argent et des pièces d'or à effigie commune. Notons aussi que, dans sa rage de « tapage », M. Karl fit verser à l'infortuné Oscar Wilde une souscription de vingt francs pour un exemplaire qu'il ne reçut jamais. Ce sont là jeux de prince, les jeux qu'on

se permet — *on* ce n'est pas nous — vis-à-vis des princes en exil. M. Wilde, au cours de ses paradoxes et paraboles, contait l'histoire du roi et du mendiant. J'espère que M. Jean Lorrain la contera un jour et je veux pas déflorer sa copie. M. Wilde ajoutait : « J'ai été roi, je veux être mendiant ». Il se flattait de se vêtir de velours à côtes, comme M. Lorrain, jadis, à cette fin de l'imiter une fois. Mais, malgré de bonnes adresses, il resta jusqu'au dernier jour élégant et confortable, authentiquement anglais de complet — et il ne mendia pas.

Ç'aurait été une vie nouvelle, cette vie que la destinée lui refusait... Il nous faudrait ici des mots se précipitant, une fuite d'espoirs, de verbe, de sourires, une chute frénétique de phrases, d'onomatopées dans une monotonie d'existence atroce et momifiée pour montrer le poète qui s'éteint, qui ne se résigne pas mais qui se livre et qui craint la mort au jour le jour, pour les hommes — en l'appelant d'égal à égal en sa chambre étroite d'un hôtel gris. Il a été à la campagne et en Italie, il veut l'Espagne, il veut retourner au bord de la Méditerranée : il n'a que Paris, Paris fermé à mesure, Paris qui ne lui offre plus que des trous où boire, un Paris sourd, un Paris affamé, hâtif, congestionné ici, pâle là, une ville sans éternité et sans mythe. Chaque jour lui apporte des souffrances : il n'a plus ni cour ni vrai ami, il tombe dans la pire neurasthénie. La gêne le harcèle : la pension de dix francs par jour que lui sert sa famille ne s'augmente plus d'avances d'éditeurs : il lui faut travailler, écrire les pièces qu'il a signées, par traité, — et il lui est impossible de se lever avant trois heures de l'après-midi. Il ne s'aigrit pas, il s'achève : il s'alite un jour sous ce prétexte que, dans un restaurant, des moules l'ont empoisonné : il ne se relève plus que mauvaisement, avec une arrière-pensée de mort dont il mourra. Il conte alors toutes ses histoires à la fois : c'est l'amer et éblouissant bouquet d'un feu d'artifice surhumain. Ceux qui l'ont entendu au terme de sa vie dévider l'écheveau des ors et des pierreries tissés, des fortes subtilités, de l'invention psychique et fantasque dont il devait coudre et peindre la tapisserie de ses drames et de ses poèmes futurs, ceux qui l'ont vu nonchalamment et fièrement tenir tête au néant et tousser ou rire ses dernières phrases, garderont le souvenir d'un spectacle tragique et hautain, d'un damné impassible qui ne veut pas périr tout entier.

C'était le temps où la Nature, bienfaisante une dernière fois à celui qui avait eu l'air de la nier, lui avait ramassé toutes

ses splendeurs dans l'enceinte de l'Exposition. Il mourut un peu de sa fin, car il mourut de tout. Il l'avait aimée avec candeur. Il n'en bougeait pas. Il buvait toute cette joie à même, comme on boit du sang aux abattoirs. Il rebâtissait son palais dans tous les palais. Il récupérait l'univers, la gloire, les richesses, la renommée, le temps et l'immortalité. Ce fut un long et beau rêve pour un mourant. Un jour, il sortit plus tôt par la porte de l'Alma pour aller visiter l'œuvre de Rodin. Ce jour-là, il était, ou à peu près, l'unique pèlerin. C'est, encore, de la tragédie, et le Maître lui montra de plus près la Porte de l'Enfer.

Mais voilà bien des détails : finissons-en. Treize personnes qui, en un dortoir de banlieue, se découvrent devant un cercueil tiré d'un numéro treize, un corbillard boiteux à peine étoilé d'argent sale, deux landaus de duel en guise de voitures de deuil, une couronne de lauriers, des fleurs hagardes, une église, sans drap mortuaire, qui ne sonne point à la mort et qui n'ouvre au cortège qu'un bas-côté ; une messe basse vide de musique, une absoute scandée par des lèvres anglaises qui font du latin liturgique une bouillie d'Ecosse non-conformiste, le salut magnifique d'un capitaine de la garde sur la place Saint-Germain-des-Prés, trois reporters qui comptent les assistants comme à l'anthropométrie, c'est là l'adieu de la Terre à un de ses enfants qui voulut la magnifier et étendre son songe, c'est là le glas tacite d'une vie de phantasmes et de superbeauté rêvée, c'est le pardon, c'est la récompense ; c'est, dans un matin hypocrite et qui se dérobe, l'aube de l'éternité !

M. Wilde, de la religion catholique, n'avait reçu que deux sacrements, le premier dans le coma, le dernier dans le sommeil suprême. Le prêtre qui l'expédia, barbu et anglais, semblait lui-même un converti. J'ai le droit de dire ici qu'il était assez catholique de cœur pour n'avoir besoin ni du baptême ni de l'extrême-onction, qu'il aimait assez la pompe romaine, les cérémonies, jusqu'aux effets de vitraux et d'orgue, pour exiger un peu plus que ces tréteaux muets, ces impositions hâtives et cette sorte de lourde ablution par quoi le vicaire se lava les mains de la sanie de cet injuste.

La pitié était dans nos cœurs, à nous.

Les Armand Point, La Tailhède et Paul Fort, Jean de Mitty et Charles Lucas, Frédéric Boutet et Marcel Batilliat, Michel Tavera et E.-A. Brunot, Mme Stuart Merrill, Davray et Ross, Sibleigh et Turner symbolisaient et réalisaient la tris-

tesse la plus diverse, la plus une. Rien des singularités de M. Wilde. Son idée du Beau, la Beauté, l'Esprit, sans plus... De l'idéal, en mieux... du rare... de l'impossible... Et notre amour de Dieu crevait les voûtes de l'église...

... Je ne puis ici juger et louer Oscar Wilde. Il faudra des mois et des pages pour tâcher à saisir et caractériser son étrange génie. On ne le retrouvera pas dans ses écrits. C'est spirituel et sublime, mais trop menu pour lui. C'était sa pensée, l'ombre de son verbe lumineux. Il faut imaginer quelqu'un qui sait tout et qui dit tout, en mieux. Un Brummel qui serait Brummel jusque dans le génie. Et qui perfectionnerait la honte et le malheur. On se rappelle que *Salomé* est, en français, après ses autres mérites, bien écrite. Il avait de l'orthographe et du style dans tous les parlers. Et personne, plus que lui, ne crut à l'Art.

Je veux terminer cette oraison sur sa simplicité. M. Wilde, qui a tant souffert, souffrait de sa réputation d'affectation. Le plus sûr souvenir que je garderai de lui est celui d'une soirée d'été où je l'attendris sur sa famille. Il n'aimait pas discourir de ces trésors perdus. Ce soir-là, avec un compagnon qui n'avait pas de goûts et dont la mélancolie était commune, M. Wilde ne se gêna pas pour se lamenter en père. Tandis qu'il me contait la conversion au catholicisme de son fils Vivian qui avait déclaré simplement à son tuteur : « Je suis catholique », il ajoutait joyeusement : « Et Vivian, à douze ans, se couche sur un canapé et, quand on veut le déranger, déclare : « Laissez-moi, — je pense! » Et avec mon geste à moi, le geste qu'on a tant attaqué, dont on a tant dit qu'il était artificiel! » C'était le commencement d'une réhabilitation — pour la foule.

Et maintenant le petit-fils de ce Mathurin qu'admirait Balzac, et auquel le déchu avait pris son fatal pseudonyme de Sébastien Melmoth, le fils de ce couple Wilde érudit et noble, le filleul du roi de Suède, dort mal dans un cimetière assez lointain pour décourager les pélerinages et la prière. A peine si l'écho de contes adaptés le réveillera ou le bercera. A peine si, de temps en temps, un scandale lui apportera son nom mort, ombre d'une injure.

J'espère qu'il me pardonnera cette oraison, où j'ai voulu mêler de l'histoire, de l'émotion, de la justice et le témoignage sans malice d'un ami des mauvais jours, qui n'est ni un esthète, ni un cynique, et qui le salue humblement, tranquillement, dans son silence et son repos.

ERNEST LA JEUNESSE

La Politique traditionnelle de la France et les Congrégations

On feint de croire que le gouvernement républicain a inventé que les congrégations religieuses mettent l'Etat en péril.

Je montrerai ici que la nécessité de limiter l'action, les capacités, le pouvoir des congrégations s'est imposée à la monarchie absolue, comme elle s'impose à l'état démocratique, et ferai toucher du doigt que la politique traditionnelle de la France est une, sur ce point.

Dans la France monarchique, quatre conditions étaient nécessaires pour l'établissement des associations religieuses : le consentement de l'évêque diocésain, celui de toutes les parties intéressées, l'agrément du roi par lettres patentes et l'enregistrement de ces lettres patentes au Parlement dans le ressort duquel se faisait l'établissement.

La première condition semble toute naturelle, l'évêque étant le chef spirituel de toute la chrétienté de son diocèse. Les conciles œcuméniques et régionaux en avaient ainsi ordonné. Néanmoins, il fallut de longues luttes pour aboutir à asseoir cette règle, et l'histoire des Etats-Généraux du XVIe siècle est pleine de l'écho de ces luttes, jusqu'à ce que l'assemblée du clergé de 1645 eût édicté un règlement qui fut adopté par l'autorité royale et qu'on retrouve dans tous ses édits.

L'autorisation des parties intéressées n'était pas moins nécessaire.

Sous l'ancien régime, on entendait par parties intéressées, non seulement les autres monastères ou autres communautés religieuses qu'une nouvelle association pouvait gêner, mais encore les curés et les habitants.

Les curés avaient intérêt en la matière, parce que, plus il y avait de maisons religieuses, plus le peuple avait d'occasions de quitter la paroisse. Un jurisconsulte canonique, Guy du Rousseau de la Combe, en fait la remarque, en termes formels :

« L'ardeur que le peuple, aveugle sur l'avenir, témoigne pour les dévotions extraordinaires, et qui ne sont pas commandées, en négligeant

la plupart du temps les devoirs de précepte, ne justifie que trop le préjudice que le grand nombre de monastères où jadis l'office se faisait à huis clos et sans cloches, a apporté aux assemblées des paroisses. »

Quant aux habitants, leur intérêt est sensible, au regard de nos vieux commentateurs d'arrêts comme Henrys, en ce sens que, si ce sont des religieux rentés, ils peuvent acquérir des héritages et par là, rejeter les tailles et autres impositions sur les habitants ; que le terrain qu'ils occupent, étant biens de main-morte, est hors du commerce et exempt de charges et qu'enfin (je cite Henrys, en son tome II, livre I, quest. 6, de ses *Plaidoyers*) « les communautés se contentent d'un pouce de terre, en entrant ; elles s'étendent insensiblement dans la suite ».

On connaît de l'opposition des habitants plusieurs cas curieux. Le plus célèbre est celui des jésuites qui ne purent jamais avoir de maison à Troyes, bien que l'évêque les y eût spécialement appelés ; le plus typique est l'arrêt du Conseil du roi en 1639 qui interdit aux récollets — les habitants n'ayant pas voulu y consentir — de s'établir à Bourbon-l'Archambault, sous prétexte de tenir auberge pour les mendiants qui venaient aux eaux.

L'autorisation royale, venant en troisième lieu, n'était pas encore suffisante, si les lettres patentes n'avaient pas été enregistrées par le Parlement.

Les jésuites furent autorisés en France, par lettres patentes de janvier 1551 ; le Parlement de Paris refusa de les enregistrer ; le 20 février 1560 — neuf ans après — lettres de jussion ordonnant au Parlement de se conformer à la volonté royale, qui aboutirent à l'arrêt du 22 février 1561 renvoyant les postulants devant l'assemblée du clergé, tenue à Poissy ; celle-ci ne les autorisa que comme « société » et non comme ordre religieux.

Réciproquement, après le bannissement de 1594, les Parlements de Bordeaux et de Toulouse s'étant refusés à l'enregistrement de l'édit, les jésuites demeurèrent en Guyenne et en Gascogne.

Cet enregistrement par les cours souveraines était une dernière garantie pour la défense de la société laïque, et souvent il modifia, dans ce sens, certaines parties des statuts de la congrégation autorisée. La duchesse de Longueville ayant fondé un couvent d'augustins à Paris, le Parlement confirma les lettres patentes royales de 1633, à condition que le nonce du pape n'eût sur eux aucune autorité, et le Parlement de Dijon n'autorisa l'établissement des jacobines que

sous réserve qu'elles ne pussent acquérir plus de 3.000 livres de rente, « cela, dit Fevret, pour empêcher que la ferveur de leurs commencements ne leur attirât du peuple une partie des biens de la ville ».

*
* *

Le dépositaire de l'autorité laïque, défenseur des droits de son Etat, mais aussi « roi très chrétien », oint du Seigneur, maître de la France, « la fille aînée de l'Eglise », se montra-t-il dans ses autorisations ou dans ses ordonnances simplement disposé, par déférence pour la religion, à ne remplir qu'une formalité, ou bien exerça-t-il un droit dont il mesurait toute l'importance et qu'il n'entendait point laisser diminuer ou affaiblir ?

Les textes vont répondre.

L'idée dominante de l'autorisation préalable, c'est le souci d'empêcher le développement de la mainmorte.

« Plusieurs maisons régulières se sont formées sans lettres patentes, dit l'édit de décembre 1666, ce qui fait que le nombre s'en est augmenté de manière qu'en beaucoup de lieux, les communautés tiennent et possèdent la meilleure partie dee terres et des revenus, qu'en d'autres elles subsistent avec peine.,.. »

Et cet édit ordonne de dresser la liste des couvents non autorisés, avec le nombre de religieux ou de religieuses, la nomenclature de leurs maisons, domaines et revenus.

« Les dépenses extraordinaires que plusieurs (ordres) religieux mendiants ont faites depuis quelque temps dans notre bonne ville de Paris, tant pour les décorations superflues de leurs monastères que pour en augmenter les revenus... »

C'est ainsi que débute une déclaration du 5 septembre 1684 interdisant de bâtir aucune construction dont la dépense excédât 15.000 livres.

La déclaration de 28 avril 1693 est plus nette encore :

« Comme quelques-uns des monastères, dit-elle, que l'on a laissé établir dans notre royaume... n'ont eu aucuns biens assurés lors de leur établissement... les supérieurs de ces maisons ont cherché des secours à leur nécessité dans les dots qu'elles ont reçues de personnes qui y sont entrées, et quelques monastères, qui ne se trouvaient pas dans le même besoin, n'ont pas laissé d'augmenter encore par cette voie les biens considérables qu'ils avaient. »

L'édit du 25 novembre 1743, concernant les religieux aux colonies est caractéristique.

« L'usage que ces communautés ont su faire, dans tous les temps de leurs privilèges et exemptions, leur ayant donné lieu d'acquérir des

fonds considérables, le feu Roy, notre très honoré seigneur jugea qu'il était nécessaire d'y mettre des bornes et il régla, en l'année 1703, que chacun des ordres religieux établis dans ses îles, ne pourrait étendre ses habitations au delà de ce qu'il faudrait de terre pour employer cent nègres... nous ordonnâmes, par nos lettres patentes du mois d'août 1721, qu'ils ne pourraient à l'avenir faire aucune acquisition, soit de terres, soit de maisons, sans notre permission expresse et par écrit, à peine de réunion à notre domaine. »

« L'état actuel de toutes nos colonies exige de nous des dispositions encore plus étendues sur cette matière. Quelque faveur que puissent mériter les établissements fondés sur des motifs de religion et de charité, il est temps que nous prenions des précautions efficaces pour empêcher qu'ils ne puissent multiplier des acquisitions qui, mettant hors de commerce une partie considérable des fonds et domaines de nos colonies, ne pourraient être regardées que comme contraires au bien commun de la société ».

Et l'édit du 25 août 1749 signale et condamne des pratiques que nous retrouvons de nos jours.

Le préambule, fort long, remarque « les inconvénients de la multiplication des établissements des gens de mainmorte et de la facilité qu'ils trouvent à acquérir des fonds naturellement destinés à la subsistance et à la conservation des familles. »

Il ajoute :

« Elles ont souvent le déplaisir de s'en voir privées, soit par la disposition que les hommes ont à former des établissements nouveaux qui leur soient propres et fassent passer leur nom à la postérité avec le titre de fondateur, soit par une trop grande affection pour des établissements déjà autorisés, dont plusieurs testateurs préfèrent l'intérêt à celui de leurs héritiers légitimes. Indépendamment même de ces motifs, il arrive souvent, que, par les ventes qui se font à des gens de mainmorte, les biens immeubles qui passent entre leurs mains, cessent pour toujours d'être dans le commerce, en sorte qu'une très grande partie des fonds de notre royaume se trouvent actuellement possédés par ceux dont les biens, ne pouvant être diminués par des aliénations, s'augmentent au contraire par de nouvelles acquisitions. »

L'édit poursuit en montrant comment les ordres religieux tournaient la loi, soit en se jouant des droits d'amortissement, de sorte « que ce qui semblait devoir arrêter les progrès de leurs acquisitions, a servi au contraire à l'augmenter », soit par la multiplication des rentes constituées sur des particuliers, qui « a contribué encore à l'accroissement des biens possédés par des gens de main-morte. »

L'autorisation première n'étant plus possible pour des ordres dont quelques-uns étaient séculaires, le pouvoir royal n'en maintient pas moins le principe, en le faisant dévier, il est vrai, vers une tutelle de plus en plus étroite pour arrêter le développement de leurs biens et même — les édits de janvier 1629, de juin 1671, d'avril 1695, de mai 1766, d'avril 1767, de mars 1768 en sont la preuve — pour exercer sur leurs règles et leur institut une autorité de plus en plus étroite.

Par la force des choses les rois « très chrétiens » deviennent les défenseurs de la société laïque.

Louis XIV, dans ces notes brèves qu'il écrivait ou dictait au jour le jour et qui devaient servir plus tard à la confection de ses mémoires, a écrit ce qui suit en 1666 :

« Détail à savoir... de l'inutilité des moines ; ceux qui servent pour les âmes. Distinguer.

« Double mal... de la dissolution des moines. La difformité et le scandale public. L'attrait pour faire entrer plusieurs personnes dans cette profession inutile par soy, stérile pour le bien d'un estat.

« Mon devoir : réduire le nombre de cette profession à ceux qui servent à l'instruction des peuples et à l'administration des sacrements ou qui, par une austérité exemplaire font un grand exemple.

« Ce n'est pas d'aujourd'hui que les Roys se sont employés à la réforme. »

La pensée de Louis XIV est l'inspiration directe des lois révolutionnaires.

Les cahiers des Etats-Généraux, fidèle écho du sentiment public, nous montrent que la nation partageait et les sentiments du pouvoir royal et les idées de la commission des réguliers.

Beaucoup réclament la stricte observation de l'édit de 1768. Si ceux de l'ordre du clergé défendent, en général, les congrégations, toujours, en revanche, ils abandonnent les ordres mendiants. Quelques-uns, dans l'ordre de la noblesse, plus encore, dans l'ordre du tiers demandent la suppression des communautés.

Les vœux généraux sont résumés dans les deux suivants des cahiers de Paris, *intra muros*.

« Demandez au Pontife suprême de l'Eglise, dit le cahier de la noblesse, la suppression de cette foule immense d'ordres religieux des deux sexes qui surchargent depuis tant d'années le sol de votre royaume. Jusqu'à quand ces pieux fainéants subsisteront-ils aux dépens de la portion active et laborieuse de vos sujets, sans aucune utilité, sans aucun dédommagement pour eux ? »

« Les professions religieuses seront à l'avenir généralement éteintes et supprimées, comme contraires au vœu social, dit le cahier du tiers, de la section des Théatins, et au bien de la patrie dont elles diminuent la population. Leurs biens acquis à la Nation, serviront au paiement de la Dette publique et à une multitude d'objets d'utilité générale. »

C'est ainsi que nous surprenons la genèse de la loi du 18 août 1792 supprimant les congrégations religieuses et sécularisant leurs biens.

*
* *

Le passé a mis deux siècles à combattre un mal et à en triompher ; le présent s'est plu à laisser le mal se reformer.

De 1800 à nos jours, nous voyons l'histoire se recommencer et un gouvernement démocratique en être, pour les mêmes causes et pour les mêmes raisons, au même point que l'ancien régime.

Quoique l'article 11 de la loi organique du 18 germinal an X ait formellement maintenu la suppression des congrégations, elles se reforment peu à peu et se reconstituent, à la faveur d'une bienveillante tolérance.

Mais, aussitôt, l'Etat se voit obligé de reprendre ses droits.

La loi du 3 messidor an XII, en dissolvant les ordres des pères de la Foi, des adorateurs de Jésus, et des pacanaristes, édicte « qu'aucune agrégation ou association d'hommes ou de femmes ne pourra se former à l'avenir, sous prétexte de religion, à moins qu'elle n'ait été formellement autorisée par un décret impérial, sur le vu des statuts et règlements selon lesquels on se proposerait de vivre dans cette agrégation ou association ».

Toutefois, la porte, mi-fermée, se rouvre aux congrégations de femmes.

La loi du 18 février 1809 place les congrégations hospitalières de femmes sous la protection de Madame Mère, et les soumet à l'autorisation préalable ; mais, comme l'acte du pouvoir central n'est plus entouré des enquêtes et des consentements d'autrefois, ces congrégations se développent rapidement.

L'ordonnance du 6 janvier 1817 donne aux ordres religieux des capacités d'acquérir qu'ils n'avaient jamais connus.

« Tout établissement ecclésiastique reconnu pourra, dit-elle, accepter, avec l'autorisation du roi, tous les biens meubles, immeubles ou rentes qui lui seront donnés par acte entre vifs, ou par acte de dernière volonté.

« Tout établissement ecclésiastique reconnu, pourra également, avec l'autorisation du roi, acquérir des biens immeubles ou des rentes. »

L'article 3 porte enfin que les immeubles ou les rentes appartenant à un établissement ecclésiastique seront possédés *à perpétuité* par cet établissement et seront inaliénables, à moins que l'aliénation n'en soit autorisée par le roi.

C'était restaurer la mainmorte plus forte que jamais.

En vain, l'ordonnance du 24 mai-2 juin 1825, reproduit les anciennes précautions, en soumettant l'établissement des congrégations à l'approbation préalable de l'évêque diocésain et à l'enregistrement du Conseil d'Etat, la loi devenait caduque par l'addition de ce seul article à l'égard de celles qui existaient antérieurement au 1er janvier 1825 : « L'autorisation sera accordée par une ordonnance du roi », car à cette date la plupart des congrégations s'étaient reformées, s'étaient enrichies, à l'abri de la loi de 1817 et, comme le remarque Isambert, les couvents supprimés par la loi de 1792, même ceux de femmes vouées à la vie contemplative, étaient rétablis, et l'éducation publique confiée aux congrégations.

Et l'on vécut sous le régime de la tolérance la plus large jusqu'aux décrets de mars 1880.

Dès lors, il y eut deux catégories de congrégations : les congrégations autorisées par la loi de 1825, congrégations que le décret du 29 mars 1880 protège, et les congrégations non autorisées, que la loi ignore, mais qui, par chacun de leurs membres, jouissent de tous les droits conférés par notre Code civil.

De là, la série des projets de loi qu'il nous faut mentionner avant d'arriver à celui qui est en discussion au Parlement.

En 1882, M. Waldeck-Rousseau dépose un projet de loi qui, annulant la distinction entre associations religieuses reconnues ou non reconnues, les supprime toutes, spécifiant :

« Toute convention ayant pour but ou pour résultat d'emporter renonciation totale ou partielle au libre exercice des droits attachés à la personne ou de subordonner cet exercice à l'autorité d'une tierce personne est illicite, comme contraire à l'ordre public et tombe sous la sanction des articles 291 et suivants du Code pénal. »

Ce projet de loi fut pris en considération le 13 mai 1882. Le 16 mai de la même année, le projet de loi de M. Jules Roche, portant la dissolution de toutes les associations où l'on prononçait des vœux temporaires ou perpétuels fut pris, de même, en considération.

La nouvelle motion déposée par M. Waldeck-Rousseau, le

3 octobre 1883, ainsi que les suivantes s'inspirent du principe de l'autorisation préalable.

C'est aussi le sens du projet de loi Floquet du 2 juin 1886, de celui du gouvernement déposé en 1892 et enfin du dernier projet de M. Waldeck-Rousseau du 15 novembre 1899.

Sur ce dernier projet est venue se greffer une série d'amendements dont voici les principaux :

C'est d'abord le projet de loi de M. Brisson portant modification aux articles 537, 1133 et 539 du Code civil, visant la mainmorte, entraînant la non-existence légale et l'absence de personnalité juridique des associations non conformes aux lois établies, et assimilant aux biens vacants et sans maîtres les biens dépendant des associations illicites.

C'est enfin la proposition de loi relative à la sécularisation des biens actuellement détenus par les congrégations d'hommes non autorisées, au profit de la constitution d'une caisse de secours pour les travailleurs, déposée par MM. Brisson, Rabier et Trouillot le 21 janvier 1900.

* * *

De tous ces faits, ressort un parallélisme presque absolu entre l'ancien régime et le régime moderne.

L'un et l'autre sont soumis aux mêmes nécessités de défendre les droits de l'Etat laïque et d'enrayer le développement dommageable des biens de mainmorte.

En 1763, d'après l'Almanach royal, il y avait 681 abbayes d'hommes et 266 abbayes de filles. La royauté les soumit à l'autorisation, au contrôle, à des mesures fiscales, les supprima ou les dispersa, bref prépara et assura la solution radicale de la Révolution.

En 1900, il y a 1.517 congrégations, dont 773 autorisées et 744 non autorisées ; la mainmorte dépasse un milliard de francs.

Le régime moderne, en un siècle, a refait exactement le chemin que deux siècles de monarchie avaient parcouru. A quelle solution aboutira-t-il ?

Je tenais, en faveur du régime moderne, à démontrer qu'il ne s'est point imaginé le péril congréganiste et que la politique qu'il a reprise n'est que la politique traditionnelle de la France.

Au lecteur d'apprécier si, au mieux des intérêts supérieurs de la société, le remède indiqué par Louis XIV et appliqué par la Législative, n'est pas le seul.

MAURICE DUMOULIN

La Morte irritée[1]

15 juillet.

Chaque matin, quand, mystérieusement, je descends dans mon cabinet de travail, j'interroge d'abord de l'œil le tas de papier que forme déjà ce journal; je n'ai pas besoin de le mettre sous clef: Simone ne s'intéresse pas à ce que j'écris, mon valet de chambre sait à peine lire. Je m'approche tortueusement, sourdement de la table, je soulève la page commencée, je jette un regard... et j'ai un soulagement de voir qu'aucune écriture ne s'est ajoutée ni ne surcharge la mienne : Repsa ne vient donc pas lire ce que j'écris.

Aujourd'hui, du monde nous arrive à la Brigazière : parenté de province bruyante, fatigante, — jeunes filles, jeunes femmes, jeunes gens prétentieux aux airs lassés de tout, ne parlant que de chevaux, de bicyclette, d'automobile. Ils n'aiment pas les femmes, ils n'aiment rien, ne s'intéressent à rien : les plus bêtes s'émeuvent un peu quand il est question de politique.

Après déjeuner, tout le monde s'est répandu par les pelouses et j'ai vu qu'on allait organiser un crocket; c'est un jeu réputé *chic*, en tant que sport britannique, dans les provinces où le *tennis* n'a pas pénétré; quand toute la famille a été occupée et que je n'ai plus eu mission d'amuser ces gens-là, j'ai été sournoisement m'étendre dans ma « grotte », ce petit abri de rocaille et de pampres où l'on raconte qu'autrefois l'abbé venait lire son bréviaire et confesser ses pénitentes. Quand le soleil donne obliquement sur les feuilles, elles masquent complètement l'intérieur obscur : on ne peut pas se douter que quelqu'un soit caché derrière leur rideau de soie tremblante et brillante. Comme, devant, il y a un banc de pierre et qu'un chemin passe le long de l'eau qui bruit, c'est ainsi, j'imagine, que le fameux prébendier, surprenait les secrets de ses ouailles et se fit cette belle réputation de sorcier, qui, jointe au nom de Flamel, faillit le conduire au bûcher.

Je me suis étendu sur l'étroite couche de pierre, les jambes allongées, la tête raide... *comme je serai plus tard;* je prends

(1) Voir *La revue blanche* des 1er et 15 novembre et 1er décembre 1900.

des leçons de tombeau. S'il pouvait donner *cela*, — une immobilité pleine de songes, un néant conscient et heureux !

J'ai entendu de loin venir deux voix alternées, puis ce frémissement si doux que font des jupes balancées sur des feuilles ou des graviers; les voix étaient jeunes, claires, variées d'intonations profondes ou hautes ; une plus tremblée et plus sombre, comme si quelque douloureux archet passait sur les cordes.

C'étaient Simone et sa sœur Marie, celle qui a épousé le baron Marsoullier, le fils de l'ancien préfet.

Comme je ne bougeais pas, je compris seulement à leur ombre qu'elles passaient devant ma grotte. Ma belle-sœur disait :

— Mais enfin, quoi ? ton mari ne te rend pas heureuse ?

— Oh si, a répliqué ma femme, Nicolas est très bon, ce n'est pas...

Elles s'éloignaient, le reste s'est perdu.

Mais, au bout de quelques minutes, les voix se sont rapprochées de nouveau, les volants ont balayé le chemin et j'ai saisi :

— Toutes les nuits ?

— Pas toutes, mais très souvent, surtout quand Nic...

Tout de suite, j'ai compris de quoi elles parlaient, j'ai tendu l'oreille, j'allais savoir peut-être... mais la promenade s'est continuée, les pas emportent le secret.

Il faut cependant que ce secret soit bien lourd, bien angoissant pour que Simone parle, elle si réservée, si peu communicative.

Ah ! de nouveau le dialogue m'arrive d'abord par fragments devinés plus qu'entendus :

— Un cauchemar terrible... toujours le même... ne se doute pas... oui, une femme, une femme mauvaise, qui m'en veut... Lui aussi, je sens...

Soudain les ombres se plient devant ma cachette, un doux froissement d'étoffes s'installe : Simone et Marie sont assises sur le banc de pierre, presque à me toucher ; leurs dos, l'un de mousseline, l'autre de piqué blanc s'évasent ; un très léger parfum que je connais et que j'aime émane et joue autour des boucles châtaines de ma femme ; les deux sœurs causent si doucement que, parfois, le bourdonnement des abeilles et des frelons sur mes pampres domine leur chuchotement.

— Enfin, quelle forme a-t-il ce cauchemar ?

— Ce n'est pas un cauchemar ; un cauchemar, c'est vague,

c'est indéterminé, tandis que l'*Etre pâle*, je le vois..., il me semble parfois qu'il me touche.

— L'Etre pâle ! tu dis de drôles de choses. C'est ton mari qui te tourne la tête avec ses idées de l'autre monde ; il écrit toujours ?

— Toujours. Et je sais ce qu'il écrit ; j'ai fait une chose très vilaine, mais je n'ai pas pu m'en empêcher, et puis il fallait que je sache : je suis entrée dans son cabinet et j'ai lu ses papiers, ce que j'ai trouvé, au galop, ce que j'ai pu déchiffrer ; tu sais que son écriture est si difficile...

— Eh bien ?

— Il raconte sa vie avec cette femme qui a été sa maîtresse si longtemps, avant notre mariage, cette Raphaëlle... qui est morte...

— C'est gentil pour toi ! Non, il est extraordinaire, ce garçon-là ! Il la regrette alors, cette grue ?

J'ai cru voir un frisson serrer les épaules de ma femme.

— Ne dis pas ça, ne parle pas comme ça ! Si ça le fâchait...

— Qui ? Ah ça, tu deviens folle !

Simone a baissé encore la voix et j'ai vu son dos secoué de sanglots :

— Oui, l'être pâle... je crois que... c'est elle...

Mme Marsoullier, qui me déteste, — parce que je suis le vicomte de Flamel et que son mari s'appelle Marsoullier tout en étant baron, ce qui est ridicule, — Mme Marsoullier a passé son bras sous la taille de sa sœur ; ce bras était presque sous mes yeux, il me semblait qu'il frémissait d'une sorte de joie triomphante.

— Alors tu crois que la maîtresse de ton mari... revient, comme disent les paysans ; c'est de la bêtise pure et tout ça parce que Nicolas, qui est absurde, t'a fourré ces idées-là dans la tête.

— Il ne m'en a jamais parlé.

— Mais il s'occupe d'occultisme, d'hypnotisme, de télépathie, un tas de sottises parfaitement défendues par notre religion. — Tout cela parce qu'il prétend descendre de Nicolas Flamel... qui n'a jamais eu d'enfants.

— Mais si, il avait une fille...

— Alors, c'est par les femmes ! Enfin, dans tous les cas, comme illustration, c'est maigre : un sorcier qui était peut-être usurier.

— Voyons, Marie, ne me dis pas des choses comme ça ; je

me laisse aller à te confier mes peines, et voilà ce que tu trouves à me répondre.

Ce qu'il y a de bon, c'est que dans mon trou, moi aussi, je suis furieux : m'attaquer dans ma naissance ! J'ai envie de lui allonger un coup de poing dans le dos.

— Enfin dans ce qu'il écrit, ton Nicolas, est-ce qu'il parle aussi de ces visions, de ces apparitions ?

— Je ne sais pas, je n'ai pas pu bien lire ; — j'ai entendu du bruit, je me suis sauvée.

— Tu ne m'as pas dit ce que tu voyais... enfin ? tu vois quelque chose ?

— Je vois... mille choses... toujours la même.

— ... Comprends pas.

— Si, naturellement c'est plutôt la nuit, eh bien, si je dois on dirait qu'une force me tire, me tire insensiblement du sommeil, comme parmi d'autres on tire une pièce d'un jeu de jonchets. Et puis je m'éveille soudain et je sens quelque chose... ou quelqu'un qui s'en va, qui part : oui quelqu'un qui devait être à me regarder, à se pencher sur moi. Je suis trempée de sueur.

— Et Nicolas, qu'est-ce qu'il dit ?

— Il dort ou il fait semblant de dormir ; mais je crois que *lui aussi*, il me regarde, il m'épie, accoudé sur l'oreiller. — D'autres fois, c'est comme une vapeur qui passe par les fenêtres ou le mur, je la distingue parce qu'elle est plus claire que la nuit ; elle se forme, elle se masse, elle se dessine absolument comme si des doigts légers la modelaient et puis elle se tient toute droite devant moi à me regarder, toujours, toujours.

— Comment est-elle ?

— C'est une figure avec des bandeaux plats de linge sur le front, un nez mince, un petit menton à fossette et des yeux aigus et froids comme des pointes d'épée...

— Mais comme corps ? enfin, est-ce une femme, un homme ?

— Un vêtement blanc qui se perd dans l'ombre...

Mme Marsouiller a toussoté comme quand on s'explique tout haut à soi-même qu'on ne veut pas dire toute sa pensée :

— Et les autres formes ?

— Des riens, des sensations ; des doigts qui me tapent sur l'épaule par derrière quand je me promène le soir avec mon mari ; l'autre jour, le bouton d'une porte donnant sur une chambre absolument fermée, — tu sais, la lingerie, — et que je vois trembler, tourner à moitié comme si une main trop

faible essayait d'ouvrir... enfin que sais-je? Mais surtout, mais ce qui m'épouvante, ce qui me vrille, ce qui me tue, c'est cette *présence* que je sens, cette présence hostile, presque constante, je la sens, je la devine, je ne peux pas dire à quoi, à un frisson, à quelque chose d'intime qui m'avertit qu'*elle* est là, de prendre garde...

— Tu finirais par m'effrayer avec tes bêtises. « Elle » n'est pas là au moins dans ce moment-ci ?

Les deux sœurs ont dû sourire, je l'ai vu au mouvement de leurs nuques. Ma femme a dit :

— Je sais bien que, quelquefois, je me dis que tout ça c'est nerveux, c'est du manque de distraction, de la neurasthénie, comme dit le docteur Leroux, mais pourtant...

— Est-ce que tu as parlé de cela à ton confesseur ?

J'ai *entendu* un petit silence et Marie a repris :

— Tu ne dis rien ; je suis sûre que tu ne te confesses plus. Comment, Simone, toi qui étais si pieuse ! Ah ! voilà ce que c'est que d'épouser un homme sans religion ! Comment ! tu ne remplis plus tes devoirs ? — Ça ne m'étonne pas, alors, tout ce qui t'arrive : tu es en proie au démon, voilà tout, tu es possédée... On nous appelle, c'est Guy ; allons viens, lève-toi ; ce n'est pas la peine qu'on voie que tu as pleuré...

16 juillet.

Maintenant que je suis averti, je vais mettre ces souvenirs sous clef à mesure que les écrirai ; comme cela, personne ne pourra les lire, *personne*... Ah ! je viens de sentir l'effleur, le souffle dans mon cou !

Mon Dieu ! ma chère, est-ce qu'il n'est pas vraiment moyen de t'apaiser? Ne peux-tu pas me pardonner ? Si je croyais que cela soit possible, je te ferais dire des messes ; je sais qu'elles ont une influence sur votre vie là-bas, là-bas dans votre mer des luttes et des angoisses ; mais si elles ont un pouvoir, c'est parce qu'elles prouvent le souvenir, qu'elles fournissent le lin au fil qui doit rattacher les vivants aux morts et que nous avons tant de pouvoir sur eux avec notre corporalité, notre matérialité à laquelle ils peuvent emprunter une force, qui peut être une bouée, dans la noyade au fond du néant qui menace ces nageurs. Ah ! le christianisme avait tout prévu !

Mais le paganisme aussi, et ces raisins, ce miel, ces jattes de lait qu'on mettait près des tombeaux ont un sens précis,

utilitaire, pas un sens symbolique comme le veut l'exécrable métaphore, l'ignoble allégorie des grammairiens.

Les âmes qui entourent Ulysse, quand elles ont pu goûter au sang rouge et frais qu'il leur offre, s'animent, se formulent, parlent ; eh bien, moi, je t'offrirai le sang de ma pensée, j'ouvrirai les veines de ma mémoire, je *communiquerai* avec toi par le souvenir, par le remords ; je célébrerai la messe de ta passion, j'invoquerai le mystère de ton supplice, je raconterai ton calvaire et ta mort.

Prends cela, Raphaëlle, goûte ce breuvage amer et vivifiant; ce sont des larmes ; elles te feront peut-être gagner une étape, donneront à tes ailes tremblantes un peu plus de force pour l'ascension.

18 juillet.

Un jour, — il y a deux ans de cela, rien que deux ans, — vers deux heures, en revenant de la rue Vaneau, je n'ai pas trouvé Repsa chez elle ; sa vieille bonne, Emilia, était seule, occupée infiniment à peigner les chiens. Certainement cette vieille italienne était un être étrange, menaçant, de bas mystère ; elle a dû exercer une influence sur Repsa, sur nous... je vois encore sa figure longue, aiguë, son visage de dague, mais de dague ciselée, creusée, fouillée de rides, damasquinée de bronzes sombres, recuite, forgée, repoussée par le travail de la pensée. Ses cheveux mêlés de gris et de blanc pendaient en mèches rudes et raides sur son front, sur ses yeux qu'elle avait relevés pour me darder ; dans ce visage affreusement crépé, bruni d'âge et de crasse, ces yeux étaient d'une beauté, d'une fraîcheur, d'une jeunesse, des yeux allongés et alanguis d'Orient !... J'avais souvent été frappé de ce contraste ; nous en avions plaisanté avec Repsa. Aujourd'hui je me demande si ce visage n'était pas un masque, un masque de muscles et de chair et si ce n'étaient pas les yeux d'un autre être qui me regardaient à travers.

Emilia était penchée sur Phœbé, occupée à la *pucer*, les doigts en griffes, avides, fouillant le poil blanc et lustré de la chienne, éventrant l'insecte trouvé d'un mouvement sec de l'ongle avec une sorte de plaisir, de jouissance cruelle ; j'ai demandé :

— Où est madame ?

Et j'ai vu, sous une des mèches, la lèvre se retrousser de côté sur une dent jaune et pointue.

— Je crois que madame est chez sa mère.

— Mais elle ne devait pas sortir ; il était convenu qu'elle m'attendrait...!

— Je ne sais pas, monsieur ; madame ne m'a rien dit !

— Est-ce qu'elle a reçu une dépêche ? Est-ce que sa mère est malade ?

La vieille marmonne :

— Phœbé, carogna, ladrona... comme une évocation ou une incantation.

J'entre dans la chambre de Repsa ; les coussins de sa chaise longue sont encore affaissés légèrement ; devant, ses petites mules sont chavirées, comme tombées ou secouées brusquement des pieds ; son peignoir de soie jeté sur une chaise pend des deux côtés d'une attitude blessée, morte ; elle a dû être surprise par un événement inattendu, lettre ou dépêche, et mes yeux balayent d'un brusque mouvement le sol, cherchant le papier bleu, couleur de fatalité.

Mais rien, je ne saurai rien, jamais rien.

Au fait, le plus simple est d'aller la chercher chez sa mère ; il me semble qu'Emilia sourit quand je lui dis mon intention ; elle s'applique, s'incline sur la fourrure de Phœbé qui s'allonge, s'étire, qui se livre voluptueuse, avec des yeux de pâme et dont le flanc bat doucement, d'une toute petite vie de rêve.

Et je refais à grands pas le chemin de fureur et d'angoisse, car, *d'avance*, je ne sais que ma course est inutile, que je ne la trouverai pas, que je saurai rien, qu'*il s'est passé quelque chose* que j'ignorerai toujours...

Les deux flammes de mes bougies se sont couchées comme sous un souffle, comme si, derrière moi, la porte s'était ouverte laissant venir le long courant d'air du corridor ; je ne me suis pas retourné, ma tête est restée droite, seulement mes yeux presqu'aux tempes, cherchant à voir *celui qui vient d'entrer*. C'est un grand silence ; autour de moi, le château dort, les arbres sommeillent, on n'entend même pas leur bruit léger ; les chiens n'aboient pas ; on ne pourrait entendre que LUI... mais lui, qui l'a jamais entendu ?

Pendant que je m'oblige à écrire, le froid, les frissons montent de mes reins à ma nuque, les frissons m'étrillent de glace, me brossent d'horreur, me plient sur le papier où j'attends qu'il se profile une ombre.

Mais rien ; mes yeux ne sont pas faits pour *le* percevoir : il me semble que je ne *le* verrai jamais ; mais je le sens d'autre

façon, mes nerfs le devinent et s'horrifient à son approche... et quel est ce parfum de roses, cette odeur de fard et de bitume, cet arôme de néant, de vide et de ténèbres ?

19 juillet.

Cette nuit, au moment où j'ai cessé d'écrire, où j'ai pu oser ne plus tracer de caractères, j'ai éprouvé tout d'un coup le soulagement, l'allégement, la sensation de *l'Etre* qui se retire, dont la force un instant cesse de peser sur moi. J'en ai profité pour me sauver, pour me lever de table et, filant le dos courbé, pour gagner la chambre ou dormait Simone.

Ah ! qu'elle était douce, humaine, rassurante, qu'elle était amie, cette chambre. Une veilleuse l'éclairait de sa lueur tendre et voilée, enveloppait d'une ombre dorée le lit, les rideaux. Sur l'oreiller la tête de Simone apparaissait rigide, le menton tendu, les traits durcis, l'air cadavre. Je me suis déshabillé d'un seul coup, jetant tout par terre et je me suis coulé dans le lit tiède et doux ; je me suis allongé contre la peau vivante de ma femme.

Simone ne s'est pas réveillée ; seulement, d'un mouvement instinctif, elle s'est un peu rangée pour me faire place. Je me suis cru à l'abri, tranquille, normal, loin des épouvantes ; j'ai voulu fermer les yeux pour m'endormir : mais je ne pouvais pas, j'étais sur mes gardes, comme averti que *tout n'était pas fini encore.*

Et, en effet, à un moment, j'ai vu le bouton de ma porte, celle qui donne dans ma chambre et que j'avais fermée, j'ai vu ce bouton trembler, remuer, comme si une main trop faible essayait de le tourner.

Tout d'un coup, très loin, le chant long, porté, tremblé d'un coq a jailli, comme une lumière raye la nuit, d'un coq très loin, sur les collines, le premier du canton, qui a dû voir le jour monter ; ensuite d'autres, plus près, ont répondu, ont repris, pour annoncer la bonne nouvelle, pour dire aux autres que l'astre était retrouvé, qu'il revenait ; puis, tout près, sous ma fenêtre, ç'a été un haut cri saccadé, un jet de scie, et toute la basse-cour, en une explosion tumultueuse, a retenti de joie. Le soleil reparaissait, triomphait, précédé de fanfares.

Et je me suis endormi, délivré, délicieusement contre la chair de ma femme.

Je reprends mon journal.

J'ai rencontré Mme Morin devant sa porte, filant hargneusement le long des murs, un maigre panier noir sous le bras ;

elle a paru suffoquée de me voir et m'a demandé si Jeanne, — elle l'appelle toujours ainsi, — était malade :

— Elle n'est donc pas chez vous ?

— Mais non, monsieur, je ne l'ai pas vu depuis six semaines.

Encore la même histoire qu'il y a un an, le même trou subitement révélé, la partie d'existence qui se détache, qui disparaît dans la nuit.

— C'est bien, madame, bonsoir...

— Ah, monsieur, si vous m'aviez écouté...!

Elle voudrait m'entreprendre, a l'air de tâter sous mon veston ce que ma poche peut contenir de billets de banque ; mais je la salue et je m'éloigne. Cette fois, vraiment, je suis décidé à rompre ; je me sens joyeux, allégé, soulevé par une onde de haine.

Et je reviens rue Copernic pour attendre Repsa ; je ne veux pas avoir d'explication, je ne veux pas *discuter*, mais il faut, — cela je ne puis m'en empêcher, — il faut que je la voie rentrer. Après, je m'en irai pour toujours ; mon père sera content.

Les chiens sont couchés, vautrés dans un carré de soleil, tellement assoupis de chaleur et de bien-être qu'ils ne se lèvent pas pour moi ; seulement leurs queues battent mollement le tapis et ils bâillent en tournant la tête, les oreilles étalées.

Emilia est au fond de la cuisine d'où sort une odeur sucrée, affadissante de ragoût et d'oignons ; à l'angle de la rue, un orgue moud quelque plainte de musique déchirante et banale.

J'attends, très calme, absolument décidé.

Emilia a été me chercher des journaux.

Les heures se passent, le carré de soleil s'allonge et pâlit, remonte contre le mur opposé à la fenêtre, vient encadrer d'or fragile un portrait de Repsa, ébauche rapide de mon ami Robert Chartier, si rapide qu'elle est vivante, dans son saisissement d'esquisse.

Sous les feux légers du soleil qui fuit, la peinture s'estompe, se pastellise... tout d'un coup, l'image s'évapore et s'évanouit.

Et j'entends sonner sept heures.

Emilia passe sa lame de tête dans la porte entr'ouverte.

— Madame ne revient pas ; est-ce que monsieur dîne ici ?

J'hésite un moment, puis je me décide.

Emilia m'a servi un repas bizarre de sauces poivrées et sucrées, de sauces d'une douceur violente d'enfer, qui changent le goût des viandes, les faisandent, les font sous la dent d'une

mollesse de pourriture ; puis une salade de concombres et de tomates délicieusement fraîches, semée de pointes de feu par les piments séchés exaspérés d'huile ; enfin des gâteaux pesants qu'il faut broyer sous la dent et délayer de la langue comme des pierres à chaux, mais dont la pâte épaisse encastre des girofles, des cédrats, des pépins craquants d'un goût sur et laiteux.

J'ai mangé de tout, d'un appétit détaché qui me rend fier ; mais, là, je m'arrête, je m'étonne :

— Qu'est-ce que c'est, Emilia, ces pépins jaunes ?

Son sourire édenté, son sourire noir, tord les rides de ses lèvres :

— Je n'ai pas envie de vous empoisonner...

— Mais enfin ? C'est très bon ; mais vous ne pouvez pas me dire...?

— Ce sont des grains de pavot.

— Quelle drôle d'idée ! Ça ne peut pas me faire de mal ? Vous êtes sûre ?

— Tout au plus vous envoyer de doux rêves.

J'ai lu, — où ? je ne sais, — j'ai lu que, dans les habitations lacustres de la Suisse, on avait retrouvé des sortes de pâtisseries conservées dans des caches à l'abri de l'air et qui contenaient encore les capsules où s'enferment les semences du sommeil !

Comment cette tradition de perversité, cette science de l'oubli que les premières humanités d'abord effarées de vivre connurent et dans lesquelles elles se réfugièrent, comment cette recette est-elle aux mains d'Emilia ?

Elle conte, je le sais bien, qu'elle vient d'Italie, qu'elle vécut jusqu'à sa cinquantième année dans ces fonds de campagne toscane qui suent encore le mystère étrusque ; ces Etrusques venus de Rhétie, — d'Helvétie, — continuateurs sournois, à travers toute l'illusion romaine, des usages, des rites, des dieux de la *Pierre Polie !* Elle vint à pied, en mendiant, d'Arezzo à Paris. Quand on lui demande pourquoi, elle répond : « Pour me placer chez madame Raphaëlle ».

Ce gâteau devant moi avec ses yeux jaunes, ses yeux de pavot, ronds et plats, on dirait qu'il me guette et qu'il m'endort, qu'il est une bête flâtrée pour me fasciner et pour m'engourdir.

O subtil et pervers opium, je sens qu'ici tu es le maître ! tu es, de cette demeure, le roi qui tue et qui caresse, le prince gracieux, perfide et méchant ; ô pavots rouges, pavots de

pourpre et de langueur, pavots impérieux et sacrés dont l'arome assoupit même les rayons du soleil, je vous vois germer ramper des parquets, vous élever le long des murs, vous tordre autour de moi !

Votre âme n'est pas loin, elle est enfermée dans le cristal de la petite fiole de morphine que Repsa cache toujours, sans que jamais sa célation soit en défaut ; votre âme est tout près, votre âme d'ivresse et de songe...

Mais je me secoue, je me révolte, je me reprends. Jamais, même quand Repsa me suppliait, même parmi les pires et les savantes voluptés, quand elle ajustait la petite aiguille pour me tenter, pour m'entraîner, pour me décupler, jamais je n'ai consenti à subir la domination charmeuse, toujours j'ai écarté le séducteur de ma volonté. Je ne suis ni assez ancien, ni assez moderne pour accepter ce maître-là...

Mais j'ai bu, tout en dînant, une fiasque de Chianti ; — pourquoi Repsa à cette époque vivait-elle donc à l'italienne ? — Le maître rouge et vivifiant, le sang noble et pur de Bacchus coule dans mes veines et monte en aise à mon cerveau ; mes « esprits », comme disaient nos pères, s'animent et jouent ; une bienveillance m'exalte et s'atténue de dédain.

Je vais rentrer chez moi paisiblement, sans attendre Raphaëlle ; elle n'est plus rien, sa puissance est morte, je veux vivre.

Et, mon chapeau déjà sur le front, je jette un louis à Emilia.

— Voilà pour votre cuisine ; pas mauvaise, mais diablement épicée. Hein, vieille sorcière ! Quel fricot de sabbat !

Dans mes oreilles sonnent des fanfares et bruissent des murmures de futaies ; mes *moi* rétrogrades se souviennent, peignent des images : des soirs de chasse, des fins de véneries, des retraites longues après boire, dans l'obscurité des routes forestières où le pied du cheval hésite et feinte contre les racines ; de longues sonneries de piqueux qui se séparent, se répondent, qui s'éloignent...

Pas loin, dans le sous-sol d'un marchand de vins, des cochers et des valets de pied s'exercent, et sur ce vieil air banal se sont emballés mes songes.

Avez-vous connu Madeleine ?
La belle fille aux blonds cheveux,
Aux yeux bleus ?
Toujours son auberge était pleine,
Tous les chasseurs en étaient amoureux.

Comme ils doivent être heureux de pousser des notes dans

le cuivre à coups de langue, en se rafraîchissant de temps en temps le gosier avec du vin frais !

. . . . . .

Une voiture ! devant la porte, le fracas d'une voiture lancée au grand trot et qui ne me parvient que quand, brusquement, elle s'arrête. La vieille Emilia a tressailli et nous nous regardons. Puis un bruit qui monte dans l'escalier, le double pas de deux hommes qui portent un fardeau... leur marche s'unifie au palier du premier, puis de nouveau se rompt dans l'ascension des marches... ils viennent chez nous, au second. — Ah ! Il y en a un qui butte et qui jure d'une voix sourde... S'ils pouvaient dépasser l'étage, si ce pouvait ne pas être ce qui va arriver... Le pas sonne sur un sol plat ; ils sont devant la porte, ils peuvent monter encore... ils hésitent ! Mon Dieu, le malheur doit hésiter quelquefois ainsi avant de frapper.

Ting, le timbre a vibré, c'est fait ; le sort ne peut plus se dédire.

Nous allons savoir, nous ouvrons : deux ombres s'abaissent, se courbent, dégringolent parmi les ténèbres de l'escalier et l'on entend aussitôt la porte d'entrée battre et le bruit de la voiture brusquement qui roule.

Repsa est devant la porte, toute droite, appuyée au chambranle comme une chose inerte et raide.

Elle serait tombée de même si nous ne l'avions reçue dans nos bras.

23.

C'est un acte monstrueux que d'enterrer les morts !

24.

Pourquoi ai-je trouvé cette réflexion jetée là et qui, si singulièrement, interrompt mon récit ? Pourquoi ai-je écrit cela ? A quelle heure ? Sous quelle domination de pensée ? Il faudra rechercher la veine sombre, le filon obscur dans les mines de l'âme noire : car je ne suis pas fou ; mon esprit est lucide, déducteur, conscient ; ma raison, maîtresse. Ce qui se passe autour de moi, ce n'est pas des hallucinations, des délires.

Voici ce qui s'est passé, hier : j'étais couché près de Simone, allongé contre la douceur de son corps, à moitié endormi, bercé par le cours régulier et continu de son sang contre le mien ; je me laissais aller à ce courant comme sur un fleuve tiède et lent d'Orient ; je sentais la joie que doivent sentir les choses à se mêler, à se perdre les unes dans les autres, à fondre dans des grands Touts leurs diverses entités : nos

pensées se touchaient, s'échangeaient par les contacts de nos peaux, dégagées des mensonges de la parole : les pensées de Simone coulaient dans mes veines, jouaient par les rameaux de mes artères, flottaient dans les tissus, habitaient mes cellules et, sans doute, les miennes aussi parcouraient l'univers de son corps, la pénétraient.

Or ses pensées étaient de douceur, de tendresse et de soins ménagers; elle filaient sous mes dermes en caresses chastes, étaient de chères images d'amour, d'enfants, ou bien des vergers aux arbres chargés de fruits qu'on cueille, des buanderies moussant d'écumes savonneuses, des crémeries; de belles pièces, de longs corridors propres et clairs où mes rêves se miraient... mais les miennes! mes pensées, mes rêves, quels étaient-ils donc?

J'ai seulement compris leur nature en voyant tout d'un coup, du milieu de son sommeil, Simone issir, se dresser, s'écrier:

— Ah cette femme, cette femme! Et maintenant elle me touche, elle me caresse! — Allez-vous en, allez-vous en donc!

J'ai feint de dormir; alors ma femme s'est levée; ses pieds nus ont fait un son plat et frais sur le parquet; elle a été à la fenêtre, a écarté les rideaux; une opale lumière de lune est entrée et j'ai perçu le rythme d'un grand balancement d'arbres; il devait faire du vent.

Contre la vitre blanche, ma femme toute blanche faisait des gestes, semblait repousser ou défier quelqu'un; j'ai entendu son petit poing frapper le verre. Je saute à bas du lit, je prends Simone par le bras :

— Qu'est-ce que tu as, ma chérie ?

Ellle dit sans tourner la tête :

— La vois-tu, là, la vois-tu ? Elle monte, elle s'élève le long du pawlonia , elle se penche, elle va regarder dans notre chambre.

— Mais qu'est-ce que tu as ? Qu'est-ce que tu vois ?

Je la tire en arrière ; elle tombe dans mes bras.

— Ce n'est rien, mon bon chéri, c'est absurde... un cauchemar...

— Mais jamais je ne t'ai vue dans un état pareil !

— Ce n'est rien, c'est absurde. Couchons-nous, je vais dormir, je te promets que je vais dormir.

Elle va vers le lit, s'arrête :

— Veux-tu fermer les rideaux, mon ami ?

J'ai dû me commander pour marcher vers la fenêtre et, là,

j'ai dardé mes yeux sur le dehors : une brume lactée stagnait sur les arbres et sur les pelouses sous les rayons pâles de l'astre ; le vent était brusquement tombé ; le calme était immense, lointain.

Non Repsa n'était pas là, Repsa n'était pas parmi ces mouvances légères de nues ; *ce n'est pas comme cela que je la crains.*

30 août.

Nous portâmes Repsa dans le salon où les chiens grondaient, le poil hérissé, avec des yeux obliques et de braise ; sa robe était mouillée et tachée de boue, et quand nous ouvrîmes son corsage pour la faire respirer, il en sortit une odeur forte, mâle, un arome faisandé, une sorte de puanteur délicieuse.

Elle tenait les dents serrées, les yeux fermés ; ses narines étaient pincées ; tout son corps semblait sceller l'âme, la murer dans un tombeau de corps.

Nous l'avons déshabillée et couchée sans qu'elle bougeât, sans qu'elle se prêtât par aucun mouvement, et pourtant je suis sûr qu'elle avait conscience d'être entre nos mains, qu'elle devait voir par un autre moyen que les yeux.

Tout d'un coup, un haut le cœur a soulevé sa poitrine, rompu ses lèvres, un flot noir a jailli, elle s'est mise à vomir, à vomir par soubresauts et par saccades, à vomir ignoblement, avec des hoquets d'ivrogne et des convulsions d'ataxique, et des jurons, des blasphèmes, des mots plus ignobles que les vomissements jaillissaient de sa bouche. Nous assistions, moi rageur et consterné, Emilia goguenarde et triomphante à cette scène de dégoût, et la vieille, à la fin, me dit ce mot que j'ai retenu parce que je l'ai trouvé si bizarre, inattendu dans son tempérament de sauvagesse touchée soudain par la puissance de l'esprit servile.

— Allez-vous en, monsieur ; rentrez chez monsieur votre père : ce ne sont pas des choses pour vous ici.

Je suis sorti docilement, comme si c'eût été ma vieille nourrice d'autrefois qui avait parlé.

1er septembre.

Les enfants Marsoullier sont partis tous, cet après-midi, à bicyclette, Marie-Louise en tête avec un cousin du « baron », Jean de Graffeuilh, un petit bonhomme assez gentil, d'une quinzaine d'années. Tous deux en culottes, remuant agile-

ment sur les pédales leurs jambes sveltes, ayant cet air hardi et coquet, que, d'après les ballets d'opéra, on attribue aux pages.

Marie-Louise a quatorze ans : une petite femme d'une maigreur grasse, fine et dodue ; mince, souple, bondissante comme un jonc de Chine ; elle a des cheveux lourds et mousseux qui tombent en frisant sur ses épaules gaies, toujours contractées et dilatées de rires.

Les autres, bébés de dix, de huit, de sept ans même, s'égaillent sur la route bombée ; leur mouvement est si peu apparent, si facile, qu'ils semblent rouler sans travail, entraînés par des ailes basses. Je les vois passer, je les salue des doigts, j'entends leurs cris qui s'éloignent, inégaux, avec une vitesse à laquelle la voix humaine n'est pas encore habituée, et qui la rend étrange, dissonée.

Les rais du soleil, un peu plus couchés qu'en été, dorent leurs dos, semblent les pousser sur la route unie ; ils tournent la haie à l'angle de la ferme Vincent ; tout se tait, les rais de soleil dorment, inutiles sur le macadam jaune.

Écrivons, déterrons nos souvenirs.

Le lendemain, je suis revenu chez Repsa, vers neuf heures du matin : j'avais longé les quais, traversé les ponts, suivi ces clairoyantes avenues du quartier des Champs-Elysées ; les matins de Paris dans ces cantons riches sont d'une triomphante gaieté luxueuse et saine. Rien qu'à voir les nobles chevaux, aux robes luisantes sous leurs surfaix, qu'on promène en main, et qui courbent leurs encolures en relevant précieusement leurs pieds, on sent un calme cossu, une joie paisible de vivre.

Je monte rue Copernic, je frappe, je sonne; on n'ouvre pas. Mais, de l'escalier au jour violacé par d'affreuses verrières, je sens que, derrière cette porte, il y a des pièces noires, une nuit qui se tasse sous des rideaux tirés, des ténèbres qui s'obstinent et qui se massent contre moi ; je sonne encore :

— C'est vous, monsieur ?

— Moi, oui, ouvrez donc.

— C'est monsieur le vicomte de Flamel ?

— Oui, oui ; ouvrez.

Qui attend-t-elle donc ?

La porte bâille à regret, encore barrée par les mains de la vieille : un peu d'ombre en sort, teint d'obscur les similitapisseries des murs ; je fonce, j'entre dans ce deuil. L'odeur

de la veille subsiste; un mélange de parfum et de pourriture, une puanteur fardée.

— Comment va-t-elle ?

— Ça ne va pas, monsieur ; j'ai cru qu'elle allait passer, cette nuit.

— Avez-vous envoyé chercher un médecin ? Enfin, qu'est-ce qu'elle a ?

J'entends une voix d'une douceur infinie, lointaine.

— Nic, Nic ; viens, je t'en prie.

Emilia, rudement, sans le secours des cordons, écarte les rideaux : le soleil entre, brise, éparpille la nuit, voile la figure de Repsa qui, d'instinct, a jeté ses mains sur ses yeux. Mais j'ai eu le temps de l'apercevoir, ce visage, rongé, dévasté d'un mal inouï ; les pommettes sont laquées d'une teinte livide qui s'étend jusqu'au menton, se délaye jusque dans le blanc des yeux striés de rouge ; de sombres violets creusent et cernent les yeux, poussent en avant le nez maigri, osseux ; le front est une mare où des sueurs se figent. Repsa m'accueille de sa petite toux saccadée.

Mais je ne puis supporter cette vue, ce ravage dont je ne saurai jamais le secret ; il y a là une jalousie assez basse de propriétaire, quelque chose du sentiment que devait éprouver un maître en voyant son esclave revenir battu ou blessé *par d'autres que par lui.*

Et des colères au lieu de pitié fermentent dans mon cœur.

— Tu t'es mise dans un joli état... Tu as été faire la fête ?

Elle ne répond pas ; je connais ce silence têtu : c'est celui que la morphine coud aux lèvres de ses possédés ; c'est aussi cette espèce de mot d'ordre, cette consigne jamais forcée que Raphaëlle rapporte de ses escapades sinistres.

— Tu n'as besoin de rien ?

— Non.

— Alors, bonjour.

Que faire ? Demeurer, m'attendrir, me soumettre et la supplier pour une réponse, pour un remède à prendre ? Je ne peux pas, je ne peux pas cela !

Et puis ce mot de mon père me revient toujours dans ces cas-là :

— Mon cher, avec ces femmes-là c'est de l'argent qu'il faut, pas autre chose. Donne de l'argent, ne donne ni ta santé, ni ton temps.

C'est lui qui agit en ce moment par moi ; je tire mon portefeuille, je pose un billet de banque sur la table et je sors.

Dans l'antichambre la voix de Raphaëlle arrive, doucement priante :

— Nic, mon petit Nic !

La toux hache ses appels; la porte bat doucement sur moi ; je me trouve dans l'escalier au jour violâtre et doré.

En bas, la rue m'accueille et ses trottoirs vernis de clarté; une femme passe, tordant sur une croupe gracile, une jupe qui drape et sculpte le mouvement des hanches et la ligne des jambes ; un bout de bas beige, un soulier jaune tirent ma vue, je hâte le pas, je tourne avec elle dans l'avenue de l'Alma déserte...

(*A suivre.*) FRANÇOIS DE NION

Notes politiques et sociales

LE CONGRÈS DE MADRID ET LA POLITIQUE DES FÉDÉRATIONS

La presse n'a pas accordé de longs commentaires au Congrès hispano-américain qui s'est tenu fin novembre à Madrid. Pourtant d'importants discours y ont été prononcés, de graves intérêts débattus, et le rapprochement qui s'opérait entre les jeunes républiques du Nouveau Monde et la vieille métropole affaissée valait qu'on en recherchât les causes.

Cette fin du XIXe siècle aura perçu la poussée instinctive et violente des peuples vers les grandes fédérations de races. Les petites nationalités isolées sont noyées dans la concurrence mondiale, comme les individus dans les conflits économiques quotidiens. L'association, sous toutes ses formes, doit être la règle des temps nouveaux. Les masses humaines ont discerné cette conclusion, cette nécessité inéluctable, avant même que les théoriciens ne vinssent en déduire la formule. Le congrès de Madrid n'est qu'une des manisfetations, nombreuses déjà, du travail interne qui brise un peu partout les moules archaïques et trop étroits.

Politiquement parlant, cette concentration partielle des groupements latins dans la capitale de l'Espagne, ce premier essai d'une fédération entre la Péninsule et ses dépendances d'antan, s'expliquent par une double considération. D'une part, les républiques sud-américaines sont assez fortes en elles-mêmes pour n'avoir plus rien à craindre du pays dont les dernières bribes de prestige ont été submergées à Cavite et à Santiago ; de l'autre, elles ont trop à redouter de l'Union pour ne pas chercher un point d'appui et, en quelque sorte, un centre de gravité sur le continent européen.

Tant que l'Espagne possédait, au Nouveau Monde, Cuba et Puerto-Rico, tant qu'elle détenait une parcelle si petite fût-elle de l'empire fondé par Colomb, Cortès et Pizarre, elle conservait son caractère conquérant du XVIe siècle. Elle n'est à cette heure qu'un État vaincu, mutilé, déchu et qui ne saurait inspiré d'appréhensions à qui que ce soit. Le Chili, l'Argentine, le Mexique ont plus de sève, une population plus active, un courant économique plus intense : ces Etats ont tout à gagner à une entente avec la Péninsule autant toutefois que de jeunes sociétés peuvent bénéficier d'un échange de services avec une nation caduque et dominée par des réactions successives. Tout compte fait, ils ne courent aucun risque, et il sont l'avantage de mêler un des membres de la famille européenne à leur querelle éventuelle, imminente, avec l'Union.

Ce n'est un mystère pour personne que le secrétariat d'Etat de Washington essaie depuis des années d'assurer sa main-mise sur les puissances de l'Amérique centrale et méridionale. Blaine en 1881 dressait déjà un plan d'association, ou plutôt d'absorption progressive,

dont ses héritiers n'ont pas abandonné l'exécution. L'échec du premier congrès panaméricain de 1889-1890 n'a pas suffi à déconcerter les champions de la Fédération du Nouveau Monde. Le congrès qui doit se tenir d'ici peu à Mexico a précisément, dans la pensée de ses instigateurs, la même mission.

Il est d'ailleurs fort peu probable qu'il aboutisse à un résultat tangible. Si le Canada, pourtant en majorité anglo-saxon, s'est toujours défié des propositions de la grande république, le Mexique, la Colombie, le Pérou, l'Uruguay ont aisément perçu la vraie portée des suggestions qui venaient du nord. Le traitement que M. MacKinley a infligé aux habitants de Cuba et de Puerto-Rico a aussi contribué à édifier les jeunes puissances latines du Centre et du Sud-Amérique sur les sentiments des Yankees à leur égard. Elles sont moins disposées aujourd'hui qu'il y a dix ans à accepter l'hégémonie de Washington. En allant à Madrid, elles ont accompli un acte significatif et qui a tout l'air d'un avertissement à l'adresse de l'Union.

Les promoteurs du congrès de novembre n'ont pas visé seulement la constitution d'un syndicat de défense hispano-américain : leur véritable objectif a été et demeure la formation d'une union latine qui rassemblerait à travers l'Atlantique les rameaux épars de la race. La Péninsule ne serait ainsi que le bloc de jonction entre les républiques épandues du golfe du Mexique au cap Horn et les agglomérations latines du vieux continent, la France et l'Italie entre autres. M. Moret, ancien ministre dans le cabinet Sagasta, n'a pas craint, en dépit de son caractère quasi-officiel, de faire allusion, dans l'une des séances du congrès, à cette colossale juxtaposition de forces.

Trois révolutions antidynastiques à Madrid, à Lisbonne et à Rome devraient être à la base des rapprochements rêvés. Mais, il y aurait lieu de savoir si, dès la première heure, le morcellement inévitable de la Suisse et de la Belgique ne provoquerait pas une conflagration. Que deviendraient aussi, au cas d'une fédération latine, Cuba et Puerto-Rico, terres de civilisation latine, et comment les Etats-Unis accueilleraient-ils un pacte diplomatique et douanier qui les menacerait dans leur vitalité même ?...

Ce qu'il faut retenir du congrès de Madrid, c'est qu'il procède de la générale évolution de l'humanité vers les grands agrégats de peuples. Dès aujourd'hui le concept de la nationalité, vieux d'un siècle à peine, est condamné. Déjà le panlatinisme s'affirme dans la capitale de l'Espagne, le pangermanisme s'exapère à Vienne et à Berlin, et le panslavisme s'agite avec une véhémence croissante à Prague et à Agram, tandis que l'impérialisme britannique jette à tous les vents son programme lointain de fédération anglo-saxonne.

PAUL LOUIS

Petite Gazette d'art

CLAUDE MONET

Séduit, plus que jamais, par les variables spectacles de l'atmosphère et leur répercussion sur les choses, M. Claude Monet, répétant le tour de force des *Meules* et des *Cathédrales*, a noté durant l'année dernière les changements de lumière qui modifièrent, selon l'heure et la saison, un coin de « Paradou » normand.

Le motif : un bassin peuplé de nymphéas qu'enjambe une passerelle.

Et Claude Monet nous dit la splendeur des paradisiaques corolles groupées sur l'eau transparente, ainsi que des radeaux fleuris pour contes de fées. La vapeur distillée par la chaleur accablante permet d'étranges irisations et fait passer ce coin de nature du rose au mauve et de ces tons à d'autres tons.

L'endroit est désert : pas une âme. Les *Meules*, les *Cathédrales* nous disaient le labeur de l'homme, sa collaboration à l'œuvre de la nature. Ici, il est trop absent, l'intérêt du décor en souffre et l'on a devant ces toiles l'arrière-pensée d'un cinématographe qui noterait non le mouvement, mais la couleur. — La couleur, dis-je, mais non la nuance.

Sentiment tout personnel, que notre admiration pour Monet nous permet d'exprimer et qui au moins a l'avantage de nous faire goûter entièrement, les trois toiles, à notre avis très supérieures, non de métier, mais d'inspiration, motivées par un bras de Seine, surgi près de Giverny, dans une atmosphère lourde de vapeurs et de brouillards. Le site est ici tellement beau, la nature apparaît si grandiose avec les grands massifs d'arbres qui surplombent le fleuve qu'on est repris, devant ces splendides évocations, par ce sentiment religieux qui est le fond de la sensibilité humaine. — L'homme n'est pas visible non plus ici, dira-t-on. Certes, mais la personnalité du peintre l'est, elle.

Transportez ce bras de Seine, quelques *Meules* et des *Cathédrales* à travers le monde. Et n'importe où seront ces tableaux, le spectateur, quel qu'il soit, admirera et enviera un pays où la main des hommes, jadis il est vrai, édifia de tels monuments au milieu d'aussi beaux sites. Gloire donc à l'artiste qui peut, à l'aide de quelques lignes et de quelques molécules colorées, synthétiser aussi grandiosement le sol où il vit !

CHARLES SAUNIER

EXPOSITIONS A ALGER : MAXIME NOIRÉ

Maxime Noiré, artiste algérien, expose ses toiles à Alger.

D'habitude les peintres de terres exotiques montrent à Paris leurs œuvres et, ce faisant, ils s'assurent déjà une bonne part de succès. Servir aux yeux de Parisiens sédentaires des régals de désert, des mets de

mœurs exotiques, des desserts de faune africaine, c'est arracher à leur curiosité satisfaite des pays lointains et invus des éloges dont la valeur superficielle ne paraît pas telle à tous.

Maxime Noiré montre en terre exotique ses œuvres, consacrées à la présentation de terres exotiques. Dans le pays soleilleux, là où il y a éternelle exposition, l'étalement vivant multiplement de cette nature que veut fixer le pinceau, Noiré fait l'exposition de ses travaux. L'on contemple le ciel avant de regarder les siens, l'on examine les montagnes de l'horizon avant de regarder les siennes. L'on prête l'oreille aux deux voix, comme en une réunion contradictoire ; et de cette confrontation dangereuse, il arrive que les toiles de Noiré ne perdent ni de leur charme ni de leur valeur. Noiré est un sincère. Dans ses paysages on aime l'absence d'*étonnement*, de provisoire. On y pénètre, du peintre au pays, une admiration sereine et murmurante, de la sympathie quotidienne et simple, de l'intimité presque camarade, avec cela une humilité d'adoration profonde et spontanée, tour à tour raisonnée et impulsive.

Las des civilisations urbaines, mais encore ému du souvenir des verdures européennes, il s'est arrêté de préférence cantonné à la frontière des zones méditerranéenne et désertique : il aime généralement peindre les régions où les deux mondes se touchent, celles où s'arrête le campement humain au milieu des vergers extrêmes, où commence le désert nu. Il s'arrête devant les déserts et son âme y fait des bonds. Ses premiers plans sont subis, son âme crée les autres. Elle s'élance aux lointains inexprimables, par delà les vallonnements qu'on dirait d'une sous-mer, à cause des teintes corail et lie de vin, par delà les endentements balancés, élastiques des ombres de petites montagnes et des avancées de lumière sur le sable, par delà les vallées qui sont de vastes bassins de lumière rose, jaune et mauve, par delà les ondulations de terre qui sont des ondulations de couleurs. Le voici face à face avec le désert, homme nouveau devant une terre nouvelle, celle-là qui est une vallée de couleurs.

Peinture de grand air : on y respire un air que parfument les couleurs. Dans ces espaces de vacuité et où le végétal est rare, la couleur devient l'unique aliment des sens : elle est leur manne délicieuse. Là-bas, au désert de silence, la couleur se fait son. Les vallées et les monts de Maxime Noiré y sont des instruments divers dont la lumière tire une musique accordée. D'avoir entendu et exprimé la *musique du désert*, Noiré est original.

De longues traînées de couleur unie qui vibrent, roses ou mauves, ainsi que de longs coup d'archet ; une mêlée juxtaposée de touches qui dansent comme des sonnettes de musique sauvage ; un trépignement de touches en gris-gris ; un contraste de touches délicates qui semblent des agitations de menue herbe ou d'insecte subtil ; des compositions de couleurs sur des surfaces minérales semblables à un merveilleux lichen ; un tatouage nerveux et savant sur la face des monts. Telle apparaît sa manière, marquée d'une jolie et intelligente *barbarie* locale.

MARIUS ARY-LEBLOND

Notes dramatiques

Palais-Royal : *Moins cinq*, vaudeville en trois actes de MM. Gavault et Berr. — Vaudeville : *Sylvie ou la Curieuse d'amour*, pièce en quatre actes de M. Abel Hermant. — Gymnase : *La Bourse ou la Vie*, comédie en quatre actes de M. Alfred Capus. — Variétés : *Mademoiselle George*, par Pierre Veber et de Cottens, musique de Varney.

« Moins cinq » est une expression de la langue d'aujourd'hui. L'image se comprend aisément ; elle symbolise tout ce qui n'arrive pas au parfait accomplissement, tout ce qui reste à la minute précédant la sonnerie de l'heure.

Bien entendu, dans la pièce de MM. Gavault et Berr, ce que la fatalité empêche, c'est la consommation d'un adultère.

Si usée que soit la trame, les broderies dont elle s'agrémente sont de couleurs joyeuses et fraîches. Les épisodes sont d'invention comique, et les personnages de second plan, fort drôlement imaginés. Seul le trio essentiel, le mari, la femme et l'amant, montre sa vétusté.

Le troisième acte semble le meilleur, grâce au talent charmant et fin de M. Boisselot. Il incarne un tragédien de province, et, quoique le rôle soit conçu en personnage de vaudeville, il arrive, à force d'art, de mesure et de goût, à en faire un délicieux personnage de comédie. A citer encore M. Hamilton, d'une verve aimablement jeune. MM. Raymond et Gorby et Mme Cheirel jouent leurs rôles coutumiers avec leur coutumière sûreté.

Au Vaudeville, sous le titre de *Sylvie ou la Curieuse d'amour*, Mme Réjane vient de représenter une comédie qui n'est autre qu'un fort joli roman affreusement coupé en morceaux, mais ici l'assassin est connu. C'est le romancier lui-même, M. Abel Hermant.

Bien peu des nombreux lecteurs du livre, *les Confidences d'une Aïeule*, trouvèrent du plaisir à voir *Sylvie*.

Tout ce qui charmait dans un récit aimable et délicatement libertin disparaît à la scène. Il ne reste qu'une pièce fort décousue où Mme Réjane se montre tour à tour en Louis XVI, en costume de la Révolution, en robe Empire — superbe celle-là, — et à Venise, en robe de carnaval. Chacune de ces toilettes lui procure un mari nouveau. Il n'y a que la dernière qui lui assure enfin un amant, car dans cette comédie l'adultère se fait attendre jusqu'à la fin. Le dialogue est fort joli, tout plein d'idées ingénieuses; les personnages sont d'une psychologie compliquée et intéressante, — mais l'intrigue est ténue, étirée et trop fine. Elle est fine comme la pluie. A côté de Mme Réjane, qui, talentueuse, se prodigue dans Sylvie, ses maris, MM. Huguenet, Lérand, Maury, et son amant,

M. Burguet, jouent avec beaucoup d'art et de mesure. Les décors sont merveilleux et d'un goût achevé.

Mais arrivons au véritable événement théâtral de cette quinzaine, au succès éclatant et légitime de la nouvelle comédie de M. Alfred Capus : *la Bourse ou la Vie.*

Sans doute, c'est parce que cette pièce avait été écrite pour la troupe des Variétés que certains ont pu lui adresser le léger reproche d'une certaine indécision entre la comédie et le vaudeville. Ce petit flottement n'aurait probablement pas existé à travers le jeu d'acteurs ayant assez d'autorité dans le comique pour arriver jusqu'à la fantaisie.

Au Gymnase, où la pièce a été représentée, les parties de comédie profonde, ce qui devait seulement servir d'ossature à une œuvre joyeuse, ont été accusées par le souci de précision des interprètes. La partie comique est parfois allée jusqu'à la charge. Mais, telle quelle, l'œuvre a été assez bien réalisée pour que le public, délicieusement impressionné, ait fait à cette belle comédie de mœurs un accueil enthousiaste.

L'aventure du jeune ménage Herbault que des prodigalités de toutes sortes ont à demi ruiné et qui cherche dans des relations dangereuses avec un faiseur, le financier Brassac, le moyen de continuer la grande vie a été contée par le philosophe clairvoyant et optimiste qu'est Alfred Capus avec une netteté d'intelligence, une franchise de procédé et une indulgence, comme ombrée de tendresse, qui le mettent au premier rang des auteurs dramatiques de sa génération.

M. Gémier et Mlle Rolly ont fort bien joué une scène du troisième acte, qui a semblé porter le plus profondément sur le public. Mlle Ryter est une demi-mondaine fort avisée. Mlles Roggers et Demongey se sont de même bien tirées de leurs emplois. Mais il faut surtout rendre hommage à la tenue et à la finesse de M. Dubosc qui nous donne un Herbault d'une mesure parfaite. M. Galipaux détonne un peu dans cet ensemble, mais il amuse le gros public.

Au Théâtre Antoine, il faut noter une excellente reprise de *la Mort du duc d'Enghien.* Le beau drame de M. Hennique retrouve un joli regain de succès. M. Grand joue admirablement le duc d'Enghien.

Mademoiselle George jadis célèbre par le talent et la beauté est un personnage que l'on n'est pas surpris de rencontrer sur les planches, même maintenant. Elle compta aux heures héroïques du romantisme en incarnant *Lucrèce Borgia* et *Marie Tudor* et, avant ses succès, Napoléon l'aima entre deux victoires. A une époque où tout ce qui approcha l'Empereur et tint un rôle, si modeste fût-il, dans la grande épopée, intéresse et passionne la foule, mademoiselle George ne peut-être considérée comme une héroïne vulgaire. Aussi, attendait-on, non sans curiosité, l'ouvrage de MM. Veber et de Cottens.

Dans leur œuvre, ces deux auteurs de talent agile et d'esprit délié n'envisagèrent pas le côté sérieux de l'existence de la tragédienne et de l'amoureuse de haut vol. Ils ont pris mademoiselle George et, sans trop se soucier de son passé glorieux, ils l'ont placée au centre d'une intri-

gue dont la spirituelle inconsistance ne peut atteindre la respctabilité du style de l'artiste quasi-légendaire.

De par leur volonté, Mademoiselle George, personne de mœurs faciles, se trémousse avec aisance au milieu des surprises d'une intrigue amusante et pleine de petits soubresauts vaudevillesques.

Une histoire d'amour forme le fond sentimental de l'ouvrage ; mais l'action évolue si prestement, se complique de si nombreuses bagatelles, il y a tant de menus détails venant se greffer ingénieusement sur ce qui semble être la trame initiale que le mieux est de s'abandonner à la fantaisie des auteurs et de ne pas chercher dans la pièce ce qui n'y est pas. Les tableaux, curieusement variés, defilent devant les yeux des spectateurs amusés et à tous instants un joli coin de dialogue accroche l'attention et un mot drôle appelle le rire.

La musique de M. Varney est fort réussie,

M. Varney n'a pas la fertilité d'invention comique et mélodique d'un Hervé ou d'un Offenbach ; mais il possède un tel tour de main, une si piquante façon de présenter et d'accommoder les inventions de son esprit qu'il parvient parfois à donner l'illusion de l'originalité. Ses partitions sont alertes, d'une verve bon enfant et d'une musicalité facile. M. Varney de rien sait faire quelque chose. Ainsi le final du 1er acte qui débute par une sorte de chanson de route, murmurée à voie basse puis gagnant sucessivement tous les instruments de l'orchestre pour aboutir à une explosion joyeuse, est un morceau d'un effet vraiment cocasse.

M. Samuel a logé fastueusement *Mademoiselle George*. Il l'a meublée, habillée, enrubannée, avec un goût exquis.

Interprétation excellente où brillent Brasseur, Baron, Prince, et André Simon, Guy, mesdemoiselles Lavallière, Simon-Girard et Lantenay.

Beaucoup d'applaudissements vif, et succès le premier soir.

INTÉRIM

Musique

LA REINE DE SABA

Instauré dans le vieux cirque transformé en théâtre du Château-d'Eau, où le mélodrame rugit longtemps ses périodes ampoulées, l'Opéra Populaire pouvait à la fois plus mal et mieux choisir sa pièce d'ouverture. Plus mal ! si l'on considère que *la Reine de Saba* est de Gounod et qu'un opéra de l'auteur de *Faust* est rarement indifférent ; mieux ! si l'on veut bien examiner les éléments d'intérêt du livret et se rendre compte des exigences de la foule dont l'Opéra Populaire ambitionne de satisfaire l'instinct dramatique, les appétits d'art et les besoins d'émotion.

A son apparition (28 février 1862), l'impartiale critique malmena fort *la Reine de Saba*, estimant que le « sujet répugnait à notre première scène lyrique ». Alors, comme maintenant, il y avait des sujets indignes de l'opéra. La musique fut trouvée systématique, wagnérienne, et un maître démolisseur de l'époque lui reprocha d'être « du Verdi! » Oui, c'est ainsi. Venue au lendemain de *Tannhaüser* qui s'effondra bruyamment sous les huées et les sifflets des gens du bel air, *la Reine de Saba* subit le contrecoup de l'exaspération des écrivains ayant pour mission de juger les œuvres sans parti pris et sans haine. Elle disparut de l'horizon parisien après une quinzaine de soirées maussades et fut recueillie par la province et l'étranger. A la vérité, sur la terre d'exil, si elle se maintint au répertoire de quelques scènes, elle ne fit guère fanatisme. On eut pour elle les égards dus au malheur.

Assurément, il existe des opéras préférables à *la Reine de Saba* ; il en est de plus complets, d'inspiration moins cahotante ; mais, aussi, combien de plus insipides, ne renfermant pas les qualités qui distinguent, en dépit de faiblesses accusées, la partition de Gounod.

Contrairement à la tradition établie par diverses entreprises d'opéra populaire, lesquelles massacraient et diffamaient les ouvrages qu'elles montaient, l'Opéra-Populaire actuel a entouré de soins la reprise de *la Reine de Saba*. Orchestre et chœurs excellents ; mise en scène mieux que suffisante ; interprétation très honorable.

PHÈDRE

Autrefois M. Massenet, qui aime les classiques, ne craignit pas de mettre en notes un sujet sur lequel Corneille avait imprimé sa griffe léonine, Et c'était *le Cid*, opéra que l'on représente de temps à autre. En cet ouvrage pavé de bonnes intentions, M. Massenet fut prodigue de grâce, de charme et de diverses qualités choisies ; on y cherche encore la grandeur, le souffle héroïque, le

coup d'aile puissant, et le panache romantique. Si l'on examine les personnages, on est obligé de reconnaître que le Cid de M. Massenet est un excellent jeune homme d'une fougue aimable, Chimère une fille charmante versant de mélodieuses larmes, Don Diègue, un brave vieillard ronronnant et Don Gormas un bravache quelque peu fourbu. L'ensemble manque de force, s'il a de quoi plaire. M. Massenet ne pouvait guère ajouter à Corneille. En s'attaquant à n'importe quel chef-d'œuvre consacré un musicien est fatalement condamné à rester au-dessous du poète. Qu'ont gagné *Hamlet* et *Polyeucte* à être agrémentés de musique par Ambroise Thomas et Gounod ? Quiconque s'avise de vouloir toucher aux œuvres définitives s'expose à une déconvenue.

Rendu plus circonspect par l'expérience, M. Massenet, cette fois, s'est bien gardé de transformer la *Phèdre* de Racine en opéra. Il s'est contenté d'écrire de la musique pour les entr'actes, de souligner tel passage, de caractériser tel personnage par quelques notes assemblées au gré de son vouloir.

Le travail accompli est loin d'être déplaisant. L'utilité n'en est pas très prouvée, car, jusqu'ici *Phèdre*, a fourni une assez belle carrière sans le secours de la musique, — Racine ayant pris soin d'introduire dans ses vers la plus exquise des musiques. Mais puisque M. Massenet a jugé que *Phèdre* était un bon prétexte à musique de concert, il n'y a pas à lui faire un crime de la détermination qu'il a prise, non à la légère, j'en jurerais.

L'*Ouverture de Phèdre* est appréciée depuis des années. Si le commencement est préférable à la fin, elle n'en constitue pas moins une page d'un heureux et délicat sentiment.

A l'entr'acte du deuxième acte, *Thésée aux Enfers*, morceau qui ne donne qu'une faible idée du héros entrant au séjour des Ombres (combien le vieux, le peu habile Gluck, dans *Orphée*, se montre plus dramatique !), je préfère la *Marche athénienne*, laquelle a de l'allure et est traitée avec l'adresse raffinée dont M. Massenet est coutumier. En écoutant cette marche on songe au début de la scène IV de la *Prise de Troie*. Cela n'est pas pour offenser M. Massenet.

L'entr'acte du cinquième acte, *Hippolyte et Aricie*, est simplement délicieux. Là, le charmeur impénitent qu'est M. Massenet se retrouve entier avec ses grâces féminines, sa maîtrise étonnante, sa poésie estompée, ses accumulations de détails jolis et un je ne sais quoi d'attendrissant dans l'amabilité et de particulièrement savoureux dans la langueur.

Des petits lambeaux de phrases qui précèdent ou accompagnent les personnages (dans le temps on appelait ça des trémolos), inutile de parler. Pourtant les ronflements et cris du monstre qui scandent le récit de Théramène et ces imitations orchestrales des replis tortueux de sa croupe ?

André Corneau

Les Livres

Marcel Batilliat : **La Beauté** (Mercure de France).

Pourquoi M. Batilliat s'est-il avisé de choisir un titre si dangereux ! Je vois bien, dans son roman, passer trois belles femmes parmi de beaux jardins et de beaux paysages ; je lis des phrases belles, d'une beauté connue. Mais rien n'est beau comme la vie ; ici toute vie est glacée par un esthéticisme complaisant. Ce n'est point que le drame fasse défaut. Geneviève de Ceyneste cherche la mort, pour que son amant soit libre de retrouver, en ses deux filles, la beauté parfaite qu'elle ne peut lui révéler. De ce dévouement naîtrait une beauté tragique et rare, s'il coûtait seulement plus d'effort, et si l'amant semblait le mériter. Voici les titres de Jacques Marsèges : « Merveilleusement doué, il s'affirma avec un égal succès dans toutes les branches de l'art moderne : il fut tour à tour céramiste, décorateur, peintre de vitraux, sculpteur d'étains et aqua-fortiste. Il appliqua les théories de la décomposition des rayons lumineux et des couleurs complémentaires (!) à quelques fresques fort admirées ; enfin une série d'eaux-fortes pour illustrer les *Fleurs du Mal* acheva de le rendre célèbre... La décoration en pyrogravure qui ornait les panneaux de son lit était son œuvre, une œuvre... qu'il aimait à cause des souvenirs attachés à ce meuble, des joies et des peines amoureuses qu'il lui faisait ramentevoir. » Un tel amant mérite une maîtresse bien moderne. Aussi Geneviève a-t-elle un salon « meublé selon le goût anglais » où « les dernières orchidées étalent leurs fleurs perverses » ; elle-même porte « une robe droite, coupée selon la manière style-moderne. » Aux heures d'extase, « elle semble détachée de tel tableau de Dante-Gabriel Rossetti » ; aux heures d'angoisse, elle regarde « les illustrations décoratives de *The Studio* ». Puisque ces admirations un peu mêlées dénoncent chez l'écrivain un louable souci d'appartenir à son temps, souhaitons qu'il atteigne à la modernité, non plus par le choix des décors, mais par l'affinement des âmes.

Albert Leune : **Tourmente d'Or** (Mercure de France).

Même si la dernière phrase n'en contenait le fier aveu, l'influence de Villiers de l'Isle-Adam serait assez marquée dans ce livre, et par le choix du sujet, et par la recherche du verbe : Villiers eût accepté l'idée de cette ville de millionnaires et de courtisanes ; il aurait goûté telle phrase où les « apanadas » coudoient les « iacchogogies ». Mais comme sa ferveur de styliste

contenait à propos ses accès de pédantisme hégélien, il aurait su, sans en altérer la pensée, redresser la phrase que voici : Prêt à se tuer, Flamel « s'arrêta avec hébétude à la pénétration de ce dualisme d'une volonté s'efforçant à la destruction d'un organe qui était son siège, dualisme compliqué de la concomitance d'une sorte de tierce forme d'identité constatant et analysant toute cette phase psychique. » Et Villiers aurait dit à M. Leune : Plus une fiction est hardie, plus elle a besoin d'être justifiée, tant par le sens neuf de l'ensemble, que par l'invraisemblable réalité du détail. Or, votre Chrysal ne peut exister ; — car, de toute nécessité, la révolte des prolétaires s'y serait produite dès le premier jour. Et pourquoi Chrysal existerait-elle, si les passions qui s'y agitent peuvent aussi bien fermenter à Paris, à Londres, à Berlin ?

MICHEL ARNAULD

LÉON TOLSTOI : **L'Esclavage moderne** (Edit. de La revue blanche).

L'esclavage moderne, c'est l'exploitation de la classe ouvrière par le capitalisme maître de la terre et de tous les moyens de production. Tout homme est en servitude qui, d'une façon ou d'une autre, est obligé de reconnaître à d'autres hommes un droit d'absolue propriétésur les produits de son travail. L'ouvrier contemporain qui précisément subit cette contrainte est donc esclave au même titre que le servus de l'antiquité ou le vilain du moyen-âge.

Cette situation est la conséquence non d'une évolution économique procédant selon des lois éternelles et nécessaires, mais de l'acte libre et conscient de ces hommes qui, désireux de satisfaire, même contre toute justice, leur ambition et leur soif de jouissance, inscrivirent un jour dans les législations modernes les trois principes de la propriété de la terre, de la propriété des objets de première nécessité, et de l'impôt obligatoire. Leurs pareils ou leurs descendants même, qui représentent aujourd'hui les gouvernements des divers peuples, continuent de maintenir par la violence un ordre de choses établi par l'arbitraire et la violence. Que chacun de nous isolément refuse de servir le gouvernement dont il a dépendu jusqu'ici, qu'il cesse de lui payer l'impôt, c'est-à-dire d'entretenir ce formidable instrument d'oppression qu'est une armée disciplinée, — alors, perdant leur principal appui, les gouvernements s'écrouleront, avec eux disparaîtront les trois infernales machines inventées pour l'asservissement des peuples et, de nouveau, les hommes seront libres. Car ils furent libres aux premiers jours de leur histoire, avant l'œuvre des conquérants et les usurpateurs. C'est cette ancienne liberté que nous devons recouvrer, sans qu'il s'agisse pour cela

de retourner à la barbarie primitive, puisque les idées généreuses qui ont surgi parmi ces hommes et se sont développées suivant la notion de justice, que révèle à chacun de nous la voix de sa concience, ne peuvent plus mourir que pour donner naissance à de nouvelles conceptions, meilleures et plus hautes. Tolstoï croit au progrès moral. Il nie seulement le progrès social parce qu'il ne saurait y avoir de progrès dans l'organisation d'un groupement humain dont la cohésion est maintenue par la violence. Ainsi, tout est ramené à une question morale. Le mal causé par des actes individuels et libres sera détruit par l'effort de nos volontés libres agissant chacune dans sa sphère isolée. Toute la doctrine scientifique de l'évolution, toute la conception matérialiste de l'histoire qui est la base du socialisme moderne, est rayée d'un trait de plume sans que Tolstoï — il faut le reconnaître — l'ait bien sérieusement indiquée ni même examinée de bien près. Sans tenir compte des liens étroits qui unissent le progrès moral et politique au progrès économique, il affirme que la socialisation des moyens de production inaugurera simplement un nouveau régime de despotisme et de violence. Les hommes, une fois libérés de la tyrannie capitaliste, ne voudront plus s'assujettir à un travail avilissant et pénible pour produire des objets que beaucoup d'entre eux jugeront inutiles. Et l'État socialiste, fera lui aussi usage de la violence pour contraindre les citoyens à une tâche répugnante.

Il est bien évident que le livre de Tolstoï ne saurait ébranler les convictions socialistes de qui que ce soit. Mais il n'est pas mauvais qu'un penseur et un poète se soit levé au milieu de nous pour flétrir la violence, pour proclamer l'influence moralisatrice que peut avoir la ferme douceur d'un solitaire s'il rejette toute compromission avec le mal, pour nous engager à l'action personnelle, au perfectionnement individuel, quand notre énergie, lassée par les doctrines déterministes, allait s'abandonner aux conséquences d'une évolution nécessaire.

Quelles que soient les préventions que l'on puisse avoir contre un philosophe qui s'isole de la pensée moderne par son dédain de la science, ne refusons pas d'écouter ce dernier écho de la parole chrétienne. Il fait trève aux spéculations purement intellectuelles qui achèvent de nous sécher le cœur et nous aidera peut-être à faire réelle et toute entière la part de l' « esprit » dans le « troisième règne » que nous voulons fonder et qu'annonça un autre grand poète.

ADRIEN SOUBERBIELLE

P.-B. GHEUSI : **Midi** (Flammarion).

Sous ce titre qui éveille dans l'esprit toute une vision coruscante et animée de plages, de montagnes, de mer bleue et de

soleil, M. P.-B. Gheusi a groupé des portraits de méridionaux, célèbres, illustres ou intéressants, de curieux paysages, de fines notations de voyage, d'heureuses synthèses de côtes blanches et de villes lointaines, et des contes légendaires pleins de verve et d'humour, ou bien tragiques et condensés où sonne bien l'âme des âpres races cévenoles et pyrénéennes. Malgré le tour heureux et l'abondante bonne humeur dont M. Gheusi nous présente quelques amis de là-bas qui se sont fait sous le ciel parisien une silhouette connue et familière à tous ceux qui s'occupent d'art, mes préférences iront surtout à ses contes, et aussi aux notes de voyage que lui a fourni le pays basque. C'est d'ailleurs d'un heureux procédé de juxtaposer à la note exacte, à la vision précise qui nous est donnée d'un coin de terre, le miroir de cette vision, le miroir nettifiant et simplificateur de la légende poétique, d'associer au procès-verbal de la vie réelle, le dit de la fiction, peut-être plus réelle que la réalité, qui la fait en tous cas mieux pénétrer et la complète de tout ce que le cerveau du lecteur peut ressentir au contact de la vision qui lui est offerte. On goûtera fort dans le livre de P.-B. Gheusi la description du rude pays de Guernica, et des rudes souvenirs d'indépendance et de liberté qui y sont liés, fiers et durs, baignés dans cette même atmosphère qui flue autour de certains grands drames de Lope de Véga, comme « Fontovéjune », mais on se plaira aussi à ces contes d'une saveur toute particulière, comme celui, tout moderne, qui dit la mort par le naufrage tout près de la côte, en pleine ébauche de crime passionnel, au son funèbre de la cloche d'Atalaya, sise au bout extrême d'une jetée périlleuse, ne sonnant que sous les coups de l'orage pour les morts ou pour ceux qui vont mourir en mer ; on lira ces chroniques cévenoles, « les Loups » ou « la Roque-Sourde », évocatrices en leur brièveté, comme les meilleures pages de romans historiques.

Et, parallèlement, on suivra avec intérêt ce périple en Orient, d'un bel intérêt de forme, mais qui prend une spéciale importance au moment où il se met à suivre le voyage de Guillaume II aux mêmes terres de légende et de fable, et où l'on suit pas à pas l'échec de l'empereur d'Allemagne venu là pour planter l'influence allemande sur toutes terres avoisinant le Saint-Sépulcre. C'est un très exact Hohenzollern que M. Gheusi a découpé, l'appelant, puisqu'il y donne tout prétexte par le costume, Lohengrin, et c'est un amusant détail que de nous montrer Lohengrin s'arrêtant aux antiques ruines de Palmyre pour y faire installer, presque sacrilègement, entre deux colonnes du temple de Jupiter, une plaque de marbre destinée à perpétuer le souvenir de sa visite. A tout autre, peut-être, les ruines de Palmyre eussent muettement recommandé le silence, et c'est dans une fureur toute esthétique que les touristes qui passent après lui, bombardent à coups de pierres cette plaque que les Turcs ont masquée, pour la défendre et la cacher, par un épais grillage.

GUSTAVE KAHN

G. M. : **la Natalité en France en 1900** (Bernard).

On comptait, en France, 32 naissances sur mille habitants en 1801. Il n'y en avait plus que 22 en 1895, et ce chiffre ne s'est relevé, depuis 1898, qu'à 22,1. Or, le coefficient des décès se maintenant actuellement à 22,2, la France se dépeuple, ou plutôt se dépeuplerait sans l'immigration et peut-être la collaboration personnelle des immigrants.

Quelle est la cause de cette dépopulation? Car le coefficient des mariages est demeuré constant : 7,4. Mais la plupart sont inféconds, soit que les conjoints abusent, pour diverses raisons, à Paris plus qu'en tout autre pays, du *restraint moral* de Malthus; et, de fait, les « restraints moraux » des meilleurs faiseurs se fabriquent à Paris, comme leur nom l'indique; soit que beaucoup de Français soient, selon l'observation du Dr Emile Maurel, hérédo-arthritiques à la troisième et à la quatrième génération, état dû lui-même à la suralimentation azotée.

Le vrai coupable serait, dit-on, l'alcoolisme. M. Bourneville, sur 1.000 enfants idiots, imbéciles, épileptiques, recueillis à Bicêtre, établit que 500 seraient conçus par des pères ou mères alcooliques. Nous nous révoltons contre la partiale absurdité de cet argument, car, du moment qu'il y a balance égale, nous pouvons conclure aussi bien que 500 sur 1.000 des épileptiques et idiots susmentionnés sont conçus par des parents sains.

C'est d'ailleurs une loi que les tares ne sont jamais immédiatement héréditaires. Le premier descendant d'un alcoolique n'est pas alcoolique : scrofuleux quelquefois, et pas toujours. Le Dr Laborde et plusieurs éminents médecins s'élèvent contre l'alcoolisme à sa première période, à qui ils reprochent sa fécondation *immanquable*, inconsciente et brutale, parce que cette période est celle de l'excitation en même temps génitale et spécialement générique ; mais dont les produits sont eux-mêmes incapables de se reproduire. Ces mêmes spécialistes conviennent aussi que les non-alcooliques sont fréquemment impuissants.

Nous tirerons, de ces sophismes mêmes, leur conclusion qui les réfutera : les non-alcooliques, les gens sains actuels, sont assimilables à de très anciens descendants d'alcooliques, et ceci explique qu'ils soient, le plus souvent, comme les fils d'alcooliques, inaptes à la reproduction. Nous présentons la clé de cette méthode dans une loi, que nous appellerons *formule de l'alcoomètre repopulateur*, laquelle nous parait un pendant parfaitement valable à la théorie malthusienne connue, de l'accroissement géométrique des naissances et arithmétique des ressources alimentaires du globe : *Pour que la population croisse en progression arithmétique, il faut que l'alcoolisme* (nombre des alcooliques et degré de leur alcoolisation) *croisse en progression géométrique.*

ALFRED JARRY

Revue Financière

Fonds d'Etat. — Que faut-il penser de la reprise des rentes françaises ? Doit on la considérer comme le résultat de l'intervention de l'épargne, ou comme un coup de Bourse auquel l'entrée en vigueur de la loi de 1895 sur les Caisses d'épargne sert de prétexte ? Les avis sont partagés.

D'après le *Journal des Débats*, l'impression qui se dégage chaque jour plus nettement de l'allure générale du marché, c'est que nous sommes dans une nouvelle période, caractérisée par la reprise des valeurs à revenu fixe et des fonds d'Etat. Le regain de faveur dont bénéficient les titres de placement s'explique en partie par les déboires que la spéculation a éprouvés sur certaines valeurs industrielles ; il est justifié, d'ailleurs, par l'abondance des capitaux disponibles et par la tendance à la réduction du loyer de l'argent, qui se manifeste depuis quelque temps sur le marché monétaire. Si l'on se reporte à un an en arrière, on constate combien la situation a changé depuis cette époque. La Russie et l'Allemagne, qui faisaient alors un appel constant aux capitaux étrangers, n'en ont plus besoin aujourd'hui. L'argent n'est relativement cher qu'en Angleterre ; mais c'est à cause de circonstances particulières. Le jour où la guerre cesserait dans le sud de l'Afrique, on verrait le taux de l'argent s'abaisser rapidement. En France, l'abondance des capitaux disponibles est plus grande que n'importe où, à cause des sommes considérables laissées dans le pays par les étrangers venus visiter l'Exposition. Ces capitaux cherchent un placement. Il est tout naturel qu'ils se tournent vers les valeurs à revenu fixe et surtout vers les titres de tout repos, car des expériences récentes ont guéri pour quelque temps les capitalistes d'un engouement excessif pour les titres aléatoires. Les Rentes françaises, les Obligations et les fonds d'Etat étrangers ont commencé déjà à ressentir l'influence de ce nouvel état de choses. Cette influence se fera vraisembtablent sentir avec plus de force dans les premiers mois de l'année prochaine, et la spéculation est dans son rôle en en prévoyant et en escomptant d'avance les effets.

Mais en ce qui concerne spécialement les Rentes françaises, on peut objecter que les acheteurs actuels ne sont pas d'excellente qualité et qu ils résisteraient difficilement à un de ces à-coups, inséparables de ces audacieuses campagnes. Nous ne parlons pas de l'éventualité de la conversion.

La hausse actuelle des rentes n'est pas sans provoquer de violentes critiques contre les auteurs et les bénéficiaires présumés du mouvement.

A l'un on reproche, à tort ou à raison, d'être un contre partiste professionnel ; à l'autre, d'avoir fait payer un peu trop cher ses services au Panama agonisant.

Quoi qu'il en soit, rien ne prouve que la mise en vigueur de la loi sur les Caisses d'épargne ne soit pas très largement escomptée. Que diraient les acheteurs de 3 0/0 en spéculation si le ministre des finances enjoignait aux Caisses d'épargne d'employer les fonds disponibles non plus en 3 0/0, mais en fonds coloniaux ? La hausse serait cassée.

En novembre dernier, le rendement des impôts s'est élevé à la somme de 221.878.200 francs, soit une moins-value ds 4.891.500 francs par rapport aux évaluations budgétaires et une moins-value de 5.954.700 francs par rapport au mois de novembre de l'année dernière.

Les moins-values portent, par rapport aux évaluations budgétaires, sur l'enregistrement 187.500 francs, le timbre 4.508,000 francs. les douanes 3.252.000 francs les sels 180.000 francs, les contributions indirectes (monopoles) 47.000 francs.

Il y a plus-value, par rapport aux évaluations budgétaires, sur l'impôt

sur les opérations de Bourse 124.000 francs, l'impôt de 4 0/0 sur les valeurs mobilières 281.500 francs, les contributions indirectes 18.400 francs, les sucres 1.953.700 francs, les postes 675.500 francs, les télégraphes 53.500 francs et les téléphones 476.400 francs.

Par rapport au mois de novembre correspondant de 1899, il y a moins-value sur l'enregistrement 2.307.500 francs, le timbre 1.262.000 francs, l'impôt sur les opérations de bourse 68.500 francs, les douanes 5 661.000 francs, les contributions indirectes (monopoles) 523.000 francs ; et plus-value sur l'impôt 4 0/0 sur les valeurs mobilières 167.500 francs, les contributions indirectes 1.547.000 francs, les sels 6.000 francs, les sucres 942.000 francs, les postes 901.600 francs, les télégraphes 228.500 francs, les téléphones 74 700 francs.

En dépit de la reprise qui s'est produite sur l'Extérieure espagnole, grâce aux rachats des vendeurs à découvert, il est incontestable que les manœuvres employées pour imposer le convenio ne manqueront pas de nuire au crédit de l'Espagne. Le referendum, dont l'Association dite Nationale a pris la responsabilité, a été défini à bon droit : *La Consultation du silence.* Qu'arriverait-il le jour où cette singulière méthode d'extorquer un concordat aux créanciers se généraliserait ?

Sur un capital approximatif de 1.040.000.000, capital nominal de la Rente Extérieure estampillée en circulation, les protestations s'élèvent :

En France	sur 670.000.000	au chiffre de	77.337.700
— Angleterre	141.000.000	—	3.401.000
— Belgique	121.000.000	—	6.940.000
— Allemagne	54.000.000	—	100.000
— Hollande	34.815.000	—	néant.
— Portugal	17.000.000	—	1.017.000
		Total des protestations.....	88.795.700

Pour que le convenio fût rejeté *de plano*, il fallait que le nombre des protestations *formulées* atteignît le quart du montant total de la Rente Extérieure estampillée ; il eût sûrement dépassé ce chiffre, si la consultation avait été correcte et loyale. Aussi, l'Association Nationale elle-même en est-elle réduite à se déjuger aujourd'hui. « Les Cortès, dit-elle dans sa circulaire, voudront certainement mettre en balance les avantages importants mais lointains que la conversion procurera à l'Espagne et les conséquences *fâcheuses* et *immédiates* qui pourraient en résulter pour la bonne renommée de son crédit. »

Valeurs Industrielles. — On commente un passage du rapport de M. Guillain, au nom de la Commission du budget de la Chambre des députés :

« Une légère dépression commence à se manifester dans nos exportations d'ouvrages de métaux.

Cette situation ne va pas, croyons-nous s'améliorer au cours de l'exercice prochain ; il est même très probable qu'elle ne fera que s'aggraver.

Les industries minières et métallurgiques, malgré le petit recul que l'on signale dans nos exportations métalliques, sont encore, à l'heure actuelle, dans une période de prospérité exceptionnelle, surtout les industries minières, et elles bénéficient de cours extraordinairement élevés. Mais cet état de choses ne saurait se prolonger bien longtemps. Les cours des produits de ces deux industries varient toujours dans le même sens, particulièrement en ce qui concerne les produits houillers et les produits sidérurgiques, par la raison qu'ils exercent une action réflexe l'un sur l'autre, étant donné la part prépondérante du combustible dans le prix de revient des fers et aciers.

Toutefois, les variations des cours de ces industries ne sont pas tout à fait concomittantes. Ceux de la sidérurgie s'élèvent plus rapidement et surtout se dépriment plus tôt. Nous sommes en train de faire une nouvelle expérience de cette loi économique. Les cours du charbon étaient tombés de 1895 à 1897 aux plus bas prix qui se fussent jamais pratiqués. Une amélioration progressive se fit sentir vers le milieu de 1898, qui se confirma en 1899, et les prix arrivèrent rapidement en 1900 aux plus hauts

cours, où ils se sont maintenus jusqu'ici. On pourra apprécier en gros les variations des cours en disant que pour les charbons industriels, les prix dans le Nord de la France, à la mine, ont augmenté de 100 0/0.

En même temps que les hausses se produisaient, on constatait dans toutes les innustries métallurgiques un développement considérable de la production.

On peut affirmer que cette situation ne saurait durer longtemps ; comme les mêmes causes produisent toujours les mêmes effets, il suffit, pour prédire l'avenir prochain, de rapprocher les faits actuels de ceux qui se sont produits précédemment, et notamment de rappeler les hausses successives et les crises consécutives de 1873-1875 et de 1891-1892.

Le maintien de l'équilibre entre la production et la consommation est l'éternel problème poursuivi par l'industrie et le commerce. Une rupture, voire même la simple menace d'une rupture trop considérable, amène les crises de hauts prix dans les combustibles. Si cette rupture se produit par suite de mouvements normaux des industries en jeu, la crise passe et se dénoue assez facilement, comme celle de 1891-92 ; l'industrie métallurgique consommatrice, qui avait été trop vivement poussée se ralentit dans son développement par l'effet même des hauts prix de ses produits ; l'industrie des mines, dont la production s'était trouvée en retard, rattrape vite son arriéré et ne peut ensuite éviter une rapide dépression.

La crise actuelle est effectivement née d'une notable progression des diverses industries métallurgiques en 1898 à la suite de plusieurs faits économiques dont quelques-uns d'importance capitale, tels que l'extension de l'emploi de l'électricité et la création d'outillage colonial. Il faut y ajouter la croissance rapide de la nouvelle industrie de la vélocipédie et de l'automobilisme, l'accroissement ou la transformation du matériel militaire ou naval dans presque tous les pays et comme suite des progrès accomplis dans la traction électrique, l'extension considérable des réseaux de tramways.

A ces causes de développement normal sont venues s'ajouter certaines de ces causes pertubatrices, ou si l'on aime mieux anormales, auxquelles nous faisions allusion tout à l'heure ; tels ont été notamment, sur les cours des charbons, les effets de la guerre du Transvaal, et plus récemment, de la crise chinoise, avec les transports énormes qu'elles ont exigés. Enfin, il ne faut pas oublier le rôle joué, bien qu'à un moindre degré, par l'Exposition. Elle a donné — non pas tant par les constructions que par les grands déplacements qu'elle devait provoquer — un coup de fouet, une poussée exceptionnelle aux industries minières et métallurgiques et aux chemins de fer, poussée qui a contribué à aggraver encore la rupture d'équilibre entre la production métallurgique et la production houillère.

Nous venons donc de refaire les étapes de 1891-1892 ou plutôt de 1872-1875. La montée est incontestablement terminée et la descente va commencer. Sans doute, pour les mines de houille et pour les métaux tels que le cuivre et le plomb, dont l'industrie électrique fait une si grande consommation, on n'aperçoit aucun signe de faiblesse, mais la sidérurgie a franchement commencé la descente ; non pas la sidérurgie de produits spéciaux tels que ceux pour la guerre et la marine ou même les chemins de fer, mais la sidérurgie courante, celle des fers marchands, des fers de construction. Leur hausse devait arrêter les progrès de leur consommation, c'est chose faite ; leurs cours ont déjà notablement fléchi ; la production va diminuer et en même temps, la situation des mines de houille va se dégager. Les prix de la houille vont se détendre lentement comme dans les deux périodes antérieures, pour retomber peut-être dans quelques années jusqu'aux plus bas prix qu'ils aient jamais atteints. »

Les valeurs de traction sont toujours discutées soit au point de vue financier, soit au point de vue technique, malgré les services que plusieurs entreprises rendent à la population.

Le gérant : Paul LAGRUE

Paris. — Imprimerie C. LAMY, 124, bd de La Chapelle 12506

Table

du tome XXIII

Anonyme : *Nouvelles Conversations avec Eckermann* 371
A. N. Apoukhtine : *Les Archives de la Comtesse D**** (trad. par W. Bienstock). . 5, 105, 206
Michel Arnauld : *Frédéric Nietzsche*. 113
— Bibliographie. 233, 395, 537, 631
Victor Barrucand : Petite Gazette d'art : *Broderies arabes*. 66
— Bibliographie. 77, 152, 476
W. Bienstock : *L'Emigration des Doukhobors* 431
— Bibliographie : Les Lettres russes. . . . 555
Fernand Caussy : Bibliographie 151, 234, 475, 553
Léon Charpentier : *Chansons chinoises*. 161
Alexandre Cohen : *Le Niveleur de Montagnes* 122
André Corneau : Musique. 231, 307, 535, 629
— Bibliographie 475
Romain Coolus : *Impasse des Hatons* 348
— Notes dramatiques 62, 384, 468
Fr. Daveillans : Notes politiques et sociales :
La Fin de la Trève 68
La Réponse de la Province. 144
La Politique de M. Loubet 222
Discours de rentrée. 389
Attaque républicaine. 458
Raoul Deberdt : *La Robinsonne française et l'Haï arabe* . . 488
Armand Dennery : *Les Martyrs chrétiens*. 241
Robert Dieudonné : *La Bonne Aventure* 492
Robert Dreyfus : Bibliographie 153, 312
Maurice Dumoulin : *La Politique et les Congrégations* . . . 597
Félicien Fagus : Petite gazette d'art :
Exposition Jef Lambeaux. 304
Union des Femmes peintres et sculpteurs 305
La fontaine Bauhain-Verlet. 465
Aquarelles de Henri Dobler 466
Exposition Eugène Boudin. 530
— Bibliographie 237, 314, 550
Gustave Flaubert : *Mémoires d'un Fou*, roman 561
Eugène Fournière : *Les Moyens pratiques du Socialisme*. . 195
Paul-Louis Garnier : Théâtre : *Prométhée à Béziers*. . . . 141
Henri Ghéon : Bibliographie. 539
André Gide : Bibliographie. 393
Intérim : Notes dramatiques. 532, 626
J.-L. de Janasz : *Farewell* 219
Alfred Jarry : *Messaline*, roman 53, 127
— Bibliographie 155, 236, 316, 472, 541, 548, 634

J. Joseph-Renaud : *Le Ve Congrès féministe international.* . 224
Gustave Kahn : *Images.* 60
— Bibliographie 149, 542, 633
— *De quelques romans étrangers* 577
Rudyard Kipling : *La Porte des Cent mille Peines* (trad. L. Fabulet et R. d'Humières) 481
Tristan Klingsor : *Chansons d'Orient.* 507
Ernest La Jeunesse : *Oscar Wilde.* 589
Henri Lasvignes : *Le Congrès socialiste de Mayence.* 300
— Bibliographie 474
Marius Ary-Leblond : *Exposition Maxime Noiré* 624
Maxime Leroy : *Le Droit contre la Vie.* 401
— Bibliographie 555
Paul Louis : Notes politiques et sociales :
Les Affaires de Chine. 69
L'Impérialisme (Angleterre, Etats-Unis). . . 145
Le Congrès socialiste international. 296
Le Congrès national socialiste. 299
Les Elections anglaises. 390
Sur la Politique allemande 459
Election de M. Mac Kinley. 461
Un Etat qui meurt. 462
Les trois Guerres 528
Le Congrès de Madrid. 622
J. C. Mardrus, trad. : *Histoire de Sindbad le Marin* 81, 176, 252
Camille Mauclair : *Sada Yacco et Loïe Fuller.* 277
Gaston Moch : Bibliographie. 76
Jean Moréas : *Nouvelles Stances.* 455
François de Nion : *La Morte irritée*, roman. 321, 441, 510, 605
Jacques de Nittis : Bibliographie. 476
Camille de Sainte-Croix : Bibliographie. 72, 315
Saint-Pol-Roux : *Verlaine le Pâtre* 26
Charles Saunier : Petite gazette d'art :
Ary Renan 65
Les Artistes japonais. 139
Philosophie du papier peint. 228
Les Gypsographies de Pierre Roche . . 303
Notes sur l'exposition centennale de l'art français. 379
Portraits d'acteurs. 382
Claude Monet. 624
— Bibliographie 315
Henryk Sienkiewicz : *Allons à Lui* (trad. J.-L. de Janasz). 408
Adrien Souberbielle : Bibliographie 632
Léon Tolstoï : *Patriotisme et Gouvernement* 36
— *De l'Education religieuse.* 102
— *Tu ne tueras pas* 292
— *De l'Illusion religieuse* 343
— *Lettre aux Doukhobors émigrés au Canada.* . 436
Yan-Fou-Li : *Quand j'étais enfant en Chine* (trad. L. Charpentier). 284, 361, 450, 521

AP
20
R446
t.23

La Revue blanche

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY